



**HAL**  
open science

## Eclaireurs, scouts de France et "Signe de piste"

Christian Guérin

► **To cite this version:**

Christian Guérin. Eclaireurs, scouts de France et "Signe de piste" : histoire d'un système de représentations 1920-1964. Histoire. Université Paris Nanterre, 1993. Français. NNT : 1993PA100047 . tel-03561405

**HAL Id: tel-03561405**

**<https://hal.parisnanterre.fr/tel-03561405>**

Submitted on 7 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ECLAIREURS SCOUTS DE FRANCE ET SIGNE DE PISTE

*Histoire d'un système de représentations*  
(1920-1964)

THESE PRESENTEE  
POUR LE DOCTORAT D'ETAT  
(HISTOIRE)

par Christian GUERIN  
sous la direction de René REMOND

**Paris 1993**

Thèse soutenue publiquement le 29/01/1993

Jury:

Monsieur le Professeur Remond (ParisX) - Directeur de thèse

Monsieur le Professeur Cholvy (Montpellier III) - Rapporteur

Monsieur le Professeur Fouilloux (Lyon II) - Rapporteur

Monsieur le Professeur Levillain (Paris X) - Président

Monsieur Missotte - Directeur de l'Agence Communication Scouts de France)



À la mémoire de Jean Guérin, mon père, militant chrétien et homme sans compromission, qui, toute sa vie, à chercher à mettre en pratique la maxime qui nourrit son ultime engagement : « *l'autorité n'a qu'un droit, servir.* »

*« Tous ceux dont la vie se passe à chercher la vérité savent bien que les images qu'ils en saisissent sont nécessairement fugitives. Elles brillent un instant pour faire place à des choses nouvelles et toujours plus éblouissantes. Bien différente que celle de l'artiste, l'œuvre du savant est fatalement provisoire. Il le sait et s'en réjouit, puisque le rapide vieillissement de ce livre est la preuve même du progrès de la science. »*

Henri Pirene

# TABLE DES MATIÈRES

Tome 1

Remerciements (p. 6)

Avant-propos (p. 7)

## **Des Scouts de France comme Ordre (1920-1940)** (p. 17)

### **1. Des « Chefs » face à leur temps** (p. 20)

*1.1. Un homme, une méthode* (p. 20)

*1.2. D'un Père jésuite, d'un éminent chanoine et de quelques autres* (p. 39)

*1.3. Une aristocratie de la « race » et du Verbe* (p. 62)

1.3.1. L'aristocratie du nom (p. 62)

1.3.2. L'aristocratie du Verbe (p. 72)

1.3.3. La relève des années Trente (p. 83)

### **2. L'Ordre et la société** (p. 91)

*2.1. Du désordre social et de la Cité de Dieu* (p. 91)

2.1.1. Une société pervertie (p. 94)

2.1.2. Civitas Dei (p. 99)

2.1.3. L'impérieuse nécessité de « l'esprit » ou du « sens » social (p. 104)

*2.2. De l'Ordre scout dans ses principales dimensions* (p. 116)

2.2.1. Lois et principes, cérémonial, uniforme (p. 120)

2.2.2. Chevalerie, chevaliers et élite (p. 127)

*2.3. Du Chef et de l'influence du Docteur Angélique* (p. 143)

2.3.1. Du « chef » au Chef scout (p. 143)

2.3.2. Influence du thomisme sur les représentations Scouts de France (p. 156)

### **3. Hic et nunc** (p. 168)

*3.1. Garçons idéaux et garçons réels* (p. 168)

- 3.1.1. Divers emprunts au Scoutisme britannique (p. 168)
- 3.1.2. Idéalisation du garçon (p. 173)
- 3.1.3. Deux approches plus approfondies de la psychologie du garçon (p. 181)

### ***3.2. Une pédagogie de l'imaginaire*** (p. 187)

- 3.2.1. De divers usages du jeu (p. 187)
- 3.2.2. Retombées de l'élargissement de la pédagogie (p. 192)
- 3.2.3. Pédagogie « totalitaire » (p. 203)

### ***3.3. Les Scouts de France face à la politique*** (p. 209)

- 3.3.1. Apolitiques ? (p. 209)
- 3.3.2. Face aux défis politiques de l'époque (p. 216)
- 3.3.3. Quel régime ? (p. 225)



## Remerciements

Au terme de douze années de travail, remercier tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont apporté leur aide est une véritable gageure.

Ne retenant que ceux sans lesquels je n'aurais pas abouti, j'espère que ceux que je ne mentionne pas nommément par crainte d'en oublier certains sauront me pardonner de les confondre dans l'adresse collective de ma très profonde et très sincère gratitude.

Cela dit, je voudrais exprimer à Monsieur le Président René Rémond toute ma reconnaissance pour m'avoir, dès le départ, conseillé, écouté, soutenu avec l'acuité, la profondeur et la pondération que tout ceux qui l'ont approché connaissent, et pour avoir, avec une patience et une courtoisie rares, supporté les hésitations, les doutes et les inquiétudes du modeste et impatient chercheur que je suis. Si l'exercice veut pour le style une certaine emphase, j'aimerais cependant que celle-ci ne masquât pas l'émotion que j'éprouve à reconnaître, à l'heure du bilan –mais qui en eut douté ?– l'importance que peut revêtir pour moi son éminente disponibilité.

Merci également à Philippe Laneyrie, correspondant fidèle et avisé depuis 1986, lecteur attentif de la première mouture de mon travail, à qui je dois aussi d'avoir pu étoffer ma documentation, et d'avoir pu, à travers un débat parfois vif mais toujours cordial et d'autant plus précieux, élargir mes analyses initiales.

Merci à Philippe Missotte, à son équipe, et à l'association des Scouts de France, qui non seulement m'ont ouvert leurs portes mais encore m'ont apporté l'appui logistique qui manque cruellement aux chercheurs isolés qui travaillent, il faut le déplorer, dans l'indifférence souveraine de l'Éducation nationale. Un tel appui, offert avec le plus parfait respect de mon indépendance –les pages qui suivent l'attesteront– est de ceux sans lesquels on ne saurait conclure.

Merci à Jean-Louis Francine, qui a mis à ma disposition documents et romans sans lesquels la partie consacrée au Signe de Piste n'eut pas été possible, et qui l'a fait avec une grâce devant laquelle je m'incline.

Merci encore au professeur René Mathé, de l'université de Limoges, qui, au tout début de ma recherche, m'a constamment encouragée, et m'a fourni mes premières pistes.

Merci enfin à Renée et Michel Foulley, qui assurèrent avec une patience angélique et le sérieux des grands instituteurs qu'ils furent, l'ultime lecture des épreuves d'avant tirage.

## Avant-propos

Le choix persévérant du sujet d'une recherche de longue durée et d'ampleur certaine réclame de l'agent d'un tel choix intérêt et distance.

Intérêt ? Il faut à la recherche de la curiosité, une vigoureuse curiosité envers l'objet sur lequel on se penche, une curiosité qui résistera à l'usure du temps et aux déceptions comme elle se fortifiera des découvertes –et du bonheur– qu'elles causent. Il faut même à la recherche de la passion, une passion longue et tenace, une patiente et ardente passion sans quoi l'on oublierait peut-être que c'est une histoire humaine que l'on explore, que c'est en être humain qu'on l'explore, et que ce travail est destiné à des êtres humains. Comment imaginer que cette curiosité, que cette passion qui entrent dans l'intérêt du chercheur lorsque, chaque matin, il doit confirmer son choix seraient sans rapport avec lui-même ni sans effet sur lui ?

C'est là que la distance est nécessaire. Sinon l'effort consenti ne trouverait pas sa validité, demeurant enfermé dans le domaine l'opinion. Le chercheur, réduit alors à se mirer dans l'eau peu claire d'un objet insuffisamment déterminé hors de soi, ne serait, fasciné par sa seule image dont l'altérité théorique ménagerait le confort, que l'avocat déchu de son parti pris. Il se perdrait... dans sa propre représentation.

Fruit de l'intérêt et d'une distance qui est un combat dont l'issue est sans cesse incertaine, le présent travail et le choix qui y préside procèdent d'un cheminement qu'il convient d'éclairer au nom même de la distance.

J'ai été Louveteau<sup>1</sup> puis Pionnier Scout de France. J'ai lu très jeune des romans de la collection Signe de Piste. J'ai reçu une éducation catholique rigoureuse. Je suis issu d'un milieu très marqué par des valeurs paysannes et artisanales. Mon père, décédé en 1968, militant du C.J.P.<sup>2</sup> et de l'A.C.I.<sup>3</sup> était un ingénieur autodidacte. Ma mère fut femme au foyer. J'ai cinq frères et sœurs.

Entre le Louvetisme, quitté à onze ans –en 1964– et le Pionniérisme, rejoint en 1967, une réforme avait été conduite au sein des Scouts de France dont je ne me souviens pas qu'elle m'ait été sensible. Parce qu'entre 1964 et 1967, une mutation difficile avait affecté ma famille : dans le cadre de la décentralisation industrielle répondant à un souci d'aménagement plus équilibré du territoire, mon père avait été chargé de créer une usine (de tubes) dans une petite localité champenoise à la rencontre de la R.N. 4, de la voie ferrée Paris-Strasbourg et du canal de la Marne au Rhin, localité qui avait jusque-là vécu d'une base nord-américaine et d'une petite industrie familiale. De banlieusard, il fallut devenir provincial.

Le poste Pionnier, c'était un baraquement, à la sortie de la ville, un des baraquements de bois qu'occupaient encore de nombreux habitants de cette ville que les bombardements, surtout nord-américains, avaient détruit à 90 % dans les derniers mois de la deuxième guerre mondiale.

L'équipe portait bien sûr la chemise de drap rouge et le pantalon de velours marron de l'uniforme réglementaire. Mais, par « faveur spéciale », certains d'entre nous arboraient le ceinturon –patiné– et l'insigne –terni mais prestigieux– de leur père. L'équipe était à peine plus nombreuse qu'une ancienne Patrouille. Une dizaine d'adolescents tout au plus.

---

<sup>1</sup> Par souci de précision et de clarté, j'ai distingué les qualités générales de ce qui concerne les Scouts de France, en utilisant pour celles-ci des majuscules. Ainsi : Mouvement, Louveteau, Routier, Scout-Éclaireur, mais aussi Chef, Aumônier, Patrouille, Troupe, etc.

<sup>2</sup> Centre des jeunes patrons.

<sup>3</sup> Action catholique des milieux dit « indépendants ».

Le Chef de Poste, homme de bonne volonté, n'était pas toujours disponible. Il nous initia surtout à quelques techniques qu'il maîtrisait bien, notamment l'émaillage sur cuivre (c'était la mode) et la petite ébénisterie dont la pratique nous permit de financer (très maigrement) certains camps. Nous avions aussi un Aumônier. Mais débordé. La plupart du temps, nous étions livrés à nous-mêmes. Sous l'autorité d'un type d'à peine vingt ans, sorte de compromis entre l'ex-Chef de Patrouille (C.P.) et l'ex-Assistant Chef de Troupe (A.C.T.). Très sportif, joueur de guitare –il était à l'aise aussi bien dans l'ancien que le nouveau répertoire Scout–, il maniait aussi aisément le poignard, étant très « fana-mili », de sorte que, comme nous « crapahutions » souvent dans les bois de pins noirs d'une région que l'on commençait à déboiser, j'eus plus à faire à l'esprit « béret vert »<sup>4</sup> qu'à l'esprit « chemise rouges »<sup>5</sup>, encore que nous participâmes sans trouble de conscience au grand rassemblement Pionnier du Bourget en la fête de Pâques 1968.

Bien plus : à travers ce gars qui savait jouer de sa force et de son charisme pour se faire valoir et asseoir son autorité, à travers une amitié dont je garde un souvenir très précis, à travers l'atmosphère du poste, celle des camps et celles de nos petits chantiers, je prolongeai maintes émotions du Louveteau qui dévorait les romans du Signe de Piste : les trois meilleurs Dalens, *Le jeu sans frontières*, et les Foncine... A l'époque, le clivage des années soixante, la transformation de la branche Éclaireurs et sa division entre Rangers et Pionniers, le changement de structure pédagogique et de perspectives spirituelles ne me furent pas du tout sensibles.

Je dois à la formation reçue dans les années soixante-dix, en classes préparatoires puis à « Normale Sup », mon intérêt d'historien pour ce qu'Althusser appelait alors « l'idéologie », intérêt qui se porta sur le mythe, le fictionnel, le pédagogique.

Cet intérêt rejoignit progressivement une question naïve que je me posais depuis longtemps : le Scoutisme et le Signe de Piste avaient-ils laissé chez les autres une marque comparable à celle qu'ils avaient laissé chez moi ?

Très vite, cependant, cette question perdit de son intérêt au profit de celles qui ont tendu douze années de travail : pourquoi et comment Scoutisme et Signe de Piste opérèrent-ils, et quel sens historique trouver à cette « opération » ? Déjà, une volonté de mise en distance avait déplacé un centre, ouvrant ainsi la voie, non à des explorations immédiates de soi, mais à l'exploration d'une dimension de l'histoire contemporaine de laquelle le champ d'investigation choisi témoigne éminemment, comme on s'attachera à le montrer. Et si la connaissance de soi s'y est éprouvée, autant le reconnaître afin de mieux souligner qu'elle s'y est peut-être d'autant plus éprouvée quelle ne fut pas le centre (caché) de l'enquête.

On pourra juger déplacé cet éclaircissement de la situation du chercheur<sup>6</sup>. À la suite de Thucydide<sup>7</sup>, il me paraît pourtant relever d'une véritable « hygiène » **indispensable** à la recherche. Après tout celle-ci ne peut guère passer pour un geste « naturel », si tant est que l'homme soit capable de gestes « naturels ». Il vaut donc de tenter d'éclairer tout ce qui la sous-tend, ne serait-ce que pour fonder une attitude de recherche qui postule que le chercheur a été, est et sera attentif, voire soupçonneux à l'égard de lui-même.

---

<sup>4</sup> C'est-à-dire l'esprit des Raiders de Michel Menu, proposition de refonte (en fait pré-division) de la branche Éclaireurs datant de 1949.

<sup>5</sup> C'est-à-dire l'esprit des Pionniers de François Lebouteux.

<sup>6</sup> A ce propos j'assume pleinement l'usage de la première personne tout au long de ce travail : l'auteur, quel que soit son souci d'impartialité et la distance dans laquelle il s'efforce à se tenir à l'égard de lui-même, n'est pas l'ectoplasme, auteur absent ou transparent que laisserait supposer l'utilisation du style indirect ou du pronom indéfini ; quant au « nous », quelle légitimité dans cet usage de « modestie » si immodeste ?

<sup>7</sup> I, 22.

L'impartialité, à ce titre, demeure à l'ordre du jour non comme état inatteignable –qui n'en serait pas d'accord ?– mais comme une volonté « programmatique », et peut-être comme une éthique excluant tout « *larvatus prode* ». Ainsi lorsqu'une prise de position est jugée nécessaire –mais l'analyse déjà une prise de position– il faut que soit connue la situation – mais également la position– du chercheur.

En matière de position, précisément, celle du chercheur est ici multidirectionnelle : vis-à-vis de son passé et des premiers motifs de recherche, je tiens à établir une indépendance de principe. Si, en effet, des **valeurs** assimilées dans le cadre du Scoutisme continuent aujourd'hui à me guider, je n'éprouve, vis-à-vis du Mouvement d'alors comme du passage que j'y fis, ni haine ni crainte et n'y rend aucun culte. Et si, de temps à autre, une humeur s'exprime, ce dont je ne veux pas me défendre –ce qui m'eut semblé hypocrite–, c'est celle de l'éducateur-enseignant et du citoyen des années quatre-vingts, dont le pragmatisme s'est épanoui sur les grandes idéologies en décomposition, et dont la sensibilité put être heurtée parfois moins par des incohérences que par des inconsciences ou des veuleries intellectuelles, surprenantes chez des gens détestant la veulerie. Humeur en tout cas ne se veut pas jugement. En d'autres termes, le présent travail se refuse absolument d'être œuvre d'hagiographe ou de contempteur.

Vis-à-vis du Mouvement Scout de France d'aujourd'hui, vis-à-vis de l'Église catholique, vis-à-vis de toute force politique quelle qu'elle soit, mon indépendance est totale, même si je suis reconnaissant au Mouvement de l'aide qu'il m'a apportée gracieusement, comme je le suis à l'égard de Jean-Louis Foncine, qui a tout fait pour me faciliter la tâche alors qu'il n'avait rien à en attendre. Il me plaît cependant à penser que, rien n'étant vraiment gratuit en ce bas monde, le Mouvement tout comme l'ancien codirecteur du Signe de Piste ont trouvé dans la seule existence d'un travail universitaire comme celui-ci, même potentiellement embarrassant car critique, assez de motifs de satisfaction pour justifier une bienveillance qui demeure néanmoins à leur honneur, et me laisse tout à fait libre.

Au demeurant je suis trop pénétré de l'idée que l'établissement des faits, le plus strict possible, est déjà un engagement, pour donner dans le travers consistant à régler (même inconsciemment) des comptes en manipulant les données. Ma thèse première consiste d'ailleurs à apporter la preuve qu'une étude représentationnelle sert l'édification de l'histoire d'une époque ; que l'étude d'un Mouvement de jeunes, même s'il est estimé puéril par l'opinion commune, contribue à la connaissance du temps social, de ses rythmes et de ses enjeux ; que l'étude d'une collection romanesque associée, spécifique il est vrai, va dans le même sens ; et que tout cela participe d'une démarche qui, pour n'être pas « scientifique », se veut néanmoins démarche rationnelle de connaissance.

Corrélativement, mon souci a été de montrer comment un Mouvement d'éducation et une collection romanesque associée, ouverts aux 12-17 ans environ, ne sont pas, par delà l'opinion commune, « puérils », même s'ils peuvent n'être pas exempts de « naïveté » ou même de « niaiserie », de telles appréciations étant du reste bien relatives. À quels soucis individuels et collectifs, à quelle stratégie sociale répondent-ils, tel est le genre de questions auxquelles je chercherai obstinément à répondre.

Mon propos est en somme d'atteindre la « macro-histoire » par la « micro-histoire » et des sentiers que l'historien, plus habituée aux voies royales et aux larges perspectives, ne fréquente pas toujours.



Tout ce qui précède relève, cela dit, d'une déclaration d'intention. Il fallait qu'elle fût faite. Elle est néanmoins insuffisante à justifier l'ensemble de l'ouvrage et notamment la légitimité de son champ, au sujet duquel il s'agit de s'expliquer brièvement.

Pourquoi en effet *Éclaireurs Scouts de France*, et non pas *Scouts de France* tout simplement ? Il convient d'abord de noter une difficulté : le terme « éclaireur » est partiellement impropre. Jusqu'au début des années Quarante, le seul terme qui désigne les 12-17 ans qui, à un an près en plus ou en moins, composent la branche médiane de l'Association, est le terme de « Scout ».

Si le Mouvement s'est progressivement structuré autour d'un programme continu d'éducation construit en trois étapes, « Louvetisme », « Scoutisme » proprement dit, « Route », il est certain que l'inventeur de la méthode, Robert Baden-Powell, et la Fédération nationale catholique des Scouts de France à ses débuts se sont prioritairement intéressés à cet « âge charnière ».

Sans doute ni Baden-Powell ni les fondateurs des S.d.F. ne se sont-ils jamais exprimés là-dessus de façon théorique. Ils ne se voulaient pas théoriciens. Éducateurs, Aumôniers ou militaires, ils furent avant tout des praticiens, et leur expérience de praticiens les amena à un constat qui rejoignit les travaux de psychologie expérimentale ou de psychopédagogie effectués à l'époque, sur lesquels ils s'appuyèrent parfois.

Le moment où l'être humain se dégage de l'enfance sans être encore adulte leur paru donc être déterminant pour l'apprentissage et la fixation des valeurs, des représentations, des comportements qu'ils voulaient promouvoir. L'exemple de Baden-Powell utilisant les « garçons » lors du siège de Mafeking à des tâches paramilitaires est, à cet égard, révélateur de cet état d'esprit.

Du reste, la « méthode » appliquée (avec des apports spécifiques) par les Scouts de France demeura jusqu'au début des années soixante globalement performante (si l'on considère la croissance et le maintien des effectifs, autour de 100.000 membres, comme une mesure valable), preuve qu'il y avait bien adéquation entre celle-ci, les objectifs poursuivis et l'âge d'application. Le Louvetisme apparaît alors comme une extension préparatoire, et la Route, comme un prolongement problématique. Est-il exagéré de dire sur ce point que la Route fut, de trois étapes ou « branches », celle d'une crise permanente ? Une étude particulière pourrait le dire. Superficiellement, on voit néanmoins que c'est elle qui posa –mais peut-être était-ce structurellement, de par l'âge de ses membres– le plus de difficultés (sans que cela doive être entendu de façon négative).

Numériquement en tout cas, la branche Scouts-Éclaireurs pesa toujours d'un poids considérable. Si l'on ajoute d'autre part à cela son antériorité historique et le dynamisme pédagogique dont elle fit toujours preuve, on trouve assez de raisons pour affirmer qu'elle fut au cœur du Scoutisme<sup>8</sup> S.d.F., et cela justifie qu'on y consacra cette étude.

L'association de la collection romanesque du Signe de Piste à la branche « Scouts-Éclaireurs » réclame aussi quelques mots qui ne feront pas l'économie d'un plus ample développement ultérieur.

Il est vrai que cette collection ne fut jamais institutionnellement dépendante de l'Association. Elle en procède pourtant, et c'est précisément pourquoi il m'est apparu indispensable de l'inclure dans l'étude et même d'en faire l'un des pôles.

---

<sup>8</sup> Comme l'indique d'ailleurs ce terme générique, « scoutisme », qui désigne avant tout le Mouvement, proposition pédagogique et organisation internationales.

Collection romanesque tout imprégnée de l'univers Scout, mais disposant de par son indépendance d'une grande liberté, elle devait cependant à son public-cible d'être ou de n'être pas. En cela elle fut, jusqu'à être dénoncée par l'Association, un véritable miroir de l'imaginaire, et entretint de ce fait avec la branche dont tant de ses auteurs étaient issus, une singulière –et très rare– synergie.

Mener l'analyse de l'imaginaire d'un organisme social d'éducation n'est pas, généralement, chose facile. Or, justement dans ce cas, cette partie habituellement immergée de l'iceberg émerge, s'imprime, se publie et connaît un succès indéniable. Quelle aubaine, serait-on tenté de dire. D'autant plus que l'imaginaire tiendra une place prééminente dans la pédagogie des Scouts-Éclaireurs S.d.F. Il eût été impensable, ainsi, de la négliger, étant entendu qu'il conviendra d'établir en quoi la collection procède bien de la branche en question et en quoi, de ce fait, son public est ciblé, de manière à pouvoir comparer le système représentationnel de la branche-mère (et son évolution) à son déploiement à travers ce curieux organisme induit.

Une telle comparaison sera riche d'enseignements. À elle seule elle permet (partiellement) de dépasser l'une des difficultés majeures de l'étude. S'il est en effet relativement aisé de produire l'analyse des intentions d'un Mouvement d'éducation et de ce qui les fonde, il est en revanche plus délicat d'en percevoir la mise en pratique et l'impact. Il faut en effet croiser sociologie historique et sémiotique pour y parvenir.

Ici, le simple fait qu'une collection romanesque issue d'un Mouvement d'éducation connaisse le succès témoigne, au moins, de la juste réponse apportée à l'attente d'un public majoritairement formé par ledit Mouvement. Dès lors, l'étude de l'univers fictionnel de la collection, rapportée à celle des intentions dudit Mouvement, pourra contribuer à mesurer une concordance ou des écarts, vérifiera –ou invalidera– ce que l'on peut connaître des efforts de mise en pratique, révélera la qualité de l'impact. Révélera, mais n'établira pas de façon positiviste, car s'il fallait rechercher un tel résultat, c'est alors à une démarche de sociologie historico-sémiologique qu'il faudrait avoir recours. Telle est, en tout cas, l'attente de l'étude conjointe d'un Mouvement d'éducation et d'une collection romanesque induite.

Notons au passage que cette attente repose aussi sur la valeur que j'accorde à un faisceau d'indices concordant alors qu'une modélisation sémio-statistique paraît hors de portée. L'étude du sens (historique en l'occurrence) d'un « objet » ou d'un champ me semble d'ailleurs ne pas se trouver toujours bien d'une réduction à des schémas étroitement logiques. Le sens joue et se joue beaucoup. L'association, le glissement de l'autre à l'autre dans le même, jusqu'à ce que le nouveau s'émancipe de l'ancien, relèvent encore, je le crois et le pose comme base de travail, d'une herméneutique dont langue et culture comme langage sont et le moyen et le lieu. Je m'en rapporte sur ce point à l'œuvre récente, théorique et artistique, d'Umberto Eco, considérant qu'il peut aussi convenir à l'historien de se nourrir de telles références.

Mais encore un point concernant le Scoutisme sur lequel il me paraît opportun de m'arrêter un instant.

Au cours des années Trente, sans que cela répondît à une volonté clairement exprimée tout d'abord, la Fédération nationale catholique des Scouts de France, après s'être constituée en Association nationale centralisée, subdivisée géographiquement en Provinces, en Districts et en Groupes, reprit à son compte l'appellation de « Mouvement de jeunesse », et le terme devant apparaître, je voudrais en préciser l'acception.

Dans les années Trente le P. Forestier<sup>9</sup>, et dans les années Cinquante le P. Liégé et Paul Rendu<sup>10</sup> au nom de la Route, chercheront à le définir. Il faudra bien sûr y prêter attention. Mais d'une façon générale, les contours de ce que devra être le Scoutisme S.d.F. comme Mouvement de jeunesse (« de jeunes » selon Michel Menu, Commissaire national Éclaireurs de l'après-guerre) demeurent assez flous. Ce qui d'ailleurs ne m'apparaît pas propre aux seuls Scouts de France.

Historiquement, la formule est attachée aux *Wandervögel* allemands, à cet « ébranlement », à cette « mise en marche » qui affectent la jeunesse estudiantine allemande à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, prolongeant une tradition plus ancienne née avec le romantisme politique allemand et l'épanouissement d'une conscience nationale pangermanique, largement constituée contre le nationalisme rationaliste français (cf., entre autres, A. Finkielkraut). Il faut alors prendre le terme au pied de la lettre. La *Jugendbewegung* des *Wandervögel* est un groupement qui pousse les jeunes Allemands hors des villes qui s'industrialisent. À pied, on retourne vers les forêts profondes, les forteresses mythiques des monts du Harz ou de la Forêt-Noire pour communier aux mythes primitifs exaltés par Richard Wagner. La *Jugendbewegung*, « mouvement » antibourgeois de jeunes citadins pris dans l'étau de la discipline universitaire, est spontané, peu structuré, naturiste, manifestant l'autonomie d'une conscience de classe d'âge naissante. S'il y eut bien des tentatives de récupération ou de structuration de ce Mouvement par des adultes, celles-ci n'en rendirent jamais tout à fait compte. Après la première guerre mondiale, le Mouvement s'épuisera, mais Daniel Guérin dans *La peste brune*, par exemple, raconte ses rencontres avec quelques groupes de jeunes marginaux errants, mi-baladins mi-délinquants, formant la queue d'une étonnante comète qui peut éclairer, sous maints aspects, la rencontre du nazisme et d'une partie de la jeunesse allemande.

Nulle part en Europe le Mouvement connaîtra une telle ampleur. Il existait pourtant au sein des nations en cours d'industrialisation une attente diffuse chez les jeunes (au moins les jeunes scolarisés), une volonté sinon d'émancipation du moins de reconnaissance. C'est l'un des génies de Baden-Powell que d'y avoir été sensible –en même temps que de nombreux « éducateurs » mais plus efficacement qu'eux.

Pour autant, la démarche de Baden-Powell et de ses émules français puis catholiques, à laquelle une certaine jeunesse vint adhérer, si elle s'appuie sur une anticipation d'un mouvement sociologique d'ensemble, le dénature aussi par rapport à ce qui en serait comme l'archétype allemand. L'institutionnalisation en structures d'éducation qui se parent du terme de « Mouvement de jeunesse » en brouille en même temps la définition originellement simple. Dans le contexte français de l'époque, « Mouvement de jeunesse » devient synonyme d'association à but éducatif récupérant habilement un symbole, même si l'on cherchera, la Route S.d.F. en particulier, à refaire de ce symbole déchu un enjeu. Il faut du reste remarquer que l'autonomie d'une jeunesse en marche, la coéducation en d'autres termes, brandie comme un drapeau par certains dirigeants S.d.F., ne sera jamais sérieusement recherchée pendant la période qui nous occupe. En somme, il n'y aura rien de commun entre la *Jugendbewegung* et les Scouts de France comme Mouvement de jeunesse (ou, plus restrictif, de jeunes)<sup>11</sup>, sinon l'expression d'un phénomène sociologique (libre dans un cas, utilisé dans l'autre) et la manifestation d'une réaction dont les causes sont similaires mais les effets diamétralement opposés.

---

<sup>9</sup> Aumônier général

<sup>10</sup> Respectivement Aumônier national Route et Commissaire national Route.

<sup>11</sup> Pas plus qu'avec les autres variantes du scoutisme en France.

*Histoire d'un système de représentations* réclame aussi quelques précisions.

La notion de « représentation » s'est peu à peu imposée au cours du travail. Si son usage n'a pas été prémédité, c'est qu'au temps où je commençai à rassembler ma documentation, je vivais encore sur une notion très compréhensive d'« idéologie », nourrie par la lecture des travaux de Louis Althusser. Or cette notion m'a paru précisément comme trop compréhensive, et j'en revins à sa définition initiale : parce que d'une part l'acception commune en réduit le champ à cette définition première de « complexe d'idées » au cours des années Quatre-Vingts (« les grandes idéologies »), et que mon propre travail d'autre part me renvoyant à cette acception d'idéologie comme « complexe intellectuellement maîtrisé d'idées » (quelque fût leur « justesse »), m'amenait à rechercher une autre notion, plus opératoire dans le champ que j'explore. En outre, la métaphore de « *camera obscura* » renversant une conscience du monde, issue de *L'idéologie allemande* de Marx et sur quoi reposait la réflexion althusserienne traitant de l'idéologie m'apparut insuffisante. Trop connotée aussi, et en cela trop vague, source de méprises possibles et d'embarras probables, la notion d'idéologie risquait d'être d'un emploi lourd et non pertinent.

En revanche celle de « représentation », sans rejeter l'apport marxien qui fait de l'idéologie une interface entre le(s) sujet(s) et la réalité phénoménologique du monde dans lequel on est « acteur-agi », emprunte davantage à la notion freudienne de « fantasme » : « *scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir inconscient. Le fantasme se présente sous des modalités diverses.* », selon le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis. Du moins y emprunte-t-elle dans l'usage que j'en ai. Par « scénario » y sont introduites l'image, la mise en scène, et par « désir » l'intention (souvent au seuil de la conscience conceptuelle), attention prospective et programmatique d'une plus large réalisation (idéale ou concrète) du ou des sujets. À travers l'étude de mon champ, à travers déclarations et fictions mêlées, la notion de représentation s'est peu à peu définie comme la production et l'expression d'idées, d'images et/ou de « scènes » rendant compte de la position plus culturelle qu'intellectuelle, voire de la situation du sujet face à la réalité phénoménologique de son monde.

« Face », en effet, et non « dans ». Car la représentation manifeste ici une distance, un rejet, une « défense » possiblement nées d'un mal-être<sup>12</sup>. À ce titre, « représentation » et « identité » sont intimement liées : la représentation s'enracine dans une identité (psycho-culturelle) en délicatesse avec le présent qu'elle conforte en retour. Elle actualise une sorte de « vérité » impossible de l'être ; pour quoi elle s'« échappe » souvent vers le fictionnel et se meut aisément dans l'ordre du symbolique où circulent librement cette vérité diffuse, mais le, relevant de la révélation, de l'expérience mystique qui est, comme le remarque Umberto Eco, « *fondamentalement AMORPHE, indéterminée, inarticulée* », et réclame pour sa transmission moins un enseignement qu'une **initiation**. La représentation, presque instinctivement nouée dans l'appropriation d'une culture par un sujet en réaction, n'est pas passible d'une justification rationnelle : elle s'échappe, ai-je dit, et de ce fait elle échappe à la mise en demeure du monde.

Mais elle est en revanche passible d'une herméneutique, et c'est alors qu'elle intéresse l'historien : car la représentation « parlant à mots couverts » du monde et du mal-être au monde, renseigne du même coup sur la perception du monde facteur de ce mal-être du sujet ou du groupe de ceux qui la partagent. Elle permet, à condition de l'interpréter avec

---

<sup>12</sup> Mal-être s'attachant, en l'occurrence, à la classe d'âge à laquelle le scoutisme s'intéresse (mais peut-être aussi aux adultes qui vont créer et animer les S.d.F. dans l'entre-deux-guerres, pour des raisons plus larges qu'il conviendra de mettre au jour)...

soin, d'atteindre les motifs et les mobiles d'un sujet ou d'un groupe de sujets d'être si mal au monde (et d'y agir en conséquence). Corrélativement, la représentation renseigne sur l'état dudit monde, mais de façon biaisée. Le tout est alors de connaître le biais. Dans tous les cas, la représentation devient une clé de sens : le Chef comme représentation est, à cet égard, exemplaire.

Mais « *système de représentations* », pourquoi ? Parce que les représentations véhiculées par les acteurs du Scoutisme catholique français s'y sont ordonnées, ou plutôt parce que l'analyste peut leur découvrir un ordre, d'ailleurs hiérarchisé, dans lequel la fantaisie du chercheur a peu de place, car cet ordre, une organicité, se confond avec l'Association, elle-même représentée comme Ordre Scout (microcosme idéal, distant de la réalité triviale, séparé), et forge les futurs croisées de cet idéal. Système, comme est conçue la société rêvée, système-organisme avec sa tête (le Chef), ses membres, son cœur, son âme... Chaque représentation trouve « naturellement » sa place ; pour le sujet ou le groupe où elle fleurit, nul besoin de le justifier rationnellement : il y a immédiateté, évidence ; l'évidence de l'idéologique chez Althusser. Et ce « naturellement » est lui-même symboliquement significatif, puisque, pour les sujets ou les groupes qui vont nous intéresser, tout procède de Dieu et que chaque clé du système de représentations entretient avec les autres et l'ensemble ordonné un rapport quasiment harmonique. On peut même affirmer que ce « système » est en lui-même une représentation globale bâtie par association de ses composantes : non différente par essence des représentations qui la composent, elle les met en perspective et dit leur « *ultima ratio* ».

C'est du reste pourquoi la pédagogie initiatique de la branche Scouts-Éclaireurs, avec ses « classes », ses épreuves, sa symbolique, est entièrement traversée par ce système représentationnel, et qu'empruntant sa méthode à « B.-P. »<sup>13</sup>, sa spiritualité à l'Église catholique, ses représentations même au néo-thomisme vulgarisé ou au monarchisme trivial (où les filiations si bien mises en lumière par René Rémond se brouillent), elle n'en est pas moins unique en son genre tout en participant d'un espace plus large que le sien, auquel le terme d'idéologie comme large complexe, comme dynamique intellectuelle, comme synergie globale de conceptions et d'idées pourrait alors s'appliquer.

Ce système, qui naît avec l'Association<sup>14</sup> et se décompose peu à peu au lendemain de la deuxième guerre mondiale, survivant dans la collection induite du Signe de Piste, disparaît avec la « sécularisation » de la branche Éclaireurs qui éclate alors au début des années Soixante avec la réforme « Pionniers-Rangers »<sup>15</sup>.

Attestant de la réconciliation de l'Association avec l'époque cette réforme, qui prend en compte le clivage sociologique qui s'est accusé entre les 12-14 ans et les 15-18 ans, envoie désormais les tenants de l'Ordre<sup>16</sup> organique, les « derniers chouans », à la marginalité d'associations groupusculaires plus ou moins rivales (Scouts d'Europe ; et plus tard Scouts de Saint Georges, Scouts unitaires etc.). Éradiqué le foyer de résistance, le système représentationnel s'éteint pour ne survivre qu'en braises de nostalgie, qu'en vestiges représentationnels amenés à se recomposer peut-être au gré des aventures individuelles ou collectives, et dans ce cas à changer de nature.

Demeure la question des sources.

---

<sup>13</sup> Baden-Powell.

<sup>14</sup> 1920

<sup>15</sup> 1964

<sup>16</sup> Cf. note 1.

Avant même que ne fût tout à fait arrêtée ma problématique d'ensemble, j'avais déjà fait le choix de n'aborder la branche Scouts-Éclaireurs que par le biais des publications nationales, soit directement issues du Mouvement, soit émanant de ses responsables et destinées à ses membres, Chefs ou simples Scouts.

Comme il est clair, je pense, que mon souci n'est pas de faire l'histoire institutionnelle de la branche en question, et que l'évolution de la structure ne m'intéressait qu'en tant qu'elle était en rapport direct avec l'évolution des mentalités, la question des « archives » ne s'est pas véritablement posée, même s'il m'est arrivé de déplorer que les Scouts de France, pourtant fort accueillants, refusassent de donner accès aux procès-verbaux des réunions des instances dirigeantes et autres pièces officielles, au motif qu'elles ne seraient pas classées<sup>17</sup>.

Tout autre était la question des publications. Pour moi, « publications » signifiaient « manifestations publiques d'une intention explicite », et je me suis tenu par la suite à cette définition. Une publication est une chose tangible ; le texte dont elles constituent le support s'offrent comme matière à la lecture ; leur « historicité » est intacte, à la différence des souvenirs que maintes raisons peuvent altérer, surtout lorsqu'il s'agit d'établir une intention ou d'évoquer une représentation qui croisent au seuil de la conscience conceptuelle, et sont soumises à modification en fonction de l'évolution de la situation et des positions du sujet – d'où vient que j'y ai eu recours, avec parcimonie, pour préciser surtout un contexte biographique ou obtenir des « indices », une « piste » nouvelle etc. Dans l'ensemble, je me suis méfié des témoignages, pour les mêmes raisons que donnait déjà Thucydide, sans les exclure, bien entendu. Au contraire, l'intertextualité, la mise en relation des textes d'un même champ (synchroniques, thématiques, culturels...) publiés sous le sceau de l'Association, est ce qui permet d'établir des faisceaux d'indications convergentes grâce à une relation dialectique d'information entre l'analyste et ce qu'il analyse. Inutile de demeurer davantage dans l'abstrait : l'ouvrage fera, je l'espère, démonstration pratique de la méthode.

Cela dit, il fallait bien retenir celles des publications susceptibles de véhiculer plus particulièrement les représentations de la branche concernée. À s'intéresser d'abord aux livres traitant de tel ou tel de ses aspects, on ne courait aucun risque de mésinformation préalable, dans la mesure où ces ouvrages répondaient à un souci généralement fort explicite d'information des Chefs (et dans ce cas des choses se disent qui ne se disent pas forcément aux garçons), ou de propagande (et dans ce cas l'auteur insiste et sur ce qui est lui paraît essentiel, et sur ce qui est le plus apte à séduire son public, étant par ailleurs entendu que ce dernier est ciblé via l'abonnement à la revue). Il convenait de surcroît de s'intéresser aux revues destinées aux Scouts eux-mêmes (*Le Scout de France* puis *Scout*) et à leurs responsables (*Le Chef* puis *Chef* puis *Chefs*, cette revue étant d'autant plus intéressante qu'elle se voulait « trans-branche » et qu'elle soulignait par conséquent tout ce qui unissait).

Par souci d'information, et parce qu'elle joua dans l'abandon du système représentationnel un rôle capital, je me suis également intéressé à la Route et à sa revue... *La Route*. Mais son dépouillement ne fut pas exhaustif, tandis qu'il l'a été pour les deux autres séries de revues. Travail important mais qui me parut nécessaire, dans la mesure où l'on ne pouvait s'en remettre à une méthode par sondage puisque l'on ne pouvait, surtout

<sup>17</sup> Quelque temps après la rédaction de cet avant-propos, les archives furent rendues accessibles grâce au travail remarquable d'un archiviste bénévole, Christian Hurisse. Les pièces officielles ainsi mises au jour, comptes-rendus de réunion, courriers et autres, celles qui avaient été conservées en tout cas, souvent réduites à leur plus simple expression, se révélèrent ne représenter qu'un intérêt extrêmement limité. Comme beaucoup d'associations de ce type, les Scouts de France devenus ensuite Scouts et Guides de France, sont un organisme sans mémoire : leur intérêt pour leurs racines, leur passé, n'est qu'à la marge, et lorsqu'il se manifeste, la plupart du temps opportuniste.

au début de la recherche, préjuger de l'homogène répartition des occurrences significatives, et que la méthode « par faisceau » réclame un grand nombre de données convergentes orientant l'attention. En somme, le chercheur devait se laisser imprégner par son champ, il devait se laisser traverser par lui afin d'en pouvoir peu à peu transcrire (puis interroger) la topographie sémantique.

Le corpus à traiter fut tel qu'il devint difficile de l'élargir davantage. Si je ne m'intéressai donc qu'à l'occasion aux publications régionales, c'est qu'elles sont excessivement dispersées (quand elles existent) et qu'elles ne rendent compte que du fonctionnement circonscrit d'un système représentationnel qu'il était prioritaire de mettre au jour. Il serait ici souhaitable que des monographies viennent compléter voire contester le tableau d'ensemble, en s'intéressant aux particularités des Provinces, des Districts, des Troupes. Mais il fallait que ce tableau fût brossé : l'Association étant nationale, il m'est apparu logique de privilégier les organes nationaux de communication, dans lesquels ne s'exprimèrent du reste pas seulement Chefs et Aumôniers du Quartier Général parisien.

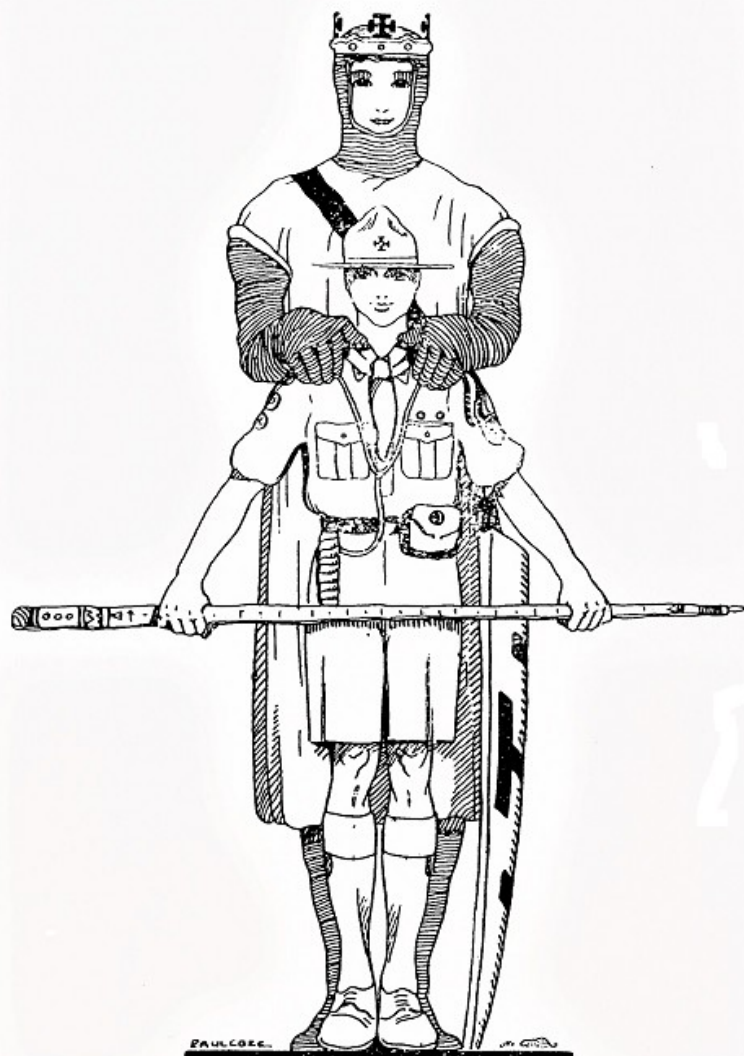
À cela il faut ajouter le dépouillement également systématique des romans du Signe de Piste publiée pendant la période, complété par tout ce qui pouvait permettre de mieux cerner les auteurs, leurs objectifs, etc.

En fin de compte, ce sont des dizaines de milliers de pages qui ont été passées au crible, et c'est ainsi, au fil de ces dizaines de milliers de pages, que le crible s'est constitué.

À présent, qu'on en juge.



# Des Scouts de France comme Ordre (1920-1940)



LE SCOUT DE FRANCE

1<sup>re</sup> Année

N° 1

15 Janvier 1923



De sa naissance à 1940<sup>18</sup>, le Scoutisme catholique fut pensé, rêvé et généralement vécu par ses promoteurs, ses Chefs et ses membres, explicitement ou non, comme un Ordre. Sur cette notion d'Ordre, il conviendra de s'expliquer en son temps, car comprise dans la sphère du catholicisme, elle peut prêter à confusion. Ce que l'on peut simplement dire ici, c'est que cette constatation préalable ne signifie pas qu'il y eut unité absolue de pensée ou de rêve, encore moins de vécu, ni unanimité totale des promoteurs, des Chefs ou des membres. Cela signifie qu'une fois considérée la diversité des nuances inhérentes à tout groupement, une conception d'ensemble se dégage de la représentation que les Scouts de France eurent d'eux-mêmes et de leur Mouvement, représentation qu'ils hissèrent souvent comme une bannière devant rassembler sous elle de plus en plus de jeunes.

Cette représentation du Scoutisme catholique comme Ordre est l'un des apanages les plus remarquables de l'Association des Scouts de France. Certes, le modèle du chevalier, qui en est une composante essentielle, se retrouve à la même époque chez les Éclaireurs de France ou chez les Unionistes, pour ne citer que des Mouvements de jeunes. Mais justement : il n'y est alors qu'un modèle. N'ayant pas autant de titres à l'héritage de la Chrétienté médiévale à faire valoir que les catholiques, ces associations se contentèrent souvent de l'emprunt sans pouvoir ou vouloir l'intégrer à une construction plus vaste. Elles ne faisaient du reste que suivre sur ce point un usage fort répandu à l'époque de leur création, prolongement de la vague 'gothique' que connut le XIX<sup>e</sup> siècle européen.

Cette originalité du Scoutisme catholique ne doit pourtant pas occulter le plus important, au moment où les premiers prêtres s'intéressent à la méthode : c'est bien la réflexion initiale, la pratique ultérieure et la réussite (dont elles furent couronnées) de Robert Baden-Powell qui constituent le socle sur lequel il s'édifia, et non la représentation de l'Ordre, du reste assez étrangère sous cette forme au fondateur du Scoutisme.

On pourrait pourtant supposer, à première vue, que rien ne paraît plus éloigné l'une de l'autre que l'inspiration anglo-saxonne et l'esprit 'national-catholique' de ceux qui vont bientôt s'en faire les apôtres. Il y a ici un mystère : comment une poignée de prêtres, assistés de quelques laïcs, purent-ils être gagnés aussi vite à une pédagogie étrangère, sur laquelle une bonne part de la Hiérarchie et tant de fidèles fient peser d'épais soupçons ? L'urgence d'une action sociale positive en direction de la jeunesse, dont ces pionniers étaient, il est vrai, pénétrés, ne peut à elle seule expliquer la rapidité avec laquelle ils s'enthousiasmèrent (car il fallut bien de l'enthousiasme !).

Certes, la simplicité, le pragmatisme tout britanniques de la méthode préconisée par Baden-Powell est une autre explication qui, jointe à la première, apporte une réponse en apparence satisfaisante : indiscutablement, sa souplesse facilita son adoption en épousant, non en heurtant, les préoccupations de ce petit groupe de catholiques français.

On peut néanmoins se demander si, quelle que fût l'excellence de la méthode, quelle que fût la nécessité de recréer une jeune élite catholique, la conjonction de ces deux facteurs eût été suffisante sans les qualités d'un homme qui, à tout prendre, n'était pas de nature à exacerber l'anglophobie, latente chez certains à l'état réflexe : officier colonial issu d'une famille vouée au service, religieux ou militaire ; respectueux de toutes les hiérarchies, fussent-elles « romaines », Robert Baden-Powell avait en effet bien des atouts, outre sa pétulance, son caractère pétillant, bref son rayonnement, pour faire oublier à des hommes ardemment pressés d'agir avec efficacité mais qui traversèrent tardivement la Manche pour

---

<sup>18</sup> Je m'expliquerai ultérieurement sur le choix de cette charnière qui pourra surprendre.

se mettre à son école, les quelques réticences qu'ils eussent pu nourrir : une fois transposés les particularismes nationaux, « Bi-Pi » correspondait assez à l'image de l'officier « pieux » et de « sens social » qui, en France, allait faire florès au sein du Mouvement naissant, pour rassurer.



# 1. Des « Chefs » face à leur temps

## 1.1. Un homme, une méthode

Homme « *de ressource et d'infinie sagacité* », tel est, jugé par Kipling, Robert Baden-Powell. Ce n'est guère surprenant. L'écrivain pouvait en effet trouver en ce dernier l'incarnation des soldats restés fidèles à l'enfance (qu'il met en scène dans *Chansons de chambrées*) ou de Kim, l'orphelin irlandais élevé sur les routes des Indes, engagé, devenu jeune adulte, dans des services secrets trop heureux d'exploiter son intime connaissance de l'immense pays. Il est vrai que plus d'un point commun rapprochaient les deux hommes. A commencer par leur sensibilité aux mondes enfantins et leur souci respectif d'allier l'aristocratie naturelle des chefs, la vitalité populaire et l'expérience pratique de l'esprit d'aventure en un tout susceptible de revivifier une métropole déjà sur le déclin. Pour un peu, on pourrait voir en Baden-Powell, de huit ans son aîné, le versant séculier de Kipling, clerc laïc hanté par les démons sans cesse exorcisés d'une foi malade du doute, et d'une vitalité atteinte d'une nécrose nommée civilisation.

Que *Le livre de la jungle*, devenu mythe du Louvetisme britannique, ait été adopté aussi par le Louvetisme catholique français en dépit de son naturisme sans contrepoint métaphysique est déjà, ici, l'indice d'une convergence de sentiment qui put se produire à ce moment et au-delà des spécificités nationales et religieuses, et qui put faciliter le ralliement des premiers catholiques. Baden-Powell fut leur joueur de flûte de Hameln, avec un air dont Kipling aurait reçu l'imagination littéraire.

Et pourtant, lorsqu'on observe la photo jaunie de l'officier qu'il était dans sa trentaine<sup>19</sup>, rien, sur le visage lisse et grave du Baden-Powell d'alors ne transparaît de ce qu'il deviendra trente ans plus tard, "*Chief-Scout of the world*" dont chaque ride semble cacher une astuce, dont le regard étonne encore dans la joie malicieuse qu'on croit y lire. Les yeux sont clairs, le menton accusé, les oreilles écartées, et les cheveux, sous le chapeau à larges bords plats, frissent. L'air est à la détermination, photo conventionnelle et peut-être officielle oblige, mais on se surprend à ne pas trouver, derrière une certaine finesse des traits, l'annonce d'une personnalité hors du commun. C'est qu'il faut sans doute chercher ailleurs, et certainement au-delà des couronnes un peu parfois que tressèrent les hagiographes, les éléments qui permettent de comprendre l'attrait qu'exerça Baden-Powell sur toute une jeunesse et sur nombre de ses pédagogues.

Je gage que l'historien a autant à apprendre de l'alchimie d'une vie dans une époque que de la physique parfois trop positiviste que l'on aime à faire aujourd'hui d'une économie ou d'une société. On a trop dénigré la première approche au profit de la seconde pour qu'on soit tenté de refaire la même erreur en sens inverse. Néanmoins, surtout en des sujets comme celui-ci, il serait dangereux de sous-estimer l'impact d'une personnalité et les facteurs de sa formation, alors même que l'on n'oublie pas tout l'arrière-plan historique où ils se meuvent et dont ils portent, en retour, témoignage. Je ne peux, pour ma part, ne pas croire que ce furent toutes ces choses impalpables, dites ou non, qui firent sens lorsque le P. Sevin rencontra Baden-Powell pour la première fois, et mirent en perspective ce qu'il avait pu lire de l'expérience britannique à ses débuts.

Robert Stephenson Baden-Powell, Smith par sa mère Henrietta Grace, naquit à Londres le 22 février 1857. Son père, le révérend Baden-Powell, est à la fois un

---

<sup>19</sup> Collection Sirot-Angel.

ecclésiastique non-conformiste et un intellectuel d'assez haute volée pour enseigner à Oxford. Sans doute le jeune Robert ne le connaîtra-t-il pas, orphelin qu'il est à trois ans. Mais l'on peut supposer qu'il en subit l'influence indirecte par l'entremise de sa mère, veuve admirable semble-t-il, et de ses aînés. Du côté maternel, justement, l'ascendance est militaire, ou plus exactement, navale, par son grand-père, l'amiral William Smith, encore que ce dernier ait été plus un savant qu'un marin. L'enfance du jeune Robert est donc placée sous le triple augure de l'ouverture aux choses de la religion, de l'esprit et du service de la patrie. Sa famille appartient ainsi à la bonne société, elle est nombreuse et ennoblie par l'épreuve de la perte de son chef, que la mère s'efforce de pallier avec une grande force de caractère. Les ressources étant devenues modestes (encore que les enfants aient pu disposer d'un yacht, le *Koh-i-noor*, grâce au grand-père Robert dut connaître cette ambiance toute de rusticité bienséante si propre à une certaine bourgeoisie victorienne. Il conserva en tout cas le fort souvenir de ses équipées dans les bois et sur l'eau, sous la conduite de son grand frère Warrington, qui l'initiait ainsi à l'aventure.

A treize ans, en 1870, il entre à Charterhouse College, où il devait rester six ans. Il n'est guère besoin d'évoquer l'éducation à la fois singulièrement rigide et libérale, théorique et pratique, intellectuelle et sportive, qui s'y dispensait. Nul doute qu'elle ne devait pas constituer une solution de continuité avec celle reçue jusqu'alors. A Charterhouse, pendant, régnait la forte personnalité du doyen Haig Brown, qui marqua profondément le jeune Robert tout en prolongeant l'influence des esprits distingués qu'étaient l'écrivain, poète, peintre et critique d'art John Ruskin, le dramaturge et poète Robert Browning ou le célèbre romancier William Thackeray, avec lesquels sa mère continua à entretenir des rapports amicaux après la mort de son mari.

A dix-neuf ans, sans fortune sinon sans richesse, le jeune Baden-Powell, vif, enjoué, doué pour les arts autant que pour les sports, décide de tenter un concours de recrutement de l'armée où il est brillamment reçu, second sur sept cents. Dispensé de l'entraînement de Sandhurst, il opte aussitôt pour le XIII<sup>e</sup> hussard (*Green Dragons*). Le 6 décembre 1876, il est à Bombay, ville natale de Kipling, où ce dernier débarquera du reste six ans plus tard, retour de métropole.

De 1876 à 1884, ses voyages sont nombreux, ses missions variées. Il va d'Afrique du Sud en Russie, d'Allemagne à Malte, de la Dalmatie au Zoulouland, mettant sa vivacité, l'acuité de son esprit, ses talents de comédien au service de l'espionnage, connaissant cent aventures qu'il raconte avec verve dans *Mes aventures comme espion*. En 1880, il est dans les monts Drakenberg au Natal. Parallèlement, il franchit les échelons hiérarchiques. Sous-lieutenant en 76, il est capitaine en 83, à vingt six ans.

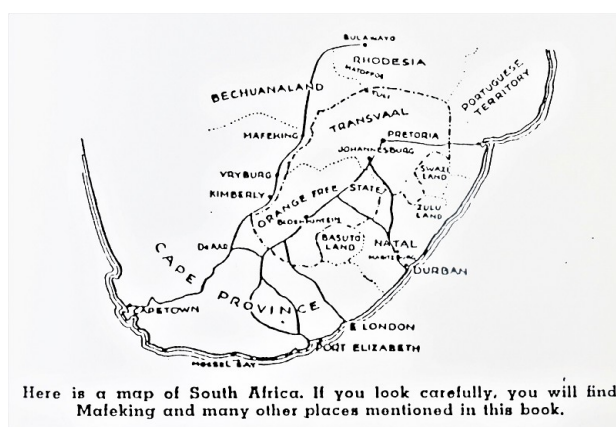
Cet « *aventurier chevaleresque* » n'est pas seulement un officier de renseignement vagabond. En 1888, il prend part à la campagne contre les Zoulous, en 95, à celle contre le roi ashanti de la Côte de l'or. Il passe successivement par les grades de major de brigade et de lieutenant-colonel l'année suivante. Année du reste bien remplie qui le voit combattre les Matabélés de Rhodésie. En 1897, colonel général au V<sup>e</sup> Dragon de la Garde, il part pour l'Inde prendre en main la formation d'éclaireurs militaires. Il y restera deux années.

1899 est une date déterminante à plus d'un titre. Dans le courant de l'année, Pearson publie à Londres *Aids to Scouting* où, fort de son expérience toute récente, Baden-Powell développe ses conceptions sur l'importance que doivent revêtir selon lui les éclaireurs militaires. Si l'armée conventionnelle ne paraît pas avoir accordé à l'ouvrage une attention démesurée, celui-ci germera et portera ses fruits sur un autre sol, apparemment inattendu à ce moment. Or en cette même année culmine la crise sud-africaine. Depuis longtemps déjà

le gouvernement britannique supportait mal l'insolente richesse des républiques afrikaners enclavées dans ses possessions. Après une série de manœuvres et de contre-manœuvres la guerre était devenue inéluctable.

Le 8 juillet 1899, lord Wolseley envoya Baden-Powell en Afrique du Sud, où il prit le commandement des troupes du Nord-Ouest. Troupes bien minces, au demeurant, puisqu'il établit son Q.G. à Mafeking avec seulement 700 hommes.

Mafeking est alors une petite bourgade d'un gros millier d'habitants européens. C'est un de ces verrous stratégiques dont la résistance ou la chute peut commander le sort d'un conflit, et qui, sur la voie ferrée Beira<sup>20</sup>-Bulawayo-Capetown, flanque à l'ouest la république du Transvaal. Traversée par la rivière du Molopo, peuplée de surcroît par 7000 indigènes dont Baden-Powell ne dit pas s'ils furent amenés à participer à la défense, Mafeking, avec son périmètre de 8 kilomètres au milieu de la plaine, n'avait pourtant rien d'une place forte.



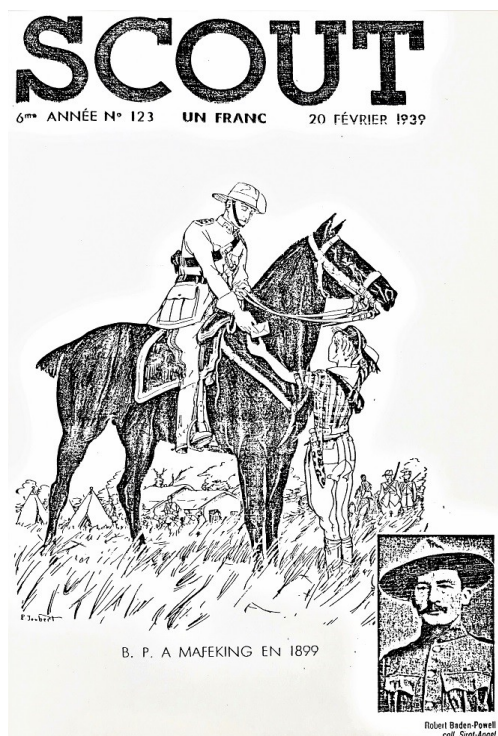
Piet Arnoldus Cronje et quelque 9000 hommes encerclèrent la ville dès le début du conflit. Une photo d'époque nous montre cette armée d'hommes barbus sans uniformes, certains en costume de ville, entourant un canon : les Boers, en plus de leur supériorité numérique, disposaient d'une artillerie.



Le rapport de force paraît donc disproportionné : même en mobilisant chaque homme valide, Baden-Powell semble n'avoir compté que sur un millier de combattants dont le tiers

<sup>20</sup> Port portugais

étaient inexpérimentés. Sept mois de siège commencent. Sept mois de guerre dont Henri Van Effenterre pense que « *cela tenait du duel entre gentlemen bien élevés, et par moments de la partie de poker*<sup>21</sup> ». Sans doute ne fut-ce pas cette partie de plaisir. Baden-Powell remarque : “*Every man was of value, and as the weeks passed by and many were killed and wounded, the duties of fighting and keeping watch at night became harder for the rest.*”<sup>22</sup>



Le Royaume-Uni eut bientôt les yeux fixés sur l'étonnante résistance de Mafeking, d'autant que les communications ne furent jamais interrompues. Le 12 avril 1900, un télégramme d'encouragement parviendra même aux assiégés, émanant de la reine Victoria.

Du côté des Boers, l'impatience grandit. Cronje fut remplacé par le général Sarel Eloff, petit-fils du président Kruger : il fallait en finir. Le 12 mai, l'assaut fut donné, au cours duquel Eloff fut pris. Le 16, des renforts dégageaient la ville.

Victorieux depuis Paaderberg, les britanniques, qui occupent à présent Johannesburg et Pretoria, mettront deux ans à pacifier brutalement les républiques. L'établissement de camps de concentration où 25.000 Boers périront n'évoque en rien une guerre chevaleresque.

Néanmoins, la libération de Mafeking suscitera un enthousiasme considérable en Grande-Bretagne. Deux néologismes en attestent aujourd'hui encore : “*to maffick*” (“*go in for wild public merry-making*”<sup>23</sup>) et “*maffication*” (“*Riot-like celebration*”<sup>24</sup>). Pour Baden-Powell, major-général à quarante trois ans, c'est la gloire.

<sup>21</sup> Henri Van Effenterre, op. cit., p. 19

<sup>22</sup> Robert Baden-Powell : *Scouting for boys*, World Brotherhood Edition, 1946, p. 9 : « *Chaque homme comptait, et à mesure que les semaines passaient et que nombreux étaient ceux à être tués ou blessés, les devoirs du combat et de la surveillance de nuit pesaient plus lourdement sur ceux qui restaient.* »

<sup>23</sup> *Oxford advanced learners dictionary of current English* : “*To maffick*” : pour la foule, manifester sauvagement (“*wild*”) son allégresse ; “*Maffication*” : liesse populaire.

<sup>24</sup> *Ibid.* : « *Garçon jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans* ».

L'importance de ce fait d'armes n'est pas seulement militaire. Lord Edward Cecil, Chef d'état-major de B.-P. à Mafeking, voulant décharger les combattants assiégés des missions à la fois subalternes (eu égard à la première nécessité : la défense active) et néanmoins vitales de liaison et d'observation, a cherché et trouvé une solution originale : l'organisation d'un corps de Cadets. Qui donc étaient en effet disponibles, assez âgés pour avoir conscience des responsabilités, pour être efficaces et sœurs, mais assez jeunes pour ne pas éveiller l'attention des assiégeants (voire pour susciter leur retenue) et apprendre vite, sinon les "boys" ("male children up to the age of 17 or 18") ? Sous la conduite de l'un d'entre eux, le « *sergent-major John Goodyear, ces garçons, dont certains avaient douze ans, firent merveille comme éclaireurs, ou estafettes à bicyclette* ». Baden-Powell fut très impressionné par leur cran. "These boys didn't seem to mind the bullets one bit."<sup>25</sup>



Aujourd'hui, l'engagement de jeunes adolescents sur le champ de bataille choque. L'époque n'avait pas de tels scrupules, et puis le contexte fit de nécessité vertu. Sans aller jusque là, la responsabilisation des garçons était dans l'air du temps outre-Manche dès avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (sans parler de l'évolution des esprits en France à cet égard, peut-être plus lente). Pour l'anecdote, il n'est que d'évoquer l'appel que faisait Sherlock Holmes d'Arthur Conan Doyle aux gamins des rues de Londres organisés en service de renseignement, la "*Baker Street Brigade*"... L'intérêt que pouvait représenter l'encadrement de ces enfants désœuvrés s'était déjà éveillé, ne fut-ce que dans l'esprit d'un romancier.

L'affaire de Mafeking est à la fois exemplaire et symbolique. Elle fut révélatrice pour un Baden-Powell déjà très conscient de l'importance que pouvaient revêtir pour une armée coloniale certains « corps auxiliaires » d'un potentiel insoupçonné : là où des adultes requis par des tâches de première nécessité ne pouvaient œuvrer, des garçons, dégagés d'obligations scolaires mais trop jeunes encore pour être en première ligne, pouvaient faire l'affaire.

Cela ouvrit-il les yeux d'un officier trop éloigné de la réalité métropolitaine pour s'en être soucié auparavant, sur l'évolution d'une société entière ? Sous l'influence de philanthropes célèbres tels lord Shaftesbury, de médecins, d'ecclésiastiques, mais aussi sous la poussée de la prise de conscience ouvrière, les enfants des classes laborieuses avaient été peu à peu soustraits à l'emprise de la machine que Hugo dans *Les Contemplations* (« *Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit* ») avait dénoncé en France, sans que l'école s'occupât toujours de les prendre en charge. Dès lors la question pouvait se poser :

<sup>25</sup> Robert Baden-Powell, op. cit., p. 10 : *Ces garçons ne semblaient en aucune façon se soucier des balles.*

comment former utilement ces jeunes ? Utilement, c'est à dire, du point de vue d'un militaire de carrière et colonial de surcroît, pour le service et la gloire de l'empire ?

Il n'est pas certain que Baden-Powell ait mesuré sur le champ la portée de l'expérience de Mafeking. Pour l'heure, il s'agissait de pacifier les Afrikaners. Ce à quoi il participa en organisant la police sud-africaine.

Toute son expérience fut requise, et certains caractères qu'il donna à sa police (l'uniforme ; la devise : *"be prepared"*, « sois prêt » ; le système de Patrouille ; le souci de la promotion personnelle de chacun) annonce déjà le Scoutisme des jeunes.

On peut penser que ce fut lorsqu'il rentra en Grande-Bretagne, en 1901, qu'il saisit tout le parti qu'il pourrait tirer de ce que sa vie lui avait appris. Il est alors au faite de sa carrière : inspecteur général de la cavalerie, puis lieutenant général, il dirige les territoriaux à un moment où montent les menaces internationales.

Ce n'est pourtant pas là qu'il faut chercher la source de ce qui va être la seconde vie de Baden-Powell. Lorsqu'il débarque en métropole, en effet, couvert de gloire en attendant de l'être d'honneurs, son éditeur Pearson lui réserve une surprise : son livre, *Aids to Scouting*, ouvrage pourtant austère, est un honnête succès de librairie qui a enthousiasmé un certain nombre de jeunes. Déjà, quelques militaires à la retraite, des pasteurs s'en sont inspirés pour créer de petites troupes, dégageant les jeunes des « bandes » ou « gangs » qui les réunissent spontanément dans les quartiers les plus populaires..

Entre 1903 et 1907, tout un travail de maturation va se faire en lui. parallèlement à ses responsabilités, il prend des contacts, notamment avec William Smith et sa *"Boys Brigade"* ; il lit, s'intéresse à l'indianisme et au *"woodcraft"* (« science des bois ») de l'écrivain et artiste animalier Ernest Thompson-Seton. Dès cette époque, il sent qu'il faut séduire et non contraindre. Il n'oublie pas non plus la vie semi-rustique qu'il a menée au collège, ni sa découverte des sociétés primitives d'Afrique, où cet âge incertain entre enfance et adolescence est le moment de l'initiation, ce moment crucial où des valeurs et des objectifs vont être fixés dans les esprits et les cœurs par un double apprentissage, pratique et symbolique.

Mais Baden-Powell est un pragmatique. Il ne veut pas se risquer sans avoir expérimenté l'idée qui germe : amalgamer une organisation inspirée de sa connaissance des corps auxiliaires de armée et des activités qui séduisent les 12-17 ans, pour forger une avant-garde de la jeunesse imprégnée des idéaux spirituels et humains qui la conduira à être la colonne vertébrale de l'Empire. C'est pourquoi il met sur pieds le camp de Brownsea Island, avec l'aide du major Mac Laren, un ancien du XIII<sup>e</sup> hussard, et de son neveu Donald.

L'expérience, menée avec vingt quatre garçons répartis en quatre patrouilles, fut un succès complet. Dès lors, le mouvement est lancé, et son éditeur Pearson n'a pas de mal à le convaincre de rassembler tout son acquis en un livre, *Scouting for boys*, qui paraît en mai 1908.

La rapidité avec laquelle la jeunesse britannique et bientôt mondiale réagit montre assez à quel point la proposition de Baden-Powell répondait à une attente profonde. Déjà, il prend des contacts avec les Wandervögel allemands. En 1909, il lance avec son aîné, Warrington, avec qui il explorait les fleuves de son enfance, les Scouts marins.

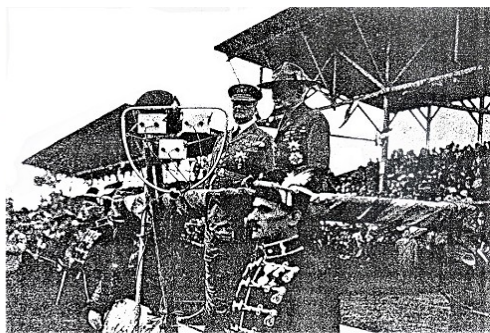
Le mouvement prend une telle ampleur que Baden-Powell quitte définitivement l'armée. En 1910 Edouard VII, qui vient de lui décerner la Victoria Cross, lui confie officiellement la charge de la jeunesse.



C'est bien une nouvelle vie qui commence : en 1912, il épouse à cinquante cinq ans Olave Sinclair Soames dont il aura trois enfants : Peter, Heather et Betty. Ce diable d'homme va dès lors concilier vie de famille et direction d'un Mouvement qui s'étend sans cesse et se diversifie : en 1912-1914 viennent les Louveteaux, puis ce seront les Routiers, et le Scoutisme féminin dont Olave Baden-Powell prendra bientôt la tête. En deux années, 1908 et 1909, le Mouvement gagne cent mille adhérents, et lors du premier rassemblement impérial du 4 juillet 1911, au couronnement de George V, trente mille éclaireurs défilent devant les souverains. Le roi Edouard avait montré la voie, et Georges V ne l'oubliera pas en faisant des siens, Edouard, Prince de Galles et Albert, duc d'York, le futur George VI, de véritables « *Principes Juventis* » : ils sont tous deux “*Chiefs Scouts*” de leur apanage. Quant au duc de Connaught, membre de la famille royale, il deviendra président de l'association : avec une lucidité rare, l'establishment britannique a compris, dès le départ, tout le parti que l'on pouvait tirer du Scoutisme.



Au milieu de cette « levée en masse » à laquelle participent du plus humble au plus illustre des britanniques, un ralliement a pu, sans doute, passer inaperçu : celui des jeunes catholiques de Grande-Bretagne, qui furent pourtant parmi les premiers à rejoindre celui que l'on appelle désormais « *Bi.Pi.* » ou « *B.P.* » Mais ce ralliement là, les pionniers du Scoutisme catholique français ne l'oublieront pas<sup>26</sup>, raison de plus pour eux de se sentir confirmés dans leur engagement.



B.P. au Jamboree de Gödöllő en 1933

<sup>26</sup> *Le Chef*, juillet 1920 n° 5 p. 70 note le fait en soulignant que : « *Le Scoutisme anglais n'est pas neutre* ».

Après la guerre de 14-18, les événements s'accélérent à mesure que le Mouvement se structure en gagnant le monde : 1919, avec la création de Gilwell Park, le camp-école où viendront se former tous les initiateurs du Scoutisme hors Grande-Bretagne, et en 1920 : premier jamboree ou rassemblement international d'envergure qui se tint à Olympia Richmond, sont les deux dates qui closent l'ère de la fondation et font entrer le Scoutisme dans sa période de croissance adulte. Dégagé de ses tâches administratives, pouvant compter sur une équipe solide constituée dès le départ, B.P. sillonne le monde, laissant sur son passage les marques d'un enthousiasme qui paraît sans nuage. Sa gloire ne cesse de grandir. En 1929, B.P. est fait Pair du Royaume : il prendra le nom de son camp-école : Gilwell, à cette occasion..

1933, c'est la consécration mondiale, avec le Jamboree<sup>27</sup> de Gödöllö, en Hongrie.

1937 : à quatre-vingts ans, il fait ses adieux au Mouvement au Jamboree néerlandais de Vogelenzang, fort d'une œuvre impressionnante mais déjà menacée par la montée des totalitarismes européens. Il se retire alors en Afrique du Sud, et meurt à Nyéri, au Kenya, le 8 janvier 1941.



Une image reste, image anecdotique voire dérisoire qui me semble pourtant tout à fait symbolique, et qui peut éclairer, dans une certaine mesure, la séduction qu'il exerça sur les pionniers du Scoutisme catholique français, séduction à la fois humaine et sociale bien plus qu'idéologique : lorsqu'il fut anobli, le Scoutisme international se cotisa pour lui offrir une Rolls-Royce... avec une remorque de camping ! La chose peut bien rejoindre la caricature de l'explorateur britannique revêtant le *"dinner-jacket"* en pleine brousse, elle n'en est pas moins porteuse de leçon : pendant toute une partie de sa vie, Baden-Powell fut le digne représentant de son milieu, attaché à vivre autant qu'à défendre ses idéaux et ses valeurs impliqués dans une certaine représentation de l'ordre du monde. Mais il le fit sans s'y enfermer, puisant au contraire partout où il passait les éléments aptes à les vivifier, attitude tout à fait propre au génie anglo-saxon d'alors. De cette manière, ses acquis, que d'aucuns qualifieraient « de classe », loin de n'être que des signes de distinction et de reconnaissance entre pairs, trouvaient, sans cesse adaptés aux circonstances sans pourtant dévier d'une direction globale, une réelle prise sur le monde. Il sut faire des qualités et des défauts de son mode de vie et de pensée des vertus surplombantes parce qu'il sut tirer parti

---

<sup>27</sup> Rassemblement scout international.

de tout, le succès lui confèrent l'élégance de la simplicité ; surtout, il sut apprendre, et faire des faiblesses de son monde, de ses propres faiblesses peut-être, des forces tellement bien maîtrisées et intégrées qu'un sourire savait les manifester.

L'hommage peut sembler dithyrambique. Il ne l'est pas si l'on songe à ce qu'il vise : l'efficacité<sup>28</sup>. Baden-Powell fut un officier efficace, un efficace représentant de son milieu, un britannique efficace ; et si, supposant que sa légende est dorée, on lui suppose une aptitude à trancher parfois brutalement de délicats problèmes, du moins le fit-il avec une habileté qui tient de la grâce et ne rendit pas même l'oubli nécessaire.

Cela déjà pouvait constituer une leçon pour des Français par exemple, soucieux de prendre partout où ils se trouveraient des modèles d'efficacité applicables à l'édification de la grandeur de la France, ou pour des catholiques ardemment décidés à édifier une « Plus Grande France » catholique.

Mais Baden-Powell fit plus. Dans la seconde partie de sa vie, il réussit à fondre ses expériences conjuguées en une méthode d'éducation, de manière à ce que l'œuvre déjà accomplie, qui n'était après tout que celle d'un officier colonial (même exemplaire) parmi d'autres, le prolongeât et le dépassât. Et cette méthode sut rencontrer une attente manifestée déjà par la jeunesse européenne en de multiples occasions. Il n'y avait donc pas à se tromper : l'homme méritait qu'on le rencontrât. Il faut du reste ramener les choses à leur proportion : les catholiques français qui tinrent ce raisonnement ne furent guère nombreux, et ceux qui le poussèrent jusqu'à traverser réellement la Manche le furent moins encore : il n'y en eut qu'un, un exilé. Bien pis : ils furent loin d'être les premiers à saisir les implications de ce qui se passait, et prirent en l'occurrence le train en marche même si, par la suite, ils firent pousser la vapeur.

Cela dit, on a dû lire entre les lignes qui précèdent que, pour traduites qu'elles aient été par une heureuse bonhomie, les préoccupations de Baden-Powell, quant au fond, étaient tout sauf gratuites voire simplement philanthropiques. Tout acte novateur en matière d'éducation répond du reste toujours à un projet, quel que soit l'exact degré de conscience qu'en ait son auteur. C'est précisément cela, ce projet qui témoigne autant de la représentation que l'on a de son monde que de celle à laquelle on souhaite parvenir à travers les enfants à éduquer, que l'on va observer à présent. A ce propos, il n'est pas sûr que tous les prêtres français qui commencèrent à imiter le Scoutisme britannique avant et pendant la première guerre mondiale purent mesurer exactement ce projet dont il était vecteur<sup>29</sup>. Cette imprécision ne fut peut-être pas pour rien, au demeurant, dans les méfiances voire les rejets qu'il suscita en nombre au sein de la hiérarchie ecclésiastique...

L'importance accordée ici à *Scouting for boys* tient à une évidence : c'est le seul ouvrage de référence de l'avant-guerre, et le P. Sevin puise son inspiration principale à cette source.

*Scouting for boys*<sup>30</sup>, traduit en français par *Éclaireurs*, est de prime abord un ouvrage typiquement anglo-saxon, qui puise ses exemples dans la culture populaire britannique de l'époque, et dépourvu d'esprit de système. Les chapitres se succèdent sans qu'on puisse discerner une suite logique, mais peut-être n'est-ce là que la conséquence d'une première publication en six articles bimensuels dans les premiers mois de 1908. Ce ne fut qu'après en avoir mesuré l'impact que Baden-Powell les rassemblera en un seul livre, après avoir apporté quelques corrections.

<sup>28</sup> Aucun jugement moral de valeur à la clé.

<sup>29</sup> Quoique *Scouting for boys* ait été très vite traduit, par un pasteur, il est vrai...

<sup>30</sup> Je me suis servi de la World Brotherhood Edition, pour des raisons de commodité.

Tel qu'il fut alors, l'ouvrage apparaîtrait comme une succession d'énoncés de principes, de références tirés de la vie de l'auteur ou d'ouvrages de fiction, de développements techniques et de considérations morales. Il est l'objet d'une double division : en huit chapitres (neuf dans la traduction Delachaux et Niestlé de 1947) et vingt six ou vingt huit « *Bivouacs* ». Il n'est donc pas aisé d'en saisir d'emblée la cohérence interne. Si l'on veut cependant dégager un ordre d'ensemble, on peut considérer que le chapitre un : "*Scoutcraft*" ou « *Art du Scoutisme* », officiellement traduit par « *Le métier d'Éclaireur* » définit règles et principes fondamentaux tandis que les chapitres suivants explorent les différents points d'application à la fois techniques et moraux.

A y regarder de plus près cependant, on peut observer, inégalement repartis dans l'ouvrage, trois niveaux fondamentaux de préoccupation : le premier, le plus difficile à cerner parce que le moins condensé, mais le plus important à n'en pas douter, concerne les objectifs visés par la démarche éducative que propose le Scoutisme, son projet à savoir le « service des institutions » (« Pays » : "*country*", empire colonial, famille, religion<sup>31</sup>) et de la façon dont elles sont agencées, c'est-à-dire l'ordre social. Si le mot n'est pas écrit, il est en revanche suggéré par l'insistance que met Baden-Powell à développer la notion de service ou plutôt, car là encore le mot n'est guère présent, sacrifice de soi, altruisme, bonté, à la manière du chevalier ("*knight*"). Sur le point en effet de savoir s'il faut s'interroger sur ce pour quoi l'on va se sacrifier, Baden-Powell est muet, ce qui ne peut que signifier évidence de son adhésion profonde à l'ordre britannique, illustrée du reste par ses ouvrages ultérieurs. En cela, Baden-Powell est essentiellement un conservateur, et c'est en conservateur intelligent qu'il faut le voir former le projet de restaurer le sens du don de soi par le biais de sa méthode, chez les jeunes britanniques touchés par le développement d'une civilisation matérialiste.

Une remarque s'impose ici : les défenseurs français du Scoutisme se sont plu à souligner en maintes circonstances le caractère « révolutionnaire » du Scoutisme, laissant, par l'imprécision de leurs formules, planer un doute. Si, par révolution, on entend nouveauté susceptible de changer les comportements voire certaines idées reçues, le terme est acceptable rapporté au monde de l'éducation. Mais appliqué au dessein social du Scoutisme au moins britannique, il ne l'est plus. « Réformateur social » est même excessif, tant il n'entend rien changer à la structure de la société, cherchant tout au plus à la revivifier.

Concrètement, le caractère conservateur du Scoutisme pensé par Baden-Powell se marque dès les premières lignes de l'ouvrage :

*"I suppose every boys wants to help his country in some way or other.*

*"There is a way by which he can do so easily, and that is by becoming a Boy Scout.*

*"A Scout in the army, as you know, is generally a soldier who is chosen for his cleverness and pluck to go out in front to find out where the enemy is, and report to the commander all about him.*

*"But, besides war Scouts, there are also peace Scouts-men who in peace time carry out work which requires the same kind and resource-fulness.*

*"These are the frontiersmen of the world."<sup>32</sup>*

<sup>31</sup> "*Religion*", sous-partie du bivouac n° 22, "*Self-improvement*", traduit d'une façon assez significative par : « *Le devoir envers Dieu* » ; significative en effet, car on perçoit bien l'intention du traducteur.

<sup>32</sup> « *Je suppose que chaque garçon veut aider son pays d'une manière ou d'une autre.*

« *Il y a un moyen pour lui de le faire aisément. C'est de devenir un « boy-scout » (ou éclaireur).*

« *Un éclaireur de l'armée, comme vous le savez, est généralement un soldat choisi pour son intelligence et sa vaillance afin, à l'avant des troupes, de découvrir où l'ennemi se trouve, et de rapporter au commandant tout ce qui le concerne.*

Quelques remarques face à ce propos. premièrement, le civisme pour ne pas dire le patriotisme sont considérés comme choses allant de soi, au sein de ceux auxquels on s'adresse : les jeunes. Trait d'époque ! A travers l'Europe les classes dirigeantes, non contentes de rechercher un consensus sur ce point, tentent d'insuffler à leur jeunesse la dévotion à la Patrie par divers biais. Mais la supposition de Baden-Powell, qui est à la vérité un vœu ardent, si elle s'insère bien dans un contexte général n'en est pas moins une prise de position laquelle, sous couvert de évidence, ne souffre aucune discussion. Sans cette pétition de principe, point de Scoutisme, pourrait-on dire.

Deuxièmement, le parallèle est immédiatement établi entre le Scout militaire, l'éclaireur de l'armée, et l'éclaireur civil, l'éclaireur pacifique (ou de temps de paix ?). Or quel est le rôle d'une armée, surtout d'une armée de métier comme celle qu'a connu Baden-Powell, sinon, au service d'un pouvoir civil, de garantir l'ordre, l'ordre britannique en l'occurrence, dans les possessions impériales et aux frontières ? N'oublions pas ici que Baden-Powell ne fut pas simplement officier : il fut aussi agent de renseignement, instructeur, et eut en charge l'organisation d'une police. Sa conception de l'ordre et des moyens de sa préservation ne pouvait être que large, ce qui facilita sa conception d'un Scoutisme civil, contrepoint du militaire, et d'un Scoutisme de temps de paix, pendant d'un Scoutisme de temps de guerre. Mais ces Scouts civils, qui sont-ils ?

Troisièmement : les Scouts civils sont des hommes de la frontière, des *"frontiersmen"*, notion dont on a trop dit qu'elle était spécifiquement nord-américaine. Dans la suite de ce « *Premier bivouac* », Baden-Powell va donner quelques exemples de ce qu'il entend par là : il cite pionniers et trappeurs d'Amérique du Nord, bien sûr (et sans doute pense-t-il à son arrière grand-père, Joseph Brewer Smith, qui fut colon dans le New Jersey avant de faire naufrage, retour du Nouveau Monde) ; il évoque aussi explorateurs et missionnaires d'Asie, colons australiens, policiers de l'Ouest canadien et d'Afrique du Sud, donnés comme de « *vrais HOMMES dans tous les sens du mot.* »<sup>33</sup>. Bref, c'est toute l'armature de l'empire qui est ici érigée en exemple, et sur ce point l'édition française est encore plus explicite, qui rétablit le passage où Baden-Powell parle clairement de « *l'histoire de l'empire britannique* »<sup>34</sup>. Quant aux deux autres sous-parties de ce « bivouac », l'une montre en quoi le Kimbal O'Hara, le Kim de Kipling, ce jeune Irlandais si bien élevé au sein des habitants de l'Inde qu'il servira à les infiltrer, est une figure de Scout ; l'autre retrace succinctement l'épisode de Mafeking pour en dégager l'une des exigences du Scoutisme : toujours « *être prêt* » (*"Be Prepared"*)... à toute éventualité, même la pire.

En bref, ce « bivouac » fondateur exalte ceux qui, partout dans le monde, sont **de service**, et **au service** de la présence britannique. Ce ne sera vraiment que dans le chapitre VII (*"Chivalry of the Knights"*) qu'apparaîtront les autres institutions réclamant service<sup>35</sup>, chose qui s'explique si l'on comprend bien que l'empire conçu comme un tout (Commonwealth avant la lettre ?) les englobe et les sous-entend naturellement.

Il n'est pas à propos de faire ici l'analyse exhaustive de *Scouting for boys*. Tout au plus ai-je essayé d'en dégager les lignes de force pour mieux en saisir l'adaptation ultérieure. En l'occurrence, l'objectif qui donne son orientation au Mouvement naissant comme la pointe de flèche (*"arrowhead"*) marque le nord magnétique sur une boussole (image fréquemment

---

« Mais, outre les éclaireurs de temps de guerre, existent aussi des éclaireurs de temps de paix, des hommes qui accomplissent alors un travail qui réclame le même type de cœur et d'habileté.

« Ces hommes sont aux frontières du monde. » Traduction de l'auteur.

<sup>33</sup> Robert Baden-Powell, op. cit. p. 4 : *"Real MEN in every sense of the word"*.

<sup>34</sup> *Éclaireurs*, Delachaux et Niestlé, 1947, p. 9.

<sup>35</sup> Du moins sera-ce là qu'on développera ces formes de service, qui sont évidemment contenues dans la « Loi de l'Éclaireur », placée en avant-propos.



utilisée par Baden-Powell), est simple et suppose une représentation de la société telle qu'elle pourra être « naturellement » admise par l'establishment. Il suppose en outre, cela va de soi, une adhésion complète à celle-ci, ce qui ne sera pas le cas pour celle élaborée par le Scoutisme catholique, d'où une différence notable que je souhaitais mettre en relief.

Le second niveau de préoccupation de notre auteur découle directement du premier, il y est même essentiellement conjoint : il concerne les « qualités », les vertus requises pour un service optimum. On pourrait en dresser une liste interminable. Tout est du reste bon pour vanter ces vertus, depuis l'osmose « o'harienne » avec un pays que l'on veut mieux contrôler, jusqu'au courage de tel explorateur en pays Zoulou ou l'autonomie de tel trappeur du grand nord canadien. On passe donc ici à un niveau déjà plus spécifié de préoccupation : pour viser l'idéal, le jeune doit développer en lui ces qualités requises et pour mieux lui donner à entendre ce qu'on attend de lui, on lui propose des modèles épars (tel ce petit berger d'Écosse, Robert Hindmarsh, qui fait arrêter un bohémien meurtrier d'une vieille dame par le simple jeu de ses aptitudes naturelle<sup>36</sup> ou, mieux encore, un modèle bien structuré, celui de la chevalerie à l'anglaise.

Exemples des qualités attendues du Scout :  
l'astuce de Kim, le héros de Kipling ; le sens de l'observation du jeune Robert Hindmarsh



Kim disguised the man as a beggar, with a mixture of flour and ashes.



Robert Hindmarsh, the boy, noticed the appearance of the tramp, without attracting much attention from the man.

En fait, ce n'est pas la chevalerie en tant qu'Ordre que Baden-Powell exalte dans "*Chivalry of the Knight*" fort logiquement traduit, dans l'édition française, par « *Esprit de chevalerie* ». Après tout, cet « *Ordo* » s'est assez intimement amalgamé à la société bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle pour ne pas paraître mort au Royaume-Uni. Et puis, la chevalerie anglaise n'a pas été tout à fait la chevalerie française, marquée qu'elle fut par les apports des Saxons, Danois et Normands qui accordaient plus de place à l'homme libre, étant moins

<sup>36</sup> Dans ce cas comme en tant d'autres, il faut noter l'opposition implicite entre des jeunes comme Kim ou Robert qui jouissent naturellement des aptitudes propres au service, et le futur scout qui n'en jouit pas... puisqu'il est là pour les acquérir. On retrouve ainsi l'opposition entre civilisation moderne et organisation primitive, qui en cache une autre : celle qui sépare le libre garçon du garçon aliéné. On pourrait alors prêter à Baden-Powell une pensée ou une arrière-pensée réactionnaire : c'est le libéralisme et l'industrie qui ont perverti la jeunesse. Or dans tout ce qu'écrivit Baden-Powell, beaucoup moins radical (et romantique) que Kipling sur ce point, on ne trouvera rien qui dénonce la capitalisme en tant que tel. Tout au plus perce ici ou là le mépris du militaire de carrière peu fortuné pour le ploutocrate. Il prône en revanche le respect de l'ouvrier pour son patron, le souci du travail bien fait, de l'honnêteté, de la loyauté, de la concorde des classes. Si bien qu'on en vient à penser que cette société émolliente n'est corruptrice que par le fumée de ses usines, la moleskine de ses banquettes et le manque de mesure de quelques faux gentlemen. Décrassez le garçon, et vous retrouverez l'antique nature, intacte.

sensible au sens des hiérarchies et demeurant plus proches d'une conception patriarcale de la royauté, pas si éloignée que cela de celles des Celtes<sup>37</sup>. De surcroît, là encore, le trait est un trait d'époque : en quel pays d'Europe, en ce XIX<sup>e</sup> siècle finissant, ne chercha-t-on pas à se rattacher à un idéal chevaleresque assez vague ?

Quoi qu'il en soit, c'est « l'esprit du chevalier » que Baden-Powell retient exclusivement pour son modèle, et cet esprit va en quelque sorte faire la catalyse de toute les vertus et aptitudes évoquées ici ou là (nous sommes alors au chapitre antépénultième). Trois *Bivouacs* y illustreront le thème : l'un, le « *Bivouac vingt* », envisagera le « *service du prochain* » (“*Chivalry to Others*”) ; l'autre l'autodiscipline (“*Self-Discipline*”) ; le troisième enfin, le perfectionnement de soi (“*Self-Improvement*”). Ce chapitre n'est au fond qu'une variation sur la « *Loi de l'Éclaireur* ». Il en reprend et illustre presque chaque article dont on peut rappeler la teneur :

“1- *A Scout's Honour is to be trusted*

“2- *A Scout is loyal to the King, his country, his Scouters, his parents, his employers and those under him*

“3- *A Scout's duty is to be useful and to help others*

“4- *A Scout is a friend to all, and a brother to every other Scout, no matter to what social class the other belongs.*

“5- *A Scout is courteous*

“6- *A Scout is a friend to animals*

“7- *A Scout obeys orders to his parents, patrol leader, or Scoutmaster without question*

“8- *A Scout smiles and whistles under all difficulties*

“9- *A Scout is thrifty*

“10- *A Scout is clean in thought, word and deed.*”<sup>38</sup>

Ce décalogue du Scoutisme britannique, où la référence à Dieu brille par son absence, découle directement, pour Baden-Powell, du code du chevalier (“*these are the first rules with which the old knights started*”, écrit-il après avoir cité ce code, “*and from which the Scout laws of today come.*”<sup>39</sup>). De ce constat, Baden-Powell fait un tremplin pour énumérer les vertus et qualités qui complètent les règles fondamentales de la Loi. Ainsi, commandant le service d'autrui, viennent : l'altruisme (“*unselfishness*”), le sacrifice de soi, la bonté ou mieux : la gentillesse (“*kindness*”), la générosité, le refus du pourboire, c'est-à-dire le sens de la gratuite du service<sup>40</sup>, l'amitié offerte, la politesse et la courtoisie envers les femmes, de même que le sens de la gratitude (que l'on doit éprouver envers autrui sans l'attendre envers soi). Cet ensemble font du Scout un « gentleman » : “*A Knight (or Scout) is at all times a gentleman. So many people seem to think that a gentleman must have lot of*

<sup>37</sup> Cette remarque et celles qui suivent tendent à bien marquer que la référence des Scouts de France à la chevalerie, si elle s'autorisait des propres références de B.P., s'en écartera très vite et très largement.

<sup>38</sup> « 1- *L'honneur d'un Scout est de susciter la confiance.*

« 2- *Un Scout est loyal envers le roi, son pays, ses officiers, ses parents, ses employeurs et ses subordonnés.*

« 3- *Le devoir d'un Scout est d'être utile et d'aider autrui.*

« 4- *Un Scout est un ami pour tous, et un frère pour tout autre Scout, quel que soit la classe sociale à laquelle il appartienne.*

« 5- *Un Scout est courtois.*

« 6- *Un Scout est un ami pour les animaux.*

« 7- *Un Scout obéit aux ordres de ses parents, de son Chef de Patrouille ou de Troupe sans questionner.*

« 8- *Un Scout sourit et siffle dans les difficultés.*

« 9- *Un Scout est économe.*

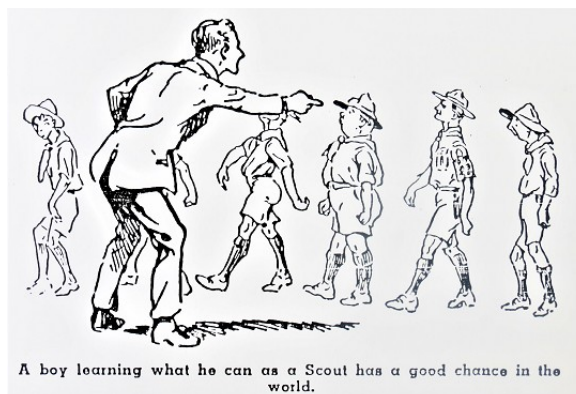
« 10- *Un Scout est propre en pensée, en parole et en action.* »

<sup>39</sup> Robert Baden-Powell, op. cit. p. 232 : « *Telles sont les premiers règles avec lesquelles les anciens chevaliers débutaient, et desquelles proviennent les lois scoutées aujourd'hui.* »

<sup>40</sup> Ibid. : directement tiré de cette règle de chevalerie : “*Work for honour rather than profit, Œuvre pour l'honneur plutôt que pour le profit.*”

*money. Money does not make a gentleman. A gentleman is anyone who carries out the rules of Chivalry of the knights.*<sup>41</sup>.

L'honneur, l'obéissance, le courage, l'enjouement, décline en sens du jeu franc (*"fair play"*), honnêteté, fidélité, sens du devoir, de l'obéissance, de la discipline, humilité, ténacité et bon caractère, commandent, eux, l'autodiscipline. Quant à ce qui détermine le perfectionnement de soi, c'est la religion, le sens de l'épargne, mais aussi la volonté de gagner de l'argent utilement (non pas en rendant des services individuels mais en œuvrant pour la collectivité, en ramassant de vieux papiers, en se faisant ferrailleur), voire en montrant une saine ambition. Ici, l'harmonie d'ensemble dissonne d'ailleurs quelque peu : Baden-Powell n'hésite pas à sous entendre que le bon Scout aura plus de chance d'embauche que quiconque<sup>42</sup>.



Il ne faut pourtant pas trop relever la contradiction avec ce qui précède, ni trop souligner que l'on passe de la définition d'un idéal fort élevé à des arguments un tant soi peu.. racoleurs. En éducateur pragmatique, Baden-Powell fait alterner ce vers quoi l'on dit tendre dans l'absolu et le bien plus terre-à-terre qui peut venir d'un Scoutisme pleinement vécu, l'un n'allant pas sans l'autre, en quelque sorte, puisqu'il va de soi qu'un employeur préférera un ouvrier ou un cadre docile, loyal, sérieux et dur à la tâche qu'un salarié indépendant ou revendicatif (l'un excluant l'autre dans l'esprit de l'auteur).

En résumé, Baden-Powell cerne dans ce second niveau de préoccupation le citoyen idéal capable de répondre au premier niveau d'exigence, le service impérial. Nul doute que ce bon citoyen, le citoyen que doit un jour devenir le « Scout », un homme « positif », ayant développé toutes ses potentialités et prêt à répondre à n'importe quelle sollicitation émanant de l'establishment, une sorte de généraliste du service, rompu à toutes les disciplines du corps et de l'esprit, autonome sans être indépendant, respectueux sans obséquiosité, bref, une sorte de perfection. Or il est justement intéressant de noter la part réservée à la religion : deux pages, guère plus, sauf quelques références éparses ici ou là. Surprenant...

Ces deux pages sont surtout intéressantes par la manière dont elles se décomposent : tout d'abord Baden-Powell évoque le chevalier, tout naturellement puisque ce passage

<sup>41</sup> Ibid. : « *Un Chevalier (ou un Scout) est en tout temps un gentilhomme. Certes, beaucoup semblent penser qu'un gentilhomme doit avoir beaucoup d'argent. L'argent ne fait pas le gentilhomme. Un gentilhomme, c'est quiconque accomplissant les lois de la chevalerie.* »

<sup>42</sup> Un petit dessin de l'auteur montre des scouts de tous calibres défilant devant un homme en costume (vu le contexte, un chef d'entreprise ?), de dos, au premier plan, pointant du doigt l'un d'eux, tenue impeccable et manche couverte de badges de spécialité, avec cette légende "A boy learning what he can as a Scout has a good chance in the world" (« *Un garçon tirant parti du scoutisme autant qu'il le peut a de bonnes chances de réussir dans la vie* »).



s'inscrit dans le chapitre qui est réserve. Et qu'en était-il de ce chevalier qualifié de « *très religieux* » ? Il était assidu aux offices, surtout avant la bataille, considèrent que c'était la meilleure façon de se préparer à mourir. Conception fort utilitaire de l'office, au service... du service du roi et du pays, toutes choses terrestres. Dieu n'apparaît qu'à la cinquième ligne, et encore, incidemment : "*Besides worshipping God in church, the Knights always recognized his work in thing He made.*"<sup>43</sup>. Seconde conception de la religion, nettement naturaliste cette fois, qui explique l'amour que les Scouts doivent porter à la nature sous toutes ses formes. Ce n'est qu'après cette entrée en matière que Baden-Powell en vient à définir la religion "*a very simple thing : first : LOVE AND SERVE GOD. Second : LOVE AND SERVE YOUR NEIGHBOUR.*"<sup>44</sup>. Ce qui se traduit du reste de façon assez sommaire : remercier Dieu *même d'un mot ou deux*, dire les grâces, bénir autrui, comme lorsqu'un train part par exemple ; en somme ne pas se contenter « *d'être bien mais de faire bien* » ("*It is something to BE good, but it is for better to DO good*").

On remarquera que cette spiritualité là est assez courte, même en tenant compte du contexte anglican, et qu'elle contribue bien peu à l'édification du Scout idéal, pour un fils de pasteur. Il est vrai que le livre étant destiné aux jeunes, il ne fallait pas s'attendre à un long exposé théologique. Néanmoins, et il faut y insister, si le Scoutisme britannique des origines n'est pas neutre en matière religieuse, il ne fait pas d'une spiritualité religieuse sa clé de voûte. Il ne se rattache en outre à aucune Église en particulier, et se montre plus théiste que chrétien. On a enfin le sentiment que la référence à la religion vient plus de ce que celle-ci s'impose comme suprême garant de l'ordre social et naturel qu'en tant qu'effet de foi vivante. C'est là sans doute un trait de plus susceptible de justifier la méfiance de la Hiérarchie catholique de France, encore que cela n'ait guère gêné, semble-t-il, les catholiques britanniques, ni le Silloniste Georges Bertier qui fut l'un des pionniers du Scoutisme dit neutre sur le continent.

C'est grâce à ces deux premiers niveaux d'approche que l'on saisit mieux, en tout cas, le projet éducatif du Scoutisme tel que le façonna d'abord Baden-Powell, et qu'il perçoit ici et là dans *Scouting for boys* sous une apparente candeur destinée à séduire. Ce projet répond bien au conservatisme déjà évoqué mais quelle est sa part d'innovation ?

C'est ce que découvre le troisième niveau de préoccupation, qui occupe, en quantité, les trois quarts du livre. Pour permettre, en effet, au Scout de développer les vertus de l'âme et les qualités du corps et de l'esprit qui feront de lui un bon serviteur de la Couronne, il s'agit de lui appliquer une pédagogie adaptée ou mieux encore de l'y impliquer.

Ici, une coïncidence de date frappe : 1908 : *Scouting for boys*. 1909 : *Pédagogie scientifique* du docteur Maria Montessori ; *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* d'Édouard Claparède, l'un des maîtres de Jean Piaget. Toute spécificité reconnue, il est indiscutable que Baden-Powell s'inscrit dans un assez large mouvement prenant en compte l'enfant voire le jeune adolescent pour en induire une pédagogie active. La grande différence entre Baden-Powell et les psycho-pédagogues de son temps se trouve dans le cadre d'application des conceptions de ces derniers : l'école, alors que le Scoutisme, même de collège, est avant tout extra-scolaire et concerne la jeunesse hors institution, d'une part ; elle tient en outre à une différence d'ampleur ; elle regarde enfin les objectifs en dernière instance, les uns relevant beaucoup moins que l'autre d'une représentation sociale conservatrice.

---

<sup>43</sup> Robert Baden-Powell, op. cit. p. 249 : « *Outre qu'ils priaient Dieu à l'église, les chevaliers reconnaissaient toujours Son œuvre dans Sa création.* », c'est-à-dire dans la Nature.

<sup>44</sup> Ibid. : « *Une chose très simple : premièrement : AIMER ET SERVIR DIEU. Secondement : AIMER ET SERVIR TON PROCHAIN.* »

Cela dit, *Scouting for boys* n'est pas plus méthodique lorsqu'il s'agit de la méthode que lorsqu'il s'agit de ce qu'elle ambitionne pour les garçons ou de ce qu'elle cherche à développer. Cependant l'on peut encore discerner trois degrés de la pensée : le premier concerne le garçon lui-même, ce qu'il doit acquérir comme compétence individuelle, sa progression ; le second concerne le garçon en équipe, dans sa Patrouille, la manière dont celle-ci fonctionne comme unité de plusieurs garçons ; le troisième concerne la Patrouille en action, ses divers champs d'activité, le tout concourant bien entendu à produire un citoyen le plus parfait possible.

Mon intention n'est pas d'analyser la technique pédagogique du Scoutisme britannique. Tout au plus faut-il en rappeler les grandes lignes et chercher à déceler en quoi elle sert le projet global.

Premièrement, au premier degré, sont définies les connaissances de base que doit acquérir un garçon qui souhaite devenir Scout, et les épreuves auxquelles il doit satisfaire : épreuves de « pied-tendre », apprentissage de la loi, de la devise, du cérémonial en général. Ce n'est qu'après avoir donc « fait ses preuves » que le garçon reçoit l'investiture en faisant sa Promesse. Il entre alors dans la carrière, passe sa seconde puis sa première classe, se spécialise selon ses goûts, chaque compétence étant sanctionnée par une badge nouvelle, tout ceci pouvant le conduire à devenir « Scout du roi », distinction réservée aux meilleurs d'entre les meilleurs.

Tout ceci peut évidemment donner le sentiment d'une structure rigide des plus élitaires. Ce serait cependant se tromper que d'y accorder trop d'importance : à l'origine, ces épreuves, la connaissance des signes de piste, des traces, de la science des bois et des nœuds, celle des rudiments de sauvetage, etc., tout cela qui commande le passage d'une classe à une autre ou la possession d'un badge est moins conçu (et sans doute perçu) comme un moyen d'éliminer qu'en tant que stimulant, qu'appel au dépassement. Car si la représentation sociale de Baden-Powell participe du conservatisme, elle admet voire réclame la mise de tous les garçons à leur plus haut niveau, chacun, pierre de l'édifice, travaillant à le rehausser, à sa place et selon ses moyens « optimisés ». D'autre part, il serait fâcheux d'oublier quel aspect toutes ces « techniques » qu'il fallait maîtriser donnait au Mouvement, au moment où le garçon s'y présentait : l'uniforme, les signes, l'habileté des anciens à lancer un pont de corde ici, à bâtir là une hutte, à communiquer par signaux, etc., qu'était-ce, sinon la manifestation d'une société différente de celle de la rue, d'une société qui promettait l'aventure, l'autonomie vis à vis des parents, d'une société à laquelle il fallait être initié ? Aujourd'hui, où le spectacle des aventures aimées des enfants se confond avec une guerre des étoiles sous les auspices fort peu sympathiques de créatures métamorphosables à volonté ou de Princes des étoiles aux pouvoirs étendus, mystérieux et terribles ; aujourd'hui où l'imagination jongle avec les parsecs et les forces du Néant en toute liberté, il est certain que la rigidité quasi militaire d'une course à l'avancement rythmée de prises de foulard ou de jeu de Kim peut paraître quelque peu étriquée. Mais à l'époque l'image n'épuisait pas l'imaginaire : les bois étaient au contraire des scènes prodigieuses où vivre par osmose, avec sérieux et quelques moyens, des épopées rêvées par Fenimore Cooper ou Kipling était rendu possible par l'assimilation du savoir des hommes des bois.

Où l'on retrouve du reste une précédente remarque : « dégraissez » le garçon, vous libérerez ses forces vives. Ce qui prend aujourd'hui l'aspect d'un fatras de connaissances inutiles n'avait d'autre objet, par delà une discipline inculquée, que d'introduire à un monde stimulant et de permettre le jeu communautaire.

Car le second degré de la pensée pédagogique de Baden-Powell, ce sont les garçons entre eux, c'est la Patrouille.

La Patrouille Scoute est un compromis entre un modèle militaire et certains traits de la vie des collèges britanniques : auto-gouvernement, prise de responsabilité progressive, et, par voie de conséquence, primauté de l'aîné sur le cadet, contrebalancée par la coéducation.

La Patrouille, fruit de cet étrange mariage, est donc conçue comme une unité de six à huit garçons, souvent classés en fonction de leur âge ou de leur ancienneté dans la Troupe (ensemble des patrouilles), sous l'autorité d'un "*Patrol Leader*" ou Chef de Patrouille (C.P.), un garçon un peu plus âgé mais issu du rang, désigné par le Scoutmestre (Chef de Troupe, C.T.) avec l'assentiment explicite ou non des patrouillards. Cette Patrouille est ainsi une unité de base, mais aussi une unité autonome, avec son nom, ses signes de reconnaissance, son cri, sa devise et bientôt ses propres traditions. C'est véritablement une microsociété, pendant « civilisé » des gangs de jeunes qui font alors réfléchir maints sociologues. Du moins est-ce ainsi que l'on conçoit la Patrouille idéale, pour tous école d'obéissance et de commandement (chacun étant le supérieur ou l'inférieur de quelqu'un), de sens communautaire, de dévouement. La Patrouille, c'est à la fois l'entraide et la hiérarchie dont chacun est appelé à gravir les échelons, jusqu'à devenir, si on le souhaite, si l'on en a acquis les capacités, le C.P.

C.P. qui n'est pas, bien sûr, laisse à lui-même, mais qui entre dans une communauté supérieure, le Conseil, ou Cour d'Honneur, véritable parlement du mérite au sein de la Troupe (une fois encore dans idéal). C'est là que sont décidées les activités générales, sous l'œil bienveillant du Scoutmestre, conçu au départ comme un instructeur et non comme un chef à part entière. Il est celui qui oriente, conseille, enseigne, encourage, et sollicite, mais non celui qui ordonne comme supérieur hiérarchique.

Image d'une société d'ordre tempérée par la plus juste réponse aux aspirations de chacun et par un sens de la fraternité né entre autres des impératifs du groupe, telle apparaît la Patrouille rêvée par Baden-Powell. Rêve pas tant coupé du réel qu'il y paraîtrait de prime abord. Car si l'on peut en effet s'interroger sur la « fraternité » de la société britannique d'alors, force est de rappeler l'existence d'une certaine convivialité qui était propre à cette patrie du "*covenant*", du pacte économique d'abord, qui eut aussi, rapporté au domaine social, ses théoriciens ; convivialité de "*clubs*" ou de "*teams*", dégradée, c'est le moins que l'on puisse dire, dans les « gangs » et les « pubs », convivialité de société surtout masculine et plutôt aisée, qui n'offrait pas moins une assise réelle au rêve que l'élargissement à toutes les classes, en une vaste « *concorda ordinum* » (tentons le mot : Gibbon et la latinité étant à cette époque toujours de mode..). Quant à cette hiérarchie dont chacun pouvait gravir les échelons, l'armée et le collège, marraine et parrain de la Patrouille, en fournissaient des exemples vivants, inutile d'y revenir.

Voici donc notre Scout, recouvert de kaki, sac au dos et badges sur les manches, armé de ses connaissances toutes neuves et animé d'un fier dynamisme, et voici notre Patrouille, frémissante, sous les ordres, bien dans la main de son Chef. Sur quels terrains va-t-on donc mettre à l'épreuve ce beau système en synergie ?

C'est dans la définition du champ d'application du système de Patrouille qu'intervient le troisième degré de réflexion de Baden-Powell, qui n'hésita pas à envisager trois cas de figure, bien qu'en les dispersant eux aussi à travers l'ouvrage.

Premier cas : la Patrouille est au local. Elle s'adonne alors aux tâches « ménagères », entretien des locaux, des outils, plus généralement du matériel : apprentissage théorique de la science des nœuds, des bois, du pistage, de la signalisation ; préparation des épreuves de classe ; mise à niveau des novices. Programme peu attrayant ? Il faut le replacer dans le contexte général de la préparation de l'aventure mais enfin, il faut délasser aussi : c'est là que commence à intervenir le jeu qui, s'il ne résume pas le Scoutisme britannique, comme on a pu le dire, en est une pièce maîtresse. Jeu qui commence petitement, au local, et que l'on ne va pas tarder à voir se déployer.

Mais « jeu », qu'est-ce à dire ? Jouer, c'est faire l'apprentissage ludique du débat via une sorte de « jeu de rôle », un « *procès pour rire* » (“*mock trial*”), improviser sur un canevas théâtral simple, apprendre des danses de guerre, des chants chorals, c'est jouer au jeu de Kim ou de Morgan. Jeu gratuit ? Non : jeu d'apprentissage, mais d'un apprentissage qui n'est plus théorique : apprentissage de la prise de parole en public, de l'application pratique des principes du droit, de l'aisance corporelle, entraînement de la mémoire. Tout ici doit répondre à une fin précise. Ici comme ailleurs, du reste.

Car voici le second cas de figure : la Patrouille est de sortie. Jeu, à nouveau, mais jeu plus vaste, qui mobilise les connaissances déjà acquises : la piste qui conduit au trésor prend forme, la trace de l'animal est bien là, il faut s'orienter, il faut correspondre à distance. Chacun se jauge, la troupe jauge sa cohésion autant que sa valeur, tous prennent leur responsabilité. On est sorti des théories livresques. La Nature s'impose comme principe de réalité, et comme tout est pensé pour cela, le Scout doit y découvrir le bien-fondé de ce qu'on lui a appris. Mais il ne s'agit encore que d'une étape, car la Patrouille en campagne de jour comme de nuit, ce n'est pas encore la Patrouille dans toute sa plénitude, la Patrouille au camp.

La Patrouille au camp constitue le troisième cas de figure, ce vers quoi doit tendre toute sa vie pendant l'année. Le camp, c'est, plus que la plongée des sorties, l'immersion dans la Nature, loin des villes, là où la vie quotidienne requiert la mobilisation de tout l'acquis moral, intellectuel, physique de chacun comme de tous. Le camp, ce n'est plus l'établissement au creux du Yorkshire ou du Devon, c'est le camp dans la brousse, aux confins des mondes, pour peu que le Scoutmestre ait un peu chauffé les imaginations. Le Scout devient ‘bâtitteur de pont’, à la Kipling, et on l'y incite. Sa science des nœuds et du forestage prend alors tout son sens : campe-t-il sur une île, où choisit-on une prairie de l'autre côté d'un ruisseau, son « confort au camp », que ne néglige nullement Baden-Powell (rusticité, soit, mais aussi bien-être, si on se la doit), dépendra de son adresse et de l'œuvre collective. Une « tribu » adverse attaque-t-elle ? C'est savoir s'orienter au soleil, aux étoiles et à la boussole, savoir se dissimuler, suivre l'ennemi sans être vu, savoir se battre courageusement (au foulard, au gland ou à la pomme de pin, à la rigueur) qui importe soudain. Le camp, c'est, ainsi conçu, le jeu complet où chacun doit se prendre en charge, où l'on doit œuvrer en commun.

Une fois encore, on a pu sourire, ricaner même. Et pourtant.. Parti d'un camp de vingt quatre garçons, le Scoutisme vise la camp et tout ce qu'il permet : pionniérisme, art du camping, cuisine par ses propres moyens (chapitre 3) ; observation des signes, interprétation, poursuite d'une piste (chapitre 4) ; mise à l'épreuve de la science des bois, de son art du “*stalking*” (voir sans être vu), de sa connaissance des animaux et des plantes (chapitre 5) ; c'est là que l'endurance des Scouts sert et s'aguerrit, que l'on apprend à devenir fort, que l'on expérimente l'hygiène (chapitre 6) ; c'est là enfin que l'aptitude à patrouiller se vérifie (bivouac 5 et 7 du chapitre 2) et que l'on prend conscience de l'œuvre

divine (bivouac 20 du chapitre 8). Bref, le camp est une mise en situation, et cela « marche ».

Cela « marche » même si bien que la croissance du Scoutisme fut, on l'a déjà dit, tout à fait rapide, en Grande-Bretagne comme à l'étranger.

Il était important de rappeler tout cela, la vie de Baden-Powell, la manière dont elle éclaire sa démarche et les grandes lignes de cette démarche. Car c'est face à tout cela, à tout cela **en œuvre** que : « *Le 20 septembre 1913 au Rallye du District Nord de Londres à l'Alexandra Palace, je prends ma première tasse de thé avec Baden-Powell.. et CE JOUR-LA, JE FORME LA RÉOLUTION DE FONDER LES SCOUTS CATHOLIQUES EN FRANCE, et d'avoir un Rallye semblable devant le Cardinal de Paris.* »<sup>45</sup>. Qui prend cette résolution si ferme ? Un jeune religieux de trente et un ans, non encore ordonné ni même confirmé par ses grands vœux dans la Compagnie de Jésus, Jacques Sevin.



---

<sup>45</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., in *Aux sources du Scoutisme et de la Sainte Croix de Jérusalem : le Père Jacques Sevin*, édition de la Fondation des Apprentis d'Auteuil, 1986 p. 22.

## 1.2. D'un Père jésuite, d'un éminent chanoine et de quelques autres

Le 7 décembre 1882 à Lille, Louise Hennion, épouse d'Adolphe Sevin, courtier-juré, mettait au monde un fils, Jacques<sup>46</sup>. Commença ainsi la vie de celui que je considère comme le véritable fondateur du Scoutisme catholique, en ce qu'il fut l'artisan principal du syncrétisme réussi entre la méthode Baden-Powell, la spiritualité et la culture catholiques et françaises de son temps. Mais Jacques Sevin fit plus encore : il initia une représentation originale du Scoutisme catholique comme Ordre, il lui conçut un rôle à la mesure d'une ambition peut-être démesurée, en tout cas sur-dimensionnée, où pensée sociale (voire politique au sens étymologique) et acte de foi, plus que mêlés, étaient consubstantiels l'une à l'autre<sup>47</sup>. Bref, Jacques Sevin fut, à mon sens, le créateur du projet scout catholique, celui qui, le mieux sinon le plus complètement, élaborait stratégie et tactique du Mouvement, esquissa les objectifs, brossa les perspectives et cerna les moyens à mettre en œuvre, avant que d'autres prissent le relais.

Si j'insiste ainsi, c'est que l'on a souvent effacé la silhouette du P. Sevin derrière celle du chanoine Cornette sans se rendre compte que l'ombre portée de l'un avait une autre envergure que celle de l'autre. Jacques de Noirmont, commissaire de la province d'Aquitaine jusqu'à sa mort en 1932, reconnut bien en Jacques Sevin celui « *qui a donné au Scoutisme catholique français une âme particulière (...), le 'mestre de camp' du camp-école de Chamarande où se forment tant de Chefs, auteur d'un ouvrage remarquable (Le Scoutisme), barde de ces Chants de la route et du camp qui sont sur les lèvres de toute une jeunesse et la mènent, par leurs accents entraînants, vers la blancheur des cimes* », mais il ne le qualifiait que « *d'éminent religieux* »<sup>48</sup>, tandis que sous sa plume quelque peu lyrique, le chanoine Cornette, « *prêtre d'élite* », devenait le « *Turpin d'une geste nouvelle (...)* *que, cette année même, à la joie de ses fils innombrables, le gouvernement vient de décorer de la légion d'honneur* ». Vingt ans plus tard Marcel-Denys Forestier, pour quelques temps encore Aumônier général, établissait, quoiqu'en d'autres termes, une comparaison encore plus flatteuse pour le chanoine : « *Tandis que le père Sevin était le technicien de la formation des Chefs, le poète de L'appel du gosse, le créateur du cérémonial et des insignes, le chanoine Cornette apparaît vraiment comme le fédérateur, celui qui sut devancer l'avenir et le faire vivre* »<sup>49</sup>. Fédérateur, le chanoine Cornette le fut en effet, notamment grâce à ses qualités de « diplomate », on le verra. Mais celui qui sut devancer l'avenir et le faire vivre, ce fut Sevin, éveillé d'une « âme particulière », dont il manque en effet au renom l'habileté politique qui lui aurait évité l'humiliation de 1933 : « *mis en demeure assez inopinément de céder la place, le père acceptera de rentrer dans l'ombre*, écrit le R.P. Kolvenbach, supérieur général des jésuites. *Meurtri, certes, mais sans*

<sup>46</sup> Pour l'évocation de la vie du père Sevin, je me suis servi de :

-Georges Tisserand, *Le Père Jacques Sevin*, fondateur, PES 1965

-Abbé Jean Despont, *Pionniers du Scoutisme*, France-Empire 1965

-Henri Viaux, *Aux sources du scoutisme français...*, op. cit.

-*Aux sources du Scoutisme et de la Sainte Croix de Jérusalem : le Père Jacques Sevin*, édition de la Fondation des Apprentis d'Auteuil, 1986 p. 22.

-*Nos interviews : le Père Sevin* in *Le Scout de France*, août 1928 n° 8 p. 2 et 3.

<sup>47</sup> Cette formule n'est pas une clause de style. On verra en quoi cette « consubstantialité », ce « caractère organique » caractérise la pensée du P. SEVIN au chapitre suivant (12).

<sup>48</sup> Jacques, baron de Noirmont, op. cit. p. 19.

<sup>49</sup> Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme, route de la liberté*, Presses de l'Île-de-France, 1952 p. 23. Certains ont même été plus loin, tel l'abbé de GRANGENEUVE : « *Les Scouts de France ont été fondés par un comité de dix membres et par la fusion de six groupes préexistants. Cependant, si chacun de ces Chefs, de ces Aumôniers, de ces groupements revendique avec fierté le titre de membre fondateur de l'Association, un seul est appelé 'le Fondateur'*.

« *Interrogez au hasard un jeune Scout ignorant des origines du Mouvement, un prêtre, un catholique étranger à notre œuvre : unanimement ils répondent : 'Les Scouts de France, c'est l'œuvre du Chanoine Cornette'. Vox populi, vox Dei ?* » *Le Chef* novembre 1936 n° 137 p. 52. Comme quoi même un très honorable ecclésiastique peut faire mentir dieu au moins par omission. Il faut, il est vrai, faire la part de la piété du mensonge de l'hommage posthume.

*amertume ni ressentiment, il fera sienne l'attitude de Jean-Baptiste : 'il faut qu'il grandisse et que je diminue' »<sup>50</sup> Éléance de l'humilité que l'on nomme autrement grandeur d'âme ou noblesse, qui explique largement pourquoi Jacques Sevin, soumis à la règle d'obéissance, ne fut souvent considéré qu'en tant que brillant second.*

Son enfance se déroula tout entière dans le Nord, de Tourcoing à Dunkerque, villes entre lesquelles va et vient la famille Sevin de 1882 à 1888. Le jeune Jacques fréquente d'abord les « salles d'asile » des Sœurs de la Sainte-Union, ces préfigurations des écoles maternelles. Puis il entre chez les Franciscaines de Notre-Dame des Anges, où il fait ses petites classes. En 1890, il est au collège du Sacré-Cœur de Tourcoing où, en huitième, il commence ses études de latin. À la rentrée de 1892, c'est la sixième du collège de la Providence d'Amiens qu'il découvre. Étape importante, car dans la classe d'un de ses professeurs, le P. Duvocelle, est appliquée une méthode originale pour l'époque, qui peut expliquer pour partie l'intérêt ultérieur que Jacques Sevin pédagogue portera à la chevalerie : il a expliqué lui-même que les élèves y étaient partagés en deux « frégates », « L'Alerte » et « La Joyeuse » : cela stimulait l'émulation non pas tant interindividuelle qu'intergroupe : l'avancée personnelle par la communauté, c'est du Baden-Powell et même, sur un autre plan, du Mounier avant la lettre. La stimulation de chacun n'est cependant pas ignorée. Le P. Duvocelle a en effet eu l'idée de créer parallèlement un ordre de chevalerie, dont les armoiries sont au mur, avec sa hiérarchie de chevaliers, barons, comtes, marquis ou ducs, et son grand-maître, hiérarchie que l'on peut gravir selon les résultats..

De ces années de formation, le P. Sevin parlera avec émotion, évoquant ici l'appel de l'aventure et des arts :

*« Je fus longtemps pensionnaire. Comme j'allais chaque été au bord de la mer, mes vacances me donnèrent bientôt le goût très vif d'une carrière maritime ; j'aimais l'Afrique et le Maroc, tout ce qui concernait ces pays et tout ce qui regardait l'Arabe. D'ailleurs ces goûts ont toujours persisté. (...) J'aimais travailler le bois et dessiner, puis, plus tard, faire des vers et des chansons. »<sup>51</sup>*

Curiosité pour la chevalerie, goût des disciplines artistiques, sens de l'esthétique (qui jouera un grand rôle chez les Scouts de France), attirance pour les lointains : voici donc jetées les fondations d'un imaginaire sur lequel le P. Sevin s'appuiera lorsqu'il songera à fonder le Scoutisme catholique. Mais à ces fondations manque encore un élément déterminant : en 1895, dès la troisième, le jeune Jacques ressent l'appel du sacerdoce. Commence alors une longue et grave réflexion, qu'il ne cessera d'approfondir, car pour être rêveur, artiste, sensible à la nature, cet enfant, cet adolescent bientôt n'en est pas moins tenace, résolu, ardent ; mais on lit dans les yeux et le sourire du scolaste qu'il va devenir une gaieté singulièrement espiègle qui éclaire l'ensemble. C'est en tout cas avec beaucoup de sérieux qu'en octobre 1897, il participe à une retraite de rentrée, prêchée par le P. Damman, qui marqua un tournant décisif dans sa vie spirituelle en confirmant sa vocation :

*« Cette grâce me vint le 15 octobre, fête de Sainte Thérèse d'Avila, quinze jours après la mort de la Petite Sainte de Lisieux. »<sup>52</sup>*

À la fin de cette même année scolaire 1897-98, Jacques Sevin passe sans difficultés particuliers la première partie du baccalauréat. Mais quelques mois plus tard, il est obligé d'interrompre momentanément ses études à cause de violentes migraines. Son père décide alors de lui faire découvrir la Grande-Bretagne, et Jacques passe ainsi quelques mois à

<sup>50</sup> R.P. P.-H. Kolvenbach, préface à *Aux sources du Scoutisme...* op. cit., p. 2

<sup>51</sup> *Nos interviews* op. cit. p. 2

<sup>52</sup> *Aux sources du Scoutisme...* op. cit. p. 10

Londres puis à Wanstead, dans la banlieue. C'est donc bien familiarisé avec la vie quotidienne britannique de la capitale, de ses rues et des jeunes de son âge (il va sur ses dix-sept ans) qu'il reprend ses études en octobre 1899 comme demi-pensionnaire au collège Saint-Joseph de Lille. Il pourra ainsi passer la seconde partie du baccalauréat lors d'une session extraordinaire en mars 1900 et commencer dès la rentrée des vacances de Pâques sa licence d'anglais à l'université catholique de Lille. Mais en mai, il a participé à une seconde retraite qui l'a confirmé dans son intention (conçue l'année précédente lors d'un séjour à Notre-Dame du Haumont pris de Tourcoing) de devenir non pas simple prêtre, mais jésuite.

Le premier août 1900, lors d'une discussion avec le P. Bastien, supérieur de la maison de retraite de Mouvaux et confesseur de son père, il aborde la question de ses projets. Le P. Bastien lui fait alors remarquer qu'il n'a guère besoin de sa licence pour entrer au noviciat, ce qui le convainc de hâter les choses. Le 3, il fait sa demande, et un mois plus tard, il entre à Saint-Acheul où il commence sa Probation le 12 septembre. Le 15 a lieu sa prise de soutane.

Un an plus tard, un événement allait bouleverser et le panorama de cette France de la Belle Époque, et la vie du novice Jacques Sevin en même temps que tant d'autres : le vote de la loi sur les associations. aussitôt il s'exile, et gagne le noviciat d'Arlon, dans le Luxembourg belge où, à la rentrée de 1902, il prononce ses vœux de scolastique et entre au juvénat. Le 30 septembre, on l'envoie cependant au collège d'Antoing, où il poursuit la licence interrompue. Ayant satisfait aux épreuves écrites en juillet de l'année suivante, il est nommé professeur au collège de Florennes pris de Charleroi, où il restera jusqu'en 1907, exception faite du retour de trois mois au juvénat d'Arlon au printemps 1904.



Jacques Sevin novice

À la fin de 1907, il part pour Gemert, en Hollande, où il fait sa Philosophie. De retour, il enseigne à nouveau toute une année, à Antoing qu'il connaît bien, et en 1911, il est à Enghien, pour faire sa Théologie. Il y restera jusqu'en 1915.



Toutes ces années de voyages, d'approfondissement de sa formation, d'enseignement aussi, ont été évidemment cruciales. Outre le fait qu'il y participe, comme étudiant, au grand courant de renaissance du thomisme<sup>53</sup>, Jacques Sevin s'y est initié aux choses de la pédagogie et aux problèmes de la jeunesse, peut-être plus en relief sur cette frontière des mondes anglo-saxons (où s'expérimentait le Scoutisme) et germaniques (où se développait l'expérience des Wandervögel). On ne saurait comprendre sa vive réaction à deux articles trèstiles au Scoutisme, publiés par le P. Caye dans la revue de son ordre en 1913, sans supposer un intérêt profond pour ces questions.

Sur ce point, du reste, le problème que pose l'engagement de Jacques Sevin sur la voie du Scoutisme est encore plus large. Dans la compréhension du processus qui débute doit intervenir celle de l'état d'esprit de l'exilé, du catholique fervent en exil, et bientôt du prêtre (Jacques Sevin sera ordonné le 2 août 1914, le lendemain de la déclaration de guerre entre l'Allemagne et la Russie, la veille de celle entre la France et l'Allemagne). On ne peut l'imaginer insensible au bannissement du catholicisme qu'ont pu signifier sur le coup les lois de 1901 et de 1905, au fait que toute une jeunesse allait être déchristianisée, risquait de l'être en tout cas. peut-être mesura-t-il avec angoisse le poids des erreurs commises, celui des routines, et leurs incidences sur le déclin et de la foi et de l'Église en France. Toute une génération avait été perdue dès l'avant-guerre, c'est pourquoi il fallait repartir à zéro, il fallait reconquérir la jeunesse, constituer une avant-garde pour rechristianiser le pays. Évidemment, ni le P. Sevin ni quiconque ne pouvaient concevoir de quoi l'avenir serait fait. Pourtant lui se prépare, comme s'il devait rentrer en France ou, à défaut, mener son apostolat auprès des jeunes belges. C'est pourquoi il réagit si vivement aux deux articles du père Caye, pourquoi il demande à partir pour la Grande-Bretagne dans l'été 1913, pourquoi il convainc sa hiérarchie, pourquoi, sur place, il obtient le soutien du cardinal de Westminster et de son auxiliaire, M<sup>gr</sup> Butt, pourquoi enfin il est aux côtés de Baden-Powell lui-même à Alexandra Palace, pourquoi il voit trois mille Scouts charger et qu'il se dit : « *il faut que nous voyions cela en France et mieux que cela. Par quels moyens, je l'ignore, mais nous y parviendrons certainement, il le faut* »<sup>54</sup>. Sa décision est prise, il n'en variera pas : il faut un Scoutisme catholique à la France, il contribuera à le faire naître, il doit tout mettre en œuvre pour y parvenir.

Aux lendemains même de son ordination, il repart pour la Grande-Bretagne, et c'est là qu'il apprendra l'invasion de la Belgique. Exempté depuis 1902, il retransverse malgré tout la Manche : il veut servir comme aumônier militaire, mais on le lui refuse. L'avancée des troupes germaniques le trouve alors à Enghien, et le contraint à y rester. En août 1915, il y est toujours, et en profite pour achever sa dernière année de théologie. Au cours de l'année 1915-1916, il est à S'Heeren près de Tongres, de nouveau enseignant, puis on l'envoie au collège français de Tuquet, à Mouscron, où il retrouve le P. Damade, l'ancien recteur du collège de Florennes. Mais il n'y peut enseigner, les autorités allemandes fermant le collège. Pour occuper ses prêtres, le père Damade leur réclame alors un projet de travail. Le père Sevin n'hésite pas : il fait part au recteur de ses intérêts, et lui propose d'écrire un livre sur le Scoutisme adapté au catholicisme. Damade accepte. Jacques Sevin y passe la fin de l'année 1916, et 1917.

Il a longuement annoté *Scouting for boys* dans sa traduction française de 1908. Il a vu à l'œuvre les Scouts britanniques. Mais il a aussi médité sur sa propre expérience, sur sa

<sup>53</sup> Particulièrement brillante en Belgique grâce au père dominicain Lépidi, régent des études au scolasticat de Louvain, et grâce au professeur de dogmatique à l'Université catholique, A. Dupont, sous le pontificat de Léon XIII ; ce même pape avait convaincu les évêques belges d'ouvrir, à Louvain également, un cours de « *haute philosophie de Saint Thomas* », en français, qui fut confié à D. Mercier.

<sup>54</sup> *Nos interviews* op. cit. p. 2

culture dogmatique et historique. L'idée d'un Ordre catholique pour la jeunesse prend forme. Baden-Powell avait compris quelle potentialité recelaient les jeunes gens en temps de guerre, Sevin va faire de même : avec neuf garçons, il monte sa première troupe l'année de ses grands vœux, prononcés le 2 février 1917. C'est encore une troupe expérimentale à ses yeux, une troupe clandestine avec laquelle il entend cependant pratiquer un « *Scoutisme intégral* », comme il le dit lui-même, mais aussi un Scoutisme intégralement catholique. Ses garçons portent déjà un insigne, « *notre croix Scoute actuelle, brodée en rouge sur un bouton de drap vert* »<sup>55</sup>, croix potencée, emblème des Hospitaliers-de-Saint-Jean-de-Jérusalem.

Inutile d'insister sur la valeur du symbole, tout s'y trouve concentré : la référence à la chevalerie, à la croisade, celle à un ordre consacré au service... et à l'aventure, au risque.. Risque d'ailleurs que l'on prend d'emblée, avec la satisfaction narquoise de duper les « boches » : perquisition lors d'une messe de troupe ? Tout est si bien et si vite dissimulé que les Allemands n'y voient que du feu. Sortie des patrouilles ? On organise un concours de signalisation dans le parc même où sont cantonnés des régiments ennemis, sans se faire remarquer le moins du monde. Fête Scoute ? Elle est montée dans un jardin privée, avec « *des tentes, des feux, des ponts de cordes* »<sup>56</sup>, alors que des avions d'observation tournent au dessus de la ville. Héroïsme quelque peu puéril ? Héroïsme tout de même, marqué d'un flegme bien britannique, et d'un certain panache à la française. Gageons en tout cas qu'on dût ainsi ressentir ces menus exploits à l'époque. L'expérience, quoi qu'il en soit, fut assez concluante pour que le père Sevin s'enhardit à officialiser la chose. Le 13 février 1918 est créée la Compagnie des Guides Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus<sup>57</sup>, compagnie exclusivement masculine, le terme de « guides » ne devant pas prêter alors à confusion. Cette compagnie conserve l'emblème de la troupe clandestine ; elle est dotée de surcroît d'un uniforme : culotte bleue, chemise kaki et foulard vert. L'Ordre se met en place, l'idée centrale de Baden-Powell, exalter le Service en y préparant, étant du même coup mise en perspective religieuse, orientée par les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, mine inépuisable de modèles au premier rang desquels brille le saint-roi, Louis IX.

À la fin de l'année 1918, le père Sevin est donc capable de réfuter les deux articles parus dans *Les Études* en février et mars 1913, non seulement en théorie mais aussi en pratique. Au P. Caye, leur auteur, qui reproche très durement au Scoutisme son sectarisme protestant, son esprit laïc franc-maçon, son naturalisme et son panthéisme, reproches tournant au fond autour d'une idée centrale : le Scoutisme est une arme de plus contre le catholicisme, Sevin peut opposer un Scoutisme continental, nourri de modèles médiévaux et d'une spiritualité prenant sa source chez saint Thomas. (C'est du reste sur ce point que le syncrétisme qu'il réalise est le plus fort). D'autres prêtres en auront du reste l'intuition.

C'est qu'en effet, au contraire du père Caye, qui réclame que, si son existence venait malgré tout à Être reconnue, le Scoutisme catholique soit explicitement rattaché à l'A.C.J.F. ou à la F.G.S.P.F. (fédération des patronages), quelques prêtres se sont déjà lancés d'eux-mêmes et sans réserve dans l'aventure, mais souvent avec moins de méthode, sinon de détermination, que Jacques Sevin.

L'impression d'improvisation un peu hâtive que l'on éprouve parfois à lire les récits de ces premières fondations n'est pas illusoire : il faut reconnaître que, la plupart du temps, l'intérêt des « pionniers » catholiques pour le Scoutisme fut « négatif », en ce sens qu'ils

---

<sup>55</sup> Ibid.

<sup>56</sup> Ibid.

<sup>57</sup> Guides, et non Éclaireurs ou Scouts, pour ne pas éveiller l'attention des occupants

se mobilisèrent moins pour avoir été gagnés à la méthode que pour ne pas laisser le champ libre aux adversaires qui, s'ils ne les devancèrent pas tous, disposèrent d'appuis institutionnels et de moyens conséquents.

Ce serait un autre travail que celui de refaire en détail l'histoire des premières implantations du Scoutisme en France. Rappelons simplement pour mémoire<sup>58</sup> les faits saillants : en 1908, le pasteur suisse Pierre Bovet, proche des U.C.J.G., traduit *Scouting for boys*. Les premières réactions ne se font pas attendre. En mai 1909, le *Journal des voyages* que dirige alors Paul Charpentier, qui deviendra pourtant secrétaire général des Éclaireurs de France, publie une lourde charge de Claude Albaret, *Les guerriers aux sabres de bois*, à laquelle répondra, deux mois plus tard un article d'une meilleure tenue d'André Chéradame dans *Le Petit Journal* qu'il dirige : *La nouvelle Angleterre : les jeunes éclaireurs du Lieutenant-Général Baden-Powell*. L'article suscitera quelque intérêt, notamment de la part du lieutenant de vaisseau Nicolas Benoit, marin rigide mais d'esprit ouvert qui prend alors ses premiers contacts avec Chéradame, Pierre de Coubertin et Paul Charpentier. Parallèlement, quelques individualités isolées songent à œuvrer sur le terrain : c'est le cas du pasteur Georges Gallienne, animateur de la mission populaire de Grenelle qui, dans un esprit très œcuménique, et après plusieurs échanges épistolaires avec Baden-Powell, lance sa première troupe de la rue de l'Avre en octobre 1910, troupe qui du reste se dégage encore assez mal du cadre des patronages. Curieux, bientôt intéressé, le pasteur Samuel Williamson rencontre Gallienne et amène rue de l'Avre de jeunes cadres des U.C.J.G. qu'il préside en 1910. Il a de bonnes raisons pour cela : à cette époque les sections cadettes des Unions sont en crise..

Georges Bertier de son côté, universitaire brillant et directeur depuis 1902 de l'École expérimentale des Roches, créée en 1899 par Edmond Demolins dans l'esprit de la science sociale du réformateur bonapartiste Frédéric Le Play et de l'abbé Henri de Tourville, cherche à implanter dans son établissement, déjà gagné à la rénovation pédagogique, une troupe conçue sur le modèle scout. Quoique catholique pratiquant, Bertier songe alors moins à faire une troupe confessionnelle qu'à suivre la voie tracée par Baden-Powell dans le sens non de la neutralité mais de la « trans-confessionnalité », si l'on peut dire.

Très vite au fait de ces tentatives isolées, soucieux de créer un vaste mouvement susceptible de purifier la jeunesse française de « *la toxine de la civilisation intense, de la vie électrique* »<sup>59</sup>, Nicolas Benoit, retour d'une mission en Grande-Bretagne avec le brevet d'interprète et une connaissance directe du Scoutisme, se lance à son tour dans l'aventure : il intéresse son ministre, Théophile Delcassé, connu pour son anglophilie, au projet d'un grand Mouvement scout à la française, et parvient à se faire détacher à l'état-major général pour parfaire son étude du Mouvement. Il va bien mettre à profit les quatre mois qui lui sont impartis : en avril 1911, il contacte à nouveau Chéradame, Coubertin, Charpentier, Gallienne et Bertier. Un petit cercle de militaires influents, gagnés à l'idée, se constitue, au sein duquel on rencontre le capitaine Léonce Royet, instructeur en gymnastique à Saint-Cyr, le vice-amiral Besson qui publie un article de propagande dans *Le Petit Journal*, et puis un pléiade de généraux : Langlois<sup>60</sup>, de Pontavice, de Rochefort, de Lacroix, etc.

Les choses vont vite, Baden-Powell étant venu préparer le terrain dans l'hiver 1910 : une Ligue d'Éducation nationale est mise sur pied, dont le but est de fédérer les différentes

<sup>58</sup> Cf. : Henri Viaux : *Aux sources du scoutisme français*, éditions du Scorpion, 1961 ; Capitaine Royet : *Les Éclaireurs de France et le rôle social du scoutisme français*, Larousse 1913 ; Henri Van Effenterre, op. cit.

<sup>59</sup> Capitaine Royet, op. cit. p. 15

<sup>60</sup> Membre de l'Action française, qui a également publié un article de propagande dans *Le Temps* en juin, article qui a l'honneur de la première page...

tendances en gestation. C'est avant tout un événement mondain, patronné par le baron de Coubertin, alors président de la Société des Sports populaires qui, de fait, domine le ligue encore à naître. Heurts de sensibilités religieuses ou politiques, divergence des projets, incompatibilité de personnes dont certaines étaient peut-être trop soucieuses de leur gloire ? Toujours est-il que les difficultés s'amoncellent. En septembre, Nicolas Benoît structure les Éclaireurs de France, avec l'aide de Bertier et de Charpentier, qui annonce dans son journal en date du 7 janvier 1912 la création officielle de l'association dont les statuts ont été déposés en décembre. De leur côté, Samuel Williamson et Georges Gallienne ont fondé en novembre les Éclaireurs unionistes de France, qui resteront très liés aux U.C.J.G., mais connaîtront un démarrage assez lent.

Jusqu'au bout, Coubertin avait espéré éviter l'éclatement. Mais la proclamation solennelle de la naissance de la Ligue par le recteur Louis Liard en Sorbonne ressemblera beaucoup plus à une annonce de décès : privée des E.d.F. et des E.U.F. la Ligue n'ayant plus d'œuvres vives n'est plus rien.

Jusqu'au déclenchement de la guerre, les Éclaireurs de France se montrent les plus dynamiques. En 1912, ils comptent environ 1500 adhérents, en 1913 plus de 6000 et l'année suivante le cap des 8000 est franchi. En mars 1913, ils organisent un grand rassemblement à Clamart, en présence du ministre de la guerre et de l'amiral Besson. En mai, 1200 éclaireurs participent à un camp d'instruction à Saint-Cyr à l'instigation de Royet, et l'on ne s'étonnera pas qu'en juin 1913 le ministre de la guerre ait agréé l'association comme société sportive, d'éducation physique et de préparation militaire. Elle peut par ailleurs s'enorgueillir d'un prestigieux comité de patronage, où l'on note les noms du président de la Chambre, l'académicien Paul Deschanel, du sénateur Paul Doumer, de l'historien Ernest Lavisse, du général Lyautey (qui vient d'être nommé résident général de France au Maroc), du colonel Jean-Baptiste Marchand (l'homme de la Mission Congo-Nil et de la crise de Fachoda) et du docteur Jean Charcot, sans compter quelques notabilités de moindre lustre mais de beaucoup d'entregent.

Cette montée en puissance à un moment où l'Église de France peut à juste titre se sentir en guerre avec les institutions de la République et alors même qu'elle est secouée, de l'intérieur, par la crise moderniste, est considérée comme une menace supplémentaire, d'autant que nombreux sont les catholiques parmi les garçons qui entrent aux E.d.F.. En outre, la présence du Sillonniste Georges Bertier à la vice-présidence de l'association ne devait pas être de nature à rassurer une Hiérarchie fort conservatrice, tentée de surcroît par le démon d'une réaction que pouvait justifier à ses yeux l'agression dont elle était l'objet. Dans un tel climat, les intégristes taillèrent leurs plumes avant de les tremper dans le délicieux venin de la dénonciation calomnieuse autant qu'anonyme. Leur noyau dur, organisé en fédération de sociétés secrètes coiffée par M<sup>gr</sup> Benigni, Sodalitium Pianum (La Sapinière ou S + P<sup>61</sup>), fit alors le siège des évêchés et orchestra en coulisse une vigoureuse campagne. L'attaque fut lancée au grand jour le 17 septembre 1911, par le secrétaire d'État du Saint-Siège, le cardinal Rafael Merry Del Val, dont l'intervention plus qu'hostile dans *La correspondance de Rome* fut reprise par *La semaine religieuse de Cambrai*.

L'argumentation était simple : grades, insignes, cris d'animaux, codes secrets, tout cela correspondait aux « *simagrées rituelles des Loges* » : il n'y avait pas à en douter, la Franc-maçonnerie se profilait derrière. Le 23 décembre 1911, M<sup>gr</sup> Delassus prit le relais en parlant d'une Franc-maçonnerie pour enfants. Dès lors, les invectives se multiplièrent. De *L'Echo de*

<sup>61</sup> Cf. : *Une réaction excessive : l'intégrisme* in Daniel-Rops, *Un combat pour Dieu ; l'église des révolutions* Fayard 1963 p. 364 à 372 ; Émile Poulat : *Intégrisme et catholicisme intégral* Casterman 1969.

*Paris* du 16 juillet 1912<sup>62</sup> à *La Semaine religieuse de Paris* du 4 janvier 1913, toute la presse catholique semble unanime à crier haro. bientôt, interdiction sera faite aux jeunes d'adhérer au Scoutisme, on ira même jusqu'à interdire la table de communion voire l'entrée de l'église aux Scouts qui étaient en même temps catholiques. C'est dans ce contexte que le P. Caye rédigera ses articles de février et mars 1913 dans *Les Études*, et que Jacques Sevin réagira à leur lecture.

Le Scoutisme n'était pourtant pas l'apanage exclusif d'universitaires, d'hommes du monde, de pasteurs ou de militaires. En 1911, à Nice, l'abbé d'Andréis de Bonson avait créé les « Éclaireurs des Alpes » en dépit du climat « orageux » et de la polémique, et loin de se laisser intimider il travaillait depuis lors à élargir son Mouvement. En 1913, il le transforme en Association des Éclaireurs catholiques et en 1916, ayant reçu l'appui d'Henri Chapon, évêque de Nice, il fait éditer un *Manuel de l'Éclaireur catholique*. Inspirée semble-t-il par les idées « sociales » du comte Albert de Mun et du marquis René de la Tour du Pin, influencée par le Sillon, l'œuvre de l'abbé d'Andréis poursuit deux objectifs conjoints : faire de ses garçons de bons citoyens et de bons soldats (on lui reprocha l'aspect très paramilitaire de son Mouvement qui rappelait fâcheusement les bataillons scolaires) ; en faire aussi et surtout des chevaliers, à l'instigation de l'étude de l'écrivain catholique Georges Goyau : *Une chevalerie moderne*.

Malgré sa rigidité, l'association de l'abbé d'Andréis se veut une application totale du Scoutisme. Pourtant, elle diverge sur des points sensibles du Mouvement britannique : en 1923, Andréis s'en expliquera dans *Le Scout de France*<sup>63</sup>. Pour lui, le Scoutisme catholique doit être un « apostolat », « une espèce de croisade d'Idéal et d'Esprit ». Pour cela, il doit cesser « de n'être qu'un jeu, fût-il le plus grand du Monde, suivant l'expression anglaise ». L'abbé d'Andréis vise « un certain développement physique, correspondant à certaines aptitudes, [qui] sont nécessaires pour faire de vous [garçons] des CHEVALIERS, des Scouts à la Française ». Par ailleurs le Scoutisme est pour lui chose trop sérieuse pour le laisser pratiquer aux « petits ». Aussi, de 12 à 16 ans devrait-on suivre une « école de Scoutisme » pour ne faire sa promesse qu'après cette formation<sup>64</sup>. Dès lors : « Vous serez cette Élite de l'Esprit. Par votre vie chrétienne intense, éclairée, loyale, vous montrerez le Chemin de la Vérité qui fait les hommes libres et grands ». En filigrane le projet apparaît : s'étant débarrassé de tout côté ludique, forger une avant-garde de l'Action catholique rompue à une discipline explicitement militaire. La chose n'a pourtant pas l'air de rebuter les garçons. En 1914, l'abbé d'Andréis rassemble sous la croix de Malte qu'il a choisie comme emblème 600 garçons<sup>65</sup> répartis en 13 troupes.

D'autres expériences auront lieu, ici ou là : en 1912, Louis Faure et l'abbé Ferret créent la Milice saint Michel au Creusot, une des rares troupes vraiment populaires ; en 1912, également, Henri Gasnier et l'abbé Caillet, un Silloniste lui aussi (qui a introduit l'abbé de Grangeneuve au Mouvement de Marc Sangnier) fondent la troupe des « Intrépides » de Notre-Dame du Rosaire de Plaisance<sup>66</sup>. L'abbé de Grangeneuve, justement, assisté de Lucien Goualle, lancera à son tour le Scoutisme à Bel-Air en 1915, avec les « Diables blancs », et, la même année, l'abbé Castamagne fera la même chose à Nîmes, etc.

<sup>62</sup> Eugène Tavernier vilipende « une nouvelle ligue » (sic)

<sup>63</sup> R.P. A. d'Andréis de Bonson : *Vers la Chevalerie* in *Le scout de France* février 1923 n° 2, p. 26-27.

<sup>64</sup> On constatera, n'en déplaise aux conservateurs scouts des années soixante, que l'idée de différencier pré-adolescents et adolescents fut présente chez un des membres fondateurs dès le départ.

<sup>65</sup> Cf. Henri Viaux, op. cit. l'abbé Claude Lenoir, Aumônier scout au collège Stanislas, n'en mentionne que 300 dans *Le scoutisme français*, Payot 1967, mais sa documentation semble légère.

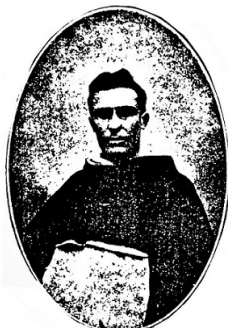
<sup>66</sup> Cf. Jean Despont. Jean Peyrade, *Scouts et Guides de France*, Fayard 1962, parle de 1913.



Abbé d'Andréis



Chanoine Cornette



RP Héret



Chanoine Cosson



Paul Coze en 1929

Quelques pionniers du scoutisme catholique

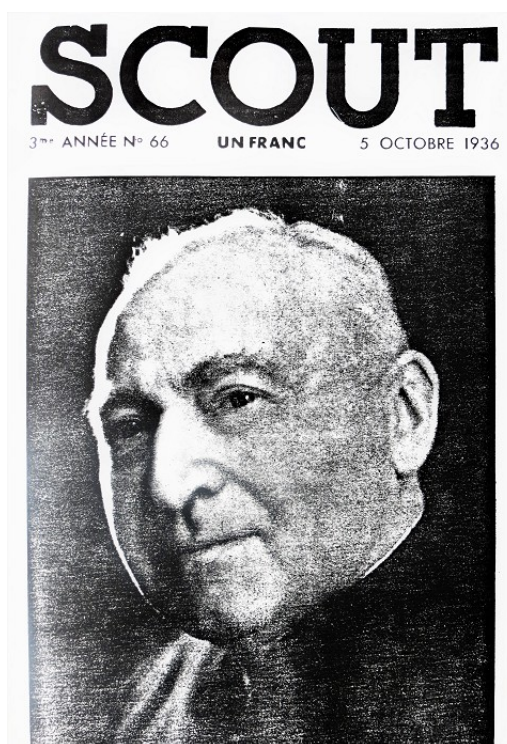
On le voit, des catholiques ne sont pas entièrement absents de la scène Scoute avant et pendant la première guerre mondiale. Mais ce ne sont là qu'initiatives isolées, et aucune d'entre elles ne manifeste une réflexion de la portée de celle du père Sevin, pas même celle de l'abbé d'Andréis, en dépit de ses intentions.

Or Jacques Sevin ne s'en tient pas à sa troupe clandestine : en 1919, rentré en France et installé à Lille, il y donne naissance, avec l'aide de Xavier Sarrasin, à l'Association des Scouts de France, association régionale comptant trois puis cinq troupes. Insigne, uniforme, loi, conception générale et organisation sont, à quelques détails près une préfiguration de ce que sera, l'année suivante, la fédération nationale, au point que l'on pourrait faire remonter la fondation des Scouts de France à celle de l'association nordiste.

Cependant un acteur important n'est pas encore entré en scène : le chanoine Cornette. Or depuis 1916, celui-ci s'est lancé lui aussi dans l'aventure.



Antoine-Louis Cornette est né le 8 novembre 1860 à Pierrefitte-sur-Loire, dans l'Allier, « en l'octave de la fête de tous les Saints »<sup>67</sup>. après une scolarité sans histoire chez les Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, puis chez les Frères des écoles chrétiennes de Bourbon-Lancy où vit sa famille, il entre à quinze ans au petit séminaire de Rimont, peut-être influencé par sa tante Claire, religieuse, et la piété de ses parents, puis au grand séminaire d'Autun en 1878. Mais sa santé est déjà fragile, et en 1880, avec l'appui de M<sup>gr</sup> Perraud, son évêque, il vient achever sa Philosophie puis faire sa Théologie au séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Cependant l'évêque d'Autun ne l'oublie pas, et il fait entrer le jeune diacre comme professeur au collège des Oratoriens de Juilly. Ordonné prêtre en décembre 1887, il célèbre sa première messe en l'église Saint-Philippe du Roule. Toujours à Juilly, cependant, il y sera censeur des Grands pendant dix ans. Mais peu à peu sa santé s'altère : ses deux bras se paralysent. Diagnostic : empoisonnement lent au blanc de céruse, composé chimique de la peinture régulièrement renouvelée de sa chambre. Ne pouvant plus assurer ses cours, il en est déchargé et l'archevêché l'attache comme « prêtre habitué » à la paroisse Saint-Honoré d'Eylau, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement où résident à présent ses parents chez qui il loge, ne pouvant se passer d'une aide quasi permanente.



Son handicap, qui lui laisse l'usage des mains, ne tempère pas son dynamisme, bien au contraire : nostalgique du temps de Juilly, il anime bientôt l'Amicale des anciens élèves du collège, qu'il réunit régulièrement. En 1900, chargé par une famille de paroissiens d'accompagner ses enfants, il découvre le petit village de Saint-Moritz en Haute Engadine, dans les Grisons, que commence à fréquenter la fine fleur de la Haute Société en villégiature. Pourtant, la réalité locale qui s'impose à lui va lui permettre de réaliser un rêve qu'il nourrit depuis qu'il a rencontré, jeune homme, un vieux missionnaire sur un chemin forestier du Bourdonnais : dans la mesure de ses moyens, il va aider un curé de montagne

<sup>67</sup> Jean Despont, op. cit. ; Jean Peyrade, op. cit. ; Jean Duriez-Maury : *Notre cher Vieux Loup* in *Scout* octobre 1936, n° 66 ; Patte de Loup (ps. Cheftaine Chandieux, secrétaire du chanoine Cornette) : *Notre Vieux Loup* in *Le Chef*, novembre 1936, n° 137, p. 14 et sq. ; *Par monts et par plaines*, in *Le Chef*, ibid. ; *Nos interviews : le chanoine Cornette* in *Le scout de France*, janvier 1927 n° 1 p. 2-3.

écrasé par la charge de plusieurs villages à ramener au catholicisme une population majoritairement protestante. Il se multiplie alors, faisant des collectes auprès des estivants huppés pour la construction d'un foyer d'ouvriers migrants, pour l'agrandissement de l'église... C'est ainsi qu'il fera la connaissance de la princesse Charlotte Grimaldi, qui lui offrira le siège épiscopal de Monaco, sans succès.

La mauvaise saison le ramène toujours à Saint-Honoré où son action « sociale », faite d'un réel dévouement, de paternalisme et de bons sentiments lui valut l'admiration de ses relations flatteuses. C'est du reste grâce à elles qu'ayant effectué une démarche couronnée de succès pour faire agréer comme évêque de Périgueux le P. Delamaire par le président du conseil Waldeck-Rousseau, il obtient son premier canonicat en 1901.

Chanoine de Périgueux, Antoine Cornette poursuit son action. En 1902, il s'intéresse au problème que pose l'absence de formation catholique et sociale approfondie des élèves des grands lycées parisiens, Janson de Sailly notamment. « Pour les regrouper en dehors de leurs études proprement dites, et préparer à remplir leur rôle futur tous ces jeunes gens de familles aisées et bourgeoises, dont la plupart auront des responsabilités, il fonde la Réunion d'Eylau (RE) dans le but, annoncé clairement, de « *leur procurer une instruction religieuse supérieure et une préparation à une action sociale* »<sup>68</sup>. Il est secondé dans cette tâche par Paul Gérardin, doyen de la Faculté des sciences de Fribourg, par le géographe Jean Brunhes, futur professeur au Collège de France, et Georges Goyau, l'écrivain catholique qui n'est pas encore académicien. Cette Réunion est très active, avec son cycle de conférences dominical et sa revue, *L'Étoile*, largement ouverte aux choses de l'esprit et à la poésie de bon ton. Antoine Cornette l'animera jusqu'en 1930. Il la doublera d'un Cercle féminin d'Enseignement supérieur.

En 1911, l'abbé Marbeau, curé de Saint Honoré, obtient le siège épiscopal de Meaux. Pour Antoine Cornette, c'est un nouveau canonicat, un nouveau curé, l'abbé Soulange-Bodin, également sensible aux problèmes sociaux, et une protection non négligeable qui ne lui manquera pas lorsqu'il la sollicitera lors de la fondation du Scoutisme catholique.

Août 1914 : impossible d'aller à Saint-Moritz, et la RE est en sommeil. Antoine Cornette va-t-il rester inactif ? Certes pas ! Il décide de mettre le temps dont il dispose à profit pour participer à L'œuvre de midi de M<sup>me</sup> Sauvel. Son but, toujours le même : rapprocher de l'Église ceux que l'époque éloigne. Cette fois ce sera des employées et des vendeuses de magasin.

La guerre durant, il deviendra aumônier de quatre hôpitaux, aumônier visiteur du dépôt des Éclopés du Bourget, du gîte d'étapes de la Courneuve-Aubervilliers ; il montera au front remplacer des aumôniers indisponibles, bref, il poursuivra son engagement.

Passionnément consacré à la reconquête catholique de la jeunesse, il n'était pourtant pas forcément prédisposé à accepter d'emblée l'idée de patronner un Scoutisme catholique. Or un jour de 1916, deux garçons qu'il avait eus au catéchisme viennent le trouver, et lui remettent un livre en le priant ardemment de le lire.

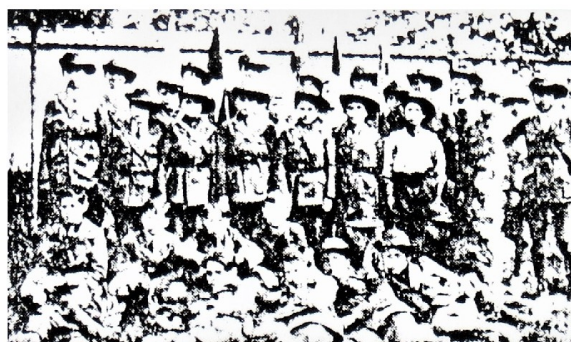
Paul et Marcel Coze, seize et quatorze ans environ, avaient découvert le Scoutisme alors que leur famille se trouvait à Alexandrie. Paul y avait même fait sa Promesse en 1912. De retour en France, les deux frères, enthousiastes, avaient su gagner le curé de leur paroisse d'Agay, sur la côte d'Azur, à l'idée de créer une petite troupe qu'ils animèrent. Un nouveau déménagement, et les voici à Paris, rue Lalo, toujours aussi persévérants, ayant toujours la même idée en tête malgré les réticences de leur mère. Mais M<sup>me</sup> Coze finit par

<sup>68</sup> Jean Despont, op. cit. p. 29.



céder une fois encore, et c'est ainsi que les deux frères se retrouvèrent face au chanoine paralysé, et lui confièrent *Éclaireurs*.

Antoine Cornette est très vite conquis et prête le livre à son ancien curé, l'évêque de Meaux, avec qui il est resté en contact, allant même le voir chaque semaine au plus fort de la bataille de la Marne pour l'assister dans les visites que ce dernier faisait aux blessés. L'évêque trouve la méthode intéressante et accorde son appui. Immédiatement Cornette convoque la Réunion d'Eylau, et trouve en son vice-président, Édouard de Macédo, gentilhomme d'origine brésilienne, un adepte vite enthousiaste. L'idée du chanoine est claire : influencé par Georges Goyau et le contexte de l'époque, il veut lui aussi recréer une « *chevalerie des temps modernes* ». Mais les parents, contactés, hésitent : cet uniforme « Éclaireur » que propose Baden-Powell, il est bien débraillé ! Qu'à cela ne tienne : on en redessine un qui ne choque pas les beaux quartiers. Aussi les « Entraîneurs catholiques de France » arboreront-ils un costume réséda, nanti d'une cravate et d'un chapeau relevé à la française par une cocarde tricolore du plus délicieux effet. En complément, Cornette propose un code d'honneur de neuf articles, précisés par les quinze de la loi. On en jugera, le Scoutisme de Saint-Honoré d'Eylau n'était pas d'une orthodoxie rigoureuse. Pourtant, en dépit de leur élégance résédacée, au demeurant fort salissante, les Entraîneurs, qui ont cinq patrouilles en 1917 et huit en 1918 (soit quarante huit garçons), ne soulèvent guère l'enthousiasme des paroisses environnantes.



Les Entraîneurs de Saint-Honoré d'Eylau

En novembre 1918, Baden-Powell vient en France. Une réunion préparatoire, organisée par les Éclaireurs de France, a eu lieu, et les Entraîneurs de Saint-Honoré y ont été conviés. Cornette s'y rend, de même qu'il est présent aux festivités de Château-Thierry en l'honneur du *Chief-Scout*. C'est là qu'il prend vraiment conscience qu'on ne peut laisser E.U.F. et E.d.F. occuper seuls le terrain. Les Éclaireurs de France, surtout, sont un danger, pense le chanoine : ils risquent de continuer à attirer de jeunes catholiques et de les orienter vers un théisme vague, ce qu'il faut éviter à tout prix. On ne peut donc se contenter

de cultiver ses résédas paroissiaux, il faut passer à un niveau supérieur. Ainsi Cornette demanda-t-il audience au cardinal-archevêque de Paris, M<sup>gr</sup> Amette, qui le reçut fort courtoisement et lui prodigua conseils et encouragements (tout en faisant état de la campagne antiScoute qui reprenait). Cependant, malgré cette éminente sympathie, et celle de M<sup>gr</sup> de Meaux, malgré l'activité du chanoine Cosson, premier vicaire de Saint-Honoré, nommé cette même année curé de Saint Jean-Baptiste de la Salle et qui fut le premier curé parisien à être Aumônier scout, malgré l'entregent d'Édouard de Macédo et le sien propre, le chanoine Cornette sentit bien qu'il lui manquait un véritable spécialiste pour lancer le Mouvement à l'échelle nationale.

Or, par le *status* de septembre 1919, un jésuite a été nommé professeur de troisième à Metz : c'est Jacques Sevin. Passant à Paris, où il loge à l'Action populaire qui y a un centre où accueillir les prêtres en transit, il évoque ses projets : on lui parle alors de ce chanoine Cornette, si actif à Saint-Honoré d'Eylau. Sevin n'hésite pas, et demande à le rencontrer, quelques temps après que celui-ci ait vu M<sup>gr</sup> Amette. Le chanoine, de vingt-deux ans son aîné, reconnaît dans le jésuite l'entraîneur qui lui manquait, et lui demande pour commencer d'introduire le Scoutisme en Lorraine. Malheureusement, le P. Sevin se heurte aussitôt au Père recteur du collège messin qui lui oppose une fin de non recevoir. C'est un échec, mais un échec sans importance : le 1<sup>er</sup> mai 1920, un comité organisateur des Scouts de France a été constitué. Sevin en fait évidemment partie. Étant tombé malade et devant partir pour l'Italie, il profite de son second passage par Paris pour remettre au comité le règlement dont la rédaction lui a été confiée.

La réaction du comité fut d'abord mélangée : la place accordée aux laïcs paraissait à l'époque bouleverser les habitudes, et la discussion fut houleuse, mais on parvint enfin à un accord.

Retour d'Italie, Jacques Sevin obtint de son supérieur provincial, le P. Bonduelle, sur l'intervention du chanoine Soulange-Bodin, le curé de Saint-Honoré, ancien curé de ND du Rosaire de Plaisance (où l'abbé Caillet avait fondé, on s'en souvient, les « Intrépides », avec Henri Gasnier en 1912), d'être détaché auprès du Scoutisme catholique, qui reçut de l'Action populaire le local de la rue Saint-Didier. C'est du reste à l'Action populaire de Noisy-le-Sec (banlieue est) que le P. Sevin s'installa ; il y rencontra le P. Rigaux, qui jouera un rôle certain dans le Mouvement et créera la première Troupe en banlieue populaire à Noisy<sup>69</sup>. Peu après, le P. Sevin déménageait pour Vanves (toujours à l'Action populaire), activement soutenu par le P. Desbuquois et son œuvre dans l'approfondissement de sa démarche.

Finalement, le Mouvement fut officiellement créé en juillet 1920, le 25. C'était donc, au départ, une fédération d'associations locales : la formule était habile, car elle permettait ainsi d'intégrer progressivement des troupes pionnières fières de leur histoire, jalouses de leurs traditions et particularismes. Leurs fondateurs deviendront du reste « membres fondateurs » de la fédération, mais pour autant l'homogénéisation des uniformes, insignes, lois et maximes, des méthodes et objectifs ne se fera pas sans difficultés<sup>70</sup>.

---

<sup>69</sup> La fraternisation entre cette Troupe et la 1<sup>re</sup> Paris, la Troupe très huppée de Saint-Honoré d'Eylau, fut difficile. Mais, réalisée, elle fut saluée à l'époque comme un événement.

<sup>70</sup> La milice de Saint-Michel du Creusot ne s'intégrera par exemple qu'en 1922, et ne renoncera qu'à ce moment à ses particularismes : « *Nous venions de passer aux Scouts de France avec armes et bagages, je veux dire avec tout notre particularisme : uniforme, insignes, loi en 12 articles, sections etc. Quelques-uns d'entre nous se souviennent probablement de notre arrivée à Chamaranche au Camp national de 1922 ? Ce Camp fut pour nous une révélation, car il nous fit saisir ce qui est l'essentiel de sa méthode : son esprit. « Si, par souci de dignité, nous avons tenu à conserver jusqu'à la fin du camp nos particularités, notre choix était fait Dès ce moment et à peine rentrés chez nous, nous abandonnions notre traditionnel béret pour le chapeau à 4 bosses ornés de la croix potencée ».* Louis Faure *Rapport sur les groupes du Creusot*, in *Le Chef*, février 1935 n° 120, p. 88-89.

Ce n'était pourtant pas là le problème prioritaire. La jeune Fédération eut à affronter en effet des adversaires résolus qui, on l'a vu, avaient fait leurs armes avant la guerre contre le Scoutisme dit neutre, non confessionnel, et qui ne faisaient pas trop confiance à une catholicisation de ce qu'ils considéraient comme le cheval de Troie de la franc-maçonnerie, du protestantisme et des anglo-saxons. À cet égard, Philippe Laneyrie montre fort justement comment Cornette et Sevin surent « se couvrir », en analysant la composition du premier comité protecteur. On y trouve en effet tout un aréopage de grands noms : le général de Darstein, les comtes Durrieu, de Franqueville, de Leusse, de Polignac, le marquis de Voguë, la marquise de Montebello, le sénateur de Lamarzelle, le vicomte de Maud'huy ; viennent ensuite les hommes de lettres, Bazin, Brunhes, Goyau, M<sup>e</sup> Souchon ; puis les élus : Bertrand, Schumann, (et aussi Lamarzelle et Leusse, un député). Mais on note surtout la présence de personnalités religieuses, au premier rang desquelles M<sup>gr</sup> Jules Tiberghien, archevêque de Nicée, consultant de la congrégation pour l'Église orientale, les chanoines Couget et Soulange-Bodin, les RRPP de Grandmaison et Janvier. Y sont encore des personnalités catholiques : A. Souriac, président de l'A.C.J.F. et le docteur Michaux, président de la FGSP ; enfin des industriels, des banquiers, un amiral.

Cette composition est habile, en effet : des hommes du catholicisme social côtoient au sein du comité des personnalités proches de l'Action française, et l'A.C.J.F. tout comme la F.G.S.P.F., par la présence de leur président, semblent exercer sur le Mouvement naissant une sorte de tutelle morale. Ainsi n'a-t-on pas oublié les recommandations du P. Caye, sans inféoder la fédération. Tout porte à croire que l'on tentait de lever ainsi des hypothèques. Par la suite, l'Association saura toujours compter sur des soutiens prestigieux.

Comité constitué, restait à répartir les tâches. Sevin, à qui l'on a confié le secrétariat général, et qui l'abandonne à Edouard de Macédo au profit de la fonction de Commissaire général (taillée sur mesure et qu'il assumera jusqu'en 1924) sera le stratège du Mouvement. À lui de préciser les grands objectifs, les buts et les méthodes pédagogiques. Il sera le théoricien du Scoutisme catholique. En 1922, *Le Scoutisme, étude documentaire et applications* est publié sous sa signature. L'ouvrage constituera la référence de base des premiers Chefs. Quant au chanoine Cornette, il se réservera la partie tactique en tant qu'Aumônier général : il s'agira de gagner la Hiérarchie catholique au Scoutisme. Ce n'était pas le plus facile.

Dès l'été, il s'attelle à la tâche, et rédige circulaire adressée à tous les évêques de France, lettre qui demande instamment leur soutien. Mais le 29 août, le cardinal Amette meurt. M<sup>gr</sup> Roland Gosselin, vicaire capitulaire, qui assure l'intérim, trouve alors la lettre du chanoine. N'étant pas au fait de la démarche et de l'accord de feu le cardinal, il suspend par prudence le chanoine de toutes ses fonctions en septembre. Suspension de courte durée. Car en novembre le cardinal Dubois était intronisé et dès décembre il prodiguait ses encouragements au chanoine qui, le mois suivant, recevait le soutien de N.N.S.S. Marbeau (qui le renouvelait) et Rivière, suivis de bien d'autres. Mais beaucoup plus importante devait être la lettre du 30 mars 1922 émanant du cardinal Gasparri, secrétaire d'État du Saint-Siège :

« *Sa Sainteté, écrit-il, après avoir rappelé avec chaleur que la formation « d'âmes vaillantes, dévouées et chevaleresques », « d'une jeunesse d'élite » était un but hautement louable, vous adresse donc Ses augustes encouragements et Elle forme le vœu pour que, sous le Patronage des évêques de France, votre Association étende de plus en plus son action féconde et contribue ainsi singulièrement à ce que votre*

*vaillant pays réalise aussi bien dans l'avenir que par le passé la noble devise de vos ancêtres : « Gesta Dei per Francos »<sup>71</sup>.*

Quel changement de ton par rapport à l'époque du pontificat de Pie X et de son Secrétaire d'État Merry Del Val... Cette lettre, avec la bénédiction pontificale, apportait l'accord de Pie XI, pape depuis moins de deux mois ; ce dernier allait se montrer tout au long de son règne un défenseur patient mais ferme de l'expérience Scoute catholique, expérience qui entrainait, à ses yeux, dans une œuvre plus vaste de rechristianisation et d'action sociale en direction de la jeunesse. Le chanoine Cornette, et le nouveau Chef-Scout Guyot de Salins reprirent leur bâton de pèlerin et, nantis de ce viatique, poursuivirent leur tour de France des évêchés.



Le chanoine Antoine Cornette et le général Arthur Guyot d'Asnières de Salins

Si le pontificat de Benoît XV avait marqué, par la désignation de tel ou tel prélat à tel siège épiscopal vacant, un infléchissement plus « libéral » que ne l'avait été le règne précédent, nombreux étaient ceux parmi les évêques à avoir été nommés par Pie X dans le contexte de la crise moderniste et politique, ceux-ci ayant précisément été choisis pour leur fermeté dogmatique frisant parfois l'intégrisme, ou leur méfiance, voire leur hostilité envers la République. Or ces évêques avaient pu participer plus ou moins activement à la campagne de dénonciation du Scoutisme de l'avant-guerre. À tout le moins avaient-ils dû en percevoir les échos. Ce fut donc en hommes prévenus qu'ils reçurent Cornette et Salins, quand il les reçurent.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient pourtant passer pour de dangereux boutefeux aux sympathies radicales. Ils disposaient en outre de quelques arguments : la bienveillance compréhensive pontificale à partir de 1922, quoiqu'elle émanât d'un pape dont les plus méfiants pouvaient penser qu'il manquait encore d'expérience ; le soutien de Louis Dubois, cardinal-archevêque de Paris, et de quelques autres prélats non négligeables ; celui, actif, des personnalités combien éminentes du comité protecteur. Tout cela plaidait en leur faveur. Restaient les objections, qui eurent la vie longue : influences protestante, maçonnique, anglo-saxonne, véritables péchés originels. À cela ils purent opposer qu'une fois écartées ses spécificités, la méthode recelait un fonds universel qui la rendait adaptable, voire précieuse, à une démarche catholique. Et s'il y avait des côtés qui choquaient<sup>72</sup>, ne fallait-il pas les comprendre comme la manifestation secondaire de moyens nouveaux

<sup>71</sup> Lettre publiée dans *Le Chef*, avril 1922, n° 2, p. 2.

<sup>72</sup> Adultes en culottes courtes, Aumôniers sous la tente, qui avaient pourtant obtenu du Vatican dès 1923 l'*indult* leur accordant le privilège de l'autel portable, Cheftaine au milieu de garçons, etc.

permettant d'atteindre des objectifs que l'on n'avait guère atteints jusque là par des moyens conventionnels ? Restait un ultime argument : si l'on ne faisait rien, les garçons catholiques ne risquaient-ils pas d'aller voir ailleurs, chez les E.d.F. ou chez les E.U., tant le Scoutisme les attirait ? Tout cela formait une jolie main d'atouts.

Il y avait hélas quelque chose contre quoi ils ne purent rien : cette insinuation, déjà mentionnée, que le Scoutisme paraîtrait d'autant plus séduisant qu'il serait un vrai cheval de Troie destiné à mieux pénétrer l'Église pour mieux la détruire. Dès lors quiconque, quels que fussent sa respectabilité, son conservatisme intransigeant voire son intégrisme, et pourvu qu'il adhérât au Mouvement, devenait suspect aux yeux de qui s'était laissé convaincre. Que peut-on faire en effet contre l'irrationalité d'un soupçon ?

Il fallut souvent attendre que N.N.S.S. daignassent par exemple visiter un camp, curieux quand même, et qu'ils y vissent toute « la belle jeunesse » qui y « Scoutait », pour voir à leur tour ces soupçons trop longtemps mûris se dissiper peu à peu. Dans d'autres cas, irréductibles, il fallut attendre un changement du titulaire du siège épiscopal. Mais les choses progressèrent lorsque les avocats du Scoutisme rencontrèrent des esprits ouverts : en 1923, trente-sept diocèses étaient acquis. En 1926 ils furent soixante. Il fallut pourtant attendre 1943 pour que cessât l'ultime résistance.

« De son côté, d'une façon peut-être un peu personnelle et sans ménager assez certaines susceptibilités, le P. Sevin travaillait à assurer l'orthodoxie du Scoutisme des S.d.F »<sup>73</sup>. Ici tout est dit : à la fois son dévouement et le fait qu'étant le seul du comité directeur (à ce degré) à posséder et la méthode, et la légitimité Scoute que lui conférait son séjour anglais, et un projet cohérent, il dut sans doute considérer un peu le Scoutisme comme sa chose. Tout cela porta ombrage au chanoine Cornette, au secrétaire général de Macédo comme au Chef-Scout, le général de Salins, très proche du comte de Maud'huy, premier à exercer cette fonction sans avoir eu le temps d'y donner un contenu (il mourut le 16 juillet 1921).

Dès novembre 1920, d'ailleurs, Jacques Sevin était brutalement rappelé par son ordre à Lille. « Il est probable, écrit Georges Tisserand, qu'à ce déplacement insolite les personnalités ecclésiastiques n'étaient pas étrangères. »<sup>74</sup>. Peut-être. Mais gageons qu'elles ne furent pas seules en cause.

Cela gêna mais ne mit pourtant pas fin à l'action de Jacques Sevin, dont l'ardeur parut redoubler au contraire. Pendant l'été 1920, avec treize Scouts de la I<sup>ère</sup> Paris (la Troupe Saint-Honoré d'Eylau) et deux Scouts belges de sa troupe de Mouscron, il était déjà au jamboree de Londres. De retour, et après avoir quitté Paris, il poursuivit activement son travail sur un triple plan : 1) mise sur pied d'une revue susceptible de faire le lien entre tous les Chefs du Mouvement et de rendre les diverses pratiques un peu plus homogènes (ce fut chose faite en 1922, avec la parution de *Le Chef*, qu'il supervisa) ; 2) création d'un « camp-école » ayant pour but la formation des cadres, et calqué sur le modèle de Gilwell-Park en Grande-Bretagne. En août, de cette même année 1922, grâce à la générosité de Madame André-Thome, qui mit à la disposition du Mouvement un château Louis XIII entouré d'un vaste parc, et grâce à l'armée qui fournit le matériel nécessaire, il ouvrit, sous la présidence de l'Aumônier général et du Chef-Scout, le premier camp national de Chamarande, dans l'actuel département de l'Essonne ; 3) obtention d'une légitimité pédagogique totale sur le plan national et international. C'est pourquoi, dès le camp achevé, il partit pour Gilwell avec l'Assistant-Scoutmestre (adjoint d'un Chef de Troupe), Michel

<sup>73</sup> Jean Despont, op. cit. p. 84.

<sup>74</sup> Georges Tisserand, op. cit. p. 35.

Blanchon, d'où il reviendra avec le titre de *Deputy Chief Camp*, ce qui plaça le camp-école qu'il dirigeait à parité avec Gilwell. À ce moment, Sevin tient dans sa main les secteurs clés du Scoutisme catholique : le projet, la doctrine, la formation des Chefs et la méthode.

S'il ne participa pas directement à l'élaboration de la revue destinée aux garçons : *Le Scout de France*, on le retrouve en revanche une nouvelle fois à Gilwell en 1923, Édouard de Macédo à ses côtés : c'est que le Scoutisme catholique se diversifie, et qu'une branche junior, les Louveteaux, va venir s'adjoindre à ce qui est maintenant la branche Scoute proprement dite (ou Éclaireurs). Il travaille en outre à fédérer les différents Scoutismes catholiques en une organisation internationale dont il prendra la tête.

Les débuts avaient donc été laborieux, mais à la fin de 1923, les dirigeants S.d.F. pouvaient décemment voir l'avenir avec un optimisme mesuré. Mais 1924 fut une année tumultueuse. Après la victoire du Cartel des Gauches le 11 mai, des hommes décidés à en découdre avec l'Église de France revenaient en effet au pouvoir, au premier rang desquels Edouard Herriot, président du Conseil.

La situation n'était pourtant plus du tout celle du début du siècle, époque où l'Église de France avait perdu le contact avec des pans entiers de la société ; pendant la guerre, en effet, nombreux avaient été les aumôniers militaires à susciter une certaine admiration, voire de la dévotion, par leur courage, leur élévation d'âme, leur charisme : tel le jésuite Paul Donœur qui se fit le chantre du souvenir des « martyrs », l'armistice à peine signé<sup>75</sup>. La guerre avait rapproché l'Église et la France.

Dès les premières attaques, les catholiques se mobilisèrent. Paul Donœur, qui savait pouvoir compter sur des milliers d'Anciens Combattants, lançait son impérieux : « *Nous ne partirons pas !* », tandis que se constituait la Fédération catholique du général de Castelnau<sup>76</sup>.

La reviviscence de l'anticléricalisme sembla provoquer une reviviscence de l'intégrisme, par un effet de symétrie dont les Scouts de France firent aussitôt les frais. Une cabale se développa à Rome, qui visait entre autres l'article six de la loi : « *Le Scout voit Dieu dans la nature* ». Si l'on n'accusa pas le Mouvement de panthéisme, on l'accusa en revanche de le susciter, ce qui était plus redoutable parce que moins frontal. Décision fut immédiatement prise d'envoyer le P. Sevin plaider le dossier auprès du Pape.

Cette décision était une consécration, à un moment où le prestige et l'autorité de Cornette lui obtenait le canonat de Paris en juillet. La Roche Tarpéienne n'était cependant pas loin du Capitole (ou du Vatican ?) pour le Père jésuite.

En juin, l'Assemblée générale de la Fédération se réunit. Pour donner des gages de sa bonne foi, elle changea l'article six incriminé en : « *Le Scout voit dans la nature l'œuvre de Dieu* » ; mais elle réduisit en même temps les compétences de Jacques Sevin, en supprimant la fonction de commissaire général<sup>77</sup> et en ne le nommant que commissaire de la formation des Chefs, décision qui, il est vrai, entérinait le rapport de force d'alors : le chanoine Cornette régnait sans partage sur l'Aumônerie générale et ses Aumôniers, étant en

<sup>75</sup> À l'instigation du P. Sevin, le scoutmestre de Villemomble, commissaire-adjoint de la Province d'Île-de-France et Chef-délégué à la Route, Marcel Forestier, a su convaincre le P. Donœur de s'intéresser à la branche en formation.

<sup>76</sup> Ami très proche du général de Salins, Chef-Scout. Il faut souligner ce fait que les Scouts de France, loin d'être un petit Mouvement suscité par des notabilités de seconde zone, furent engagés, du fait même de la notoriété de leurs dirigeants, et parfois contre leur gré, dans les grands débats de l'époque. Signalons en passant que l'emblème de la Fédération nationale catholique (F.N.C.) était un chevalier en armure...

<sup>77</sup> Cette fonction sera rétablie en 1932 au profit du commissaire « fédéral », le commandant René-Michel Lhopital, qui l'assumera jusqu'à son brusque départ en 1936. La suppression du commissariat général en 1924 atteste de la lutte institutionnelle qui se mène au sein du Mouvement dès cette date.

outre le censeur statutaire de toutes les publications engageant le Mouvement. Sur le Q.G., les commissaires provinciaux et de district, en bref sur l'administration et l'application de la « politique » de la Fédération, le général De Salins, assisté du commissaire de Macédo qui coiffait en outre la Province d'Île-de-France (dont le poids quantitatif était et restera considérable) et s'intéressait à présent à la Route naissante, avait la haute main. Enfin Jacques Sevin restait le cœur du *Kraal* (sorte de Q.G. des bois) de Chamarande, y étant à la fois Aumônier et « Mestre de camp ».

Officiellement, il dépendait de Salins pour sa fonction pédagogique, et de Cornette pour sa fonction religieuse. En fait il ne dépendait que de lui-même et finit par susciter de nombreux disciples parmi les Chefs qui faisaient le « Cham », disciples qui eurent bientôt tendance à passer par dessus la tête des autorités légitimes pour ne prendre leurs directives que de lui.

Une telle situation, on le comprend aisément, ne pouvait durer indéfiniment. Il faudra pourtant neuf ans pour y mettre fin. Neuf ans de poussées de fièvre et de répit. Neuf ans de tension constante, cependant, qui expliquent la brutalité de la mise en demeure : se soumettre ou se démettre, adressée au P. Sevin, début 1933, le 15 mars. Ne pouvant accepter le rôle subalterne qu'on lui réservait, il se démit<sup>78</sup>.

Il laissait un Mouvement bien différent de ce qu'il était à ses débuts : reconnu d'utilité publique en 27, centralisé en une Association nationale la même année, progressivement diversifié en trois branches par tranches d'âges (Louvetisme 7-12 ; Scoutisme proprement dit ou branche Éclaireurs 12-17 ; Routisme 17 et plus) qui reçurent leur organisation définitive et leurs commissaires en 1932<sup>79</sup>, honoré par la Légion d'honneur que le président

---

<sup>78</sup> Dans *Le Chef*, novembre 1951 n° 281, consacré à la mémoire du père qui venait de mourir, le Président du Conseil national S.d.F., l'ancien commissaire au Louvetisme Duriez-Maury écrit : « *Le développement du Mouvement et sa pédagogie était entre les mains du commissaire général et des commissaires nationaux de branche [en 1932, Macédo devint le 1<sup>er</sup> C.N. Route et Coze le premier C.N. Scout]. Il était évident que cette équipe devait être en premier lieu responsable de la formation des Chefs et que l'existence d'un commissariat à la formation des Chefs et que l'existence d'un commissariat à la formation des Chefs était illogique (...). Enfin la réunion à Chamarande sur une même tête des tâches de technicien et de mestre de camp avec celles d'Aumônier était en contradiction avec les principes proclamés partout ailleurs de la dualité nécessaire du rôle du Chef laïc et de l'Aumônier* » p. 6 et 7.

Le président Duriez-Maury fait ici preuve de beaucoup de logique et d'habileté, car sa logique lui permet de passer sous silence des conflits de personnes, des heurts d'ambitions et des querelles de pouvoirs peu « scouts ». Il aurait pu cependant, à charge de Sevin, souligner ce paradoxe que le père fut le premier partisan de la dualité Chef-Aumônier, et qu'il fut le dernier à l'appliquer.

Duriez-Maury poursuit : « *C'est ce qui amena en 1933 le chanoine Cornette et le Chef-scout à envisager et à proposer au Père Sevin une réforme de la formation des Chefs et du camp-école de Chamarande. Mais le Père s'était trop donné à la création de son œuvre pour envisager un changement. Sa tâche de formation des Chefs faisait dans son esprit et dans son cœur un ensemble trop cohérent pour qu'il acceptât d'en laisser briser l'unité. Ce fut la séparation* ».

Le P. Kolvenbach nous indiquait plus haut que Jacques Sevin ne fut pas amer. Il dut pourtant se rendre compte que formateur de l'encadrement, tant au niveau spirituel que technique pendant une dizaine d'années, il ne pesait plus très lourd au sein du Q.G. où d'autres recueillirent le fruit de son travail.

Ce fut en tout cas très certainement son sens de la dignité qui lui fit refuser le strapontin qu'on lui offrait, par sa lettre du 14 mai 1933 adressée au général de Salins :

« *Mon général,*

« *Je viens de prendre connaissance de l'offre que vous me faites de demeurer membre du Comité de Direction des Scouts de France.*

« *Tout en rendant un juste hommage aux sentiments qui vous ont inspiré cette proposition, j'ai l'honneur et le regret, mon Général, de ne pouvoir l'accepter. D'une part en effet, mon maintien au comité, alors que je suis déchargé de toutes les fonctions qui m'y donnaient accès, constituerait une de ces anomalies que vous avez eu précisément à cœur de faire disparaître. D'autre part, ma présence ne pourrait que gêner les membres actuels de ce comité qui, sur l'exposé complet de la question de la Formation des Chefs et du Commissariat International fait par le Chef-Scout et l'Aumônier Général, ont à l'unanimité décidé de me décharger de mes fonctions (procès-verbal du 15 mars).*

« *Abstraction faite de toute autre considération, par respect pour les nouveaux règlements que vous allez publier, autant que par délicatesse pour mes anciens collègues, je me vois donc, et à mon très grand regret, mon Général, dans l'impossibilité de continuer à siéger au Comité de direction.* » in *Le Chef*, juillet 1933, n° 105 p. 456-457.

Désavoué de façon particulièrement ostensible, le P. Sevin ne pouvait évidemment pas accepter de demeurer au comité directeur, en dépit de l'avis contraire exprimé par Salins dans le commentaire qui suit cette lettre. La manœuvre paraît donc évidente. On aimerait que les archives de l'Association fussent enfin classées et accessibles pour y voir plus clair dans la nature exacte des arguments qui furent avancés de part et d'autre.

<sup>79</sup> La création officielle des trois branches (Louveteaux ; Scouts-Éclaireurs ; Routiers) en 1932, et le fait qu'elles aient été coiffées par un Commissaire général, véritable chef de l'exécutif quand le Chef-Scout joue surtout un rôle de médiateur et de symbole est un événement des plus importants, qui marque l'entrée du Mouvement dans son âge adulte.



du Conseil André Tardieu remit à Cornette en 1930, le Scoutisme catholique était en passe d'avoir pignon sur rue et si, au tournant des années vingt et trente, ses effectifs restent modestes, ils poursuivent néanmoins leur croissance.



Le général de Salins et le chanoine Cornette sur leur lit de mort



Cependant, les « pionniers » s'effacèrent peu à peu, ou disparurent : tel les RRPP d'Andréis, de Grangeneuve, Caillet ou le P. Héret qui, à la tête du puissant patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre, avait joué un grand rôle dans l'implantation du Scoutisme catholique en Normandie. La notoriété du séillant Paul Coze déclina progressivement, et de Macédo disparaîtra avant quarante. Bientôt, en plein cœur du Front populaire et à quelques jours d'intervalle, le général de Salins puis le chanoine Cornette s'éteindront<sup>80</sup> : en trois années (1933-36), la vieille garde a laissé la place à une relève parmi laquelle on trouve les premiers dirigeants à avoir été entièrement formés par le Mouvement. La mue a eu lieu.

S'il m'a semblé nécessaire de retracer autant que faire se pouvait la trajectoire individuelle de ceux qui jetèrent les fondations du Scoutisme catholique en France, et de les replacer brièvement dans leur milieu, dans leur époque, ce n'est pas, on s'en doutera, pour céder au plaisir de la simple chronique. Le projet qu'élaborèrent ces hommes ou bien auquel ils adhérèrent, ce projet qu'il portèrent en eux avec une foi suffisante pour abattre des obstacles bien réels (qui auraient pu sinon faire disparaître du moins faire végéter le Mouvement et font de son affirmation autre chose qu'une victoire prédestinée), ce projet et les représentations, les conceptions, les images et les choix qu'ils supposent m'apparaissent en effet indissolublement liés à l'ensemble de ce tableau dont quelques grands traits se dégagent. En premier lieu, l'adoption du Scoutisme en France répondit à une préoccupation majeure, suscitée par le contexte de tension internationale de l'avant-guerre et l'exaltation conjointe du nationalisme (sans parler de l'attente de la jeunesse). Ce n'est pas un hasard, me semble-t-il, si ce sont des militaires et des éducateurs, au premier chef, qui se saisirent de la méthode Baden-Powell pour tenter entre autres de combler le vide laissé par l'échec des bataillons scolaires et mettre la jeunesse en état de défense, par l'entraînement du corps et la mise en condition des esprits. Même l'action de l'abbé d'Andréis, qui vise pourtant à « catholiciser » la méthode, participe de ce souci.

Cela dit, pour prédominant il ne fut pas unique et les arrière-pensées confessionnelles ne furent pas absentes des premières démarches. On peut même avancer qu'elles furent pour partie à l'origine de l'échec de la fédération qu'eût voulu être la Ligue d'Éducation nationale. Paradoxalement, même chez Georges Bertier elle apparaît présente, comme en creux : toute son action semble avoir visé, avec une cinquantaine d'années d'avance, à

<sup>80</sup> Le 11 août 1936, le général de Salins meurt. À la fin de ce mois, le chanoine Cornette tombe malade à Chamarande. Le 3 septembre, commence une agonie qui durera seize jours.



réconcilier les jeunes catholiques avec leurs frères, à supprimer la césure qui était apparue entre l'Église et la société non catholique, à transformer son repli quelque peu hautain, les réflexes surplombantes de la Hiérarchie en une présence forte mais diffusée dans le corps social, en une influence par « latéralité » soulignant l'obsolescence de la réaction frontale. En un mot, son souci était de mieux intégrer l'Église en commençant par ses œuvres vives, sa jeunesse, et non de la dissoudre, l'ardeur de sa foi n'ayant d'égale que la force de ses convictions socio-politiques. Souci confessionnel, mais pareillement œcuménique chez les Pasteurs protestants, qui n'eurent du reste pas de mal à adhérer au projet « patriotique » des militaires du Mouvement, n'ayant pas quant à eux les mêmes raisons que les catholiques d'en vouloir à la République.

Les premières tentatives catholiques semblent sur ce point légèrement décalées : que ce soit les Intrépides du Rosaire, les Diables blancs de Lucien Goualle, les Miliciens du Creusot ou les Vaillants Compagnons de Saint Michel, l'accent semble avoir été mis sur la formation d'une élite, d'une chevalerie d'Église, le Scoutisme devenant alors une pépinière de cadres susceptibles de prendre rang à tous les niveaux de l'action de reconquête que la séparation de l'Église d'avec l'État rendait prioritaire. Certes, on ne fait alors que tâtonner ; mais la chose est manifeste, pleinement accomplie dans la réflexion du P. Sevin à la croisée de plusieurs courants idéologiques et dogmatiques parmi les plus vivants à l'époque, et que sa situation d'exilé rendait particulièrement sensible au thème de la reconquête.

La guerre passée, ce thème prit une actualité accrue : non seulement il fallait rechristianiser la France, la « refaire chrétienne » (et quand on disait cela on pensait « catholique ») pour rendre à l'Église sa légitimité populaire, mais il fallait encore, et peut-être d'abord refaire une élite catholique, sur une échelle plus large, si l'on songe aux quelques cinq mille prêtres tombés au champ d'honneur, aux grands noms de la renaissance intellectuelle catholique qui disparurent, comme à tous ceux, de moindre notoriété mais d'autant d'importance, responsables locaux d'œuvres ou simples militants, qui perdirent la vie. Qu'allait-il advenir des enfants qu'ils laissaient derrière eux, qu'allait-il advenir de cette génération sans pères qui s'avancait ? Il s'agissait donc de prendre en main les destinées de la Religion du Pays en prenant en main celles des orphelins.

Tout ceci explique que l'armée, quoique présente en la personne des Chefs-Scouts Maud'huy et Salins, joua un rôle beaucoup plus effacé dans le Scoutisme catholique des années vingt que chez les E.d.F. d'avant-guerre par exemple, comme si les dirigeants du Mouvement avaient plus recherché à user de l'expérience, des compétences ou du prestige de quelques grands noms qu'à exalter pour elle-même ce qui demeurerait quand même l'armée de la République, bien que nombre de ses généraux fussent fort peu républicains. Bref, on voulut mettre au service de la « Cause » des « Grands Soldats » sensibles à ses buts. Ce ne sera que peu à peu, avec l'épanouissement de la représentation d'« Ordre » et de celle conjointe de « Chef », que les héros de l'armée furent pris plus nombreux en modèles<sup>81</sup>, sans que l'on ergotât trop sur la qualité de leur catholicisme (ainsi fut-ce le cas **du** maréchal des Scouts de France de la deuxième moitié des années vingt aux années trente, Hubert Lyautey<sup>82</sup>).

---

<sup>81</sup> Dans les toutes premières années, en effet, on note dans les revues une très grande discrétion sur ce point, sauf pour ce qui est de Maud'huy et Salins. Il n'est guère facile d'établir avec exactitude le moment où l'on passa de la discrétion à l'enthousiasme lyrique des années trente.

<sup>82</sup> En 1927, Hubert Lyautey devint Président d'honneur des S.d.F. Dans ses dernières années, son confesseur fut Marc Lallier, ancien compagnon de Marcel Forestier à Chamarande, et futur évêque protecteur du Mouvement.

Cela dit, et avant que d'entrer dans le détail de ses représentations elles-mêmes, cherchons à mieux cerner les « positions » du Scoutisme catholique à ses débuts dans le débat de l'époque.

Ce n'est pas chose facile, tant les catégories classiques, les classifications semblent inopérantes car elles se brouillent (« conservatisme » ? « réaction » ? « progressisme » ?). On peut cependant remarquer que le Scoutisme fut alors assez proche du catholicisme social. Les indices sont ici nombreux qui montrent que le Scoutisme catholique rencontra dans ces milieux une assez grande compréhension. Nous avons vu que le P. d'Andréis passait pour proche de ce courant, que le P. Sevin fut accueilli par l'Action populaire (une fondation jésuite) et comment celle-ci, grâce aux P.P. Desbuquois et Rigaux plus directement encore, lui accorda une aide efficace. Nous avons vu encore les P.P. de Grangeneuve et Caillé des anciens du Sillons. Il aurait fallu également parler du P. Dieuzayde<sup>83</sup>, jésuite, Silloniste lui aussi, qui fut l'un des pionniers du Scoutisme catholique à Bordeaux, et de tant d'autres... Cependant, qu'est-ce que cela signifiait au juste en terme d'action ?

À la question « *Pourriez-vous nous indiquer, mon Père, des réalisations qui vous paraissent plus immédiates* », Jacques Sevin répondit en 1928 : « *La création de plus en plus active de troupes populaires dans les milieux les plus abandonnés.* »<sup>84</sup>. Ce fut là un objectif. Il n'est pas du tout certain qu'il fut atteint. On cite bien sûr les troupes du Creusot, du patronage Saint Thomas d'Aquin de Havre, de Lorraine et du Nord, l'existence des troupes dédoublées, l'une populaire l'autre bourgeoise dont la formation fut encouragée par Sevin lui-même. Mais à citer des cas on montre combien ils furent relativement peu nombreux. Jacques Sevin voulait tirer une élite de la masse. Il parut plus commode<sup>85</sup> de la tirer de l'élite préexistante. Et cela très tôt dans l'histoire du Mouvement. Mais je ne pense pas pour ma part que le problème de recrutement social du Scoutisme catholique fut immédiatement une pierre d'achoppement entre les partisans de l'action sociale et lui-même, et ce pour plusieurs raisons : le premier objectif fut de recruter, et de recruter des garçons ayant du « cœur au ventre » quelle que fût leur origine sociale.

En second lieu, il aurait été impensable de recruter explicitement en fonction d'une « classe » particulière, encore que le préjugé social ait existé et se soit manifesté vigoureusement à Paris par exemple chez des parents appartenant à l'aristocratie ou à la haute bourgeoisie ; d'autre part, rares durent être les troupes voire les patrouilles exclusivement homogènes : le Scoutisme pouvait sembler être une opportunité de brassage social même limité, et il fallut un certain temps pour s'apercevoir que ce n'était hélas pas toujours le cas.

Troisièmement, donner une ouverture « sociale » à des jeunes bourgeois en les initiant à la vie communautaire au sein de la Patrouille, en les amenant à un idéal de générosité sinon de sacrifice, en leur faisant prendre conscience de leurs responsabilités et en les leur faisant assumer n'était pas non plus un objectif négligeable aux yeux d'hommes passés soit par le Sillon soit par d'autres mouvements, cercles ou œuvres dont l'encadrement n'avait rien de particulièrement prolétarien par ailleurs.

Cela dit, un certain nombre de points positifs durent attirer vers le Scoutisme ces hommes ardemment voués au service et à la renaissance catholique : la perspective déjà

<sup>83</sup> Le rôle du P. Dieuzayde, très opposé aux orientations « Action française » du commissaire de Macédo, est souligné par J.-Y. Riou *Les Scouts de France, 1945-1957*, mémoire de maîtrise soutenu à Bordeaux III en 1985. Remarquons en outre que sans confondre le Sillon et l'Action populaire, on puisse considérer ces deux organisations comme participant d'une inspiration « sociale ».

<sup>84</sup> *Nos interviews : le père Sevin* op. cit. p. 3.

<sup>85</sup> Ou bien les choses se firent d'elles-mêmes sans volonté explicite.

mentionnée de constituer une « chevalerie des temps modernes » ; l'idéal de fraternité qui se proposait, et, avec lui, celui d'une élitaire (au moins au sein de la troupe) ; la méthode, enfin, qui fut profondément novatrice en ce qu'elle initiait des catholiques à la pédagogie active et bouleversait des habitudes en donnant ainsi l'impression d'être en prise directe avec la modernité, toutes choses que le Sillon avait cherché à promouvoir. De plus, il ne fait aucun doute que si les pionniers du Scoutisme catholique furent pour le moins réservés à l'égard de la République, ils l'étaient dans la mesure où celle-ci se faisait, par le biais du radicalisme triomphant, l'héritière d'une révolution perçue comme bourgeoise<sup>86</sup> et anticléricale. Au fond, le P. Sevin plus sûrement que le chanoine Cornette et encore plus sûrement qu'Édouard de Macédo, Messieurs de Maud'huy et de Salins, se serait accommodé des institutions républicaines pourvu qu'elles fussent gouvernés par une élite et des principes catholiques. Voilà qui était de nature à ne pas choquer d'anciens Sillonistes qui avaient eu les mêmes positions. Il fallut attendre les années trente pour que l'ambiguïté se dissipât et qu'un anti-républicanisme de principe se fit jour dans la presse du Mouvement, notamment dans *Le Scout de France*.

Mais en 1920, en 1925 encore, l'ambiguïté demeurait grande d'autant plus qu'on se refusait « politique » chez les Scouts de France, et qu'on se « contentait » d'y dénoncer les attaques dont l'Église était l'objet. Or sur ce point, anciens Sillonistes et proches de l'Action française pouvaient fort bien se rencontrer.

Ce n'est pourtant pas un vain paradoxe que cette « cohabitation » au sein du Mouvement de disciples de Marc Sangnier et de partisans de Charles Maurras. De ceux-ci il y avait au sein des instances dirigeantes comme à la base, à commencer par Édouard de Macédo lui-même, auquel s'ajoutait le R.P. Janvier, membre du comité protecteur, et d'autres dont j'aurai l'occasion de reparler. c'est qu'en fait ils pouvaient être séduits par les mêmes raisons qui séduisirent les Sillonistes et les partisans du catholicisme social (dont certains des plus illustres ne furent pas insensibles, c'est le moins que l'on puisse dire, aux thèses maurrassiennes)<sup>87</sup> : pour ne pas revenir sur l'hostilité envers une République anticléricale et ploutocratique, il n'est que de reprendre à nouveau le thème de la chevalerie, la volonté de puiser aux sources de la tradition la plus française et la plus médiévale, celle de constituer une avant-garde vouée à la reconquête du Pays, le désir de constituer une fraternité élitaire, mais aussi le respect des institutions « naturelles » du pays que seraient l'Église, l'Armée, la Famille et les « états ou corps intermédiaires » au sein desquels une Fédération nationale catholique (appellation là aussi fort alléchante pour un proche de Maurras) pouvait être rangée, etc.

Il est évident que sur tous ces points, la rencontre des uns et des autres, si elle fut possible, le fut superficiellement. Plus fondamentalement, il y avait divergence profonde d'interprétation. Ainsi par exemple en ce qui concernait l'importance à accorder à la tradition, qui était au cœur du problème. Pour les Sillonistes, comme pour nombre de ces prêtres qui s'engagèrent dans l'action sociale au début du siècle, le respect de la tradition fut un respect d'ordre spirituel, qui visait à puiser dans l'expérience du passé le meilleur

<sup>86</sup> J'aurai l'occasion de revenir sur les options antibourgeoises et anticapitalistes des premiers dirigeants des S.d.F. qui vilipendèrent le règne du matérialisme et de l'argent.

<sup>87</sup> On peut soutenir que la ligne de partage entre catholiques sociaux et membres de l'Action française ne passait pas entre « progressisme » et « conservatisme ». Seule, la fraction la plus jeune des catholiques éveillés aux questions sociales évolua peu à peu, dans les années du Plus Grand Sillon (et surtout par la suite) vers des conceptions politiques de nature à intégrer leurs conceptions sociales. Dans les années vingt et trente, on vit ainsi Marc Sangnier intervenir à la Chambre sur des points tels, et de telle manière qu'une réflexion approfondie sur la liaison entre démocratie politique et justice sociale se manifesta. Ce fut en tout cas une prise de conscience difficile aux catholiques français que d'admettre que la mise en œuvre d'une justice inspirée par les Évangiles ne relevait pas uniquement de la conscience individuelle et qu'il y fallait une volonté collective passant par l'État. La guerre de 1939-40 puis l'Occupation feront franchir le pas à ceux dont la maturation s'était amorcée une quarantaine d'années auparavant.

pour le faire vivre au présent de la foi et du monde, et apporter aux grandes interrogations de l'heure des réponses qui les satisfissent sans reniements ni rigidité excessive. Il s'agissait donc de s'inspirer d'un esprit, à la rigueur de transposer des références, des expériences, tout en se confrontant à la réalité, en s'y moulant même pour mieux y être présent et y agir, se grandir dans l'épreuve et en grandir le monde, comme l'exprimait Marc Sangnier dans ses lettres polémiques à Maurras.

Au contraire, chez les gens de l'Action française, le monde était radicalement inacceptable, et par le monde, il faut entendre le monde institutionnel et l'organisation sociale que de « vers » étrangers à sa nature initiale (à commencer par la franc-maçonnerie, les étrangers, les Juifs) étaient censés corrompre de l'intérieur. Composer avec ce monde là revenait alors à composer avec le diable. Ce que proposait en revanche l'Action française était une révolution au sens étymologique du terme, une « révolution réactionnaire », si l'on veut être plus clair, qui provoquerait une refonte complète des structures et permettrait de rétablir, au delà des systèmes hérités des XIX<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, l'unité organique du « Peuple » incarnée en son « Roi » et légitimée par l'Église. Le respect de la tradition prenait alors un sens littéral, positiviste (?) (quoi qu'avec bien des exceptions), loin du romantisme lyrique avec lequel certains proches de Sangnier purent exalter la communauté retrouvée des Frères en Dieu<sup>88</sup>.

À ne s'en tenir qu'à ces deux pôles, qui orientèrent les sensibilités extrêmes de l'Église de France alors qu'il n'est pas si simple d'établir rigoureusement les lignes de partage (pôles entre lesquels du reste beaucoup oscillèrent, aux quels on prit un peu de ceci ou de cela davantage), il est tout à fait surprenant de constater à quel point le Scoutisme catholique put sembler participer concurremment de l'un et de l'autre à ses débuts.

« Put sembler participer », en effet. Car il n'émanait d'aucun en particulier. L'importance de Jacques Sevin aux sources du Scoutisme catholique français tient en grande partie à ce que le projet dont il rêva et la pédagogie qu'il mit en œuvre réalisèrent cet étonnant syncrétisme (dont je signalais en commençant la portée), entre la méthode britannique et un univers de spiritualité, de culture et d'enjeux foncièrement propres à la France. Si le P. Sevin mit un point d'honneur à être au plus près fidèle, dans les grandes lignes, au Mouvement international, s'il n'hésita pas à se mettre à l'école de ce qui avait été réalisé outre-Manche, il ne se contenta jamais d'en proposer un simple démarquage.

Mais le syncrétisme qu'il réalisa ne concernait pas seulement l'intime union d'une pédagogie et des aspirations profondes du catholique et du Français : il intéressait aussi les différentes sources auxquelles puisait, de façon parfois contradictoire, son Église. C'est du reste ce qui rend son étude délicate et fait du système des représentations Scoutes catholiques dans les années vingt et trente un ensemble d'une complexité et d'une richesse sans équivalent dans l'Église de France.

Certes, les productions intellectuelles d'autres mouvements, d'autres œuvres, ces mouvements et œuvres elles-mêmes eurent incontestablement une postérité de plus d'envergure, certaines branches de l'Action catholique spécialisée notamment. Ce fait explique en grande partie pourquoi l'originalité de l'univers mental du Scoutisme catholique n'a jamais été étudiée en profondeur, quelle que soit la pertinence de perspectives novatrices comme celle d'un Philippe Laneyrie, traceur de routes. Les J.O.C., J.A.C., J.E.C.,

---

<sup>88</sup> On ne peut observer sans surprise la commune source où puisèrent deux courants de pensée qui allèrent en s'éloignant sans cesse l'un de l'autre. Cette remarque d'ordre général conduit à une autre du même ordre concernant le scoutisme catholique proprement dit : que le projet de « chrétiens en démocratie » (qui mit fin au rêve de « retour à la Chrétienté »), porté par les « réformateurs » de 1963-64, ait pu s'enraciner dans une pratique antérieure qui en était tout à fait éloignée n'est pas sans poser des questions sur lesquelles on reviendra plus longuement.

nées plus tard, furent d'exceptionnelles tribunes où se formulèrent peu à peu les grandes questions, *hic et nunc*. Cependant, plus sérieuses, plus ciblées, plus directement en prise avec la réalité sociale dans laquelle on voulait s'insérer, les idées qui s'y manifestèrent n'entraînèrent pas au point qu'elles le firent dans le Scoutisme catholique un travail de fond sur les représentations, impliqué chez les S.d.F. par leur fonction très particulière d'éducation, par un public quantitativement le plus nombreux (enfants et pré-adolescents), par un recrutement social assez diversifié (au moins dans une certaine mesure) et par des inspirations fort hétérogènes.

Je ne souhaite pas survaloriser le P. Sevin. Il fut un inventeur, au sens propre. Il fut aussi un initiateur. Il établit un canevas général. Mais sur ce canevas, ses contemporains et ses successeurs brodèrent leurs propres ajouts, sans du reste en dénaturer la conception d'ensemble, même si en pratique des inflexions de sa mise en œuvre existèrent, nombreuses. À un Jacques Sevin méconnu on ne saurait opposer un Jacques Sevin seul en lice. Reconnaissons cependant la solidité de son travail : car ce ne fut que dans les années cinquante que les dirigeants d'alors en perdirent le fil et qu'il commença à s'effiloche, à la fois usé et de plus en plus décalé.

Peut-être serait-il temps d'aborder l'étude de cet édifice que bâtirent le P. Sevin et les autres dirigeants S.d.F., édifice souvent d'imaginaire, mais intellectuel aussi, quoiqu'ils s'en défendissent parfois. Mais comme il me paraît nécessaire de créer, même dans un ouvrage de ce genre, un petit suspens susceptible d'aiguiser l'intérêt du lecteur, on y surseoir. C'est qu'aussi de nouveaux acteurs vont entrer en scène à partir des années 30 et tenir leur rôle dans l'édification du complexe idéologique avant que n'éclate la guerre.



## 1.3. Une aristocratie de la « race » et du Verbe

### 1.3.1. L'aristocratie du nom

« Race ». Aujourd'hui le mot fait sursauter, et son usage ici est quelque peu provocateur, quoiqu'il soit nullement en relation avec une connotation « raciste ». Pour de nombreux responsables Scouts catholiques de l'époque cependant, le terme, que l'on peut rapprocher du mot allemand *Volk* par la charge émotionnelle, la représentation historique dont les racines plongent loin dans le passé et le poids culturel qui s'y trouvent, était usuel et signifiait exactement « lignée » lorsqu'ils évoquaient les héritiers de l'ancienne noblesse.

Or un certain nombre de ces dirigeants n'usaient pas du mot de manière métaphorique : pour ceux-là, parler de la « Race française » revenait à confondre lignée (héritage collectif) et lignage (héritage familial) et à parler d'eux-mêmes : la proportion de Chefs d'origine noble dans l'entourage du chanoine Cornette aux premiers temps du Mouvement est en effet chose frappante.

Comment expliquer alors que des représentants de vieilles familles aient plus particulièrement recherché une responsabilité au sein des Scouts de France et pourquoi ces offres de service furent-elles si sympathiques au chanoine Cornette (lorsqu'il ne suscita pas directement des vocations) ? On entrera ultérieurement dans le détail, mais disons tout de suite que certaines des raisons durent être d'ordre représentationnel. Par tradition familiale on ne pouvait par exemple qu'être sensible à une volonté de ressusciter une chevalerie, au mot d'ordre : « servir », au thème de l'élite. Beaucoup de ces « grands noms », pour rester d'autre part fidèles aux valeurs ancestrales, assumaient dans l'armée des commandements supérieurs ; d'autres conservaient des splendeurs passées assez de lustre pour demeurer des notables au sein d'une société bourgeoise encore vaguement marquée du syndrome d'illégitimité<sup>89</sup> : tous, en tout cas, s'affirmaient catholiques rigoureux. Ces raisons, brossées à gros traits, n'expliquent-elles pas l'engouement de ces messieurs pour les Scouts de France et la « séduction » qu'ils purent exercer sur le chanoine Cornette ?

Parmi ces gentilshommes à avoir été accueillis à bras ouverts et à s'être voués au Scoutisme catholique, Louis, général comte de Maud'huy, se place au tout premier rang.



Le général Louis de Maud'huy

<sup>89</sup> Cf. la floraison encore jolie de particules achetées ou simplement indues mais affichées des premières décennies du XX<sup>e</sup> s.

Né à Metz en 1857, Louis de Maud'huy était à la fois un officier supérieur couvert d'honneurs et un éminent notable. Saint-cyrien, professeur à l'École de guerre où Philippe Pétain fut son adjoint, il commanda la X<sup>e</sup> armée lors de la « course à la mer » en 1914, puis à Verdun. Passé au cadre de réserve en juin 1918, il est nommé après l'armistice gouverneur de sa ville natale, se présente avec succès aux élections législatives de 1919 pour le Bloc national et, l'année suivante devient membre du Comité directeur de la Ligue des patriotes de Barrès. Ce fut à ce moment que le chanoine Cornette le contacta et qu'il devint premier Chef-Scout catholique.

Ce ne fut évidemment pas le technicien du Scoutisme que l'on apprécia en Maud'huy, mais le Grand Soldat, le Grand Nom et le catholique « social », toutes choses qui faisaient de lui, à tout prendre, un Chef presque aussi prestigieux que Baden-Powell, toutes choses qui permettaient de le rendre exemplaire : Jacques Sevin, dans le premier chansonnier des Scouts de France, *Les chants de la route et du camp* publié en 1921, sut se saisir du personnage pour composer un hymne au « héros » quasi éponyme des Scouts de France :

« *Soldat de vieille roche,*  
« *Joyeux et débrouillard,*  
« *Sans peur et sans reproche,*  
« *C'est un nouveau Bayard.*  
« *Aussi, sans défaillance,*  
« *Amis ressemblons lui,*  
« *Au premier Scout de France,*  
« *L'Général de Maud'huy. »*

Mort quelques mois après son entrée en fonction, Louis de Maud'huy n'a pu, on l'a déjà remarqué, imprimer sa marque ni préciser l'orientation d'une fonction qui, face à Jacques Sevin et à Antoine Cornette, ne devait pas peser bien lourd. Était-elle pourtant destinée à n'être qu'honorifique ou mythique ? Le successeur désigné, Arthur Guyot d'Asnières de Salins montra que non.



Le général Arthur Guyot d'Asnières de Salins

Le général de Salins était de quelques mois seulement le cadet de Louis de Maud'huy qui le considérait tout à fait comme un *alter ego*<sup>90</sup>. « *Quelques heures avant de mourir, écrit le chanoine Cornette, le général de Maud'huy, notre premier Chef, songeant à l'avenir de ce Mouvement des Scouts de France (...), me regardant fixement, me dit avec ce ton de commandement qui donnait à sa parole un accent irrésistible : -Prenez Guyot de Salins. C'est un Breton. Et comme je paraissais attendre une explication, de Maud'huy répartit : - C'est un Breton, vous dis-je... Nous autres, les Lorrains, nous sommes de la même famille, de la même lignée*<sup>91</sup>, nous sommes les Bretons de l'Est... Eux, ce sont les Lorrains de L'Ouest. »<sup>92</sup>

Derrière l'apparente naïveté de cette symétrie singulière, se cachait l'appréciation d'un homme de devoir, de religion, d'ordre par un autre, d'un gentilhomme et d'un militaire par un pair.

Les deux hommes du reste faisaient plus que s'estimer : ils étaient amis, d'une amitié qui remontait à 1877, date à laquelle ils se connurent à Saint-Cyr.

Arthur de Salins était né en 1857, la même année que Maud'huy, à Auray. Plus encore que celle de Maud'huy, sa famille est ancienne et fait remonter ses « titres de croisades » à 1249. Parmi ses ascendants, six Chevaliers de Malte... Ce n'était pas là une quelconque noblesse d'empire, et l'on peut penser que le jeune Arthur, en dépit de ses parties de « soule » (sic) avec les petits paysans du voisinage, ne dut jamais l'oublier. Il confessa que très jeune la mer l'attira. Il commença par faire le Robinson dans les bois de la propriété familiale sur le golfe de Quiberon<sup>93</sup> puis, à mesure qu'il grandit, il envisagea peu à peu d'y orienter sa carrière future. Pourtant, ce sera Saint-Cyr, et non Navale. Opposition paternelle ? Toujours est-il que, dès l'achèvement du stage réglementaire à l'École de Joinville, il quitte les Chasseurs à pieds et opte pour l'Infanterie de marine. Il sera « Marsouin ».

C'est ainsi qu'en février 1883, il s'embarque sur l'avis Le Cher et, après une centaine de jours de traversée (« *voyage épique, dira-t-il, au cours duquel je satisfaisais pleinement ma passion de la mer et mon désir de voir autre chose que la vieille Europe* »<sup>94</sup>) il débarque à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie.

L'île était encore sous gouvernement militaire, la dernière grande révolte canaque remontant à six ans. S'y trouvait le bagne célèbre où furent déportés tant de Communards (Louise Michel l'avait quitté trois ans auparavant). Les conditions de vie ne devaient pas y être riantes, mais Salins, jeune lieutenant taciturne, sembla s'y plaire. Peu après son arrivée, il fut désigné pour pacifier l'île de Maré (archipel des Loyauté), où il ne se borna pas à exercer la répression, construisant des routes et participant aux côtés de deux frères maristes à l'évangélisation de l'île sur laquelle il resta six mois. A la tête de ses Marsouins, il participa ensuite à une opération de police dans les Nouvelles-Hébrides, consécutivement à

---

<sup>90</sup> Pour la biographie du général de Salins, j'ai utilisé : *Nos interviews : le Chef-Scout général de Salins* in *Le Scout de France* août 1927 n° 6 ; *Le général de Salins fête son dixième anniversaire de Chef-Scout de France* in *Le Scout de France* août 1932 n° 137 ; Henri Gasnier, commissaire général : *Le général Guyot d'Asnières de Salins, Chef-Scout de France (1921-1936)* in *Scout*, septembre 1936 n° 65 ; Jacques Michel (ps. de M. de Lansaye) : *Notes et Souvenirs* in *Scout* septembre 1936 n° 65 ; *Adieu au général de Salins* in *Le Chef* octobre 1936 n° 136 ; Loup Blanc (ps. de L. Goualle) : *La belle vie du général Guyot d'Asnières de Salins* in *Le Chef* novembre 1936 n° 137 ; Jean Breton : *Le Scoutisme du Chef-Scout*, ibid.

<sup>91</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>92</sup> *Adieu au général....*, ibid. p. 579.

<sup>93</sup> Véritable « passage obligé », l'évocation de la jeunesse aventureuse de tous les dirigeants des SdF cherche à établir une sorte de « prédestination » au scoutisme. Cela dit, il faut tout de même supposer chez ces hommes qui abordaient la soixantaine en 1920 (Maud'huy, Salins, Cornette) un reste d'esprit d'aventure et d'indépendance, car ni pour le militaire galonné ni pour l'ecclésiastique respectable, aller faire le « boy-scout » ne devait relever de l'évidence à l'époque.

<sup>94</sup> *Le général de Salins fête son dixième anniversaire...* ibid. p. 255.



un acte de cannibalisme, et il fut en cette occasion chargé d'une mission... archéologique sur l'île de Spiritu-Santo. En 1886, il rentra en France via l'Australie.

Après un an passé en Allemagne à étudier la langue, le capitaine de Salins est nommé Chef du Bureau militaire du Gouvernement de la Guadeloupe, puis participe à des tournées d'inspection en Guyane, en Martinique, au Sénégal.

En 1894, il entre à l'École de guerre. Deux ans plus tard, il est affecté à l'état-major général des troupes d'Indochine en tant que Chef du bureau des Opérations. C'est là qu'il se lie avec Hubert Lyautey, alors Chef d'escadron, et Emmanuel Rousseau, qui deviendra Commissaire chez les Scouts de France. Il participe activement à la pacification du Yethé, du Song-cau, de la Haute-Rivière-Claire, du Song-chaï, du Haut-Fleuve-Rouge et de la région de Cho-bo.

De retour en France en 1899, il passe une année au quatrième Régiment d'Infanterie de marine à Toulon, pour repartir vers le Tonkin, sous-Chef d'état-major du corps d'occupation de l'Indochine. En 1901, il prend le commandement du cercle de Murray à la frontière du Quang-ton, en pleine insurrection Boxer. Il y restera trois ans.

1903, il est de nouveau en France, lieutenant-colonel des Marsouins de Rochefort ; 1904, retrouvailles avec le Tonkin où le gouverneur Paul Doumer le place au commandement de la région militaire de Haute-Rivière-Claire (d'une grande importance économique) dont il favorise l'infrastructure routière. Poursuivant son va-et-vient, il est à Rochefort, colonel, en 1908, puis il part pour Brest où il séjourne jusqu'en 1910.

En janvier de cette année-là, il est mis à la disposition du général Gallieni, et devient Chef de la Section d'Études du Comité de Défense des Colonies. Mais l'outremer lui manque, et en avril 1914, il s'embarque pour Madagascar, où il ne restera que cinq mois : la première guerre mondiale vient d'éclater, et la France mobilise.

Il prend aussitôt le commandement du cinquante-cinquième Régiment d'Infanterie. Il devra attendre 1916 pour commander les troupes coloniales qu'il connaît bien.

Depuis le début du conflit, il est à Verdun, et c'est sur la cote 304 qu'en avril 1916 il se retrouve sous les ordres du général de Maud'huy, qui a lui-même retrouvé son ancien adjoint Philippe Pétain. A la tête de ses « Turcos », Salins reprend le fort de Douaumont, le 25 octobre, puis le fort de la Malmaison du Chemin-des-Dames et enfin la côte du Poivre, victoires qui lui valent d'être fait Commandeur puis Grand-Croix de la Légion d'Honneur.

Mais, devenu général de division, il atteint la soixantaine, et après un an de sursis qui lui permet, sous Mangin, de participer à la seconde bataille de la Marne, il est nommé général commandant de corps d'armée avant d'être envoyé en inspection en Algérie, puis en Tunisie. En 1919 il est versé dans la réserve.

Cependant le général de Maud'huy l'a sollicité, et il entre au Conseil directeur de l'association naissante des Scouts de France. Les revues S.d.F. se sont évidemment plu à souligner le parallèle entre la carrière coloniale de Baden-Powell et la sienne. Mais il y a aussi la gloire militaire, l'entregent, et surtout sa foi que l'on dit très profonde. Les caractéristiques qui faisaient de Maud'huy une sorte de Baden-Powell catholique et français, un symbole autant qu'un garant, sont aussi les siennes :

*« Camarade de promotion et ami intime du général de Maud'huy, son émule d'honneur et de foi chrétienne, et son compagnon de gloire dans la Grande Guerre, le général de Salins nous a été légué, on peut le dire, par notre premier Chef-Scout dont il perpétuera parmi nous le culte et les traditions. Son activité, son dévouement, les*

*services qu'il a rendus aux Scouts de France, à qui il apporte son affection, tout nous assure que sa présidence sera l'ère des réalisations fécondes et de la marche en avant. »<sup>95</sup>*

Ainsi, ce qui avait séduit en Baden-Powell, ce qui avait permis aux pionniers catholiques d'étudier et d'adopter sa méthode, se retrouvait bien chez Salins (catholicisme en plus) et suscitait donc l'enthousiasme. Il faut dire qu'à l'époque on était volontiers lyrique.

Salins pourtant n'avait rien du charisme du *Chief-Scout-of-the-world*. On a dit son mutisme. Cela n'allait pas sans quelques brusqueries :

*« Les Chefs ne le voyaient pas venir sans un peu d'appréhension. Devant la troupe au grand complet, il leur disait sans ménagements certaines vérités. »<sup>96</sup>*

L'homme apparaît aussi fort tatillon :

*« Bonjour !... Où est le Scoutmestre ?... Ah, te voilà. Je vois que tes garçons portent sur la chemise des croix brodées. Moi, tu sais, je conseille toujours les croix de drap, elles coûtent quarante centimes au lieu de un franc vingt. Le Scout est économe. »<sup>97</sup>*

Ces observations sèches et minutieuses<sup>98</sup>, d'abord notées sur un petit carnet noir, ne suscitèrent pas toujours l'enthousiasme : Jean Breton, auteur de cet article conçu comme un hommage, l'atteste avec une honnêteté méritoire :

*« L'homme du détail, toujours attaché à souligner, sans plus de précautions oratoires que de ménagement pour personne, ce qui ne va pas, tournant sans cesse dans le même cercle de préoccupations en apparence un peu terre à terre, c'est ainsi que le général de Salins pouvait apparaître au premier regard. »<sup>99</sup>*

Et il ajoute un peu plus loin :

*« Peut-être, en certains cas exceptionnels, ses interventions pouvaient-elles créer quelque malaise passager. Peut-être aussi était-il plus attentif à la formation du technicien qu'à celle, d'ailleurs plus complexe, de l'éducateur. »<sup>100</sup>*

On comprend que des heurts assez vifs aient pu se produire entre un tel homme, qui ne devait guère supporter la contradiction, et un P. Sevin qui, quoique plus jeune mais fort de sa compétence, ne devait pas non plus s'en laisser conter. Et ce d'autant moins que le général apparaît surtout comme le contraire d'un concepteur :

*« Sa conception du Scoutisme ? Si l'on entend par là une vue rationnelle qui serre tous les éléments du problème, une philosophie, on peut dire qu'il n'en avait pas. Dans la mesure où cette opinion est fondée, il faut toutefois se garder d'en conclure chez lui au mépris ou à l'ignorance des grandes questions de fond que pose un*

<sup>95</sup> Article non titré sur le nouveau Chef-Scout de France in *Le Chef* mars 1922 n° 1, p. 1.

<sup>96</sup> *Le Scoutisme du Chef-Scout...* op. cit. p. 33.

<sup>97</sup> Ibid.

<sup>98</sup> En l'occurrence, celle-ci vaut leçon : le Chef-Scout est économe, il montre l'exemple.

<sup>99</sup> Ibid., p. 34. L'art de l'euphémisme masque mal une réalité qui devait être plus que rugueuse. La carrière de Salins n'en avait pas fait un gentil pédagogue. Mais il fallait rester attaché au symbole...

<sup>100</sup> Ibid. p. 35. Lucien Goualle, dans ce style interpellatif que l'on retrouvera en maintes circonstances, dresse un constat voisin : *« Tu l'as sans doute vu, et avoue-le, tu n'as pas toujours conservé un souvenir formidable du passage du Chef ; je te comprends, le Chef est humble, effacé, silencieux, il aime peu à se faire admirer et briller »*, in *La belle vie...* op. cit., p. 12. Cette « humilité » pouvait ne pas être de commande : elle est parfois la manifestation authentique d'un orgueil supérieur. Quoi qu'il en fût, le général revêtit quelques années avant sa mort l'habit blanc des Tertiaires dominicains, probablement inspiré par le P. Forestier, très actif chez les SdF depuis son retour à Paris.

*Mouvement comme le nôtre. Cet homme d'action, sans beaucoup prendre part aux discussions d'idées, les écoutaient volontiers. »<sup>101</sup>*

Cela dit, tel qu'il apparaît, abrupt, silencieux, obstiné aussi –breton ?–, Arthur Guyot de Salins, l'organisateur, a poursuivi pendant les quatorze années de sa direction deux objectifs précis : en premier, assurer la croissance du Mouvement, au prix parfois d'expériences pas toujours heureuses, conséquences, la plupart du temps, du choix de Chefs insuffisamment préparés. Cet état de fait est étroitement lié à un second souci : pallier impérativement la carence en cadres. C'est que pour Salins la croissance entraînait la croissance. Fort bien : mais pour soutenir le rythme, on dut accepter des Chefs trop jeunes, inaptes parfois à assumer une fonction éducative ou venus au Scoutisme pour des raisons fort éloignées des buts de l'association. Cette situation impliquait un considérable effort de formation-sélection, qui entraîna la multiplication des camps-écoles locaux ou nationaux et constitua une raison de plus pour faire éclater le commissariat à la formation des Chefs et écarter Sevin.

Quoi qu'il en soit, le mot d'ordre des journées nationales de 1932 : « *Soyez des conquérants* », inlassablement repris et qui était de lui, résume assez bien son état d'esprit et ses intentions, et l'ensemble de ses interventions dans les revues en témoigne, autant que de sa ténacité à les faire prévaloir. Finalement, Guyot de Salins incarna tout à fait la représentation idéale du Chef qui élaborait progressivement, il fut le côté tangible de l'idéologie du Mouvement en maturation, à ceci près qu'il lui manqua toujours le panache.

Or de panache, d'autres Chefs laïcs du reste tout aussi titrés et par ailleurs fort déferents, n'en manquaient pas.



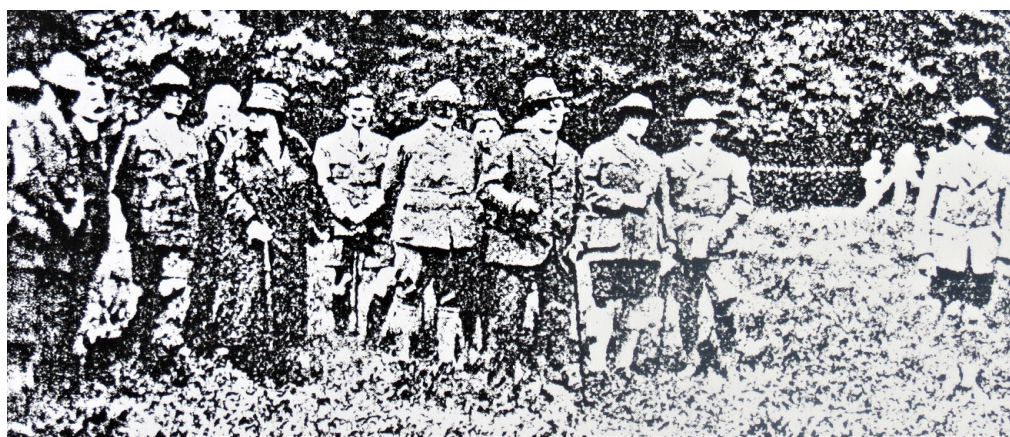
Bernard de Kergorlay

J'ai déjà évoqué la silhouette de l'infatigable et omniprésent bras droit d'Antoine Cornette depuis le temps de la Réunion d'Eylau, Edouard de Macédo, qui fut brièvement Secrétaire général (poste qu'il tenait de Sevin et qu'il laissa à Goualle), puis Commissaire-délégué auprès du Chef-Scout, commissaire national de la Route, commissaire-adjoint du Chef-Scout et commissaire des publications, tout en restant le responsable de la plus importante province de la fédération, l'Île-de-France, assisté qu'il fut alors par le général de

<sup>101</sup> *Le Scoutisme du Chef-Scout...* op. cit. p. 37.

la Porte du Theil. A un moindre échelon, il faudrait évoquer aussi le rôle du comte Bernard de Kergorlay, mort en février 1937, qui fut Commissaire-adjoint du Chef-Scout lorsque Macédo s'intéressa au Louvetisme puis au Routisme, vice-président de l'association, administrateur délégué, et commissaire international. Pour n'être pas une figure de premier plan, Kergorlay fut un de ces hommes dont l'influence indirecte dans le domaine des relations publiques est souvent négligée. On ne saurait non plus oublier le très monarchiste Maurice de Lansaye, secrétaire du commissaire fédéral puis général, le commandant Lhopital, et très actif Chef dans le centre de Paris ; Lansaye fut le premier auteur à publier sous forme de feuilleton des fictions Scoutes de quelque tenue et le codirecteur avec André Noël, qu'il remplaça à la tête de la rédaction de *Scout* en 1932, de la collection Feu de camp lorsque l'éditeur De Gigord décida de lancer le genre particulier que Pierre Delsuc avait contribué à créer avec le roman : *La rude nuit de Kervizel* (publié chez Spes en 1928 après avoir été suscité par le chanoine Cornette lui-même).

Parmi les Commissaires et Chefs qui jouèrent un rôle au sein du Quartier général dans les années vingt et trente, on note encore Pierre de Montjamont, M.M. de Saint-Rémy, de Clermont-Tonnerre, de Vulpian.. Quant aux sympathisants « à particule » qui mirent leur agent, leurs châteaux, leurs parcs, leurs loisirs ou leurs relations à la disposition du Mouvement, ils furent très nombreux et plus souvent remerciés officiellement que d'autres. Parmi les nobles hôtes des Scouts de France on note ainsi pêle-mêle les noms de MM. Brac de la Perrière, de Prémont et de Moussac, le colonel de la Jonquière, les barons de Chanchevrier et de Fontmagne, le vicomte d'Argens, le comte Wladimir d'Ormesson et le général comte de Pelletier de Woillemont, le duc d'Audiffret-Pasquier<sup>102</sup> ; M<sup>mes</sup> les vicomtesses de Saint-Venant et de la Panouse, la comtesse de Montalembert, la princesse Murat... Parmi les responsables locaux ou provinciaux on remarque MM. Michel de Chivre, de Maigret et du Mas de Paysac, d'Esclaibes de Ribes, de Castet et Alain d'Andorre de Sériège (jeune Chef mort à vingt et un ans et donné comme modèle de chevalier), les barons Cavrois de Saternault et de Noirmont (déjà cité), les comtes Chandon-Moët, de Rochambeau, de Thuy, de la Porte du Theil... Écrivirent enfin dans les revues Roland de la Villesbrune ou Noël de Livrel, sans parler de ceux dont on a déjà cité les noms.



Des soutiens prestigieux : au centre le maréchal Foch, à sa dr. le Commissaire de Moussac et la vicomtesse de la Panouse, à sa g. les Commissaires Lhopital et de Kergorlay, au château de Sillery

<sup>102</sup> Noms relevés de façon attentive mais sans souci d'exhaustivité dans *Le Scout de France* entre 1923 et 1930. A partir de la transformation du journal suite à des démêlés de l'association avec son éditeur Alexis Redier (1934), celui-ci sera plus instructif (conseils divers pour les camps, les badges, les diverses activités...) et distrayant (le nombre des fictions augmente) qu'informatif.

On pourrait opposer à cette liste qu'un nom n'est qu'un nom, pour aristocratique qu'il se donne à être, et que cela ne préjuge en rien de la sensibilité ou des opinions de ceux qui les portent. C'est bien évident. Et pourtant, à constater la fréquence des patronymes nobiliaires parmi ceux des responsables du Mouvement d'alors, fréquence sans rapport avec la proportion des familles nobles dans la société française, on n'a pu s'empêcher de se demander s'il n'y a pas là un fait qu'il fallait interroger plus avant.

D'un P. Sevin exaltant la reviviscence d'un ordre chrétien à un chanoine Cornette revenant si souvent sur l'alliance des Francs et de l'Église romaine au bord du baptistère de Reims, d'un général de Maud'huy dont on vante la gentilhommerie à un Maurice de Lansaye qui se plaît à présenter la Révolution française sous ses dehors les plus sombres en des termes outrés, du général de Salins au Commissaire de Macédo qui communient au même enthousiasme lorsqu'ils évoquent la reconstitution d'une élite, on voit bien se dessiner une nébuleuse d'hommes archaisants dans leurs références, rêvant chevalerie et (re)conquête, union surnaturelle du Peuple en Chrétienté et riants bocages plutôt que murs d'usine.

Depuis l'échec d'une seconde Restauration, des représentants de la noblesse de France pouvaient se sentir orphelins de l'Histoire, et le triomphe de la ploutocratie radicalisante ne fit qu'approfondir leur deuil quand bien même l'espoir de renouer avec la prééminence sociale aurait été définitivement relégué au rang des nostalgies. L'apparition d'un Mouvement voué au retour d'une France chrétienne et à son service suscita souvent des sympathies plus profondes que ne les suscitaient d'ordinaire les sollicitations à participer aux « bonnes œuvres » convenues. Et puis, avec « la méthode », des traditions quelque peu percluses ne prenaient-elles pas un bain de jouvence, tandis que l'on campait au grand air des campagnes, au creux des vallons, à l'ombre des châteaux, respectueux des sonneries d'angélus et finalement bien loin des mondanités devenues trop bourgeoises ? Peut-être le Scoutisme catholique représenta-t-il aussi pour certains l'occasion d'un engagement autrement qu'individuel, et qu'ils reconnurent un idéal de vie propre à leur ancien état sans qu'ils fissent le part de l'illusion.

Il ne faudrait cependant pas caricaturer. On a déjà pu se rendre compte que les S.d.F. n'étaient pas un Mouvement composé exclusivement d'aristocrates, dont le poids diminua du reste très vite au moins au Q.G. après 1945 (je sais une troupe du XVII<sup>e</sup> arrondissement dont l'encadrement, en 1964 encore, était noble pour moitié, mais c'est un cas d'exception). Cela dit, il n'apparut guère (dans les prises de position officielles) de divergences nettes entre les Chefs titrés et un Paul Coze, par exemple, Commissaire de la branche Scouts-Éclaireurs de 1932 et 1934, premier C.P. à Saint-Honoré, premier assistant de Sevin à Chamarande, un Michel Blanchon, cet Assistant-Scoutmestre qui avait accompagné le jésuite à Gilwell-Park et qui succéda à Coze jusqu'à la guerre, un Pierre Delsuc, adjoint de Blanchon et pédagogue du jeu... Ils participaient au premier chef de l'ensemble des représentations dans lesquelles se reconnurent immédiatement (et peut-être instinctivement) les aristocrates de naissance, et ceux-ci comme ceux-là travaillèrent inlassablement à ce qu'elles fussent mises en œuvre. L'« élitisme » en faisait partie.

L'élitisme comme exigence pédagogique prenait sa source outre-Manche, je l'ai rappelé. Mais l'implantation en terre française et catholique lui conféra une personnalité et une force telles qu'elles n'entraient pas dans les desseins du fondateur britannique. On retrouve cependant une dualité dont j'ai précédemment évoqué l'existence à propos du catholicisme social.

D'un côté, il y eut pour qui l'élite se puisait dans la masse. De l'autre, ceux pour qui elle se trouvait en latence au sein de l'élite sociale. Dans un cas, plus proche dans son essence sinon dans sa forme de l'idée britannique telle qu'elle s'épanouira après-guerre<sup>103</sup>, il s'agissait d'utiliser les vertus vitales du peuple, dévoyées par la civilisation « matérialiste », il s'agissait donc de former les meilleurs selon la Nature afin de les amener à leur plus haut degré d'excellence pour la Société, bref, il s'agissait de promouvoir. Pour les seconds, au contraire, il était impératif de partir de la sélection sociale préexistante pour pallier l'action néfaste de cette même civilisation « matérialiste » (identité de constat), afin de restaurer des vertus qui se seraient perdues, et, dans ce cas, conforter. De même que certains clercs Scouts recherchèrent dans la tradition l'inspiration, l'« esprit », et d'autres la lettre, de même certains laïcs voulurent une aristocratie du mérite tandis que d'autres défendirent d'abord un état de fait<sup>104</sup>, mais plus nombreux furent ceux, clercs ou non, à composer avec les extrêmes selon leur sensibilité ou les situations particulières, dans ce cas comme en d'autres. Ainsi vit-on souvent coexister plutôt que se bien mêler des patrouilles ou des troupes « populaires » et des patrouilles ou des troupes « secondaires ». Ambiguïté du représentationnel, et des pratiques s'y enracinant, pour peu qu'on veuille y regarder de près.

S'il n'en reste pas moins qu'en dépit de ces deux positions extrêmes l'élitisme scout servait l'unique projet, entrant dans l'édifice des valeurs de l'ordre rêvé, il n'est également pas moins vrai que de ce balancement deux orientations divergentes pouvaient surgir selon les circonstances. Qu'en particulier l'élite sociale, même « revivifiée » par le Scoutisme de ses enfants, se montrât incapable d'assumer ses responsabilités aux yeux de la collectivité nationale toute entière, et l'une des interprétations de l'élitisme pourrait l'emporter sur l'autre..

### 1.3.2. L'aristocratie du Verbe

Jusqu'à présent, aristocratie issue de la masse ou aristocratie issue de l'élite sociale, n'a été envisagé que l'aspect « temporel » des choses. Or il est un personnage qui vécut surtout pour leur versant spirituel et qui, par la nature même du magistère qu'il exerça, a incarné au sein des Scouts de France ce que j'ai nommé l'aristocratie du Verbe, ce pouvoir d'influence éminente de l'enseignement par la Parole inspirée autant que par l'Exemple. Il fit passer sur le Mouvement et en lui un grand souffle ; mais s'il est vrai que cette force entraîne, elle n'est pas parfois sans danger lorsque le souffle gonfle les voiles d'esquifs trop légers ou mal commandés...

Ce personnage fut un franc-tireur au sein des Scouts de France, trop indépendant pour se plier à quelque règle, oublieux ici de rendre la copie d'un message aux journées nationales (1932), incapable de masquer son ennui lors des rassemblements<sup>105</sup>, traitant les

<sup>103</sup> Philippe Laneyrie l'a fort bien montré p. 24 et 25.

<sup>104</sup> Cette distinction clercs-laïcs n'est pas une opposition tranchée : le P. Sevin, encore lui, et dans une moindre mesure le chanoine Cornette embrassèrent l'ensemble de la problématique des représentations. mais après eux les rôles se spécialisèrent davantage : aux uns la spiritualité, aux autres la pédagogie et l'administration. Cependant même alors il n'est pas de « domaines réservés ».

<sup>105</sup> Pour l'évocation du P. Doncœur, je me suis servi de l'hommage très complet que lui rendirent les *Cahiers Sainte-Jehanne* novembre 1961 et de l'ouvrage de Pierre Mayoux *Paul Doncœur, Aumônier militaire*, Presse d'Île-de-France, 1966.

A propos de quelques-unes de ses « impertinences », commises probablement non sans malice (sinon sans ironie), son fils spirituel, Marcel Forestier, écrit dans les *Cahiers* :

« Je ne l'ai jamais vu sur l'estrade des notabilités au cours des Journées nationales. Il dormait volontiers pendant les conférences, mais avec dignité, avec art achevé de paraître attentif. Puis brusquement, alors qu'on s'y attendait le moins, il intervenait. c'était le plus souvent passionnant. Cela n'avait pas toujours un rapport immédiat avec ce que l'on disait, les présidents-nés étaient déconcertés. Ils y auraient facilement vu de la désinvolture (auraient-ils eu tort ?). Il faut avoir entendu le Père parler des « pontifes » : 'Soyons sérieux, soyons graves, soyons ennuyeux'... ».

« Et puis on apprenait, les Journées finies, que le tiers des Chefs et des Cheftaines étaient partis avec lui, pèlerins de quelque haut lieu.



membres du Q.G. avec désinvolture, mais toujours pardonné tant était grande son emprise et forte sa détermination à ne pas se laisser entraver, qualité (ou défaut ?) que le P. Sevin eut trop pour ne pas irriter, et pas assez pour dominer les « impatiences » que cela provoquait. Il est vrai qu'on ne se passait pas aisément de quelqu'un de la notoriété et du charisme du jésuite Paul Doncœur et d'autant moins qu'on ne devait pas manquer de savoir que, si on l'avait par trop rappelé aux règles communes, il aurait pris d'autres routes afin de poursuivre son chemin.

Fut-il véritablement Scout de France ? Certes, le 25 mars 1925, après avoir été convaincu par Marcel Forestier, à la demande de Jacques Sevin, d'adhérer au Mouvement et d'y consacrer une part de son temps, « *au cours d'une cérémonie très émouvante, dans le silence de la nuit, le P. Doncœur prononça sa promesse Scout, devant le Tabernacle ouvert, et donna à chacun des Routiers la Bénédiction du Saint-Ciboire, après qu'il eut exprimé d'une manière prenante, les espérances qu'il mettait dans le mouvement Routier, en qui repose, pour une grande partie, les chances de régénération française* »<sup>106</sup>. Mais ce que dit là Marcel Forestier laisse planer un doute. Accueilli chez les Vaillants compagnons de Saint-Michel, cette troupe pionnière, de quoi Doncœur parle-t-il dans sa courte profession de foi ? Du mouvement Routier, qui n'est alors qu'une expérience en marge du Scoutisme et qui, dans l'acceptation de l'époque, concernait essentiellement les douze-dix sept ans : les « petits » ne l'intéressent pas. Pas plus que la méthode. Ce qu'il retient dans l'appellation « Scout de France » c'est la France, dans le Scoutisme catholique le projet de « retour en chrétienté » (titre d'un ouvrage qu'il publiera en 1933), et dans le Mouvement l'opportunité d'insuffler à de grands Scouts le sens de l'exigence qu'il porte en lui. S'il connaît les œuvres de Baden-Powell, il en apprécie l'inspiration mais fait peu de cas de la forme. Il est du reste trop peu formaliste pour cela.

Trop peu formaliste ? C'est pourtant à voir. Dans l'expression même du P. Forestier transparait le sens aigu de la dramaturgie des rites dont fit toujours preuve Paul Doncœur, qui renvoyait une liturgie routinière devenue poussiéreuse. Mais attention aux formes ne dit pas formalisme. Doncœur mettait en scène mais en grandeur et en nature, au sommet du Golgotha ou des cimes pyrénéennes et non sous les voûtes noircies des églises néobyzantines.

Que l'on me pardonne ce piètre mot, il mettait en scène pour mettre en Cène, abolir des siècles d'alourdissement, et faire communier aux intentions premières telles qu'il les prêtait au Christ.

J'ai pourtant évoqué Jacques Sevin à son propos. Ce n'est ni par obsessionnel besoin de retrouver ce fondateur, en tout, ni par le fait qu'ils étaient l'un et l'autre jésuites. Séparés par deux ans à peine, ils connurent, quelques temps, des expériences si proches par les lieux et les dates qu'on peut se demander s'ils ne se rencontrèrent pas dès avant-guerre...

Un ancêtre de Paul Doncœur fut à Damiette avec Louis IX lors de la VII<sup>e</sup> Croisade, et il semble que celui-ci ait en récompense accolé Damiette à Doncœur. Vraie ou fausse, cette anecdote n'en est pas moins symbolique : croisade ; Saint-Louis ; chevalerie : quels patronages ! Et que cette tradition familiale ait été vivante, voilà qui peut déjà donner une idée de l'atmosphère qui entourait le petit Paul dès sa naissance, le 6 septembre 1880 à

---

« (...)

« *Il a même pu lui arriver, cédant aux impulsions de son génie inventif, de prendre des décisions plus graves et de nature à mettre les échelons supérieurs en difficulté. Mais Dieu sait qu'il le faisait innocemment* », p. 254. Innocemment, vraiment ?

<sup>106</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Les débuts des Scouts-Routiers à Paris* ; le « centre » Jean de Plessis in *Le Chef* mai-juin 1925 n° 28, p. 33.

Nantes, au moment même où le baron Jean-Marie Doncœur, son oncle, sous-préfet, démissionnait avec éclat pour protester contre les lois laïques...

Son père ? Georges Doncœur, un officier de cavalerie très pieux, qui ne rêve que de voir entrer son aîné à Saint-Cyr et lui sonne une éducation spartiate. A dix ans, le jeune Paul n'a plus rien à apprendre de l'équitation, de l'escrime ou du tir, et peut-être connaît-il mieux le quartier militaire que son propre foyer.

En 1891, son père est affecté à Verdun. Paul y est élève des Frères des Écoles chrétiennes puis il entre au collège, chez les jésuites de Reims où il reste jusqu'au baccalauréat.

A dix-huit ans il choisit de devenir lui-même jésuite, au secret désespoir de son père qui accepte pourtant son choix. Le 8 octobre 1898, soit deux ans avant Jacques Sevin, Paul Doncœur entre au noviciat de Saint-Acheul près d'Amiens. Noviciat qu'il quitte quelques mois plus tard que Sevin, pour se retrouver comme lui à Arlon, en Belgique. Mais Sevin quitte Arlon en septembre 1902 tandis que Doncœur attend la fin de l'année pour gagner Jersey où il fait sa Philosophie. A la fin de cette période de formation, il rejoint Florennes, probablement à la fin de 1905, où il est professeur de Rhétorique au collège Saint-Jean-Berchmans. Or Jacques Sevin y enseigne les langues depuis 1903. Ils seront donc dans le même établissement pendant l'année scolaire 1905-1906, et 1906-1907, car en 1907, Sevin part faire sa Philosophie à son tour, tandis que l'année suivante, Paul Doncœur est nommé au collège d'Enghien où il enseigne Philosophie et Théologie. Il en profite pour rédiger des essais sur... les philosophes médiévaux. Il est ordonné le 25 août 1912. Or en 1911, Jacques Sevin arrive à son tour à Enghien, où il fait sa Théologie : il paraît impossible que malgré deux années d'écart, les deux hommes ne s'y soient pas à nouveau côtoyés. Il est même possible que Paul Doncœur ait été le professeur de Théologie de Jacques Sevin. Quoi qu'il en ait été, je n'ai rencontré aucune mention d'une relation personnelle entre les deux religieux (d'un tempérament il est vrai bien différent), mais l'hypothèse est troublante.

Ce n'est pourtant pas cette éventualité en elle-même qui me paraît la chose à retenir des coïncidences de lieux et de dates : c'est le fait qu'avec leur éducation, leur sensibilité, leur caractère propres ils durent faire face presque au même âge au même défi, qu'ils reçurent une formation presque identique, imprégnée d'une même influence, et que l'un comme l'autre, mais chacun diversement, se montrèrent particulièrement marqués par un Moyen-Age idéalisé. De plus l'un et l'autre furent enseignants, proches de la jeunesse, et, en 1914, soucieux de s'engager comme aumôniers militaires. Mais tandis que Doncœur forçait la main aux autorités, remontant même jusqu'au ministère de la guerre grâce au P. de Grandmaison, Sevin mettra à profit la guerre pour jeter les bases des Scouts de France ...

Paul Doncœur abordait la guerre à trente-quatre ans. Ce fut pour lui l'occasion d'actes de bravoure et de dévouement qui lui valurent la Croix de Guerre avec palmes et étoiles, et la Légion d'Honneur. Marcel-Denys Forestier résuma parfaitement le souvenir que Doncœur laissa aux Anciens Combattants :

*« Je crois que tous ceux qui liront ce livre de P. Mayoux partageront le sentiment qu'a exprimé Roland Dorgelès, l'auteur des Croix de bois : j'avais une très haute estime pour le P. Doncœur, notre Aumônier à tous. Je suis heureux de le connaître mieux. Qu'il ait été la figure même de l'aumônier de guerre, que son rayonnement ait survolé l'aire de sa propre Division, se soit étendu à toutes les grandes unités*



rencontrées, rien ne peut le faire mieux sentir que cette affectueuse expression :  
'Notre Aumônier à tous'. »<sup>107</sup>



Les RRPP Marcel-Denys Forestier et Paul Doncoeur

Plus importante cependant est la façon dont il vécut la guerre. Son engagement passionné au cœur des combats, qui le fait être partout avec un apparent mépris du danger, qui le fait témoigner d'abord par sa présence et le pousse à se multiplier sans compter (si l'on doit suivre Pierre Mayoux) laisse à penser que la guerre fut pour lui une opportunité de réaliser le plus complètement possible l'idéal militaire hérité de son père, mais aussi et surtout l'idéal religieux qui le transcendait.



Le RP Paul Doncoeur aumônier militaire

Elle fut probablement son école de l'Absolu, à la fois des fins poursuivies et de l'intense manière de les vivre. Peut-on même parler d'exaltation secrète à l'évocation de cet état particulier qui semble l'avoir porté et qui marqua si fort même les incroyants qui l'approchèrent ? Dans son dédain ultérieur pour toute forme de convenance étroites, de rites sans élan, d'habitudes si anciennes qu'elles avaient perdu le sens authentique de la tradition, dans sa lutte contre une religiosité convenue oublieuse des exigences de la foi, on peut voir les traces d'expériences extrêmes vécues extrêmement. La vie de Paul Doncoeur paraît avoir été tout entière consacrée à ranimer puis à entretenir la Flamme, non pas uniquement la flamme du souvenir : la flamme du principe vital auquel il fut si sensible ;

<sup>107</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Un prêtre dans la tourmente*, commentaire ronéotypé et non daté du livre de Pierre Mayoux (archives Jean-Louis Foncine).

principe vital qui, à son tour, loin d'être uniquement vitaliste, prend sa source et trouve sa raison d'être dans le mystère de l'Incarnation<sup>108</sup>.

Pie Duployé, o.p., témoigne fort bien de tout cela lorsqu'il évoque le Paul Doncœur de l'immédiat après-guerre :

*Il avouait souffrir d'être devenu un 'plumitif', un 'scribe', un 'homme d'état-major' et Dieu sait que le combattant de première ligne qu'il était ne les estimait guère : 'Quand j'entends de mon perchoir le piétinement matinal des hommes qui vont à leur travail, je me dis que c'est fini, que je ne serai plus jamais de la troupe, de la piétaille qui travaille de ses mains, bouffe, blague, aime le gros rouge, se bat et meurt à tout coup.' Il redoutait de ne plus connaître la vie qu'à travers 'le papier imprimé'. Il avait fallu peu de mots pour que je comprenne à quel point il restait hanté par le souvenir de ses soldats morts. »<sup>109</sup>*

Hantise d'être coupé du rang (plus que du peuple, pour lequel Paul Doncœur éprouvera toujours et concurremment une réelle compassion et une profonde réserve) ; hantise d'être coupé de la terre même où ses compagnons tombèrent (Marcel-Denys Forestier atteste de la douleur que ce fut au P. Doncœur de s'arracher au « camp du Toutim » de la ferme de Wacques où il s'employa, dès l'armistice, à relever les cadavres des combattants disséminés sur des milliers d'hectares) ; tout amène à penser que, comme pour beaucoup, mais sans doute plus que pour beaucoup, les quatre années de guerre furent une expérience existentielle dont il ne se « guérit » pas.

Expérience qui le marqua même si profondément qu'elle finit par devenir en lui une sorte d'obsession qu'il ne chercha jamais à dépasser par l'art ou la réflexion critique (ce que Dorgelès tenta par exemple sans grandes phrases). Au lieu d'interroger le fait de la guerre, l'horreur des tranchées, il choisit, comme le montre Pie Duployé, de se laisser envahir par l'ombre des morts :

*« Désormais, il va les évoquer tous, dans le souvenir du Lieutenant Del, du 35<sup>e</sup>, qui avait agonisé toute une nuit dans ses bras, au cours de la bataille de Verdun, en 1916. Huit ans après, le Père était allé renouveler son serment : 'Le trou d'obus où il agonisa, est sous mes pieds. Je m'agenouille et, fermant les yeux, j'entends tous les bruits de cette nuit, le crépitement des grenades rageuses et le barrage qui nous enveloppe ; et puis l'appel impérieux et tendre : 'Debout les enfants ! ça suit !' Del, appelai-je doucement, dormez en paix, ça suit ! Penché sur la poitrine d'un enfant de vingt ans, on ne fait pas de littérature. Il ne fallait plus cesser d'en appeler aux jeunes, qui voudraient 'pierre à pierre' se joindre et se fondre dans l'édifice de la France nouvelle. »<sup>110</sup>*

Or c'est justement ici que tout bascule : que l'on ne souhaitât pas faire de la « littérature » sur le sacrifice de ces jeunes hommes, c'est à dire que l'on ne cherchât pas à en tirer des « effets », à l'exploiter, certes ! Que l'on se fît le gardien du souvenir, bien sûr ; quoi de plus respectable ? Mais le P. Doncœur ne s'en tint pas là. Loin d'analyser, il interpréta, selon la grille de représentations qui, depuis 1901 surtout s'était élaborée en lui.

*« Voilà bien l'angoisse et l'ambition que, sortis de la guerre, nous portons dans nos cœurs » écrit-il dans La reconstruction spirituelle du Pays : les Scouts de France. »<sup>111</sup>*

<sup>108</sup> Il exprimera hautement cette idée lors des Journées nationales de 1935 consacrées à la santé et à la nature.

<sup>109</sup> R.P. Pie Duployé, o.p. : *Le P. Doncœur que j'ai connu* in *Cahiers Sainte-Jehanne*, ibid. p. 239.

<sup>110</sup> Ibid.

<sup>111</sup> Paru en 1926 sans référence d'édition. C'est la reprise d'un long article publié dans *Études* la même année.

« Si ce n'est pas pour bâtir un monde nouveau que nous servons, non seulement nos camarades morts sont trahis, mais nous-mêmes maudissons le jour où nous avons échappé ! »<sup>112</sup>

L'idée selon laquelle une telle horreur ne devait jamais se reproduire (« Plus jamais ça ! ») fut souvent partagée par les Anciens Combattants, et nombreux furent ceux qui pensèrent qu'un monde nouveau devait en effet faire de cette guerre la « Der des Der ». Malheureusement l'accord ne se fit pas sur ce « monde nouveau » et chacun suivant ses convictions tira la couverture de l'événement à soi, Paul Doncœur le tout premier. S'il ne précisa en effet jamais ce que devait être ce « monde nouveau », il fut très vite clair qu'entraînait dans sa nature d'être catholique, national et antirépublicain.

Seulement tous les morts n'étaient pas catholiques, tant s'en fallait, et s'ils moururent par devoir envers la Nation, lucidement ou non, c'était quelque peu récupérer leur sacrifice que d'y voir l'appel à la reviviscence d'une France nationale-catholique ! A trop se faire le chantre des « martyrs », on risquait de faire oublier que beaucoup l'avaient été à leur corps défendant, et que l'ennemi n'avait pas d'abord été pour eux le républicain radical-socialiste ou libéral<sup>113</sup>.



Avec une grande habileté, Paul Doncœur s'ingénia pourtant à brouiller les pistes, à confondre l'ordre des choses, à troubler les distinctions les plus claires. Fut-ce duplicité de sa part. On invoqua sa « candeur », mais l'excuse paraît mince pour cet intellectuel soupçonneux à l'égard de sa propre intellectualité, et qui entretenait pourtant avec de bien grands noms de la littérature ou de la théologie de son époque d'étroites relations dénuées de naïveté<sup>114</sup>. Toujours est-il qu'il sut lier l'épreuve de la guerre et la cause catholique contre

<sup>112</sup> R.P. Paul Doncœur, *La reconstruction spirituelle...* op. cit. p. 8.

<sup>113</sup> Cf. notamment sa *Méditation à Douaumont* de juin 1956, reprise *ne varietur* de ce qu'il pouvait écrire trente ans auparavant.

<sup>114</sup> Pierre Mayoux évoque l'affectueuse admiration que Gide porta à Paul Doncœur. Affectueuse admiration qui n'était du reste pas aveugle : « Le P. Doncœur sait l'affection que je lui porte ; qu'il l'a méritée, je le crois, mais il en joue ; il s'en sert ; il la fait servir à ses fins ». Correspondance d'André Gide à Roger Martin du Gard, lettre 696, p. 259, citée par François Jæger : *A propos d'André Gide et du sacré*, in *Cahiers Paul Doncœur*, mars 1984 n° 27.

C'est bien l'impression qui se dégage de divers témoignages : tout doit concourir au but poursuivi. Lorsqu'on s'étonnait de quelque imprudence, quand on lui proposait même une amicale critique, il se fermait tout-à-fait, n'entendant plus rien. Il lui arriva du reste de prendre ses distances dès qu'il sentit son emprise remise en cause. Léon Chancerel exprima fort bien son sentiment sur ce point : « Quand le P. Doncœur ferme son robinet, il n'est personne pour le lui faire ouvrir. Il faut être avec lui dans l'absolu de sa ligne ou se taire » (cité par un témoin ayant souhaité demeurer anonyme).

la République radicale-libérale avec un talent qui, s'il ne séduisit ni ne trompa pas les réfractaires, put mobiliser les convaincus et attirer l'attention des indifférents.

Pour contrer en effet l'offensive du Cartel des Gauches, Paul Doncœur publia en octobre 1924 dans l'Almanach du Combattant, sous le titre *Rassemblement*, ce fameux manifeste qui fut repris dans *La Croix* du 30 octobre et qui, sous forme de tracts, de cartes postales, d'affiches, popularisera le mot d'ordre : « *Nous ne partirons pas !* ». Le texte vaut ici d'être largement cité :

*« En 1901, quand a été votée la loi infâme, j'étais tout jeune jésuite -il y avait quatre ans que mon père, un vieil officier d'Afrique, m'avait conduit en pleurant au noviciat de Saint-Acheul- j'ai fait comme les autres et j'ai pris le train pour la Belgique, honteusement. J'ai vécu douze ans en exil, de vingt-deux à trente-quatre ans, toute ma vie d'homme. Mais le 2 août 1914, à 4 heures du matin, j'étais à genoux chez mon supérieur : c'est demain la guerre, ai-je dit, ma place est au feu ! Mon supérieur m'a béni et m'a embrassé. Par des trains insensés, sans ordre de mobilisation (j'étais réformé), sans livret militaire, j'ai couru au canon jusqu'à Verdun. Le 20 août, à l'aube, à la recherche des blessés du 115<sup>e</sup>, j'avançais au-delà des petits postes quand, tout à coup, je fus enveloppé par le craquement de vingt fusils et je vis mon compagnon étendu de son long contre moi sur la route, la tête broyée. Le poste allemand était à trente pas ! J'ai senti à ce moment que mon cœur protégeait tout mon pays : jamais je n'avais respiré l'air de France avec cette fierté, ni posé un pied sur sa terre avec cette assurance ! »*

Après avoir rappelé qu'il fut fait prisonnier devant Noyon, en septembre, qu'il obtint en novembre d'être libéré, qu'il revint au front en décembre et qu'il assista la XIV<sup>e</sup> Belfort pendant trente mois, Paul Doncœur poursuit :

*« J'ai été trois fois blessé, je garde toujours sous l'aorte un éclat d'obus reçu dans la Somme, et pour avoir commis le crime de rester chez moi, vous me montrez la porte ! Vous voulez rire M. Herriot !*

*« Mais on ne rit pas de ces choses.*

*« Jamais pendant cinquante mois, vous n'êtes venu me trouver, ni à Tracy-le-Val, ni à Crouy, ni à Souain, ni au fort de Vaux, ni au Reichackerkopf, ni au Maurepas, ni à la cote 304, ni au Mort-Homme, ni au Kemel, ni à Tahure, je ne vous ai vu nulle part me parler de vos 'lois sur les Congrégations', et vous osez me les sortir aujourd'hui ?*

*« Vous n'y pensez pas !*

*« Ni moi, entendez-vous, ni aucun autre (car tous ceux qui étaient en âge de se battre se sont battus), ni aucune femme, nous ne reprendrons la route de Belgique.*

*« Cela jamais !*

*« Vous ferez ce que vous voudrez ; vous prendrez nos maisons, vous nous ouvrirez vos prisons -il s'y trouve en effet des places laissées vides par qui vous savez !*

*« Mais partir, comme nous l'avons en 1902 ? Jamais !*

*« Nous avons aujourd'hui un peu plus de sang dans les veines, voyez-vous. Et puis, soldat de Verdun, nous avons appris ce que c'est que de s'accrocher à un terrain. Nous*

---

Roger Martin du Gard, qui correspondit fort amicalement avec Paul Doncœur avant 1940, manifesterà à son égard, deux ans plus tard, une évidente hostilité. Les positions prises par le Jésuite en faveur de Vichy ne sont peut-être pas tout : il semblerait qu'elles aient dessillé l'auteur des Thibault : « *Je ne m'éloigne de vous (Gide) que dans votre 'vénération' pour le P. Doncœur, dangereux et intransigeant jésuite, adversaire redoutable, dont l'agressivité foncière s'est longtemps dissimulé sous une affable tolérance, par opportunisme, et qui a relevé la tête et s'est élancé à la proue dès qu'il a senti un vent favorable venir gonfler ses vieilles voiles.* » Autant j'ai d'indulgence pour les Dominicains, qui représentent l'Église de gauche, l'Église de demain, j'espère (...) autant j'abhorre les terribles jésuites dont votre Doncœur est un des plus grands réanimateurs actuels. » Correspondance de Roger Martin du Gard à André Gide, lettre 695, citée par François Jæger, *ibid.* p. 257.

*n'avons pas eu peur ni des balles, ni des gaz, ni des plus braves soldats de la Garde ; nous n'aurons pas peur des embusqués de la politique. »<sup>115</sup>*

Dans ce geste de l'homme qui se lève (de l'homme et non du prêtre) et qui lance sa Philippique, sûr que de l'indignation dont il vibre vibreront tous ceux qui se sont trouvés et se trouvent dans sa situation, il n'y a pas seulement l'orgueilleuse habileté de l'avocat de sa cause. Il y a aussi le souverain mépris opposé au président du Conseil radical, aux « embusqués de la politique », et par delà, à la démocratie parlementaire dont Paul Doncœur, comme Jacques Sevin et tant d'autres (je l'ai déjà souligné et y reviendrai encore), se plut à confondre le principe et les réalités partisans. Car d'un régime qui avait permis de rompre ce que tous ces clercs considéraient comme une unité organique, et qui avait sécularisé la France, il n'y avait rien à attendre que la persévérance dans cette impardonnable faute. Paul Doncœur ne fut pas fermé au politique (il en fera la preuve après 1940 en se ralliant au régime de Philippe Pétain). Il s'opposa à la conception et à la pratique dominantes de la politique de son époque, profitant, ce qui était de bonne guerre, de toutes les attaques dont son camp était l'objet, se prévalant, ce qui était moins en accord avec ses valeurs, de sa guerre pour faire peser de son côté tout le poids des souvenirs douloureux. Quant à la guerre elle-même, loin d'être le produit du choc de plusieurs empires, de maintes ambitions et de tant d'aveuglements, elle fut de plus en plus considérée comme l'épreuve envoyée par Dieu, mais aussi, dans une configuration aux inquiétants contours, le bain de sang régénérateur qui liait la France de 1920 à celle de Jeanne d'Arc, son héroïne.

Le trait est lourd de conséquence. C'est dans cette représentation que Doncœur puisa en grande partie sa force de conviction ; c'est sur ce socle là qu'il édifia ses représentations ultérieures qui complétèrent, chez les Scouts de France, celles déjà élaborées. Or si, comme je l'ai déjà dit, le Père ne fignola jamais le détail, il eut au plus haut point cet art d'animer l'ensemble du souffle de l'exigence. Et ce sens de l'exigence allait loin.

Maintes fois Paul Doncœur fut accusé de fascisme<sup>116</sup>. Le terme a tellement été galvaudé qu'on pourrait aujourd'hui en sourire. A tort. Être accusé de fascisme dans l'entre-deux-guerres avait une signification précise : être suspecté d'éprouver de la sympathie pour Mussolini ou la forme d'État totalitaire qui était en train de se mettre en place en Italie. Doncœur, l'homme de la « *splendeur humaine par le christianisme intégral* » pouvait-il être soupçonné de fascisme ? Prise au pied de la lettre, l'accusation est absurde : comment un homme viscéralement hostile à un régime national laïc aurait-il pu adhérer à tel autre qui, s'il finit par trouver un *modus vivendi* avec le Vatican, n'en affirma pas moins la primauté absolue d'un état personnifié par un « dieu-vivant » au petit pied ? Pas plus qu'il n'éprouva de sympathie pour l'idéologie et le régime nazis, Doncœur ne fut attiré par le fascisme, considéré comme modèle politique concret.

Pourtant, il éprouva de la sympathie pour certaines « valeurs » ou « vertus », certains aspects de ces deux régimes, et l'on peut se demander, à la lumière de son engagement sans ambiguïté aux côtés de Philippe Pétain, ce qu'il eût fait si le fascisme se fût placé sous la tutelle de l'Église... Doncœur eut toujours de l'« individu » une conception négative :

*La littérature et la mystique révolutionnaire nous avaient fait offrir à l'Individu un culte fait de candeur et de perversion. De perversion, parce que le mauvais fond de*

<sup>115</sup> Cité par Pierre Mayoux : *Paul Doncœur...* op. cit. p. 139-140.

<sup>116</sup> Marcel-Denys Forestier cite notamment une soirée au club du faubourg où Léo interpella Paul Doncœur en ces termes. *Cahiers Sainte-Jehanne*, ibid. p. 242.

*notre orgueil et de notre sauvagerie originelle, les tendances frondeuses de notre tempérament national, nous avaient fait trouver un amer plaisir à brimer, à railler l'autorité dont nous recueillions à foison dans l'Histoire la preuve des abus et de l'incapacité. Le jeu spontané et exaltant de l'Individu nous semblait la condition des grands Essors, et nous nous flattions qu'à faire confiance à l'Intelligence et à la Valeur des Citoyens nous assurions les plus grands développements sociaux.. »<sup>117</sup>*

Cette notion née de la Révolution française, déliant l'homme des autorités anciennes, débridant le libre arbitre et l'égoïsme au détriment du sens du sacrifice fut autant vilipendée par les totalitarismes qui, dénigrant à l'individu tout droit, ne reconnaissait à la collectivité que des devoirs. Mais il est une proximité plus sournoise entre la pensée de Paul Doncœur (qui ne fut du reste pas le seul dans ce cas) et les systèmes totalitaires : par le biais de l'« intégralisme » de son christianisme, l'humanité devait réaliser sa propre « splendeur ». Or qui dit intégralité d'une religion appliquée à un corps social, dit exclusion de tout autre forme de croyance ou de pensée. On peut débattre à l'infini de la vocation libératoire du christianisme (d'autres jouèrent bien cyniquement de la vertu « libératoire » du travail), dès lors que l'on ramène la liberté à la dynamique interne d'un dogme quel qu'il soit, à l'exclusion d'une ou plusieurs alternatives, on en abolit du coup le champ, la liberté ayant à mes yeux cette caractéristique d'être... ou de n'être pas. *Splendeur humaine par*<sup>118</sup> *un christianisme intégral* a déjà tout du programme regardant la politique (et c'est peut-être de l'avoir pressenti qu'André Cruiziat et Pierre Goutet transformèrent cette devise en « *Splendeur humaine DANS un christianisme intégral* »<sup>119</sup>, ce qui est tout différent).

Alors ? Indifférent à la chose politique (comme on le présenta souvent), Paul Doncœur ? Un soir, salle Wagram, il fit remarquer au général de Castelnau, à la fin d'un meeting de la F.N.C. : « *nous les portons à l'incandescence, au bord même de l'acceptation du sacrifice de leur vie, et puis on n'en fait rien* »<sup>120</sup>. Paroles aux échos fort déplaisants, paroles qui confessent un bien grand secret et laisse transparaître un bien grand rêve : vers quelle action de masse Paul Doncœur pensait-il entraîner ses auditoires portés à blanc ?

Je l'ai dit : du projet il ne précisa jamais les contours mais ils étaient en tout cas conçus d'une façon suffisamment claire pour que le jésuite tentât d'y gagner une jeunesse. L'inspiration de la voie à suivre lui vint semble-t-il au *Katholikentag* de 1923, premier grand rassemblement des catholiques allemands de l'après-guerre, où il rencontra Romano Guardini, l'un des responsables des Quickborn, branche confessionnelle des Wandervögel, éclosion libertaire de la jeunesse allemande à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, extraordinaire (parce qu'issu de la jeunesse) mouvement de réaction anti-urbaine et, d'une façon générale, antibourgeoise.

Paul Doncœur avait maintes fois dit son admiration pour « *les vertus naturelles du peuple allemand -il disait peut-être un peu trop de la RACE* »<sup>121</sup>). Cette admiration crût alors d'autant qu'il rencontrait des jeunes et des catholiques qui, du fait de leur nationalité, réunissaient en eux toutes les vertus. Sa décision fut prise aussi vite que le fut celle de Sevin lors du meeting de l'*Alexandra Palace* : il fallait acclimater l'expérience en France. Il

<sup>117</sup> R.P. Paul Doncœur : *Ce que j'ai appris à la guerre*, Éditions Mouton, 1927, in Pierre Mayoux *Paul Doncœur....*, op. cit., p. 221. Faudrait-il voir dans certains traits de cette critique une part.... d'autocritique ?

<sup>118</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>119</sup> D'après une remarque de Pie Duployé : *Non immemores*, in *Cahiers Sainte-Jehanne*, ibid. p. 231.

<sup>120</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, op. cit. p. 243.

<sup>121</sup> Ibid. p. 250.

proposa alors à Marcel Forestier de devenir le chef de ce nouveau Mouvement. Mais Forestier, Scout de France, travaillait alors avec Macédo à lancer la Route. Il refusa.

Paul Doncœur passa outre et, du bois Fumin, le lundi de Pâques 1924, il lança son appel aux « Cadets », en se référant immédiatement à ce qui se faisait au collège jésuite du Mongré où, « *aux grandes commémorations, depuis quatre ans, à la face de tous leurs camarades, de jeunes garçons, enrôlés volontairement dans cette avant-garde, la main tendue vers le monument de leurs aînés<sup>122</sup>, leur jurent fidélité et s'engagent par serment au Code d'Honneur où ils ont ramassé les leçons de leurs exemples* »<sup>123</sup>. Et d'exalter cette élite de purs héros adolescents : « *en voyant ces jeunes Français, robustes d'âme et de corps : voilà, écrivait Montherlant, les premiers morts de la guerre prochaine* »<sup>124</sup>. On ne lit pas ces lignes sans malaise... Pour possédé par une mystique du sacrifice que l'on fût, il était tout de même fort inquiétant de ne voir d'abord en ses jeunes disciples que des hommes voués à la mort par serment. Et même si Paul Doncœur, dans son enseignement, n'insista pas sur ce seul point, il est vrai cependant que celui-ci constitua le fond de son exigence : lorsque le jésuite disait engagement jusqu'à la mort, il le pensait vraiment. Or, et cela inquiète aussi, je vois mal ce qui pouvait tempérer cette sorte de fanatisme, puisque c'était au nom des plus hautes vertus chrétiennes, au premier rang desquelles l'Amour, que l'immolation de l'être devait être consentie. Au fond, le pur héros adolescent auquel rêve Doncœur tient plus du *bushi* nippon que du chevalier médiéval : si les codes d'honneur sont fort semblables, la manière de les vivre ne l'est pas. Le *bushido* est un impératif catégorique. Les règles chevaleresques sont plus souples, au moins dans leur mise en pratique, et tandis que le chevalier apparaît indépendant et frondeur, juste retenu par ses craintes métaphysiques, le *bushi* se présente tout entier tendu par la volonté de maîtrise de soi et notamment du corps qui est celle que le P. Doncœur attendait de ses Cadets : la chair « *principe de lâchetés, éveillée ou somnolente* », sera « *tenue durement en main* »<sup>125</sup>. Si tous les jeunes parvenaient ainsi à se tenir, « *les abstinences se feraient les toniques éducatrices de leur volonté, affirmeraient leur indépendance... Le bel effort du corps, outil parfait de l'esprit, les enchanterait.* »<sup>126</sup>

Au bout du chemin de l'ascèse nécessaire à l'apparition de ce nouveau type d'hommes, il y a bien sûr la consécration. Que les jeunes le suivent :

« *Avec quel ravissement entendraient-ils Saint Paul leur apprendre que, délivrés du paganisme, c'est à dire de toute idolâtrie et de toute servitude, les fils recouvreraient toutes les hardiesses princières.* »<sup>127</sup>

Mais le manifeste est avant tout un appel. Il est pensé pour frapper les esprits, il se doit d'être pressant :

« *L'élite elle-même, en général, ne connaîtra pas en ces pages de ce qui est. Elle témoignera cependant, cette élite, que voilà bien ce qui l'émeut, ce qu'elle espère, et, si Dieu le veut, ce qui sera.* »<sup>128</sup>

Le propos est bien ici de s'adresser à l'élite sociale du catholicisme, de lui proposer les moyens de sa reconquête du pays et de la renaissance d'une aristocratie véritable. Aussi, des routes des Provinces de France dont il aimait à faire revivre le passé aux flancs du

<sup>122</sup> Une table de marbre où étaient inscrits les noms des deux anciens élèves morts au combat.

<sup>123</sup> R.P. Paul Doncœur : *Cadets*, Art catholique, 1924, p. 18.

<sup>124</sup> Ibid.

<sup>125</sup> Ibid., p. 47. Sans commentaire...

<sup>126</sup> Ibid., p. 48.

<sup>127</sup> Ibid., p. 44.

<sup>128</sup> Ibid., p. 20.

Golgotha, des sentiers de montagnes aux places des villages où « ses » jeunes surent monter maints jeux scéniques avec succès, Paul Doncœur œuvra dans un sens, toujours le même : forger des jeunes hommes « *capables, à 17 ans, de faire ce serment de NE PAS VIEILLIR AVANT D'AVOIR CONQUIS LA FRANCE SUR LES BARBARES POUR LA RENDRE AU CHRIST.* »<sup>129</sup>

Mais il ne s'en tint pas aux Cadets, Mouvement d'ailleurs assez informel. S'il ne put convaincre Forestier de participer à son œuvre, Forestier en revanche, à l'instigation du P. Sevin et du chanoine Cornette<sup>130</sup>, sut le convaincre de devenir Aumônier Routier, on l'a vu. Outre qu'il se trouva d'emblée à l'unisson des jeunes au contact duquel il fut mis, et que les Routiers, mais aussi les jeunes Chefs et Cheftaines rencontrés au hasard des divers rassemblements lui fournirent des recrues de choix, il découvrit encore au sein du Mouvement des opportunités de faire passer des idées qui lui tenaient à cœur et qui concouraient au succès de sa démarche plus globale. C'est ainsi qu'il fut à l'origine de l'Alauda, chorale de Routiers parisiens que dirigea son ami Gustave Daumas, chorale qui essaima dans toute la France, aux airs et aux paroles des vieux chants populaires français que Paul Doncœur avait contribué à faire revivre grâce au recueil, le « Roland ». Il fut de même l'un des promoteurs des Comédiens-Routiers qui se développèrent sous la conduite de Léon Chancerel, un disciple de Jacques Copeau. Combien de jeunes Chefs furent formés à cette école de la simplicité et de la stylisation qui trancha si fort que la mièvrerie des premières productions Scoutes ?<sup>131</sup>. Il y aurait déjà une étude entière à mener sur les représentations initiales que suppose l'esthétique qui s'y élaborait... Esthétique à laquelle Paul Doncœur était particulièrement sensible surtout dans le domaine liturgique. Grâce à l'indult romain déjà mentionné, les Aumôniers Scouts disposèrent très vite du privilège de l'autel portable. Le P. Doncœur profita de cette facilité pour organiser de véritables scénographies liturgiques qui culminèrent au pèlerinage du Puy en 1942, j'y reviendrai dans le tome 2. Il sut ainsi transformer tous ceux qui l'accompagnaient de spectateurs en acteurs, user avec un art consommé de la grand scène de la nature et du passé : faire monter l'émotion avec la fatigue de la marche qui précède le plus souvent la célébration puis, in fine, amener à ce que l'on déposât le tout en offrande aux pieds du Christ et de son Père, devant qui on renouvelait l'engagement du baptême en se vouant corps et âme au combat de la Reconquête.

Certains ont dit qu'il était magicien. D'autres l'ont qualifié de manipulateur. Entre les deux termes il n'y a que la distance du jugement de valeur, car dans les deux cas le phénomène visé est identique. Le problème d'un tel homme est lié, au fond, aux personnalités qu'il approche : rencontre-t-il de fortes identités, il inspire. A-t-il affaire à des êtres plus fragiles : il subjugué. On le vit bien avec Cruziat comme avec Goutet, qui surent dépasser la forme pour atteindre l'esprit et, l'assimilant, en faire l'une des bases de leur propre cheminement. Mais l'enseignement du P. Doncœur n'était pas sans danger pour peu qu'on adhérât sans distance. Il devait être en revanche stimulant dès lors que l'on entendait

<sup>129</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, op. cit. p. 251. Frère Denys remarque à ce propos qu'il ne suivait plus Paul Doncœur dans de tels excès. Il est vrai que l'époque était elle aussi excessive, ne fût-ce que par ses hyperboles. Lors des journées nationales des Chefs à Dijon en décembre 1925, M<sup>gr</sup> Landrieux, évêque du lieu, ne déclarait-il pas :

« *Soyez des Guides pour la masse des perdus qui cherchent leur voie à tâtons dans la nuit.*

« *Soyez des entraîneurs pour la masse des timides qui ne savent que suivre et se laissent manœuvrer par les mauvais bergers.*

« *Soyez des Chefs pour ces masses ouvrières désemparées, aigries, qui ne savent plus, qui ne comprennent plus, qui ne voient plus d'où viennent les coups et qui s'en vont aux catastrophes (...). L'Église de France bataille. Il faut en être. C'est votre génération qui fera le redressement et qui aura la victoire.* » Cité par Paul Doncœur *La reconstruction spirituelle...* op. cit. p. 5.

<sup>130</sup> Encore que celui-ci ait semblé moins enthousiaste que Sevin. Peut-être redoutait-il d'introduire ce « marginal » dans son association. Le comportement ultérieur de ce dernier justifia ses craintes.

<sup>131</sup> A la rencontre du jeu scénique et du chant, les Frères Jacques, et dans le domaine du chant choral les Compagnons de la Chanson sont issus de cette double école.



ouvrir sa propre voie. Cela cependant n'allège en rien la responsabilité que Paul Doncœur, comme tout éducateur, dut assumer d'autant plus qu'il avait à n'en pas douter une claire conscience de son pouvoir de séduction et qu'il appréciait peu qu'on lui résistât ou qu'à une de ses convictions on opposât une autre. Elle est encore plus entière du fait qu'il était de ces gens qui croient que leur foi libère et qu'ils doivent convaincre au nom de leur révélation intérieure.

Le portrait est donc complexe, l'action aussi. C'est ce qui les rend importants. Paul Doncœur contribua très fortement à secouer le vieil édifice catholique à en renouveler les assises. Sa réflexion sur *L'Art et le Sacré*, sur la liturgie, sur l'exigence chrétienne, son attention à l'évangile, son souci de faire vivre la tradition au présent, tout cela pêle-mêle et d'autres traits de son apostolat chez les Cadets comme chez les Scouts, firent bouger les choses, ouvrirent des perspectives, éveillèrent des consciences, ranimèrent des enthousiasmes, suscitèrent des vocations<sup>132</sup>. Néanmoins, les raisons conjoncturelles qui le mobilisèrent, le cadre de ses représentations de la société réelle et de la société idéale dans lequel il s'inscrivit tout entier n'étaient pas aussi porteurs d'avenir que ses réalisations particulières, que le souffle qu'il fit passer. Il est des soleils qui illuminent. Il en est d'autres qui jettent dans l'obscurité parce qu'il aveuglent. Sans vouloir le hausser trop haut, on peut dire que Doncœur fit un peu de même, et s'il contribua à éclairer certains, il n'aida pas forcément d'autres à voir clair, sans que ceux-ci s'en rendissent compte et alors même qu'il disait le faire...

*« On le considérait volontiers comme un 'seigneur', même lorsqu'on ne faisait que l'entrevoir. (...) Était-ce (...) une attitude soutenue par un peu d'orgueil ? L'orgueil, nous en portons tous notre dose, et je n'ai pas à en juger. Mais il y avait en lui, jusque dans ses défauts, une grandeur naturelle dont la grâce de Dieu s'empara. »*<sup>133</sup>

Cette analyse du P. Carré ne concerne pas Paul Doncœur mais son disciple et ami Marcel Forestier. Néanmoins, comment, à travers celui-ci, ne pas d'abord voir celui-là ? Considérant que sa foi était aux fondements du monde, Paul Doncœur rêva sa vie durant d'une Cité céleste sur terre, dominée par une étroite mais pure société de Parfaits, phares de la foule. Ce qu'il voulait atteindre pour les meilleurs, il chercha à l'être en exemple : aristocrate de Dieu (c'est à dire saint, l'humilité en moins), ennobli par son Verbe autant que par son Être. Cela se hait, cela s'admire, cela ne peut laisser indifférent, marque profondément, durablement.

---

<sup>132</sup> Cela dit, je trouve excessive la formule de Philippe Laneyrie : « C'est en 1924, –l'année de la création de ses Cadets– que le P. Doncœur découvre véritablement le scoutisme. En quelques années, il s'en empare littéralement, et il s'empare de la méthode scout pour la transformer, d'aucuns diront : pour la transfigurer ; il fonde en quelque sorte, avec le P. Forestier [qui n'était encore que Marcel Forestier, et non Frère Denys, NDA] sa branche aînée, la Route, en y infusant la spiritualité et les pratiques des Cadets » op. cit. p. 136.

Même si Philippe Laneyrie, en note, remarque justement que Paul Doncœur ne fut pas le fondateur « administratif », cette remarque ne tempère guère son propos. Doncœur ne s'empara de la méthode scout pas plus qu'il ne la transforma à proprement parler : il n'en eut nul besoin. Ensuite, son apport est des plus minces au plan organisationnel et « structurant » : clan, cérémonial du Départ routier, uniforme, programme d'activité lui doivent fort peu. Enfin, n'oublions pas que l'essentiel de la méthode scout est alors ce qui s'applique aux douze -dix-sept ans.

Paul Doncœur fut d'abord et avant tout Aumônier du Centre Routier Jean du Plessis de Grénéadan, requis ailleurs par de multiples tâches, et dont le poids institutionnel et « médiatique » (dans la presse SdF) fut mince à l'intérieur du Mouvement.

Cependant Paul Doncœur fut un **inspireur** autant qu'un **animateur** au sens fort. Il est vrai qu'il contribua grandement à donner son sens à la Route des scouts catholiques autant que cet impalpable que l'on nomme le style. « Joueur de flûte », il fit passer le souffle sur un air inventé ailleurs, il l'interpréta magistralement, l'apprit à d'autres. En somme son importance se mesure en marge de l'appareil, en marge du scoutisme, en lui-même d'abord.

La difficulté de bien le situer tient donc, de mon point de vue, au fait que l'institution des SdF ne fut pour lui qu'une opportunité de plus pour exercer le magistère du Verbe, laissant d'ailleurs fort peu d'écrits touchant au scoutisme, s'en moquant et entendant faire école autrement.

<sup>133</sup> R.P. A.M. Carré, o.p., *Le Père Forestier et le Père Doncœur* in *Cahiers Paul Doncœur*, p. 14.

### 1.3.3. La relève des années Trente

Marcel Forestier avait seize ans d'écart avec Paul Doncœur ; il fut Scout, et dominicain sous le nom de Frère Denys ; il écrivit beaucoup (c'est l'un des grands bâtisseurs de représentation du Mouvement, que l'on rencontra souvent) et n'eut jamais le charisme de son « illustre » modèle. Mais il régna sur l'association pendant dix-neuf années sans beaucoup d'entraves. On reconnut aisément en lui la « race » des « seigneurs ». Une anecdote précisera d'emblée la filiation que l'on put établir entre lui et le P. Doncœur :

*« Après le premier chapitre des Coulpes, où les novices s'accusent publiquement de leurs manquements à la Règle, et reçoivent éventuellement les remarques de leurs frères, le Père Maître appela chez lui le Frère Denys : 'Eh bien, Frère Denys, ne trouvez-vous pas cette scène très belle ? -Non, mon Père, répondit-il en se redressant de toute sa taille, elle me scandalise. Le sire de Joinville nous rapporte que lorsque Saint Louis avait un reproche à faire à l'un des barons français, il le prenait à part, loin des autres'. Suffoqué, le Père Maître expliqua : 'Mais vos frères ne sont pas des barons français, et puis vous oubliez qu'ils sont assoiffés d'humiliation. -Ah ! rétorqua le Frère Denys, dans ce cas..' ; et il fit le geste de quelqu'un à qui cette soif d'humiliations avait jusque-là échappé.. »<sup>134</sup>*

Que dire de plus pour camper le personnage ?

Marcel Forestier naquit au Raincy en juin 1896, puis vint passer son enfance à Villemonble. Le Raincy était, à l'époque, une ville très bourgeoise aux villas lourdes et cossues dont les parcs avaient été taillés dans les vestiges de la forêt de Bondy qui couvrait encore l'escarpement bordant le plateau de Montfermeil. En contrebas, Villemonble, un peu moins huppé, coincé entre ce plateau et celui d'Avron, s'était développé autour d'un ancien relais de chasse devenu la mairie. Au début du siècle, ces deux agglomérations, à moins de dix kilomètres de Paris, composaient une banlieue paisible, presque campagnarde, traversée par la ligne Paris-Strasbourg des Chemins de fer de l'Est.

Dans cet environnement, l'éducation du jeune Marcel fut marquée par la religion (il était issu d'une famille très pieuse ; sa sœur, du reste, deviendra religieuse au début des années vingt) et le sport (ce fut un passionné de rugby<sup>135</sup>). Par ailleurs, scolarité sans histoire.

En 1915, il est mobilisé. Il a dix-neuf ans. Le choc de la vie des tranchées et des combats, la rencontre d'un aumônier dominicain, la lecture de la vie du P. Lacordaire l'amènent alors à préciser ses idées jusque là diffuses de vocation. Il deviendra Frère de saint Dominique. La rencontre avec le jésuite Doncœur, à la fin de la guerre, et la vive amitié qui les unit très vite, auraient pu le pousser à changer d'ordre. Il n'en est rien. Mais les difficultés pécuniaires de sa famille l'obligent, une fois démobilisé<sup>136</sup>, à repousser son projet. Il trouvera un emploi comme cadre d'industrie, et le conservera jusqu'en 1926.

Cependant, son souci de l'engagement le pousse à ne pas demeurer inactif. Villemonble était en quelque sorte la porte à côté de Noisy-le-Sec, où le P. Rigaux monte avec l'appui du P. Sevin la première troupe Scoute populaire et banlieusarde. Marcel Forestier entend parler de l'expérience et aussitôt, il s'enflamme : il fonde une troupe à Villemonble en 1922, dont il sera le premier Scoutmestre. Mais il n'en reste pas là, prend contact avec le Q.G., fait agréer sa troupe. Il est bien vite remarqué pour son dynamisme,

<sup>134</sup> Ibid. p. 5

<sup>135</sup> Marcel Forestier fut membre du Racing Club de France.

<sup>136</sup> L'officier d'artillerie Marcel Forestier a lui aussi reçu la Croix de Guerre.

son autorité naturelle. Dès ce moment, le jeune Marcel, qui assiste ainsi aux tout premiers pas de l'association, se sent plus proche du P. Sevin que du chanoine Cornette et de Macédo dont il apprécie pourtant le sens de l'organisation. Certainement fut-ce le caractère quelque peu mondain des troupes Saint-Louis de Saint-Honoré d'Eylau, dû en grande partie au milieu dans lequel évoluaient le chanoine, Macédo et les Coze qui l'amènèrent en 1952, dans *Scoutisme, route de liberté* à déplorer le caractère « aristocratique » que conférèrent au Mouvement ces premiers fédérateurs. Mais ici, il ne faut pas s'y tromper, « aristocratique » vise un certain milieu, un certain style, pas l'esprit. Or l'esprit est aristocratique, mais pour Forestier dans le bon sens du terme cette fois ; et celui qui cite sans se démontrer le sire de Joinville (une référence chère à Sevin) à son Père-Maître y adhère tout à fait.

Une fois encore, Cornette est du côté du siècle, même s'il introduit le « loup dans la bergerie » et ouvre les portes au grand vent qui dépoussière, alors que le jeune Forestier songe à une autre aristocratie, plus dépouillée, plus nerveuse, forgée aux fatigues de l'apostolat sur les chemins. Il tient de l'enseignement de Sevin aux « Cham » sa sensibilité « aux problèmes sociaux » tandis qu'il tient des contacts assez fréquents avec Doncœur une conception plus large des choses, un projet de conquête sociale sans doute plus ambitieux et plus « tendu » qu'il ne l'était chez Sevin, pédagogue des Chefs. Et puis il lit beaucoup et par lui-même, approfondit Maritain, alors aux confluences du thomisme et de l'Action française, échange avec le P. Sertillanges, médite sur les grandes conversions, sur Claudel, Péguy, Psichari surtout dont il fera un modèle<sup>137</sup>...

Toujours est-il que lorsqu'il s'agit de lancer l'expérience de la Route, en 1924-25, il est aux côtés de Macédo, l'un des Commissaire de Province adjoint, et le premier Chef Routier qui convainc Doncœur d'assurer l'aumônerie du centre routier de Paris. Il écrit déjà beaucoup, dans les revues du Mouvement comme à l'extérieur, et son avis compte.

Mais en 1926, les affaires de sa famille s'étant rétablies, il peut enfin réaliser son projet et entre au noviciat dominicain d'Amiens, où ses Scouts de la I<sup>ère</sup> Villemomble iront le voir à Pâques 1927<sup>138</sup>. Les liens avec le Scoutisme ne seront du reste jamais relâchés, sauf pendant ses années de formation.

En décembre 1930 il prononce sa Profession solennelle au Saulchoir de Kain en Belgique, et y est ordonné prêtre le 29 juillet 1931 en présence du P. Doncœur qui l'assiste au cours de sa première messe. Peu après, il revient à Paris, au couvent de Saint-Jacques, puis participe à la direction de la *Revue des jeunes* aux côtés de Robert Garric. Il y publiera dès 1934 des articles de réflexion sur le Scoutisme : *Le Scoutisme est-il fait pour tous ?*, *Le Scoutisme, pédagogie active*. Mais à cette date il a renoué à un niveau supérieur avec l'association et siège au comité directeur. Il n'occupe cependant pas le devant de la scène, c'est pourquoi est-ce un peu une surprise lorsque l'on apprend sa nomination au poste que vient de laisser vacant le décès du chanoine Cornette à l'automne 1936, et peu après qu'il eût été nommé prier du couvent Saint-Jacques.

---

<sup>137</sup> Il sera président des conférences Ernest Psichari et écrira de nombreux articles sur ce symbole de la réaction catholique contre le laïcisme triomphant que fut le petit-fils de Renan.

<sup>138</sup> *Le Scout de France*, juin 1927 n° 6, p. 11 : l'ambition qui accompagne la conscience que le novice de trente-deux ans a d'une autorité déjà bien affirmée perce dans l'écho, assez émouvant, de cette visite : « *Enfin le 'Chant des adieux', la bénédiction du révérend Père Maître, 'en attendant, dit Frère Denys, que ce soit moi' »*.



Marcel-Denys Forestier, o.p.

Pour achever de situer le personnage dans son époque et le rôle qu'il entendait y jouer, j'aimerais rappeler les circonstances dans lesquelles Frère Denys revint sur le devant de la scène Scoute, car elles sont significatives : ce fut au cours des journées nationales de 1933, en effet, qu'il intervint officiellement pour la première fois depuis 1926, mais mandaté par le chanoine Richaud, alors assesseur à l'Action catholique. A cette époque, les relations entre les Scouts de France, « chevaliers de l'Action catholique »<sup>139</sup> et l'Action catholique elle-même sont à leur zénith, ce que consacrera la participation de M<sup>gr</sup> Courbe, son secrétaire général, aux journées nationales Scoutes de 1934, au cours desquelles l'honneur du bilan positif fut précisément dévolu à Marcel Forestier. Ainsi, quoique l'abbé Richaud, ancien Aumônier scout comme le P. Lalande (qui devint aumônier général de l'A.C.J.F. en 1930), ait été la cheville ouvrière de cette bonne entente pour laquelle il prêcha dès 1927, Frère Denys y travailla aussi pour sa part et favorisa la concertation au moins jusqu'à la guerre.

Cela dit, cet intérêt pour l'Action catholique doit être compris dans le droit fil du mot d'ordre du Chef-Scout de Salins en 1932 : « *Soyez des conquérants* ». Dès la fondation du Mouvement, on est attentif, chez les Scouts de France, à cette question de la déchristianisation des milieux populaires. Et même si l'on y préfère être conquérant parmi les artisans du faubourg que chez les ouvriers des banlieues, on tente par d'assez fréquents rappels à l'ordre de ne pas enfermer le Scoutisme catholique dans un cercle bourgeois, autant par méfiance vis à vis de la « mentalité bourgeoise » que par soucis stratégique et tactique de ne pas être assimilé à une organisation de classe (nous verrons que le P.C.F. n'hésitera pas, quant à lui, à brandir l'accusation, non sans quelque justesse : à la veille de la guerre, les S.d.F. sont un Mouvement touchant majoritairement les couches « secondaires », comme on dit à l'époque : d'où les rappels à l'ordre et les injonctions à dépasser les « frilosités sociales »). Bref, les dirigeants Scouts de France se penchent avec une bienveillante ardeur sur la détresse religieuse morale de l'ouvrier. Mais de leurs belvédères... de représentations où il est encore question de brebis égarées par de mauvais bergers et qu'il faut ramener au bercail.

Où l'on revient, une fois de plus à cette ambiguïté : conscience (quelque limitée qu'elle fût alors) des problèmes sociaux, des difficultés voire des détresses, d'un côté ; non

<sup>139</sup> Formule de M<sup>gr</sup> Louis Dubois. Je reviendrai sur cette bonne entente.

traduction dans le champ politique encore tout occupé des rêves d'une société « naturelle » de type médiéval ou primitif, sans superstructures politiques, juste guidée par les « meilleurs » qui en seraient l'émanation, de l'autre. De ce canevas dont on ne va plus tarder à préciser les motifs, participent bien, avec leurs sensibilités propres, Sevin, Cornette, Doncœur et Forestier, Macédo ou Coze, Salins ou Lafont.

Joseph Lafont est le troisième et dernier Chef-Scout qu'ait compté le Mouvement des Scouts de France. C'est aussi le premier à ne pas porter un patronyme nobiliaire, mais le fait n'a guère d'importance : œil vif, nez busqué, petite moustache, portant beau, le général Lafont, qui fait partie de ces officiers généraux qui enseignèrent à l'école de guerre, ami intime de Salins et de Philippe Pétain, est un homme tout à fait convaincu de son appartenance à l'Élite, de la noblesse et de la nécessité de son service au plus haut niveau, et ce n'est pas un hasard si Michel Rigal, dont on verra qu'il était peu suspect d'opinions conservatrices, après avoir rendu hommage à sa droiture et à son humilité (« *j'ai rarement vu d'hommes avoir aussi bonnement le sens de ses limites* »<sup>140</sup>) ; après avoir salué la foi « *du centurion de l'Évangile* »<sup>141</sup> ; après avoir rappelé son humour, sa politesse « *exquise* », le qualifie de « *parfait gentilhomme* »<sup>142</sup>.



Le général Joseph Lafont

Mais si son rôle a été des plus importants pendant l'occupation, ses interventions furent, de 1936 à 1940, d'une certaine discrétion. Tout au plus trouve-t-on quelques sorties contre la dénatalité, la civilisation de la cigarette et du cinéma, de la grève et de l'alcoolisme (donc de la décadence), contre la presse, quelques pointes xénophobes et l'expression d'une admiration naïve de la robuste jeunesse allemande (au moment de Munich) qui le mettent tout à fait au diapason du Q.G. Si le chanoine Cornette eut, en la personne de Marcel Forestier, un successeur à la personnalité et aux orientations déjà fortement marquées et qui tranchèrent sur son tempérament diplomate, avec le général Lafont, en revanche, c'est la continuité de Guyot de Salins qui triomphe.

*Scouting for boys*, en 1908, est un appel que lance Robert Baden-Powell à la mobilisation générale de toutes les jeunes énergies pour la préservation et, si possible,

<sup>140</sup> *Le Chef*, mars 1961 n° 356. Michel Rigal *Un Chef et un chrétien, hommage au général Lafont à l'occasion de son décès*. p. 13.

<sup>141</sup> Ibid.

<sup>142</sup> Ibid.

l'épanouissement total de la grandeur impériale du Royaume-Uni, dans le cadre d'institutions politiques, religieuses et sociales qu'il s'agit non de remettre en cause mais de revitaliser. Le côté manifeste du message rencontre l'attente de la jeunesse britannique que la méthode qui doit accomplir cette « mobilisation » séduit tout à fait.

Mais le message du Scoutisme britannique et de son étonnant succès d'avant-guerre a aussi un « contenu latent », un enseignement qui dépasse les frontières de la civilisation anglo-saxonne : grâce à sa proposition, un homme d'ordre au sein d'une société guettée par la sclérose, peut-être, mais que rien n'a « brisé » (puisqu'elle est même parvenue à concilier modernité et tradition en assagissant par « contrat » les forces centrifuges de sa réforme religieuse et de sa révolution socio-politique), cet homme d'ordre, donc, est parvenu à galvaniser toute une jeunesse en menant à bien un projet éducatif concourant à faire triompher une certaine représentation du monde tel qu'il devait être selon lui.

Ce qu'un tel homme est parvenu à faire, d'autres, en transposant les objectifs tout en conservant l'essentiel de la démarche et sa logique, ne pouvaient-ils y parvenir aussi pour le compte de leur propre idéal ou de leur propre foi ? Telle est la question que beaucoup se posèrent, notamment en France, en comprenant le sens caché de la réussite du général britannique.

Ne se rendirent-ils pas compte en effet qu'une jeunesse était à prendre et que quelqu'un venait de produire un bon appât ?

Ceux des prêtres catholiques qui firent ce constat capital (sans eux, les laïcs pratiquant gagnés au Scoutisme eussent été aussi isolés que Georges Bertier) surent dépasser les apparences sur lesquels les intégristes et les sommets d'une Hiérarchie raidie sur la défensive se crispèrent. Influences franc-maçonniques, protestantes, modernistes ou libérales ? Épouvantails : une méthode est ce qu'on en fait. Le chanoine Cornette sut le répéter sans relâche. Le P. Sevin fournit des arguments de poids.

Ces prêtres pionniers et même visionnaires, ceux de leurs confrères et des laïcs qui les entourèrent alors étaient-ils des révolutionnaires ? Quant au projet qu'ils poursuivaient, ils ne l'étaient pas plus que ceux qui les dénonçaient au Saint-Siège ou s'opposaient à eux. C'est-à-dire qu'ils ne l'étaient pas du tout, contrairement à la légende dorée. Et pourtant, un fossé les séparait des intégristes et des ultra-conservateurs : la lucidité et l'intense détermination. Tandis que ceux-ci s'épuisaient en combats d'arrière-garde et se discréditaient par des manœuvres plus que douteuses, ceux-là rencontraient l'attente diffuse, informelle de nombreux jeunes et, attentifs à la **manière** dont on avait procédé Outre-Manche, savaient trouver les images et le ton juste pour rallier ces mêmes jeunes à un projet qu'au fond intégristes et conservateurs n'auraient pas renié.

Observons-les, ces grands-prêtres et des grands-maîtres du Scoutisme catholique d'entre-deux-guerres. Ils sont tous issus de familles nobles ou aisées vivant sur des valeurs aristocratiques, communiant en un même rejet de la République bourgeoise, libérale et anticléricale, unis par un réel amour de la Patrie qui est en fait un attachement viscéral (et désespéré ?) à leurs racines. S'ils avaient vécu cent ans plus tôt, on aurait pu les ranger dans le camp des partisans de l'Ancien Régime. En 1820, ils eussent été divinement surpris. Ce sont, risquons le mot, des réactionnaires.

Seulement les années soixante *et sq.* se sont tellement gargarisées de ce terme qu'il a fini par être privé de toute signification. D'autant que depuis la Monarchie de Juillet, on en usait déjà n'importe comment. Or s'il ne s'agit pas de réhabiliter la réalité qu'il recouvre (ce ne serait guère le lieu), il faut bien lui rendre sens si l'on veut se faire comprendre en



l'employant. Serait réactionnaire qui se montrerait partisan d'un retour vers un état culturel, politique et social antérieur : soit. Le réactionnaire n'est pas pour autant un vieillard gâteux ni un crétin congénital ni (encore moins même) un petit homme à mèche et moustache brunes. Il est des réactionnaires aveuglés par leurs rejets. Il en est d'autres qui trouvent dans leur conviction les moyens de leurs fins. « *On ne comprend que ce qu'on refuse* » comme le remarque Régis Debray à propos de Balzac.

Les promoteurs du Scoutisme catholique, monarchistes déclarés ou apôtres soucieux d'abord de la misère d'un peuple déchristianisé par la République (selon eux) furent de ceux-là : des réactionnaires lucides qui, sur la conviction que le passé tissait l'avenir au nom d'une certaine lecture de l'évangile, se jetèrent dans la mêlée pour tenter de convaincre les fils des sacrifiés de Verdun et du Chemin-des-Dames que la « Femme-sans-tête », selon le mot méprisant de Maurras, faisait fausse route, et qu'il fallait renverser le cours des choses.

Seulement, si un éducateur sait (ou devrait savoir) ce vers quoi tend son acte d'éduquer, il ne connaît pas ni ne connaîtra jamais l'effet de cette éducation, mêlée à une situation historique et à une situation personnelle données (qui elles aussi éduquent), sur celle, celui ou ceux qui, enfants ou adolescents, lui ont été confiés par la nature ou la société. Il se peut même que l'éducateur, pris par la dynamique de son action dans son époque, soit amené à se rééduquer... et à changer sa prémisse.

C'est ce qui advint aux éducateurs Scouts, au corpus de leurs représentations, à leur projet, bref, au Mouvement tout entier dont le trouble, face à cette mutation, s'exprima de plus en plus librement au cours des années cinquante.

Essayer de saisir, dans le détail des questions et des débats quasi-quotidiens, comment un système de représentations va évoluer (parfois du fait des mêmes hommes qui adhéraient hier absolument) et va devenir autre (tout aussi hostile au libéralisme, mais cette fois réconciliée avec la modernité, gagnée à la démocratie et préférant la foi à la religion), tel est l'objet de ce travail. Cela a, je l'avoue, quelque chose de fascinant, tant que je découvre des filiations souterraines inattendues à des choses qu'avec la naïveté du Louveteau puis, plus tard, du Pionnier, j'imaginai n'avoir jamais changé que sous mes yeux (sans que je comprisse toujours bien pourquoi). Il est vrai qu'ayant été formée par la fin des années soixante (qui maniait les catégorisations hermétiques avec tant d'aisance) il se pourrait que toute une génération n'en finît pas de prendre conscience, en profondeur, que tout ne s'arrête pas à un jugement sommaire scellé d'un mot ; que, par exemple, l'équation **scout = fasciste**, qui abuse encore tant, ne rend compte d'aucune réalité significative et qu'elle exige d'être oubliée pour que l'on parvienne à en comprendre l'origine ; d'étranges renversements de positionnement au sein d'une société sont par ailleurs possibles, qui témoignent avec force de l'effort constant que font êtres et communautés pour s'adapter à un réel changeant en fonction de leurs raisons d'exister<sup>143</sup>.

C'est précisément cet effort, ce qui le tendit, ce qu'il produisit de représentations, interfaces sujets / monde (sujets dans leur inconnaissable et multiple complexité ; monde dans son inconnaissable globalité ; interfaces : expression la plus directement perceptible de l'Histoire du choc permanent de ces deux dimensions ?), C'est donc cet effort qu'il convient maintenant d'aborder.

---

<sup>143</sup> J'ai conscience de formuler des banalités. On finit par savoir que rien n'est « si simple qu'il n'y paraît » lorsque l'on aborde les opinions, les croyances, la façon dont on se représente son époque et ce qu'on a envie d'y faire ou de n'y faire pas. Tout cela procède du « bon sens ». Mais essayer de démontrer le mécanisme, au moins de décrire le processus, relève d'autre chose et rend tangible ce qui ne reste souvent qu'une abstraction. Il ne m'est pas apparu déplacé d'exprimer le trouble que l'on ressent à ce genre d'expérience.







## 2. L'Ordre et la société

### 2.1. Du désordre social et de la Cité de Dieu

Aux fondements de la démarche des pionniers du Scoutisme catholique, on trouve, avant même tout souci positif, une virulente allergie. Allergie à la République laïque, on l'a déjà dit, mais plus profondément encore allergie au monde né des différents « séismes » qui se succédèrent à partir du XV<sup>e</sup> siècle : grand schisme, découverte du Nouveau Monde, révolution copernicienne et ses conséquences (fin de la représentation de l'univers comme cosmos clos et naissance de la philosophie du sujet), Réforme, essor vertigineux et sans précédent du capitalisme marchand, éclatement des anciennes structures politiques, éclosion du siècle des lumières, naissance de la science, émergence de la démocratie... Ces vagues de fond constituèrent pour les clercs français un tout haïssable qui aboutit à la Révolution de 1789, symbole honni dont la mémoire collective du clergé conservera intact le souvenir<sup>144</sup>.

Le XIX<sup>e</sup> siècle ne réalisera pas l'idéal d'ecclésiastiques traumatisés par une première séparation de l'Église d'avec l'État, la vente de ses biens, la persécution de ses membres réfractaires au serment. Mais enfin, c'était une accalmie et, de la Restauration au Second Empire et de là jusqu'au début de la III<sup>e</sup> République, l'Église de France put croire qu'en dépit de l'évolution économique et sociale, elle avait retrouvé la place prééminente qui était, selon elle, naturellement la sienne. Les « crimes » de 1901 à 1905 lui firent l'effet d'un fer rouge sur une plaie mal cicatrisée. Ce qui équivalait pour elle à une seconde Révolution réactualisa alors brusquement toutes ses anciennes hantises. Se retournant sur son passé, nombre de ses intellectuels affirmèrent alors que le Moyen-Age, qu'incarrait particulièrement Jeanne d'Arc, avait été l'âge d'or et que son déclin venait de ce que l'on avait peu à peu abandonné ses valeurs.



Jeanne d'Arc sous Compiègne

<sup>144</sup> Jacques Maritain mène une analyse très proche :

« Le mal dont souffrent les temps modernes est avant tout un mal de l'intelligence ; il a commencé par l'intelligence, il a gagné maintenant jusqu'aux racines de l'intelligence. Quoi d'étonnant si le monde nous apparaît comme envahi par les ténèbres. 'Si oculus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.'

(...)

« Ici la responsabilité des philosophes est immense. Au XVI<sup>e</sup> siècle, et surtout au temps de Descartes, tandis que se brisent les hiérarchies intérieures des vertus de la raison, la philosophie se séparant de la théologie pour revendiquer le titre de science suprême, et du même coup la science mathématique du monde sensible et de ses phénomènes prenant le pas sur la métaphysique, l'intelligence humaine commence à faire profession d'indépendance à l'égard de Dieu et à l'égard de l'Être ». Jacques Maritain, *Le Docteur angélique*, Paul Hartmann éditeur, 1929 p. 195.

Une telle position se soutint d'autant plus aisément qu'elle se trouva portée par un vaste mouvement international de reviviscence des vertus médiévales, comme si l'Occident, pris de vertige au vu des bouleversements en cours, s'était soudain cherché des racines dans le passé lointain. Bref, des catholiques de plus en plus nombreux se mirent à rêver d'un « retour en Chrétienté » et parmi eux Georges Goyau, qui en analysa les raisons :

*« Montalembert jadis, en une phrase célèbre, opposait aux fils des Croisés les fils de Voltaire. Encore aujourd'hui, devant la jeunesse, deux idéaux paraissent en présence, l'idéal de chevalerie et l'idéal de laïcisme. Dans la Chrétienté du Moyen-Age, le serment du chevalier, ratifié par les rites liturgiques, unifiait au service de Dieu, au service des faibles, au service des pauvres, les énergies de l'âme et du corps : de par ce serment, toute la vie du chevalier, toutes ses aspirations, tous ses efforts, étaient subordonnés à sa responsabilité d'ouvrier de l'évangile. (...) Tout au contraire, dans notre société moderne, le laïcisme, fond des âmes, multiplie les démarcations : libre à Dieu d'y trouver quelque refuge égaré. »<sup>145</sup>*

Les travaux de Georges Duby, notamment *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* ont montré depuis que cette synergie n'alla pas de soi. Georges Goyau reconstruit donc l'histoire : les chevaliers furent loin d'être des modèles de vertu, et l'on ne saurait oublier du reste que la chevalerie naquit du souci des clercs de mettre un peu d'ordre dans l'anarchie féodale, de ramener la paix. Mais sur ce point l'analyse de Goyau vise juste : l'horizon spirituel et culturel médiéval était bel et bien entièrement occupé par l'Église, quel que fût le degré de vertu des hommes du temps.

C'est à cette prééminence, perdue depuis, qu'il songe lorsqu'il utilise le mot démarcation : l'unité originelle (et idéale) du corps social a été rompue. L'homme, en se posant avec Descartes comme sujet apte à fonder lui-même en lui-même la légitimité de sa parole propre, en en inférant une liberté foncière, a brisé l'ordre naturel sensément issu de la divine volonté.

*« L'Église, poursuit Georges Goyau, au temps de la chevalerie, régnait, au nom même [de] sa juridiction morale, sur l'homme tout entier. Elle voulait régir le muscle en même temps qu'elle régissait l'âme ; ou, pour mieux dire, elle soumettait le muscle à l'âme, et l'âme du Christ. (...) L'évêque, en consacrant à Dieu le bras du chevalier, signifiait à la force humaine qu'elle n'était qu'un moyen dont l'usage devait être réglé par des fins morales supérieures, et que les plus beaux faits d'armes n'avaient de valeur et de légitimité que dans la mesure où ils se subordonnaient aux exigences de la justice et s'inséraient ainsi dans l'histoire même du plan divin, comme d'authentiques épisodes de la collaboration humaine à l'œuvre de Dieu. »<sup>146</sup>*

Texte vraiment fondateur que celui-ci, qui met en perspective toute la démarche ultérieure du Scoutisme catholique. Il fait d'emblée le départ entre ce en quoi on espère encore, et ce qui est inacceptable dans l'époque. Bien sûr, la République laïque est haïe, mais on sent bien, à lire ce texte, que le mal est jugé plus profond, qu'il s'insinue avec l'apparition des horloges qui segmentent le temps, avec l'extension du prêt à intérêt, qui monnaie le temps, avec l'aurore du règne de l'argent qui nécessairement tronçonne et étalonne aux fins d'échange ce qui devrait demeurer intouché dans son inconnaissable unité, attribut de Dieu. Pour ceux qui adhéraient encore, au fond d'eux-mêmes, à cette archaïque représentation du monde, on comprend que la République ait été un mal, plus comme régime consacrant le triomphe de l'argent-roi et de la liberté que comme

<sup>145</sup> Georges Goyau, préface à R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme, étude documentaire et applications*, Spes, 1924, VIII.

<sup>146</sup> Ibid., IX.

démocratie. Certes, la démocratie est maintes fois dénoncée, j'y reviendrai. Mais par amalgame. Ce qui est essentiellement visé, c'est le libéralisme, sous toutes ses formes.

Le Scoutisme catholique, comme Ordre, repose sur cette assise :

« *Froissart dit quelque part que les 'eScoutes' –ainsi que l'on disait au Moyen-Age– étaient 'des hommes de dévouement qu'on envoyait aux avant-postes –aux postes d'écoute– et dont la mission était à la fois d'éclairer la marche d'une troupe et de se sacrifier au besoin pour le salut de tous'. Texte éminemment précieux : car il semble nous inviter à restituer au Scoutisme ses véritables origines nationales et religieuses.* »<sup>147</sup>

Inutile d'insister sur le parallèle évident entre les Éclaireurs de Baden-Powell et les EScoutes de Georges Goyau : c'est par cette notion « d'avant-garde » que Scoutisme britannique et Scoutisme catholique français participent de la même pensée d'ensemble. **Mais** l'Éclaireur de B.P., c'est avant tout le “*frontiersman*”, l'homme de la frontière, le colon, tandis que le Scout catholique français, c'est d'abord le chevalier. A « *origines nationales et religieuses* » différentes, « mythes » directeurs différents. Certes, on l'a vu, le “*knight*” est présent dans *Scouting for boys*, mais il est loin de jouer le premier rôle. Au contraire, chez les Scouts de France, le colonial est évoqué mais c'est le chevalier qui finit pas primer.



Aussi, sans jamais négliger son passé colonial, insista-t-on toujours davantage sur la gentilhommerie du général de Salins, comme on insista sur celle du général de Maud'huy ou du comte de Kergorlay auquel on rendit hommage en ces termes : « *Gentilhomme, chevalier, Scout, par conséquent* »<sup>148</sup>. La noblesse des premiers Chefs Scouts de France fut précieuse : elle permit entre autre de conforter la légitimité de l'esprit chevaleresque du Mouvement par celle de la « race » ou du « sang ». A cet égard ces hommes furent des symboles vivants. Non seulement ils incarnaient un certain état d'esprit face aux institutions

<sup>147</sup> Ibid.

<sup>148</sup> *Scout*, mars 1937, n° 77, p. 105.

en place, mais encore ils faisaient le lien, par leur ascendance, avec cette Chrétienté médiévale dont l'unité, intacte sous la tutelle de l'Église, était révérée<sup>149</sup>.

### 2.1.1. Une société pervertie

De cette prémisse découlent tout naturellement les critiques qui vont s'abattre sur la société d'abord, et non par priorité sur son organisation politique. Pour les premiers dirigeants Scouts, la République, la démocratie ne sont que des conséquences de l'application du concept de liberté ; ce sont des artefacts. La Chrétienté, elle, n'avait pas d'organisation « politique ». Une et sanctifiée dans et par l'Église, elle était un corps organique, une entité « naturelle » avec sa tête et son cœur, son âme, ses bras et ses jambes... La fonction politique s'y résolvait dans la fonction dirigeante, émanation en quelque sorte du fonctionnement « vital » auquel participaient tous les membres... en synergie. Bref, excroissance artificielle, la politique n'est condamnée qu'à l'occasion. D'ailleurs « on ne fait pas de politique » chez les Scouts de France, et pour cause : ce serait reconnaître qu'un irrémédiable pas a été franchi. C'est pourquoi seule la perversion sociale, qui explique cette autre perversion qu'est la politique, doit être d'abord montrée du doigt.

Quoi de moins surprenant, dès lors, que l'on s'attaquât en premier à l'« égoïsme » ? Égoïsme, manifestation la plus spectaculaire du mal social, conséquence immédiate de la revendication de la liberté individuelle, et qui s'épanouit, avec le mot (7)<sup>150</sup> qui en désigne la réalité, dans la « fatale » seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Saignée à blanc » par la Grande Guerre, la société française allait-elle en être purifiée ? Hélas, il semble bien que non, et dès 1921, Jacques Sevin avec la complicité du chansonnier dinannais Théodore Botrel, fait pleurer la Vierge sur l'époque dans un mélodramatique chant de veillée : *L'Étoile qui pleure*<sup>151</sup> :

« Hélas ! Au jour d'aujourd'hui  
« Le monde est si perverti  
« Qu'elle pâlit à toute heure  
« L'étoile née de la larme de Marie  
« A chaque nouveau forfait  
« Elle tremble et on dirait  
« Qu'elle pleure !  
« Petit gars, cher petit gars  
« Que jamais son doux éclat  
« Pour vos péchés ne se voile.  
« Laissez-la vous éclairer,  
« Ne faites jamais pleurer  
« Cette étoile ! »

Les exemples de telles dénonciations abondent. Prenons-en quelques-uns au hasard : 1927, le dominicain Réginald Héret, animateur du patronage Saint-Thomas-d'Aquin du Havre, Aumônier diocésain des Scouts de France et membre du comité directeur :

« Nous sommes bien déçus : c'est une médiocrité universelle, une indifférence tranquille, et un goût de jouir insolent qui s'étale partout, de Deauville à Biarritz,

<sup>149</sup> Cette analyse permet de mieux comprendre ce qui attira l'aristocratie vers le scoutisme catholique : oniriquement au moins, elle y retrouvait son ancien statut.

<sup>150</sup> Apparu en 1755 selon Pierre Grimal, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, 1932.

<sup>151</sup> Renard Noir (ps. Jacques Sevin), *Les Chants de la route et du camp*, 1921, strophe IV. Dans ce chant, une larme de Marie se transforme en étoile.



d'Annecy à Cauterets. Notre jeunesse ? Elle est au cinéma, au dancing, au stade. Appelez-la pour des tâches de dévouement, elle vous répondra par des mots cyniques. »<sup>152</sup>

Triste constat, en effet, qui va se préciser :

« 1°) Affreuse confusion des idées. Tout s'écrit, s'imprime, se lit, sans qu'on accepte le contrôle de l'Église. (...) »

« 2°) Licence effrénée des mœurs. Même dans nos milieux catholiques, que nous sommes éloignés de la délicatesse de la pureté chrétienne ! »<sup>153</sup>

1934 ? Même écho chez le chanoine Cornette, qui préface l'ouvrage d'un autre dominicain, le P. Hyacinthe Maréchal (dont le titre : *Scouts de France et Ordre chrétien* est significatif) : pour le chanoine, le Grand Mal, c'est « l'égoïsme individuel ou collectif, le manque de loyauté, l'absence de franchise dans les rapports sociaux, l'appétit effréné de jouissance, qui ne semble ne connaître d'autre loi que le plaisir brutal, le désordre moral fruit d'un matérialisme grossier. »<sup>154</sup>



L'une des premières planches d'Hergé, publiée dans *Scout*, illustre l'opposition entre le mode de vie "V.P." (pour "Visage pâle", non-scout : univers "bourgeois" d'un garçon gominé, front fuyant, triste et anémié par le luxe) et le mode de vie B.P. (pour Baden-Powell, scout, pour garçon simple, robuste et joyeux).

Quelle Babylone moderne la France était-elle donc devenue ! Deux ans plus tard, M<sup>gr</sup> Bruno de Solages dans la conclusion de sa fameuse conférence aux Journées nationales de 1934, *Philosophie du Scoutisme*, enfoncera le clou :

<sup>152</sup> R.P. Réginald Héret, o.p., *La première retraite des Aumôniers scouts*, Association des Scouts de France, 1927, p. 14.

<sup>153</sup> Ibid., p. 15.

<sup>154</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Scouts de France et Ordre chrétien*, Éditions de la Revue des Jeunes, Desclées de Brouwer, 1934, p. 10.

« Notre civilisation se meurt d'égoïsme, de ce que chacun ne pense qu'à jouir, à se gêner le moins possible et à n'être prêt que pour jouir. »<sup>155</sup>



M<sup>gr</sup> Bruno de Solages dans *Scout*

Quatre années encore, et c'est Munich. Cette fois, dans *Consignes d'alerte*, le P. Forestier rassemble tous les griefs que les dirigeants S.d.F. ont accumulés contre l'époque en un véritable réquisitoire :

« L'existence de notre pays n'a été à ce point menacée qu'à cause de nos fautes, de nos lâchetés et nos abandons. Si Dieu a dû intervenir, c'est que nous avons accumulé les raisons d'être faibles et menacés. Et ce n'est pas glorieux pour nous.

« Cinquante ans de laïcisme et d'individualisme ont dépeuplé la France. Trois millions d'étrangers témoignent sur notre sol de la pénurie des bras français.

« (...)

« Et par (sic) comble, aux Français peu nombreux, on a prêché une morale de facilité et de paresse. Alors qu'il eut fallu travailler double, on s'est croisé les bras, on a flâné, on a fraudé.

« Les loisirs mal compris ont renforcé la tyrannie des 'bistrots'. Dans un village, le tiers et souvent la moitié des boutiques sont des boutiques-à-boire. Non content d'avoir stérilisé la race, on la laisse s'anémier et s'avilir aux comptoirs.

« La seule grève bienfaisante serait celle des buveurs. (...)

« Enfin, à ce peuple trop peu nombreux, on a enseigné la crainte du sacrifice. »<sup>156</sup>

Quelques mois plus tard, il résumait le tout en une formule qui bouclait la boucle :

« Ce qui détruit lentement notre pays, c'est avant tout l'égoïsme aux multiples visages qui déchaîne l'irréligion. »<sup>157</sup>

De ces quelques illustrations choisies parmi tant d'autres, se dégage le premier élément, simple, d'une représentation complexe de l'homme et du monde : l'homme a été créé libre ; lorsqu'il choisit librement d'assujettir sa liberté aux lois divines (conscience de son souverain bien) il se libère : lorsqu'il libère sa liberté du respect des lois divines et du magistère de l'Église, il s'aliène et s'avilit.

A ce premier élément s'ajoute un autre, beaucoup moins cohérent et donc plus délicat à cerner, mais sans doute aussi important et qui s'y trouve lié.

<sup>155</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, *Philosophie du Scoutisme*, Association des Scouts de France, 1934, p. 12.

<sup>156</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, o.p., *Consignes d'alerte* in *Le Chef*, novembre 1938, n° 157, p. 611-612.

<sup>157</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, o.p., *Le Chef*, février 1939, n° 160, p. 68.

« *Autour de vous*, écrit Paul Doncœur en 1926, *s'entassent les ouvriers fatigués de leur journée, dont le regard est sans éclats parce qu'après les laideurs de l'usine, ils songent aux horreurs du taudis ou du boueux lotissement ; quelques petites femmes au visage mat et violacé de poudre, que le rouge n'arrive pas à animer, dévorent quelque livre au papier sale, tristement symbolique ; des jeunes gens, au parler gras et traînant des faubourgs, qui rient et plaisantent, n'égaient pas le dégoût qui pèse autour de vous.* »<sup>158</sup>

Ce texte exprime moins le mépris de la « vulgarité » du peuple que le rejet des « produits » d'une certaine civilisation industrielle et urbaine qu'exprime aussi M<sup>gr</sup> de Solages :

« *Nos contemporains étouffent dans une vie mécanique pleine de fumées et d'erreurs. Par vous, chaque jour, un peu plus d'air pur et de lumière leur viendront des bois et du grand ciel de Dieu.* »<sup>159</sup>

Or, derrière le métro et son peuple laid et las, derrière la ville, l'usine et leurs fumées, au-delà des bistrotts, des dancings et au cinéma, qu'y a-t-il donc, sinon ce système économique qui révolutionna les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et acheva le système rural multi-séculaire au sein duquel la Chrétienté était éclose ? Ira-t-on jusqu'à en prendre conscience et à joindre l'horreur du capitalisme à celle du « laxisme » libéral ?

Pas tout à fait, et c'est là toute l'ambiguïté de la position du Mouvement dans son ensemble qui, en publiant dans *Le Chef* de mars 1933 la déclaration du comité archiépiscopal de l'Action catholique française (et en y adhérant sans réserve) épousait étroitement celle de l'Église de France, établie à partir des deux immortelles encycliques : *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno* :

« *L'Église enseigne :*

« *-Que le capital est légitime dans son principe.*

« *-Qu'il est une des formes légitimes de la propriété privée.*

« *-Qu'il est avec le travail, l'agent normal de la production et de la prospérité.*

« *-Qu'il peut même légitimement se développer, mais aux conditions suivantes :*

« *1°) Que ce développement ne se fera que par des moyens honnêtes ;*

« *2°) Que ce développement n'arrivera pas au point où la possession trop grande des biens par un petit nombre de capitalistes mettrait la population ouvrière 'dans un état de misère imméritée' ;*

« *3°) Que ces immenses possessions entre les mains d'un petit nombre de possédants ne mettront pas à la libre Disposition d'hommes sans mandat non seulement toute la vie économique d'un pays, mais encore, par voie de conséquence, sa vie politique toute entière, entendue au sens général de ce mot, et, à plus forte raison, qu'elles ne mettront pas dans cet état anormal plusieurs nations ou l'humanité elle-même. Le développement illimité du capitalisme dans ces conditions amènerait inévitablement ce désordre. Oui, ce serait la subordination de la vie politique, intellectuelle, morale, nationale et même internationale à des intérêts privés d'ordre purement matériel. Ce serait le renversement de l'ordre.*

« *Elle proclame que le capitalisme légitime serait celui qui, en évitant les excès indiqués, aurait le souci :*

<sup>158</sup> R.P. Paul Doncœur *La reconstruction spirituelle du pays*, Éditions La Hutte, 1926, p. 10.

<sup>159</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, op. cit., p. 12.



« a) De faire réaliser à la propriété privée sous quelques formes qu'elle se présente, sa FONCTION SOCIALE, qui est de faire servir au bien de tous les possessions personnelles.

« b) De faire réaliser au capital cette fonction exprimée par le mot PATRON une sorte d'AUTORITÉ PATERNELLE, qui d'une part reconnaît aux travailleurs tous les droits qu'exige leur collaboration, et de l'autre créerait autour du groupement professionnel une atmosphère vraiment familiale dans laquelle, tout en respectant la hiérarchie du travail, patrons et ouvriers vivraient comme des frères. »<sup>160</sup>

Ainsi, cet extrait d'une déclaration plus longue dit « oui » au principe du capitalisme qui n'est donc pas compris comme l'origine de la dégradation de la société traditionnelle. Et pourtant... Le « mais », la réserve qu'on y apporte est d'une taille telle qu'elle revient à en refuser (implicitement) la logique interne du développement.

En effet le comité archiépiscopal a perçu ce qui, de son point de vue, constitue un danger : la possibilité d'un développement et d'une concentration considérables ouvertes par la libre concurrence et la libre entreprise. La puissance d'un homme sans mandat (de l'Église) qui contrôlerait directement ou non les leviers de cette économie est, elle aussi, bien vue et dénoncée. Dénonciation qui prend tout son sens dans le contexte historique de l'époque, mais qui demeure voilée, ambiguë.

C'est que l'acuité du comité (et celle des dirigeants Scouts de France qui adhèrent à son analyse ?) cède devant ce que l'on peut considérer comme son angélisme. Comment nommer autrement cette attitude consistant à admettre un système économique (dont la dynamique est l'accumulation et le rendement maximal du capital), à condition qu'il se tempérât lui-même ? Cela revenait à le légitimer sous réserve qu'il ne fût pas ce que sa logique profonde le poussait à être ! De sorte que ce capitalisme où la propriété privée doit jouer un rôle de redistribution, où les chefs d'entreprises doivent exercer *paternellement* leur autorité, où une « atmosphère vraiment familiale doit régner entre les acteurs sociaux, prend des allures nettement corporatistes rappelant cette époque où la moindre boutique (...) était un centre d'amitié. (...) Il s'agissait bien pour le vendeur de gagner de l'argent ou plus exactement de gagner sa vie, mais il y avait avec le goût du métier une serviabilité qui était l'aspect social de la charité. »<sup>161</sup> Une fois de plus, c'est le Moyen-Age édénique qui se profile :

« Ces heureux résultats, le capitalisme moderne ne les obtiendra qu['](...) en réprimant ses excès et en remettant la propriété et le capital dans l'ordre où Dieu et l'intérêt de tous le veulent. »<sup>162</sup>

Cet ordre qui n'aurait jamais dû être remis en cause...

Finalement, le Scoutisme, suivant en cela l'Action catholique et l'Église de France, parvint, tout en ne rejetant pas les fondements de l'ordre établi, à stigmatiser les « tares » qu'il produisait pourtant, et à se prononcer en faveur d'un ordre nouveau en ne demandant au présent qu'à « réprimer ses excès ». Joli tour de force ! A terme cependant, l'incohérence d'une telle position risquait de la rendre intenable. Comment ne s'en aperçut-on pas ?

<sup>160</sup> *Le Chef*, mars 1933, n° 101, p. 196-197.

<sup>161</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Chef*, février 1941, n° 178, p. 8.

<sup>162</sup> *Le Chef*, mars 1933, ibid.

C'est qu'elle était masquée par une certitude : rendue à sa dimension divine, revenue au giron de l'Église, la société, par la juste conscience de chacun de ses membres, se trouverait du coup en mesure de dépasser ses faiblesses, la foi, l'espérance et la charité valant tous les programmes de réforme. Qu'importaient des institutions contingentes ? *L'ordre*, compris comme ordonnancement social, *c'est la loi de Dieu régnant parmi les hommes* déclare Pierre Delsuc<sup>163</sup>, qui semble reprendre la conclusion de la déclaration du comité archiépiscopal, et aboutit avec la définition suivante de Loup Blanc (Lucien Goualle : « *Chrétienté, réalisation dans la cité de l'esprit de l'évangile, vie sociale basée sur les enseignements du maître, voici une illustration de l'esprit de chrétienté.* »<sup>164</sup>

Ce constat ambigu dressé à propos d'un monde représenté sous de bien sombres aspects appelle donc autre chose, une représentation idéale qui en serait comme le contretype positif dont on a vu se dessiner les premiers contours au travers des critiques émises.

### 2.1.2. Civitas Dei

La société idéale, c'est la Cité de Dieu sur terre, rêvée d'une façon aussi candide qu'instructive par le P. Héret dans son introduction au livre de son confrère le P. Maréchal :

« *Il y aura naturellement beaucoup d'arbres, et parmi les beaux espaces de verdure fleuries, (...) de jolies maisons claires et ensoleillées. Il n'y aura pas de dancing, et les cinémas que nous garderons n'auront pas d'affiches effrontées et seront intéressants. On verra partout des enfants rieurs ; à la fraîcheur sauvage de leur santé, ils montreront bien qu'ils sont autant de Louveteaux et de Jeannettes. (...) Ce serait la cité harmonieuse que rêva Péguy : 'Les sauvages diront que ce jardin n'est pas grand et qu'il n'est pas profond. Mais moi je sais, dit Dieu, que rien n'est grand comme l'ordre et que rien n'est profond comme le labour français.'* »<sup>165</sup>

Belle vision bucolique, voire paradisiaque, où nulle cheminée d'usine ne fume, où l'on croit voir ces projections de films édifiants sous les arbres en fleurs ! La citation de Péguy, cependant, oriente cette représentation quelque peu puérile dans une direction plus précise.

Évoquant le labour français, Péguy introduit du même coup la dimension nationale de la communauté chrétienne dont on rêve : il ne s'agit pas, bien au contraire on s'en doute, de refouler la « noble » histoire de la « fille aînée de l'Église », d'autant moins que :

« *C'est Dieu aussi qui a fait les patries, écrit l'abbé André Sevin (un homonyme de Jacques Sevin, sans parenté avec lui), et le Christ lui-même a été, non seulement par sa naissance, mais par une prédilection manifeste, l'homme d'un pays. Avant d'être citoyen du monde, le Scout est fils de France.* »<sup>166</sup>

Dans la même veine, Georges Tisserand, un proche de Jacques Sevin, membre de la commission de formation des Chefs au moment où il écrit, brossant un portrait de la France, rappelle :

« (...) *que c'est une personne morale de tout premier plan, que c'est le pays des croisades et de Jeanne d'Arc, champion des justes causes, où se réalisa l'Union Sacrée, où eurent lieu les deux batailles de la Marne et celles de Verdun et que, citant Paul*

<sup>163</sup> Pierre Delsuc, *Patrouilles en action*, Éditions de la Hutte, librairie des Scouts de France, 1940, p. 15.

<sup>164</sup> Loup Blanc (Lucien Goualle), *Scout*, septembre 1936 n° 65, p. 398.

<sup>165</sup> R.P. Réginald Héret, o.p., introduction à R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Ordre scout et ordre chrétien*, op. cit., p. 13.

<sup>166</sup> André, abbé Sevin, *Réflexions sur le Scoutisme*, Collection Scoute. Librairie Gabriel Enault, 1930, p. 17.

Reynaud, elle est la France de cent millions d'habitants 'dont le secret est d'être une mère généreuse, et de ne distinguer entre ses enfants que par le mérite et les talents'  
167 »<sup>168</sup>

La conception de l'idéale Cité de Dieu s'étend (surtout après 1930) à tous les endroits où la France est présente car, comme l'écrit l'abbé Jean Giraudet, Aumônier de la branche Scouts, les colonies sont : « *colonies de France et de Chrétienté* », ce qui l'amène à saluer d'un vibrant hommage ceux qui travaillent à l'édification de « *l'Ordre, que nous avons fait promesse de maintenir, nous, Scouts de France* :

« *Et pour vous, missionnaires et colons, soldats et fonctionnaires, témoignage de notre admiration et de notre envie... Car vous êtes heureux, pionniers d'un nouveau monde, conquérants, créateurs de royaumes, organisateurs de villes, traceurs de route, découvreurs de pistes, bâtisseurs d'églises, semeurs de chrétientés, messagers de l'Amour du Christ, vous qui avez fait de votre vie quelque chose de grand, de pas banal, d'aventureux et de noble !* »<sup>169</sup>

Illustrant cet article, où les colons sont d'abord des créateurs de royaumes (rêve d'Hubert Lyautey) une photo... du krak des chevaliers. Tout un symbole ! Croisade, ordre, chevalerie : les Français d'outremer, bâtisseurs d'une Plus Grande France et donc d'une Plus Grande Chrétienté, se doivent de demeurer fidèles à la tradition de ces autres bâtisseurs du XII<sup>e</sup> siècle que furent... les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui laissèrent ces monuments... « immortels ».

La représentation de la Chrétienté attendue se confond donc avec celle d'une France mystique, rayonnant sur ses possessions extérieures, mais d'abord enracinée dans sa terre et ses Provinces.



<sup>167</sup> Paul Reynaud à l'inauguration de l'exposition coloniale de 1931, cité par Georges Tisserand, op. cit., p. 23. Ces fortes paroles durent éveiller plus d'un écho outremer...

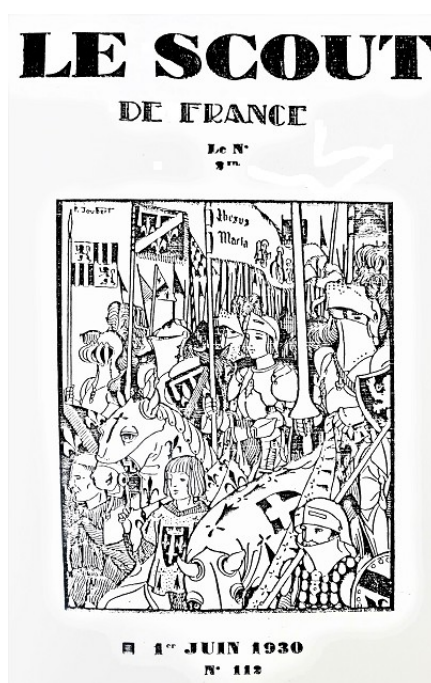
<sup>168</sup> Georges Tisserand, *Le service du soldat*, Spes, 1931, p. 23.

<sup>169</sup> R.P. Jean Giraudet, *Colonies de France et de Chrétienté*, *Scout*, juin 1936, n° 58, p. 225-227.

Les retrouvailles avec ces vieilles terres de France sont exaltées dès 1920 par les « hymnes » Scouts à la nature et qui sont toujours célébrées vingt ans plus tard. A l'automne 1939, pour pallier le manque de bras, des unités Scoutes furent mobilisées, et Jean du Rostu, en évoquant dans *Études* les Scouts moissonneurs, rappelle que c'est du contact avec la terre que renaît le sentiment national, préfigurant la Révolution nationale :

« C'est avant tout dans la terre ou sous la terre que l'on défend une patrie, parce qu'une patrie c'est d'abord un morceau de la terre ; sans aucun doute, de leurs 'permissions agricoles' les Scouts moissonneurs seront donc devenus plus français. »<sup>170</sup>

Enracinée dans sa terre, la Chrétienté de France, la *Civitas Dei Francorumque*, doit l'être encore dans son passé. Passé spirituel d'abord, tel qu'il s'incarne en saint Louis et en Jeanne d'Arc, quintessences de l'esprit qui anime les dirigeants Scouts. On comprendra que, lien vivant entre ce passé magnifié et le présent qui doit en vivre, la tradition ait été considérée comme la colonne vertébrale du monde à reconstruire : « Quand on a compris, à l'âge d'homme, que le progrès est continuité, on demande au passé de comprendre le présent, même et surtout quand on a l'ambition de le transformer, et quand on ne croit pas qu'être de son temps, c'est tout accepter. A plus forte raison, une vie chrétienne ne pourrait-elle se couper de la tradition vivante qui est sa règle. Cette tradition substantielle est indépendante, il est vrai, des us et coutumes par où s'exprimait jadis l'esprit chrétien. Mais pour que revive ce plein esprit de foi que notre monde souffre d'avoir perdu, il est bon de retourner en Chrétienté. Redire les paroles, refaire les gestes de nos pères, ce sera retrouver leur âme, en nous plongeant en climat chrétien » écrit le P. Jean Rimaud, alors simple Aumônier scout, à propos du livre de Paul Doncoeur *Retours en Chrétienté*<sup>171</sup>.



Française mais soucieuse du monde, ancrée dans sa terre comme dans son passé, cherchant dans le respect de ses traditions la vérité de son présent, la représentation de la

<sup>170</sup> Jean du Rostu, *Les Scouts moissonneurs*, *Études*, 1939, L. 241, p. 40.

<sup>171</sup> R.P. Jean Rimaud, s.j., *Le livre du mois : Retours en Chrétienté. Naissance, mariage et mort du chrétien*, par Paul Doncoeur », in *Le Chef*, mars 1933, n° 101, p. 246.

société idéale dessine les contours d'une communauté exigeante. Si, selon Pierre Delsuc : « *L'homme est mis sur la terre pour servir ; servir la communauté française (...) c'est une attitude fière et hardie. La seule qui tienne compte loyalement et intelligemment de la France véritable, de cette race vigoureuse et obstinée de petits propriétaires paysans, de ces villages groupés autour de l'église.* »<sup>172</sup> La notion de communauté est donc tout à fait essentielle à la représentation de la société idéale. Communauté « naturelle », cela va de soi, dont la cellule de base est la famille, et qui, de village en village, au rythme des vallons, selon le caprice des fleuves et des accidents naturels, se compose en Provinces fédérées par l'histoire et soudées par une commune foi.

C'est sans doute sur le point de l'attachement aux communautés naturelles forgées par l'Histoire de France que le Scoutisme est le plus proche de Maurras, encore que, comme le montre René Rémond à propos du maître de l'Action française :

« *Ce classique a moins de motifs d'aimer le Moyen-Age que les romantiques de la Restauration. Leur prédilection ne s'adresse pas aux mêmes périodes : la monarchie idéale, Maurras la voit moins sous les traits de la royauté tutélaire de saint Louis ou de la paternelle administration du bon roi Henri, que dans l'éclat et la pompe du Roi-Soleil.* »<sup>173</sup>

Certes les dirigeants S.d.F. se rapprochent plus, sur ce point, de la sensibilité des romantiques de la Restauration que de Maurras, mais une fois dépassée la question de l'époque de référence, l'importance accordée aux provinces est aussi grande chez les Scouts que chez le dirigeant de l'Action française, et participe d'un souci commun.

L'importance accordée aux communautés « naturelles » que sont les Provinces se traduit du reste dans les divisions administratives de la Fédération puis de l'Association des Scouts de France : les troupes unies aux meutes et aux clans forment un groupe, plusieurs groupes constituent un district, plusieurs districts une Province qui a son blason (l'héraldique joue du reste un grand rôle, en liaison avec la chevalerie). Mais d'une façon moins bureaucratique, l'intérêt porté aux Provinces et à leur histoire ne se relâcha pas : le baron Jacques de Noirmont, commissaire de la Province d'Aquitaine et aux publications de 1930 jusqu'à sa mort en 1932, sut fort bien, dans une série d'articles intitulés *Scoutisme et intellectualité*<sup>174</sup>, articuler activités de camp et découverte des trésors architecturaux et historiques locaux, préfigurant d'une manière assez frappante la pédagogie dite active de l'Histoire appelée « éveil », mais le faisant avec beaucoup d'intelligence et de finesse en dépit de certains préjugés. Dans le même esprit, *Scout*, consacra plusieurs de ses numéros, comme celui de novembre 1935, aux différentes Provinces, en publiant des contes souvent hérités d'une tradition médiévale. Du reste, quelle meilleure façon de lier le souci de la tradition et le désir d'arrimer les Scouts à l'« atmosphère » (plus qu'à la réalité) d'une Province, que de rassembler contes et légendes pour en tirer, par exemple, les éléments d'un spectacle autour du feu de camp ?

Qualifiée géographiquement, historiquement (ô combien !), hagiographiquement et spirituellement, la société idéale l'est aussi, et ce dernier point complétera l'esquisse, « physiologiquement ». La représentation, en effet, tissée d'éléments empruntés (ou prêtés) au Moyen-Age, a besoin d'un modèle « fonctionnel » après que son « identité » a été amplement définie. C'est tout naturellement la métaphore médiévale du « corps social » qui est retenue pour décrire le fonctionnement de la cité idéale, corps où, je l'ai

<sup>172</sup> Pierre Delsuc, op. cit., p. 12-13.

<sup>173</sup> René Rémond, *Les droites en France*, Éditions Aubier-Montaigne, 1982, p. 175.

<sup>174</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Scoutisme et intellectualité*, *Le Chef*, janvier 1928, n° 49, p. 30-53 et mars 1928, n° 51, p. 112-116.

déjà souligné, tête, cœur et âme, membres supérieurs et inférieurs (chacun à sa place, notons-le) concourent au bien-être général de leurs façons particulières. Des sous-représentations en sont induites : celle du « chef », « *caput* », la tête ; celle de l'obéissance quasi-réflexe des « inférieurs » dont le rôle est de répondre à la fonction dirigeante. L'accent est toujours mis sur la nécessité d'une solidarité « organique », qualificatif dont les connotations renvoient à l'ordre naturel voulu par Dieu, et qui ne laisse aucune place à l'« individualisme » voltairien...

Il n'est guère étonnant qu'avec une telle représentation de la société idéale, les dirigeants Scouts aient sans cesse prêché pour une « *concordia ordinum* » très proche de la notion cicéronienne (on verra du reste que la référence à Rome n'est pas négligée dès que l'on parle d'ordre). Là encore les exemples abondent : tous les pédagogues se plaisent à analyser le fonctionnement de la Patrouille ou le rôle de la Bonne Action (B.A.) pour montrer comment, par ces moyens méthodiques, on initie le Scout à la fraternité, à la solidarité nécessaire. Mais c'est le P. Forestier, lors des Journées nationales de 1936, tenues à Marseille et consacrées à *Scoutisme et Cité*, qui, s'appuyant largement sur l'orthodoxie badenpowellienne, exprime la nécessité de cet accord entre classes, conséquence des conceptions précédemment évoquées :

*« C'est pourtant en 1912 que Baden-Powell faisait part aux futurs Scoutmestres de préoccupations sociales, dont la vigueur n'a sans doute échappé que parce qu'elles étaient trop avancées pour leur temps.*

*« Les patrons, écrivait-il, n'ont en général aucune idée de l'intérêt matériel qu'il y a à laisser dire un mot à l'employé quand il s'agit de régler les conditions du travail, et de l'erreur manifeste qu'il y a à ne le traiter que comme une unité économique.<sup>175</sup>*

*« Qui ne reconnaît pas là, en puissance, les fameux conseils d'usines, fruits des revendications ouvrières de juin dernier ? Et n'est-on pas en droit de penser que si les classes dirigeantes avaient entendu la parole de Baden-Powell et réalisé ce qu'il considérait comme un progrès social nécessaire, tout aurait pu être fait dans la sécurité, la confiance mutuelle, au lieu de l'être dans une atmosphère de guerre civile ?<sup>176</sup>*

*« Les luttes de classes, écrivait encore Baden-Powell, naissent de ce que chacun ne voit que sa propre situation, et ne sympathise pas avec celle des autres. Les grèves et les lock-out sont fréquemment le résultat de l'égoïsme.*

*« Dans bien des cas les patrons n'ont pu comprendre qu'un homme qui travaille dur devrait, en toute justice, obtenir une part des biens de ce monde, en retour de ses*

<sup>175</sup> Soixante-quinze ans plus tard, faut-il s'étonner que la prise de conscience n'ait guère progressé ? La récente remise en cause de lois sociales montre que le blocage subsiste alors que nous sommes loin de mesures révolutionnaires...

<sup>176</sup> Sur une possible concorde, notons le total aveuglement du P. Forestier. Mais peut-être que la parole de Baden-Powell sur ce point fut occultée par une réalité qui n'échappa pas au P. Sevin qui, après avoir rappelé que « *La Middland [C°] offrait à sir (sic) Baden-Powell un énorme immeuble à Cambden Town, à condition qu'il l'utilisât pour transformer en Scouts les 700 commis du service de livraison* », remarque : « *Les chefs d'industrie, les grands commerçants qui ont des places vacantes dans leurs bureaux ou leurs ateliers donnent fréquemment la préférence aux candidats munis d'un brevet scout (...). A Birmingham, les principales usines ont affiché dans leurs ateliers le texte de la loi Scoute, jugeant qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'inspirer aux ouvriers le loyalisme envers les patrons. (...) La célèbre firme British Thompson-Houston possède la 'V° Rugby' (...). Une grande majorité de Troupes sont donc maintenant rattachées (...) à des grandes entreprises industrielles. Les enfants de (...) ces usines sont embrigadés en patrouilles, parfois même ils demeurent habituellement en uniforme et les employés de la maison ajoutent à leurs fonctions celles de scoutmestre. Depuis lors, l'esprit de ces établissements n'a fait que gagner (...). La pratique de la loi scoute crée une atmosphère de loyalisme et de paix sociale.* » R.P. Jacques Sevin, *Le Scoutisme...*, op. cit., p. 193-195.

Il conclut : « *Est-il exagéré de dire que le Scoutisme est l'une des barrières que la Grande-Bretagne ait à opposer au socialisme, et que si le Mouvement eût été lancé vingt ans plus tôt, l'Angleterre n'en serait peut-être pas où elle en est ? Le titre de Baronnet, et la Grande Croix de l'Ordre de Victoria conférés à Baden-Powell, comme fondateur du Mouvement scout, prouvent bien qu'on partage en haut lieu cette manière de voir* ». R.P. Jacques Sevin, *ibid.*, p. 197.

On ne saurait être plus clair. D'où la très problématique image de Baden-Powell « réformateur social ». Tout dépend ici de ce que l'on met derrière le terme, et ce par quoi il est orienté.

*efforts, et ne devrait pas être condamné à une perpétuelle servitude uniquement pour assurer un certain profit aux actionnaires. »<sup>177</sup>*

Par contre :

*« L'ouvrier doit reconnaître que sans le capital il n'y aurait pas de travail sur une vaste échelle et qu'il ne peut y avoir de capital si les actionnaires n'ont pas quelques compensations pour les risques qu'ils courent en souscrivant » !*

*« Et voici la justification d'une rémunération normale du travail et d'un intérêt versé au capital proportionnellement au risque. Il serait facile d'insérer ici un commentaire de 'Quadragésimo Anno'. Loin de nous écarter du Scoutisme, ce serait le développer et l'enrichir dans la ligue propre où l'a engagé son fondateur. »<sup>178</sup>*

Et Frère Denys de conclure :

*« La vie Scoute crée, disions nous, un tempérament social. Elle lutte directement contre l'égoïsme qu'est la lutte des classes. Si nous sommes obligés de tenir compte de l'existence des classes, nous ne pouvons accepter la lutte des classes. Le Scoute est le frère de tout autre Scout. Dans nos rallies, nous avons appris à fraterniser quelles que soient nos origines. Nous savons que les hommes ne sont que médiocrement séparés par les différences d'argent, s'ils vivent d'un même idéal, s'enchantent des mêmes activités, participent aux mêmes mœurs. »<sup>179</sup>*

Ce long extrait résume bien à lui seul toutes les contradictions de la représentation de la société vue par le Scoutisme catholique. En tout premier lieu, on retrouve la même ambiguïté soulignée dans l'analyse des conceptions purement économiques : on est conscient des inégalités, mais on n'en tire pas tous les enseignements. Plus exactement, on les interprète comme une conséquence du mal (individuel) d'égoïsme, qu'une rééducation de la jeunesse seule est capable de guérir par la reviviscence de l' « esprit social ».

### **2.1.3. L'impérieuse nécessité de « l'esprit » ou du « sens » social**

Parmi les préjugés que j'ai pu rencontrer à propos du Scoutisme des débuts (même auprès de l'actuel encadrement de base), se rencontre souvent l'idée que l'association n'avait alors aucune préoccupation sociale, quand elle n'avait, d'une certaine façon, que cela en tête. Ce contresens est cependant aisé à expliquer. En dépit de réalisations spectaculaires en milieu ouvrier (le milieu artisanal ou boutiquier étant bien mieux « couvert »), comme l'attestent les rapports sur le groupe pionnier du Creusot, sur ceux de Jarny, des quartiers des Épinettes et de la Roquette à Paris, rapports lus aux Journées nationales 1934 tenues à Toulouse sur le thème des relations avec le milieu social, les S.d.F. s'enracinèrent surtout en milieu bourgeois et petit-bourgeois. On confondit ainsi recrutement et objectifs.

Il n'est, de plus, pas impossible (mais on passe là un domaine différent de celui que j'aborde : la pratique) que l'autonomie poussée des branches à partir de 1929, officialisée en 32, ait davantage spécialisé chaque âge : à l'âge scout la formation des aptitudes, la formation du sens du collectif étant laissée à la seule dynamique de Patrouille ; à l'âge routier l'ouverture sur le monde réel, avec enquêtes sur le terrain, expériences de vie, etc. Notons néanmoins que jusqu'en 1940 en tout cas, si les pratiques étaient différentes, la communion au même souci social restait totale d'une branche à l'autre. Et s'il y eut hiatus

<sup>177</sup> Constat judicieux qui confortera aux yeux des dirigeants le rôle éducatif du Scoutisme, le but étant, dans cette optique, de susciter le « sens social ».

<sup>178</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme école de formation sociale* in *Le Chef*, avril 1937, n° 142, p. 256-257.

<sup>179</sup> Ibid., p. 258.

entre les intentions et leur mise en œuvre, il ne fallut pas incriminer le manque de bonne volonté : ce sujet, de 1920 à 1940, est encore plus présent dans les ouvrages et les revues que les autres, et la nécessité d'un engagement social plus poussé rappelé très souvent et avec fermeté.

Dès 1922, Jacques Sevin en témoigne :

« *Le Scoutmestre digne de ce nom saura, par des dialogues vivants, des analogies prises sur place, dans la nature, des remarques lancées au bon moment, faire comprendre à ses garçons quels sont les 'terrains' où ils doivent donner l'exemple, et les préparer, sans toujours le dire, à travailler excellemment, soit dans les œuvres catholiques soit dans les syndicats chrétiens, soit dans les conseils nationaux (...). Pourquoi tels ou tels ne seraient-ils pas dans les patronages, à leurs moments de loisirs, les entraîneurs, les dévoués, les apôtres ? Les dizainiers de la Propagation de la Foi ou de la Croisade des enfants, les chefs de l'œuvre de Presse ?* »<sup>180</sup>

L'année suivante, le P. Rigaux, de l'Action populaire, renchérit :

« *Dans les conditions de la vie présente, qui ne changeront pas de sitôt, deux larges champs d'action s'offrent aux caractères qui veulent servir : le terrain social, le terrain civique.*

« *Par terrain 'social', j'entends surtout l'activité des 'institutions sociales' caractérisées par le trilogie : syndicalisme, coopération, mutualité.*

« *Le développement considérable du syndicalisme après la guerre, l'essor de la 'Confédération française des Travailleurs Chrétiens' pour les salariés, l'effort des élites des patrons chrétiens pour la restauration<sup>181</sup> des principes moraux dans le gouvernement des chambres patronales, et aussi le mot d'ordre des Chefs spirituels, des Papes notamment : cette importance primordiale du groupement corporatif à esprit chrétien nous oblige strictement à orienter d'abord de ce côté l'appétit de service et de dévouement de nos grands Scouts.*<sup>182</sup>

« *Il faudra donc que chaque Scoutmestre forme sur ce point la mentalité de sa troupe et veille en temps voulu à ce que chacun s'inscrive à une section syndicale de sa profession, non comme amateur mais comme membre sérieux, décidé à aider ses camarades, à les guider, à les entraîner.* »<sup>183</sup>

Or, contrairement à une autre idée reçue, cet esprit là ne se démentit pas dans les années trente, bien au contraire, et le départ du P. Sevin ne marqua pas dans ce domaine une date significative. Le P. Forestier, en conseiller très écouté puis en tant qu'Aumônier général, veillera à entretenir la flamme avec un soin jaloux, et rares sont ses interventions où il ne rappelle pas, d'une façon peut-être plus déclamatoire que le P. Sevin, la nécessité d'être, selon la formule de M<sup>gr</sup> Verdier : « *chevaliers de l'Action catholique* » ou, selon le général de Salins : des « *conquérants* », ce qui dans la bouche d'un vieux colonial, sonne infiniment mieux, en effet, que des « apôtres ».

<sup>180</sup> R.P. Jacques Sevin, *Scoutisme et vie sociale* in *Le Chef*, août 1922, n° 6, p. 91.

<sup>181</sup> Le choix de ce terme est significatif.

<sup>182</sup> La Route n'existe pas encore.

<sup>183</sup> Le Vieux Castor (ps. R.P. Rigaux) : *Initiation sociale : des Scouts ? Pour quoi ?* in *Le Chef*, mars avril 1923, n° 14-15, p. 193.



S'adressant, dans un ouvrage composé sous forme de lettres didactiques en style direct, à des Chefs<sup>184</sup> ou à de grands Scouts, l'abbé Marot, Aumônier scout et curé d'une paroisse populaire, n'écrit-il pas en 1938 :

« *Je me rappelle avoir insisté, autrefois, à un meeting de jeunes. Il y en avait de toutes sortes. Les jocistes y étaient particulièrement nombreux. Le Vieux Loup [A. Cornette] était venu avec quelques Aumôniers et quelques Scouts. J'ai regretté ton absence. Tu y aurais appris les difficultés que rencontrent les jeunes frères dans leur vie de travail.*

« *Ces difficultés, les jeunes les exposaient eux-mêmes. (...) Cela t'est facile, à toi, d'observer le 9<sup>e</sup> article. Pour eux, c'est tout un problème d'être honnête, quand la 'gratte', la gabegie, le 'coulage' sont dans leur milieu un usage général et qu'ils ont à peine le nécessaire.*

« *C'est facile aussi de bien accomplir sa tâche et de ne 'rien faire à moitié' quand on est lycéen (...). Mais c'est plus difficile quand on est, à 13 ans, un petit manœuvre déjà broyé par l'usine anonyme, rudoyé par ses chefs, ou par des aînés, brimé par des égaux, livré à des besognes fatigantes, de ne pas détester un travail accablant et sans horizon.*

« *S'ils avaient encore quelque soutien !* »<sup>185</sup>

En 1938 comme en 1922 ou 23, bien des Aumôniers et le Q.G. sont donc très attentifs à la détresse sociale, et l'on voit du reste mal, compte-tenu des liens essentiels entre représentations sociales et spiritualité, indissolublement unis dans la notion de Chrétienté, pourquoi il en aurait été autrement.

Il existe d'ailleurs une troisième idée reçue concernant la position de l'association vis-à-vis de la question religieuse et sociale, qui par ses implications est en liaison étroite avec ce qui précède : celle consistant à faire accroire les mauvaises relations entre les S.d.F. et l'Action catholique en général, et l'Association catholique de la jeunesse en particulier. Une fois encore est nécessaire la distinction entre des intentions, ou projets, conçus à partir d'une représentation globale, et des comportements locaux.

Sur le plan représentatif en effet (d'autres diraient ici doctrinal), on a vu le Scoutisme catholique adhérer sans hésitations à la déclaration du comité archiépiscopal, parce que, depuis les messages pontificaux de 1922 à 1925 et au-delà, il s'est senti et a été de fait « mandaté » pour son action. Sa fidélité aux encycliques « sociales » est, d'autre part, sans failles. Même après l'implantation de la J.O.C. dans la banlieue parisienne par l'abbé Guérin et Georges Quiclet en 1927, ses relations avec l'Action catholique et son extension jeunesse sont en principe excellentes : non seulement elles se veulent ainsi, mais il semble bien qu'elles le soient. Les comptes-rendus des congrès et manifestations diverses sont assez fréquents et très élogieux. C'est le cas par exemple à propos des journées A.C.J.F. de Metz en 1926. Ces bonnes relations seront du reste confortées par le passage du P. Lalande, Aumônier scout, à l'aumônerie générale de l'A.C.J.F. en 1930.

La question fut un peu plus épineuse vis-à-vis des patronages, du moins dans les premières années. Le Scoutisme en effet put être perçu comme une concurrence directe, quand ce ne furent pas les dirigeants Scouts qui craignirent, dans certains cas, l'absorption. Il fut bien vite évident qu'entre le propos des S.d.F., reformer une élite chrétienne au

<sup>184</sup> René Marot (Aumônier scout, curé de N.D. de la Paix à Suresnes), *A toi, Scout !*, collection La Croix potencée, Alsatia, 1938. En introduisant le livre, le chanoine Henri Pradel, directeur de l'École Massillon, note à ce propos : « *J'applaudis à la littérature que fait naître leur [les S.d.F.] Mouvement : elle a le sens pédagogique, l'allure jeune et conquérante, le ton direct, la note chrétienne et... la brièveté (pas toujours !)* », p. 7.

<sup>185</sup> René, abbé Marot, op. cit., p. 94.

service d'une représentation de la Chrétienté à reconquérir, et celui des patronages qui visaient surtout l'apostolat par l'animation de masse, existait une différence suffisante pour que les relations fussent bonnes. Néanmoins, la création du Mouvement Cœurs vaillants/Âmes vaillantes par le P. Gaston Courtois (un Fils de la Charité proche de l'abbé Guérin), dans l'esprit du journal fondé vraiment en 1929, mais avec un schéma d'organisation et une méthode fortement inspirés du Scoutisme, montrera en 1936-37 qu'il existait au sein du clergé d'Action catholique comme chez les laïcs des différences de sensibilité, non sur l'objectif à atteindre, le retour en Chrétienté, mais sur les moyens (apostolat ou formation ?).

Et encore n'est-ce pas si clair. Il paraît plus probable que par suite d'une certaine incapacité à définir avec clarté une stratégie pour ses mouvements de jeunes, l'Église de France ait nourri entre eux plus d'un quiproquo. Car c'est de quiproquo qu'il faut parler dans les années trente. Quiproquo qui se dissimula longtemps à cause (et c'est le paradoxe) de l'excellence des relations que le 27 mars 1933, dans son rapport religieux de l'année 1932, le chanoine Cornette devait consacrer :

*« Le 17 janvier 1921, S. Em. le Cardinal Dubois baptisait en ces termes le Scoutisme catholique en définissant son but :*

*« Le but des Scouts de France, disait-il, est de faire revivre par une discipline appropriée aux conditions de la société actuelle, l'idéale si chrétien et si français de la Chevalerie. »*

*« L'année suivante, le Souverain Pontife, Sa Sainteté Pie XI, à la demande du Cardinal Archevêque de Paris, consacrait notre Mouvement et, précisant les conditions apostoliques de son action chevaleresque, ajoutait :*

*« Ce faisant, il contribuera à ce que notre (sic, pour votre) vaillant Pays réalise, dans l'avenir comme dans le passé, la noble devise de vos ancêtres : 'Gesta dei per francos' »*

*« (...)*

*« Cet idéal de Chevalerie, nous ne pouvions mieux le réaliser qu'au sein de l'Action Catholique, dans la dépendance de laquelle nous avons été heureux de placer toute la direction de notre Mouvement, toute son action apostolique.*

*« Aussi, quand l'Action catholique nous fit l'honneur de nous demander d'accompagner à Rome S.Em. le Cardinal Verdier, conduisant au Saint Père les délégations de toutes les œuvres adhérant à l'Action Catholique, avons-nous été heureux de nous faire représenter dans ce voyage par sept de nos Commissaires. »<sup>186</sup>*



15 DÉCEMBRE 1929

N° 101

Les parrains du jeune scoutisme catholique : on reconnaîtra saint Georges, Jeanne d'Arc, Du Gesclin, saint Louis et, bien sûr, le petit Jésus.

<sup>186</sup> Chanoine Antoine Cornette, *Rapport religieux de l'année 1932* in *Le Chef*, avril 1933, n° 102, p. 257-258.

On en conviendra, l'acte d'allégeance ne peut prêter à discussion. Or cette déclaration n'est pas un fait isolé : en présence de Frère Denys représentant le chanoine Richaud, dont il a déjà été question, le chanoine Cornette, dans son allocution sous-titrée *Sous le signe de l'Action Catholique*, raconta comment l'association fut *définitivement adoubée* par celle-ci. Le texte exprime remarquablement bien le « climat » secrété par la représentation néo-médiévale :

« *C'était un soir de décembre de 1930, entre les Fêtes de Noël et l'aurore de la nouvelle année. Nous fêtions notre X<sup>e</sup> anniversaire.*

« *Ils étaient accourus de tous les points de France, nos Aumôniers, nos Commissaires, nos Chefs et nos Cheftaines. Ils se pressaient en foule dans l'immense salle de la rue Saint-Didier.*

« *Ils étaient là, devant nous, ces Scouts de France, tels que nous les avions rêvés... au regard clair, à l'âme enthousiaste. Fils de France, délégués de toutes nos troupes réparties sur le territoire de la Métropole et de nos Colonies –halanges impressionnantes, traduisant dans leur attitude ces vertus de la race, où Saint Louis eût reconnu ses EScoutes et Jeanne d'Arc ceux qui l'acclamèrent à Orléans et l'aidèrent, en la suivant jusqu'à Reims, à rendre la France à elle-même. Cette France il fallait la ramener au Baptistère où elle fut faite chrétienne et où elle devint Fille Aînée de l'Église.*

« *Et nous songions alors que dix ans auparavant nous étions nés dans un sous-sol de la cité Paroissiale de Saint-Honoré d'Eylau, petite cellule, grain de sénevé qui, sous la bénédiction de Dieu, la consécration du Souverain Pontife et la faveur grandissante des Pasteurs de Diocèses, était devenu le Grand Arbre, à la puissante ramure, qui couvrait de son ombre la France et ses colonies.*

« *Cette sorte d'apparement avec l'Église de Rome, née elle aussi dans les Catacombes, n'est pas la moindre de nos fiertés.*

« (...)

« *Or tandis que le spectacle de la rue Ssaint-Didier emplissait nos cœurs de joie et présentait à nos yeux les visions de l'avenir ; alors que le Général Guyot de Salins, notre très aimé et très vénéré Chef-Scout, venait de déclarer ouverte notre Assemblée Générale, voici que tout à coup s'ouvre aussi la porte du fond de la salle et apparaît soudain une robe rouge : c'était l'Archevêque de Paris, le cardinal Verdier, qui arrivait de Rome ce jour-là même et qui ayant appris notre Réunion voulait nous donner le témoignage de son ardente sympathie, nous marquer la faveur dont nous étions l'objet auprès de son cœur, nous dire les espoirs que le Souverain Pontife et lui-même fondaient sur nous.*

« *Il venait, sans tenir compte de la fatigue d'un long voyage, sans s'accorder une heure de repos... et nous entendons encore le son de ses paroles que nous recueillîmes avec fierté et qui tombaient, martelées lentement dans un religieux et impressionnant silence: J'arrive de Rome, nous dit le Cardinal, porteur d'un message pontifical dont vous serez les premiers à connaître la teneur : il sera fondé en France, sous l'autorité de la Hiérarchie, un organisme qui groupera toutes les puissances d'action de l'Église et vous, les Scouts, vous serez les Chevaliers de l'Action Catholique.' »*

« *A peine ces mots eurent-ils été prononcés, que l'Assemblée debout répondit d'une voix unanime au signal donné par le Commissaire Provincial d'Île-de-France, par son cri de ralliement :*

« *Toujours prêts ! »*

« C'était l'engagement solennel et sacré !

« L'éclair qui passa dans les yeux du Cardinal, la joie qui s'exprima sur son visage traduisirent les sentiments de son cœur, IL SAIT CE QUE VAUT LA PAROLE DU SCOUT : C'EST UN SERMENT DE CHEVALIER.

« Le secret ou la raison de cette faveur dont nous étions l'objet ne serait-elle pas que le Scoutisme des Scouts de France avait réalisé, avant la lettre, cette formule du laïc, si cher au cœur du Souverain Pontife, et qui est la condition féconde de l'apostolat conquérant dans l'avenir ?

« Cette formule avait trouvé son expression lumineuse dans l'article XVI de notre Réglementation Religieuse :

« L'éducation par le Scoutisme (disons l'apostolat) ne peut se faire que par une collaboration confiante et surnaturelle de l'Aumônier et du Chef, du prêtre et du laïc.

« Voilà la Sainte Alliance qui doit triompher dans les Œuvres Catholiques.

« Cet engagement, le premier que recueillit l'Action catholique française, puisqu'il est antérieur à la constitution de son Bureau, l'Action catholique ne l'oubliera pas. »<sup>187</sup>

L'importance de ce texte, sur lequel passe le souffle qui dut sans aucun doute passer sur l'assemblée des barons français rassemblés pour entendre Urbain II prêcher la première croisade, tient à ce qu'il rassemble toutes les données du problème :

1) Les S.d.F. sont considérés comme faisant partie de l'Action Catholique, ce que M<sup>gr</sup> Courbe, en 1935, confirmera au P. Forestier :

« Les Scouts de France (...) font partie intégrante de l'A.C., et je vous autorise, à le dire en vous appuyant sur le témoignage du Secrétaire Général de l'A.C.F. »<sup>188</sup>

2) L'Action catholique, c'est LA PARTICIPATION DU LAÏCAT CATHOLIQUE A L'APOSTOLAT HIÉRARCHIQUE »<sup>189</sup>

Dans ce domaine, les S.d.F. considèrent même, non sans raisons, qu'ils ont joué un rôle pionnier en conformité avec l'attente du Saint-Siège. Le P. Forestier peut ainsi se prévaloir d'éminents appuis :

« M<sup>gr</sup> Pizzardo, commentant cette définition pontificale, dira que : l'action catholique tend à la formation des consciences : formation fortement chrétienne, formation complète, qui embrasse tout l'homme' »<sup>190</sup>

Mais le P. Forestier va plus loin, et le développement qu'il tire de cette déclaration est de grande importance :

« Et dès maintenant ne sommes-nous pas frappés de la ressemblance de cette fin avec celle que poursuit le SCOUTISME qui lui aussi se propose de répandre et de communiquer le Christ parmi LES INDIVIDUS, LES FAMILLES, LA SOCIÉTÉ, par le moyen d'une formation profonde des garçons et d'une rénovation des mœurs de la chrétienté.

« Insistons sur l'harmonie de ces fins.

« Si l'Action catholique, écrit SS Pie XI au Cardinal Segura, ne consiste pas seulement à s'appliquer à sa propre perfection chrétienne, si elle est un véritable

<sup>187</sup> Chanoine Antoine Cornette, *Sous le signe de l'Action Catholique*, in *Le Chef*, décembre 1933, n° 108, p. 663-665.

<sup>188</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme et l'enseignement de l'Église* in *Le Chef*, février 1935, n° 120, p. 81.

<sup>189</sup> SS Pie XI, *Ubi Arcano*, encyclique citée par Marcel-Denys Forestier, op. cit., p. 81.

<sup>190</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme et...*, op. cit., p. 81.

apostolat, il n'en reste pas moins que cette perfection doit rester pour chacun le premier et le suprême devoir'.

« *Et s'il s'agit d'œuvres de jeunes, nous oserons ajouter qu'on ne saurait trop rappeler que l'œuvre de formation profonde doit précéder –au moins d'un ordre logique– l'œuvre d'apostolat. On ne donne que ce que l'on a. On ne peut porter le Christ à ses frères que si on le possède et que si on a les mains nettes. A envoyer trop vite, sans préparation suffisante de jeunes agneaux chez les loups, on sait trop à quels échecs, à quelles apostasies cela conduit. Pie XI nous met en garde, qui écrivait au Cardinal Bertram (12 nov. 1928) une lettre qu'on ne saurait jamais trop relire :*

« Il est facile de comprendre que, dans la pratique l'A.C. doit s'adapter différemment suivant la diversité d'âge ou de sexe... de telle sorte toutefois que les organisations de jeunes gens s'appliqueront surtout à un travail de formation et de préparation'.

« (...)

« *Je crois bien que le Scoutisme lorsqu'il veut former d'abord ses membres, au risque de paraître parfois lent à les lancer dans l'action, peut éprouver une grande sécurité à la lecture de ces textes. »<sup>191</sup>*

A l'évidence, en insistant sur les points retenus, le P. Forestier répond d'une manière indirecte à des critiques, ou les anticipe. En reprenant des textes dont l'autorité ne saurait être discutée, que cherche-t-il à mettre en avant ? 1) que le Scoutisme catholique ne perd pas de vue que l'Action catholique est : « formation, apostolat » ; 2) que l'interprétation par l'association de ce programme est « formation pour l'apostolat », dans le cadre bien construit d'un retour en Chrétienté ; 3) que, compte-tenu de l'âge de ses membres, le Scoutisme catholique diffère l'engagement dans l'action par une prudence partagée par le Vatican ; 4) (et c'est une pique en retour, que l'on verrait bien dirigée vers l'Action catholique spécialisée et de jeunesse) que ceux qui n'éprouveraient pas la nécessité d'être prudents risquent de manquer du sens de la « responsabilité » et de « l'obéissance » évoqué par ailleurs dans le texte, et de provoquer le « retournement », de leurs jeunes « missionnaires ». Bref, conquérants il faut l'être, mais avec des croisés qui « tiennent le coup », tel est l'essentiel du message.

Il faut peut-être aussi y découvrir une arrière-pensée au demeurant fort louable mais qui ne dut pas emporter l'enthousiasme des autres mouvements concernés. Assez nombreux étaient les articles louangeurs consacrés notamment à la J.O.C. : en octobre 1934, par exemple, *Scout*, toujours aussi « technique » et distrayant, consacre pourtant une page aux « conquérants » de la J.O.C., rassemblés pour leur troisième congrès national, et conclut :

« *En voyant se terminer ce congrès, où j'ai rencontré beaucoup de Scouts jocistes, je pensais à toi, frère Scout qui se prépare à travailler et qui déjà a pris contact avec l'usine ou le bureau. A l'exemple des jocistes, as-tu ce souci d'apostolat, spécialement dans le milieu où la Providence t'a placé ? As-tu fait tout ce qui était en ton pouvoir pour essayer de comprendre les jocistes que tu as rencontrés soit dans ton quartier, soit dans ton milieu de travail ? Quelles B.A. merveilleuses tu pourrais faire en liaison avec eux ? »<sup>192</sup>*

En février 1935, autre exemple, dans un article reproduisant la conclusion des Journées nationales de Toulouse de 1934, *Le Chef* encourage les Scouts à adhérer à ce Mouvement J.O.C. ou, s'ils ne le peuvent, à lire son journal. Dans la foulée le Scout ouvrier

<sup>191</sup> Ibid., p. 82-83.

<sup>192</sup> Des conquérants in *Scout*, octobre 1934, n° 18, p. 393.

est vivement incité à s'engager au sein du syndicat (chrétien) de sa profession. De leur côté l'A.C.F. comme l'A.C.J.F. et les mouvements spécialisés ne sont pas en reste d'amabilités : ce sera leur Secrétaire général respectif qui les représentera à l'occasion du quinzième anniversaire de l'association, commémoré les 28, 29, 30 et 31 décembre 1935. Dans ses remerciements, *Le Chef* les citera en premier, fait significatif. Dernière illustration de cette série d'articles consacrés à l'Action catholique, l'annonce du dixième anniversaire des jocistes, ainsi conclue :

« *Nous savons que beaucoup de Scouts qui travaillent participeront à cet immense congrès qui sera sûrement, sur le plan du travail, un des plus beaux rassemblements chrétiens que l'on n'ait jamais vu. Ce succès sera bien mérité par la somme de tous les humbles efforts, de tous les sacrifices accomplis sous toutes ses formes depuis des mois et des mois par la grande majorité de nos frères Jocistes.* »<sup>193</sup>

En quoi ces articles faisant preuve d'une réelle sympathie révèlent-ils donc une arrière-pensée ?

Nés avant l'A.C.F., a fortiori avant les mouvements spécialisés, les Scouts de France, qui, on l'a vu, ont forgé dans le respect de la doctrine officielle leur propre représentation d'une Chrétienté à reconquérir après avoir dressé un sévère constat sur l'époque, ont été aussi parmi les premiers à associer officiellement et sur un pied d'égalité, pour ainsi dire, les laïcs à l'œuvre à accomplir<sup>194</sup>. Ils pouvaient en concevoir une fierté légitime. L'apparition, le dynamisme de l'Action catholique puis de ses mouvements de jeunes spécialisés la voilèrent-ils ? Aucun écho n'est en tout cas perceptible dans la presse de l'association. Cela la poussa-t-il pourtant à mieux se structurer (1929-32) ou contribua-t-il à le faire ? Cette question vaudrait d'être traitée pour elle-même, mais en toute hypothèse, cela amena les S.d.F. à se situer plus nettement. Dès lors, des dirigeants, sûrs de l'importance de leur Mouvement, ne songèrent-ils pas à préciser leur stratégie ?

Le Scoutisme catholique était né de l'inquiétude qu'avait suscitée la destruction des élites catholiques pendant la Première Guerre mondiale : il fallait les reconstituer en partant de ce qui subsistait de forces vives, la jeunesse. Ainsi les S.d.F. purent-ils se destiner à être une pépinière de cadres présents à tous les niveaux de l'action de l'Église. Et lorsque s'affirmèrent de nouveaux modes d'apostolat, comment les responsables Scouts ne pensèrent-ils pas tout naturellement que les membres « âgés » de l'association, au sortir de la Route qui devait les amener à un tel engagement, deviendraient les cadres tout désignés de ces jeunes organismes ? C'était cependant oublier les obstacles et faire preuve de quelque irréalisme. Tout d'abord la Route, continuation de la branche Scoute<sup>195</sup>, voyait passer par ses rangs des garçons qui se destinaient de plus en plus souvent à devenir Chefs par la suite : le Scoutisme catholique tendit ainsi à se fermer sur lui-même, en dépit d'une réelle volonté contraire. Il n'est pas du tout sûr, ensuite, que les mouvements spécialisés eux-mêmes aient vu d'un bon œil l'arrivée de responsables, tout armés, de l'extérieur : les jocistes par exemple ne pouvaient pas ne pas savoir la relative difficulté que les Scouts de

<sup>193</sup> *Le X<sup>e</sup> anniversaire des Jocistes* in *Le Chef*, juin 1937, n° 144, p.444.

<sup>194</sup> On peut se demander si le désir de réaffirmer ce rôle pionnier face à une Action catholique extrêmement dynamique ne poussa pas les dirigeants à mettre l'association tout à fait en conformité avec ses principes, et ne fut pas pour quelque chose (en plus des raisons déjà énoncées) dans l'éviction du P. Sevin.

<sup>195</sup> Cela fut affirmé notamment à propos du changement d'uniforme des Routiers en 1937 :

« *Le Quartier Général a décidé que la chemise kaki remplacerait prochainement la chemise grise pour les Scouts Routiers. La raison essentielle de ce changement : manifester par notre uniforme même le lien très étroit qui nous rattache à la branche scoute.*

« *Pendant un temps, alors que le principe même de la Route était encore contesté, il a été nécessaire de marquer nettement les différences, et de donner aux Routiers un uniforme à eux. Aujourd'hui la branche Route existe avec ses buts et sa méthode à elle, qui sont le complément de l'œuvre du Scoutisme des garçons. Il devient opportun de marquer davantage la continuité des deux branches que les nuances qui les différencient.* » in *Le Chef*, juin 1937, n° 144, p. 445.

France éprouvaient à s'implanter en milieu ouvrier. Par conséquent il était légitime qu'ils suspectassent des visées hégémoniques...

Toutefois la raison essentielle de tiraillements ultérieurs me semble être ailleurs. L'A.C.J.F., comme la J.O.C. et les autres mouvements recrutèrent leurs militants, que leur apostolat formait peu à peu. Ce qui signifie qu'à la position fondamentale du P. Forestier: formation **pour**, s'opposa peu à peu une formation **par** l'apostolat. Ce léger déport d'accent au sein de Mouvements qui communiaient à la même représentation et affirmaient poursuivre les mêmes buts au nom de la même foi peut paraître bien secondaire. Et pourtant...

Nous avons vu à plusieurs reprises s'affirmer assez nettement les positions anti-modernes, anti-libérales, « a-politiques » mais résolument anti-socialistes qui contribuent à la représentation de la Société par les Scouts de France. Quelles qu'aient été leurs ambiguïtés (s'y mêle en effet un évident dégoût, même « s'il faut faire avec », comme on dit, du capitalisme), ces positions, conduisant à la recherche d'une réelle *concordia ordinum* et d'une conscience chrétienne tempérant les injustices, ne pouvaient sembler indifférentes ou neutres à des ouvriers confrontés journallement aux « taudis », aux « boueux lotissements » et aux « laideurs » de l'exploitation industrielle sur lesquels un P. Doncœur se penchait avec une commisération souffrante mais effectivement lointaine. En bref, la tentation devait être forte de confondre, du côté de l'atelier, tout ce tissu de bonnes et pieuses paroles avec les arguments classiques de la bourgeoisie libérale.<sup>196</sup>

Quoiqu'y adhérant au départ, les militants jocistes, parce qu'ils témoignaient dans leur milieu, furent mieux à même que des jeunes formés en vase clos (quelle qu'excellente que fût la méthode et réelles leurs capacités) de mesurer la distance séparant la représentation initiale de la réalité : la formation **par** l'apostolat créait une dynamique toute différente de la formation **pour** l'apostolat, dynamique qui irait en creusant l'écart pour finir par se traduire sur un plan politique que l'on avait cru pouvoir délaissier.

Du jour où des Scouts eux-mêmes prendront conscience du phénomène, cette dynamique gagnera l'association et la travaillera jusqu'à la faire éclater : on s'aperçut alors qu'aucune pédagogie n'était indifférente !

Pour l'heure le débat s'amorçait à peine, tandis qu'un autre, également lié au nécessaire développement du « sens social » qu'entraînait la représentation Scoute de la société eut pendant quelques temps les honneurs du *Chef*. On va du reste s'apercevoir que, quoique sur un terrain légèrement différent, ce débat-là n'est pas sans rapport avec la question précédente.

En 1933, le Chef Scout de France Henri Bouchet, agrégé de Philosophie, soutint une thèse intitulée : *Le Scoutisme. Bases psychologiques. Méthodes et rites* qu'il publia sous ce titre chez Félix Alcan, et dont il tira un livre : *Le Scoutisme et l'individualité*, publié la même année chez le même éditeur. C'était une thèse bien documentée, rigoureuse (tout autre chose que les thèses sur le même thème de médecins en mal de sujets qui fleurirent avant comme après la guerre), dont les options ne plurent cependant pas à tout le monde.

L'Aumônier scout Jean Rimaud, qui devait devenir l'Aumônier de la branche Éclaireurs après la Seconde Guerre mondiale, prit alors la plume, et s'engagea une polémique feutrée qui s'étala sur trois articles dans *Le Chef*.

---

<sup>196</sup> Je traiterai plus en détail des critiques, notamment communistes, à l'égard du scoutisme catholique dans la partie consacrée à l'aspect politique.

Le fond de l'argument critique du P. Rimaud vise la trop grande part que, selon lui, Henri Bouchet a consacrée dans son travail à l'individu :

*« L'auteur souligne, note-t-il, tout ce qui, dans le Scoutisme, est le contraire d'une formation collectiviste et conformiste socialement, le contraire d'une éducation de masse. Mais cette préoccupation initiale explique aussi, selon nous, qu'il néglige l'aspect social du Scoutisme. Il en résulte, et c'est le reproche essentiel que nous croyons devoir formuler, qu'il incline et force la méthode dans le sens de l'individualisme. »<sup>197</sup>*

Parmi les exemples de ce travers, Jean Rimaud mentionne le manque d'attention que Bouchet porte « au service d'abord », au rôle éducatif primordial de la famille, à la dimension collective de la Patrouille, à la dimension religieuse mais aussi « coloniale » du Scoutisme. Pour déjà illustré qu'ait été ce point, il n'est pas inintéressant de reprendre l'argumentation de le P. Rimaud :

*« Le Scoutisme n'est donc pas une méthode générale pour former n'importe quelle personnalité. M. Bouchet n'aurait pas incliné à cette erreur s'il n'avait complètement négligé les origines coloniales du Scoutisme. Or cette omission risque de tout fausser. Le Scoutisme est un mouvement de réaction contre les excès de notre civilisation européenne contemporaine. Ce n'est pas parce qu'elle est trop sociale que Baden-Powell la juge néfaste, c'est d'abord parce qu'elle est trop artificielle et trop urbaine. Trop loin de la nature universelle autant que de la nature de l'enfant. D'où suit qu'elle est anti-sociale parce que son anonymat et sa routine détruisent le sens et le goût de l'initiative et de la responsabilité.*

*« (...)*

*« L'esprit scout est aussi, est essentiellement un esprit de défrichage, d'exploration, d'aération, de réaction contre l'artificialisme et l'engourdissement de notre civilisation, de retour à la nature. »<sup>198</sup>*

Jean Rimaud nous livre ici une clé de plus pour comprendre la « réaction » (sic) qu'est le Scoutisme en général, et le Scoutisme catholique tout particulièrement : si le Moyen-Age est l'âge d'or de la Chrétienté, ce n'est pas seulement par son unité en Dieu, mais aussi par son unité **in natura** en Dieu. L'époque moderne n'a pas seulement brisé cette unité : elle a aussi permis à l'artefact d'envahir tout. « Artificielle », c'est-à-dire non-naturelle (voire anti-naturelle)<sup>199</sup>, la civilisation urbaine s'éloigne de Dieu puisque la Nature est son œuvre et qu'elle en rapproche<sup>200</sup>.

Ce n'est pourtant pas là le fond de son argumentation, qui critique la réduction individualiste du travail d'Henri Bouchet, mais en ne parvenant pas à échapper à la contradiction interne au projet scout : il n'est pas question d'une éducation de masse ; c'est donc à l'individu, à l'enfant objet d'éducation que l'on va s'adresser, même s'il est pris dans la dynamique communautaire de la Patrouille.

Faute d'avoir articulé les deux dimensions comme le fera Emmanuel Mounier, Jean Rimaud dénoncera la « culture de l'individualité » parce qu'elle tire trop vers le Moi, c'est-à-dire vers l'Ego, c'est-à-dire vers l'égoïsme, tout en revendiquant « initiative » et

<sup>197</sup> R.P. Jean Rimaud, s.j., *Une thèse de doctorat sur le scoutisme*, in *Le Chef*, novembre 1933, n° 107, p. 634-639.

<sup>198</sup> Ibid., p. 636-637.

<sup>199</sup> Il y aurait un passionnant travail à conduire sur scoutisme et idée de nature.

<sup>200</sup> La tentation était grande de voir Dieu dans la nature et de l'y résumer. Tentation (ou erreur) si grande même que les adversaires catholiques du scoutisme se plairont à en dénoncer le panthéisme, à tout le moins le naturisme. Il semble en tout cas, selon Gilles Saint-Aubin, ancien Commissaire-général adjoint, que cela ait laissé des traces dans le clergé, aujourd'hui encore.



« responsabilité », qui ne peuvent être qu'individuelles et sont les plus beaux fleurons d'une idéologie libérale... que l'on n'aime guère par ailleurs !

De son côté Henri Bouchet a, c'est vrai, mis l'accent sur le Scoutisme « formation du caractère » (individuel) par la communauté de la Patrouille qu'il ne sous-estime d'ailleurs pas du tout. Ce qui a fait sursauter le P. Rimaud est sa formule :

*« Le Scoutisme est une méthode d'éducation qui, tenant compte des instincts les plus puissants ou les plus précieux des enfants, en favorise et en organise l'exercice pour permettre à chacun d'exploiter ainsi les ressources de son individualité, et de développer harmonieusement son moi. »<sup>201</sup>*

Mais outre que sa thèse portait sur le Scoutisme en général, et non sur le Scoutisme catholique, Henri Bouchet, laïc, est aussi un pragmatique :

*« Il importe en effet de ne pas tomber dans l'erreur commune aux manuels de morale qui brodent à loisir autour de fins sociales abstraitement définies (besogne infinie et vaine), au lieu d'étudier les moyens positifs d'y intéresser les jeunes âmes. La littérature 'sociale' fait fléchir les rayons des bibliothèques de maint directeur d'œuvres. Elle peut sans doute satisfaire chez le théoricien un certain goût d'ordre ou de rationalité. Mais les Chefs Scouts ne sont pas des moralistes en chambre. On permettra ici au philosophe de rappeler à la discrétion la philosophie philosophante, celle qui ne se trouve pas en action précise et en amour. Or tel est précisément le cas de la littérature 'sociale' qui sursature de vues générales et laisse désarmé devant le plus humble fait. (...) La simple visite d'un taudis vaut toutes les théories sur le 'service social'. L'essentiel est d'avoir quelque chose à dire, à penser ou à faire –c'est-à-dire D'ÊTRE PRÊT– et le reste, c'est-à-dire SERVIR, viendra par surcroît. Aussi bien chez les Routiers que chez les Scouts les deux devises s'appellent l'une l'autre. »<sup>202</sup>*

Ce qui intéressait donc Bouchet c'étaient les moyens de formation, et s'il évita la référence appuyée (car elle est présente quand même dans son ouvrage) au « sens social », ce fut par souci « d'éliminer toute phraséologie ». Même si la réplique est un peu faible (la discrétion de la finalité d'une formation est-elle honnête ?), elle ne vise pas moins avec justesse un défaut trop flagrant de conception du sens social chez nombre d'Aumôniers Scouts notamment : si l'on a vu avancée maintes fois la nécessité d'un engagement « syndical » chrétien, on a moins évoqué certaines déclarations qui faisaient du soutien alimentaire d'une famille pauvre, de la chambre repeinte d'une vieille infirme au-dessus de la porte de qui l'on s'empressait de placer un crucifix jusque là absent (actions certes louables, mais relevant de la traditionnelle bienfaisance un tant soit peu paternaliste), le parangon de l'action sociale. Or ces déclarations existent aussi dans *Scout* ou *Le Chef*, sous la plume du chanoine Cornette ou même du P. Forestier. Il semblerait que l'on mesurât mal parfois, chez les Scouts de France, l'ampleur et la gravité du problème. Et peut-être est-ce contre cela que s'élève avec quelque véhémence le pragmatisme d'Henri Bouchet, pragmatisme qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de tomber dans cette autre forme d'angélisme consistant à croire qu'un garçon dont l'individualité a été harmonieusement épanouie va aussitôt répondre aux sollicitations d'action sociale de son milieu.

Il est du reste intéressant de noter à quel point le débat entre « communauté » et « individualité » a ici un tout autre sens en terme de représentation et de positionnement sociopolitiques, que celui qui fleurira dans les années soixante et soixante-dix...

<sup>201</sup> R.P. Jean Rimaud, s.j., *Quelques mots en toute franchise*, in *Le Chef*, février 1934, n° 110, p. 93. Notons que Bouchet annonce en cela l'*aggiornamento* pédagogique des années 60.

<sup>202</sup> Henri Bouchet, *Suite à : une thèse de doctorat sur le Scoutisme*, in *Le Chef*, février 1934, n° 110, p. 89.

On voit bien, quoi qu'il en soit, comment ce débat qui ne fut guère tranché, chacun campant, grosso modo, sur ses positions, se rattache à la question précédente : c'est le problème du lien représentation-pédagogie-action qui est ainsi soulevé dans les deux cas. La solution assez « consensuelle » qu'on y trouva dès le départ, et que l'on chercha à améliorer, à développer, à approfondir dans les années trente fut celle de l'Ordre. A société pervertie, société idéale ; à société idéale, organisation « conquérante ». L'Ordre scout et tout ce qu'il impliquait représenta cette organisation « conquérante », vaste manteau d'images à l'abri duquel bien des équivoques, dont on a signalé l'apparition, purent croître.



## 2.2. De l'Ordre scout dans ses principales dimensions

Avec le recul, certains dirigeants Scouts de France dirent avoir éprouvé quelques doutes sur la nature de l'Ordre que le P. Sevin, le tout premier, pensait à fonder en créant les Scouts catholiques. Ainsi le P. Forestier :

*« À nos yeux se dévoilaient les perspectives d'un Ordre scout dont il ne m'apparaissait pas clairement si ce serait un ordre des choses inspiré par le Scoutisme ou une famille religieuse. Peut-être touchait-on là ce qui aurait pu être une tentation de repliement sur soi, pour le Scoutisme, la création d'un ordre au sens strict qui se serait opposé à la notion, plus expansive, de mouvement. »<sup>203</sup>*

Et Charles Celier, qui fut, en 1938, assistant du Commissaire national de la branche Scouts<sup>204</sup>, Michel Blanchon, me confirma en partie cette analyse : selon lui, le P. Sevin évolua vers un mysticisme de plus en plus accentué, ce que semble confirmer la création de l'ordre religieux de la Sainte-Croix-de-Jérusalem le 15 janvier 1944 avec d'anciennes Cheftaines<sup>205</sup>.

Que le P. Sevin ait en effet évolué vers un mysticisme par ailleurs tout entier puisé aux sources de la spiritualité Scoute est une chose, d'ailleurs fort probable ; qu'il ait hésité sur la forme à faire prendre à l'Ordre scout, ou qu'il l'ait incliné vers la « famille religieuse » en est une autre ; qu'en cela ait résidé un risque de fermeture sur soi (est-ce à dire que l'ordre des Dominicains, par exemple, est refermé sur lui-même parce que c'est un ordre ?) et qu'il faille opposer Ordre et Mouvement en est une troisième. Il semble bien que le P. Forestier cherchait, avec une habile discrétion, à faire un faux procès au P. Sevin, qu'il placera toujours en seconde position derrière le chanoine Cornette par respect pour son prédécesseur et pour sa fonction, mais aussi en retrait, ce qui est plus injuste.

Le texte où le P. Sevin définit le mieux sa position est celui de janvier 1931, précisément intitulé : *Vers un 'Ordre' scout*. On me pardonnera, de le citer longuement, mais il embrasse un grand nombre de domaines déjà abordés qu'il faut toujours, dans cette vision « organique » qui est celle des Scouts de France, replacer dans l'ensemble. On y verra en tout cas que le P. Sevin considère d'abord l'Ordre scout comme un ordre des choses, et ce sans équivoque possible :

*« Ce qui me frappait, plus encore que la vision de cette fraternité totale, absolue, de cette charité si débordante et si disciplinée à la fois, c'est la réalité substantielle qui se trahissait sous ces apparences, c'était, pour qui sait vous connaître, tous et toutes, la somme prodigieuse de vertus chrétiennes, d'esprit scout, et pourquoi ne pas prononcer le mot, de sainteté Scoute qui était là, vivante, frémissante, et si divinement belle, sous nos regards. Et je songeais, non seulement que cela valait bien la peine de vous avoir fondé, –n'est-ce pas, Vieux Loup, Grangeneuve, Macédo, Gasnier, Sarazin ?– non seulement que vous étiez bien tels, Chefs et Cheftaines, que nous vous avons rêvés, mais encore que nous nous trouvions là en présence d'âmes d'une qualité nouvelle, d'un monde spirituel à part, d'un certain ensemble de pensées, d'aspirations qui tendent à se répandre, à s'imposer à l'attention et aux mœurs et vont à faire régner dans la société contemporaine un certain ordre intellectuel, moral et pratique, qui, procédant du Scoutisme, ne pourrait mieux se définir que par le terme*

<sup>203</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, témoignage, in *Le Chef*, novembre 1951, n° 281 p. 13, à l'occasion de l'hommage rendu au P. Sevin.

<sup>204</sup> Rappel : jusqu'à l'orée des années quarante, le terme « scout » est ambigu : il désigne à la fois tout membre du Mouvement catholique, voire du Mouvement mondial, et tout membre de la branche médiane des Scouts des France (soit un garçon entre 12 et 17 ans). Pour marquer la différence, j'utiliserai la majuscule à chaque fois qu'il me semble qu'il s'agit de ce dernier cas.

<sup>205</sup> Entretien, février 1986.

d' « ordre » scout, au sens où l'ordre français régnait en Europe au siècle du grand Roi, où l'ordre romain informait le monde à l'époque de la naissance du Christ. »<sup>206</sup>

Qu'est-ce à dire ?

« L'ordre scout, c'est la hiérarchie des choses telle que le Scoutisme la suppose, la veut ou la fait. Le Scoutisme n'est pas une philosophie, mais une éducation, et comme toute éducation, il implique une philosophie. Il suppose une certaine conception de ce que doit être l'homme vraiment homme, la vie vraiment vie. »<sup>207</sup>

Va donc s'édifier tout un ensemble conçu comme le développement « social » du Scoutisme.

« À la base, je trouve ce culte absolu de la vérité (...). Tout ce qui biaise, tout ce qui détourne, tout ce qui colore, tout ce qui n'est que paraître et non être, tout cela est pour un Scout une atteinte à l'ordre essentiel sur lequel il a construit sa vie et son âme »<sup>208</sup>

En premier lieu, donc, une exigence d'authenticité et de transparence.

« La deuxième colonne de notre temple intérieur, c'est le loyalisme. (...) Est-ce donc une singularité parmi des Français frondeurs et questionneurs de toute autorité, que d'être fidèle au Chef parce qu'il est le chef, d'entrer de parti pris dans sa pensée, de s'identifier avec elle et de lui donner raison d'abord ? Avoir à cœur l'honneur du Chef autant et plus que le sien propre, être ombrageux dès qu'on y touche, être ingénieux à le mettre en valeur en disparaissant soi-même ; et s'il s'agit d'inférieurs, savoir les soutenir, les défendre, les couvrir au lieu de rejeter sur eux les échecs dont nos ordres mal donnés sont souvent la cause responsable, –ce loyalisme est encore une fleur de la vérité, non seulement de la vérité admise, mais de la vérité FAITE, et sans lui il n'y a pas de Scoutisme et l'« ordre » scout est faussé.

« Au milieu d'un monde anarchique où le mot service, au rebours de l'Évangile, est devenu synonyme d'abaissement et d'humiliation, où l'égoïsme ne se dissimule plus comme une tare, mais se glorifie comme un principe et comme la vertu des forts, la seule vertu !- l'ordre scout réalise encore ce paradoxe de l'édifier sur le service et le dévouement, de faire des ambitieux à l'envers, des mercantis du désintéressement, des profiteurs du sacrifice personnel. Dans tous les sens du mot, *mori lucrum* est leur devise, et comment voulez-vous qu'on y comprenne quelque chose ? Bref, le service hiérarchique de la société est le cœur de l'Ordre scout, auquel s'ajoute la fraternité universelle, car devant le Christ il n'y a ni riche ni pauvre, ni ouvrier ni bourgeois (...). C'est encore, cet ordre idéal, l'homme-chef, roi, et de droit divin, exploiteur de la création, mais comptable à Dieu de son exploitation et donc respectant l'univers, sachant asservir la nature sans l'enlaidir ni la mutiler, sans permettre à la moindre souffrance inutile d'outrager la plus humble des créatures. (...) C'est encore la discipline de l'extérieur par l'intérieur (...) ; c'est la sagesse prévoyante, tempérante, au grand sens théologique du mot. »<sup>209</sup>

Ce sont enfin la joie et la « pureté aux yeux clairs ». Bref, c'est l'extension de la Loi Scoute au monde, un ordre souhaitable des choses.

<sup>206</sup> R.P. Jacques Sevin, *Vers un 'Ordre' Scout*, in *Le Chef*, janvier 1931, n° 79, p. 2.

<sup>207</sup> Ibid., p. 3.

<sup>208</sup> Ibid. ; il est intéressant de souligner à ce propos que l'un des membres de l'Équipe « Éclaireurs » qui engagea la réforme des années soixante, et qui reste membre de l'Équipe nationale scoute actuelle, reprendra cette distinction être-paraître pour caractériser l'un des aspects du malaise des Raiders issus de Michel Menu : un être résumé dans l'apparence ou, pour mieux dire, une apparence de force, de santé, de foi, qui faisait être.

<sup>209</sup> Ibid., pp. 3-4.

Cela dit, cette définition est-elle exclusive de tout autre ? Non, répond Jacques Sevin, l'Ordre que le Scoutisme catholique veut promouvoir s'apparente à celui que, chacune à leur manière, les grandes « familles spirituelles » ont cherché à faire triompher, l'ordre chrétien. Mais justement, chacune à leur manière, avec leur esprit propre. Et c'est le cas pour le Scoutisme :

*« Lorsque, voici onze ans, nous nous emparions du mouvement scout pour prouver qu'il n'était complet, qu'il n'était lui-même qu'à condition d'être catholique, nous pensions bien faire œuvre d'éducateurs et créer ce type de garçon qui s'appellerait le Scout de France. Mais combien peu entrevoyaient alors que ces milliers de garçons et les milliers de filles qui les suivraient, que ces milliers de maisons françaises où le Scoutisme pénétrerait, seraient unis un jour par les liens plus profonds que ceux d'une association matérielle, et que nous deviendrions infiniment plus qu'une œuvre ou même qu'un Mouvement, mais un esprit, et une famille, une seule, vivant de cet esprit. »<sup>210</sup>*

Le Scoutisme est donc une « famille religieuse » qui cherche à faire prévaloir, là aussi, un certain ordre des choses, sous la tutelle, évidemment, d'une Église maternelle :

*« Nous la conjurons de diriger toujours, maternellement infaillible, les pas de ceux qui doivent par définition éclairer la route, et qui, adoubés par elle chevaliers de l'Action catholique, n'ont plus qu'une ambition : se faire tuer pour vous, maman, aux avant-postes !... »<sup>211</sup>*

Si par conséquent, le P. Forestier ne sut jamais voir si le Scoutisme pensé et aimé par le P. Sevin était un ordonnancement ou une famille spirituelle, c'est peut-être faute de l'avoir attentivement lu : pour Jacques Sevin l'un et l'autre sont indissociables. Est-ce à dire que cela exclut la notion de Mouvement ? Pas le moins du monde : le jésuite l'utilise d'ailleurs sans gêne aucune :

*« Un Mouvement comme le nôtre n'est pas parti de si humbles origines pour arriver si vite à un tel rayonnement moral, sans que Dieu lui ait départi, modeste et temporaire, autant qu'il LUI plaira, mais réel pourtant, un rôle à jouer, une mission à remplir. Et puisque vraisemblablement notre mission consiste à établir cet 'ordre' scout dont nous parlions tout à l'heure, en bref, à Scoutiser la France et remettre les chrétiens en la chrétienté, c'est en vous faisant pour une part des âmes de missionnaires, que vous, les Chefs, vous y arriverez. »<sup>212</sup>*

Comment, en effet, une organisation de jeunes se donnant pour but d'être à l'avant-garde de la rechristianisation de la France aurait pu exclure l'idée de Mouvement ? Se trouve en elle la démarche d'adhésion de jeunes de plus en plus nombreux, qui n'aura pas d'équivalent dans la France du XX<sup>e</sup> siècle ; s'y trouve aussi cette autre démarche à laquelle on veut amener ces mêmes jeunes, consistant à faire ce que l'on a déjà décrit : la reconquête d'une France en cours de laïcisation. Prétendre que la notion de « famille spirituelle » ait pu à elle seule provoquer une clôture du Scoutisme sur soi, compte-tenu des objectifs que l'on s'est donnés, paraît donc bien inconséquent.

Ainsi, la conclusion que Jacques Sevin nous invite à tirer de son propos est claire : l'organisation du Scoutisme catholique (réalisation idéale du Scoutisme) est **indissociable** des fins temporelles et spirituelles qui sont les siennes. L'ordre (mode d'organisation

---

<sup>210</sup> Ibid., p. 6.

<sup>211</sup> Ibid.

<sup>212</sup> Ibid.

particulier) est consubstantiel à l'ordre (ordonnancement du monde). Cela met donc en perspective les développements précédents qui cherchaient à cerner la perception du monde par le Scoutisme, et ce qu'il voulait y faire. Voilà à présent que l'on a sous les yeux la représentation qu'il se fait globalement de lui-même sous la plume de son inspirateur initial, et force est de constater qu'il se pense comme microcosme devant s'expanser jusqu'à se confondre avec les limites du macrocosme national et, pourquoi pas, international.

Reste une troisième acception de la notion d'ordre, qu'il ne faut pas négliger : Ordre comme famille spirituelle, mais laïque ou à dominante laïque (Ordre comme institution). Ici, il faut bien reconnaître que la seule « obscurité » du texte du P. Sevin vient de ce qu'évoquant d'autres famille spirituelles, il ne cite que des ordres religieux et ne parle pas du modèle chevaleresque qui se trouve pourtant à la source de sa réflexion. Peut-être faut-il y voir l'indice d'une évolution dans sa conception du modèle selon lequel devait d'édifier l'association des Scouts de France.

Toujours est-il qu'il paraît ne pas trancher. Rêva-t-il de transformer les Scouts de France en un ordre religieux ? Cela semble hautement improbable, et les raisons sont évidentes : le Scoutisme concerne avant tout les jeunes ; son champ d'action est la société temporelle ; très nombreuses dans les années trente seront les imprécations contre la dénatalité et les appels à la multiplication des foyers chrétiens, même si les Aumôniers encouragèrent les vocations et si l'on se réjouit toujours du nombre de Scouts ayant accepté un « Plus Haut Service ». On reste pourtant dans l'expectative concernant le P. Sevin. Mais d'autres dirigeants prirent des positions plus nettes, tel le chanoine Cornette, ou, à titre d'exemple, l'Aumônier scout Hyacinthe Maréchal.

Le chanoine Cornette, semblant pousser l'élégance diplomatique jusqu'à faire le lien entre les conceptions du P. Sevin et d'autres, commença par citer un extrait du long texte de ce dernier en préfaçant le très important ouvrage du P. Maréchal, déjà cité, *Scouts de France et ordre chrétien* :

*« Le Scoutisme doit établir un ordre nouveau dans la société, qui est l'ordre chrétien mais à esprit particulier ».*

Puis, subtilement, il passa progressivement d'une acception du terme à une autre :

*« Que surgisse une hérésie ou un mal social, on voit aussitôt apparaître dans son sein (le sein de l'Église) l'Institution ou l'organisme réparateur... les fondations monastiques, les Ordres de Chevalerie, les créations charitables, n'eurent pas d'autre origine ... »*

Or c'est dans le sens bien particulier d'ordre comparable à un Ordre de Chevalerie que le P. Maréchal, avec l'assentiment et même le soutien actif de l'Aumônier général, va entendre l'Ordre scout :

*« Une organisation extérieure, parfaitement hiérarchisée, et adaptée à souhait aux aspirations et aux besoins de ceux qui en font partie : voilà l'Ordre. C'est dans ce sens qu'on a parlé d'Ordre romain, d'Ordre de chevalerie. C'est dans ce sens aussi que nous parlons d'Ordre scout. »<sup>213</sup>*

Faut-il trouver dans cette définition un déport au regard des conceptions du P. Sevin ? Non : comment pourrait-on croire que la notion fût étrangère à celui qui, ne pouvant choisir la Croix de Malte, déjà prise comme emblème par l'A.C.J.F., élut l'emblème des

---

<sup>213</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Scouts de France et Ordre chrétien*, Éditions de la Revue des jeunes, Desclées de Brouwer, 1934, p. 19.

Hospitaliers de Saint-Jean<sup>214</sup>, qui pensa l'uniforme, inspira les Principes, la Loi, le Cérémonial, les statuts, peut-être par fidélité au modèle britannique, mais aussi pour l'accomplir avec l'appui de ses souvenirs de collégiens et le soutien d'un certain « air du temps »? D'ailleurs, tout comme le P. Maréchal, le P. Sevin, s'il ne parle pas d'ordre social chevaleresque, met en parallèle l'Ordre scout et l'Ordre romain. C'est bien envisager l'édification d'un ordre temporel à l'aide d'une « avant-garde » : « établir l'ordre par l'Ordre ».

Cela dit, l'Ordre ainsi défini ne reste qu'une structure abstraite. L'existence des attributs particuliers que sont les Principes et la Loi, le Cérémonial d'introduction, l'existence d'un uniforme lui donneront son identité propre.

On peut en aborder l'étude sous deux angles : l'angle théorique, tout d'abord, qui examine en quoi ces attributs procèdent de l'Ordre à moins qu'ils ne le créent ; l'angle pratique, ensuite, qui observe leur nécessité pédagogique en même temps que leurs racines historiques concrètes. Je prendrai pour le moment le premier angle, en suivant Hyacinthe Maréchal.

### 2.2.1. Lois et principes, cérémonial, uniforme

Selon le P. Maréchal, la loi « réalise l'ordre universel déjà existant, et elle fait naître un ordre nouveau »<sup>215</sup>. Elle répond aussi « à la constitution et aux justes aspirations de notre nature. Règle sacrée, à laquelle Dieu lui-même ne saurait faire exception »<sup>216</sup>. Nécessité intrinsèque. La loi est donc une sorte de tension des choses qui ne devient loi qu'au moment où elle se formule. Elle trame l'être qui, s'en rendant compte, peut ou non répondre alors à son assignation, au risque, s'il n'y répond pas, de se détruire lui-même en s'opposant à sa vocation intime. Telle est la loi en général. Mais pourquoi une Loi Scoute ?

Le P. Maréchal se tire de cette question par une tautologie apparemment surprenante : « Parce qu'il y a une société Scoute et un idéal scout. »<sup>217</sup> Or la société, l'idéal Scouts n'existent pas sans elle qui les fait : il y a donc codéterminisme, les uns étant inconcevables sans l'autre et réciproquement. Le Scoutisme catholique cesse à ce moment d'être une organisation historique pour devenir un fait donné sans cause externe.

Ce caractère irréductiblement particulier se manifesterait, pour simplifier, sous la forme : sans loi Scoute pas de Scoutisme, sans Scoutisme pas de loi Scoute. Il s'exprime aussi tout à fait dans cette autre réflexion du P. Maréchal :

*« La loi Scoute, considérée par rapport au Bien, à la Vertu en général, est simplement UTILE pour nous rendre vertueux, car on peut être vertueux sans elle. Mais elle est obligatoire et nécessaire dans cet ordre spécial qu'est l'ordre scout, pour que nous devenions bons en Scoutisme, de bons Scouts, 'des catholiques Scouts'. »<sup>218</sup>*

Dès lors que l'enfant entre en Scoutisme, il accède à son état réel où « Obéir devient ainsi un acte éminemment raisonnable et libre. »<sup>219</sup> parce qu'il répond ainsi aux exigences secrètes de sa nature cachée. Il voudra appliquer la loi parce qu'il saura quelles fins il poursuit en le faisant, et ainsi pourra-t-il le faire, selon Foch : « Vouloir suppose savoir et

<sup>214</sup> En 1951, le P. Forestier laissa entendre que le P. Sevin avait songé à celui des Templiers. Mais il y renonça à cause du fâcheux renom de cet ordre de chevaliers-croisés.

<sup>215</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 27.

<sup>216</sup> Ibid., p. 28.

<sup>217</sup> Ibid., p. 33.

<sup>218</sup> Ibid., p. 37.

<sup>219</sup> Ibid., p. 40.

*implique pouvoir.* »<sup>220</sup> Répondant de cette manière à la nécessité de sa nature essentielle, il se libère aussi car, selon Bossuet :

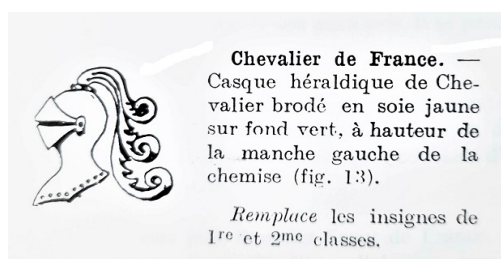
« *La liberté nous est donnée non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur, en le portant volontairement ; la liberté nous est donnée non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien.* »<sup>221</sup>

Mais ce qui est acte de raison est essentiellement transcendé: « *la liberté souveraine et la soumission cordiale* », écrit le P. Héret, cet auteur commentateur de la Loi, « *s'accordent dans l'amour, dont la loi bien comprise n'est que la servante.* »<sup>222</sup>

Mais la Loi, Règle de l'Ordre, essentielle, resterait impuissante à le manifester sans l'existence de caractères secondaires par rapport à elle, insuffisants pour le constituer par eux-mêmes et pourtant nécessaires : le cérémonial et l'uniforme<sup>223</sup>.

Dans l'Ordre scout, comme dans tous les Ordres ou organisations apparentées, le cérémonial a une fonction de symbolisation. Non seulement il rend visible la situation de chaque membre vis-à-vis des autres et dans le corps de l'Ordre, mais encore il doit rassembler en un instant toutes les représentations qui légitiment l'existence de ce dernier. Le cérémonial rappelle ainsi aux Scouts comment et en quelles circonstances ils le sont devenus, pour quelles raisons personnelles et aux fins de quelle exigence supérieure. Il confirme aussi, à chaque fois qu'on y a recours, l'univers particulier qu'est l'Ordre, préfiguration, dans le cas du Scoutisme d'alors, d'un univers plus vaste et à venir. Le cérémonial emboîte donc plusieurs plans de représentations, puisqu'il met en œuvre les représentations « intellectuelles » et qu'il en donne la « représentation ». « *Il leur [les Scouts] plaira de se soumettre à notre beau cérémonial scout,* écrit le P. Maréchal, *qui serait très vain s'il n'était le témoignage d'un sentiment qu'on a dans l'âme. Saluts proportionnés au rang des chefs, marques de déférence, appellations prennent ainsi une grande valeur morale.* »<sup>224</sup> C'est bien cela : le cérémonial en œuvre est le visage de l'Ordre, s'il est vrai que le visage exprime l' « âme ».

De la sorte chaque geste, même modeste, renvoie immédiatement au cœur de l'ensemble. Ainsi va-t-il du salut scout : pouce replié sur l'auriculaire représentant le Scout ancien devant protéger le plus jeune ; index, majeur et annulaire serrés tendus représentant les trois Principes de la Promesse : devoir de loyauté, d'aide à autrui, d'obéissance à la Loi. Mais plus significatives sont les grandes cérémonies collectives, au rang desquelles trois principales : la montée à la Troupe, la Promesse, l'adoubement de Chevalier (ou d'Écuyer) de France.



<sup>220</sup> Ibid., p. 39. Ce néoplatonisme vient de loin...

<sup>221</sup> Ibid., p. 41.

<sup>222</sup> R.P. Réginald Héret, o.p., *La Loi scout, commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, op. cit., p. 7.

<sup>223</sup> Comme pour ce qui est de la Loi, je ne traite de ces deux aspects que la dimension impliquée par la notion d'ordre. Les dimensions psychologiques et pédagogiques seront abordées avec le Jeu.

<sup>224</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 25.



La montée à la Troupe est le premier Passage important. Elle réclame une scénographie complexe :

« La troupe se rassemble avant l'arrivée de la meute, en rectangle ou en demi-cercle.

« Les Louveteaux arrivent à l'appel du Chef de Meute comme pour la Promesse. Une fois en cercle, ils peuvent chanter quelques couplets du chant officiel des Louveteaux. Le Chef de Meute, en dehors du cercle, annonce, tourné vers le Troupe, que le Louveteau (nom et prénom) va monter à la Troupe ; que c'est un grand honneur pour la Meute qui a préparé un Éclaireur de plus (...).

« Puis s'adressant à celui-ci, il l'invite à entrer dans le cercle de Parade pour recevoir une seconde et dernière fois le Grand Hurlement qui sera l'adieu de toute la Meute et que dirige le Sizenier désigné d'avance.

« Différentes cérémonies d'adieux sont possibles, le Louveteau faisant le tour du cercle en serrant toutes les mains, ou bien restant au milieu du cercle et le Sizenier de chaque Sizaine venant lui dire au revoir (...).

« La Meute peut alors lancer un chant ou un cri d'adieu.



« Puis le Chef de Meute appelle le Louveteau et l'amène jusqu'au rectangle formé par les Éclaireurs. À ce moment les Blancs et les Bruns s'écartent, ouvrent le cercle, pour permettre à tous (les Louveteaux) de suivre la cérémonie sans tourner la tête.

« Le Chef de Troupe et l'Aumônier s'avancent jusqu'à la limite du rassemblement. Le Chef de Meute, par quelques mots, présente le garçon au Chef de Troupe et à l'Aumônier.

« Le Louveteau salue son Chef de Meute.

« Le Chef de Troupe le conduit jusqu'à l'étendard que le Louveteau salue.

« Puis le Louveteau se retourne et le Chef de Troupe le présente à la Troupe qui salue.

« La Troupe peut alors chanter un chant approprié.

« Après quoi le Chef de Troupe indique que le Novice (prénom et nom) est confié au Chef de Patrouille des... »<sup>225</sup>

On le constate donc, c'est en toute solennité que s'effectue la montée à la Troupe, l'entrée dans l'âge scout. Mais le vrai rite de passage se situe au moment de la Promesse. Certes, l'aspirant, s'il a été Louveteau, a déjà effectué une Promesse à la Meute. Mais à un âge, vers sept-huit ans, où la légèreté est encore de mise. La Promesse Scoute, elle, faite cinq ans plus tard, a un caractère de plus grande gravité et de très grande solennité, au moment où l'Église appelle à la « confirmation » du baptême.

# SCOUT

1ère ANNÉE N° 16 UN FRANC 5 SEPTEMBRE 1934



L'engagement solennel de la Promesse

Après une veillée, qui évoque la veillée d'arme du chevalier, (la cérémonie se déroule dans une église, une chapelle ; la croix de chapeau de l'aspirant est déposée sur l'autel ; son chapeau et son bâton sont à ses pieds ; l'aspirant est debout ; l'Aumônier et le Chef de Troupe font alterner méditations, prières, évocations des temps anciens, commentaires de la Loi, etc.) a lieu la Promesse proprement dite, en plein air de préférence, autour d'un mât des couleurs et en présence de l'étendard de Troupe. Le Chef de Troupe et l'Aumônier sont au pied de ce mât, face à la Troupe disposée en rectangle, et au « *Toujours Prêt* », sorte de garde-à-vous. Le récipiendaire est appelé ; il se présente aux autorités, parrainé par son Chef de Patrouille. Se déroule alors ce que l'on pourrait nommer le protocole de vérification :

- « *Chef de Troupe : Que désirez-vous ?*
- « *Aspirant : Devenir Scout de France.*
- « *C.T. : Pourquoi ?*
- « *À. : Pour apprendre à servir Dieu et mon prochain.*
- « *C.T. : Quel avantage matériel en attendez-vous ?*
- « *À. : Aucun.*

<sup>225</sup> Cérémonial des Scouts de France, 1943, pp. 13 à 15.

« C.T. : Quelles sont les trois vertus principales du Scout ?  
 « À. : Franchise, Dévouement, Pureté.  
 « C.T. : Quelle est la première obligation du Scout ?  
 « À. : La Bonne Action quotidienne.  
 « C.T. : Connaissez-vous la Loi Scoute et les Principes Scouts de France ?  
 « À. : Oui.  
 « C.T. : Récitez-les.  
 « Le récipiendaire les récite d'une voix forte (...).  
 « C.T. : Promettez-vous d'observer fidèlement les Principes et la Loi, et les Règlements de l'Association des Scouts de France ?  
 « À. : Oui, et de tout mon cœur.  
 « C.T. : Combien de temps ?  
 « À. : S'il plaît à Dieu, toujours.  
 « C.T. : Confiants dans votre loyauté nous vous admettons à prononcer la Promesse des Scouts de France. »<sup>226</sup>

C'est alors le moment crucial : l'aspirant reçoit la bénédiction de l'Aumônier, de telle sorte que la Sainte Trinité et Notre-Dame des Éclaireurs lui donnent la force de tenir son engagement, puis, posant la main gauche sur l'étendard de Troupe, il prononce le serment :

« Sur mon honneur, avec la grâce de Dieu, je m'engage :  
 « À servir de mon mieux Dieu, l'Église et la Patrie ;  
 « À aider mon prochain en toutes circonstances ;  
 « À observer la Loi Scoute. »<sup>227</sup>

C'est enfin le protocole de réception dans la « Fraternité ». Le Scout reçoit son chapeau et la croix bénie la veille, le bâton. Les autorités lui serrent la main. Puis le Chef de Patrouille lui remet le « flot » à la couleur de la Patrouille, et le nouveau membre prête obédience à son Chef. Cela fait, il rentre dans le rang. Alors le Chef, le Scoutmestre, devant sa Troupe au repos, prononce un discours rapide avant d'ordonner le « *Toujours Prêt* ». Toute la Troupe entonne le chant de la Promesse, rappel collectif, puis s'éloigne, étendard en tête, aux accents de « *Va Scout de France* »...

La cérémonie de réception d'un écuyer de France, suprême distinction Scoute, est celle qui se rattache le plus explicitement aux rites médiévaux, même si la présence des autorités laïques et ecclésiastiques, celle des autres Scouts assemblés, la veillée, le serment, la remise d'emblèmes renvoient directement dans le Promesse à l'adoubement :

« La Troupe en grande tenue, avec bâtons, est rassemblée comme pour une Promesse face au Drapeau et à l'étendard. Ceux-ci sont portés chacun par un Assistant et encadrés extérieurement d'un Chef de Patrouille. Devant ces emblèmes prend place le Commissaire de District (ou son Assistant) ayant à sa droite le Chef de Troupe et à sa gauche l'Aumônier.

« Le futur Écuyer, sans bâton, avance de sa place devant le Commissaire de District, salue et se découvre.

« Éclaireur : Chef, accorde-moi d'entrer en Chevalerie.

« Chef de District : Pour en être digne, tu devras longtemps peiner aux rudes tâches d'Écuyer. Qui t'aidera ?

« Le parrain (Chef ou Routier) s'avance, se place à la gauche de l'Éclaireur, et dit :

<sup>226</sup> Ibid., p. 70.

<sup>227</sup> C'est pendant la Seconde Guerre mondiale, en avril 1941 (*Le Chef*), que le terme « Éclaireur » a remplacé le terme « Scout » pour les 12-17 ans. Mais l'usage ancien a très longtemps prévalu : le Scout par excellence reste le garçon de 12 à 16/17 ans.

« *Parrain : Moi (prénom et nom), je réponds de sa vaillance.*

« *C.D. : Voudras-tu fuir ton bien-être et ne pas craindre la vie rude ? Accomplir avec soin ton travail chaque jour ? Défendre les plus faibles ? Aventurer ta vie pour le Christ et la France ?*

« *E. : Oui, avec la Grâce de Dieu.*

« *C.T. : La Cour d'Honneur de la Troupe t'a jugé digne d'un plus noble service. La France a besoin de toi. Pour Dieu ne la déçois pas.*

« *L'Éclaireur s'agenouille devant l'Aumônier ; le Chef commande : Saluez !*

« *Aumônier : Seigneur Jésus, qui avez fait sur terre non votre volonté, mais celle de Dieu, donnez à votre Scout de France (prénom) le cœur fort des Ecuyers qui peinaient à servir leur Baron dans les grandes et les petites choses. Faites qu'à l'école des plus nobles Chevaliers francs, il apprenne à bien vivre et à bien mourir. »<sup>228</sup>*

On lui remet alors son insigne, puis il prononce la prière à Saint Louis :

« *Monseigneur Saint Louis, qui envoyez vos plus beaux chevaliers en eScoutes à la pointe de l'armée chrétienne, daignez vous souvenir d'un Scout de France qui voudrait se hausser jusqu'à vous.*

« *Obtenez-moi cette horreur du péché mortel que votre mère vous inculqua, et gardez-moi pur comme les lys de votre blason.*

« *Vous qui teniez votre parole, même donnée à un infidèle, faites que jamais mensonge ne passe ma gorge, dût franchise me coûter la vie.*

« *Prince au grand cœur, ne permettez-pas que je sois jamais médiocre, mesquin ou vulgaire, mais faites qu'à votre exemple, je serve Dieu à la française, royalement. »<sup>229</sup>*

Ces textes parlent d'eux-mêmes !

Dernier élément constitutif de l'Ordre : l'uniforme. L'uniforme, visuellement, crée l'ordre, il estompe la diversité individuelle (et sociale, comme *Le Chef* le fait remarquer en 1925), il manifeste l'unité, il est le signe le plus visible et le plus permanent de l'existence de l'Ordre, avec l'emblème qui en est une des composantes.

L'uniforme scout a une base simple : chemise kaki, culotte bleue ou kaki, que l'on raccourcira en short (1937), foulard et bas de laine, chapeau, chandail kaki ou bleu-marine, à quoi s'ajoute une pèlerine kaki. Une base en somme fort inspirée d'un modèle militaire et qui doit plus au projet du P. Sevin qu'à celui du chanoine Cornette.

Mais sur cette base assez dépouillée vont venir un grand nombre d'ajouts : insignes fédéral (croix potencée surchargée d'un trèfle<sup>230</sup> portée sur le chapeau) ; badge de Troupe (portée à l'épaule), scalp de Patrouille (dont les couleurs sont déterminées par le totem, porté également à l'épaule) ; insigne de province (armoiries portées sur la manche) ; insignes de spécialités, ou badges de spécialité et de grade (seconde, première classe, Chevalier, puis Écuyer de France) ; étoiles d'ancienneté, une par année (sur la poche de poitrine gauche) ; insigne fédéral brodé sous ces étoiles ; pour cinq badges obtenus, courte cordelière portée à droite ; deux tirants ou « dépassants » de jarrettières verts portés sur le bas kaki à bandes vertes ; et, quand on passe Chef de Patrouille : deux bandes blanches (cousues sur la poche gauche de chemise), une banderole émaillée « *Être prêt* » au chapeau ; une cordelière blanche pour le sifflet. À la fin, le Scout complet devait crouler sous les ornements comme un maréchal soviétique !

<sup>228</sup> Ibid., pp. 85-86.

<sup>229</sup> Ibid., p. 87.

<sup>230</sup> Le trèfle symbolise les trois principes scouts. On n'a pas voulu de la fleur de lys pour des raisons politiques. Celle-ci remplacera le trèfle en 1941... pour les mêmes raisons...

# SCOUT

4<sup>me</sup> ANNÉE N° 82

1 Fr. 25

5 JUIN 1937



Or là encore, l'uniforme et ses surcharges prennent leur première signification par rapport à l'Ordre. Plus l'uniforme est complexe, plus nombreux sont les signes renvoyant à son seul fonctionnement, mieux est manifesté aux yeux du monde sa différence, la complexité et à l'originalité de son organisation, mystérieuse, à dessein, pour le moindre VP (Visage Pâle, non-scout).

De telle sorte que l'on peut dire que l'uniforme, comme le cérémonial et comme la Loi Scouts travaillent de concert à édifier l'identité de l'Ordre, et ce non seulement vis-à-vis de ses membres mais encore vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas. Car l'Ordre scout, comme tout ordre religieux ou non, est d'abord un groupe **sépare** du reste de la société, même lorsqu'il œuvre en son sein. Ce qui le fait être un microcosme est moins la force particulière d'idées ou de foi partagées par une communauté donnée, que les traits qui soulignent la différence.

Une telle ostentation dans la différence a d'abord, surtout dans les Ordres d'inspiration religieuse, une relation directe avec le sacré. La moniale, le moine entrent dans un Ordre tellement haut placé dans l'échelle du sacré qu'ils vivent le plus souvent hors du siècle, et les vœux les consacrent, les introduisent dans cette dimension qui, quoique terrestre, est une préfiguration, mais la plus proche, de la Cité céleste<sup>231</sup>. Pour ceux qui vivront dans le siècle, la multiplication des signes extérieurs aura pour but de **signifier** cette séparation. Ainsi le goût de l'uniforme chez les Scouts catholiques ne procède pas principalement d'un militarisme compulsif ou, comme chez Baden-Powell, du désir de créer une simple dynamique de groupe. Cérémonial, uniforme, loi rendent **visible** le projet fondamental : recréer la Chrétienté ; ils donnent à voir à la France ce qui en est comme la promesse. Mais ils rappellent aussi aux garçons qu'en faisant leur Promesse, ils ont été consacrés en même temps qu'ils se sont consacrés<sup>232</sup>, et qu'ils sont **différents**.

<sup>231</sup> Cf. Georges Duby, *Les trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Bibliothèque des Idées, Gallimard, 1978. Il y montre comment, à l'aube de la dynastie capétienne, le monde régulier affirme sa prééminence au nom, entre autres, de cette participation supérieure au sacré.

<sup>232</sup> Cette consécration, cette séparation d'avec le monde « ordinaire » se marqua pour les scouts par une formule triviale très largement usitée : tous ceux qui n'étaient pas scouts furent désignés par les initiales VP (pour Visage Pâle). On n'eut pas, du côté des Chefs, à

La valeur symbolique de ces éléments constitutifs de l'Ordre est donc particulièrement grande dans le Scoutisme catholique, et probablement infiniment plus grande que dans tout autre. Si le Scoutisme de Baden-Powell reconnaît l'existence de Dieu, il ne la retient, avec respect mais sans effusion excessive, qu'en tant que garant d'un état de fait considéré comme bon dans son principe, mais décadent dans sa réalité et devant être amélioré. Avant-garde d'une armée de reconSTRUCTEURS, les boys-Scouts sont là pour se former et « donner un coup de main » : ils demeurent très proches, dans la société civile, des Éclaireurs militaires qui les ont inspirés. Certes, BiPi<sup>233</sup> évoluera, se laissant prendre en partie aux mots d'ordre de fraternité universelle et de justice. Cela ne modifiera pas en profondeur l'orientation du Mouvement qu'il lança lui-même. Au contraire, la récupération du Scoutisme par le catholicisme français à un moment crucial de son histoire en change complètement la signification, tirée par un passé tout à fait considérable.

La force du Scoutisme catholique dans un pays où les démarcations socio-culturelles, les rigidités étaient beaucoup plus fortement marquées qu'outre-manche tint en grande partie au « bain symbolique » propre au catholicisme<sup>234</sup>. C'est que le Fils de Dieu ayant, lors de Son ascension, regagné la face invisible du monde, les chrétiens en général, les catholiques en particulier, sont bel et bien contraints, guidés en cela par l'évangile, à se livrer à une constante herméneutique d'eux-mêmes et du monde pour entendre, éclairés par la Grâce, la divine volonté. Rompus donc à l'intelligence des symboles, les Aumôniers n'hésitèrent pas à y recourir spontanément, d'autant plus qu'ils purent constater à quel point ceux-ci, quels que simples qu'ils fussent, exerçaient une grande séduction sur les jeunes.

D'autre part, la période médiévale, peut-être parce qu'elle fut dominée par la religion, usa beaucoup de la symbolisation. En s'inspirant de son univers mental et en cherchant à le transposer, on transposa pour partie ses propres symboles qui s'amalgamèrent à ceux qui étaient nés avec l'histoire ultérieure de l'Église. Ainsi, tandis qu'on apprenait aux jeunes Scouts à entendre le sens caché des signes, à en saisir l'esprit, on cristallisa des représentations flottantes en gestes et en formes, en paroles impératives et en couleurs, on donna une identité à voir, on renoua la chaîne des temps. On affilia l'Ordre présent à l'ordre passé et on se mobilisa pour faire triompher cette impressionnante entreprise de conjuration d'un présent inacceptable, grâce à la chevalerie retrouvée.

### 2.2.2. Chevalerie, chevaliers et élite

L'Ordre scout fut d'abord envisagé comme un ordre des choses à promouvoir. Pouvait-on avoir ce projet d'un côté, le Mouvement de l'autre, sans aussitôt être influencé par le modèle de l'Ordre comme groupe régulier ? On a vu que non. Il en fut de même pour la chevalerie, citée d'abord pour l'esprit que l'on souhaitait voir renaître puis, presque immédiatement, comme type d'Ordre.

Préfaçant l'ouvrage très important du P. Héret, *La Loi Scoute ; commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, M<sup>gr</sup> André, archevêque de Rouen et Primat de Normandie qui,

---

insister beaucoup pour que cette appellation prît racine, renforçant l'esprit « tribal » ou l'esprit de corps que l'on rencontre manifesté de la même manière en maintes circonstances.

<sup>233</sup> Rappel : Baden-Powell.

<sup>234</sup> Faut-il penser à une éventuelle influence de cette réaction littéraire et picturale au positivisme et au réalisme que fut le « symbolisme » ? Ce serait peut-être aller un peu loin. Pourquoi, toutefois, ne pas supposer qu'à défaut d'influence directe, un certain « symbolisme dégradé » ait imprégné les dirigeants scouts par ailleurs lecteurs fervents de Claudel ? Les fictions théâtrales ou romanesques qui fleuriront dans les années trente, par leur refus du réalisme, par leur romantisme, par leur lyrisme et une sensibilité pas toujours de très bon aloi encouragent une telle supposition.

quoique non-Scout, fut, on va le voir, d'une « orthodoxie » parfaite, nota à ce sujet, en parlant des jeunes :

*« Plus notre vie moderne, tourbillonnante et séduisante les entraîne aisément, plus ils lui proposeront, grâce à la formation Scoute, un corps vigoureux et une âme forte et fière. Vainqueurs de leurs passions et des influences du dehors<sup>235</sup>, ils salueront en vous [P. Héret] le Père qui les engendra par sa charité à une noble vie.*

*« (...)*

*« Voilà comment le XX<sup>e</sup> siècle, avec sa chevalerie renaissante, rejoint le XIII<sup>e</sup> siècle et les nobles gestes des derniers croisés. Voilà comment, au Camp de Chamarande, en voyant votre robe blanche de prêcheur<sup>236</sup>, les Aumôniers, vos frères, vous ont désigné pour prendre la parole en leur nom et pour exposer leur doctrine. (...) Il s'agit de CRÉER UN ESPRIT.*

*« (...)*

*« À la base comme au sommet, nous plaçons la conquête de la vraie valeur humaine, commencée par un laborieux effort, parachevée par une glorieuse victoire. De là, ce culte de l'honneur, passion des chevaliers d'aujourd'hui comme de ceux du Moyen-Age. Fiers autant que serviables, ils n'acceptent aucune servilité et ne dépendent que de Dieu Seul et de ceux en qui, soumis et disciplinés, ils saluent le signe de la Puissance d'En-Haut. Oh ! la belle vie, tissée de loyauté, de fidélité, d'élan, d'oubli de soi, d'esprit de sacrifice et de générosité ! »<sup>237</sup>*

Il s'agit donc clairement de transposer ; de ne pas faire, à la lettre, une imitation ou un pastiche. Or, inexorablement, par une de ces filiations secrètes dont on ne saisit pas toujours les subtils jalons<sup>238</sup>, l'application du modèle badenpowellien inspiré par l'armée tira le Mouvement vers une imitation plus marquée. Sans doute au départ fut-on plus proche du souci du catholicisme social le plus ouvert, mais par le jeu de la méthode entrée dans ce cadre, on se rapprocha de conceptions plus littérales, et plus conservatrices. Encore faut-il être d'une extrême prudence sur ce point, car il est bien évident qu'en écrivant chevalerie, tous les membres fondateurs pouvaient se trouver d'accord en ne pensant et en n'éprouvant pas la même chose. Ainsi, le chanoine Cornette parle-t-il de chevalerie et d'esprit chevaleresque, et plus encore à propos d'un ouvrage de l'abbé Richaud, le futur assesseur de l'À.C.F. dont j'ai parlé. Pourtant –est-ce illusion ?– l'expression ne sonne pas tout à fait « pure spiritualité » chevaleresque :

*« Monsieur l'abbé Richaud nous avait déjà tracé dans La conversion de Jean-Pierre (pièce en 3 actes ; en vente même prix et même adresse que les Veillées), d'une plume alerte et gaie, l'idéal et la vie des Scouts de France. (...) Les plus ignorants de notre méthode, et même les plus prévenus contre notre Scoutisme, n'ont pu la voir*

<sup>235</sup> « Du dehors » : ce qui est non-scout, c'est l'extérieur. On retrouve bien cette idée de séparation, et l'on comprend que la représentation du scout-chevalier-croisé-conquérant ait pris si aisément : il s'agit bel et bien d'intervenir en terra incognita, en zone hostile ; et le dévoyé à reconquérir n'est pas (**foncièrement**) perçu comme un frère, même si on lui voue les meilleures intentions du monde. On peut se demander si cette représentation-là n'était pas à l'époque partagée par maints catholiques, y compris par les plus « sociaux » d'entre eux. Le fait que cette barrière mentale, qui sépare forcément tout peuple « élu » des Gentils, ait été dépassée par certains dans les années cinquante explique en partie l'**esprit** de la réforme de 1963-64.

<sup>236</sup> Le P. Héret est, je le rappelle, dominicain.

<sup>237</sup> M<sup>gr</sup> André, archevêque de Rouen, Primat de Normandie, Lettre-Préface du 3 novembre 1923 à : R.P. Réginald Héret, o.p., *La Loi scoute...*, op. cit., p. VII - IX.

<sup>238</sup> L'armée n'était-elle pas l'héritière fonctionnelle de la chevalerie ? Au XVIII<sup>e</sup> siècle encore, sur le continent, l'encadrement militaire est exclusivement noble. Au XIX<sup>e</sup> siècle, et même au début du XX<sup>e</sup>, nombreux sont les aristocrates, tel le capitaine de Boëldieu et le commandant v. Rauffenstein superbement incarnés par Pierre Fresnay et Erich v. Stroheim dans *La Grande Illusion*, qui voient dans la carrière militaire la seule carrière convenable. Ce dut être le cas pour Maud'huy comme pour Salins. Bien des officiers et officiers supérieurs issus de la « bonne » bourgeoisie adopteront, malgré leurs origines, cette manière de voir. Ainsi Lafont put-il être qualifié de « parfait gentilhomme » par Michel Rigal. Inspiré donc d'un modèle militaire, le scoutisme passé en France ne pouvait-il que tendre à la captation d'une partie de cet héritage « secret ».



*représenter sans être gagnés à notre Cause et sans être convaincus que nous apportions, par le Scoutisme catholique, une renaissance de la Chevalerie.*

*« Mais, lisez aujourd'hui les huit méditations que vous propose l'auteur des Veillées. (...)*

*« De la première à la dernière ligne de ces Méditations vous verrez comment l'Esprit scout inspire et anime le jeune Chevalier des temps modernes.*

*« Les Chevaliers anciens, auxquels je veux ressembler, dit le jeune Scout, ne se contentaient point de revêtir une armure, mais ils étaient animés d'un esprit, de l'esprit chrétien dans ce qu'il a de plus noble.*

*« Scouts de France, nous ne devons pas nous borner à prendre un uniforme, mais nous devons surtout nous pénétrer d'un esprit, de l'esprit catholique : car l'ESPRIT SCOUT jusqu'au bout de ses principes, ne doit pas être autre chose à nos yeux que l'épanouissement par nous, jeunes, du véritable esprit chrétien (‘Veillées de prières : l'Esprit scout’, p. 16).*

*« (...)*

*« Et cet esprit, nous le retrouvons inspirant toute la vie du Scout : que celui-ci se prépare à la promesse, qu'il songe à sa devise, qu'il récite sa prière, qu'il s'équipe pour partir, qu'il regarde son insigne, qu'il établisse son campement, qu'il soit Chef ou que, simple Scout, il voit (sic) dans son Chef celui qui, à ses yeux, incarne l'esprit de la Chevalerie.*

*« L'esprit est un souple animateur. C'est cet Esprit qui transforma les âmes des apôtres au jour de la Pentecôte.*

*« Et c'est parce que déjà il transforme et anime nos chers Scouts de France que nous voyons se lever, sur les horizons de l'avenir, la jeune Chevalerie des temps modernes et qu'il y a en formation dans notre pays une élite nouvelle de jeunes catholiques. »<sup>239</sup>*



L'Ordre défile...

Sans doute est-ce parce que j'ai sous les yeux quelques photographies de la même époque où l'on devine le chanoine Cornette saluant avec émotion des centaines de Scouts défilant au pas devant la statue de Jeanne d'Arc à Paris que je trouve dans ce texte pourtant transparent, en apparence, une volonté autre que celle de s'inspirer simplement de la

<sup>239</sup> Antoine Chanoine Cornette, *L'esprit scout* in *Le Scout*, décembre 1923, n° 12, p. 248.



chevalerie médiévale lorsque le chanoine écrit : « *Que celui-ci se prépare à la promesse, qu'il songe à sa devise...* », etc. À sa devise, justement : le choix qui fut fait très vite de remplacer le cri de ralliement britannique par : « *Notre-Dame... Montjoie !* » fait preuve d'un désir autre que celui de ne retenir que l'« esprit » chevaleresque. Quant à la Promesse, pour ne parler que d'elle, elle fut très vite interprétée dans un sens qui tendait bel et bien à reconstituer plus qu'un « esprit » chevaleresque de dévouement ou de sacrifice ; selon le P. Maréchal, elle est en effet : « *une alliance, créatrice d'obligation, réciproquement consentie, entre un garçon et la Fédération des Scouts de France, et basée sur une mutuelle confiance.* »<sup>240</sup>

Que définit-on là, sinon, avant tout, la logique du rituel de l'hommage féodal ? On ne s'en tint donc pas, chez les Scouts de France, à la simple évocation métaphorique. À travers ce qui était devenu, au XIII<sup>e</sup> siècle, une institution, c'est bien une fois encore toute une époque que l'on tend à faire renaître, structure sociale y compris. Et ce n'est pas le projet en tant que tel qui opère des distinctions, c'est plutôt la manière de se situer par rapport à lui, les uns souhaitant plutôt se référer à un modèle, les autres inclinant de plus en plus à s'y identifier.

Parmi ceux qui, dès le départ, voulurent marquer les limites de l'usage du modèle, on rencontre, une fois de plus, Jacques Sevin, dans un article certainement capital paru dans le quatrième numéro du *Chef* –c'est-à-dire la priorité que le jésuite, qui venait de quitter le Commissariat général, accordait au problème. Il l'aborda sous forme de réponse à une lettre anonyme d'un Assistant Scoutmestre de... Lille :

« *Frère Scout, tu demandes à tes lecteurs de te poser des questions. En voici deux : 1°) Est-ce que l'Indien est le premier Scout, et que par voie de conséquence, les Scouts doivent chercher à l'imiter le plus possible d'une façon habituelle ? 2°) Est-ce qu'au contraire, c'est notre chevalier des temps passés, un Bayard par exemple, qui est le type du vrai Scout ? À mon avis, poser la question c'est y répondre. Mais nos Scouts ne connaissent pas le chevalier, tandis qu'ils peuvent se documenter au premier kiosque venu sur les Peaux-Rouges, qui, à moi, me semblent incarner l'esprit du parfait VP<sup>241</sup> (malgré la contradiction dans les termes). Et bientôt nos boys ne voient plus dans le Scoutisme que le côté indien, - qui est très chic, d'ailleurs, et qui me passionne, - seulement est-ce encore du Scoutisme ? À ce propos, une troisième question : 3°) Existe-t-il des histoires, romans de chevalerie, qu'on puisse faire lire avec profit à nos Scouts ?* »<sup>242</sup>

Quel art de poser exactement les bonnes questions, que celui de cet Assistant ! Le P. Sevin y répondit longuement et d'une manière détaillée.

« *NON, L'INDIEN N'EST PAS LE PREMIER SCOUT. Il ne l'est ni pour l'âme ni pour le corps, ni par ses vertus morales, ni par ses qualités physiques.* »<sup>243</sup>

On ne saurait être plus clair. Et Jacques Sevin d'évoquer l'abondance des Indiens du cinéma et de roman feuilleton, pour rétablir la « vérité historique » au sujet de ces Peaux-Rouges « *chez qui s'étaient l'immoralité la plus inconsciente et la goinfrerie, chez qui la perfidie et la férocité sont réputées vertus.* »<sup>244</sup> C'est qu'évidemment le sens commun a été perverti par le mythe du « bon sauvage » via Rousseau et l'auteur d'*Atala* !

<sup>240</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 55.

<sup>241</sup> Cf. note supra.

<sup>242</sup> In *Le Chef*, juin 1922, n° 4, p. 56.

<sup>243</sup> R.P. Jacques Sevin, *Indianisme ou chevalerie*, in *Le Chef*, juin 1922, n° 4, p. 56.

<sup>244</sup> Ibid.

« Erreur historique, car les sauvages ne sont pas des primitifs, mais des dégénérés, et erreur morale, car si les vertus naturelles existent, il est néanmoins certain que l'homme ne peut observer la loi morale sans la grâce, la philosophie qui est au fond de l'indianisme, c'est donc le naturalisme ».

Mais, remarque le P. Sevin :

« L'Indianisme est un des moyens de satisfaire le goût, inné chez l'enfant, de l'extraordinaire, du romanesque, de l'in vraisemblable. (...) Tout cela est inoffensif, parfois même utile. Mais de grâce, n'en faisons pas une religion, ne créons pas un rituel (...) laissons-le à son rang, le rang d'un accessoire amusant, passionnant même quelquefois, mais jamais essentiel et toujours facultatif. »<sup>245</sup>

Le P. Sevin fut du reste plus explicite dans *Le Scoutisme, étude documentaire et applications*, où il dénoncera dans l'indianisme les risques de déviation vers le « peau-rougisme » :

« C'est un rituel minutieux, compliqué, astreignant (...), absurde, si l'on prétend l'imposer sérieusement et en faire le pivot d'une formation morale –mais qui est bien autre chose qu'absurde, malsain– car ce qu'il respire, quoi qu'en dise son propagateur (John Hargrave), c'est le maçonisme et, de ceci, il ne s'en cache pas, le naturalisme et un naturalisme qui aboutit à la théosophie, souvent, en tout cas, au panthéisme le plus complet. »<sup>246</sup>

Un peu plus loin il conclut :

« Il [John Hargrave] ne formera jamais des Scouts, mais, au maximum, de jeunes athlètes païens, pervertis par le peau-rougisme intégral, aussi ridicule et aussi malsain que le Scoutisme est sérieux et sain pour l'âme et pour le corps. (...) Depuis son exclusion de la Boy-Scout Association, M. Hargrave a fondé un groupement au nom étrange, le Kibbo Kift, destiné à propager la vie « primitive » de campement en plein air. Cette association nettement théosophique et bolchevique, n'a rien de commun avec le Scoutisme. Les dissidents français de la fédération (neutre) des Éclaireurs de

<sup>245</sup> Ibid., p. 57-58. Dans un passionnant article : *Les 'modèles' des Scouts de France en direction des adolescents* in *Le Supplément*, Le Cerf, octobre 1984, n° 150 p. 84 et 89., Gilles Saint-Aubin, Commissaire général-adjoint de l'association, fut le premier à mettre en évidence avec autant de clarté la dialectique des modèles indien et chevaleresque. Le fond de son argument concernant ce point est que le modèle de l'indien prévalut d'abord (« Dans ce style indien, caractérisé par l'humour, le naturel, le camp, la camaraderie des patrouilles, les explorations à la campagne, le scoutisme naissant fait pour ainsi dire sa cure de plein air, hors des villes et d'une éducation académique », p. 87). Au contraire le modèle du chevalier devint exclusif à partir de 1930, au moment où le scoutisme a fini d'être assimilé par le catholicisme. C'est sans doute donner trop de poids à l'indianisme dans les représentations officielles du Mouvement. Comme le remarque le P. Sevin, toutefois, l'introduction du modèle se fit « par la base ».

Ce fut Paul Coze qui organisa les premières fêtes indiennes, Paul Coze à ce point féru d'« indianité » qu'on peut se demander si, parmi d'autres raisons que d'aucuns évoquent à mots couverts, celle-ci ne joua pas un grand rôle dans son brusque départ du Commissariat national scout en 1934. En outre, la littérature « indienne » connaissait, c'est vrai, une grande vogue.

Quoi qu'il en soit, l'indianisme fut remis à sa place (très secondaire) dès le départ par le P. Sevin, et d'une façon encore plus nette que dans l'article de la revue *Le Chef*, dans *Le Scoutisme*... Il semble qu'il fut relégué à quelques expressions dans les pages des journaux. Cependant, malgré des campagnes vigoureuses, surtout dans les années cinquante, les dirigeants ne purent jamais éradiquer jusqu'à la « réforme » la cérémonie de la totémisation, qui prit parfois des allures douteuses, et dont les traditions se transmirent d'une façon semi-clandestine, le plus souvent de C.P. à C.P.

Pour en revenir aux années vingt, le P. Sevin souleva un problème rarement évoqué par la suite, à propos de cette question de l'indianisme : « Une autre difficulté (...) c'est qu'aux enfants du peuple (l'immense majorité de nos scouts, grâce à Dieu), l'idéal chevaleresque, le mot même de chevalier, ne dit absolument rien. C'est un mot vide de contenu. Pour le remplir, il faut des années de culture littéraire et historique, il faut l'atmosphère d'un foyer chrétien, il faut même n'être pas prisonnier de cet apriorisme (sic) politique en vertu duquel toute institution antérieure à 1789 n'évoque que des idées odieuses et que la légende de l'oppression perpétuelle et universelle du peuple par le seigneur. Il faudra du temps, car toute une éducation est à faire, pour que tes apprentis menuisiers ou tes fils de mécaniciens, voient dans le chevalier l'idéal de vie morale auquel on peut tendre, même dans une démocratie. », p. 60.

Plusieurs remarques : 1) Jacques Sevin fait la part d'un hiatus culturel bourgeois-prolétariat jamais évoqué de la sorte ; 2) il reconnaît la part politique autant que culturelle dans les différences de représentation ; 3) en dépit de ce hiatus, le premier chevalier de France fut le scout Dubus, un apprenti.

<sup>246</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme*..., op. cit., p. 136.

*France, qui s'intitulent Union fraternelle du Scoutisme indépendant, sont affiliés au Kibbo Kift. »<sup>247</sup>*

Après ces mises au point, on ne consacra plus guère d'attention au problème de l'indianisme en tant que tel : le modèle n'entraîna pas dans la grille des représentations retenues.

En revanche, le P. Sevin développa d'une façon particulièrement éclairante sa conception de Scout-chevalier :

*« C'est alors très clair, écrit-il, et plus clair encore pour nous, Scouts de France, qui avons voulu préciser notre attitude morale, en insérant dans notre Loi Scoute ce mot que nous sommes seuls à y voir inscrit » 'Le Scout est courtois et CHEVALERESQUE'. Si la place ne m'était mesurée, je te citerai ici le code des chevaliers tel que le donna Léon Gautier dans son ouvrage classique sur la chevalerie, et les conseils d'adieux que Bayard enfant reçut de sa mère ; tu y retrouverais mot pour mot notre Loi Scoute. AU MORAL DONC, IL N'Y A , IL NE DOIT Y AVOIR AUCUNE DIFFÉRENCE ENTRE UNE ÂME DE SCOUT ET UNE ÂME DE CHEVALIER.*

*« Ajoutons que la chevalerie, institution d'origine militaire, n'atteignit son apogée et son maximum de rendement moral que lorsque l'Église l'eut pleinement adoptée et sanctifiée. Nul n'était adoubé sans promettre expressément de la servir et de la protéger :*

*« Chevaliers estes : Notre sire vous fit*

*« 'Et commanda et de bouche vous dit*

*« 'De Sainte Église sauver et garantir' (chanson de geste de Garin le Loherain)*

*« Ici encore les Scouts de France, qui s'engagent à 'servir l'Église', serrent de plus près la véritable tradition. N'ayant pas fait de coupures et de réserves dans cet héritage, nous pouvons dire, 'TOUT ce qui est chevaleresque est nôtre', et reprendre la formule admirable de notre premier Chef-Scout, le général de Maud'huy : 'le Scoutisme, c'est la chevalerie mise à la portée de tout le monde'.*

*« Cependant, une restriction est à faire. Si l'âme de la chevalerie revit dans le Scoutisme catholique, peut-on soutenir que les pratiques de notre vie de campeurs rustiques, tout ce qui constitue la trame de nos journées Scoutes, connaissance de la nature, forestage, secourisme, orientation, nous viennent des preux d'autrefois, et qu'ils y soient nos modèles ? M'est avis qu'ils n'en avaient que médiocre souci, et leur métier était de guerre.*

*« Donc, SI L'INDIEN N'EST NI HISTORIQUEMENT NI MORALEMENT LE PREMIER SCOUT, EN REVANCHE, LE CHEVALIER N'EST PAS LE SCOUT COMPLET, car ce que j'appellerai le 'corps » du Scoutisme lui est étranger ou indifférent. (...) LE MODÈLE DU SCOUT EN CE SENS, C'EST LE COLONIAL, L'EXPLORATEUR, LE MISSIONNAIRE : un Père de Foucauld, par exemple, pour ne citer qu'un nom récent et retentissant.*

*« Seulement, voilà, ces modèles sont bien proches de nous. Et l'imagination de nos garçons exige le recul des siècles ou celui des degrés de longitude ! »<sup>248</sup>*

Résumons l'idée : **esprit** de chevalerie d'abord<sup>249</sup>, modèles du présent (tirés des conquêtes coloniales) ensuite et, si nécessaire, jeux ou histoires inspirés des exploits du

<sup>247</sup> Ibid., p. 144. Cette fédération fut surtout dirigée par le Chef Loiseau et semble n'avoir duré que de 1920 à 1927. Le danger a été très vite conjuré : dans les années trente, on amalgame volontiers indianisme et marxisme au détour d'une phrase (abbé André Sevin dans sa réfutation des critiques opposées au scoutisme, *Réflexions sur le Scoutisme*, op. cit., p. 45, ou abbé Claude Lenoir, *Le Scoutisme français*, op. cit., p. 166, etc).

<sup>248</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Indianisme ou chevalerie*, op. cit., p. 58-59. On peut se demander si ce n'est pas par un désir d'assimilation plus poussé que les fictions « héroïques » et les grands jeux se développèrent dans les années trente, sur des thèmes de plus en plus élaborés.

passé ou de chroniques indiennes. Voilà qui infléchit sensiblement les choses, et semble les ramener à de plus modestes proportions.

Or, on a dû déjà s'en rendre compte, le P. Sevin ne fut que partiellement entendu. Certes, le Scoutisme catholique se réclamera de Foucauld, de Péguy, de Claudel, de Psichari ô combien, de Jacques d'Arnoux, aviateur d'une haute spiritualité mort pendant la Grande Guerre, d'un aérostatier mort en service et d'une grande élévation d'esprit lui aussi, Jean du Plessis de Grenédan, comme de Guynemer ou de Lyautey (presque vénéré). Tous furent peu ou prou présentés comme des chevaliers modernes, des hommes d'héroïsme et de foi. Parmi ces noms qui reviennent le plus souvent dans les revues, on peut le constater, nombreux furent les coloniaux, nombreux furent les militaires. Et jamais l'empire colonial ne fut oublié (un ouvrage publié par le R.P. jésuite Léon Derville chez Spes en 1928 : *Va, Scout de France, Éclaireur de Dieu !* glorifie même l'image du missionnaire vecteur de la colonisation avec un lyrisme et en des termes qui choquent aujourd'hui la sensibilité esthétique et plus encore celle aux droits de l'homme) ; cependant le Scoutisme « colonial » et le « culte » impérial ne prirent franchement leur essor que dans les années trente.



Jean du PLESSIS DE GRENÉDAN  
Commandant du croiseur aérien « Dixmude ».

Cela dit la représentation du Scoutisme catholique comme Ordre chevaleresque et du Scout comme jeune chevalier fut prise de plus en plus au pied de la lettre. Bien sûr, on parla toujours de « l'esprit d'abord ». Était-ce contradictoire ? Certes non. Mais au lieu de s'en tenir là, on s'attacha à faire revivre les formes médiévales et tout ce qui les prolongeait au XX<sup>e</sup> siècle dans l'esthétique (grâce à l'arrivée du dessinateur Pierre Joubert, d'une immense portée, et dont je reparlerai), l'organisation et le jeu dont l'importance s'affirma.

Du reste, et revoici le chanoine Cornette, quelque chose dans l'onctuosité du ton jubilatoire et saintement triomphaliste donne bien à penser qu'on ne sut pas s'en tenir au

<sup>249</sup> Jacques Sevin va d'ailleurs très loin en ce domaine : en conseillant aux CP d'être des modèles constants pour leurs garçons, il conclut : « Ils [les garçons] seront devenus sans le savoir des garçons réfractaires au mensonge et à toute malpropreté morale mais tout à fait capables au contraire de risquer très chevaleresquement leur peau lorsque Dieu leur offrira la chance d'un sauvetage à accomplir. Et peu me chaut qu'ils n'aient jamais oui parler de Bayard et de Duguesclin s'ils ont hérité de leur âme », p. 60. La mise en garde est claire : « Ne t'imagines pas, écrit-il aux Chefs, que tes lycéens ou tes collégiens pas plus que ta graine de faubourg, tu vas les transformer en chevaliers en leur répétant : 'Soyez des chevaliers'... 'vous êtes des chevaliers modernes'... 'croisade'... 'idéal'... 'prouesses de vos aïeux'. » Ibid.

dépouillement voulu par l'esprit, et qu'on eut besoin, très vite, des douceurs réconfortantes de l'apparaître :

« *Dans un village de la grande banlieue parisienne, une Troupe de Scouts passait : yeux clairs, belle allure : elle chantait.*

« *Paysans et citadins en villégiature les regardaient, curieux ; malgré quelques sourires qui essayaient d'être ironiques<sup>250</sup>, la sympathie se manifestait générale. Quelqu'un, désignant le jeune Chef de Troupe qui animait ses camarades de la voix et du geste : 'Don Quichotte' dit-il.*

« *-Non !' reprit un autre ; Roland, peut-être, ou encore Bayard'.*

« *Et, plus près de nous, un troisième ajoutait : 'du Plessis de Grenédan, Paul Henry, Psichari' ; et, à côté de ces noms symboliques, une foule obscure de jeunes hommes épris d'idéal, âmes ardentes, vrais réservoirs d'énergie que le Scoutisme oriente vers le Bien'.*

« *-Dites donc des Chevaliers !' ajouta un autre. 'Oui, des Chevaliers ! La France de demain, la France qui se retrouve dans son bel idéal.'*

« *Et il détailla la Loi Scoute ; et à mesure qu'il parlait, la foule devenait silencieuse, écoutait attentive, émue.*

« *-Est-ce possible' répartit un auditeur, 'que, au milieu de la veulerie générale, des égoïsmes qui se déchaînent dans la brutalité des appétits, il existe une jeunesse qui a le culte de l'honneur à ce point qu'elle en fait le principe directeur de sa vie –une jeunesse qui s'impose le dévouement comme une loi et pour qui le Bonne Action (la B.A. comme ils disent) est une obligation quotidienne– une jeunesse qui affirme le devoir de la vie normale et formule ce devoir dans un article inspiré du plus pur Evangile et qui garde non seulement le corps dans ses énergies physiques, mais veut encore une âme cristalline ?'*

« *-'Oui, elle existe cette jeunesse' reprit le spectateur qui avait récité la Loi Scoute, 'et vous venez, pour l'honneur du Pays, de la voir défiler sous vos yeux.'*

« *Et il cita des traits, traits où se révélaient la noblesse d'âme, la beauté de la conscience, la générosité du geste ou tout simplement la reviviscence du bel esprit de Chevalerie. »<sup>251</sup>*

Mais quels sont ces traits ? Un Scout demande à passer en Cour d'Honneur pour déloyauté ; un autre risque sa vie pour sauver un bambin d'une automobile :

« *Ailleurs, c'était un jeune homme qui, emporté par l'élan de sa course, allait culbuter une vieille dame et qui, au risque de se briser la colonne vertébrale, s'était raidi brusquement pour lui livrer passage, parce que son Chef lui avait crié de toute la puissance de sa voix 'Article V'. Et, comme la vieille dame, ainsi préservée d'une chute qui eût pu lui être fatale, s'enquérissait de cet article V, le Chef répondit en souriant : 'Le Scout est courtois et chevaleresque.'*

« *Et la vieille dame répartit : 'Oh ! Monsieur, comme je voudrais que vous enrôliez mes petits fils dans votre Troupe pour leur apprendre l'article V !' »<sup>252</sup>*

Mais, au fait, où allait cette Troupe chantant si gaillardement ? Désherber « un petit cimetière tristement abandonné en ce pays, hélas ! où même le culte des morts n'a pas survécu à l'abandon de la Foi »<sup>253</sup>. Ainsi on allait prouver « à ceux qui dormaient dans la

<sup>250</sup> Mais c'est impossible, n'est-ce pas, face à ces jeunes gens de si belle mine !

<sup>251</sup> Le Vieux Loup (ps. d'Antoine-Louis Cornette), *Scoutisme et Chevalerie*, *Le Scout de France*, mars 1925, n° 3, p. 46.

<sup>252</sup> Ibid.

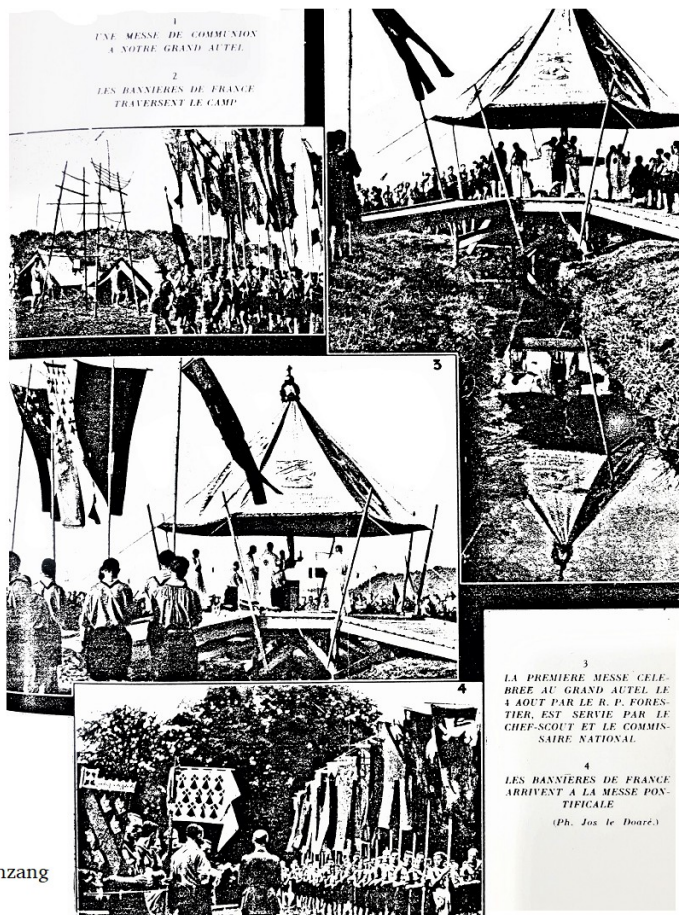
<sup>253</sup> Ibid.



‘Terra Patria’ que les petits Chevaliers des temps modernes continuaient la tradition du souvenir. »<sup>254</sup>



Puissance de l’empreinte médiévalisante au Jamboree de Vogelenzang en 1937



En rentrant, le Chef croise l’homme qui, le matin, l’avait qualifié de Don Quichotte, il lui remet alors, gracieusement, une brochure (que ne l’a-t-il pas fait quelques heures plus tôt ?), avec un Chevalier en couverture, surmonté de cette devise :

« Il écoute partout où l’on crie au secours  
 « Et la Troupe passa, continuant son chant du matin. »<sup>255</sup>

Face à cette illustration d’une mièvrerie digne de la pire iconographie saint-sulpicienne, et à laquelle aucun dirigeant, Jacques Sevin pas plus qu’un autre, n’échappa, on sent bien cette tentation de ne pas s’en tenir au « simple » apostolat, ou plutôt de préférer à un apostolat du quotidien un apostolat du spectaculaire qui conduit tout naturellement à valoriser du modèle les éléments les plus visibles. On mesure aussi toute l’ambiguïté de l’« *Idéal moral* », terme de Noël de Livrel<sup>256</sup>, que l’on veut atteindre en faisant du jeune Scout un chevalier. Dans cette attitude de l’esprit, n’y-a-t-il qu’une posture religieuse, qu’une attention sociale aux détreffes ? Dans l’exaltation de ce qu’il y a de hiérarchique dans l’ordre, dans la valorisation de l’obéissance du subordonné, dans l’entraînement à une rectitude intérieure à des principes qui ne sont éternels que du point de vue de ceux qui les énoncent, ne faut-il pas trouver autre chose qui, sur le terrain politique, entretiendra l’équivoque ?

<sup>254</sup> Ibid.

<sup>255</sup> Ibid.

<sup>256</sup> Noël de Livrel, *L’Esprit de Chevalerie*, in *Le Chef*, octobre-décembre 1923, p. 4.

« *Il est de vieilles familles où l'esprit chevaleresque est splendidement conservé ; que l'on songe à tout ce qui concourt à cette floraison ! écrit Noël de Livrel. Dès son plus jeune âge, l'enfant est pétri de cet esprit. La demeure qu'il habite, le nom qu'il porte sont déjà une leçon ; le soir dans l'antique salle du château, l'aïeule conte les grandes « gestes » des ancêtres : cela vaut les plus belles histoires ! L'enfant reçoit aussi, de ses parents, des exemples vivants et quand son esprit s'ouvre, on le nourrit d'une morale supérieure ; mais, au-dessus de tout, la grande personnalité de Dieu se lève... »<sup>257</sup>*

Plaidoyer *pro domo*, sans aucun doute. On l'a vu, bien des représentants de ces vieilles familles étaient actifs au sein du Mouvement, pour qui l'esprit était fortement lié à des signes qui étaient, qu'on le voulût ou non, l'héritage d'un ancien ordre social et politique. Se rendit-on compte qu'il était impossible de revendiquer le modèle chevaleresque sans se trouver aux prises avec cet héritage ? C'était d'autant plus impossible que le but avoué de la formation dispensée par l'Ordre scout était la constitution d'une élite, ce que proclama dès le numéro deux du *Scout de France* le P. d'Andréis :

« *Vous me demandez, dans ce Message, un mot d'ordre ; je vous le crie bien fort, à travers toute la France : VERS LA CHEVALERIE !* »

« *À cette heure grave ou la Matière dispute à l'Esprit la destinée du monde, nous avons besoin d'une Élite. Vous serez cette Élite. Par votre vie chrétienne intense, éclairée, loyale, vous montrerez le chemin de la Vérité qui fait les hommes libres et grands.* »<sup>258</sup>

Onze ans plus tard, Frère Denys, Marcel Forestier, reprit le thème :

« *Bien appliquée en son esprit et ses moyens, la méthode Scoute, mise au service de l'idéal chrétien, devrait former une génération qui, sans tout bouleverser, ni tout remplacer, serait une élite comme il en a surgi toujours dans l'Église et qui émerge sur la monotonie de l'histoire.* »

Et il ajoute :

« *L'importance de son apparition pourrait faire songer, dans l'avenir, à ce que fut la naissance des tiers-ordres franciscains et dominicains au XIII<sup>e</sup> siècle.* »<sup>259</sup>

Or autant l'abbé d'Andréis que Marcel Forestier reprennent ici les directives émanant du cardinal Gasparri, Secrétaire d'État du Vatican :

« *Aider les âmes à devenir, sous l'influence de la grâce divine, des âmes pénétrées des enseignements de la foi et de la doctrine catholique, des âmes fidèles à la pratique constante d'une vie religieuse exemplaire, des âmes fidèlement soumises à la direction de leurs pasteurs et du Souverain Pontife, et du même coup des âmes vaillantes, dévouées et chevaleresques, tel est le but de votre Association. Le constater est une douce consolation pour le cœur du Saint-Père, puisqu'aussi bien Sa paternelle sollicitude s'étend tout particulièrement à la formation d'une jeunesse d'élite sur laquelle se fondent les plus légitimes espérances.* »<sup>260</sup>

<sup>257</sup> Ibid.

<sup>258</sup> R.P. A. d'Andréis de Bonson, *Vers la Chevalerie* in *Le Scout de France*, février 1923, n° 2, pp. 26-27.

<sup>259</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme, pédagogie active*, extrait de *La Revue des jeunes* du 15 décembre 1934, Éditions de La Revue des Jeunes, 1935, p. 27.

<sup>260</sup> S. Em. le Cardinal Gasparri, Secrétaire d'État, lettre n° 1613, au chanoine Cornette, in *La Loi scoutée...*, R.P. Réginald Héret, op. cit., p. V.

Beau programme ; malheureusement la représentation de l'élite, que portait en quelque sorte celle de l'Ordre chevaleresque ne laissa pas d'être floue.

Avant même que la presse Scoute fût née, Renard Noir (pseudonyme du P. Sevin) publia *Les chants de la route et du camp*, recueil que l'on a déjà rencontré et que l'on peut considérer comme la première ébauche des conceptions S.d.F. à usage de ses jeunes membres. Dans *La vie simple*, chant de marche composé lui aussi avec la complicité de Théodore Botrel, le sujet est abordé d'une manière assez peu nuancée :

« Pas besoin d'avoir le nombre,  
« Ce qu'il nous faut c'est la valeur.  
« Des zéros qui nous encombrent  
« Débarrassez-nous, Seigneur. »<sup>261</sup>

Au moins, on a le mérite d'être clair : il s'agit bien de produire un petit nombre de jeunes marqués du sceau de l'excellence, chargés de constituer une avant-garde catholique, ayant pour fonction de batailler pour le triomphe de la Cité chrétienne. Mais qui recruter ? Là est la question centrale .

Dans le temps où les relations S.d.F.-Patronages étaient étroites, Jacques Sevin prit une position très tranchée :

« Le patronage DOIT chercher à grouper tous les enfants de la paroisse ; la Troupe, même paroissiale, ce qui est chez nous l'ordinaire, DOIT ne s'ouvrir qu'à une élite, non pas nécessairement une élite sociale –90 % de nos Troupes sont 'populaires' dans toute la force du terme– mais élite morale composée avant tout de VOLONTAIRES. »<sup>262</sup>

Position qui fut pourtant l'une des plus ouvertes qui aient été, et qu'il confirma en 1923 :

« Le mot ÉLITE prête à de multiples équivoques. S'il est opposé à GRANDES MASSES et GRAND NOMBRE, nous verrons plus loin que nos Troupes doivent toujours rester une élite ; s'il s'agit d'une aristocratie morale, le terme n'a pas une signification absolue; même dans les groupements les plus dénués de richesses surnaturelles, on peut toujours découvrir quelques éléments meilleurs qui seront là l'élite, bien qu'ils ne satisfissent peut-être pas aux conditions qu'on impose ailleurs à la masse. Ne soyons pas dupes de mots, et travaillons en profondeur sur les réalités, quelle que soit du reste la profondeur à laquelle nous puissions descendre, toujours plus grande qu'on ne pense dans les âmes baptisées, et même dans les autres. »<sup>263</sup>

On retrouve ici la même mise en garde vis-à-vis des mots qui s'était rencontrée dans l'article du même concernant la formation des jeunes de milieu « populaire » selon le modèle du chevalier : ne pas se bercer d'illusions, travailler sur et dans le concret, ne retenir que les aptitudes en situation, bref, ne pas avoir une attitude rigide, mais s'adapter à chaque milieu pour en tirer le meilleur.

Marcel Forestier, deux ans plus tard, se situera dans cette lignée, mais d'une façon moins explicite :

<sup>261</sup> Renard Noir (ps. de R.P. Jacques Sevin, s.j.), *Les Chants de la route*..., op. cit.

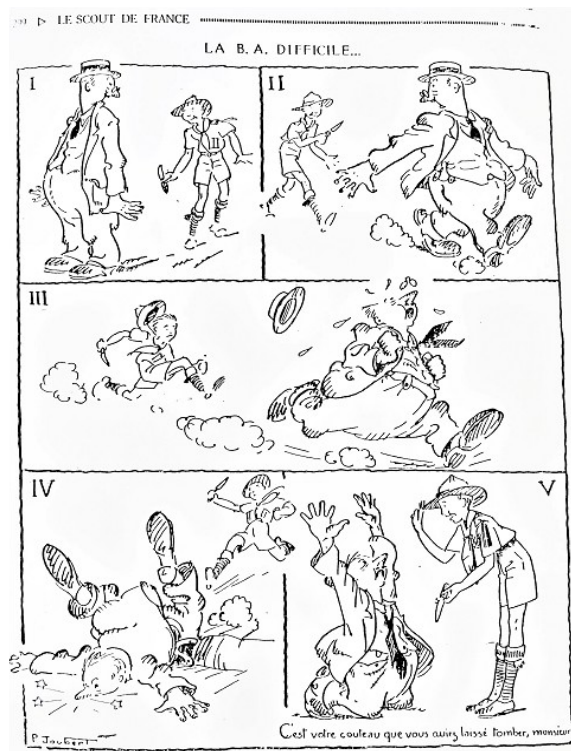
<sup>262</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Programme d'action*, in *Le Chef*, janvier 1923, n° 6, p. 154. Ce texte soulève quelques difficultés : qu'entend-on par « populaire dans toute la force du terme » ? Le pourcentage de Troupes « populaires » n'est-il pas une pieuse fiction, si on prend « populaire » dans le sens « ouvrier », « petits employés », c'est-à-dire dans un sens restrictif mais quantitativement non négligeable ?

<sup>263</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Comment fonder une Troupe Scoute de France* in *Le Chef*, avril-mai 1923, n° 14-15, p. 192.



« Le Scoutisme, en effet, ce doit bien être une élite. MAIS UNE ÉLITE QUI SE FORME ET SE RECRUTE DANS LA MASSE. Il suffit pour y réussir, de respecter quelques conditions essentielles, à défaut de l'une desquelles il n'y aurait ni formation, ni Scout, ni élite. Que l'on persuade bien les nouveaux fondateurs que s'ils les négligent par omission ou convenances personnelles ils vont à un échec inévitable ; qu'ils auront perdu leur temps, leur chance d'apostolat, et qu'on ne manquera pas d'en incriminer le Scoutisme, bien que, précisément, il n'ait pas été pratiqué.

« Ces conditions maîtresses les voici : PRATIQUER LE PETIT NOMBRE, AVOIR UN CHEF, FAIRE DU SCOUTISME. »<sup>264</sup>



Mais ici plus qu'ailleurs il faut supposer que cette volonté de tirer des milieux les plus modestes une avant-garde capable, espérait-on, de rayonner à son tour<sup>265</sup> rencontra des résistances. Car en 1926, le P. Sevin intervint à nouveau sur ce sujet pour mettre les points sur les « i » :

« FORMER DES ÉLITES N'EST PAS LA MÊME CHOSE QU'ÊTRE RÉSERVÉ À DES ÉLITES DÉJÀ CONSTITUÉES. Le concept d'élite est essentiellement relatif, et depuis la vocation des Apôtres, on a généralement recruté les élites dans la masse, comme l'armée dans le civil.

« Il vient de mourir en Angleterre un des premiers collaborateurs de Baden-Powell, Ernest Vaux. Cet ancien colonel était Scoutmestre, et pour être admis dans sa Troupe, le garçon devait :

« 1°) n'avoir pas de souliers ;

<sup>264</sup> Marcel Forestier, *Élite ou grand nombre*, in *Le Chef*, mars-avril 1925, p. 12.

<sup>265</sup> Illusion que Lucien Monteix dénoncera dès février 1947 dans *Élite et déclassement* (*Le Chef* n° 233). Quels sont ses arguments ? 1) l'Église catholique est perçue comme bourgeoise dans les « milieux populaires » : « C'est là une vérité sur laquelle il n'y a pas à revenir » ; 2) à cause de « l'élévation » spirituelle (et culturelle ?) liée à la formation scoute, il y a séparation avec le milieu d'origine ; 3) les méthodes scoutes provoquent la méfiance et bientôt le mépris du milieu vis-à-vis du scout et du scout vis-à-vis de son milieu. Dès cette époque on signale que l'uniforme pouvait être une barrière de plus (argument repris en 1959).

« 2°) ignorer le nom de son père.

« (...)

« En les groupant sous le même drapeau vert, Ernest Vaux en avait fait une élite – l'élite des va-nu-pieds de la ville– la Loi Scoute leur servait à autre chose qu'à décorer les murs de leur local, et les Bonnes Actions y avaient du mordant. »<sup>266</sup>

Il est indéniable que dans l'esprit du P. Sevin, il s'agissait, parlant de ces B.A. « mordantes », d'autre chose que d'éviter de bousculer les vieilles dames (ce qui est discourtois, c'est entendu), de désherber des cimetières au son de chants exaltants (desquels Renard Noir était bien responsable, cependant), et de distribuer des brochures. Mais il poursuit :

« Ce que je veux dire par cet exemple, c'est que LE CONCEPT D'ÉLITE N'EST PAS OPPOSÉ À CELUI DE NOMBRE. Par le fait que quelques gamins du ruisseau cristallisent autour d'un Chef, tôt ou tard ils constitueront une élite par rapport à ceux qui n'ont pas cristallisé ; et ces élites là peuvent et doivent être multipliées à l'indéfini (sic). »<sup>267</sup>

L'évolution ne se fit pourtant pas dans ce sens. En janvier-février 1932, les *Principes d'Action à l'usage des dirigeants du Scoutisme*, signés « Les Scouts de France », rendent un son quelque peu différent :

« IV- Le Scoutisme N'EST PAS UN MOUVEMENT D'ÉDUCATION EXCLUSIVEMENT POPULAIRE.

« Il s'adresse et convient ÉGALEMENT à toutes les classes : LES ENFANTS DE LA BOURGEOISIE OU DE L'ARISTOCRATIE, en ont autant BESOIN (plus, parfois) QUE CEUX DU PEUPLE (éducation de la franchise, lutte contre l'égoïsme, le snobisme, les défaillances des mœurs, formation virile du caractère). »<sup>268</sup>

Directive bien singulière... Singulière parce qu'elle semble répondre à des arguments opposés, et qu'elle paraît rappeler à l'ordre. Or, à ma connaissance, aucun dirigeant ne prétendit jamais que le Scoutisme catholique dût être exclusivement populaire. C'est au contraire pour éviter que le Mouvement ne devînt l'apanage des seuls beaux quartiers, qu'il ne se transformât en un organisme de loisir ou en un club bavard annexe de certains cercles huppés d'inspiration anglo-saxonne ouverts aux adultes de la bonne société, que le P. Sevin avait rappelé la vraie manière, par l'être et non par le paraître, de faire triompher selon lui une représentation du monde idéal. Mais il ne songea nullement à l'exclusive. Il y a donc du **procédé** dans l'expression de « principe d'Action » : il s'agit de faire accroire que l'on a été trop loin dans l'action populaire, ce que rien ne confirme. En fait, cette pseudo-mise au point n'est qu'un indicateur du souci que les signataires eurent d'agir surtout en milieu « secondaire » tout en se trouvant de bonnes raisons de la faire.

Le principe V, en revanche, est mi-chèvre mi-chou :

« V- Le SCOUTISME N'EST NI EXCLUSIVEMENT UN MOUVEMENT DE FORMATION D'ÉLITES, NI EXCLUSIVEMENT UN MOUVEMENT DE MASSE : IL EST LES DEUX.

<sup>266</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Message de 1926* in *Le Chef*, janvier-février 1926, p. 4-5.

<sup>267</sup> Ibid., p. 5.

<sup>268</sup> *Principes d'Action à l'usage des dirigeants du scoutisme* in *Le Chef*, janvier-février 1932, n° 89, p. 29.

« Il est susceptible à la fois de dégrossir des âmes à peine civilisées<sup>269</sup>, et d'en faire monter d'autres à la plus haute perfection (Témoin l'héroïsme de nombreuses morts Scoutes : voir revue *Le Chef*, juin 1930, janvier 1931). »<sup>270</sup>

Ici, on retrouve plutôt la position des P.P. Sevin et Forestier : Mouvement de formation d'élite par la masse. Cependant, le principe VI marque un retour en arrière, par rapport aux objectifs de « conquête » des milieux déchristianisés :

« VI- Par suite, le Scoutisme NE DOIT PAS ÊTRE EXCLUSIVEMENT ET UNIQUEMENT ENVISAGE COMME UNE ŒUVRE DE CONQUÊTE ET DE PÉNÉTRATION, dans les milieux moins accessibles au prêtre ou à l'idée chrétienne. C'est l'amputer arbitrairement de la moitié de sa raison d'être.

« INSTRUMENT DE CONQUÊTE, il l'est, et très efficace (cf. les lycées, les campagnes abandonnées<sup>271</sup>, les cités ouvrières<sup>272</sup>), mais il n'est PAS QUE CELA : il est aussi moyen de préservation, de conservation et de très haut perfectionnement d'éléments déjà bons ou même excellents.

« ON NE DOIT DONC PAS, pour des raisons intrinsèques, RESTREINDRE SES POSSIBILITÉS D'ACTION.

« SOIT À UNE CATÉGORIE SOCIALE

« SOIT À UNE CATÉGORIE MORALE. »<sup>273</sup>

Dans ce domaine aussi, dans les revues en tout cas, il n'a jamais été question de faire exclusivement du Scoutisme un moyen d'apostolat en milieu déchristianisé puisque la formation prime. D'ailleurs le P. Sevin lui-même, que ses affirmations précédentes donnent peut-être pour plus avancé qu'il ne fut, écrivit noir sur blanc dans *Le Scoutisme...* :

« Qu'est-ce donc, pour finir, que l'esprit scout ? C'est d'abord un esprit conservateur, dans le bon sens du mot.

« Le Scout accepte et reconnaît tout ce qui EST. Dieu, la religion, la société, la famille, les maîtres EXISTENT : on ne discute pas leurs titres (...) Donc, pour agir, il n'y a pas à changer les cadres sociaux, le Scout, s'il est fidèle, ne peut devenir socialiste, il se tient à sa place et à son rang, ni mécontent ni déclassé. »<sup>274</sup>

Si, par conséquent, il n'a jamais été question, chez les S.d.F., de ne s'intéresser qu'aux déshérités, et si l'on se plaît à dénoncer cette orientation illusoire, c'est que l'on entend mettre l'accent sur celle qui est supposée « l'équilibrer ».

Du reste, le principe VII confirme cette interprétation :

« VII- L'ORGANISATION DE LA 'CONQUÊTE' SUPPOSE DES CADRES DE CONQUÉRANTS QUI NE PEUVENT SE RECRUTER QUE DANS LES MILIEUX DÉJÀ CONQUIS, pratiquement dans nos écoles et nos œuvres catholiques. »<sup>275</sup>

Or, à l'exception de la J.O.C. et de la J.A.C., dans quel milieu recrutent, à l'époque, écoles et œuvres catholiques ?

<sup>269</sup> Sont-ce les âmes « populaires » ou « colonisées » qui sont visées ?

<sup>270</sup> *Principes d'action...*, ibid. p. 29.

<sup>271</sup> Affirmation très largement optimiste : l'implantation du scoutisme dans les campagnes ne se fit pas, ou très peu.

<sup>272</sup> S'il existe des Troupes populaires, pas si nombreuses, qu'il faille les citer en exemple aux Journées nationales, il semble bien en revanche qu'il n'y ait pratiquement pas eu de Troupes en **cité ouvrière**, du moins avant-guerre. Les Troupes sont surtout des Troupes d'institutions (écoles privées, paroisses) ; si les « Troupes ouvertes » sont envisagées, rares durent être les réalisations concrètes. Les archives disponibles ne produisent aucune piste.

<sup>273</sup> *Principes d'action...*, ibid. p. 30.

<sup>274</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 215.

<sup>275</sup> *Principes d'action...*, ibid.

Alors, quelle élite ?

C'est en apparence d'autant plus ambigu que les « pédagogues », les Chefs laïcs vont se mêler au débat. En 1934, le P. Forestier reprend sa position de 1925 en tentant de tenir la balance égale :

« *Tel prêtre de paroisse populaire, jetant son regard d'apôtre sur la multitude des enfants pauvres, habitués du ruisseau, propose que l'on use de ce moyen (le Scoutisme) pour les assembler tous. Attirons-les, dit-il, par les séductions du costume et de la vie aventureuse.*

« *Halte-là, lui répond quelque confrère. Le Scoutisme n'est pas fait pour les masses. C'est une chevalerie. On y tâche d'y faire des Chefs. Ce dont il s'agit, c'est de former un tout petit groupe de têtes. La masse suivra ; bien dirigée, bien encadrée, elle emboîtera le pas de loin ; il ne faut pas lui en demander plus.*

« *Nous ne pensons pas que ce dilemme soit fondé en réalité. Une compréhension plus profonde du Scoutisme concilierait ces deux points de vue.*

« *Le Scoutisme doit bien constituer une élite. Mais il ne s'adresse pas à une ÉLITE TOUTE FAITE. Système d'éducation totalitaire, il veut susciter, de la masse, une élite. (...) Il suffira, pour qu'il y réussisse, de respecter les données essentielles de la méthode, à défaut desquelles il n'y aurait ni formation, ni Scout, ni élite..., etc.* »<sup>276</sup>

Et des Chefs importants, tel le Commissaire général, le commandant Lhôpital, reprirent le même thème sur le même ton lors des Journées nationales (en 1934 notamment). Mais d'aucuns affirmeront avec force que la méthode Scoute ne convient pas à tous et que, par conséquent, disputer de l'élite d'une façon abstraite est vain : « *Nous ne sommes pas faits pour les garçons qui ne possèdent pas un minimum de caractère, écrit Georges Tisserand, un proche du P. Sevin. Nous n'avons guère à garder des garçons qui suivent le jeu sans l'aimer, sans le rechercher régulièrement et sans en parler à leurs parents et amis.* »<sup>277</sup>

Bref, « *des zéros qui nous encombrant, débarrassez-nous Seigneur* »... Il faut « *d'abord créer une œuvre à recrutement général, avant de bâtir un groupe de recrutement limité, si l'on ne veut pas s'exposer un jour à végéter sous le poids des garçons inertes ou amorphes. (...) Voilà pourquoi il faut admettre un 'déchet' en cours de route.* »<sup>278</sup>

Ainsi :

« *Étant donné ses caractéristiques : loi, promesse, système de Patrouille, système de badges, étude de la nature, vie de plein air, le Scoutisme n'est évidemment pas à la portée de tous les garçons. Il faut donc les choisir, ou tout au moins ne pas 'garder' tout le monde.* »<sup>279</sup>

Au fond, comme le note Pierre Delsuc dans *Patrouilles en action* (1940), l'important est de créer une aristocratie de la valeur.

Sélection selon la valeur spirituelle, morale, physique, ou sélection selon la naissance, la question ne sera jamais tranchée de manière théorique. Restait la volonté de sélection. Cela revenait à heurter de front le principe d'égalité républicaine en prônant le petit nombre et son excellence contre la masse et la moyenne, en dépit de quelques tours de

<sup>276</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme est-il fait pour tous*, extrait de *La Revue des Jeunes*, Éditions de La Revue des Jeunes, 1934, pp. 1-2.

<sup>277</sup> Georges Tisserand, *Silences et réflexions du Scoutmestre*, Spes 1932, p. 117.

<sup>278</sup> Ibid. pp. 117-118.

<sup>279</sup> Ibid. p. 121.

pas-passe embarrassés. Cela revenait donc à prendre position sur une organisation sociale particulière, et s'exposer à devoir rendre des comptes pour cela.

Aucune représentation (dans toute la richesse de ses composantes subsumées sous un mot) n'est neutre : penser à sélectionner une élite, la placer sous le patronage de la chevalerie transposée de plus en plus précisément dans ses traits historiques, en rallier les héritiers, bref, constituer un Ordre ayant pour but de régénérer la « race » et l'époque le prouve. Ce fut naïveté de croire que l'on pourrait éviter la rencontre avec ceux qui poursuivaient les mêmes buts quoiqu'avec d'autres moyens et pour d'autres fins. Naïveté... ou duplicité. Selon les cas. Ou alors aveuglement.

Car il est aussi possible qu'on ne vît pas toutes les implications de la démarche, chez les S.d.F. plus encore que dans l'Église de France. Dire par exemple de Jean de Grenédan qu'il fut un chevalier moderne renvoyait à la fois à un fonds culturel implicite (la représentation ne peut opérer sans lui, Jacques Sevin l'a compris à propos des enfants de milieu populaire), fonds cristallisé autour de quelques images. Il était naturel qu'à force de se référer au modèle, on cherchât à s'y identifier et que, voulant imiter Jean du Plessis, on remontât plus haut par fidélité à sa qualité de chevalier, on s'attachât à une représentation du monde et de soi-même bien particulière, héritage direct d'un Moyen-Age revisité quoiqu'on eût souhaité ne s'embarrasser de cote ni de mailles, ni d'archaïsmes « particuliers ». De la sorte on en vint, sans du reste cesser de chercher à vivre d'un « esprit », à se passionner de plus en plus pour l'héraldique, par exemple, ou à solliciter d'un jeune et très talentueux dessinateur l'illustration de scènes de plus en plus « gothiques », concourant à « esthétiser » graphiquement, puis matériellement une représentation d'abord intellectualisée.

On finit, chez les Scouts de France, à se piquer au jeu des défilés « bâtons au clair », dans les manifestations nationales-religieuses des années vingt, puis des aventures de plus en plus empruntées à la fiction « paladine » déployant tous ses appeaux émotionnels, fixant des valeurs (honneur, vertu, sacrifice, loyauté, etc.) jugées éternelles dans leur forme par ceux-là mêmes qui, dans les années trente, les redécouvraient.

Heureusement, l'on jouait. Puérilité dira-t-on après guerre. Hygiène salubre aussi, qui sait ? Même si l'on prit trop le jeu au sérieux, on s'y donna, et le jeu laisse du jeu, qui rend parfois les transformations possibles.

Quoi qu'il en soit les S.d.F. n'échappèrent pas au processus qu'ils avaient déclenché pour eux-mêmes et qui les fit rejoindre le grand mouvement qui emportait une partie de la société française : Mouvement dans le mouvement, en quelque sorte... Ils en vinrent ainsi à résumer toute leur démarche, y compris religieuse, en une représentation unique qui devint l'alpha et l'oméga de leur action : celle du chef.



## 2.3. Du Chef et de l'influence du Docteur Angélique

« Chef ! » Pendant les vingt années de l'entre-deux-guerres le mot va revenir, obsédant, sous la plume de maints journalistes, de maints essayistes ou de maints politiques... Quel milieu échappa à l'attente messianique **du** chef voire des chefs censés manquer au Pays ? Où ne rêva-t-on pas de leurs qualités idéales, mystiques ou fonctionnelles? Les Scouts de France n'échappèrent pas à la règle, mais chez eux plus encore qu'ailleurs, l'éclosion d'une représentation du Chef fut le fruit de leur système représentationnel tout entier, dont elle fut l'acmé.

### 2.3.1. Du « chef » au Chef scout

On peut imaginer combien nombreuses furent les références, combien variées furent les contributions à la représentation du chef dans les revues du Mouvement dont l'une fut précisément baptisée *Le Chef*, consécration de l'importance du thème. Il n'est d'ailleurs de numéro où il n'apparaisse. Cependant abondance de bien nuit, dit-on parfois. C'est le cas ici : la difficulté tient en effet à l'isolement, dans une masse de banalités ou de redites, de l'occurrence significative témoignant d'un apport original à l'idéal du chef, d'une nuance particulière, d'une inflexion de l'idée qu'on s'en fait, etc.

Les grands traits sont cependant presque tous en relation avec des conceptions déjà mises au jour : ainsi par exemple le chef est-il l'expression suprême de l'élite ; l'incarnation du chevalier ; l'organe essentiel de l'Ordre. Mais également se manifestent en lui les exigences de la Nature (considérée comme réclamant une hiérarchie des êtres), et la puissance divine. Il est de la sorte appelé à former l'encadrement de la « *Civitas Dei* » renaissante et, par le jeu retrouvé de l'obéissance et du commandement confondus dans le service mutuel, à restaurer des rapports sociaux « véritables » qui n'eussent jamais dû cesser d'être familiaux, au sens latin.

Suprême expression de l'élite, le Chef scout l'est d'abord, à son niveau, par son caractère exemplaire, qu'il soit envisagé comme principe, ou dans sa réalité (Chef de Patrouille ; Scoutmestre ; Chef de Groupe ou Commissaire) : « *Le Chef a le goût du commandement, il aime être à la tête d'une Troupe, il est un entraîneur, un enthousiaste, mais en gardant la mesure* », écrit Georges Tisserand. « *Le Chef a de l'initiative* » ; « *Le Chef a le sens profond des responsabilités* » ; « *Le Chef a le goût de l'effort ; il est persévérant* » ; « *Le Chef reconnaît qu'il a toujours à apprendre et à faire pour servir davantage* » ; « *Le Chef exerce son commandement avec simplicité parce qu'il sait qu'il n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu* » etc.<sup>280</sup> Rien de bien original dans ce catalogue faisant du Chef un parangon de vertus : le Chef est chef parce qu'il est bien la suprême expression de l'élite : le meilleur d'entre les meilleurs. L'approche est même banale, mais il convient toutefois de relever les qualités qu'on lui prête : sens de l'initiative et des responsabilités, goût de l'effort, persévérance, perpétuelle volonté du dépassement de soi, humilité et soumission à Dieu, et in fine, don de soi au nom du service, la charge de Chef implique plus de devoirs que de droits.

Cette remarque amène à se demander si ces qualités à elles seules suffisent à expliquer en quoi le Chef est exemplaire. Le P. Forestier écrit à ce sujet :

---

<sup>280</sup> Georges Tisserand, *Silences et réflexions du Scoutmestre*, Spes, 1932, p. 189-192.

« Le rôle principal du CHEF SERA D'INCARNER LA LOI, L'IDÉE SCOUTE DANS SA VIE. Sans négliger la portée de l'exemple donné par l'Aumônier, on peut dire que l'exemple du Chef sera sans doute plus parlant à la plupart des Scouts. (...)

« Un Chef, sous prétexte qu'à notre époque il est difficile d'être courtois, pur, chevaleresque, obéissant, ne minimisera pas, dans ses paroles ou sa vie, l'idéal scout, mais sera la preuve vivante que tout ceci est possible, la grâce aidant. Fut-ce de ne pas fumer au camp ou en tenue Scoute ! On pourrait transposer ici l'axiome : à prêtre saint, peuple fidèle. À prêtre fidèle, peuple honnête. À prêtre honnête, peuple impie. »<sup>281</sup>

À ce stade, d'éminentes qualités sont en effet insuffisantes : il faut plus qu'un but, servir A.M.D.G., quelque noble qu'il soit. Il faut par conséquent plus qu'un principe directeur. Ce qui est requis est une véritable identification à la loi Scoute, et moins à la loi comme recueil de préceptes qu'à la loi comme expression d'un esprit. En devenant ainsi incarnation de la Loi, le Chef trouve sa vraie dimension symbolique, image vivante de l'Ordre tout entier.

La représentation du Chef Scout de France est donc loin d'avoir été taillée sur un patron militaire (accusation fréquente), même s'il y eut au sein du Mouvement certaines déviations caporalisantes. De même outrepassa-t-elle de beaucoup la conception britannique : la loi badenpowellienne est avant tout une règle du jeu. Le C.P. y est un "patrol-leader", un meneur, et le C.T. un "Scoutmaster" (or, chez les Scouts de France, le terme « Scoutmestre » fut assez vite relégué au second plan). Enfin le Scoutisme britannique est une méthode d'entraînement autant civil que civique, et ses préoccupations, morales, ne sont point métaphysiques ou mystiques<sup>282</sup>.

Ce qui consacre le Chef Scout de France, c'est la Grâce. Mais ce qui rend son existence capitale est son incarnation de toutes les dimensions de l'Ordre qu'il donne à voir, agissantes, dans les grandes et les petites choses. De la sorte le Chef est doublement représentation : il l'est en incarnant la représentation intellectuelle ; et en représentant cette dernière au sein du Mouvement. Pour sacrifier à l'hermétisme, on dirait que c'est la représentation d'un représentant en représentation constante qui se joue.

Être Chef est, par conséquent, un aboutissement : en devenant Loi vivante, le Chef accomplit le Scout. À cet endroit se noue le principal souci des dirigeants du Mouvement, car si le Chef trouve la reconnaissance de cet accomplissement au sein de l'Ordre scout, sa vocation initiale le déborde largement : tel le prêtre, pasteur spirituel, le Chef est aussi appelé à être un pasteur, mais au temporel. Il se devra d'éclairer et d'entraîner à sa suite des masses égarées et plus grande sera sa perfection, plus loin conduira-t-il ses subordonnés. D'une honnêteté sans tache, d'une loyauté sans faille, voué au service, fraternel, courtois, soumis à Dieu, discipliné, dur au labeur, maître de soi et pur, selon les préceptes de la Loi, il transcendera toutes ces vertus en un rayonnement surnaturel irrésistible.

Ainsi le Chef et le chevalier des temps modernes ne font qu'un : l'Église fait de lui le bras séculier qui lui manquait, sur lequel elle va pouvoir s'appuyer pour reconquérir l'époque. « Nous sommes chefs pour servir ; et commander, c'est obéir », déclare M<sup>gr</sup> Lavarenne, en une formule dans laquelle, s'adressant au présent, il restitue cet ordre médiéval des rapports humains, ces liaisons organiques où chacun se définit avant tout par sa situation hiérarchique de dépendance, par ceux qui l'entourent et la fonction qu'il exerce

<sup>281</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme est-il fait pour tous ?*, op. cit., p. 4.

<sup>282</sup> Le Dieu du scoutisme britannique, ne renvoyant à aucune confession, est surtout le suprême garant de l'ordre naturel et moral.

par ou pour eux, non par soi-même ni pour soi. « *Nous sommes chefs pour servir, poursuit-il, et si nos subordonnés sont à nos ordres, c'est parce que nous sommes à leur service pour les aider à réaliser leur idéal et à atteindre leur fin.* »<sup>283</sup>. Vieille théorie du don et contre-don féodalo-vassalique... « *Le Scoutisme a pour but de faire revivre quelque chose de l'esprit chevaleresque* », note l'abbé Richaud. « *Il est, par conséquent, assez naturel que S.M. et C.P. aillent chercher la formule de leurs devoirs dans les écrits du plus grand docteur du Moyen-Age* ». On ne fut pas plus clair sur ce point. Non seulement Paul Richaud, dès 1923, montre que le modèle chevaleresque ne doit pas s'entendre d'une façon vaguement métaphorique (alors qu'il ne peut être classé parmi les « ultras » du catholicisme), mais il vérifie ce que j'ai avancé à propos de l'adoption d'un tel modèle : il est dans la logique des choses qu'en y adhérant, on adhérât du coup à l'essentiel de ses fondements socio-culturels (pour cette raison, on voit mal les Faucons rouges par exemple, Mouvement de jeunesse de la S.F.I.O., faire du chevalier un modèle...).

Cependant, l'abbé Richaud ne s'en tint pas au rappel de l'ombre chevaleresque du Chef. Après avoir remarqué que Scoutmestres et, a fortiori, C.P. ne sont peut-être pas les plus qualifiés pour faire l'exégèse de la *Somme*, il poursuit :

« *Qu'ils permettent donc à un Aumônier de Troupe de leur dire quelles sont les trois qualités exigées de tout chef par saint Thomas d'Aquin.*

« *L'illustre théologien traite ce sujet à propos de N.S.J.C., le chef par excellence (Somme théologique, III<sup>e</sup> partie, question VIII, art. 1<sup>er</sup>). Or, pour se faire une idée de ce qui constitue un chef, il observe ce qui distingue la tête des autres membres dans le corps humain : tous savent, en effet, que le mot 'chef' vient d'un terme latin qui signifie 'tête'.* »<sup>284</sup>

Voici ce qui, par le biais du chef, nous amène donc à la conception de l'Ordre organique (sans doute aurait-il fallu plus tôt remarquer que le mot « membre », lorsqu'il signifie adhérent d'une association, d'une société ou d'un groupe, est une survivance significative d'une conception métaphorique –groupement humain comme organisme, ou corps– qui le rendit autrefois légitime). Or, suivant la raison discursive de saint Thomas, l'abbé Richaud va tirer de la dimension métaphorique du mot trois qualités fondamentales : « *Si l'on considère d'abord la PLACE occupée par la tête, on constate que celle-ci est située au-dessus de tous les autres membres.* »<sup>285</sup> Le chef est donc surplombant, il domine.

Honni soit, bien sûr, qui mal y pense, et gare aux garçons ambitieux par égoïsme ou orgueil. Cela dit, les « bons » C.P. ou Scoutmestres « *n'ont pas à chercher une popularité de mauvais aloi en s'abaissant, mais ils doivent s'efforcer d'élever les autres à leur niveau.* » On comprend de la sorte comment le chef ne peut qu'être le sommet de l'élite, son nec plus ultra. Il l'est ainsi par essence. Et c'est tendre à la perfection que de s'y conformer au mieux. Nulle gloire donc à tirer de cet état de supériorité qui crée, de fait, plus de devoirs que de droits. Tout se tient.

Perfection, vient-il d'être écrit : c'est là que réside la seconde qualité du chef :

« *Si l'on envisage, en effet, la tête et les membres au point de vue de leur PERFECTION respective, on constate que la tête en détient comme la plénitude : elle renferme, à elle seule, les cinq sens, tandis que le toucher est seul réparti dans tout le*

<sup>283</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière des Chefs*, Bloud et Gay, 1937, p. 61-62.

<sup>284</sup> Paul, abbé Richaud, *Les qualités du Chef d'après Saint Thomas d'Aquin*, in *Le Chef*, mars, 1923, n° 13, p. 176-177.

<sup>285</sup> Ibid.



*reste du corps. Telle est également la qualité maîtresse de tous ceux qui sont appelés à commander : ils doivent être plus parfaits que leurs subordonnés. »<sup>286</sup>*

Et être plus parfait, c'est, en liaison avec ce qui précède, se conformer le plus parfaitement à son essence. Au fond, dans cette acception de la pensée de Thomas d'Aquin par l'abbé Richaud, tous les hommes sont appelés à être chefs, mais peu saisissent l'opportunité, répondent à l'appel, ont le courage de persévérer sur cette voie : seuls quelques-uns y parviennent, et c'est le degré d'excellence de ceux-là qui les désigne à l'élection par les autres membres.

Reste la troisième qualité :

*« Enfin, quand on étudie l'INFLUENCE des différentes parties du corps entre elles, on voit que la tête est le principe de l'activité de tous les autres membres qu'elle dirige. Or n'est-ce pas ce à quoi, en dernière analyse, doit viser un chef ? Être l'âme du groupement dont il a la charge et exercer sur tous ses collaborateurs une véritable action. »<sup>287</sup>*

Dernière étape, par conséquent : il s'agit de définir la fonction du chef.

J'ai montré plus haut comment le Chef scout devait être le vivant symbole de l'Ordre, Loi incarnée, « représentation en représentation » et, pour l'aspirant Scout comme pour tout autre, exemplaire. Or fonctionnellement, il n'est pas que cela : « *Un bon chef (...) se rappellera qu'il n'est pas là seulement pour donner l'exemple, mais pour donner l'impulsion.* »<sup>288</sup> On touche ici à la dimension plus directement pratique de la fonction du chef, ce qui conduit à cette remarque que représentation et fonction se trouvent si intimement liées qu'il est délicat de les dissocier. Isoler un brin est impossible sans dévider une partie de la pelote.

Quoi qu'il en soit, la représentation du chef comme « tête » de l'organisme qu'est l'Ordre est probablement la plus répandue et la moins sujette à variation qui exista chez les S.d.F. On la retrouve, par exemple, chez le P. Héret :

*« Le Chef ? Il est le Chef. Il est celui qui est la tête. C'est lui qui marche devant, c'est lui qu'on suit. Tous ces petits yeux<sup>289</sup> sont fixés sur lui. Ce qu'il commandera, on le fera. Même simplement ce qu'il suggéra, car on l'aime et on va au devant des désirs ».*

L'idée est qu'il en va ainsi par une sorte de loi naturelle indiscutable : « *Il faut dans les affaires humaines que les chefs, par leur volonté, meuvent les inférieurs en vertu de l'autorité divine qui l'a réglé ainsi* ». Et de poursuivre :

*« Le chef est plus haut, il voit plus loin. Il est plus avancé. Il n'attend pas de retour, ni de récompense. (...) Sa devise est donc : servir. »<sup>290</sup>*

La parenté entre les conceptions de ces deux Aumôniers Scouts ne saurait surprendre : l'influence qui s'y exerce est en effet la même. Quoique d'une manière peut-être plus abrupte, Réginald Héret retient en effet les éléments essentiels de la représentation : référence physique au corps, éminence du chef et de son rôle d'entraînement. Seuls s'ajoutent le caractère impératif de ses commandements et le droit divin de son autorité

---

<sup>286</sup> Ibid.

<sup>287</sup> Ibid.

<sup>288</sup> Ibid.

<sup>289</sup> Scouts.

<sup>290</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scout...*, op. cit., p. 25-26.

(« *en vertu de l'autorité divine qui l'a réglé ainsi* »), point sur lequel il conviendra de revenir, car il fut sans doute, confronté à la réalité, le plus sensible.

Le P. Héret écrivait en 1929. M<sup>gr</sup> Lavarenne rédigea sa *Prière des Chefs* en 1937. Entre les deux écrits, une fois encore, nulle différence :

« *Le mot chef signifie tête (...). Le chef est donc à la fois l'œil, l'oreille et l'esprit de son groupe.* »<sup>291</sup>

Et il poursuit un peu plus loin :

« *Le chef, c'est donc celui qui veut, et qui détermine l'action. Le chef, c'est le point de départ de toute l'activité organique du groupe ou de l'association.* »<sup>292</sup>

Cette représentation là, le P. Doncœur, pour conclure, en donna une définition saisissante de concision :

« *La guerre a balayé ces individualismes et nous a rendu l'intelligence de la liaison sociale, c'est-à-dire, non seulement de la solidarité égalitaire, mais de la liaison organique et donc de la liaison hiérarchique, caractérisée par la présence et l'action d'un chef à tous les éléments de la chaîne.* »<sup>293</sup>

Qu'importe ici que le P. Doncœur attribuât à la guerre la redécouverte de l'ordre social idéal qui est celui de l'Ordre scout. Ce qui importe c'est que le rapport **fraternité-unité-hiérarchie** soit aussi étroitement établi, et condensé dans l'omniprésence du chef. Est-il par ailleurs nécessaire de souligner à nouveau le caractère coextensif de cette représentation de l'Ordre scout ? Lorsque M<sup>gr</sup> Landrieux, évêque de Dijon, déclare : « *Soyez des guides pour la masse des perdus qui cherchent leur voie à tâtons dans la nuit. Soyez les entraîneurs pour la masse des timides qui ne savent que suivre et se laissent manœuvrer par les mauvais bergers. Soyez des chefs pour ces masses ouvrières désemparées, aigries, qui ne savent plus, qui ne comprennent plus, qui ne voient plus d'où viennent les coups et qui s'en vont aux catastrophes.* »<sup>294</sup>, que fait-il, sinon transposer ce qui était vrai pour l'Ordre scout dans l'ordre social, désigner les agents de l'« esprit social » du Scoutisme catholique, assigner des meneurs à des « masses » qui n'en peuvent mais... et se tromper peut-être sur la profondeur de l'attente de ces dernières, de même que sur la qualité de l'accueil qu'elles risquaient de réserver à ces meneurs « parachutés ».

Dans un tel contexte, deux problèmes en vinrent à se poser très vite : il ne suffisait pas, premièrement, de se réclamer d'une représentation d'un chef idéal restaurateur d'un ordre social non moins idéal ; encore fallait-il légitimer son autorité. En second lieu prôner l'existence d'une relation hiérarchique chef-subordonné coextensive à la société tout entière exigeait que fussent définies avec précision les modalités de l'obéissance et du commandement.

Deux types d'argument (ne différant l'un de l'autre que par la forme) furent employés pour légitimer l'autorité. L'un fut abrupt, car il conduisait à envisager les choses avec une simplicité réductrice. Le P. Héret s'en fit le porte-parole :

« *Toute autorité tient auprès de nous la place de Dieu, sans cela elle ne pourrait nous obliger. Or, nous devons à Dieu un triple hommage : d'adoration, d'amour,*

<sup>291</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière...*, op. cit., p. 67.

<sup>292</sup> Ibid., p. 69.

<sup>293</sup> R.P. Paul Doncœur, *Ce que j'ai appris à la Guerre*, Éditions Montaigne, 1927, cité par Pierre Mayoux, *Paul Doncœur...*, op. cit., p. 221.

<sup>294</sup> M<sup>gr</sup> Landrieux, allocution du 29 décembre 1925 au Congrès national des Chefs scouts, préfaçant : R.P. Paul Doncœur, *La reconstruction spirituelle du Pays...*, op. cit., p. 5.

*d'obéissance. (...) À nos chefs, intermédiaires de Dieu pour cultiver notre vie, nous devons aussi le respect, parce qu'ils sont meilleurs que nous ; l'amour parce qu'ils nous servent sans attendre de récompense ; l'obéissance parce qu'ils savent mieux que nous.*

*« Ce triple sentiment donne un sens aux saluts, titres, appellations, grades. »<sup>295</sup>*

Partant : *« Celui qui est entre nous et Dieu représente pour nous la majesté divine. »<sup>296</sup>*

À de jeunes, très jeunes Scouts, une telle déclaration pouvait sans doute convenir. À des C.P. de quinze ou seize ans, moins. Mais pas du tout à des Chefs de Troupe adultes : la réalité est souvent trop complexe pour se prêter à des catégorisations aussi rigoureuses. Or, pour être efficace, une représentation ne doit pas caricaturer le réel. Si c'est le cas, il existe bel et bien un danger : à trop répéter que le Scout n'était pas apte à juger, le chef ayant, par une nature fort bien connue, « toujours raison », on risquait de déconsidérer l'ensemble, car que fût ébranlée la représentation du chef, et c'était l'ensemble du dispositif qui chancelait.

Fut-ce par sensibilité à cette difficulté particulière, ou par simple effet d'une appréhension plus fine des choses ? Toujours est-il que M<sup>gr</sup> Lavarenne développa un type d'argument plus ouvert, sujet de méditation pour les Chefs auxquels il s'adressait.

Son point de départ est désormais bien connu : *« Un chef c'est l'interprète d'une loi; mais c'est aussi la loi vivante. Un chef, c'est une conscience qui parle ; mais c'est aussi une conscience en action. »<sup>297</sup>* On retrouve tout naturellement le chef dans sa dimension symbolique et décisionnelle. Notons cependant l'importance que prend ici la conscience. Le chef apparaît en tension permanente, en interprétation constante du réel pour y discerner, avec l'aide de la Grâce, la voie qu'il faut poursuivre pour le bien des subordonnés, qu'il commande pour les servir. La conscience est le siège de ce jugement supérieur du chef. Par ailleurs, autre prémisse déjà rencontrée :

*« Il n'y a pas de pouvoir, si ce n'est de Dieu. Ce n'est pas la force brutale qui fonde l'autorité ; car la force ne peut rien sur les consciences. Ce n'est pas le consentement des 'sujets' qui fonde l'autorité ; et ce n'est pas dans le peuple que les gouvernements puisent leur souveraineté. »<sup>298</sup>*

Analyse qui laisse en apparence peu de place à l'ouverture. Pourtant, M<sup>gr</sup> Lavarenne poursuit : *« L'élection n'a pas d'autre effet que de désigner à Dieu les hommes sur qui Dieu ensuite mettra le sceau de son Droit. »<sup>299</sup>* Ainsi : *« Le roi ou le Président de la République sont les représentants de Dieu ; le Préfet, le Maire, le Garde champêtre sont les représentants de Dieu. Le modeste caporal... Le sergent de ville... »<sup>300</sup>*

Développement fort intéressant, on comprend de suite pourquoi, et qui réclame deux remarques :

1) La formulation est imprécise. Prétendre en effet que « l'élection n'a pas d'autre effet que de désigner à Dieu les hommes » sur lesquels Dieu mettra son sceau ne peut valoir que si ceux qui élisent, c'est-à-dire choisissent, font un choix « éclairé », conforme à

<sup>295</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scoutte...*, op. cit., p. 21.

<sup>296</sup> Ibid., p. 22

<sup>297</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière...*, op. cit., p. 15.

<sup>298</sup> Ibid., p. 24.

<sup>299</sup> Ibid., p. 25. Étrange argument : du point de vue du chrétien, le Tout-Puissant aurait-il donc besoin de l'expression du suffrage universel pour faire ses choix ?

<sup>300</sup> Ibid., p. 26.

la divinité volonté ; bref, cela ne vaut qu'en Chrétienté<sup>301</sup>. Cependant, évoquant président de la république, garde champêtre ou caporal, M<sup>gr</sup> Lavarenne parle pour la France de la III<sup>e</sup> République. Est-ce à dire que quiconque, élu, est investi ? Il est difficile de le croire. Le doute est pourtant permis. En tout cas, il laisse grande ouverte la porte à une possible République chrétienne<sup>302</sup>, même si le roi est cité au passage, et ce n'est pas si fréquent dans un ouvrage destiné aux Scouts de France.

2) L'élection, quoi qu'insuffisante, est néanmoins nécessaire à la désignation du chef, ce qui conduit à penser qu'élection comme **reconnaissance** dut être entendu par M<sup>gr</sup> Lavarenne dans le sens de **choix** et non de mode de scrutin. De la sorte, le chef n'est pas « donné », ce qui signifie que chef, on puisse le devenir : « *Être chef, c'est parfois un don. C'est aussi un art qui s'apprend.* »<sup>303</sup>, ce qui règle par un biais la question du recrutement de l'élite : le mérite n'est pas nié, bien au contraire. Le droit divin fondateur de l'autorité n'est donc pas écarté, mais il est habilement renvoyé de la sphère temporelle à la sphère spirituelle. Passionnant mais tardif effort d'adaptation à l'état démocratique du pays.

Fut-ce en pensant à la crise endémique des Chefs que le Mouvement en forte croissance connut dès sa naissance ? Toujours est-il que M<sup>gr</sup> Lavarenne, quittant le domaine général, aborda la question particulière de l'adhésion individuelle au désir de devenir Chef scout : « *Il faut des chefs à la société, écrit-il ; il faut des chefs dans l'Église ; il faut des chefs dans tous les groupes, dans toutes les associations ; il faut des Chefs dans les Troupes de Scouts.* »<sup>304</sup> Mais est-il légitime d'aspirer à le devenir ? Oui, répond M<sup>gr</sup> Lavarenne : « *S'il est nécessaire et légitime d'ACCEPTER, il est souvent beau de DÉSIRES, d'aspirer à devenir un chef.* »<sup>305</sup>, à **condition**, évidemment, que ce soit pour **servir**.

Malheureusement le jeune Scout, loin des représentations idéales, peut fort bien avoir conscience de ses faiblesses, plus ou moins éclairé par son Aumônier : « *Réfléchis : tu ne veux plus 'obéir sans réplique'* » lui murmure l'abbé Marot, autre Aumônier. « *Tu es orgueilleux (avoue)... un petit peu. (...) Est-on Scout pour commander ou pour servir ? Tu veux ton plaisir uniquement. Ton regard ne porte plus, ni très haut ni très loin. Tu pries moins. Tu ne sais plus te sacrifier.* »<sup>306</sup>, et d'ajouter un peu plus loin : « *Allons, secoue ton apathie. Le Scoutisme c'est le grand jeu de la vie. Mais comme la vie, il demande des efforts.* »<sup>307</sup> Bref le Chef scout peut et doit reconnaître ses limites, ce que M<sup>gr</sup> Lavarenne l'incite à faire dans sa prière : « *Seigneur et Chef Jésus, qui, malgré ma faiblesse, m'avez choisi pour chef et gardien de mes frères...* »<sup>308</sup> De la sorte, le travail sur soi est recommandé. Du reste, comment un Mouvement de formation d'une élite eût-il accepté une représentation du Chef par « droit de primogéniture mâle », en quelque sorte ? Au contraire, c'est bien parce qu'il travaille sur lui-même pour répondre au mieux à son essence que le Chef est reconnu digne :

<sup>301</sup> Ce qui me fit dire que Jacques Sevin, comme certains autres, se fût accommodé d'une démocratie pourvu qu'elle fût régie par l'Évangile et les dogmes chrétiens.

<sup>302</sup> Qui, dans sa **logique** (et non dans son inspiration ou sa forme, cela va de soi), serait, *horresco referens*, fort proche de la République islamique que l'on connaît en Iran.

<sup>303</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *ibid.*, p. 14.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>306</sup> René, abbé Marot, *À toi, Scout !*, Alsatia, 1938, p. 84.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>308</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *ibid.*

« Ce sont nos camarades qui nous ont élus (chez les Scouts). Alors, il n'y a pas d'erreurs ; nous ne nous sommes pas choisis nous-mêmes. La voix des Chefs, c'est la voix de Dieu. »<sup>309</sup>

Dès lors, le problème de l'obéissance n'est plus à poser : comment en effet, à moins d'aller contre le bien et donc de pécher, ne pas obéir à un commandement venu d'un supérieur que l'on ne peut juger puisqu'il est supérieur, qu'en conséquence on manque de « données objectives » pour ce faire, et que, de surcroît, « c'est la voix de Dieu » ? L'obéissance, déclare Pierre Delsuc, n'est pas l'abaissement d'un individu devant un autre, très loin de là.

« C'est la reconnaissance des bienfaits d'une fonction. Quand je me mets au 'toujours prêt' devant mon Commissaire, je n'ai nullement l'impression de m'abaisser à l'ordre général. Je suis très heureux, en ce sens, de me mettre au 'toujours prêt'.

« Il y a une joie de l'obéissance parce que l'obéissance est l'accomplissement du devoir, et le moyen le plus sûr de réaliser la pensée du Chef. L'obéissance est un acte de dévouement, d'abandon joyeux à une volonté supérieure. C'est un acte d'adhésion à la pensée du Chef. À obéir on éprouve la joie que l'on éprouve à agir en se donnant. Il faut obéir, Chef... »<sup>310</sup>

Joie de l'obéissance, donc... Plaisir de conformité, d'abord ? Sans doute, puisqu'il naît de l'accomplissement du devoir. Mais cet accomplissement lui-même repose aussi sur la reconnaissance de la pensée (supérieure) du Chef. Pensée comme conception supérieure, en premier lieu, de l'acte de direction :

« LA FONCTION DE CHEF, EN DEHORS DE TOUTE TECHNIQUE SPÉCIALE, A POUR SEULE MISSION DE CRÉER L'UNITÉ ET D'ASSURER LE FONCTIONNEMENT DE L'ORGANISME DESTINÉ A UNE ACTION DÉFINIE. Isolée dans l'abstrait et réduite à un cas simple, elle peut s'analyser : PRÉVOIR-ORGANISER-COMMANDER-COORDONNER-CONTRÔLER. »<sup>311</sup>

C'est Marcel Forestier, en 1925, qui, s'inspirant de l'industriel Henri Fayol (qui sauva la Compagnie Commentry-Fourchambault-Decazeville par sa méthode de direction), déclarait cela. On revient ici à des qualités pratiques : clarté de réflexion, d'expression, détermination, persévérance, etc., qui sont aussi les qualités du pédagogue que le Chef scout doit être. Un Chef E.U.F. peut certes les avoir ; on demande plus au Chef scout de France : une conscience supérieure, comme on l'a vu.

Le Chef voit la réalisation du souverain bien parce qu'il est « plus haut », voit plus loin et plus profond. C'est ce qu'exprime encore le P. Héret : « *Le Scout obéit librement. Il fait sien la volonté de ses Chefs. Puisqu'il est meilleur que nous, plus grand, le Chef nous fait grandir et c'est notre intérêt de lui obéir.* »<sup>312</sup> « *Librement* » écrit Réginald Héret. Or la grande difficulté à prôner la discipline non pas dans le cadre de l'armée mais dans celui de la société civile, (d'une démocratie fondée en partie sur le concept de libre-arbitre) tenait évidemment au statut à accorder à la liberté. Obéir, n'est-ce pas abdiquer sa liberté ? Vraie question résolue par un habile tour de passe-passe :

<sup>309</sup> Ibid., p. 50. Cette reconnaissance de l'imperfection (propre à l'homme) de chefs toujours appelés au dépassement rend plus que fragiles les conceptions tranchées du style : « *Le chef représentant Dieu, il faut obéir au chef comme on obéit à Dieu* ». Or aucune théorie de l'obéissance sans réplique ne peut tenir sans une supposée supériorité **absolue** du chef. Même la position nuancée de M<sup>gr</sup> Lavarenne est minée.

<sup>310</sup> Pierre Delsuc, *L'art de gouverner* in *Le Chef*, février 1936, p. 88.

<sup>311</sup> Marcel Forestier, *La noble fonction de Chef*, in *Le Chef*, septembre-octobre 1925, n° 31, p. 37.

<sup>312</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scout...*, op. cit., p. 66.

« *Je n'aime pas beaucoup qu'on se croit trop libre, affirme l'abbé Marot. Cela prête à tant de confusions. Je n'aime pas beaucoup qu'on fasse ce que l'on veut parce que (cela va te paraître extraordinaire) quand on fait ce qu'on veut, on ne veut pas ce qu'on fait. Et ne pas vouloir ce qu'on fait, c'est n'être pas libre au sens le plus noble du mot. Être libre vraiment, c'est, en effet, vouloir ce que Dieu veut.* »<sup>313</sup>

La logique de son raisonnement est limpide : faire ce que l'on veut, c'est se laisser aller à ses penchants, c'est écouter la voix du Tentateur, c'est donc se détourner de la poursuite du bien. À la fin, ce n'est pas être libre sauf à vouloir sa propre déchéance, sauf à être un descendant de libertin, à avoir voué son âme au Diable. Au contraire, comme je l'ai déjà rapidement montré, vouloir ce que Dieu veut conduit à se libérer de la tentation et, en réalisant son essence, s'accomplir tout à fait. C'est en cela qu'obéir au Chef qui, par « nature », est plus avancé dans la voie de cette sagesse et dont la conscience est plus aiguë, c'est travailler à sa libération. Dans cette acception, la liberté est bien cette qualité de qui a été délié, libéré; liberté qui renvoie donc à une aliénation par le mal. Cela tend aussi à faire de cette liberté une dimension intérieure, proche de la liberté stoïcienne, et, au fond, indifférente à la situation sociale concrète du sujet concerné. On mesurera donc le fossé existant entre un régime où la liberté est définie par des droits et garantie par la loi, et cette conception propre aux S.d.F. (et à l'Église, fort éloignée alors d'une théologie de la libération), toute d'intériorité.

« *En réalité, ce n'est qu'à Dieu que nous obéissons en obéissant à notre Chef. Si notre Chef cessait lui-même de s'accorder avec la Volonté divine, il ne pourrait plus réclamer notre obéissance. Mais cela n'arrivera jamais.* »<sup>314</sup>



Un militaire, deux prêtres, un Scoutmestre, des Eclaireurs et des Routiers (dernier rang) : un Troupe Scouts de France des années Trente

Imprudence du P. Héret ! Poser l'obéissance comme principe impératif<sup>315</sup>, conduit là encore à une difficulté : obéir sans réplique, même pour se libérer par Chef interposé, suppose quoi qu'on en dise un suspens de conscience<sup>316</sup>. Cependant que se passe-t-il si le Chef est inapte ? ou failli ? « *Cela n'arrivera jamais* », écrit le P. Héret dans un ouvrage pourtant destiné aux aînés. Qui peut le croire ? L'homme étant imparfait peut déchoir. Qu'est-ce qui l'emportera alors ? Le respect du principe hiérarchique et de l'autorité, ou

<sup>313</sup> René, abbé Marot, *A toi, scout !*, op. cit., p. 59.

<sup>314</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi scout...*, op. cit., p. 66.

<sup>315</sup> En 1940, le Chef Bernard Lechartier n'écrit-il pas encore, in *Le Chef*, février 1940, n° 168, p. 7. : « *L'obéissance au Chef est la base de toute société organisée ; pas plus qu'une autre société, la Troupe scout ne saurait subsister ni prospérer sans elle* » (170), principe d'ailleurs inscrit dans la Loi, article VII : « *Le Scout obéit sans réplique...* »

<sup>316</sup> Légitimé par le fait que le subordonné est considéré un peu comme le colonisé : c'est un mineur en terme de responsabilité, compte tenu du système hiérarchique.

celui de la condition même de toute autorité déléguée par Dieu, l'excellence spirituelle et morale ? Si c'est cette dernière qui est primordiale, et si elle se perd, le Scout peut se sentir déchargé du devoir d'obéissance. Mais alors c'est que sa conscience ne s'est pas effacée devant celle de son Chef puisque, dans le cas d'une déviation, elle a su percevoir le dévoiement...

Voici qui est lourd de conséquences au moins théoriques, secondairement pratiques : car si la conscience du subordonné reste en éveil et observe le , le jugeant, le cas échéant, elle se trouve du même coup à parité avec celui-ci, et c'est tout le système hiérarchique qui s'effondre<sup>317</sup>. Le P. Forestier a beau clamer que l'autorité a son fondement dans « *la nature même des choses* » et que « *c'est en ce sens qu'on peut dire qu'elle est de droit divin* » ; il a beau affiner sa conception, remarquer qu'« *il faudrait pour son efficacité, qu'elle ne fût jamais autre chose que la traduction, en langage humain et en institutions humaines, de cette loi organique qu'est le Droit Naturel.* »<sup>318</sup>, il ne précise pas ce qu'il advient de son efficacité lorsque celui qui l'exerce n'en est plus digne. Et pas plus d'autres que lui ne répondirent à cette insoluble question, qui constitue la faille la plus grave dans le système des représentations que l'on a vu s'édifier. Imaginons... Imaginons en effet qu'un chef politique faillisse : comment, concrètement, ceux qui lui sont subordonnés devront-ils réagir ? Comment les Scouts, en particulier, se poseront la question (s'ils se la posent) ? Qu'est-ce qui l'emportera ?

M<sup>gr</sup> Lavarenne, encore lui, a bien envisagé la difficulté. Il admet qu'un subordonné soit amené à désobéir. Mais c'est alors pour mieux respecter l'ordre hiérarchique des autorités : aucune désobéissance ne doit ébranler l'édifice, comme elle le fait, on l'a vu, en remettant en cause directement la supériorité du chef :

*« Il n'est permis de désobéir à une autorité inférieure que pour mieux obéir à une autorité supérieure. car il y a une hiérarchie des autorités, au sommet de laquelle, pour nous catholiques, il y a l'autorité de l'Église qui, dans l'ordre de la pensée, est infaillible et, dans l'ordre de l'action, toujours garantie par Dieu. »*<sup>319</sup>

Pendant, de nouvelles difficultés apparaissent : la désobéissance présentée par M<sup>gr</sup> Lavarenne n'est qu'un geste d'obéissance de plus : elle ne procède pas du subordonné, mais de l'autorité supérieure, infinie, de l'Église (dont on rappelle ici la prééminence sur le pouvoir temporel). Cela énoncé, l'Église est dite infaillible dans l'ordre de la pensée. Sans doute a-t-on voulu parler du Souverain Pontife, et encore, dans les domaines relevant du dogme. La Hiérarchie, elle, est faillible. En outre, pour un croyant, il existe une autorité encore supérieure à l'Église : celle de Dieu, bien qu'elle ne puisse être exprimée que par un prêtre consacré. Or M<sup>gr</sup> Lavarenne semble l'oublier. Pourquoi, sinon parce que la citer impliquerait sa « saisine directe » par tout subordonné, ce que l'on doit, en bon catholique, précisément éviter. La solution de cet ensemble de difficultés qui se soulèvent l'une l'autre n'est donc pas trouvée.

De tout cela se dégagent plusieurs idées-force : 1°) l'ordre naturel est un ordre hiérarchique dans le domaine temporel comme dans le domaine spirituel ; 2°) cet ordre est voulu par Dieu ; conséquemment, l'Église catholique est, par vocation historique, appelée à le coiffer ; 3°) cet ordre hiérarchique a été remis en cause, voire renversé au profit du non-ordre démocratique qui, aux relations interpersonnelles fondées sur le positionnement (supérieur à, inférieur à), préfère des relations interpersonnelles libres (au serment succède

<sup>317</sup> Il ne faut pas oublier que les représentations ne valent pas pour elles-mêmes, et qu'elles informent sans cesse les comportements.

<sup>318</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, octobre 1940, n° 174, p. 3.

<sup>319</sup> M<sup>gr</sup> Lavarenne, *La Prière des Chefs*, op. cit., p. 27

le contrat ; à la conscience, à l'honneur : la loi) ; cet ordre, il convient de le restaurer en le faisant régner au sein de l'Ordre scout ; 4°) la responsabilité et le choix appartiennent aux Chefs légitimés dans et par l'Ordre ; pour le Scout subordonné, s'ériger en conscience revient à se dresser contre l'Ordre. Essentiellement, le Chef pense pour lui, lutte pour lui, décide pour lui.

C'est pour cette raison que le Chef a « charge d'âme » : « *Un chef ne fait pas son salut tout seul ; il se perd avec les siens, ou bien il les perd avec lui.* »<sup>320</sup> « Merci pour eux ! » pourrait-on dire. L'ironie rétrospective, cependant, ne peut masquer la gravité des implications d'un tel système. Même chez un prélat aussi ouvert que le fut M<sup>gr</sup> Lavarenne dans les écrits que l'on vient d'évoquer, les subordonnés, qui « appartiennent » au chef comme les membres d'une famille « appartiennent » au *Pater familias*, sont entièrement privés de toute autonomie au point de voir leur vie éternelle dépendre de celui « sous la main » duquel ils se trouvent<sup>321</sup>.

On objectera qu'il ne s'agit là que d'un système de représentation, et que dans la réalité, la dynamique individuelle ne put manquer de le ramener à de plus justes (et plus modestes) proportions. Mais je soutiendrai alors que des hommes qui prirent la peine d'écrire longuement sur ces sujets (et sans relâche pour certains) ; qui participèrent à la naissance et à la croissance du Mouvement dans un sens en accord avec leurs écrits ; qui en furent parfois des dirigeants notables, ne s'investirent pas de la sorte sans chercher à faire prévaloir leurs idées dans l'esprit et le cœur de leurs lecteurs, de leurs « frères Scouts » ou de simples membres dont ils eurent la responsabilité.

On peut aller jusqu'à supposer qu'à chaque membre, qu'à chaque lecteur, qu'à chaque Scout, enfin, correspondit une interprétation particulière. Il n'en reste pas moins qu'au-delà des querelles de personnes, qu'au-delà des **débats**, il exista une réelle communion dans le système des représentations mis au jour. Et je gage que beaucoup de Scouts pouvaient se reconnaître, de l'Aspirant au Commissaire national, soit qu'ils souhaitent s'y identifier, soit qu'ils s'y identifiaient tout à fait, dans cette belle image, peut-être un peu trop lyrique, née sous la plume du P. Forestier :

*« Le Chef, qui a levé les bras vers le ciel pour y demander le secret de l'œuvre commune, restera debout, tel un ange tutélaire, les bras étendus sur ceux qui lui sont confiés, demandant, pour tous, lumières et grâces, sans que jamais ne se lassent sa vigilance, sa prière et son labeur. »*<sup>322</sup>

Tous marchèrent dans la même direction, sans troubles notoires et du reste, lorsque des troubles graves apparaîtront dans les années cinquante, maints signes les manifesteront, et maintes discordances au sein des revues. Je soutiendrai encore que beaucoup durent choisir de devenir chef en réponse à l'appel, aux incitations que de telles représentations constituaient. Je soutiendrai enfin que ceux-là même, qui, cherchant à être Chefs Scouts pour des raisons identiques, voulurent prendre des responsabilités dans la

---

<sup>320</sup> Ibid., p. 184.

<sup>321</sup> On peut poser la question de savoir pourquoi, hormis celle d'un possible héritage culturel ou d'une « contamination » des thèmes scouts par l'époque, ce problème prit une telle ampleur. Dans le scoutisme britannique, on l'a vu, le Chef joue un rôle pédagogique. Mais le syncrétisme avec des valeurs propres au Catholicisme en modifia tout à fait l'image. Précisément, le développement d'une représentation du Chef au sein de l'Église catholique à la fin du XIX<sup>e</sup> et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> me paraît correspondre à la première tentative pour pallier une influence lentement déclinante de la Hiérarchie sur la société, c'est une évidence, mais surtout sur les laïcs. Former une petite élite de Chefs tout dévoués, actifs non seulement dans la société mais encore au sein des œuvres, revenait pour la Hiérarchie dans son ensemble à exercer une influence renouvelée par le biais de ces relais. D'où la nécessité d'une représentation à la fois valorisante, et de nature à légitimer une autorité sans partage soumise au seul contrôle du clergé.

<sup>322</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, op. cit., p. 45.



société civile, en se conformant à la formation et aux modèles induits des représentations en question, qui ne purent être sans influences socio-politiques.

On s'étonnera peut-être, cela dit, que le nom du P. Sevin soit fort peu apparu dans ce développement consacré au chef/Chef scout. C'est en effet paradoxal de ne pas citer une fois le « Commissaire à la formation des Chefs », dont on ne peut imaginer les désintérêts pour cette question. Or, de fait, s'adressant deux fois par mois à l'encadrement du Mouvement dans son éditorial du *Chef*, jouant un rôle de premier plan à Chamarande, Jacques Sevin, une fois proposés lois, uniforme, cérémonial, règlement, une fois énoncée l'interprétation catholique de la méthode dans *Le Scoutisme*, s'attela surtout à l'œuvre de formation pratique.

Ce fut un **pédagogue**, sinon **le** pédagogue du premier Scoutisme catholique. Ses interventions s'appuyèrent plutôt sur des « études de cas », développant tel point ou tel autre conduisant à telle ou telle option. Il avait cerné le but : restauration de la chrétienté par l'établissement d'un ordre scout de la société grâce à l'Ordre scout qu'il avait esquissé ; il avait établi les bases méthodiques de formation ; il ne lui restait plus qu'à se mettre à l'œuvre. Ainsi, au lieu de tendre aux Chefs un miroir dans lequel se reconnaître, il leur apprit comment gouverner les garçons, les amener au but recherché, et faire leur salut. En cela il fut ici beaucoup moins concepteur que d'autres, et la représentation du chef lui doit moins que leur être. Il utilisa par ailleurs beaucoup moins le mot chef dans ses écrits que Scoutmestre ou Chef de Patrouille. La fonction, pour lui, primait le concept. Est-ce à dire qu'il fut en désaccord avec la représentation du chef ? Comment le croire ? Jusqu'en 1933 il fut responsable de la revue *Le Chef*. Or s'il est vrai que les articles consacrés à l'image du chef y tinrent moins de place qu'après qu'il fut parti, ils ne furent pas absents, cependant, et l'on a croisé des écrits fondamentaux de l'abbé Richaud, du P. Forestier, de Pierre Delsuc, etc.

C'est aussi que dans la représentation, je l'ai dit, dimension mystique et dimension fonctionnelle se mêlent étroitement. Il put lui sembler plus utile de mettre l'accent sur le fonctionnel dans ses articles, réservant la partie mystique à ses chants de marche ou à ses prêches, que tous les « Chamarandais » qui les connurent jugèrent inspirés. C'est en tout cas ce que l'on peut supposer en observant que sa première contribution à la représentation du Chef scout concerna ses aspects concrets et pratiques, à peine démarqués, à dire vrai, mais nous sommes en 1922, de la conception britannique :

« *Que doit-il être, le Scoutmestre ? (...)*

« *Tout d'abord, fondement nécessaire, le Scoutmestre sera un gentleman, un homme cultivé et un sportsman. Ces titres essentiels ne sont que l'équipement de tout homme complet, indépendamment de sa classe sociale, de sa fortune et de ses capacités intellectuelles.* »<sup>323</sup>

Définition assez précise pour ne pas voir dans le "gentleman" : « *un 'monsieur' en jaquette et souliers vernis* », et pour notifier que « *tout ce qui essaie non pas d'imposer, mais d'en imposer [est] également hors de propos.* »<sup>324</sup> Bref, la pédagogie du Chef « *pour n'être pas très universitaire n'en sera pas moins fine, avertie, humaine et même divine, car elle ressemblera à celle du Maître qui n'a pas ouvert un cours de religion, mais qui enseignait sur les grandes routes, ou assis sur l'herbe, sans en avoir l'air, en conservant et*

<sup>323</sup> R.P. Jacques Sevin, *Le Scoutmestre*, in *Le Chef*, mars 1922, n° 1, p. 7.

<sup>324</sup> Ibid.

*en faisant découvrir par ses disciples eux-mêmes les vérités dont Il les voulait pénétrer. »*  
Elle exclut, en un mot « *dignité solennelle, pieux sermons.* »<sup>325</sup>

Certains purent sentir le vent du boulet de cette définition leur siffler aux oreilles, mais il ne faut pas en exagérer le caractère « Saint-Just-de-la-simplicité-et-du-dépouillement ». Les cours de formation, à Chamarande, s'alourdirent de plus en plus et ni Tisserand, ni Blanchon, ni Delsuc, les premiers et purs produits de ces cours, n'eurent rien de l'humble légèreté à la franciscaine que le texte du P. Sevin semblait glorifier. Ce qu'il convient en revanche d'en retenir est que le Chef, quelque mystique qu'on y rattachât par la suite, est d'abord un éducateur, et que c'est en cela qu'il réalise ce que l'on attend de lui. Or cette définition ne se perdit jamais ; et après 1950, au moment où la mystique commença à se décomposer, elle prit de plus en plus d'importance. En 1933, quoiqu'en des termes qui appartiennent au versant mystique, structurel de la représentation, le chanoine Cornette ne dira pas autre chose :

*« Un CHEF, c'est celui qui pose devant le garçon un idéal de vie. C'est celui qui, dans sa manière d'enseigner la technique, fait passer son âme.*

*« Un CHEF, c'est le grand Frère, c'est le héros de la Troupe... C'est l'incarnation vivante de la LOI.*

*« Un CHEF, c'est celui qu'on suit, non à cause de la couleur de son aigrette, mais à cause de sa valeur d'âme, à cause de son rayonnement spirituelle, à cause du caractère surnaturel de son commandement !*

*« On le suit parce qu'on l'aime, et on l'aime parce qu'on voit où il vous mène. Il est le livre ouvert où le garçon pourra lire son devoir. »*<sup>326</sup>

Conception de l'éducateur fraternel **totalemment** partagé par Jacques Sevin, comme par des Chefs laïcs, le Commissaire baron Jacques de Noirmont par exemple :

*« Vers ce jeune Chef (...) tous les regards convergent. Il est l'exemple vivant que le Scout considère pour s'en rapprocher toujours davantage. Il est celui qui entraîne, qui unit, le grand frère aimé et respecté qu'on est si joyeux de suivre et auquel il est si doux d'obéir.*

*« Merveilleux rayonnement exercé par la jeunesse sur une autre jeunesse plus tendre et inexpérimentée, mais si avide du désir d'apprendre, de bien faire, d'aimer et de se donner ! Doux commerce que cette affection si saine, si virile déjà, qui s'échange entre Scoutmestre et Scout, où l'on apporte son expérience déjà plus grande de la vie et des choses, le prestige de son âge, de son savoir, des examens brillamment subis, du titre, son autorité, son emprise, où les autres reçoivent avec tant d'ardeur et de joie !*

*« La Troupe est ce que la fait le 'Chef.' »*<sup>327</sup>

Oui, le Chef est un éducateur. Et l'essentiel de son projet, alors même que l'on a parlé ni des programmes annuels de Troupe, ni de l'organisation des Rallyes, ni des thèmes des sorties ou des camps, ni du contenu des C.E.P. ou camps-écoles-préparatoires, ni des Breuils, Troupes Saint-Georges et autres « Cham », l'essentiel de son projet, donc, est contenu dans ce qui précède.

Rencontrant en chemin la question : mais d'où cela vient-il ?, trop brûlante pour être tout à fait éludée, j'ai pu évoquer les conditions historiques immédiates, les thèmes

<sup>325</sup> Ibid.

<sup>326</sup> Antoine, chanoine Cornette, *Formation des Chefs* in *Le Chef*, avril 1933 n° 102, p. 256-257.

<sup>327</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Le Scoutisme catholique français* extrait du *Correspondant*, 10 juillet 1930, librairie La Hutte, 1930, p. 13.

dominants, ou, très rapidement, la grande vague de fond qui touche la jeunesse du début du XX<sup>e</sup> siècle, la Grande Guerre, etc. Sans doute tous ces éléments entrèrent-ils en jeu. Mais il en est un que l'on a relégué à une modeste place, et qui pourtant, par sa résurgence, est aux fondements de l'édifice scout. À son tour il nous interpelle : « *Mais qui aurait pensé, s'étonne Paul Richaud, à voir dans Saint Thomas d'Aquin le théoricien du Scoutisme ? Pourquoi pas ? Le Pape en a bien fait le Patron des étudiants et écoliers.* »<sup>328</sup> Qui l'aurait pensé, en effet? Et qui y a pensé depuis que, dans les années cinquante, le cercle Saint Thomas d'Aquin, fondé pour faire pièce au cercle politique d'Île-de-France fondé par André Cruziat, discrédita par ses outrances cet « angélique » patronage ?

L'influence du théologien médiéval fut pourtant omniprésente.

### 2.3.2. Influence du thomisme sur les représentations Scouts de France

Si j'ai attendu ce moment pour traiter de l'influence thomiste, c'est qu'en premier lieu la représentation du Chef scout, par sa dimension fonctionnelle, est, comme accomplissement des autres représentations combinées, celle qui me paraît centrale et que, deuxièmement, le théologie du docteur aquinate l'étaye d'une manière particulièrement explicite<sup>329</sup>.

Pour expliquer aux Chefs Scouts comment Thomas d'Aquin se représentait le chef idéal, l'abbé Paul Richaud dans son article de 1923 déjà cité s'appuya sur la *Somme théologique*, III<sup>e</sup> partie, qu. VIII, art. 1<sup>er</sup>, où est abordé ce sujet à propos du Christ. Or la démonstration du P. Richaud, suivant en cela celle de Thomas d'Aquin, établit l'être du chef d'une manière métaphorique. Je préfère l'établir, ce qui paraît plus logique, d'une manière ontologique.

« *La matière corporelle, attendu qu'elle est en potentialité, réclame sa forme spécifique, l'âme, pour venir à existence ; et elle cesse d'exister lorsqu'elle perd sa forme substantielle. L'âme, au contraire, entité qui existe par elle-même, continue d'exister même après la mort du corps* » écrit Thomas d'Aquin dans le *De Anima*<sup>330</sup>. C'est là le fondement de sa conception de l'homme, et, peut-on le dire ?, le fondement révolutionnaire d'une métaphysique qui, pour reprendre l'expression de Jacques Paul « *replace l'esprit dans son contexte corporel, le situe dans la hiérarchie des perfections de l'existence et raisonne sur le monde, l'univers et l'ensemble du créé. Thomas d'Aquin rend théologiquement raison du monde et pas seulement de l'aventure spirituelle et intérieure de l'homme.* »<sup>331</sup>

La nature de l'humain est donc double : existence et essence, corps et âme, au contraire de l'Être premier, qui réalise l'identité absolue de l'essence et de l'existence<sup>332</sup>. Mais l'homme est substance, par l'union étroite de deux substances incomplètes : « *Deux*

<sup>328</sup> Paul, abbé Richaud, *Les qualités du Chef...*, op. cit., p. 177.

<sup>329</sup> Je me suis appuyé pour ce développement, sur la thèse d'un étudiant en théologie de l'Université catholique de Washington : *A Philosophy of social leadership according to thomistic principles* publié en 1948, de préférence au livre de référence d'Etienne Gilson, *Le Thomisme*, ou aux œuvres de Jacques Maritain, non à cause de la supériorité de l'auteur, Luke-Francis Fischer, mais parce qu'après l'avoir lu, je me suis rendu compte qu'il traitait de cet aspect spécifiquement scolastique, et que son ouvrage, ayant reçu l'aval des autorités ecclésiastiques américaines, il était donc tout à fait « orthodoxe » ; tenant par ailleurs plus de la recension que de l'étude, il était en cela fort utile ici.

<sup>330</sup> « *Corporeal matter, inasmuch as it is potentiality, needs its proper form, the soul, if it is to exist; and it ceases to exist when it loses its substantial form. Where as the soul, an entity per se subsistent, continues to exist even after the dissolution of the body. Q.D. De Anima, q. unie. a1* », in Luke-Francis Fischer : *A Philosophy of social leadership according to thomistic principles; A dissertation submitted to the Faculty of the school of Philosophy of the Catholic University of America in Partial Fulfilment of the Requirements for Degree of Doctor of Philosophy*, The Catholic University of America Press, 1948, p. 57.

<sup>331</sup> Jacques Paul, *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval*, Collection U, Armand Colin, 1973, p. 354.

<sup>332</sup> Cf. Edouard-Henri Weber, art. *Thomisme*, Encyclopædia Universalis, p. 1231 et sq.

*substances incomplètes, corps et âme, forment ensemble une substance complète.* »<sup>333</sup> L'homme est aussi individu : « *Une relation transcendante à ce corps est le principe intrinsèque d'individuation de l'âme, et quand même le corps est-il détruit, cette relation subsiste toujours dans l'âme ; ce corps, néanmoins, n'est pas une cause à proprement parler, mais la condition nécessaire à l'individuation du principe intellectif qu'est l'âme, et quand cette condition défaille, l'individuation ne cesse point.* »<sup>334</sup> C'est en tant qu'individu que l'humain est élément d'un ensemble social, part indivisible du tout, mais encore saisi comme tel avec les autres éléments (sociaux) de l'ensemble. L'homme en tant qu'individu est ainsi une substance incommunicable, un Il isolé, parce que cerné par d'autres « **ils** » (d'où l'importance de l'existence d'un corps social fortement structuré).

L'homme, cependant, n'est pas seulement cet individu par existence corporelle en situation, si l'on peut dire. Il est également une personne : « *substance individuelle d'une nature rationnelle.* »<sup>335</sup> dit saint Thomas. Être une personne, dans ces conditions, c'est participer de l'Être divin par la part intellectuelle de soi : l'âme, siège de la raison. Mais ceci n'est pas donné : l'homme ne devient une personne morale qu'au moment où toutes ses actions prennent la direction indiquée par la Raison. Or cette direction n'indique pas une sombre vallée de larmes, et le chemin qu'elle pointe ne réclame pas une austère ascèse : l'ultime fin de l'homme est le bonheur, et le suprême bonheur, le Bien est en Dieu. Plus l'homme, par conséquent, conformera son existence à son essence, plus il se rapprochera de l'Être Premier, de son créateur. Sa nature s'accomplit dans l'ordre de la Grâce, atteint par la Raison (qu'étaye, forcément, la Foi, qui seule peut déterminer le libre choix de suivre la voie de Dieu), et l'ordre de la Grâce atteint sa perfection dans le règne de la Gloire, bienheureuse contemplation de Dieu, communion des saints en Lui. Thomas d'Aquin reconnaît donc le progrès, progrès de la personne, mais aussi progrès des civilisations qui procèdent de l'activité humaine. Toutefois un tel progrès n'est pas irréversible...

Cependant, si le plan divin fixe à chaque homme le devoir de poursuivre le Bien (en appliquant les lois de la nature), chaque homme réalise-t-il aussi bien le plan divin ? Certes, selon la Nature les hommes sont égaux, de même qu'en principe. Mais, d'une part, ils n'occupent pas tous en même temps la même place, condition d'ailleurs de leur individualisation ; ils n'ont pas tous, d'autre part, la même âme : la « forme » en diffère (il ne faut pas oublier ici que l'âme est la forme qui « informe » et « contient » la matière corporelle quoiqu'il existât entre les deux substances une relation dialectique ; sur les raisons des différences d'âme et in fine, de forme, point crucial, les controverses furent nombreuses entre Pierre Lombard, saint Bonaventure, Duns Scot, Gilles de Rome, Capréolus, Albert le Grand et, bien entendu Thomas d'Aquin). De la sorte, tous n'accomplissent pas pareillement leur essence, encore qu'il faille remarquer : 1) que les potentialités étant différentes, le Bien, qui est de connaître Dieu en réalisant sa volonté ne sera pas atteint de la même manière par tous ; 2) que les potentialités doivent être actualisées par la personne, et que l'instruction y aide ; 3) que l'homme, libre, peut toujours gaspiller de riches potentialités comme il peut en « valoriser » de plus modestes. Si, dans ces conditions, le mieux loti ira plus loin en poursuivant la quête de Dieu et en vivant selon ses lois que le moins bien loti, il n'y a pourtant pas de déterminisme absolu des destinées selon la naissance : le mieux loti peut faillir.

<sup>333</sup> "Two incomplete substances, body and soul, together form a complete substance". Luke-Francis Fischer, *ibid.*, p. 69-70.

<sup>334</sup> "A transcendental relation to this body is the intrinsic principle of individuation of the soul, and this relation remains always in the soul, even though the body is destroyed; this body, however, is not a cause properly speaking, but the condition necessary to individuation of the intellectual soul, and when this condition fails, the individuation does not cease. De Generatione q. 2. Thomas d'Aquin", in Luke-Francis Fischer, *ibid.*, p. 73.

<sup>335</sup> "An individual substance of a rational nature, Thomas d'Aquin, Somme Théologique, I q. 29 art. ad. 2", in Luke Francis Fischer, *ibid.*, p. 73.

De cette ontologie, la notion d'ordre va se dégager progressivement :

« Dieu créa l'Univers ; Il en est le commencement et la fin. Mais Dieu a créé divers degrés d'êtres dans l'Univers, tous orientés vers lui, ultime instance, de par l'ordre des choses. Parmi ces divers degrés d'êtres, un principe directeur est nécessaire, par lequel chacun pourra atteindre sa finalité par le chemin le plus direct (De Regno I, cap 1). Et puisque Saint Thomas dit que la première cause est la cause la plus importante –elle a plus d'influence que les causes secondaires, est la première à produire un effet et la plus longue à s'y faire sentir (De Causis, lect.1)– donc, dans la mesure où des causes intermédiaires approchent la perfection de la première cause, il nous est possible de dire que le chef qui a en charge le groupe social tout entier est, ou devrait être le plus parfait ; et les autres chefs sont, ou devraient être, aussi parfaits que leur position le réclame. »<sup>336</sup>

Manière quelque peu contournée mais pertinente de mettre en relief l'ordre impliqué par la philosophie de l'Aquinate : 1°) Dieu crée l'univers, un univers hiérarchisé, orienté en lui, alpha et oméga ; 2°) cette orientation est aussi une tension de chaque être créé vers cette fin qui est Dieu ; 3°) le chef est le principe directeur « par lequel chacun pourra atteindre sa finalité par le chemin le plus direct », et, au-delà de ce « chef suprême » toute une pyramide de chefs subordonnés les uns aux autres, comme suzerains et vassaux. Celui qui prend rang au plus haut est donc le plus apte à guider ses frères sur le bon chemin. Ici deux ordres viennent se confondre : l'ordre naturel selon lequel il est normal que tous les êtres tendissent vers Dieu ; l'ordre social selon lequel il est normal que les plus « sages », que l'on retrouvera plus souvent mais pas exclusivement chez les « meilleurs », les « *kaloï kagathoi* », compte-tenu des préjugés de l'époque, dirigent. Ainsi « c'est dans cette imbrication d'une cohérence des choses et d'une présence de Dieu immédiate que réside toute la tension interne du système de Thomas d'Aquin. »<sup>337</sup>, remarque Jacques Paul. Certes. Et sans doute est-ce là sa force, car elle est fondamentalement une philosophie souple et ouverte, adaptée à une société médiévale surhiérarchisée, adaptable à un monde où la liberté prime.

Or à la fin de ce bref exposé, où l'on comprend tout ce qui put séduire de jeunes prêtres imprégnés de néo-thomisme dans la méthode badenpowellienne<sup>338</sup>, force est quand même de constater que l'on fit chez les S.d.F. de saint Thomas d'Aquin un usage « d'autorité » et que l'on ne sut pas toujours faire le départ entre le fonds universel (ou universalisable) et les concessions à l'époque, mais qu'au contraire (à des fins de simplifications certes louables) on tendit à confondre les deux dimensions. Et ce fut une fois

<sup>336</sup> “God created the Universe; He is its beginning and end. But God has created various grades of being in the universe. Among these various grades of beings a directive principle is needed by means of which each may reach its end by the most direct route (De Regno, I, cap. 1). And, since Saint Thomas says the first cause is the most important cause -it has more influence than secondary causes, is the first to arrive in an effect and the more slow to recede from it (De causis lect. 1)- therefore, insofar as intermediate causes approach the perfection of the first cause, it is possible for us to say that the leader who has charge of the entire social group is, or ought to be, the most perfect; others leaders are, or ought to be, perfect relative to the requirements which their position, demands”. Luke-Francis Fischer, *ibid*, p. 106.

Dans les deux tomes qu'il consacre à Pierre Teilhard de Chardin, *Un prophète en procès : Teilhard de Chardin*, col. Intelligence de la foi, Aubier, 1970, René d'Ouince n'évoque pas la possible influence de Thomas d'Aquin sur l'auteur du *Phénomène humain*. N'ayant aucun titre de spécialiste à faire valoir en ce domaine, d'une part, étant d'autre part bien loin d'avoir lu toutes les études sur la question, je ne sais si cette influence a été envisagée par ailleurs, quand celle de Bergson l'a été longuement. Pourtant, dans la théorie des deux essences, dans cette dialectique entre corps et âme, et cette vocation de la Nature tout entière à Dieu son Créateur, on pourrait peut-être trouver les linéaments de la « *noogénèse* » éclairée par la Foi, de la marche de l'humanité toute entière vers le Parousie. Un petit fait, cependant, me frappe : Paul Doncoeur et Pierre Teilhard, deux jésuites, étaient par ailleurs très liés. Quand on sait l'intransigeance de l'un et la profondeur de l'autre, on ne peut admettre qu'une simple sympathie immédiate rapprochait ces deux jésuites qui, à quelques mois d'intervalle, se trouvèrent à approfondir leur formation à Jersey. Fonds commun, ici aussi ?

<sup>337</sup> Jacques Paul, *ibid.*, p. 355.

<sup>338</sup> Pédagogie à la fois naturelle, active et pouvant facilement être tirée dans un sens hiérarchique: action du garçon « meilleur » et plus âgé sur le garçon plus jeune et immature, allant dans le sens de l'**adhésion** au plan divin.

de plus un Moyen Âge transposé plutôt qu'un Moyen Âge transmuté alors que c'était, honnêtement sans doute, le vœu initial.

Qu'on en revienne en effet à l'article de l'abbé Richaud concernant la représentation du chef : certes, la nécessité pour celui-ci, « *d'élever les autres à leur niveau* », d'être « *plus parfaits que leurs subordonnés* », d'être « *l'âme du groupement dont il a la charge et exercer sur tous ses collaborateurs une véritable action* » est très nettement spécifiée. Mais sous les auspices de la métaphore organique et hiérarchique de la « tête ». Aussi peut-on se poser la question, à voir la dérive « médiévalisante » d'une certaine esthétique Scoute par exemple, si l'image, comme les « photos » d'un magazine célèbre, ne fit pas plus choc que ne pesèrent les mots... Cette idée cependant devant être vérifiée, il faut à présent s'intéresser aux dirigeants Scouts (essentiellement les Aumôniers), qui réfléchissent explicitement aux liens du thomisme avec le Scoutisme catholique.

Il eût été sans intérêt de collationner tous ceux qui, au détour d'un paragraphe, règlent la question en quelques mots. De la même façon n'ai-je pas retenu les articles ou les ouvrages ne traitant que d'un aspect du Scoutisme catholique inspiré par Thomas d'Aquin<sup>339</sup>. Deux Aumôniers particulièrement, ont consacré des ouvrages étoffés aux relations entre les représentations S.d.F. et la métaphysique de l'Aquinat : Hyacinthe Maréchal et Réginald Héret, deux noms déjà abondamment cités.

Le P. Héret fait figure de pionnier dans ce domaine. On l'a déjà rencontré, dominicain dynamique, responsable du très gros patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre, promoteur du Scoutisme catholique en Normandie, et membre du comité directeur de la fédération d'alors, et j'ai déjà évoqué son livre : *La Loi Scoute –commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, publié chez Spes en 1929, pour dire notamment le propos sans nuances (à des fins pédagogiques ?) de l'auteur. Trois ans plus tôt, dans un assez long article publié dans *Le Chef* de juillet-août 1926, Réginald Héret avait cependant déjà placé les S.d.F. sous le patronage du Docteur Angélique de la façon la plus nette, tout en énonçant là aussi de manière claire ce que selon lui devait être le projet du Scoutisme catholique (sans qu'il fût ici en avance, Antoine Cornette ou Paul Doncœur l'ayant sur ce point devancé).

« *Si beau que soit notre Scoutisme, commence-t-il, et si attrayant, il n'est cependant pas une fin en soi. Il n'est pas toute la vie d'un Scout ; ou plutôt nos Scouts catholiques diminueraient sa richesse s'ils ne s'épanouissaient dans une vie plus haute, qui est proprement la vie humaine, à savoir adhérer à Dieu* ».

« *C'est Saint Thomas qui parle ainsi (C. Gentes, III, 130). Si l'homme, dit-il encore, n'avait pas une destinée extérieure à lui, qui le dépasse, nos différentes techniques humaines suffiraient et il n'y aurait rien d'autre à chercher. Mais il y a pour lui une destinée étrangère à lui tant qu'il mène cette vie où l'on meurt, c'est la béatitude dernière que nous espérons trouver après la mort dans la jouissance de Dieu. Ainsi le chrétien, qui acquiert cette béatitude par le sang du Christ, qui en reçoit les prémices de l'Esprit-Saint, a-t-il besoin d'un autre gouvernement, d'une direction spirituelle qui le fasse aboutir au port du salut éternel' (De reg. princ. 14).*

« *J'ai bien souvent pensé que, pour cette raison, les Scouts de France, qui sont les seuls chez nous à avoir des Aumôniers, sont aussi les seuls à posséder un Scoutisme intégral.* »<sup>340</sup>

<sup>339</sup> Par exemple *Scoutisme et pédagogie* ou *Scoutisme et système politique idéal*. À ce propos voir la troisième sous-partie du 1.-1.3.

<sup>340</sup> R.P. Réginald Héret, *La formation religieuse des Scouts, par les moyens propres au Scoutisme*, in *Le Chef*, juillet-août 1926, n° 36, p. 7.

Inutile de s'attarder sur la cohérence logique de cette démonstration : le fait que le Scoutisme catholique soit un Scoutisme intégral découle tout naturellement, pour le P. Héret, de la conception métaphysique thomiste du monde à laquelle il adhère : « *Notre Scoutisme aboutit, poursuit-il, le Scoutisme neutre reste en route, le Scoutisme dissident dévie.* »<sup>341</sup> C'est bien évident : le Scoutisme ne s'accomplit que mis en perspective ; sans cela, sa portée pédagogique ne mène nulle part. Qu'est-ce, en effet, qu'une pédagogie sans projet social<sup>342</sup> ? Ainsi, le Scout de France défend-il une cause ; le mot apparaît logiquement :

« *Scout, escoute, éclaireur, dans notre langage actuel veut dire garçon d'élite, aux fortes qualités individuelles, capable de se tirer d'affaire seul*<sup>343</sup>, et toujours prêt à se dévouer pour tous. Mais de même qu'on n'est pas soldat tout court, mais soldat au service d'une patrie et d'une cause ; de même qu'on n'est pas fils tout court, mais fils de tel père et de telle famille ; ainsi n'est-on pas Scout tout court, mais Scout d'une certaine fédération et serviteur d'un idéal qui n'est pas quelconque.

« *Il en est parmi les Éclaireurs*<sup>344</sup>, vous le savez, qui ne jugent pas à propos de définir la cause qu'ils servent, et qui ne font du Scoutisme que parce qu'il est une bonne méthode d'éducation, de formation aux viriles vertus. Mais c'est par là-même un Scoutisme vague, diminué, se rattachant à un idéal humanitaire, neutre en religion, que nous ne saurions adopter.

« *Les Scouts de France servent une cause nettement définie : c'est la grandeur catholique et française. Ils prétendent hériter de notre passé national et notamment des chevaliers, unis dans une même foi et une même eucharistie.*

« *Expliquons-leur tout de suite qu'ils forment ainsi une véritable 'famille spirituelle', c'est l'expression même du Pape.* »<sup>345</sup>



<sup>341</sup> Ibid., p. 8.

<sup>342</sup> Question qu'eussent dû se poser les maladroits hagiographes du scoutisme catholique qui arrêtaient trop souvent que le scoutisme catholique n'était qu'une méthode de formation du caractère (chrétien) et que lui prêter toute autre préoccupation relevait de « l'idéologie » (de gauche !). Dans ces conditions, les Aumôniers d'avant-guerre furent de dangereux marxistes... Il est vrai que la maladresse de ces critiques provient en grande partie des partis-pris qu'entraîna la réforme de 1963-64.

<sup>343</sup> Le but ultime, ne l'oublions pas, est de former des hommes capables d'être la colonne vertébrale de la future chrétienté, de prendre la tête de groupes socio-professionnels ou d'œuvres composés de sceptiques ou de tièdes, et de revendiquer en toutes circonstances **l'intégralité** du projet représenté.

<sup>344</sup> Rappelons qu'à l'époque le terme désigne exclusivement les non-Scouts de France.

<sup>345</sup> R.P. Réginald Héret, p. 9.

Voici donc le projet, clairement défini, qui réunit le P. Sevin qui employa le terme de « famille spirituelle », lui aussi, le chanoine Cornette, si attaché à l'héritage du passé national, tous deux symbolisant les deux **sensibilités** principales du Scoutisme catholique naissant. On voit bien tout ce qu'il doit à Thomas d'Aquin.

Engagé dans cette voie, le P. Héret s'y aventura plus avant en 1929, car, sous couvert du commentaire de la Loi, c'est l'Ordre scout tout entier qu'il rattache à la tradition thomiste.

La meilleure introduction à son travail sera écrite... quatre ans plus tard par un autre dominicain, le P. Maréchal, dont on a vu l'ouvrage préfacé... par le P. Héret en personne (il y a une grande complémentarité des travaux) ! Hyacinthe Maréchal, en effet, se réfère non seulement aux thèses thomistes, mais aussi à la logique de la démarche de l'Aquinat, d'une façon singulièrement frappante lorsqu'il aborde le thème de la Loi (son premier chapitre). Se rattachant explicitement à la *Somme théologique*, il déclare en effet appliquer la méthode propre à saint Thomas en posant à la loi la question de son existence (« *est-elle ?* »), de son essence (« *qu'est-elle ?* ») et de ses réalisations (« *que fait-elle ?* »), mais en bouleversant quelque peu l'ordre puisque, dit-il, la Loi Scoute est « *un fait qui s'impose à nous.* »<sup>346</sup>

Qu'est-ce donc que la Loi ? Question que l'on comprend mieux dans la perspective thomiste, de même que la réponse : la manifestation de l'ordre universel préexistant, de l'ordre divin. Elle répond ainsi à la double nature humaine : « *l'homme est un animal raisonnable* » ; « *l'homme est, (...) participant de la nature divine, capable et tenu d'agir comme tel, en voie vers la béatitude.* »<sup>347</sup> Ordre divin... Loi qui la manifeste... Chef qui la réalise: les trois temps du système thomiste concernant la représentation du monde sont bien au rendez-vous :

« *La loi est une ordonnance de la raison en vue du bien commun d'une société promulguée par le chef qui a la charge de cette société* ».<sup>348</sup>

C'est du saint Thomas (*Somme théologique*, I<sup>a</sup>-II<sup>a</sup>, quest. 90, art. 4) cité par Maréchal. D'où la seconde question : la loi est-elle nécessaire ou utile ? Qu'ajoute en effet la Loi Scoute au Décalogue et à l'Évangile ? Rien en principe, et pourtant elle est fondamentale. On a déjà vu que, selon le P. Maréchal, la Loi crée l'ordre. Mais alors, il est en contradiction avec cette idée qu'il développe plus haut selon laquelle la loi manifeste l'ordre universel ?

Simple illusion venue de l'usage de deux acceptions différentes du mot : la Loi manifeste l'ordre universel et crée l'ordre historique :

« *La Loi Scoute, considérée par rapport au Bien, à la Vertu en général, est simplement UTILE pour nous rendre vertueux, car on peut être vertueux sans elle. Mais elle est OBLIGATOIRE et NÉCESSAIRE dans cet ordre spécial qu'est l'ordre scout pour que nous devenions bons en Scoutisme, de bons Scouts, des 'catholiques Scouts'.* »<sup>349</sup>

Cette formule déjà citée prend ici tout son sens...

Réginald Héret, lui, va surtout s'attacher, ce que son titre laisse entendre, à commenter la Loi article par article. Ce qui l'intéresse est l'implication des préceptes plus

<sup>346</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, *Scouts de France...*, op. cit., p. 26.

<sup>347</sup> Ibid., p. 28.

<sup>348</sup> Ibid., p. 31.

<sup>349</sup> Ibid., p. 37.



que le fondement métaphysique du Code (ce en quoi leurs ouvrages sont bien complémentaires). Passons brièvement les articles en revue avec lui.

-L'article un : « *Le Scout met son honneur à mériter la confiance* », vaut, on ne saurait s'en étonner, une longue définition de l'honneur : « *Nos modernes chevaliers seront assez fiers pour ne pas se contenter, comme tant d'autres, de penser petitement, d'aimer pauvrement, de n'avoir qu'un pauvre caractère, et de ne s'éveiller qu'à des sentiments vulgaires, qui est ce qu'on fait lorsqu'on ne se soucie pas de sa propre excellence. Un chevalier avait une grande âme libre (...). Un homme d'honneur est un familier de Dieu.* »<sup>350</sup>, l'honneur consistant essentiellement, selon saint Thomas d'Aquin « *dans la valeur intime, dans la droiture de la raison et de la volonté.* » (Somme théologique, I<sup>a</sup>, quest. V, art. 6)<sup>351</sup>. Bref, l'honneur est une sorte d'accord profond avec soi, dans le plan divin. En conséquence vient la confiance, car cette acception de l'honneur porte en elle la notion d'intégrité : « *intègre veut dire complet, et il faut en effet, si le Scout veut être cet homme d'avant-garde de l'armée catholique que désire S.S. Pie XI, il faut qu'il possède toutes les vertus.* »<sup>352</sup> ; et qui dit intégrité dit confiance.

-L'article deux : « *Le Scout est loyal à son pays, ses parents, ses chefs, ses subordonnés* » permet un long développement sur les relations d'ordre hiérarchique et naturel. J'ai jusqu'ici beaucoup insisté sur la hiérarchie sociale, en oubliant peut-être un peu trop que, pour Thomas d'Aquin comme pour les Scouts, la famille (et la hiérarchie parents-enfants) en est le socle. Quoi qu'il en soit on retrouve dans cet article le thème désormais connu de solidarité organique d'ailleurs étendu en tant qu'attribut de la Patrie : « *Elle domine plus que nous le pensons. Nous tenons d'elle notre manière spéciale de penser, de sentir, de parler. Elle nous a donc faits, elle aussi, et elle demande notre culte pieux, ayant tous les droits d'une mère.* »<sup>353</sup> Mais la patrie est aussi incarnée dans les chefs politiques auxquels on doit alors doublement respect car, dit l'Aquinate, « *Le chef sera principe de gouvernement à l'égard des choses civiles, le général à l'égard des choses militaires, le maître à l'égard de la science et ainsi du reste.* (Somme théologique, II<sup>a</sup>, II<sup>a</sup>, quest. 104 art. 1) »<sup>354</sup>. Citation qui permet à Réginald Héret de lancer sa tirade sur le chef, « *celui qui est la tête* » etc.

-L'article trois : « *Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain* », ne suscite vraiment, chez le père Héret qu'un développement sur la bienfaisance et le rôle de missionnaire, exalté en des termes plutôt conventionnels (« *Il est très scout d'aller au-devant des brebis qui ne sont pas à la bergerie.* »<sup>355</sup>, mais on ne peut pas dire, chose assez surprenante pour être peut-être significative, qu'il ait mis l'accent sur l'esprit social et la mystique du service. Il est ici en retrait sur d'autres.

-L'article quatre : « *Le Scout est l'ami de tous et le frère de tout autre Scout* » impliquait une digression obligée sur l'amour, vertu concourant à la concorde entre Scouts, fondement de la future concorde sociale. Réginald Héret la développa sur le mode de la joie, de la paix, de la miséricorde et de la bienfaisance, assise de la charte de cette concorde, de cette unité bien entendu accomplie en Dieu : « *C'est en effet dans le Seigneur aimé comme notre Chef suprême que nos Scouts jouiront vraiment les uns des autres ; on*

<sup>350</sup> R.P. Réginald Héret, op. cit., pp. 16-17.

<sup>351</sup> Ibid., p. 15.

<sup>352</sup> Ibid., p. 19.

<sup>353</sup> Ibid., p. 24.

<sup>354</sup> Ibid., p. 25. Il va de soi que Thomas d'Aquin ne parle pas ici que des « bons chefs » cautionnés par l'Église, seule interprète de la divine volonté.

<sup>355</sup> Ibid., p. 34.

*peut s'aimer les uns les autres avec désintéressement.* »<sup>356</sup> De telle sorte que « *L'Amour est la fin de la Loi.* »<sup>357</sup>

-L'article cinq : « *Le Scout est courtois et chevaleresque* » ne manqua pas d'amener les commentaires les plus aigus, parce que le chevalier, c'est le héros selon saint Thomas. Le P. Héret en profita pour y aller de son portrait du Chevalier idéal. Mais comme il a été repris par d'autres et comme j'en ai livré l'essentiel, inutile de s'y attarder.

-L'article six : « *Le Scout voit l'œuvre de Dieu dans la nature, il aime les plantes et les animaux* » poursuit la même finalité que les précédents et semble bien issu en droite ligne de l'œuvre du Docteur Angélique. Réginald Héret, s'appuyant sur son autorité, insiste ici sur la Nature, grand livre qui parle de Dieu : « *Toute la création est comme un miroir à notre usage, parce que de l'ordre, de la bonté, de la grandeur que nous constatons dans ces êtres que Dieu a faits, nous en venons à nous faire une idée de sa sagesse, de sa bonté, de son éminence à lui.* (1<sup>re</sup> ad Cor., C. 13-14). »<sup>358</sup>

-L'article sept : « *Le Scout obéit sans réplique et ne fait rien à moitié* », est un des articles-clés, que l'on aurait d'ailleurs mieux vu suivre l'article deux, tant ils sont étroitement liés. Là encore j'ai insisté assez sur l'obéissance par adhésion à l'ordre du supérieur travaillant, sous la tutelle de l'Église, dans la bonne voie, pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'arrêter. Tout au plus faut-il souligner que le P. Héret poursuit, toujours guidé par les citations de saint Thomas, son portrait du chevalier dont « *la discipline est la condition de la vraie liberté.* » « *Quand on s'est une fois soumis à ces lois inéluctables de la vie humaine, humblement, en hommage à notre Créateur très aimant, on est libre pour secouer toutes les autres servitudes.* »<sup>359</sup>

-L'article huit : « *Le Scout est maître de soi. Il sourit et chante dans les difficultés* » va dans le même sens que l'article précédent. Le P. Héret aussi : exalter la vraie force du chevalier et l'allégresse que cela comporte concourt bien à peaufiner le portrait du héros selon saint Thomas. Et l'allégresse « *est un principe chrétien.* »<sup>360</sup>

-L'article neuf : « *Le Scout est économe et prend soin du bien d'autrui* », est prétexte pour le P. Héret à évoquer la délicatesse. Il en profite aussi pour faire l'apologie d'une certaine richesse : « *Celui qui ne peut pas dépenser ne peut pas vivre ou du moins ne peut pas bien vivre.* »<sup>361</sup> Et encore : « *La richesse, si elle a ses dangers et ses risques, au point de vue chrétien, moral humain même, a ses avantages aussi. Elle peut être un moyen, elle est utile, elle peut servir au progrès. Nous ne sommes pas faits pour la pauvreté.* »<sup>362</sup> Mais qu'on se rassure, le P. Héret n'en est pas à l'« *enrichissez-vous* ». Car aussitôt il lance l'aristocratique : « *Donnons, donnons largement notre superflu !* »<sup>363</sup>

-L'article dix, enfin : « *Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes* » permettra au commentateur de disserter sur la pureté. « *Ce qui fait la puissance, l'influence, le rayonnement et la beauté d'un jeune homme, c'est son indépendance vis-à-vis de ces puissances vulgaires que sont 'délices corporels', 'cœurs malsains des pensées', 'fréquentations imprudentes', c'est-à-dire des amitiés qui ne sont pas élevées, des gestes ou des manières d'être indignes d'un Scout.* » Suit alors l'horrible catalogue de ce à quoi mène

<sup>356</sup> Ibid., p. 45.

<sup>357</sup> Ibid., p. 46.

<sup>358</sup> Ibid., p. 64.

<sup>359</sup> Ibid., p. 71.

<sup>360</sup> Ibid., p. 76.

<sup>361</sup> Ibid., p. 83.

<sup>362</sup> Ibid., p. 82.

<sup>363</sup> Ibid., p. 86.

la vie impure : esprit aveuglé, réflexion précipitée, cœur desséché, jugement pervers, égoïsme triomphant, obscurcissement de la conscience, décrépitude précoce, nerf en désordre, germes de morbidité... *ad nauseam*. Faut-il être plus précis ? « *Pas de fréquentations imprudentes. Entre Scouts, point de familiarités troublantes, de caresses équivoques, de causeries indignes. Que les plus grands, surtout, soient vigilants. Réserve austère. Nous sommes des chevaliers* ». Ce que certains des « *plus grands* » semblaient ignorer....

Or, « *on ne peut vivre sans plaisirs* », c'est saint Thomas lui-même qui le dit (*Somme théologique* II<sup>a</sup>-II<sup>ae</sup> quest. 35 art. 14). Et « *Qui se prive de plaisirs supérieurs en vient aux charnels.* »<sup>364</sup> C'est donc en se conformant à sa nature en ce qu'elle a de plus noble, qui est de répondre au plan divin appréhendé par sa formation spécifique, que le Scout échappera à l'indigne déchéance des plaisirs sulfureux.

Par ces quelques exemples on a pu voir combien le Scoutisme catholique a voulu puiser aux sources de l'Aquinate, lucidement, comme ici, d'une manière plus obscure parfois. L'abbé Richaud fut le premier à s'en apercevoir (et à s'en étonner, puis à s'en féliciter). Malgré cette mise au jour, malgré les explicitations on ne peut plus claires des PP. Héret et Maréchal, certains feindront encore la surprise, parmi les plus avertis, pourtant, tel Marcel-Denys Forestier qui, reprenant son article de *La Revue des Jeunes* de 1934<sup>365</sup>, remarque à propos de l'esprit scout, en 1940, que « *S'il est thomiste, il se pourrait bien que ce fût sans le savoir* », alors que lui-même, auparavant, s'est assez fréquemment référé au Docteur Angélique. Coquetterie ? Simple prise en compte de l'ignorance des Chefs laïcs en la matière, Chefs qui furent souvent néothomistes sans s'en rendre compte, devenus tels sous l'influence de leur Aumônier (comme ce fut le cas des Cadets du P. Doncœur) ? Qu'importe, au fond. Ce qui en revanche retient davantage l'attention, est la manière dont on fut néothomiste chez les Scouts de France.

On l'a sans doute noté : la pensée de saint Thomas inspire moins que ne sont utilisées comme arguments d'autorité des citations du Docteur Angélique, et l'on s'y intéressa plus pour ce qu'elle avait de prescriptif, et pour son historicité, que pour le souffle de son intime spiritualité.

La redécouverte de saint Thomas lors du Concile de Vatican I, alors que le collège milanais Alberone et les jésuites de la *Civiltà cattolica* avaient de longtemps initié la renaissance de sa théologie, correspondit à une nécessité profonde que dès son avènement Léon XIII prit en compte avec d'autant plus ardeur qu'il avait participé, aux côtés de son frère Giuseppe Pecci, au mouvement de redécouverte. La progression puis le triomphe des philosophies rationalistes, inséparables de ceux du capitalisme industriel et de la civilisation matérialiste, avaient mis à mal un corpus théologique passablement sclérosé. Avec l'encyclique *Æterni Patris*, Léon XIII proposa à la hiérarchie catholique le thomisme comme « *axe de la pensée* », selon l'expression de Daniel-Rops<sup>366</sup>.

<sup>364</sup> Ibid., p. 93.

<sup>365</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Scoutisme, méthode et spiritualité*, Le Cerf, 1940, p. 5.

<sup>366</sup> Daniel-Rops, *Un combat pour Dieu. L'Église des Révolutions*, Fayard, 1963, p. 718. Jacques Maritain exaltera le rôle de saint Thomas d'Aquin en des termes très vifs. Il vaut de rapporter son analyse pour saisir comment lui-même et bien d'autres laïcs à sa suite comprendront l'aspect « moderne » du thomisme : « *Son œuvre principale, on le sait assez, a été, avec l'encouragement et l'approbation des Souverains Pontifes, de faire place dans l'intelligence chrétienne, en le complétant, en le perfectionnant, en le purifiant de toute scorie, à Aristote, à toute la sagesse naturelle de ces philosophes que Tertullien nomme des animaux de gloire. Pour cela il a dû mener un très dur combat. Car s'il y a entre Aristote et l'Évangile, entre la sagesse humaine grandie sur le sol de la Grèce et la révélation descendue du Ciel de Judée un accord préétabli qui est à lui seul un signe apologétique admirable, cependant pour réaliser cet accord, pour le faire passer à l'acte, en triomphant des obstacles nés des limitations du sujet humain, il ne fallait pas seulement la maturité de civilisation du temps de Saint Louis, il fallait aussi toute la force du grand bœuf muet de Sicile* ». Jacques Maritain, *Le Docteur Angélique*, ibid., p. 203.

Ces retrouvailles n'étaient pas fortuites. On peut déjà considérer qu'il existait, toute spécificité reconnue par ailleurs, un parallèle entre la situation de l'Église au XIII<sup>e</sup> siècle et celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Église se trouve en effet confrontée au raffermissement du pouvoir temporel et au bouleversement de la société civile sous l'effet du capitalisme marchand, pour ne pas parler des problèmes internes que posent les « hérésies » communautaristes issues de la tradition bogomile, illustrées par les Cathares et les Vaudois, et que la violence réduisit mal. En outre, le dogme est également menacé par la redécouverte des penseurs antiques et l'écllosion du néo-aristotélisme. C'est donc l'institution ecclésiastique qui est attaquée de front autant que sa suprématie intellectuelle. Qui ne verrait pas quelque parallèle avec les difficultés rencontrées par l'Église catholique du XIX<sup>e</sup> ?

En opérant un véritable syncrétisme entre la tradition antique et le dogme, Thomas d'Aquin répondit aux aspirations de son temps, ce qui lui valut, après sa mort, des difficultés avec les « conservateurs » d'alors. Il réussit en tout cas à replacer la Nature et l'Homme dans le plan divin, réhabilita la Raison et la Liberté en montrant qu'elles devaient être ses servantes, et ouvrit ainsi de vastes perspectives dont on ne sut d'ailleurs pas tirer immédiatement tout le parti possible.

Le thomisme se présenta de la sorte comme une réponse possible au matérialisme, au rationalisme et même au scientisme de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>, et ce fut ce système que l'on opposa aux modernistes de préférence mais non à l'exclusion de toute autre (le mysticisme augustinien par exemple).

Cependant la tentation fut grande de ne pas faire le tri dans l'héritage, de le prendre en bloc et de se trouver ainsi pris au piège de travers archaisants. Ce qui marqua une avancée dans la pensée religieuse nourrit aussi son conservatisme et donna même des munitions aux hommes de réaction qui virent dans l'époque qui avait porté l'Aquinate la réponse globale et définitive à ce qu'avait d'inacceptable à leurs yeux celle qu'ils connaissaient.

---

Ce sera cette force qui le fera triompher et des Averroïstes et de « l'ancienne scolastique attardée ». Et c'est au fond cette force contemplée qui fonde pour Maritain la modernité de Thomas : « *Qu'ai-je donc montré jusqu'à présent, sinon que saint Thomas est proprement et avant tout l'APÔTRE DE L'INTELLIGENCE. C'est la première raison pour laquelle on doit le regarder comme l'APÔTRE DES TEMPS MODERNES.* » Ibid., p. 207.

C'est qu'au besoin de rigueur né de la toute puissance de la raison puis de la rationalité, la philosophie thomiste répond tout à fait : « *Il se trouve ainsi que ce qui est opportun et 'pratique', c'est le radicalisme doctrinal, mais un radicalisme pur de toute étroitesse et de toute brutalité, de toute partialité, de tout fanatisme, et pour cela suspendu au seul Absolu véritable, à la transcendance de la Vérité première, d'où toutes choses procèdent dans l'être.* » Ibid., p. 210.

Ainsi, pour Jacques Maritain, l'Aquinate est un révélateur, en même temps qu'il opère un dévoilement, révélant à un siècle incrédule que sa suprême valeur ne prend sens que replacée dans sa vraie perspective : « *Saint Thomas, note-t-il, et voilà son bienfait le plus immédiat, ramène l'intelligence à son objet, l'oriente vers sa foi, la rend à sa nature. Il lui dit qu'elle est faite pour l'être (...); selon l'inclinaison souveraine que les choses ont pour leur principe, elle tend, par dessus tout, vers l'Être même subsistant.* » Ibid., p. 212.

D'où l'importance de sa doctrine : « *Voici que sortant des vieux in folio où elle était tenue en réserve, non pas vieille elle-même, mais jeune comme la vérité, elle s'adresse au monde, elle revendique sa place, c'est-à-dire la première, de la vie intellectuelle du siècle, elle crie sur les places publiques comme il est dit de la sagesse : SAPIENTIA FORIS PRÆDICAT, IN PLATEIS DAT VOCEM.* » Ibid., p. 217.

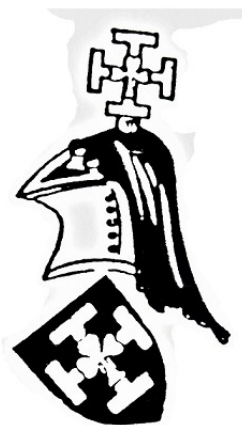
À force de crier, sans doute fut-elle entendue, du moins pour partie. Nous verrons que, si elle structurait la pensée du clergé catholique français, elle finit par « imbiber » celle des années vingt et trente.

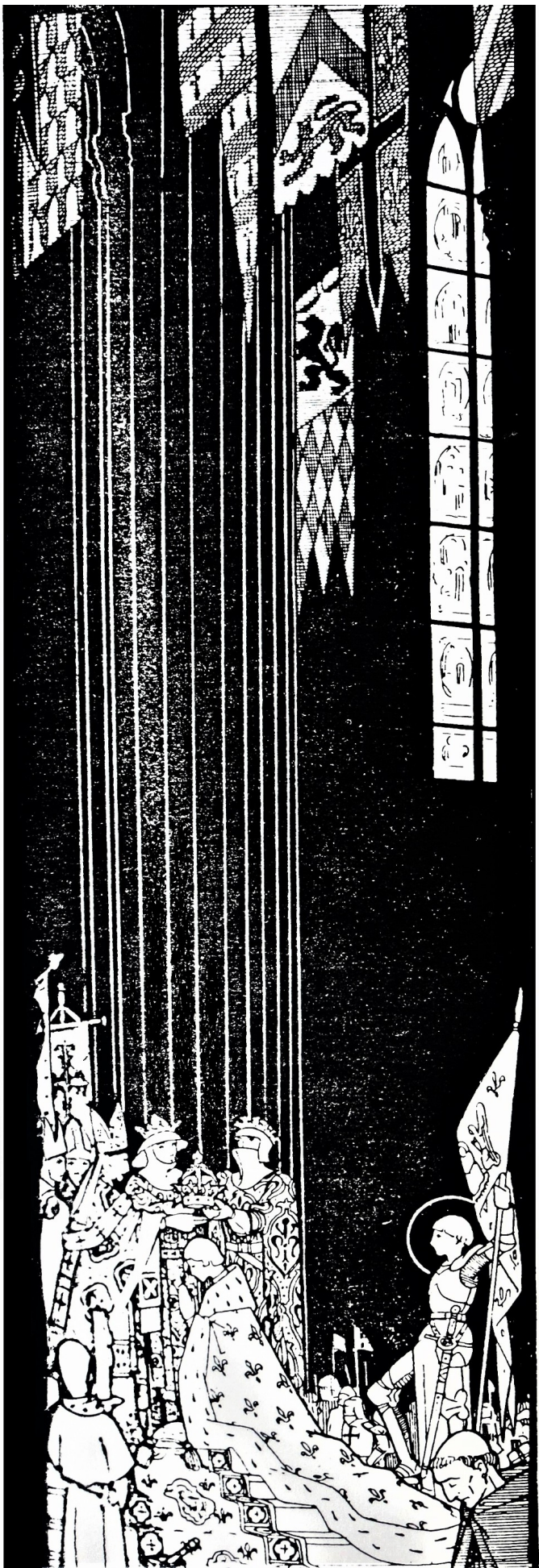
Toute action, surtout éducative, s'enracine dans une représentation générale de son monde, de la manière qu'on s'y situe, de ce que l'on veut y faire et des raisons que l'on a d'agir. L'action suppose donc un ensemble « stratégique » de représentations. Elle suppose aussi un ensemble « tactique ». Quelle est la nature du terrain sur lequel on se propose d'intervenir ? à quels moyens va-t-on avoir recours ? sont des questions qui doivent inévitablement surgir, et les réponses qu'on y apporte passent, elles aussi, par des représentations, même si celles-ci plus que les précédentes laissent moins de place à un imaginaire nourri par la culture et font davantage appel à des connaissances pratiques et raisonnées.

Il ne suffisait donc pas aux dirigeants du scoutisme catholique de vilipender la société qui était la leur, d'esquisser les contours d'une cité idéale, de rêver des croisés qui allaient la bâtir et de se reconnaître dans une esthétique, une physique et une métaphysique médiévales. Encore fallait-il que tout cela eût une prise sur les garçons que l'on voulait former. C'est pourquoi s'élabora un complexe de représentations de ceux-ci de plus en plus précises, que l'on proposa aux éducateurs en charge de cette formation, comme aux jeunes eux-mêmes.

Les grands penseurs du thomisme, les enseignants de Louvain notamment, pouvaient surmonter cette tentation ; mais de simples prêtres ? Quelle que fût l'envergure intellectuelle d'un P. Doncoeur ou d'un P. Forestier, quel que fût le caractère pénétrant de l'intelligence d'un P. Héret ou d'un P. Maréchal, quelle que fût la sensibilité spirituelle d'un Jacques Sevin, ces qualités reconnues ne suffisaient pas à faire d'eux d'éminents théologiens. Pris, chacun à sa place, dans la dynamique de leur apostolat, ne devaient-ils pas être amenés à simplifier et à rendre rigide l'enseignement reçu jadis, aux fins louables de le vulgariser ? Or la vulgarisation a précisément ceci de dangereux qu'elle racornit la pensée initiale, qu'elle en arrête le mouvement et qu'elle la résume à quelques formules succinctes qui conduisent tout droit au dogmatisme. Une telle pensée, ainsi réduite, devient utilitaire.

C'est ainsi que le thomisme, au sein du Scoutisme plus qu'ailleurs peut-être où l'on chercha davantage à méditer les réflexions de Maritain et de Gilson, se réifia jusqu'à n'être plus qu'une caution, cristallisée en quelques mots sur lesquels purent s'édifier les représentations que l'on a décrites. Ce n'est pas faire un mauvais procès aux Aumôniers Scouts que de souligner le phénomène : on ne peut être à la fois au four et au moulin. Focalisés par la double tâche de former de jeunes croisés, et de leur préciser les raisons et les buts de leur future croisade, ils ne pouvaient en même temps refaire toute une théologie. Et ceux qui l'auraient pu s'orientèrent vers d'autres priorités, le combat *hic et nunc*, notamment.





### 3. Hic et nunc

#### 3.1. Garçons idéaux et garçons réels

Devant l'urgence qu'il y avait à bâtir le Mouvement, les pionniers S.d.F. eurent d'abord face à leurs garçons une attitude pragmatique, requis qu'ils étaient par l'assimilation de la méthode britannique, par la lutte institutionnelle pour imposer leurs vues à l'Église et la réalisation du syncrétisme nécessaire à leur victoire. La technique de Baden-Powell, mise en perspective catholique par le P. Sevin, semblait faire merveille. On alla donc au plus pressé en s'interrogeant rarement sur le garçon tel qu'en lui-même, sur sa psychophysiologie. Il y eut du reste à cela une autre raison : les Aumôniers, dont le rôle était prépondérant dans l'élaboration de la doctrine, partaient d'un point de vue métaphysique et tentaient d'en nourrir la méthode, ce qui ne fut pas sans conséquences pédagogiques : dans les premières années on « descendit » plus vers le garçon que l'inverse. Aussi, puisqu'on choisissait malgré cela d'appliquer en même temps le précepte fondamental de B.P. : « *Nous nous plaçons au point de vue du jeune garçon, nous considérons l'éducation qu'il veut recevoir, et nous en adaptons la forme à ses besoins* »<sup>367</sup>, fit-on souvent confiance à l'expérience des pionniers britanniques. Lorsque l'on aborda le sujet chez les S.d.F. naissants, dans les revues ou les ouvrages spécialisés, on vit souvent apparaître des représentations directement empruntées à Baden-Powell ou à ses proches.

##### 3.1.1. Divers emprunts au Scoutisme britannique

On retint en premier lieu, partiellement chez le P. Sevin, plus fidèlement chez d'autres comme le P. Héret ou l'abbé André Sevin, une idée du garçon très normative, puisée chez M. Casson par l'entremise du *Chief-Scout of the World*. Pierre Bouchet, dans la thèse puis l'ouvrage publiés en 1933, plus soucieux semble-t-il de rendre compte d'une pratique que d'élaborer une théorie originale, la reprit entièrement à son compte, se faisant ainsi l'écho de ce qui était très généralement admis dans la décennie précédente :

« *Si j'en juge par ma propre expérience, déclarait le pédagogue anglais cité par Baden-Powell, je dirais que les garçons ont un monde à eux, un monde qu'ils se créent pour eux-mêmes, et le maître pas plus que les leçons ne sont admis dans ce monde-là ; le monde des garçons a ses événements propres, ses points de comparaison, son code, son bavardage et son opinion publique.*

« *Le code du maître, par exemple, recommande le silence, la sécurité, le 'décorum'. Le code des garçons est diamétralement à l'opposé, il encourage le bruit, le risque, le mouvement.*

« *Rire, lutter, manger' : ce sont là les trois éléments indispensables dans le monde des garçons. Ils sont à la base de tout ce à quoi les garçons tiennent par dessus tout ; et cela n'a rien à voir, ni avec les maîtres, ni avec les manuels d'école.*

« *D'après l'opinion publique du royaume des garçons, rester assis en chambre devant un pupitre pendant quatre heures par jour est une triste perte de temps et de lumière solaire. Un garçon n'est pas un animal casanier. Ce n'est pas un animal fait pour rester assis. Ce n'est pas non plus un pacifiste ; il ne professe pas l'adage : 'La sécurité avant tout', ce n'est pas un rat de bibliothèque, ni un philosophe.*

<sup>367</sup> Lord Robert Baden-Powell, *Éclaireurs*, p. 300 in Pierre Bouchet, *Le Scoutisme et l'individualité*, Librairie Félix Alcan, 1933, p. 183.



« C'est un garçon –Dieu le bénisse– tout plein de rire, de lutte, d'appétit, d'audace, de sottises, de bruit, d'observation et d'agitation. Sinon, il est anormal.

« Donc, si le but de l'éducation est de dénaturer les garçons –de punir ou de détruire tout ce qui est typiquement enfant– il n'y a rien à dire contre les méthodes actuelles des écoles ordinaires.

« Laissons continuer la bataille entre le code des maîtres et le code des garçons. Les garçons seront vainqueurs demain comme ils le furent hier. Quelques-uns se rendront et gagneront des bourses ; mais en grande majorité, ils persisteront dans leur rébellion et deviendront les hommes les plus capables et les plus nobles de la nation. »<sup>368</sup>



Cette conception n'était déjà plus révolutionnaire aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Elle était cependant loin d'être admise de manière générale. Son adoption par Baden-Powell, puis par les dirigeants S.d.F. montre cependant que l'idée de l'« autonomie » du garçon groupé avec ses pairs en classe d'âge est en train de s'imposer. Y est étroitement liée une hostilité à l'École et un véritable anti-intellectualisme qui trouve son pendant dans la valorisation de l'épanouissement des qualités physiques et imaginatives.

<sup>368</sup> M. Casson, *Teacher's World*, 25 décembre 1918, cité par B.P., *Le Guide du Chef*, p. 30-31, in Pierre Bouchet, *ibid.* repris par le jésuite Deschard dans un article sur la formation intellectuelle, en 1930.

Charles Bonnamaux en 1925, l'un des fondateurs du scoutisme protestant, proposera une traduction beaucoup moins édulcorée, qu'il prendra d'ailleurs à son compte : « Vit-on jamais un garçon, un garçon normal, bien bâti, demander à son père de lui acheter un pupitre, ou supplier sa mère de l'autoriser à s'asseoir au salon au lieu de courir dans les bois ? Sûr que non ! Un garçon n'est ni une bête à pupitre, ni une levrette d'appartement ; pas plus d'ailleurs qu'il n'est un pacifiste, ni un prudent, ni un rat de bibliothèque, ni un abstracteur de quintessence... Donc, si le but de l'éducation est de violenter la nature des garçons, de castrer et de détruire tout ce qui est vraiment de leur âge, alors il n'y a rien à dire contre les méthodes actuelles de l'école ordinaire. » *Le garçon à l'âge ingrat et son éducation par le Scoutisme*, Delachaux et Niestlé, 1925, p. 9.



Ce trait passera tel que chez les S.d.F. et y subsistera durablement. En 1938 l'abbé Marot, dans son ouvrage de propagande déjà mentionné, tend à son jeune lecteur un miroir dont les reflets ne sont pas sans l'évoquer :

« *L'aventure, c'est pour toi le jamais vu, l'inconnu, le nouveau (...). Tu veux explorer, tu veux partir à l'aventure. Je ne veux pas te détourner du risque. Même à ton âge on doit être 'homme de désirs'.*

« (...) »

« *Tu as horreur du laïus. Tu n'aimes ni les discours, ni les avis, ni... les sermons. Avoue. C'est un des caractères du garçon moderne (...). Et comme tu es avide d'action, comme tu veux des résultats immédiats, la parole t'apparaît comme la mort de l'action.*

« *Aussi pas de laïus.* »

« *Que tu aies horreur de la parole vaine, on le comprend. Que tu méprises ceux qui disent et qui n'agissent pas, cela honore ta sincérité.* »<sup>369</sup>

« (...) »

« *Parce que tu es Scout, tu as plus qu'un autre aussi, le devoir d'être actif. Ta tente, c'est le symbole de la vie. Ne te fais donc pas une maison de pierre. C'est pour les morts.* »<sup>370</sup>

Etc. Le garçon est donc un être actif, en tout cas il doit entretenir ce socle fondamental de la virilité. Et même s'il ne peut se permettre de manquer de réflexion, ou de négliger cette parole du Maître Suprême qu'est la parole de Dieu, l'accent sera mis sur le physique. Pierre Bovet, dans un livre très lu par les Aumôniers et les Chefs, et que Bouchet citera à maintes reprises, met l'accent sur cet aspect des choses en empruntant à l'écrivain franco-suisse Philippe Monnier le portrait de Berton, gaillard exerçant un ascendant puissant sur ses pairs, et qui devient un peu l'archétype du jeune entraîneur. Ainsi Berton n'a-t-il peur de rien, il n'a pas froid aux yeux ; il a les joues rouges et les oreilles écartées, qu'il fait bouger (c'est donc un boute-en-train) ; il en impose car il crache loin, comme les hommes ; il ne s'épate pas d'un rien ; il a la science des plantes (nouveau et jeune bon sauvage) ; il est grand, aussi, costaud (« *Un jour, chez Mermilliod, il a permis à Pictet de lui tâter ses biceps et ses cuisses. Pictet m'a dit que c'était dur comme à Fontanez, mais en plus gros* »<sup>371</sup>), a fort grand appétit (et raffole du pain : rusticité de bon aloi), il trafique un peu et commerce (petite touche de marginalité) ; mais il est franc, généreux, loyal, décidé, juste, il a le sens du commandement ; ce n'est pas un « classique », ou un « secondaire », enfin, mais un « moderne » issu du rang, un jeune de son temps avec qui on irait « jusqu'au bout du monde » (« *Quand il me passe le bras autour du cou et que nous allons ensemble sur la route, j'irais jusqu'au bout du monde, tant je suis bien.* »<sup>372</sup> Qualités positives, centrées sur l'affirmation surtout physique, pratique et relationnelle d'une jeune virilité qui fait dire à Bovet qu'au général britannique comme à l'écrivain folkloriste le garçon apparaît sous le même aspect.

Mais si sa norme autant que sa normalité est d'être actif, si, saisissant le trait, on va même l'accuser, permettre son épanouissement, attention, cependant, a déjà lancé Jacques Sevin :

---

<sup>369</sup> Ibid., p. 26.

<sup>370</sup> Abbé René Marot, *A toi, Scout !*, col. La Croix Potencée, Alsatia, 1938, p. 24.

<sup>371</sup> Philippe Monnier, *Le livre de Blaise* in Pierre Bovet, *Le Génie de Baden-Powell*, Éditions de la Maison des Scouts, Genève, 1922, p. 17.

<sup>372</sup> Ibid.

« Si vous ne développez que le corps, vous ferez un magnifique animal : c'est de l'élevage, non de l'éducation<sup>373</sup> ; et si vous prétendez ne vous adresser qu'à l'âme, les trois quarts du temps les garçons ne viendront pas à vous. Une éducation vraiment scientifique doit donc s'adresser à la fois à l'âme, à l'esprit et au corps. »<sup>374</sup>

Retenons donc l'approche globale, semble-t-il vouloir dire, mais gardons-nous de ne privilégier qu'un aspect : tout est question d'équilibre ou mieux, de rapport harmonieux, surtout dans le cadre néothomiste des deux substances.

Cela dit, représenter le garçon comme l'être actif en devenir est insuffisant pour le pédagogue. Si cela permet de cadrer le terrain d'action et d'éviter l'écueil fondamental : le pédagogisme scolaire (écueil que signale Jacques Sevin, en précisant bien que le Chef doit agir à la façon de Jésus-Christ, et non d'un universitaire), si cela jette donc les bases de la séduction qu'il va falloir exercer (car il s'agit bien de séduire le garçon ou, comme dit Baden-Powell, de « proposer un hameçon au goût du poisson »), on en reste encore à des généralités.

Plus précisément, la psychologie du garçon, qui est censée rendre compte de son point de vue, est conçue sous la forme (en vogue à l'époque où la psychanalyse est encore mal connue ou fort décriée) d'une psychologie d'instincts « nobles ».

Dès le second numéro de *Le Chef*, on fit appel, pour souligner ce point, à l'autorité des pionniers britanniques, en l'occurrence Vera Barclay, dont l'analyse dépasse le seul cadre du Louvetisme. Selon elle l'enfant « a hérité de la race une grande col. d'inclinations : tout garçon est en puissance soldat, marin, pompier, policier, espion, mécanicien de locomotive, explorateur, boutiquier, docteur, inventeur, fermier, ou prêtre. » Notons au passage que le garçon n'a pas, par « nature », la vocation de l'enseignement... « L'instinct d'être toutes ces choses ou l'une d'elles s'agite dans ses veines. »<sup>375</sup> Or cet instinct, né de la « race » ce qui signifie, dans le contexte de l'époque et l'acception du mot, qu'il est un effet de civilisation manifesté comme un trait spontané propre à l'humain, s'étaye sur des instincts plus fondamentaux. Pierre Bovet montre bien comment l'une des idées de Baden-Powell est précisément d'éduquer ces instincts de base que sont « l'instinct combatif » et « l'instinct social ».

Chez les Scouts de France, une telle représentation n'est pleinement développée que chez Pierre Bouchet, encore qu'énoncée de façon partielle. S'il reprend en effet de manière scrupuleuse l'analyse de Bovet en matière d'instinct agonal, il ne traite pas en revanche de l'instinct social : il suit en cela ses prédécesseurs qui ont tous amplement disserté sur l'institution de la Patrouille, mais plus pour en énoncer les fondements socio-culturels et les bienfaits que pour en justifier l'existence par un besoin inhérent au monde de la jeunesse. En outre, il introduit un nouvel instinct, l'instinct religieux, qu'il examine longuement, cherchant à démontrer son caractère « biologique » en se référant aux travaux des neurologues et psycho-pathologistes Nonakow et Mourgue. Pour lui, l'efficacité du Scoutisme repose sur ces deux piliers, exploités l'un par la promesse, qui lie le besoin du divin, transcendant le désir du don de soi, à un code d'honneur précis, et par le jeu, dont je reparlerai plus loin, qui met en œuvre l'instinct de compétition.

Il est sur ce point notable que chez Bovet la conception de l'instinct agonal s'accompagne d'une vision sociale de l'intervention du Scoutisme plus proche de Baden-

<sup>373</sup> On verra que, lorsque l'on voudra se démarquer du fascisme ou du nazisme, on reprendra, chez les S.d.F., cet argument.

<sup>374</sup> H.G. Elwes, cité par Jacques Sevin, *Le Scoutisme....*, op. cit., in Pierre Bouchet, *Le Scoutisme et l'individualité*, op. cit., p. 11.

<sup>375</sup> Vera C. Barclay, *Character-training in the Wolf-Cub pack*, publié dans la revue catholique de pédagogie *The Sower*, traduit par : *Le Louvetisme et la formation du caractère*, in *Le Chef*, avril 1923, n° 2, p. 21.

Powell ou plutôt de certains des Chefs britanniques non conformistes que de ce qu'en feront les Scouts de France. N'écrit-il pas en effet à propos de troupes d'adolescents unies et par le goût du combat et par le sens du groupe :

« *Quelques-unes de ces troupes d'adolescents, Platten viennoises ou gangs américains, donnent fort à faire à la police. Inutile de chercher à les dissoudre, mieux vaut tenter d'en tirer parti.* »<sup>376</sup>

On retrouve ici l'idée que le Scoutisme a la société tout entière comme champ d'action, et que les plus démunis ne sont pas les moins intéressants lorsqu'il s'agit de produire l'armature d'une société solide<sup>377</sup>. Mais le Scoutisme catholique en ses dirigeants

<sup>376</sup> Pierre Bovet, *Le génie de Baden-Powell*, op. cit., p. 22.

<sup>377</sup> On verra cependant, après la guerre, Michel Menu reprendre cette idée, et l'exploiter dans son ouvrage *Le C.P. et son gang*. Par ailleurs, comme d'autres associations, les S.d.F. s'intéressent de plus en plus à l'enfance délinquante après la Seconde Guerre mondiale.

Cela dit, il y aurait quelque injustice à ne pas ici citer le long poème du P. Sevin, *L'appel du gosse* publié sans indication de date dans une plaquette émanant du district de la Bièvre :

« -M'sieur, m'sieur, j'vous d'mande un' fois pardon.

« J'sais bien que j'suis qu'un p'tit garçon,

« Mais j'voudrai tant vous dire que qu'chose,

« C'est sérieux, faudrait que j'vous cause..

« -Z'avez l'air bon, z'avez l'air chic,

« Moi, j'suis qu'un gosse de la laïque,

« Pupill' eud' l'Assistanc' Publique ;

« Mon Père est mort, ma mèr' j'sais pas,

« Et j'ai pu personne ici-bas.

« -Un type qui va au cathéchiss,

« Malgré qu'son pèr' soye socialisse,

« M'raconte les bonis du vicaire.

« Paraîtrait que l'Sauveur Jésus

« Ya dit qu'les hommes étaient tous frères,

« qui d'vaient s'aider dans leurs misères,

« Et qui n'devaient pas s'tirer d'sus :

« Ben vrai, d'pis que j'suis sur la terre,

« Qu'on est tous frères, j'l'ai jamais vu.

« -Mais si c'est vrai c'qu'l'a dit l'bon Maître,

« Pourquoi vous voudriez pas l'être,

« Mon Frèr' ? Ca m'fait du bien, allez,

« D'en avoir un pou' m'consoler ;

« Qui sach'eum'dir'c'qui faut que j'fasse.

« Pour que j'pourrais gagner mon pain,

« Et qui m'aim'rait comme un frangin..

« J'voudrais pas d'venir une canaille,

« Mais j'ai personne pou'm'piloter..

« -Par là qu'c'est qui faut qu'on aille ?

« Le vie honnêt', c'est d'quel côté ?

« J'en sais rien, j'ai séché l'école ;

« Mais vous, vous avez d'l'instruction.

« Quand z'étiez pus p'tit, ma parole,

« Qu'on a dû vous mett'en pension ?

« Z'avez d'la chance d'êt' fils de riche.

« -Z'êtes pas rich' ? Non ? Z'êt's éduqué,

« Ca vaut 'cor mieux. Mais moi j'm'en fiche,

« Car faut pas longtemps me r'luquer

« Pour voir que j'suis ni l'un ni l'autre..

« Y'est vrai, est-c'pas, qu'c'est pas ma faute ?

« Et pis, savez, j'suis pas jaloux,

« Ya pas qu'l'argent qui compte au monde !

« Si j'voudrais êt' un typ' comme vous

« C'est pas pour que ma bours' soye ronde. »

Le gosse développe sur sa misère, puis en vient progressivement à rêver du scoutisme, des sorties, de l'amitié qui doit y régner, du Christ... Alors tout naturellement, il demande de l'aide...

« -Dans vos yeux j'vois des goutt's qui brillent

ne revendiqua, au moins dans les années vingt, que faiblement cette vision des choses. On comprendra pourquoi en se reportant à l'analyse des représentations de principe : sauf chez le P. Sevin où ce souci ne s'exprime encore que de façon timide, on ne trouve pas chez les dirigeants S.d.F. de l'époque une volonté établie de s'intéresser par priorité aux jeunes en difficulté. Question d'origine sociale et culturelle de ces Chefs et Aumôniers. Question de recherche, aussi, d'une *concordia ordinum* qui laissait en fait la part belle aux élites établies<sup>378</sup>.

Force est finalement de reconnaître la faiblesse de l'approche théorique initiale de l'enfance par les premiers penseurs du Scoutisme catholique. On se méfie des théories, c'est vrai, surtout depuis la crise moderniste. Et puis la psychologie ne fait-elle pas un peu peur? Pis : ne sent-elle pas le soufre ? Bref, on préféra longtemps s'en tenir à une vision émotionnelle voire affective de la jeunesse, en faisant accroire que 1) les garçons se rendraient au séduisant miroir qu'on leur tendait et que, comme Narcisse, ils finiraient par s'absorber dans leur reflet, la seule différence étant que le reflet fut soigneusement, quoique sincèrement sans doute, élaboré par des adultes ; et que 2) les Chefs se satisferaient d'une initiation au garçon exclusivement pragmatique.

### 3.1.2. Idéalisation du garçon

Un jour, en une sublime apparition, le Scout apparut... C'est Jacques, baron de Noirmont, qui tient la plume :

*« Dans un pays où tant d'œuvres de jeunesse étaient déjà florissantes et avaient longuement fait leurs preuves, qui possédait tant de patronages, de sociétés sportives, de cercles d'études, d'associations de toute nature, où prêtres et laïcs expérimentés se dépensaient avec un zèle admirable, qu'avait-on besoin de ce nouveau venu, avec ses habitudes étranges, son costume bizarre, ses noms d'animaux et son bâton ?*

*« Allait-on lui laisser bousculer, à ce sauvage qui prétendait courir les routes comme les bohémiens, coucher sous la tente et faire sa cuisine dans les bois, nos allées bien ratissées et nos plates-bandes bien alignées ?*

*« Mais, bientôt, l'heure ne fut plus aux tergiversations. Impérativement, l'intrus, sans se soucier des on-dit et des critiques, avec son bâton ferré, frappait à l'entrée de la maison et redoublait avec insistance ses coups. Un peu inquiet, on entrebâilla la porte.*

*« Un beau gaillard entra.*

*« Le corps bien pris dans la chemise kakie et la culotte courte qui laissait voir ses genoux nus, la figure encadrée d'un foulard de couleur vive, la tête coiffée d'un chapeau à larges bords, il avait fière allure. La franchise, la droiture se lisaient dans son regard clair, et quand il eut, de sa main gauche, serré les mains timidement tendues, on sentit que, dans cette étreinte, il y avait force, loyauté et sincérité.*

---

*« Quoi qu'vous pleurez ? Z'êtes pas un' fille !*

*« Z'êtes là tout drôle à m'regarder.*

*« Vous viendrez, hein ? Qu'est-c'z'attendez ?*

*« Ça s'ra perdu si vous r'tardez..*

*« Nous faut un chef, nous l'faut tout d'suite*

*« Dit' don oui, pisqu'on vous invite !*

*« -Comment c'est qu'vous dit's ? On verra ?*

*« (Découragé) Si c'est pas vous, qui c'est qu'ça s'ra ? »*

<sup>378</sup> D'ailleurs, ne fut-ce pas la conquête de celles-ci par le chanoine Cornette, les généraux de Maud'huy et de Salins et Edouard de Macédo qui assura le succès des S.d.F. au moins autant sinon plus que l'appétence naturelle des jeunes ? Sans doute ceux-ci se fussent-ils portés chez les E.d.F., si le scoutisme catholique avait échoué, du moins une partie d'entre eux, en fin de compte.

« On l'interrogea.

« Alors on s'aperçut que cet hérétique savait très bien son catéchisme, et qu'aux dix commandements il en avait même ajouté dix autres, qu'il pratiquait, comme les premiers, avec amour. Il appelait cela sa Loi, et, dans cette Loi, il n'était question que de foi en Dieu, de service du prochain, d'obéissance à ses parents et à ses chefs, de courtoisie et de pureté.

« Parce qu'il étouffait dans l'air confiné des cités, il avait dormi dehors et un peu de mousse, en brindilles légères, flottait dans l'or de sa chevelure ; de toute sa personne émanait une senteur fraîche de fleur sauvage, et ce qui tachait ses chaussures, ce n'était pas la boue noirâtre des villes, mais la bonne terre rapportée de sa course à travers la campagne.

« De sa poche, où il voisinait avec un bout de ficelle et un couteau suisse, il avait tiré un chapelet, et à ce chapelet se trouvait suspendue une médaille qu'il baisait pieusement, disant que c'était le Pape qui la lui avait donnée à Rome.

« Alors les yeux s'ouvrirent.

« Entre les murs de l'auberge d'Emmaüs, les disciples, naguère avaient reconnu le Maître : cette fois, c'étaient les Maîtres qui reconnaissaient le disciple. Et à ce disciple retrouvé, tendrement ils ouvrirent les bras.

« Sur son front incliné, paternellement, une main se posa pour le bénir, celle d'un Prince de l'Église de son pays, de l'Archevêque de Paris.

« Joyeux, l'enfant se leva.

« Jeté à tous les échos, appelant à lui ses frères innombrables, qui, déjà, accourraient de toutes parts, un grand cri jaillit de sa poitrine : 'Notre-Dame Montjoie l'<sup>379</sup> C'était en l'an du Seigneur 1920. Les Scouts de France commençaient à vivre. »<sup>380</sup>

Si j'ai longuement cité ce texte, c'est qu'il constitue à plus d'un titre un acte de naissance. Au premier degré, quoique de façon métaphorique, il rappelle les conditions de la naissance du Mouvement. Mais on voit bien que c'est secondaire. Jacques de Noirmont témoigne de manière lyrique de la naissance d'un nouveau type de garçon, remarquable immédiatement à cette absence de réserve, à cette transparence de l'âme que ne voile pas mais révèle le regard, à ce singulier mélange de puissance physique, d'une claire conscience de soi et de religiosité inattendue. Or ce type de garçon, qu'on ne s'y trompe pas, va bientôt s'épanouir en représentation graphique sous le crayon de Pierre Joubert, et entrer en littérature par la grâce d'un Scout encore étudiant en 1930 : Serge Dalens, ci-devant Yves de Verdilhac. Jacques de Noirmont annonce la naissance d'Eric Jansen, Prince de Swedenborg, le premier archétype du blond Scoutissime de la collection Signe de Piste. Cependant le texte du baron de Noirmont n'est pas une exception, tout au contraire : le problème serait plutôt de choisir parmi la masse des textes analogues ceux dont les nuances, ou la notoriété de leur auteur, enrichiraient le sujet.

En 1926, c'est précisément le père des Cadets, Paul Doncœur, qui transforme sa plume en pinceau :

« Faut-il (...) esquisser la silhouette ?

« Ce svelte jeune homme qui, après avoir salué le grand blessé votre ami, lui a cédé le portillon du métro, vous a paru si étrange au milieu du sans-gêne universel

<sup>379</sup> Le cri de ralliement évoqué ici ne devint officiel à la demande de l'évêque de Dijon que lors du rassemblement de 1925 (selon Paul Doncœur, *La reconstruction...*, op. cit., p. 6.).

<sup>380</sup> Jacques, Baron de Noirmont, *Le Scoutisme catholique français*, extrait du *Correspondant* du 10 juillet 1930, édité par la Librairie La Hutte, 1930, p. 7-8.

*que vous l'avez suivi du regard. Tout de suite, la race vous a frappé en ce garçon bien pris dans sa taille, net des pieds à la tête, et dont les forts genoux et les mains dorées par le soleil vous disent déjà la robuste audace (...). Au milieu de vos voisins renfrognés et bougons, entassés sur la plate-forme, et qui éclatent si d'aventure un cahot vous fait heurter leurs pieds sensibles et mal faits, ce garçon aux lèvres fraîches rayonne la joie et la santé. A Réaumur, un appel sur le quai et deux camarades l'ont rejoint (...). Mais quand vous allez les interroger, ils ont déjà disparu, et la tache de couleur qu'ils faisaient dans la voiture s'étant éteinte, la vulgarité de l'endroit vous semble plus accablante. »*

Et, ayant évoqué les ouvriers fatigués des « *laideurs de l'usine* », las des « *horreurs du taudis* » ; les « *petites femmes au visage mat et violacé de poudre* » ; les jeunes gens « *au parler gras et traînant des faubourgs* » que nous avons déjà rencontrés, Paul Doncœur conclut :

*« Si ce ne sont pas deux races qui s'affrontent, ce sont deux styles qui s'opposent ; en face du Petit Vieux dont une cigarette achève le masque d'ennui, c'est la fraîcheur, la joie et la force qui font éclater leur juvénile éducation. »<sup>381</sup>*

Svelte et courtoisie à l'égard de l'ancien combattant sur contrechamp de laxisme ; « *race* », belles proportions corporelles, propreté, hâle face à une humanité sombre et contrefaite : « *joie* », « *santé* » et « *lèvres fraîches* » (presque sensuelles) contre la « *vulgarité de l'endroit* » : choc de deux styles, en effet, soigneusement caricaturés l'un et l'autre, symbolisant l'un et l'autre deux mondes antagonistes. Paul Doncœur n'a pas voulu parler de l'affrontement de deux races, et pourtant la formule est présente, même négative. Il rôde autour de tout cela d'inquiétants fantasmes. Or, on peut d'ores et déjà le dire, ceux-ci ne seront jamais tout à fait dissipés. Au contraire, même, aura-t-on tendance à en jouer de plus en plus sans rejeter pour autant, on le verra, une démarche plus rigoureuse. Il faudra de plus en plus chercher dans le domaine des représentations esthétiques, qu'elles soient littéraires, graphiques ou théoriques, l'expression d'objectifs ou d'inclinations qu'il était devenu dangereux dans les années trente de manifester ouvertement. Le reflet proposé aux garçons pour qu'ils s'y mirent sera de plus en plus riche, complexe, ombré. Ses apparitions seront de plus en plus nombreuses, et l'on ne peut s'étonner que son pouvoir de séduction ait crû à l'instar de son pouvoir déceptif, car à trop faire miroiter l'idéal on finit par dévitaliser le réel.

Il arrive même parfois que le lyrisme sentimental de l'« appel au gosse », pour paraphraser Jacques Sevin, prenne des accents mal maîtrisés :

*« Scout de France,  
C'est pour toi que j'écris ces pages.  
Je te connais : près de toi, avec toi, j'ai vécu des heures très douces, inoubliables. Les forêts d'Eu, les crêtes des Vosges, les rivages de la Manche, les plaines de Flandre, Chamarande, enfin, et tant d'autres lieux nous avons vu passer ; leur solitude ont retenti de nos chants et de nos prières ; elles ont été le témoin de nos causeries ; et parce que je te connais, je t'aime : j'aime ton âme éprise de beauté, de dévouement et d'héroïsme, ton âme de chrétien qui croit, qui espère et qui t'aime, ton âme de chevalier qui vibre au souffle de l'Esprit Divin et qui rêve de servir la France et Dieu.  
J'ai vécu beaucoup parmi les jeunes : je les ai tous aimés, mais ton âme à toi m'a séduit ».<sup>382</sup>*

<sup>381</sup> R.P. Paul Doncœur, s.j., *La reconstruction spirituelle du Pays : les Scouts de France*, Éditions La Hutte, 1926, p. 10.

<sup>382</sup> R.P. Léon Derville, s.j., *Va ! Scout de France, Eclaireur de Dieu*, Spes 1928, p. 13

Amour de l'âme, bien sûr, qu'exacerbe sans doute la lointaine Madagascar d'où, ce 3 novembre 1926, « *en la fête de Saint Stanislas Kostka* », Léon Derville, jésuite missionnaire chez les Betsiléos de Madagascar, rédige cette vibrante introduction, mise en condition aux dix « veillées » nécessaires à l'apologie de la mission coloniale « *sans littérature, sans phrases : avons-nous besoin de cela entre nous, et le Scout missionnaire a-t-il le temps de remettre une seconde fois sa parole sur le métier ?* »<sup>383</sup> Et sans doute encore est-ce l'éloignement sous le tropique austral qui inspire à l'auteur sa vision, consciencieusement rapportée :

« *Le feu ! Une lampe de fortune au verre cassé, à la mèche fumante. La veillée ! La veillée... seul ! Où sont donc les joyeux petits frères au rire frais et jeune, à l'ardeur endiablée ?*

« *Isolé ! Scout isolé ! Chante seul la 'berceuse des Scouts au bois dormant' et que l'écho des montagnes te donne l'illusion cruelle d'avoir autour de toi les patrouilles... absentes...*

« *Mais non, non, ce n'est pas un rêve. Voici que je vous vois, accroupis en rond comme autrefois, les genoux nus tressant autour de moi dans la nuit noire comme une couronne blanche, vos yeux cherchant mes yeux, votre cœur battant à l'unisson du mien. O mes Scouts, mes Scouts, vous, les Vaillants Compagnons de Saint-Michel, Troupe de l'Élan Fougueux, Patrouilles du Maréchal Lyautey (...) vous m'écoutez.*

« *Oui, écoute, petit frère, les paroles de la Veillée.* »<sup>384</sup>

L'appréciation en ces domaines est absolument subjective, mais mon sentiment est que le climat de Fianarantsoa devait être malsain et que quelque chose en passa dans la prose du P. Derville. N'est-il pas en effet un peu malsain, et ce pour des motifs éducatifs, de jouer ainsi avec des souvenirs rappelés sur le mode le plus émotionnel ?

Ce jeu avec les émotions adolescentes, cet ancien Aumônier scout ne fut pas seul à le mener. Le chanoine Cornette lui-même, quoique dans un registre beaucoup moins intimiste et beaucoup plus césarien, glorifiera à usage du garçon sa propre image, mêlant physique et mystique :

« *Dans ce corps robuste et vigoureux, servi par des sens justes, prompts et avisés, la pureté, don de Notre-Dame, l'obéissance, don du Christ, modèlent une âme propre à recevoir toutes les grâces du Saint-Esprit : Force, Conseil, Sagesse, Prudence, Piété, Enthousiasme, Charité. Toute la vie, divine et magnifique, germe et grandit comme l'arbre des cieux !*

« *Serviteur du bien, missionnaire du vrai, admirateur du beau, notre garçon va par le monde tout petit, tout enfant, tout humble, parce qu'il ne veut être qu'un serviteur... mais précisément parce qu'il ne veut être qu'un serviteur, grand, puissant, audacieux jusqu'à entreprendre de faire crouler l'empire du mal.*

« *Temple du Saint-Esprit, Chevalier du Christ par Notre-Dame, Fils de l'homme par nature, Fils de Dieu par adoption, le voilà propre à sauver sa Patrie, à sauver ses Frères, réalisant son Rédempteur, dans sa mission la plus moderne, comme chacun des chrétiens doit tendre à la réaliser en soi (le Scout est fait pour servir et sauver son prochain).*

« *Voilà notre garçon !*

---

<sup>383</sup> Ibid. p. 79

<sup>384</sup> Ibid., p. 14

« *Beauté humaine dans la splendeur divine, race nouvelle qui a surgi pour conquérir le monde redevenu païen.* »<sup>385</sup>

Quelle description, quels qualificatifs, quel programme ! N'y a-t-il pas en effet de quoi se laisser griser ? Beaucoup, la majorité des jeunes, sans doute même, y cédèrent. En vérité, et Henri Van Effenterre tout comme de vieux Scouts qui connurent les années vingt et trente le confirmèrent, le Scoutisme catholique ne devait pas seulement son attrait à des activités offrant ni plus ni moins que les autres associations l'opportunité d'aller camper. L'attraction qu'il exerça tint aussi à la représentation, fleuretant avec la démesure, que l'on élaborait à usage du garçon, et dans laquelle on se reconnaissait en effet. Du reste, une fois écartés la pompe d'un style daté, ses fioritures, ses sonneries, sonnailles et autres ronflements lyriques, on peut se demander, en observant le portrait qui demeure, s'il ne correspondit pas très souvent à la réalité au moins apparente. Un Guy de Larigaudie, ce « *Routier de légende* », ce précurseur des grands rallies automobiles, écrivain de l'enfance qui alla très lucidement mourir sur les champs de bataille en 1940, devait être de ceux à croire en son image...



La traduction amplificatrice de l'être par le paraître exaspère aujourd'hui certains dirigeants Scouts de France qui ont connu la période charnière des années cinquante. Et de fait, cela a peut-être tendance à sembler vain à un moment où l'individualisme triomphant<sup>386</sup>, la manifestation de son appartenance à un groupe et la symbolisation de l'identité ne passent plus tout à fait par les mêmes repères. A-t-on pour autant raison de dire que l'on privilégie davantage, de nos jours, l'être sans le paraître ?

Quoi qu'il en soit, l'élaboration d'une représentation idéale du garçon, qui spécifiait quand même des attitudes, des comportements, un « style »<sup>387</sup> bien particuliers, peut être

<sup>385</sup> Chanoine Antoine Cornette, *Pour refaire la santé d'une race, ou quinze ans de Scoutisme catholique*, in *Le Chef*, mars 1936, n° 131, pp. 152-153.

<sup>386</sup> C'est en tout cas un lieu commun de la sociologie triviale.

<sup>387</sup> « Style », mot fort à la mode dans les années trente et quarante.



rattachée à l'univers mental que l'on a déjà abordé, où connaître c'est situer et se connaître, c'est se situer, dans le droit fil d'une conception néo-médiévale. Cela implique nécessairement une « lisibilité » de l'être qui va des petits détails manifestant l'Ordre (éléments de l'uniforme), jusqu'à la beauté physique, signe de santé juvénile et de force, preuve de la réussite de l'œuvre formatrice, manifestation qu'une « race régénérée » est en marche, témoignage spontané, aussi, du fait que l'on s'identifie, jeune, à l'image, aux images, aux modèles et autres traits représentatifs qui ont été proposés. Se couler le plus parfaitement au moule est une acte d'adhésion, l'expression d'une promesse tenue le mieux possible. Que cela heurte les esprits contemporains pour lesquels il faut tenter de partir du garçon pour le porter à un plein épanouissement de lui-même au lieu de le tirer par un modèle pré-établi mesure le déplacement qui s'est opéré.

Jusqu'ici, je n'ai évoqué des représentations que le versant « littéraire » regroupant quelques exemples de ce qui a pu être écrit sur le sujet. Or l'arrivée au journal *Le Scout de France* du dessinateur Pierre Joubert va y ajouter un versant graphique dont on peut penser qu'il a amplifié de façon très sensible leur impact.

La biographie de Pierre Joubert au moment où il entame une longue carrière au journal est des plus exemplaires, et l'on peut, en s'appuyant sur divers recoupements, avancer l'hypothèse qu'il représente assez bien le Scout parisien moyen<sup>388</sup>. Né en 1910 rue Saint-André des Arts, Joubert est issu d'une petite bourgeoisie artisanale et commerçante que l'on assimile alors, dans le flou du terme, aux classes populaires. Son arrière grand-père maternel était gardien à la Bibliothèque nationale, ce qui lui permit de faire entrer sa fille au vestiaire de cette honorable institution. Cette fille épousa un installateur en imprimerie, employé des fonderies Derrier, qui voyagea beaucoup à l'étranger dans le cadre de son travail. La mère de Pierre s'orienta vers la pharmacie et devint herboriste. De ce côté là, aisance moyenne mais une notable ouverture d'esprit. Du côté paternel, c'est semble-t-il moins brillant. Arrière grand-père fils naturel, grand-père ouvrier agricole. Quant au père, il est préparateur en pharmacie, ce qui facilite les rapports avec une herboriste...

Pierre a quatre ans lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Presque aussitôt il est envoyé à Dieppe chez un oncle cordonnier. Forte personnalité que cet oncle qui, après avoir mangé la fortune héritée de ses parents, s'est fait marchand de frites avant de faire son tour de France de cordonnier. Très anticlérical et d'obédience radicale-socialiste, il a fait de son échoppe un mini-club politique où l'on débat ardemment des grandes questions de l'heure

Pierre, quant à lui, fréquente le collège Jean Angot où il fait ses débuts dans la carrière scolaire. Débuts qui lui laissèrent moins de souvenirs que les virées avec les gosses du port et les tirades de l'oncle.

La guerre finie, Pierre rentre à Paris et du même coup à l'école paroissiale Saint-Séverin, où il obtient son certificat d'études en 1922. Là encore, il conserve plus le souvenir des sorties et des jeux avec les copains dans les maisons en ruine sur lesquelles s'élèvera le lycée Fénelon que des cours de l'école de la rue Gît-le-Cœur, à l'exception de ceux de M. Vaucresson, le directeur qui assure aussi l'enseignement de l'Histoire de France et qui éveille chez le jeune Pierre un intérêt certain. Entré l'année suivante au cours primaire supérieur de l'École Saint-Sulpice, il obtient son brevet en 1924.

Au vu de ses résultats, il n'est pas question de poursuivre. D'ailleurs, il est depuis toujours passionné par le dessin. Après quelques hésitations, ses parents acceptent de l'inscrire à l'École des Arts appliqués, rue Dupetit-Thouars près du Carreau du Temple, où il

---

<sup>388</sup> Rappelons une fois encore que la Province d'Île-de-France est de très loin la plus puissante en effectifs, en cadres et... en notabilités.

se spécialise bientôt dans le dessin de publicité. Rien ne le prédispose alors à devenir Scout, d'autant que ses « collègues » ont déjà de la chose des idées très... arrêtées.

C'est d'ailleurs en voulant vérifier pour ceux-ci une vérité si bien exprimée par l'aphorisme maoïste : « *Pour connaître le Tigre il faut entrer dans sa tanière* », qu'il convainc un des rares élèves, « Petit-Beurre », à être lui-même « boy-Scout » comme on dit alors, et qu'il l'accompagne une première fois le 12 novembre 1924 à une réunion de la Troupe Charles de Foucauld, local sis rue de Grenelle, District de Paris-Centre. Le premier contact renforce ses préjugés : la réunion est d'un ennui mortel, mais poussant le souci d'information fort loin, le jeune Pierre participe à une sortie, et là... c'est l'enthousiasme. Comme quoi la tanière du tigre a parfois des attraits.

1925 : promesse ; 1926 : Pierre est C.P. (il ne perd pas de temps. Il a, il est vrai, seize ans) ; 1927 : il fait le camp-école de Chamarande. Date importante, car il y rencontre Paul Coze, figure mythique qui, entre autres responsabilités, assure (vaille que vaille) les illustrations (maigres) du Scout de France. Coze remarque le talent naissant du jeune Joubert qui, à partir de cette date, signera quelques planches. Par ailleurs, ayant terminé son cycle de formation aux A.A., il entre à *L'Illustration* où il peut rêver, entre deux tâches subalternes, de se hisser au niveau des « Grands » : Marty ou René Vincent qui signent de somptueuses publicités très marquées par la stylisation qui annonce déjà les années trente.

1928, Joubert est Assistant Chef de Troupe et l'année suivante, il participera au Jamboree de Birkenhead. La crise éclate, mais Joubert poursuit sa route, au sens propre et figuré, car il est entré en 1928 au Clan Péguy, alors très actif, et a fait la connaissance de Léon Chancerel, l'initiateur et le directeur des Comédiens-Routiers, disciples de Jacques Copeau. Pour lui il dessinera des maquettes de costumes, et son esthétique sera très marquée par la volonté du dépouillement et l'expressionnisme que Chancerel n'a aucune peine à faire prévaloir auprès de ses élèves.

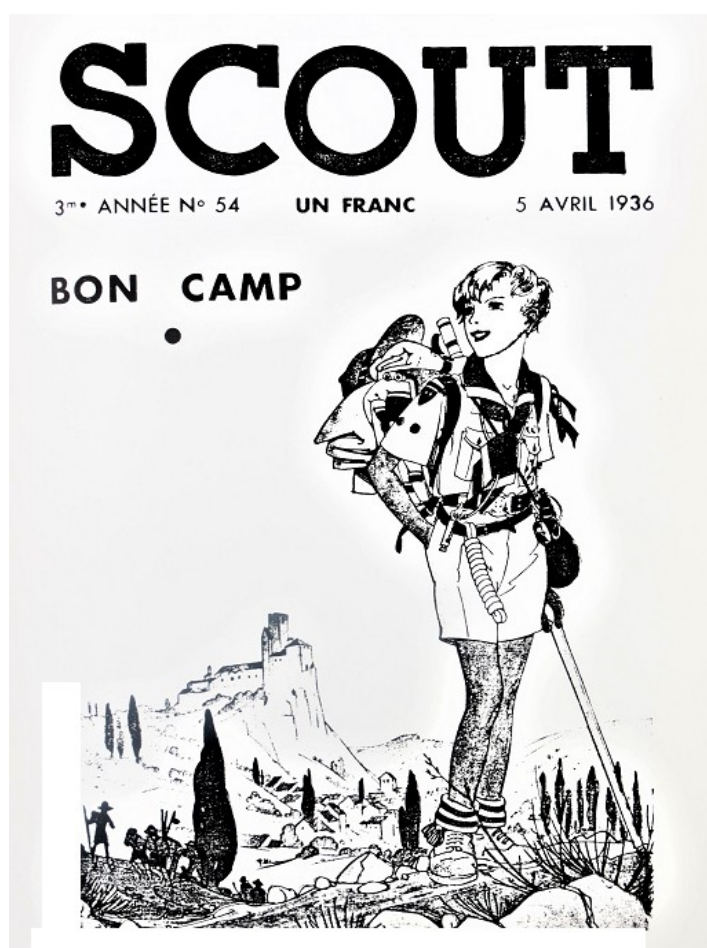
De retour du service militaire, Pierre Joubert quittera *L'Illustration*. La revue *Le Scout de France* s'est séparée depuis peu de son éditeur-imprimeur, Alexis Rédier, et cherche à voler de ses propres ailes. Joubert, qui avait déjà un pied dans la place, est engagé comme imagier, avant de devenir commissaire détaché à la branche Scoute. Il restera le principal illustrateur S.d.F. jusque dans les années cinquante. C'est dire s'il a une bonne connaissance du Mouvement en général et du Q.G. en particulier, où il côtoie tous les dirigeants de l'époque, Salins et Lafont, Cornette et Forestier, L'hospital et Gasnier, Coze et Blanchon, Goutet, Delsuc, La Porte du Theil, etc. Mais il ne se contentera pas d'être un témoin. Il poursuit son action sur le terrain, noue de nouvelles amitiés et participe à quelques aventures qui sont, pour mon propos, de première importance. Mais n'anticipons pas.

Ce petit détour par la vie du jeune Joubert d'alors n'a eu qu'un seul but : convaincre de sa parfaite « orthodoxie », au moins en tant qu'illustrateur. C'est que sa tâche est importante. Il est le porte-pinceau officiel du Mouvement...

On a déjà croisé, au détour des pages précédentes, quelques-unes de ses « couvertures » du *Scout* nouvelle manière, sorti de la grisaille rébarbative en grande partie grâce à lui. Peut-être faudrait-il à présent s'arrêter un peu sur l'une d'elle, celle d'avril 1936 par exemple, puisqu'elle représente tout à fait le Scout idéal tel que Doncœur, Cornette, Noirmont et tant d'autres l'ont dépeint. Ici le trait est net, parfaitement maîtrisé. L'enfant au premier plan est blond, bouclé. Lors du premier entretien que j'eus avec lui en février 1980, Joubert dira des types d'enfants qu'il dessine qu'« *ils ont l'air de gosses de riches mal élevés* ». Celui-ci, s'il fait gosse de riche, a certainement reçu une fort bonne

éducation. Rien n'évoque d'ailleurs le robuste baroudeur. Les lèvres trop sombres et trop dessinées, le visage d'un ovale trop parfait, l'inclinaison de la tête, le dégagement du cou donne au garçon un air gracile, un peu mièvre peut-être, qui répond au maniérisme paradoxal (parce que visant au dépouillement) de l'époque et à l'effort d'idéalisation.

Car Joubert n'hésite pas à reconnaître qu'il veut dessiner beau et idéal. Aussi y a-t-il une étroite correspondance entre le portrait conceptuel et le portrait graphique du garçon : l'expression du visage, sereine, exprime un bonheur rêveur, ou peut-être contemplatif car les yeux fixent le ciel, et, en une prière muette, cherchent peut-être Dieu. Pourrait-on douter, malgré une grâce quelque peu féminine et sensuelle, de la pureté du sujet, et de sa faculté d'obéir à son Chef de Troupe, qualités glorifiées par le chanoine Cornette ?



Mais observons-le mieux, ce garçon : ce n'est pas un simple patrouillard, c'est un C.P., un jeune C.P. de quatorze ans, comme l'indiquent les étoiles d'ancienneté, et même un C.P. d'Île-de-France, comme on peut le supposer aux trois lys du blason provincial d'épaule (que l'on soupçonne). Or ce C.P. angélique et enthousiaste, qui arbore fièrement tous les attributs de sa fonction (sur lesquels Joubert insiste un peu : il y a du baroque maîtrisé, chez lui qui aime manifestement beaucoup, comme on le verra encore, écussons, blasons, décorations, ceinturons, foulards, cordelières, au point qu'il a toujours tendance à en rajouter), ce C.P. angélique et enthousiaste, donc, n'est-il pas plus haut, devant, et ne semble-t-il pas voir plus loin tandis que ses patrouillards s'échinent à hisser la charrette, cet indispensable et pesant instrument de camp sur un impossible (voire improbable) chemin ? Jeune perfection promise à un grand avenir chrétien, il est le pendant symbolique moderne

de l'antique gardien qui, en arrière-plan, surplombe un paisible village, château-fort qui est aux habitants du lieu, symboliquement, ce que cette représentation du Chef est aux Scouts de sa Patrouille... Tout y est !

L'enquête la plus approfondie (et de toute façon impossible) ne rendra jamais compte de ce qu'éprouvèrent les lecteurs de la revue le 6 avril 1936, en la recevant. S'arrêtèrent-ils seulement à cette couverture qui variait un thème déjà fort bien connu ? Comment savoir ? Reste le dessin. Lui témoigne de l'intention, même implicite. Mais avec l'arrivée de ce jeune talent, il témoigne aussi de l'ouverture d'un champ d'action autrement plus vaste et puissant que le simple écrit. Car à présent, le « reflet » proposé aux jeunes membres du Mouvement n'est plus seulement un reflet à construire à partir de mots : la représentation que l'écrit implique est, d'une certaine manière, médiata ; elle réclame de la part du lecteur une transcription, elle laisse une part de jeu que ne permet pas la représentation graphique. Grâce au dessin, c'est une distance, même minime, de la part du « récepteur » qui s'abolit. Avec une telle représentation, à ce degré de qualité, les moyens d'une forte emprise s'accroissent : ils agissent sur une information plus complète de l'imaginaire. Encore n'est-ce là qu'un des aspects, et pas le plus important, d'un problème autrement plus vaste, que l'on ne va pas tarder à aborder de front.

Quoi qu'il en soit, on a pu remarquer à travers des exemples choisis que le processus d'idéalisation semble avoir joué un rôle beaucoup plus important dans l'élaboration de la représentation du et des garçons qu'une démarche plus théorique permettant de le mieux connaître, dans la mesure où le Mouvement paraît s'être contenté, au moins dans ses débuts, d'une démarcation des conceptions britanniques en matière de psychologie de l'enfant.

En réalité, avec le temps, on va s'attacher à mieux comprendre comment fonctionnent non seulement le garçon, mais les garçons. Est-ce à dire qu'à terme réflexion théorique et idéalisation « tactique » (davantage liée à une connaissance pragmatique) vont se heurter ? Tout au contraire : la réflexion menée va permettre d'affiner les modèles proposés, de les intégrer aussi dans de véritables *scenari* et d'épanouir une pédagogie du « fictionnel » qui va de très loin dépasser la pédagogie du jeu chère à Baden-Powell. Du coup, les ambitions pédagogiques vont changer d'ampleur.

### 3.1.3. Deux approches plus approfondies de la psychologie du garçon

Pierre Delsuc est incontestablement celui qui, par la publication de son livre de pédagogie, *Plein Jeu*, marquera le plus nettement le tournant des années trente.

Il était né à Paris, en 1902 ; son père, Jean-Baptiste Delsuc, était ingénieur. Après des études sans histoires, il entra à la Faculté de Droit (chemin que suivirent de nombreux dirigeants Scouts de l'époque) et devint avocat à la Cour d'Appel de Paris en 1929.

Sa carrière Scoute, il la doit à Marc Sangnier<sup>389</sup> qui l'introduisit au Q.G. en 1921. Il devint aussitôt Chef de Troupe à Saint-Étienne du Mont, mais n'y resta pas. Manquait-il, à cette date, de la formation nécessaire ? En tout cas, parallèlement à ses études de droit, il parfait celle-ci, obtient la badge de bois, et devient le second assistant du P. Sevin à Chamarande. Les deux hommes conçurent l'un pour l'autre une profonde estime qui ne se démentira pas. Lorsque Sevin dut se retirer, Delsuc prit sa succession et se considéra comme son héritier. Entre temps, il avait pris la direction de la V<sup>e</sup> Paris, une des

---

<sup>389</sup> Témoignage de son fils Benoît dans le *Bulletin des Amis du Signe de Piste*, ronéotypé, automne 1986.

prestigieuses Troupes de Saint-Honoré d'Eylau, en 1925. Trois ans plus tard, il devenait Chef de Groupe toujours à la V<sup>e</sup>, Commissaire du District Paris-Ouest, Commissaire-adjoint de la Province d'Île-de-France (l'un des collègues du général de la Porte du Theil) et enfin Commissaire national-adjoint de la branche Scoutisme en 1934 puis Assistant du Chef-Scout Lafont en 1938.

Charles Celier qui, la même année, devenait Assistant du Commissaire national Scoutisme (Michel Blanchon), et qui avait rencontré Pierre Delsuc à l'École des Officiers de Réserve de Saint-Cyr, se souvient d'un homme « *trop juridique et militaire* », non exempt d'une certaine raideur, ne laissant « *pas assez à l'initiative, à l'épanouissement, aux erreurs.* »<sup>390</sup> Le jugement paraît trop sévère, d'abord parce que Charles Celier dénonce là ce qui dut être largement un trait d'époque, partagé en cela par beaucoup. En outre, dans ses écrits « théoriques », Pierre Delsuc sut faire preuve d'une grande attention envers les garçons et, comme on va le voir, d'une grande perspicacité. De plus, il n'hésitera pas à faire son autocritique lorsqu'il le jugera nécessaire. Enfin, le romancier qu'il fut (il écrivit le premier roman Scout de France : *La rude nuit de Kervizel*, qui fut couronné par l'Académie Française) ne montre rien de la rigidité de l'homme que connut Charles Celier. Peut-être, enfin, fut-ce la sensibilité politique de Pierre Delsuc qui froissa les options libérales du Conseiller d'État qu'agaçait aussi la « réunionite » du Commissaire de District. Nul doute en tout cas qu'entre les deux hommes il y eut des frictions.

S'il faut donc prêter à Pierre Delsuc une personnalité très accusée, on est d'autant plus surpris de la subtilité avec laquelle ce juriste sans formation psychologique particulière va analyser le garçon dans *Plein jeu*.

Son point de départ est d'une orthodoxie badenpowellienne sans faille :

« *Nous noterons que le Scoutisme ne peut imposer sa méthode au garçon qu'en se l'attachant étroitement. Dans ce but, il satisfait ses aspirations intimes en identifiant sa propre organisation avec un cadre idéal intérieurement souhaité par le garçon. De la sorte, il fait passer dans la réalité tangible la vie secrète jusqu'alors purement imaginaire.* »<sup>391</sup>

Bref, Delsuc reprend l'idée du général britannique qu'il faut tendre un hameçon au goût du poisson. Mais, ne se contentant pas de cette intuition, il va au contraire essayer de comprendre pourquoi l'enfant va être sensible à telle ou telle proposition. Il y a, selon lui, une très importante partie à jouer de la part de l'éducateur dont le projet est clairement énoncé :

« *Le moyen de gagner sûrement cette partie mouvementée consistera à s'emparer sans coup férir de ce cercle intime du garçon où il se réfugie si volontiers. Comment procéder ? (...) Proposons lui un cadre de vie qui lui plaise tellement qu'il l'identifie à sa vie secrète. Du coup la source de ses enthousiasmes sera à notre disposition.* »<sup>392</sup>

S'il y avait quelque naïve hypocrisie ou de la fausse conviction de la part des Aumôniers et des chefs S.d.F. des années vingt à se rallier au système britannique de la coéducation qui n'entraîne pas dans les traditions nationales tout en étant incompatibles avec un projet et des représentations aussi élaborés que ceux des S.d.F., au moins celles-ci, dans cette déclaration d'intention de Delsuc, sont-elles totalement balayées ! A la volonté initiale de former **tout** le garçon, c'est-à-dire de ne rien négliger de l'aspect physique ou de l'aspect

<sup>390</sup> Entretien de février 1986.

<sup>391</sup> Pierre Delsuc, *Plein Jeu*, Édition de l'Association des Scouts de France-Alexis Rédiér, 1930, p. 24.

<sup>392</sup> Ibid., pp. 36-37.

spirituel, va se substituer progressivement l'aspiration à l'imprégnation **totale** du garçon par le Scoutisme. La nuance est de taille, et réclamera non un changement, mais une diversification et une complication de la pédagogie...

Or pour bien la concevoir, il faut approfondir ces « *aspirations intimes* » du garçon, que celui-ci ne dévoile pas « *parce qu'une trop forte disproportion existe entre celles-ci et les satisfactions que peut lui donner le monde qui l'environne (...). Il oscille entre deux ordres de grandeur totalement différents. Ses désirs sont trop souvent chose folle qui ne s'accommodent pas d'un niveau odieusement raisonnable à son gré. Il craint de les extérioriser car ils font scandale.*

« *Convaincu de l'inutilité de toute tentative destinée à satisfaire des aspirations d'une autre nature que celle du monde où il vit, il les renferme en lui-même et n'a plus d'espoir qu'en un monde nouveau qu'il organisera à sa taille, pour leur trouver des débouchés, comme le prisonnier dans son cachot, privé de tout contact avec l'extérieur, s'évade en esprit et se promène en liberté dans les délicieux jardins du rêve.* »<sup>393</sup>

Delsuc avait-il lu Freud ? Impossible de le savoir. Néanmoins le parallèle entre la formulation de ce qui doit avoir été maintes fois expérimenté sur le terrain et les théories métapsychologiques du médecin viennois est assez frappant. Que dit en effet Pierre Delsuc ? Que le garçon est aussi un être de désirs. Que ces désirs, lorsqu'ils se manifestent, heurtent de front les codes adultes et « *font scandale* ». Qu'en conséquence le garçon dérive ses désirs d'une réalisation effective et les satisfait en fantasmes, « *comme le prisonnier dans son cachot* » :

« *En sus de désirs et d'appétits exigeants, poursuit Delsuc, le garçon possède (...) une imagination pleine de ressource. (...) C'est elle qui fournit les matériaux nécessaires à la construction de cet univers si commode puisque débarrassé des contingences des grandes personnes.* »<sup>394</sup>

C'est ainsi qu'apparaîtront divers récits, autant « *merveilleux* » qu'intimes... « *Chacun d'eux constitue un ensemble de circonstances où le héros s'affirme dans l'attitude la plus avantageuse.* »<sup>395</sup> Or quelle définition Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis donne-t-il du fantasme ? :

« *Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient.* »<sup>396</sup>

Quoi qu'on en pense, force est de constater la modernité et la profondeur de l'intuition de Pierre Delsuc qui conclura cette partie de son livre, secondaire par son volume mais très dense et en fait capitale, par cette remarque éclairante :

« *S'il lui demeure totalement étranger, on peut craindre que le garçon n'accorde à son Chef qu'une indifférence polie (Dieu veuille qu'elle soit toujours polie !). Si cette action du Chef contrecarre notamment son besoin d'expansion, de liberté, d'épanouissement du moi, le garçon retournera à son monde personnel où tout est beaucoup plus commode.* »<sup>397</sup>

---

<sup>393</sup> Ibid., pp. 30-31.

<sup>394</sup> Ibid., p. 31.

<sup>395</sup> Ibid., p. 33.

<sup>396</sup> Jean Laplanche et Jean-Baptiste Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Presses Universitaires de France, 1967, p. 152.

<sup>397</sup> Pierre Delsuc, op. cit., p. 36.

D'où un retour, en apparence, à une démarche typiquement badenpowellienne : le Scoutmestre est là pour susciter et encadrer l'autoéducation des jeunes, c'est-à-dire pour satisfaire leur besoin d'expansion, d'épanouissement, de liberté. En fait, sans la nier, on la dépassera en une démarche particulièrement retorse.

A côté de l'analyse de Pierre Delsuc, celle du jésuite Jean Rimaud, si elle est très approfondie, apparaît moins pénétrante. En fait, elle ne poursuit pas les mêmes objectifs ni ne s'intéresse aux mêmes domaines : pour emprunter une fois encore au vocabulaire métapsychologique<sup>398</sup>, Delsuc analyse le garçon d'un point de vue dynamique, tandis que le P. Rimaud observe plutôt le phénomène de la maturation psychologique. Dans *Le Chef*, il produira de janvier 1933 à juin 1934, sur une cinquantaine de pages, une longue étude à des fins pratiques : *Notes sur la direction des adolescents* qu'il résumera dans *Le Scout ou l'adolescent* (*Études* de janvier 1939, t. 238 p. 74 et sq.) et *L'âge Scout*, qui en est la simple reproduction, paru dans *Le Chef* n° 159.

Sa réflexion embrasse, en fait, l'ensemble des processus psychophysiologiques qui travaillent le garçon de douze-treize ans à dix-sept/dix-huit ans, et son but est de les faire comprendre aux Chefs qui ne réagissaient pas toujours au mieux devant des comportements singuliers, faute d'information. De telle sorte que, moins aiguë que celle de Delsuc, cette réflexion est aussi plus large, ce qui fait apparaître, avec le recul, les deux démarches comme tout à fait complémentaires.

Selon le P. Rimaud, qui n'hésite pas à parler d'adolescent, la caractéristique de cet âge de passage entre l'enfance et l'âge adulte est l'existence d'une crise « *entre deux équilibres* ». Crise d'instabilité, par conséquent : instabilité physiologique, née d'une forte croissance ; instabilité psychologique, issue d'un tiraillement entre des aspirations contraires manifestées par l'« *effervescence du sentiment où l'on découvre sans cesse des amis et des ennemis ; c'est l'âge où les groupes, jalousement fermés, se font, se défont et se refont, celui des brouilles et des réconciliations qui se croient définitives.* »<sup>399</sup> ; instabilité de la conscience enfin, c'est-à-dire du jugement. L'instabilité de la volonté s'affirme comme une résultante des trois précédentes, ce qui rend l'adolescent mobile.

Le deuxième trait qui caractérise cet âge est « *l'affirmation de la personnalité* » : « *l'adolescent s'affirme en s'opposant* », écrit Rimaud, reprenant un aphorisme célèbre. D'où l'indépendance du garçon, qui a de lourdes conséquences dans le fonctionnement de la Troupe ; son amour-propre chatouilleux qui mène à cette remarque, confortant une précédente analyse du poids de l'observation psychologique : « *pour être, l'adolescent doit paraître.* »<sup>400</sup> Son « *sens de l'honneur* », sa « *générosité* » propre vont tout à fait dans le même sens.

Troisième grand trait : le « *besoin d'aimer* », non réductible à « *l'appétit sexuel naissant* », considéré malgré tout comme « *un fait central* »<sup>401</sup>.

<sup>398</sup> Le choix de ce terme n'est pas une coquetterie. Freud avait souhaité qu'il remplaçât le mot psychanalyse dès lors que, ne parlant plus du domaine pratique relevant de la **technique** psychanalytique, on passait au plan théorique.

<sup>399</sup> R.P. Jean Rimaud, *Notes sur la direction des adolescents ; II - Les conditions psychologiques : ce qu'est un adolescent*, in *Le Chef*, mars 1933, n° 101, p. 219.

<sup>400</sup> Si cette observation, que tout éducateur peut en effet vérifier, était fondée en théorie, on comprendrait mieux pourquoi les périodes particulièrement ostentatoires et riches en symbolisation, chargées de rendre l'être manifeste dans le paraître, le Moyen Âge notamment, exercent une profonde séduction sur cet âge (à preuve le grand succès des néo-barbares Conan ou Mad Max au tournant des années soixante-dix et quatre-vingts).

<sup>401</sup> Jean Rimaud est un des tout premiers Aumôniers à avoir appelé un chat un chat. Là où d'ordinaire on ne parle que de mauvaises influences, mauvaises pensées, police des tentes, etc., Jean Rimaud aborde le problème de front.



# SCOUT

2<sup>me</sup> ANNÉE N° 37 UN FRANC 20 JUILLET 1935



# SCOUT

3<sup>me</sup> ANNÉE N° 52 UN FRANC 5 MARS 1936



Exaltation de l'amitié

Pour l'appréhender, Jean Rimaud va d'abord se livrer à une analyse assez poussée des relations sensuelles garçon-garçon et de la question du rapport garçon-fille, pour souligner que la liaison sentiment de l'amour/actes périsexuels n'est pas encore explicite et que « *devenir un homme, ce n'est pas simplement devenir un mâle.* »<sup>402</sup> Ce qui est donc fort intéressant c'est que des préceptes qui jusque-là ne reposaient que sur des préjugés moraux vont tenter de s'appuyer sur une franche considération, même subjective, de la réalité.

Enchaînant sur la spécificité du sentiment de l'amour chez l'adolescent, Jean Rimaud va montrer comment celui-ci se vit (dans la volonté d'émancipation) par des affections de libre choix, amitiés entre adolescents « *qui ressemblent à l'amour* », mais qui ne le sont pas « *quoi qu'il en soit de certains cas, réels, et qui ne sont ni anormaux ni exceptionnels.* »<sup>403</sup> C'est que l'amitié, dans une certaine mesure, est une « *répétition générale* » de l'amour, le sexe en moins, répétition propre à toutes les sublimations. C'est pourquoi « *l'amitié est la carrière du dévouement* ». D'où le rôle central de « *ce jeune homme [qu'] est le Chef, le grand frère par choix et par don qui le traite et lui parle droit, en homme, et l'idéal scout, vivant, celui qui ne commande que pour servir.* »<sup>404</sup> Si donc le Chef, comme l'Aumônier, sont dignes de leur rôle, ils seront là pour diriger, canaliser, éduquer, impliquer ce « *besoin de dévouement* » adolescent vers la reconstruction de la Cité chrétienne, le don de soi, etc., (cet « *art de la direction* » fera l'objet de la troisième partie, plus particulièrement adressée aux adultes, et d'une grande rigueur déontologie, réclamant par exemple la fondation du sentiment et du jugement par raison et par foi). On constate cependant que le P. Rimaud rejoint en partie Pierre Delsuc par d'autres voies, ou plutôt que l'interprétation de son étude peut conduire à des conclusions similaires à celle du Commissaire national : il est en effet tentant de chercher à capter ce « *besoin de dévouement* » comme il est tentant de s'emparer de l'imaginaire du garçon en jouant avec

<sup>402</sup> R.P. Jean Rimaud, op. cit., p. 227.

<sup>403</sup> Ibid., p. 228. On reste surpris d'un tel libéralisme qui n'est, en fait, que l'absence de toute hypocrisie.

<sup>404</sup> Ibid., p. 229.



la dynamique très particulière des désirs conscients ou latents de cet âge, A.M.D.G., cela va de soi. En dépit de ses mises en garde de 1933, Jean Rimaud écrira, six ans plus tard :

*« Dans cet état pénible et durable de fatigue, de conscience incertaine et troublée, de résistance, de défiance, le garçon est mal à l'aise. De là sort UN BESOIN DE S'ÉVADER (...). De l'évasion qui est une défaite, le Scoutisme doit faire une méthode de conquête de soi. »<sup>405</sup>*

Or en ce domaine, c'est M<sup>gr</sup> de Solages, Recteur de l'Institut Catholique de Toulouse, qui, lors des Journées nationales 1934, dans sa conférence : *Philosophie du Scoutisme*, donnera son aval à une telle démarche :

*« C'est un fait primordial dans la science de l'homme : nous vivons deux vies, la vie réelle et la vie de nos rêves : mais la vie de nos rêves est aussi une réalité.*

*« Si Peau d'Âne m'était conté*

*« J'y prendrais un plaisir extrême.*

*« Si cela est plus ou moins vrai à tout âge, combien cela est-il plus vrai encore, d'une vérité presque exclusive, au temps de la jeunesse, pour les enfants. Dans sa perspective intérieure, la vie que produit l'imagination de l'enfant est plus importante que l'autre, elle n'est pas une vie à côté de la vie réelle, c'est elle qui est pour lui la réalité (...).*

*« Le négliger ? Abandonner en ce domaine l'enfant à lui-même et à ses instincts ? Mais vous renoncez alors à vous intéresser à la part de sa vie qui est à ses yeux la plus importante. Pour un éducateur, quelle méprise et quelle abdication ! La plus grande part de la vie de cette jeunesse qu'il prétend éduquer échappera à son emprise (...). De ce point de vue, j'oserai définir le Scoutisme (qui est avant tout une pédagogie) une entreprise de captation et d'éducation des forces de rêve qui bouillonnent dans l'enfant.*

*« Comment s'y prend-il ? conclut le prélat. Quel est le secret de sa pédagogie ? »<sup>406</sup>*

En effet, quel est-il, ce secret ?



<sup>405</sup> R.P. Jean Rimaud, *L'âge Scout*, in *Le Chef*, janvier 1939, n° 159, p. 8.

<sup>406</sup> R.P. Paul Doncoeur, *La reconstruction...*, op. cit., p. 7.

## 3.2. Une pédagogie de l'imaginaire

Il faut captiver le garçon ; le jeu captive le garçon parce que le jeu est la vie du garçon ; faisons jouer le garçon. Telle est, résumée de façon lapidaire, la tactique que Baden-Powell choisit d'appliquer pour atteindre les buts qu'il poursuivait. Car il ne faut pas s'y tromper : il n'y a aucune naïveté philanthropique dans cette démarche, et s'il y a philanthropie, celle-ci est soutenue par un ferme calcul. Comme le fait remarquer le P. Doncœur à propos de lord Baden-Powell :

« *Quand il parle aux garçons, ce merveilleux manieur d'hommes ne leur raconte que des histoires, ou, plus intelligemment encore, les fait vivre par le jeu ; mais par devers lui, il possède tout un système de principes et d'objectifs sur lequel nous ne pouvons nous méprendre.* »<sup>407</sup>

### 3.2.1. De divers usages du jeu

Comme pour la représentation du garçon, les Scouts de France mirent un certain temps à élaborer une conception du jeu qui, sans être en rupture avec l'inspiration britannique, leur fût propre.

Dans l'essai de Vera Barclay déjà mentionné *Character-Training in the Wolf-Cub Pack* publié sous le titre *Le Louvetisme et la formation du caractère* dans le numéro deux du *Chef*, l'accent porte sur l'importance primordiale du jeu :

« *Le jeu, écrit miss Barclay, n'est pas une certaine activité à laquelle les enfants se livrent par intervalles ; il est le produit visible et concret de leur état d'esprit constant. (...) L'enfant ne joue pas pour se divertir, ou pour 'tuer le temps', ou pour faire montre de son adresse, ou pour entretenir sa santé, ou conserver son entrain : ainsi fait l'adulte. L'enfant, lui, joue parce que le jeu est sa façon de vivre* ».

Et, un peu plus loin, elle ajoute :

« *Quand il arrive à l'âge d'environ neuf ans, 'jouer à', pour le plaisir, ne lui suffit pas tout à fait. Il faut qu'il y ait dans son jeu un élément d'émotion, un concours, une difficulté à vaincre, il faut aussi que d'autres garçons jouent avec lui, et qu'ils jouent 'bien', c'est-à-dire qu'ils obéissent à certaines règles, à des précédents établis, et qu'ils soient constants et persévérants.* »<sup>408</sup>

Cette mutation dans le désir du jeu, sans nier le premier caractère instinctif de celui-ci, manifeste cependant une nouvelle étape dans la maturation du garçon qui s'ouvre davantage à la socialisation. Ce qui est alors vrai vers dix ans le devient davantage encore deux ou trois ans plus tard, quoique la compulsion du jeu décline au profit d'une demande de mieux en mieux raisonnée.

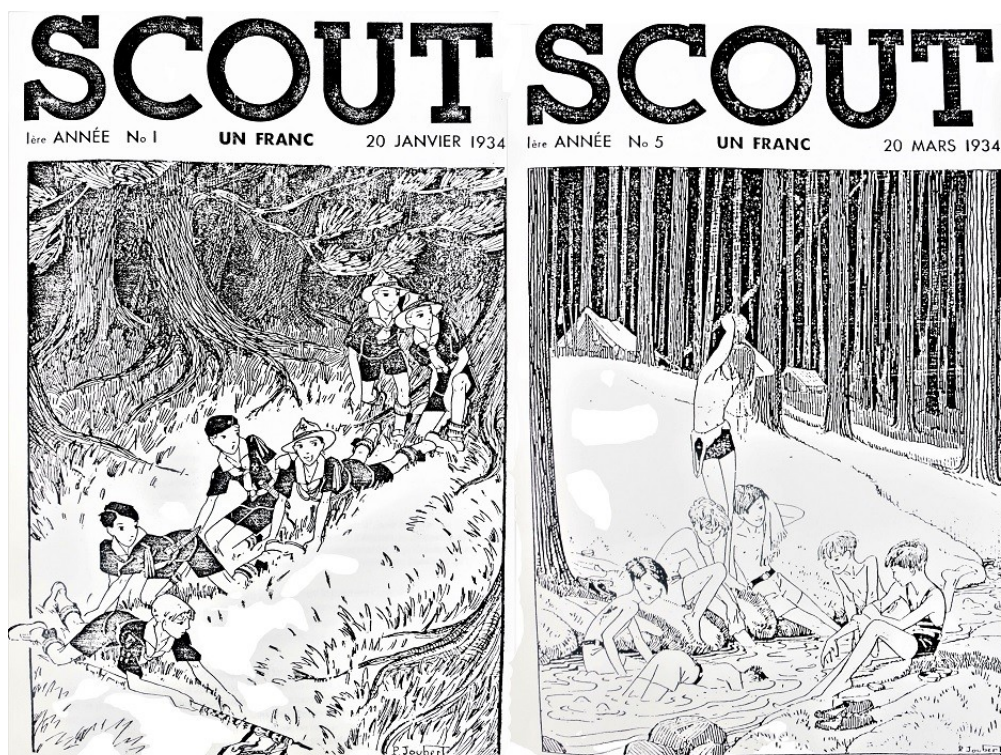
Lord Baden-Powell semble avoir tiré de cette analyse deux applications distinctes: en premier lieu, des jeux d'apprentissage proprement dit, dont on a vu dans *Scouting for Boys* qu'ils poursuivaient le développement et l'entraînement de la mémoire, de l'aptitude à parler en public, de l'habileté gestuelle, du sens de l'observation, etc ; en second lieu, l'insertion dans la nature, par des sorties de fin de semaine ou les camps d'été. Mais si les premiers sont clairement appelés jeux, la seconde, qui peut être considérée comme une

<sup>407</sup> R.P. Paul Doncœur, *La reconstruction...* op. cit. p. 7

<sup>408</sup> Vera Barclay, *Le Louvetisme...*, op. cit., p. 21.

activité ludique, au moins si l'on s'en tient à la lettre du livre fondateur, à une occupation strictement cernée, avec une règle précise et sans appel important à l'imaginaire.

Il semble ainsi qu'il y ait eu une certaine méfiance du Scoutisme britannique (et qu'elle existe encore) à l'égard d'une implication trop massive de l'imaginaire. Certes, lord Robert ne répugne pas à indiquer que les garçons peuvent se comporter **comme** le feraient indiens, trappeurs ou explorateurs. Mais à aucun moment il n'invite à une **identification**, même de courte durée, sauf dans le jeu théâtral.



Magnifier le jeu de plein air...

Jacques Sevin paraît avoir surtout retenu cette fonction d'apprentissage du jeu scout, chargé de promouvoir à la fois les aptitudes physiques et mentales. À côté de l'aspect strictement technique de l'apprentissage (former des nœuds, apprendre le morse, les signaux au drapeau, etc.), à côté de toutes ces choses, note-t-il, « il y en a d'autres d'apparence irréalisables, extraordinaires et sans utilité : poursuite d'un voleur ou du gros gibier (étrange amalgame !), exercices de nuit, etc. C'est elles précisément qui introduisent dans le Scoutisme l'élément fictif et romanesque qui séduit l'imagination, l'élément « jeu ».

« Ainsi, même en jouant, on apprend quelque chose, et il ne serait pas sans exemple que, au cours d'une partie bien organisée de 'gendarmes et voleurs', une Troupe de Scouts ne capture par dessus le marché un braconnier authentique. »<sup>409</sup> Élément fictif, romanesque, imagination interviennent, certes ; mais dans le cadre de jeux quasiment « institutionnels » dans les cours de récréation et de patronage (la seule différence étant l'ouverture de l'espace naturel, réclamant paradoxalement moins d'effort imaginatif que trois à quatre cent mètres carrés de pavés entre quatre murs de briques ou de meulière) ; en outre, la relation du jeu au réel reste toujours plausible (capture d'un braconnier ; service de l'ordre légal). Bref, chez le P. Sevin les vannes de l'imaginaire sont loin d'être grandes ouvertes. Il est du reste possible que le simple attrait du campisme ou de la sortie

<sup>409</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit., p. 13.

(une nouveauté dans les années vingt) ait suffi, dans son esprit comme en réalité, à séduire les garçons sans qu'il soit nécessaire d'en trop « rajouter ».

Une dizaine d'années plus tard, l'abbé André Sevin, l'homonyme, dans sa brochure *Réflexions sur le Scoutisme : vers une éducation nouvelle* ne tient pas un autre discours :

*« Vu du dehors, le Scoutisme apparaît comme un grand jeu. De fait, il est cela d'abord. S'adressant à des enfants qui n'ont pas seulement le désir, mais le besoin de jouer, il se présente à eux sous la forme d'un jeu passionnant (...). Il faut même y regarder d'assez près pour s'apercevoir qu'il est autre chose : une incomparable méthode de formation physique, intellectuelle et morale. C'est en effet le jeu lui-même qui sert de véhicule à l'enseignement, et c'est là l'originalité de cette méthode d'éducation. »<sup>410</sup>*

Et, après avoir évoqué, en passant par l'inévitable citation de M. Casson<sup>411</sup>, son besoin de mouvement, l'abbé Sevin ajoute :

*« L'enfant raffole de jeu, déteste ou n'aime que médiocrement l'enseignement livresque. (...) Le jeu exige (...) la mise en œuvre de certaines qualités physiques et intellectuelles, la possession de certaines connaissances qui, servies sous la forme du livre ou de l'enseignement en classe, l'auraient peut-être fait bâiller. »<sup>412</sup>*

Pour avoir parlé de méthode d'**éducation**, l'abbé Sevin n'en met pas moins l'accent sur la fonction « enseignante » du jeu. Il s'agit encore pour l'enfant de mieux développer ses aptitudes et d'apprendre. On ne quitte pas l'idée d'une « éducation scientifique » retenue par Jacques Sevin. Il y a un certain positivisme dans cette démarche qui tend à opposer au système scolaire ennuyeux et anémiant une pédagogie active mieux adaptée au monde moderne parce qu'elle en pallie mieux les défauts. Bien sûr, on n'oublie pas les valeurs que l'on entend transmettre, le but vers lequel on veut orienter le garçon. Mais il s'agit de l'y gagner en lui exposant ou mieux, en lui faisant découvrir les raisons d'y adhérer. Il y a là un Scoutisme « puéril et honnête »<sup>413</sup> qui place haut ses objectifs mais limite ses ambitions et entend participer, aux côtés de la famille et même des maîtres chrétiens (car si les maîtres sont critiqués, leur rôle n'est jamais foncièrement remis en cause) à l'œuvre commune d'édification de la Cité.

Dans sa thèse, Pierre Bouchet ira dans le même sens en étayant cette conception du jeu de considérations beaucoup plus théoriques :

*« C'est, en effet l'instinct du jeu, ou plutôt les instincts juvéniles se manifestant sous la forme du jeu, qui forment la base de l'éducation Scoute : il n'est pas une technique qui ne puisse s'enseigner sous cette forme : jeux de 'secourisme', pour apprendre le transport d'un blessé fictif. (...) Jeux d'alpinisme et d'escalade, pour apprendre à nouer des nœuds à la fois sûrs et faciles à défaire. Jeux de transmission de message par morse et par fanions (...). Jeu des contraires et jeux de Jacques dit (...). Jeu du serpent aveugle (...). Concours de montage de tente, de cuisine, pour devenir débrouillards. Jeu de Kim ou de Morgan. »<sup>414</sup>*

Or :

<sup>410</sup> André, abbé Sevin, *Réflexions sur le Scoutisme*, Librairie Gabriel Enault, 1938, p. 28.

<sup>411</sup> Cf. le chapitre précédent.

<sup>412</sup> André, abbé Sevin, *ibid.*, p. 29.

<sup>413</sup> Formule de Philippe Missotte, membre de l'équipe nationale S.d.F. des années 60-90.

<sup>414</sup> Pierre Bouchet, *Le Scoutisme et l'individualité*, op. cit., p. 44.

« Il faut noter ici que le Scoutisme n'a fait qu'utiliser, pour son propre compte, la grande idée de l'Éducation nouvelle relative à l'emploi du jeu pour la formation des enfants. »<sup>415</sup>

Et d'évoquer la théorie de Groos sur le jeu comme **exercice** des aptitudes nécessaires à la vie adulte ; la conception génético-fonctionnelle de Claparède<sup>416</sup> où « la fonction « cardinale » du jeu est de réaliser en quelque sorte la synthèse du présent de l'enfant, et de son avenir », le jeu soudant la finalité actuelle à la finalité fonctionnelle<sup>417</sup> ; la théorie de Garr selon laquelle le jeu est un stimulant de croissance... Bref, pour suivre Claparède : « le jeu est le paradis du « 'comme si' formateur »<sup>418</sup>. Conclusion de Bouchet :

« Cette utilité souveraine du jeu, bien comprise pourtant par l'École active (...) a reçu dans le Scoutisme une pleine application. Tous les recoins du Moi adolescent y sont exploités pour construire sa personnalité intégrale : éducation sensorielle, formation technique, instinct du groupement organisé, instinct du commandement, de l'obéissance à un chef librement (?) reconnu, instinct coopérateur, enfin. »<sup>419</sup>

D'une façon moins théorique, le P. Héret dira pratiquement la même chose :

« La vie Scoute n'est qu'un grand jeu, une fête, une joie perpétuelle.

« Rechercher avec audace, avec courage les occasions d'effort pour tirer de soi-même, de sa vie, tout ce qu'on peut en tirer. La difficulté, les choses qui craquent, les obstacles, c'est un besoin pour une âme noble. Alors on donne sa mesure.

« Se sentir grandir, c'est la meilleure des joies. On se purifie aux rudes besognes, à l'action virile, aux généreux sacrifices. Qui ne connaît pas cette haute jouissance ne sait pas ce que c'est que vivre. »<sup>420</sup>

Or dans le désir d'atteindre « tous les recoins du **moi** adolescent » de Pierre Bouchet ; dans cette ivresse du grandissement permis par le jeu étendue à toute la vie Scoute, qui est une fête pour le P. Héret ; dans cette notion même de Grand Jeu qui apparaît chez l'abbé Sevin, se profile une conception de l'activité ludique qui ne remet pas en cause sa dimension d'apprentissage et d'exercice, mais paraît plus compréhensive et témoigne peut-être de la mesure qu'ont faite les dirigeants du potentiel d'un outil pédagogique qu'ils maîtrisent de mieux en mieux.

Cette mesure dut se faire progressivement, et peut-être, en partie, sous la pression des garçons eux-mêmes. Le jeu scout en effet, malgré les intentions, fut mené dans les années vingt par des Aumôniers pleins de bonne volonté mais venus souvent d'autres œuvres et encore peu ou mal préparés au Scoutisme ; par des Chefs ou trop jeunes ou trop vieux (et parmi ces derniers nombreux étaient les anciens militaires). Enfin la paroisse pesait d'un poids sensible sur la Troupe dont le développement a dû compter avec l'accord au moins tacite du curé qui espérait bien profiter de cette jeune avant-garde fort présentable pour étoffer les rangs des fidèles du Salut ou des Vêpres, pour faire haie d'honneur ou service d'ordre lors des processions, et parfois pour encadrer telle ou telle œuvre en perte de vitesse. Les quelques vétérans parisiens rencontrés attestent de cela autant que *Le Scout de France* de l'époque, qui se fait l'écho de toutes les cérémonies auxquelles les Troupes

<sup>415</sup> Ibid., p. 45.

<sup>416</sup> Prolongée et amplifiée par son disciple Jean Piaget.

<sup>417</sup> Pierre Bouchet, *ibid.*, p. 46.

<sup>418</sup> Ibid.

<sup>419</sup> Ibid., p. 47.

<sup>420</sup> R.P. Réginald Héret, *La Loi Scoute...*, op. cit., p. 74.

participaient. Et il y a fort à parier que dans les grandes comme dans les petites villes de Province, la tendance ait été la même.

Le résultat fut que l'on devait, par exemple, interrompre la sortie du Dimanche de très bonne heure et rentrer à temps pour les vêpres. Parfois, la présence à la grand-messe était impérative, le curé attendant de toute la Troupe qu'elle communiât pour initier le renouveau liturgique et de la pratique. Dans bien des cas, même, le programme d'année de la Troupe, théoriquement élaboré par ce parlement « géronto-aristocratique »<sup>421</sup> qu'est la Cour d'Honneur, dut tenir compte en priorité des exigences paroissiales.

De surcroît, la vie interne des Troupes tendit à se résumer à de véritables courses d'obstacles extrêmement contraignantes pour les Scouts, à cause d'épreuves de classe si dures qu'il fallut, en pratique, les assouplir sous peine de provoquer une hémorragie des effectifs : on a toujours placé, dans ce domaine, la barre trop haut. Enfin les « rallies » qui fleurirent dans les années vingt, rallies de district ou interprovinciaux, prenaient bien souvent l'aspect de vraies olympiades ou de parades du style « bataillons scolaires ». On peut ainsi parler d'une certaine raideur pédagogique qui donne à l'ensemble, avec le recul, un aspect quelque peu étouffant, probablement un fruit de l'inexpérience. Mais l'enthousiasme des premiers Chefs, l'ambiance de croisade, la nouveauté, les camps (eux surtout) et même cette rigueur surent plaire malgré tous les défauts à des garçons de plus en plus nombreux et qui découvraient un monde où plus souvent qu'ailleurs on les prenait au sérieux.

Cependant la première génération à avoir entièrement accompli sa carrière Scoute arriva à des postes de responsabilité locale ou régionale vers 1930. Nombre d'entre ces jeunes chefs souhaitèrent pallier les défauts les plus flagrants, alléger les pesanteurs, rendre le jeu plus exaltant, déboucher sur l'aventure, moins alourdis qu'ils étaient par un projet éducatif qu'ils n'avaient pas eu à élaborer et qui vivait en eux. Ils surent se faire entendre.

On peut penser que le *Plein Jeu* de Pierre Delsuc répondit à leur attente. Le livre plaça le jeu dans une perspective plus vaste, dont le but avoué était de capter les attentes du garçon et de s'emparer de son « cercle intime », l'imaginaire. Pour ce faire, le camp fut le moment privilégié :

*« Nous allons donc organiser un grand jeu, le jeu scout (...). Ce jeu n'aura pas de fin. Il durera sans arrêt, avec seulement des moments plus ou moins animés. Chaque joueur participera à la direction du camp et y tiendra un grand rôle. Puis chaque camp s'affrontera amicalement avec les autres ou bien partira en expédition en pleine campagne pour mener la bonne vie dans la brousse. »*<sup>422</sup>

Le Grand Jeu s'étend donc en durée. Un thème global va bientôt lui être donné, thème historique dans bien des cas, et l'ensemble sera expérimenté sur une large échelle par de jeunes Chefs de Paris-Centre au premier rang desquels ... Pierre Joubert.

Or en 1934, dans la conférence dont l'importance a déjà été signalée, M<sup>gr</sup> Bruno de Solages donnait à l'affaire une éminente caution, d'ailleurs non exempte de prudentes réserves :

*« Parmi les forces mystérieuses, diverses et complexes qui bouillonnent si puissamment au temps de la jeunesse, le Scoutisme commence par choisir celle qu'il prendra comme point d'appui et qu'il développera au détriment des autres. C'est, en*

<sup>421</sup> Parce que composé, outre le S.M., l'A.S.M. et l'Aumônier, des C.P. et des seconds de Patrouille, considérés comme les meilleurs et presque toujours des « anciens » de quinze ou seize ans.

<sup>422</sup> Pierre Delsuc, *Plein Jeu*, op. cit., p. 39-40.

*effet, une vieille vérité psychologique que notre vitalité intérieure n'est pas assez riche pour croître à la fois en tout sens (...). Or, au fond du cœur de l'adolescent, le foisonnement romanesque tend à pousser surtout dans deux directions : il y a le roman sentimental et il y a le roman d'aventures. Le premier, qui se repaît d'émotions, court au théâtre, au cinéma ; et le second, qui a besoin d'exploser en activité cherche quelque chose à entreprendre. Quoique n'étant pas sans danger, le second est incontestablement plus sain que le premier. Aussi, aidé par la complicité de la nature qui fait, d'ordinaire, le goût de l'aventure plus précoce chez l'enfant que l'amour de la rêverie, le Scoutisme prend-il tout d'abord le parti du roman d'aventure au détriment du roman sentimental, le parti du jeu au détriment du rêve, car le rêve est déprimant et le jeu peut être formateur. »<sup>423</sup>*

Quoiqu'en contradiction avec ce qu'il disait du rêve quelques lignes auparavant, et quoiqu'on puisse ne pas le suivre lorsqu'il oppose émotionnalité et activité dans la mesure où le romanesque d'aventure fait autant appel à l'émotion que le romanesque sentimental, cette analyse de M<sup>gr</sup> de Solages est des plus intéressantes puisqu'elle conforte l'usage du romanesque et tend à élargir la compréhension jusque-là quelque peu étriquée du rôle de l'imaginaire.

### 3.2.2. Retombées de l'élargissement de la pédagogie

*« Quand un Scoutmestre veut faire jouer sa Troupe, écrit Pierre Delsuc, il la rassemble et expose d'abord une situation fictive qui servira de thème général. C'est une aventure qui emprunte son attrait et sa couleur aux circonstances qui lui servent de cadre (...). Puis il explique la règle précise. Il fait passer dans la réalité tangible l'épisode qu'il vient d'évoquer. Cette réalisation, tributaire de bien faibles moyens, n'a aucun éclat réel. Mais les garçons lui attribuent celui qui paraît l'aventure de rêve ; et ils se préparent à être des héros (...). Et, après le jeu, aux garçons haletants, assis en cercle, le Chef commente la façon dont ils se sont comportés et explique ce qu'ils auraient dû faire.*

*« Pour nous, la Troupe est un grand jeu, qui ressemble à tous les autres. »<sup>424</sup>*

C'est en effet à présent que la pédagogie Scoute va pouvoir jouer à plein et permettre la mise en œuvre de l'ensemble des représentations étudiées. Introduit dans ce bain d'imaginaire dans lequel il conserve presque toutes ses capacités d'enfant à s'absorber, le garçon n'est pas seul ; il est pris dans deux communautés d'ordre différent, la Patrouille et la Troupe; encadré intimement par la Loi et extérieurement par le Chef.

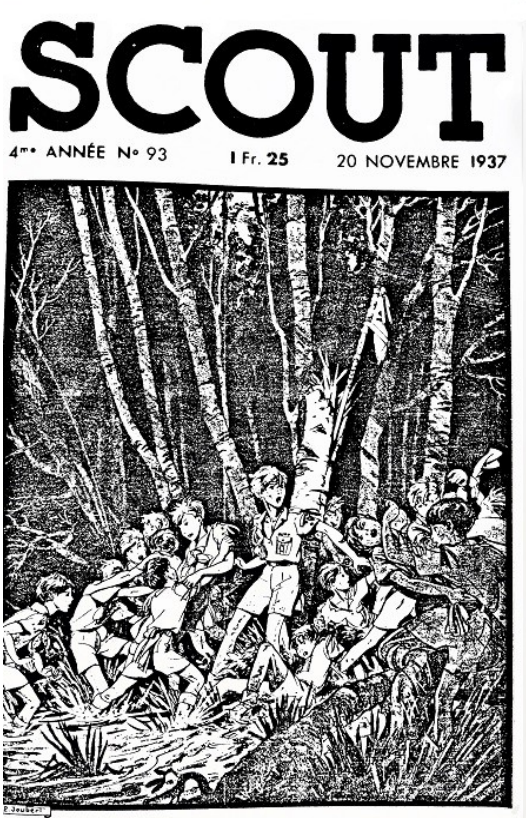
La Patrouille est, pour le garçon, la seule communauté qui compte immédiatement et qui, dans le jeu, ne subit que l'influence indirecte du Chef (ordonnatrice et prospective) mais se trouve hors de la présence de l'adulte. Cette Patrouille est d'abord une hiérarchie de jeunes, avec son C.P., son second, troisième, quatrième de Patrouille, etc. Chacun s'y trouve classé selon l'ordre double de l'ancienneté et de la compétence. Or c'est cette compétence qui s'expérimente sur le terrain, et en cela le jeu demeure un jeu d'exercice et d'apprentissage classique : il faudra au garçon faire preuve d'adresse, de ruse, de force, de bravoure, de vitesse, mobiliser selon le cas sa science des bois, de la communication, etc., pour faire triompher sa Patrouille ou participer activement à la victoire. Il se trouve du coup inéluctablement solidaire de sa cohésion, du bon ou du mauvais fonctionnement des

<sup>423</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, *Philosophie du Scoutisme*, op. cit., p. 5.

<sup>424</sup> Pierre Delsuc, *ibid.*, p. 19.



relations qui y règnent et, si la dynamique y est positive, il sera tout naturellement amené à se conformer aux attentes qui se feront jour et qui, selon le cas, exigeront le sacrifice, le dévouement ou, au contraire, l'affirmation de l'autorité, de l'initiative, etc. Mais, bien mené, un tel jeu va plus loin, particulièrement dans le cas du Grand Jeu à thème.

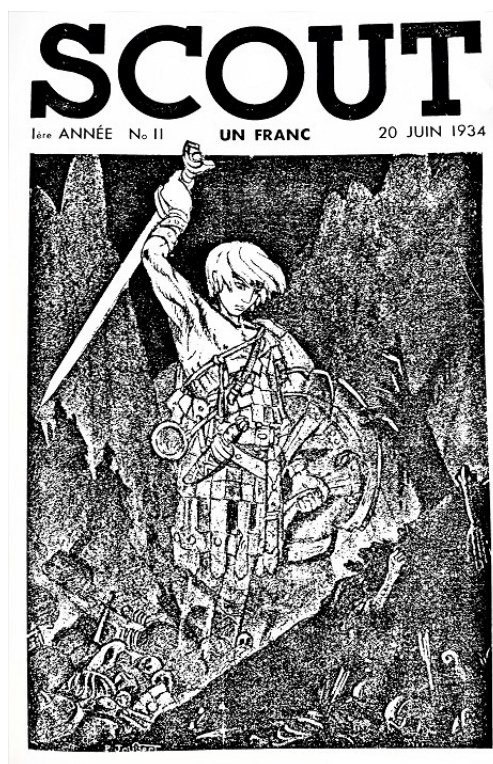


Toute une palette de jeux et activités de Patrouille...



Imaginons (« paradis du comme si » ... dont le but sera d'abolir temporairement les frontières du réel) que nous sommes sur les hauts de la vallée de Luz-Saint-Sauveur, qui mène au cirque de Gavarnie, et que le Chef, suivant en cela les conseils de Delsuc, rassemble sa Troupe et commence à parler :

« *Le comte Rollanz est monté sur un mont.*  
« *Revêt son haubert, jamais meilleurs ne vit,*  
« *Lace son heaume qui fut fait pour baron,*  
« *Ceint Durendal, d'or en est le pommeau,*  
« *Au cou se met un écu peint à fleurs.*  
« *Ne veut monter sinon sur Veillantif.*  
« *Tient son espiet, blanc est son gonfanon,*  
« *Les franges d'or battent jusqu'au pommeau.*  
« *Or verra-t-on qui l'aimera ou non.*  
« *Disent Français : 'Et nous vous y suivrons'.* »<sup>425</sup>



(Pardonnons les archaïsmes d'ailleurs scrupuleusement respectés de notre Chef : on aime le moyenâgeux dans son district...). Bref, L'infâme Ganelon a suggéré à l'Empereur Charles d'envoyer son Beau Neveu à l'arrière-garde et celui-ci vient d'en recevoir l'ordre : il s'équipe et rassemble ses Compagnons. Partant de là, les Lynx vont être les Maures avec les Hiboux tandis que les Renards feront Roland et ses équipiers... Bref, chaque Patrouille va non seulement se voir attribuer un objectif mais aussi, sur les lieux mêmes où est censé se dérouler le drame, en vue de la Brèche de Roland, **va devoir tenir un rôle**. Pendant plusieurs heures, dans un site exceptionnel, les membres de la Patrouille, si tout va bien, s'identifieront **vraiment** à Roland, Olivier, Turpin, etc. Pendant tout ce temps, la fiction informera le présent aussi puissamment que la Loi. La Patrouille connaîtra le souffle de

<sup>425</sup> Transcription de la strophe LXVIII de *La chanson de Roland* ; texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire, par Léon Gautier, membre de l'Institut, Alfred Mame et Fils, 1897, p. 78.

l'épique, la peur et l'ivresse du combat. Et qu'importe alors que la garuche ou des bouses de vaches sèches remplacent les épées. Il y a, en fait, psychodrame. Mais un psychodrame un peu particulier qui, au lieu de son effet cathartique de déliaison des inhibitions, lie au contraire les représentations et les règles aux violentes émotions éprouvées, portées par un puissant besoin d'identification. Comme je le remarquais déjà il y a quelques années :

*« Le JEU SCOUT est le lieu de déploiement d'une fiction totalisante, (...) cadre où se joue la réalisation des désirs, où l'éventail des associations et des conflits s'ouvre et se referme et s'ouvre de façon symbolique. Lieu de satisfaction, le jeu est aussi lieu d'intériorisation d'objectifs et de valeurs, le moment de la 'fixation' de l'énergie désirante engagée par le processus sur ces derniers. 'Fixation', au sens métapsychologique du terme :*

*« On peut le considérer comme désignant le mode d'inscription de certains contenus représentatifs (expériences, imagos, fantasmes) qui persistent dans l'inconscient de façon inaltérée et auxquels la pulsion reste liée. »<sup>426</sup>*

De sorte que :

*« Ainsi mobilisé par ce qu'il a de plus intense en lui, sans moyen de se démarquer du processus, prisonnier d'un monde qui informe absolument la satisfaction de ses désirs les plus profonds dans un cadre symbolique (...) l'enfant sera porté à étendre les représentations Scoutes du monde (...) à l'ensemble de sa vie. »<sup>427</sup>*

Peut-être un peu trop péremptoire, l'analyse me paraît toujours valide quant au fond. Il faudrait y ajouter une remarque sur l'intensité des liens d'amitié (ou d'inimitié parfois) qu'une telle « fraternité d'armes » suscite. Ce n'est pas rien, car c'est ainsi que tout ce qui a été expérimenté par ailleurs de l'Ordre, du Chef et de son rôle, de son caractère exemplaire et de son autorité, mais aussi de l'idéal et de la culture chevaleresques (avec esthétique et valeurs), de la société hiérarchique et de son bien fondé, va trouver une consécration parfois flamboyante. De tout cela la Patrouille **en jeu** sera le cadre privilégié :

*« Nous devons concevoir, écrit Pierre Delsuc, la Patrouille comme une société organisée, mais libre, laissée, dans toute la mesure du possible, aux garçons qui la composent. Le rôle du Scoutmestre, aidé en cela par le Chef de Patrouille, consiste surtout à amener ses membres à vouloir le bien. »<sup>428</sup>*

Cette Patrouille répondra à l'attente du garçon déjà énoncée :

*« Offrons-lui, ajoute Delsuc, ce monde dont il rêve. Donnons-lui cet univers à sa taille où il se mouvra en liberté. L'opération présentera d'autant moins de risques que nous nous arrangerons pour le contrôler invisiblement. Ou mieux : ayons des moyens de contrôle, mais n'en usons que le moins possible ; faisons confiance au garçon. »<sup>429</sup>*

On aura compris que ce discret filet qui maintient dans le droit chemin est un imaginaire déjà bien contrôlé. La Loi Scoute renforce ce contrôle :

*« Le Scoutisme, pour être une éducation par le jeu, devait être tout d'abord une éducation du jeu, rappelle M<sup>gr</sup> de Solages. Il fallait organiser cette vie des bois, lui donner un code, un idéal. C'est un peu à l'exemple de ce que fit au Moyen Age l'Église pour ce terrible jeu de la guerre entre seigneurs de ce temps-là, en instituant la*

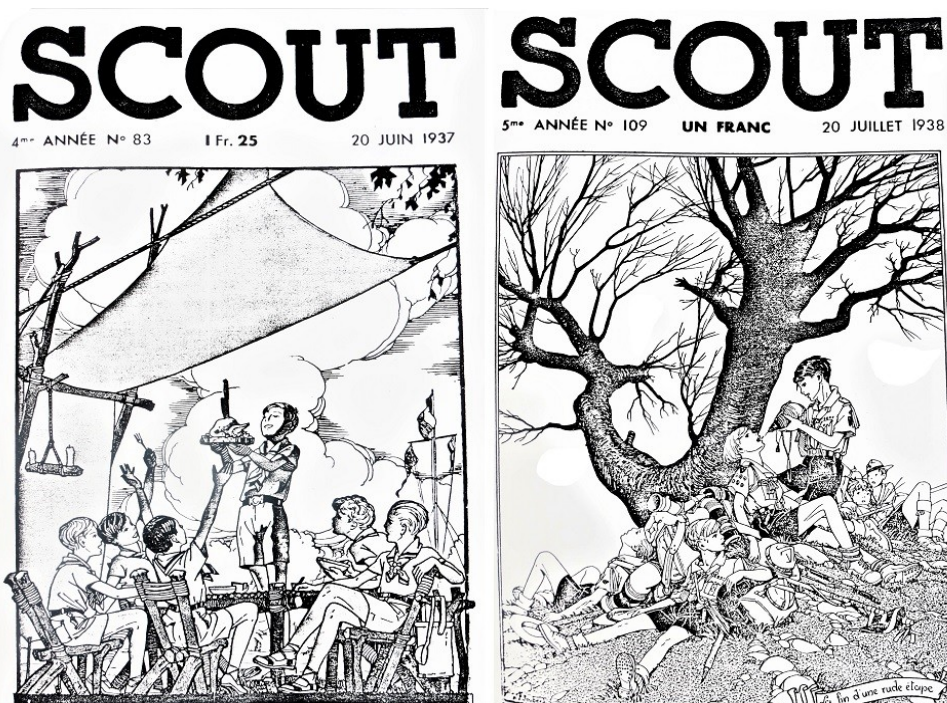
<sup>426</sup> Jean Laplace et Jean-Baptiste Pontalis, *Vocabulaire....*, op. cit., p. 160.

<sup>427</sup> Christian Guérin, *Le scoutisme : une expérience pédagogique parallèle* in *The Making of Frenchmen : Current Directions in the History of Education in France, 1679-1979*, Historical Reflexions/Réflexions historiques, Historical Reflexions Press, Waterloo Ontario, T.7 n° 2 et 3, Été-automne 1980, p. 594.

<sup>428</sup> Pierre Delsuc, *Plein Jeu*, op. cit., p. 38.

<sup>429</sup> *Ibid.*, p. 37.

*chevalerie, qu'a procédé le Scoutisme. Il n'a été constitué que le jour où cette vie de parouille a reçu sa loi et les Scouts ne naissent qu'avec la promesse qu'ils font de l'observer. C'est cette loi idéale imposée au jeu mais si connaturelle à ses besoins mêmes, qui rend le jeu éducateur. »<sup>430</sup>*



Autonomie et plaisirs partagés

Et il ajoute :

*« La pédagogie Scoute jouera donc comme en trois temps : premier temps : obtenir que la Loi Scoute soit vraiment la loi du jeu, deuxième temps : la faire étendre au reste de la vie de l'enfant ; troisième temps : souligner le changement de perspective et de valeur –le réel familial et professionnel prend le pas sur le jeu. C'est là surtout qu'il faut servir. »<sup>431</sup>*

Or ces trois temps ne sont-ils pas comparables à ceux respectés par le Chef mis en scène par Delsuc sur le terrain : introduction, intériorisation, distance ? Si en effet le réel est l'objectif visé en dernière instance, il ne l'est qu'après que la loi ait été étendue à l'ensemble de la vie du garçon et comprise comme règle du jeu supérieure :

*« Au cœur du véritable Scout de France, bon joueur, vous trouverez donc par dessus tout le culte de l'ordre et de la hiérarchie. Respectueux des règles, fidèle au poste, docile aux avertissements de l'Arbitre : voilà ce qu'il est. »*

Et le P. Maréchal ajoute : *« Ainsi entre-t-on dans le grand jeu scout et chrétien. »<sup>432</sup>* qu'est « le Grand Jeu de la Vie », expression maintes et maintes fois utilisée au sein du Mouvement.

Il faut par conséquent consolider la Loi Scoute comme ce gardien intérieur (et secret) des frontières, qui oriente de même intimement vers le bien. Le Chef pourra d'autant mieux

<sup>430</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, op. cit., p. 7.

<sup>431</sup> Ibid., p. 9.

<sup>432</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, o.p., *Scouts de France et ordre Chrétien*, op. cit., p. 126.

faire confiance au garçon, laisser « libres » ses patrouilles de jouer à l'intérieur du cadre qu'il a proposé, qu'il saura la Loi enracinée profondément au cœur des joueurs. Ainsi, toujours mieux assimilée à mesure qu'elle est vécue par le jeu, la Loi Scoute, dans l'idéal, finira par devenir une seconde nature, sans résistances car sans contraintes visibles. D'où l'extraordinaire emprise du Scoutisme :

*« Car c'est un fait indéniable que l'emprise durable qu'il exerce sur les jeunes quand il les a vraiment conquis. Que non seulement des hommes entrés dans la vie, mais des séminaristes après s'être donnés à Dieu, des religieux après leurs vœux, des prêtres après leur sacerdoce trouvent encore, pour leur vie personnelle, un soutien dans cette promesse du temps de leur adolescence, c'est pour moi la preuve saisissante que le Scoutisme a trouvé le secret de saisir par ses tréfonds l'âme de l'enfant, la preuve qu'il y a en lui une force éducatrice incomparable. De cette force j'ai plus d'une fois été le confident ou le témoin. »<sup>433</sup>*

Dans ce rappel de la promesse initiale, c'est le serment du jeune joueur de respecter la règle que l'on doit voir. Promesse déjà intégrée dans tout un appareil de symboles qui introduisent à l'Ordre et « esthétisent » la Loi ; promesse dont se souvient Anne-Marie Martinet qui, ayant endossé à des fins pédagogiques, dans *Le livre des Cinq*, le personnage d'Anne-Marie Loisellec, veuve de guerre, rapporte à son « frère » l'émotion ressentie lorsqu'elle vit s'engager son « fils » :

*« Lorsque je le vis fléchir le genou devant l'Aumônier Général, qui lui donna sa bénédiction, puis, reculant de deux pas, mettre sa main droite au salut, la main gauche posée sur la hampe de l'étendard incliné devant lui ; lorsque, toute la Troupe saluant, j'entendis mon Jean, d'une voix ferme où perçait quand même son émotion, prononcer cette admirable Promesse Scoute (...) ah ! mon cher frère, je n'ai pu retenir mes larmes, c'était si beau !*

*« L'Aumônier (...) commenta la prière Scoute appliquée à leur Promesse : le mot GÉNÉREUX y palpait comme un cœur, le cœur français, la Loi Scoute était diffusée sur tous les visages. »<sup>434</sup>*

L'évocation de cette Promesse est particulièrement révélatrice : elle énonce tout d'abord cette **lisibilité** de la Loi et de l'Ordre sur les visages : on assiste grâce à elle à une transfiguration qui dut être fréquemment vécue comme telle (où représentations et réel se confondent ...) ; elle souligne encore deux points très importants : la beauté et l'émotion. Il y a jouissance esthétique de la « mère » (et sans doute du « fils ») devant ce spectacle (ou au cœur de celui-ci). Et elle est double : le site, souvent choisi solennel, l'assemblée, son ordre, son harmonie (par les uniformes, les étendards et fanions), tout cela forme un tableau auquel les années trente, en France comme en Allemagne ou en Italie, furent sensibles. Tableau de force, de discipline, tableau sécurisant qui, en France en tout cas, amena l'opinion publique à trop souvent prendre les parades militaires pour l'état réel des armées et à voir dans les défilés l'affirmation d'une force absente. Mais ce plaisir immédiat est doublé d'un autre beaucoup plus subtil, qui consiste précisément à savourer l'étroite correspondance entre le paraître et l'être supposé, le réel et les représentations. Pour le garçon, la Promesse devient adoubement et, à moins que la cérémonie ne soit ratée, il est

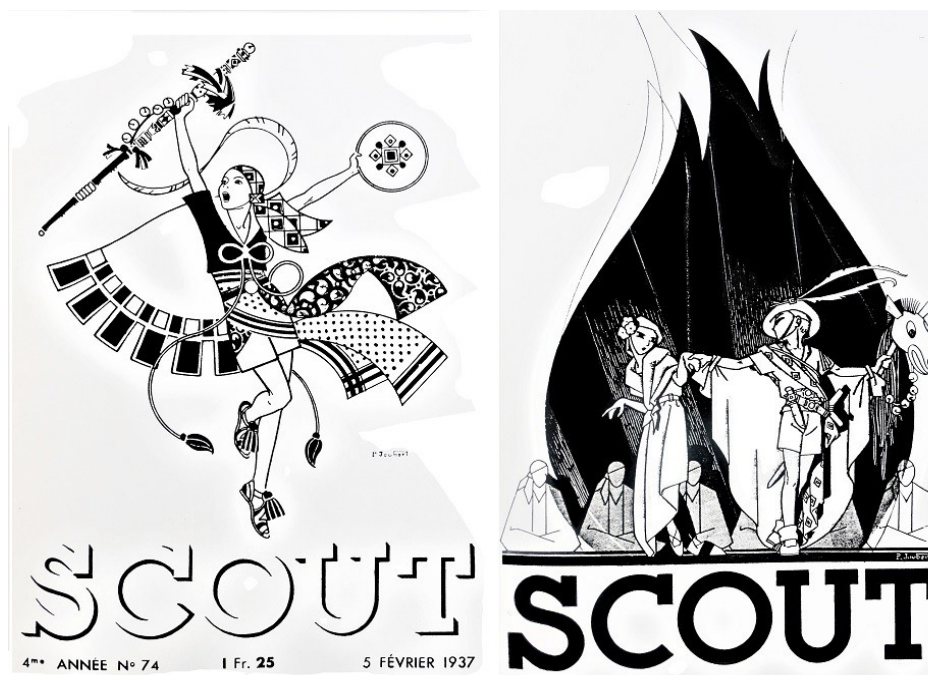
<sup>433</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, op. cit. p. 11.

<sup>434</sup> Anne-Marie Martinet, Gustave Daumas, Maurice de Lansaye Jacques de Noirmont, R.P. Maurice Rigaux, *Le livre des cinq*, Spes, 1933, p. 43-44. Ce roman pédagogique destiné aux parents tient à présenter, au travers de l'arrivée difficile au scoutisme d'un orphelin et de sa mère, veuve d'un officier mort pendant la Première Guerre mondiale, tous les cas de figure possibles. En fait, l'« excellence » du scoutisme catholique permet de surmonter les difficultés exemplaires. Chacun des cinq auteurs joue un peu son rôle : il y a la mère, évidemment ; l'oncle (frère aîné de la mère) ; l'Aumônier ; le Chef et, bien sûr ; le garçon lui-même. Le résultat est fort intéressant.



comme François I<sup>er</sup> fait chevalier par Bayard, ou mieux, il est le jeune et royal écuyer prêtant serment sur le champ de bataille. Dans cette identification première, qui met en jeu la personnalité entière du garçon, se reconnaît le passage d'un temps de l'enfance au temps de la jeunesse et l'introduction dans un monde où Promesse, Loi et Jeu sont en synergie dans le cadre d'un système de Patrouille dont le mouvement constant s'alimente du recours à l'imaginaire.

Or dès les premiers temps, on a compris que l'utilisation d'autres ressorts que le jeu était possible et fructueuse.



Théâtre de feux de camp et de veillées ; mise en images : Joubert

*Le Scout de France* puis *Le Chef* se firent dès leur apparition l'écho de « chefs-d'œuvre » théâtraux commis par des Aumôniers Scouts : *La conversion de Jean-Pierre* (1923), *Le nœud de foulard* (1924), *Vision marocaine* qui traite la même année de la conversion de deux jeunes voleurs maghrébins, et, toujours en 1924 (fécond millésime décidément) **l'inusable** *Jésus chez les Scouts* qui fit le tour de toutes les fêtes de groupe de France et de Navarre, sont quelques-uns des plus connus parmi les « joyaux » scéniques de cette époque. D'une effrayante platitude la plupart du temps, ces saynètes ajoutaient sans cesse à ce premier travers une édifiante mièvrerie. Mais enfin le fait était là : non seulement on mettait la vie d'une Patrouille, et le sacrifice (à moins que ce ne fût le repentir) d'un patrouillard (forcément le plus humble et parfois le plus jeune) en représentation, mais on allait faire naître des vocations de saltimbanques qui ne s'épanouirent véritablement qu'après la naissance des Comédiens-Routiers, sous la houlette de Léon Chancerel.

Ce furent du reste des émules des Comédiens-Routiers qui prirent le relais du R.P. Rouillon et d'autres immortels théâtraux, pour produire de courts canevas scéniques encore nommés : « jeux ». C'est ainsi que du clan Péguy de Paris-Centre sortaient quelques jeunes talents : P.L. Gérin et Pierre Lamoureux<sup>435</sup> écrivaient *Le jeu d'Escarnador* pour lequel

<sup>435</sup> Qui prendra le pseudonyme de Jean-Louis Foncine, deviendra l'un des piliers de la collection Signe de Piste, et sur lequel on aura l'occasion de revenir très longuement.

Joubert fit des masques et des maquettes de costume<sup>436</sup>, ou *Le jeu des Corsaires*<sup>437</sup> pour lequel le même fit des schémas de mise en scène. Lamoureux par la suite écrivit seul, et donna naissance au *Royaume de la jeunesse*, joué à la Salle de la Chimie à la demande de Chancerel ainsi qu'au *Jeu des Ayacks* qui fut mis au répertoire des Comédiens-Routiers, lequel comptait en outre des mystères médiévaux, des chants mimés, etc. Dans le même ordre d'idées on peut signaler *Prologue pour une fête de Troupe* toujours splendidement illustré par Joubert ou *Le génie de la forêt ; un acte pour feu de camp et fête de Troupe* signés d'un nom que l'on aura l'occasion de rencontrer souvent : Serge Dalens. Si ces saynètes sont sans prétentions (ce qui est déjà vertu !) elles ont le mérite de faire passer un courant d'air frais et d'introduire l'humour, quoiqu'à doses homéopathiques.

Les Scouts de France ne s'en tinrent pas là : ils s'attaquèrent également au cinéma !

Publicité dans *Le Scout de France* pour "Coeurs héroïques"



Le Scout Paul Dupuis va défendre le fanion... Belle silhouette d'un scout « prêt »

En 1927, sortit un film de fiction, scénario de Paul Coze, réalisation de Georges Pallu : *Cœurs héroïques*. Ce monument du septième art, qui devait faire une carrière déclinante jusqu'à sombrer au bout d'une dizaine d'années dans un oubli certainement immérité, fit courir tout Paris. La première, salle du Trocadéro, vit le maréchal Lyautey, président d'Honneur de l'Association, entouré d'une brochette de généraux, colonels et autres militaires, de quelques grands noms et d'hommes politiques de bonne compagnie, sans oublier bien sûr les dignitaires de l'Église et le Q.G. au grand complet. Dans la foulée, Maurice de Lansaye écrivit une nouvelle radiophonique, tandis que le Mouvement cherchait à assurer, sur les ondes et dans la presse, la périodicité de ses chroniques. Mais sans doute dépasse-t-on ici la simple préoccupation pédagogique pour aborder le souci de « propagande », comme on dit à l'époque.

Il est en revanche un domaine où la préoccupation pédagogique fut prépondérante (encore que le souci de faire connaître de façon non didactique la vie des S.d.F. et le désir d'attirer de nouveaux adhérents n'en furent pas exclus) : c'est celui du roman. Dans ce domaine, Pierre Delsuc fut un pionnier incontesté chez les S.d.F.<sup>438</sup>. A l'instigation du chanoine Cornette, Delsuc écrivit *La rude nuit de Kérvizel* qu'il fit publier dans une toute jeune collection de la maison Spes Des fleurs et des fruits, collection destinée à la jeunesse et dirigée par l'abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris. Elle

<sup>436</sup> Créé salle Saint-Léon en mars 1936.

<sup>437</sup> Créé en 1935.

<sup>438</sup> Même si, en 1924, le P. Sevin, déjà, semble favorable à un « renfort » romanesque en tout bien tout honneur, du reste : *La pratique répond à la théorie. Les romans d'aventures et les nouvelles publiés dans le journal officiel des scouts sont irréprochables et souvent ne contiennent même pas d'héroïnes.* R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 45.

n'était point Scoute, mais le roman, lui, l'était. Delsuc y mettait en scène, sur les côtes de Bretagne qu'il connaissait bien, une Troupe de Scouts parisiens qui découvrent par hasard et délivrent au prix des pires dangers un ingénieur russe, enfermé dans un château abandonné par de mystérieux ravisseurs cherchant à lui arracher les secrets d'une invention révolutionnaire. La chose pourra paraître puérile : elle fut néanmoins jugée suffisamment importante pour que le chanoine Cornette en assurât lui-même la publicité dans *Le Scout de France* et que Maurice de Lansaye lui emboîtât le pas dans *Le Chef*. Le roman ne fut pas immédiatement suivi par d'autres, mais il suscita plusieurs vocations.

Le tournant fut pris dans *Le Scout de France* en 1930, avec la parution en feuilleton de *L'aventure du roi de Torla* signée Jacques Michel (pseudonyme de Maurice de Lansaye) récit mettant en scène, dans une petite monarchie archaïque, un jeune roi, un enchanteur, de méchants ambitieux et une Troupe Scoute<sup>439</sup>.



Il semble qu'à ce moment se soit constitué de façon informelle un petit groupe uni par le désir de travailler dans le domaine du fictif entendu au sens large : Maurice de Lansaye était en effet le frère d'Albert, Chef de Troupe de Pierre Joubert qui était déjà lié avec Pierre Lamoureux et n'allait pas tarder à entrer comme illustrateur au *Scout de France* nouvelle formule, à rencontrer Pierre-Louis Gérin puis Yves de Verdilhac... Or il convient de constater que tous ces jeunes gens ne se heurtèrent à aucun obstacle, tout au contraire.

L'élan était en tout cas donné. En avril 1930, une formule originale fut lancée : le roman collectif intitulé *Le Pampold*. Un canevas lâche était tramé : le premier épisode mettait aux prises, avec une invention supérieure pour enjeu, des personnages appartenant tous à une superbe galerie de stéréotypes : Jean-Marie, le costaud positif mais peu imaginaire (l'aîné) ; Claude, le cadet souple, nerveux, cultivé, d'une intelligence aiguë ; Henri, le benjamin, quelconque sauf dans les sciences dites exactes et qui cache sous sa banalité une froide résolution ; Roger Beauval, officier du service de renseignements du

<sup>439</sup> J'aurai l'occasion de revenir sur tous ces points dans la partie de ce travail, exclusivement consacrée à la collection Signe de Piste, ou j'analyserai ces antécédents.



ministère de la guerre –« *Une âme de fer dans une enveloppe d'acier* » ; Guy, comte de la Blotière –« *Le type élégant du Français de grande lignée pour qui la Patrie est tout, l'argent rien, et l'héroïsme une habitude* », explorateur anglophobe infiniment riche (ce qui explique peut-être son dédain de l'argent ?) ; Popol Biquet, gamin de Paris –« *hilare et courageux* », roublard, énergique, mi-agent secret mi-journaliste ; Franz Spieldent et Petrus Kropp, tudesques courageux, brutaux –« *intelligents mais trop méthodiques* » ; Joë Qouip –« *appointé par le roi des pétroles* », et Charlie Sommer, par le roi des aciers, solides buveurs du Nouveau Monde, et compétiteurs infatigables aux fonds... aussi inépuisables que leur soif ; William Schmitt, long flegmatique et Harry John, rond jovial et timide, sujets, on l'aura deviné, de S.T.G.M. le roi d'Angleterre (c'est Oxford contre Cambridge...) ; Beppo Baldi, excessivement nerveux, et sentimental ; Carrero de Trinquatorre qui « *ne va pas à la messe mais il implore la Madone toutes les trois minutes* » et joue au matamore ; Ali ben Mactoub –« *officier de Spahis, indigène. Type de parfait gentilhomme musulman : de l'allure, de la prudence, du coup d'œil, de la loyauté et du cran* » (on sent que la France est passée par là) ; enfin, *last but not least*, Vera Popof, cosmopolite (quoiqu'avec un nom pareil...) et mystérieuse ; et Anne-Marie de Haut-Jacques –« *jeune fille sportive, courageuse, décidée. Un détail la peindra tout entière : pendant la guerre, non contente d'être infirmière au front, elle conduisait sa torpédo jusqu'à la ligne des tranchées et ramenait elle-même les blessés. Elle aurait toutes les qualités pour être une excellente Cheftaine* ».

Il va de soi que tout ce petit monde maîtrise parfaitement le volant, le manche à balai (d'un aéroplane), est à l'aise aux commandes d'un sous-marin ou d'une locomotive (ne manque que l'éléphant de Malaisie). Mais on s'y connaît également en « art d'agrément », et celui du déguisement est sans secret quoique l'on conservât toujours « *les caractères intellectuels et moraux de [la] race.* »<sup>440</sup>

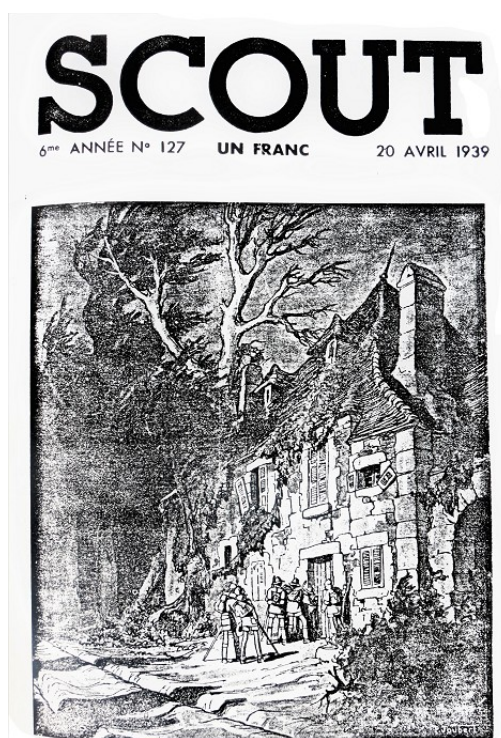
Prenons un zeste de Jules Verne, un dé à coudre de Maurice Leblanc, quelques cuillerées à café de Gaston Leroux, un trait de Kipling, une dose de feuilletonnistes divers (d'Ivoy, Danrit, etc.) et l'on obtiendra, je pense, les composantes de cette distribution aussi nationaliste que stéréotypée, qui équilibre l'aristocrate d'un gavroche de type Passepartout et fait « une tête » aux représentants de nos voisins proches et lointains, en accordant un strapontin doré à un éminent membre de l'empire colonial.

Persiflage mis à part, le succès fut réel et de nombreuses Troupes entrèrent dans le jeu, de telle sorte que l'on finit par ne plus s'y retrouver dans l'enchevêtrement sans fin d'in vraisemblables péripéties. C'est *Bons baisers de partout*, cet inénarrable pastiche feuilletonnesque de Pierre Dac, trente ans avant la lettre, et chez les Scouts !

En 1931, Jacques Michel assura la relève avec le *Puits de Jumièges*, qui pour la première fois d'une façon « sérieuse », alliait Scoutisme au présent et mystère historique, bientôt suivi de *Les trois pierres de Verez*, plus spécifiquement historique, qui couvre l'année 1932. Mais en juillet 1933, Jacques Michel fonde avec André Noël la collection Feu de camp chez l'éditeur De Gigord. C'est une première tentative de collection Scoute. Maurice de Lansaye y publiera ses romans parus en feuilleton. Mais d'autres, au *Scout*, prennent le relais, toujours illustrés par Joubert : Jacques de Noirmont offre ainsi un conte, *Le Signe de Piste* (sic), en août 1933, Guy de Larigaudie propose *Une aventure de Yug dont on n'a pas encore parlé* en 1934, et la même année, Roland de la Villesbrunne écrit *Giuseppe*, tandis qu'une Patrouille (?), Les Gerfaux, est censée avoir composé *Une ténébreuse affaire* ayant pour cadre la Bretagne, et qu'est publié sans nom d'auteur *Le*

<sup>440</sup> *Le Scout de France*, avril 1930, p. 13.

*chevalier d'émeraude, La légende de la Table ronde*, en n'oubliant pas *La légende de Ragnar-Cotte-d'Airain*, signée Wébé. 1935 : *Robert le Diable* de Pierre Coumely ; 1936 : *L'îlot du Grand Étang* de Larigaudie, qui met en scène un garçon solitaire et *Noël Rouge*, sans nom d'auteur mais dédié « *A mon ami Henri d'Amfreville* » qui ridiculise les communistes ; 1937 voit se multiplier contes et légendes, tandis que Joubert se surpasse dans les tableaux d'époque : *Comment Bels-Atsar trouve la vie* par Wébé (légende assyro-babylonienne), *Les lépreux de la Basilique* de Marie-Madeleine Isquin, *La légende du Roi qui perdit l'Amour*, par Wébé ; 1938 : Larigaudie revient au roman-feuilleton avec *Le Messager de Clotilde* ; enfin, en 1939, Jean-Louis Foncine (dont un extrait de *La bande des Ayacks*, roman tiré du jeu scénique qui avait failli entre temps devenir un film, a été publié en 1936 sous le titre *Le trésor de Malaïac*) fait paraître le début du *Relais de la Chance au Roy* introduit par une couverture romantique de Joubert.



N'ont été retenus ici, cela va de soi, que les textes jugés les plus représentatifs : la liste n'est pas exhaustive. C'est dire assez la floraison sans précédent de la fiction chez les S.d.F. D'ailleurs porté par le courant, Guy de Larigaudie organisera au cours de l'été 1935 un **Grand Jeu** à l'échelle nationale, où fiction et réalité se mêlent encore plus étroitement et qui mobilise la plupart des Troupes de France autour d'une histoire d'espionnage. Larigaudie jugera ainsi son entreprise :

« *On a déjà dit la belle aventure que ce jeu faisait vivre à tous les garçons – aventure merveilleuse parce que ce jeu est juste à la limite du rêve et de la réalité, moitié roman moitié réalisation, si bien que le garçon ne voyant plus la démarcation exacte du réel et du fictif se trouve plongé en pleine aventure.* »<sup>441</sup>

Qu'importe alors que le but principal ait été de renforcer la solidarité du « corps scout » en lui faisant prendre conscience de l'inter-dépendance de tous ses membres ? Ce qui importe au contraire c'est l'affirmation presque circulaire que « l'aventure, c'est

<sup>441</sup> Guy de Larigaudie, *Le Grand Jeu des Scouts de France*, in *Le Chef*, juin 1935, n° 124, p. 455.

l'aventure », et qu'elle se situe quelque part à la lisière de l'imaginaire et du réel : il y a une inflexion très nette du discours tenu, ici. Mais Larigaudie, comme Joubert et ses amis Chefs de Paris-Centre, si passionnés par un « Scoutisme d'aventure », comme ils disent, ne sont pas des Aumôniers... Ils ne baignent pas dans l'univers spiritualiste néo-médiéval des prêtres, et s'ils se conçoivent comme des chevaliers, c'est moins en croisés de la rechristianisation dans les banlieues rouges (certains avoueront leur désintérêt) qu'en « paladins des essarts », pour reprendre le titre d'un roman de la collection Signe de Piste, qu'en « preux des broussailles », en d'autres termes, enivrés de grand air, de soleil, de jeunesse et de mystification à défaut de mystique. Le refus du matérialisme urbain, industriel et athée des premiers pionniers n'a-t-il pas, en fin de compte, produit une génération de jeunes (largement aidés en cela par leur milieu et leur époque) chez qui la nostalgie archaïsante est devenue chair de leur chair ?

Bien sûr, Larigaudie lorsqu'il vante l'Aventure et termine son texte en lui souhaitant longue vie, n'oublie pas, il est trop scout pour cela, sa portée pédagogique.



En outre, il ne faut pas prendre une poignée de Chefs parisiens pour l'ensemble des Chefs du Mouvement. Mais si, à la sortie de *La bande des Ayacks* de Foncine, des voix se firent entendre pour s'élever contre son paganisme foncier et son anarchisme, (surtout parce que les Ayacks ne sont pas des Scouts mais des « enfants sauvages »), aucune voix, tout au contraire, ne s'éleva contre l'invasion de la fiction, les dessins de Joubert et les Grands Jeux à thème. Dans l'ensemble, l'équipe du *Scout* trouvait une audience. C'est aussi qu'au Quartier Général, on avait saisi la balle au bond.

### 3.2.3. Pédagogie « totalitaire »

L'expression n'a rien de provocateur. J'ai déjà remarqué que dès les débuts du Mouvement, dans la lignée de Baden-Powell, le Scoutisme a revendiqué l'éducation totale

du garçon. « *Nous avons ainsi formé, Dieu aidant, l'homme complet.* »<sup>442</sup>, remarque Jacques Sevin en prenant à son compte une phrase de Baden-Powell. Dix ans plus tard, après tant d'autres, Bouchet parle, dans sa thèse, d'éducation intégrale. Il s'agissait alors de manifester une réaction contre la tendance qu'avait eue jusque là l'Église à ne privilégier que l'éducation spirituelle.

Justifiée au début des années vingt, alors que le Scoutisme ouvrait une voie inexplorée conduisant les jeunes hors des enclos paroissiaux, la position se défendait moins en 1930. Les mouvements catholiques de jeunes se sont multipliés, se sont diversifiés, et même ceux qui se donnent la formation spirituelle comme objectif prioritaire en viennent à ne plus négliger celle, parallèle, du corps. La revendication d'une éducation intégrale c'est-à-dire, au fond, complète, semble moins impérative, et l'on pourrait s'attendre à ce qu'elle s'affichât moins. On pourrait d'autant plus s'y attendre qu'en 1928, le P. Jacques Sevin s'est livré à une mise au point vigoureuse qui ne laisse planer aucun doute quant à ses conceptions dans ce domaine :

*« Il est des mots qu'il faut qu'on tue, et des revenants qu'il faudrait décidément empêcher de revenir. Le cliché 'éducation intégrale' ou 'système d'éducation complet' employé à propos du Scoutisme est de ceux-là. Après avoir dit comment le Scoutisme, fondé sur la religion, contribue à la formation du caractère, j'ai écrit ailleurs : 'Nous avons ainsi formé, Dieu aidant, l'HOMME COMPLET'..., tel est le langage du fondateur du Scoutisme en Angleterre. C'est peut-être cette phrase qui a donné naissance aux expressions ci-dessus et que l'on rencontre parfois encore chez des conférenciers ou des écrivains, Scouts ou favorables au Scoutisme. En ce cas, MEA CULPA, et j'écrirais actuellement : 'Nous avons ainsi CONTRIBUÉ à former l'homme complet'. Je crois que ce serait une vue plus approchée de la réalité et de la pensée du fondateur. Complément de l'éducation, adjuvant de l'éducation –oui. 'Éducation intégrale', 'système complet'. Si l'on veut dire par là que le Scoutisme s'intéresse à TOUT le garçon (...), ainsi étendue l'expression est discutable, mais acceptable. Ou si l'on veut dire encore que la MÉTHODE Scoute, c'est-à-dire les procédés spécifiquement Scouts, oui, encore, ceci nous paraît exact, et l'on pourrait Scoutiser de la sorte bien des enseignements et bien des milieux. C'est ainsi que l'on peut concevoir par exemple une école Scoute, mais cela ne veut pas dire que la Troupe remplacera l'école –mais par les expressions 'éducation intégrale' ou 'système complet' entendue (sic) que le Scoutisme se suffit à lui-même et donne au garçon tout, rigoureusement tout ce qui lui est nécessaire pour être un homme parfaitement formé, je ne crois pas que nous puissions avoir cette prétention, d'ailleurs irréalisable. D'autres influences s'exercent sur l'enfant bien avant qu'il soit d'âge scout, et une fois entré à la Troupe, il ne vit pas dans le Scoutisme comme dans une île déserte, heureusement. De sorte que nous pouvons assez difficilement imaginer ce que serait un garçon qui ne serait QUE SCOUT, chose pratiquement chimérique.*

*« (...)*

*« Notre rôle est déjà assez beau d'être des AUXILIAIRES, serviteurs et troupes de renfort de l'Église, de la famille et de la grande maison française, et d'avoir notre rang parmi les différents moyens de produire de meilleurs chrétiens, de meilleurs fils, de meilleurs citoyens (...). Parler autrement ce serait revendiquer un monopole immérité, nous exposer à des critiques très justes et assumer des responsabilités*

<sup>442</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme...*, op. cit, p. 10.

*singulièrement lourdes - le Scoutisme n'y a jamais songé, et les Scouts de France moins que tous autres.* »<sup>443</sup>

Malheureusement, cette magistrale autocritique prouvait qu'au contraire, chez les S.d.F., on y avait déjà songé. Machiavélisme ? Pas du tout : effet de tout un ensemble, de tout un système de représentations. Jacques Sevin lui-même n'a-t-il pas créé l'essentiel de l'« Ordre » avec l'uniforme, la Promesse, la Loi catholicisées ? Ne fut-ce pas lui qui dans *Le Scoutisme* avoua que l'élément fictif et romanesque était ce qui séduisait les imaginations ? Le P. Sevin voulut un Scoutisme ouvert, nul n'en disconvient. Mais vit-il qu'il existait une contradiction entre le désir d'ouverture d'une part, la méthode et la spécificité de l'apport catholique, de l'autre ? C'est qu'il y a une limite à une formation **pour** : si l'adolescent se trouve bien du monde qui l'a formé, pourquoi irait-il forcément s'employer ailleurs ? Certains Scouts, rares, s'engagèrent, surtout dans la voie du sacerdoce. D'autres « lâchèrent prise », mais on peut supposer que les qualités acquises les servirent dans leur vie ultérieure. D'autres encore, et ils ne furent pas parmi les plus médiocres, considérèrent que la meilleure façon de servir était encore de s'employer auprès de ce qu'on leur avait pendant plusieurs années présenté comme « la fraternité Scoute ». Tout organisme de formation tend par nature à se reproduire lui-même ; l'institution scolaire en est un exemple. A leur niveau les S.d.F. eurent à connaître ce phénomène, encore amplifié par une vision organiciste, solidariste, hiérarchisante des choses.

Cela peut expliquer en partie que le P. Sevin ne fut pas entendu. Tout au contraire on approfondit cette tendance consistant à considérer le Scoutisme comme un « système complet », avec d'autant moins de scrupules que, quoi que fort détaillée, l'analyse du jésuite fondateur n'était pas exempte d'ambiguïté. Car en fait, que dénonce-t-il surtout ? L'exclusivisme vis-à-vis des autres institutions que sont la famille, la Patrie, l'Église. Or il suffisait de dire que l'on reconnaissait à ces institutions leur place (mais que le mieux serait de les « Scoutiser », ce qui demeura l'objectif), comme on le fit lors des Journées nationales des années Trente, pour que l'écueil fût évité.

La démarche de Pierre Delsuc, ambitionnant de s'emparer du « cercle intime du garçon », et celle de Pierre Bouchet, quoique moins audacieuse, cherchant à embrasser « tous les recoins du moi adolescent », correspondirent à ce mouvement de fond tendant à clore le Scoutisme sur ses propres absolus. Cela se manifesta jusque dans les détails de l'aménagement du « local » dans le cadre duquel se pratiquaient, chaque semaine, les activités des Patrouilles lorsqu'elles ne sortaient pas : il fallait inscrire le Scout dans un cadre homothétique des autres éléments du système représentationnel...

La pédagogie de l'Aventure ou du « fictionnel », qui découlait tout naturellement de ce désir de séduction totale et totalisante, travaillait dans le même sens, en surmontant un obstacle réel que Jacques Sevin, dans sa dénonciation, avait mis en évidence, et que tous les Chefs Scouts connaissaient bien : le garçon n'est pas « physiquement » dans le cadre scout vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dès lors la question est, si l'on veut renforcer « l'emprise » du Scoutisme sur le garçon, de parvenir à le maintenir dans le « bain scout » quand bien même serait-il sur la berge. Qui ne voit pas que le romanesque, l'impression profonde de l'imaginaire par le jeu romanesque, est un premier et puissant moyen ? Le garçon aspirera d'autant plus à revenir ou à rester en Scoutisme que celui-ci l'aura ravi, au propre comme au figuré, et que sorti de cet élément auquel il s'est accoutumé, il s'ennuiera. Le roman est un autre moyen, aux côtés des revues, des films ou des émissions de radio, de

<sup>443</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Éducation intégrale*, in *Le Chef*, janvier 1928, n° 49, p. 52-53. Or en août 1922 (*Le Chef* n° 6, p. 91) il affirmait abruptement au début de l'article *Scoutisme et vie sociale*: « *Le scoutisme est une éducation totale du garçon.* »

l'y entretenir : les représentations ainsi véhiculées redoubleront, réanimeront, actualiseront les meilleurs souvenirs, renforceront la fixation des valeurs et des règles, conforteront l'**attachement**.

Il va de soi qu'il s'agit d'une vision tout à fait théorique des choses. Personne chez les Scouts de France ne fit aussi froidement un tel calcul. De plus, l'effet ne se révéla vraiment que lorsque le Scout eut d'excellents souvenirs à faire revivre. Tous ne les eurent pas.

La question n'est cependant pas là. Toute démarche de ce type, même la plus absolue, va vers un optimum. Aucune ne l'a jamais atteint : les éducateurs autant que les éduqués sont trop divers, l'énormité du nombre de paramètres qui entrent dans une éducation est telle qu'un semblable objectif est illusoire. Ce qui importe, ce n'est pas cette constatation c'est le désir ou la volonté qui mobilise une organisation pour ce but.

Or une telle volonté, un tel désir se firent jour chez les Scouts de France : en 1934, par deux fois, le P. Forestier, qui n'est certes pas encore Aumônier général, parlera d'éducation « totalitaire » :

*« Le Scoutisme doit constituer une élite. Mais il ne s'adresse pas une élite toute faite, écrit-il tout d'abord. Système d'éducation totalitaire, il veut susciter, de la masse, une élite. Moyen de formation, il pourra descendre très bas chercher ses adeptes, mais ce sera pour les faire monter très haut. »<sup>444</sup>*

Et encore :

*« Par ce parti-pris de faire collaborer, de faire assimiler par des actes, de faire incarner et non seulement dissenter, de créer des habitudes en faisant agir délibérément, le Scoutisme s'insère dans le grand courant des MÉTHODES ACTIVES.*

*« Il a encore de commun avec elles sa préoccupation d'une éducation TOTALITAIRE, qui s'adresse à tout l'homme et non pas seulement à son esprit. »<sup>445</sup>*

Il serait malhonnête, par exemple, de considérer le P. Forestier comme un partisan du fascisme parce que voici soudain sous sa plume le mot « totalitaire », qui n'avait pas encore tout à fait toute la charge qu'il prendra par la suite. Pour autant, on ne peut considérer cette apparition comme fortuite dans le contexte de 1934. Si ce mot apparaît brusquement, c'est bien qu'« éducation totale » et « méthode complète » paraissent trop faibles, c'est bien que l'on veut donner à ce que l'on désigne plus de force, une force que, lucidement ou non, l'on reconnaît aux régimes qui relèvent de cette appellation. Dans ces deux cas, une fois de plus, l'éducation est dite totalitaire parce qu'elle entend bien embrasser **radicalement** tous les aspects de la personne. Forestier use de ce mot comme d'une surenchère. Mais ce radicalisme, ce totalitarisme de la pédagogie ne viennent-ils pas aussi de ce que, s'étant dégagé des pesanteurs didactiques précédentes, on a affiné l'emprise sur l'imaginaire, qui commande aussi bien l'affectivité ? Nul doute en tout cas que la réflexion de Pierre Delsuc mit en perspective une prise de conscience profonde de même qu'une secrète ambition.

Or la même année, M<sup>gr</sup> de Solages, dans sa fameuse conférence, reprenant les réserves de Jacques Sevin, déclarait :

*« L'effort éducateur du Scoutisme doit, en effet, appuyer les autres efforts éducateurs auxquels est soumise la vie de l'enfant. Ces efforts sont COMPLÉMENTAIRES, bien que chacun, sous l'angle qui lui est propre, s'applique à*

<sup>444</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme est-il fait pour tous ?*, in *La Revue des jeunes*, 15 décembre 1934, extrait p. 3.

<sup>445</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Le Scoutisme, pédagogie active*, in *La Revue des jeunes*, 15 décembre 1934, extrait p. 10.

*toute la vie de l'enfant. Le mot 'totalitaire' que tant de mouvements aiment à employer de nos jours, est dangereux parce qu'équivoque et donnant à penser qu'on veut tout absorber en soi. Aucune organisation, pas même l'Église, n'est totalitaire. Elle ne l'est pas, en tout cas, à tous les points de vue. »<sup>446</sup>*

Mise en garde, donc, mais mise en garde somme toute ambiguë elle aussi, car enfin : tous les efforts éducateurs sont complémentaires mais concernent toute la vie du garçon ... l'Église n'est pas totalitaire, « en tout cas à tous les points de vue » ... Cela manque quelque peu de clarté : parle-t-on de la réalité quotidienne ? Parle-t-on du sens de l'être au monde ? Parle-t-on des intentions ? Le fait est, en tout cas, que M<sup>gr</sup> de Solages appelait à la prudence. Or quelques lignes plus loin, dans un développement lié au précédent qui avait valu cette note, S. Em. redoublait à nouveau, au sujet de la relation jeu/réel, sa mise en garde :

*« Quand la réalité se fait grande*

*« Le rêve, au regard, est petit.*

*« Cette évolution naturelle des perspectives de l'adolescence qui peu à peu ramène le jeu à une place secondaire, c'est incontestablement le danger du Scoutisme de risquer de la freiner alors que le devoir de l'éducateur est de la préparer et, pour une part même, de la provoquer. Mais le meilleur moyen d'éviter un danger est de le bien connaître et d'être prêt à y parer. »<sup>447</sup>*

Soit : encore faut-il le vouloir. Or la question qu'il faut poser est la suivante : ceux qui rêvent de rebâtir une chrétienté hiérarchisée et organique où la suprême liberté, selon Thomas d'Aquin, consiste à choisir sa propre adhésion au Plan divin ; ceux qui rêvent ordre de rebâtitseurs croisés ayant pour but, comme Jehanne, de régénérer le pays en boutant hors les laïcards jouisseurs et laxistes<sup>448</sup>) ; ceux qui, de moins en moins incidemment, rêvent belles joutes (mêmes oratoires), bannières au vent (même symboliques), parades et combats, communion à Dieu en la Nature, relations d'hommes à hommes sous sceau de serment ; ceux-là, qui rêvent ainsi, vont-ils finalement accepter de partager leur œuvre formatrice avec des familles pas toujours à la hauteur (cf. Bouchet), des enseignants douteux, des influences perverses (cinéma, débauche, bistrot, la trilogie de l'horreur) ? Ceux qui rêvent ainsi vont-ils quitter leur univers en effet pur, exaltant (et exalté), épique et sain pour des banlieues enfumées et noires où il faudra rechristianiser des indifférents « laids », « grossiers », « avinés », pour lesquels on a l'amour abstrait des discours ? Qu'on le veuille ou non, les représentations, si on les bâtit (et si on les adapte), réclament certains comportements en accord ... Le vœu de M<sup>gr</sup> de Solages n'est-il pas qu'un vœu pieux dès lors que, sur le terrain, de jeunes Scouts, réellement « emballés » par les Grands jeux en pleine nature, pensaient vraiment à tout autre chose ? Ce n'est certes pas juger de qui avait raison ou tort que s'interroger à ce propos....

<sup>446</sup> M<sup>gr</sup> Bruno de Solages, *La philosophie....*, op. cit., p. 9, note 2.

<sup>447</sup> Ibid., p. 10.

<sup>448</sup> Il n'est, pour se convaincre que je ne caricature pas, que d'entendre le chanoine Cornette aux journées anniversaires d'Orléans (8, 9 et 10 mai) :

*« La France Chrétienne, la France Catholique, la France de Jeanne ne veut pas mourir : et pourtant, plus encore qu'en 1429, elle est en péril de mort !*

*« La déchristianisation ou le paganisme, comme une marée montante, menace de la submerger.*

*« Un nouvel ennemi, plus redoutable que celui du XV<sup>e</sup> siècle, s'attaque à son âme, aux sources de sa vie spirituelle : il s'appelle la déloyauté, l'égoïsme, le besoin effréné de jouissance, l'immoralité !*

*« t c'est à bouter dehors cet ennemi redoutable que, de par le Roy du Ciel, Jeanne convia à Orléans vos phalanges. » in Le Chef, juin 1929, n° 64, p. 243.*



D'ailleurs, le recteur toulousain semble avoir été fort peu entendu : en 1938, le P. Marot reprit tranquillement le terme, pour dire alors le contraire<sup>449</sup> :

*« On parle beaucoup à notre époque de 'totalitarisme'. Si on peut craindre avec raison de ceux qui emploient terme et système qu'ils ne prennent la partie pour le tout et le relatif pour l'absolu, on ne peut méconnaître qu'ils exploitent merveilleusement le désir d'infini et de sacrifice qui est au fond de tous les cœurs humains.*

*« Le Scoutisme peut légitimement demander tout au garçon, car par la volonté de son fondateur, il a une base religieuse. Il ne prendra tout le garçon que s'il est religieux. »<sup>450</sup>*

Voici en tout cas une réponse : les régimes totalitaires sont des simili-totalitarismes parce qu'ils sont du siècle et que l'Absolu n'en est pas. Et la dernière phrase boucle parfaitement la boucle d'une implacable logique...

En 1940, les éditions du Cerf publièrent l'article du P. Forestier qui traitait de la Pédagogie active. Le mot « totalitarisme » y subsistait.

Au terme de ce parcours à travers les représentations Scoutes et les méthodes que l'on envisagea pour les faire triompher, un sentiment s'affirme : que deux sensibilités, peut-être et même sûrement d'accord sur l'essentiel (à moins d'un départ...), se polarisèrent peu à peu dans les vingt années qui s'écoulèrent de la fondation par les S.d.F. à l'invasion du pays. Sensibilité plus apostolique, plus souple, plus humble, mais aussi et paradoxalement plus exigeante, moralement rigide d'un côté, plus grave sinon plus sombre ; sensibilité plus césarienne, agressive, orgueilleuse, mais aussi (et paradoxalement) moins vétilleuse, plus joueuse mais plus forte en gueule, de l'autre. C'est une vision très schématique : bien des positions issues d'une même plume se contredisent parfois à quelques lignes d'intervalle. Les éléments qui les constituent sont pourtant là, comme en suspension dans les esprits, alors que la seconde sensibilité prend le pas sur la première dans les années trente, et affirme ses liens avec des opinions politiques ayant pignon sur rue, quoique dans l'opposition au régime en place.

Comment un Mouvement qui maintint jusqu'au bout une farouche volonté d'apolitisme se trouva-t-il, de fait, en situation de rencontrer ces courants de pensée fortement politisés ?



<sup>449</sup> Rappelons que toute publication engageant le Mouvement devait obtenir, suivant le règlement religieux des S.d.F., l'aval de l'Aumônier général.

<sup>450</sup> R.P. René Marot, *A toi, Scout !*, op. cit. p. 43-44.

### 3.3. Les Scouts de France face à la politique

Chez les Scouts de France, on est statutairement apolitique. L'article V des Statuts de la Fédération nationale catholique, qui subsistera inchangé lorsque celle-ci se transformera en Association centralisée, est sans ambiguïté :

- « a) La fédération ne se rattache à aucun parti ni à aucune conception politique.
- « b) Les membres, de quelque grade qu'ils soient, doivent s'abstenir de paraître en uniforme à des réunions ou manifestations politiques.
- « c) Les discussions politiques sont interdites dans les réunions et les camps.
- « d) Tout membre faisant dans la Fédération de la propagande politique peut être déféré par le Commissaire de Province au Comité Directeur, qui prononce la radiation s'il y a lieu. »

Face à cette pétition de principe, deux questions ne peuvent manquer de se poser. L'une est provoquée par une mise au point du Chef-Scout, le général de Salins :

- « Le Scoutisme catholique a la noble ambition de former des Chefs pour la cité, la France, l'Église ; un tel objectif ne peut être atteint qu'en développant chez nos Scouts leurs qualités d'énergie, de dévouement et de civisme.
- « Ce serait aller à l'encontre du but poursuivi que de recommander à nos jeunes gens à l'âge où se forme leur personnalité de se réfugier dans un indifférentisme regrettable. »<sup>451</sup>

Comment, par conséquent, parvint-on à concilier ce souci pédagogique avec l'apolitisme statutaire ?

La seconde question est liée à la première : comment des représentations qui fai-saient du Scoutisme catholique un Ordre chevaleresque étaient-elles compatibles avec cet apolitisme, dans le contexte français de l'Entre-deux-guerres ? N'y a-t-il pas contradiction dans les termes ?

Ces deux questions furent sensibles pour les dirigeants de l'époque. Mais tandis qu'on affronta ouvertement la première, on ne posa jamais clairement la seconde, parce que l'on voulut croire que les réponses apportées à la première valaient pour tous les cas de figure. Cette conception entretint une ambiguïté lourde de conséquences.

#### 3.3.1. Apolitiques ?

J'ai déjà parlé de l'hostilité viscérale que les pionniers du Scoutisme catholique portaient à la République parlementaire. Par amalgame, elle finit par s'étendre (avec des nuances) au parlementarisme qui, à tort ou à raison, semblait en être l'émanation, et aux politiciens en général. Dès 1921, au XII<sup>e</sup> couplet de ce véritable chant programmatique qu'est *Ce qu'il faut aux boys-Scouts* Jacques Sevin s'en fit l'écho dans *Les chants de la Route et du Camp*, avec la complicité de Théodore Botrel, écrit :

- « Pas besoin d'grands politiques
- « Pour venir nous haranguer,
- « Qu'ils demeurent dans leurs boutiques.
- « Le Chef Scout est bien plus gai »

<sup>451</sup> Arthur Guyot d'Asnières de Salins, *Note du Chef-Scout* in *Le Chef*, septembre-octobre 1926, n° 37, p. 3.

Faire entonner cela aux garçons sillonnant les routes de France n'était pas indifférent... C'était au contraire les faire adhérer, sans qu'ils s'en rendissent probablement compte, à une véritable profession de foi où perce moins une défiance qu'un vrai mépris pour les « officines politiciennes »... Mais dans l'euphorie de cette première année de croisade, on pouvait bien se laisser aller à la seule ivresse du grand air...

Les revues, tout entières consacrées au travail de synthèse entre Scoutisme britannique et catholicisme, se firent d'abord discrètes sur les grands problèmes de l'heure. C'est à peine si l'on remarque tel ou tel entrefilet, comme cette note du Comité directeur qui, en juillet 1925, rappelle « *qu'il est formellement interdit de porter **simultanément** quand ils [les Scouts] sont en civil, les insignes de la Fédération, en même temps que ceux d'un parti politique quelconque* », preuve que ce devait être une pratique assez courante pour justifier une mise au point. Mais on ne peut croire que les Chefs Scouts furent indifférents à la création de la F.N.C. et à « l'Herriotique » que Paul Doncœur lança à l'encontre du Président du Conseil du Cartel des Gauches.

Il fallut pourtant bien sortir de sa réserve et préciser ce que signifiait concrètement l'apolitisme statutaire. En 1926, en effet, l'A.C.J.F. et Marc Sangnier, inspiré par Briand, organisèrent à Bierville une rencontre internationale de jeunes pacifistes. Or on encourageait, chez les S.d.F., les relations avec l'Association catholique ; Marc Sangnier était une grande figure du catholicisme social, dont les S.d.F. faisaient leur doctrine<sup>452</sup> ; enfin le pacifisme n'était-il pas la traduction de la fraternité internationale des jeunes prônée par Baden-Powell ? De surcroît, Pie XI s'était montré favorable à la manifestation et plusieurs évêques avaient promis leur concours. Bien des Chefs pouvaient songer à faire participer leur Troupe au congrès. Le Q.G. s'en émut. Dans le numéro de mars-avril 1926 du *Chef*, le général de Salins opposa son veto, arguant que ce rassemblement « *rentre dans la catégorie des manifestations politiques.* » Ce qui l'amena à repréciser la position du Mouvement :

« *Une institution d'éducation comme la nôtre, qui est capable de refaire l'union nationale par les jeunes, ne peut être compromise par des influences nécessairement contraires* ».<sup>453</sup>

Or, on y reviendra, les S.d.F. participaient à la célébration de la fête de Jeanne d'Arc, qui avait déjà à l'époque une forte connotation politique. N'y avait-il pas là deux poids deux mesures, et d'autant plus que parler d'union nationale en 1926 n'est pas indifférent ?

Mais Guyot de Salins poursuit :

« *Il est certain que ce serait entrer parfaitement dans l'esprit du règlement et du Scoutisme que de s'abstenir d'adhérer à aucun groupement politique, afin de ne pas s'exposer à compromettre la neutralité politique de notre œuvre ou à se trouver un jour dans la nécessité d'opter entre les ordres de ce groupement et le devoir de Scout et de Chef* ».<sup>454</sup>

Que voilà une étrange déclaration ! Car enfin, si les S.d.F. sont aussi neutres qu'ils le disent, comment concevoir qu'un ordre politique soit un jour en contradiction avec le devoir scout, sauf à reconnaître que cette neutralité n'est qu'illusoire ? Bien plus, Salins laisse ainsi entendre que le devoir scout peut avoir des implications politiques... Dans tous les cas, quid de la neutralité ?

<sup>452</sup> A ceci près qu'entre le catholicisme social libéral, à cette époque très minoritaire aux seins des élites catholiques, et le catholicisme social traditionaliste voire réactionnaire (corporatiste), l'écart était notable...

<sup>453</sup> Arthur Guyot d'Asnières de Salins, *À propos du congrès pacifiste de Bierville* in *Le Chef*, mars-avril 1926, n° 34, p. 2.

<sup>454</sup> Ibid.

La conclusion que le général apporta à sa mise au point ne levait pas l'équivoque :

« *Faire de la politique, écrit-il, de la bonne politique, est assurément un de moyens de remplir son devoir de citoyen français et de venir en aide au pays, ce qui est l'objet même de nos promesses. Mais concourir à l'éducation des jeunes Français est assurément un moyen, un moyen éminent de SERVIR LA PATRIE. Nous estimons qu'il y a incompatibilité entre les deux. Préférer l'un, c'est renoncer à l'autre et, Scouts de France, nous avons choisi le SCOUTISME.* »<sup>455</sup>

Pirouette n'est pas argument. En fait le général dit ici une chose très simple : faire de la politique et former des jeunes est incompatible. Ne pouvant être au four et au moulin, les S.d.F. choisissent de former des jeunes (sous-entendu : à charge pour eux de mettre ultérieurement leur formation au service de la politique). Cependant, comment imaginer qu'un jeune issu d'un Mouvement neutre sera à même de s'engager politiquement sans une initiation minimale ? Il y a, de nouveau, contradiction. À moins, une fois de plus, que sous couvert de neutralité il ait reçu, déjà, une telle initiation ; non pas une initiation strictement partisane, mais de nature à lui faire ultérieurement choisir le **bon** parti, celui qui fera, par exemple, toute sa place à une Chrétienté d'ordre et de hiérarchie au sein de laquelle règnera, loin de la lutte des classes, la **concordia ordinum** ; bref, le parti dont les représentations du monde seront les plus proches de celles du Mouvement...

On ne peut à cet égard qu'être frappé par la similitude de la position du général de Salins vis-à-vis de la politique et de celle du P. Forestier vis-à-vis de l'Action catholique. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de former des jeunes **pour** l'action, mais dans le cadre d'un système de représentation sans rapport **explicite** ou mieux, **organique** avec elle. Peut-on cependant concevoir un organisme aspirant à faire de ses jeunes des cadres sociaux (c'est le cas des S.d.F.) qui n'aurait aucune opinion sur la société (ce qui, on l'a vu, n'est pas le cas des S.d.F.) ?

En fait, le général de Salins s'en tire bel et bien par une pirouette, mais celle-ci est riche d'enseignements. Ne fait-il pas en effet une discrète mais réelle distinction entre le **Pays**, que sert le citoyen en faisant de la politique, et la **Patrie**, que sert le Scoutisme en formant des jeunes ? Une distinction semblable n'est pas sans rappeler celle qui sépare le pays légal et le pays réel... Au pays légal, la politique. Au pays réel, terre des Pères, matrice de la Tradition catholique (c'est-à-dire universelle) et française, la formation des jeunes. Et pour-quoi, sinon pour un au-delà de la politique ? Voilà qui paraît bien résoudre la contradiction précédente : oui, les S.d.F. ont une opinion sur la société française ; oui, ils ont une position politique. Mais celle-ci transcende les démarcations partisanes. Elle affirme que la Civitas Dei Francorum que l'on rêve surclasse les modèles du présent en enracinant l'avenir dans le passé. Elle revendique l'**utopie** au sens propre comme au figuré. Elle croit ainsi échapper aux débats et aux impératifs de l'heure. Mais qu'est-ce qu'une politique sans **lieu**, celui, d'abord, du temps et de l'espace où l'on se meut, où l'on doit produire et se battre pour vivre ? **Rien**. Il faut bien se ranger, se mettre sous les ordres, sauf à être radicalement marginalisé... Or il y eut, chez les S.d.F., une tentation de l'échappée vers le rêve, surtout lorsqu'on mesura la prodigieuse puissance pédagogique du « *ludus* », que l'on n'avait plus qu'à baptiser, comme le fit le P. Maréchal, « *Ludus pro Patria* » pour retomber sur ses pieds.

La déclaration du général de Salins à propos de Bierville ne fut pas sans effet : « *un certain nombre de nos Chefs* » s'en émurent, ce qui contraignit le Chef-Scout à une seconde mise au point dans le numéro du Chef de septembre-octobre, où il se défendit

<sup>455</sup> Ibid.

d'avoir jamais voulu « *recommander à nos membres, Chefs ou Scouts, l'indifférentisme dans l'ordre des préoccupations sociales et politiques* », et « *imposer l'apathie comme caractéristique du Scout 'non-citoyen'* ». Mais faute d'avoir clairement conçu les implications de sa position, ou n'ayant pas voulu les expliciter, car elles étaient lourdes de conséquences, il ne put que se répéter, et la question n'eut pas de suites apparentes.

Or simultanément, le P. Sevin, quant à lui, traçait son petit sillon. Dans son « *Message 1926* », il déclarait trois mois avant la première intervention du Chef-Scout :

« *À part quelques articles retentissants dus aux plumes amies de M. Georges Goyau, de M. Henry Bordeaux, de M<sup>me</sup> Léontine Zanta, qu'avons-nous tenté pour éduquer le public, pour lui faire comprendre que le Scoutisme est quelque chose de sérieux, quelque chose qui intéresse au plus haut point l'avenir de la race et du pays, dont ailleurs les hommes d'État et les sociologues se préoccupent, et que la Société des Nations, du travail de qui nous sommes, avec tant d'injustice, si ignorants, a pris la peine d'étudier et de recommander aux gouvernements ? Avec Baden-Powell, nous croyons, nous, que le Scoutisme renferme des possibilités énormes pour l'instauration de la Société d'après-guerre et pour la paix du monde.* »<sup>456</sup>

On comprendra que quelques Chefs, lecteurs attentifs et convaincus par les arguments du jésuite, durent se sentir pris à contre-pied par l'intervention de Guyot de Salins quoique celui-ci, littéralement, n'ait rien dit qui s'opposât à sa déclaration d'intention. Ils durent être néanmoins particulièrement surpris de constater que lorsqu'il s'agissait de passer à la pratique, le Mouvement manquait pour le moins d'enthousiasme... Il est vrai qu'entre bâtir la Fraternité Scoute internationale et participer à un congrès de jeunes pacifistes d'inspiration catholique « un peu suspecte », il y avait, pour le Q.G. d'alors, tout un monde.

Sur le terrain politique également, Jacques Sevin traça son sillon. Après avoir une nouvelle fois rappelé que : « *FORMER DES ÉLITES N'EST PAS LA MÊME CHOSE QU'ÊTRE RÉSERVÉ À DES ÉLITES DÉJÀ CONSTITUÉES* » ; que : « *le concept d'élite est essentiellement relatif, et depuis la vocation des Apôtres, on a généralement recruté des élites dans la masse, comme l'armée dans le civil.* »<sup>457</sup> ; et avant de conclure : « *Disons-nous bien, serviteurs dévoués mais inutiles, que rien n'est fait et tout reste à faire tant qu'il y a dans les bouges de la Cité ou dans les étables des fermes un petit Français qui ne connaît pas la Croix de potence.* »<sup>458</sup>, le jésuite aborda la question du service de la Cité, donc du service politique, étymologiquement parlant :

« *Catholiques, nous avons si bien pris l'habitude d'être tenus à l'écart de la vie publique, que nous avons inconsciemment laissé s'établir dans notre esprit une opposition a priori entre catholique et officiel. Scouts qui n'avons pas fait la guerre, mais qui sommes les fils de ceux qui l'ont gagnée, nous ne pouvons admettre qu'on nous traite en parents pauvres dans la famille française, et nous devons revendiquer sans crainte notre place dans la vie municipale et nationale. Encore faut-il la prendre. Nous avons pénétré les cathédrales, et les Scouts à qui naguère certaines préventions refusaient les sacrements sous prétexte d'indécence dans leur costume (!) réglementent les processions romaines et assurent le service d'ordre à Saint-Pierre du Vatican comme à Notre-Dame de Paris. C'est fort bien, et il fallait sans doute commencer par là. Mais les mairies et les préfectures nous connaissent-elles ? Combien de conseils municipaux nous subventionnent ? Et avant de chercher à tirer*

<sup>456</sup> R.P. Jacques Sevin, 'Servi inutiles' ; message 1926 in *Le Chef*, janvier 1926, n° 33, p. 9.

<sup>457</sup> Ibid., p. 4.

<sup>458</sup> Ibid., p. 9.

*profit de l'État, combien de fois et sous quelle forme avons-nous été offrir nos services ? »*<sup>459</sup>

Une telle liberté de ton dut provoquer quelques vagues. D'autant que sur le fond le message du P. Sevin prenait le Q.G. à rebrousse poil. Tandis que dans l'apparent embar-ras de son propos, le général de Salins témoignait de cette lente tentation de clôture sur soi quand bien même fût-ce au nom d'une ouverture ultérieure plus complète et mieux maîtrisée, Jacques Sevin, de son fief charmandais, plaidait avec talent (porté par une fierté retrouvée, grâce au P. Donœur, d'être aussi un citoyen) pour l'insertion municipale et la reconnaissance officielle.

Pourtant, malgré les apparences, il était une convergence secrète entre les deux hommes : Sevin ne dit mot d'un « ralliement » aux tourments et délices de la vie « politicienne ». On l'a vu même exprimer un franc mépris pédagogique pour l'homme de la « *boutique* » partisane. Jamais un tel ralliement n'eut lieu de sa part. On peut d'ailleurs se poser la question de savoir si cette notion de ralliement eut quelque réalité pour les dirigeants S.d.F., qui se contentaient de rendre à César... mais avec quelles réserves ! Cela dit, il n'est pas indifférent qu'il ait choisi de louer l'accueil que fit Gaston Gérard, maire de Dijon, aux participants du rassemblement de 1925, pour donner un exemple des bonnes relations devant exister entre l'élu local et le Mouvement. N'oublions pas la faible « politisation » des scrutins locaux de l'époque. Et puis la commune n'est-elle pas l'un de ces organismes « naturels » préservés par la tradition ? Le maire se trouve au contact direct de la ville dont il est, en somme, le chef. Il en connaît les attentes, il est censé en respecter les diversités, il est le défenseur des intérêts locaux... À bien des égards, son élection n'introduit pas de démarcation partisane : il est un des rares magistrats de l'époque à être élu au suffrage universel. C'est donc tout un ensemble de représentations qui pare, aux yeux du jésuite lillois, la vie municipale d'une honorabilité autrement supérieure à la politique « parisienne ». Or voici la secrète convergence entre lui et le Chef-Scout : on retrouve la même phobie qui conduit à distinguer le pays légal du pays réel en ses corps intermédiaires et à privilégier ce dernier.

Est-ce à dire pour autant que les S.d.F. inclinaient vers un rejet plus affirmé des institutions ? Il faut répondre évidemment par la négative. La représentation de l'Ordre comme préfiguration de l'ordre social à venir (avec ce qu'elle porte en elle de respect de l'autorité et la hiérarchie) jointe à la prudence la plus élémentaire, fruit des expériences douloureuses d'avant 1914 qui conduisirent à l'apolitisme statutaire, ne pouvaient pousser le Mouvement vers l'aventure. Une fois encore, ce sont des errements que l'on déplore, mais l'on se garde bien, en général d'attaquer frontalement des institutions qui sont, espère-t-on, la forme transitoire que revêt l'État. Au-delà, on distingue bien le principe : « *L'État, écrit le Commissaire Tisserand en citant le code social de Malines, n'est pas seulement le pouvoir central, le gouvernement, mais la nation organisée, avec toutes les forces vives qui la constituent.* »<sup>460</sup>, ce qui permet un loyalisme à toute épreuve lorsqu'il s'agit par exemple de prôner la prise de responsabilité par les Routiers au cours de leur service militaire.

Car on est ardemment patriote, chez les S.d.F., et même nationaliste. Cela se comprend : la Nation n'est-elle pas l'héritière du grand passé français ? Fille aînée de l'Église, la France en tant que Nation est investie collectivement d'une mission civilisatrice au nom même de ce passé, mission à laquelle on adhère sans réserve. Aussi peut-on, comme Hubert Verley, Commissaire du district Paris-Nord, rendre un vibrant hommage à

<sup>459</sup> Ibid., p. 7.

<sup>460</sup> Georges Tisserand, *Le service du soldat*, Spes, 1931, p. 29.

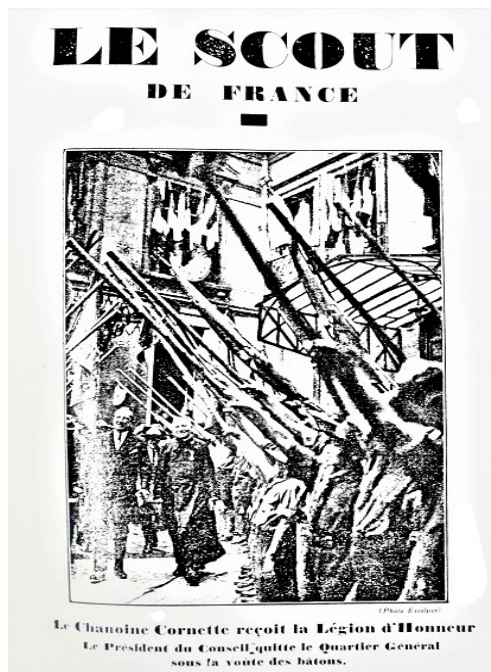
Maurice Barrès dans le cadre de la **formation civique** dispensée aux jeunes Chefs, car ce n'est pas, croit-on, entrer dans le cadre de la politique partisane que d'évoquer le chantre de la grandeur française.

L'hommage, pourtant, fleurette avec des positions plus engagées :

« Maurice Barrès, écrit Verley, arrivait à une époque où plus que le doute régnait la dénégation, mieux le néant même senti et vécu. Ceci était la suite logique des grossièretés de Zola, et l'accord inévitable de la déchéance intellectuelle et du désordre des institutions et des mœurs. »<sup>461</sup>

C'est l'affaire Dreyfus qui rôde encore, et la référence aux « grossièretés de Zola » n'est pas innocente.

Certes, Verley n'est pas un incondtionnel à tout crin. Barrès, note Verley, fut victime de son temps, il n'alla pas toujours assez loin, et puis il ne fut pas catholique. Mais enfin : « Il les [les lettres françaises] arrachait aux décadences honteuses. »<sup>462</sup>, et puis il faut reconnaître sa stature : « À côté du philosophe et de l'écrivain, nous saluerons avec reconnaissance le Grand Patriote, le Français de la frontière ou l'Homme du rempart (le mot est de M. Maurras). »<sup>463</sup> En outre, comme le note Léon Daudet, cité concurremment avec Maurras, il y a en Barrès le barde inspiré. Enfin, quoique non catholique, « il fut l'un des plus ardents défenseurs de l'Église et de la religion, moins par raison que par cœur et par probité. »<sup>464</sup> Pouvait-on, vraiment, écrire ces lignes sans se rendre compte que l'on se plaçait du coup dans un camp partisan ? L'argument selon lequel ce camp, à cause de sa défense et illustration de la grandeur de la France chrétienne, transcendait les médiocrités politiciennes, apparaîtrait bien spécieux.



Au demeurant on s'interdit chez les S.d.F. de jeter le bébé avec l'eau du bain partisan. Certains hommes politiques surent trouver grâce aux yeux des dirigeants S.d.F. André

<sup>461</sup> Hubert Verley : *Réflexions sur un français : Maurice Barrès*, in *Le Chef*, annexe 1923, classement : *Formation civique*, p. 2.

<sup>462</sup> Ibid., p. 2.

<sup>463</sup> Ibid.

<sup>464</sup> Ibid., p. 3.



Tardieu, par exemple, bien que Président du Conseil (nul n'est parfait), fut celui qui remit au chanoine Cornette la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Un tel homme ne pouvait pas être mis au rang des « boutiquiers » de la Chambre. Et puis on pouvait ne pas trop apprécier la République tout en ne refusant pas ses honneurs...

Paul Doumer, également, fut distingué des qualificatifs flatteurs de « *magnifique vieillard* » et de « *grand Français* » dans l'éloge funèbre que *Le Scout de France* lui rendit peu après son assassinat. Il est vrai qu'il avait été en Indochine le supérieur hiérarchique du général de Salins, qu'il entretenait avec le Mouvement d'excellents rapports (ne dédicacat-il pas sa photographie dans le *Scout* de juillet 1931 aux Scouts de France ?), et que, de surcroît, Paul Coze fut présent lors de l'attentat de l'Hôtel Rothschild (il en rapporta et en croqua les circonstances pour *L'Illustration*). Il est inutile, d'autre part, de rappeler que les S.d.F. placèrent au panthéon de leurs modèles les maréchaux de la République Foch et Lyautey. Reconnaissons néanmoins que l'octroi des lauriers était sélectif, et que les particularités de chacun de ceux qui furent « élus » permettaient d'oublier que ces hommes appartenaient à des courants politiques fort peu indifférenciés.

Même les appels à la prudence ne furent pas exempts d'équivoque. Dans ses *Réflexions sur le Scoutisme*, l'abbé André Sevin, avec une certaine sagesse, remarquait par exemple :

*« Nous avons trop souffert, ces derniers temps, de ces alliances entre des domaines qui gagneraient à rester indépendants, pour recommencer de gaieté de cœur une collusion nouvelle. Les exemples du Sillon et de l'ACTION FRANÇAISE nous incitent à la prudence. Il y a des idées ou des méthodes qui débordent singulièrement le cercle, toujours étroit, d'une politique de parti. En voulant les y enfermer, on ne les diminue pas seulement, on risque de les étouffer. »*<sup>465</sup>

En un sens, l'abbé Sevin clarifiait à nouveau le débat. Ce qu'il dénonce, dans le droit fil de l'apolitisme statutaire, est la liaison trop étroite non seulement de l'Association mais encore de l'Église tout entière avec des organisations partisans. Le risque est en effet évident : que celles-ci aillent trop loin, qu'elles basculent dans l'erreur, et l'Église ou le Scoutisme sont compromis. Pourtant, à propos de quoi cette expresse réserve ? De la possible confusion entre Scoutisme et pacifisme, on y revient, qui est « *quoi qu'on en dise, une conception politique.* »<sup>466</sup> Or on ne comprend plus : André Sevin, en effet, a laissé clairement entendre qu'il ne faut pas enfermer les idées (que l'on défend) dans le cercle étroit des partis. Pourtant le pacifisme n'est pas un parti politicien : c'est d'abord une conception. Si l'on rejette le pacifisme chez les S.d.F., ce n'est donc point parce que c'est un parti, c'est parce qu'on ne partage pas cette idée. L'argumentation est donc faussée par une confusion des plans que l'on pourrait prendre pour une habileté... maladroite, dont on comprend qu'elle masque quelque chose : car rejeter une idée (sans dire pourquoi) ne revient-il pas à se montrer partisan ? Mieux vaut envelopper le tout sous le fallacieux prétexte que l'on craint la collusion avec ceux qui défendent l'idée. Le procédé est d'autant plus flagrant qu'André Sevin affirme :

*« Lier le sort du Scoutisme à celui du pacifisme, c'est le soumettre aux mille fluctuations, aux mille avatars de la politique. C'est tout au moins lui aliéner les sympathies et le dévouement de tous ceux qui ne sont point pacifistes. »*<sup>467</sup>

---

<sup>465</sup> André, abbé Sevin, *Réflexions sur le Scoutisme*, op. cit., p. 21.

<sup>466</sup> Ibid.

<sup>467</sup> Ibid.

Etrange naïveté, car enfin: rejeter le pacifisme, c'est s'aliéner les sympathies et le dévouement de tous ceux qui y adhèrent. Or André Sevin ne redoute visiblement pas leur désaffection. Pourquoi, sinon parce que les sympathies et le dévouement des pacifistes ne sont pas de ceux que les Scouts de France souhaitent s'attacher ? Aveu *mezzo voce*...

Toutefois, cette sensibilité politique que l'on a bien senti frémir a su conserver une certaine discrétion pendant les premières années du Mouvement. La montée des tensions, l'affirmation des totalitarismes, les débats et les troubles intérieurs amenèrent un certain nombre de dirigeants à prendre position de manière plus tranchée, tandis que *Le Scout de France* connaissait, dans la première moitié des années trente, une nette coloration partisane sous l'impulsion de Maurice de Lansaye.

### 3.3.2. Face aux défis politiques de l'époque

On a pu dire que les S.d.F. avaient abordé les vives turbulences des années trente avec la plus complète inconscience politique, et que si certains commirent des imprudences, ce fut la conséquence de leur naïveté. Comme cette analyse émane de Chefs qui, après la guerre de quarante, cherchèrent à transformer le Mouvement en profondeur, on comprendra qu'elle excuse un peu facilement (en infantilisant) leurs « frères » d'avant-guerre. Or ceux-ci n'étaient pas tous des naïfs politiques, loin de là. Au contraire même, d'une façon générale et à travers leurs prises de position, le Q.G., certains Commissaires provinciaux et une bonne partie de l'encadrement de la province d'Île-de-France semblent très politisés, même si, sur le terrain et face aux garçons, la pratique pédagogique, le jeu au service du catholicisme et des représentations propres au Mouvement refoulèrent d'éventuels désirs de prosélytisme militant.

Le 6 février 1934 fut le premier événement à susciter une réaction unanime et sans ambages dans les deux revues *Le Chef* et du *Scout*.

Maurice de Lansaye dégaina le premier dans *Scout* de février sous le titre : *La nuit tragique de Paris* :

« Tu n'ignores pas (car tu ne dois pas l'ignorer, petit frère Scout) que le plus pur sang français a coulé ce mois-ci au cœur même de Paris.

« Nous avons une consigne : 'pas de politique', et nous la respectons. Mais il est des événements qui la dépassent. Aussi bien, puisque tu es trop jeune encore pour faire de la politique, nous ne voulons qu'attirer ton attention, en cette occasion tragique, sur tes devoirs de BON CITOYEN, auxquels, dès maintenant, le second principe te fait une obligation de te préparer.

« (...)

« Demain tu seras Routier. On te parlera d'ACTION SOCIALE, sache que celle-ci comprend également l'ACTION CIVIQUE. C'est pour cela que beaucoup de tes aînés étaient fiers hier, dans la rue sanglante. Nous en avons vu tomber sous nos yeux<sup>468</sup> frappés parce que, 'fils de France', ils étaient de 'bons citoyens'<sup>469</sup> ! Les balles d'un fusil-mitrailleur ont sifflé à nos oreilles : peut-on croire que ces balles étaient françaises !

« Certes, nous n'oublierons pas qu'il y a d'autres pages sanglantes dans notre Histoire. Nous n'oublierons pas les horreurs de la Révolution. Mais nous nous

<sup>468</sup> Lansaye était à la Concorde avec l'A.F. dont il était (il n'est que de lire ce texte pour s'en rendre compte) un militant actif. Mais parmi les manifestants qui défilèrent les jours précédents étaient aussi de jeunes Chefs (qui vécurent avec une certaine ivresse leur mai 68, à rebours et plus sanglant), parmi lesquels Joubert, Camelot du Roy, et Pierre Lamoureux (J.-L. Foncine).

<sup>469</sup> Curieuse acception du terme concernant des séditieux...

*souviendrons aussi qu'au 10 août 1792, devant les furieux EN ARMES, Louis XVI se voua au martyr et à la mort plutôt que de tirer sur le peuple.*

*« Frère Scout, nous ne pouvons en dire plus<sup>470</sup>). Tu prieras de tout ton cœur pour les morts du 6 février, et tu te promettras d'être vraiment prêt lorsque, dans quelques années ta génération aura son rôle à jouer. »<sup>471</sup>*

Cet article valait déclaration d'appartenance, même si une fois de plus, c'était au nom du « dépassement » de la politique que l'on intervenait. Avouons qu'il y a quelque désinvolture à y avoir eu recours, même si celui qui tenait la plume était intimement convaincu de ce qu'il écrivait. Et il n'était pas le seul.

La revue *Le Chef* se donna le temps de la réflexion, n'offrant un long article du Commissaire général qu'en mai. Présentant la journée du 6 février comme un jalon, comme un rappel à l'ordre, René-Michel Lhopital préféra citer, pour en invoquer l'aspect événementiel, la description qu'en donna Robert Garric dans *La Revue des Jeunes* dirigée par le P. Forestier :

*« Il y avait dans ce tableau grandiose d'une foule en marche, dans le Mouvement puissant de cette foule, dans les chants qui montaient des lèvres, dans la résolution que disaient les regards, dans la gravité de ces pensées, dans la solennité de ce soir-là, tout ce qui forme un grand ensemble irréductible et poignant, tout ce qui s'inscrit dans l'histoire, porté par la volonté des milliers d'âmes résolues.*

*« L'histoire se fait avec des actes, elle s'écrit avec des sacrifices, le 6 février 1934 des Français se sont volontairement sacrifiés. Pour la première fois depuis la Commune, des Français sont tombés à Paris, pour la première fois depuis 1914 des Français sont tombés pour défendre la France, parce qu'ils pensaient que quelque chose était compromis de sa noblesse historique et parce qu'effectivement quelque chose était compromis. Qu'on ne nous parle point d'une manifestation de classe ; employés, ouvriers fraternisaient avec les étudiants, les bourgeois ; c'est la Ville qui était debout, et tout d'un coup on reconnaissait son grand visage de passion et de révolte, celui qu'ont aimé Michelet et Péguy. »<sup>472</sup>*

Saisissante représentation que celle-ci, qui de Michelet à Péguy, des Communards aux Anciens Combattants, rassemble le Peuple au nom de la Patrie et le dresse contre ce qui se profile en arrière plan, dans l'ombre, un régime résumé à un palais encerclé protégé par un mince rideau de gardes mobiles et d'agents de police ! Habile procédé de militant, ou sentiment sincère d'un homme ne pouvant voir les principes derrière la corruption de quelques obscurs parlementaires impliqués dans les scandales récents ? Garric en tout cas voit juste lorsqu'il précise :

*« Que l'on comprenne bien toute ma pensée ; cette journée du 6 février 1934 a en elle quelque chose de net, d'arrêté, qui commande l'avenir. C'est comme une ligne de partage des eaux. Les choses, les hommes ne sont plus le lendemain ce qu'ils étaient la veille. Quelque chose a changé en France... »<sup>473</sup>*

Simplement on entend bien que pour lui l'événement a commandé le choix, et qu'il y a désormais, face aux défenseurs d'un régime vermoulu, les tenants d'une France « régénérée ».

---

<sup>470</sup> Mais que dire de plus ?

<sup>471</sup> Maurice de Lansaye, *La nuit tragique de Paris* in *Scout*, février 1934, n° 3, p. 47.

<sup>472</sup> Robert Garric cité par René Michel Lhopital in *Politique*, *Le Chef*, mai 1934, n° 113, p. 276.

<sup>473</sup> Ibid.

Le commandant Lhopital se réserva de tirer de ce témoignage les enseignements les plus larges. Mais au fond il ne dit pas autre chose, allant même, en un certain sens, plus loin :

*« Ce n'est pas, et ceci est essentiel, vers un ravalement superficiel de l'édifice qu'il nous faut tendre, il ne saurait être que temporaire, l'expérience nous l'a prouvé.*

*« C'est essentiellement à un regroupement sur d'autres signes que nous devons avoir le courage d'arriver, et ceci sur le plan national. Regroupement sur d'autres signes que ceux de discorde sur lesquels au lieu de se grouper l'on se divisait.*

*« Que sont ces innombrables partis qui ne cachent souvent que de viles ambitions personnelles ?*

*« Que sont ces vocables de 'droite' et de 'gauche', comme si, de part et d'autre, il n'y avait pas des fils de France ?*

*« On en arriverait à ne plus oser parler de paix sans être classé de gauche et de Patrie sans être classe de droite.<sup>474</sup>*

*« Il en est de même pour le mot 'politique', en lui-même de si noble étymologie et qui maintenant ne signifie plus que la basse cuisine électorale.*

*« Construction de la Cité-souci des intérêts de la Cité, voilà le sens qu'il appartient de lui rendre, et c'est dans ce sens qu'il faut que les jeunes fassent de la politique ; et je parle ici des jeunes hommes et des jeunes gens qui, dès 18 ans doivent regarder la vie, la voir, l'étudier, pour se préparer à agir.*

*« Donc plus de ces idées de division, plus de ces vocables périmés. On est pour l'ordre ou on n'est pas pour l'ordre, et l'ordre est quelque chose de grand, car ce n'est pas, et nous l'entendions bien ainsi, seulement l'ordre matériel, mais l'ordre matériel dans le grand ordre spirituel des choses et ceci fut de tout temps la loi suprême. »<sup>475</sup>*

Force est de trouver dans ce développement du commandant Lhopital l'expression d'un sentiment profond partagé par maints Français. Sentiment d'inquiétude devant la crise qu'un gouvernement toujours fragile, otage d'un jeu parlementaire souvent stérile, ne faisait pas grand-chose pour surmonter ; sentiment de frustration devant l'absence de grandes ambitions nationales ; sentiment d'impuissance devant la montée des périls. Et c'est vrai que peu d'hommes politiques de l'époque avaient une envergure suffisante pour proposer un projet cohérent. Pour autant, les factieux du 6 février étaient-ils porteurs de visions d'espoir? Combien parmi les conseillers municipaux de Paris qui appelèrent à manifester pouvaient prétendre répondre aux aspirations du Pays ? Quelle ligue, unie pour un soir aux ligues adverses, était en mesure de réaliser le dépassement des combinaisons politiciennes que l'on dénonçait ? Était-ce par le désordre de la rue qu'il fallait passer pour y parvenir, si tant est que ce fût réaliste ? N'y avait-il pas enfin, pour le Commissaire général des Scouts de France, un bien grave danger à courir en posant les questions qu'il posait (et qui pouvaient en effet se poser) à propos d'un événement propre à aggraver encore la division du pays ? À travers lui, le Q.G. et donc le Mouvement tout entier prirent un risque, et certainement en toute connaissance de cause ; la convergence des prises de position **officielles** et le temps de réflexion que le Commissaire général se donna en témoignent. Il est vrai que deux ans plus tard, ni Maurice de Lansaye ni René-Michel Lhopital n'étaient en fonction, et qu'à l'avenir le Mouvement n'intervint plus de façon si tranchée. On ne changea pas d'avis pour autant: la réaction au 6 février était trop portée par des options représentatives fondamentales.

<sup>474</sup> Simplification fort abusive, car les pacifistes n'étaient pas tous à gauche, et les partis qui s'y trouvaient comptaient patriotes et Anciens Combattants non moins ardents qu'à droite.

<sup>475</sup> René-Michel Lhopital, *ibid.*, p. 277.

À propos de ces journées, de nombreux historiens, René Rémond et Serge Berstein en particulier, se sont interrogés pour savoir si les événements de la place de la Concorde répondaient à une poussée de fièvre pré-fasciste. Au vu du parti pris par le Mouvement à cette occasion, on peut se poser parallèlement la question de savoir quelle était l'attitude face au fascisme d'une Association qui avait, sans sourciller, accepté sa part de la dotation d'un million de francs que le parfumeur d'extrême droite François Coty avait fait au Scoutisme français à condition que cette somme fût placée et que ses revenus servissent « à l'intensification de notre propagande selon la volonté expresse du donateur. »<sup>476</sup>

Les jugements portés à l'encontre du fascisme<sup>477</sup> varièrent suivant les intervenants. Dans l'ensemble, ils établissaient une discrimination assez soigneuse entre une forme qui fut rejetée et certains pans de l'inspiration, à l'égard desquels on ne put s'empêcher de manifester de l'admiration.

En 1923 (l'expérience fasciste est encore bien jeune), *Le Scout de France* se fit l'écho d'une telle attitude chez le P. Héret :

« Dans *L'écho du patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre* (1<sup>er</sup> novembre), notre grand et cher ami le P. Héret cite quelques extraits bien curieux du règlement de la Milice fasciste d'Italie et en tire pour nous une belle leçon d'ENTHOUSIASME :

« Je le sais, il y a des points discutables et bien des excès possibles ; mais, tout de même, ces règles si sévères ont transformé tout un peuple. Elles ont été et sont encore acceptées avec joie et scrupuleusement observées par des milliers d'hommes jeunes et ardents. Et la confiance renaît, et la vie reprend, et la vertu nationale est plus grande que jamais ...

« Je voudrais que leur exemple nous excitât, nous aussi, à une 'mâle vigueur nouvelle'. Notre France vaut bien leur Italie ; notre patrie vaut d'être aimée autant que la leur. Que nous devions la servir comme le font Mussolini et les fascistes, ce n'est pas ce que je veux dire ici. Mais ce que je veux dire, c'est que nous devons être capables D'AIMER AUTANT QU'ILS AIMENT ET DE NOUS DÉVOUER AUTANT QU'ILS SE DÉVOUENT. »<sup>478</sup>

Or cinq mois plus tôt, le Commissaire général qu'était encore le P. Sevin avait mis, une fois de plus, les points sur les i à propos du statut Scout :

« Les Scouts de France, de Paris et de banlieue défilant le 13 mai, au nombre de 700 environ, devant la statue de Jeanne d'Arc, ont salué la Sainte, les Petits Loups en levant le bras, les Scouts en brandissant leur bâton. Il paraît que ce geste a fait sensation. Tous les journaux sans exception depuis *La Croix* jusqu'à *Bonsoir* ont signalé avec des commentaires plus ou moins heureux ce salut que tous ont étiqueté SALUT FASCISTE !

« Qui fut bien surpris ? Les Scouts de France. Leurs chemises kaki n'ont rien de commun avec les chemises noires.

« (...)

« Si ce salut fait en brandissant les bâtons évoque un souvenir historique, c'est celui des gladiateurs passant au pied de la loge de César Auguste. Le geste est loyal et beau. Il nous a plu, nous l'avons pris. À ce moment là, il n'était pas question de

<sup>476</sup> *Le Chef*, juin 1929, n° 64, p. 268.

<sup>477</sup> Considéré sous sa forme spécifiquement italienne.

<sup>478</sup> R.P. Réginald Héret, *L'écho du patronage Saint Thomas d'Aquin*, novembre 1929, in *Le Scout de France*, décembre 1929, n° 12, p. 251.

*fascisme ni de fasciste, et si quelqu'un a copié l'autre, c'est plutôt le fascisme qui a emprunté le salut des Scouts, et non le contraire.*<sup>479</sup>

« (...) »

« *Les Scouts de France qui seuls (avec les Éclaireurs de France et les Éclaireurs Unionistes) de toutes les associations Scoutes d'Europe n'ont pas adopté comme insigne la fleur de lis, parce qu'elle a en notre pays une signification politique, n'auraient pas eu la naïveté d'adopter un salut qui risquerait de les faire prendre pour ce qu'ils ne sont pas.* »<sup>480</sup>

Après ces deux articles, le silence se fit sur le sujet, sauf erreur, jusqu'en 1933. À cette date fut publié : *Scouts de France et ordre chrétien* où le P. Maréchal ne s'intéressa qu'à l'organisation de jeunesse fasciste, pour la condamner comme réduite à la seule dimension temporelle :

« *Voyez encore le Jeune Balilla qui devient, à 14 ans, Avant-guardiste. Voici en quels termes il jure fidélité et à quel idéal : 'je jure de suivre, sans discuter, les ordres du Duce et de servir la cause de la révolution fasciste de toutes mes forces et, si cela est nécessaire, avec mon sang.'*

« *Les Scouts de France, par contre, laissent là les hommes et les horizons rétrécis pour ne se vouer qu'à l'ordre intégral : la foi catholique, la Patrie, la Famille.* »<sup>481</sup>

Le même, l'année suivante, cita B.P. à ce propos :

« *Entre autres, j'expliquais la différence entre les Scouts et les Balillas ; les seconds plus spécialisés dans la préparation militaire, les premiers unis, malgré la différence de religion, par une amitié qui dépasse les frontières.* »<sup>482</sup>

La dénonciation est donc effective, mais pas globale. Lord Robert déplore le nationalisme et le militarisme et Hyacinthe Maréchal, s'appuyant sur cette déclaration, la fait sienne. Par ailleurs ce dernier ne critique pas le serment *balilla* en tant que tel, mais comme le P. Marot qui trouvait réducteur les totalitarismes politiques, parce qu'il n'est pas **intégral**, c'est-à-dire catholique. Si Jacques Sevin, en outre, refuse l'assimilation Scoutisme = fascisme par souci d'apolitisme et claire conscience que ce sont deux ordres différents, en revanche le P. Héret retient bien l'élan national, et l'esprit de sacrifice du totalitarisme italien.

Cette condamnation nuancée se retrouve portée à l'encontre du nazisme. Lors des Journées nationales de 1933, Paul Donceur développa longuement les raisons d'admettre ou pas un parallèle entre Scoutisme et nazisme.

« *Nous avons aussi vécu, sans l'avoir voulu, sur le Rhin la journée du 12 novembre, de ce 12 novembre tandis que dans un immense Empire s'accomplit le plus formidable rassemblement tenté depuis la guerre. Au mot d'ordre EIN VOLK, EIN FÜHRER, EIN JA, le peuple allemand se lève derrière son chef, unanime à dire sa volonté de redressement. Force pacifique ? Il l'affirme. Mais force géante, il ne peut le nier.*

« *Or, tandis que venant de Paris, je lisais dans Le Temps d'hier, un article bourré de précisions sur les forces militaires du Reich hitlérien, (...) je tombais tout à coup*

<sup>479</sup> Le scoutisme connut un problème de ce genre, avec l'adoption du svastika comme emblème nazi. Svastika qui, qualifié de croix celtique, était chez les Scouts une décoration internationale.

<sup>480</sup> R.P. Jacques Sevin, *Scoutisme et fascisme* in *Le Chef*, juin-juillet 1923, n° 16-17, p. 213.

<sup>481</sup> R.P. Hyacinthe Maréchal, op. cit., p. 46-47.

<sup>482</sup> Robert Baden-Powell in *Le Jamboree : journal scout international*, juillet 1933 cité par R.P. Hyacinthe Maréchal, *Figure du Scoutisme en France*, Presses d'Île-de-France, 1934, p. 78.

*sur une phrase que je ne m'attendais, certes pas, à voir en ce rapport. Au reproche de réarmement, le Chancelier Hitler aurait répondu, et M. Lloyd George aurait fait sienne cette exclamation : toute cette colossale organisation n'aurait pas d'autre gravité, ne serait pas d'autre nature que celle de Troupes de Scouts commandées par leurs "CHIEFTAINS".*

*« Prononcée par deux hommes d'État aussi considérables, cette parole paraîtra à beaucoup, une amusante excuse. (...)*

*« Ou bien nous acceptons cette dérision et tous ici, hommes, Chefs et Aumôniers, nous consentons à être rangés dans la catégorie innocente de jeunes garçons s'amusant à des parades que personne ne prend au sérieux. J'admire en ce cas votre candeur, mais je me demande alors pourquoi tant de grands Chefs, depuis l'Évêque de Strasbourg, jusqu'au Recteur de son Université, depuis le Préfet du Bas-Rhin jusqu'au Maréchal Lyautey ont présidé vos assemblées. Et pourquoi nous-mêmes, nous sommes dérangés pour cette puérole et prétentieuse mobilisation.*

*« Ou bien, prenant au sérieux une parole qu'énonce une partie, nous acceptons froidement la mise en parallèle. Nous n'avons certes, ni camions, ni mitrailleuses comme les troupes nazies. Mais puisque ces troupes nazies se rassemblent avec le sentiment d'une grande tâche de résurrection nationale avec la volonté de tous les sacrifices pour la mener à terme ; et puisque, ce faisant, on affirme qu'elles ne font pas autre chose que ce que font 'les Troupes Scoutes autour de leur Chieftains', nous lisons l'équation en un sens inverse et nous comprenons que réunis autour de nos Chefs spirituels et temporels, nous ne ferons pas moins que ce que les troupes nazies ont décidé de faire pour leur pays. Nous leur devons cet honneur.*

*« Nous ne ferons pas moins ai-je dit. Nous ferons mieux, parce que, Dieu merci, nous avons d'autres doctrines et d'autres ambitions. »<sup>483</sup>*

Certes, là aussi, le pouvoir nazi est encore jeune. Mais l'incendie du Reichstag de février, le vote de la Loi d'habilitation de mars et la *Gleichschaltung* ou « mise au pas » qui débute alors, la disparition des partis consacrée par l'autodissolution du Zentrum en juillet, la suppression des syndicats, la nazification de l'administration et de la culture accélérée à l'automne, tout cela n'avait pu échapper au lecteur attentif du *Temps* que semble être le P. Doncœur. Mieux eût valu qu'il s'en tînt à l'interprétation la moins « flatteuse » pour le Scoutisme de la boutade cynique d'Adolf Hitler et qu'ils s'interrogeât en effet sur la signification des puéroles parades. Certes, in extremis, il affirme la différence de doctrine et d'ambitions. Dire pourtant que l'on ne souhaite pas faire moins mais mieux que les troupes nazies est malheureux. Derrière l'imprudance, on retrouve néanmoins l'idée que le projet nourri par les S.d.F. dépasse les totalitarismes du fait que, de par ses fondements catholiques, il est intégral. Malheureusement, dépassement ne signifie pas négation, du moins pas forcément, et peut vouloir dire en partie absorption : on intègre les principes fonciers tout en allant plus loin. La formulation fait en tout cas planer le doute. Deux interprétations de cette ambiguïté sont alors possibles : ou bien on la laisse subsister par manque d'information ou candeur ; ou bien on la maintient à dessein... ; et alors elle trahit une fascination mal maîtrisée.

Même le chanoine Terrier qui, dans une conférence retentissante faite lors des Journées nationales de Marseille tenues en décembre 1936, cherche à placer le Scoutisme catholique dans le cadre plus vaste de la démarche de l'Église en adoptant un point de vue extérieur, ne se démarque pas nettement de la dialectique précédente. Son exposé porte sur trois points : « *faire des hommes* », et ici ni massification ni surélévation de l'individu, ni

<sup>483</sup> R.P. Paul Doncœur, s.j., *Orientation....* in *Le Chef*, décembre 1933, n° 108, p. 786-787.



communisme ni fascisme (acception large) mais humanisme personnaliste et communautaire dans la lignée de Maritain ; « *faire le Chrétien* », et là prôner l'humanisme chrétien qui « *s'achève* » et devient « *intégral* » contre l'athéisme paranoïaque à la Nietzsche, l'athéisme prométhéen du Raskolnikov de Dostoïevski, l'athéisme métaphysique de Kirilov, du même, et enfin l'athéisme radical soviétique ; « *faire le Chrétien de la Chrétienté nouvelle* », enfin, ce qui nécessite la cristallisation autour d'impératifs fondamentaux : 1) que la vie soit intimement imprégnée de religion ; 2) que l'on aille vers la sincérité et la vérité ; 3) qu'on ait le goût de la vie totale ; 4) que l'on tende à l'héroïsme ; 5) que l'on se rapproche de la nature ; 6) que l'on se sente solidaire ; 7) que l'on veuille christianiser le « social-temporel ». Or pour définir sa tendance à l'héroïsme, le chanoine n'hésite pas à citer longuement le chancelier nazi :

« *Il est intéressant d'entendre le langage que tenait, en 1935, Hitler, devant 50.000 jeunes Allemands. L'importance de ce que vous représentez ici chaque année a toujours augmenté. Non seulement par le nombre, mais, nous le constatons, par la valeur. Je discerne une évolution que nous pouvons observer dans toute l'Allemagne. Notre peuple devient visiblement plus dur, plus énergique, et la jeunesse donne l'exemple. L'idéal de l'homme dans notre peuple n'a pas toujours été le même. Il y eut un temps –il paraît lointain, et vous ne le comprenez déjà presque plus– où l'idéal du jeune homme allemand consistait à pouvoir absorber sans dommage de la bière et de l'alcool. Avec joie nous constatons que cet idéal n'est plus, qu'il a fait place à celui de la jeunesse endurcie par les temps, à celui de l'homme énergique et alerte. Il importe peu de savoir combien de verres de bière un garçon peut boire, mais combien de coups il peut encaisser. Peu importe de savoir le nombre de nuits de fête qu'il peut supporter, mais combien de kilomètres il peut marcher. L'idéal n'est plus représenté par le petit bourgeois qui fait l'important derrière sa table chargée de canettes de bière, mais par le jeune homme et la jeune fille sains et disciplinés. Nous désirons faire autre chose de notre jeunesse que ce que faisait d'elle le passé. Le garçon allemand de l'avenir doit être vif et habile, rapide comme le lévrier, résistant comme le cuir, dur comme l'acier de Krupp. Pour que notre peuple ne disparaisse pas sous les symptômes de dégénérescence de notre temps, nous devons élever des hommes nouveaux.* »<sup>484</sup>

Cette longue citation venait en commentaire, sans jugement ni mise en garde, du paragraphe D :

« *Une certaine tendance à l'héroïsme : elle se manifeste par une horreur marquée pour ce qui est plat, terre-à-terre, bourgeois, confort. Tendance qui, d'ailleurs, cohabite avec de singulières lâchetés. Mais l'éducateur devra connaître et cultiver cette tendance dynamiste, favoriser son déploiement dans et par le christianisme. N'est-ce pas là l'amorce de la sainteté ?* »<sup>485</sup>

À l'évidence, le contexte relativise la référence à Hitler. Jusqu'à un certain point malgré tout. On a ici l'illustration de l'aphorisme : il ne faut pas déjeuner avec le diable, même avec une longue cuiller ; on a aussi l'illustration renouvelée de l'idée que le totalitarisme répond, au fond, à une aspiration profonde des peuples de l'Europe, mais qu'il y répond mal parce que très imparfaitement. Il y a encore autre chose : une réelle et trouble envie face au processus engagé en Allemagne, dont témoignent aussi bien Jean Daric dans

<sup>484</sup> Adolf Hitler, *Principes d'action*, p.103, in chanoine Terrier, *Humanisme, éducation et Scoutisme*, *Le Chef*, février 1937, n° 140, p. 84-85, note 1.

<sup>485</sup> Chanoine Terrier, op. cit., p. 85.

*Le Chef* de 1939 que le P. Doncoeur. Oubliés les brutalités, les crimes des milices nazies ; oubliés le racisme monstrueux, l'exaltation paranoïaque du nationalisme, les bruits de bottes : on ne veut voir que le « miracle » du redressement économique allemand, que la « race » (et hélas quelle fatale inflexion du sens de ce terme) régénérée telle qu'incarnée par les blonds éphèbes athlétiques de la propagande des H.J. de Baldur v. Schirach...

François Mauriac, seul, dont on reprit un article paru dans *Gringoire*, condamna sans appel les totalitarismes au nom du refus de la massification, dans un beau texte lyrique :

*« À cette heure où, partout à la fois, à Moscou, à Berlin, sinon à Rome, la matière écrase l'esprit, partout aussi une guerre ouverte ou sournoise est faite contre la seule puissance qui sauvegarde la vie spirituelle, qui maintient l'intégrité de l'être humain, qui lutte contre la désagrégation de la personne, le christianisme.*

*« Il demeure bien la dernière défense de l'esprit. Ne comptons pas sur les intellectuels pour sauver ce qui peut être sauvé encore : déjà, en France la plupart brûlent d'imiter les camarades russes, allemands et italiens. Beaucoup n'écrivent plus qu'en service commandé. Ce sont des préposés à la propagande. La littérature européenne, cette vieille Kundry, ne sait plus que répéter dans toutes les langues du continent : 'servir ! servir !'.*

*« Sans doute la société bourgeoise asservissait-elle les esprits et le capitalisme avait ses défenseurs patentés ; du moins laissait-il aux autres le champ libre. Nous savons ce qu'il en coûte, aujourd'hui, dans les Etats totalitaires, de défendre l'indépendance de la pensée. Mais ni l'exil, ni la mort ne peuvent rien contre le refus chrétien de se soumettre à l'état grégaire. Aucune persécution n'empêchera cette petite part de l'humanité, qui est le sel de la terre, qui est le secret levain de ces masses manœuvrées par les politiciens, rien ne l'empêchera de préserver en elle et dans les autres cet amour, ce souci de pureté et de perfection, cet effort humble et sublime de la créature pour se conformer à son Créateur.*

*« (...)*

*« Il reste que la disproportion des forces en présence est saisissante ; trois idoles colossales étendent sur le monde leurs ombres : partout la Classe, la Race, l'Etat attirent à eux et absorbent les masses humaines. Les minotaures ont toujours été friands de jeunes garçons ; aujourd'hui encore, c'est surtout de jeunesse qu'ils se nourrissent. La cause de la liberté spirituelle nous paraîtrait bien perdue si, dans le camp le plus faible en apparence et le plus désarmé, il n'y avait Dieu. »<sup>486</sup>*

En dépit de la tirade contre les intellectuels, seul point sur lequel maints dirigeants S.d.F. pouvaient tomber d'accord sans discussion avec lui, Mauriac dut ici faire sursauter plus d'un par les implications de son jugement sans appel. Mais sa voix semble bien solitaire au milieu d'échos sensiblement différents. La publication de cet article, quoique assez unique en son genre, sauf erreur, paraît en tout cas montrer que l'unanimité n'était pas totale au sein du Q.G. Au moins voulut-on laisser s'exprimer une autre sensibilité.

L'arrivée au pouvoir du Front Populaire fut un autre événement qui provoqua la réaction officielle du Q.G. Mais à la différence de ce qui se passa en 1934, elle fut d'une extrême pondération et répondit plus exactement à l'apolitisme statutaire du Mouvement. Dans le même numéro de juillet 1936 où Mauriac élevait la voix, en effet, sous le titre *Les Scouts de France et les événements actuels*, le Q.G., collectivement, répondit à ceux qui lui demandaient « de les aider à fixer leur attitude en face des événements de l'heure

<sup>486</sup> François Mauriac in *Le 'Chef' et son temps : François Mauriac dit l'essentiel du drame actuel*, *Le Chef*, juillet 1936, n° 135, p. 545-546.

*présente* », et ce en quatre points : premièrement on rappela la vocation éducative et apolitique de l'Association ; deuxièmement, on souligna qu'en tant que Mouvement éducatif, les S.d.F. se devaient « *d'apporter à [leurs] membres une doctrine sociale et des consignes d'ordre social* » qui étaient celles de l'Église catholique ; troisièmement on affirma que le Mouvement avait pour but d'aider ses membres à vivre cette doctrine et leur donnait « *le sens du sacrifice, du service et de la fraternité* » ; quatrièmement, furent précisés les devoirs de tous les Scouts envers « *la Patrie et le Drapeau* » : « *Ils se sont engagés, par une promesse sur l'honneur et avec la grâce de Dieu, à servir leur Patrie (...). Ils savent que le drapeau national n'est pas l'insigne d'un parti politique et veulent que ce drapeau flotte haut, libre et respecté. Français ils sont et resteront.* »<sup>487</sup> Il faut croire qu'avec la gauche au pouvoir certains nourrirent des doutes tels que cette mise au point fut jugée nécessaire... Suivait un *Appel du cardinal-archevêque de Paris*, qui constatait que :

« 'Si cet enseignement [*de Léon XIII*] avait été mieux compris, bien des maux dont nous souffrons eussent été évités', *rappelait cet enseignement réclamant la concorde et le sacrifice, et concluait* : 'tout demande au chrétien, au Français digne de ce nom, à l'homme qui aime vraiment son frère, DE RAMENER PARMI NOUS LA PAIX, LA CONCORDE, LA VÉRITABLE FRATERNITÉ, ET DE S'APPLIQUER SANS RETARD ET COURAGEUSEMENT À LA CONSTITUTION DE CET ORDRE NOUVEAU QUE TOUS APPELLENT'. »<sup>488</sup>

Condamnation en termes voilés de l'expérience en cours, ce texte énonçait cependant assez de généralités déjà fort connues pour ne pas heurter de front le pouvoir en place. Il n'en espérait pas moins ce « dépassement » des clivages politiques déjà évoqué.

Pour ce qui était des S.d.F., toutefois, leur opposition farouche à tout ce qui était à gauche, socialisme, communisme, bolchevisme (on emploie les termes indifféremment) avait été maintes fois exposée et ne pouvait surprendre.

Dès le départ, le Scoutisme fut pensé comme un rempart contre ce qui est d'abord considéré comme l'expression d'un athéisme militant et comme un ferment dissolvant la *concordia ordinum* : le Scoutisme, en effet : « *oppose aux forces destructrices actuelles [le bolchevisme sous toutes ses formes], ses forces constructives, qui étayent les trois grands principes fondamentaux sans lesquels nulle société ne prospérera : Dieu, la Famille et la Patrie.* »<sup>489</sup> proclame le chanoine Cornette. Pour le P. Sevin :

« *Le Scout accepte et reconnaît tout ce qui EST : Dieu, la religion, la société, les maîtres EXISTENT : on ne discute pas leurs titres (...). Donc, pour agir, il n'y a pas à changer les cadres sociaux ; le Scout, s'il est fidèle, ne peut devenir socialiste, il se tient à sa place, et à son rang, ni mécontent ni déclassé.* »<sup>490</sup>

Une telle école de soumission à l'ordre des choses était évidemment incompatible avec l'idée que l'on se faisait, fort approximative au demeurant, de la théorie marxiste de lutte de classes.

En 1932, dans *Le Scout de France*, Loïc-Paul de Rauglaudre publia, sur un ton apocalyptique *Que les nuits bleues s'allument*, article où il dénonçait le « *conditionnement* » des « *jeunes sans-Dieu* ».

<sup>487</sup> *Les Scouts de France et les événements actuels*, in *Le Chef*, juillet 1936, n° 135, p. 513.

<sup>488</sup> Jean, cardinal Verdier, *Appel du cardinal-archevêque de Paris*, in *Le Chef*, juillet 1936, n° 135, p. 514.

<sup>489</sup> Antoine, chanoine Cornette in *Le Chef*, octobre-décembre 1923, n° 18-20, p. 255.

<sup>490</sup> R.P. Jacques Sevin, s.j., *Le Scoutisme*, op. cit., p. 215.

« Vous a-t-on dit, frères Scouts, qu'en Russie soviétique on assassine des âmes d'enfants? Par un dessein abominable, qu'on fanatise contre Dieu les tout petits ? Qu'on leur enseigne l'inexistence de Dieu... Qu'on les exerce à combattre Dieu ? ... »<sup>491</sup>

Pourtant, charitable, il concluait :

« Je ne rapporte pas ces faits pour vous impressionner<sup>492</sup>. Simplement, en ces mois de reprise de camp et de vie Scoute intense, je voudrais demander pour ces malheureux enfants de 6 à 14 ans, ces futurs sans-Dieu militants de la Jeunesse Communiste, demander pour eux l'aumône de vos prières. Frères Scouts, ayez pitié, et, remerciant Dieu qui vous garde pour lui, demandez au ciel la conversion de la Russie. »<sup>493</sup>

Dans sa conférence de 1937, le chanoine Terrier revint sur ce problème, assez brièvement d'ailleurs, et surtout du point de vue de la philosophie sociale : l'homme communiste est pris dans la massification pour n'être plus que la chose du Parti.

Force destructrice de l'ordre et de l'harmonie sociale, osant s'attaquer non seulement à la religion mais à Dieu lui-même, dépersonnalisant, le marxisme, sous sa forme socialiste ou bolchevique est en tout cas plus que l'adversaire, c'est l'ennemi avec lequel on ne peut composer.

En définitive, si on fait le compte des doctrines politiques que la vision Scoute du monde présent et à venir excluait, il ne restait guère qu'une frange bien réduite, et bien caractérisée, pour laquelle on pouvait éprouver quelque sympathie : le bolchevisme et le socialisme, c'est le diable ; le radicalisme en est une manifestation mineure mais non moins haïssable ; le libéralisme a suscité le « bourgeoisisme » (égoïsme plus matérialisme) et la solution des valeurs, c'est détestable ; on n'aime guère le pacifisme au nom des Anciens Combattants... ; on est, enfin, hostile à cette démocratie parlementaire coupable des crimes de 1901 et de 1905, et d'avoir laissé prospérer cette ivraie.

Mais si l'on rêve dépassement de ces redoutables idées partisans et refonte de l'institution politique (sans trop le dire), propose-t-on une représentation de l'organisation nouvelle ?

### 3.3.3. Quel régime ?

C'est une question à laquelle il est bien délicat de répondre, car les dirigeants Scouts n'ont jamais abordé ce point de manière explicite. Une chose en tout cas est certaine : à la quasi unanimité on condamna la Révolution française. Reprenons cependant quelques exemples significatifs.

Évoquant la science héraldique, Jacques de Noirmont, dans *Le Chef* de mars 1932, attaque :

« Est-il besoin de rappeler les proscriptions incroyables dont furent victimes, à cette époque de sottise exaspérée, les écussons et les blasons qu'on trouvait partout dans la vieille France ? Ce sont les fleurs de lys qu'on martèle et qu'on gratte, les 'emblèmes de la féodalité', qu'avec ceux de la 'superstition' –lisez tout signe chrétien–,

<sup>491</sup> Loïc-Paul de Rauglaudre, *Que les nuits bleues s'allument* in *Le Chef*, mai 1932, n° 154, p. 165.

<sup>492</sup> Le lecteur en est convaincu....

<sup>493</sup> Ibid., p. 166.

*il faut bien vite faire disparaître. Nos pauvres églises, nos châteaux, nos monuments, et bien d'autres objets d'art portent encore la trace déplorable de ces mutilations. »<sup>494</sup>*

Iconoclaste, la Révolution n'est pas loin d'être, dans son symbolique 14 juillet, une sinistre bouffonnerie pour Maurice de Lansaye qui, s'adressant dans *Le Scout de France* à son jeune lecteur, note :

*« Il n'est pas sans intérêt de voir à quoi se réduit, en fait, cette fameuse 'prise' dont on a tant parlé : l'héroïsme en couleurs des belles images, hélas ! en était bien absent. »<sup>495</sup>*

Il se livre alors à une enquête bien documentée montrant que la forteresse n'était plus qu'un vieux bastion médiéval mal défendu par des invalides et une poignée de gardes suisses, à peine une prison pour sept prisonniers bien peu considérables<sup>496</sup>. Et Lansaye de conclure :

*« Pour beaucoup, la prise de la Bastille restera ce qu'elle n'a pas été : un héroïque triomphe populaire. Ce n'est pourtant qu'une mauvaise légende, altération de l'histoire, et qu'il faut détruire.*

*« Quoiqu'il en soit, jeune Scout, Fils de France et bon citoyen, n'oublie pas que la fête du 14 juillet est officiellement une fête nationale –dépouillée de toute la valeur symbolique, c'est certain, qu'ont celles de Jeanne d'Arc et du 11 novembre– mais fête nationale tout de même. »<sup>497</sup>*

Concession in extremis et bien à contrecœur... On imagine avec quel enthousiasme le jeune Scout put après cela participer aux réjouissances patriotiques ! Privée de sa dimension symbolique, la prise de la Bastille n'est plus, en effet, qu'une péripétie sinistrement illustrée.



Et la priver précisément de sa dimension symbolique, c'est ne rien y comprendre. Ajoutons à cela l'illustration de Joubert faisant des Parisiens révoltés des soiffards vulgaires

<sup>494</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Scoutisme et science héraldique* in *Le Chef*, mars 1932, n° 91, p. 239.

<sup>495</sup> Maurice de Lansaye, *Comment fut prise la Bastille*, *Le Scout de France*, juillet 1934 n° 12, p. 261.

<sup>496</sup> Parmi ceux-ci, petite anecdote, le comte de Solages, meurtrier condamné puis gracié, lointain parent du recteur de l'Institut catholique de Toulouse, Bruno de Solages.

<sup>497</sup> Maurice de Lansaye, op. cit. p. 263.

et sanguinaires, et l'on comprendra que le « jeune Scout » n'ait plus éprouvé beaucoup de respect pour la célébration majeure de la République !

Il n'est pas jusqu'à André Fayol, dans un intéressant article de 1937 tiré du *Goût des idées : Le Scoutisme et les doctrines de la Cité*, qui ne renchérisse à l'occasion :

« Dans la société politique, le problème à résoudre est un peu le même<sup>498</sup> : éviter la foule impersonnelle des régimes autoritaires ou les foules inorganisées des démocraties qui, comme celle que la Révolution a instauré en France, ont précisément horreur de toute collectivité vivante intermédiaire entre l'individu et l'État. »<sup>499</sup>

Là est bien le nœud de l'affaire et critiques laïques comme critiques ecclésiastiques de la Révolution tombent d'accord : celle-ci a détruit l'unité organique de la chrétienté, dimension spirituelle et corps social. Pourtant, à partir de là, deux sensibilités vont diverger.

L'une est précisément illustrée par André Fayol, qui ouvre sa réflexion sur un double constat : 1) « *Le berceau du Scoutisme est la terre d'élection de la démocratie, le seul grand pays d'Europe, pourrait-on dire, où la démocratie se maintienne et fonctionne de manière satisfaisante.* » ; 2) « *Les régimes totalitaires ont aboli le Scoutisme, en sorte que la présence ou l'absence du Scoutisme est une manière de critérium de la liberté des peuples.* » Reconnaissons que ce critère est un peu léger. Suit en tout cas un aveu fort intéressant :

« *Ceux qui ont assisté à la naissance du Scoutisme catholique français (...) savent que ses premiers Chefs (ceux-là seulement ?) ne se sont ni uniquement, ni principalement recrutés dans les milieux favorables à la démocratie : bien au contraire, beaucoup d'entre eux étaient surtout vivement (et justement) hostiles aux abus d'un individualisme excessif et dissolvant.* »<sup>500</sup>

Idée qu'illustrera aussi Pierre Delsuc un peu plus tard :

« *La démocratie est bonne ou mauvaise selon que les citoyens écoutent leurs devoirs ou leurs prétendus droits.* »<sup>501</sup>

Finalement, l'équation démocratie = individualisme se retrouve bien. C'est du reste ce qu'explique Fayol en montrant que le Scoutisme a su retenir de la démocratie ce qui était bon, tout en écartant les aspects négatifs. En rétablissant le « sens social » par son système de Patrouille, le Scoutisme se découvre de la sorte en accord avec le personnalisme communautaire qui s'oppose, selon un compte rendu des Journées nationales 1936 paru dans *L'Aube* du 29 décembre de cette année-là, « *aux conceptions nietzschéennes et collectivistes.* »

Bien qu'avec maintes et maintes réserves, l'option démocratique est quand même préférée nettement, ici, à l'option totalitaire, et se trouve légitimée par le personnalisme communautaire, proposition de nature à réconcilier l'Église et la République. Cette réconciliation est pourtant loin d'être opérée, au moins au sein de cette fraction d'Église que sont les Scouts de France. Mais le grain est semé, que les quatre années d'occupation et de désillusion devant la Révolution nationale feront germer.

<sup>498</sup> Que dans une Troupe où l'on doit concilier discipline et liberté.

<sup>499</sup> André Fayol, *Le Scoutisme et les doctrines de la Cité*, *Le Goût des Idées*, février 1937, in *Le Chef*, octobre 1937, n° 146, p. 557.

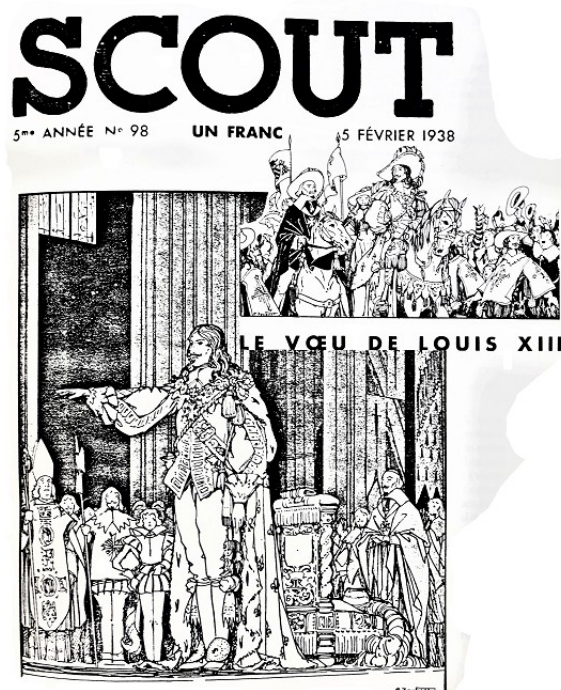
<sup>500</sup> Ibid., p. 554-555.

<sup>501</sup> Pierre Delsuc, *Patrouilles en action*, op. cit., p. 11.

À la charnière de cette vision des choses et de son « opposé », le baron de Noirmont, en évoquant le fonctionnement du Q.G., cherche à réaliser la quadrature du cercle : « *pouvoir à forme monarchique, tempéré d'aristocratie et de démocratie, qui, au dire de Saint Thomas d'Aquin, représente l'idéal du gouvernement* »<sup>502</sup>, telle apparaît l'instance dirigeante du Scoutisme catholique. Je n'ai pas retrouvé d'autres traces d'une telle opinion. Mais l'on peut penser, à cause de la référence à Thomas d'Aquin et de sa convergence avec l'ensemble des représentations S.d.F. qu'elle fut partagée par beaucoup, le chanoine Cornette en particulier, qui, en termes lyriques, chante en Jeanne d'Arc « *l'héroïne, la sainte, notre 'Cheftaine'* », ou René-Michel Lhopital qui exalte :

« *La résurrection d'une Chevalerie faisant revivre dans notre Société contemporaine, un idéal très chrétien et très français, par où la France, reprenant ses traditions puisées au baptistère de Reims, réaliserait, selon le vœu du Saint Père : 'LES GESTES DE DIEU DANS LE MONDE'*. »<sup>503</sup>

Au baptistère de Reims... union du temporel et du spirituel ... qui prend fin avec la Révolution, et qu'il faut faire renaître dans un régime à « *forme monarchique* », régime autoritaire et paternaliste cristallisé autour de la personne d'un vieux chef prestigieux, mâtiné de la « démocratie » des corps intermédiaires et de l'aristocratie d'une élite retrouvée... Ce ne peut être une reconstruction a posteriori que de voir en Vichy l'accomplissement d'une telle représentation que manifeste aussi le renouvellement, en 1938, du vœu de Louis XIII plaçant la personne royale et le royaume sous la protection de Notre-Dame lors d'un congrès marial à Boulogne-sur-Mer...



Nostalgie du lien consubstantiel Eglise-Etat

Toutefois, même si Pierre Joubert reconnut, lors d'un entretien, que le Q.G. éprouvait en majorité des sympathies pour l'Action française, et qu'ils durent être assez nombreux, les

<sup>502</sup> Jacques, baron de Noirmont, *Le Scoutisme catholique français*, op. cit., p. 18.

<sup>503</sup> René-Michel Lhopital, *Les Journées nationales de Lyon* in *Le Chef*, avril 1933, n° 102, p. 255. Il reprend ici à la lettre une formule chère au chanoine Cornette. La vraie citation de Pie XI est : « *Gesta Dei per Francos* ».



jeunes Chefs de Paris proches des milieux dirigeants des S.d.F., à militer plus ou moins activement (leurs loisirs devaient être rares) en tant que Camelot du Roi ou J.P., il est bien rare qu'un royaliste aussi engagé que Maurice de Lansaye ait pu s'exprimer presque à visage découvert dans les revues. Il n'est du reste pas impossible que son remplacement comme rédacteur en chef de *Scout* en 1935 ait été en partie motivé par ses excès de zèle. Sans doute ne devait-on pas s'opposer **foncièrement** à sa vision des choses. Le style seul dut être en cause.

Il faut ici s'arrêter un instant : nul doute que la condamnation de Charles Maurras par le Saint-Siège en décembre 1929<sup>504</sup> dût être un moment difficile pour bien des dirigeants S.d.F. Ils obéissent, par discipline. Mais comment croire qu'une condamnation, fût-elle pontificale, ait pu remettre fondamentalement en cause des opinions viscérales ? Peut-être s'éloigna-t-on de l'homme et de sa revue, sans doute même fut-on enclin à plus de modération et de prudence. Mais chez des hommes pour qui « politique d'abord » s'entendait par « Chrétienté » ou mieux « Église d'abord », cette condamnation ne put que les enraciner davantage dans leur interprétation du maurrassisme tout en laissant intacte, au fond, l'armature conceptuelle.

À la veille du grand bouleversement de juin 1940, la parole, pour finir, doit être laissée au P. Forestier car, dans le texte qu'il rédige aux lendemains de Munich : *Consignes d'alertes* se rencontrent bien des accents prophétiques :

« Il faut à ce pays une transformation morale... La paix sauvée ne saurait être le signal de l'abandon ; elle doit au contraire marquer un sursaut des énergies de la nation.' *Ces paroles de M. le Président du Conseil sont trop dans la ligne de notre effort pour que nous ne les transcrivions pas.*<sup>505</sup>

« *Chefs, ce n'est plus l'heure de s'amuser. C'est vraiment le moment d'être sérieux. Nous sommes en péril de mort. Il faut vous en persuader et peu à peu, en persuader vos garçons.*

« *Êtes-vous de ceux qui veulent sauver le pays quoi qu'il leur en dût coûter ? C'est le moment de se compter.*

« *D'urgence il faut que nous alertions le pays, et d'abord les Scouts, et que nous y réintroduisions :*

« *LE SENS DE LA DISCIPLINE ;*

« *LE COURAGE DE COMMANDER, de se compromettre, de prendre ses responsabilités ;*

« *LE SENS DU SACRIFICE : tout peuple qui bêle à la paix et qui n'est pas prêt à mourir pour assurer sa liberté n'est pas digne de vivre.*

« *La seule paix digne de ce nom n'est pas l'abandon, l'acceptation du désordre, voire du déshonneur. Elle est la tranquillité de l'ordre ; et l'ordre se crée par l'effort, le travail, le courage et le sacrifice. Ce qui n'exclut pas, bien au contraire, que l'on ait l'esprit de justice et que l'on soit décidé à respecter les aspirations légitimes et les besoins vitaux des autres peuples.*

« *Les garçons sont très capables de comprendre la gravité de l'heure et ce que l'on attend d'eux. À vous, Chefs, d'exiger d'eux beaucoup et de leur donner l'exemple.*

« *Refaire un pays, DANS SON CORPS, par l'hygiène, la tempérance, les exercices durs ; DANS SON ÂME, par le risque, la fidélité à la Loi et aux engagements pris : telle est la mystique qui doit, dès maintenant, inspirer le moindre de nos actes.*

<sup>504</sup> D'ailleurs levée dix ans plus tard par Pie XII dès son élection.

<sup>505</sup> Notons l'hommage discret à Edouard Daladier... Hommage à sa déclaration, en fait, plus qu'à l'homme de parti ou qu'au bénéficiaire du vote de la Chambre. La suite du texte amène à se demander si cette déférente référence n'est pas... ironique.

« (...) »

« Peut-être sommes-nous à l'orée d'un nouvel ordre européen. Persuadons-nous que pour travailler à cette pacification, il faut que nous soyons unis, laborieux et forts. »

« Pour pouvoir dire des paroles de calme et de collaboration, il faut que l'on sente, prêtes à les appuyer, une force redoutable, une volonté de fer, et que l'on ne puisse supposer que nos démarches de collaboration soient inspirées par la crainte. »

« À la tâche donc, pour faire de notre Scoutisme, un grand mouvement national de rénovation française et chrétienne. »<sup>506</sup>

Comment tous ceux, au sein de l'Association, qui reçurent cet appel avec une foi sincère, pétris qu'ils étaient de la mystique du Chef, véritables Chevaliers de la Chrétienté nouvelle aspirant au dépassement de la politique traditionnelle par la suppression d'un régime et de tout ce qui le corrompait (syndicats facteurs de désordre et d'égoïsmes, bistrotts, etc.) ; comment tous ceux qui attendaient, chez les S.d.F., le « *grand mouvement national de rénovation française et chrétienne* » vecteur du « *sens de la discipline* », du « *courage de commander* », du « *sens du sacrifice* » ; oui, comment tous ceux là allaient-ils pouvoir résister, alors que la France qui s'effondrait rendait enfin raison au pire Cassandre, à l'attrait de l'image du maréchal de France, vainqueur de Verdun et... des mutineries de 1917, beau vieillard dont l'âge était le meilleur gage de l'enracinement du futur dans le passé<sup>507</sup> et qui, fantasmatiquement debout face à l'envahisseur, faisait don de sa personne au Pays tout en appelant sur lui le jugement de l'Histoire<sup>508</sup> ?

Fondement et justification de l'action, les représentations constituent les interfaces vivantes des individus et du réel dans et sur lequel ces derniers interviennent. D'une certaine manière, donc, les représentations contribuent à informer le réel par l'action qu'elles génèrent. Mais elles sont également informées par lui : le réel en mouvement perpétuel contraint sans cesse ceux dont elles émanent à les remodeler. Jeu d'action et de réaction.

Prises dans cette dialectique sans arrêt, les représentations sont ainsi les témoins les plus authentiques (et les plus retors) des tensions et de leurs solutions, bref des relations êtres/monde. Concernant les Scouts de France de 1920 à 1940, elles permettent de dégager quelques grands traits :

-quelle que fût sa volonté affichée de fidélité, le Scoutisme catholique revisita profondément le Scoutisme de Baden-Powell pour se l'approprier de façon à ce qu'il répondît à la situation particulière de l'Église de France, aux exigences dogmatiques de celle-ci et à ses objectifs propres. De telle sorte que l'on peut conclure à une forte originalité du Scoutisme S.d.F. et même à une réelle autonomie de celui-ci, manifestée par le développement spécifique de la pédagogie du jeu et de la fiction.

-dans l'histoire de l'Église de France, le Scoutisme catholique tient une place importante : par le rôle novateur qu'il concéda aux laïques ; par l'utilisation qui y fut faite de tout un héritage spirituel, culturel, historique ; par sa fidélité, sans cesse réaffirmée, à la Hiérarchie et à ses grandes orientations ; par son projet propre, qui cherchait à être le fer de lance d'une véritable restauration de la France chrétienne, tant spirituelle que temporelle. Mais l'on peut avancer qu'il fut à la fois victime de la coupure qui était apparue entre la société civile et l'Église, et des développements

<sup>506</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, o.p., *Consignes d'alertes* in *Le Chef*, octobre 1938, n° 157, p. 613-614.

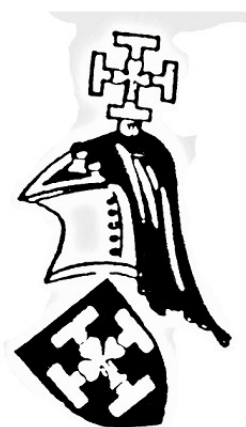
<sup>507</sup> « *Nous pourrions être ainsi à la fois traditionnels et modernes.* » écrivait R.-M. Lhopital en 1934, en évoquant la nécessaire régénération en cours chez les S.d.F. in *Le Chef*, mai 1934, n° 113, p. 278.

<sup>508</sup> Qui ne déçut pas son attente.

originaux de sa pédagogie qui retinrent presque exclusivement l'hypothèse d'une réussite de la restauration envisagée, concoururent à former des garçons en fonction de cette projection en partie imaginaire<sup>509</sup> et accentuèrent le fossé entre la société réelle et la micro-société Scoute conçue comme Ordre.

-considérant comme inacceptable le mode d'organisation de la société française, la démocratie parlementaire dominée par le fractionnement partisan et fondée sur des principes, un passé et une pratique peu, voire pas du tout acceptés, niant la politique, désirant la dépasser, se vouant au politique pour se consacrer à son projet de restauration, le Scoutisme catholique se trouva du même coup rencontrer des mouvements d'opinion allant dans le même sens pour des raisons parfois semblables, parfois différentes<sup>510</sup>. Faute de s'en démarquer, cédant ici ou là à des sympathies aux conséquences mal mesurées, il donna ainsi des armes à ses détracteurs qui eurent tôt fait de désigner le camp dans lequel il se rangeait objectivement. En outre le Scoutisme catholique, par son positionnement global dans le grand débat politique de l'avant-guerre (même s'il n'y prit pas part explicitement et ès qualités), contribua à saper des institutions dont il n'y a pas ici à discuter la valeur. En cela, il prépara pour sa part l'effondrement de 1940 au moment même où il cherchait à « régénérer » le pays.

-indiscutablement, le Scoutisme catholique créa une dynamique. Dynamique de foi indissociée encore d'une dynamique socio-politique au sens entendu plus haut, dynamique portée par son système représentationnel. Lorsque quatre années de vichysme et d'occupation eurent ébranlé l'édifice globalisant des représentations et fracturé son unité organique, les deux dynamiques ainsi obtenues par scissiparité commencèrent à évoluer de façon autonome. La représentation de la France en Chrétienté, celles de l'Ordre, du Chef, de l'élite, de l'obéissance, etc., se décomposèrent à l'épreuve des faits tandis que la dynamique de foi poursuivait son mouvement ; aussi l'Association courut-elle sur son erre, jusqu'à ce que la contradiction interne entre cette dynamique de foi et des représentations socio-politiques obsolètes, ayant perdu toute synergie significative avec le monde (contradiction manifestée de façon de plus en plus nette par l'opposition des deux branches, Éclaireurs et Route) atteignit un degré tel qu'elle fut contrainte de trancher.



<sup>509</sup> Le scoutisme catholique dépassa en cela la simple « formation du caractère ». Car il suffit de poser la question : former quel caractère et pour quoi ? et ce paravent derrière lequel on voulut s'abriter tombe. Une formation, mieux, une éducation est nécessairement consubstantielle à son projet !

<sup>510</sup> Voir les convergences et les oppositions que des non-scouts notèrent à l'époque.

Université Paris X - Nanterre

ECLAIREURS  
SCOUTS DE FRANCE  
ET  
SIGNE DE PISTE

*Histoire d'un système de représentations*  
(1920-1964)

TOME 2

THESE PRESENTEE  
POUR LE DOCTORAT D'ETAT  
(HISTOIRE)

par Christian GUERIN  
sous la direction de René REMOND

Paris 1993

# TABLE DES MATIÈRES

## Tome 2

### L'ordre en décomposition

#### 1. À l'épreuve des faits (p. 6)

##### **1.1. Maréchal, « Toujours prêts ! »** (p. 6)

1.1.1. Divine surprise (p. 6)

1.1.2. Les dirigeants-clé (p. 12)

##### **1.2. L'Ordre au pied du mur** (p. 30)

1.2.1. Mouvement engagé : une nouveauté à l'ombre de Pétain (p. 30)

1.2.2. L'Ordre chevaleresque : l'apothéose (p. 37)

1.2.3. Clandestinités : nouvelles figures de Chefs ? (p. 45)

##### **1.3. Bilans** (p. 57)

1.3.1. *Mea culpa* (p. 57)

1.3.2. Le malaise Éclaireurs (p. 68)

1.3.3. Troubles représentationnels (p. 77)

#### 2. Crépuscule de l'Ordre, crépuscule d'un monde ? (p. 82)

##### **2.1. Un laïc maître du jeu** (p. 82)

##### **2.2. Les deux « testaments » du P. Forestier** (p. 101)

2.2.1. Éducation d'abord : enfant et pédagogie (p. 102)

2.2.2. Éducation d'abord : Chef et pédagogie (p. 106)

2.2.3. Des sommes problématiques (p. 116)

##### **2.3. « Raiders, Go ! »** (p. 124)

2.3.1. Mise en place (p. 124)

2.3.2. « Raiderissime » (p. 140)

2.3.3. Quelques questions aux modèles-types (p. 153)

#### 3. D'un Scoutisme l'autre (p. 164)

##### **3.1. Autopsie d'une mue** (p. 165)

3.1.1. Prélude (p. 166)

3.1.2. Première étape : Pentecôte 1952 (p. 168)

3.1.3. Deuxième étape : Versailles 1954 (p. 176)

3.1.4. Troisième étape : premières purges et manifestes (1955) (p. 183)

3.1.5. Épilogue (p. 197)

### **3.2. La fin des Éclaireurs** (p. 199)

3.2.1. Le poids des oubliés (p. 199)

3.2.2. Nouvelle équipe... ultime transition (p. 213)

3.2.3. Esquisse (p. 228)

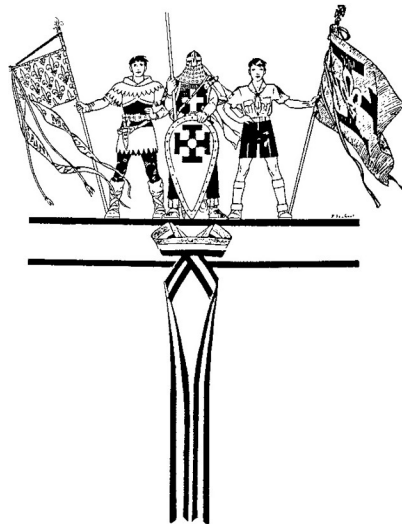
### **3.3. La réforme et son « procès »** (p. 235)

3.3.1. Redéfinition représentationnelle (p. 235)

3.3.2. La réforme en elle-même (p. 250)

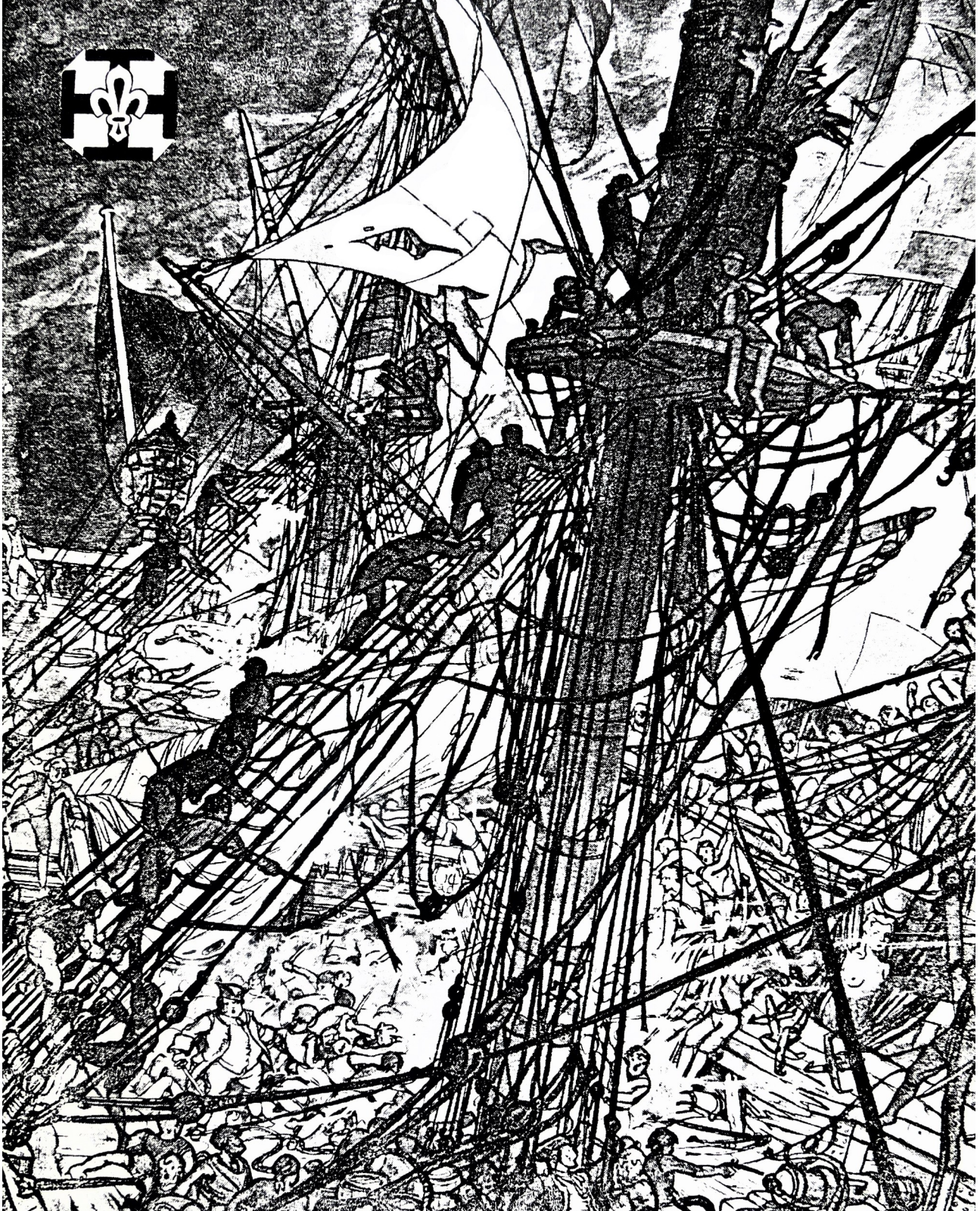
3.3.3. Le « procès » de la réforme (p. 263)

### **Repères chronologiques** (p. 277)





# L'Ordre en décomposition





1940 : à qui connaît un peu l'histoire globale du mouvement<sup>1</sup>, le choix de cette date pour marquer la fin d'une période et le début d'une autre paraîtra peut-être étrange au premier abord. Il est vrai qu'à suivre les revues adressées à leurs chefs ou à leurs membres, les représentations de la branche Scouts (qui prit le nom de branche Éclaireurs, par souci de précision, en 1941), comme celles de la branche Route, ne connaissent pas de mutations fondamentales. Cependant, si elles changent peu, l'environnement historique, quant à lui, est complètement bouleversé et ce, pour être bref, dans deux dimensions principales : 1) plus qu'à demi envahie au terme d'une guerre-éclair qu'aggravent cruellement la débâcle sociale et l'effondrement politique, la France, qui vient de signer un humiliant armistice, n'est plus une puissance de premier plan aux yeux de l'étranger : quoique sa marine et son empire colonial intacts entretiennent un moment encore l'illusion, elle n'est désormais pour les chancelleries, et de Londres à Washington ou Moscou (sans parler de Berlin) qu'un Etat assujéti, entré dans l'orbite nazie ; 2) profitant du désarroi général, porté au demeurant par des attentes souvent contradictoires mais néanmoins vives, le Vainqueur de Verdun, le seul des huit maréchaux de France de la première guerre mondiale avec Franchet d'Espérey à être encore en vie, Philippe Pétain, quatre-vingt quatre ans, après avoir précisément assumé la signature de l'armistice, s'est fait remettre par une Assemblée Nationale réunie à Vichy le 10 juillet les pouvoirs constituants. Cet acte changeait du même coup la face de la France. Il sonnait le glas de la démocratie parlementaire et ouvrait la voie à l'édification d'un Etat autoritaire, corporatif voire fascisant à partir de 1942.

Il est inutile de souligner davantage l'importance considérable de ce bouleversement dont les deux dimensions, nationale et internationale, vont se conjuguer pour atteindre les Français dans leur vie quotidienne autant que dans leur être profond. Aucun d'entre ces derniers n'a pu traverser intact les quatre années de l'Occupation et du régime de Vichy. Chacun se trouva confronté concrètement à un monde qui soudain cessait d'être le sien, qu'on s'y fût auparavant trouvé bien ou non. Les représentations, ces médiatrices entre les individus, mieux encore les groupes sociaux et le réel, ne purent pas ne pas s'en trouver atteintes elles aussi, immédiatement ou à retardement.

La question est de savoir comment les Scouts de France, mouvement catholique d'éducation, et particulièrement leur branche Éclaireurs, la plus sensible car regroupant des jeunes à la charnière de deux âges, vont réagir à ce contexte radicalement nouveau. Leur finalité stratégique va-t-elle en être affectée ? Leurs solutions tactiques, c'est-à-dire méthodologiques ou mieux pédagogiques ? Et leurs représentations du monde et d'eux-mêmes ?

Et s'il s'avère que la permanence caractérise la branche Éclaireurs pendant la période, ne peut-on discerner au sein du mouvement des indices d'une mutation souterraine ? Si c'est le cas, il faudra s'interroger sur le point de savoir pourquoi un renouvellement plus net et plus rapide ne s'est pas opéré.

---

<sup>1</sup> De laquelle on ne peut dissocier celle de la branche Scoute (qui allait devenir la branche Éclaireurs) à l'époque.

# 1. À l'épreuve des faits

## 1.1. Maréchal, « *Toujours prêts !* »

L'effondrement de mai-juin 1940 a frappé les Français de stupeur, tous les historiens de la période s'accordent à le reconnaître. À ce peuple courbé sous le choc vient alors un réflexe, le réflexe religieux ; pas toujours porté par une foi profonde, tant s'en faut ; monté plutôt des profondeurs d'une tradition que beaucoup avaient cru oubliée, que d'autres espéraient voir renaître, et qui, brusquement, à la faveur de l'épreuve, a effectivement ressurgi. Cet élan (dont le contrepoint n'est-il pas la peur ?), Jacques Duquesne l'a fort bien dépeint : les pèlerinages attirent les foules, les offices religieux font recette :

« *Robert Brasillach, prisonnier, le constate : 'en Alsace, note-il, quand l'homme est seul et malheureux, il pense à Dieu. On prêche deux fois, trois fois, le dimanche aux messes où il est difficile de trouver une place.'* »<sup>2</sup>

La France repentante<sup>3</sup>, ainsi se présente le pays : *Peccavimus, nous avons péché. Tel est le slogan*, écrit encore Jacques Duquesne. *Le péché nous a fait perdre la paix, dit monseigneur Llobet, évêque d'Avignon*<sup>4</sup> ; et de citer les articles qui, du *Figaro* à *La France catholique*, du *Patriote des Pyrénées* à *La Croix* vont dans le même sens.

### 1.1.1. Divine surprise

La France a « péché ». Soit, mais comment ? Toute une presse d'inspiration catholique, d'extrême-droite ou non, a dénoncé les fautes collectives et les responsables depuis longtemps. Parmi les fautes, pêle-mêle : la boisson, la dénatalité, la licence sous toutes ses formes, la perte des valeurs, l'égoïsme... Parmi les responsables : le laïcisme, la franc-maçonnerie, le cinéma, la République... La défaite vient soudain donner raison aux Cassandre de toutes sortes qui s'étaient abondamment exprimés. Condamnant l'époque et le régime, ils triomphent à présent et donnent libre cours à leurs imprécations. Le pays semble faire sien leurs analyses. Comment ne pas le comprendre ?

La ferveur religieuse retrouvée est aussi un moyen de prouver que cette fois l'on a retenu la leçon, et que l'on va partir à la rencontre d'une époque où la France ne s'était pas perdue elle-même :

« *On assiste, note encore Jacques Duquesne, à des élans de piété populaire qui font penser aux grands mouvements de foule au Moyen-Age. On parle beaucoup du Moyen-Age d'ailleurs: toute une littérature pieuse se diffuse sur ce thème, qui incite les français à retrouver les vertus des bâtisseurs de cathédrales.* »<sup>5</sup>

---

<sup>2</sup> Jacques Duquesne : *Les catholiques sous l'Occupation*, Grasset, 1966 p. 20.

<sup>3</sup> Ibid. p. 18 : titre du premier chapitre.

<sup>4</sup> Ibid. p. 29.

<sup>5</sup> Ibid. p. 24.

Pour les représentations des Scouts de France, c'est la consécration, consécration d'ailleurs amère. Dégagé de ses obligations militaires<sup>6</sup>, le P. Forestier, dont on a lu le réquisitoire de l'immédiate avant-guerre, s'empresse d'en prendre acte :

« Deux cents ans de rupture de la chrétienté, d'exaltation de l'homme et de son indépendance nous ont conduits à un point très bas de la foi chrétienne (...) Nous recommençons, à la manière de notre temps, l'essentiel de ce que fut le bas Moyen-Age, à la disparition du monde romain. C'est une affaire de dizaines d'années. »<sup>7</sup>



Tout est donc à reconstruire, mais cette fois sur des bases plus saines : les germes de la désunion du corps catholique français ont été ou sont sur le point d'être éradiqués. Du moins l'espère-t-on dans les milieux qui nous concernent.

On l'espère d'autant plus que la France a enfin un « chef ». On a vu à quel point la représentation du chef était élaborée à la veille de l'éclatement de la seconde Guerre Mondiale au sein des S.d.F. Elle ne concerne pas seulement le temporel. Ses implications

<sup>6</sup> Il a été aumônier de la 3<sup>e</sup> division de Cavalerie. Parmi les hauts faits de cette division, Marcel Forestier n'en retiendra qu'un, celui de la 13<sup>e</sup> brigade motorisée qui tint tête, entre Montcornet et Sissonne, avec une vingtaine de chars, à deux divisions cuirassées allemandes. Cette brigade était commandée par un certain colonel De Gaulle.

<sup>7</sup> R.p. Marcel-Denys Forestier : *Notre mission spirituelle: un nouveau Moyen-Age*, in *Le Chef*, septembre 1940, n°173 pp. 4-5.

sont aussi et peut-être surtout mystiques. Elle est l'acmé de l'idée que l'on se fait de la Chrétienté retrouvée, organisme hiérarchisé, vivifié par la solidarité fraternelle de ses membres, animé par l'amour chrétien, guidé par l'adhésion au plan divin de la tête du corps social.

Certes, les Scouts de France, si le choix leur avait été laissé, eussent probablement préféré une autre figure de chef à celle de Philippe Pétain, dont le mariage avec une divorcée jetait une ombre sur la qualité d'une foi et d'une pratique d'ailleurs fort peu sûres<sup>8</sup>. Mais il est vite clair, après une période d'observation de quelques mois qui est, chez les Scouts de France<sup>9</sup>, comparable à l'attitude d'abord prudente de l'épiscopat<sup>10</sup>, que Pétain considère, comme bien des dirigeants français depuis Napoléon I<sup>er</sup><sup>11</sup>, que l'Église catholique doit jouer un rôle social de premier plan<sup>12</sup>, et l'Église sur ce point ne lui en demande pas davantage. Le P. Forestier, du reste, le reconnaîtra dans un article de mars 1942 sur lequel j'aurai l'occasion de revenir :

*« Les partis ayant disparu, c'est de tout l'élan de notre cœur que nous nous sommes groupés derrière le Maréchal. Dans les circonstances tragiques où il prenait le pouvoir, nul n'avait le droit de lui marchander son concours. La noblesse de sa personne, le réalisme de son esprit, la légitimité de son accession au pouvoir, étaient des titres à notre loyalisme. Ajoutons que les structures de l'ordre nouveau, fait d'autorité, de hiérarchie, de disparition de la lutte des classes, étaient en trop étroite harmonie avec la conception que nous avions du monde, étaient trop semblables à l'ordre qui régnait dans la petite cité Scoute, pour que notre adhésion n'ait été facile et heureuse.<sup>13</sup> »*

Aveu dénué d'artifices. L'adhésion, en effet, est d'abord facile et heureuse. De nombreux chefs ou dirigeants Scouts de France vont prendre des responsabilités au sein des organismes suscités directement ou non par Vichy. Pierre Goutet, ancien responsable de la Route, sera Directeur de la Jeunesse sous l'autorité du Secrétaire général Lamirand, un fervent admirateur de Lyautey, pendant quelques mois. Maurice de Lansaye, dont j'ai dit qu'il avait été directeur de la revue *Scout*, ancien Chef de Troupe, sera chargé de la propagande au cabinet personnel du Maréchal Pétain. Plus connu est le rôle du général de la Porte du Theil, ex Commissaire-adjoint de la Province d'Île-de-France, à la tête des Chantiers de la Jeunesse, dont l'Aumônier général sera le P. Forestier. On sait encore que c'est Henry Dhavernas, *Deputy Chief Camp* de Gilwell (badge de bois), ancien assistant du P. Sevin au Kraal de Chamarande, qui créera, avec l'appui d'André Cruziat et l'accord du P. Forestier, les Compagnons de France. Autour de ces personnalités de premier plan, nombreux sont les Chefs Scouts ou les Routiers à s'engager, soit par conviction politique (la Révolution Nationale ouvrirait bien la voie à la restauration de la Chrétienté ; la jeunesse décroît en prenant la tête), soit par sens du service –n'excluant pas le premier motif–, tel

<sup>8</sup> Encore que la vie privée de Lyautey pouvait avoir un caractère encore plus... sulfureux !

<sup>9</sup> *Le Chef*, comme *Scout*, ne se font pas l'écho d'un ralliement enthousiaste. Dans son message de l'automne 1940, le général Lafont, pourtant proche de Philippe Pétain, se montre aussi loyal que discret envers le Chef de l'État lorsqu'il annonce sa nomination à la tête du Scoutisme Français. Quant au P. Forestier, qui rédige à la suite un article : *À propos du Scoutisme Français*, il ne mentionne pas une seule fois les autorités civiles et se cantonne au domaine spirituel, ce qu'il n'a pas toujours fait et ne fera pas toujours par la suite. Il est vrai que la règle de la neutralité de l'Association en matière politique est encore de mise à ce moment;

<sup>10</sup> Comme le remarque Jacques Duquesne.

<sup>11</sup> Lequel déclarait aux curés milanais, en juin 1800 : *Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole*, et résumait, en une phrase célèbre, la force de l'Église non au mystère de l'incarnation, mais à celui de l'ordre social.

<sup>12</sup> Il est en cela très proche de Charles Maurras.

<sup>13</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté ; deux pas en arrière...*, in *Le Chef*, mars 1942, n°189 p. 79.

Yves de Verdilhac (Serge Dalens<sup>14</sup>) qui, Chef de Troupe et jeune magistrat, se voit chargé de mission par Lamirand pour *l'enfance irrégulière et délinquante*.

Cette prise de responsabilité des Chefs Scouts de France est une consécration pour le mouvement. Enfin la stratégie de conquête porte ses fruits. Enfin des chevaliers-croisés de l'Ordre scout accèdent à des postes-clés à partir desquels ils vont pouvoir œuvrer à la restauration de la Chrétienté. Cette opportunité soudainement offerte doit être considérée par d'aucun comme une « divine surprise » : l'édifice représentatif cesse d'être utopique, il se trouve à présent à l'épreuve des faits et tout concourt en apparence à ce qu'il devienne réalité. Mesure-t-on cependant à sa juste valeur l'écrasante hypothèque que prenait l'occupant sur Vichy et tous ceux qui s'y ralliaient ? Les Scouts de France se rendirent-ils compte qu'ils pactisaient avec le diable, masqué par l'auguste silhouette d'un maréchal de France ? Dans la première voire les deux premières années de son règne, non.

Les Scouts de France n'entendaient pas cependant ne participer à l'œuvre de redressement national que par le biais de personnalités issues de leurs rangs. Ardent était le désir d'y participer ès-qualités. Seulement, sur le terrain qui était le leur, il y avait des concurrents qui étaient des « frères » : les Éclaireurs de France, les Éclaireurs Unionistes mais aussi les Éclaireurs Israélites – vite dissous<sup>15</sup>. Les Scouts de France se trouvèrent pris entre plusieurs feux : d'un côté ils affirmaient depuis toujours que le Scoutisme catholique constituait la pleine réalisation du Scoutisme : à ce titre, ils pouvaient prétendre demeurer les seuls maîtres du jeu. Mais cela soulevait d'innombrables difficultés : comment absorber par exemple des associations qui, quoique moins puissantes, pouvaient néanmoins compter sur de solides appuis à Vichy ?

En outre, introduire des Scouts « neutres », protestants et juifs dans un mouvement fondamentalement catholique aurait signifié, à supposer que cela eût été possible, introduire, pour certains, le loup dans la bergerie. L'unification pure et simple du Scoutisme en France serait d'autre part passée par une déconfessionnalisation des mouvements, placés dès lors dans l'orbite de principes vaguement chrétiens. L'Église catholique ne pouvait admettre une telle chose, pas plus d'ailleurs que les Scouts de France dont l'hégémonie se serait réalisée au détriment de l'article IV de leur loi : *Le Scout est l'ami de tous et le frère de tout autre Scout*, ce qui était... inconcevable. L'Église catholique, par ailleurs, avait une autre raison, particulièrement forte, de s'opposer à une unification : Mouvement de jeunesse unique, le Scoutisme français aurait été, de la sorte, directement sous la tutelle de l'État. De cela il ne pouvait être question. Il fallut donc trouver, et très vite, c'est-à-dire avant que l'État ne prît une décision, une solution acceptable par tous.

En septembre 1940, se tint à l'Oradou, près de Clermont-Ferrand, une importante réunion du bureau interfédéral du Scoutisme français réunissant les représentants des cinq Mouvements (trois masculins, deux féminins) qui parvinrent après d'âpres débats à se mettre d'accord. Ce fut la déclaration de l'Oradou du 25 septembre 1940, véritable charte de la Fédération des associations Scoutes françaises, fondée le 1<sup>er</sup> octobre, déclarée le 25 décembre et agréée par le Secrétariat de la Jeunesse le 24 juillet 1941. En fait, chaque association conservait son autonomie interne, mais se plaçait sous l'unique autorité d'un Chef du Scoutisme Français, charge qui fut dévolue au général Lafont, assisté d'un collègue national présidé, en l'absence du général, par Pierre François (E.d.F.), d'un Secrétaire

<sup>14</sup> Auteur phare du Signe de Piste, avec sa tétralogie des *Prince Eric*, cf. tome 3.

<sup>15</sup> À cet égard, Pierre François, ancien dirigeant E.d.F, insista lors d'un entretien en 1980, sur le rôle positif que jouèrent les dirigeants du Scoutisme Français à l'égard de leurs frères juifs.

général-adjoint (Jacques Astruc, S.d.F.), ainsi que d'un Conseil national composé des représentants des différentes associations, les Scouts israélites étant immergés dans l'ensemble sous couvert d'anonymat. Mais en fait, les S.d.F. se taillaient la part du lion en plaçant aux instances dirigeantes leur ancien chef, leur Commissaire général et leur Commissaire général-adjoint.

Dès son entrée en fonction, le général Lafont précisa le sens qu'il entendait donner à la Fédération et à son rôle :

*« Le rôle que le Maréchal veut impartir à la Jeunesse dans le redressement national suppose évidemment que cette jeunesse est organisée ; mais loin de vouloir la couler tout entière dans un moule unique, l'autorité tient à respecter une diversité dans les méthodes dans l'animation de l'esprit qui est le génie de la nation. Encore faut-il que cette diversité nous amène à un but : le redressement national. Celui-ci ne sera obtenu que par l'abolition de cette conception matérielle de la vie qui, développant à l'extrême l'égoïsme individuel, abolissait dans les esprits la notion du bien commun auquel doit coopérer tout citoyen (...) Il est bien entendu que je ne peux accepter les fonctions que les trois mouvements du Scoutisme Français veulent m'offrir, que dans la mesure où une action y sera effective, c'est-à-dire que tout en respectant leur autonomie et l'esprit particulier dans lequel chacun des mouvements dirige son action, il me sera donné de vérifier dans quelle mesure cette action particulière tend bien vers le redressement national que propose l'État français, et dans quelle mesure elle s'exerce dans la ligne du Mouvement scout, tel que l'a conçue son fondateur<sup>16</sup>. »*

L'action concrète du Chef-Scout et de l'équipe dirigeante s'orienta dans deux directions principales : en premier lieu, une liaison accrue avec l'Éducation nationale. Dans une circulaire en date du 10 novembre 1941, le Secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse donna pour consigne aux chefs d'établissements scolaires de faire bon accueil au Scoutisme et d'établir avec ses représentants locaux une étroite collaboration passant par l'ouverture des locaux, des possibilités d'affichage, des prêts d'installation, etc. Dans cette même circulaire, on soulignait le rôle de supplément à l'éducation scolaire que le Scoutisme pouvait jouer.

Cet aspect concernait peu les S.d.F., d'ailleurs bien implantés dans les collèges catholiques<sup>17</sup>. Le second point en revanche les concernait davantage : il impliquait une liaison étroite avec les Chantiers de la Jeunesse auprès desquels le Scoutisme Français était officiellement représenté. Des buts furent précisément assignés à cette étroite liaison assurée par des délégués :

- « a) bien préparer les Routiers et les Chefs à trouver leur place aux Chantiers et à y avoir une influence utile,*
- « b) assurer la bonne utilisation de la fiche de signalement des Routiers et Chefs entrant aux Chantiers,*
- « c) suivre les Routiers et Chefs présents aux Chantiers,*

<sup>16</sup> Général M.-J. Lafont : *Message du Chef-Scout de France*, in *Le Chef*, décembre 1940, n° 176 pp. 3-4.

<sup>17</sup> À ceci près, toutefois qu'ils purent s'implanter dans les établissements publics chaque fois qu'ils le souhaitèrent. Le souhaitèrent-ils souvent ?

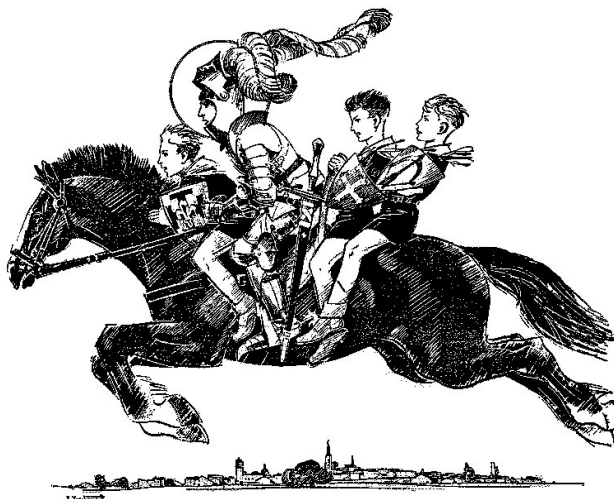
« d) donner aux jeunes des Chantiers, et spécialement aux élèves-Chefs un intérêt et une connaissance suffisante de Scoutisme pour qu'ils désirent à leur sortie devenir chefs ou amis du mouvement scout.

« e) à la sortie des Chantiers, récupérer comme Chefs, non seulement les jeunes qui étaient déjà Scouts, mais encore ceux qui ont manifesté le désir de le devenir.<sup>18</sup> »

Enfin, orientation nettement moins importante, l'entrée du Scoutisme Français dans les Auberges de Jeunesse devrait être favorisée.

On le voit, par cet ensemble d'initiatives, se profilait un dispositif d'encadrement global de la jeunesse, bien que conservant à l'égard de l'État une large autonomie. Il faut donc tout de suite souligner les différences qui en font autre chose qu'une organisation de type fasciste ou nazi : premièrement, on l'a dit, ce dispositif, qui couvre de manière diversifiée (associations Scoutes, Compagnons, Chantiers) tous les âges de 7 à 21 ans et plus, n'est pas d'État. En particulier, si l'ambition pédagogique du Scoutisme, notamment catholique, est « totale » (embrasser l'homme tout entier), le Scoutisme Français, tout en partageant l'essentiel des « valeurs » du Chef de l'État, ne relève d'aucune idéologie étatique, corpus très structuré officiellement érigé en dogme. D'autant moins, deuxièmement, qu'il n'est pas obligatoire (contrairement aux Chantiers) et qu'il laisse l'entière liberté de conscience et de religion. Ainsi l'absence d'une jeunesse d'État *stricto*

**L'ESCOUTE**  
LA REVUE SCOUTE DES GARÇONS DE FRANCE  
AVRIL 1943 N° 184 PRIX : 2 francs



AVEC SAINT GEORGES  
TOUS ENSEMBLE  
POUR LA CROISADE

*sensu* est-il un des traits caractéristiques du régime de Vichy qui l'écarte sensiblement des régimes fascistes et nazis.

<sup>18</sup> *Le Scoutisme français*, brochure, octobre 1943, p. 39.



Cela dit, les Scouts de France qui, grâce à leurs dirigeants, jouaient dans la Fédération un rôle capital, entendaient bien être l'association dominante à tous égards. La preuve en est donnée par l'illustration de la couverture de *L'Escoute*, qui remplaça temporairement *Scout* : à l'occasion de la Saint-Georges 1943, Pierre Joubert brosse le tableau du saint-chevalier (en armure médiévale !) emportant sur son noir destrier trois jeunes émules dont les écus sont aux armes de chaque association. E.d.F. et E.U. durent faire la grimace à voir leurs jeunes représentants, cramponnés à la selle du cavalier, l'air vaguement crispé et en arrière de la selle, tandis que celui des S.d.F., devant, courbé sur l'échine du cheval et comme protégé par saint Georges est, à l'évidence, tout à fait à son aise en avant-garde ! Joli coup de patte, en toute fraternité... Attestation en tout cas d'une volonté de propagande auprès des Éclaireurs S.d.F., tendant à accréditer l'idée de leur prééminence au sein du Scoutisme Français.

Le Mouvement en général et la branche Éclaireurs en particulier conservaient-ils pour autant le même potentiel attractif qu'avant la guerre ? Un certain nombre de faits permettent de se poser la question, à commencer par le manque de cadres.

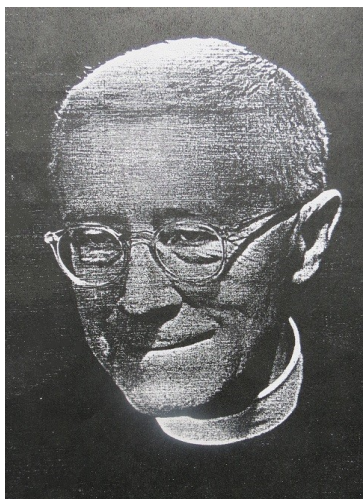
### 1.1.2. Les dirigeants-clé

Le Mouvement souffrit toujours d'un manque de cadres (et particulièrement de cadres aguerris). Dès les années vingt, le P. Sevin était entré en lutte contre ce mal chronique, relayé par le général de Salins dans les années trente. Les impératifs de la vie estudiantine, des examens, du service militaire, de la vie familiale et professionnelle ou, plus rarement, de l'apprentissage avaient en effet tendance à détourner plus d'un Routier (puisque le passage par la Route était théoriquement nécessaire pour accéder à la Scoutmestrie) d'un engagement contraignant, réduisant à néant, avec ses sorties dominicales, ses charges administratives, ses réunions, ses camps-école et ses camps de Troupe, les maigres loisirs du Scoutmestre.

Avec la guerre et la défaite, le problème est tout autre : ayant encouragé ses Chefs à suivre les E.O.R., le Mouvement, très normalement privé de son encadrement mobilisé en septembre 1939, ne le retrouvera pas tout à fait en septembre 1940 : maints Chefs, parmi les meilleurs, sont partis vers l'Allemagne et ses camps. Si certains parvinrent à s'échapper, si d'autres rentrèrent en France au titre des accords franco-allemands, plus nombreux furent ceux qui demeurèrent en captivité. Dans la branche Éclaireurs, le problème se posa dans toute son acuité. On dut faire appel à d'anciens Chefs formés dans les premières années du Mouvement, ou à des jeunes gens inexpérimentés qui appliquèrent la méthode vaille que vaille. Le « jeu scout » s'en ressentit. Les techniques appliquées platement ou maladroitement eurent tendance à se scléroser en dépit de l'effort contraire des dirigeants, alors que c'était déjà un mal que l'on avait dû combattre presque immédiatement après la naissance du Mouvement. Ce problème ne devra pas être oublié à la Libération, lorsqu'on se trouvera face aux effets pervers d'un tel état de fait. Et puis les contraintes du moment, l'environnement quotidien, l'ambiance générale pesaient lourdement.

En attendant, en 1942, le Commissaire de branche se verra contraint, d'une manière quelque peu brutale, de rappeler les exigences essentielles quant à la qualité du recrutement et des épreuves individuelles. À l'évidence, un certain laxisme devait régner à la base.

Le Q.G. n'avait pas été moins touché par la saignée qu'avaient opérée dans les rangs de l'encadrement guerre et captivité. Eugène Dary, avocat à la Cour d'Appel de Paris et ancien Cadet du P. Doncoeur<sup>19</sup> remplaçait Henri Gasnier, tandis qu'à la branche Éclaireurs, Pierre-Louis Gérin remplaçait Pol Daversin rentré à Paris. Si le P. Forestier demeurait inébranlable à l'Aumônerie générale, Pie Duploye, un dominicain proche du P. Doncoeur, prenait en charge l'Aumônerie Éclaireurs.



Paul Doncoeur, 1948

Et puisque le nom du P. Doncoeur est apparu, il convient de s'arrêter un instant sur la place qu'il tint dans le Mouvement pendant l'Occupation.

J'ai souligné combien l'influence du P. Doncoeur avait été grande dans l'avant-guerre, par le biais des Cadets, par celui des pèlerinages et des marches dans lesquels, sans trop se soucier de la hiérarchie institutionnelle, ils entraînaient Chefs et Routiers. Sans partager tout-à-fait l'hypothèse de Philippe Laneyrie, qui fait de la Route d'avant-guerre celle du P. Doncoeur –qui veut en faire un des moteurs du Scoutisme catholique–, je ne saurais sous-estimer le souffle dont le jésuite anima la méthode et les représentations : d'autres les façonnèrent, il les mit en perspective autant qu'en scène. Enfin, il imprima sa marque puissante sur une liturgie Scoute « de plein vent » que le P. Sevin avait du reste largement contribué à faire naître.

Quoiqu'il se fût exclusivement consacré aux aînés, le P. Doncoeur, à travers eux, précisément, influençait indirectement l'ensemble des branches. Comme dans le domaine graphique, il y eut un style scout à la Joubert, dans le domaine pédagogique un style scout à la Delsuc, il y eut dans le domaine comportemental et spirituel un style scout à la Doncoeur, et j'incline à penser qu'ils n'étaient pas si éloignés les uns des autres.

Il n'est pas inintéressant de constater en tout cas que le Q.G., avec Forestier et Duploye, religieux fort proches de lui, Dary et son adjoint Astruc, anciens Cadets (pour ne citer que les plus importants), que ce Q.G. donc est très « doncoeurien » lorsque le jésuite prend en charge l'Aumônerie de la Route en l'absence de l'abbé Joly, retenu en captivité.

<sup>19</sup> Au sujet duquel les renseignements biographiques manquent. En 1979, je lui avais écrit, en vain. Pierre François me laissa entendre que cela ne le surprenait pas. Très controversé à la Libération, Eugène Dary s'était délibérément imposé le silence. Son attitude très autoritaire (un Chef parlera, dans un témoignage manuscrit de *Führer-prinzip* à son propos), ses convictions maréchalistes très marquées peuvent expliquer ce silence.

C'est alors que l'expression « *la Route du Père Doncœur* » trouve vraiment, à mon sens, sa vérité. On pourrait même, et je rejoins alors Philippe Laneyrie, dire que le P. Doncœur coiffe l'ensemble du Mouvement au moment où il prend ses fonctions.

Sa responsabilité s'en accroît d'autant. Or l'attitude de Paul Doncœur fut, vis à vis de Vichy, plus que chaleureuse:

« *Quand le nouveau régime annonce la Révolution Nationale, écrit Jacques Duquesne, le Père Doncœur s'engage à fond derrière lui –voilà l'occasion de refaire une chrétienté– et y entraîne nombre de jeunes. En 1942, il publie aux Éditions de l'Orante un livre sur Péguy, la révolution et le sacré qui fera beaucoup de bruit.*

« *Le propos est clair dès les premières lignes :*

« 'Alors que des projets illusoire rêvaient de porter le combat hors de France, pour la première fois, au tragique conseil des ministres, le 13 juin 1940, le Maréchal prononçait : le renouveau français, il faut l'attendre de l'âme de notre temps que nous préservons en restant sur place, bien plus que d'une reconquête de notre territoire par des canons alliés.'

« *Pour parvenir à ce renouveau, estime le Père Doncœur, il faut faire la révolution, celle que préconisait Péguy et qui est très sommairement assimilée à la Révolution Nationale annoncée par Vichy : Péguy ne sera pas mort en vain aux bords de la Marne en 1914, si la Révolution de 1940 s'engage dans la voie que son génie et son héroïsme ont marqué à la France vaincue, alors que la France victorieuse de 1919 avait été trop distraite pour l'écouter et trop légère pour la comprendre.'*

« *De Péguy, le Père Doncœur retient surtout l'aspect anti-moderne.*

« *Il en cite des phrases comme : 'le monde moderne avilit ; le combat est contre les intellectuels, contre ceux qui méprisent les héros et les saints.'*

« *Mais, 'ces malheurs sont arrivés. L'heure est venue d'un monde nouveau.' Le Père Doncœur prêche donc le retour à la terre et la mystique du chef. Il dénonce 'les chimères du libéralisme démocratique' car 'la masse, outre qu'elle est naturellement mêlée, participe de la condition animale.' Pour cette masse, la contrainte doit donc remplacer la liberté, une contrainte perçue comme une pré-pédagogie, car le peuple 'demeurera toujours un adolescent.'*

« *Il rêve, non sans idéalisme naïf d'un pays où l'on constaterait 'la propreté exquise des rues, des gares et des bureaux de poste, la courtoisie des fonctionnaires, la complaisance envers les étrangers, l'hospitalité ouverte, le respect du travail d'autrui, la conscience du métier bien fait, la fécondité des foyers, l'entraide amicale, la joie de la famille et, se concrétisant dans des actes bien précis d'accueil, de bienveillance et de sacrifice, l'amour de la France, de sa terre et de son peuple, de son héritage de gloire et de ses souffrances, la foi dans ses destinées.'*

« *On n'y parviendra qu'en retrouvant le sens du sacré. Un sens du sacré dont le Père Doncœur pense trouver l'expression chez le Maréchal : 'Il y a des mots que le Maréchal prononce avec une gravité qui les fait comme neufs, tant l'usage en est sur ses lèvres devenu pur.'*

« *Le Père Doncœur va présenter son livre au scolasticat de Fourvières où sont réunis plus de deux cents pères jésuites, et sa conférence y reçoit un accueil glacial. Mais cet ouvrage est très lu dans les séminaires, et dans les mouvements de jeunesse, notamment dans le Scoutisme.<sup>20</sup> »*

<sup>20</sup> Jacques Duquesne, *ibid.*, pp. 64 à 66.

Cette longue analyse embrasse bien tous les éléments du problème. Un témoignage l'étaie et le complète : celui de Clément Gardet, ancien Cadet, imprimeur à Annecy et responsable d'un clan Routier pendant la guerre :

« À Lyon, le Père Doncœur s'emploie à nouer partout où il peut dans la France désorganisée des liens pour refaire selon son expression le 'tissu français'. La publication de France vivra et des Paroles du Roi Saint Louis en 1941 en témoignent.

« Or au début de 1942 paraît son article L'engagement, une dialectique de la conscience civique :

« Je me souviens lui avoir écrit –lettre demeurée sans réponse– mon étonnement de sa prise de position, lui qui, avant guerre, même lorsqu'il avait collaboré à l'ouvrage Pourquoi Rome a parlé, avait toujours été de la plus grande réserve vis-à-vis des partis politiques<sup>21</sup>. Sa position était toujours résumée dans la formule 'rétablir l'ordre chrétien en France'<sup>22</sup>.

« Mais qu'était-ce pour lui que 'l'ordre chrétien' ? À ma connaissance, il ne l'a jamais défini.<sup>23</sup> Il voulait comme Péguy que France et chrétienté continuent. On sentait qu'il rêvait d'un nouveau Moyen-Age aux mœurs et institutions chrétiennes ou christianisées. Son ouvrage Retour en chrétienté semble avoir été une expression de ce rêve plus ou moins conscient d'une idéale société théocratique<sup>24</sup>.

« (...)

« Dans son article L'engagement, le Père Doncœur abandonne la position distante qui avait été pendant de longues années la sienne vis-à-vis des engagements politiques temporels. 'Longtemps', écrivait-il, 'nous avons considéré que la pureté du chrétien, en face des entreprises terrestres et notamment politiques, consistait en l'exercice d'un privilège de critique et de refus.' Or voici que dans une dizaine de pages casuistiques, il expose une dialectique de la conscience civique par laquelle il se réfère au Christ lui-même, à Saint Augustin et à Charles Péguy, qui dénonce 'celui qui a les mains pures mais qui n'a pas de mains' ; et il conclut par la nécessité de s'engager. Il dénonce 'le trop prudent, le pusillanime, l'objecteur de conscience aveugle.'<sup>25</sup> Cette nécessité et le courage d'un engagement pouvaient bien se situer dans la ligne héroïque du Père Doncœur. C'est la ligne du preux Roland, de Saint Louis, de Du Guesclin et de Jeanne d'Arc. C'est la ligne généreuse des chevaliers du Moyen-Age et de Charles Péguy.

« Cette nécessité de l'engagement pouvait aussi se comprendre dans la ligne de ce principe d'incarnation qui lui était si cher.

« S'engager, oui, mais s'engager où ? Si l'auteur n'avait fait qu'exprimer cette dialectique de l'engagement, peut-être chaque lecteur aurait-il pu dans la liberté de sa conscience apprécier où était son devoir et décider de son option<sup>26</sup> selon son état et

<sup>21</sup> Réserve vis à vis des partis ne signifie pas apolitisme. Sur ce point, *Le Chef* n° 33 *Les Scouts de France face à la politique*.

<sup>22</sup> Cet *ordre chrétien* est précisément un ordre politique, comme j'ai essayé de le démontrer. Mais politique dans une acception qui exclut la politique de partis telle qu'elle avait cours sous la III<sup>e</sup> République.

<sup>23</sup> Parce qu'une représentation ne se « définit » pas à proprement parler. C'est du reste ce qui sépare la représentation qui s'élabore le plus souvent par l'image, de l'idéologie dogmatique à prétention rationnelle, voire scientifique.

<sup>24</sup> N'est-ce pas une position politique ?

<sup>25</sup> Comme le fera Emmanuel Mounier lui-même dans *L'affrontement chrétien* en 1945, par exemple.

<sup>26</sup> Le problème est bien là : il s'agit de liberté. Or comment un prêtre aussi imprégné de néothomisme que l'était Paul Doncœur aurait-il pu concevoir cette liberté comme liberté radicale de choix ? Rappelons que dans l'acception du néothomisme que j'ai analysée, la liberté se résume à une liberté d'adhésion au plan divin, qui, dans l'optique retenue communément alors, ne pouvait être qu'une Chrétienté organique, préfiguration de la Cité Céleste. Le régime de Vichy allant dans ce sens, selon le P. Doncœur et beaucoup d'autres prêtres, le Chrétien devait suivre fidèlement les voies tracées par des pasteurs pris dans leur dialectique du chef voyant plus loin et plus profond.

*dans la conjoncture de l'époque. Mais tels n'étaient pas les propos du Père Doncœur, qui en six autres passages prononçait l'apologie du Maréchal Pétain, recommandait comme un devoir d'obéissance à son autorité et celle des hommes à qui il la délégait comme indépendante du vote incompetent et irresponsable des hommes.*

*« Pourquoi le père Doncœur a-t-il écrit les pages 910 à 915 de cet article ? Ne voyait-il pas les exactions que des Français indignes commettaient ou laissaient commettre en son nom ? Ne voyait-il pas la collaboration ouverte qu'ils pratiquaient avec l'occupant ? Et pourtant, je l'entendis plusieurs fois me dire à propos des Allemands : 'Autant j'aime les Allemands en temps de paix et chez eux, autant je les déteste en occupants abusifs hors de l'Allemagne.' Il est certain qu'il désirait que soit chassé l'occupant, mais il était visiblement aveuglé.*

*« Il était sans nul doute victime d'une part de sa fidélité inconditionnelle à celui qui avait été son chef militaire à Verdun et d'autre part de ce que l'on peut peut-être appeler son 'angélisme', c'est-à-dire la méconnaissance des situations concrètes et notamment socio-économiques, que de son propre aveu il avait toujours considérées comme secondes et avec lesquelles il n'avaient jamais été confronté<sup>27</sup>. Peut-être rêvait-il au fond de son cœur d'une théocratie autoritaire semblable à celle des éphémères 'réductions jésuites au Paraguay' ? Pensait-il que le régime Pétain pouvait être le support de l'ordre chrétien dont il rêvait?*

*« Hélas, lorsque fin 1942 parut son ouvrage Péguy, la Révolution et le sacré où il parla du chef charismatique, le malaise français s'était accentué...<sup>28</sup> »*

Ces deux longues interventions corroborent bien, dans les grandes lignes, l'analyse menée précédemment : la prise de position de Paul Doncœur, inconditionnellement favorable à l'obéissance absolue, et du coup participant du mot d'ordre : *désobéir, c'est trahir*, est l'aboutissement d'un processus intellectuel et spirituel engagé dans les années vingt.

Elle est aussi, et les lignes qui précèdent le montrent assez, la conséquence logique d'un véritable système de représentations, dont j'ai tenté de démontrer les principales pièces, à l'élaboration duquel Paul Doncœur avait contribué de la façon que l'on a dite.

Ce long détour n'est pas une digression. Tout au contraire, elle est au cœur du sujet. Paul Doncœur, à présent prince-clerc de la Route, entouré de ses amis fidèles et, osons le mot, de ses disciples dont les plus forts laissèrent, comme Clément Gardet, percer leur désarroi, exprime manifestement ce qui est le socle de la pensée institutionnelle du Mouvement, j'y reviendrai. Mais plus encore, il engage celui-ci dans son entier, et la branche Éclaireurs, pour sa part, lui emboîte le pas en la personne de son premier Commissaire national de l'époque, Pierre-Louis Gérin.

Gérin était natif de Touraine et c'est à Châtelleraut qu'il suit une formation d'ébénisterie en même temps qu'il est scout. En 1930 (il a dix-sept ans), il débarque à Paris, non pour y jouer les Rastignac (ce n'est semble-t-il pas son genre), mais pour faire un stage de Chef de Troupe. À l'époque, la formation des Chefs se faisait encore sur le terrain, quoiqu'existassent déjà les « Troupes de Saint-Georges » chargées elles aussi d'effectuer cette formation, mais de façon plus théorique. Il est alors affecté à la XIV<sup>e</sup> Paris, Troupe

---

<sup>27</sup> À cela s'ajoute autre chose : entre deux maux il faut, dit-on, choisir le moindre. Le P. Doncœur n'avait-il pas choisi? Plutôt détester l'occupant en le tolérant que de risquer le retour à une démocratie viscéralement honnie ?

<sup>28</sup> Clément Gardet : *Autour du Père Doncœur ; souvenirs*, mémoire polycopié 1977, pp. 25 à 27.

dirigée par Pierre Joubert avec qui il noue une très solide amitié. Venu en stagiaire à Paris, Pierre Gérin y restera.



Trois ans plus tard, Joubert partant au service militaire, Pierre Gérin assure l'intérim et à son retour, Joubert lui confie la direction des aînés<sup>29</sup>, jeunes assez difficiles qu'il captive en orientant sa pédagogie autour de deux grands axes : la décoration et l'art dramatique. Il collaborera peu après avec un troisième Pierre, Lamoureux (Jean-Louis Foncine en littérature), et donnera naissance à quelques jeux scéniques. Parallèlement, il conçoit peu à peu le local scout comme un « manoir », tandis que mûrissent en lui ses options ultérieures : amour du terroir ; goût d'une esthétique néo-médiévale et rustique, à mi-chemin entre l'indianisme et le pseudo-gothique, (quelque chose d'assez unique au service de quoi il met ses compétences d'ébéniste et sa connaissance du pionniérisme proprement scout).

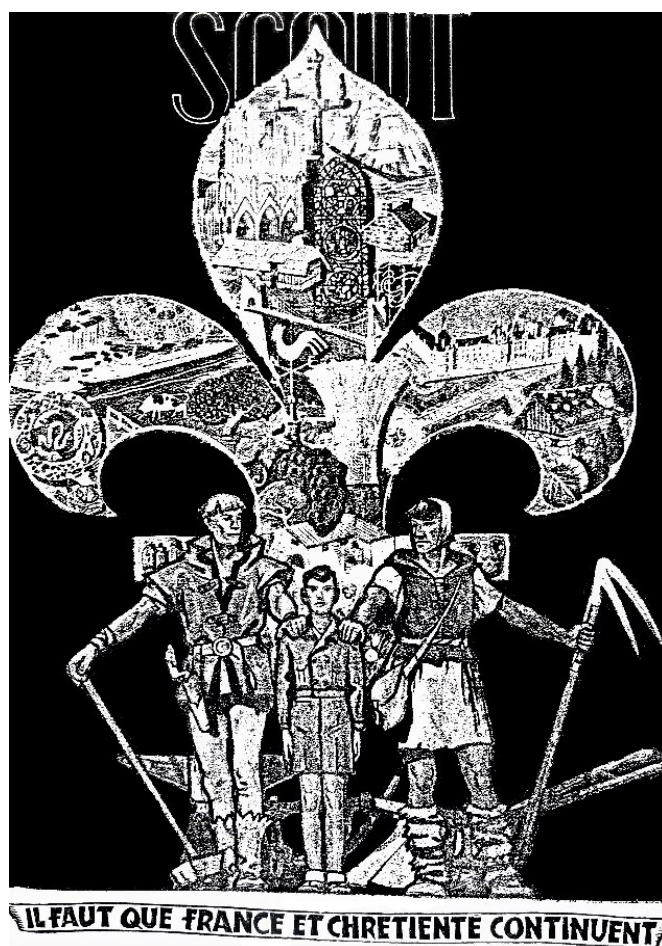
Au sein de ce milieu de jeunes dont beaucoup « font leur droit » et militent chez les Camelots du Roy, son provincialisme viscéral de Scout tourangeau, son goût pour l'artisanat d'art et le travail soigné, sa formation elle-même entrent en sympathie avec des idées inspirées par l'Action Française.

<sup>29</sup> Cette division cadets et aînés des troupes Éclaireurs n'est pas un cas isolé. André Sonrier l'avait expérimentée à Nancy avant guerre, et il est d'autres exemples. Voilà qui aurait pu donner à réfléchir aux détracteurs de la réforme de 1963-64.

À vingt-trois ans, il fonde et prend la direction de la CLI<sup>e</sup> Paris, et s'y investit pleinement. Il constitue autour de lui un véritable clan Éclaireurs. Les chefs de patrouille, qui ont douze ans lors de la fondation, le sont encore en 1940. Ils en ont seize. Avec cette équipe, il bâtit cette fois tout à fait selon son gré un véritable manoir, dont l'esthétique, on peut le supposer, influencera celle de Joubert, où se donnent des fêtes mémorables :

« *Tous les Scouts de la 151<sup>e</sup> se rappellent ces festins noblement présidés par Pierre avec, autour de lui, rassemblés, ses CP, puis toute la troupe autour d'une vaste table : menu intelligent et fin, table bien arrangée, cadre intime, conversation générale et toujours menée par cet infatigable meneur, font de ces soirées un exemple parfait des manifestations familiales françaises : en effet Pierre a déjà en lui ce sens très fin du terroir et du geste français qui va se développer chez lui d'une manière étonnante.*<sup>30</sup> »

Noblesse et rusticité composent un portrait de chef à la fois aristocrate et « moderne »<sup>31</sup>.



Car Gérin, non content d'être un pionnier de ce que d'aucun vont appeler « l'art scout », est aussi un pionnier de la pédagogie du jeu d'aventure, dans le droit fil des intuitions de Pierre Delsuc :

<sup>30</sup> Pierre Alouis : *Pierre-Louis Gérin*, in *Le Chef*, mars 1942.

<sup>31</sup> Dans l'acception de l'époque.



*« Ce sont sans cesse de grandes aventures sensationnelles où il n'y a pas de merci pour le faible en technique, pour le peureux, pour le fatigué, pour celui qui manque d'audace. Le jeu est une affaire sérieuse et prend sa pleine signification.*

*« La 151<sup>e</sup> et son Chef sont craints et même peu aimés des autres troupes.*

*« Toute cette vie de Troupe a un tel caractère qu'on finit dans le District par en faire une école.<sup>32</sup> »*

Même s'il faut faire la part de l'embellissement dans tout éloge funèbre, des traits identiques se retrouvent dans les témoignages de Joubert ou de Lamoureux : sens de l'exigence, tempérament entier, aussi franc que coléreux, sens et goût du commandement. Au fond, à suivre l'affirmation de la personnalité de Pierre Gérin non seulement à travers les descriptions qu'en brossent ses amis mais aussi à travers ses choix d'action et ses goûts, on a un peu l'impression de voir se profiler le jeune chef modèle dont rêvent tous les dirigeants.

1938 : le voici Commissaire-adjoint de District. Les mêmes qualités qui l'on fait remarquer, Chef de Troupe (troupe qu'il n'abandonne pas), le font remarquer dans ses nouvelles fonctions. Gérin imprime sa marque. Si fortement qu'en septembre 1940, il succède à Pol Daversin, éphémère Commissaire national Scouts, simple lien entre lui et Michel Blanchon :

*« Il a tracé son portrait, écrit Eugène Dary dans l'un de ses derniers articles, celui que vous avez lu dans Scout de janvier Discipline et enthousiasme.*

*« Le corps bien droit... une tête haute à cheveux courts, des yeux qui regardent en face, un vrai sourire découvrant des dents blanches... un demi-salut fier : c'était un Scout sans raideur, courtois et respirant la santé. Et dans son corps, vibrait une âme claire.<sup>33</sup> »*

Joubert qui le connaissait fort bien, complète le portrait en trois points. « L'artiste », tout d'abord :

*« Pierre a cherché à faire des travaux de qualité en alliant cet art populaire avec la bûche et le cordage qui donne la note Scoute et de plein air. Ce style évoquant le plein air (...) est extrêmement difficile à réaliser. Et si Pierre n'a pas toujours réussi, c'est précisément parce qu'il s'attaquait à des choses difficiles, ce qui est tout à son honneur.<sup>34</sup> »*

Le « terrien » ensuite :

*« Pierre Gérin était avant tout un homme de terroir tourangeau, solide, gourmet, n'aimant que les plats simples et le bon vin. C'est par respect pour le vin et les vrais alcools qu'il menait la guerre contre les apéritifs. Visiter sous sa conduite son fief de Saint-Christophe-sur-le-Nais, c'était toucher du doigt l'amour qu'il portait à son terroir.<sup>35</sup> »*

L'« homme de caractère », enfin :

---

<sup>32</sup> Jean-Pierre Alouis, *ibid.*

<sup>33</sup> Eugène Dary ; *Pierre-Louis Gérin* in *Le Chef*, janvier 194, n° 197, p 338.

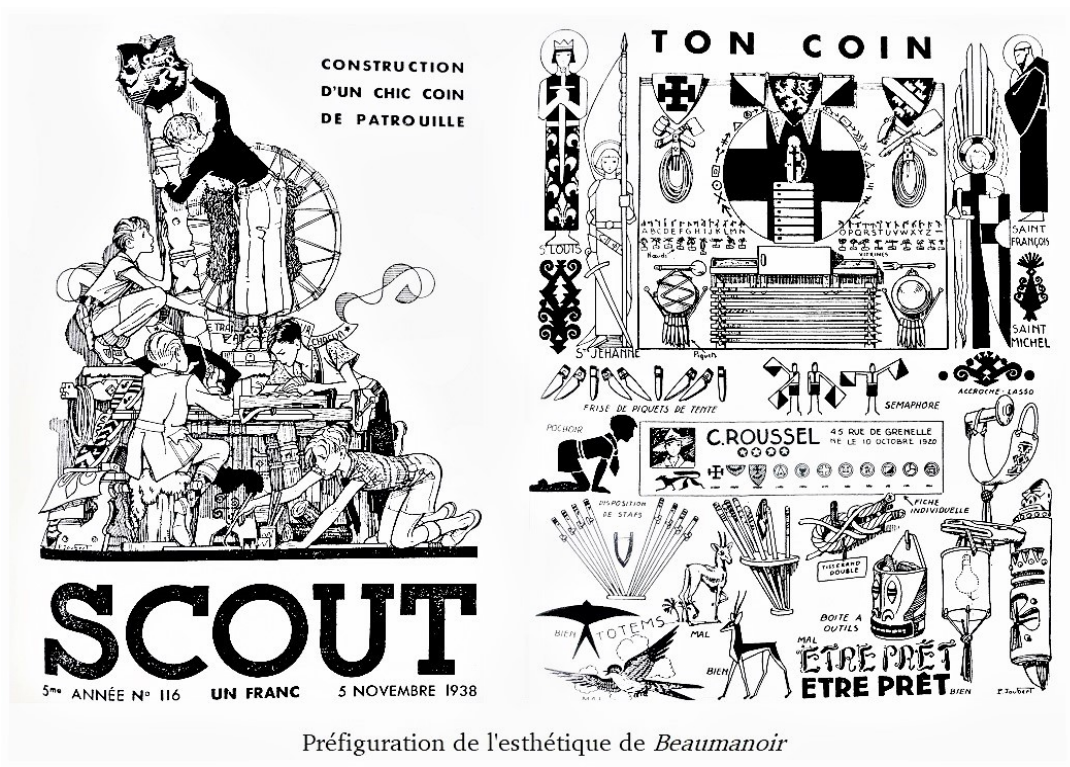
<sup>34</sup> Pierre Joubert : *Veillée avec Pierre Gérin : 1913-1942*, in *Scout*, février 194, n°197 p 8.

<sup>35</sup> *Ibid*, p 389.

« Dur et exigeant pour lui-même, je crois bien qu'il n'a jamais fait la grasse matinée. Pierre n'admettait pas chez autrui la moindre défaillance. Les assistants, souvent malmenés, pourraient en témoigner.

« Sa gentillesse, sa courtoisie française avaient toute la rudesse d'une franchise qui se voulait totale.<sup>36</sup> »

Lorsqu'il accède au Commissariat national, Pierre Gérin a un but : renouveler la pédagogie de la branche en fonction de ses expériences, ce en dépit des difficultés. En 1942, il publie avec Joubert *Beaumanoir*, un ouvrage à mi-chemin entre le recueil technique et le traité d'esthétique Scoute tout à fait dans l'air du temps.



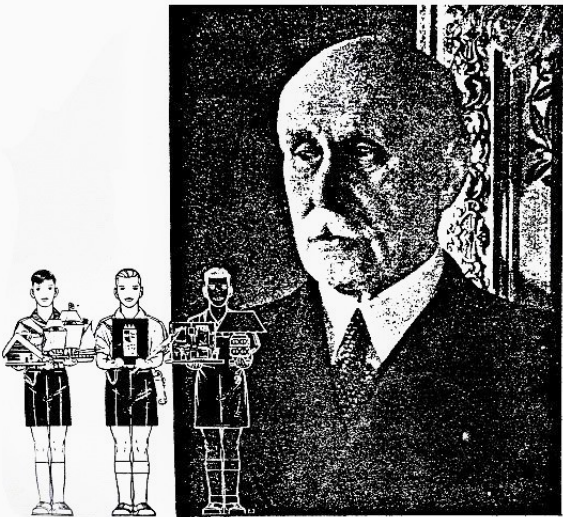
Préfiguration de l'esthétique de *Beaumanoir*

C'est, à l'époque, une tentative unique en son genre dans le Mouvement. Tout entier orienté vers le Moyen-Age et le « pionniérisme », ce livre n'est pas pour autant archaïsant, jouant la synthèse avec la stylisation géométrique propre aux années trente. La part que Joubert prend à l'ouvrage est évidemment spectaculaire, mais on sent bien que son propre style s'est infléchi, et que Gérin y est pour quelque chose. Au niveau des représentations graphiques, de l'image du Scout que l'institution va tendre à ses jeunes membres, l'apport est significatif. Au niveau du type physique que dessine l'illustrateur, en particulier, le changement est notable. Le temps des sylphes graciles passe. Joubert, à partir de cette date, silhouettera de plus en plus des garçons à l'air déterminé, à la forte carrure, aux genoux puissants.

Mais Gérin ne s'en tiendra pas à l'esthétique ni au sérieux avec lequel doit être menée la pédagogie du jeu d'aventure, œuvre dont l'impact, compte tenu de la situation rappelée

<sup>36</sup> Ibid.

plus haut, devait être forcément limité. Il prendra lui aussi position, et dans le sens qui a été précédemment évoqué.



La création d'une œuvre artisanale demande un effort physique, de l'intelligence et du cœur. Elle exige de l'homme l'esprit de décision et le sens de la responsabilité. Elle aboutit à la naissance d'un « Chef-d'Œuvre » par où l'artisan se hausse à la dignité d'artiste.

*Philippe Pétain*

Monsieur le Maréchal,

Malgré les difficultés de tous ordres, les Scouts de France ont cet été campé dans toutes nos Provinces, essayant là où ils se trouvaient et où manquait la main-d'œuvre de rendre service dans la mesure de leur bonne volonté pour remplacer les bras de nos morts et de nos prisonniers.

De ces contacts avec la terre de France nous avons désiré tirer leçon et garder souvenir : c'est ainsi que nous avons organisé le Concours National des Chefs d'Œuvre des Mains Habiles et Chroniqueurs.

Un millier de scouts se sont inscrits dans ce tournoi qui consistait pour certains à reproduire sous forme de maquettes les constructions typiques d'une région : fermes - châteaux - chapelles ou les silhouettes de voiliers et de bâtiments de guerre, pour d'autres à consigner sur des albums en les accompagnant de dessins, d'herbiers, de cartes et de photos les récits de leur camp, de leurs découvertes.

Les résultats que nous vous présentons, Monsieur le Maréchal, nous laissent croire que les Scouts de France ont ainsi appris à découvrir les richesses de notre Pays, partant à mieux l'aimer et à acquérir le goût des activités artisanales. Nous pensons surtout que ces Chefs d'Œuvre réalisés avec hardiesse et persévérance nous montreront la valeur du travail accompli non dans un quelconque intérêt mais pour lui-même, renouant ainsi avec la tradition de l'artisanat où, comme vous le dites, Monsieur le Maréchal, « triompha pendant tant de siècles la qualité française. »

Ces Chefs d'Œuvre, témoins caractéristiques d'une époque, d'une région, d'une foi, d'un métier, d'un mode de vie voudraient vous prouver, Monsieur le Maréchal, que les jeunes de France ont fait leurs vos directives et que pour vous aider dans l'œuvre de Révolution Nationale que vous entreprenez, vous trouverez les Scouts de votre Pays

**TOUJOURS PRÊTS**

P. L. GERIN,  
Commissaire National Eclaireur.

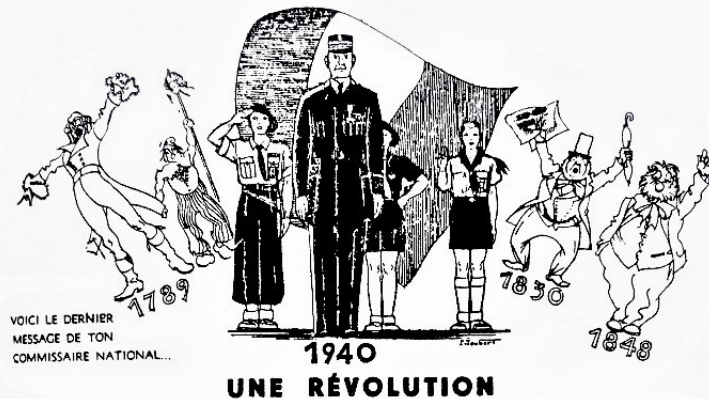
Pendant l'été 1941, il a organisé un *Concours national des chefs-d'œuvre des mains habiles et chroniqueurs*. En décembre, il en dédia les résultats à Philippe Pétain :

« Les résultats que nous vous présentons, Monsieur le Maréchal, nous laissent croire que les Scouts de France ont aussi appris à découvrir les richesses de notre Pays, partant à mieux l'aimer et à acquérir le goût des activités artisanales. Nous pensons surtout que ces chefs-d'œuvre réalisés avec hardiesse et persévérance vous montreront la valeur du travail accompli non dans un quelconque intérêt mais pour lui-même, renouant ainsi avec la tradition de l'artisanat où, comme vous le dites, Monsieur le Maréchal, triompha pendant tant de siècles la qualité française.

« Ces chefs-d'œuvre, témoins caractéristiques d'une époque, d'une région, d'une foi, d'un métier, d'un mode de vie voudraient vous prouver, Monsieur le Maréchal, que les jeunes de France ont fait leurs vos directives et que, pour vous aider dans l'œuvre de Révolution Nationale que vous entreprenez, vous trouverez les Scouts de votre pays.<sup>37</sup> »

<sup>37</sup> Pierre Gérin : *Sous le signe de l'artisanat et des Provinces*, in *Scout*, décembre 1941 n°169.

Au-delà de cet hommage quasi féodal, c'est toute la branche Éclaireurs qui, pour la première fois de façon aussi nette, est institutionnellement consacrée à la « révolution » pétainiste, encore que par un biais : celui de l'artisanat, des pionniers, de l'acte d'allégeance au vieux chef du noble ouvrier fier de son ouvrage et fort de la tradition avec laquelle, enfin, on a renoué. Son dernier message, en revanche, accompagné d'une illustration sans équivoque de Joubert, sera beaucoup plus politiquement explicite.



VOICI LE DERNIER  
MESSAGE DE TON  
COMMISSAIRE NATIONAL...

## UNE RÉVOLUTION

Vous savez ce que c'est qu'une Révolution ?  
Vos livres de classe vous ont appris que la Révolution française avait fait monte et merveilles en 1789, qu'en 1830, 1848 les Français s'étaient révoltés...

Tout cela n'a pas dû vous dire grand chose, pas plus qu'à moi quand je me le suis entendu raconter. Avec raison vous vous êtes dit « Tout ça, c'est des histoires pour les grandes personnes ».

Je vous comprends.  
Pouvait sans vous en douter vous avez vécu des Révolutions...

...Votre Patrouille, l'an dernier, était comme une vieille fille sans vigueur et sans joie.

Vous viviez sur un acquit et vous vous endormiez au rythme lent d'une machine qui tournait de mal en pis ; les charges existaient mais n'étaient pas remplies. Vous vous révoltiez pour ne rien faire. Entre vous plus de joie profonde parce que plus de travail en équipe.

...Votre Troupe, voici deux ans, était bien malade ; les vertes n'avaient plus d'intérêt, les chefs flanchaient ; on chantait sans y croire, on jouait parce que c'est ainsi qu'il fallait faire, on travaillait pour passer le temps. Plus de règles entre vous, les jeux échouaient, le mauvais humour était sans raison et de votre belle devise « Par soi - pour tous » vous aviez fait « Pour soi - par tous ».

Et puis...

Et puis, un jour, un Chef de Patrouille — mais un vrai, — est venu, a pris la Patrouille en main, et a balayé les pous-mêmes des mauvaises habitudes ; les fonctions de chacun ont été distribuées, et le conseil de Patrouille a contrôlé si les responsables remplissaient affectivement leurs fonctions.

L'esprit de patrouille renaissait, l'on disait « nous » et non « je ».

Et puis un jour, un Scoutmaster, — mais un vrai Meneur, celui-là — vint. Il déclancha la bagarre ; peu le comprirent au début, peu l'aidèrent mais il avait une telle foi, une telle ardeur, un tel rayonnement que bientôt, du grand Troupau sans âme que formaient vos quatre soi-disant patrouilles, il fit une « Troupe Heureuse » où chacun apportait son amour, où chacun trouvait sa joie. Les C. P. sous sa poigne vigou-

reuse se rassemblèrent, le Cour d'Honneur chassa les mauvais scouts et établit des règles de vie pour que la communauté vive dans la confiance, l'amitié et le travail.

D'un Parlement de barbares et d'égotistes, votre Troupe, parce qu'elle avait trouvé son « patron » devint une force unie, joyeuse et active.

Il n'est pas de patrouilles qui n'aient connu ces durs moments, de troupes qui ne soient passées par de semblables difficultés... Mais au moment où l'épreuve risquait de devenir fatale celui qu'il fallait voir venu pour faire la Révolution.

Tu sais donc ce que c'est qu'une Révolution ?

Alors sais-tu qu'actuellement tu en vis une très grande et que de sa réussite dépend la vie de ton Pays ?

Ce n'est pas d'un Chef de Patrouille ni d'un Scoutmaster qu'il s'agit ; c'est d'un Maréchal de France qui ne pouvait accepter de voir s'effondrer son Pays.

C'est à une très mauvaise troupe que ce guide avait à faire ; ce n'étaient pas des patrouilles ni des équipes de travail qui le composaient, mais des clans rivaux et égotistes. Ce n'étaient pas des Chefs de Patrouille qui le dirigeaient, mais des hommes sans foi ni loi, ne croyant plus à Dieu ni à diable. Les meilleurs subalternes cette déchéance, les médicines l'acceptèrent, les mauvais s'en réjouissaient.

Des médicines et des mauvais cela s'explique, mais des meilleurs cela est ignoble.

J'espère que tu as été jusqu'au bout de cette page et que tu n'as pas dit en toi-même : « Zut ! un sermon ! »

Non ce n'est pas un sermon ; c'est un cri d'alarme que je te jette à toi qui as 13, 15 ou 16 ans, pour que cette Révolution Nationale dont tu entends parler par des sceptiques qui la croignent, ne soit pas RATÉE.

Avec l'enthousiasme et la discipline que je te connais, tu devrais être CHOQUE de ce que tu vois de laid et de mauvais autour de toi (tu sais mieux que moi ce que cachent ces mots : laid et mauvais).

Ton frère, ton père ou ton Chef qui sont prisonniers pensent comme moi et comptent sur toi. Alors de tout ton pouvoir aide le Maréchal à faire la Révolution de la France.

Pour Dieu, ne nous déçoit pas.

 C.V.B.

Après avoir décrit aux Scouts à qui il s'adresse ce qu'est une révolution à partir d'une troupe déclinante revivifiée par l'arrivée d'un chef providentiel, il en vient à l'essentiel de son propos, s'adressant personnellement au garçon :

« Tu sais donc ce que c'est une révolution ?

« Alors sais-tu qu'actuellement tu en vis une très grande et que de sa réussite dépend la vie de ton pays ?

« Ce n'est pas d'un chef de patrouille ni d'un Scoutmaster qu'il s'agit : c'est d'un Maréchal de France qui ne pouvait accepter de voir s'effondrer son pays.

« J'espère que tu as été jusqu'au bout de cette page et que tu n'as pas dit en toi-même : Zut ! un sermon ! »



« Non, ce n'est pas un sermon : c'est un cri d'alarme que je te jette à toi qui a 13, 15 ou 16 ans, pour que cette Révolution Nationale dont tu entends parler par des sceptiques qui la craignent ne soit pas ratée.

« Avec l'enthousiasme et la discipline que je te connais, tu devrais être choqué de ce que tu vois de laid et de mauvais autour de toi (tu sais mieux que moi ce que cachent ces mots: laid et mauvais).

« Ton frère, ton père ou ton Chef qui sont prisonniers pensent comme moi et comptent sur toi. Alors de tout ton pouvoir, aide le Maréchal à faire la Révolution de la France.

« Pour Dieu, ne nous déçois pas.<sup>38</sup> »

Paul Doncœur appelait à l'engagement auprès de Philippe Pétain. Il fut entendu. Ici, l'engagement est sans ambages.

J'éprouve aujourd'hui quelque trouble à l'idée que si l'on avait arrêté Pierre Gérin à la Libération en l'accusant, comme on l'a fait pour Maurras<sup>39</sup> à cause de ses écrits, de trahison au vu de ces quelques lignes (à supposer qu'il n'ait pas évolué entre 1942 et 1944), il aurait sans doute été stupéfait. L'Ordre scout d'avant-guerre avait en effet rencontré son époque en la personne et dans les projets de Philippe Pétain. Le rêve devenait réalité et le système représentatif, formidablement conforté par l'effondrement de ce contre quoi il s'était élaboré, devenait opératoire !

On pourra bien objecter que l'adhésion des Scouts à ce système n'était ni totale ni générale, que nombreux furent ceux à être plus sensibles au jeu qu'à autre chose, qu'il y en eut qui choisirent la Résistance. Il n'empêche, il s'est trouvé aussi des jeunes gens pour y adhérer totalement, et Pierre Gérin en est un exemple d'autant plus frappant et dérangeant que l'homme dut être d'une réelle honnêteté.

À mesurer la chaleur des témoignages d'amitié que suscita sa disparition lors du naufrage du paquebot *Lamoricière* en Méditerranée le 9 janvier 1942, on se rend compte de l'empreinte profonde qu'il avait imprimée sur ses proches. Jusqu'à la fin de la guerre, la figure de Pierre Gérin fut assez fréquemment évoquée et il demeura pendant les deux années et demie qui suivirent une référence autant qu'un symbole.

C'est pourquoi, j'ai consacré au personnage une certaine place. En lui, c'est vingt ans de Scoutisme catholique qui triomphaient, tragiquement d'ailleurs, avec le recul. C'est aussi vingt années de Scoutisme catholique qui se fourvoyaient, mais là encore, seul le recul permet aujourd'hui de le dire. Il est en effet facile, voulant excuser ces prises de position, de parler d'« aveuglement », d'« erreur d'appréciation ». Ces hommes, ces Scouts avaient grands ouverts les yeux. Ils connaissaient intimement ce qu'ils refusaient, ce qu'ils acceptaient. Vouloir leur retirer leur responsabilité, c'est les prendre pour ce qu'ils ne sont pas.

Sans doute, les exactions nazies eussent dû sembler intolérables à leur nationalisme ombrageux. Mais en 1942, le pire était à venir et l'édifice de leurs raisons d'agir tenait encore debout. Plus qu'aux hommes qui l'on fait leur –ou mieux : plus qu'à une pédagogie qui les a menés à adopter le système représentationnel Scout de France–, c'est à ce système lui-même, à son extraordinaire cohérence globale, à sa force de résistance, à sa puissance

<sup>38</sup> Pierre Gérin : 1940 : *Une Révolution*, in *Scout*, février 1942 n°171.

<sup>39</sup> Le problème de la différence d'envergure historique et intellectuelle des deux personnages n'est pas en cause. Pierre Gérin pourtant, mais plus encore Paul Doncœur avaient la responsabilité de plusieurs dizaines de milliers de jeunes.

d'impact qu'il faudrait s'adresser. Les questions que cette interrogation soulève sont des questions d'aujourd'hui et de demain. Elles concernent la société tout entière et ce secteur vital qu'est l'éducation. Elles prouvent, s'il en était besoin, et il en est besoin semble-t-il, que la pédagogie n'est pas une affaire de techniciens en laboratoire, ni encore moins une affaire d'humeurs, d'opinions ou de conjoncture. Le Scoutisme catholique en particulier a joué avec la pédagogie, cet art subtil qui peut être art d'imposition représentative, sans se rendre compte qu'il jouait avec le feu. Il y a vu un instrument souple de son projet socio-politique et spirituel. Et les jeunes se sont pris à ce jeu.

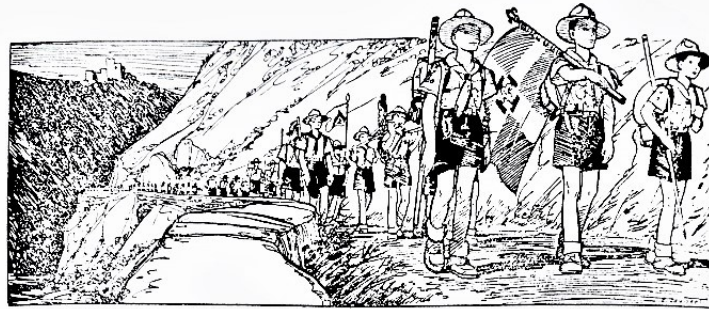
Au contraire du Scoutisme anglo-saxon, plus pragmatique sinon moins institutionnel, moins inscrit aussi dans l'ample et lourde histoire culturelle et spirituelle d'un groupe particulier (fut-il aussi vaste que le groupe des catholiques traditionnels français), le Scoutisme catholique, mûrissant ses représentations et les méthodes à utiliser pour les faire triompher auprès des jeunes, s'est laissé séduire par ses propres mirages. S'il y a « aveuglement », « défaut d'appréciation », il faudrait en chercher la cause, non pas en 1940, mais en 1920, à la base.

Un tel défaut serait de ne pas comprendre, pour certains, que la politique ne se limite pas au jeu des partis, ni même à la forme nécessairement éphémère d'un régime. La pédagogie est politique, surtout lorsqu'elle prescrit une vision du monde et, en son nom, le bouleversement de ce qui est. Contrairement à ce que d'aucun ont proclamé depuis, le Scoutisme catholique ne s'est pas cantonné à la formation du caractère et de la spiritualité. Il a façonné ou cherché à façonner des croisés d'un Ordre nouveau, les années 1940-42 le prouvent. Si erreur il y eut donc chez certains des premiers dirigeants, elle est là. Pour d'autres, l'ambiguïté n'existait même pas. Ils comprirent et voulurent le monde qu'ils projetaient, ce retour en Chrétienté qui était d'abord une négation de la démocratie libérale. Et ils choisirent délibérément d'entraîner des jeunes à leur suite. Ceux de ces jeunes gens qui surent rester libres de leur conscience furent ceux qui parvinrent à rejeter ou qui n'adhérèrent pas aux représentations tout en tirant parti des vertus qu'en effet le Scoutisme catholique (comme tout Scoutisme, peut-être mieux) développait aussi. Vigueur du corps ou force de caractère, sens de la fraternité, de l'engagement, goût du risque, de l'effort, humour, amour du jeu, etc... sont des traits comportementaux assez largement trans-représentationnels.

Une déontologie éducative réclamerait (et je veux ici prendre position) de ne pas s'avancer masqué. Elle imposerait la stricte surveillance par l'éducateur de sa propre aptitude à l'illusion (que l'élaboration représentationnelle manifeste aussi). En fonction de ce principe, fort proche de celui inscrit à l'article deux de la Loi Scoute et qui a pour nom Loyauté, les garçons étaient en droit d'attendre de leurs chefs 1) qu'ils reconnaissent que l'Association poursuivait un but politique, au sens compréhensif, à travers une pédagogie donnée (cela pose directement la question de l'usage des modèles), 2) à moins que l'Association s'en fût strictement tenue à la formation comportementale (individuelle et de groupe), qu'elle n'eût visé **que** l'épanouissement d'aptitudes, tout en refusant de véhiculer quelque représentation à incidence socio-politique ou culturelle que ce fût (mais les adeptes d'une religion, les éducateurs les plus neutres eux-mêmes peuvent-ils ne nourrir aucune représentation de « l'Idéale Cité » ?). Il était en tout cas malhonnête, naïf et de toute façon dangereux pour les garçons de maintenir l'équivoque en prétendant choisir la seconde voie tout en suivant parallèlement la première .







**L** E 14 AOUT, LA TROUPE PIERRE GERIN SE DIRIGEAIT VERS LE PUY AFIN D'Y REJOINDRE LES 5.000 ROUTIERS VENUS EN PELERINAGE POUR PRIER NOTRE-DAME DE FRANCE POUR L'UNITE FRANÇAISE.

LEUR DRAPEAU, UNE STATUETTE DE LA VIERGE ET LA BANNIERE DE PIERRE GERIN EN TETE, LES PELERINS DE LA BRANCHE ECLAIREUR ECHELONNES PAR PATROUILLES SUR PLUS DE 500 METRES FAISAIENT PENSER A UNE TROUPE DE CHEVALIERS SE RENDANT EN CROISADE POUR AFFIRMER ET DEFENDRE LEUR FOI.

ET C'ETAIT BIEN POUR MANIFESTER ET POUR DEFENDRE LEUR FOI QUE CES GARÇONS ALLAIENT AU PUY : NE S'AGISSAIT-IL PAS D'UNE VERITABLE OFFENSIVE DE PRIERES AFIN DE FLECHIR LE CŒUR DE DIEU ?

NOUS, SCOUTS DE FRANCE, QUI SOMMES POUR DIEU ET POUR LA FRANCE, NOUS SOMMES DETERMINES A CONTINUER CETTE CROISADE DANS NOTRE VIE DE CHAQUE JOUR. NOUS SOMMES DETERMINES, AVEC L'AIDE DE LA VIERGE ET DES SAINTS, PAR NOS PRIERES, NOTRE EXEMPLE ET NOTRE PROMESSE LOYALEMENT TENUE, A FLECHIR LA JUSTICE DE DIEU ET DE LE DECIDER DE RENDRE A LA FRANCE SON UNITE ET SA GRANDEUR.



Le surlendemain au matin, la Troupe, bannière en tête, divisée en patrouilles se relayant pour porter l'une des statues de la Vierge, s'ébranla en direction du Puy où elle assista aux cérémonies du 15, au cours desquelles un message du Chef de l'État français fut lu.

Philippe Pétain avait déjà manifesté sa sollicitude pour le Scoutisme, en particulier le 27 novembre 1941, lorsqu'il avait adressé aux chefs Scouts une brève et fade lettre de félicitation à l'occasion du premier anniversaire de la Fédération. Le Mouvement catholique, quant à lui, avait pu compter sur la présence d'importantes personnalités du régime dont un représentant personnel de Darlan, alors Vice-Président du Conseil, lors de l'inauguration de son Q.G. à Lyon, rue Victorien Sardou, en 1941. Mais tout cela n'avait rien que de très normal, après tout, vue l'étroitesse des liens qui s'étaient tissés entre le Scoutisme et l'État.

Le message de Philippe Pétain, cette fois, était beaucoup plus circonstancié :

*« À l'exemple de vos aïeux et pour que leur geste soit plus méritoire, beaucoup d'entre vous ont pris le bâton du pèlerin et ajouté aux difficultés du voyage la fatigue des longues marches à pied. La manifestation d'aujourd'hui est ainsi un symbole d'union, d'effort dans le sacrifice et de foi dans l'amour de la France.*

*« C'est aux Scouts que revient l'honneur d'avoir réalisé ce rassemblement. Que cet hommage leur soit rendu ainsi qu'aux chefs qui les animent. Ils ont confirmé à nouveau leurs qualités éminentes et, avec la belle ardeur de la jeunesse, ils les ont données en exemple au pays tout entier.*

*« Scouts de France, votre discipline vous impose chaque jour une bonne action, celle d'aujourd'hui vous sera comptée plus que toute autre (...). Tournons notre pensée vers nos prisonniers. Il faut qu'ils sachent que tout a été mis en oeuvre, dans le domaine spirituel comme dans le domaine temporel, afin qu'ils retrouvent le patrimoine dont nous avons la garde. La Vierge du Puy les protège. La France endeuillée les attend.*

*« C'est sur la jeunesse et par la jeunesse que je veux rebâtir notre pays dans l'Europe nouvelle. Pour cette grande oeuvre, je fais appel à tous les jeunes. Par votre exemple, votre goût de 'servir', la chaleur de votre amitié, donnez à tous vos frères le désir de se rassembler. Montrez-leur le chemin de l'avenir et celui de l'union de toutes les bonnes volontés en vue du bien commun. Ce grand effort, je vous demande de l'accomplir : c'est le sens profond du pèlerinage en ces hauts-lieux où, tant de fois, l'âme de la France s'est retrempee en renouant une de nos plus anciennes traditions. Vous montrez que cette âme est demeurée vivante en vous. Elle est pour notre pays le gage de sa résurrection. »*

Renouer le fil rompu des temps... Oui, les Scouts étaient bel et bien venus pour cela...

Le lendemain, 16 août, la « Troupe P.L. Gérin » ne quitta pas le site. Elle gagna une ancienne chapelle sise au Roc de l'Aiguille où chaque garçon renouvela sa promesse en présence du nouveau Commissaire national, Jean-Pierre Alouis et de l'Aumônier national Pie Duploye.

Relatant l'événement, *Scout* d'octobre, sous une illustration de Joubert, commentait :

*« Et c'est bien pour manifester et pour défendre leur foi que ces garçons allaient au Puy : ne s'agissait-il pas d'une véritable offensive de prières afin de fléchir le cœur de Dieu ?*

*« Nous, Scouts de France, qui sommes pour Dieu et pour la France, nous sommes déterminés, avec l'aide de la Vierge et des Saints, par nos prières, notre exemple et notre promesse loyalement tenue, à fléchir la justice de Dieu et de le décider de rendre à la France son unité et sa grandeur.<sup>40</sup>*

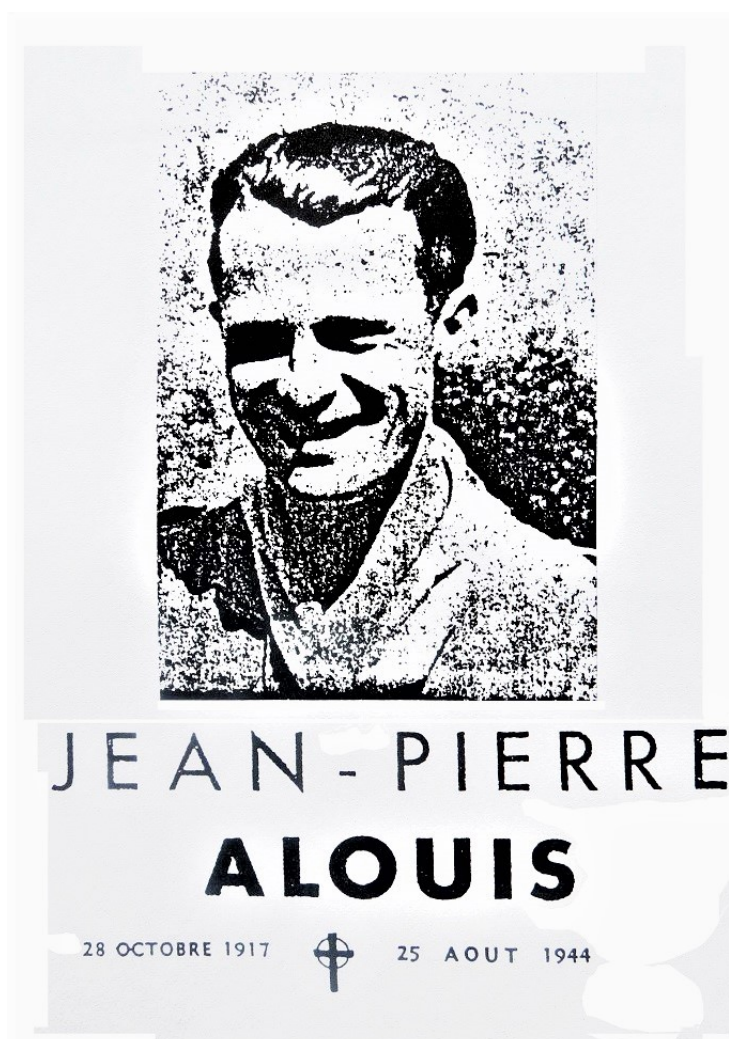
Le patronage de Pierre Gérin levait les ambiguïtés que ce texte pouvait entretenir.

Son successeur, Jean-Pierre Alouis paraît, par comparaison, quelque peu effacé. Né en 1917, il a donc vingt-cinq ans lorsqu'il prend ses fonctions. Parisien d'origine, il a effectué sa « carrière » Scoute sous la direction de Michel Rigal à la XVIII<sup>e</sup> Paris. Jusqu'à ce qu'il devînt C.P., il n'avait pas été, selon son ancien Scoutmestre, vraiment exemplaire. Mais la prise de responsabilité le transforme à tel point qu'il est adoubé Chevalier de France en 1933<sup>41</sup>. Peu après, il devient l'assistant de Michel Rigal. D'un tempérament ombrageux et indépendant, il accepte plus ou moins bien sa tutelle. Après le départ de Rigal, il prend sa succession jusqu'à la déclaration de guerre. Mobilisé, il est officier de l'armée de l'air.

<sup>40</sup> *Scout*, octobre 1942, n°178.

<sup>41</sup> Cette « distinction » sera remplacée par celle d'Écuyer de France après 1940 pour la branche Éclaireurs, les seuls Routiers pouvant devenir Chevaliers. Dès lors, elle tomba très vite en désuétude.

L'armistice signé, il reprend sa place dans le Mouvement en zone Sud, jusqu'à devenir Commissaire National.



Dans son éloge funèbre, le P. Forestier insista sur sa volonté de prolonger la rénovation de la branche Éclaireurs entamée par Gérin. Ce fut lui qui, tapant du poing sur la table, insista pour que les exigences fussent maintenues en matière de formation technique. Mais il attachait une grande importance au système de Patrouille, et notamment au conseil de Patrouille qui devait déterminer les orientations de celle-ci, c'est-à-dire à la 'démocratie des garçons'.

De manière générale d'une sensibilité moins « féodale » que son prédécesseur, Jean-Pierre Alouis fut surtout un pédagogue, veillant à la qualité du jeu scout, au fonctionnement quotidien des unités, à la formation spirituelle. En matière « politique », il fut d'une remarquable discrétion, entretenant des contacts étroits avec le Scoutisme clandestin de la zone Nord.

À la veille de la Libération, il rentra du reste clandestinement à Paris pour y travailler à la réunification du Mouvement. Ce fut justement à Paris, le 25 août 1944 au soir, revenant de banlieue à bicyclette, qu'il fut tué par l'éclat d'une grenade allemande.

Le Chef-Scout, le général Lafont, déclarait, en janvier 1942 :

*« Loyaux et fidèles, nous suivons le Chef de l'État. Conscients de notre incompétence en ce qui concerne les problèmes de la politique étrangère<sup>42</sup>, nous lui faisons confiance.*

*« Pénétrés par notre formation Scoute du sentiment de la responsabilité ; formés à accepter celles qui incombent à chacun de nous dans nos modestes tâches quotidiennes, nous sentons le poids écrasant de celles que le Maréchal porte avec une vaillante sérénité. Au respect que nous inspire sa personne, nous joignons la reconnaissante affection que lui mérite son sacrifice.*

*« Chacun de nous s'engage à l'aider en travaillant de son mieux à la place qu'il occupe, à son devoir d'état, mettant tout son cœur à collaborer au redressement de la France unie et indivisible.<sup>43</sup> »*

Du Chef-Scout donc, au P. Forestier, du P. Doncœur à Eugène Dary et à Pierre Gérin, les dirigeants institutionnels du Mouvement en zone Sud ont nettement répondu « toujours prêts ! » à l'appel de Philippe Pétain.

Cela dit, et même si j'ai tenté de montrer à quel point le système représentationnel du Mouvement expliquait ce ralliement à la Révolution nationale, peut-être faut-il faire la part entre le discours officiel largement dicté par la conjoncture, et la vie profonde du Mouvement, surtout en ce qui concerne la branche Éclaireurs. Si un divorce a pu s'esquisser, il est possible que les représentations, moins ouvertement déchiffrables, en aient été affectées ? Qu'en est-il donc de la vision du monde et de la Cité idéale, de l'image de l'Ordre scout, de son élite, de son modèle chevaleresque, de son type d'adolescent et de chef ? Se sont-elles infléchies ? Si oui, qu'annoncent ces inflexions ? Si non, n'y eut-il pas annonce d'inflexion ailleurs, dans l'ombre ?



<sup>42</sup> N'y avait-il que cela en cause ?

<sup>43</sup> Général M.-J. Lafont : *Message du Chef-Scout* in *Le Chef*, janvier 1942, n°187 p 4. Notons la cruelle ironie, certes involontaire, qu'il pouvait y avoir à parler d'une France une et indivisible, après sa... réunification par les troupes allemandes.

## 1.2. L'Ordre au pied du mur

On avait beau avoir répondu favorablement à l'appel de Philippe Pétain, mis en œuvre des valeurs en lesquelles, pour la plupart, on communiait, se vouloir même à la pointe de la Révolution nationale, on ne pouvait pour autant ignorer entièrement la situation complexe de la France. Les nouvelles relations de l'Église et de l'État, des Mouvements de jeunesse et de l'État, fussent-elles bonnes, forçaient à réfléchir.

### 1.2.1. Mouvement engagé : une nouveauté à l'ombre de Pétain

Au cours des six premiers mois de 1942, les éditoriaux du P. Forestier dans *Le Chef* attestèrent que l'Aumônier général, et le Mouvement derrière lui<sup>44</sup> ne s'endormaient pas sur les lauriers du triomphe de leurs idées. Dans cette série d'articles, en effet, Marcel Forestier, fidèle aux grandes orientations de l'avant-guerre, n'en posait pas moins des questions de fond, et tentait d'y répondre, parfois avec embarras.

La collaboration avec l'État pétainiste, impliquée par le Scoutisme Français, dont le général Lafont se voulait un garant ferme mais modéré, réclamait en effet que les Scouts de France appliquassent les directives d'action civique du régime. Mais étant d'essence catholique, les Scouts de France, eux, se devaient avant tout de répondre aux exigences ecclésiales. Il fallait donc conjuguer ces deux impératifs. En cela, les représentations de la société réelle et de la société idéale étaient en cause.

Jusqu'en juin 1940, aucune difficulté : le refus de la société réelle et de ses institutions politiques issues de la Révolution de 1789 trouvait sa juste contrepartie dans l'aspiration à une société rechristianisée, de type Chrétienté médiévale. L'une comme l'autre de ces deux représentations découlaient de la position de l'Église catholique. Ce refus, il faut le souligner, de même que son attente d'une nouvelle *Civitas Dei*, ne se voulait pas par priorité d'essence politique. Cette attitude était la simple conséquence de sa nature religieuse : affirmant que l'ultime réalisation du « plan divin pour l'homme » était l'épanouissement de la dimension divine de l'âme, consacré dans la gloire de l'au-delà, et que son salut dépendait des conditions premières, terrestres, de cet épanouissement avec l'aide de la Grâce, l'Église réclamait l'établissement ou le rétablissement des conditions les plus propices à une telle réalisation. C'est dans cette mesure que la Cité terrestre devait tendre à être une préfiguration de la Cité céleste ; c'est aussi dans cette mesure que la Hiérarchie ecclésiale s'opposait farouchement à tout ce qui pouvait faire obstacle à l'exercice de son magistère, indispensable selon elle au règne de Dieu sur la Terre, en attendant que l'âme pût Le contempler dans Sa gloire.

L'avènement de Philippe Pétain fut donc considéré comme allant dans le bon sens. Mais du coup, il fallait tenir compte de l'intervention d'un État que l'on avait pu jusque là critiquer à sa guise en toute tranquillité d'esprit.

Cette nouveauté, encore plus sensible chez les Scouts de France (seule des organisations catholiques à être dans un rapport de dépendance médiat mais réel vis à vis de l'État) amena le P. Forestier<sup>45</sup> à reconsidérer la représentation de la société concrète par le biais de l'action qu'on devait à présent, quasi statutairement, y mener.

<sup>44</sup> On ne peut pas ne pas supposer en effet une réflexion collective. Pierre François, observateur extérieur au Mouvement catholique, avait d'ailleurs évoqué cette réflexion en soulignant que le Q.G. des S.d.F., quoique d'un loyalisme indiscutable envers Philippe Pétain, on l'a vu, restait d'abord fidèle à l'Église et à ses propres options, ce qui lui assurait une marge d'autonomie intellectuelle.

Sa démonstration n'est pas linéaire, pas plus que ne l'étaient les exposés traitant du même sujet avant guerre : elle s'échelonne, de mois en mois, sur plusieurs articles. Mais sa conception est si cohérente que les pièces du puzzle s'emboîtent parfaitement.

Le P. Forestier la fonde sur l'autorité du Pape Léon XIII. En 1942, dans l'article *Chevaliers de l'Action catholique*, il rappelle la doctrine de l'Église, établissant le lien nécessaire entre Cité temporelle et Cité du Ciel ; mais il souligne aussitôt qu'il ne pouvait être envisagé pour autant de considérer l'une comme dépendante de l'autre. L'État reste libre :

*« Le royaume de Dieu est éminemment le royaume de la liberté. Il est l'enjeu du drame qui se joue entre la puissance divine et la fragilité humaine, entre l'amour de Dieu et la liberté de l'homme. »<sup>46</sup>*

Car l'homme est libre, l'aumônier n'en disconvient pas. Toute la question est de fonder le régime de sa liberté. En 1943, il fait appel, à nouveau, à Thomas d'Aquin :

*« Je ne connais pas de texte plus éclairant que celui-ci qui est de Saint Thomas d'Aquin : Selon Saint Jean Damascène (docteur de l'Église), lorsque l'Écriture dit que l'homme est fait à l'image de Dieu, ce mot d'image veut dire que l'homme est intelligent et libre de ses décisions, qu'il est en principe autonome de ses actes (et donc responsable).<sup>47</sup>*

*« Toute morale, pour Saint Thomas, consistera en l'étude de cette création faite à l'image de Dieu. Elle déterminera quelles sont les lois de l'agir chez l'homme : en tant qu'il est principe de ses actions, qu'il a libres décision et souveraineté de ses actes.*

*« C'est en vertu de notre être profond, de notre nature, que nous aurons à répondre de nos actes. »<sup>48</sup>*

Le chrétien étant celui qui, par excellence, reconnaît cette nature et essaie d'en vivre, il sera celui qui aura la responsabilité de guider le troupeau. Son action civique est donc légitime, et il peut agir au nom de l'évangile, mais ce faisant il n'engage que lui et non l'Église.<sup>49</sup>

Or l'Association, avant guerre, a délibérément limité son action civique. Pourquoi ?

*« Dans le passé, l'association s'est toujours tenue en dehors de la politique. On entendait par là, s'il vous en souvient, la lutte des partis qui déchiraient la France et qui déformaient, par des vues partisans, l'optique des citoyens. À l'époque de leur formation, il n'était pas bon de mêler les jeunes à ces discordes. »<sup>50</sup>*

A-t-on changé d'avis ? Au contraire : on a vu le P. Doncœur assimiler la nature du peuple et la nature animale. Le sentiment antidémocratique est toujours aussi vif, et la Révolution française est toujours un événement presque sacrilège, puisqu'il va à l'encontre

<sup>45</sup> À la fois et entre autres Aumônier national des Scouts de France et Aumônier national des Chantiers de la Jeunesse (organisme d'État), il faut le rappeler.

<sup>46</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Chevalier de l'Action catholique* in *Le Chef*, février 1942, n°188 p. 42.

<sup>47</sup> Thomas d'Aquin : *Somme Théologique*, 192-200 prologue.

<sup>48</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Notre responsabilité de chrétien*, in *Le Chef* n°200 p. 469.

<sup>49</sup> Délicat *distinguo* en ces temps où la Hiérarchie prit clairement parti : *Travail, Famille, Patrie* ; ces trois mots sont les nôtres, déclare M<sup>gr</sup> Gerlier au congrès de la Ligue Ouvrière Chrétienne, et le *Désobéir, c'est trahir* est de M<sup>gr</sup> Vielle, même si certains prélats, surtout dans le Sud-Ouest, furent infiniment plus réservés.

<sup>50</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté* op. cit.. p. 79.

de ce que l'on croit être la divine volonté. Marcel Forestier se réfère ici à Joseph de Maistre, ce qui n'est pas indifférent, vu la virulence du pamphlétaire :

« *Pour de Maistre, 'les excès de la Révolution apparaissent comme des châtiments au pouvoir de la Providence, destinés plus à nous purifier et à nous remettre dans notre vocation qu'à nous châtier.' Il remarque que 'c'est de nos fautes mêmes qu'ont jailli les terribles sanctions, que c'est la Révolution qui se portait à elle-même des coups, comme s'il convenait que l'ordre sortît du désordre et qu'il ne fût pas l'œuvre d'une contre-révolution venue de l'extérieur.' Il fallait aussi, à ses yeux, 'que la réparation eût un caractère universel et que tous fussent atteints comme tous avaient, à leur manière, participé aux égarements.'*

« 'Tous sans doute n'ont pas voulu la mort de Louis XVI, mais l'immense majorité du peuple a voulu pendant plus de deux ans toutes les folies, toutes les injustices, tous les attentats qui amenèrent la catastrophe du 2 janvier' (*comment ce texte n'évoquerait-il pas dans notre mémoire les tristes années qui ont précédé la guerre ?*)

« *De Maistre cite Shakespeare : 'La vie de tout individu est précieuse pour lui, mais la vie de qui dépendent tant de vies, la vie des souverains est précieuse pour tous.' Un crime fait-il disparaître la majesté royale, à la place qu'elle occupait se forme un gouffre effroyable. Tout ce qui l'environne s'y précipite. Ce qui fut atteint en la personne du Roi, ce ne fut pas seulement un homme, une politique, un régime, mais plus encore le principe de la souveraineté.<sup>51</sup> Et c'est ce qui en fait la gravité. Telle ne fut peut-être pas l'intention des exécutants. Ils furent les jouets de la libre pensée, de cette révolte contre l'ordre<sup>52</sup>, le principe d'autorité avait commencé à être renoncé dans l'esprit même de Louis XVI avant d'être atteint dans sa personne. C'est toute une époque qui a péché contre l'esprit. »<sup>53</sup>*

À cette faute initiale tout le reste s'enchaîne :

« *Le programme d'action dénoncé par Léon XIII coïncide point par point avec celui du laïcisme depuis Robespierre jusqu'aux derniers tenants du Front Populaire. Durant cent cinquante ans, à la faveur des institutions, de l'école surtout considérée comme l'instrument de choix, ce rationalisme politique s'est attaqué sans relâche à tous les vestiges du catholicisme, sapant ainsi les colonnes de l'ordre chrétien. »<sup>54</sup>*

Inutile de dire que l'on n'était guère disposé à se réconcilier avec la République, minée par la Franc-maçonnerie, assimilée au gouvernement occulte de la libre-pensée et objet des plus virulentes attaques dans le même article. C'est pourquoi :

« *Il ne servirait à rien que la paix revienne, que nous retrouvions l'intégrité de notre territoire et notre liberté, si nous devons recommencer à penser et à vivre comme avant. Il faut qu'une aristocratie, qu'une élite de Chefs à tous les*

<sup>51</sup> Notons que c'est là le fond de l'argumentation de Maximilien de Robespierre lorsqu'il plaidait pour la condamnation du roi.

<sup>52</sup> Entendre l'ordre divin.

<sup>53</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Erratum à Le Chef* de juillet 1943 : *France vivra !*, in *Le Chef*, supplément de *Le Chef* de juillet 1943 n° 203.

<sup>54</sup> Ibid.



*échelons de la vie sociale, se déclare et entraîne la masse sur les chemins du renouveau. »<sup>55</sup>*

Le pèlerinage du Puy-en-Velay du 15 août 1942 doit être compris dans ce contexte : la Révolution française est enfin effacée par la Révolution nationale : le vœu de Louis XIII retrouve donc sa validité puisque le fil des temps est renoué : aussi s'agit-il de présenter à la Vierge l'élite de demain.

Élite qui doit se forger dès l'âge Éclaireurs, par la lutte contre les agents corrompueurs du laïcisme qui, malgré la rupture de 1940, ne seront éradiqués qu'à la longue. Aussi la mobilisation contre les maux de la société libérale reste-t-elle à l'ordre du jour ; aussi appelle-t-on les Scouts à demeurer vigilants :

« *Croisade :*  
« *Contre la crasse et la poussière ;*  
« *Contre l'ordure et les voyous ;*  
« *Contre les langues de vipères ;*  
« *Les jaboteurs et les chouchoux ;*  
« *Contre les lourds et les gribouilles ;*  
« *Les mauviettes et les nouilles ;*  
« *Les chapardeurs et les menteurs ;*  
« *Contre les fats, les Don Quichotte ;*  
« *Les gros malins, ceux qui carottent ;*  
« *Qui jouent du pouce et qui grignotent ;*  
« *Qui falsifient et qui sabotent ;*  
« *Contre ceux qui ne s'en font pas ;*  
« *Les fainéants et ceux qui trichent ;*  
« *Les fatigués, ceux qui pleurnichent ;*  
« *Les dorlotés, fils à papa ;*  
« *Contre les tristes, les maussades ;*  
« *Les renfrognés, les pleurnichards ;*  
« *Les rouspéteurs et les mouchards ;*  
« *Contre les pleurs, les jérémiades ;*  
« *Contre le toc et la parade ;*  
« *L'inachevé, le défraîchi ;*  
« *Le système D et l'embuscade ;*  
« *La pétaudière et le gâchis...*  
«  
« *Nous partirons tous en croisade... »<sup>56</sup>*

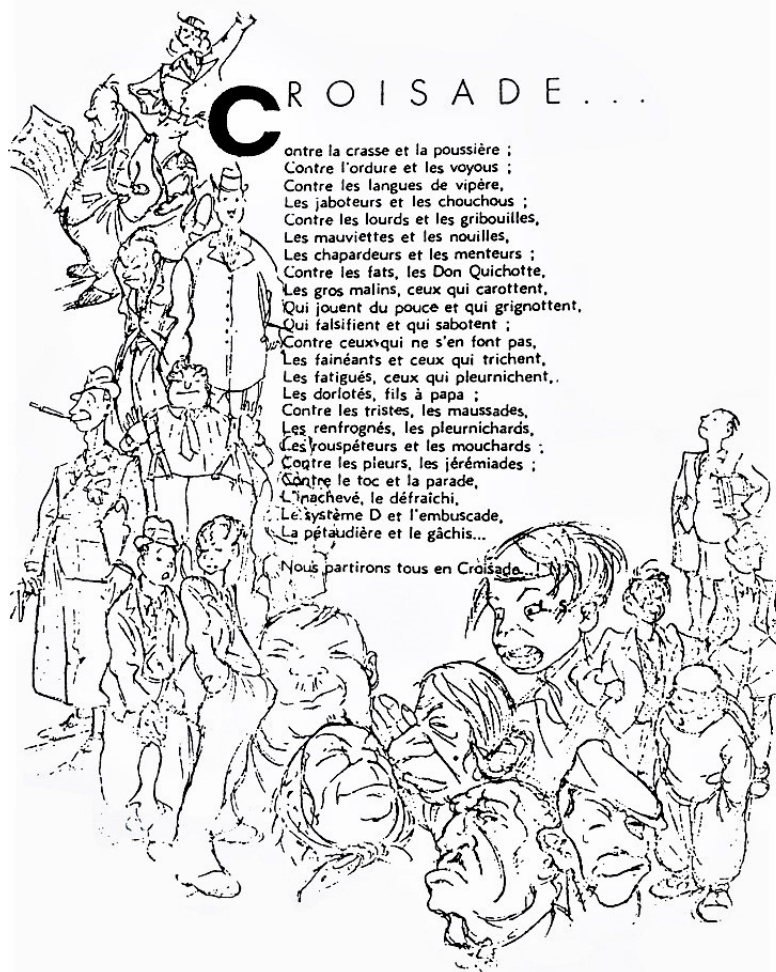
Ici, les dessins de Joubert cherchent à accroître encore le dégoût de la France veule (l'anti-France ?) visée par ces grossières et dangereuses caricatures.

Pour toutes ces raisons :

*« Les partis ayant disparu, c'est de tout l'élan de notre cœur que nous nous sommes groupés autour du Maréchal.(...) »*

<sup>55</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, juillet 1943 n° 203 p 577. La virulence de cet article fut tempérée par une réécriture partielle permise par une interpolation de paragraphe dans le numéro cité. Cette réécriture n'affecte pas le passage retenu, sauf au début : *Il ne nous servirait à rien...*

<sup>56</sup> *Croisade* in *Le Scout*, décembre 1942 n°180. Les initiales L.S qui signent ce poème pourraient appartenir au commissaire Louis Simon.



« Dès l'instant où la politique reprenait son beau sens de gouvernement de la Cité, nous ne pouvions que vouloir y collaborer. Pie XI nous y conviait naguère lorsqu'il enseignait que la politique consiste à collaborer au bien commun en lui subordonnant les intérêts particuliers, en assurant ainsi la prospérité publique : comment pourrait-on se désintéresser de ces choses qui sont les plus grandes et les plus importantes ? Il ajoutait qu'il y avait pour le chrétien un des plus beaux devoirs à travailler dans le domaine politique dont l'importance n'était surpassée par rien, sauf par le domaine de la religion. »<sup>57</sup>

Si les S.d.F. ont jusqu'alors différé leur mise en œuvre d'activités « politiques », au contraire de la Grande-Bretagne où « elles étaient dominées par le loyalisme à la Couronne », c'est qu'« en France, nous étions trop divisés pour que cette attirance ait joué. Il n'en n'est plus de même. Nous avons retrouvé le sens d'un État français, d'une solidarité française, d'une Cité, d'une Polis. »<sup>58</sup> De la sorte : « Pour notre action civique, pour

<sup>57</sup> R.P Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté*, op. cit. p 79.

<sup>58</sup> Ibid p 80. Malheureusement, cet argument vaut pour rien. Sans doute, la politique partisane exprime-t-elle la diversité des opinions, mais cette diversité qui s'exprime est-elle comparable à la véritable guerre civile que le régime de Vichy provoque par sa duplicité, par sa politique collaborationniste qui va prendre un nouveau tour avec le retour de Laval au pouvoir ? Comment mettre sur le même plan le débat démocratique, quelque faux ou médiocre qu'il soit parfois, avec les horreurs commises par le S.O.L. puis la Milice ? Pierre Sergent, il y a quelques années aux *Dossiers de l'écran*, déclarait avec une sincérité totale qu'il croyait toujours aux mêmes

*l'éducation civique des Scouts, nous sommes mandatés par l'État. Nous recevons ses consignes. Il peut contrôler notre action. Dans le domaine de l'apostolat, nous ne relevons que de Dieu et de l'Église. Le christianisme a produit ce type d'homme nouveau : le plus loyal des citoyens, le plus indépendants des croyants. »<sup>59</sup>*

Or il revient au croyant de s'engager dans l'action catholique, contrepoint nécessaire de l'action civique.

L'action catholique, note le P. Forestier, « *c'est la participation des laïcs à l'apostolat de l'Église.* »<sup>60</sup> Et il ajoute :

*« C'est parce que les laïcs avaient oublié qu'ils devaient être les apôtres de leur foi, par leur exemple et, lorsqu'ils en sont capables, par leur parole, que le Pape Pie XI dut leur rappeler vigoureusement cette obligation de leur baptême. Ce rappel était d'autant plus nécessaire que le nombre de vocations sacerdotales ayant diminué terriblement, les prêtres sont trop peu nombreux pour suffire à la tâche. D'autre part, était donné les cloisonnements de la vie moderne, il ne leur est pas possible d'aller prêcher, par eux-mêmes, dans les milieux de vie, usine, armée, école, ateliers, etc... où ils ne pénètrent guère. »<sup>61</sup>*

Cela étant, quelle est la nature de l'Action catholique en tant que Mouvement ? Exclusivement pastorale ? Impossible : Marcel Forestier le reconnaît lui-même, on ne peut plus ne plus tenir compte des « milieux de vie ». Force est dès lors de constater que les milieux de vie influent sur l'être et que leur rechristianisation passe aussi par la prise en compte des paramètres politiques et sociaux. Le P. en tire aussitôt l'enseignement :

*« On voit qu'il y a incidence entre les activités qui visent à organiser la cité temporelle, et celles qui n'ont en vue que l'avènement du Royaume de Dieu. Les objectifs pourront parfois même coïncider. Mais les raisons d'agir ne seront pas du même ordre. »<sup>62</sup>*

Pourtant, il existe un danger : que les conditions matérielles de l'apostolat soient d'un ordre tel qu'il faille (ou qu'on en vienne) à mettre principalement l'accent sur la transformation du milieu :

*« Dans ce cas, l'Évangile serait comme mis au service de la vie temporelle. Ce serait un désordre. Il y aurait confusion entre la politique et l'apostolat. Il y a d'ailleurs, on le comprend aisément, des zones frontières, des chevauchements inévitables. »<sup>63</sup>*

Certes, mais on sent bien ici que le P. Forestier n'a pas oublié ce qu'il écrivait avant guerre à propos de l'Action catholique comme Mouvement, et qu'il n'a pas l'intention de modifier son point de vue en quoi que se soit. Il maintient au contraire la nécessité d'une formation **pour** l'apostolat, la formation **par** l'apostolat conduisant tout droit au travers qu'il dénonce plus haut :

---

idéaux et que, s'il fallait refaire ce qu'il avait fait avec l'O.A.S., il le referait. Lorsque, ici ou là, l'intime conviction ou même la foi conduisent à des actes extrêmes contraires aux valeurs initialement défendues, cela reste-t-il, quel que soit le degré de sincérité en conscience, acceptable ?

<sup>59</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Chevaliers...*, op. cit. p. 41.

<sup>60</sup> Ibid p. 43.

<sup>61</sup> Ibid.

<sup>62</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté* op. cit. p. 81.

<sup>63</sup> Ibid.

*« Un bon citoyen, un artisan de la cité se prépare sur les genoux de sa mère. Tout le problème est de faire un homme en qui les appétits individuels soient assez rectifiés pour que, d'une manière habituelle, il vive avec le souci du bien commun, le sens des communautés familiales, professionnelles, nationales et même internationales en lesquelles il s'insère.*

*« C'est pourquoi, le Pape Pie XI écrivait dans sa lettre au Cardinal Bertram (13 novembre 1928) que, même lorsqu'il s'agit de l'Action catholique, les organisations de jeunes gens doivent s'appliquer : surtout À UN TRAVAIL DE FORMATION ET DE PRÉPARATION. »<sup>64</sup>*

Les Scouts de France, engagés dans l'action civique comme dans l'Action catholique, sont donc un Mouvement d'éducation, de formation et de préparation.

Rien de bien nouveau en apparence : tout ce qui précède reprend, confirme, complète le système représentationnel d'avant-guerre semble-t-il. Et pourtant, tout est déjà, insensiblement, différent : le Mouvement n'est pas seulement mis à l'épreuve des faits, dans ses représentations comme dans ses membres, par l'existence d'un contexte historique hautement critique dans lequel il se trouve immergé. Il est mis à l'épreuve par la nécessité toute nouvelle d'agir. À un niveau modeste, sans doute. Mais enfin on le requiert par exemple pour des campagnes d'information et de propagande. À une volonté toute nouvelle d'engagement (politique) vient donc correspondre une nécessité d'engagement.

À la base, elle reste bien mince, c'est vrai : assistance à la fête de la jeunesse, la Sainte Jehanne... Quoi de nouveau dira-t-on ? C'est qu'à présent on peut y côtoyer le S.O.L. par exemple, et cela se passe mal, parfois<sup>65</sup>. Avant guerre, défiler pour la « Sainte Jehanne », c'était faire un pied de nez à la République. On croyait que cela n'engageait institutionnellement à rien et on riait du bon tour. Mais à présent, chaque acte devient officiel, comme coller des affiches, autre exemple. Ainsi devient-on acteur, même très modeste, de ce qui se déroule.

À un autre niveau, la chose n'a pas été sans effet sur le P. Forestier qui en vient à s'interroger sur le Scoutisme comme Mouvement. Face à l'action, d'abord : *« si, dans un organisme de préparation et de formation, 'l'action plénière' doit venir plus tard, cela ne veut pas dire qu'à la phase de formation, il ne faut pas une part d'action. Sans cela, il ne s'agirait plus de Mouvement. Mais il conviendra que l'action ait une valeur d'initiation, qu'elle soit un moyen de formation pour ceux que l'on veut faire agir. »<sup>66</sup>* Voici ce qui peut être compris comme une première inflexion d'une position qui jusque là tendait à ne considérer l'action (civique ou catholique) que de l'extérieur et relevant des seuls individus. C'est précisément sur ce point de la conception des modalités d'intervention des Scouts eux-mêmes que la seconde inflexion va se produire et que va être du coup complétée la définition même du Scoutisme comme Mouvement.

*« Au début (...) conscients de l'excellence de notre méthode d'éducation, nous pensions qu'elle nous servirait à faire des personnalités fortes et qu'il suffirait d'en mettre un grand nombre en circulation dans la cité pour que celle-ci soit transformée.*

<sup>64</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme, école de civisme* in *Le Chef*, janvier 1942 n° 187 p. 5.

<sup>65</sup> Clément Gardet raconte comment, pour une occasion de ce type, il refusa de côtoyer le S.O.L., et comment il eut droit, après les réprimandes de Jacques Astruc, Commissaire général-adjoint qui s'était déplacé exprès, à celles d'Eugène Dary lui-même.

<sup>66</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme...*, op. cit. p. 5.

*« Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Vérifiant ce que je vous disais plus haut, chaque fois que de fortes individualités sont parties seules, leur action a été rapidement amortie. Au contraire, chaque fois que les Scouts se sont rencontrés dans la profession, dans le quartier, dans l'amitié des réunions de ménages, ils ont constitué des îlots qui permettaient aux plus faibles de persévérer, aux meilleurs de rayonner, à un certain nombre de nos Scouts d'être attirés et de découvrir un christianisme vif et total. »<sup>67</sup>*

C'est donc à une redéfinition de la modalité d'édification de la Cité (civique et catholique) que se livre ici Marcel Forestier : moins de conquérants, plus de communautés exemplaires. Inutile d'insister sur l'importance de cette mutation, qui ne peut être que la conséquence de la prise en compte du réel tel qu'il est. Par contrecoup, comme je l'annonçais, la conception de la notion même de « Mouvement » s'en trouve enrichie :

*« Par cette vie communautaire, le Scoutisme mérite vraiment son titre de Mouvement. Et c'est aussi pourquoi l'essentiel de ce qu'il est échappe si facilement à ceux qui pensent plutôt organisation, n'ayant pas saisi tout ce qu'il devait y avoir de profond, de riche, de vital, dans un Mouvement véritable. »<sup>68</sup>*

Et Marcel Forestier renchérit en exprimant une conviction nouvelle, qui vaut conclusion :

*« Je suis de plus en plus persuadé que ce n'est pas par l'action individuelle que le monde peut être changé, mais par la constitution, à l'intérieur de la masse non chrétienne, d'îlots fervents, de petites communautés qui soient, elles, authentiquement chrétiennes. »<sup>69</sup>*

Au moment même où le Père écrivait ces lignes, Jean-Pierre Alouis, Commissaire national Éclaireurs (C.N.E.) depuis quelques mois, s'attachait à revivifier les instances communautaires des Troupes, Conseils de patrouilles et Cours d'Honneur.

### **1.2.2. L'Ordre chevaleresque : l'apothéose**

Il ne faudrait pourtant pas se tromper. Ces inflexions n'infirmen en rien l'édifice représentationnel précédemment détaillé. Tout au contraire : aux yeux du P. Forestier, elle le renforce. Les Scouts de France ne cessent pas d'être des « *Chevaliers de l'Action catholique* » : ils revendiquent toujours ce titre, et c'est toujours, globalement, vers la France médiévale que l'on se tourne, ne serait-ce que pour y puiser l'inspiration de ces communautés rayonnantes auxquelles on rêve et qui, par la Route, mais surtout les Amitiés Scoutes, bientôt Vie nouvelle, vont concerner les aînés et les « anciens » en priorité.<sup>70</sup>

Quoi qu'il en soit, l'Ordre scout est toujours d'actualité, et l'on peut même dire qu'il est conforté par cette dynamique nouvelle que l'on cherche à imprimer à sa dimension communautaire.<sup>71</sup>

---

<sup>67</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté : apostolat et communauté scoutie in Le Chef*, juillet 1942, n° 192 p. 221.

<sup>68</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté : deux pas en arrière*, op. cit. p. 79.

<sup>69</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *France-Chrétienté : apostolat...*, op. cit. p. 221.

<sup>70</sup> L'influence du P. Donceur sur le renouveau communautaire des S.d.F. est considérable, si l'on se réfère à *Retour en chrétienté* et à ses nombreux éditoriaux sur la Route.

<sup>71</sup> Qui existe après-guerre, d'abord au sein de la branche Éclaireurs : n'oublions pas que Pierre Delsuc, reprenant sur ce point les orientations du P. Sevin, a mis l'accent, cherchant à promouvoir la pédagogie du jeu, sur le rôle essentiel du système de patrouille.

La preuve du reste que l'on ne renie rien par ailleurs, et que l'inspiration prend ses racines dans le passé monarchique de la France chrétienne est administrée par deux transformations qui, pour n'être pas capitales n'en sont pas moins symboliques.

En 1941, l'insigne de l'association, la croix potencée des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, surchargée jusqu'alors du trèfle<sup>72</sup> retient à présent la fleur de lys du Scoutisme international.

### L'ÉTENDARD SCOUT

**est vert, couleur des Eclaireurs dans le monde et symbole d'espérance.**

Il est chargé maintenant de la grande croix blanche de France : Depuis Louis XI c'est la marque de la Nation, alors que la couleur royale était l'azur. Nos étendards de régiments portaient des couleurs diverses mais tous étaient barrés de la croix blanche par opposition à la croix rouge d'Angleterre, noire d'Allemagne ou verte des Flamands : à Montfleury, à Marignan, à Rocroi, à Denain, à Fontenoy la croix de France a rallié nos armées derrière les Lys. Depuis 1789 on l'avait oublié. Les Scouts de France ont voulu faire revivre l'insigne national et derrière le drapeau tricolore il flotte sur nos unités. La croix scout est au centre, rouge au lys d'argent et les troupes possédant des armes les brodent sur les bras de la croix; c'est depuis Noël 1942 que beaucoup de groupes se composent leurs armes; elles sont enregistrées au Quartier Général et constituent



### L'ARMORIAL DES SCOUTS DE FRANCE





Jadis, villes, communes, corporations et grandes familles possédaient des armes. L'art héraldique avait un caractère national qui inspirait l'expression décorative d'alors; aujourd'hui il a sombré dans l'étiquette commerciale. La déplorable habitude de charger les emblèmes d'initiales alourdit tout effet décoratif.

Les Eclaireurs, puisant dans les armes de leurs cités l'emblème de leurs patrons ou l'histoire de leur terroir, se sont mis à la tâche un peu lourde de faire renaître, au moins parmi eux et en respectant de leur mieux les règles logiques de l'héraldique, une des plus belles coutumes de France.







Le numéro hors-série du *Scout* de janvier 1941 justifie ainsi la décision du Conseil d'administration :

*« Le lys est d'ailleurs un insigne spécifiquement français dont les origines remontent à Clovis et qui, à travers toute la tradition française, symbolisa la droiture, la pureté et la courtoisie.*

*« En décidant de remplacer sur la croix potencée, arme de Godefroy de Bouillon et plus tard des chevaliers du Saint Sépulcre, le trèfle par la fleur de lys, le Conseil d'Administration des Scouts de France, loin d'altérer notre insigne qui*

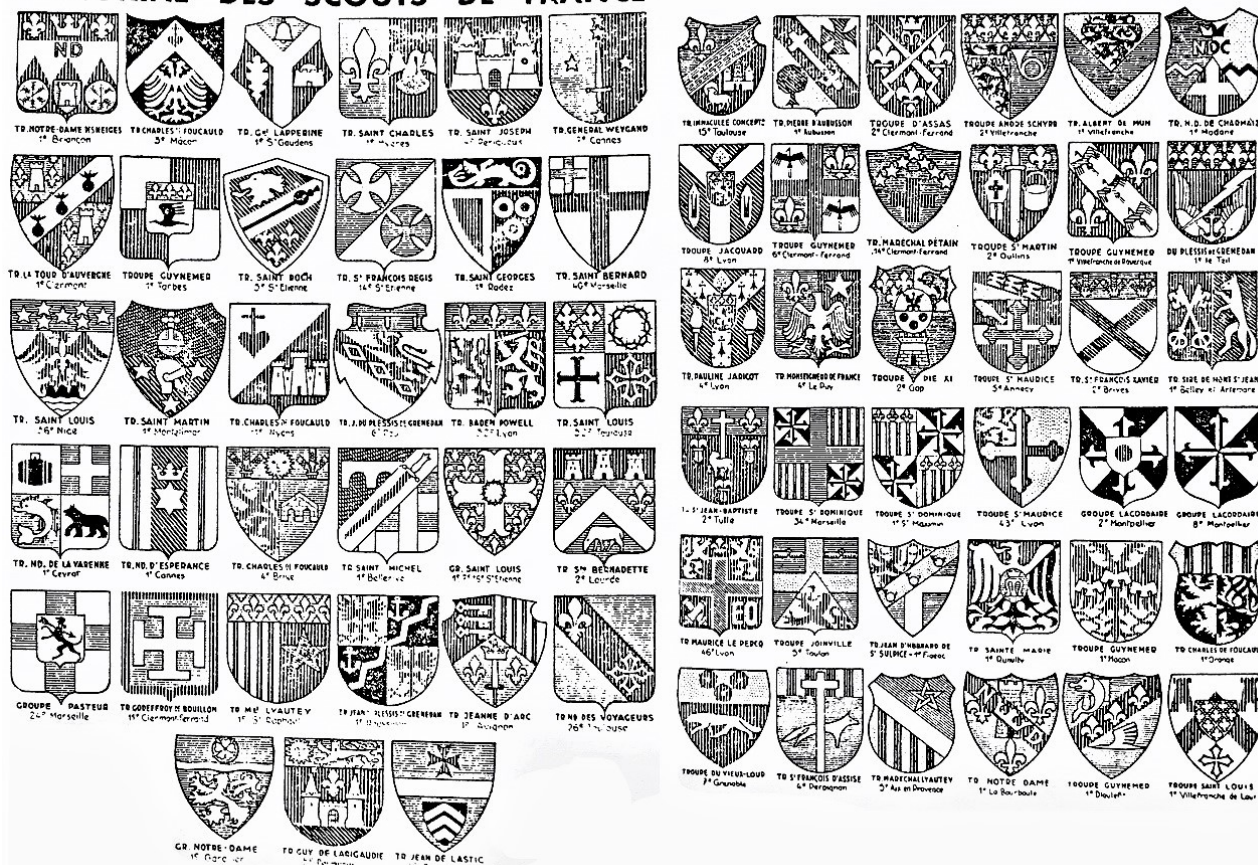
<sup>72</sup> B.P. avait choisi la fleur de lys comme emblème, parce qu'elle marquait le nord sur les boussoles, c'est-à-dire le bon cap à tenir. Le P. Sevin, en particulier, avait insisté pour qu'on ne l'adoptât pas chez les S.d.F., pour ne pas entretenir une confusion politique.



*reste le symbole le plus représentatif de la Chevalerie française, l'a, au contraire, magnifié, en l'accordant au Scoutisme mondial, tout en le rendant plus profondément et plus réellement français. »<sup>73</sup>*

On pourrait certes avancer que vouloir s'accorder au Scoutisme mondial exprime le désir d'échapper à l'étroite emprise de l'Occupation et à l'espoir de retrouver une place dans le concert des nations. Mais la visée est surtout intérieure : à l'évidence, on ne craint plus la confusion politique ; au contraire même l'encourage-t-on.

## ARMORIAL DES SCOUTS DE FRANCE



Ce n'est pas ici une vaine hypothèse : la seconde transformation va dans le même sens. Au cours de l'année 1942, en effet, l'étendard S.d.F., entièrement vert jusque là, se charge à présent d'une grande croix blanche :

*« Depuis Louis XI, c'est la marque de la nation, alors que la couleur royale était l'azur. Nos étendards de régiments portaient des couleurs diverses, mais tous étaient barrés de la croix blanche, par opposition à la croix rouge d'Angleterre, noire d'Allemagne ou verte des Flamands : à Montfleury, à Marignan, à Rocroi, à Denain, à Fontenoy, la croix de France a rallié nos armées derrière les lys. Depuis 1789, on l'avait oublié. Les Scouts de France ont voulu faire revivre l'insigne national, et derrière le drapeau tricolore, il flotte sur nos unités. La croix Scoute est au centre, rouge au lys d'argent, et les troupes*

<sup>73</sup> *Scout*, numéro hors-série, janvier 1941.



*possédant des armes les brodent sur les bras de la croix ; c'est depuis Noël 1942 que beaucoup de groupes se composent leurs armes, elles sont enregistrées au Quartier Général et constituent L'ARMORIAL DES SCOUTS DE FRANCE. »<sup>74</sup>*

Le propos est clair une fois encore : effacer 1789, renouer le fil des temps. L'armorial connaîtra d'ailleurs chez les Éclaireurs S.d.F. un certain succès, et *Scout* publiera régulièrement les nouvelles « armes » enregistrées dans son « armorial ». Joubert en tirera du reste un ouvrage. Tout cela ne pouvait que rehausser l'idéal chevaleresque déjà placé si haut avant-guerre. C'est une fois encore le P. Forestier qui prend la plume pour redire que l'esprit du Scoutisme, c'est l'esprit de chevalerie. Et c'est, au-delà de cette représentation, l'image idéale du Scout que l'on ré-esquisse, miroir flatteur qu'on tend à nouveau aux garçons :

*« Pour faire un grand pays, ou pour le refaire, il faut donc lui proposer un grand idéal, de grandes vertus. Et la gageure apparente peut être raisonnablement tenue. Il faut faire confiance au meilleur de l'homme. Et il est vrai, à la Grâce, qui rend compte de notre optimisme.*

*« La Chevalerie dont se réclame le Scoutisme n'en fut-elle pas la preuve évidente ? La prétention paraissait impossible elle aussi. De quoi s'agissait-il ? de faire pénétrer dans le milieu brutal et cupide des soldats un brillant rayon de l'Évangile. Sans rien enlever de leur force à ces eaux tumultueuses, il s'agissait de les purifier, de les canaliser et de les mettre au service, non plus d'intérêts particuliers ou injustes, mais au service de nobles causes et du bien commun.*

*« Que l'on ne crie pas à l'archéologie. Nous ne prétendons pas ressusciter la chevalerie matériellement. Ce mot désigne à la fois une institution qui a disparu, et un esprit qui doit survivre. »<sup>75</sup>*

Sans doute... Le P. Sevin, une quinzaine d'année auparavant, qui s'était ému de la faible résonance culturelle de l'esprit et des modèles chevaleresques en milieu populaire, ne disait pas autre chose. Pourtant, au sein de la branche Éclaireurs, l'ambiguïté s'était maintenue. Non qu'il eût été possible de recréer effectivement une chevalerie *stricto sensu*, c'eût été inepte et sans objet. Du reste, constituer une milice de combattants chrétiens était du ressort des adultes, et la F.N.C. se rapprocha plus ou moins d'un tel projet.

La question ne pouvait donc être, en 1940-41 comme en 1920 ou 30, de ressusciter la chevalerie concrète sous les auspices d'une association de jeunes campeurs chrétiens qui allaient exercer leur imagination, leur énergie et leur vitalité par monts et par vaux.

Mais il ne pouvait non plus seulement s'agir, chez les Éclaireurs S.d.F. en tout cas, de n'éveiller qu'un « esprit chevaleresque ». Le cérémonial de la Promesse et de l'adoubement des Chevaliers puis des Écuyers de France, l'esthétique générale<sup>76</sup> et liturgique en particulier, la pédagogie du jeu d'aventure, les fictions romanesques publiées en feuilletons, toutes les tesselles du système représentationnel global face auquel les jeunes Scouts se trouvaient plus ou moins mais régulièrement confrontés en la personne de leurs Chefs, tout cela créait un **climat**, nonobstant les « micro-climats » propres à chaque Troupe. Tout cela travaillait à créer les conditions d'une **identification**. Certes, cette identification, pour peu qu'elle ait été profonde, fixait d'autant mieux « l'esprit chevaleresque » que le Scout y avait

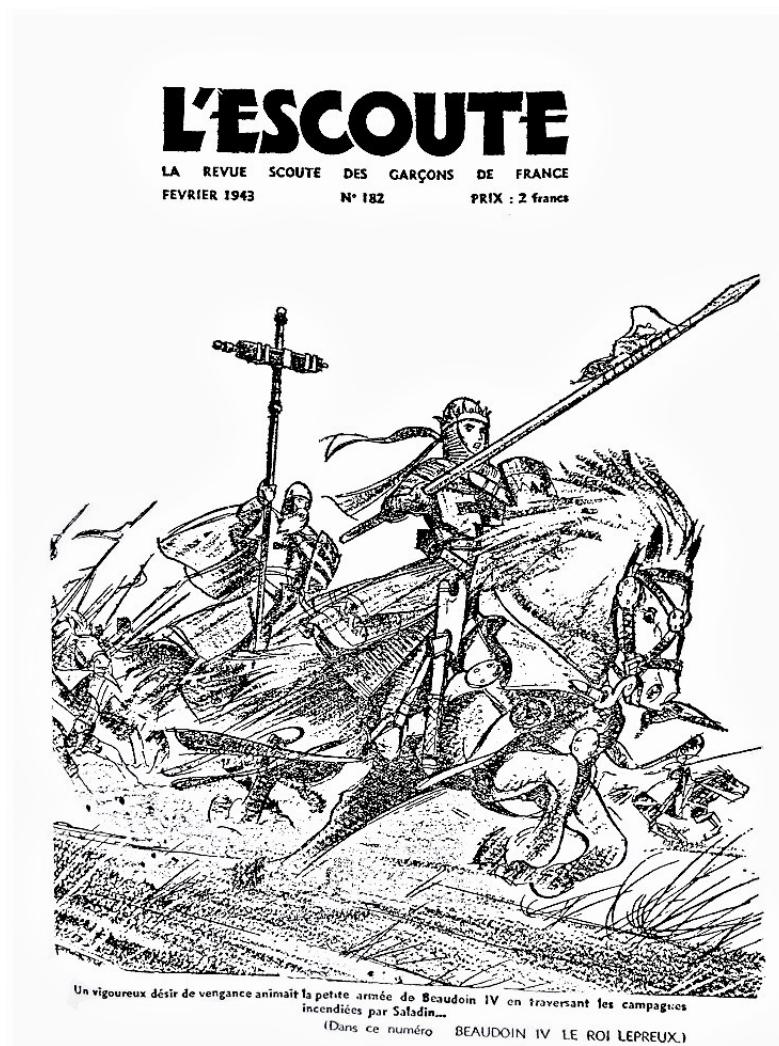
<sup>74</sup> *Scout*, décembre 1943, n° 191.

<sup>75</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *L'esprit du scoutisme*, in *Le Chef*, novembre 1941 n° 185 p. 8.

<sup>76</sup> Je n'aurai garde d'oublier les dessins de Joubert, que chaque scout découvrait un jour ou l'autre, ne fût-ce qu'en vendant, chaque année, les calendriers pour ramener un peu d'argent à la Troupe pour financer ses activités.

pris du plaisir dans le jeu, au cours du camp ou, pourquoi pas, au cours de la célébration liturgique. Mais un tel processus qui mettait en cause l'identité profonde du garçon, étayé parfois par le fonctionnement de la Patrouille lorsque celle-ci était dirigée par un C.P. convaincu, allait beaucoup plus loin, je l'ai dit, que la simple adoption des valeurs qui s'y trouvaient liées.

La guerre, l'Occupation ne remirent pas en cause l'alchimie pédagogique, propre à la branche Éclaireurs, suscitée par la représentation chevaleresque. Du moins ne la remirent-elles pas en cause en principe, car, plus que toute autre époque, la réalité commandait. Dès son évasion, Joubert, qui avait été comme tant d'autres fait prisonnier, se remit au travail avec l'appui actif de Gérin, et l'on peut constater, à observer quelques-unes des couvertures ou des illustrations de *Scout* ou de *L'Escoute*, que son talent culmine dans l'esthétique néo-médiévale qu'il cultive.



Ici, c'est Beaudoin IV, le jeune roi lépreux de Jérusalem, qui chevauche à la tête de ses croisés, et le souffle de l'épopée passe par le rythme du dessin. Là, c'est un C.P., conteur, qui évoque la chevalerie, et aussitôt s'esquise en arrière-plan la silhouette d'un preux sur son cheval caparaçonné dans un flamboiement du dessin assez remarquable.



Ailleurs encore, c'est le jeune Scout, sous le patronage du laboureur et du forgeron qui, sur fond de lys où se discerne tout l'héritage d'une France immémoriale, regarde fixement... le lecteur qui le regarde<sup>77</sup> : tout est dans la force symbolique de ce regard de papier qui emprisonne le regard réel pour l'assimiler au monde onirique d'un Moyen-Age idéal. Ailleurs encore, c'est une troupe de cinq patrouilles, une véritable légion qui défile. Les regards des cinq C.P. sommés par la grande ombre du croisé qui chevauche, entraînent ou cherchent à entraîner le spectateur dans leur marche victorieuse, ou alors ce sont des représentants symboliques de la branche, bannières au vent. Les exemples pourraient se multiplier.

On le constate : ces illustrations mettent en images et, au sens cette fois étroit du terme, **représentent** les valeurs qu'exalte le P. Forestier. Rien de très neuf, au demeurant : l'esprit de chevalerie, c'est le courage et l'amour de la Patrie. S'appuyant sur l'autorité de Léon Gautier, spécialiste de littérature médiévale du XIX<sup>e</sup> siècle, encore en vogue à l'époque, le P. Forestier montre ici comment ces deux vertus, communes à tous les peuples de l'antiquité païenne, vont être perfectionnées et magnifiées par l'Église, et anoblies dans

---

<sup>77</sup> Cf. p. 18



le respect du sol, le culte des morts, l'attachement aux traditions, patrimoine hérité des ancêtres, et finalement par la participation de tous à une vaste communauté matérielle et spirituelle nommée civilisation.



L'esprit chevaleresque, selon lui, c'est aussi la loyauté, l'horreur des trucages, passe-droits, tricheries et autres mensonges, « *vices de la société d'hier qu'a dénoncés le Maréchal.* »<sup>78</sup>

L'esprit chevaleresque, c'est encore, selon la formule de Léon Gautier « *le sacrifice à l'état d'institution ; c'est la générosité, loin des mœurs qui régnaient dans certaines formations politiques* »<sup>79</sup> ; c'est le « *respect du faible* » ; c'est la « *courtoisie* ».

« *Le plus extraordinaire, note encore Marcel Forestier, fut d'oser prêcher à ces vaillants l'humilité, la soumission au Seigneur, sans rien détruire de leur fierté (que l'on relise le passage des Saints-Innocents de Péguy, sur le Bel Agenouillement de ces hommes libres<sup>80</sup>). Et ce fût d'oser prêcher à ces gaillards, la chasteté.* »<sup>81</sup>

<sup>78</sup> Ibid p. 9.

<sup>79</sup> Ibid.

<sup>80</sup> Inutile d'insister ici sur la part du mythe !

<sup>81</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, ibid p. 10. Certes, on leur prêcha la chasteté. Quant à l'efficacité de ces prêches...

Chasteté... Ce n'est plus seulement l'exaltation de la pureté comme préservation d'un corps façonné par Dieu, c'est aussi le respect de la femme ; et ici le P. Forestier reprend un thème cher à la Route. Le respect de la femme qui « *n'est pas une machine à plaisir* » apparaît cependant nécessaire à « *l'existence, la fécondité des foyers* » tant il est vrai « *qu'une jeunesse libertine [ne] peut se convertir brusquement en maturité fidèle.* »<sup>82</sup>

En bref :

« *La Chevalerie, ainsi qu'on le voit, était une conception de l'homme. Dans une lueur de gaieté, de bonne humeur, s'édifiait une race de héros.*

« *Tout un peuple, et non pas quelques privilégiés, a été affiné par cette religion de l'honneur, par ce goût de la vertu poussé à l'état héroïque, par l'horreur du mensonge et le sens du sacrifice.*

« *Et c'est ce que propose le Scoutisme.*

« *Ce qui a été fait, peut être de nouveau refait. Révolutionner la France, cela veut dire la faire retourner à ses origines, la faire recommencer de là une étape glorieuse.* »<sup>83</sup>

Ici, l'esprit de la chevalerie est l'apanage de tout un peuple –dont on oublie à quel point on pouvait trouver répugnants par ailleurs ses membres les plus « populaires ». Là, comme le note le P. Doncœur en janvier 1944 encore : « *Il semble que ce soit une prérogative précieuse aux yeux de qui la possède, parce qu'elle le classe dans une caste jalouse de ne recevoir en son sein que des individus soigneusement choisis.* »<sup>84</sup>, même si la charité, qui est amour, et qui entretient avec la religion de l'honneur une relation dialectique, en atténue la rigueur. L'esprit de chevalerie reste encore le tout du Scoutisme et de sa loi :

« *Et qu'on ne dise pas, lit-on dans Le Chef de mars 1944, que le temps de la chevalerie est passé, que l'époque de Saint Louis et Bayard est close. Guynemer, Mermoz, Bournazel, Guy de Larigaudie, nos héros de 1940 et tant d'autres, qu'ont-ils été, sinon des chevaliers ?*

« *Nous aurons toujours à soutenir l'Honneur de notre vie, l'Église et ses missions, la France et son empire. C'est le rôle de la Chevalerie.* »<sup>85</sup>

C'est pourquoi, en accord avec Paul Doncœur, en contradiction apparente<sup>86</sup> avec ce que Marcel Forestier écrivait plus haut, on en est toujours à attendre une élite capable de régénérer la France ; dans ce même numéro où Daniel Rops à travers l'article *Par delà notre nuit*, prêche pour une nouvelle noblesse fondée sur des valeurs personnelles et chrétiennes<sup>87</sup> :

---

<sup>82</sup> Ibid.

<sup>83</sup> Ibid p. 11.

<sup>84</sup> R.P. Paul Doncœur : *Morales de l'honneur et morales de la charité*, in Le Chef, janvier 1944, n° 206 p. 8.

<sup>85</sup> Le Chef, mars 1944 n° 208 p. 85.

<sup>86</sup> Contradiction apparente, en effet, car si le P. Forestier prend parti pour un renforcement du sens communautaire et l'élargissement au peuple entier de la religion de l'honneur, ce que fait du reste le P. Doncœur, cela ne s'oppose en rien, mais au contraire, réclame le renforcement d'une élite dirigeante capable de se plier avec ferveur à la vie communautaire et d'entraîner le peuple à sa suite.

<sup>87</sup> On est frappé par la congruence de ce thème avec la réflexion de l'équipe d'Uriage par exemple qui publie en 1945, sous la direction de Gilbert Gadoffre : *Vers un style du XX<sup>e</sup> siècle*, au Seuil, ouvrage qui réclame entre autres la reconstitution d'*élites de civilisation* et l'émergence d'un *homme nouveau* :

« *D'allure plus virile et plus franche, de sentiments plus rudes, mais réellement plus fraternels, l'homme que nous voulons est capable d'engagement et de fidélité, capable d'agir en responsable de lui-même et des autres, suivant une juste hiérarchie de valeurs. Cette ébauche n'est pas gratuite. L'homme que nous voulons a commencé à prendre forme. On le rencontre le plus souvent couramment dans cette aristocratie de jeunesse ou telle école de cadres, dans la Résistance et jusque dans les maquis.* » pp. 77-78.

« Il faut que se constitue ainsi les petits groupes d'une aristocratie nouvelle qui feront les génies de la société de demain. »<sup>88</sup>

Mais bien que dans l'attente d'une aristocratie nouvelle, on demeure très déférent, chez les Scouts de France, à l'égard de l'aristocratie traditionnelle. Lorsqu'en 1941 le P. Forestier veut évoquer la mémoire des Chefs S.d.F. morts en héros, dans un article de la *Revue des jeunes*, il commence par citer les noms d'Hugues de Montmorin, « *digne rejeton d'une lignée qui remonte aux Croisades et qui, à chaque génération, a donné les meilleurs de ses fils pour le service du Roi, mort en paladin* »<sup>89</sup>, d'Armand, son père, de Michel de la Porte du Theil et de Guy de Larigaudie, avant de passer aux Chefs « roturiers ».

Ainsi, les représentations du Mouvement en général et de la branche Éclaireurs en particulier, de même que la manière dont cette dernière les présente à ses membres, ne connaissent pas, pendant l'Occupation, de ré-élaboration importante. Pourtant, les bouleversements du contexte historique et la façon nouvelle dont les S.d.F. entendent se situer par rapport à lui déterminent discrètement, mais sûrement une nouvelle mise en perspective. L'accent placé sur l'engagement (qui concerne surtout les aînés, les anciens et les Chefs), l'impulsion imprimée à la dynamique communautaire, montrent que le Scoutisme catholique a bien compris qu'il fallait abattre les murailles de sa « petite cité » dont parlait le P. Forestier. Quoique sous les auspices de Pétain, c'est à une véritable réconciliation du Mouvement avec le réel socio-politique français que l'on assiste. Cela dit, la nature du régime de Vichy la rendait fragile : que celui-ci disparaisse, et qu'advient-il de cette attitude toute récente ? Pour certains, ne créait-elle pas un précédent décisif ? Pour d'autres, au contraire, la tentative de repli sur une position traditionnelle de refus ne sera-t-elle pas grande devant un retour à la démocratie ? N'y aurait-il pas là une germe de discorde ?

### 1.2.3. Clandestinités : nouvelles figures de Chefs ?

Ces questions ne manquèrent pas de se poser, mais de façons fort différentes, aux Scouts catholiques « de l'ombre » : clandestins de zone nord, prisonniers des *Stalags* et *Oflags*, déportés, résistants. Compte-tenu des conditions de leur pratique, de leur action, de leur vie ou de leur survie, ils n'eurent guère la possibilité ou le loisir de s'exprimer « officiellement ». Dans la nécessité où ils se trouvaient de lutter ou de ruser pour préserver leur identité Scoute, la question des représentations s'estompait. Du moins celle de leur élaboration, car le système représentationnel, au contraire, se trouvait quant à lui encore plus directement soumis à l'épreuve des faits qu'en zone sud. Ce ne pouvait être en effet qu'en lui qu'on pouvait trouver ses raisons d'agir ou non, la manière de le faire ou non, les objectifs qu'il fallait poursuivre : dans l'affrontement direct des S.d.F. à leur monde, l'interface-représentations qui, en période de paix, établissait le régime de l'être à ce monde dans la nécessité mais non dans l'urgence vitale, prit du coup une importance considérable. Ou le système représentationnel n'induisait pas un comportement, des choix désadaptés : dans ce cas il pouvait sortir conforté de l'épreuve ; ou, au contraire, l'ensemble de l'univers mental Scout de France était mis en défaut : dès lors, pour chaque Scout, la question de sa

---

Même tonalité chez Emmanuel Mounier dans *L'affrontement chrétien*, paru la même année. Au-delà des divergences d'engagement, les exigences et les attentes sont fort proches.

<sup>88</sup> *Le Chef*, mars 1944 n° 208 p. 104.

<sup>89</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme à l'épreuve du feu* in *Revue des jeunes*, 1941, p. 5.

survivance interne se poserait. Peut-on, sans basculer dans l'aveuglement du « jusqu'au-boutisme », continuer à adhérer à un idéal déchu ?

Dans ces conditions dramatiques, il n'est guère facile de suivre le cheminement des membres d'un Mouvement placés dans des situations fort dissemblables et parfois fort cruelles, la plupart du temps contraints au silence. Il faudra donc tenter de retracer brièvement le contexte avant d'observer en quoi les représentations furent affectées.

Dans le chaos de l'exode et des premières heures de l'Occupation, l'équipe dirigeante des S.d.F. se trouva dispersée, pour ce qui était de ses membres non mobilisés. Tandis que le général Lafont, qui avait accueilli à Bordeaux le gouvernement en déroute, suivait Philippe Pétain à Vichy, bientôt rejoint par le P. Forestier et Eugène Dary, le Q.G. de la rue Saint-Didier à Paris se retrouva vide, après qu'Henry Dhavernas (en partance pour la zone sud, lui aussi, où il allait créer les Compagnons de France avec l'aide d'André Cruiziat) eut pris soin de mettre le fichier central à l'abri, et qu'il eut laissé les locaux à la garde de la concierge<sup>90</sup>.

Celle-ci, dans les jours qui suivirent l'entrée des troupes nazies à Paris, fut contrainte d'y laisser pénétrer deux jeunes officiers, se disant membres de la *HitlerJugend*, qui se contentèrent d'une simple visite. La confusion qui régnait alors laissa un répit aux dirigeants qui se regroupèrent peu à peu autour de Pol Daversin, pour quelques jours encore Commissaire national Scouts, et d'Hubert Verley. Dans le même temps, Henri Gasnier, le prédécesseur d'Eugène Dary, chargeait Charles Celier, adjoint de Michel Blanchon à la branche Scoute dans les derniers mois de l'avant-guerre, de prendre des contacts pour voir ce qu'il serait possible de faire : très vite en effet, il a été clair que les nazis interdiraient en zone occupée toute forme d'association susceptible de rappeler aux Français les libertés élémentaires.

Le 26 juillet, les scellés furent une première fois apposés sur le Q.G., rompus quelques jours plus tard. Les dirigeants encore (ou de retour) à Paris réinvestirent leurs locaux. Il ne pouvait être question pour eux de cesser leurs activités, et partout où ils se trouvèrent, les Chefs, dans leur très grande majorité, réagirent de même. Ce qui explique qu'un petit groupe résolu à faire survivre le Scoutisme par tous les moyens s'était déjà bien organisé lorsque le 16 septembre 1940, fut promulgué le décret du 28 août portant interdiction d'activité de toute association, de port d'uniforme et d'insigne, en zone nord.

Pour autant, le Mouvement n'était pas dissout. L'équipe de Pol Daversin comptait en profiter pour mettre en place les structures d'un Scoutisme clandestin, ce qui excluait clairement toute perspective de collaboration active. De fait, Meutes, Troupes et Clans avaient commencé à se re-déployer en « patronages », « groupements de camping et de loisirs », « conférences »... Mais dans ce même mois de septembre, une Patrouille de Chefs, qui campait en banlieue nord, fut arrêtée et inquiétée quelque temps. Commença alors une longue série de perquisitions et d'arrestations de ce type, qui eurent pour effet, dans les territoires annexés d'Alsace-Lorraine, le refoulement brutal de Scouts qui furent ainsi séparés de leurs familles.

L'épisode, en tout cas, rappela l'équipe dirigeante en zone nord à la prudence, et renforça le caractère clandestin des activités. Néanmoins, le harcèlement allemand

---

<sup>90</sup> Sources : Charles Celier, entretien, 1986. Jean Peyrade ; *Scouts et Guides de France*, Bibliothèque Ecclesia, Fayard 1961; *Mémorial des Scouts de France 1939-1945*, trouvé par hasard dans les archives du Centre national, sans nom d'auteur ni date de rédaction, mais probablement écrit aux lendemains de la Libération, vaste compilation d'actes d'héroïsme des Routiers et Chefs scouts.



s'intensifia. Le 10 avril 1941, le Q.G. fut l'objet d'une nouvelle perquisition qui faillit avoir des conséquences funestes : un courrier était sur le point de partir, adressé aux Commissaires provinciaux clandestins. La Gestapo, heureusement, n'y vit que du feu, mais les scellés furent immédiatement apposés. Le soir même, Pol Daversin, Michel Demay, Henri Pouilly et le P. de Paillerets, proche collaborateur du P. Forestier, venu assurer l'aumônerie clandestine, revenaient. Tandis que les autres faisaient diversion, Daversin et Demay s'introduisirent dans les locaux et firent place nette. Quelque temps plus tard, les nazis saisirent des papiers sans importance et du matériel.

En province, les poursuites nazies à l'encontre des S.d.F. dépendirent du degré d'activité des différentes Kommandanturs. Dans le Berry, l'abbé Morel, futur Aumônier national Éclaireurs, sera arrêté de conserve avec le Commissaire de District et longuement interrogé, en vain. À Reims, à Rennes, à Vannes et dans d'autres localités sans doute, des dirigeants subirent le même sort.

À la fin de 1941, Pierre Delsuc prit la direction des opérations, toujours assisté du P. de Paillerets. Il faisait office de vice-commissaire général. Marie-Jacqueline Decolz et Lucienne Frochot s'occupaient de la branche Louveteaux, Henri Van Effenterre de la branche Éclaireurs et François Bloch-Lainé de la Route. Quant à Michel Blanchon, l'ex-Commissaire national Éclaireurs, il prit en charge la publication d'un petit périodique, *Michou des gazelles*, qui se substitua à *Scout*<sup>91</sup> et permit vaille que vaille de maintenir le lien entre les diverses unités Éclaireurs.

Ce véritable Q.G. clandestin va très vite prendre l'aspect d'un réseau. Le Commissaire Delsuc ne connaît que les coordonnées des Commissaires provinciaux encore en activité. L'équipe se déplace pourtant le plus qu'elle peut, ne serait-ce que pour assurer la continuité d'une pédagogie bouleversée par les circonstances.

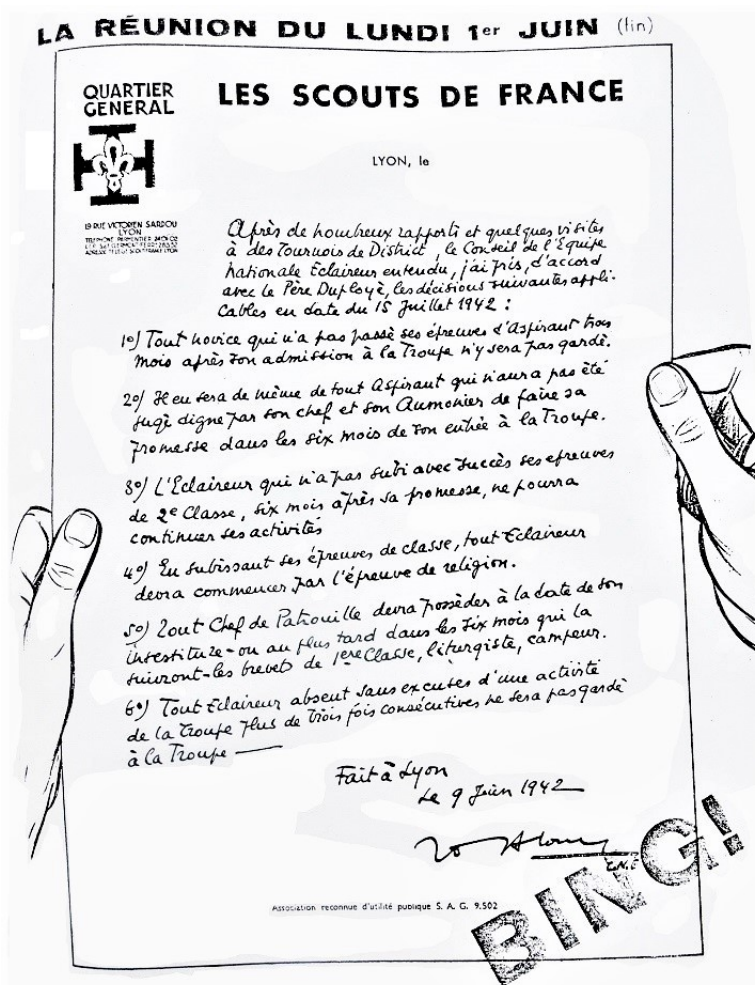
Sous couvert de colonies de vacances, on parvient ici ou là à organiser des camps Éclaireurs avec des moyens de fortune, ce qui atteste, même de façon très modeste, d'un indéniable esprit de résistance. La formation des Chefs n'est pas négligée : grâce aux liens que Charles Celier entretenait dès l'avant-guerre avec la Fédération française de camping et caravanning, des Troupes Saint-Georges sont mises sur pied, sous la direction des Commissaires Van Effenterre et Bernard Faure. La Route, dont l'organisation clandestine est relativement moins délicate eu égard à l'âge de ses membres, organise pareillement des camps de formation, les « Breuils », chez les Franciscains ou en banlieue parisienne, comme ce fut le cas à Fontenay-sous-Bois en juillet 1944 avec le Breuil Saint-Louis qui, sous la direction du Commissaire Bloc-Lainé, regroupa cent Chefs pendant une quinzaine de jours, en dépit de la multiplication des arrestations, dont certaines conduisirent à la déportation. Ainsi en alla-t-il pour Pierre Goutet, animateurs des Amitiés des Scouts et des Guides, qui connut Fresnes en août 44, puis Buchenwald, après avoir été à la Direction de la jeunesse en 1940.

Malgré la ligne de démarcation, tous les ponts ne furent pas coupés avec la zone sud. Les revues parvinrent parfois à être acheminées : les fonds plus régulièrement. Le Q.G. de Lyon, disposant d'une large part des subventions attribuées au Scoutisme Français, finançait en effet sans hésiter sa moitié clandestine.

---

<sup>91</sup> Je n'ai pu malheureusement en trouver trace.

En dépit de tous ces efforts, les risques furent grands de voir se dissoudre l'identité Scoute, surtout chez les plus jeunes, Louveteaux et Éclaireurs. Si les circonstances faisaient ressurgir, un peu partout « l'esprit » de Mafeking qu'avait déjà illustré le P. Sevin dans la clandestinité lilloise en 1917-18, la raréfaction des camps de Troupes et des sorties, temps forts irremplaçables de la pédagogie de l'âge Éclaireurs, contraignit les Scoutmestres à se rabattre sur des activités presque uniquement urbaines. Cela vidait de leur sens les techniques de la nature, et rendait le jeu scout difficile au profit d'activités d'intérieur et de séances de réflexion. Cela affectait aussi l'assise de la vie des Troupes, le système des Patrouilles. Pendant quatre ans, des habitudes nouvelles se prirent.



Il fallut à Jean-Pierre Alouis, rentré à Paris, on l'a vu, à la veille de la Libération, toute sa persuasion et toute son autorité pour remettre de l'ordre dans une pédagogie fort ébranlée.

En zone nord, le Mouvement connut tout le poids de l'Occupation nazie. Une chose était de l'observer de l'autre côté de la ligne de démarcation, puis de la subir à l'abri, tout relatif pour trop de Français, de la fiction du régime vichyste ; une autre était de la vivre au quotidien, de la tromper pour subsister quoique les risques n'eussent pas été comparables à ceux encourus par les Juifs ou les hommes de la Résistance armée. Pour autant, le ralliement à De Gaulle ne se fit ni immédiatement ni unanimement. Certes,

symboliquement, le Scoutisme fut en pointe dans la manifestation de refus de l'occupation nazie<sup>92</sup>. D'autre part, un certain nombre de Scouts, essentiellement des Routiers et des Chefs, on comprend pourquoi, gagnèrent Londres dès juin 40 et y organisèrent, avec leurs camarades Éclaireurs de France (E.d.F.), Éclaireurs unionistes (E.U.) et Éclaireurs israélites (E.I.) une Fédération des Éclaireurs français (F.E.F.) avec un lys tricolore pour emblème, dont le président d'honneur fut le général De Gaulle, et le recrutement groupusculaire.

Les quelques jeunes français adhérents y furent rattachés. Il y eut même une revue *Éclaireurs*, le *Père-ça-gaze*, et une maison du Scoutisme Français sise à Ealing. Il est vrai d'autre part que le Q.G. d'Hanover Square vit affluer un nombre croissant de Scouts, en particulier juifs, au fur et à mesure que, l'Occupation durant, les défections envers Vichy se multiplièrent.

Néanmoins, si la distance fut plus facile à prendre vis à vis de la Révolution nationale en zone nord qu'en zone sud, les opinions demeurèrent partagées, notamment au sein de l'équipe parisienne clandestine. On sait le rôle éminent tenu par François Bloch-Lainé au sein de la Résistance. Mains Chefs, dont André Sonrier, s'engagèrent aussi à titre personnel, mais Pierre Delsuc fut plus réservé et Charles Celier refusa de répondre aux avances des émissaires de la France libre. Au demeurant, jusqu'à la fin de 1942, l'avenir demeura très incertain. Engager l'ensemble d'un Mouvement de jeunes (et de très jeunes) dans ce que d'aucun, peu suspects de sympathies pronazies pour autant, pouvaient considérer comme une aventure était très lourd de conséquences.

Il n'en reste pas moins que sans parler de fossé, les circonstances démarquèrent assez facilement le Scoutisme catholique nord de celui du sud autrement que de façon géographique. Le fait ne doit pas être négligé, d'autant plus que le Bassin parisien, qui pesait très lourd au sein de l'Association ne fut-ce qu'en raison de ses effectifs, conservera ce poids déterminant à la Libération. Il sera intéressant, à l'heure des bilans, d'essayer de comprendre en quoi les représentations et peut-être la pédagogie des S.d.F. en furent affectées.

La clandestinité du Scoutisme catholique en zone nord ne fut pas l'unique expérience de nature à ébranler le système représentationnel du Mouvement. Deux autres épreuves jouèrent leur rôle : la captivité ; le travail forcé.

Beaucoup de Routiers et de Chefs, de par les encouragements à prendre des responsabilités qui leur avaient été abondamment prodigués avant-guerre, étaient devenus sous-officiers, je l'ai dit. Du coup, nombre d'entre eux se retrouvèrent en *Oflags*, et l'Association fut durement touchée par la captivité de ses Chefs. Jean Peyrade avance le chiffre de sept mille Scoutmestres, commissaires et Routiers à avoir été internés, chiffre s'ajoutant aux trois mille tombés au combat. Je n'ai pu vérifier ces données. À supposer pourtant qu'il faille les minorer, force est d'admettre l'importance de la « saignée ».

À ceux qui se trouvèrent prisonniers vint le réflexe d'affirmer leur identité dès la première semaine. Un rapport interne, confidentiel, rédigé à l'intention des Chefs du Mouvement aux lendemains de la Libération<sup>93</sup> l'atteste, de même qu'une brochure inter-

---

<sup>92</sup> Madame Geneviève Thieuleux, conservatrice des Archives municipales de Bordeaux et Directrice du centre Jean Moulin, signala par courrier en date du 28 février 1969 au Commissaire général de l'époque, Michel Rigal, que « *la première manifestation organisée en septembre 1940 (le 7) était scout.* »

<sup>93</sup> Rapport anonyme incorporé au *Mémorial des Scouts de France*, 42 pages dactylographiées.

fédérale éditée en zone sud en 1942, à l'initiative des E.d.F.<sup>94</sup> Dès l'arrivée dans les camps, l'organisation des Scouts, assez vite inter-fédérale elle aussi, s'ébaucha. Comme n'étaient concernés que de jeunes hommes, ce fut tout naturellement le Clan<sup>95</sup> Routier que l'on prit comme modèle. Le rapport S.d.F. donne une idée de l'importance très relative de ces Clans, au moins dans les premiers temps, puisqu'il considère que le noyau de base des anciens ne représentait pas, en effectif, un pour cent des prisonniers en Oflags, pourcentage qui atteignit de trois à quatre pour cent, toutes associations confondues (hormis l'association juive, on comprend hélas pourquoi), à la fin de la guerre. Les débuts furent très difficiles :

*« Tout d'abord, les anciens Scouts étaient parmi les plus jeunes des officiers. Presque tous sous-lieutenants ou lieutenants, ils n'étaient pas pris au sérieux.*

*« Ensuite, nous n'étions pas armés, il faut le dire, pour acquérir une influence sur un milieu d'adultes cultivés. La plupart d'entre nous étaient d'anciens Chefs de la branche Éclaireurs connaissant à fond les techniques qui forment des garçons, mais parfaitement désorientés devant la mission de meneurs d'hommes. Le petit nombre d'entre nous qui avaient été formés par la Route étaient perdus dans la masse des anciens Scouts et sans influence parce que parfois les plus jeunes. »<sup>96</sup>*

À cela s'ajoutèrent deux difficultés supplémentaires : 1) l'extrême hétérogénéité des formations ; certains parmi les intéressés n'avaient été ni Routier ni Scoutmestre ; d'autres, comme le laisse entendre le rapport, avaient été Scoutmestres sans passer par la Route ; 2) toutes ces activités furent clandestines ou semi-clandestines, ce qui n'arrangea rien. Néanmoins, l'organisation se précisa peu à peu. Furent mises en place, à la base, des troupes d'initiation, dans lesquelles on restait de trois à douze mois. Elles recrutaient exclusivement les non-Scouts, et les formaient suivant la pédagogie Éclaireurs.

*« Ce qu'il faut surtout noter, souligne le rapport S.d.F., c'est le climat d'enthousiasme remarquable qui régnait dans ces troupes, critiquées souvent avec âpreté au dehors, mais où les novices insoucieux du 'qu'en dira-t-on' se donnaient avec une générosité totale. On y vit des 'grands jeux' et des 'feux de camp' en chambre dont l'atmosphère était en tout point comparable à celle de nos meilleurs camps-écoles. »<sup>97</sup>*

Témoignage recoupé par la brochure inter-fédérale :

*« Dans les camps de prisonniers, il n'y a presque jamais la possibilité de se dérober aux regards indiscrets, et parfois ironiques des non-Scouts. Il faut du courage pour oublier les sourires devant tel jeu d'apparence puérile comme les prises de foulards, ou telles chansons avec gestes connus 'mon chapeau, il a quatre bosses'...*

*« Il faut du cran pour parcourir le camp en groupe, en suivant une piste, en cherchant un message caché. »<sup>98</sup>*

<sup>94</sup> *Les Scouts captifs, brochure éditée par les E.d.F., 11bis rue de La Tour, Vichy, en hommage au travail réalisé dans les camps de prisonniers français, 1942. Visiblement, les autorités (nazies ?) n'apprécièrent pas. Un petit papillon porte la mention: ouvrage paru en zone libre, ne pas communiquer.*

<sup>95</sup> Pour rappel, le Clan Routier est l'équivalent de la Patrouille Éclaireurs.

<sup>96</sup> *Le scoutisme dans les Oflags*, p. 9.

<sup>97</sup> Ibid p. 10.

<sup>98</sup> *Les Scouts captifs...* op. cit.. p. 6.

À un second niveau apparaîtrait le Clan dans lequel passent les novices une fois achevée leur instruction de base. Les activités y furent diverses : formation collective et individuelle en vue du départ Routier, travail des techniques Scoutes adaptées à l'âge adulte (secourisme, hébertisme, expressions chorales ou théâtrales, physiognomonie, graphologie, etc...). Parallèlement, le Clan œuvrait à l'amélioration des conditions de vie, au service de la jeunesse française en vue du retour (formation d'instructeurs, d'éducateurs, de cadres, dans l'optique d'Uriage), à l'apostolat religieux, à la propagande en faveur du Scoutisme, à l'animation des loisirs (l'art dramatique joue un rôle très important dans ce domaine)...

On ne s'en tint pas là : des Troupes Saint-Georges, pour la formation des futurs Chefs Éclaireurs et des stages de formation des futurs Chefs de Clan, voire de Commissaires furent créés et placés sous la direction des plus expérimentés.

En fin de compte, sur 880 S.d.F. rescapés connus au 1<sup>er</sup> août 1944, 395 suivirent une formation de Chef de Troupe, 355 une formation de Chef de Clan, 185 une formation de Commissaire<sup>99</sup>. Le bilan n'était pas négligeable. Certains, tel le futur colonel Bouyneau qui, dans une lettre émouvante, voulut bien me raconter avec quelle ferveur il fit sa Promesse à l'Oflag III C de Lubben devant le lieutenant Henri Ancel (frère de M<sup>gr</sup> Ancel), conserveront durablement le souvenir de ce Scoutisme très particulier de la captivité. Pour beaucoup, l'engagement scout fut une opportunité d'approfondissement de la foi, de réflexion et de formation, bref de maturation.

À cet égard, le cas de Michel Rigal, tout d'abord à l'Oflag XI A d'Osterode (Harz), est exemplaire. Ayant, avec une extrême obligeance, accédé à ma demande, Jean Guitton, interné lui aussi à Osterode, écrivit à ce sujet à l'un de ses proches amis, l'abbé Vernhel, qui lui répondit :

*« Comme bien d'autres de nos camarades, il [Michel Rigal] voulut mettre à profit ce temps de captivité. Et c'est là que vous [Jean Guitton] avez eu une grande influence sur lui ; par le biais de Pascal, il découvrait la philosophie et un monde s'ouvrait devant lui. Mais il se reconnaissait une certaine responsabilité auprès des jeunes officiers, surtout anciens Scouts, et il y en avait pas mal. Aussi, le général Buisson lui demande-t-il (peut-être à d'autres aussi) de voir comment transformer le désœuvrement en kairós pour leur formation humaine. »<sup>100</sup>*

En juin 41, en effet, le transfert des jeunes officiers vers Münster fut envisagé :

*« Pour Michel, un cas de conscience s'est alors posé à lui : attiré par vous et quelques autres, il pensait qu'il aurait l'occasion de perfectionner sa culture, de mieux préparer son avenir d'enseignant. D'un autre côté, aller avec des jeunes, être un peu leur 'gourou' l'attirait ; il sentait qu'il y avait là, pour le temps de la captivité, un travail éducatif très positif (il pensait bien sûr, plus ou moins, dans la ligne du Scoutisme, mais rien de précis). Nous en avons parlé plusieurs fois, personnellement et comme prêtre, je pensais plus à ce second genre d'activité qu'à son propre avenir personnel ; je lui conseillais donc nettement d'aller avec les jeunes à Münster. Je crois qu'il n'a eu aucun mal à opter pour cette solution. »<sup>101</sup>*

<sup>99</sup> Étant entendu, évidemment, que certains connurent les trois types de formation.

<sup>100</sup> R.P. Vernhel, lettre autographe à Jean Guitton, 20 octobre 1985, communiquée à l'auteur à la fin du mois.

<sup>101</sup> Ibid.

Voici donc Michel Rigal à l'Oflag VI D. Là, il devient Chef interfédéral du Scoutisme, qui compte trois Clans et deux Troupes de formation, lesquelles se transformèrent en quatrième Clan en avril 1943. Effectifs : cent soixante Routiers environ dont une forte proportion (un témoignage parle de cent cinquante) auraient fait leur Promesse sur place. Incontestablement, cette période fut très riche pour Michel Rigal : « *Pendant plusieurs années, il eut là-bas l'occasion de penser et de mettre en œuvre tout un plan qui allait rénover, pour une part, le Scoutisme.* » note l'abbé Vernhel.

Pendant, en novembre 1944, l'Oflag est dissout, et Michel Rigal retrouve Jean Guittou à Osterode. Là, il aura encore le temps de mettre sur pied une troupe Saint-Georges, qui en trois mois recevra une vingtaine de promesses.

Conçut-il vraiment, comme le pense l'abbé Vernhel, un **plan** de rénovation du Scoutisme catholique pendant ses années de captivité ? Il n'est pas impossible que l'Aumônier, à la lumière des années qui suivirent, au cours desquelles Michel Rigal, devenu Commissaire national de la Route, Commissaire général-adjoint, et enfin Commissaire général, œuvra en effet en faveur d'une rénovation, il n'est donc pas impossible que l'abbé Vernhel ait effectué une relecture de ses souvenirs. Mais une chose est sûre : Rigal ne revint pas d'Allemagne avec les mêmes vues sur le Scoutisme et sur la société que celles qui étaient les siennes en partant. Quoiqu'enfermées dans le périmètre restreint des barbelés, la pratique, mais aussi les représentations du Mouvement avaient dû affronter sans médiation les regards extérieurs, l'immersion dans une micro-société contraignante à l'écart de laquelle il n'était pas question de se mettre.

Une telle société n'avait bien sûr rien de « révolutionnaire ». On peut s'attendre à ce qu'une communauté d'officiers, en dépit des brassages, se retrouve sur un certain nombre de conventions. Le professeur Mathé, enseignant à l'université de Limoges, et qui fut à l'Oflag III C de Lübben, puis à Münster où il connut, d'assez loin, Michel Rigal, me fit remarquer que les Clans Scouts furent mal vus des antipétainistes<sup>102</sup>, mais qu'au début, en tout cas, ces derniers étaient loin d'être majoritaires. Exaltée par le journal pétainiste *Le trait d'union*, l'expérience se situa souvent dans la mouvance des cercles maréchalistes qui se désagrégèrent peu à peu à partir de la mi-42 (à Münster en tout cas).

Mais l'essentiel n'est pas là. Par la nécessité où ils se trouvèrent de s'insérer dans la vie des camps ès-qualités et non pas de manière individuelle, ces Scouts de France durent eux-aussi abattre les murailles de la « petite cité Scoute » évoquée par Marcel Forestier. Cela ne pouvait pas ne pas avoir des conséquences à terme. Les Scouts captifs, de retour, devront porter sur leur société un autre regard, quelque enraciné qu'ait été leur sentiment antirépublicain ou antidémocratique. Dès lors, que des esprits éclairés se soient rendus compte que forger l'individualité de jeunes croisés pour la reconquête d'une hypothétique Jérusalem terrestre, que sillonner les chemins creux, les antiques routes de pèlerinage en tissant les liens d'une communauté idéale mais close, que tout cela ne suffisait pas ne pourra surprendre. Sans doute Michel Rigal ne conçut-il pas un **plan**. Du moins dût-il jeter les grandes lignes d'une nouvelle marche à suivre. Les Scouts captifs ne revinrent pas comme ils étaient partis. L'auteur anonyme du rapport le comprit fort bien, nous le verrons.

De même que ne revinrent pas inchangés les Scouts requis par le S.T.O. Un peu partout, à partir de 1943, des Clans clandestins se formèrent en Allemagne. À Berlin notamment où le Clan Montcalm, par exemple, regroupait sept cents Routiers et Chefs à la

---

<sup>102</sup> Logiquement, vu les positions officielles du Mouvement.

mi-43. Chez Telefunken, Lorentz à la Reichahn, on se regroupe, pas toujours bien acceptés, du reste, par les militants d'Action Catholique ; du moins au début, car peu à peu les énergies fusionnent. Une « Province Route » est même créée, avec son commissaire, Pierre Pinault assisté de Jean Frouin, et son aumônier, l'abbé Giraudet. Des rallyes, des camps-écoles, des « journées de Compagnons », des dimanches « Action catholique » constituent les heures marquantes d'un engagement en profondeur. Ici, plus question d'un milieu relativement privilégié comme celui des officiers. On se trouve face à face avec la réalité du travail et des milieux populaires. On imagine l'impact qu'ont pu avoir ces mois difficiles sur de jeunes hommes jusqu'alors assez coupés du quotidien des ouvriers français. Impact d'autant plus grand que le danger est omniprésent : tous les responsables ou presque finirent par être arrêtés, certains mourront de leur choix.

À Leipzig, des Scouts furent associés à l'action de l'abbé Perrin, créateur des Équipes d'Amitié. Sans doute furent-ils peu nombreux et n'agirent-ils pas ès-qualités. Ils vécurent cependant une expérience toute nouvelle, l'abbé Perrin entendant son apostolat non comme une conquête mais d'abord comme un témoignage, ensuite comme un rayonnement, assez exacte préfiguration du sens que les premiers prêtres-ouvriers voulurent donner à leur présence au sein du monde du travail.

Il faudrait encore citer les cas de Cologne ou de Vienne. Mais mon propos n'est pas d'être exhaustif. Les quelques faits qui viennent d'être brièvement mais précisément évoqués n'ont qu'un but, broser le tableau du contexte dans lequel des Scouts et particulièrement des Scouts de France s'impliquèrent résolument.

Pour l'ensemble de cette communauté dispersée, comme pour l'ensemble de la communauté française, l'année 1943 fut cruciale. La fiction vichyste achevait de se désagréger. La figure de Philippe Pétain ne masquait plus l'exploitation éhontée et les horreurs perpétrées par les nazis et leurs séides. L'instauration du S.T.O. mettait tout jeune Français, Scout ou non, au pied du mur : partir en Allemagne, servir le Reich même à son corps défendant, ou passer aux maquis. Si les dirigeants officiels des S.d.F. montraient encore obstination ou hésitation, sur le terrain, ce n'était plus possible. Aux Chantiers de la Jeunesse, des unités entières passent à la clandestinité, avec l'accord officieux du général de La Porte du Theil qui sera arrêté puis déporté pour cela. Le P. Forestier quitte la zone sud au début de 1944 pour rejoindre la zone nord, sous un pseudonyme. Malgré cela, au Q.G. des S.d.F., Eugène Dary ne change pas de cap : il restera fidèle jusqu'au bout aux institutions. De même le P. Doncœur.

Pourtant, s'y trouvent aussi des responsables activement engagés dans la Résistance. Tel est le cas de Michel Menu, qui vaut qu'on s'y arrête en pensant à la suite.

Jeune Chef de Troupe, ancien Cadet du P. Doncœur, officier artilleur de réserve, Michel Menu a été fait prisonnier dans la poche de Dunkerque le 31 mai 1940. Interné, il fait une première tentative d'évasion le 20 janvier 1941. Repris, il récidive le 1<sup>er</sup> juin. Repris encore, et envoyé à l'Oflag II d'Arnswalde en Poméranie, il ne s'avoue pas vaincu et réussit, cette fois. Le 1<sup>er</sup> janvier 1942, il est en Bretagne, et gagne le Q.G. de Lyon où il arrive le 20. Entre temps, ayant retrouvé un de ses anciens camarades de captivité, Pierre Rateau, qui dirige l'un des services du Bureau central de Renseignement et d'Action (B.C.R.A.), il s'est laissé convaincre (sans difficulté) par celui-ci de devenir l'un des agents du Bureau.



Accepté au sein de l'équipe nationale par le P. Forestier (on manque alors de cadres, il est plein d'ardeur, et puis c'est un Cadet<sup>103</sup>), Michel Menu, dont le nom de code est à présent Sultan X, va mettre sur pied une filière d'évasion reposant sur la fabrication de faux papiers dont les derniers sont d'une telle perfection qu'ils permettent à un prisonnier de quitter son camp en uniforme et avec ses affaires ! Parallèlement, Menu s'occupe de localiser et de baliser des zones d'atterrissage et de parachutage, cachant ses matériels dans les tubes de gazogène du Q.G., mais centralisant ses activités dans divers appartements lyonnais. Menu et son équipe firent preuve pendant près de deux années d'une ingéniosité et d'une persévérance notables. Ils permirent ainsi à plus d'une centaine de prisonniers (peut-être trois cents, peut-être plus) de rentrer en France. Lorsque leurs opérations furent rendues impossibles par la désorganisation des nazis, causée par l'avance alliée, Michel Menu et ses camarades gagnèrent le maquis du Tarare, Bataillon Berthier, Lyon secteur 3.

Le *Mémorial des Scouts de France* donne d'autres exemples, moins spectaculaires, parce que plus rudimentaires, mais non moins dignes de respect, de filières d'évasion (Alsace-Lorraine notamment). Il évoque aussi les Scouts combattants, qui ont entre autres constitué le maquis des Gorges de Saint-Genis, près de Gap. Des travaux de recherche, en cours dans la région lyonnaise, vont probablement établir que le maquis du Vercors comptait un contingent S.d.F. non négligeable. À la tête des états-majors de ce maquis, on trouvait d'ailleurs un Commissaire S.d.F., le général Pierre de Montjamont. Ces Chefs et ces Routiers combattants payèrent souvent de leur vie un choix qui n'avait pas dû être facile à faire, compte-tenu des positions officielles et des « réserves » dont faisaient montre en privé les dirigeants auxquels on demandait conseil, le P. Doncœur en particulier ; car le P. Forestier, en dépit de ses écrits, semble, en pratique, avoir fait preuve, on l'a noté, d'une attitude assez souple. Quoiqu'il en fût, des hommes de la région lyonnaise, comme Léon Jeil, assistant du Commissaire provincial, officier de liaison (secteur du Gresivaudan), ou Jean Foillard, de l'Équipe nationale Route, furent arrêtés et fusillés. Il ne s'agit là que d'exemples. Hommage doit être rendu à tous ceux qui, connus ou non, tombèrent pour la Libération.

Pour autant, il ne faudrait pas donner à croire que les Éclaireurs furent absents de la scène. D'aucun, en Alsace en particulier, bravèrent les nazis en revêtant l'uniforme scout.

En Lorraine également, comme cet Éclaireur infirme de Metz qui, jouant les simples d'esprit, fit le guet pour une équipe de Résistants, et ce en plusieurs occasions. À Nancy, des Éclaireurs se firent auxiliaires de ravitaillement des F.F.I. peu de temps avant la Libération. Plus courageux parce qu'infiniment plus risquée fut l'action de ravitaillement et de renseignement de l'Équipe d'urgence des Éclaireurs S.d.F. de Villars de Lans. Pendant toute la durée de l'Occupation enfin, des Éclaireurs furent moissonneurs, mais aussi secouristes ou brancardiers comme à Lyon sous les bombardements.

Évidemment, de tels actes paraissent insignifiants face aux sacrifices consentis par les aînés. Sont-ils négligeables pour autant, surtout si l'on considère la signification qu'ils ne pouvaient manquer de revêtir aux yeux des garçons qui les accomplissaient ?

À la lecture de ces quelques pages, il ne faudrait pourtant pas croire qu'à partir de 1943 tous les S.d.F. en âge de le faire entrèrent dans la Résistance. Le *Mémorial* ne livre la

---

<sup>103</sup> Mais c'est aussi un évadé... donc hors-la-loi... L'évolution de la situation a été de nature à faire réfléchir le P. Forestier qui, sans remettre encore en cause les principes qu'il énonçait fièrement, on l'a vu, a, en fonction des circonstances, une attitude à géométrie variable.

plupart du temps que des témoignages ponctuels et exemplaires, et il sera probablement très difficile de se faire, à l'avenir, une idée à la fois globale et précise de ce que fut l'attitude des S.d.F. pendant l'Occupation. Sans doute des monographies parviendront-elles à compléter le tableau.

Quoiqu'il en soit, force est de reconnaître que l'éclairage, même très partiel porté sur les comportements Scouts fait apparaître assez de désaccords avec les positions officielles du Mouvement pour que soit posée la question du degré de crédibilité à accorder à ces dernières.

Il faut remarquer tout d'abord que le Scoutisme catholique en zone sud, étant intégré à un organisme officiel bien qu'autonome, le Scoutisme Français, ne pouvait guère se démarquer trop ouvertement du régime. On a vu, du reste, que ses représentations l'amènèrent d'abord à reconnaître dans le régime de Philippe Pétain sinon la Cité qu'il appelait de ses vœux, du moins une organisation qui lui était directement apparentée. Cela dit, il se produisit une divergence de plus en plus accentuée entre une sympathie trop longtemps prolongée chez des dirigeants éminents (au delà en tout cas de la « duplicité » que pouvait réclamer les circonstances) et les réactions des responsables locaux et des aînés qui, au vue des exactions miliciennes par exemple, ou sous la pression des exigences nazies, soit se considérèrent à regret déliés de leur serment d'allégeance à Pétain, mais ne s'engagèrent pas plus avant ; soit entrèrent délibérément en dissidence.

Une telle divergence concernait des prises de position conjoncturelles. Remettaient-elles pour autant en cause le système représentationnel tout entier ? Ne pouvait-il pas se dire qu'il y avait de la part des autorités erreur d'interprétation, erreur grave, certes, mais erreur et non trahison ?

Plus précisément, faut-il supposer qu'en choisissant, *in fine* pour certains, la Résistance, on abandonnait du coup, chez ceux des S.d.F. qui optèrent pour cet engagement, les objectifs essentiels du Mouvement tels qu'ils étaient portés par son système représentationnel ?

Ces questions sont capitales. Elles sont au cœur d'une crise d'identité qui s'ouvre avec elles. La façon dont le Mouvement va les affronter à la Libération permettra d'en saisir les subtiles articulations.

Mais avant d'aborder cette période nouvelle, il est un constat qu'il faut faire. Si les dirigeants, à une écrasante majorité, et probablement ceux des Chefs qui ne furent pas faits prisonniers, puis ceux que le Mouvement forma en 1941 et 1942, se trompèrent, mais loyalement, c'est-à-dire en accord avec leurs principes, en estimant comme tant de Français que Philippe Pétain était bien le sauveur du pays ; s'ils ne surent pas voir immédiatement le nazi dans l'Allemand ; s'ils crurent enfin que le régime de Vichy était de taille à résister à la logique prédatrice de l'occupant, ils ne furent probablement qu'une poignée à devenir collaborationnistes.

Sans doute Philippe Pétain et les dignitaires de son État Français furent-ils condamnés pour trahison. Ne fut-ce pas, avant tout, pour n'avoir pas voulu, su ou pu voir qu'ils entraînaient les Français dans une compromission sans retour ? Le pouvoir suprême crée une responsabilité suprême, parce que son exercice n'est pas seulement en acte : il est aussi symbolique. Il engage ceux sur lesquels il s'exerce. De telle sorte que ceux qui l'assument n'ont aucun **droit** à persévérer dans l'erreur. C'est un des sens, le plus important peut-être,

qu'il faut donner à la condamnation de Philippe Pétain, lequel avait du reste appelé le jugement de l'Histoire.

Aussi bien les Scouts de France qui se rallièrent à lui se rallièrent-ils avec confiance à sa personne. Avec confiance, parce que leurs représentations du monde mettaient trop vivement en lumière « le héros de Verdun », vénérable chef accomplissant beaucoup de leurs attentes secrètes. Ainsi ne se rendirent-ils pas compte que le redressement national qu'ils appelaient de leurs vœux et que « le Maréchal » affirmait vouloir mener à bien allait s'accomplir dans un pays asservi. Leur responsabilité, réelle, n'en est pas moins limitée par celle, supérieure, d'un homme qui accepte d'endosser un habit trop lumineux, taillé par les insuffisances de la France de l'entre-deux-guerres.<sup>104</sup>

L'épithète de « fascistes » a souvent été attribuée (et l'est encore par certains) aux Scouts de France. C'était commode, parce que c'était réducteur<sup>105</sup>. Pourtant, ils se démarquèrent, avec peine, mais ils se démarquèrent lorsqu'il fut apparent que l'État français et sa Révolution nationale s'étaient édifiés sur l'asservissement, et qu'ils n'étaient qu'une triste façade.

En outre, ils surent suffisamment garder raison et dignité pour ne pas céder à un triomphalisme césarien. N'est-ce pas au Scoutisme en général et au Scoutisme catholique en particulier que l'on doit de n'avoir pas eu en France une organisation de jeunesse étatique et unique ?

Finalement, les valeurs fondamentales des S.d.F. n'eurent-elles pas raison d'une réalisation pernicieuse de leurs représentations du monde ?



<sup>104</sup> Cette vision de fait rejoint un peu celle de l'abbé Nodet quoique pour des raisons différentes, ce dernier cherchant à justifier le Mouvement alors que mon propos est d'établir un constat équilibré. L'abbé Nodet écrit en effet : « *Le scoutisme a été à l'épreuve de l'action, aussi dans l'effort de redressement commencé après la défaite, juste après la défaite en 1940, alors qu'il y avait quelque courage à prendre l'initiative de cet effort. Et si cet effort a arrêté, c'est parce qu'il a été mal orienté et que finalement il a été trahi. Mais ceux des Chefs qui ont accepté de s'engager dans cet effort, eux, n'ont pas trahi, eux n'ont pas démerité, même si on les a embarqués dans une aventure qui devait mal se terminer.* » Abbé Nodet : *Semaine de Chefs in Forez, revue des scouts de la province du Forez*, (département de la Loire), 15 octobre 1946, n° 2 p. 19.

<sup>105</sup> Pour certains, précisément, il suffit de porter un uniforme et de marcher au pas pour porter ce stigmaté...

## 1.3. Bilans

### 1.3.1. Mea culpa

S'adressant à l'évêque de Marseille, André Mandouze déclarait dans *Témoignage Chrétien* du 6 juin 1945 :

« Monseigneur, humiliez-vous et reconnaissez vos erreurs. Si un certain nombre de vos fils, prêtres et laïcs n'avaient pas eu le courage de vous désobéir pendant quatre ans pour obéir à leur conscience, ni vous, ni la plupart de vos confrères n'occuperiez actuellement vos palais épiscopaux. »<sup>106</sup>

L'apostrophe est brutale. Et pourtant... Si l'Église catholique avait été moins diverse, si elle n'avait pas avant-guerre laissé se développer des courants propres à rendre les laïcs responsables devant eux-mêmes, il est en effet probable que ce qu'envisage André Mandouze se serait révélé exact. Du reste, l'Église catholique n'est pas passée loin de l'épuration : lorsque le général De Gaulle se présenta à Notre-Dame pour une cérémonie d'actions de grâce, le 26 août 1944, le cardinal Emmanuel Suhard ne l'y avait pas accueilli.

BULLETIN EXCEPTIONNEL DE LIAISON DES  
ÉCLAIREURS ET LOUVETEAUX " SCOUTS DE FRANCE "



<sup>106</sup> In Jacques Duquesne : *Les catholiques français sous l'occupation*, Grasset 1966, p. 443-444.

Défense lui avait été faite d'être présent. De Gaulle ne pardonnait pas la réception faite à Pétain peu de temps auparavant ni la célébration des obsèques de Philippe Henriot. Plus sérieusement, les Français résistants reprochaient à la Hiérarchie son ralliement assez unanime au régime vichyste. Et à l'argument de l'épiscopat selon lequel la doctrine de l'Église en ce domaine prévoyait le respect des autorités établies, il était aisé de répondre que bien des prises de position allaient au-delà des manifestations d'un respect institutionnel.

Partant de ce principe, le gouvernement provisoire exigea du Vatican le retrait du Nonce apostolique, De Gaulle refusant de recevoir tout diplomate en poste à Vichy, et la démission des évêques jugés indésirables pour avoir été trop loin dans l'expression de leurs sympathies maréchalistes. Si Pie XII accéda avec réticence à la première demande, en nommant M<sup>gr</sup> Roncalli, il refusa catégoriquement, en revanche, de prendre la seconde en considération. Il ne pouvait être selon lui question de reconnaître officiellement que l'Église hiérarchique avait pu se tromper.

Le problème sous-jacent était en effet fort grave, et portait loin : amener les évêques « pétainistes » à se retirer, revenait non seulement à absoudre, mais encore à légitimer la désobéissance des laïcs qui avaient enfreint les mises en garde voire les interdictions concernant la Résistance. Le Souverain Pontife aurait pu, cependant, opérer la même distinction qu'avait faite le P. Bruckberger, aumônier des F.F.I. : lorsque le 24 août 1944, M<sup>gr</sup> Beaussart, archevêque auxiliaire de Paris et ancien membre du Conseil national de Vichy, s'était présenté à la préfecture de police à peine libérée, le dominicain résistant, refusant de prendre la main que lui tendait le prélat, se contenta de baiser son anneau pastoral, marquant sa déférence à l'évêque, non à l'homme. L'erreur d'un certain nombre de pasteurs avait été, en louant la Révolution nationale ou en stigmatisant les « terroristes », les Résistants, d'engager l'Église tout entière hors de son domaine spirituel, et d'une façon manquant singulièrement de nuance. Il eut été ainsi possible de condamner facilement tel ou tel évêque, M<sup>gr</sup> Baudrillard par exemple, pour avoir confondu dans leurs paroles le temporel et le spirituel. Une telle condamnation n'aurait pu que les amener à démissionner d'eux-mêmes. Le caractère surplombant du magistère spirituel de l'Église n'en aurait pas été affecté, tout au contraire.

De tous les évêques de France, un seul, M<sup>gr</sup> Du Bois de la Villerabel tira les conséquences de son engagement antérieur, et se démit. NNSS Dutoit et Auvity préférèrent quitter, plus discrètement, leur siège épiscopal. Ce fut tout. Un tel état de fait créa un malaise, que le P. Bruckberger exposa sans détour :

*« Catholiques de la Résistance, nous n'avons pas obéi. C'est ce qui a fait notre tourment. Les mandatements des évêques ralliés à Vichy nous ont troublés. Les affirmations solennelles de la légitimité du Maréchal nous ont plongés dans l'anxiété... Nous sommes passés outre, mais dans l'angoisse d'affronter tant d'autorités contre nous conjuguées... Ou bien les mots LEGITIMITE, OBLIGATION DE CONSCIENCE, DEVOIR D'OBEISSANCE, ont perdu leur sens à l'intérieur du christianisme et l'autorité qui les emploie est tournée en dérision ; ou bien braver cette légitimité, manquer à cette obligation et à ce devoir, c'était purement et simplement commettre un péché et risquer l'enfer.*

*« Si encore on avait laissé aux chrétiens la liberté individuelle de leur discernement politique, on eût très bien compris que les évêques s'accommodassent*

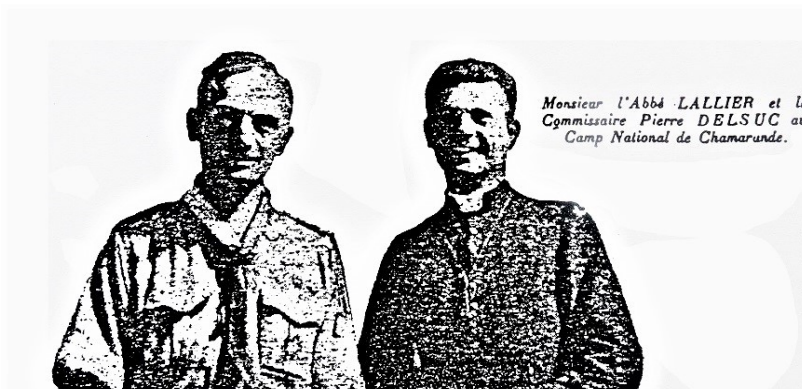
*d'un gouvernement qui affectait de laisser à l'Église le minimum de ses droits<sup>107</sup>. Mais on nous faisait une obligation, dans le domaine strictement politique, qui est en effet un domaine moral. Je supplie humblement qu'on me réponde. Le succès de la Résistance ne change rien à la question de droit : est-ce que pour le passé, nous sommes absous, ou est-ce que nous devons nous en accuser ? »<sup>108</sup>*

La réaction du Vatican valait pour réponse. Elle fut d'autant plus surprenante qu'à plusieurs reprises, notamment en 1943 devant M<sup>gr</sup> Tisserant, Pie XII exprima sa préoccupation face aux réactions de l'épiscopat français à l'égard du régime<sup>109</sup>. Mais quoi qu'il en fût, l'Église catholique de France ne connut pas d'épuration.

Pas plus que n'en connurent les Scouts de France.

Il semble exister, depuis la fondation jusqu'à nos jours, une sorte d'omerta, de loi du silence proprement Scoute. Le Scoutisme en général étant placé sous le signe de la fraternité, le Scoutisme catholique considérant l'amour dans le Christ comme une vertu cardinale, il n'existe aucun conflit majeur au sein de l'Association... du moins à lire les textes officiels. Jamais une revue, pas même un compte-rendu des Journées nationales ne firent état de graves désaccords. Je me suis même laissé dire que lorsque les discussions étaient trop vives, les procès-verbaux –pour l'heure inaccessibles– des réunions du Conseil national n'en faisaient pas état. Seuls les ouvrages publiés par des Scouts en rupture de ban ont permis de mieux mesurer l'ampleur des oppositions. Ainsi à quelques rarissimes exceptions près, pourrait-on croire que de 1920 jusqu'à présent, silence aidant, la vie du Mouvement ne fut qu'une longue et paisible continuité. Obstacle à l'historien que ce silence. Dangereuse fiction à laquelle certains dirigeants ont pu et pourront se laisser prendre.

Apparemment, la transition entre la direction des années de guerre et celle de l'après-guerre s'effectua sans heurts ni débats. Les S.d.F. de la zone sud s'inclinèrent symboliquement, en la personne d'Eugène Dary, devant ceux de la zone nord, représentés par Pierre Delsuc, lors d'un grand pèlerinage organisé à Chartes les 21 et 22 octobre 1944 où, malgré les graves difficultés de l'heure, près d'un millier de chefs et cheftaines se rassemblèrent.



Le général Lafont, qui semble avoir été assez unanimement respecté pour la manière habile et digne avec laquelle il assura la responsabilité délicate de Chef du Scoutisme

<sup>107</sup> Reconnaissons que Vichy fit plus que cela vis à vis de l'Église catholique.

<sup>108</sup> R.P. Bruckberger : *Si grande peine*, Gallimard 1945, in Jacques Duquesne : *Les catholiques français...* ibid. p. 444.

<sup>109</sup> Faut-il penser que la crainte d'une France dominée par les communistes provoque ce revirement pontifical ?



Français (fonction qu'il devait occuper quelques temps encore) désigna Pierre Delsuc Commissaire général, et Eugène Dary devint l'un des Commissaires généraux-adjoints, poste qui lui permit de s'effacer sans perdre la face, aux côtés de Michel Blanchon et de Charles Celier, l'un des actifs artisans de cette transition en douceur. Jacques Chaveyriat qui dirigeait toujours la Route devint l'assistant direct de Delsuc pour coordonner l'action des trois Commissaires de branche et du Commissaire à la formation des Chefs, Henri Van Effenterre. À la branche Éclaireurs, André Sonrier, Chef nancéien, prit la succession de feu Jean-Pierre Alouis, aidé notamment par Bernard Faure. Les Aumôniers restèrent inchangés : le P. Forestier conservait l'Aumônerie générale, assisté du P. de Paillerets. À la route, l'abbé Joly, rentré de captivité, retrouva tout naturellement sa fonction et le P. Donœur, qui avait assuré l'intérim avec la vigueur que l'on sait, s'effaça. L'abbé Morel, quant à lui, restait à l'Aumônerie des Éclaireurs, fonction qui était sienne depuis août 1942. Pierre Joubert, enfin, ne devait pas tarder à devenir Commissaire hors cadre à disposition, ce qui ne signifiait rien d'autre qu'une promotion. Au *Scout*, la direction, un temps à André Sonrier, passa à Blanchon qui demeura dans l'équipe rédactionnelle aux côtés de Lucienne Frochot jusqu'à la fin des années cinquante, tandis que Jean-Louis Foncine, désormais auteur à succès de la collection Signe de piste, prenait la rédaction en chef, où il demeura jusqu'en 1947<sup>110</sup>.

Mais le noyau de cette équipe devait s'avérer n'être, lui aussi, que transitoire. En janvier 1946, un Chef prisonnier, Georges Gauthier, devint Commissaire général-adjoint pour devenir Commissaire général onze mois plus tard.



**GEORGES GAUTHIER**

Son profil n'est pas inintéressant : fondateur en 1927 d'une Troupe Scoute en milieu populaire dans le sud de la banlieue parisienne, il était entré à la Route de Pierre Goutet et André Cruiziat quelque peu poussé par Edouard de Macedo. Rédacteur en chef de la revue *Le Chef* avant la guerre, il avait été assistant de Pierre Delsuc à Chamarande et assistant du

<sup>110</sup> A cette date, il fut « démissionné » par le P. Forestier. Foncine voulait faire de *Scout* ce qu'il considérait devoir être un vrai journal de jeunes, où un humour assez impertinent avait sa place. Le P. Forestier trouvait quant à lui que la part faite à la spiritualité était trop mince.



Commissaire d'Île-de-France. Prisonnier en *Stalag*, il avait tenté de mettre sur pied un Clan, ce qui lui avait valu d'être mis au secret. Or son premier éditorial dans *Le Chef* s'intitulait *Réalisme et engagement*. Quoiqu'il reprit le thème du « monde malade » au sein duquel une action Scoute de rechristianisation s'imposait, son article rendait un son nouveau : plus question de se fermer ou de s'opposer à la réalité française. Il tirait bel et bien les leçons d'expériences irremplaçables vécues par tout le Scoutisme catholique, de zone nord comme de zone sud, d'internement comme de S.T.O., de Résistance. L'apolitisme reste de rigueur, il le rappellera dans *Le Chef* d'avril 1947. Pas question de cumuler par exemple un mandat politique et une responsabilité S.d.F. à quelque niveau que ce soit. Cependant, en limitant le « militantisme » des chefs par l'obligation d'éviter tout discrédit local du Mouvement et tout risque de prosélytisme, il n'exclut précisément pas que ceux-ci soient aussi des militants. C'est nouveau. Cependant, d'une santé ébranlée par les années de captivité, Georges Gauthier s'effacera peu à peu, laissant pendant quelques années l'avant-scène aux Commissaires de branche jusqu'à ce que Michel Rigal, qui assumait la réalité de la direction du Mouvement depuis plusieurs mois, le remplace en janvier 1953.

En attendant, dès 1946, Rigal, de prendre la direction de la Route en remplacement de Jacques Chaveyrat. Arrivent donc à deux postes-clés des hommes dont la vision du Scoutisme a été profondément transformée par les années passées en Allemagne.

Or dans le rapport confidentiel *Le Scoutisme dans les Oflags*, l'auteur, qui mène une analyse préliminaire que l'on peut considérer comme valable aussi bien pour les *Stalags*, brosse, dans l'immédiat après-guerre, un portrait assez contrasté de ces hommes des camps, en essayant de les comprendre :

« Beaucoup ont cherché à s'évader par l'imagination, par la lecture, par le jeu. Enfin le plus grand nombre s'est progressivement aggloméré dans une foule d'équipes de travail, de sport, de cercles divers qui ont été autant de petites cellules dans cette ruche, au départ inorganique...

« Chez ces hommes détachés de l'action<sup>111</sup>, la vie intellectuelle fut relativement développée. Dans l'ensemble, la plupart des officiers prisonniers a cherché à se cultiver avec plus ou moins de succès. Il ne faudra pas s'étonner de retrouver chez les anciens prisonniers une certaine tendance à l'abstraction, une ouverture d'esprit, mais aussi un certain verbalisme, un esprit critique aiguisé, qui sont les résultats normaux de la culture exclusivement livresque. »<sup>112</sup>

Curieusement, Michel Menu, dans *Scoutisme et engagement* (1960), compilation de propositions et de critiques concernant la Route, note, au détour d'une page :

« Le 9 janvier 1949, après une journée de discussions épiques (...), un grand chef de la Route<sup>113</sup> posant les prémices de la réforme, déclarait : 'les hommes d'action attendent la Route... Les Routiers font du camping... Une Route moderne qui ne serait qu'une continuation de la branche Éclaireurs serait un non-sens. Il faut capter les énergies des jeunes Routiers et les faire confluer vers les grands courants politiques de notre époque. Dans trois ans, nous aurons 25.000 Routiers.' (sic)

<sup>111</sup> Encore que beaucoup aient agi en donnant naissance à des Clans routiers.

<sup>112</sup> *Le scoutisme dans les Oflags*, op. cit., p. 6..

<sup>113</sup> Est-ce Michel Rigal qui est visé ?

« Ce projet, inspiré par une grande générosité, ouvrait les vannes à des cataractes de laïus enfiévrés et ce langage devint le parler constant des grands chefs. L'humour commençait à se rafraîchir. »<sup>114</sup>

On reste surpris par la convergence de la première analyse, qui cherche à prévenir certains traits comportementaux des chefs rentrés des camps, et cette sortie acide à l'encontre d'un « grand chef » de la Route 1949, sortie émanant par ailleurs de celui qui ne cessera de déplorer l'orientation trop intellectuelle de la Route et de ses dirigeants (entre autre chose).

Fut-ce l'effet de l'internement ? L'inclination d'un tempérament ? Le fait est en tout cas que des hommes comme Gauthier ou Rigal apparurent moins comme des partisans du jeu scout, de l'épopée mystique, du romantisme spirituel et plus comme des hommes de réflexion. La manière dont Michel Rigal, surtout, envisageait les choses tranchait, par une largeur de vue à laquelle on n'était pas habitué chez les S.d.F., sur une manière plus traditionnelle, à la Delsuc par exemple, qui allait souvent aussi loin mais qui, avec habileté, cherchait toujours à renvoyer à un point de technique, à la pratique, sans avouer jamais son intellectualité. Entre la pseudo « rusticité » des uns, « simple et joyeuse » mais non dénuée d'un certain lyrisme, et l'effort à tendance didactique des autres pour penser de façon renouvelée une réalité en évolution rapide, il y a bien une distance.

Et déjà l'on peut se demander si cette distance est de pure forme, ou si elle manifeste en profondeur une différence de sensibilité à la réalité, différence qui aurait alors des répercussions sur les représentations.

Michel Menu, précisément n'a eu qu'une seule préoccupation dès qu'il fût prisonnier, s'évader, et qu'une seule idée dès qu'il eut réussi, bouter l'Allemand hors de France. Ce n'est pas un homme des camps lorsqu'il accède au Commissariat national Éclaireurs en janvier 1947. Intellectuellement brillant (il est déjà titulaire d'un doctorat d'État), il doit à son tempérament bouillant de vouloir en priorité faire passer des principes (et des représentations, nous le verrons), au sujet desquels il s'interroge ouvertement peu, en actes.

Cela n'empêche pas qu'en 1947, trois dirigeants-clés du Mouvement soient issus du Scoutisme le plus directement soumis à l'épreuve de la guerre. Ce ne saurait être l'effet d'un pur hasard.

Réunifié en tout cas à l'ombre des tours de la cathédrale de Chartres, le Scoutisme catholique montre, dans les premiers mois de la Libération un évident dynamisme, du moins en apparence. Pour la Saint-Georges 1945, a lieu en effet un spectaculaire rassemblement en présence d'Olave Sinclair Soames, lady Baden-Powell, laquelle voit défiler de la Concorde à l'Arc de Triomphe, 40.000 Scouts et Guides, puis assiste à une grand-messe solennelle aux Invalides célébrée par M<sup>gr</sup> Suhard. Un an plus tard, un pèlerinage d'actions de grâce au Mont Saint-Odile regroupera 12.000 jeunes.

Pour autant, le Mouvement n'était pas épargné par les interrogations propres à cette époque. Et l'une d'elle fut brutalement mise au jour par une analyse venue de l'extérieur.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1944, Emmanuel Mounier publiait dans *Esprit* un article retentissant : *La jeunesse comme mythe et la jeunesse comme réalité. Bilan 1940-1944*, dans lequel il passait au crible de sa critique les pratiques des différentes organisations de jeunesse sous l'Occupation. Le Scoutisme catholique était bien sûr directement visé.

<sup>114</sup> Michel Menu : *Scoutisme et engagement, une Route scout*, Nouvelles éditions latines, 1960 pp. 28-29

Le reproche fondamental que Mounier lui adresse, comme aux autres, est de n'avoir pu empêcher le désastre :

*« Les mouvements confessionnels, depuis quinze ans, ont édifié une élite de qualité. Comment expliquer que leur efficacité pratique ait été aussi vaine et leur pensée aussi peu créatrice ? Car s'ils ont pénétré les cadres de commandement, ils ne les ont pas sauvés de la catastrophe ni de l'esprit de catastrophe ; et si une pensée civique un peu neuve s'est développée en milieu chrétien depuis la précédente guerre, c'est en marge des mouvements constitués qu'elle a surgi. »<sup>115</sup>*

L'accusation n'était pas nouvelle. En janvier 1941, Edouard Lavergne, dans un article publié par la *Revue universelle* intitulé *Pour une jeunesse nationale*, écrivait :

*« Les mouvements de jeunesse qui existaient en 1940 ont fait la preuve de leur impuissance. Le fait est là, les mouvements n'ont pas réussi à faire des jeunes Français des hommes forts. »<sup>116</sup>*

Mounier d'ailleurs le reconnaît, qui remarque incidemment :

*« Je suis de ceux qui ont défendu le pluralisme des mouvements, je l'ai en même temps payé, naguère, de certaines excommunications. Mais les pluralistes sont souvent si agaçants, si étroitement conservateurs et si fermés au mouvement de l'histoire que je me sens plus d'une fois accordé aux critiques de leurs adversaires. »<sup>117</sup>*

Sa critique rejoint en tout cas celle de l'« unitariste » Lavergne.

Mais elle va plus loin, car elle cherche, quoique s'en tenant au superficiel, à comprendre ce qui, dans le Scoutisme, a pu ainsi conduire à ce qu'il n'est pas loin de considérer comme de la passivité face aux événements.

Curieusement, après avoir rendu hommage aux « *mœurs de liberté* » que le Scoutisme « *avait su relier au sens de la discipline* », Mounier s'en prend surtout au « *style* » scout dont il qualifie la déviation de « *Scouticisme* ». Trois points retiennent son attention :

*« C'est d'abord l'assurance (peu Scoute) qu'hors du Scoutisme il n'y a pas de salut... C'est avec elle qu'on fabrique de faux adolescents barbus, chansonnants et bêtifiants. Des caricatures de Scouts. »*

En second lieu :

*« Le Scoutisme greffe sur le bel et libre amour de la nature prêché par Baden-Powell un naturalisme ingénu et végétal. Sur une saine réaction contre la débilité et la bêtise des villes, la conviction souriante que l'herbe sauvera la France, s'il la mange, la foule, s'y couche, la chante, s'en emplit l'âme et finalement l'adore. Nous avons connu la dictature du bistro, du cinéma et des fenêtres closes. Il y a aussi, la monotonie de certains journaux de jeunes le prouvait hier surabondamment, un impérialisme du camping, du four de potier et du loisir folklorique et artisanal. »*

<sup>115</sup> Emmanuel Mounier : *La jeunesse comme mythe et la jeunesse comme réalité. Bilan 1940-1944*, in *Esprit*, décembre 1944, série n°1 p. 146.

<sup>116</sup> Édouard Lavergne : *Pour une jeunesse nationale* in *La Revue universelle*, 5 janvier 1944, cité par Marcel-Denys Forestier : *Le scoutisme à l'épreuve du feu*, brochure in *La revue des jeunes* 1941 p. 1.

<sup>117</sup> Emmanuel Mounier, *La jeunesse...* op. cit., ibid.

Mais ces accusations de clôture sur soi et d'excès d'écologisme étroit ne portent finalement que sur des épiphénomènes. Le troisième élément constituant selon Mounier le Scoutisme va plus au fond des choses :

*« Le Scoutisme croit avoir résumé l'univers quand il a remplacé la formation par le lyrisme. Une messe à 3.000 mètres d'altitude, une chaude envolée de paroles remplissent de ferveur ses victimes. Mais demandez-leur un effort intellectuel, elles vous traitent d'idéologue. Attirez-les sur des problèmes aigus de la Cité, elles crient à la déviation politique. Approchez-les des angoisses de l'homme, elles trouvent que vous n'êtes pas marrant ce soir. Vous éveillez même, par ces allusions, une sorte de défiance : la vie est plus simple que ça, il faut être empoisonné par l'atmosphère méphitique des villes pour se poser tant de questions. Ils ont un monde où la cérémonie remplace l'effort, où le jeu finit de chasser l'inquiétude.*

*« Il est permis de trouver un peu sommaire la conception de l'homme et des rapports humains qui traduisent ces méfiances. Il y a les chics types et les pas chics types : que voulez-vous de plus ? l'autorité ? Un regard droit, une main fermement tendue, un certain coup de menton, et malheur à qui ne les possède pas, au timide, au mal-fichu, au silencieux. La vie spirituelle ? Une poitrine largement ouverte aux vents de la plaine, une fleur au chapeau, à la bouche une chanson, voilà tout ce qu'il nous faut pour gagner le combat de la terre. »*

Et Mounier de conclure sur ce chapitre :

*« Le chevalier était un rude compagnon, les chapiteaux de nos cathédrales ne repoussent point la truculence, et le saint sait une autre chose, c'est qu'il pêche sept fois par jour. Aujourd'hui, comme dans toutes les hautes époques, on demande des hommes forts, et non de bons petits garçons. »<sup>118</sup>*

Somme toute, le Scoutisme est un simplicisme, et le grand tort de la méthode, aux yeux de Mounier, est de constituer un frein, surtout après 18 ans, à la maturité du jeune homme. C'est donc surtout à la Route du Père Doncoeur que les reproches s'adressent, et sur certains points, comme le lyrisme cérémoniel, la culture de l'apparence, le spontanéisme, ils sont fondés. Mais l'analyse sent trop le pamphlet et Mounier, quoiqu'il s'en défende, vise moins des « déviations » que la pédagogie tout entière.

La dénonciation des « déviations Scoutisantes » n'était en effet pas chose nouvelle : lors des Journées nationales d'avant-guerre, on s'était déjà penché longuement sur les questions sensibles que le philosophe évoque, ce qu'il reconnaît du reste de bonne grâce :

*« Les problèmes que j'ai posés et que je rappelle ici, leurs dirigeants (ceux des S.d.F.) m'ont convié plusieurs fois avant la guerre à les poser dans leurs congrès<sup>119</sup>, après m'avoir dit combien ils les préoccupaient eux-mêmes. »<sup>120</sup>*

Dès 1923 dans *Le Chef*, jusque dans les conférences du Chanoine Terrier, chez André Fayol, chez le P. Jean Rimaud (*Le Scoutisme, école de la nature*, article de 1937 dans lequel l'Aumônier scout s'insurge contre le mensonge d'une pédagogie infantilisante, ne faisant à l'intelligence que la part du pauvre), bref, en toutes ces occurrences, les échos d'un vrai débat se manifestent, attestant de l'acuité des dits problèmes et de la conscience qu'on en avait. Le P. Forestier lui-même les a évoqués.

<sup>118</sup> Ibid. pp. 148-149.

<sup>119</sup> Sans que ses intentions aient été rapportées.

<sup>120</sup> Emmanuel Mounier, *La jeunesse...*, op. cit. p. 148.

En outre, toute pédagogie, mal appliquée, provoque, et quelle que soit sa valeur, des « déviations » qui, en caricaturant les principes, lui font manquer ses objectifs. À lui seul, cependant, un tel phénomène (ici le Scoutisme) **ne rend pas compte** de l'incapacité des jeunes formés à l'école Scoute, « *incapacité* » à enrayer « *l'esprit de catastrophe* » et à résister aux chants des bardes vichystes.

Une autre critique aurait cependant pu induire une réflexion plus profonde :

« *L'idée de 'conquête', légitime sur le plan religieux a, sur le plan civique, gêné l'insertion inconditionnelle des jeunes chrétiens dans les réalités politiques communes à tous les membres de la cité.* »<sup>121</sup>

Un instant, Mounier vise juste. Mais il escamote aussitôt la cible au prix d'une inconséquence : je l'ai longuement montré, en effet, si l'idée de conquête était bien d'**essence** religieuse, ses implications furent **éminemment politiques**. Ce qui, pour le philosophe, se traduit par un militantisme *angustissimæ Ecclesiæ*, aggravé par un pédagogisme bêtifiant, pour aboutir à une démission défaitiste, il faut le lire, une fois de plus, comme l'affirmation d'une volonté commune, pour l'essentiel, aux dirigeants et aux cadres du rang : ruiner **la** politique au nom **du** politique.

L'agenouillement contrit face à la déroute, le culte maréchaliste répondirent *ab imo pectore* à un **choix de société** opérée par les plus lucides des S.d.F. en leur nom et au nom de leurs « frères », ces derniers remettant sans sourciller leur adhésion parfois sentimentale, parfois féodale entre leurs mains.

S'en prendre à une pédagogie qui, concrètement, n'était pas toujours à la hauteur et qui confondait peut-être trop fréquemment sentimentalisme religieux et acte de foi ne pouvait manquer de toucher des lecteurs non-Scouts *d'Esprit*, mais n'éclairait que sous un faux jour **l'inefficacité politique qui n'en était pas une, puisqu'il n'entra jamais dans les intentions du Mouvement de s'opposer à un régime de type vichyste**, du moins à priori : **tout au contraire**. Eussent-ils été si « innervés », ces jeunes Chefs, ils auraient continué à se faire joyeusement plaisir, à son de trompe et de *youkaïdi*, autour de leurs feux de camp. Les aurait-on vu alors converger vers l'Hôtel du Parc ?

La réalité peut déplaire, mais doit être affrontée : au moins un temps, les meilleurs d'entre les adultes jeunes et moins jeunes des S.d.F. **se reconnurent enfin en un régime précis, et ils y virent l'occasion d'un engagement passionné**.

Mais alors, pourquoi un intellectuel de l'envergure d'Emmanuel Mounier a-t-il pu manquer de façon aussi flagrante de rigueur dans sa démarche critique, se cantonnant à dénoncer des travers mineurs ? C'est que les raisons pour lesquelles les Scouts de France ne se dressèrent pas contre Vichy mais au contraire, soutinrent la Révolution nationale jusqu'à ce qu'ils prissent en considération sa duplicité<sup>122</sup>, étaient très voisines de celles pour lesquelles l'épiscopat se rallia assez largement au Maréchal, et ce d'une façon plus chaleureuse que ne le réclamait la loyauté, acquise depuis le Ralliement, envers l'État, quel que soient les « réserves » envers son régime. Mounier lui-même fut indécis un temps sur l'attitude à tenir, pour des raisons analogues. Les mettre en évidence à propos des Scouts de France était donc embarrassant. Au contraire, faire porter la responsabilité d'un choix condamné par l'histoire à la puérité, à la clôture sur soi, au naturalisme, voire au

<sup>121</sup> Ibid., p. 147.

<sup>122</sup> Si les nazis n'avaient pas occupés la France, combien, parmi les scouts, se seraient finalement opposés au régime ?

romantisme spiritualiste de l'Association permettait d'éluder la vraie question : quels furent les **fondements** de la bienveillance, sinon du soutien résolu, d'une large fraction de l'épiscopat français, d'une partie du clergé, de certains Mouvements d'Action catholique et de tant de fidèles à l'égard du **pétainisme**, au moins à ses débuts ?

Le retentissement exceptionnel d'un tel article tint plus à la personnalité de son auteur, à son autorité intellectuelle, aux circonstances, qu'à sa valeur analytique. Alors que le territoire était à peine libéré, il était en effet tentant pour certains d'adopter des explications simples qui discréditaient peu une organisation assez en vue pour jouer le rôle d'un bouc émissaire rendu docile par ses propres hésitations, les doutes qui lui étaient venus ; et après tout l'infantilisme est un ridicule qui ne tue pas ; il était tout aussi tentant pour d'autres de saisir la perche tendue et de battre sa coulpe à peu de frais, puisqu'aussi bien les critiques étaient de celles dont le Mouvement n'avait pas été avare envers lui-même. Mounier, en la circonstance, mit en place un paratonnerre.

Les Scouts de France prirent au pied de la lettre ses épigrammes et les firent leurs. Claude Peignot, dans *Le Chef*, de mars 1945, les accepta avec nuance. Le débat dépassa même le cadre parisien. Dans *Forez*, la revue des Scouts de la province, l'abbé Nodet, Aumônier à Saint-Etienne, fit de même, en développant assez largement son argumentation et d'une façon forte intéressante. L'article de Mounier lui permettait en effet de déplorer la coupure *entre le plan de l'expression et celui de l'action* qu'avait mis au jour d'une manière fort explicite l'abbé Dillard, prêtre qui avait choisi de partir en Allemagne au titre de S.T.O. « *pour être en contact avec tous ces travailleurs déportés de l'autre côté du Rhin* » et qui y était mort. Tout en reconnaissant dans les Scouts des « *braves garçons, entraîneurs, débrouillards, plein d'initiatives, de solides organisateurs, dispensateurs de beaucoup de bien, catholiques, ponctuellement, scrupuleusement catholiques* », l'abbé Dillard regrettait que « *le lien entre ceci et cela, je veux dire entre les service et le christianisme restât inaperçu. Le dévouement, admettait-il, était chevaleresque, national, humain, il portait ostensiblement la marque scoute*<sup>123</sup> ; *il n'apparaissait pas comme un apostolat.* »<sup>124</sup>

Le problème de la dialectique être-paraître se posait déjà de manière aiguë avant-guerre. Il ne pouvait être pensé hors de l'existence de l'Ordre scout. L'abbé Dillard lui-même, comme tant d'autres, a pu relever la « marque » particulière au Scoutisme dans les actions des Scouts au travail. N'était-ce pas la preuve que les intentions étaient passées en actes ? Seulement il est vrai que l'Ordre, par nature, porte en lui-même sa propre clôture. Et que sa vocation de conquérant lui faisait peut-être oublier sa vocation d'apôtre. Pourtant, on est là aux frontières de l'impalpable : lorsque l'abbé Nodet regrette que « *la pratique chrétienne* » ait été « *plus consciencieuse qu'amoureuse de la personne du Christ* », que regrette-t-il ? Que le Scoutisme catholique ait été ce qu'il était en tant que méthode, qu'institution, ou que ses membres aient manqué de « franciscanisme » ?

Pour l'abbé Nodet, en tout cas, il était nécessaire que s'intensifiât la vie spirituelle, que le Scout abandonnât sa piété d'enfant pour l'approfondir à la Route, en jeune adulte.

Mais l'Aumônier forézien n'en resta pas là. Il chercha en effet à comprendre le pourquoi de cette coupure être-paraître, et il osa ouvertement s'en prendre à la méthode :

---

<sup>123</sup> Tout ceci n'est déjà pas si mal...

<sup>124</sup> Abbé Dillard : *Suprêmes témoignages*, cités par l'abbé Nodet, *Exposé*, in *Forez, Semaine de Chef*, 17-24 février 1946, 16 octobre 1946 n° 2, p. 22.

*« Il me semble, déclare-t-il, que le Scoutisme fait revivre le garçon d'une manière tellement différente de sa vie normale, que les efforts qu'on lui demande à la Troupe, que les qualités qu'on exige de lui, qu'on lui fait mettre en pratique à la Troupe au cours des camps et sorties, ces qualités de franchise, d'obéissance, de propreté morale ; ces qualités ne dépassent pas finalement le cadre scout et deviennent lettre morte dans le cadre normal de la vie. »<sup>125</sup>*

Remarque d'une grande portée : elle ne met pas en cause la méthode Scoute à proprement parler ; c'est plutôt la conception catholique initiale du Scoutisme qui est contestée, le microcosme scout, plus précisément cette préfiguration à but de formation, de la Cité idéale. Bref, c'est le Scoutisme comme Ordre. Ce qu'on mesure ici, ce que l'on a déjà mesuré (ce qu'André Cruziat mesurait notamment lors des Journées nationales de 1936), c'est que la formation pour la conquête au sein d'un micro-système fonctionnant comme un Ordre, a des effets pervers. Les qualités acquises par le garçon ou par l'adolescent sont en effet, sous la plume de l'abbé Nodet, indissolublement fixées dans l'univers psycho-affectif ou psycho-émotionnel suscité par la pédagogie Scoute pour favoriser leur épanouissement. Et il est vrai qu'on a pu le remarquer : la pédagogie d'aventure, en particulier, suscitant une intense satisfaction, réclame une mise en œuvre de tout l'être. Agissant dans le cadre de la loi, une telle pédagogie permet ainsi l'adoption par le garçon des règles d'un jeu qui procure dans les meilleures conditions un plaisir vif. Pareillement sont exaltées les valeurs spirituelles, le dogme, lors des scénographies liturgiques si prisées par Paul Doncœur. Du coup, l'émotion les cristallise. Or, et on n'y a pas pris assez garde : y a-t-il dans ces conditions libre adhésion du garçon ? À trop vouloir le séduire, ne le trompe-t-on pas ? N'inscrit-on pas en lui des réflexes de type pavlovien, qui ne reviendront dans toutes leurs forces qu'en situations identiques ou analogues ? De la sorte, devenu adulte, ne va-t-il pas se trouver partagé entre les souvenirs nostalgiques des heures exaltantes de son Scoutisme adolescent, et une réalité sur laquelle, par dédain ou ennui, il apposera sa « griffe » sans la prendre vraiment en compte ? Continuer à vivre suivant les règles du jeu dans un monde d'hommes sans règles ni jeux, n'est-ce pas là le risque encouru par le « Scout vieilli » ?

Reconnaissons que l'article d'Emmanuel Mounier permit d'aborder une fois encore ce domaine à un moment crucial. Pourtant, il n'empêcha pas l'abbé Nodet d'écrire, au début de son article :

*« Le Scoutisme a été à l'épreuve de l'action aussi, dans l'effort de redressement commencé après la défaite, juste après la défaite en 1940, alors qu'il y avait quelque courage à prendre l'initiative de cet effort. Et si cet effort a avorté, c'est que, moralement, il a été trahi. Mais ceux des chefs qui ont accepté de s'engager dans cet effort, eux, n'ont pas trahi, eux n'ont pas démerité, même si on les a embarqués dans une aventure qui devait mal se terminer. »<sup>126</sup>*

Évoquant précédemment ce passage, j'ai montré comment avait été bien comprise la responsabilité supérieure du Chef de l'État français qui lavait de toute trahison ceux qui s'étaient attachés à une cause, cause qui, notons-le, demeure juste dans l'esprit de l'abbé Nodet malgré la faillite de son premier défenseur. Or, du point de vue d'Emmanuel Mounier (regrettant sans oser le dire que des Scouts soient « tombés dans les bras » du « Maréchal »), le fait que l'abbé Nodet puisse laisser entendre qu'au fond la Révolution

---

<sup>125</sup> Abbé Nodet, *ibid.* p. 23.

<sup>126</sup> *Ibid.* p. 19



nationale, si elle avait été bien menée, était chose bonne, constitue la preuve que son article n'a pas atteint son but. Ce ne fut pas en effet parce que les Scouts vivaient douillettement derrière les murs bâtis d'imaginaire de leur « *petite cité* » qu'ils acceptèrent Pétain, mais parce que, une fois encore, ils crurent voir soudain leurs murailles s'étendre aux dimensions de la zone sud. Et ce ne fut pas parce qu'ils manquaient du sens de la réalité apostolique qu'ils constituèrent l'essentiel de l'encadrement des mouvements de jeunesse officiels... C'est parce que tout un système représentationnel les y préparait, à moins de devenir, comme je l'ai dit plus haut, des « Scouts vieilliss » en marge d'une société méprisée. D'ailleurs, les déclarations du Père Forestier au début de l'occupation l'attestent assez.

Or, ne pas tenter de mettre tout cela au jour eut des effets pervers. Les dirigeants ne prirent pas immédiatement conscience de leur héritage en ce domaine. Leur attention fut au contraire détournée sur le seul point de la pédagogie, part émergée de l'iceberg. On ne s'interrogea pas clairement sur l'impact qu'eurent les événements de la période 1940-45 sur le système « représentationnel »<sup>127</sup> que les Scouts de France, au demeurant, ne considérèrent jamais en tant que tel. Plus encore, l'effort collectif, lequel avait abouti à son élaboration initiale, puis à son affinement dans les années trente, ne fut pas véritablement poursuivi à la Libération. L'impression qui prévaut à la lecture des revues est que les réflexions sur ce point se firent en ordre dispersé : l'unanimité de fait des premières années s'effritait.

### 1.3.2. Le malaise Éclaireurs

Cela dit, l'Association n'aurait pas eu besoin de l'article d'Emmanuel Mounier pour se rendre très vite compte que « quelque chose » n'allait pas à la base. Passé le premier sentiment de satisfaction à voir que les Scouts de France avaient réussi à triompher des forces centrifuges qui les avaient travaillés sous l'Occupation, il fallut se rendre à l'évidence : le Mouvement était en proie à un véritable malaise.

Dès janvier 1945, le nouveau Commissaire général, Pierre Delsuc, reconnut que des questions se posaient surtout au sein de la branche Éclaireurs, où des Chefs trop jeunes et inexpérimentés, que l'on avait dû recruter pour combler les vides causés par l'internement des prisonniers de guerre, et que l'on avait formés à la hâte, avaient sensiblement affadi le « jeu scout ». L'un des objectifs de Delsuc fut donc de vieillir les cadres. Or, si certains prisonniers, eux-mêmes formés au cours de leur captivité s'attachèrent à mettre leur formation en pratique dès la Libération, beaucoup reculèrent devant la contrainte que représentait la direction d'une Troupe.

Avec ceux qui s'engagèrent dans le Mouvement, se présenta bientôt une nouvelle difficulté : comme l'avait craint le rapporteur de *Scoutisme dans les Oflags*, la formation des chefs prisonniers avait été surtout théorique, en vase clos. Replongés dans une réalité plus large, ils conservèrent souvent une certaine tendance à un Scoutisme statique. Enfin, trois « styles » de direction de troupes se côtoyaient : le style « avant-guerre », caractérisée par l'importance accordée à la technique et à la pédagogie d'aventure, l'esprit d'épopée, le désir de croisade ; le style « Occupation », marqué par la pratique d'un Scoutisme de moindre exigence (ce contre quoi luttèrent les dirigeants) et de « bonnes volontés » ; le style

---

<sup>127</sup> On ne peut traverser une telle période sans que la manière dont on se représente la société, soi-même en société, ce que l'on veut y faire ou non, au nom de quoi on veut agir etc. en soit transformé.

« Libération », où le souci du monde réel se mariait au réflexe d'interrogation profonde sans toujours tenir assez compte des garçons.

L'année 1944, à cause des bouleversements qu'elle connut, fut une année extrêmement difficile pour l'Association. Pierre Delsuc, conscient de la nécessité d'impliquer le plus grand nombre de chefs dans une réflexion collective sur l'avenir, lança alors un appel général les invitant à participer à l'Assemblée générale de la Chapelle-en-Serval, qui eut lieu le 14 juillet 1945. Son désir s'y manifesta de susciter, dans un Mouvement jusqu'alors très centralisé, des initiatives locales de nature à relancer une dynamique de base. L'année suivante, il convia de nouveau tous les chefs à assister à l'Assemblée générale, qu'il transforma, reprenant la dénomination d'avant-guerre, en Journées nationales.

En ce qui concernait la branche Éclaireurs, l'assemblée privilégia deux objectifs : faire du Scoutisme un Scoutisme populaire, et moderniser les techniques.

D'une manière générale –Pierre Goutet le dira clairement l'année suivante– l'idée que le Scoutisme avait vieilli se répandait. Les activités épousaient-elles encore suffisamment les aspirations des garçons ? Dès 1944, *Scout* avait publié un article avec des croquis de Joubert sur le judo<sup>128</sup>.



C'était un signe. On n'allait pas tarder à expérimenter de nouveaux moyens pour séduire les jeunes, les attirer et les conserver. D'où une nécessaire rénovation

<sup>128</sup> Dont il est difficile avec le recul de mesurer combien c'était novateur.

« technique ». Peut-être. Néanmoins, pour l'heure, rien, en apparence, avait changé dans l'image que *L'Escoute*, par exemple, proposait d'elles-mêmes aux Troupes en cette période si difficile.

# L'ESCOUTE

ASSOCIATION DES SCOUTS DE FRANCE  
DÉCEMBRE 1945 N° 204



NOEL... JOYEUX NOEL !

Faire un Scoutisme « populaire » répondait, cela dit, aux attentes de l'heure et aux critiques de « bourgeoisisme » qui avait été portées, non sans raisons, à l'encontre du Mouvement. Quelques mois après la tenue des assises nationales, Lucien Monteix reprit du reste ce thème dans *Le Chef*.

L'une des difficultés principales que rencontrait alors le Scoutisme catholique en milieu ouvrier notamment, était, selon lui, qu'il coupait le jeune de ses racines. Le Père Sevin avait déjà noté que le thème de la chevalerie avait peu de prise sur les gosses des faubourgs ou de jeunes apprentis, et que le Scoutmestre devait adapter ses modèles pour faire passer l'esprit. Monteix, cependant, allait plus loin : « *Que l'Église catholique soit considérée dans le milieu populaire comme l'Église des bourgeois, c'est une vérité sur laquelle il n'y a pas à revenir.* »<sup>129</sup>, notait-il.

La question n'était donc pas seulement d'adapter le message, il est d'abord de donner de l'Église une autre image. Le second obstacle vint de ce que « l'élévation » du garçon, grâce notamment à l'épanouissement spirituel, le séparait de son milieu d'origine, créant au moins une distance. On pourrait d'ailleurs ajouter à l'épanouissement spirituel comme facteur de prise de distance « l'aristocratie » inhérent à certaines Troupes élitistes, fières

<sup>129</sup> Lucien Monteix : *Élite et déclassement*, in *Le Chef*, février 1947 n° 233, p. 11.

de leur passé scout, sûres de leurs techniques et souvent peu enclines à recruter « n'importe qui ».



130

Monteix voyait une troisième explication à la méfiance populaire vis à vis du Scoutisme : cette distance prise créait chez le garçon un réflexe d'éloignement, voire de mépris, renforcé par la méthode elle-même qui préconisait l'évasion de la vie polluée, des quartiers noirs et surpeuplés, du bruit, de la « vulgarité », etc...

Indiscutablement, le constat paraît valide. On pourrait cependant verser une autre pièce au dossier : lorsqu'il ne se trouvait pas pris par la dynamique d'une Troupe de bon niveau, le garçon issu de milieux populaires, souvent plus mûr au niveau comportemental, était très vite ennuyé par des activités médiocres et pouvait fort bien voir renforcés en lui des préjugés assez répandus sur « les gamineries des curés » et la méfiance que pouvaient éprouver des garçons de milieux populaires<sup>131</sup>. Cela ne facilitait pas l'insertion Scoute en quartiers défavorisés.

Si son constat est valide, Monteix en revanche ne proposa pas de solutions crédibles. Ce n'était du reste pas simple : éviter les travers mis au jour signifiait créer des Troupes

<sup>130</sup> Fâcheuse bannière : « *Fanions levés* », « *Die Fahne hoch* »...

<sup>131</sup> Par populaire il faut entendre ici « qui n'est pas bourgeois » ; ce peuple « populaire » déborde alors le seul monde ouvrier pour englober les catégories sociales dont les enfants ne fréquentent pas l'ordre d'enseignement secondaire, sa fusion avec l'ordre primaire n'étant pas encore vraiment réalisée.



animées par des chefs issus du milieu, avec une pédagogie spécifique. Cela revenait à créer au sein de chaque branche un Scoutisme « spécialisé ». Or cela allait à l'encontre d'une des représentations les plus fondamentales des S.d.F. refusant la lutte des classes, les « démarcations » du corps social, sa partition en « milieux » étrangers, rêvant au contraire, d'un retour à l'unité organique.

À cela s'ajouta la ferme volonté de ne pas remettre en cause l'élitisme foncier du Mouvement.



L'Aumônier National Eclaireur.

Après une longue saison de camps (camps de Troupe, de Clan, camps nationaux, etc.), le R.P. Rimaud vient de rentrer à Paris. Scout a été le trouver chez lui pour lui demander ce qu'il pense du niveau actuel des troupes.

Ainsi le Père Jean Rimaud, qui venait de remplacer l'abbé Morel à l'Aumônerie nationale Éclaireurs, déclare-t-il dans le même numéro de février 1947 que, s'il faut chercher à recruter des garçons qui ne sont pas forcément passés par le Louvetisme, et si la libre adhésion est absolument nécessaire, (*c'est l'adhésion personnelle qui fait le Scout et non la volonté des parents ou la direction imposée par un prêtre*, renchéra le rapporteur aux Journées nationales de novembre), il n'est en revanche toujours pas question d'accueillir tous les volontaires : *le Scoutisme, affirme-t-il, n'est pas fait pour tous les garçons*<sup>132</sup>, affirmation aussi ancienne que les Scouts de France eux-mêmes. On se trouvait là dans une impasse. Il faudra encore une année de réflexion pour y voir plus clair.

Entre temps, le VI<sup>e</sup> Jamboree international, lequel eut lieu à Moisson (Seine et Oise) en août 1947, constitua un événement phare pour le Scoutisme français tout entier. Dès 1945, on se mobilisa chez les S.d.F. pour que cette manifestation soit une éclatante preuve de vitalité, et le symbole de la continuité. Baptisée *Jamboree de la paix*, largement subventionnée par les pouvoirs publics<sup>133</sup>, organisée dans le cadre du domaine de M. Lebaudy (des Sucres Lebaudy et Sommier), elle attira environ cinquante mille jeunes dont un cinquième de Français. Henri Van Effenterre, Commissaire général du Jamboree, joua un rôle éminent dans l'organisation dont la qualité fut louée par Vincent Auriol, Président

<sup>132</sup> R.P. Rimaud : *Qui accepter*, in *Le Chef*, février 1947 n° 233, p. 11

<sup>133</sup> L'Union des Vaillants et Vaillantes, communiste, publia pour l'occasion la brochure *La duperie du scoutisme*, édition Hier et Aujourd'hui, où elle dénonça le caractère clérical et bourgeois de ce grand rassemblement, pour lequel l'Etat aurait dépensé sur trois ans 149.400.000 FF.

de la République, qui vint en personne saluer les *jeunes de tous les pays*, signes d'espoir et de renouveau.

Pour la France, un tel rassemblement pouvait manifester son retour dans les premiers rangs de la communauté internationale. Pour le Scoutisme Français comme pour les Scouts de France, la présence du général Lafont aux côtés du Président de la République faisant opportunément oublier que la fédération avait été un organisme officiel de Vichy, était un gage de réconciliation nationale.

Cependant, la préparation du Jamboree donna lieu, chez les Scouts de France, à de menus incidents qui furent considérés par les dirigeants de la branche Éclaireurs, particulièrement concernés, comme d'inquiétants révélateurs de l'état d'esprit des garçons.

Dans le numéro de janvier 1947 de *Scout*, Foncine et Joubert, fidèles à leur goût du mystère et de l'aventure, avaient élaboré un petit scénario illustré afin de mieux mobiliser, non sans humour, les patrouilles lancées dans un concours national destiné à sélectionner les meilleures d'entre elles : un des personnages de Foncine, *Grenouille*, Scout de la Troupe « populaire » des Halles, gavroche débrouillard, se lance avec sa « bande » à l'assaut des « secrets » du « Jam », farouchement gardés par l'équipe de Van Effenterre ; ses membres sont réputés « redoutables », ne reculant « devant aucun procédé », et leur apparition sur un terrain est comparée à celle d'Attila !

Les résultats ne se firent pas attendre : des chefs furent enlevés, l'un d'entre eux étant même assommé ; on les soumit à des interrogatoires parfois... « musclés » : un enfant fut plus ou moins pris en otage ; des papiers importants furent subtilisés.

Dans *Scout* du mois d'avril, le P. Rimaud s'inquiéta, sur un ton particulièrement vif, de l'incompétence de certains Scoutmestres et de l'absence « d'esprit scout » des garçons en cause. Or l'événement, si minime soit-il, peut-être rapproché de la recrudescence des « totémisations », dont certaines allaient plus loin que des brimades.

Les totémisations n'avaient aucun statut institutionnel chez les Scouts de France, mais elles faisaient partie des traditions de certaines troupes et remontaient à l'époque où l'indianisme n'avait pas été définitivement supplanté par le modèle chevaleresque. L'usage s'était donc maintenu de conférer au jeune novice un « totem »<sup>134</sup>, surnom plus ou moins pittoresque sensé le caractériser, au cours d'une cérémonie rituelle pendant laquelle on mettait l'impétrant à l'épreuve, lui faisant par exemple avaler des breuvages douteux, etc... C'était une sorte de bizutage, écho juvénile de ce qui se pratiquait couramment dans maintes institutions exclusivement masculines.

La chose ne tira pas à conséquence jusqu'à ce que le bruit que certains sévices corporels avaient été infligés à cette occasion remonta jusqu'au Q.G. En janvier 1946, une sérieuse mise au point fut effectuée dans *Le Chef*, reconnaissant que la totémisation répondait au goût pour le mystère, l'exotisme, les sociétés secrètes et pouvait constituer une preuve de courage et de « virilité »<sup>135</sup>, mais pouvait aussi bien donner lieu à des excès de cruauté voire, comme se fut stigmatisé par un article ultérieur, à des atteintes à la pudeur. Cette mise au point resta lettre morte et les médecins attachés au Jamboree déplorèrent brûlures ou entailles profondes.

<sup>134</sup> De futurs hommes politiques français tels que, chez les E.U.F., Michel Rocard (« Hamster Érudit ») ou, chez les S.d.F. Jacques Chirac (« Bison égocentrique ») furent affublés de totems savoureux ; c'est aussi le cas pour des Scouts comme Henri Grouès dit, par la suite, l'abbé Pierre (« Castor Méditatif »).

<sup>135</sup> Mot fort à la mode à l'époque.

Si les troubles de la guerre et de la Libération pouvaient expliquer en partie un tel état de fait, ils ne les excusaient nullement. L'expression d'une certaine violence des garçons allait de pair avec le manque de maîtrise de certains Scoutmestres. Pierre Goutet, dans sa contribution aux Journées nationales de 1947 revint sur ce fait :

*« Sans doute, il s'agissait de jeu, mais le jeu chez les gens civilisés, ne fait pas disparaître le respect des personnes.*

*« Il est évident que depuis la guerre, une énorme régression s'est produite en ce domaine. De tels actes sont les signes tangibles de la barbarie. La concurrence brutale règne, la violence et l'agressivité restent à fleur de peau.*

*« Les jeunes n'ont plus l'instinct de l'ordre et de la paix parce qu'ils vivent obscurément le désordre établi au cœur du monde dans ses structures elles-mêmes. »<sup>136</sup>*

Lors de ces Journées nationales qui se tinrent à Chamarande à la Toussaint 1947, le faisceau de tous ces symptômes rapportés jusque là dans les revues servit d'assise à l'établissement d'un véritable diagnostic du malaise que connaissaient les Scouts de France. Certes, les effectifs progressaient même sensiblement chez les Louveteaux et les Éclaireurs. Néanmoins, au manque chronique de chefs, s'ajoutait à présent un autre problème : l'hémorragie des garçons au-delà de quinze ans, d'où un faible passage à la Route, ce qui, par contrecoup, aggravait encore la faiblesse de l'encadrement, la Route étant, depuis les années Trente, un vivier de Scoutmestres. *Le Chef* d'avril 1945 avait fait état de plaintes émanant des Scoutmaîtrises : les exigences pour le passage de la Troupe à la Route s'avéraient trop dures et décourageaient maints garçons. Par ailleurs, de vives tensions étaient apparues pendant la guerre entre les deux branches. Pierre Delsuc en convint en décembre de la même année :

*« Notre revue La Route a paru donner toute la pensée du Mouvement. La branche Éclaireurs a quelquefois semblé devenir la branche cadette. L'esprit de la Route a alors tendu à se substituer à 'l'esprit des garçons' et aux disciplines de la loi... Il y a à faire un réajustement délicat qui était ignoré. »<sup>137</sup>*

Or la Route connaît, à la Libération, un certain désarroi. Philippe Laneyrie a bien analysé dans son ouvrage, *Les Scouts de France*, l'hésitation de cette branche prise entre les réquisitions de la « méthode », (extrapolée pour les aînés à partir de la pédagogie des garçons) et l'aspiration à une implication dans la vie sociale. Pendant la guerre, le P. Doncœur avait unilatéralement mis l'accent sur le second trait d'un point de vue surtout pastoral, entendant faire de la Route la branche maîtresse des S.d.F., les deux autres branches devant y préparer en fonction de l'âge.

Indiscutablement, la Route devait jouer un rôle capital au sein du Mouvement. N'était-elle pas l'étape nécessaire, le tremplin qui allait permettre aux qualités suscitées puis épanouies chez les Louveteaux et les Éclaireurs, de se dégager lentement du jeu formateur pour s'orienter vers la Cité ? Plus que l'âge Éclaireurs, en un sens, l'âge de la Route devait être conçu comme un âge transitoire, et cela posait un délicat problème pédagogique : celui du dosage. Comment concilier le système des épreuves balisant l'accomplissement de la formation personnelle, ce qu'il fallait encore de « grand jeu » pour ne pas transformer la transition Troupe-Clan en saut brutal, et l'initiation à la vie de la Cité en un tout

<sup>136</sup> Pierre Goutet : *Rôle du scoutisme dans le monde actuel*, in *Le Chef*, n° 241 hors série, p. 59.

<sup>137</sup> Pierre Delsuc, in *Le Chef*, décembre 1945 n° 221, p. 419.



harmonieux ? Suivant que l'on « forçait » trop sur l'un ou l'autre ingrédient, la Route changeait de sens : dans un cas, elle accentuait son côté pépinière de chefs Éclaireurs, dans l'autre, elle prenait un aspect hégémonique et au nom de l'engagement, ne considérait plus la branche Éclaireurs qu'en tant que vivier pour son recrutement propre.

L'équilibre n'avait jamais été tout à fait atteint. Mais le P. Doncoeur, qui n'avait plus trouvé face à lui qu'une institution affaiblie par l'Occupation, l'avait tout à fait compromis en cherchant à transformer les Routiers en « Super-Cadets » appelés à former l'armature du retour en Chrétienté, hérauts de l'ordre nouveau et héros de la foi.

Or ses prises de position péremptoires avaient jeté le trouble dans les esprits. Son départ de la Route creusait un vide dont il ne fut pas aisé au P. Joly et à Michel Rigal de saisir la nature. Du coup, la Route connut une véritable crise d'identité. Des Chefs de Clan se retirèrent. Il fallut réduire le nombre des unités qui passa d'environ 1100 à 800 pour un effectif d'abord stable, lequel se mit bientôt à fondre rapidement. Ajoutons à cela que la Route n'avait pas toujours bonne presse auprès des Éclaireurs, qu'elle était parfois présentée par des Chefs qui y étaient pourtant passés comme un club de jeunes gens verbeux –ce qui était souvent injuste– et l'on comprendra qu'elle n'ait pas beaucoup attiré.

Mais les raisons de la défection des garçons ne tenaient pas exclusivement au manque d'attrait de la Route. La pédagogie Éclaireurs elle-même était en cause. Cinq rudes années avaient suffi à en souligner les limites, en dépit de l'effort d'adaptation que Pierre Gérin et Jean-Pierre Alouis avaient entrepris non sans succès, puisqu'on avait pu noter un accroissement sensible des effectifs. Cependant, l'effort de formation n'avait pas pu suivre.

Le constat que dressa l'équipe dirigeante en 1947 n'était pas exempt de lucidité. Il n'était pas non plus exempt de confusion. Pierre Goutet, dans sa contribution, se livra à une tentative d'analyse du Mouvement face à son époque, mettant d'ailleurs l'accent sur la branche Éclaireurs. S'il souligna la nécessité d'un ressourcement, s'il insista sur l'obligation pour la branche d'être plus étroitement au contact de son époque, en revanche le tableau qu'il brossait de celle-ci manquait de netteté. Il n'était évidemment pas si facile de saisir la réalité mouvante de 1947.

D'autre part, les orientations que Georges Gauthier retint pour les Éclaireurs cherchaient à l'évidence à aller au plus pressé. L'accent fut mis sur la spiritualité, le sens de la loi devant lesquels la « technique » devait s'effacer un instant :

*« Il y a, remarquait-il, un divorce profond entre technique et loi. Les techniques sont au service de la Loi, de l'Idéal scout qui est de servir. Le service la justifie. C'est en retrouvant le sens de la Promesse et de la loi que nous redonnerons vigueur et force au Mouvement. »<sup>138</sup>*

Par ailleurs, il plaidait, dans le sens indiqué par Pierre Goutet, pour un retour à une véritable coéducation au sein de la Troupe. Son plaidoyer pourtant manquait de cohérence :

*« Le Scoutisme, note-t-il d'abord, est une société de garçons. Le camp c'est rompre avec le milieu habituel, s'en aller libres entre garçons. Il n'y a plus d'aventure, ni formation à la vie si tout est décidé en dehors d'eux. Notre but est de former des*

---

<sup>138</sup> George Gauthier : *Vie du mouvement in Le Chef*, n° 241, hors série, p. 14.

*hommes et non d'avoir des troupes qui marchent bien grâce aux Chefs de Troupe. »<sup>139</sup>*

Pierre Goutet remarquait la même chose :

*« Nous avons manqué de hardiesse pour établir le gouvernement des garçons par les garçons. À cet égard, l'École Nouvelle et certaines Républiques d'enfants sont allées beaucoup plus loin que nous. »<sup>140</sup>*

Pour autant, Georges Gauthier déclare peu après :

*« Faire du Scoutisme veut dire être fidèle à la méthode de B.P., qui a voulu que le Scoutisme offre aux garçons des activités de vie réelle, d'une certaine manière des activités d'hommes. Limiter leurs ambitions, les enfermer dans un monde de garçons, c'est aboutir à l'infantilisme. Les exploits les meilleurs ont prouvé que les garçons étaient capables de grandes choses (technique, esprit scout, initiative, cran, service, etc...), à condition de les orienter et de leur offrir une tâche d'hommes à faire, 'non pas jouer au facteur, mais faire le facteur', disait Michel Menu. »<sup>141</sup>*

D'une certaine manière, on se retrouve là face à une contradiction comparable à celle que connaissait la Route. D'un côté, on remarque qu'il est nécessaire pour les former de faire camper les garçons, de les faire rompre avec leur milieu habituel. De l'autre, on désire mieux les préparer à des tâches d'adultes, mieux les initier au monde tel qu'il est. Peut-on à la fois séparer et mieux insérer ? Gageure. D'un autre côté, on désire redonner toute sa place à la coéducation, à la « démocratie du gosse », faire participer pleinement les Scouts aux prises de décision, mais en même temps, on souhaite les faire pratiquer des activités « d'adulte » ou de pré-adulte, ce qui va renforcer plutôt qu'effacer le rôle du Chef, même si celui-ci change ici de casquette et passe du supérieur « hiérarchique » au formateur. Peut-être n'est-ce pas aussi contradictoire dans les termes que précédemment, mais sur le terrain ? Si la pratique d'une activité d'hommes est jugée nécessaire à la formation, sur quels critères les Scouts vont-ils décider de son adoption ? Comment vont-ils par eux-même, en premier lieu, la mettre en œuvre ? Ne vont-ils pas considérer la « proposition » du Scoutmestre comme une autre manière d'organiser de haut en bas la vie de Troupe, et n'auront-ils pas raison ?

Plus profondément, que signifient, vis à vis des représentations traditionnelles, ces orientations nouvelles, difficilement conciliables ? Ne faut-il pas les prendre comme un tâtonnement qui, pour la branche Éclaireurs en tout cas, va très vite trouver son terme ?

Quoiqu'il en soit, une chose frappe : le malaise, que cristallise en un certain sens l'article d'Emmanuel Mounier, a orienté prioritairement la réflexion sur l'impact méthodologique de ce que le P. Forestier, un an plus tard, qualifiera de « crise du Scoutisme » en forçant le trait ; et secondairement sur son côté institutionnel puisque lors des Journées nationales de 1947, on refondra les statuts, afin de donner aux Commissaires de district, dont la fonction était jusque là principalement administrative, un rôle plus concret de coordination et d'animation des unités locales. Or, chose très surprenante, on note peu de réflexions fondamentales sur les modèles, les orientations stratégiques, la vision de la société réelle et idéale, etc., toutes choses qui composent le système représentationnel traditionnel ; si ce n'est, ici ou là, par des biais. Ne faut-il pas cependant

<sup>139</sup> Ibid. p. 15.

<sup>140</sup> Pierre Goutet : *Rôle...*, op. cit., p. 63.5

<sup>141</sup> George Gauthier : *Vie...*, op. cit., p. 1

rechercher dans l'ébranlement de ce qui constituait l'assise idéologique de l'Ordre scout, les racines d'un malaise suffisamment profond pour se traduire immédiatement dans la vie quotidienne des Troupes ?

### 1.3.3. Troubles représentationnels

Il est difficile de dire quel regard portent les dirigeants S.d.F. sur la France de la Libération. Dans les revues, on s'est fait discret sur le problème politique. Mais il n'y a aucune raison de penser que le retour à un système pluri-partisan ait réjoui le P. Forestier en particulier. Symbole avant et pendant la guerre des « démarcations » du « laïcisme », en bref de la désunion et de la déchristianisation active, la démocratie parlementaire n'avait pas plus de raisons de séduire après 1946 qu'avant, sous les auspices d'une IV<sup>e</sup> République qui, il est vrai, n'avait pas encore fait étalage de ses vices et comptait parmi l'un de ses fondateurs un parti démocrate-chrétien.

Il n'en reste pas moins vrai que l'on réaffirme le refus du militantisme partisan, et que dans le même numéro du *Chef* où Georges Gauthier exprime ainsi sa méfiance, le P. Forestier retrouve des cibles sociales traditionnelles en dénonçant « *la ville, la presse, la radio* » qui sont « *un péril permanent de dissociation personnelle* », la radio en particulier qui « *organise et mécanise le royaume de la discontinuité.* »<sup>142</sup> Parallèlement, le numéro de juin 1947 de la même revue, ayant pour thème l'argent et l'esprit de pauvreté, s'il ne rejette pas explicitement le mode de production capitaliste, n'en stigmatise pas moins le goût du lucre et, tout en appelant à une meilleure prise en compte des besoins et de la situation des plus humbles, réclame, à la manière de l'avant-guerre, une rigoureuse auto-discipline socio-économique et morale de chaque acteur et de chaque groupement professionnel. C'est en fait l'un des traits de l'esprit de pauvreté que de ne pas renier l'argent, mais au contraire d'en faire bon usage, c'est-à-dire de s'en servir à des fins extérieures à soi-même.

Nous avons l'occasion de rencontrer abondamment tous ces thèmes, quoique illustrés différemment au sein de la branche Éclaireurs et chez le P. Forestier. De ce côté-là pas ou peu de changement apparent. Et pourtant, à un retour de flamme du thème de l'engagement, qui avait fleuri sous un autre mot dans les toutes premières années du Mouvement, on sent bien que la sensibilité est plus grande à la réalité du monde et que le P. Doncœur, qui s'est complètement fourvoyé dans ses choix temporels, n'en a, pas moins que les expériences durement vécues dans les camps ou les maquis, laissé des interrogations qui sont abordées avec un sérieux, voire une gravité toute nouvelle : mais elles demeurent en suspens.

Pareillement, le P. Forestier dans *Le Chef* de février 1945 déclara : « *Que Notre-Dame obtienne pour nous d'être les bons artisans de la Cité harmonieuse et du Royaume de Dieu.* »<sup>143</sup> Le thème n'est donc pas abandonné, et l'on observera par la suite son apparente pérennité.

Seulement, il ne faut pas se leurrer : l'expérience vichyste n'a pas été non plus sans effets profonds. Le modèle néo-médiéval s'est en effet complètement discrédité dans l'aventure de la Révolution nationale. Loin de réunir le « corps organique » de la Fille

<sup>142</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, in *Le Chef*, avril 1947 n° 235, p. 7.

<sup>143</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Au seuil d'un monde nouveau*, in *Le Chef*, février 1945 n° 235, p. 26.

aînée de l'Église, la suppression des partis puis des syndicats n'a fait qu'aggraver désordres et clivages. Bien pis : le ralliement d'une grande partie la Hiérarchie au pétainisme, l'entrée en masse de catholiques convaincus dans les instances dirigeantes du régime, la prise à leur compte, par une partie des fidèles militants, de la propagande maréchaliste, loin d'insuffler aux tenants de l'ordre moral d'« ancien régime » une spiritualité conciliatrice, eut l'irréparable tort de montrer aux Français ce que pouvait aussi être l'Église telle que Maurras l'avait toujours rêvée : un simple garant du temporel le plus rétrograde. Or dans le même temps, des prêtres et des fidèles au contact avec les plus modestes des salariés, aux prises avec les pires conditions de travail et de vie, purent mesurer l'effet dévastateur d'une telle situation et parvinrent, en profitant des ambiguïtés de l'époque, à élaborer une réflexion, à mettre en place des structures appelées à y pallier, mais à terme.

Bref, l'illusion qui faisait croire que le passé médiéval de la France pouvait constituer, une fois opérées les transpositions requises, un idéal d'avenir s'effiloça à l'épreuve des faits. Une chose était sûre : ni la suppression des partis, ni le retour aux corporations, ni les recours à une esthétique, à une mystique réactionnaire au sens propre du mot n'étaient de nature à réunir les Français, à revivifier au-delà du choc de la débâcle, une pratique, à rebâtir la Chrétienté.

À tout le moins la Libération et le retour au *statu quo ante*, sauf en ce qui concerne les lois socio-économiques spécifiques, renvoyaient l'édification de la « Cité idéale » aux calendes grecques. Par contrecoup, la référence à la société médiévale, rendue douteuse par l'usage que l'on en avait fait, perdit très vite de son acuité. Tout ce qui s'y était relié prit avec elle « un sérieux coup de vieux », et les premiers grincements se firent entendre en provenance du modèle chevaleresque, brutalement « oxydé ». Dès décembre 1945, Pierre Delsuc, en protestant, constate que « *l'idée de chevalerie (...) a été parfois appelée 'ferblanterie'* »<sup>144</sup>... alors que Jacques Astruc affirme encore : « *Il faut dresser fièrement le type scout authentique, pur, dévoué, chevaleresque, chrétien intégral dans la réalité de son temps, audacieux et absolu.* »<sup>145</sup> quelques pages plus loin.

Si l'on songe à l'imagerie d'Épinal qui put encore entourer certains épisodes de la guerre de 14-18 et masquer aux jeunes générations qui la suivirent l'horreur boueuse et sanglante du quotidien des tranchées, on peut comprendre que l'on soit parvenu (avec l'aide de quelques rhapsodes inspirés dans le genre de Paul Doncoeur et la complicité des souvenirs embellis d'une fraction des Anciens combattants) à faire ressurgir du charnier de Verdun l'ombre des croisés de jadis. Mais la Seconde Guerre mondiale n'eut rien de chevaleresque, c'est le moins que l'on puisse dire, et la prouesse technique, quand ce ne furent pas des atrocités inouïes, creusèrent une sépulture sans doute définitive au courage, à la générosité, à la force, à la pureté du chevalier-croisé. En l'espace de quelques mois, les récits des chevauchées épiques, qui jusqu'alors allumaient les yeux des garçons, déclenchèrent des bâillements de moins en moins polis. Presque du jour au lendemain, la représentation chevaleresque du Scout n'eut plus prise sur les garçons, partagés entre le dégoût que pouvait leur inspirait le spectacle d'une France qui réglait ses comptes après avoir connu une autre manie « délatoire », et une certaine excitation devant les héros de commandos que les films américains commençaient à présenter grâce aux accords Blum-Byrnes.

<sup>144</sup> Pierre Delsuc in *Le Chef*, décembre 1945 n° 221, p. 49

<sup>145</sup> Jacques Astruc, *ibid.* p. 48.

Si les crimes de guerre, les débâcles instructives qui mirent des masses de gens en branle, si V1, V2, radars, avions à réaction et bombe atomique, camps d'extermination et guerre planétaire firent pâlir l'aura du chevalier, du tournoi, de la dame en sa tour et du départ pour la Palestine, le discrédit du régime corporatiste, paternaliste, autoritaire et cléricalisant (qui ne manqua pas une occasion d'évoquer Saint Louis, Bayard, Jeanne d'Arc et les vieux métiers de France) n'y fut pas non plus pour rien.

C'est ici, du reste, que l'on mesure pleinement à quel point tout se tient : l'adoption pour les Scouts de France du véritable mythe<sup>146</sup>, pédagogiquement directeur de l'âge Éclaireurs, du chevalier spécifié par son code, ses aventures, sa spiritualité<sup>147</sup>, manifestait la participation de l'Association au mythe plus ample de la Chrétienté, si l'on considère celle-ci dans sa réalité historique, mais comme rénonciation historiquement datée d'une réalité historique. Le mythe de la Chrétienté comprenant celui de la Chevalerie, il est logique que l'un ne put être affecté sans que l'autre ne le fut. Ce qu'altérèrent les événements, ce ne furent pas les mythes eux-mêmes, mais tous les systèmes représentationnels qui s'étaient développés autour d'eux, notamment celui des Scouts de France. Rendu inopérant, au moins partiellement, par l'obsolescence des mythes fondateurs, le système représentationnel devait être rebâti sur d'autres fondations. L'échec d'une réalisation de la *Civitas Dei Francorumque*, l'impossibilité de faire revivre un corps social organiquement uni, conduisirent du coup à l'abandon de la pensée qui en constituait la dimension théologique, l'âme. Les citations de Thomas d'Aquin se raréfièrent, puis disparurent. Or la chose allait loin, car c'était alors le sens que l'on donnait au monde et à soi-même qui s'étiolait. En cela, l'Association perdit la grille d'interprétation du réel en fonction de laquelle toute son action s'était jusqu'alors déclinée. Il faut comprendre le désir de ressourcement auprès de Baden-Powell, sensible chez Michel Menu par exemple, à la lumière d'une telle révolution souterraine.

Car enfin, quelle avait été jusqu'alors la vocation profonde des Scouts de France ? Former de jeunes soldats du Christ pour reconquérir un pays qui l'abandonnait en reniant pensait-on les traditions qui avaient fait sa gloire. Toute la pédagogie de la branche Scouts-Éclaireurs appliquée jusqu'ici avait découlé d'un tel objectif, et la « méthode » badenpowellienne n'avait été adoptée qu'à condition qu'elle fût peuplée d'images, de symboles et d'une spiritualité qui devaient permettre de l'atteindre. Sonnant le glas d'un espoir de retour en Chrétienté, la Seconde Guerre mondiale sonnait en même temps celui de l'interprétation catholique de la méthode de B.P. autant que de la raison d'être intrinsèque des Scouts de France. L'Ordre scout (sa hiérarchie formelle, son rituel, son esthétique) n'avait plus de sens. Il perdit son âme. Il commença à se décomposer. Pour autant, ses membres, formés en son sein, pouvaient rester attachés à son existence formelle. Ils pouvaient aussi bien ne pas percevoir l'étendue de la nécrose. Ils pouvaient enfin considérer qu'il pourrait survivre en changeant d'apprêts.

<sup>146</sup> Quoique n'étant pas considéré comme un ouvrage de référence aussi prestigieux que l'Encyclopaedia Universalis, le Grand dictionnaire encyclopédique Larousse propose du mythe une définition qui recoupe partiellement la notion de système représentationnel : « *Le mythe, le muthos, opposé dans la poétique d'Aristote au logos, définit initialement toute fable, toute narration, toute action représentée, qui exclut le discours raisonné et dialectique.* » C'est en cela que le système représentationnel peut requérir un mythe, mais tenter de fonder rationnellement cette réquisition. Il n'en demeurera pas moins que le mythe peut entrer dans un système représentationnel cherchant à s'imposer non pas seulement par la force de cohésion, d'élucidation et de conviction de sa propre pensée, mais aussi par l'intuition, l'« *irrationnel* », la puissance de séduction de « *situations d'énonciations et de contenus, l'enchaînement des incidents attachés à la représentation des objets* » qui entrent dans la définition du mythe dont, comme le note Michel Menu, la fonction première peut être de « *trouver une issue ou un sens à une situation et, par voie de conséquence, de donner un sens à la vie* » in *Le mythe de la jeunesse*, thèse présentée devant la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Nice le 20 avril 1970, p. 60.

<sup>147</sup> Mythe qui ne lui appartient pas en propre, je l'ai souligné.

Cette loyauté, d'autant plus forte qu'ils avaient fortement vécu l'exaltation de leur personnalité et d'un ordre du monde légitimés par le service d'une cause transcendante, ne participait pas pour autant d'un aveuglement absolu ou d'un besoin forcené de préserver ce qui avait fait une enfance et une adolescence. La condamnation de Philippe Pétain, si elle condamnait toute une représentation du chef, du commandement, de l'autorité, de l'obéissance et de la liberté, n'atteignait pas automatiquement toute représentation du chef.

Cette dernière, chez les Scouts de France, avait impliqué un ensemble de caractères et de vertus qui la reliait au mythe de la Chrétienté organique par l'entremise de Thomas d'Aquin. Et l'on a dit comment Philippe Pétain, « beau vieillard », « vainqueur de Verdun », l'avait endossée en prononçant les mots qu'il fallait, en accomplissant les gestes de déférence attendus. Du coup, il était devenu celui qui « voyait plus loin », et qui, par le don de sa personne fait au pays, se « sacrifiait » pour mettre en œuvre le programme de « rénovation » tant espéré. Ainsi lui devait-on obéissance. Mais lorsqu'il s'est avéré que la « rénovation » se monnayait par les crimes et le pillage, que son « sacrifice » ne servait qu'à épuiser la France vaincue et ses forces vives par le départ des jeunes en Allemagne, et que son « éminente lucidité » de chef avait conduit à un résultat inverse à celui escompté, portant même des coups à la notion de Patrie, il fallut choisir entre les principes, au nom de la réalité. Pour beaucoup, le moment de la « désobéissance » et de l'apprentissage douloureux de la liberté autonome était venu, au nom de la réalité que vivait chacun, au nom même de la Patrie. Un tel événement bouleversait, chez les Routiers et les Chefs, tout un système de pensée et de comportement. C'est vrai, ils retrouvèrent dans la Résistance un chef, mais les raisons de lui obéir n'étaient pas portées par une structure impérative. Elles étaient librement consenties.

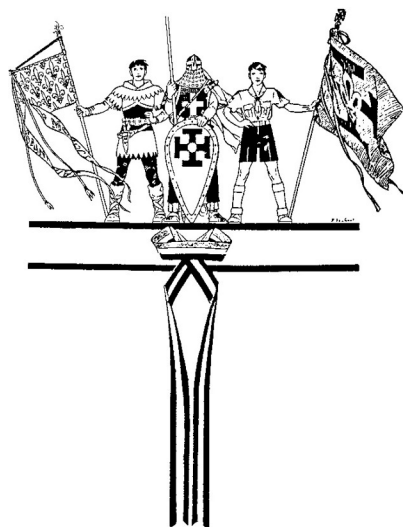
Et si De Gaulle fit abondamment appel au passé de la France, à sa grandeur, il le fit au nom de la République. Quelle qu'en ait été sa conception, il introduisait là une rupture fondamentale avec Vichy.

À la Libération, toute représentation du chef ne fut donc pas rejetée, bien au contraire. On peut même dire que le chef selon Charles De Gaulle conservait maints caractères du chef selon Philippe Pétain. Mais son inscription dans une représentation plus large, celle de la société, était radicalement différente. Désormais, on ne pouvait plus concevoir un chef « de droit divin » ; l'obéissance comme « juste » choix d'adhérer à son interprétation « éclairée » du monde ; la liberté comme liberté de s'intégrer au plan divin tel qu'établit par la seule Hiérarchie ecclésiastique. Les Scouts aînés qui connurent la Résistance, comme l'ensemble de la société française, se trouvaient placés devant une nouvelle conception du chef, dont l'autorité faisaient plus appel à l'adhésion raisonnée (toujours révisable) des subordonnés, qu'à la soumission à un ordre mystique et absolu.

Parallèlement, la représentation de l'élite ne fut pas entièrement remise en cause. La fraternité d'armes des combattants de la Liberté, leurs sacrifices constituaient le ciment d'une élite nouvelle de rebâisseurs.

Tout cela pouvait conforter l'idée que l'Ordre scout ne perdait pas entièrement sa raison d'être et que, sous un aspect nouveau, avec de nouveaux mythes fondateurs et une pédagogie au goût du jour, il pourrait encore travailler à former pour le pays une élite de dirigeants chrétiens. Bref, à condition de rénover, le Scoutisme catholique conservait son actualité.

Or une autre approche était possible : à considérer en profondeur que ce qui avait justifié la création des Scouts de France n'existait plus, on pouvait mettre en chantier non pas une « rénovation » mais une réforme. Réforme de la représentation de la société réelle et de ce que l'on souhaitait, en chrétien, y accomplir ; réforme des relations entre la méthode badenpowellienne et des valeurs, des symboles, des modèles qu'on voulait lui faire véhiculer ; bref, réforme de la stratégie globale et de la tactique éducative. Or tandis que la Route, comme le montre Philippe Laneyrie, s'engagea, avec combien d'hésitations, et lentement, dans cette seconde direction, pour ne pas directement aboutir, la branche Éclaireurs, en la personne de Michel Menu, choisit la première.





## 2. Crépuscule de l'Ordre, crépuscule d'un monde ?

### 2.1. Un laïc maître du jeu

Paradoxe : face aux questions, aux doutes parfois, provoqués par la commotion infligée au corps social tout entier par l'Occupation et la sordide dégénérescence du régime de Vichy, la branche Éclaireurs en la personne de ses dirigeants va vouloir faire se lever une aube nouvelle. Or son dynamisme pédagogique, traduit par un incontestable essor quantitatif, va coïncider avec le crépuscule du système représentationnel qui avait triomphé dans les années vingt. Le phénomène est d'autant plus singulier que, bien loin de le répudier, on cherchait à le rajeunir.

« *Le commencement et la fin de la tradition ont ceci de commun, écrit Hannah Arendt dans *La tradition de l'âge moderne, que les problèmes élémentaires, de la politique ne sont jamais aussi directement révélés dans leur immédiate et simple urgence que lorsqu'ils sont formulés pour la première fois et lorsqu'ils connaissent leur ultime relance.* »<sup>148</sup>*

Cette formule, aisément transposable, éclaire tout particulièrement un tel phénomène.

Déjà, la réactualisation d'une *weltanschauung* médiévale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle marquait l'ultime sursaut de tout un monde qui, en France particulièrement, ne voulait pas mourir. Et c'est vrai que la pays profond entretenait alors, et entretint jusqu'après la Libération, une répugnance certaine envers la modernité sous toutes ses formes, à l'exception de quelques foyers de l'avant-garde aussi intenses qu'isolés. Du reste, ce fut peut-être ce hiatus entre deux univers antipodiques qui poussa les tenants de la conservation à voir dans le retour au passé le *nec plus ultra* du modernisme : *larvatus prodit*.

La naissance et le succès du Scoutisme catholique sont inséparables d'un tel contexte : l'effort des années cinquante aussi, mais cette fois subsistera seul le désir de fidélité. Il arrive un moment où, à force de vouloir restaurer une ruine, il ne reste plus rien du bâtiment originel. Que dire alors du résultat ? Refaire aujourd'hui un Pierrefonds ou un Haut-Koenigsbourg ? Le bâtiment serait contemporain par l'âge, rien de plus. Pastiche du passé, il ne devrait rien à l'architecture de son temps. Seule l'intention de restauration témoignerait, et en effet le résultat pourrait attirer comme attire le château de la Belle au Bois dormant de Disneyworld. Mais on peut être certain que les polémiques seraient vives, les oppositions féroces.

Métaphore n'est pas analyse. Pourtant la tentative dont Michel Menu fut l'artisan, à la tête de la nouvelle équipe dirigeante de la branche Éclaireurs, supporte la comparaison.

Né en 1917, Michel Menu passa une bonne partie de son jeune âge dans le sud-ouest où son père, ingénieur des chemins de fer du P.O. exerça plusieurs responsabilités. Il ne semble pas qu'il y ait là rien de remarquable.

Il est parfois bien hasardeux de vouloir rechercher vers une enfance ou dans une adolescence des influences déterminantes. Pourtant deux rencontres que fit le jeune Michel donnent une perspective à sa vocation Scoute, permettant de comprendre l'originalité d'un

<sup>148</sup> Hannah Arendt : *La crise de la Culture*, Gallimard, col. Idées, 1965, p 29.

personnage qui domine dix années cruciales de l'histoire de la branche Éclaireurs, jettent un éclairage particulièrement vif sur les fondements de la rénovation qu'il va travailler à promouvoir.



La première de ces rencontres est celle de Pierre Gérin, cet artisan « féodal ». Lorsque Michel Menu fait sa promesse en 1931, il a quatorze ans<sup>149</sup>. Il est peu après le patrouillard de Gérin à Châteauroux. Ce dernier est très jeune encore, et l'on ne peut croire que tous les traits qui cinq ans plus tard vont faire de lui ce Maître-Prince d'une Troupe parisienne soient déjà fixés. Pour autant il y a du Gérin chez Menu, même si celui-ci donne moins dans le moyenâgeux, côté échoppe, terroir et chevauchées fantastiques. Une rencontre faite « sur le tard » avec le Scoutisme et avec un personnage aussi attractif que Pierre Gérin, au dire de ceux qui l'ont connu, pouvait-elle ne laisser aucune empreinte ?

Deux ans plus tard, Menu est élève des jésuites à Vannes. Et voici qu'un conférencier prestigieux, jésuite comme il se doit, est annoncé : Paul Doncœur. Seconde rencontre, déterminante, celle-là, Menu est aussitôt séduit par le mysticisme mâle et lyrique du personnage qui l'entraînera à sa suite comme il l'a fait avec tant d'autres. Première retraite

<sup>149</sup> Ce fait explique-t-il à lui seul le moindre intérêt qu'il montra toujours pour les « jeunes Éclaireurs » (12-14 ans), on peut aussi voir à l'origine l'influence du P. Doncœur pour qui les aînés comptaient vraiment ?

sous la tente, premiers contacts plus approfondis : Doncœur oriente la personnalité de Menu adolescent comme le pôle l'aiguille aimantée.

En 1934 Menu-père prend la direction des services techniques du centre ferroviaire de Thouars. Michel, qui l'y a suivi, y découvre une certaine réalité ouvrière, et, tout pétri de l'idéal de chevalerie conquérante, fonde une Troupe populaire, passant une bonne partie de son temps à apprendre à lire à ses garçons<sup>150</sup>. Apostolat social : nous sommes en pleine orthodoxie.

L'expérience, cependant, est de courte durée. L'année suivante, Michel Menu « monte » à Paris pour poursuivre ses études. Il reprend aussitôt contact avec le P. Doncœur et devient l'un de ses Cadets les plus ardents, tandis qu'il fait son droit. Cependant, désirant subvenir à ses besoins, il obtient une charge d'enseignement dans un collège parisien pour l'année scolaire 1936-37, sans lâcher ni les Cadets ni le Scoutisme. Cette expérience lui permet d'appréhender les problèmes d'éducation sous un autre angle. Renforce-t-elle aussi bien son hostilité viscérale à l'encontre d'un certain intellectualisme bavard ?

L'année suivante, service militaire. Comme de nombreux Scouts et la plupart des Cadets, il est pénétré par l'idée qu'il faut prendre, au sein de l'armée, des responsabilités pour témoigner de sa foi ès-qualités. Ayant décidé de suivre les cours de formation de l'École d'artillerie de Poitiers, il y fonde et anime un clan Routier. La guerre le trouve jeune officier de réserve à la croisée de plusieurs voies professionnelles. Comme beaucoup, elle déterminera fortement son avenir.

À cette date Michel Menu est, directement ou non, l'héritier spirituel d'un Scoutisme à la Gérin et d'un catholicisme à la Doncœur. À la croisée de ces deux influences, se trouve le culte de l'exigence et de l'engagement, étayé par l'expérience, et l'adhésion profonde à un certain ordre des choses.

On dit quelle avait été sa guerre. Il est impossible de ne pas faire le lien avec ce qui précède. À la Libération, jeune chevalier de la Légion d'Honneur, il reçoit pour mission du général de Lattre de diriger l'École militaire de Saint-Genis. Pas question pour lui de confiner ses élèves officiers dans le cadre étroit de la formation théorique. Après un mois d'entraînement, il part en campagne avec l'École sous les drapeaux de la première armée. Pour ses élèves : deux mois de « pratique » pour l'obtention (ou non) du grade. Et l'on recommence. Il est enfin démobilisé dans les premiers mois de 1946. Il n'a pas vingt-neuf ans, mais peut se prévaloir d'une expérience hors du commun.

À ce moment, son caractère de « battant », comme on s'est plu à caractériser les meneurs au début des années Quatre-vingts, s'est pleinement affirmé. Il en a en effet le tempérament bouillant, impérieux, le charisme nécessaire, le goût des situations nettes et des décisions tranchées, l'ampleur de vue dont la seule limite paraît être la rapidité d'un jugement peu nuancé et la profondeur de l'enracinement de ces certitudes. Curieusement, cet homme qui se plaît à dénoncer toutes les phraséologies est un bon manieur de mots, on le verra. En outre, cet anti-intellectuel parfois virulent n'hésitera pas à soutenir deux thèses de doctorat (l'une en droit, l'autre en sociologie). Or comme les traits mentionnés plus haut ne s'effaceront pas, force est de demeurer songeur face à cette personnalité d'une grande richesse, foncièrement engagée dans une course à l'excellence. Cette volonté de se dépasser

<sup>150</sup> Entretien du 16 novembre 1985.

toujours força l'admiration de plus d'un. Mais il est notable que dans l'air raréfié des cimes, si l'on embrasse mieux l'ampleur du panorama, on n'en saisit pas toujours les subtiles transitions. Quant à en saisir de là-haut la tectonique...

La remarque n'est pas gratuite, comme nous le verrons plus loin. La mutation de la branche Éclaireurs que Menu initia et qui ne fut pas sans conséquences sur l'ensemble du Mouvement, souleva un certain nombre de questions aiguës que son départ brutal en 1956 laissa sans réponses. Le paradoxe déjà signalé mérite à lui seul une attention particulière. Au-delà de la « crise » de 1956, n'explique-t-il pas, au moins partiellement, la difficile évolution qui s'accéléra au lendemain de son départ et qui devait conduire, par la réforme de 1963-64, au renversement du paradoxe ? À une innovation, cette fois réelle, tant au niveau du système représentationnel que de la pédagogie, allait bientôt correspondre un déclin quantitatif aboutissant à l'étiage de 1978. La société, à l'époque, avait considérablement changé. Aussi le raisonnement simpliste selon lequel Menu avait fait le « bon choix » et les réformateurs le mauvais n'est-il pas tenable (et d'autant moins que depuis 1978, les effectifs se maintiennent alors que l'on demeure fidèle à la « réforme »). Pour autant, on ne peut manquer de s'interroger sur un tel phénomène.

De 1942 à 1944, la couverture de Michel Menu Résistant fut son activité d'Assistant de Jean-Pierre Alouis (C.N.E.)<sup>151</sup>. Si son action principale était clandestine, sa fonction officielle n'était pas purement formelle. Menu participa activement à l'effort de rénovation entreprise par son ancien C.P. (mort six jours avant son entrée en Résistance), et poursuivie par Alouis de manière peut-être plus discrète mais non moins efficace. Au fond, la pédagogie Éclaireurs demeurait celle que Pierre Delsuc avait si bien conceptualisée : son ossature demeurait la loi et les principes fixés par la promesse ; sa « musculature » était toujours l'Aventure fictionnelle enracinée en terre et en passé français ; son âme, son devenir restaient l'espoir d'une Jérusalem terrestre et de la réalisation du plan divin tel que perçu par les prêtres du Mouvement dans la période précédente. Mais à ce corps scout athlétiquement inchangé, on avait taillé un costume neuf ; j'ai évoqué le « style » Gérin. Sans aucun doute préparé à cela par sa propre formation, Michel Menu y communia. Mais n'en restant pas un simple adepte, il en tira la substantifique moelle. Comme pour certains des jeunes hommes d'Uriage, le style –au delà de la forme qu'il peut prendre– fut une préoccupation majeure de Menu. Mais au contraire de ces hommes, elle le fut durablement et le devint pour la branche Éclaireurs au point de pouvoir être incluse dans son système de représentations : du coup, elle renouvela complètement la dialectique de l'être-paraître de l'avant-guerre, qui est celle du fond et de la forme, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir.

Dans ces années de gestation, Michel Menu fit encore une rencontre, elle aussi cruciale pour le Mouvement, celle de Marcel Forestier. Les deux hommes avaient plus d'un point commun : leur dévotion envers le P. Doncoeur ; leur même conception du Scoutisme catholique, encore que Forestier inclût la sienne dans une vision certainement plus ample et plus profonde ; leurs tempéraments assez proches. Le sentiment que l'on éprouve à entendre les témoignages, à lire les textes, est que Menu et Forestier formèrent un véritable tandem : Marcel Forestier citera par exemple Menu avec abondance, jamais Géo Gauthier ou Michel Rigal, pourtant Commissaires généraux. À ce tandem, se joignit le P. Rimaud qui, jusqu'à son départ en décembre 1952, fut l'un des ardents promoteurs de la proposition Raider.

---

<sup>151</sup> Commissaire National Éclaireurs. L'usage du sigle s'étant généralisé au sein du Mouvement, je le reprends à mon compte.

Cette entente est importante car elle fait plus que jamais de la branche Éclaireurs le centre de gravité du Mouvement<sup>152</sup> et marginalise de fait les Commissaires généraux.

Michel Menu a cependant pris ses distances avec le mouvement au moment où il rejoint le maquis. Lorsqu'il le retrouve, dans le courant de 1946, ce dernier est en plein désarroi. Sans attendre son entrée en fonction comme C.N.E. en 1947, il entame aussitôt une série de tournées dans toute la France. Il écoute, il observe, il dresse un constat.

Le résultat de la démarche fut sa contribution à l'Assemblée générale qui se tint à Chamarande les 10 et 11 août 1948. Divisé en trois parties, son discours proposait d'abord un « état des lieux », puis il précisait l'esprit et les principes qui devaient présider à l'adoption réclamée par les faits, enfin il avançait des propositions concrètes.

Se situant rigoureusement dans le droit fil de la réflexion entamée l'année précédente, l'orateur se plaça d'emblée sous le patronage de Baden-Powell. Il entérinait du coup la volonté de retour aux sources, puis en précisant aussitôt ce qu'il entendait par là : le Scoutisme tel que le conçut son inventeur est toujours d'actualité, affirme-t-il. Toute la question est de savoir en quoi. Pour y parvenir, il propose une relecture de sa démarche :

*« Les buts du Scoutisme n'avaient pas l'avantage de l'originalité. Parfaitement classiques, à tendance patriotique et religieuse<sup>153</sup>, ils revêtaient cependant une forme relativement révolutionnaire. L'idéal scout, en opposition avec les mœurs de l'époque, se présentait à contre-courant.<sup>154</sup>*

La grande nouveauté tient donc à la méthode et, pour Michel Menu, à deux de ses traits : 1) Baden-Powell, au lieu d'entretenir une conception négative des « instincts » du garçon, entend au contraire en utiliser les tendances fondamentales ; ce qui va en effet à contre-courant de la pédagogie répressive traditionnelle<sup>155</sup>. 2) Baden-Powell offre à ce garçon des possibilités en élargissant le cadre traditionnel des *public-schools*. En cela, il refuse l'infantilisation. Transposée, même de façon partielle, sur le continent cette optique était bien novatrice sur ce point.

*« Ainsi, conclut Menu, s'est imposé le Scoutisme, comme une révolution dans la présentation des buts, comme une révolution dans la mise en œuvre des moyens, et s'il a connu un succès aussi profond et universel, c'est avant tout parce qu'il a été une 'libération de l'individu', en même temps qu'une lumière nouvelle sur un idéal. »<sup>156</sup>*

---

<sup>152</sup> D'ores et déjà, on peut tirer de ce fait deux conséquences majeures : 1) c'est en partie pour combattre cette force « gravitationnelle » que les dirigeants de la Route durent affirmer plus brutalement l'identité de leur branche jusqu'à revendiquer le « leadership ». 2) Cela peut expliquer que Michel Rigal dut savamment manœuvrer pour asseoir son autorité, tout de souplesse mais non sans détermination, sur le Mouvement.

<sup>153</sup> Cette analyse mérite d'être nuancée. J'ai montré comment, à partir d'une lecture attentive de *Scouting for boys*, le fond du projet de lord Robert est, primitivement, de forger les cadres d'une sorte de « renaissance impériale », si tant est que l'empire britannique ait été réellement décadent au début du siècle. Son loyalisme envers le roi et Dieu n'est qu'une conséquence logique de ce projet. Il n'en constitue pas à proprement parler l'assise, au contraire du scoutisme catholique naissant. Cela dit, Menu a au moins le grand mérite, en rappelant le peu d'originalité du projet scout, de remettre au jour un fait que les couronnes tressées au général britannique avaient un peu escamoté.

Une autre remarque s'impose : en affirmant que ce scoutisme primitif allait à contre-courant des mœurs du temps, Michel Menu se trompe de scoutisme, de pays et d'époque. Ce qui est vrai des Scouts catholiques de la France de 1920 l'est moins des Scouts britanniques de 1910, dans la mesure où l'establishment réserva très vite au jeune mouvement un accueil enthousiaste.

Notons enfin que Menu reconnaît dans la « forme », c'est-à-dire, en bref, la démarche pédagogique, un certain caractère révolutionnaire, et ce à juste titre. Or lui-même, qui entend s'inspirer du général britannique, accorda à la forme une importance considérable. Nous y reviendrons.

<sup>154</sup> Michel Menu : *Recherche d'adaptation* in *Le Chef*, septembre 1948, n°249, p 53.

<sup>155</sup> Il faut entendre par « répressive », « immédiatement répressive ». Il n'y a aucun laxisme chez Baden-Powell, mais une vraie démarche d'éducation à des fins précises.

<sup>156</sup> Michel Menu, *ibid.*, p 54.

Cette « conclusion d'introduction » appelle une remarque. Peut-on en effet parler de *libération de l'individu* dans l'absolu, à propos du Scoutisme primitif en Grande-Bretagne, et partant de tout Scoutisme ? Le fait est que Baden-Powell, je l'ai montré, n'entendait pas agir de façon purement philanthropique en cela que, porteur d'un projet, il désirait mettre en œuvre les moyens à ses yeux les plus efficaces pour y faire adhérer les jeunes britanniques. Du reste les formateurs du Scoutisme catholique ne firent pas autre chose. En clair, ils cherchaient à inculquer de façon nouvelle leurs représentations du monde. Selon l'opinion de chacun, il est possible de discuter du caractère libérateur de ces systèmes représentationnels. Néanmoins, forgés en dehors des garçons, ils représentaient bel et bien une « aliénation » de leur part au sens étymologique du terme<sup>157</sup>, même si c'était « pour leur bien ».

En revanche, historiquement, cette démarche nouvelle qui était celle du Scoutisme put en effet, compte-tenu du contexte éducatif de l'époque (étroitement répressif et infantilisant), être perçue par maints garçons comme libérateur vis à vis d'une tutelle écrasante du monde adulte. L'efficacité de l'apprentissage des systèmes représentationnels en jeu s'en trouva du coup renforcée. Cela dit, il est très significatif que Michel Menu ait insisté sur ce point. Parce qu'il est question de libération de l'individu et que le C.N.E se montrera toujours le partisan farouche d'une formation individuelle du garçon, même si, très subtilement, il se plut à souligner et même à favoriser le fait qu'elle s'exerçait à travers une dimension communautaire. Le risque ici serait de ratiociner. Exemple en a été donné à propos du catholicisme social des années 1900. Ici, la communauté ne sera pas niée, bien au contraire. Mais c'est par elle que, dans l'esprit de Michel Menu, l'individu s'élève, objectif privilégié. Et si la communauté s'en trouve enrichie, c'est, en quelque sorte, par effet induit de la promotion individuelle. Or il est une autre optique, consistant à ne concevoir l'élévation du « niveau » individuel qu'en fonction du grandissement communautaire, objectif privilégié. Dans ce cas, la dimension individuelle n'est pas niée, elle est même favorisée, mais à des fins extérieures à elle-même.

Le débat n'est pas de pure forme. Le Scoutisme catholique l'avait déjà connu, si l'on s'en souvient, à l'occasion de la parution de la thèse de Pierre Bouchet : *Scoutisme et individualité*, dans les années trente. Un jeune prêtre, le P. Rimaud, avait déjà reproché à l'auteur de trop valoriser cette dimension individuelle. Or, quinze ans plus tard, le même P. Rimaud, devenu A.N.E.<sup>158</sup>, se montrera un ardent défenseur de la proposition Raider de Michel Menu. Il est possible que l'homme ait changé, mais aussi la subtile articulation de la dialectique de Menu laissait place à la méprise, comme à l'interprétation, théoriquement comme sur le terrain. Enfin, le P. Rimaud des années trente avait montré quelque embarras à définir une vraie dialectique individu-communauté. Or pour un prêtre nécessairement influencé par une représentation de la Chrétienté comme communauté, l'enrichissement spirituel et humain de celle-ci, ne passait-il pas, d'abord par celui de ses membres ? Enfin, le terme même d'« individualité » ne renvoyait-il pas, à l'époque de l'avant-guerre aux démarcations d'une société civile libérale, républicaine, en un mot radicalisante ?

Quoi qu'il en soit, Michel Menu a choisi de la façon la plus claire ce qu'il entend retenir, dans son « retour aux sources », de l'expérience de lord Robert. Reste à établir le rapport entre celle-ci et la démarche propre au Scoutisme S.d.F.

<sup>157</sup> La question n'est pas ici de savoir si toute éducation est aliénante, ni de discuter du bien et du mal de cette aliénation.

<sup>158</sup> Pour rappel Aumônier national Éclaireurs.

Se souvenant de la naissance de son mouvement en 1920, le C.N.E., avec la remarquable acuité qui le caractérise, pointe immédiatement ce qui fut une évidence pour plusieurs générations (le propos de l'évidence étant souvent de n'être pas, comme telle, explicite)<sup>159</sup>, le projet du Scoutisme catholique était alors un projet de conquête.

Seulement, Michel Menu en restreint singulièrement le champ :

« *Dans l'essor du Mouvement, écrit-il, on aurait tort de négliger ce facteur 'la création d'un 'habitus' proprement scout, et Scout de France en particulier), car maintenant, cette conquête est faite dans les formes où elle se présentait alors. La culotte courte s'est rétrécie au-delà de toute espérance. Les mœurs fraternelles ont franchi les barrières de la mixité. Le camp a connu un tel succès que nous sommes presque jaloux des millions de campeurs que nous avons entraînés.* »<sup>160</sup>

Bref, cette conquête est considéré comme le combat (vainqueur) pour imposer tout ce que cet habitus proprement S.d.F.<sup>161</sup> comporte de formes extérieurs : culotte courte, salut et fraternité, uniforme, camp, loi, etc. La société les a acceptées. Dont acte. Ainsi :

« *Ces formes étant conquises, il semble que l'idéal scout reste maintenant quelque chose de purement spirituel, et qu'il manque parfois de ce visage concret qui attirait les gens capables et généreux. Les progrès d'un engagement intérieurs sont souvent pour beaucoup des étapes extérieures.* »<sup>162</sup>

Ces quelques lignes sont d'une considérable portée pour l'avenir de la branche et celui du mouvement tout entier, en ce qu'elles fondent une dangereuse méprise à plusieurs niveaux.

Méprise tout d'abord que de résumer le projet de conquête des Scouts du P. Sevin et du chanoine Cornette au simple désir d'imposer à la société française un *habitus* scout, fut-il catholique. Le projet, je l'ai montré, était infiniment plus ambitieux et chaque aspect formel, hormis les choix contingents (couleur de l'uniforme par exemple), au lieu de ne renvoyer qu'à lui-même, appartenait, telle une pièce de puzzle, à une **conception d'ensemble**, en un mot, à l'Ordre scout engagé dans la restauration de la « Chrétienté française ».

Méprise ensuite que de donner à croire qu'avec l'adoption du camping et l'institutionnalisation du Scoutisme en France, le projet de conquête avait abouti. Pour les Scouts de France, il avait, disons-le, échoué<sup>163</sup> : la France n'allait pas retourner en Chrétienté. Ne faisant donc pas le lien entre l'ampleur, la profondeur du projet et les manifestations formelles, Michel Menu réduit ainsi le malaise éprouvé par l'association à un seul problème d'obsolescence des « formes ». C'était prendre l'effet de l'échec du projet fondateur (occulté) pour la cause de ce malaise, et le réduire ainsi à une pédagogie qui aurait vieilli, comme si ce qui la sous-tendait n'était pas en cause.

Le C.N.E. parle bien de « *rendre plus lumineux et plus concret notre idéal, dans un monde où l'horizon s'est singulièrement assombri.* »<sup>164</sup> Mais cet Idéal, quel est-il ? La

<sup>159</sup> La genèse et la fonction d'une évidence étant rarement... évidentes.

<sup>160</sup> Michel Menu, *ibid.*, p. 54.

<sup>161</sup> Le C.N.E. attribue un peu vite aux seuls S.d.F. ce qui fut aussi l'œuvre des E.d.F., des E.U. et des E.I.

<sup>162</sup> Michel Menu, *ibid.*

<sup>163</sup> Échec sur ce point, fondamental mais non pas exclusif : car il est incontestable que le scoutisme catholique pouvait se prévaloir aussi bien d'avoir formé des générations de « cadres » dynamiques, pétris du sens des responsabilités (pénétrés du désir de pouvoir ?) et d'une véritable éthique dans ce domaine.

<sup>164</sup> Michel Menu, *ibid.*, p. 55.



survivance souterraine, quasi clandestine ou semi-consciente de l'espoir malgré tout d'un retour en Chrétienté ? Ou le simple désir de faire des jeunes français de « vrais mâles »<sup>165</sup> et de « vrais chrétiens »<sup>166</sup>, des « types » loyaux, durs, fidèles au Christ, bref de véritables athlètes catholiques, *milites Christi* ? Ou alors, et c'est là que la question cruciale se pose : au service de quelle cause se mettent-ils en société ? Auront-ils réellement le choix entre le camp viet-minh et le corps expéditionnaire pour reprendre l'exemple cité dans *Scoutisme et engagement*<sup>167</sup> ? La refonte globale de la pédagogie S.d.F que Michel Menu envisage qui doit, selon lui, déterminer un engagement intérieur, le paraître définissant en quelque sorte l'être<sup>168</sup>, ne repose en fait que sur un idéal constitué de valeurs « éclatées », c'est-à-dire sans liens organiques entre elles.

Le fait est d'autant plus important que la représentation de la société française d'alors est loin d'être incolore ni, pour tout dire, indifférente. Elle est, en vérité, pratiquement apocalyptique. Elle vaut d'être citée in extenso telle qu'elle se présente en 1948 :

« *FAMILLE. Les difficultés actuelles issues de la guerre, crises, progrès, loisirs ont tendance à desserrer les liens familiaux, à élargir le cadre du foyer, et partant à diminuer la force des principes reçus dans cette atmosphère sacrée et privée. Un milieu familial exprime une conception de la vie. (Père Rimaud) Il semble que cet axiome soit sérieusement en danger.*

« *Alcoolisme, Travail de la mère, Séparation, Émancipation, Dépravation, Influence croissante des milieux extérieurs 'plus libres'.*

« *L'excès trop vite atteint dans ce refroidissement de Stimmung familial, crée de véritables déséquilibres.*

« *COLE. L'importance de ce sujet a mérité un article du Père Rimaud*<sup>169</sup>.

« *MOUVEMENTS PARAFAMILIAUX. Leur multiplication a créé une confusion quasi-inextricable avec l'insinuation du politique dans l'éducation et les loisirs.*

« *Les œuvres qui demandent un effort désintéressé, celles qui se réclament d'une obéissance morale (Loi), subissent la concurrence sévère et facile d'organisations d'autant plus accueillantes qu'elles sont plus libres, plus vagues et surtout sans compromission.*

« *De plus, les Mouvements de Jeunesse, approuvés, attachés à la formule de leur victoire, ont quelque peine à se réadapter aux conditions nouvelles.*

« *AMBIANCE SOCIALE ET POLITIQUE.*

« *Pour sentimentales que soient les impressions des jeunes dans ce domaine, elles n'en sont pas moins profondes : L'imprévu, le hasard, le décousu politique, le débrillé des hommes du gouvernement.*

« *L'ébranlement du concept national.*

« *L'interpénétration des peuples (guerre, science) et leur interdépendance. Jadis, on brassait 2 ou 3 pays, puis 2 ou 3 continents. Maintenant, au moindre geste, on brasse le monde d'un seul coup.*

<sup>165</sup> Le terme se rencontre trop souvent sous la plume du C.N.E., qui la reprint encore lors de l'entretien qu'il m'accorda en 1985, pour qu'il ne soit pas significatif. Mais qu'est-ce qu'un *vrai mâle* ? Il y a là un problème de représentation qu'il faudra tenter de résoudre en observant l'idéal du garçon que Menu esquisse en définissant le Raider.

<sup>166</sup> Là encore : qu'est-ce qu'un *vrai chrétien* ? On tentera de même de répondre à cette question.

<sup>167</sup> Michel Menu : *Scoutisme et engagement*, Nouvelles Editions Latines, 1960.

<sup>168</sup> Héritage parfaitement assimilé, et comme tel devenu... une « évidence » de la formation d'avant-guerre.

<sup>169</sup> L'article, annoncé pour le mois suivant, ne fut pas publié.

« *Les grands scandales. Escroquerie et faillite des grands hommes, compromission de certains héros, dont la gloire est ternie par la politique. Conditions de travail. Loisirs. Puissance de l'argent.*

« *Évolution des métiers, carrières, procédés de se procurer de l'argent.*

« *Développement de la misère, de l'instabilité, de la révolte, de l'anarchie.*

« *Plus rien ne vient du haut. Plus de grandeur. Plus de vérité. Plus d'absolu. Scepticisme.*

« *AMBIANCES PSYCHOLOGIQUES*

« *Presse, Radio, Cinéma, Littérature mettent tout à la portée de tous, grossissant des millions de fois les objets, les personnes, les sentiments, les poussant parfois, les rendant presque toujours collectifs.*

« *On n'a plus le temps, ni la possibilité d'une réaction individuelle, rationnelle.*

« *Développement du mimétisme instinctif de l'esprit 'mouton', soit de l'asservissement, mort de l'ambition et de l'Idéal. On repart sur les ersatz intermédiaires (par exemple, on rêvera de parler à la radio avant de rêver à l'idée d'émettre).*

« *Il n'y a plus de secrets, plus de mystères : on s'habitue par ailleurs à constater sans rechercher le comment ou le pourquoi.*

« *Il ne reste plus grand-chose de 'personnel', ni aux peuples, ni aux individus.*

« *La mystique de la force et la toute puissante explication des armes. Ce que nous appelons honnêteté. Ridicule de l'effort. Inutilité de l'initiative.*

« *Relativité des valeurs morales et spirituelles. Comme l'on ne rend compte à personne, on perd l'habitude de comparer le bien et le mal.*

« *Valorisation de ce qui réussit, même si c'est du banditisme. Sans compter ce que les événements récents ont accrédité comme méthodes, hauts faits, moeurs, etc.*

« *AMBIANCE DES OBJETS ET DES CHOSES*

« *Evolution de la technique. Sa simplification. Sa vulgarisation.*

« *Moteurs. Autos. Avions. Parachutes. Armées modernes. Radios. Téléphone. Outils innombrables.*

« *Facilités de s'en servir sans comprendre le principe de fonctionnement. Responsabilités qui en découlent.*

« *Accès des enfants à une multitude de choses modernes qui entrent dans notre vie. On dit que leur curiosité s'éteint. Ne s'appliquent-elles pas à d'autres objets ?*

« *Leurs rêves ne vont-ils pas vers tous ces objets, les plus puissants, les plus rapides, ceux auxquels touchent les hommes?*

« *Leurs héros sont souvent bardés d'outillage..*

« *Accroissement fanatique du bruit, de la vitesse, etc, etc.*

« *Limitons-nous, mais constatons que cela suffit amplement à écraser les faibles. Les moyens s'en accommodent plus ou moins. Les meilleurs en profitent parfois. »<sup>170</sup>*

La trivialité percutante d'une formule résumerait à elle seule les passages majeurs de ce réquisitoire qui n'a rien à envier à ceux de l'avant-guerre : « Tout fout l'camp ! » ; cellule familiale éclatée, minée par les mots traditionnels auxquels s'ajoute la mise à mort de l'autorité patriarcale par le travail des femmes ; école en si fâcheuse posture qu'il vaut mieux, in fine, ne rien en dire ; concurrence déloyale d'organisme où le laxisme le dispute à l'inconsistance ; retour sur le devant de la scène des médiocres « cuisiniers » de la

<sup>170</sup> Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. pp. 55-57.

politique, sur fond de corruption cosmopolite et mercantile ; dissolution enfin de l'individualité sous la pression des médias et des techniques. Pour le C.N.E., mais surtout pour la branche qu'il dirige, pour le Mouvement qui l'a choisi et auquel il s'adresse, la parenthèse de la réconciliation avec la société qu'avait constituée la période vichyste est bel et bien refermée : la France de la IV<sup>e</sup> République ne trouvera pas plus grâce aux yeux du dirigeant de 1948 que la France de la III<sup>e</sup> aux yeux de celui de 1936... Quoique exprimé de façon plus pointilliste et ne s'appuyant plus aussi explicitement sur un projet social-catholique<sup>171</sup>, le rejet est tout aussi viscéral.

Face à un monde qui se défait, le Scoutisme demeure, pour Michel Menu, toujours aussi « inébranlable », reposant sur les cinq colonnes « originelles »<sup>172</sup> : 1) la nature, qui dégage le garçon « *du magma qui l'étreint* », apaisante, formatrice, individualisante ; 2) le service en action, transcendant la dimension égoïste de l'individualité ; 3) le système des Patrouilles, mais considéré plus pour son initiation de l'individu aux prises de responsabilités que pour sa dimension communautaire ; 4) la vie en plein air, l'activité physique, revitalisante dans un monde mécanisé qui dilue le goût de l'effort ; 5) l'esprit chrétien, le sens de Dieu.

Bien entendu, la Promesse et la Loi demeurent le ciment de l'édifice. Ainsi se présente donc sa structure fondamentale. Elle doit être intangible : elle est le Scoutisme dans sa universalité, selon Menu. En revanche elle est susceptible d'être diversement habillée, pour mieux correspondre à l'époque, pour mieux attirer le garçon. Une fois encore, il faut un hameçon au goût du poisson.

Cette relecture du « Scoutisme fondamental » amène une remarque. Non content, je l'ai rappelé, de mettre lourdement l'accent sur la dimension individualisante de la méthode, non content donc de trancher un vieux débat, le C.N.E. prend aussi ses distances avec l'esprit qui avait présidé au syncrétisme entre le catholicisme et la méthode britannique. Chez les précurseurs comme le P. d'Andréis, chez le chanoine Cornette aussi bien que le P. Sevin, pour le général de Salins comme pour les chefs vétérans, le Scoutisme a un but et un seul, dit, redit, voire claironné à l'envie à l'adresse de la République laïque : former des chevaliers de l'action catholique (au sens large). Que le jeu ait pris une part de plus en plus grande à cette formation ne retirait rien à l'affaire. En fin de compte, d'une façon beaucoup plus explicite qu'en Grande-Bretagne et parce que ses promoteurs catholiques se trouvaient sur une ligne défensive qui exigeait une contre-offensive, la méthode était assujettie à un Projet social-religieux. Plus une trace de ce projet chez Menu dans ce rapport. Non seulement, je l'ai montré, toute l'attention se concentre sur la dimension formelle de la pédagogie, mais encore, au-delà du silence qui s'est fait sur cette finalité des origines, c'est une nouvelle orientation qui s'esquisse où le garçon n'est plus visé comme moyen d'une reconquête à venir, mais comme fin. Dans la démarche intellectuelle du C.N.E., de la manière dont elle s'exprime et dont elle sera mise en œuvre, tout est comme si l'athlète catholique à venir était l'aboutissement de l'œuvre d'éducation.

À y regarder, même de plus près, le réquisitoire dressé contre le régime, bientôt le « système », s'il ressemble en apparence à s'y méprendre à ceux de l'avant-guerre, s'en différencie en fait sur un point peu saillant mais décisif. Avant-guerre, en effet, que menacent l'alcoolisme, l'égoïsme, et la « veulerie », la « cuisine politicienne » ? La

<sup>171</sup> Encore que jusqu'au bout, le P. Forestier en restera le garant de plus en plus isolé.

<sup>172</sup> Considérées du moins comme telles.

cohésion de l'organisme social, la vitalité de la « race ». Pas chez Menu. Du moins pas prioritairement. Que l'on relise attentivement son constat : l'effet dissolvant de la société de consommation car c'est déjà de cela qu'il s'agit, mine l'individu d'abord. Et c'est contre cela qu'il faut réagir. Du reste, la chose est dite, sans ambiguïté :

*« D'autres (causes de difficultés du Mouvement) étaient imputables au genre de garçon que nous recevions dans nos unités. Non que la nature profonde de l'adolescent se fût altérée, mais ses goûts et ses besoins, développés dans l'ambiance du monde, dit moderne, s'étaient déplacés, cependant que les conditions artificielles de l'existence tendaient de plus en plus à noyer ce que nous cherchions avant tout à faire émerger, la personnalité. Ces deux séries de causes engendraient simultanément une pléiade de dérivées que nous avons baptisées : manque d'imagination des éducateurs, défaut d'initiation, paresse des garçons, etc. »<sup>173</sup>*

C'est dans cette optique générale qu'est donc envisagée la recherche d'adaptation. Gérin en avait eu l'intuition. Alouis avait été plus loin, entreprenant une réflexion qui fut poursuivie par l'Équipe nationale après son décès. Menu, qui s'en fait l'héritier original, va, en conséquence, préconiser une expérience de renouveau dont : *« le but consiste à redonner au Scoutisme un intérêt global et intrinsèque, à recréer un courant d'enthousiasme pour les activités afin d'entraîner en même temps et le goût de l'action et l'Idéal. »<sup>174</sup>*

En un mot : répondre aux aspirations que l'on prête aux garçons de 1948 : *« Besoin d'évasion, instinct combatif, appétit de jeu, envie de s'affirmer et de s'opposer, amour de l'Aventure et de l'inédit, etc. »<sup>175</sup>*

De ce souci d'être plus proche des attentes de la jeunesse, l'«esprit de chevalerie» à promouvoir n'est pas exclu. Mais là encore il change de sens. La référence à l'institution médiévale est tout à fait abandonnée. En outre, la définition que Menu en donne creuse, plus profondément encore, un sillon déjà largement ouvert :

*« Il ne s'agit nullement de ramener nos exigences sur des positions plus confortables, au prix de leur intégrité, mais de trouver les moyens de rendre un Idéal possible, et il sera possible dans la mesure où nous saurons lui fournir des occasions de s'épanouir, en même temps que nous saurons attirer le garçon à des techniques qui demandent une application.*

*« Nous devons faire cheminer ensemble 'l'éveil spirituel' et l'action qui stimule cet éveil.*

*« -Pour lutter contre le nihilisme de la pensée, le Scoutisme doit trouver quelque chose à faire.*

*« -Pour lutter contre l'anarchie morale, le Scoutisme a besoin d'activités séduisantes, éducatrices de disciples et de valeur personnelle;*

*« -Pour réagir contre les effets néfastes de l'éducation actuelle, les loisirs faciles, il faut rendre attrayante l'ambiance où se développera le caractère. »<sup>176</sup>*

On sera frappé, outre l'effet redondant des exhortations à la « séduction » et des imprécations contre les maux modernes, par le caractère non spécifique du contenu d'une

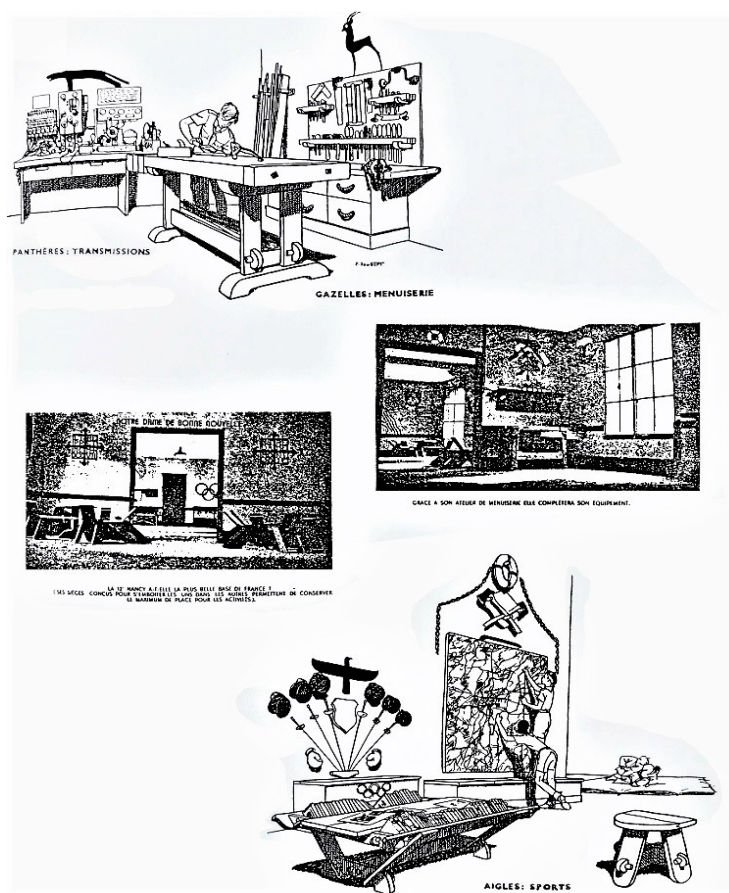
<sup>173</sup> Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 59.

<sup>174</sup> Ibid., p. 60.

<sup>175</sup> Ibid., p. 61.

<sup>176</sup> Ibid., p. 62.

telle définition de l'esprit de chevalerie. Sans doute s'agit-il encore de former des hommes de caractères et de spiritualité, mais comme l'objectif supérieur est fantomatique ! « *Le Scoutisme*, déclare Menu, *doit trouver quelque chose à faire* » pour lutter contre l'existentialisme vulgarisé qui est ici indirectement visé. Comme s'il fallait combler un néant pour trouver un être... Et puis... dans ce devoir qui soudain incombe au Scoutisme de se montrer actif, presque compulsivement activiste, où est la vocation intime du Scoutisme catholique d'antan ? À quoi renvoie précisément cet idéalisme auquel le C.N.E. se réfère de façon incantatoire ? Toute l'ambition du Mouvement se résume-t-elle à faire de « bons » chrétiens, et « bons » parce qu'idéalistes dans un monde peu à peu gagné au matérialisme ? Décidément, dans ce domaine, au moins, la réflexion de Michel Menu est aussi circulaire que courte, lorsque l'on songe à l'ampleur de celle de l'avant-guerre ! Du coup, l'analyse d'Emmanuel Mounier, qui reprochait précisément au Scoutisme catholique des années trente de n'avoir produit que de solides et sympathiques gaillards un peu enfermés dans une religiosité aussi romantique que rituelle se trouve, à posteriori, justifiée... On pourrait, à la décharge du C.N.E. rappeler l'évolution, selon laquelle, plus que dans les années précédentes, une répartition plus stricte des tâches entre aumôniers et commissaires laïcs s'est opérée. Pour autant, l'exposé de Menu a des prétentions à la réflexion globale. On est cependant loin du compte, et le martellement d'arguments sans densité ne suffit pas, à lui seul, à combler un vide visiblement redouté.



Dès lors, pourtant, que l'on en arrive à des propositions plus concrètes, la pensée prend davantage de consistance. Quelles sont donc ces « activités attrayantes » qui vont permettre au Mouvement de dépasser son malaise ?

Tout d'abord, des activités liées aux grands services publics : pompiers auxiliaires, secourisme Croix-Rouge, sauvetage, service volontaire en cas de catastrophe naturelle, aide aux Eaux et Forêts, portage de télégramme. Actions précises et entraînement à l'action : rien de nouveau. Des Scouts moissonneurs aux Scouts ambulanciers filmés par les actualités cinématographiques (notamment après les bombardements de Lyon), le Mouvement et le Scoutisme français dans son ensemble ont su encourager de semblables initiatives. Là cependant, elles sont officialisées et deviennent l'un des vecteurs privilégiés de la pédagogie. D'audacieux programmes de Troupe, étalés sur plusieurs années, impliquant exercices d'alerte, jeux et même les épreuves de classe renouvelées et sont donc induites.

Dans le même temps, le C.N.E. propose de recourir à ce qu'il nomme des « *techniques nouvelles* » pour rajeunir le *Scouting* traditionnel. Souvent vulgarisées, sinon popularisées, à cause de la guerre, elles englobent la conduite auto-moto, le pilotage, la navigation, mais aussi la transmission-liaison, la diffusion de l'information, la photographie, etc.



Liée à la révolution des loisirs due aux mesures prises par le Front populaire, la pratique du sport a commencé à se répandre dans le grand public. De ce fait, l'hébertisme, qui avait lui aussi été révolutionnaire en son temps, et que le mouvement avait adopté avec enthousiasme, a pris un certain « coup de vieux ». Menu en tient compte et projette de



rajeunir la pratique sportive du Scoutisme par l'initiation au ski, au judo (déjà testé), à la natation, sports qui, pour n'être plus confidentiels, sont loin d'être encore ouverts à tous. Autre domaine (combien vaste) dont Menu envisage l'exploration : la connaissance des milieux de vie, à commencer par les milieux industriels et sociologiques, les pays étrangers. Ainsi le C.N.E. ouvre-t-il pour sa branche un large éventail que la Route avait déjà ouvert, jouant un rôle pionnier. Quant aux « activités de la nature », elles ne sont pas négligées pour autant, mais remises en perspective.



**SCOUT** 5 NOVEMBRE  
1 9 5 3

Il est important de s'arrêter un instant sur cet inventaire que Michel Menu dresse à l'occasion de ces journées de réflexion de 1948. Il manifeste un tournant dans la vie du Mouvement, parce qu'il consacre une pédagogie déjà mise en œuvre à la Route, dans la mesure où elle est introduite au sein de la branche pivot des Éclaireurs. Bien plus, cette innovation de fond, par delà tous les aléas ultérieurs, sera durable. Aujourd'hui encore, elle demeure au fondement du Scoutisme des Scouts de France.

Mais, à sa manière, elle participe à l'abandon de l'ancien projet éducatif. Elle souligne aussi les contradictions de la pensée du C.N.E., et les deux remarques sont liées. L'adoption de toutes ces activités dites alors « modernes » attestent en effet d'un souci de l'évolution du monde tel qu'il est, quelles que soient les « réserves » émises à son égard. Là où on



exaltait l'aventure chevaleresque que Delsuc avait (peut-être indirectement) contribué à promouvoir en mettant en relief l'importance du jeu fictionnel, en faisant appel à l'imagination de chefs qui n'eurent qu'à puiser dans le système représentationnel pour bâtir de grands jeux à thèmes médiévaux ; là où un Pierre Gérin ne parlait que d'artisanat traditionnel et concevait avec l'aide de Joubert un style tout de noble rusticité : là où l'on exprimait au fond la nostalgie d'un monde mourant où la haute qualité d'un travail d'élite allait de pair avec l'aristocratie des valeurs ; on envisage à présent la pratique de techniques n'ayant plus rien à voir avec une mystique foncière. Et c'est là le paradoxe : car, au moment même où le C.N.E. lance ses anathèmes contre une société entrant dans l'ère de la production et de la consommation de masse, il n'hésite pas à retenir des éléments qui la fondent. Singulier mélange, encore insuffisamment décanté de fascination et de répugnance, sans doute partagé par maints français à l'aube des fameuses Trente glorieuses.

Cela dit, le renouveau ne s'arrêtait pas, dans l'esprit de Menu, à l'adoption de techniques pédagogiques. La réforme était ambitieuse, même si le constat sur lequel on la faisait demeurait incertain. Dès l'été 1948, elle a un nom : Raiders-Scouts<sup>177</sup>. Menu y consacra la troisième partie de sa contribution, qu'il ouvrit par un exorde où pour la première fois aussi nette, perçait le style qu'il allait imposer :

*« La vague de désespoir qui déferle sur l'humanité n'atteint pas tous les hommes jusqu'à les terrasser alors dans le scepticisme et les renoncements. Une petite phalange, malheureusement encore frêle, reste inébranlable, rayonnante de Foi, d'Espérance et de Charité, elles préparent les 'lendemains qui chantent' dans l'Église, ça bouge dans le monde.*

*« Les premiers Scouts ont fait passer sur le monde une santé physique, à nous d'y faire passer un souffle de vie spirituelle<sup>178</sup>. Nous ne devons pas attendre la Renaissance qui se prépare, nous devons la précéder, en être les pionniers.*

*« Ceux que la dégression actuelle révolte, ceux qui par l'action d'un petit nombre, et ceux-là seulement, sont invités à former cette élite qui éclairera les faibles. Même ceux-là ne seront invités que lorsque leur désir sera si ardent que rien ne comptera plus pour eux que la 'Soif de justice' et le règne de Dieu. »<sup>179</sup>*

Monde désespéré, sans foi ni loi, où les « faibles » paraissent écrasés par le jeu d'un pandémonium ; monde sauvé par une phalange de l'Idéal, une élite de Forts et de Purs<sup>180</sup>.. Voilà un programme valant pour complexe de représentations, et que n'aurait pu renier un Drieu La Rochelle.. On ne peut s'étonner que l'on ait parlé à propos de Menu de nietzschéisme paulinien..

Mais, du coup, ce passage contredit brusquement ce que j'avais plus haut : rupture avec l'avant-guerre, abandon du projet initial.. Ici, il paraît ne rien en être. Et la chose semble se confirmer plus loin :

---

<sup>177</sup> Temporaire, le terme devait rester par la suite.

<sup>178</sup> Une telle affirmation avait de quoi faire se retourner dans sa tombe le chanoine Cornette et accabler le P. Sevin qui avaient tant lutté, avec succès, au demeurant, pour faire du scoutisme catholique autre chose qu'une société gymnique.

<sup>179</sup> Miche Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 67.

<sup>180</sup> *Les Forts et les Purs* est le titre d'un roman de Jean-Louis Foncine (Signe de Piste) exaltant l'expérience Raider sur lequel j'aurai l'occasion de revenir abondamment.

« Véritables chevaliers, apôtres de Dieu, défenseurs de la Justice, enrôlés au service de la communauté, les Raiders veulent apporter de la joie dans le monde.<sup>181</sup>

« Suscités comme une réaction contre les mœurs contemporaines, l'absence de Dieu dans le monde, la pourriture mortelle des journaux et des films, l'égoïsme, la haine<sup>182</sup>, les Raiders ajoutent aussi 'l'esprit de corps à l'idéal personnel'. »<sup>183</sup>

Rien n'est donc changé, au fond ? Force serait d'admettre que l'analyse précédente est erronée ?

Que l'on y regarde de plus près. Le fond de l'argument de Michel Menu peut se résumer ainsi : le vieux modèle de chevalerie néo-médiévale et toutes les activités qui le sont, de près ou de loin, agrégées sont obsolètes. Rajeunissons donc en troquant l'armure morale et fictionnelle contre les nouveaux moyens de défense et d'attaque, sans attenter à une logique profonde, qui demeure valide : le constat, par exemple, que l'on dressait avant-guerre de l'état de la société d'alors vaut pour aujourd'hui. Somme toute, sur ces bases et en caricaturant, Michel menu serait assez proche de l'esprit de la Révolution nationale de Philippe Pétain ; d'un Pétain plus jeune, d'un Pétain qui n'aurait pas été l'otage d'un occupant qu'en bon nationaliste et en bon catholique il fallait combattre ; d'un Pétain qui aurait eu quelque chose d'un De Gaulle. Scout de Pierre Gérin, Menu est en cela l'ancien Cadet du P. Donœur. La « phalange héroïque » dont il rêve, les Chefs des années Trente en ont rêvé aussi..

Comme eux, Michel Menu est un laïc, mais dans un monde nouveau où l'emprise de l'autorité spirituelle et morale du clergé commence à se desserrer. Formé à l'école de l'être dans l'apparaître, il s'est laissé prendre, comme tant d'autres, au jeu des formes. Pour lui, la subtile articulation entre une représentation théorique universelle, puissamment inspirée par le Docteur angélique, et une méthode éducative ne reposant pas sur la formation du séminaire, sur l'intime compréhension d'une société perçue au travers d'une grille d'interprétation religieuse, n'a aucune profondeur, et ne se manifeste plus que par des préceptes coupés de leurs racines. La défense et l'illustration des trois vertus théologiques, la recherche de la joie, la christianisation même d'une époque minée par l'existentialisme vulgaire, en bref, l'Idéal, s'intègrent peu dans une conception compréhensive des choses. En cela, Michel Menu, et sans doute n'est-il pas le seul, est un héritier, loyal certes, mais résumé à sa loyauté, insoucieux des raisons profondes qui motivèrent ses prédécesseurs, de vrais bâtisseurs, eux. Ici, la métaphore déjà rencontrée rebondit : Viollet-le-Duc, pourtant fin connaisseur des mutations architecturales de son temps, trahit autant le Moyen-Age qu'il contribua à en préserver les vestiges. D'ailleurs, toute œuvre de restauration n'est-elle pas par nature appelée à trahir, là où, inéluctablement, l'histoire est passée ?

Bref, Menu est un laïc qui sait ce dont il parle lorsqu'il évoque les mutations formelles de la pédagogie : n'a-t-il pas, depuis sa démobilisation, expérimenté avec sa Troupe de Saint-Cloud, les nouvelles activités qu'il évoque ? Il ne s'est même pas contenté d'écouter, d'observer avec attention et par toute la France. Homme de terrain, c'est un pragmatique. Mais il manque de la culture ecclésiale qui lui permettrait de comprendre totalement l'édifice qu'il veut rénover. Il ne perçoit pas (et ici, une fois encore, peu importe qu'on le déplore ou non) que pratiques et structures essentielles sont liées..

---

<sup>181</sup> Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 69.

<sup>182</sup> Ibid.

<sup>183</sup> Ibid., p. 63.

Voilà bien du bruit pour peu de choses, dira-t-on. Alors qu'on s'y regarde à deux fois : jamais en effet depuis la fondation du Mouvement, un laïc n'a été seul en charge d'une transformation de cette envergure. Signe des temps ? Sans aucun doute : le fait témoigne de l'effacement (relatif) du clergé de l'après-guerre, au sein des Mouvements de jeunes catholiques. Pour autant, Menu aurait-il pu mener à bien son entreprise sans l'aval de l'Aumônier général et de l'Aumônier de branche ? Non, bien sûr ; j'ai d'ailleurs montré l'étroite équipe que formaient Menu, Forestier et Rimaud. C'est donc que l'entreprise n'était pas si dangereuse que je dis ? Voire...

Les P.P. Forestier et Rimaud, mais Marcel Forestier surtout, semblent avoir été particulièrement préoccupés, gardiens du Temple, d'en préserver l'essentiel dans un monde volatile. Ainsi préoccupés, pouvaient-ils eux aussi se rendre compte que derrière l'instauration d'une « chevalerie » type commando 1950, c'était, précisément, les structures essentielles qui, sapées dans les faits, étaient définitivement atteintes en dépit des intentions ? Il est clair que non, j'aurais l'occasion d'y revenir. Il est aussi possible qu'ils aient pensé que le plein exercice de leur magistère ecclésiastique suffirait à maintenir les Raiders-Scouts dans le plan d'une Chrétienté idéale à reconstruire, idéal du reste bien fissuré au sein de l'Église « de base » en ces années de l'après-guerre. Or il n'en fût rien. Jusqu'au bout, le P. Forestier, le P. Rimaud et Menu lui-même bataillèrent comme on ne l'avait jamais fait auparavant pour faire comprendre que le catholicisme vivant, traduit par « l'esprit scout », était au cœur de la proposition Raider. Le fait est clair : la chose n'était pas évidente pour les garçons. Lorsqu'on intériorise un modèle chevaleresque, un jour ou l'autre, on rencontre l'adoubement, l'Église, la croisade. Le même chevaleresque porte en lui-même l'Église, ses principes et sa culture. Lorsqu'on intériorise un modèle para-commando, si l'on rencontre le courage et l'esprit de corps, on rencontre aussi l'ennemi à abattre, quand ce n'est pas, sous le couvert de l'extinction des feux, les rituels « virils » : alcool, tabac, et.. évocations des soirs de « bordée ». Honni soit qui mal y pense, mais...

Il ne s'agit pas de faire un procès à Michel Menu, bien entendu, de lui « reprocher » d'avoir mis à mort, avec tout un système de représentations, un projet qui, de par sa nature archaïsante, devait inmanquablement entrer, dès 1920, en conflit avec un présent qui fonctionnait sur d'autres principes de base que la Chrétienté médiévale. Il ne saurait pas plus question de lui faire grief d'un aveuglement quelconque, même lorsqu'il assène ses certitudes face aux jeunes qu'il entend former grâce à elles. Ce serait aussi vain que déplacé : on en reste au constat. Ce dont il s'agit, c'est de tenter de faire la part de l'ancien et du nouveau dans cette pensée éminemment transitoire. Car, pour le Mouvement, on se trouve ici sur une ligne de failles souterraines qui parcourt aussi le socle de la société française dont il est solidaire, dans son lieu..

C'est d'autant plus important que les Raiders-Scouts ne proposeront pas seulement une rénovation des activités. Je viens de parler de commando : ce n'est pas un hasard. En 1920, les deux sources d'inspiration du P. Sevin et de Cornette sont, dans l'ordre, l'Église d'avant le Siècle des Lumières et l'armée de la « basane » et du monocle, les deux colonnes de la France de l'Ancien Régime ou, mieux encore, de la France prénationale de saint Louis où *oratores* et *bellatores* veillent encore paternellement sur les *laboratores* (et subsidiairement en vivent). En 1948, les sources d'inspiration de Menu pourraient être l'Église de Donceœur et l'armée issue de la Résistance...

Comme Paul Doncœur qui a connu la pleine réalisation de son être dans l'exaltation héroïque et sacrificielle de son courage face au feu, Menu qui a vécu la lutte clandestine, les maquis et les champs de bataille dans les années vingt de son âge n'a-t-il pas été en proie à une telle exaltation de soi (en grandissement, certes) qu'il en conserva une vraie mystique de vie ? N'est-ce pas celle-là qui va phagocyter le vieux système représentationnel lorsque le jeune et glorieux soldat prendre en charge, après les jeunes cadres militaires, les jeunes adolescents des Scouts de France ?

Qu'est-ce, concrètement, que les Raiders ? Dans le cadre de la branche Éclaireurs, c'est une substitution de fait à la première classe<sup>184</sup> et à la dignité d'Écuyer, comme l'indique Menu lui-même :

« *Jadis, une bonne Troupe engendrait normalement des premières classes ou des Écuyers, elle produira désormais des Raiders. Ce mot n'est pas un titre, mais une fonction, on confie à des volontaires des services civiques réels ; notre programme doit les porter à la hauteur de nouvelles responsabilités.* »<sup>185</sup>

Comme on n'accédait généralement à la première classe qu'autour de quatorze-quinze ans, les Raiders sont ouverts aux « grands » Éclaireurs. Le but poursuivi est donc de « *retenir le garçon plus âgé, selon B.-P., au moment où son déséquilibre physiologique risque de compromettre dangereusement son intégrité morale et spirituelle, éviter qu'il ne perde le sens de Dieu, qu'il ne s'enferme pas dans l'égoïsme, ou ne regagne pas le troupeau des 'sans-idées'.* »<sup>186</sup>. Ils constituent par conséquent une réponse directe à l'hémorragie des jeunes adolescents, constatée l'année précédente, dans laquelle on avait vu le signe d'une infantilisation du Mouvement..

Mais le propos des Raiders est aussi de « *donner une forme palpable à l'effort que nous (...) demandons.* »<sup>187</sup> Plus précisément, le « corps » des Raiders va être caractérisé par un programme d'épreuves, et pour y accéder, et pour y demeurer..

Il est intéressant de noter ici que si la référence des Pionniers de 1920 est *Scouting for boys*, celle de Menu, chez B.-P., c'est *Guide du Chef Éclaireur*, paru plus tard, et qui manifeste, comme l'a souligné Philippe Laneyrie dans son ouvrage, une évolution de la pensée du *Chief Scout of the World* : dégageant progressif de l'idéologie impériale britannique, sous l'influence de l'extension mondiale du Mouvement ainsi que meilleure prise en compte de la dimension sociale, et de la dimension psychologique du pré-adolescent, en sont les caractères dominants. S'inspirant donc directement de cette évolution, Menu, également fidèle à sa propre analyse, bâtit le programme Raider autour de cinq axes : 1) « *woodcrafts* », c'est-à-dire connaissance de la Nature, qui demeure fondamentale ; 2) « *missionnaire* », qui répond parfaitement aux aspirations du Scoutisme catholique d'avant-guerre et reste attaché, au moins formellement, à la vocation d'être les « *chevaliers de l'Action catholique* » ; 3) « *sportif* » –sans surprise– ; 4) « *conducteur* », « *mécanicien* », initiation, donc, aux techniques modernes de

<sup>184</sup> Pour mémoire, rappelons que le garçon était Novice avant sa Promesse Éclaireur, puis Aspirant. Il préparait alors ses épreuves de seconde classe et, après les avoir passées, ses épreuves de première classe. Enfin, il pouvait se préparer aux épreuves lui permettant d'accéder à la dignité de Chevalier de France (pendant la guerre, cette distinction fut réservée aux Routiers et remplacée par celle d'Écuyer). En outre, chaque garçon pouvait aspirer à l'obtention de badges de spécialité, et indépendamment, devenir Chef de Patrouille. Il était pris dans un réseau serré de hiérarchies multiples.

<sup>185</sup> Michel Menu : *Recherche d'adaptation...*, op. cit. p. 69.

<sup>186</sup> Ibid., p. 68.

<sup>187</sup> Ibid.

production, d'échange, d'entreprise ; 5) « *services volontaires* », implication dans les services civils déjà évoqués...

Les Raiders ainsi obtenus se distingueront des simples Éclaireurs. Et c'est là que l'essentiel se dévoile : les garçons seront enrôlés au cours d'une cérémonie spécifique ; ils porteront un insigne particulier, croix Scoute inscrite dans une bouée de sauvetage par deux ailes stylisées, et un béret noir aux deux rubans noirs, « genre commando ». Dans cette contribution de 1948, la description tient quelques lignes. C'est peu en comparaison des analyses qui précèdent. Or, avec discrétion, Menu jette les bases de *l'aggiornamento* décisif du système représentationnel...

Certes, la « proposition Raider » ne sera pas obligatoire, et jusqu'à la création des Pionniers, chaque Troupe conservant la latitude d'y adhérer ou non. Et c'est vrai : « *C'est avec prudence et circonspection, mais avec confiance que nous introduisons les Raiders pour aider l'adolescent à dominer les tentations actuelles, en lui substituant quelque chose d'également attrayant dont les effets sont bons.* »<sup>188</sup>

Mais qui pourrait vraiment croire que la branche Éclaireurs, scindée de facto en deux quoiqu'on s'en défendit, n'allait pas subir l'influence d'une proposition aussi ample ? Bien des troupes, bien des chefs vont réagir, viscéralement hostiles à ses principaux aspects. En cela, ne seront-ils pas influencés, eux aussi ? Quel Scoutisme pour eux ? Une « resucée » affadie d'un Scoutisme d'avant-guerre qui aurait perdu son âge ? Grave, le silence, peu à peu, se fait dans *Scout* et dans *Le Chef* à leur sujet.

À Dieu vat ! concluait Michel Menu en août 1948. Six mois plus tard, *Scout* rendait la proposition publique et appelait à l'aventure...



---

<sup>188</sup> Ibid., p. 70.

## 2.2. Les deux « testaments » du P. Forestier

Dans les années qui suivent la naissance des Raiders au sein de la branche Éclaireur, jamais le Mouvement n'aura paru aussi dynamique et sûr de lui. Chez les Louveteaux, la méthode, bien rôdée, s'applique sans à-coups notables et cette branche « sans histoire »<sup>189</sup> poursuit son chemin, assise sur un recrutement en croissance régulière, en dehors des soubresauts des branches aînées. De son côté, la Route, quoique ses effectifs connaissent un déclin relatif (en fait, un maintien en valeur absolue autour de cinq mille cinq cents membres jusqu'à la « crise » de 1956<sup>190</sup>), fait preuve d'une certaine vitalité, ayant peu à peu écarté les doutes identitaires qu'elle avait entretenus sur elle-même à la Libération. Sans doute tend-elle de plus en plus à recruter des jeunes qui n'ont pas forcément parcouru le « cursus » scout dans sa totalité. Sans doute est-elle de moins en moins le vivier des cadres qu'elle avait été dans l'avant-guerre. Sans doute encore va-t-elle vers une autonomie de plus en plus grande : imperceptiblement, le fossé qui pouvait déjà exister ici ou là entre elle et les Éclaireurs se creuse. Mais le phénomène n'est pas assez accusé pour qu'on veuille lui accorder une attention prioritaire. En outre, en cette période où le volontarisme triomphe, ses dirigeants montrent une détermination et une élévation d'esprit qui en imposent. D'ailleurs, le saint manteau de la « fraternité Scoute » masque pour quelque temps encore les lames qui s'aiguisent.

Quant à la branche Éclaireur, tout porte à croire qu'est enfin venue la Renaissance attendue : les effectifs se redressent et le but assigné aux Raiders, fixer les adolescents autour de quinze ans est progressivement atteint.

Une chose frappe pourtant. Hormis les revues qui continuent à distiller la « doctrine », jamais le Mouvement n'aura été aussi silencieux. Les seuls ouvrages théoriques émanent de l'Aumônier général et du commissariat Éclaireur. Ils sont peu nombreux et encore sont-ils pour l'essentiel des compilations d'articles parus dans les revues à côté de la floraison de livres qui, dans les années vingt et trente, avaient illustré le dynamisme de la propagande S.d.F., et qui n'étaient pas tous issus des principaux responsables, la maigreur des productions des années cinquante a de quoi surprendre. Est-ce à dire que le Mouvement voit s'épuiser la veine de ses « penseurs » ? C'est peut-être conclure un peu vite. Simplement, la conquête n'est plus aussi vitale même si elle demeure, sous le terme d'apostolat, à l'ordre du jour. Et puis l'association, en dépit de ses états d'âme, est devenue une institution qui ne sent pas, comme par le passé, le besoin de redire sans cesse, à travers des sensibilités et sur des tons différents, ce qu'elle est et quels sont les buts poursuivis. À moins qu'elle n'ait éprouvé quelque secret malaise à le faire.

Dans ce semi-désert, l'ouvrage du P. Forestier : *Scoutisme, Route de la Liberté* brille donc d'un éclat tout particulier. D'abord parce qu'avec *Scoutisme missionnaire*, paru trois ans plus tard, c'est la dernière grande synthèse de la période. Ensuite parce que le système représentationnel y jette ses derniers feux tout en manifestant par l'effort d'adaptation qui s'y lit, les prémices d'horizons nouveaux.

---

<sup>189</sup> Peut-être faut-il se méfier des apparences. Quoiqu'il en soit, moins « stratégique », à moins que les enjeux de l'âge Louveteau soient à la fois plus subtils et moins spectaculaires, l'histoire des « représentations », de la pédagogie et même de la face institutionnelle de cette branche reste à faire.

<sup>190</sup> Se reporter à cet égard à l'ouvrage de Philippe Laneyrie.

### 2.2.1. Éducation d'abord : enfant et pédagogie

Ce n'est certes pas un hasard si le premier chapitre réaffirme hautement la vocation à l'éducation des S.d.F. ; ancienne préoccupation du Père, elle a nourri le débat au cœur des années trente : quelle action catholique ? Face à des mouvements spécialisés qui faisaient alors une part de plus en plus large (mais non exclusive) à la formation par le militantisme, (ce qui, à terme, risquait d'inverser l'ordre des priorités entre l'Église, corps très fortement constitué à l'époque, et la société), Marcel Forestier s'adossant aux directives pontificales avait défendu l'appartenance à l'Action catholique d'une association généraliste investissant sur l'éducation *in vitro*, si l'on peut dire, prélude à l'engagement sur le terrain social, en dehors de la chaleureuse et rassurante matrice de la Mère-Église. C'est du reste cette dernière position que rappellera, quoique de façon bien plus nuancée, Pie XII dans l'encyclique *Evangelis Præcones* de 1954 et que l'Aumônier général développera une dernière fois dans *Scoutisme missionnaire*'

De leur côté, les Mouvements spécialisés avaient franchi le pas. Pour eux, désormais, il ne saurait plus être question d'évangélisation hors du milieu spécifique de chaque chrétien, jeune ou moins jeune. Si la Parole de Dieu est et demeure unique, elle ne peut être propagée et d'une certaine façon entendue de la même manière suivant que l'on est ouvrier, commerçant ou cadre d'entreprise.

D'un côté, donc, option d'une pédagogie pour l'Église, attentive aux clivages sociaux que l'on apprend à considérer pour ce qu'ils sont, données inévitables de la vie quotidienne, même si on le déplore. De l'autre, option d'une pédagogie d'Église, indifférente par définition, sinon en pratique, à ces mêmes clivages. Ces deux positions, loin d'être décantées dans l'avant-guerre, s'opposent nettement désormais.

Derrière elles se profilent deux représentations tout aussi différentes de la société et de ce que le chrétien doit y faire. D'une part, s'affirme la conception d'un Peuple de Dieu qui, quoique unique dans sa dimension transcendante, n'en n'est pas moins différencié. D'où une pédagogie « polyphonique », voire des pédagogies qui doivent mener ultérieurement à la découverte et à l'acceptation de l'Autre par une découverte de soi comme chrétien dans sa différence. Inutile d'insister de nouveau sur le rôle des épreuves de l'Occupation, de la Résistance, des camps, ou sur celui des malheureuses compromissions de la Hiérarchie avec Vichy, dans la prise en compte par de jeunes aumôniers et des laïcs de l'altérité sociale, et du splendide isolement dans lequel s'était tenue l'Église jusqu'ici. Il est notable qu'au sein des S.d.F., la Route inclinera de plus en plus vers une telle conception et que son souci d'engagement s'en ressentira.

D'autre part, on retrouve une représentation plus classique, celle d'un corps social par **essence** organique, qu'il faut toujours travailler à réunifier pour son salut, d'où une pédagogie univoque tendant à faire prendre conscience aux chrétiens, et particulièrement aux jeunes, qu'ils appartiennent non seulement à un Peuple de Dieu transcendant, mais aussi à un peuple concret dont la vocation intime est de faire ou de refaire de manière toujours plus parfaite son unité en Dieu, alors qu'il pèche contre lui-même en accusant ses divisions.

Entre les deux représentations s'est ouvert l'espace d'une véritable révolution copernicienne entre une Église à la fois centrale et surplombante qui subsume les diversités contingentes de la condition humaine sous son universalité, et une Église qui, « latérale »,



entend atteindre son universalité par les diversités nécessaires de la condition humaine, à présent prises en compte.

Les conséquences d'un tel déplacement représentationnel sont considérables au plan de l'action. Car si la conception traditionnelle permet d'accuser ses distances à l'égard des **débats** de l'humaine politique, sauf si elle travaille à restaurer l'Ordre souhaité, la seconde, en revanche, impose qu'à tout le moins on les prît en considération : dans ce cas, l'Église ne peut plus se cantonner à l'exercice de son magistère spirituel et moral, l'organisation sociale gravitant simplement autour et ne devant dans ce cas contribuer qu'à la rendre toujours plus efficace. Plus rien au contraire ne lui est indifférent des **débats** de ce monde car elle s'y trouve logiquement impliquée dès lors qu'elle reconnaît comme une dimension essentielle la diversité qui les entretient. La divine Parole qui n'était naguère que le guide d'hommes appelés à s'élever au-dessus des péripéties matérielles inhérentes à leur double nature et à s'en abstraire, devient à présent une source d'inspiration pour vivre sa vie dans sa pleine dimension spécifique et terrestre. Il s'agit désormais que chacun, à sa place, vive l'évangile tout en ne reniant rien de ce qu'il est, mais luttant au contraire quotidiennement au nom de ses principes pour une société plus juste, c'est-à-dire une société où tout homme serait *pars inter pares*, nonobstant sa condition, voire sa couleur de peau ou même sa religion. Du coup, c'est aussi la conception hiérarchique du corps social qui est remise en cause : point d'inégalités assumées comme un fait de nature, transcendées par la fraternité, mais des différences fraternellement acceptées et combattues.

Certes, le P. Forestier ne va pas si loin. Mais son propos se situe bel et bien au sein d'une telle opposition, d'ailleurs très simplifiée ici, même s'il s'en tient à la vocation particulière du Scoutisme catholique et n'extrapole guère.

Sa réflexion, une dernière fois, va s'articuler sur deux points traditionnels : d'abord, une conception de l'enfant qui, dépassant la simple dimension sociologique, replace ce dernier dans son cadre essentiel :

« *La liberté, écrit-il, est l'apanage de la personne humaine. Mais il est aussi faux d'isoler la personne de tout l'ordre du monde que de vouloir atteindre son intelligence à l'état pur. L'homme, écrit M. Maritain, est aussi un individu MATÉRIEL, un fragment d'une espèce, une parcelle de l'univers physique. Son humanité est l'humanité d'un animal qui vit par le sens et l'instinct, aussi bien que par la raison. Et dans cette partie physico-psychique de son être, il est justiciable d'une sorte de 'dressage animal'. Naturellement, l'auteur s'empresse d'ajouter que : 'ce qui compte le plus dans l'entreprise éducative est un appel perpétuel à l'intelligence et à la volonté libre de l'enfant.' Dans la vie Scoute, les éléments de discipline et de tradition, qui pour être valables doivent être accueillis dans la joie et la participation active, viennent compenser la liberté laissée aux garçons dans le gouvernement de leur société. Ces éléments servent à l'élaboration, en chaque individu, de l'être social, phase nécessaire de la montée de l'esprit.* »<sup>191</sup>

L'assise de la pensée pédagogique du P. Forestier demeure donc inchangée : c'est bien la conception de la double essence propre à Thomas d'Aquin, et la référence à Jacques Maritain rend ici la chose tout à fait explicite. Le garçon est essence physique actualisée et essence spirituelle latente. Il s'agit donc de faire émerger la seconde en éduquant la première, et par la savante dialectique du jeu et de la règle du jeu (Loi, Principes,

<sup>191</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme, route de la liberté*, Presses de l'Île de France, 1952, p. 15.

Promesses, épreuves de classe), de parvenir à faire celle-ci se soumettre à celle-là, à intégrer cette personne synergétique dans un corps social où il aura, avec d'autres, à rétablir l'harmonie active entre sa nature matérielle et sa nature transcendante.

Rarement ce fondement théologique de la démarche pédagogique Scoute avait été clairement formulé. On comprend mieux, de la sorte, que le Scoutisme catholique, quelque conservateur qu'il fût dans son projet social, se fût à ce point prévalu des méthodes pédagogiques dites actives contre une bonne partie de l'établissement scolaire secondaire, laïc ou non. Il n'est pas non plus surprenant que Marcel Forestier cite à l'appui de son analyse Maria Montessori ou Pauline Kergomard : il existe une convergence de fait<sup>192</sup>. D'une part, les pédagogies actives éduquent d'abord les aptitudes physiques pour atteindre l'épanouissement des aptitudes intellectuelles (mais de l'intellectuel au spirituel, le pas n'est pas si grand), au contraire des pédagogies classiques (secondaires) qui visent exclusivement l'intellectuel ; d'autre part, elles reposent sur la libre adhésion, sur la joie, le « *ludus ad legendum* », au contraire de la répression, de la contrainte. C'est pourquoi, le P. Forestier, comme tant d'autres avant lui, citant le Casson évoqué par *Le Guide du Chef Éclaireur* de B.P., s'insurge-t-il contre « *les instructions officielles (qui) prévoient que les fenêtres devront s'élever à deux mètres du sol, pour éviter que les enfants aient des distractions pendant la leçon de choses* »<sup>193</sup> : il voit plus loin qu'un préfet des études ; il sait que l'enseignement répressif des collèges catholiques fabrique des révoltés perdus pour Dieu ou des conventionnels passifs. Que peut avant tout souhaiter un prêtre soucieux de son magistère sinon emporter l'adhésion profonde, convaincre ?

D'ailleurs, à propos des communiantes de la Profession de foi, Marcel Forestier « enfonce le clou » :

« *En quoi ces enfants, pour la plus grave démarche de leur vie, avaient-ils été utilisés comme les PRINCIPES AUTONOMES d'une décision d'une si haute importance ?*

« *Et pourtant, tout est là. La seule éducation qui puisse espérer continuer de produire ses effets, hors des cadres qui la favorisaient, en dépit des pressions sociales contraires, est celle qui a créé dans la discipline un HABITUS, une vertu, une énergie vivante, un jaillissement de vie personnelle imprégné de l'amour de la Vérité et du Bien.* »<sup>194</sup>

Il n'est donc pas surprenant de voir apparaître aussitôt la seconde fondation de l'édifice éducatif traditionnel : « *Dieu a constitué l'homme maître de soi, non pour qu'il fasse tout ce qui lui plaît, mais pour faire librement ce qu'il doit.* »<sup>195</sup>

Qui Marcel Forestier cite-t-il ainsi ? Thomas d'Aquin lui-même, qui, à nouveau, vient légitimer l'entreprise éducatrice. Car une fois de plus (une dernière fois de cette manière) tout est là : dans le statut de la liberté, fondement de l'œuvre d'éducation. Dès lors que l'on pose le devoir comme droite voie transcendante, la liberté ne peut être l'absolu pouvoir de

<sup>192</sup> Il est probable que la plupart des tenants des « pédagogies nouvelles » n'ont plus aujourd'hui en tête la théorie de la double essence thomiste. Pourtant, le fait que l'enseignement libre ait été, et soit encore, avec les héritiers de « gauchistes » souvent passés par la J.E.C. dans les années soixante, le fer de lance des innombrables « réformes » est troublant. L'Église catholique en général, et le scoutisme catholique en particulier, n'y sont sans doute pas pour rien. Et l'on ne peut qu'admettre la grinçante finesse de Jean-Claude Milner lorsqu'il qualifie de façon polémique les zéloteurs des « *pédagogies nouvelles* » de « *cœurs pieux* ».

<sup>193</sup> Idem p. 52. Ces quelques lignes ont d'autres mérites : elles montrent par exemple combien Forestier dissocie l'éducation chrétienne du milieu social, puisque celle-ci se fera « *en dépit des pressions sociales contraires* » et « *hors des cadres qui la favorisaient.* »

<sup>194</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 32.

<sup>195</sup> Ibid. p. 39

soi sur soi, absolu, c'est-à-dire non lié (*ab-solutus*), mais aussi achevé en soi parce que complet autant que contingent, à la manière de Gide.

Au contraire, cette aptitude s'inscrit dans le plan du nécessaire. Il est en effet nécessaire, pour celui qui veut adhérer à la droite voie du devoir, puis à celui qui y parvient, de se libérer en renonçant librement à sa liberté non-liée. Il change ainsi la nature de sa liberté. C'est un cheminement réglé, presque une ascèse. Pédagogue, un tel homme devra nécessairement amener son « élève » à prendre le même chemin et à s'y tenir.

Certes, une telle pédagogie est prescriptive : si elle ne préjuge pas de la forme que la personnalité de l'enfant doit revêtir, elle préjuge en revanche de sa nature aussi intime qu'universelle, de sa vocation, lesquelles, pour s'accomplir, ne peuvent manquer de respecter les préceptes de la foi. Cependant, elle n'est pas univoque : son objectif lui impose d'être efficace. Tout l'art du pédagogue sera de composer avec la persuasion et la contrainte. Mais s'il vise à hisser l'enfant dans toutes ses dimensions, au plan qui le dépasse par delà son inscription temporelle, il lui faudra aller plus loin :

*« L'originalité de la vie Scoute est que cette formation complète est recherchée par des moyens qui se compénètrent. C'est à tout instant l'homme en sa totalité, c'est-à-dire en son UNITÉ substantielle qui est atteint. »<sup>196</sup>*

Où l'on retrouve, conjointe à la double essence et au statut de la Liberté, conjointe et comme fruit de ce traditionnel tandem, la notion de pédagogie « totalitaire » : puisque l'homme est essentiellement double, on ne peut pas, si on veut l'éduquer vraiment, ne pas agir sur l'ensemble.

La question est alors de savoir si cette représentation de l'enfant et du monde, déjà problématique dans les années trente, rapportée à l'état de la société réelle, ne l'est pas plus encore dans les années cinquante.

Ce qui a toujours fait sa force, c'est qu'elle porte en elle les moyens de son efficacité. À partir du moment en effet où les dirigeants du Scoutisme catholique sont parvenus à former une génération de Chefs convaincus qu'il fallait au moins tenir compte des garçons<sup>197</sup>, ce qui était bien révolutionnaire à l'époque, le combat était déjà à moitié gagné. Que les temps changent ? Par nature, le Scoutisme catholique est presque **contraint** à suivre l'évolution des garçons, sinon son objet et son projet lui échappent : les temps changeant, changent avec eux les appétences du dit garçon.

Cependant, pour le disciple de saint Thomas, l'essence humaine que l'enfant incarne demeure parce qu'elle est éternelle. Il faut donc, pour lui révéler cette dernière, passer par l'historicité de désirs acquis dans le cadre d'une société de plus en plus hostile au plan divin.

Or, n'y a-t-il pas là initiation d'une redoutable dialectique : car s'il survient que l'évolution de la société en général, et de la jeunesse en particulier, s'écarte trop de l'objectif à atteindre ? S'il survient que le statut de la liberté individuelle devient inconciliable avec celui auquel on veut amener les jeunes ? S'il survient que l'état de la société réelle rend impraticable, irrémédiablement, les voies d'un retour en chrétienté, seule société acceptable pour que l'individu avec les autres puisse faire son salut en cessant de vouloir faire ce qu'il veut ? Le pédagogue risque le grand écart, car il lui faudra à la fois adapter sa pédagogie

---

<sup>196</sup> Ibid. p. 40

<sup>197</sup> En tenir compte, en effet, non pas pour l'éduquer dans sa spécificité naturelle, mais en s'appuyant sur elle, pour l'amener à la dépasser.

aux aspirations du garçon, et ne pas perdre de vue que le but à atteindre va de plus en plus à l'encontre de telles aspirations. Ce ne sera pas toujours possible ! En réaffirmant donc les bases traditionnelles de la pédagogie Scoute catholique, le P. Forestier rend ainsi involontairement compte d'une inadaptation grandissante non des méthodes qui en dérivent, indirectement ou non, mais des représentations du monde réel et idéal qui la structurent.

Notons toutefois deux différences non négligeables par rapport aux années trente, qui attestent bien que cette pensée conservatrice n'est pas pour autant fixiste, et qu'elle essaie de ménager l'avenir. En premier lieu, le primat de l'éducatif. En apparence, rien de nouveau. Les S.d.F. se sont toujours voulus mouvement d'éducation. Pour autant, l'accent n'était pas tout à fait le même. Il s'agissait bien de faire adhérer le garçon au plan divin, mais moins pour lui-même que pour la tâche qu'il allait avoir à accomplir, tâche aussitôt définie : reconstruire la Cité de Dieu. Ici, les choses sont déjà moins nettes. Il semble que la préoccupation du P. Forestier se soit déportée : ce qui compte désormais, c'est l'adhésion du garçon au plan divin **en ce qui le concerne** : bref, l'éduquer, oui, pour qu'il fasse son salut et peut-être ainsi le salut de ses frères. Mais on ne l'oriente plus vers le « refaire chrétienne la France ». Ainsi peut-on se demander si l'on ne trouve pas ici l'écho d'une société en voie d'individualisation accélérée et d'une jeunesse qui s'autonomise, et s'il ne faut pas entendre : « Éducation d'abord » comme « le garçon d'abord ».

### 2.2.2. Éducation d'abord : Chef et pédagogie

L'hypothèse se vérifie lorsque l'on observe le statut du « Chef 1950 » tel que le P. Forestier l'esquisse. Avant-guerre, la chose est nette : le Chef est éducateur parce qu'il est un symbole métonymique de la société idéale et de son ordre hiérarchique. Le Chef est ainsi l'image vivante en réduction, dans ses relations avec les autres Chefs comme en lui-même, du plan divin auquel le garçon est appelé à participer. Sans lui, point d'ordre ni d'*Ordo*. Bref, ses vertus pédagogiques sont nécessaires, mais non suffisantes pour déterminer son plein rôle. C'est du reste pourquoi la fonction du Chef est surtout conservatoire (il introduit le jeune dans le Grand Jeu de l'Ordre dont il assure ainsi la pérennité) et pourquoi elle s'exerce verticalement, de haut en bas : le Chef est celui qui **sait** par ce qu'il a fait et qu'ainsi il a pu accéder à la vraie dimension, supérieure, de lui-même. De la sorte, autant il doit hisser vers lui, autant le garçon doit se hisser vers lui. Comme l'a remarqué Philippe Laneyrie<sup>198</sup>, le « cul de pat' », le petit dernier est préposé à la vaisselle qu'un Chef ne condescendra à faire qu'en des circonstances exceptionnelles (et exemplaires) : *de minimis non curat prætor*. Et s'il n'est pas d'abord celui qui commande et réprime, c'est qu'il est, à tous les sens du terme, l'initiateur, mais à la manière d'un prince, supérieurement généreux, paternel avec le commun, fraternel sans familiarité avec le jeune Élu.

Or, et le paradoxe est de taille, le Chef 1950 n'est plus tout à fait cela : exit le prince jardinier, armé d'un sécateur pour émonder les pousses rebelles, et d'un tuteur pour redresser le jeune tronc trop amoureux des brises. Sortie du reste subtilement ménagée par d'insensibles transitions : si l'adulte éducateur doit cesser d'être le régent affectueusement ferme, s'il doit s'effacer en tant que tel, peu à peu, à mesure que croissent en l'enfant les aptitudes à se gouverner lui-même, c'est à la manière d'un modèle presque hissé au rang d'un saint-patron, évoqué par un auteur très aimé :

<sup>198</sup> Philippe Laneyrie, notes inédites, 1983.

« *Il n'est pas question de construire l'enfant, mais de faire jouer ses forces intérieures, de susciter en lui l'essor vital, d'aider la croissance de sa personnalité originale et de la protéger.*<sup>199</sup> Lui, le roi, parlant pour Dieu et pour lui même. Pour Dieu et pour le roi de France, il parle humblement. Il parle comme un tremblant solliciteur. C'est qu'il tremble en effet, et c'est qu'il sollicite. Il tremble que son fidèle Joinville ne fasse pas son salut. Et il demande à Joinville, il sollicite que le fidèle Joinville fasse son salut, veuille bien faire son salut.' »<sup>200</sup>

Qui n'aura pas reconnu la somptueuse monodie du *Mystère des Saints Innocents* de Péguy ? Qui n'aura pas reconnu saint Louis qui, quoique roi, se fait le mendiant de la « liberté » de Joinville ? Remarquable inflexion d'accent dans le cadre de références inchangées... Désormais, le Chef descend de son piédestal, il devient metteur en scène, se décentre aussi.

Ce décentrement laisse à présent la place nécessaire à la critique du passé proche :

« *On nous a félicité, naguère*<sup>201</sup>, *d'avoir su capter les puissances du rêve pour les faire travailler dans le sens de l'idéal scout. Mais je ne suis pas sûr que sous les fleurs, il n'y ait pas un stylet. Il y a une affabulation spontanée chez l'enfant et l'adolescent qui se superpose à une adaptation progressive au réel. Si bien que les Chefs ne devraient jamais chercher à imposer des représentations imaginatives trop poussées. Il faut laisser une marge à l'imagination du garçon. C'est à l'occasion d'un jeu présenté de manière concrète, avec des règles et des objectifs précis, que la faculté d'enjoliver la réalité 'en surimpression' se donne le plus facilement libre carrière. Au cours des jeux, les garçons s'inventant en secret des situations et des circonstances qui leur demeurent strictement personnelles et se superposent à la réalité concrète.* »<sup>202</sup>

C'est nettement une application de la pédagogie de Delsuc qui est visée. Dans les années trente et au début des années quarante, on l'a vu, l'aventure fictionnelle à thème médiéval va connaître une vogue indubitable et transparaître jusque dans l'esthétique, le tout suscitant des effets de redondance impérative par rapport à la structure hiérarchique et pédagogique de l'Ordre. Marcel Forestier rompt discrètement avec cette époque. Ici, c'est un nouveau régime de la fiction qu'il propose, de même qu'un réajustement de la dialectique jeune-fiction-éducateur.

En ce qui concerne le régime de la fiction, Marcel Forestier opère un retour aux sources. C'est clair :

« *Le Scoutisme de Baden-Powell, écrit-il, est une méthode d'éducation naturelle (...), une méthode d'observation expérimentale qui se propose de vivifier certaines tendances foncières de la nature des garçons.*

« *Parmi ces tendances instinctives, l'une des plus intéressantes est leur inclination spontanée à FORMER ENTRE EUX DES SOCIÉTÉS DE JEU.*

<sup>199</sup> Ne pas construire l'enfant, mais faire jouer ses forces intérieures en vue de susciter sa personnalité « propre », n'est-ce pas jouer sur les mots ? Pas pour le P. Forestier. Dans le cadre de la double nature de l'enfant (et de l'homme), « construire » la personnalité, c'est la déconstruire en fait, la détourner de sa vocation intime. C'est ce que font les Pionniers soviétiques, par exemple. Au contraire, libérer la « vraie personne » revient à susciter cet « élan vital », à donner à l'enfant sa plénitude de Fils de Dieu.

<sup>200</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 46.

<sup>201</sup> Marcel Forestier aurait pu tout aussi bien écrire : « *nous sommes félicités...* »

<sup>202</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *Scoutisme...*, op. cit. p. 72. Ces quelques lignes posent un problème. Le P. Forestier fut un chaud partisan des Raiders, qui, en matière « imaginative », imposait un schéma d'adulte, et lequel ! Ici, il s'insurge contre un phénomène de ce genre, en ne visant que l'imposition détaillée d'une fiction extérieure à l'enfant. Seraient donc visés principalement les grands jeux à thème et, indirectement, les romans du Signe de Piste ?

« *Le propre de ces sociétés est d'être hiérarchisé (...). Le Scoutisme va utiliser à fond cette loi naturelle. Du maître du jeu, du chef de bande il va faire le Chef de Patrouille, à la fois meneur des garçons et prototype du Scout accompli.* »<sup>203</sup>

À la manière d'officiers en retraite de l'entourage de B.P, qui captèrent de vraies bandes de gamins des rues et en firent de vrais Scouts (non en imposant, mais en réorientant), le Chef doit donc mettre en scène, au sens strict, et ce qu'il mettra en scène tiendra moins du grand théâtre classique ou romantique que de la *comedia dell'arte*. Des décors sommaires ; des costumes réduits à l'essentiel ; une règle du jeu (le canevas) et un arbitrage. C'est pourquoi du gosse des rues au bourgeois, le garçon **aurait dû** se trouver à l'aise dans le Scoutisme S.d.F. : l'imposition d'une « structure culturelle » jusques et y compris dans le fictionnel n'aurait pas dû être à l'ordre du jour, et encore moins constituer un obstacle. Trente-cinq ans après, le P. Forestier retrouve le sens de la mise en garde de Jacques Sevin à propos du mésusage de l'image chevaleresque.

Cependant, chez Marcel Forestier comme chez Michel Menu, le caractère globalisant du système **représentations-projet**<sup>204</sup>-**pédagogie** est l'« angle mort » de la réflexion. Si la pédagogie de Baden-Powell s'est trouvée modifiée par les Scouts de France, si les Chefs en sont venus assez rapidement et en nombre à prendre la métaphore de l'Ordre chevaleresque au pied de la lettre dans leur action pédagogique, puis dans toutes les dimensions de leur vie, c'est que les représentations et le projet en découlant, qui étayaient leur démarche, ne pouvaient en être dissociés. Loin de pervertir une sorte de pureté originelle, ils furent à la fois cohérents avec eux-mêmes et fidèles aux désirs de certains fondateurs, depuis le chanoine Cornette jusqu'à Guyot de Salins ou Macédo<sup>205</sup>.

« *Je suis effrayé, lance Marcel Forestier, de penser à la lourdeur, avec quelles grosses pattes trop de Chefs viennent déranger ce jeu subtil des virtualités secrètes, pour y substituer un entrain factice et des jeux dont le romanesque est souvent pauvre et qui ne sont rien d'autre que la substitution continue de la personnalité du Chef à celle des garçons.* »<sup>206</sup>

Même si Delsuc, en particulier dans *Pour entrer dans le jeu*, avait déjà déploré la lourdeur de Chefs dans la mise en œuvre de la pédagogie fictionnelle, l'indignation de Marcel Forestier est un peu trop vertueuse pour être honnête. Car enfin, que demandait le Scoutisme Éclaireurs à ses Chefs, sinon introduire le garçon à l'Ordre scout, c'est-à-dire le faire adhérer à un **système représentationnel en acte**, qui disait tout à la fois le monde, son sens, la place de chacun et sa définition, le tout trouvant en Dieu sa clé de voûte –belle architecture gothique ? La théologie de la double nature, jusque là, ne s'était pas contentée d'une définition abstraite du chrétien idéal. Jusque là, au contraire, elle avait conduit à en proposer (et en imposer) au sein du Scoutisme catholique une définition très concrète, tissée d'un jeu savant de correspondances où la coupe de cheveux impeccable, la limpidité du regard, la netteté du geste signifiant autant que le comportement l'harmonie de la hiérarchie organique au sommet de laquelle trônait le Maître. Tout cela signifiait aussi que le garçon, sans qu'il en eût toujours une claire conscience, avait revêtu l'armure morale de l'*habitus* dont parle l'Aumônier général, armure qui devait le préserver d'un environnement hostile et le désigner face au monde comme un Scout-chevalier-croisé.

<sup>203</sup> Ibid. p. 59.

<sup>204</sup> Socio-religieux.

<sup>205</sup> Le P. Sevin ne parvenant pas, malgré tout, à mettre clairement le doigt (sauf à huit-clos ?) sur ce qui le séparait de ceux-ci.

<sup>206</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 75.

Aux Chefs formés dans l'avant-guerre, à ces Chefs convaincus et déjà pétris de ces règles, comment demander de s'effacer afin de laisser s'épanouir « l'affabulation naturelle », « l'essor vital », et de mieux orienter ces forces vives ? N'était-ce pas aller à trop de subtilité ? Ou n'était-ce pas montrer trop d'imprécision dès qu'il s'agissait de doser non-directivité et son contraire ?

À la fin, n'était-ce pas déboucher sur une contradiction ? Après avoir affirmé en effet, selon saint Thomas, qu'être libre c'est parvenir à ne plus faire ce que l'on veut (ce qui suppose une modification radicale d'une nature foncière qui, en bonne théologie, n'est pas bonne puisque marquée par la faute originelle) ; après avoir soutenu d'un inconditionnel soutien la proposition de Michel Menu qui, ayant posé l'exigence comme principe, allait s'imposer comme très directive et contraignante<sup>207</sup>, allait s'insurger contre l'excès de zèle de certains Chefs, qui devaient alors se considérer comme fidèles à leur devoir et à eux-mêmes, ne laisse pas de paraître contradictoire et intrigue.

Il est un second niveau d'interprétation de ce que le P. Forestier écrit sur le Chef éducateur. Tentons de dépasser l'aspect contradictoire que revêtent les écrits de l'Aumônier général rapportés au passé, pour ne retenir que la facette la plus « nouvelle » : le Chef doit éduquer l'enfant pour lui-même en fonction de son devenir de fils de Dieu, et non plus en fonction d'une restauration chrétienne des structures sociales. Il doit donc partiellement s'effacer, se mettre à l'écoute, initier, susciter, « protéger ». Au diable sa « lourdeur », « ses grosses pattes », la substitution de sa personnalité accomplie à celle, en accomplissement, du garçon. Au magasin des accessoires sa fonction symbolique, tout ce qui le relie à un univers organique et symbolique, sa domination, sa nature aristocratique, voire « princière » (*princeps, dux* : le premier, celui qui mène la prière et la guerre, au moins la guerre contre la société athée). Et s'il n'est pas sûr qu'on veuille lui faire absolument renoncer à tout cela, du moins, l'invite-t-on implicitement à cesser d'en faire étalage pour mieux l'intérioriser, le mettre en retrait, le transformer en une nébuleuse d'aspirations latentes.

Bref, on attend du Chef qu'il cesse d'être l'« inventeur » de la personnalité du garçon pour qu'il en devienne l'accoucheur.

Par contrecoup, sous cet éclairage, la représentation du jeune qui, s'il n'était pas perverti par une société que l'on persiste à ne pas aimer, atteindrait le bon équilibre, entre son être matériel, mortel et son être spirituel appelé à l'éternité, cette représentation-là prend un relief plus accentué.

Ce n'est pas pure extrapolation : à la même époque, le P. Rimaud, Aumônier national Éclaireurs, poursuit son exploration de ce qu'il ne nomme pas encore adolescence : ce qu'il décrit en termes psychologiques est bien un combat entre des aspirations à l'Absolu (de pureté, de dévouement, de courage, de sacrifice) et la tentation, flattée par le siècle, de monnayer cet élan excellemment orienté (orienté par le désengagement « inné », « naturel », de la dimension la plus haute, celle qui conduirait à Dieu si... si l'enfant n'était pas immergé dans le « siècle ») en plaisirs débilissants qui ravalent l'homme à sa nature la plus basse.

Dans ces conditions, retour à l'éducateur qui serait l'adulte ayant triomphé, par la maîtrise de soi, des tentations du siècle. Moins « bretteur de Dieu » que maître

---

<sup>207</sup> Nous verrons par exemple comment le C.N.E. envisageait la propreté, jusqu'à ne pas admettre le moindre fragment d'allumettes.



d'« ascèse » (par la joie), moins guide ouvrant la voie épée au poing que protecteur au large bouclier, pacificateur, garant d'un espace d'éducation pur, il serait là pour veiller à donner des coups de pouce à un épanouissement naturel de l'enfant préservé, suffisamment candide en tout cas pour se livrer sans contrainte à la divine volonté s'exprimant en confiance dans le secret de son intimité. La liberté d'un tel enfant, non dévoyé par une époque agnostique et individualiste, où le caprice passe pour libre choix, apprendrait ainsi d'elle-même à se bien déterminer : auto-éducation. Cette jeunesse-là s'affirmerait comme destin immanent appelé à découvrir les voies de la transcendance.

De la sorte, une pédagogie non-directive devient logique. Grand aîné, le Chef n'a guère besoin d'être plus âgé ni techniquement très compétent. Au contraire, il doit poursuivre auprès des garçons dont il préserve la pureté d'âme et de corps sa propre élévation. Bien mieux : à condition qu'il ait conservé l'âme candide (le « cœur pieux ») et qu'il soit déterminé à ne pas se laisser séduire par les ensorcelantes sirènes de l'époque, plus jeune il est, mieux c'est. Or, on retrouve bel et bien chez le P. Forestier un plaidoyer en faveur des jeunes Chefs, plaidoyer particulièrement vigoureux dans *Scoutisme missionnaire*, on y reviendra.

Une telle lecture conduit d'abord à penser que le P. Forestier, bridé pourtant par son héritage riche et complexe, exprime de manière diffuse une évolution que connaissaient à ce moment des Chefs plus jeunes et plus libres de leurs références. Il faudrait donc que son livre fût non pas la source, mais l'écho d'un courant né de façon empirique au sein du Mouvement, remettant en cause au jour le jour la lourde cohérence de l'ordre ancien.

Mais cette lecture des conceptions du P. Forestier, dégagées de maintes ambiguïtés de façon, je l'ai dit, simplificatrice, va beaucoup plus loin. Quinze ans plus tard, en effet, que proclameront les partisans de la non-directivité ? Que la société de consommation et que l'ancien régime pédagogique (arbitrairement assimilés) corrompaient la nature spontanée de la jeunesse ; que loin d'un système d'éducation prescriptif, contraignant, il fallait au contraire aider les potentialités créatrices des jeunes à s'épanouir ; que ces potentialités étaient « révolutionnaires » ; que, déjà « orientées », elles bouleverseraient tout naturellement des rigidités et des hiérarchies sociales absolues. Qui ne se souvient pas de ces idées communes vulgarisées par certains des slogans imagés de mai-juin 68<sup>208</sup> ? Une société adulte, corrompue, vicieuse, hypocrite et belliciste était alors censée opprimer une jeunesse édénique ; que l'on se rappelle ! Or, « théorie politique » mise à part, comment ne pas être frappé par l'étrange parenté au moins logique entre les conceptions qui percent chez le P. Forestier, encore timidement, comme à regret, et celles qui triomphèrent dans la fin des années Soixante et la première moitié des années Soixante-dix, lorsque refleurit un mythe de la jeunesse né avec le siècle ?

Établir cette parenté n'a rien d'extravagant si l'on précise quelques points : 1) j'ai assez dit et montré au milieu de combien d'ambiguïtés la nouvelle donne représentationnelle s'effectue chez le P. Forestier, il conviendra d'enfoncer le clou ; 2) il faudra observer comment la réforme de 1963-64 se positionnera sur ce terrain, et si la parenté n'est pas alors plus apparente non point au niveau des histoires personnelles mais à celui de l'histoire

<sup>208</sup> « Nous voulons des structures au service de l'homme et non pas l'homme au service des structures, avoir le plaisir de vivre et non le mal de vivre. » ; « Tout ce qui a été réalisé vient du dynamisme de la spontanéité. » ; « La nouveauté est révolutionnaire, la vérité aussi. » ; « Tout enseignant est enseigné, tout enseigné est enseignant. » ; « Ne me libère pas, je m'en charge. » ; « Nul n'arrive à comprendre s'il ne respecte, conservant lui-même sa propre nature, la libre nature d'autrui. » ; « L'homme n'est ni le bon sauvage de Rousseau, ni le pervers de l'Église et de La Rochefoucauld. Il est violent quand on l'opprime, il est doux quand il est libre. » ; « Je prends mes désirs pour la réalité car je crois à la réalité de mes désirs. » etc.

des conceptions ; 3) faut-il cependant souligner d'ores et déjà que de nombreux « jeunes » qui appartiennent à la nébuleuse « soixante-huitarde » venaient d'une formation ou d'un militantisme chrétien plus ou moins prolongé, plus ou moins accusé ?

Mais plutôt que de chercher hors des textes qui fondent ma démarche des arguments pour conforter l'hypothèse selon laquelle, de la désagrégation du système représentationnel S.d.F. en particulier, serait né un courant qui, par de nombreuses médiations, auraient nourri les conceptions des années à venir en maints secteurs de la société (même non catholiques) ; plutôt que d'en rester donc à des justifications encore marginales et trop imprécises, je préfère m'en remettre à l'auteur de *Scoutisme, Route de la Liberté*. En quelques lignes, il va justifier l'une des interprétations possibles de sa réflexion en glorifiant la libre enfance, en reprenant à son compte Alexandre Dumas-fils via Baden-Powell :

*« Si j'étais roi de France<sup>209</sup>, je ne permettrais à aucun enfant de moins de douze ans d'entrer en ville. Jusque là, les enfants devraient vivre au grand air, au soleil, dans les champs, dans les bois, en compagnie de chiens et de chevaux, face à face avec la nature qui fortifie les corps, qui ouvre l'esprit et l'intelligence, qui poétise l'âme et éveille en elle une curiosité plus précieuse pour l'éducation que toutes les grammaires du monde. »<sup>210</sup>*

Boutade ? Singulier aveu déguisé en remarque d'ordre général ? Sans doute ne faut-il pas prendre au pied de la lettre l'adhésion à une vision passablement naturaliste. On demeure néanmoins surpris de trouver sous la plume de celui qui reprochait à l'ancien rédacteur en chef de *Scout* son panthéisme romantique, l'évocation d'une enfance par monts et par vaux, ce retour au mythe du jeune sauvage qui a été revu et corrigé par Ramuz, Giono et les Chantiers de la Jeunesse.

Admettons que le persiflage soit facile. La citation pourtant située dans son contexte et compte-tenu de la forte personnalité de son auteur, ne peut pas être tout à fait attribuée au hasard.

L'hypothèse que j'avançais plus haut se trouve confortée d'autant : replacé dans son environnement naturel, l'enfant n'aura pas besoin de la lourde machinerie socio-éducative pour trouver le chemin de sa vocation intime, l'élévation vers Dieu, dont lui parleront les arbres et les bêtes.

Ne peut-on pas y trouver aussi comme un retour sur soi ? Après seize ans d'Aumônerie générale, le grand choc que fut le sinistre naufrage de Vichy, le dévoiement d'un idéal d'ordre chevaleresque (par la Milice<sup>211</sup>, en particulier), Le P. Forestier mesurait brusquement combien, en défendant l'Ordre, ses œuvres et ses pompes (défilés et bannières), il avait fait fausse route. Il soulevait le voile sur ses pensées profondes, ne fut-ce qu'un instant. Singulier aggiornamento implicite chez cet homme dont les écrits sont aussi

<sup>209</sup> Et non Président du Conseil, c'est significatif...

<sup>210</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 78.

<sup>211</sup> Que l'on se rappelle les premières phrases que Joseph Darnand prononçait lors de la prestation de serment du S.O.L. du 22 février 1942 aux arènes de Cimiez à Nice, et qu'il reprendra dans des circonstances analogues face aux Miliciens : « *Sur le sol de France dévasté par la défaite, le chef [Pétain] a appelé à lui ceux qui sont prêts à payer de leur sacrifice la rançon de la Patrie. Vous avez répondu présents ! ; vous estimez dignes d'entrer dans la chevalerie des temps nouveaux. Vous allez consentir à la Patrie le don total de vos âmes et de vos vies.* » in Jacques Delperrie de Bayac : *Histoire de la Milice, 1918-1945*, Anthème Fayard, 1969 Librairie Jules Tallandier, 1969; p. 116. À ce propos, l'auteur de cette étude approfondie remarque : « *On pourrait croire qu'il y eut beaucoup de scouts à la Milice. Il n'en fut rien. L'esprit du scoutisme était trop différent : le racisme et le nazisme n'y étaient pas admis. La Milice avait mauvaise réputation chez les scouts.* » p. 192, n. 1. Les témoignages recueillis sur la période confirment ce point. Il n'en reste pas moins qu'il y eut, au niveau de l'« habillage » des débuts de la Milice, référence à cet esprit chevaleresque qui fut l'apanage de la part archaïsante et chrétienne de Vichy.

raides que le tempérament, singulier avec murmuré entre les lignes d'un autre, à mi-chemin entre la prémonition du grand retour à la terre des communautés post-soixante-huitardes et le souvenir du Barjavel de *Ravage*.

Mal décanté chez celui qui, au-delà des formes, restait attaché à une inspiration traditionnelle, le retournement de la représentation du garçon, de la pédagogie à lui appliquer, la nouvelle définition de la fonction du Chef le conduisirent à rechercher pour ce dernier un nouveau costume. Coupe moderne et vieux tweed.

« *Plus encore qu'un chef, le meneur de Scouts est un éducateur* »<sup>212</sup>. Dès la première ligne du chapitre huit, la nouveauté se confirme : avant-guerre, la dimension éducative du Chef est bien loin d'être négligée. Mais le Chef est éducateur parce qu'il est chef : sa fonction éducative est induite. Ici la fonction éducative précède l'« état » de Chef. Chef qui du reste devient, et l'expression est significative : « *meneur de Scouts* ». Changement de nature par inflexion d'accent, encore, toujours ; métamorphose représentationnelle.

« *Il est nécessaire de savoir obtenir en certaines occasions, qui d'ailleurs devraient être rares, une discipline et un décor extérieur suffisants, mais le reste du temps, le Chef est le frère aîné qui donne l'exemple, sait écouter, donne des conseils au moment voulu, suggère des activités, fournit aux garçons les moyens de les réaliser, intervient aux moments de découragement, soutient l'effort, apprend à vivre plus qu'il ne commande.* »<sup>213</sup>

« *État de Chef* » ai-je écrit plus haut. Mais subsiste-t-il encore ? Après ces quelques lignes, on peut en douter, en particulier parce que l'aura symbolique du Chef disparaît. La discipline réclamée en quelques circonstances exceptionnelles seulement (Promesses, montées à la Troupe ou au Clan) ; le décor extérieur ramené à la dimension de décorum, le recours à un simple artifice ponctuellement nécessaire rendent bien compte de la décomposition de la représentation de l'Ordre, dont le Chef était la clé de voûte.

Que l'on se réfère à l'importance qu'on attribuait naguère à l'apparaître, manifestation de l'être situé au sein de la société par une véritable géographie symbolique !<sup>214</sup> Dans cette France de 1952 où le pouvoir d'achat va recommencer, deux ans plus tard, à progresser après des années de déclin puis de course-poursuite après les prix, dans cette France sortie de la reconstruction et qui aborde franchement la croissance, dans cette France où les vieilles structures urbaines explosent sous la poussée démographique et l'afflux des exilés de la terre, dans cette France enfin dégagée d'une « ruralité » dont la part la plus archaïsante de Vichy a été le dernier avatar politique d'envergure, dans cette France travaillée par la modernité, à la fois déroutée par ses habits trop neufs et grisée par l'expansion, la conception d'une société d'Ordre, un certain symbolisme immémorial s'épuise. D'ailleurs, il est assez significatif que le P. Forestier n'ait pratiquement pas évoqué la chevalerie dans son ouvrage, sauf pour remarquer, en rappelant les premiers temps des S.d.F., que « *l'œuvre entreprise par l'Église au Moyen-Age a simplement trouvé un prolongement inattendu dans ce que l'on a appelé, avec un peu d'emphase*<sup>215</sup>, *la chevalerie des temps modernes* »<sup>216</sup>.

<sup>212</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 94.

<sup>213</sup> Ibid. p. 95.

<sup>214</sup> Un signe, peut-être mineur, de cette mutation : la disparition très rapide des parades et défilés en uniforme (à l'exception d'occasions nationales ou de manifestations désormais folkloriques).

<sup>215</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>216</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 23.

Déjà, lors de l'Assemblée générale statutaire de l'été 1951, il avait été amené à relire le passé du Mouvement à la lumière de cette nouvelle prise de conscience. Pour lui, l'Église des années Vingt « *a compris qu'il ne fallait plus penser à une chrétienté sacrale.* »<sup>217</sup> C'était faire bon marché des déclarations les plus diverses, du chanoine Cornette au P. Doncœur, pour ne citer que des Aumôniers Scouts. Mais Marcel Forestier devait aller plus loin :

*« Lorsque le Mouvement S.d.F. a commencé, nous savions à peu près ces choses<sup>218</sup>. Maritain avait déjà publié son livre sur la Primauté du Spirituel. Il ne pouvait être question de ressusciter matériellement des formes sociales du passé, même celles qui avaient été bienfaisantes, mais de donner à l'inspiration chrétienne qui les avait fait naître un nouvel essor générateur de structures nouvelles. »<sup>219</sup>*

À plusieurs reprises, le P. Sevin et le chanoine Cornette avaient souligné ce point. Mais c'était s'attacher au secondaire que d'établir une telle distinction entre « l'esprit » et la forme : concession à l'époque, l'organisation en ligues (F.N.C.) ou en associations de jeunes, le choix d'un uniforme au lieu du justaucorps ou du heaume (ce dernier servant du reste d'emblème, et abondamment) ne pouvaient guère masquer que la logique organisationnelle et représentative était à peine une démarcation du Moyen-Age. C'était se tromper toujours que d'affirmer en 1951 qu'une « inspiration » aussi poussée pouvait n'avoir aucune incidence concrète sur des structures « nouvelles ». Les corporations, pour ne parler que d'elles, étaient-elles donc « nouvelles » lorsque Philippe Pétain les ressuscita ?

Au demeurant, le P. Forestier reconnaît lui-même indirectement que l'inspiration médiévale alla plus loin que le simple retour d'un « esprit » :

*« On peut dire que pendant vingt ans, l'Action catholique en France a eu surtout comme préoccupation principale cet aménagement des structures sociales et économiques<sup>220</sup>. Mais peut-être dans cette recherche, sommes-nous parfois retombés dans l'antique confusion des deux domaines<sup>221</sup>, et ceux qui ironisaient le plus sur la chrétienté médiévale n'ont-ils pas toujours été exempts d'une confusion du même genre en rêvant de faire précéder par la chrétienté des structures la croyance des âmes ? (...)*

*« L'action de masse, la recherche de transformation des structures était le courant le plus visible, dans la vie de l'Église, et bien peu se doutaient qu'un autre courant, humble filet de douceur et de charité, commençait lui aussi de sourdre. »<sup>222</sup>*

Effort de dédouanement (non sans mauvais gré et coup de griffe à l'Action catholique spécialisée), cette analyse, longue et dense dans son intégralité rendait compte, elle aussi, de l'agonie d'un système représentationnel. L'Église abandonnait l'espoir de revenir à une époque où elle modelait la société sur le tour de la foi et du dogme, époque ouverte avec l'Édit de Constantin pour l'Europe, et close en France avec la constitution civile du clergé. Dès lors, le chevalier ne pouvait plus guère être le modèle du Chef. Il fallait donc en proposer un autre.

<sup>217</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Deux grands courants de la vie de l'Église*, in *Le Chef*, juillet-août 1951, n° 279, p. 29.

<sup>218</sup> Toute la première partie du présent travail prouve que « l'à-peu-près » était considérable !

<sup>219</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Deux grands courants...*, op. cit. p. 30.

<sup>220</sup> Se reporter aux déclarations de l'Aumônier national lui-même une dizaine d'années auparavant.

<sup>221</sup> Forestier veut parler de l'effort millénaire de l'Église catholique visant à subordonner le temporel au spirituel.

<sup>222</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Deux grands courants...*, op. cit. p. 30.

Il est notable qu'un modèle aussi net que celui du chevalier ne s'imposera plus, pas même celui du Raider de commando qui, pour avoir eu un certain succès, ne sera pas l'image phare de la branche Éclaireurs tout entière, mais d'une partie seulement de celle-ci. C'est que la fonction même était en train de devenir trop insaisissable. On sait bien que les qualités qui font un éducateur échappent trop à la définition simple, relevant plus de l'art que de la technique, pour être cristallisées, « modélisées ». Le nouveau rôle de l'éducateur, de surcroît, réclamait moins d'« éminentes » qualités. Néanmoins, cette évidence ne se fit jour qu'à la longue. En attendant, il était logique que le P. Forestier, habitué à appuyer sa démarche sur des modèles stables, en avançât d'autres en tâtonnant :

« *Le commandement suppose des organismes hiérarchisés où l'on donne des ordres qui auront toutes les chances d'être exécutés pour eux-mêmes et sans référence immédiate aux goûts ni à la formation personnelle des exécutants, écrit-il. Disons-le, c'était un peu de la sorte, quoique de manière nuancée, qu'avaient fonctionné bien des unités Scoutes jusqu'alors.* »<sup>223</sup>

Au contraire :

« *Le gouvernement suppose un commandement d'un autre ordre, une hiérarchie plus subtile, où les ordres ne seront exécutés que s'ils sont acceptés. Le Scoutisme développe l'aptitude au gouvernement.* »<sup>224</sup>

Toujours ce jeu de décomposition-recomposition. En se servant de références connues, l'Aumônier général explore, recherche. Il esquisse le portrait d'un adulte moins « service-service » ou moins féodal, plus apte à répondre aux exigences de l'animation, plus proche de son temps.

Est-il dès lors surprenant que son passé de cadre d'industrie rejailisse et que se retrouve sous sa plume le nom de quelqu'un qu'il admirait, à la suite de Paul Donceœur<sup>225</sup>, depuis longtemps : Henri Fayol ?

Né à Istanbul en 1841, l'ingénieur Fayol est directeur de la mine de Commentry lorsque sa société, la Commentry-Fourchambault-Decazeville est amenée au bord de la faillite par la découverte de Thomas et Gilchrist touchant l'affinage des fontes phosphoreuses. Appelé à la direction général en 1888, Henri Fayol parviendra à redresser la situation par l'application des conceptions dont il fera une doctrine, le fayolisme, exposée dans *L'administration industrielle générale*, ouvrage publié en 1917.

Si la référence à Fayol n'est pas neuve chez le P. Forestier, sa résurgence au cœur du chapitre IX consacré au Scoutisme comme *École de chefs* doit être perçue comme un signe des temps. Auparavant, les principaux modèles de chef étaient empruntés prioritairement, lorsqu'un Aumônier cherchait à incarner sa pensée, au passé monarchique et chevaleresque, à l'armée ou au monde missionnaire ; la nouveauté tient ici à la première place que prend le chef d'industrie. Traditionnellement méfiant à l'égard de la ville et de l'usine où le travail perd avec l'homme sa dignité, où le fordisme désagrège l'unité organique du geste de fabrication artisanale, où le rendement réduit l'ouvrier au rang d'exécutant sans âme, le Scoutisme catholique se réconcilie donc, en apparence, avec la modernité. Ainsi, ce que l'on demandait jadis au Chef scout en donnant en exemple l'armée :

<sup>223</sup> Et que continueront à fonctionner pour longtemps encore les unités Raiders.

<sup>224</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme...*, op. cit. p. 97.

<sup>225</sup> Paul Donceœur avait publié dès 1919 chez Spes une brochure qui, dans le cadre de l'Action populaire, faisait l'apologie de l'ingénieur : *Le Fayolisme. Il nous faut des Chefs. Comment les former ?*

« N'essayons point de tout faire par nous-mêmes, nous n'arriverions qu'à tout enrayer. Grandissons tout le monde autour de nous, telle est la meilleure façon de nous grandir.

« C'est dans ce sens qu'il est loisible de dire que si le Chef doit savoir, et dans une certaine mesure savoir tout faire, en tout cas savoir faire ; que si le savoir-faire est souvent une qualité précieuse dans bien des cas, il lui faut, et c'est parfois le plus difficile, savoir ne rien faire »<sup>226</sup>

On le lui demande désormais en montrant ce qui prévaut à l'usine :

« La supériorité du Chef en tant que chef sera (...) différente de sa supériorité technique. (...) La fonction du Chef, en dehors de toute considération technique spéciale a pour seule mission de CRÉER L'UNITÉ et d'assurer le fonctionnement de l'organisation destinée à une action définie. »<sup>227</sup>

Pour autant la place faite au chef d'industrie n'installe peut-être pas autre chose que le cheval de Troie des représentations anciennes. Deux éléments permettent de le supposer : la doctrine de l'ingénieur Fayol repose tout d'abord sur un principe qui répond exactement à la représentation thomiste de l'ordre social : « La capacité essentielle des agents inférieurs, écrit-il, est la capacité professionnelle, la capacité essentielle des grands chefs est la capacité administrative ».<sup>228</sup> Le chef est donc tel par cette aptitude à animer le « corps au travail » en vertu de sa position surplombante. Or, pour les Aumôniers Scouts d'avant-guerre, le chef n'est-il pas de la même manière celui qui informe et anime parce que, plus haut, il voit plus loin ? L'usage du chef industriel ne change donc rien quant à la logique de la représentation par rapport à celui du chef militaire comme modèle de légitimation.

Dans l'utilisation que le P. Forestier fait des cinq temps du commandement fayolien : prévoir, organiser, commander, coordonner, contrôler, se glissent d'autre part des souvenirs que l'on pourrait croire en voie d'effacement : Foch, Joffre, La Porte du Theil, Gallieni, Lyautey viennent, aux côtés de Turenne, Colbert, Vauban ou saint Ignace, illustrer tour à tour chaque « temps » et y conférer leur autorité. Quoi de moins neuf ?

La péroration du discours ne laissera pas de place au doute: la représentation du chef reste malgré tout enracinée en terre de tradition. On renouvelle l'habillage –encore qu'une doctrine formulée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle n'ait plus rien de frais en 1952. Mais l'essentiel demeure intangible :

« Le chef devrait être le premier à la prière, chef de guerre et chef de la prière, chef du travail et chef de l'oraison. Tel fut le Maréchal Foch. Et tel fut le Général Guyot de Salins, homme de labeur inlassable, d'incroyable désintéressement et de constante prière, celui qui, pièce à pièce, fit des Scouts de France une grande association.<sup>229</sup> Si l'organisation du commandement dans notre Scoutisme correspond

<sup>226</sup> Général Maurice Gamelin : *Réflexions sur le chef*, in *L'officier de réserve*, mai 1931, in Georges Tisserand : *Silences et réflexions du Scoutmestre*, Spes 1932 p. 109.

<sup>227</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 103. Dans *La loi Scoute, commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, le dominicain Reginald Héret, penseur du scoutisme normand, affirmait dès 1929, en citant un article de *La Revue des jeunes* de 1922 (Marcel Forestier, qui en prendra la direction dans les années trente n'est encore que Scoutmestre) : « Le chef (...) est celui qui fait l'unité, condition primordiale de l'existence de la stabilité, de la fécondité d'une entreprise. »

<sup>228</sup> On peut se demander si un tel principe, conforté au sein du patronat chrétien par une représentation hiérarchique de la société largement vulgarisée par un clergé très imprégné de la pensée du Docteur Angélique, n'eut pas à long terme de fâcheuses conséquences dans la gestion des entreprises (« patronat de droit divin ») et celle des relations internes au monde du travail.

<sup>229</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 115.

*aux exigences de cette nouvelle science*<sup>230</sup>, tandis que l'habitude de servir développe en nos Chefs les qualités voulues, le Scoutisme mériterait le nom d'« École de chefs ».<sup>231</sup>

### 2.2.3. Des sommes problématiques

La première partie de *Scoutisme, route de la Liberté* s'achève sur un chapitre consacré aux Raiders et aux Louveteaux. Intitulée : *Principes et méthodes*, elle est de très loin la plus importante, couvrant cent trente pages quand les quatre autres parties (II : *Loi et Promesse, aux sources d'une morale vivante* ; III : *La Route*, partie sur laquelle je reviendrai aussi ; IV : *Milieus* ; V : *Spiritualité Scoute*) se partagent les deux cent autres. Importance quantitative, importance qualitative parce que stratégique, aussi. Tandis que le dominicain se contente de redire ce qui, de la Loi à la spiritualité Scoute fait le fonds d'une orthodoxie aussi peu contestée (statut de la Route mis à part) que secondaire, il s'est attaqué d'emblée aux questions les plus sensibles parce que les plus liées à l'évolution de la société tout entière, question au cœur du système « représentationnel » et du projet S.d.F..

Je me suis efforcé de démêler les fils d'une réflexion contrainte à l'adaptation. L'ambiguïté y est omniprésente. Pourtant, à côté d'indéniables pôles de résistances, il y a des avancées, des reconstructions là où l'édifice menaçait ruine.

Face à face, les deux protagonistes : l'enfant, le Chef. Pédagogie proprement Scoute et catholique, Scoutisme à usage d'adolescents, milieux de vie et d'action sont partiellement écartés de cette confrontation.

Le point de plus grande avancée, la partie la plus complètement et la mieux reconstruite, encore que sur d'anciennes fondations, concernent l'enfant, autour duquel on se recentre, jusqu'à bouleverser la subtile distribution des rôles et d'occulter un moment ce Chef dont on peut brusquement se demander si ce n'est pas pour lui que fut conçu, en fin de compte, le premier Scoutisme catholique ou si, du moins, il n'en fut pas le premier bénéficiaire.

Pâte malléable, l'enfant, attiré d'abord par les phosphorescences d'une association à l'impertinence de bon ton, happé par les secrets d'un Ordre initiatique, bientôt gouverné et, mieux encore, tenu par les songes, était appelé à se forger une âme de chef, chef d'oraison, de labour et de guerre dont une société à la dérive avait le premier besoin. D'attention à la personnalité, il n'était question que dans la mesure où, jusqu'à un certain point (de non retour), il fallait plus séduire que contraindre. Le Chef était l'actualité de l'être, l'enfant, son devenir. Celui-ci était assujéti à son modèle : celui-là. Telle était la conception initiale. Elle est périmée. Renversement : le Chef ne sert plus en régnaant, il sert en servant. Du moins est-ce ainsi qu'il doit être par rapport à l'enfant qui cesse d'être une matière première d'éducation (quelque soin qu'on en prît) pour devenir une personnalité en formation. Le Chef perd sa légitimité en soi et par l'Ordre. Il la retrouve exclusivement dans et par l'enfant. Là où l'Ordre scout lui donnait sa première raison d'être, et la finalité socio-religieuse de son rôle auprès des garçons la seconde, l'enfant seul est désormais source de son existence de Chef, que structure son état de Scout et de catholique.

<sup>230</sup> Le fayolisme. Erreur d'appréciation sur la qualité de cette doctrine aussi bien qu'anachronisme.

<sup>231</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 102.



Du coup, les critères de légitimation de l'autorité changent de nature. Dans les années d'avant-guerre, au cours desquelles on débattit fort de la question, Dieu était censé déléguer aux pairs le pouvoir d'octroyer la dignité de Chef à l'impétrant. Car il s'agissait bien de dignité, fût-elle fonctionnelle. Un tel octroi reposait certes sur une compétence technique, mais aussi et surtout (**essentiellement** pourrait-on dire) sur la qualité chrétienne de la personne. Idéalement, le Chef devait moins être choisi que s'imposer au choix par le haut degré de sa maîtrise de soi, gage d'un harmonieux équilibre entre le corps et l'esprit, la nature matérielle et la nature spirituelle. Désormais, si la source de toute autorité demeure Dieu (mais l'on se contentera de ce que ce soit implicite), si les pairs choisissent toujours, c'est l'enfant qui valide :

*« Notre conception de l'autorité me semble très bien symbolisée par le salut du petit Scout à son Chef, salut dont le tutoiement fraternel tempère une rigidité que l'on sent prête à se fondre, aux heures difficiles, en un grand élan d'affection et de mutuelle confiance. »<sup>232</sup>*

Corps et âme en élévation, l'enfant ratifie en la saluant les qualités de celui qu'il sait être à son service dans le difficile processus en cours. Auparavant, c'est ainsi que l'on qualifiait l'obéissance, quelques termes étant déplacés : le garçon manifestait l'aliénation de sa liberté dans l'amour qu'il portait à son supérieur, parce que ce dernier était en tout son supérieur (du reste, il n'est plus guère question d'obéissance dans l'ouvrage du P. Forestier). Au-delà des quelques lignes de l'Aumônier général, deux mutations s'esquissent : celle des critères du choix d'un Chef (son excellence devra prioritairement passer par l'aptitude à « **gouverner** », c'est-à-dire à « **guider** » plus qu'à conduire les garçons, et l'on peut voir ici, en n'oubliant pas le contexte qui pèse nécessairement sur l'interprétation, une discrète invite à retenir pour Chefs de jeunes hommes souples et attentifs et non de fracassantes et tranchantes personnalités) ; celle ensuite de l'autorité, qui se conjugue désormais selon l'influence de l'être aux autres et non selon l'institution de l'apparaître (être c'est être situé ; les relations en découlent), et qui n'implique plus l'**obéissance**. C'est l'**influence** du Chef qui devra mettre les garçons en marche, non ses ordres docilement exécutés, cette docilité fût-elle acquise par une paternelle ou fraternelle sollicitude.

Mais ce déplacement de la relation pédagogique représentée, qui dit un déplacement de la représentation de la structure relationnelle d'une société, n'est pas radical, on l'a vu. Le Chef conserve une fonction symbolique propre, qui, curieusement, lui est déniée dans sa relation au garçon. J'ai montré en effet que le Chef, face aux jeunes dont il doit favoriser la croissance, a été dépouillé d'une tunique de Nessos qui faisait de lui l'incarnation permanente de l'Ordre scout, préfiguration de l'ordre social idéal. Or, dès que le P. Forestier passe du rôle éducatif renouvelé du Chef au chef que le Scoutisme, qui en est l'école, doit produire, on retrouve la conception du chef-prince : le premier en tout, **conducteur**, et non plus seulement **guide** de la prière et du travail. Peut-être les références formelles à une société hiérarchique se sont-elles effacées. Peut-être le Chef doit-il être au quotidien et en premier **éducateur-animateur**. N'en demeure pas moins cet héritage presque intact bien qu'épuré de la tradition.

Au bout du compte, il ressort de tout cela une représentation cohérente mais problématique de l'enfant ; une représentation paradoxale du Chef. Dans ce dernier cas tout particulièrement, le Chef se voit invité à endosser un double costume devant être tout à la

---

<sup>232</sup> Ibid. pp. 102-103

fois à usage interne et externe, à un moment où la référence à un projet de société se définit de plus en plus en creux, un creux de réminiscences nostalgiques, d'hésitations et d'absence.

J'ai déjà souligné que la question de savoir si les représentations « officielles » se prolongeaient sur le terrain était en grande partie une question assez vaine. Dans les années trente, le foisonnement et la convergence des écrits, qu'ils vinsent des dirigeants nationaux, régionaux ou locaux laissaient néanmoins supposer que les représentations qui s'élaboraient et triomphaient émanaient d'un vaste terrain et d'un « humus mental » profond. En induire que l'on partagea généralement les mêmes conceptions m'est apparu possible. Unanimité de fond, divergences formelles, tel m'apparaît l'état de la « scène mentale » du Scoutisme catholique jusqu'à la Libération.

Le silence assez impressionnant qui se fait sur ce point capital, d'une part, et le caractère exceptionnel que revêt la parution du livre du P. Forestier, somme bien problématique, conduit ici à la prudence.

Certes, les esprits sont troublés. Le dépouillement systématique de la revue « généraliste » qu'est *Le Chef*, et de celle, spécifique, qu'est *Scout* montre bien la part qu'ont pris articles de spiritualité (méditation « Scoute » sur les textes sacrés) et articles « techniques ». La part faite à la fiction ira s'amenuisant ; les articles définissant les représentations, de même (à l'exception notable du domaine Raider).

Cette double orientation : spiritualité-technique a été voulue. Il a été dit qu'en 1947 et 48, une telle dialectique est chargée de sortir le Mouvement de la crise. Pour autant, ne faut-il pas y voir précisément le signe du trouble ? Jusqu'en 1955, les grandes synthèses sur le Scoutisme et sa finalité s'éclipsent. Seul, Marcel Forestier demeure l'homme de la vision globale (globale mais troublée).

S'il est donc aisé de cerner le trouble collectif, il est difficile d'en cerner la nature. L'analyse de la manière dont il se manifeste chez l'Aumônier général renvoie-t-elle à la manière dont commissaires, Scoutmestres et C.P. (pour n'évoquer qu'eux) le ressentent plus ou moins clairement ? Je ne l'affirmerai pas : lorsqu'une référence centripète se perd, l'heure est au centrifuge. Plus qu'à aucun moment jusque là (moins que dans la décennie suivante cependant) les garçons peut-être mais surtout les Chefs trouvèrent ce qu'ils apportaient. Dans ces conditions, le poids des traditions locales et des innovations ponctuelles dut s'accroître. C'est une hypothèse qu'un sociologue pourrait ou non vérifier.

Quoi qu'il en soit, le phénomène d'« éclatement représentationnel » fut nettement accusé chez les Éclaireurs par la dualité que l'on instituait : Raiders d'un côté, « tout-venant » de l'autre, tantôt incité à rejoindre « l'élite », tantôt laissé à ce que Philippe Missotte, l'un des artisans de la réforme de 64, nommera justement « *un Scoutisme puéril et honnête* », prolongeant, sur la lancée, la pratique moyenne des années Quarante : épreuves de Promesse et de classe, préparation des badges de spécialité et du grand camp d'été, point culminant ; routine, en quelque sorte, plus ou moins énergiquement soutenue par l'action de Scoutmestres souvent étudiants. En de telles unités Éclaireurs, l'habitude pouvait susciter bien des interrogations. Institution reconnue, la Troupe recrutait par inertie, seulement secouée par l'arrivée inopinée d'un Éclaireur de choc venu d'ailleurs – à cause d'un déménagement, par exemple.

Mais chez les Raiders, le trouble, beaucoup mieux contenu par une glorieuse « conscience de soi », n'en pointait pas moins ici ou là : fait sans précédent, l'interprétation que l'on fit de la proposition de Menu, la tirant vers un ultra-militarisme de mauvais aloi (rare, mais..) ou vers un côté « moine botté » est à elle seule la preuve que le nord avait été perdu.

S'il est donc difficile de relier exactement l'ambiguïté de l'ouvrage d'un homme qui avait une vingtaine d'années d'exercice derrière lui à celle des quêtes qui se multipliaient ou ne se faisaient pas, force est en tout cas de conclure à l'ambiguïté, signe du passage. À elle seule, elle justifie une analyse de plus en plus pointue des textes.

Des textes, en effet : à *Scoutisme, Route de la Liberté* fait pendant : *Scoutisme missionnaire : le Chef, témoin du Christ*. Le livre parut en 1955, l'année où Marcel Forestier quitta l'Aumônerie générale. L'événement lui conféra du coup valeur de testament, et ce d'autant plus qu'il collaborait pour une part des articles précédemment parus dans les revues, *Le Chef* en particulier.

Si *Scoutisme, Route de la Liberté* se présentait avant tout comme un plaidoyer en faveur de la dimension formatrice du Mouvement, *Scoutisme missionnaire* mit l'accent sur sa force évangélique. Mais le sous-titre centrait malgré tout l'ouvrage sur la question du chef et du sens catholique de sa démarche en société : il s'attachait donc à sa fonction « externe », accordant cette fois moins d'importance à celle, « interne », de pédagogie.

Le P. Forestier choisit de clore son ouvrage par une autocritique fondatrice qui tira un trait définitif sous le projet traditionnel des Scouts de France, à l'heure où il allait être appelé à méditer sur les années passées. Évoquant les années d'avant-guerre, le dominicain amplifia encore ce qu'il avait écrit à ce sujet en 1951 :

« L'apostolat apparaissait alors comme englobant la prédication de la foi, mais plus encore l'intégrité des mœurs, en référence à un certain ordre social. Les structures sociales et politiques de la chrétienté chevauchaient, empiétaient souvent sur les tâches propres de l'Église, si bien que préserver, conserver, restaurer ces structures semblaient être une condition première de l'engendrement de la foi. »<sup>233</sup>

On ne saurait mieux dire de ce Scoutisme de reconquête, mais voici qu'à la conquête va succéder la mission :

« Ne pouvant plus compter sur des structures sociales chrétiennes qui faisaient pression en faveur de la foi (mais qui n'ont jamais engendré la foi aussi bien qu'on a pu le croire, même aux plus belles époques de la chrétienté<sup>234</sup>, ne pouvant plus nous faire illusion<sup>235</sup> sur des mœurs chrétiennes ou une civilisation chrétienne dont nous savons bien qu'elles ne sont pas des critères sûrs de foi véritable<sup>236</sup>, l'apostolat retrouve son véritable objet : la foi au Christ Sauveur. »<sup>237</sup>

Conclusion qu'il n'est guère besoin de commenter : en soi, elle est limpide et ne laisse place à aucune interprétation. L'Église n'a plus pour objet de susciter le retour à la

<sup>233</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire. Le Chef témoin du Christ*, Presses d'Île de France, 1955, p. 129.

<sup>234</sup> Est-ce pour autant que l'on n'y crut pas ?

<sup>235</sup> Suprême aveu fait de combien d'amères déconvenues dans l'ordre du temporel ?

<sup>236</sup> Où l'être reprend le pas sur le paraître, l'intime sur l'extraversion collective.

<sup>237</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, ibid. p. 130. La foi en la rédemption christique efface donc peu à peu celle en « l'Église triomphante ».

chrétienté dont on reconnaît l'efficacité douteuse en terme de foi, et se concentrera désormais sur la conversion seule, par la prédication de la Parole et de l'Exemple.

Appliquée au Scoutisme, la conclusion boucle la préface de Pie XII :

*« Cette formation doit, dès leur plus jeune âge<sup>238</sup>, par les méthodes concrètes d'observation et de réflexion qui leur conviennent, être ouverte sur les réalités sociales, naturelles et surnaturelles. Ils doivent apprendre à vivre dans la société moderne, et pour cela être prudemment informés sur ses structures, ses qualités et ses défauts. Ils doivent particulièrement se préparer à prendre dans leur milieu et leur communauté paroissiale la part d'influence et de responsabilité dont ils sont capables. En somme, la formation du caractère, qui est la fin principale du Scoutisme, doit avoir une orientation franchement sociale et apostolique. »<sup>239</sup>*

En somme, Pie XII prêche pour l'engagement. Et bien entendu, le P. Forestier fait de même. « Engagez-vous, jeunes Chefs ! », tel est l'appel qu'il lance implicitement lorsqu'il s'indigne :

*« Je tremble lorsque je rencontre de ces grands adolescents qui, dans une lueur de lucidité, manifestent le désir de 'prendre une troupe' et que l'on en détourne. »<sup>240</sup>*

Même appel lorsqu'il s'exclame :

*« Que de jeunes hommes on a perdus qui, lancés à temps, auraient fait de bons Chefs et se seraient formés eux-mêmes dans l'exercice de leur fonction'. 'On attend souvent trop pour confier des responsabilités de Chef ; on voudrait que d'abord les Chefs soient formés complètement, dans l'abstraction de vraies responsabilités, au lieu de les former dans l'exercice de leur fonction, au contact de garçons réels. »<sup>241</sup>*

Ne s'appesantissant pas sur le risque qu'il y aurait de voir ces Chefs sans expérience et encore immatures se former au détriment des garçons, et qu'en praticien de la chose il ne pouvait pas ne pas connaître Marcel Forestier, en reprenant des articles du *Chef*, va plaider au contraire pour un tel engagement, subordonnant l'éducation du garçon à la formation du Chef, allant jusqu'à reprendre une vieille idée jamais explicitée vraiment et qui consistait à considérer la Route comme une « Route de Chefs » Éclaireurs :

*« On a beaucoup parlé de conquête. Je ne connais pas d'objectif plus déterminant que de faire comprendre à un jeune qui hésite à servir, qu'une petite bande de garçons l'attend et que le bonheur de leur vie dépend en grande partie de son acceptation. »<sup>242</sup>*

<sup>238</sup> Pie XII évoque évidemment les Scouts.

<sup>239</sup> S.S. Pie XII aux chefs de la Conférence Internationale du Scoutisme catholique, 1952, in R.P. Marcel-Denys Forestier, *Scoutisme missionnaire*, ibid. : Préface. Notons ici que seul le contexte amène à entendre autrement un discours déjà tenu dans les années vingt ! Notons aussi que Michel Menu et son équipe feront de la volonté pontificale une lecture « musclée » ou « gonflée » mais extrêmement orthodoxe.

<sup>240</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, op. cit. p. 10.

<sup>241</sup> Ibid. p. 11. Il faut ici remarquer deux contradictions surprenantes : 1) Forestier va tout d'abord être en contradiction avec le Mouvement, et Menu en particulier qui vient de lancer le Cadre Vert, ambitieux et intéressant programme de formation des jeunes adultes (pas forcément scouts) à la maîtrise. Ce programme cherchait à éviter des directions de troupes plus ou moins sûres et durables, compte tenu du manque de compétences et des obligations estudiantines de Chefs trop jeunes. 2) Il est aussi en contradiction avec lui-même : lui qui reproche à l'Action catholique spécialisée de former et d'évangéliser par la pratique, par l'engagement, préconise cela pour les Chefs. Y aurait-il là une préoccupation « tactique » souterraine ? À une époque où, en effet, l'Aumônier d'unité n'est pas encore chose rarissime, qui, au sein de la troupe, pèsera du plus grand poids d'autorité, du Chef laïc un peu trop jeune, ou de l'Aumônier, même débordé, lorsqu'une décision capitale devra être prise en Cour d'Honneur, le parlement élitaire de la Troupe.

<sup>242</sup> Ibid. p. 11.

L'Aumônier général sait ici se souvenir de *L'appel du gosse*, ce naïf poème en argot des faubourgs qui devait, dans l'esprit de Jacques Sevin, vaincre les réticences. Mais ce souvenir est-il d'actualité, au moment où d'autres sirènes se font entendre ?

Certes, le recrutement des Chefs a toujours été l'épine dans le talon du Mouvement. Est-il quantitativement plus aigu dans les années Vingt que dans les années Cinquante ? On peut gager que non. Mais qualitativement, sans nul doute. La proposition de Michel Menu, fondée sur l'exigence, réclamait des Chefs aguerris. Laisser à de trop jeunes adultes, voire à de grands adolescents à peine passés, par convention, à la Route, de lourdes responsabilités présentait maints écueils : la pure griserie de l'exploit technique, l'ivresse d'une mythologie militariste, l'enivrement d'une dérive « barbare » ultra romantique<sup>243</sup> n'étaient pas des moindres. La possibilité d'un conflit entre la sagesse assise de l'Aumônier et d'un trop jeune Scoutmestre promu « chef de bande » n'était pas non plus à exclure. Sans qu'il s'expliquât ouvertement sur ce point, on peut penser que le souci de Michel Menu de constituer le Cadre Vert y répondit.

Aussi, ce qui était bien souvent une nécessité dans les années d'expansion rapide, et dans un contexte formellement beaucoup plus structuré, nécessité qui avait conduit, malgré le P. Doncœur, à une annexion de la Route à la Branche Éclaireurs qui y puisa l'essentiel de ses Scoutmestres, cela ne pouvait à terme que conduire à de graves déconvenues. Et pas seulement au sein des unités Raiders. Dans les unités communes, des Scoutmestres mal préparés ne pouvaient manquer de recourir aux « recettes » qui avaient peut-être, en d'autres temps, fait la joie de leur noviciat ou de leur « carrière » de C.P., mais qui, passé le cap déterminant de la guerre, ne pouvaient plus satisfaire les aspirations d'une jeunesse avide d'émotions fortes et que devaient ennuyer ou décevoir de petits Grands Jeux mal préparés ou des rites initiatiques louches. Gageons que sur le terrain, la désaffection brutale des quinze/dix-sept ans dut souvent provenir d'un Chef ne « faisant pas le poids » face à un appétit d'action et d'absolu aiguisé par le dur spectacle des démissions, l'ambiance et les frustrations nées de l'Occupation.

Sans doute, le P. Forestier ne pensa-t-il qu'à retenir des énergies disponibles en évoquant dans son premier chapitre : *La grâce d'être Chef*. Avec un talent certain, il avait, au fil d'articles, élaboré des adresses au jeune Chef imaginaire, Michel, le convoquant à l'aventure des grandeurs et des servitudes de son état, évoquant en se référant à lui pour mieux toucher les autres, les problèmes concrets qu'il devait affronter. « *T'en souviens-tu, Michel ?* », c'est ainsi que commençait chacune de ses exhortations qu'il rassembla pour mieux explorer l'exaltation qu'il y avait, selon lui, à servir, et à servir jeune. Ici, sa crainte de voir le Mouvement se dévitaliser dans sa branche Éclaireurs rejoint sa méfiance, soudain fort nette, devant une institutionnalisation trop marquée.

Engagement donc. Mais, s'il donne le comment, il donne aussi le pourquoi. C'est donc la question de la finalité du Scoutisme catholique qu'il aborde une dernière fois, en prolongeant l'appel du pape.

Les Scouts de France se sont toujours voulus « chevaliers de l'Action catholique », des missionnaires. Pourtant, on a vu les critiques que fit l'Aumônier général de la conception initiale : on avait voulu reconstruire une chrétienté française, réformer les structures sociales en constituant un Ordre exemplaire, et l'on s'était trompé. À cette erreur, s'ajoutèrent d'autres traits :

---

<sup>243</sup> Jean-Louis Foncine, l'un des « maîtres » du Signe de Piste (cf. tome 3) y sera fort sensible.

« Au lieu du mouvement de pénétration dont nous avons rêvé, nous sommes devenus trop souvent une section auxiliaire de la paroisse ou du collège religieux. »<sup>244</sup>

Il faut donc revoir sa stratégie :

« Il semble, après toutes ces expériences, que l'heure devrait avoir sonné pour notre Mouvement de franchir les étroites limites où trop souvent nous enfermons notre action, pour aller au-delà des positions conquises et administrées, porter la joie de vivre et l'Évangile à des garçons non atteints et non évangélisés. »<sup>245</sup>

En clair : il faut enfin toucher les milieux vraiment populaires. Il faut donc réformer l'Action catholique du Scoutisme. Soit, mais alors 1) comment ? et 2) pour quoi ?

À la première question, nulle réponse nouvelle. Le P. Forestier en revient, quoique de manière nuancée, à l'ancienne dichotomie mouvement d'éducation/mouvement d'action.

« Le rôle du Scoutisme, écrit-il, est d'éduquer les jeunes. Il n'y a pas lieu, on ne saurait trop le répéter, d'opposer éducation et évangélisation (...) L'intérêt de notre méthode est, si elle est bien appliquée, qu'elle développe la personnalité, la responsabilité propre, le bon usage de la liberté intérieure, toutes conditions de l'adhésion de foi à la doctrine du Salut. »<sup>246</sup>

Première des vieilles ornières dans lesquelles on retombe donc. Marcel Forestier, s'arc-boutant aux principes exposés par Pie XI (et Pie XII), insiste toujours sur la fonction propre au Scoutisme : « avant l'apôtre, il y a le chrétien. »<sup>247</sup> Cela, il l'affirmait déjà dans les années trente. À ses yeux, on ne peut entreprendre une action sur le milieu (qui implique des prises de position politique et risque d'enfermer la formation chrétienne dans des problématiques trop spécifiques qui menacent la vocation universelle de l'Église) tant que la formation de base reste incomplète. Il n'est donc pas question, il le redira une fois encore, une dernière fois, « d'abandonner nos méthodes pour adopter celle des mouvements spécialisés d'action sur le milieu. »<sup>248</sup>

Il apparaît clairement que, sauf à disparaître en tant que tels, les Scouts de France ne pouvaient pas tenir un autre discours. Le seul problème, leur problème de fond, était un problème de recrutement. Des Chefs avaient déjà signalé l'« acculturation » que représentait, pour un jeune ouvrier, l'adhésion au Mouvement. Tant qu'une formule n'aura pas été trouvée pour tenir compte des spécificités sociales, ou tant que l'évolution socio-économique n'aura pas estompé les clivages, subsistera là un écueil<sup>249</sup>. Cela dit, le fait de poser une nécessaire ouverture entraine immédiatement en conflit avec la nature même du Scoutisme catholique. Il fallut la création de « Patrouilles libres », au sein desquelles tout un pan « formel » de la pédagogie S.d.F. était allégé, pour que s'esquissât une intéressante

<sup>244</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, op. cit. p. 65. « La faute à qui ? » pourrait-on se demander..

<sup>245</sup> Ibid. p. 66.

<sup>246</sup> Ibid. p. 71.

<sup>247</sup> Ibid. p. 79.

<sup>248</sup> Ibid. p. 75.

<sup>249</sup> Écueil que l'on sous-estime trop souvent, et qui concerne tout organisme éducatif « généraliste », les S.d.F. comme l'Éducation nationale : n'y a-t-il pas en effet une certaine duplicité foncière à vouloir fondre au même moule des jeunes dont le « capital culturel » et partant les structures mentales ne sont pas identiques ? Le problème est d'autant plus épineux qu'à l'inverse, des structures spécialisées risquent de reproduire de manière encore plus forte des inégalités fondamentales. Le « tort » des S.d.F., comme celui d'autres organismes, fut de n'avoir pas pris le problème à bras le corps. C'eût été devoir admettre des choses que l'on préférerait taire ou nier, ou que l'on ignorait tout simplement.

expérience d'ouverture au prix de ce qui contribuait à faire « l'identité » scout traditionnelle.

La volonté sincère d'ouverture se heurtait aussi à un second écueil : le « pour quoi ». D'une part, on posait que l'ère de la reconquête de la chrétienté était close. Mais aussitôt, l'on affirmait :

*« Que le Mouvement comprenne des garçons de tous les milieux, cela nous a paru toujours essentiel afin de promouvoir un état d'esprit favorable à l'éclosion d'une société où les différences de classe ne seraient pas une constante offense à l'esprit de l'Évangile. »<sup>250</sup>*

Société où les différences de classe ne seraient pas une constante offense à l'esprit de l'évangile ? C'était revenir au rêve millénariste de la *concordia ordinum* de... la société sans classe ! C'était retrouver non pas l'idée de Chrétienté à proprement parler, mais l'une de ses composantes. Comment ne pas voir qu'il y avait là un obstacle difficilement surmontable en ces termes ? Qu'un fils d'ouvrier adhérât absolument à l'idéal Scout de fraternité universelle, il ne pouvait manquer de se trouver pris entre cette noble mais utopique aspiration et sa réalité familiale, bientôt professionnelle. Ce qui avait été l'une des raisons profondes qui, dans les années Vingt, rendaient rares les fils d'ouvrier qui furent Scouts, le demeurait dans les années Cinquante, où la combativité ouvrière demeurait forte, l'identité « prolétarienne » également.

Sans vouloir « dramatiser » ici la nature de la contradiction interne à la pensée de l'Aumônier général, force est malgré tout de constater qu'elle prit un tour quelque peu dramatique. À travers ses deux derniers livres, le P. Forestier manifesta indiscutablement un vrai désir d'ouverture et de transformation. Mais profondément ancré dans un système de représentations, il ne put s'en dégager. Son départ « forcé » en 1955 doit être aussi compris à la lumière de cette constatation. D'autres responsables, plus jeunes, plus indépendants vis à vis d'une tradition dont la cohérence et la raison d'être interdisaient une mutation radicale, ne pouvaient en effet qu'œuvrer à ce départ, en l'espérant de manière active, à tout le moins.

Cela dit, Marcel Forestier, de par sa position surplombante, demeura partiellement en marge de la seule tentative d'adaptation de la tradition, celle des Raiders, bien qu'il la soutînt. Or parallèlement au conflit intellectuel que connaissait l'Aumônier général, la proposition Raider s'épanouissait et prenait toutes les apparences de la réussite.



<sup>250</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier : *Scoutisme missionnaire*, op. cit. p. 72.



## 2.3. « Raiders, Go ! »

Rendue publique lors de l'Assemblée générale de l'été 1948, mise en pratique en janvier 1949, la proposition du Commissaire national Éclaireurs revêt tous les aspects de la nouveauté : elle émane d'un laïc, se recentre par rapport à la pensée de Robert Baden-Powell, désire revivifier l'esprit par les activités, propose d'autres modèles, pose l'exigence comme principe.

Elle ouvre de plus en plus la voie à des innovations de structure : création de Patrouilles libres, destinées à des jeunes géographiquement et même socialement marginaux ; de la division Kim, mise sur pied pour éviter l'approfondissement du hiatus grands Scouts Raiders/autres Scouts ; du Cadre vert, filière de formation ayant pour but l'amélioration de la compétence des Chefs. Façade théoriquement avantageuse, pratiquement attrayante.

J'ai néanmoins souligné les multiples contradictions qui présidèrent à son élaboration et qui se traduisirent en ambiguïtés d'autant mieux masquées sur le champ que le succès fut assez rapide, et que l'époque elle-même était indécise. Le moment est venu d'affiner l'analyse.

### 2.3.1. Mise en place



Le numéro deux cent trente-six de *Scout* lança la proposition Raider comme un défi à l'adresse des Troupes Éclaireurs. Joubert, dès la couverture, donnait le ton : sur une mer

agressive, file en gros plan un canot à moteur. À bord, deux jeunes hommes, traits aigus, entièrement tendus vers l'invisible but : un sauvetage, à n'en pas douter. Ils sont deux, ils sont seuls, tout énergie, tout courage, tout action. Le béret de l'un, duquel se détache l'insigne, désigne discrètement mais nettement leur qualité : ce sont des Scouts. Non point de gentils gamins : de grands adolescents, déjà héroïques. Pour qui en douterait, le titre-programme qu'ils réalisent s'inscrit en clair sur un ciel sombre : Raiders-Scouts.

L'illustration a un but : frapper l'imagination. Ici le style du dessinateur s'infléchit. Le temps n'est plus aux sensuelles élégances : le trait s'est épaissi, il est devenu plus incisif, plus puissant. Il signale un passage : là, une bravoure chevaleresque qu'exprimerait volontiers l'exubérance gracieuse et lyrique du dessin ; ici un courage plus sec, associé à l'élan de la machine ; une image-choc, en masses affrontées.



## RAIDERS SCOUTS

Tous les Eclaireurs doivent se préparer à être de bons citoyens de leur patrie et de bons citoyens du monde. »  
B. P.

« Chacun de vous, Eclaireurs, peut être à peu près certain d'être, un jour ou l'autre, témoin d'un accident où s'il agit ce qu'il a à faire, et s'il le fait promptement, il pourra gagner la satisfaction durable d'avoir sauvé ou aidé à sauver une vie humaine. »  
« Rappelez-vous votre devise « Toujours prêts ». Toujours prêts en cas d'accident parce que vous avez appris d'avance ce qu'il y a à faire dans les diverses circonstances. Prêts à faire ce qu'il faudra tout de suite. »  
B. P.

« Pas nécessaire d'attendre une guerre pour être un éclaireur utile, il y a des masses de choses à faire pour vous en temps de paix, partout où vous allez. »  
B. P.



C'est tout simplement un corps de secours spécial, préparé par un entraînement sévère, aux missions les plus périlleuses et aux services les plus variés. Leur qualité, c'est le courage; leur force, c'est l'esprit d'équipe.

Apôtres et missionnaires de Dieu, ils le font connaître par leur charité.

Serviteurs de la communauté, ils sont enrôlés dans les grands Services Publics.

Déjà leur chant se fait entendre aux quatre coins de France et avec eux, se lève une nouvelle jeunesse, lasse de veulerie et d'égoïsme, avide de dévouement.

Bonne chance Raiders! En avant!

Le C. N. E.

L'alarme venait d'être donnée par les sirènes, l'incendie embrasait le quartier. Jean-Paul B... était au lit avec 39° de fièvre. D'un bond il fut sur pieds et pour ne pas inquiéter ses parents, il sauta par la fenêtre du premier étage. Sa troupe était déployée sur les lieux, en pleine action. On lui expliqua qu'un bébé était resté au troisième étage d'une maison. S'enveloppant d'un drap mouillé, Jean-Paul fonça dans les flammes. Trois minutes après, il jetait son drap à moitié calciné et s'écroulait suffoqué. Le gosse était sauvé. Le Chef n'avait pas encore prononcé un seul mot. Voilà les Raiders!

À vrai dire l'évolution de l'illustration avait suivi le glissement progressif d'un état d'esprit et de thèmes amorcés à la Libération, aboutis en 1948 : c'en est alors fait du chevalier et de son ost, du provincialisme fleurdelisé, de l'archaïsme enjolivé qui ont peu à peu quitté les couvertures. Les ont remplacés des Patrouilles de choc et, de plus en plus, des avions violemment engagés dans des combats vertigineux, des navires de haute mer, des sous-marins, ou des broussards, ou des missionnaires catéchisant l'Afrique profonde, clichés

qui font écho aux images des hommes et des machines aux prises avec la barbarie sous tous ses visages, et qui ont nourri les jeunes imaginations à partir de 1940.

Y eut-il plan concerté entre l'illustrateur Joubert et le Commissaire Menu, de manière à ce que le « terrain » fût progressivement préparé ? Cela voudrait dire que dès 1946-47, l'un et l'autre savaient où ils allaient entraîner la branche. Ce n'est pas à exclure. L'éloge précoce du judo, alors que la proposition Raider est encore officiellement dans les limbes, pourrait laisser penser que les rédacteurs de *Scout* avaient pris le vent très tôt. Je préfère cependant supposer, pour la beauté de la chose, que Joubert, comme Menu, furent les observateurs attentifs de ce qui se passait, et qu'ils traduisirent l'un en image, l'autre en projet la métamorphose des sensibilités adolescentes de leur époque.

Revue ouverte, une chose frappe : nulle précaution introductive, aucune explication. Première page : portrait presque sans âge d'un adolescent d'une beauté « joubertienne » qui serait d'avant-guerre sans le violent « hachurage », yeux en amande, regard clair, déterminé et vide, nez parfait, lèvres encore délicates, menton net, crâne port de tête, visage assez énigmatique au fond, sommé du béret des Raiders ; aphorismes de Baden-Powell avec un petit heaume en cul-de-lampe : discret trait d'union avec le passé proche.

Et puis un récit en vingt-cinq lignes brèves. Récit d'un sauvetage, dont l'héroïsme hyperbolique mérite l'arrêt d'un instant : après tout, les Scouts auxquels on découvrait un horizon nouveau l'appréhendèrent d'abord, pour ceux qui lurent la revue, à travers ce minuscule scénario qui disait tout, déjà. « *Alarme* », « *sirène* », « *incendie* », « *quartier* », quatre mots-clés pour une scène aux fortes réminiscences : quel petit citadin n'a pas, cinq ans plus tôt, entendu ces mots exprimer une réalité vécue, directement ou non ? Combien d'émotions n'y sont pas encore plus ou moins conformément liées : menace, mort, mobilisation, convocation à se mettre debout, à courir, à agir d'une manière ou d'une autre, puisque la vie même est en jeu ? La guerre est-elle loin, désormais ? Certes, mais l'appel de B.P. est là, plus haut, comme une mise en perspective : « *Pas nécessaire d'attendre une guerre... pour vous en temps de paix !* »

Et voici l'acteur : « *Jean-Paul B...* ». Intéressant anonymat, parce qu'imparfait : imparfait parce que le prénom est là quand même, Jean-Paul, et que ce prénom-là est un prénom que la mode, mystérieuse en ces domaines, a fait fleurir en une génération, prénom qui rend le « héros » proche ; mais intéressant aussi parce qu'il laisse le champ libre à l'identification : ce « Jean-Paul B », ce n'est pas « lui », c'est « un », sans nom, sans visage, résumé à son prénom, assez vivant pour qu'on y croie, assez évanescent pour qu'on lui prête ses traits... Et avec quelle jouissance, puisque l'anonymat assure le secret tranquille de la substitution, qu'il est signe d'une gloire que l'humilité redouble : anonyme, tu es grand par le geste et le silence.

Gloire, oui : l'irruption du prénom muet sur la scène du drame est l'annonce, on en est sûr, de l'action d'exception. Et quelle exception ! Le garçon est fiévreux, mais il bondit aussitôt : l'appel galvanise ; au diable la douceur moite du drap. Mais attention : il ne faut pas alarmer les parents ; et puis, ne pas jeter sur la mobilisation le soupçon de l'ostentation, pis : de la détermination fausse. Une autre scène affleure en contrepoint : sirène ; le garçon bondit brusquement, traverse l'appartement ; les parents surviennent : « *-Il faut que j'y aille ! ; -Ce garçon est fou, avec cette fièvre ! ; -C'est mon devoir... ; -Ton devoir est de préserver ta santé pour agir.* »

Et le garçon de se recoucher, conscience en paix. Pas de cela, ici : sauter par la fenêtre, pour demeurer efficace et obscur, sur-le-champ. Mais déjà, lorsqu'il survient sur les lieux du drame, la Patrouille est déployée, agissante. Pourquoi faut-il que ce soit lui, à peine vêtu, brûlant de fièvre, qui s'enveloppe d'un drap mouillé, grimpe les trois étages parmi les brandons et la fumée, s'empare du bambin oublié là par inadvertance sans doute, redescende par le même chemin d'enfer et s'écroule enfin, « *drap calciné* », « *suffoquant* », après trois minutes ? Nul n'en saura rien, jamais. Nul ne saura non plus si les pompiers, pendant ce temps, « tapaient la belote ». Au diable la vraisemblance, c'est un souci trop commun. L'héroïsme a commandé, et l'invraisemblance le grandit : « *Le gosse était sauvé, le Chef n'avait pas encore prononcé un seul mot. Voilà les Raiders* ».<sup>251</sup>

Le reste n'est qu'un commentaire : « *corps de secours spécial* », « *entraînement sévère* », « *missions les plus périlleuses* », « *services* », « *courage* », « *force* », « *esprit d'équipe* » (mais acte d'héroïsme individuel), « *charité* », « *serviteurs de la communauté* », « *grands services publics* », tout cela est exalté par des chants qui saluent une nouvelle jeunesse, lasse de veulerie et d'égoïsme et qui se lève. Les trois coups sont frappés, mais pas n'importe comment.

Ce que l'on retiendra en l'occurrence sera moins la voie tracée que la manière : épique. Épiques le grandissement, l'exagération même, le style. C'est encore le cœur de Roland qui palpète, et comme ce combat-là se mène pour Dieu et pour la communauté, la France en somme, c'est de mystique dont on peut parler, et d'autant plus que l'anonymat étend sur l'acte le voile de l'arcane.

Lyrisme épique (malgré ou par le dépouillement du ton ?) et mysticisme marquent d'emblée et d'un sceau indélébile la proposition Raider. Ils nouent d'un lien solide, réalité, émotion et imaginaire : ses formations antérieures, de Scout de Pierre Gérin, de Cadet de Paul Doncœur et de combattant de l'A.S. ont appris l'un et l'autre à Michel Menu. Comme lui-même a appris qu'ils constituent le meilleur encens, immatériel et grisant, du culte de la volonté agissante, culte aux multiples avatars dont il désigne quelques-uns. Ce trait, essentiel, on le verra ressurgir sans cesse. Là est l'assise, à la croisée de l'homme intime, de ses représentations et de leur expression, de ce « *nietzschéisme paulinien* » dont on a pu parler à son sujet. En induire que, du coup, tous les Raiders en seront imprégnés serait excessif. Gageons cependant qu'une telle esthétique comportementale, pour n'envisager que ce versant de la montagne, ne peut être sans effet.

Introduit sans ménagement au sein de cet univers tendu, le Scout curieux va alors découvrir les aspects concrets de la proposition, qui s'articule d'abord autour de quatre brevets de spécialité : conducteur-mécanicien ; sportif (obtenu après une sorte de parcours polyvalent de 350 m, des épreuves de natation, de boxe anglaise et de judo) ; woodcraft (orienté par un esprit « *Eaux et forêts* ») ; services volontaires (pompiers, sauveteurs), brevets définissant « *l'entraînement Raider* » dont les buts immédiats sont précisés en quelques fortes sentences, telle : « *le métier de Raider demande de la santé, de la débrouillardise, du caractère ; c'est à cela que te préparent les épreuves de classe.* »<sup>252</sup> Autrement dit : le raiderisme finalise le système de formation classique de la branche Éclaireurs.

<sup>251</sup> Il est vrai qu'avec l'âge on devient lent..

<sup>252</sup> *Scout*, janvier 1949, n° 236 p. 9.





### Woodcraft...

Mieux encore : « *les Raiders-Scouts, c'est la première classe, appliquée dans la vie. Le Raider est un Scout qui sait à quoi ça sert d'être de première classe.* »<sup>253</sup> Il donne donc une perspective au garçon qui (naguère et compte-tenu de ce que la « dignité » de Chevalier puis d'Écuyer de France, trop exigeante d'abord, puis trop mal adaptée pour susciter beaucoup de vocations, était tombée en désuétude) piétinait vers quinze ans, sans défis à

<sup>253</sup> Ibid. p. 11.



relever, en attendant dans le meilleur des cas de passer à la Route. L'analyse entreprise dès 1947 et achevée par Menu en 48 de ce « vide » dans la structure pédagogique de la branche aboutit ainsi très concrètement à la constitution de ce que l'on pourrait considérer comme un corps de service civil volontaire. Cet aspect, du reste, est souligné par le terme « métier » utilisé à l'endroit des Raiders.

S'y attache un fort sens du concret, de la réalité, du sérieux que Joubert, qui jusqu'alors n'avait guère de goût pour la bande dessinée, illustrera en deux planches intitulées : « *Mission amphibie, Gisement 210* » dans le n° 238 de *Scout* de mars 1949 : inondation de 28 villages autour de Grenoble ; intervention d'une Patrouille Raider. C'est un peu le scénario plus haut qui s'y trouve repris, mais de manière circonstanciée cette fois, et beaucoup moins emblématique, quelle que soit sa portée exemplaire.



On sera surpris, sans doute, de constater qu'aucun « brevet religieux » n'est alors inclus dans cette première mouture des épreuves de promotion<sup>254</sup>. Dans une lettre à l'adresse des Aumôniers Raiders, Jean Rimaud, Aumônier National Éclaireurs, s'en expliquera :

« Si aucun brevet religieux n'est exigé d'eux, c'est parce qu'on ne juge pas de la vie religieuse d'un garçon sur un brevet. Mais un Raider Scout de France doit être un chrétien d'élite, compte-tenu évidemment de son âge. Et c'est ici que votre

<sup>254</sup> Dans le manuel *Raiders-Scouts*, en revanche, ce brevet est présenté : il y aura eu hésitation sur ce point.

*responsabilité personnelle est engagée. Aucun garçon de votre Troupe ne peut devenir Raider sans votre suffrage. En accordant ce suffrage, vous portez garant qu'il est chrétien d'élite.* »<sup>255</sup>



Cette absence cependant aura une conséquence perverse : il sera en effet difficile de faire comprendre aux garçons que les quatre brevets précités conduisaient au service de Dieu par le service de la collectivité, et ce à cause du manque de lien organique. De ce fait, les Aumôniers puis les dirigeants nationaux seront amenés à constater que, si de nombreuses unités parvenaient à un bon niveau technique, leur esprit scout et chrétien, laissait beaucoup à désirer. À terme, il fallut pallier cette déviation.

Une autre question peut être soulevée par l'injection dans le corps scout de cette orientation nouvelle : celle de sa relation harmonieuse avec la Route. Au tournant des années Quarante et Cinquante (et la lecture même rapide de la revue de branche le montre), l'esprit qui règne au sein de cette dernière est de plus en plus « Action catholique », non pas dans l'acception chère au P. Forestier, mais dans celle que retiennent les mouvements spécialisés eux-mêmes. Évolution du reste encouragée par « Vie

<sup>255</sup> R.P. Jean Rimaud in *Le Chef*, septembre-octobre 1949, n° 260 p. 38.



Nouvelle », association ayant pour but de fédérer les « anciens » et « anciennes » du Scoutisme et du Guidisme, et dont l'orientation la plus radicale avait conduit à l'apparition d'une sorte de phalanstérisme chrétien (constitution de véritables communautés familiales scouts, activement militantes au sein de l'Action catholique et de la C.F.T.C.), qui mûrira et dont on retrouvera ultérieurement des traces au sein de la C.F.D.T., du P.S.U., voire de la S.F.I.O. dans les années Soixante<sup>256</sup>.

Sans aller jusque là, l'esprit « Route », en tout cas, est en train d'acquérir son autonomie complète vis à vis des deux autres branches, à tel point qu'elle est capable de recruter un nombre croissant de « non-Scouts »<sup>257</sup>. Il est donc légitime de se demander si la constitution d'un « service civil volontaire » scout, fondé sur une haute technicité (et une nébuleuse représentationnelle très brillante mais fort peu en rapport avec la sienne) était de nature à restaurer la cohésion entre la Route et la branche Éclaireurs. Je suis enclin à croire que non et qu'au contraire la proposition de Michel Menu ne pouvait qu'enfoncer davantage le coin entre les deux branches. J'avancerai ultérieurement des arguments fondant ce sentiment.

Une dernière question ne peut être éludée : pour pédagogiquement très habile et fondée, l'ambition de Michel Menu<sup>258</sup> était-elle réalisable ? Lors de l'entretien qu'il voulut bien m'accorder en novembre 1985, l'ancien C.N.E. fit brièvement mention de tel ou tel sauvetage opéré par une Troupe Raider, de telle ou telle intervention courageuse, preuve que l'objectif de constitution d'un « service civil volontaire » avait été au moins ponctuellement atteint. Or *Scout*, avant la guerre, s'était fait plusieurs fois l'écho d'actions de ce genre. Pendant la guerre, en outre, les Éclaireurs, je l'ai déjà signalé, jouèrent un rôle souvent apprécié de secouristes auxiliaires quand ils n'aidèrent pas au déblaiement des décombres causés par les bombardements. Pourtant les Raiders n'existaient pas encore. Il faut donc retenir, quant aux résultats, plus la continuité que la nouveauté dans la proposition de Michel Menu. On pourrait même se demander si elle ne manifeste pas, de manière subite, une régression dans l'efficacité de la pédagogie, régression allant bien au-delà de ce qu'en pourrait exprimer le « malaise » des années 1946 et 1947.

En effet, s'il faut à la branche tout l'arsenal pédagogique inventé par Menu, imposé grâce à sa fougue (qui fut très certainement pour beaucoup dans l'exaltation de maintes unités) pour atteindre des résultats comparables à ceux de l'avant-guerre obtenus, eux, sans ce concours, c'est que la crise était beaucoup plus profonde que ne le révélaient ponctuellement les départs des garçons de quinze ans, signe pourtant préoccupant. Il est par conséquent tout à l'honneur des Commissaires généraux, Pierre Delsuc en particulier, et du Commissaire de branche d'avoir pressenti, sans pouvoir la mesurer tout à fait, l'étendue du problème et d'y avoir apporté une solution satisfaisante sur-le-champ.

Cela dit, j'ai déjà avancé que la crise des effectifs, provoquée sur le terrain par une pédagogie devenue paresseuse et dont le caractère aventurier s'était passablement décoloré sous l'effet des violences de la guerre, relevait pour une part souterraine mais décisive d'un désarroi général provoqué par le discrédit brutal touchant le système représentationnel,

---

<sup>256</sup> Il serait très intéressant de savoir si les plus radicaux des jeunes issus de telles familles ne se retrouveront pas membres de l'extrême-gauche dans les années 68-70. Nous retrouverons en tout cas les « conservateurs » du Scoutisme catholique accusant les animateurs de l'Association et les tenants de la réforme Pionniers-Rangers d'une telle « déviation » avant l'heure.

<sup>257</sup> Je m'appuie ici sur des exemples familiaux (au sens élargi), en proche banlieue parisienne, dont un à Villemomble, où Marcel Forestier avait implanté le Scoutisme dans sa jeunesse.

<sup>258</sup> Créer un corps d'auxiliaires des services civils ?

dont le caractère socialement inacceptable était apparu en plein jour avec l'essai vichyste d'application..

On ne peut pas revenir sur ce point sans avancer ici une hypothèse, peut-être dérangeante, que l'expérience orchestrée par l'Équipe nationale Éclaireurs vient pourtant étayer de singulière façon. En somme, qu'est-ce qui a rendu si efficace la pédagogie S.d.F. de l'avant-guerre, tout particulièrement dans la branche alors dénommée « Scouts » ? La nouveauté, le fait pour les jeunes de se sentir pris au sérieux, l'occasion qui leur est offerte de s'évader loin des villes en groupe, les activités physiques qu'on leur propose ? Ces forces d'attraction, propres au scoutisme en général, jouent surtout, pour les S.d.F., dans la première décennie. Elles demeurent agissantes dans les années Trente, mais deviennent secondaires dans la mesure où elles ne sont plus ni l'apanage du Mouvement ni celui du Scoutisme Français. Or la croissance des effectifs se poursuit sur un rythme très soutenu... Ne peut-on pas alors invoquer la force de conviction des responsables, le dynamisme des Chefs, le ralliement de plus en plus net des familles « bien-pensantes » (qui créent ainsi un climat incitatif), l'attrait d'un uniforme qui se surcharge de décorations diverses, celui des cérémonies, des défilés dans une époque où les adultes n'en sont pas avares ; et en même temps celui d'une esthétique, de grands jeux à thèmes dans une nature « romanticisée », d'une quête plus ou moins explicite de l'Aventure que l'on veut épique, d'une Croisade exaltée, d'une Reconquista ; ou encore celui d'un Ordre initiatique, d'un Corps qui joue habilement de l'« instinct de groupe », de l'« instinct agonal » que l'on prête volontiers (avec justesse ?) au « royaume des garçons », toutes choses qui flattent la tendance au rêve dont les psychologues soulignent le caractère « régressif » à l'âge de l'Éclaireur ; toutes choses qui appartiennent en propre au Scoutisme catholique ; toutes choses dont le dénominateur commun est le système représentationnel qu'elles constituent et qui les rendent en retour redondantes en accroissant leur impact séducteur ? Ce qui conduit à penser, au bout du compte, que c'est l'édifice des représentations, élevé et habité par chacun (à qui il est toujours loisible d'aménager selon son gré telle chambre ou telle aile en ne visitant l'ensemble que de temps à autre) qui assure la puissance d'attraction et l'imposition des structures mentales et comportementales du Mouvement. Un tel système, quelle que soit alors sa « validité » sociale et **parce qu'il n'a d'autre principe de réalité que le fantasme ou le rêve**, est au **fondement organique** du succès de la branche Scoute auprès de garçons issus de milieux (modestes mais rarement prolétaires ; bourgeois que l'on a pu qualifier « d'ancien régime » au XIX<sup>e</sup> siècle, voire aristocratiques) qui y trouvent l'idéale médiation entre eux et une époque qu'ils refusent, pour les plus radicaux, de considérer comme leur.

La puissance et la beauté du rêve ne tiennent-elles pas à ce qu'il fleurit dans l'éther, où il ne rencontre rien qui puisse faire obstacle aux aspirations secrètes dont il tire forme et substance, et qu'il épanouit dans sa floraison ? La réalité n'est pas son terreau : il s'y flétrit vite. Le système des représentations S.d.F. transplanté dans la réalité, une réalité qui ne pouvait le nourrir longtemps, lui et ceux dont il est une bouture, s'y étiole brutalement en tant que système. La cohésion s'en défit, laissant les éléments épars, les laissant à une vie propre.

Que certains, rajeunis, métamorphosés, aient pu séduire encore n'a rien qui puisse surprendre. Mais avec la cohésion, c'était une dynamique particulière, conquérante, qui se perdait. Comment expliquer autrement le vieillissement accéléré qui se produit ?

Comment expliquer qu'en quelques années la branche Éclaireurs devient une institution rassise, juste bonne à prolonger quelque temps les désirs ludiques de grands enfants ?

Menu fut donc obligé de remettre en perspective l'ensemble de la branche. Son idée de constituer un service civil volontaire là où l'idéal chevaleresque de l'Ordre suffisait à mettre les unités en mouvement était certainement la moins mauvaise de celles que l'on aurait pu avoir : jusque là le rêve hypothétiquement réalisable mobilisait. Désormais, un objectif apparemment concret redonnait corps à l'aventure, efficacité, crédibilité à la méthode.

## US ET COUTUMES DES RAIDERS

Dans la marine, il y a un règlement intérieur que les matelots considèrent comme sacré, et qui fait l'honneur du bâtiment. Ainsi, les Raiders ont leurs « us et coutumes ».

- 1° Le Raider est un volontaire.  
Personne n'est obligé de devenir Raider
- 2° La Loi scout est le Code d'Honneur des Raiders.  
Mis en pratique, ses dix articles suffisent pour faire un homme.
- 3° Les Raiders sont chargés de leur propre discipline.  
On distingue le Raider, même s'il n'est pas en uniforme.
- 4° Au camp, en aucun cas, les Raiders ne peuvent considérer que la tenue des lieux ne les concerne pas.  
Au contraire, là où il y a un Raider, on ne voit rien traîner. Chacun aura à cœur de veiller à ce que le camp soit un exemple d'ordre et de propreté. Pour sauver l'honneur, si quelqu'un commet une faute, il peut être mis en faction au lieu où il l'a commise, jusqu'à ce qu'il aperçoive un autre délinquant. Celui-ci, bien entendu, doit prendre la place avec le sourire, et le regret de son erreur.
- 5° Non contents d'assurer le bon renom de la troupe par la propreté, les Raiders trouvent des services partout où ils passent. De sorte qu'après leur départ, il y ait plus de joie qu'à l'arrivée.
- 6° Contrairement aux habitudes actuelles de désordre et d'anarchie, « Chacun à sa tête, chacun pour sa peau », les Raiders croient à l'obéissance.  
Ils se font un plaisir d'obéir à leurs chefs et aux patrons des « services ». Tous les ordres chez les Raiders sont exécutés au pas de gymnastique.
- 7° Le salut est le privilège auquel les Raiders tiennent le plus.  
En tenue ou en civil, il leur rappelle l'uniforme et exprime l'amitié fidèle et indissoluble qui unit tous les Raiders.
- 8° Pas d'excuse pour un Raider infidèle à son poste ou inexact.  
Le retrait de l'insigne, sur demande des autres Raiders, peut être l'enjeu de la défaillance.
- 9° Dieu est premier servi.  
On dit que le Raider-Scout a une personnalité. Cela signifie qu'il est un apôtre du Christ. Il prie et communique souvent. Il a le souci des âmes.
- 10° Le Raider n'attend pas qu'un autre fasse le travail à sa place.  
Toutes les épreuves scoutées sont un entraînement aux Raiders.

Chaque épreuve : Santé,  
Caractère,  
Habilité manuelle,  
Service du Pays,  
Service de Dieu.

Aspirant : Débrouille-toi.  
2<sup>e</sup> classe : Sois utile à ta patrouille.  
1<sup>re</sup> classe : On compte sur toi.  
Raider : On te suit.

La valeur d'une troupe se juge à la qualité et à la quantité des Raiders dont elle dispose.



À suivre cependant l'expérience dans les années cinquante, on a le sentiment que maintes Troupes ne surent résister à l'ivresse de la « technique pour la technique », à mesure que se faisaient plus discrètes (au moins dans les textes) les références à l'orientation initiale et que, dans les discours du C.N.E., la virulente dénonciation des « tares » de l'époque prenait de plus en plus de place. Il n'est par ailleurs pas du tout certain que les services de sécurité et de sauvetage aient vu d'un bon œil de jeunes amateurs, quel que fût leur degré d'entraînement, intervenir à leur côté de manière plus ou

moins intempestive<sup>259</sup>. À cet égard, il dut exister autant de cas particuliers que de situations locales, mais il n'apparaît pas de façon nette que l'ambition initiale ait été satisfaite.

Reste qu'il faut faire la part de l'incitation et des intentions réelles. Pour Menu, provoquer un élan dans cette direction dut revêtir plus d'importance que l'espoir de voir naître un corps de service civil volontaire stricto sensu. Néanmoins, toute la proposition était tirée par cette inspiration, d'ailleurs fortement mâtinée d'influences militaires, comme on le verra ultérieurement.

Aux unités d'élite dont le C.N.E. brossa le portrait à petites touches et gros traits, il fallait un certain nombre d'attributs, à commencer par un local. Gérin avait rêvé Manoir ; Menu, lui, pense Base. Telle sera la nouvelle appellation du lieu de rassemblement de l'unité Raider.

Bien que la référence à Beau Manoir, l'ouvrage d'esthétique Scoute rustico-moyen-âgeuse de Joubert et Gérin, soit explicite, il ne reste pas grand-chose de son influence si ce n'est quelques discrets écussons. « Propreté, « utilité », « ordre » sont les maîtres mots d'une base où tout est pensé de manière fonctionnelle et cohérente. Qu'illustrent en effet l'esquisse retenue (où Joubert, pour une fois, n'exerce pas son talent), et tout particulièrement les six macarons soulignant ses caractères « stratégiques » ? 1) Gants de boxe et tapis de judo : le brevet « sportif ». 2) Le plan détaillé du quartier : les lieux névralgiques, le service local, l'ouverture sur le monde concret. 3) L'aile et la feuille : le brevet « woodcraft », le sens de la nature. 4) Le cylindre en coupe et 5) l'émetteur morse : le brevet « technique », le sens de la modernité, de la machine. 6) Le chalet : la rusticité provinciale et mieux encore montagnarde, le camp, le grand air, l'évasion hors des villes. Notons que la croix, bien présente au fond de la pièce, n'est cependant pas mise en relief. Local dépouillé, net, clair : c'est déjà tout un esprit. L'exigence s'y raidit.

Le trait est encore mieux tracé lorsque le C.N.E. jette enfin sur les épaules de son jeune projet le manteau des « us et coutumes Raiders ».

D'emblée, on sait à quoi s'en tenir : le coutumier raider revêt un caractère « sacré ». Et ce coutumier est un décalogue. Subtile manière de nouer deux traditions, celle de la chevalerie, et celle du christianisme.

Il est remarquable que ces dix « règles d'or » soient à la fois hétéroclites et cohérentes. Hétéroclites en effet : certaines sont de portée générale : la première, qui fixe la condition élémentaire, le volontariat ; la seconde, qui rappelle que le Raider est essentiellement un Scout dont il constitue la réalisation la plus achevée ; la neuvième, qui situe le Raider sur sa trajectoire de chrétien militant. Les deux dernières constituent la coutume proprement dite, capitalisant les deux principes fondateurs du Scoutisme catholique : la Loi scoute comme moyen de réaliser pleinement son intime nature de fils de Dieu ; la première stipulant la condition sine qua non. Quant aux autres, elles définissent plus particulièrement des usages, usages en forme de rites culturels déterminant une véritable religion comportementale : culte de la discipline (intérieure avant tout) ; celle de l'ordre (notons que la quatrième règle est la plus développée) ; culte du service ; culte de l'obéissance ; culte du signe d'appartenance ; culte de l'honneur du groupe ; culte du dépassement de soi, la dixième règle venant après la neuvième consacrée à Dieu. Certes, ces règles ne présentent aucun ordre d'énonciation apparent ; malgré tout, il est singulier

<sup>259</sup> Il faut aussi songer aux résistances parentales –suffisamment prises en compte pour qu'elles soient mises en scène dans le petit scénario introductif précité– aux problèmes d'assurance, de matériel, etc.

que le service divin, fin ultime et fondamentale ne clôture pas la liste.. et que ce soit un renvoi à l'exigence du groupe qui la ferme. Mais précisément c'est bien à l'élaboration d'une religion de l'Exigence que contribuent ces cultes particuliers. À un point même que l'on est en droit de prolonger une interrogation précédente. Cette religion-là ne prend-elle pas, au moins pédagogiquement, le pas sur la religion véritable ?

La foi du C.N.E. n'est bien sûr pas en cause. Elle n'est pas même à questionner ici. La manière dont catholicisme et pédagogie s'articulent ici peut l'être en revanche ; et ce n'est guère anticiper sur les rappels à l'ordre qui suivront, et qui dénonceront les dérives « techniques » de certaines Troupes, que de noter au passage le risque que représente au sein même de ce qui se donne comme Loi fondamentale des Raiders (greffée il est vrai sur la Loi scout intangible) l'imparfaite osmose des deux sources d'inspiration du Scoutisme catholique dont l'une fait précisément d'un tel mouvement un mouvement d'Église. Il y a donc apparition d'une mystique nouvelle, qui, pour être immédiatement orientée par une finalité chrétienne, est immédiatement autocentrée. Au demeurant, le Raider porte-étendard qui monte la garde auprès du texte, impeccablement droit, s'il a en effet le regard tourné vers un ciel hypothétique, vaut avant tout, comme exemple, pour lui-même.

Et pourtant... Entre les présentes règles et celles qui structuraient l'Ordre scout des années passées, y a-t-il tant d'écart ? La réponse est évidemment négative, la filiation patente. Mais outre qu'il a perdu brusquement ses fins, l'Ordre a progressivement relâché sa discipline, à preuve l'oubli dans lequel la dignité de Chevalier de France avait sombré.

Rappeler une telle filiation place l'analyste devant l'alternative. Le C.N.E. est-il, dès lors qu'il pense à la mise en pratique de sa proposition, un restaurateur ou un novateur ?

À ne s'arrêter qu'au ton qui est le sien dans *Le Chef* de janvier 1950, on pourrait voir en lui plus qu'un novateur, un révolutionnaire :

« *Certains Chefs ne réfléchissent pas (...) : ils ne savent pas quel monde ils ont à construire. »*

« *Ils n'ont pas les nerfs à fleur de peau. »*

« *Il n'ont pas coupé les ponts avec le vieux monde. »*

« *Ils croient même qu'on pourrait s'y réinstaller. »*

« *Ils viennent pour ça : construire du neuf avec du vieux. »*

« *Ils ne viennent pas pour changer le monde. »*

« (...) »

« *Mais pour construire le monde, il faut savoir ce qu'il est le plus difficile d'apprendre : l'in vraisemblable, l'insensé, la folie. »*<sup>260</sup>

Quelle est la sévérité de ce procureur auquel on ne pourra manquer, à terme, de demander des comptes ! Un monde neuf à bâtir, soit, mais lequel ? Demande d'autant plus légitime qu'elle ramène à la question première : En Michel Menu, qu'est-ce qui prime ? L'élan radical, qui se heurte ici au conservatisme pédagogique, à la routine, à la paresse voire à l'incompétence aimable de quelques responsables d'unités Éclaireurs, ou la fidélité foncière autant que sous-jacente et qui est chez lui comme un réflexe acquis ? Pourquoi trancher ? Sans doute son désir de rénovation est-il aussi profond (régé par une nécessité pratique) qu'est vivante en lui une structure mentale trempée par son passé de résistant, et qui perpétue, sous un uniforme, dans un langage et un comportement rajeunis, certains

<sup>260</sup> Michel Menu in *Le Chef*, janvier 1950, n° 263 p. 13. Nous verrons que, sur ce point de la « folie », de l'« insensé », de l'« invraisemblable », certains prendront le C.N.E. au pied de la lettre, au point qu'il sera contraint de les rappeler à l'ordre.

caractères d'un Scoutisme ancien. C'est précisément cette contradiction-là qui fait de Menu ni un « traditionaliste » à tout crin, ni un vrai novateur, mais l'incomparable acteur-témoin d'une époque transitoire. C'est aussi en cela qu'il achève la tradition en désirant la prolonger. Mais quel que soit le regard qu'avec le recul on puisse porter sur l'expérience, regard qui met en perspective les crises à venir, on ne peut pas ne pas sentir que le ton, que le souffle ont une ampleur inaccoutumée qui dut frapper plus d'un garçon que les « petits jeux » lassaient. Dès les premiers temps en effet, il y eut des « fanas ».

Les mois qui suivirent le lancement de la proposition furent ceux du rodage. Les revues s'en firent l'écho. Sans doute les résultats furent-ils jugés satisfaisants : le 8 juin 1949, le Raiderisme reçut l'investiture de l'Association.



Le 26, le C.N.E. remit leurs insignes aux trente premiers Raiders, « *avant-garde d'une phalange de Scouts d'élite* »<sup>261</sup> qui permirent aux cinq Troupes pionnières : la I<sup>ère</sup> Saint-Cloud (Troupe de Michel Menu), les XXIX<sup>e</sup>, LIV<sup>e</sup>, LXXXIII<sup>e</sup> Paris et la VII<sup>e</sup> Neuilly<sup>262</sup>, de prendre le béret vert. Rendant compte de l'événement quelques semaines plus tard, lors des Journées nationales, le Commissaire national devait spécifier les conditions de recrutement :

<sup>261</sup> Sans vouloir faire preuve d'un excès d'esprit critique, on ne peut manquer de relever ce qu'avait de malheureux une telle formule que le régime franquiste avait chargée d'un sens, sans aucun doute étranger à l'esprit du C.N.E., ancien résistant. Mais alors pourquoi permettre que l'on jouât ainsi sur la corde raide ? Or l'inflexion « défense de l'Occident » se retrouvera de plus en plus souvent, en ces temps de guerre froide.

<sup>262</sup> Localisations significatives, sociologiquement parlant : le Raider initial n'est pas un « prolo ».

« un minimum de premières classes par Troupe et une amélioration sensible de l'esprit scout. Trente Scouts ont été admis sur cinq Troupes à prendre leur engagement. Sur trente-cinq Troupes candidates Raiders, dix seulement ont été gardées pour le cycle d'octobre prochain. »<sup>263</sup>

Par la suite la pratique permet de codifier ces conditions : deux premières classes par Patrouille, une « base » de haute tenue et un Chef passé par le camp-école de Chamarande<sup>264</sup> furent requis pour passer les épreuves donnant droit au béret vert pour la Troupe et à l'insigne pour les « nouveaux chevaliers » qui étaient en même temps les aînés de l'unité.

L'habileté pédagogique du processus de « raiderisation » d'une Troupe était indiscutable : si cette dernière, manquant de dynamisme, perdait ses Raiders qui, l'âge venant, devaient passer à la Route, et si elle ne parvenait pas à en susciter d'autres, elle perdait du coup le béret vert et tout était à refaire. La théorie voulait de la sorte que la Troupe fût tout entière impliquée, des plus jeunes aux aînés qui, la formule de Menu vaut d'être souligné, « *prenaient leur engagement* ». Les conséquences d'une telle implication étaient importantes : on pouvait en effet espérer que la coupure petits Scouts/grands Scouts serait évitée, dans la mesure où les jeunes admis se trouvaient d'emblée investis de la lourde tâche d'assurer la pérennité du « prestige » qui, *nolens volens*, s'attacha très vite, dans un certain milieu tout particulièrement, aux « Bérets Verts ». Néanmoins, la réunion fréquente des Chefs de Patrouille et des Raiders non-Chefs en Hautes-Patrouilles se consacrant à des activités spécifiques (ce qui créait un hiatus de fait et minait l'unité organique de la Patrouille de base) limita vite la portée de l'intention.

En outre, si la Scoutmaîtrise et l'environnement paroissial (clergé-familles-anciens) désiraient maintenir le caractère Raider de la Troupe, ils seraient conduits à mener une politique drastique de sélection qui correspondait d'ailleurs à l'élitisme militant du C.N.E. Du coup, un problème allait se poser : maints Louveteaux, jugés indignes de passer à la Troupe Raider, se trouveraient « sur la touche ». Dans certains cas, à Paris notamment, cela aboutit, surtout là où existaient depuis l'avant-guerre des « Troupes doublets » sur une même paroisse, à la coexistence, pas toujours pacifique, d'une unité « d'aristocrates » (les « bons ») et d'une unité « plébéienne » (les « mauvais »), la discrimination ne s'effectuant plus exclusivement sur des critères sociaux.

Il n'est en tout cas pas surprenant, à poursuivre la lecture de la revue *Scout* en cette année charnière 1949, de constater que ce qui frappe le plus, en fin de compte, dans les propos du C.N.E. qui se firent bientôt répétitifs pour cause de consolidation d'un projet, c'est l'exaltation, jusqu'à l'extrême, de l'exigence. Exigence qui sous-tend les premiers pas de la réflexion de 1947-48 ; exigence qui est au cœur du décalogue fondateur de 1949 ; exigence qui se chantera sur tous les tons, jusqu'au départ du C.N.E. Religion de l'Exigence, ai-je d'abord remarqué. C'était peu dire... Cosmogonie de l'Exigence, ontologie de l'Exigence : elle est partout, au cœur de tout. Il faudrait, pour donner la mesure de son omniprésence, se livrer à une compilation exhaustive des textes signés Menu. Et si l'on peut dire que les représentations que le C.N.E. prolonge, travaille –exténue même–, manquent d'une cohérence supérieure, on est cependant obligé de souligner encore qu'une « économie » leur est commune, qu'une dynamique les anime qui est unique, et que l'Exigence les

<sup>263</sup> Michel Menu in *Le Chef*, septembre-octobre 1949, n° 260 p. 3.

<sup>264</sup> Bientôt sis à Jambville, à l'ouest de la banlieue parisienne, les S.d.F ayant dû rétrocéder le domaine de Chamarande. Mais, consacré par la tradition, les termes de Chamarande et « Cham », allaient continuer à s'appliquer au nouveau Centre de formation.



qualifie, palliant en partie le dépérissement de l'unité organique et dynamique du système représentationnel.

Michel Menu est ainsi un apôtre du « totalitarisme » : moins par ses conceptions socio-politiques, passablement confuses dans leur expression pédagogique, et qui l'ont engagé –avec quelle ardeur– dans le combat anti-nazi ; moins par son attachement à un système représentationnel qui, dans l'avant-guerre, ne pouvait vouloir qu'absorber tout le garçon ou n'être pas et qui, chez lui, se désagrège. Menu est un « totalitaire de l'Absolu », un de ces hommes si pénétrés de leurs convictions que rien d'autre ne peut exister qui soit acceptable, et surtout pas le doute ou la conscience douloureuse de la faiblesse humaine. Peut-être la foi est-elle chez lui le sceau d'un tel Absolu. Comment expliquer cependant cette intime conviction de l'auteur que la question du sceau, dans ce cas, devient secondaire ?



## TROUPES D'ELITE



Ayant reçu une demande d'autorisation Raiders pour une troupe Scout de France, je me rendis à son local et, oh! stupéfaction, trouvai un morceau d'allumette sur le plancher... La troupe ne fut pas autorisée et je lui réclamai un nouveau délai.

Certes, ce fut sévère, mais il était impossible d'en décider autrement, n'est-ce pas? Sinon Troupe d'Elite, ça n'avait plus de sens. Troupe d'Elite, ça veut dire la plus belle et la plus prête. Celle qu'on est sûr de trouver disponible pour les missions les plus difficiles. Cela suppose :

**TENUE** : nette, sportive, décidée, des bras qui se balancent, des cheveux courts et propres, un uniforme impeccable.

**DISCIPLINE** : obéissance souriante, immédiate. Tous sont volontaires. Ils n'attendent pas qu'un autre fasse le travail à leur place. C'est pourquoi dans la troupe en question, on ne pouvait accepter. Quelqu'un avait vu l'allumette, attendu qu'un autre la ramasse. Les Raiders écoutent les ordres de leur chef et les exécutent promptement. Quand il n'y a pas d'ordre, l'un d'eux prend le commandement, les autres obéissent en silence. C'est comme ça dans les commandos.

Tenue, propreté, discipline marchent ensemble. Mais cet ordre extérieur, sans reproche, n'est que la démonstration d'une valeur intérieure. Raider, où est ton chapelet? Y a-t-il une prière dans ta vie, c'est-à-dire connais-tu le Christ et lui parles-tu? Si tu es tout seul, ton courage sera vite à plat.

Raider, fais-tu ta B. A.? Crois-tu que tu sauteras dans l'eau glacée pour sauver un gosse, si auparavant tu ne t'es pas entraîné tous les jours à aimer ton prochain plus que toi-même.

C'est bien joli les Raiders-scouts, mais ce n'est pas fait pour les amateurs.

*Le C. N. E.*

### LE SENS DE LA VIE DU RAIDER

« Lorsque le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire avec tous les Anges, il dira à ceux qui seront à sa droite :

« Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venu vers moi. »

*(Evangile selon saint Matthieu.)*

Michel Rigal, à partir de 1956, dénoncera d'abord *mezza voce* puis de plus en plus hautement, le caractère extrême que put revêtir, dans les romans du Signe de Piste des années cinquante, la définition de l'Honneur, de l'Engagement, de la Loyauté... En fait, les écrivains du Signe de Piste étaient, dans l'esprit sinon formellement, des Raiders

orthodoxes. Les critiquer pour cela revenait à critiquer le C.N.E. lui-même, d'une façon d'ailleurs biaisée.

Revêtue de la pourpre lyrique, l'Exigence ne négligea, sous la plume de Michel Menu, aucune des formes qu'elle pouvait prendre pour s'exprimer, pas même celle du caporalisme le plus étriqué. Qu'on en juge :

*« Ayant reçu une demande d'autorisation Raiders pour une Troupe Scouts de France, je me rendis au local et, oh ! stupéfaction, trouvai un morceau d'allumette sur le plancher... La Troupe ne fut pas autorisée et je lui réclamai un nouveau délai.*

*« Certes, ce fut sévère, mais il était impossible d'en décider autrement, n'est-ce pas ? Sinon, Troupe d'Élite, ça n'avait plus de sens.*

*« Troupe d'Elite, ça veut dire la plus belle et la plus prête. Cela suppose :*

*« Tenue : nette, sportive, décidée, des bras qui se balancent, des cheveux courts et propres, un uniforme impeccable.*

*« Discipline : obéissance souriante, immédiate. Tous sont volontaires. Ils n'attendent pas qu'un autre fasse le travail à leur place. »*

*« C'est pourquoi dans la Troupe en question, on ne pouvait accepter. Quelqu'un avait vu l'allumette, attendu qu'un autre la ramasse. Les Raiders écoutent les ordres de leurs Chefs et les exécutent promptement. Quand il n'y a pas d'ordre, l'un d'eux prend le commandement, les autres obéissent en silence. C'est comme ça dans les commandos. Tenue, propreté, discipline marchent ensemble. Mais cet ordre extérieur, sans reproche, N'EST QUE LA DÉMONSTRATION D'UNE VALEUR INTÉRIEURE.<sup>265</sup> Raïder, où est ton chapelet? Y a-t-il une prière dans ta vie, c'est-à-dire connais-tu le Christ et lui parles-tu ? Si tu es seul, ton courage sera vite à plat . »<sup>266</sup>*

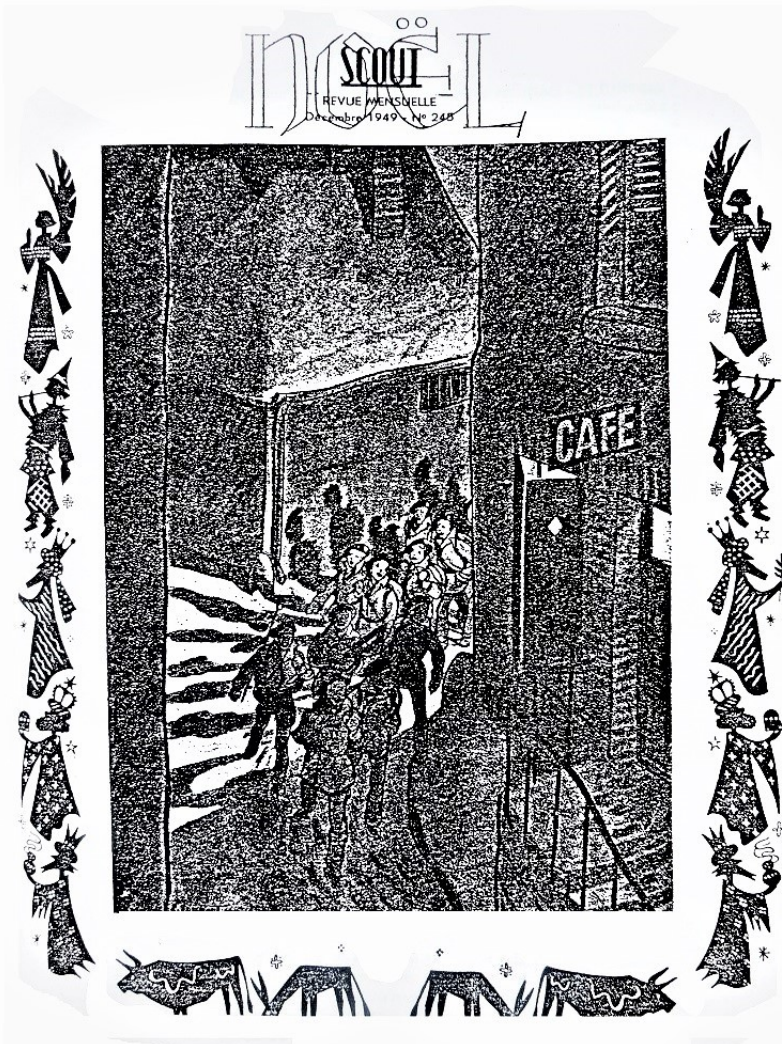
L'apparaître, signe de l'être, voilà qui n'est pas nouveau. Cela dit, vouloir induire la qualité intérieure de la foi du chrétien, de la propreté du sol souillé par l'inacceptable présence d'une allumette a de quoi laisser songeur : que les Raiders se dépensent sans compter pour parfaire jusqu'à la minutie leur apparence, et que restera-t-il du temps nécessaire au développement du dialogue intérieur ?

Certes, il faut faire la part des choses, et l'on aura beau jeu d'objecter à nouveau qu'il faut toujours demander le plus pour obtenir un niveau acceptable. Le risque était cependant que l'on prît le C.N.E. au pied de la lettre, qu'une certaine lassitude finît par se faire jour, à moins que ne grandît une ivresse de l'Absolu pour lui-même, d'autant plus aisément séparé de son essence **que celle-ci n'unifiait plus les représentations entre elles.**

La couverture de *Scout* de Noël 1949 montre une Troupe Raider, gaillardement maîtresse d'une rue de village enneigé, passant, dans une joyeuse indifférence, devant un café aux volets clos : France régénérée et France des bistros, deux mondes qu'à l'orée des années cinquante la revue *Éclaireurs* oppose fantasmatiquement encore, par la grâce du crayon joubertien. L'Exigence mène donc à l'une, tandis qu'on laisse l'autre à ses tristes joies enfermées et frileuses ? Extérieur/intérieur ; grand air/air confiné ; jeunesse saine/vieillesse impuissante ; aventure dans la nuit sainte/ennui et artificielle gaieté : ici, quelque chose d'ancien survit au travers d'une représentation qui élude la modernité, bérets de commando exceptés.

<sup>265</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>266</sup> Michel Menu in *Scout*, février 1949, n° 237 p. 14.



### 2.3.2. « Raiderissime »

Deux ouvrages dominent le déploiement du Raiderisme sous la conduite de Michel Menu de 1950 à 1956. L'un est destiné aux Chefs; il compile les principaux articles du commissaire de branche parus dans la revue destinée à l'encadrement : c'est « Larguez tout! » (1953). L'autre, « Raiders-Scouts » (1955) est un manuel qui s'adresse à tous. Ces deux livres permettent de mieux cerner les représentations que le C.N.E.. forge et qu'il propose aux garçons, représentations qui élargissent, amplifient celles qui président à l'invention de la réforme de la branche Éclaireurs. Elles se groupent autour de trois pôles principaux : la société, le Chef, le garçon.

La société.. Michel Menu l'épingle fréquemment, mais brièvement, sans vouloir s'étendre sur le sujet. C'est que le C.N.E.. de ces années-là aime de moins en moins endosser la tunique de l'intellectuel qu'il est aussi. N'écrit-il pas, en mars 1955 :

« *L'ennui des articles destinés aux penseurs, c'est qu'il faut, si l'on prétend quelque chose, définir, expliquer, prouver et conclure.* »<sup>267</sup>

<sup>267</sup> Michel Menu in *Le Chef*, mars 1955, n° 340 p. 20.

La société, Menu l'épingle donc. La société ? L'« époque », plutôt, à laquelle il est violemment allergique. Un texte surtout illustre son dégoût. Un texte intitulé ... *L'ère des rats*.

*« On nous saoule, on nous bouffe, on nous crève, et les devantures des Ministères ne volent pas en éclats. On nous massacre, et nous relevons gentiment la tête pour faciliter le coup de grâce. Ils passent dans les rues, ces Tartuffes, potentats de l'univers, et presque personne ne les attaque. Bien sûr. L'ère des rats est commencée. On les vend à la tonne, au kilomètre, à la division. Eux, ils trissottent au long des trottoirs le nez entre les pattes. Plus ils ont peur, plus ils courent vite. Ils rongent au passage les bobards qui nourrissent leur cancer : deux mille divisions russes ! La vingt-sixième heure du capitalisme. Les armes secrètes ! Achtung Panzer... (...) La peur. La trouille d'une immense bataille contre la misère du monde (...). Installés dans leur métier, ils fabriquent des machines, brassent des papiers, gagnent pendant vingt ans l'argent qui leur permettra de se payer un enterrement de première classe. Ils ont peur de n'être pas de taille à affronter plus grand. Pendant ce temps, des inexpérimentés les remplacent sur la brèche... Tout recule d'un rang. La trouille a joué et gagné. »<sup>268</sup>*

Quelle philippique ! Toutes les hantises contenues dans le constat de 1948 s'y retrouvent, ramassées autour d'un anarchisme virulent que l'on n'attendrait pas chez ce combattant de l'Armée secrète, chez ce père de famille docteur d'université, cadre supérieur, autodidacte, honorable Chef de Troupe et Commissaire national des Scouts de France ! La nécessité de mobiliser toute une jeunesse justifiait-elle à elle seule les outrances de cet appel à l'insurrection aux fâcheuses consonances ? S'indigner dans une démocratie, fût-elle peu glorieuse, que l'on ne fasse pas voler en éclats les « devantures » de ministères métamorphosés en officines dans le plus pur style antiparlementaire ; réduire les hommes politiques à des tartuffes et déplorer que l'on ne les attaquât pas ; étaler avec complaisance un insondable mépris pour ses concitoyens, qualifiés de rats trissottants, morts de peur et crédules... « *Toute la misère du monde* » ne méritait pas qu'on fît appel pour elle à de semblables traits, qu'on lui infligeât un tel affront. Que dire en outre d'un éducateur qui y a recours, alors qu'il professe le devoir d'instruction civique de jeunes dont il prend en main les destinées ?

On ne saurait s'étonner d'apprendre, après une semblable salve, que de nombreux Chefs d'unités et des Aumôniers conçurent à l'égard des Raiders et de leur inventeur une irréductible hostilité quelles que fussent par ailleurs leurs réserves à l'égard de la IV<sup>e</sup> République.

Interrogé sur le point de savoir s'il avait bien mesuré la portée de semblables propos, Michel Menu me répondit qu'ils ne lui avaient pas paru si excessifs et qu'en tout état de cause il avait voulu « frapper les esprits ». L'argument est d'autant plus court que ces quelques lignes ne sont pas un cas isolé, qu'en d'autres domaines il fit preuve d'autant de démesure.

Au rejet phobique d'une représentation fantasmatique de la société de l'époque s'ajoute par ailleurs, et ce n'est pas nouveau chez les S.d.F., celui de la civilisation industrielle voire capitaliste. Haine de la machine que les « rats » installés dans leur métier fabriquent et mépris de l'argent qu'ils gagnent (au moins de cet argent petitement

<sup>268</sup> Michel Menu : *Larguez tout*, Presses d'Île de France, 1953 p. 14. Ce texte fut publié dans *Le Chef*, février 1951, n° 274 pp. 3-4.

gagné) composent aussi l'aristocratie du C.N.E. à qui la « *médiocrité de vies modestes emprisonnées dans une histoire qui se 'massifie'* », donne la nausée.

En tout état de cause, une telle représentation n'était pas de nature à unifier les responsables de la branche Éclaireurs, les dirigeants du Mouvement, non plus qu'à faire régner la sérénité à la veille du drame national que sera la guerre d'Algérie, autre « épreuve de la réalité » qu'affronteront, comme tous les Français (les jeunes en particulier), les membres de l'association.

Reconnaissons même qu'elle était dangereusement équivoque et que quelques « têtes brûlées », baroudeurs anachroniques de l'occident « chrétien » purent y trouver, à l'aube de leur âge adulte, comme un encouragement.

Former le caractère, soit, mais pas à l'aune de n'importe quelle exigence.

La représentation du Chef était bien entendu omniprésente dans la dénonciation de l'époque, de laquelle, quelques lignes plus loin, le C.N.E. induisait un vibrant appel :

*« Éducateurs, vous êtes au fondement même du monde. Que rien ne puisse vous en distraire, pas même le vent de frayeur qui fait sécher les autres. Faites des garçons lucides, qui ne craignent ni la paix, ni la guerre, qui soient capable de conduire dans la tempête. »<sup>269</sup>*

Était-ce à la guerre civile, et non au service civil, que ces « éducateurs » devaient conduire des garçons « lucides » ?

Non, bien sûr. Pourtant, quelques jeunes responsables fragiles durent se sentir ébranlés, quand d'autres purent justifier leur paresse par le rejet. Dans les deux cas, la foudre tombe :

*« Il est six heures quarante, la première région s'ébranle pour la messe. Depuis 10 minutes, un refoulé de la manœuvre à pied prend sa revanche et s'excite sur cette cohue vagissante dont le plus grand serait encore trop petit pour tirer les sonnettes<sup>270</sup>. »*

*« De charmantes petites Patrouilles avaient jeté leurs tentes dans un creux de dune, avec l'intention évidente de tromper la géométrie solaire. Pour l'heure, à défaut de cuisine, les Scouts faisaient de la balançoire. Les Chefs avaient, pendant ce temps, combiné un délicieux petit ragoût à l'estaminet du coin. Le muscadet aidant, ils y trouvèrent, je pense, cette joie fraternelle qui fait l'agrément des camps ».<sup>271</sup>*

*« Le camp lui-même était un poème (...) Le saindoux donnait au sable et aux hardons une souplesse que leur avait refusée la nature. Un parterre à mégots laissait à l'amateur de traking le loisir d'étayer leurs intuitions perfides.. Alors m'apparut l'intendant, l'air jovial et la pipe en bandoulière : la bouche auréolée de chocolat témoignait d'une agréable aisance.. »<sup>272</sup>*

Quel musée des horreurs pédagogiques ! Mais le pis est encore à venir :

*« Il y a plusieurs façons de « liquider » une unité. Entre autres la plus connue était jusqu'ici la médiocrité (...) cette maladie n'était pas déshonorable (sic) et avait l'avantage prodigieux d'être la plupart du temps insoupçonnée (...) »*

---

<sup>269</sup> Ibid.

<sup>270</sup> Ibid. p. 20.

<sup>271</sup> Ibid.

<sup>272</sup> Ibid. p. 24.

« On a découvert de nos jours un procédé différent mais aussi efficace : le Ridicule ». <sup>273</sup>

Voici donc des Chefs « excessifs » :

« Ils honorent l'imbécilité pour déceler les révolutionnaires de l'intelligence, un peu comme un architecte qui construirait un pont pour faire marcher les gens la tête en bas. » <sup>274</sup>

Et puisqu'il est question de marcher tête en bas, Menu fulmine contre cette unité qui, poursuivant l'« exploit Scout », remonte les Champs Élysées sur les mains. Ce n'est encore rien :

« Les camps dans les arbres ont connu une vogue assez notoire pour que la mode en soit, Dieu merci, épuisée. Ils ont le mérite de décrocher au concours de l'illogique la récompense des champions innocents ». <sup>275</sup>

Et les grands jeux :

« Par une nuit sans lune, de préférence le vendredi saint ou la veille du quinze août, les opérations sont déclenchées par un hystérique qui s'ignore, mais dont ce n'est probablement pas la première manifestation de folie. L'ennemi, c'est tout individu assez stupide pour dormir la nuit. L'arme principale, c'est le vacarme (...) Dès qu'un vestige de civilisation se dresse sur le passage, on prend soin de l'effacer... »

« De grâce, qu'on n'accoutume pas les gosses à ces facéties diaboliques de névrosés ». <sup>276</sup>

Encore n'est-ce là pas tout :

« Dans cet art du sabotage, les totémisations ont encore trop de succès chez les obsédés du scalp. La peur n'a jamais éduqué un garçon, et encore moins les brimades ». <sup>277</sup>

Ici, le problème était ancien. Dans *Le Chef* de juin 1951, l'abbé Desmazières, Aumônier d'unité, fera une mise au point encore plus nette, après d'autres :

« Je vise de véritables actes de cruauté barbare : membres nus approchés du feu jusqu'à la brûlure ; coups, piqûres, coupures jusqu'à l'effusion de sang... soit-disant pour éprouver la force d'endurance du garçon. »

« En réalité, actes qui ne sont pas dépourvus d'un certain sadisme, conscient ou non, et où la bête qui sommeille en chaque homme, suscitée par la nudité des chairs, prend un plaisir malsain à torturer un jeune adolescent ». <sup>278</sup>

« Souhaitons, conclut Michel Menu, que les Chefs de Troupe moisissant de la matière grise prennent, avant qu'il ne soit trop tard, un repos que nous n'hésiterons pas à leur déclarer bien mérité ». <sup>279</sup>

Et de s'écrier :

---

<sup>273</sup> Ibid.

<sup>274</sup> Ibid.

<sup>275</sup> Ibid. p. 25.

<sup>276</sup> Ibid.

<sup>277</sup> Ibid. p. 26.

<sup>278</sup> R.P. Desmazières in *Le Chef*, juin 1951, n° 278 p. 38.

<sup>279</sup> Michel Menu : *Larguez tout...*, op. cit. p. 26



« *Chefs de Troupe, Assistants ! Pitié pour les garçons !* »<sup>280</sup>

Pitié pour les garçons ? Certes, à lire ce qui précède. Mais aussi pitié pour les responsables : idolâtre de l'Exigence, Menu fustigeant les faibles ne surprend pas. Mais fustigeant les baroudeurs de grands jeux, les champions de l'exploit gymnique, les amateurs de villages aériens, les maniaques de l'ordre, lui le traqueur d'allumettes oubliées ? Certainement le verbe du C.N.E. est parfois savoureux. Il est plus souvent hyperbolique. Combien furent ceux qui, docilement, ne prirent ses emphases au pied de la lettre que parce qu'ils s'identifiaient à une religion de l'Exigence qui manquait d'assiette ?

Mais à ces « maux », inoculés dans un corps vieillissant (« *le Scoutisme a quarante ans* » met en garde le titre du premier chapitre de *Larguez tout !*) par une époque délétère, maux qui minent les responsables, s'en vient ajouter un autre, plus récent (dans sa prise en compte) et d'autant plus pernicieux qu'il est plus suave à qui s'y abandonne : la jeune fille.

C'est dans *L'ère des rats* (sic...) que le C.N.E. tonnait : « *Une fille suffit à mobiliser celui qui gouvernait trente ados.* »<sup>281</sup>

Une fille ! Le Scoutisme serait-il donc tombé si bas ? Il semble bien : plus roué, parce que prenant la forme familière de la lettre d'un C.T. (« Michel ») à son Assistant (« Marc ») qui l'a laissé tomber pour aller visiter sa... « tante » (sic), un article du *Chef* de mars 1949 dénonce (de manière très personnalisée pour mieux masquer la mise en accusation générale) les mœurs « *à la mouton 49* » (sic...).

« *Tu es, vitupère le fameux Michel, dans le cas de ceux qui répondent à la détresse des gosses: 'excusez mais je suis occupé'.*

« *Si tu choisis ta 'tante', apprends à danser, mais au moins sois un bon danseur, sois quelqu'un. En ce moment tu n'es rien.*

« *Le monde n'est conquis que par les Chefs. c'est une race. Ils ont toutes sortes de défauts, mais ce ne sont pas des farceurs. Et le Christ qui pardonne à tout, n'aime pas les fumistes* ».

« (...)

« *Moi aussi j'ai des tantes Eugénie, c'est-à-dire des filles qui me font des sourires, mais je n'ai guère le temps de m'occuper d'elles.*

« *Salue Jacqueline de ma part, et n'oublie pas de m'envoyer la photo, que sans doute vous avez prise cet après-midi, devant le bassin du jardin public... comme tout le monde.*

« *Ton ours, Michel.* »<sup>282</sup>

Voilà donc un « Chef » à qui « on ne la fait pas », et dont le réquisitoire est d'une subtilité bien grande.. Ses reproches ? 1) « Marc » pêche par égoïsme ; il se « défile ». C'est d'autant plus impardonnable qu'il a vocation à répondre « à la détresse des gosses », comme chez le P. Sevin<sup>283</sup>, le rédacteur joue et sur le sentiment de culpabilité, et sur le mélodrame, pour réproucher ce qui devient une vraie trahison. 2) « Marc » n'est pas loyal : il manque à son engagement, mais il ment de surcroît ; pis, peut-être, il ment mal et sans imagination, et ne leurre pas son rugueux collègue. 3) « Marc » se ravale au comportement commun. c'est un « mouton ». Du coup, il assume la médiocrité commune,

<sup>280</sup> Ibid. p. 21.

<sup>281</sup> Ibid. p. 14.

<sup>282</sup> In *Le Chef*, mars 1949, n° 255 p. 39.

<sup>283</sup> *L'appel du gosse.*



qui est, inévitablement vulgaire : photo d'amoureux et jardin public... Dès lors, il n'est « plus rien ». C'est un « fumiste » qui trahit l'Exigence, que le Christ incarne ici.

La pauvre « Jacqueline », la jeune fille, n'apparaît qu'en creux, réduite au sourire tentateur de ses « consœurs ». Michel, qui, lui, est un « mâle », pour reprendre un terme cher à Menu, n'en a cure : il a mieux à faire qu'à céder au charme d'un « flirt ». C'est un Chef aussi. Ce qui importe, c'est la conduite de son unité. L'« amour », chez lui, est générosité. Quant au plaisir...

Il est notable que cet article contourne l'aspect moral de la question soulevée. Le rédacteur, Menu sans doute, ou, l'un des membres de son équipe, connaît probablement assez bien la libération des mœurs de la jeunesse pour savoir qu'il n'aurait aucun succès en condamnant l'attitude de « Marc » de façon frontale. Aussi biaise-t-il pour faire porter son attaque sur le terrain où il est le plus fort. Pas question, en somme, de faire « un sermon »<sup>284</sup>. « Marc », en se conformant à l'attitude identificatoire des adolescents qui l'entourent (pour **montrer** que l'on est un homme, il faut séduire), manque son objectif, en quelque sorte, puisqu'il est entendu, chez les S.d.F., que c'est **en résistant** à la tentation d'Eve que l'on sera mieux Adam, que l'on se forgera le caractère viril que ne peut que souhaiter la vraie jeune femme, d'ici quelques années, d'abord chaste amie puis épouse et mère, et non pas midinette romantique, bancs publics et bassins piteux. En fin de compte, il en va ici comme pour l'Action catholique vue par le P. Forestier : formation pour la pratique et non par la pratique. Indirectement, la solidité du couple dépendra donc moins de l'apprentissage relationnel réciproque que de la plus complète définition de soi au sein de ses semblables (Scouts d'une part, Guides et Cheftaines de l'autre).

Une telle conception était de nature à poser de sérieux cas de conscience à maints grands Scouts. Membre de l'Équipe nationale qui fit la réforme Pionnier-Ranger, Raider dans les années cinquante, Philippe Missotte est revenu à plusieurs reprises, au cours des entretiens qu'il m'accorda, sur la blessure intime que lui causa son renvoi d'une unité dont le responsable, bien « dans la ligne » sur ce point, n'avait pu tolérer qu'il fréquentât ouvertement celle qui allait devenir son épouse, alors même qu'il n'était pas encore question de mariage. À n'en pas douter, ce cas ne fut pas unique.

Dénoncés les mous, fustigés les durs, vilipendés les jolis cœurs, restait à silhouetter les Forts et les Purs. c'est ce que fit le C.N.E. dans le septième point du premier chapitre de *Larguez tout ! : Pour que le Scoutisme en sorte, il nous faut des hommes*. Le texte vaut d'être largement cité :

*« La vieillesse consiste à s'avouer tel qu'on sera quand la promenade au cimetière nous concernera personnellement. Il suffit d'admettre qu'on peut être lavé, porté, couché par d'autres que par soi-même. On y parvient rapidement en prenant son corps au sérieux et en passant sous ses ordres.*

*« La jeunesse consiste à croire qu'on peut encore tirer quelque chose de sa carcasse<sup>285</sup>. Aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. On y revient*

<sup>284</sup> Il faut d'autant plus le souligner que la chasteté demeurerait une des exigences de la Loi. Traditionnellement, il est vrai, l'article qui la concernait visait plus à interdire la masturbation ou les amitiés particulières, qu'une sexualité garçons-filles que l'âge des Éclaireurs, la non-mixité, les conventions sociales rendaient peu fréquentes dans les milieux concernés avant guerre bien que certains passages du film *La fin du jour* de Julien Duvivier (le neveu du personnage incarné par Michel Simon, un Scout que son uniforme apparente à un Scout de France, flirte gentiment avec une Guide appartenant à un groupe campant à proximité) puissent, en tout bien tout honneur, laisser penser le contraire. La question intéressait davantage les adolescents de la Route.

<sup>285</sup> Singulière conception pour qui s'adresse à des jeunes qui n'en sont pas à vouloir tirer encore quelque chose de leur carcasse.

difficilement lorsqu'on fait un tour dans le camp des vieux. On y conserve aisément avec un bref exercice quotidien.

« Attention aux fins de séries, aux demi-portions et à leurs dérivés. Bien que le cas relève de la charité pure, l'humanité n'aura sans doute pas la patience de les aider à survivre.<sup>286</sup>

« Ne nous consolons pas trop vite. Si Dieu aime les pauvres, les affligés, les malades, c'est parce qu'ils manifestent une grande force dans leur acceptation. Si le Christ est venu sauver les pécheurs, il n'est nulle part question des impuissants<sup>287</sup>. Ceux là paient en fausse monnaie. Don de soi suppose d'abord un 'soi'.<sup>288</sup>

« Des rideaux de métal variable séparant souvent des nations très proches. Qui dira ce qui sépare la volonté de la bonne volonté, le vieux du jeune, l'homme de la loque humaine ?<sup>289</sup>

« -Il n'est pas toujours facile de briller par les qualités du corps, beaucoup pourraient prétendre par un athlétisme de l'être conserver la souplesse du jugement, la virilité du cœur, la jeunesse spirituelle. Pour cela il suffit d'une victoire par jour. L'ennemi, c'est la « peau ». La peau qui colle, s'épaissit avec l'âge, tout en ramollissant<sup>290</sup>. L'ennemi de l'abnégation n'est pas toujours le manque de Foi, c'est aussi le poids d'un corps alourdi par le confort, les victuailles, la sécurité, le fric<sup>291</sup> ou endormi par le ronflement trompeur d'une pieuse raison.

« -Posté à l'avant de son bombardier, Jules Roy, capitaine dans la R.A.F attend cette minute suprême où il se trouvera dans l'enfer de la Flak. « Loin de fuir l'épreuve, il l'appelait ... Le feu le réduirait en cendres ou le durcirait ... Il allait être placé sur l'enclume et frappé et il ignorait le son qu'il allait rendre... Le combat qu'il menait, c'était d'abord contre lui-même.

« Sans cette minute quotidienne de sport avec soi-même, aucune 'capacité' de Dieu n'est possible. Seul un corps maîtrisé nous préserve de l'hypocrisie<sup>292</sup>.

« Toutes les religions d'ailleurs ont lié l'ascèse à la contemplation. Et comme par une bénédiction toute spéciale le Scoutisme nous réserve cette union de façon naturelle. Telle veillée aura-t-elle atteint ces sommets sublimes sans la marche pénible qui la précédait<sup>293</sup> ? Notre fraternité serait-elle aussi facile sans les raids de Patrouille à travers les marécages, sans nos communes aventures aux quatre coins du monde ?

« -Douche ou plongeon matinal... à quoi bon ? Sinon à se laver le corps, du moins à « se faire la peau ».

« -Bournazel portait col dur en plein désert. Ridicule. Sauf s'il vivait en présence de Dieu (!). Se raser au camp témoigne d'un respect minimum de soi-même et des autres. Ce n'est pas là qu'on juge un homme. Cependant, il arrive que celui qui ne se rase pas, s'est retourné un quart d'heure dans son sac de couchage, a

<sup>286</sup> Alors vive l'eugénisme !

<sup>287</sup> Parce qu'ils ne peuvent point pécher ?

<sup>288</sup> *Væ victis* !

<sup>289</sup> Interrogation oraculaire... par son obscurité.

<sup>290</sup> Deux ans auparavant, Julien Gracq avait publié *Le Rivage des Syrtes* : « Autour d'un corps vivant, il y a la peau qui est tact et respiration ; mais quand un État a connu trop de siècles, la peau épaissie devient un mur, une GRANDE MURAILLE : alors les temps sont venus, alors il est temps que les trompettes sonnent et que les cavaliers entrent par la brèche, les beaux cavaliers qui sentent l'herbe sauvage et la nuit fraîche, avec leurs yeux d'ailleurs et leurs manteaux soulevés par le vent. » José Corti, éditeur.

<sup>291</sup> Toujours la haine de la ploutocratie.

<sup>292</sup> C'est à dire ?

<sup>293</sup> C'est bien l'ancien Cadet qui écrit.

*fait sa toilette par la visière de son passe-montagne et, comme par hasard, se révèle nul en technique, arrive en retard, etc.*

« - Judo, piscine ? Essayez, et vous saurez si cela développe la souplesse de l'esprit plus vite que elle du corps.

« Maître de soi ne signifie pas seulement sourire au maladroit qui vous écrase les orteils (et encore si le maladroit est une maladroite), mais se lever, se raser, se doucher, refuser sa parole ou la tenir quand on la donne ». <sup>294</sup>

Des hommes... des chefs... Un portrait tachiste.. le chef n'est plus, dans la pyramide sociale, l'articulation d'un Ordre, à la fois temporel et transcendant. Sa représentation a éclaté, le style lui-même en fait foi. Ses divers traits composent un caractère nietzschéen, où la jeunesse triomphante assure le règne de la dureté sur la mollesse, de l'intransigeance sur l'esprit de compromis, de la fore morale et physique sur la faiblesse, du Christ-Roi sur l'Apôtre des humbles. Celui-ci, selon Matthieu, déclarait heureux les pauvres en esprit, les doux, les affligés, les affamés et assoiffés de justice, les... miséricordieux, les cœurs purs, les artisans de paix. Bref, le Chef Raider, en cette première moitié des années Cinquante, est un *Kouros* héroïquement tendu vers l'avant et glorieux, un jeune combattant ; mais pour quel combat ?

Le combat de l'éducation, c'est indéniable <sup>295</sup> : il faut répondre à l'attente des jeunes désœuvrés afin d'en retenir les meilleurs. Et ensuite ? Vers quoi mettre en marche cette élite ? On hait la société d'alors : soit, mais quelles propositions esquisse celle que l'on aimerait voir poindre ? Faut-il la rechercher dans le négatif que définit la critique ? Mais la critique, derrière la violence des mots, est elle-même si mince... On exalte l'athlète chrétien : soit encore. Sur quelle piste cependant le fera-t-on courir ? L'inviter à être toujours plus ardent en spiritualité suffit-il à un moment où l'Église s'oriente, avec une prudence extrême mais sans équivoque essentielle, sur la voie d'un apostolat « de l'intérieur » de la réalité sociale ? Réaffirmer comme jadis que le monde n'est conquis que par des chefs imposait certes de dire au nom de qui on allait agir, mais encore pour quoi. Or sur ce point le C.N.E. demeure toujours aussi discret ...

N'est-ce pas alors parce que les temps ont changé ? Le Scoutisme catholique (et l'Église de France) a su comprendre que son projet traditionnel, refaire une chrétienté, appliquer une doctrine sociale –mettre en pratique une idéologie, en somme– l'avait conduit à de dangereuses compromissions dans l'ordre du politique. On peut lire l'analyse que le P. Forestier conduisit lors de l'Assemblée générale de l'été 1951 à propos des « *deux grands courants de la vie de l'Église* » comme une véritable autocritique <sup>296</sup>. c'est du reste en voulant **dépasser** la politique telle qu'elle se faisait dans les années trente, que les S.d.F. passèrent ainsi très près du désastre. Pour autant fallait-il choisir l'ambiguïté du demi-silence en remâchant d'anciennes rancœurs, en cédant à de vieilles allergies ? L'idée en tout cas que le Scoutisme n'a pas à prendre partie est à la base de la représentation du Chef-éducateur Raider par Michel Menu : forgeons un caractère au garçon et l'adulte qu'il deviendra choisira l'engagement qui lui semblera compatible avec ce qu'il est. Trempons une âme de Chef, et celui-ci n'aura aucune peine à devenir un militant. Ainsi que je le

<sup>294</sup> Michel Menu : *Larguez tout !*, op. cit. pp. 31 à 33. Ce texte avait été publié dans *Le Chef*, janvier 1951, n° 273 pp. 14 à 16.

<sup>295</sup> Dans *Le Chef* de juin 1951, n° 278, Marcel Forestier n'écrit-il pas : « On a beaucoup parlé de conquête. Je ne connais pas d'objectif plus déterminant que de faire comprendre à un jeune qui hésite à servir, qu'une petite bande de garçons inconnus l'attend et que le bonheur de leur vie dépend en grande partie de son acceptation. » (p. 5) ? Michel Menu se trouve sur ce point, et sans surprise, en accord total avec l'Aumônier général.

<sup>296</sup> Cf. chapitre précédent.

signalais plus haut, c'est donc toujours cette certitude que l'on forme, chez les Scouts de France, de jeunes hommes susceptibles d'agir plus tard qui prévaut.



Sans doute une telle certitude est-elle louable en son principe : elle conduit à ne pas donner naissance à de jeunes partisans, qu'ils soient ou non chrétiens. Le choix politique, syndical, culturel, se fera ultérieurement, continue-t-on à affirmer, sur des bases saines. Le jeune homme disposera alors des moyens personnels de ses fins. Cependant, cette certitude repose comme par le passé sur une dangereuse illusion : qui peut en effet soutenir que le choix ultérieur ne sera pas **déterminé** par les formes mêmes que la pédagogie a empruntées et qui représentent une position de l'éducateur face au monde, autant que le discours explicite qu'il tient ? Certainement pas le P. Forestier qui déclare entre autres :

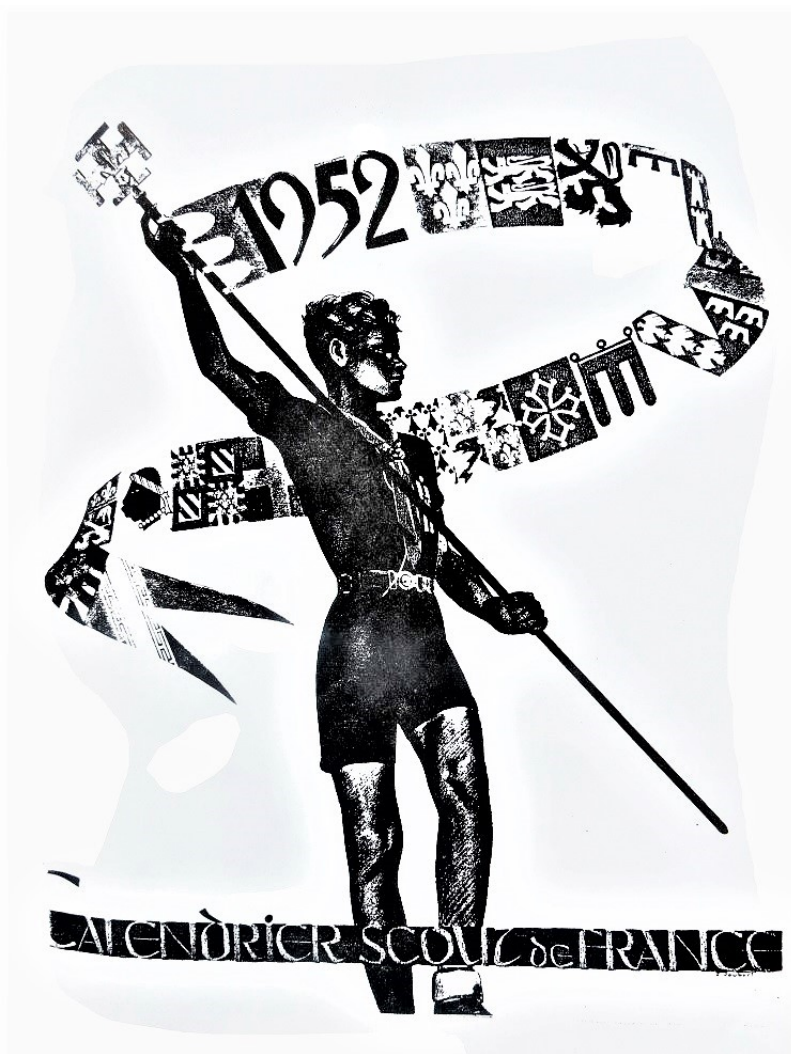
*« Il n'est plus de Scoutisme pensable et possible sans la croyance en un libre-arbitre qui n'est pas l'affirmation gratuite, désinvolté ou puissante de ce qu'on est, mais l'instrument d'une conquête de son caractère et d'une consciente dépossession de soi-même au service de Dieu et d'autrui. »<sup>297</sup>*

Contrairement à ce qu'il souligne, au demeurant, il ne dit ici rien d'autre que ce qu'il a toujours dit, que ce qu'expriment à travers lui ses sources thomistes.

<sup>297</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, février 1951, n° 274 p. 52.

Ainsi est-ce un adulte dépossédé « *de soi-même au service de Dieu et d'autrui* » qui sera amené à opérer ses choix d'engagement. ce n'est déjà plus le choix indépendant. À et égard faut-il s'étonner qu'en 1947-55, 17 % de 4994 séminaristes interrogés et 23 % de 1726 religieux novices soient d'anciens Scouts<sup>298</sup> ?

Mais que dire de l'indépendance de choix de qui a été élevé dans le culte de l'Exigence façon « col-dur-bournazelien » en plus désuet ou virilité du « commando de Dieu »<sup>299</sup> ? En lui, des représentations véhiculées par de tels modèles qui disent sans le proclamer ouvertement le monde et la position qu'on y prend n'ont-elles pas déjà tranché ou, à tout le moins, balisé le terrain ? Qu'advient-il alors des personnalités dociles dont le caractère se sera durci mais non l'identité ?



<sup>298</sup> D'après une enquête lancée par l'Aumônerie générale, et publiée par Jean Peyrade, in *Scouts et Guides de France*, Bibliothèque Ecclesia, Anthème Fayard, 1962. Certains chiffres sont beaucoup plus élevés, par région. Ainsi entre 40 et 45% des séminaristes sont-ils d'anciens Scouts à Aix-en-Provence, Dijon et Meaux ; 33 à 39% à Morsang-sur-Orge, Paris-Saint Sulpice, Orléans, Toulouse, Fréjus, Sens et Versailles. Chez les Bénédictins, sur cinq noviciats, les Scouts sont entre 33 et 71% des effectifs. Chez les Cisterciens, ils sont 100% à Bonnecombe, etc. Peut-être la rigueur de l'enquête serait-elle à contrôler de près. Telle qu'elle est, en tout cas, elle fournit un ordre de grandeur.

<sup>299</sup> Qu'on le critique ou qu'on le loue, le modèle du T.R.P. Louis de la Trinité, Georges, amiral Thierry d'Argenlieu était-il politiquement neutre ?



L'étude de représentations du Chef Raider nous apprend cependant autre chose encore : une différence sensible s'est glissée entre le P. Forestier et le C.N.E., perceptible dans les écrits si ce n'est, à l'époque, dans les consciences.

Fidèle, de par sa formation de prêtre, à l'héritage thomiste, le P. Forestier en est venu, on l'a observé à travers une pensée qui se cherchait à cet égard, à privilégier l'enfant par rapport à l'adulte **dans le couple éducateur-éduqué** exclusivement, dans la mesure où l'éducation du caractère doit avant tout permettre l'émergence de l'essence supérieure qui entre dans la composition de la nature humaine. Ainsi, pour reprendre la citation précédente, le garçon doit-il apprendre (être amené) à se dépendre de « soi » pour mieux se réaliser lui-même.

Or chez Menu, et la chose s'exprime avec assez de force, l'accent est autre, sans doute parce que sa culture n'est pas fondamentalement religieuse : d'une part, la formation de la personnalité passe par celle du caractère. Elle s'y confond même hâtivement, l'assimilation de réflexes d'ordre, de discipline, de rigueur confinant à la folie dans l'ardeur, l'acquisition d'habitudes devant en effet aboutir à la manifestation de l'être intime par l'être du comportement. D'autre part la consolidation d'un « soi » fortement charpenté devient l'objectif prioritaire puisque : « *don de soi suppose d'abord un 'soi'* ».



De la sorte, et tandis que l'Aumônier général s'achemine vers une manière de franciscanisme (pédagogique exclusivement), réclamant ainsi du Chef-éducateur une véritable mise entre parenthèses de sa personnalité (jugée parfois trop « lourde »), Michel Menu réclame quant à lui des Chefs de la nouvelle aristocratie qu'il suscite une sur-affirmation de la personnalité entendue comme caractère régi par une dynamique de l'action.

Sans doute le fait que le Chef était, chez Marcel Forestier, *bifrons* et qu'à son rôle d'éducateur s'ajoutait encore une dimension ontologique (être Chef, c'était encore participer d'un « état d'être »), masqua-t-il le hiatus. Néanmoins la conception de l'éducateur disparaissant comme « supérieur » était d'ores et déjà partagée par d'autres responsables qui allaient progressivement l'imposer et lui donner une postérité que le P. Forestier n'avait sans doute pas imaginée. Inutile de dire que, plus affirmée, elle ne pouvait qu'entrer en opposition avec celle de Michel Menu.

Au bout du compte, la silhouette du Chef et celle du garçon se confondent dans celle du Raider telle que le C.N.E. la sculpte, de son style lapidaire et flamboyant, dans son ouvrage de 1955, le dernier qu'il écrira ès-qualités :

« *Le Raider, proclame-t-il est pour une chevalerie de tous les temps, de Bayard à Guillaumet, de Saint Louis à De Foucault, de Roland à Wingate.*

« *Marcher devant ! Toujours devant !*

« *Comme le pilote, être aussi mécanicien, radio, navigateur.*

« *Rester debout quand les autres s'asseoient*

« *Sourire quand ils serrent les dents,*

« *Donner sa flotte quand ils ont soif,*

« *Et son cœur quand ils n'en ont pas,*

« *Porter la fatigue des faibles,*

« *Eclairer ceux qui sont dans le noir,*

« *Espérer pour six, vouloir pour dix, »*

« *Puis le soir, quand tous se taisent, »*

« *Parler pour eux au Seigneur. »*<sup>300</sup>

Disons-le, elle a « de la gueule » cette convocation à l'héroïsme en ce milieu des années cinquante alors que la France se perd dans ces rêves, las de grandeur impériale et ses combats perdus ! Pour autant, s'adresse-t-elle, par delà de son présent aux temps futurs ? Ne se trompe-t-elle pas plutôt d'adresse ? Questions rétrospectives, certes, nées de l'arrêt ultérieur des hommes et des circonstances. Questions qui néanmoins prennent racines dans le parti que constitue, en plein cœur d'une décennie pendant laquelle le destin du pays tout entier bascule, cet appel à un héroïsme que la fatigue déjà perceptible des « héros » commence à faner... Il y a autre chose, ici, que la cristallisation des représentations d'un homme et d'une équipe face à une époque où tout, déjà, bouge trop vite, des limites de la ville aux lisières des forêts que de grands chantiers ne tarderont pas à mordre.

Il faut discerner des volontés arc-boutées contre un monde qui s'en va. L'ardeur du ton est presque pathétique. Or cette révolte même n'avait-elle pas de quoi séduire des jeunes, avec son romantisme moins jugulé par l'exigence et revêtu du manteau scintillant des mystères d'un technicisme au levant ?

Mélancolie furieuse et refus de s'y laisser prendre : il faut trouver cela aussi au creux des écrits d'un adulte encore jeune qui lie par un « nous » singulier le sort d'une jeunesse à ses souvenirs d'adolescence. C'est un manifeste de colère et d'amertume latente que sert, en guise de prologue, le C.N.E. aux garçons auxquels il s'adresse en s'avançant masqué :

---

<sup>300</sup> Michel Menu : *Raiders-Scouts*, Presses d'Île de France, 1955 p. 8.



« *Mon frère fait partie des jeunesses antifascistes<sup>301</sup>, celui de Jacques est Chef de Scouts, le tien va à la JOC, tous les autres gars que nous connaissons s'en moquent et ne font rien. Nous, nous avons quinze ans.*

« *On nous reproche d'aller voir Tarzan et les films de cow-boys. Nous en avons tout de même assez des catastrophes et des suicides même en couleur. Les prophètes prédisent à notre génération une montagne d'ennuis.*

« *Ce que nous savons, c'est qu'on en sortira aussi bien que les autres. Nous ne sommes pas attirés particulièrement vers les croque-morts, les sonneurs de défaite, les sermonneurs de catastrophe, et autres alchimistes de l'avenir en noir.*

« *Nous aimons ceux qui avancent, comme le général Wingate et ses Raiders. Dans la bagarre, c'est le courage qui nous plaît, et non le carnage.*

« *Nous aimons le courage chez l'ouvrier, le marin, le missionnaire, le sportif, le médecin ou le soldat.*

« *Nous aimons les trois Mousquetaires, Bayard, Don Quichotte, Charles de Foucauld.*

« *Nous ne fréquentons ni les lâches, ni faux-jetons, même s'ils font de beaux discours.*

« *Nous aimons la lumière, la joie, ce qui bouge, nous aimons ceux qui gagnent.*

« *Même si nous n'avons pas de veine, nous croyons à la chance.*

« *Même si nous ne sommes pas très malins, nous avons de l'espoir.*

« *Même si l'on nous boucle à la prison des combines, nous croyons aux vacances de l'amitié. »*

« *POURQUOI PAS ?* »<sup>302</sup>

Manifeste, donc, et apocryphe. Du procédé, ne retenons pourtant que le côté pédagogique : debout, sois mâle parce que fort, courageux, plein d'espoir, parce que tu as toutes les faiblesses du monde à relever ou à combattre : tel est le message dégagé de ce prologue qui explicite, en somme, l'invocation au Raider qui le précède. jusqu'au bout, ainsi, la nébuleuse représentationnelle du Raiderisme se polarisera autour d'une esthétique à la fois morale, comportementale, physique, hors de l'histoire. L'a-t-on noté : ce qui plaît au « grand prêtre », dans la bagarre, ce n'est pas le but de la bagarre (pas même évoqué) ni ses effets sanglants, c'est ce qui s'y révèle, ici le courage. De même, qu'importe les milieux sociaux ? Ils sont divers, mais le courage est un, toujours appréciable. Certes, chrétien, on préférera le courage chrétien au courage sans Dieu. Mais ne peut-on pas alors se demander si à la lâcheté d'un chrétien on ne préférera pas le courage d'un agnostique ?

Esthétique, le Raiderisme décrit par Menu ne pouvait qu'entretenir de bons rapports avec l'esthétisme de Joubert, dont il est peut-être, dans sa logique interne, sinon dans sa forme, l'un des fruits. Que l'on considère le pur ovale du Visage Raider (d'une détermination ici un peu boudeuse), idéalisé par l'illustrateur ou la silhouette de ce garçon qui contemple, du haut de son trottoir, la grisaille d'un boulevard de ceinture : n'est-ce pas l'image graphique qui vient mettre en forme le portrait abstrait brossé par les mots ?

Mais voici qu'aux pages suivantes, c'est une scène de jungle qui s'esquisse : deux commandos, un brancard, un blessé, le marais : et l'ennemi qui rôde car l'un des deux hommes n'est-il pas aux aguets ? Le Raiderisme comme esthétique n'a pas seulement

<sup>301</sup> Trait singulier qui, par-delà la guerre d'Indochine et la reconstruction, par-delà la Libération, par-delà l'Occupation, la Résistance, la guerre, renvoie à la réalité des années Trente.

<sup>302</sup> Michel Menu : *Raiders...*, op. cit. pp. 9-10.

recours au support graphique pour se propulser dans mes imaginaires, il a aussi besoin d'autres images abstraites que le trait **réalise-idéalise** encore en une subtile dialectique. Michel Menu qui ira jusqu'au bout de lui-même en exaltant, dans une thèse foisonnante, la mythomanie<sup>303</sup>, selon lui nécessaire, de la jeunesse, fut un grand usager « de héros fondateurs », de modèles. Deux figures dominantes s'imposent cependant dans « Raider-Scouts »: Wingate et Foucauld.

### 2.3.3. Quelques questions aux modèles-types

Orde-Charles Wingate est indiscutablement un homme qui a de quoi séduire Menu. Né à Naïni Tâl, Uttar Pradesh, en 1903, cet officier de carrière fit ses classes en Birmanie. En 1936 il est envoyé en Palestine au moment où éclate la grande révolte coordonnée par le Haut Comité arabe et cherchant à enrayer la vague d'immigration juive. Wingate s'investit dans le conflit aux côtés du mouvement sioniste auquel il veut donner une organisation militaire. Cependant, les menaces de guerre contraignent les Britanniques à se rapprocher des Etats arabes, et l'initiative d'Orde Wingate est désavouée. Il est rappelé en Grande-Bretagne où il sert à l'état-major. En 1941 il est placé à la tête d'irréguliers éthiopiens (*"Gideon Force"*, des maquisards) qui, avec l'appui des bataillons soudanais se joindront aux forces du général Sandford, officier à la retraite qui avait repris du service pour encadrer la révolte des Hauts plateaux de Gondar. En avril 1941, le 6, il entre aux côtés du Négus Haïle Selassié dans Addis-Abeba libérée par le général Cunningham. Il n'est alors que capitaine.

En mai 1941, une tentative de suicide causée par une dépression ou une crise de paludisme faillit mettre fin à sa carrière. C'est alors que le général Wavell, sous qui il avait servi, le fit affecter auprès de lui en Birmanie. Là, Wingate « préconisa » la création de ce qu'on appela des « *'Groupes de pénétrations à longue distance' spécialement entraînés pour opérer dans la jungle birmane et s'attaquer aux communications et aux avant-postes japonais* »<sup>304</sup>. Lui fut attribué la soixante dix-septième brigade indienne, qu'il nomma : « *Chindits* », d'après le nom d'un animal mythologique birman : le *chint*, mi-lion mi-aigle. Sa grande idée était d'établir une étroite coopération terre-air, symbolisée par cette sorte de griffon. En février 1943, une première expédition de trois mille deux cents hommes fut montée. Après s'être enfoncés profondément à l'est de la rivière Chindvin, et avoir opéré des actions de harcèlement, les « *Chindits* » se replièrent sur l'Inde à la mi-avril, « *ayant perdu un tiers de leurs effectifs et abandonné la plus grande partie de leur matériel.* »

« *L'opération, poursuit Lidell Hart, n'eut pas de grosses conséquences stratégiques, et les pertes japonaises avaient été légères, mais elle prouva que des Troupes britanniques et indiennes pouvaient opérer dans la jungle.* »<sup>305</sup>

Il fut alors décidé de tripler les forces des « *Chindits* », Churchill ayant été enthousiasmé par l'audace d'Orde Wingate qui avait reçu le grade de général de brigade à son arrivée en Birmanie. Présent à la conférence interalliée de Québec en août 1943, le général de division Wingate recevait en outre, grâce à sa force de persuasion, une unité aérienne propre, le « N° 1 Air commando » composée de onze escadrilles américaines dites « *Cirque Cochran* » du nom de son commandant.

<sup>303</sup> Au sens particulier de besoin des mythes.

<sup>304</sup> Sir Basil H. Liddell Hart, *Histoire de la seconde guerre mondiale*, éditions Marabout. Arthème Fayard 1973 p. 372.

<sup>305</sup> Ibid. p. 373.

Les buts qui furent assignés à Wingate dépassèrent, cette fois, le harcèlement : ses « *Chindits* » devenaient le fer de lance du IV<sup>e</sup> corps d'armée britannique, le 5 mars 1944, Wingate lançait ses Troupes à l'attaque des lignes de communication japonaises sur Indaw (sur les bords de l'Irrawadaly). Il s'agissait par la suite d'établir une ligne de postes fortifiés ravitaillés par avion. L'attaque fut d'abord victorieuse. Mais :

« *Le 24 mars, Wingate lui-même fut tué dans un accident d'avion au-dessus de la jungle. Cependant, avant même cette fin tragique, ses plans hautement élaborés et assez mal conçus, commençaient à se désagréger.*

« (...)

« *L'évolution des idées de Wingate, au sujet de l'action de guérilla jusqu'à la pénétration plus massive à longue distance ne fut (...) pas couronnée de succès. Il faut reconnaître cependant qu'il n'avait pas reçu l'appui des forces principales sur lequel il comptait.* »<sup>306</sup>

De cette carrière contrastée, jusque et y compris dans ses derniers développements, Menu, on le comprendra ne retient que l'aspect exemplaire.

« *L'action de Wingate se déroule de 1942 à 1944. Note-t-il sur des terrains, 'que n'importe quel commandant résolu eût considérés comme infranchissables' (g<sup>al</sup>. S. Sewell).*

« (...)

« *Les Raiders avaient été recrutés parmi des hommes tout à fait ordinaires... mais 'grâce à des mois d'entraînement spartiate, ils supportèrent bien des fatigues et d'incroyables privations' . Voilà ce qui nous intéresse chez les Raiders.*

« *'Allons-y, dit Wingate, nous nous fraierons un passage en arrachant l'herbe brin par brin. C'est ce que firent les Raiders. ce fut une bataille acharnée de l'homme contre la jungle*<sup>307</sup>. Ils marchaient en file indienne en prenant la tête chacun leur tour. Il fallait écarter et coucher à la main les brins d'herbe qui coupaient comme des lames de rasoir. Au bout de quelques minutes de ce travail, la sang jaillissait de la paume de leurs mains, de longues égratignures leur balafrèrent les bras et front, leur chemise était en lambeau ... Au bout de quatre heures, ils n'avaient couvert que 450 mètres...' (Ch. J. Rolo). *Voilà ce qui nous intéresse chez les Hommes du Raid : envers et contre tout, ils avancent.*

« *Une autre chose nous séduisait. À travers le Wingate des commandos birmans, nous retrouvions la silhouette du Baden-Powell de la police Sud-Africaine.*

« (...)

« *Les qualités que nous retenons des Raiders de Wingate, nous les emploierons à la paix.* »<sup>308</sup>

<sup>306</sup> Ibid. p. 520.

<sup>307</sup> En pleine jungle ?

<sup>308</sup> Michel Menu : *Raiders...*, op. cit. p. 11. Comme me le fit remarquer Philippe Laneyrie, le C.N.E a du corps une conception à l'opposé de l'hédonisme quiet. Ce qui intéresse Menu chez les Raiders c'est la carcasse infatigable, la mécanique sèche et dure, qui marche pour la paix comme pour le combat, et qui engendre sans faiblesse, et que doit se forger le seigneur de guerre archétypique qu'évoque le chanteur Bernard Lavillier dans une de ses compositions (*Big Brother* 1986) :

« *Il est d'une grâce fauve.*

« *Il est tranquille et brutal,*

« *Silencieux quand il se pose*

« *Entre Dieu et l'Animal.*

« *Sous la peau brillent dans l'ombre*

« *De longs muscles de métal.*

« *Homme seul, homme sombre,*

« *Où est le bien et le mal ? »*

Désormais bien charpenté, tout le « corps » Raider trouve en ces quelques lignes la légitimité de tous ses aspects : celle de ses « armes » par exemple :

« Raiders ! Go !' cette devise va plus loin encore. C'était le commandement de saut des parachutistes. Go ! c'est le risque. C'est le cri du volontaire. C'est l'audace des Hommes de Raid. Toujours de l'avant. Cela implique évidemment qu'on est prêt. Go est le signe d'une disposition d'esprit vers l'Aventure, d'une générosité à toute épreuve. C'est une devise qui ne convient ni aux pantouflards, ni aux égoïstes. Elle nous fait sortir de nous-mêmes pour aller aux autres. Cette devise nous conduit directement à celle des Chefs, 'Servir'.

« Si le mot 'Go' vous choque, parce qu'à consonance britannique, vous pouvez choisir d'autres devises.

« Il est relativement facile de s'en fabriquer. bien sûr on peut prendre celle de Guynemer : 'Faire face', ou celle des commandos belges : 'meurs ou avance'. Mais il est plus intéressant de rechercher, en lisant quelques livres pour se mettre dans l'ambiance, quelle est la devise de sa propre vie. Il faut avoir 'sa devise'.

« Essayez par exemple de traduire ceci en trois mots : 'Mieux vaut perdre la vie en combattant que de perdre la confiance des fusiliers voltigeurs.' (Stalingrad : esprit de l'Armée rouge) ou encore 'Je peux tout en celui qui me fortifie.' (Saint Paul) ; 'Un chien qui aboie est plus utile qu'un lion qui dort.' » (Indien) ».<sup>309</sup>

Il en va de même pour l'uniforme : le béret vert, porté par les seules premières classes des Troupes investies ; l'insigne Raider, individuel, « porté à l'investiture » ; les quatre brevets<sup>310</sup>, portés à partir de la première classe sur la manche gauche, qui s'ajoutent aux « décorations » déjà obtenues..



---

Mais au-delà de cette persistante convocation à l'ascèse physique par l'effort pour le sacrifice (suprême le cas échéant) se profilent, soutanes déchirées et membres sanglants, des ombres inquiétantes qui se prolongent jusqu'à certains ouvrages de Signe de Piste où certains supplices que des garçons infligent à d'autres sont détaillés avec complaisance sous couvert de dénonciation. Or les totémisations, justement..

<sup>309</sup> Ibid. p. 20. L'Armée Rouge, Irving, saint Paul ! Qu'importent l'origine et presque l'idéal : seule l'intention compte. La citation d'Irving surtout conforte la remarque faite plus haut à propos du courage.

<sup>310</sup> Notons que le brevet religieux a été rétabli, mais est obtenu sans épreuve, sur la valeur de la vie spirituelle jugée par l'Aumônier d'unité.

Quoique l'armée ait été une source traditionnelle d'inspiration pour les Scouts de France, une telle débauche de références précises et d'emprunts à peine démarqués ne pouvait manquer de susciter des oppositions : Menu, il est vrai, a toujours hautement affirmé, comme il le fait ici, qu'il ne s'agissait que d'employer les qualités des commandos à la paix. Il n'empêche. Il sera contraint de préciser sa pensée à plusieurs reprises, répondant explicitement aux attaques, qu'elles vinssent de la base ou du sommet.



# SCOUT

5 JANVIER  
1952  
NUMÉRO 268

C'est ainsi qu'en octobre 1952 :

*« On a pu dire que par les Raiders, le type 'commando' avait pris une place importante dans l'imagination des Scouts. Il eût été plus exact de remarquer que le type commando comme le colonial était déjà leur imagination. Il a été utilisé.*

*« Le monde d'aujourd'hui réclame des esprits racés, lucides, mais d'une lucidité sans dilettantisme. Il faut le courage indomptable, le don de soi, l'endurance.*

*« Certes, le 'type commando' n'exprime pas d'abord piété, autonomie de jugement, audace sociale, objection de conscience, politique. Il traduit un comportement d'une virilité marquée d'audace. Il est non seulement un symbole, mais exemple de générosité et de sang versé. C'est un type coloré, original, assez superficiel pour être imitable. Il convient plutôt aux intelligences moyennes qu'aux pures esprits. Ce n'est pas au seul courage philosophique qu'est destiné le type commando, c'est à l'Aventure, à l'Abnégation, à la Fore du cœur.*

*« (...)*



« *Le tort du commando est d'avoir fait la guerre. Mais son courage est-il inutile à la paix ? Le garçon connaît surtout son courage plus que les missions auxquelles on l'employait. C'est pour cela que le 'type commando' exerce sur lui un pouvoir.*



**SCOUT**

5 FÉVRIER  
1 9 5 2  
NUMÉRO 269  
PRIX : 40 Fr.

« *Alors que lui reproche-t-on à ce genre d'homme ? Les connaître en chair et en os ne m'a pas déçu, ce que les meilleurs des hommes ont de meilleur ils l'avaient. Ils n'étaient pas pour autant dispensés de leurs faiblesses, ni en tous cas (sic) nuls, ces commandos ils n'étaient des loques vaticinantes, ils n'étaient pas neutres. Ils ne seront pas vomis de la bouche du Seigneur.*

« *On a dit parfois que ce 'type commando' était païen. En soi il n'est ni païen ni chrétien (...)*<sup>311</sup>.

« *Il nous appartient de faire remonter à la surface avec le don soi, la charité du Christ ; avec l'audace la soif apostolique.*

« (...)

« *Enfin peut-on craindre une fixation des imaginations sur ce 'style' et un arrêt dans le développement de la personnalité ? Oui, si l'engouement recherché pour ce type d'homme n'est pas exploité pour une découverte d'idéal et de vie.* »<sup>312</sup>

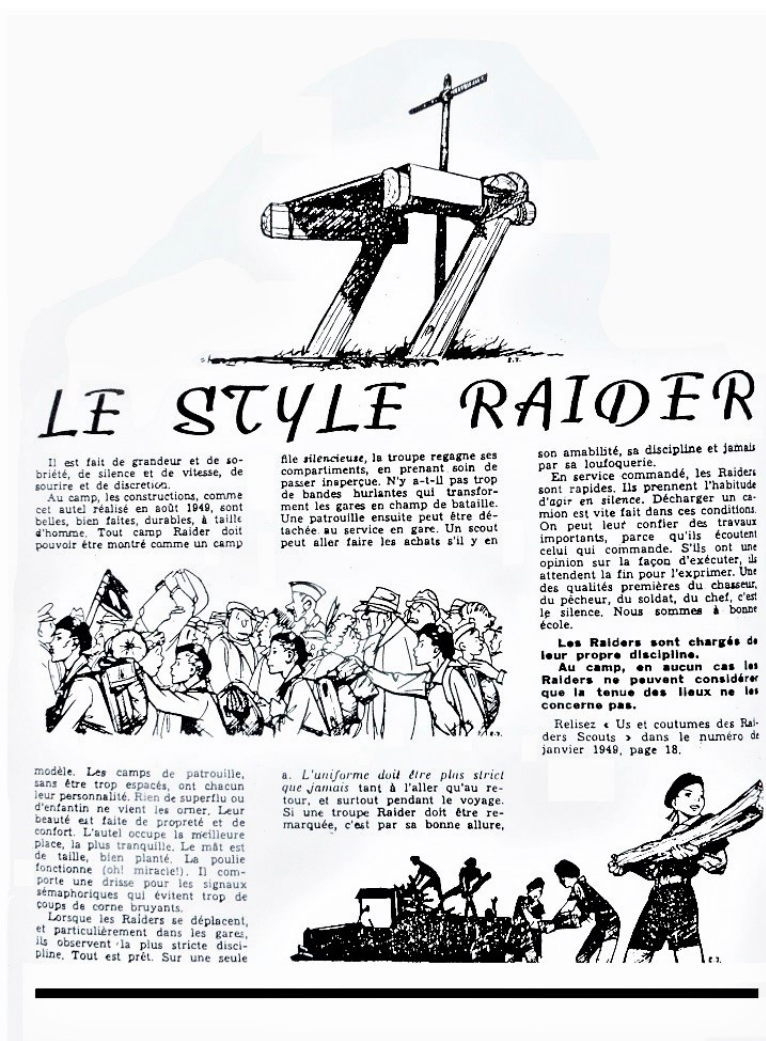
Plaidoyer, et fort intéressant, qui délaisse pour un temps les formules ronflantes, dépouille pour l'instant le ton tranche-montagne et soulève d'emblée les questions de fond : le « type commando » est-il moralement et pédagogiquement valide? Réponse : oui, et

<sup>311</sup> En effet, mais il est exclusivement laïc. Or l'institution chevaleresque était d'Église.

<sup>312</sup> Michel Menu in *Le Chef*, septembre-octobre 1952, n° 288 pp. 17 à 22.

sans hésiter. L'époque réclame le sacrifice des uns pour pallier la démission de la masse. L'imaginaire des jeunes eux-mêmes y aspire :

« Un éducateur qui n'exprimerait pas le courage en termes actuels, en bérets rouges, en soutanes déchirées, en sang versé<sup>313</sup>, en héros, qu'ils soient de la superproduction stakhanoviste, du mur du son ou de la lutte contre le cancer, serait déclaré insignifiant pour les garçons. »<sup>314</sup>



En somme, Michel Menu se représente autant qu'il représente aux garçons auxquels ils s'adresse une véritable attente d'identification à un type d'homme d'exception ; qu'il spécifie du reste en faisant du commando, de l'homme du raid, un véritable paradigme : pare qu'il risque sa vie, cette espèce particulière de soldat, né avec la guerre moderne, doit nécessairement, selon Menu, développer au plus haut point ses capacités physiques et morales. c'est don à un gigantesque « à la manière de » qu'il convie.

<sup>313</sup> Michel Menu exprimera son exigence profonde en termes quasi sado-masochistes. On reprochera le trait à la collection Signe de Piste. Il ne lui était pas propre.

<sup>314</sup> Michel Menu in *Le Chef*, juillet-août 1955, n° 314 p. 25.



N'y a-t-il pas un risque de fixation psycho-affective sur un tel modèle ? Oui, conclut le C.N.E., si l'on ne cherche pas à le dépasser, si l'on s'en tient, en somme, à l'initiation mimétique. Or le raiderisme, dans la définition qu'il en donne, permet-il une prise de conscience du modèle ? Ne sur-détermine-t-il pas au contraire l'identification, ne tend-il pas à tout le moins à le faire en multipliant les signes ou symboles identificatoires : béret vert, insigne type « para-commando », devise, investiture solennelle aux Invalides, activités, le tout redoublé par la fiction développée par un certain nombre d'ouvrages du Signe de Piste à l'impact d'autant plus puissant qu'elle court-circuite le réel pour toucher immédiatement l'imaginaire ? En outre, l'abstraction du modèle, sa « déshistoricisation », reposant sur l'observation du praticien des jeunes (qui note que ceux-ci s'intéressent moins aux missions particulières et à ses effets qu'aux moyens (personnels) mis en œuvre) n'est-elle pas, à la fin, perverse ? Ne conduit-elle pas à l'adoption d'un habitus entendu ici dans un sens minimal comme comportement réflexe que les événements historiques informent en retour, pesant sur les choix ? En d'autres termes, une fois encore, ne noue-t-on pas, dans la branche Éclaireurs et chez les Raiders, avec le feu ? Ne crée-t-on pas une artificielle fraternité d'armes entre des jeunes peu conscients des enjeux et les « prétoiriens » de l'époque ? Même si, comme l'affirme Menu lors de l'entretien qu'il m'accorda, peu de Troupes virèrent en style exclusivement para-commando, n'allait-on pas susciter une propension chez les Raiders à voir en tout porteur de béret (vert, rouge ou noir), d'insignes et de chemises kaki le nec plus ultra de l'humanité masculine ?

Et lorsque le P. Rimaud clamait en 1951 : « *Si les Raiders comment tout le Scoutisme posent des problèmes, ce ne peut pas être par les activités viriles et d'hommes que le programme raider offre aux Éclaireurs. Ceux qui se voilent la face devant un entraînement rude au sauvetage (...) devant la boxe et le judo ou le parcours du risque, auraient-ils compris jadis ou oublié la folie des premiers camps, lorsque, dans des villes de plusieurs centaines de milliers d'habitants, on avait peine à trouver un médecin pour signer une autorisation de camper.* »<sup>315</sup>, ne se trompait-il pas d'argument, ne créait-il pas même une fallacieuse confusion dans la mesure même où, à l'époque des Pionniers S.d.F., partir camper maintenait une distance salutaire avec le modèle identificatoire du chevalier, tandis que le Raider faisant le parcours du risque peut se prendre au jeu de ce qui serait une préparation para-militaire ?

Le « type-commando » n'est-il pas déni du caractère catholique des Scouts de France ? Menu répond non, à condition que l'Aumônier d'unité, en premier lieu, soit capable de montrer pourquoi le don de soi auquel consent l'homme du Raid participe de la générosité christique. Ici, les implications de la question et de la réponse sont de première importance.

« Certes, admet le C.N.E., le « type-commando » n'exprime pas d'abord piété ». Mais l'exprime-t-il ensuite ? Si, par un tour de passe-passe scabreux, on assimile les vertus du commando à celles du Christ<sup>316</sup>, tout, alors est possible.

---

<sup>315</sup> R.P. Jean Rimaud : *Le secret du Scoutisme*, in *Le Chef*, avril 1951, n° 276 p. 19.

<sup>316</sup> Que le courage soit vertu pour le soldat comme pour le croyant, soit. Mais s'agit-il du même courage ? Le don du Christ se voulait rédempteur, il sauve de la mort. Le don du commando est un don de mort, fondé sur la dialectique redoutable : tuer ou être tué, qui **ne trouve sa légitimité** au moins humaine que dans la cause servie. Qu'un S.S. ait été prêt à donner sa vie pour le Führer, tout en étant le meilleur combattant, c'est-à-dire le meilleur tueur possible pour le triomphe de sa cause, le rend-il admirable ? Oui, dans la logique de Menu, poussée à l'extrême. Le rend-il même christique ? Selon cette logique, presque...

C'est ici, précisément, qu'il faut s'arrêter pour démontrer comment la proposition Raider a définitivement mis en pièces la représentation du Scoutisme comme Ordre chrétien.

En premier lieu, il impose un modèle laïc, de façon d'autant plus nette qu'il l'équilibre par un modèle religieux : Foucauld (ailleurs, à Foucauld, on fera correspondre Byrd et à Wingate François-Xavier) : n'est-ce pas précisément parce qu'il a besoin d'un pendant religieux que le raiderisme laïcise irrémédiablement le mouvement ? En effet :

« *Les chevaliers que B-P avait ressuscité par son Scoutisme, nous les retrouvions rajeunis dans les Parachutistes de Wingate que notre imagination n'avait aucune peine à anoblir.* »<sup>317</sup>

Or la question n'était pas « *d'anoblir* » les « *Chindits* » d'Orde Wingate !

Lorsque, comme l'a montré Georges Duby dans *Les Trois Ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, l'Église séculière, au XI<sup>e</sup> siècle, se ressaisit du pouvoir, reprit le pas sur l'Église régulière et fit alliance avec la monarchie contre le chaos féodal<sup>318</sup>, ce fut pour faire triompher une antique représentation tripartite et organique de la société par laquelle la Chevalerie (« Ordre » sanctifié par les Croisades) allait bientôt attirer vers elle la confuse catégorie des seigneurs maîtres des hommes, des terres, des armes et/ou des chevaux, jusqu'à s'y confondre. On verra alors, au XII<sup>e</sup> siècle, l'aboutissement de cette lente assimilation d'un système représentationnel par une société, dans l'élaboration de la théologie du Docteur Angélique, clé de voûte de l'édifice grandiose mais fragile accomplissement intellectuel et social.

Saint Louis, Jeanne d'Arc furent les paradigmes « idéaux » du Scoutisme catholique d'avant-guerre à **partir** desquels les modèles contemporains : Psichari, Lyautey (le royal maréchal rentré au giron de l'Église au faite de sa gloire), Maud'Huy, Salins se déclinèrent : comme la Sainte de France, le monarque réunissait lui trois dimensions décisives : divine, collective, humaine, en un tout indissociable et sacré ; nulle disjonction, aucune de ces dissociations de l'académicien Goyau, le P. Sevin et le chanoine Cornette fustigeaient tant ! Or voici qu'elles s'officialisent : c'est parce que Wingate n'a rien d'un héros chrétien qu'il faut lui adjoindre un Charles de Foucauld. Avec le triomphe du paradigme Wingate, c'est le rêve de l'Ordre qui est rendu au rêve. Et la référence à la chevalerie n'est plus qu'une nostalgique réminiscence.

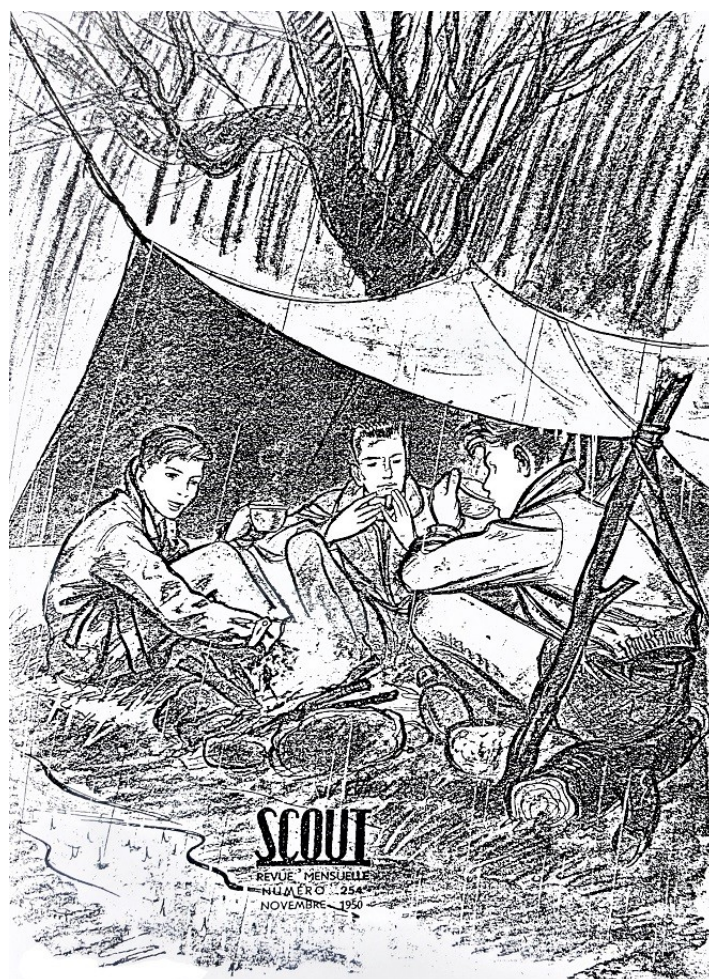
En fait, Baden-Powell n'avait rien ressuscité en ce domaine. On a dit combien peu de place avait le chevalier dans son ouvrage fondateur, et combien peu d'importance. Le véritable syncrétisme du Scoutisme et de ce que l'on peut ici appeler, à cause de son ampleur et de sa diversité, l'idéologie chevaleresque, c'est le Scoutisme catholique qui l'a réalisé au cours des années Vingt. Orde Wingate n'est donc pas la représentation par laquelle survivra la représentation d'un Scoutisme comme Ordre chevaleresque. Dire pour autant que Menu est le « responsable » de l'impossibilité de l'ancien système représentationnel serait stupide.

J'ai dit combien les événements, entre 1940 et 45, ont pu le dévitaliser. Menu fut placé face à une situation où, non seulement les aînés désertaient le Mouvement, mais où sa branche, en particulier, n'avait plus ni modèles, ni stratégies pédagogique et sociale. Il

<sup>317</sup> Michel Menu : *Raiders...*, op. cit. p. 11.

<sup>318</sup> Que Georges Duby me pardonne la caricature.

répondit au défi. La seule question que l'on peut se poser est alors celle-ci : ne s'abusa-t-il pas en croyant « rajeunir » ce qui ne pouvait plus l'être ?



Les conséquences pratiques d'une telle illusion sont aisées à envisager : si, dans la dyarchie C.T./Aumônier, ce dernier conserve une sorte de prééminence au moins théorique, héritage (ou écho, plutôt) de l'ancienne prééminence du clergé sur les autres ordres du royaume chrétien, au contraire se trouve-t-il désormais à parité avec le laïc, répondant à la base à la dyarchie des modèles, et ce à un moment où, la crise des vocations s'ouvrant lentement, il va être de plus en plus requis ailleurs, et donc absent ou lointain.. À la mutation représentationnelle, correspond une mutation sociale d'autant plus redoutable que la stratégie sociale repose toujours sur lui.

En effet : sur la stratégie pédagogique (formation du caractère) et sur la logistique à mettre en œuvre (« techniques Scoutes ») aussi bien que sur la tactique (recours à la « mythologie » du commando), on a vu le C.N.E. intarissable. Pour le reste, il est bien court : spiritualité ? Il faut cultiver « l'Esprit scout », se préparer au service de Dieu. Fort bien. Et après, autour, en profondeur ? Ce n'est évidemment pas de son ressort. Or, meurtri par la faillite de la doctrine socio-politique (quoi qu'on en dise) de l'Église, le P. Forestier et plus encore le P. Rimaud se cantonnent étroitement à l'édification d'une spiritualité intérieure. Alors, le Scoutisme S.d.F., pour quel objectif ? Contrairement au passé, la

branche Éclaireurs paraît incapable de répondre de façon globale, n'initiant somme toute que des comportements individuels ou de groupes (le *happy few*), sans cohérence d'ensemble, et d'autant moins que l'essentiel du travail de redéfinition représentationnelle et pédagogique n'intéresse plus qu'une de ses parties. On comprend que la Route se soit engouffrée par la brèche, avec le considérable handicap de son manque de base, de son faible poids numérique, de l'hétérogénéité des attentes de ses membres, certains désirant un post-raiderisme, d'autres aspirant à une Action catholique généraliste. La trop grande nouveauté des principes selon lesquels elle désirait reconstruire l'édifice avait dans ces conditions peu de chances de triompher.

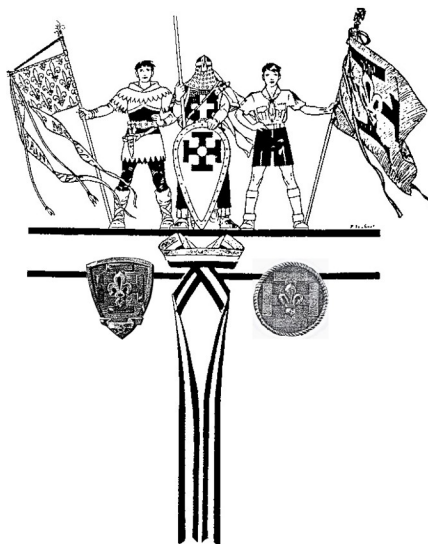
Le raiderisme à son apogée posa plus de questions qu'il n'en résolut. Prise dans sa dimension systématique, la proposition de Michel Menu rend compte d'un passage. Celui d'un cosmos clos à un univers infini, d'un ordre hiérarchique à un ensemble multipolaire. Elle entérinait le crépuscule d'un monde de l'esprit qui rêvait avec nostalgie du monde. Mais elle y maintenait encore ses racines, se nourrissant de sa décomposition, clamant sa fidélité sans pouvoir tout à fait s'y tenir. Elle constatait du même coup que la réalité, lui interdisait irrémédiablement de cultiver le projet archéologique du Scoutisme catholique d'antan, avait imposé une modernité globale, certes économique mais encore politique et surtout culturelle avec laquelle il ne s'agissait encore que de composer avec dépit, mais résolument : ne s'agissait-il pas, en tant que Scout, de survivre ? Même réduite à une fraction de la branche Éclaireurs, elle l'impliquait néanmoins tout entière. Et au-delà ? Ne faut-il pas trouver trace, chez eux qui, commissaires nationaux, régionaux, de district, Chefs, adultes en somme, jeunes ou moins jeunes, la firent leur, du trouble qui, dans leur milieu même et peut-être au-delà, gagnait une part non négligeable de la société française ? Le pays du *Jour de fête* de Jaques Tati (1949) s'était-il rendu compte que le clocher n'ombrageait plus la majorité de ses membres ? Encore un peu de temps, et il se retrouva tout gauche, empêtré dans les gadgets du nouveau riche de *Mon oncle* (1958). Entre les deux, tout l'espace, pour des hommes qui se veulent encore des enfants peut-être, d'un difficile aggiornamento où l'Ordre garde la séduction de la sécurité qu'on lui prête, promet au rêveur mais ne peut plus tenir, où le désordre, véritable révolution permanente d'une époque qui fait un saut mental de mille ans, offre les sulfureuses vertus de l'aventure dans l'inconnu. Peur et désir de la modernité... c'est cela aussi le raiderisme, émulsion hautement instable de deux dimensions irréconciliables *hic et nunc*, conciliables seulement dans le secret sans âge des songes.

Prise dans sa dimension socio-politique, la proposition de Michel Menu est donc un entre-deux, ce qui ne pouvait manquer de peser sur la pédagogie mise en œuvre. Entre Wingate et Charles de Foucauld, entre le passé et le futur, entre la laïcité et la chrétienté, voilà un bien large espace ouvert aux imaginations, où dresser des caractères sans déterminisme apparent, tissés cependant de bien des craintes. De quoi séduire les attentes adolescentes où l'obscur fleurette avec le clair. De quoi inquiéter aussi des adultes peut-être terre-à-terre, mais soucieux que leur part d'enfance n'entraîne pas les générations nouvelles vers une régression sans retour, vers la « croisière sans escales »<sup>319</sup> d'une aventure trop aventurée. À moins que des préoccupations moins nobles, l'hostilité larvée à l'encontre d'un homme qui avait tout d'un féodal en leggings, beaux gestes et violence compris, et qui, par son franc parler, avait dû froisser bien des susceptibilités plus frileuses, n'aient amenés d'aucuns à toucher juste avec une ligne de mire faussée.

---

<sup>319</sup> Emprunt au titre d'un roman de Brian Aldiss.

Toute en tensions, la proposition Raider ne pouvait suivre les évolutions d'une époque plus souple, et indécise parce qu'en gestation. Qui dressera sa rigueur d'un autre âge contre une instabilité un instant contenue, en paiera bientôt le prix, mais à une autre échelle...



### 3. D'un Scoutisme l'autre

1955, 56, 57, ces trois années à la charnière de la décennie furent périlleuses, pour les Mouvements catholiques de jeunes notamment. Fatales à l'A.C.J.F., elles verront les Scouts de France (et surtout les branches âgées) aborder l'ultime étape au terme de laquelle des hommes, un ensemble représentationnel, un projet pédagogique neufs introduiront leur scoutisme dans une autre dimension.

L'Église catholique pour sa part venait de subir le brutal coup d'arrêt de l'expérience des prêtres-ouvriers. L'événement, autant dans sa signification que dans sa portée, dépassait largement son cadre tout à la fois si important et tellement circonscrit et doit être replacé dans le vaste débat qui agitait l'Église de France. Pour autant Pie XII venait de montrer, par sa décision, qu'il avait bien mesuré l'enjeu de la tentative : au-delà de l'atteinte possible à la sacralité du prêtre (cet homme que la consécration séparait, en bonne doctrine, du reste des fidèles dont il devait être le pasteur, le guide), c'était en effet la Tradition que l'on remettait en cause. La Hiérarchie, sa vocation surplombante, le rapport vertical clercs-laïcs qui s'en trouvait induit, pour être moins des points de dogme, avaient un tel enracinement socio-culturel et symbolique, et depuis si longtemps, qu'on peut même s'étonner que la crise qui s'ouvrait n'ait pas pris, pour profonde qu'elle fût, une autre ampleur.

Napoléon avait défini le mystère de l'Incarnation comme celui... de l'ordre social. Il entendait ordre socio-politique. Or, et à condition d'entendre ordre socio-métaphysique, sa formule valait pour l'Église depuis Constantin. La mise au travail des prêtres, surtout au contact de la machine, manifestait de manière éclatante la douloureuse « révolution copernicienne » d'une telle conception. Il ne pouvait s'agir d'une modification du message évangélique, manteau de saint Martin offert à toutes les diversités du monde, mais d'un bouleversement radical dans la lecture qu'on en faisait, dans la manière dont on le délivrait, dans l'ordre, la stratégie et la tactique sociales qu'on en induisait, annonce du retour, par-delà l'Église médiévale et son si persistant héritage, à l'inspiration de la Première Église.

Aussi bien le soupçon qui s'empara des partisans du *statu quo* cristallisa-t-il autour du politique, administrant une fois de plus la leçon qu'entre la politique et le social la frontière n'existe que si l'on se place, selon la convenance, à l'une ou l'autre des extrémités du domaine. En d'autres termes, l'événement fût un **révélateur** : sous le violet épiscopal, voici en effet que se distinguaient à présent des « rouges », des « bleus » et des « blancs », des « progressistes » pour des « conservateurs » qui, ayant encore le vent en poupe, partirent en chasse au nom de l'orthodoxie historique, prompts à désigner des « cryptomarxistes » là où on les aurait le moins attendus. La rencontre de cette chasse-là avec l'hystérique *red scare* qui faisait florès outre-Atlantique ne pouvait que sembler naturelle : la conjonction confortait de la sorte l'un des termes d'une contradiction engendrée par le XIX<sup>e</sup> siècle qui capitalisa du coup (c'était bien le moins !) des tensions déjà fort anciennes.

L'Église du reste n'était pas seule à être atteinte. La société française se trouva elle-même prise dans un maelström de contradictions révélées brusquement. L'envoi du contingent en Algérie, bientôt le grand débat que la guerre et ses atrocités inévitables provoquaient fit mûrir vite une société confrontée sans ménagement à l'ère de la consommation sans élévation, de la parcellisation sans horizon, de l'échange généralisé et de l'argent-roi, quand l'ombre du clocher et des lisières s'étirait encore sur les marges des

consciences. Frustrations, désarrois sociaux, drames intimes et bientôt culpabilité collective sur fond de prospérité insatisfaite... Les anciennes médiatrices entre les hommes et leur réel, les représentations traditionnelles se défaisaient, laissant des images vagues comme des fantômes nostalgiques attendre la relève.

À travers l'évolution des représentations, de l'identité S.d.F, c'est l'évolution d'un des sous-groupes qui constituent la collectivité nationale que l'on suit. C'est aussi la manière dont l'Association entre en résonance avec les difficultés de l'Église et les graves événements nationaux que l'on va mettre au jour de ce fait. Singulier constat : il est singulier en effet qu'une société, qu'une Église, qu'un simple mouvement de jeunes se trouvent partager la même crise en même temps qu'ils la traversent. Car au-delà des modalités particulières, il y eut bien identité d'une crise... d'identité. Si le doute sur soi d'une société est fait du doute sur soi des innombrables groupes, sous-groupes, individus qui la composent, s'il est en effet bien rare que ceux-ci connaissent en même temps un même trouble, il faut cependant aller plus loin encore dans le constat : ils entrèrent ici en résonance (de telle sorte que les oscillations de la part de la société la plus sensible, la jeunesse, conduisirent à l'explosion des années Soixante, qui culmina dix ans après l'apparition du phénomène moteur).

Ce contexte très original au sein duquel la dynamique centripète du moment eut raison des particularismes centrifuges fait de chaque élément, plus encore que le témoin du sous-ensemble auquel il appartient, le révélateur de la situation de l'ensemble lui-même : ainsi la mue difficile des Scouts de France ne renseigne-t-elle pas seulement sur une mue douloureuse de l'Église de France, mais nous livre aussi en partie la mue douloureuse de la société française.

C'est ici, vu l'étonnante convergence des remises en question identitaires et leur relative universalité<sup>320</sup>, qu'il faut supposer autre chose que cet état passager de l'histoire que l'on nomme transition : une rupture **radicale** dans le mouvement des mentalités nationales. Temps long et temps court entrèrent en collision, l'héritage des âges organiques, celui du XVIII<sup>e</sup> siècle libérateur et du XIX<sup>e</sup> siècle libéral firent avec les conséquences du second conflit mondial (au cours duquel occupation étrangère et réaction locale s'allièrent pour conjurer un passé proche au nom d'un autre, immémorial et fantasmé) un mélange détonant qui, en explosant, fit exploser ce qui subsistait de l'antique arrangement des Français avec leur part du monde.

Bref, le pays entraît définitivement en modernité.

### ***3.1. Autopsie d'une mue***<sup>321</sup>

Versailles, janvier 54 : congrès national de la branche Route. Le congrès –plus de 500 Routiers– adopte des positions plus résolues et moins équilibrées que Michel Rigal ne l'aurait souhaité, et *Le Monde* commente :

« *Le scoutisme catholique veut préparer à la vie politique et syndicale, former des citoyens efficaces et non de grands enfants indifférents.* »<sup>322</sup>

<sup>320</sup> Les frontières nationales étant ici celles de l'« univers » envisagé.

<sup>321</sup> Je me suis principalement appuyé sur Philippe Laneyrie, J.-Y. Riou et Frédéric Lefebvre, en complément des entretiens et travaux de dépouillement qui me sont propres pour traiter ce premier volet.

<sup>322</sup> Frédéric Lefebvre, *Une proposition pour les jeunes de quinze ans : Les Raiders-Scouts (1947-1987)*, mémoire de troisième année de l'École polytechnique, département Humanité et Sciences Sociales, sous la direction de Jean-Marie Domenach, octobre 86-mars 87, p. 213. *Le Monde* allait ici un peu vite en besogne en parlant **du** Scoutisme catholique.



Le 9 mai 1957, toute l'Équipe nationale Route –y compris son Aumônier, le P. Liégé– démissionne en bloc. Cette démission est mentionnée et commentée jusqu'à l'été 1957 par la presse nationale, d'autant qu'elle intervient quelques jours avant celle des dirigeants de la J.E.C.<sup>323</sup>

Somme toute, entre l'événement de janvier 54 (qui en surprit plus d'un) et la démission fracassante de l'E.N.R. en 1957, s'étira toute la « crise » du Scoutisme catholique, qui pourrait se résumer à celle de la branche aînée aux yeux d'observateurs attentifs mais extérieurs. Pour peu que d'aucuns se fussent cependant piqués d'analyser en puisant aux meilleurs souvenirs, ils eussent pu la circonscrire à une contradiction spectaculaire entre un déclin régulier (moins 20% en six ans) d'effectifs qui représentent un peu moins de la moitié de ceux des Éclaireurs en 1951, environ 1/3 en 1956, et une volonté affirmée de devenir la branche pilote du Mouvement<sup>324</sup>.

Pour courte qu'elle soit, une telle analyse a au moins l'avantage de mettre en relief un rapport de force objectif entre l'E.N.E. et l'E.N.R.<sup>325</sup>, rapport dont un Commissaire général ne pouvait pas ne pas tenir compte, sauf à faire implorer le Mouvement.

Pour autant, elle ne rend absolument pas compte de l'étendue et de la profondeur d'une mutation dont l'essentiel demeura longtemps immergé, même si la Route en fut le catalyseur tout au long de l'après-guerre.

### 3.1.1. Prélude

La Libération constitua pour la branche aînée un véritable traumatisme : moins liés au monde du rêve par une pédagogie de l'aventure que les Éclaireurs, quoique portés par le courant du mysticisme exalté et ambulatoire de Paul Doncœur, maints Routiers, à l'écoute passionnée d'une bouleversante époque, reçurent l'article déjà cité d'Emmanuel Mounier sur la déviation « scouticiste » comme une gifle : le lyrisme des messes d'altitude où l'épuisement physique de plusieurs jours de marche s'offrait en sacrifice au Christ-Roi, dénoncé par le fondateur d'*Esprit*, ne soutenait-il pas tout l'édifice dont la clé de voûte avait été posée lors du pèlerinage du Puy ? Ceux-là même parmi les plus sensibles, les plus lucides, trouvèrent alors dans les hommes qui revenaient des camps, l'abbé Joly, Michel Rigal en premier lieu, des convertis à la nécessité d'une ouverture plus large sur la réalité du monde.

Certes, le « Routisme » de Paul Doncœur était déjà « missionnaire », mais le jeune homme qu'il envoyait sur la route, athlète de Dieu, soldat du Christ, était un hoplite chrétien dont la cuirasse, fut-ce sa peau tannée au soleil de l'exigence, faisait quelque peu écran et **distinguait**. Il est vrai qu'on est encore à l'époque, vers 1950, où Pierre Roux, membre de l'E.N.R., peut encore fulminer : « *Le fin du fin pour le Routier modèle 1950, c'est de passer inaperçu. Je commence à vieillir : je pensais hier encore que pour rayonner le Seigneur, il fallait s'afficher chrétien.* »<sup>326</sup> Cela dit, si la parabole du levain laisse encore nombreux les sceptiques, l'idée qu'en tout cas la formation du Routier doit passer par l'apprentissage (même théorique) du réel a déjà fait son chemin chez des dirigeants de la branche aînée dès 1945, Aumôniers, Commissaires ou Chefs de Clans.

<sup>323</sup> Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, Éditions du Cerf, 1985, p. 261.

<sup>324</sup> Source : archives du Centre national S.d.F.

<sup>325</sup> E.N.E. : Équipe nationale Éclaireur ; E.N.R. : Équipe nationale Route.

<sup>326</sup> Pierre Roux : *Ni chair, ni poisson ou le dur modèle 1950*, in *La Route*, décembre 1950, p. 24.

*La Route* se fit l'écho de cette préoccupation (qui renouait avec une orientation déjà sensible à la fin des années trente quoique de manière plus prudente, filtrée qu'elle était alors par les exigences du catholicisme social triomphant). À côté des chants et des articles de spiritualité ou de techniques, des exposés politiques ou de société se firent leur place. On est d'ailleurs surpris de tomber sur des lignes consacrées à l'Indochine, en juin 1948 et mars 1949, dont l'audace, par exemple, fit des vagues et n'eut rien à envier à celle du numéro de mai 1957 (que le signataire de la décennie précédente, Michel Rigal lui-même, fera censurer<sup>327</sup>). Le futur C.N.R. y affirmait hautement le droit du soldat et du jeune homme à la réflexion de fond, contre ceux qui, déjà<sup>328</sup>, jugeaient un tel sujet « inopportun ». Aussi bien trouve-t-on de chaleureux exposés consacrés à l'Europe, des articles sur l'atome (c'est l'heure de gloire de « Zoe »), sur l'amour (moins conventionnels dans le fond que dans la forme), sur le cinéma (analyses fort solides) ou relatant le décès d'Emmanuel Mounier, survenu dans le courant de l'été 1950. Jean Landes saisira du reste l'occasion pour recommander la lecture de *L'affrontement chrétien*, essai tout de rage et d'espoir, qui marquera si fort la génération de l'après-guerre.

Bien que l'abbé Joly se fût retiré de l'Aumônerie de la Route pour se consacrer à celle de la Cité universitaire<sup>329</sup>, et que l'eudiste A. Le Bourgeois assurât brièvement sa succession, l'équilibre et l'orientation de la branche se maintinrent jusqu'en 1952.

Tout porte à croire que la Route fut l'objet de grandes manœuvres en coulisses dans le courant de l'année 1951 : lors du départ de l'abbé Joly de son Aumônerie, en effet, il était déjà entendu qu'à terme, frère Gérard Hégo, un franciscain, assurerait la relève, et que Pierre Roux succéderait à Michel Rigal en tant que Commissaire national, celui-ci étant appelé, avec René Bajard, à devenir l'adjoint d'un Commissaire général de plus en plus diminué par la maladie.

Or, en décembre 1951, coup de théâtre. « *En équipe*, écrit Michel Rigal, nous avons cru devoir pousser Pierre [Roux] à accepter ce nouveau service », à savoir « *l'amélioration des conditions matérielles et morales de vie des très nombreux travailleurs d'une de nos plus grandes industries.* »<sup>330</sup> qui l'aurait sollicité. Départ dont l'explication paraît bien embarrassée. Singulier départ qui ne semble pas avoir été accepté facilement par l'intéressé que l'E.N.R. dut « pousser » à le faire, alors qu'une proposition émanant d'une « *de nos plus grandes industries* » était de nature à séduire...

Départ d'autant plus surprenant que frère Gérard se retrouva bientôt... Aumônier Louveteau (ce qui n'avait pas la même signification, le même intérêt), tandis qu'un postulant inattendu, Pierre-André Liégé, un brillant dominicain de trente ans (il est déjà professeur de Théologie fondamentale et pastorale à l'Institut catholique de Paris), ancien assistant du P. Forestier, est détaché du Saulchoir pour occuper cette fonction.

La coïncidence de ces deux changements à la faveur de l'entrée de Rigal dans l'antichambre du pouvoir n'est certes pas une preuve qu'il y eût « complot ». On peut néanmoins hasarder une hypothèse<sup>331</sup> d'autant que certains propos de Christiane Rigal lors

<sup>327</sup> Preuve, s'il en était besoin, que Michel Rigal, Commissaire général, se saisira d'un prétexte dont Michel Rigal, Commissaire national Route, aurait revendiqué la portée civique et morale.

<sup>328</sup> Au vu des arguments auxquels répond Michel Rigal, on est tenté de voir en Michel Menu l'un des détracteurs.

<sup>329</sup> Novembre 1950. Armand le Bourgeois assurera l'intérim, avant d'être l'Aumônier (une nouvelle fois intérimaire) de la branche Éclaireurs (1952-1953), entre Jean Rimaud et Jacques Vénard.

<sup>330</sup> *La Route*, décembre 1951, p. 529/1

<sup>331</sup> Que le manque de temps m'empêche de vérifier dans l'immédiat.

du second entretien qu'elle m'accorda, pourrait la conforter indirectement : dès son retour de captivité, Michel Rigal forme le projet de réformer le Scoutisme. Son plan n'est sans doute pas arrêté, au contraire de son orientation missionnaire et de sa volonté d'ouverture, mais il est alors déterminé à saisir toutes les opportunités humaines et événementielles lui permettant de réaliser ce dessein.

Il sait aussi pouvoir compter sur l'appui de certains cadres administratifs très ouverts à une réorientation<sup>332</sup>. Point de départ : en janvier 1952, il est coopté comme adjoint du Commissaire général Géo Gauthier tout en restant C.N.R. Il en profite alors pour bouleverser la succession déjà prévue, et imposer le P. Liégé, avec qui il s'est déjà lié d'amitié et dont il connaît l'envergure et les choix, en même temps que Paul Rendu, vingt-cinq ans, embauché par Roux en avril 51 pour ses compétences de géographe mais qui, bien qu'ayant un solide passé scout, était un homme neuf. L'idée de Rigal : placer une équipe de jeunes laïcs dynamiques (Rendu, donc, Pierre Chesnais, Claude Lefebvre auxquels s'adjoindra Jean Müller en 1955) sous la houlette éclairée du P. Liégé, dont il se sent très proche et qu'il admire<sup>333</sup>. Puis accéder au Commissariat général et s'appuyer sur la Route pour réaliser son ambitieux objectif.

Il ne s'agit pas ici de spéculer gratuitement sur les stratégies inter-personnelles. L'hypothèse avancée aurait le mérite, si elle s'avérait vraie, d'éclairer d'un jour tout particulier les événements qui vont suivre, les propositions qui vont être avancées, les manœuvres qui seront tentées. Car il y eut manœuvre, peut-être dès 1951, sûrement à partir de 1955, et dans cet art, Michel Rigal affirma sa maîtrise, sa remarquable habileté à gérer le temps et à susciter au bon moment les hommes *ad hoc*, tout ceci au service d'une conviction qu'on peut juger d'une rare ténacité et d'une rare force, pour ne rien dire de sa hauteur de vue<sup>334</sup>.

### 3.1.2. Première étape : Pentecôte 1952

Quoiqu'il en soit, dès 1952, la Route, en la personne de son A-C.N.R. Paul Rendu, annonça la couleur lors des Journées nationales, en menant une sévère autocritique qui n'épargna pas non plus ceux qui, de l'extérieur, critiquaient, eux, sans savoir :

*« Les jugements que l'on entend porter sur la branche aînée du Scoutisme manquent souvent de sérénité. L'amertume de certaines de ces réactions ne doit pas nous étonner puisque, à la direction de nos Clans, nous sommes mieux placés que quiconque pour voir combien nos Routiers sont loin du type d'homme dont nous rêvons pour eux. »*<sup>335</sup>

Visiblement, il ne fallait pas attendre du nouveau patron *de facto* de la branche une complaisance quelconque. Et de fait, l'analyse se transforme en un surprenant coup de chapeau à la branche Éclaireurs :

<sup>332</sup> Charles Célier, jeune Commissaire international par exemple ou À. Cruiziat ?

<sup>333</sup> Dès 1949, Pierre-André Liégé est reçu chez les Rigal, à Draveil, assez régulièrement (selon Christine Rigal, entretien du 28 septembre 1985).

<sup>334</sup> D'aucuns, tel Menu, tout en admirant l'homme de culture et d'esprit, déplore son opportunisme, son trop grand sens de la diplomatie, entendue comme composition, pour ne pas dire compromission. D'autres, tel Lebouteux, loue le responsable déterminé à couvrir les hommes qui ont été choisis pour être ses Commissaires nationaux, mais leur laissant toute latitude pour atteindre un objectif clairement mais largement désigné. Deux appréciations différentes, en somme, d'un même trait de caractère.

<sup>335</sup> Paul Rendu : *Où va la Route ?* in *Le Chef*, septembre-octobre 1952, n° 288, p. 22.

« Il suffirait cependant de passer en revue l'ensemble des manifestations de la vie du Clan pour faire des comparaisons peu flatteuses avec les activités de la Troupe : foyer crasseux et jamais terminé qui contraste avec l'agencement sans défaut de la Base [Éclaireur], effectifs squelettiques des sorties, aimable pagaille des conseils [de Clan] dont les décisions ne seront pas tenues, entreprise qui sans cesse redémarre, horaire du camp suivi à une heure près. (...) Ne parlons pas des chants car il y a belle lurette que le Père Sevin s'est vu détrôner par Tino Rossi ou Yves Montand ; que dire enfin du sens du mouvement lorsqu'on voit comment rentrent les cotisations, comment sont reçus les appels pour travailler à Jambville ou pour aider au succès de la vente nationale ! »<sup>336</sup>

Le comble, c'est que tous ces défauts de la vie intérieure des Clans s'étaient lors des manifestations collectives du Mouvement :

« Nous sommes le jour de la montée au Clan. La Troupe est déjà rassemblée et répète les chants tandis que les Routiers commencent à arriver. Plusieurs sont en civil, l'uniforme des autres est sale ou fantaisiste. Beaucoup n'ont pas jugé bon de se déranger. La démarche de ceux qui sont là est nonchalante. Par petits groupes, ils commencent une causerie entretenue par des échanges de cigarettes. Les occasions de réflexions spirituelles ne manquent pas : l'embonpoint de la Cheftaine, l'allure militaire du Chef de groupe, les chaussettes blanches des petits Scouts qui font vraiment un peu 'fayot' avec leur tenue impeccable. Les Routiers ne se mettent en rang qu'au prix d'un combat intérieur qui transparaît dans leurs rires étouffés, leurs grognements ou leur visage maussade. Ils se sentent un peu confus de paraître encore si gamins avec leur culotte courte, leur foulard et leur formation en colonne serrée. Ceci explique peut-être la force d'inertie qu'ils manifestent pendant toute la cérémonie, la mauvaise grâce avec laquelle ils se joindront aux chants, le soupir de soulagement qu'ils poussent lorsque tout sera fini.

« Une fois de plus, les Éclaireurs auront été scandalisés par le spectacle de leurs aînés et le Chef de Troupe se demandera s'il est vraiment nécessaire qu'il continue à passer des garçons au Clan, si c'est toute la formation qu'on est capable de leur donner et si c'est pour anéantir tout ce qu'il a essayé de leur inculquer pendant les années où il en avait la charge.

« Chefs de Clan, mes frères, n'avez-vous jamais subi un pareil affront ? »<sup>337</sup>

Pour un peu, on serait presque tenté de se demander si ce Paul Rendu-là ne s'appellerait pas plutôt Michel Menu : bien qu'ayant pris ses distances avec les pédagogies de l'exaltation (à la Delsuc, à la Doncœur) et le système représentationnel traditionnel, voici une Route qui semble réagir à des jugements de valeur sur des critères qui ne sont plus tout à fait les siens. Au demeurant, le ton de l'A-C.N.R. n'est-il pas d'autant plus vif que grand est l'agacement à voir si fondés « les jugements que l'on entend porter sur la branche aînée », même si le tableau brossé ici est forcé, et si l'hommage rendu par le « vice » (des Clans) à la « vertu » (des Troupes) paraît un peu trop appuyé pour ne pas cacher quelque arrière-pensée.

Quoiqu'il en soit, Paul Rendu croit pouvoir diagnostiquer une crise de la Route, qui fait écho au constat du malaise chez les Éclaireurs, dressé par Michel Menu quatre ans

---

<sup>336</sup> ibid. p. 24.

<sup>337</sup> ibid. p. 23.

auparavant. Crise qui n'est pas encore **la** crise, mais qui en est déjà l'amorce car l'une va engendrer l'autre de par les solutions que l'on voudra y apporter et qui, s'inscrivant dans un contexte plus vaste de remise en question, exacerberont les tensions en élargissant les fossés.

Qu'elles paraissent convenues, pourtant, les causes que Paul Rendu croit y trouver, au terme d'une réflexion qui paraît être le fruit d'une blessure d'amour-propre (dont la source serait peut-être moins la liberté d'allure de certains Routiers que le sourd dépit à constater que les critiques extérieures font mouche) ! Il est d'ailleurs notable qu'elles s'articulent comme une défense contre des attaques plus ou moins directes émanant de la branche Éclaireur et non comme une réflexion interne (habileté rhétorique?).<sup>338</sup>

Pour faire bref, ces causes trouvent leur origine dans un fait « sociologique » structurel<sup>339</sup> (que l'on constate sans l'expliquer vraiment) : un brutal déséquilibre des effectifs en faveur des Éclaireurs, que la « *psychologie de la jeunesse française en 1952* » contribue à accentuer.

Un seul fait est avancé pour éclairer une telle situation permanente : le rejet brusque et global du passé du garçon autour de sa dix-septième année. Jusque là, note Paul Rendu :

*« L'exercice de sa charge de C.P. (et/ou le Raiderisme ?) et l'attrait puissant de cette responsabilité a polarisé artificiellement le garçon sur des plus jeunes que lui<sup>340</sup>, le détournant momentanément des soucis des camarades de son âge (flirt, cinéma, discussions politiques ou littéraires qui lui paraissent futiles –ce dont je ne me plains pas, je me borne à la noter.<sup>341</sup>*

*« Mais voici, poursuit Rendu, que d'un seul coup, il passe d'une société de plus jeunes à une société de plus âgés que lui, et son réflexe naturel va être de rejeter l'ensemble des valeurs dont il s'était jusqu'alors nourri parce qu'elles lui paraissent appartenir au monde dépassé de l'enfance. »<sup>342</sup>*

Ainsi, selon la formule consacrée suivant laquelle « le moi se pose en s'opposant », le futur adulte ne se définit pas seulement contre l'adulte fait mais contre sa propre enfance aussi.

Anodine en apparence parce que banale, une telle conception va loin cependant, replacée dans le contexte. On pourrait s'étonner tout d'abord que la Route ne répondît pas à une telle attente « fonctionnelle » de l'adolescent. Or, il semble, à supposer que ce soit la seule explication, qu'elle y ait de moins en moins répondu depuis la Libération puisque, comme le remarque Rendu : « *Il nous est impossible de nier qu'il s'est produit dans les six ou sept dernières années, en même temps qu'une réduction notoire du nombre des Routiers, une baisse sensible de leur enthousiasme pour le Mouvement.* »<sup>343</sup> Bref, ici, Rendu esquive. Mais voyons plus loin.

<sup>338</sup> Faut-il voir dans cet article de Paul Rendu le reflet d'un rapport de forces alors peu favorable à la Route avant que celle-ci, reprenant à son compte le vieil adage selon lequel la meilleure défense c'est l'attaque, passe à son tour à l'offensive?

<sup>339</sup> « *Il y a dans le monde environ soixante fois plus d'Éclaireurs que de Routiers. En France, la disproportion, quoique très supérieure (sic) (un Routier pour quatre Éclaireurs) a toujours été forte en faveur de la branche médiane du Mouvement.* » Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit., p. 24. L'auteur souligne en outre qu'aux États-Unis, le problème a paru suffisamment insoluble pour que la Route soit supprimée.

<sup>340</sup> Encore que la multiplication des Hautes Patrouilles réunissant les aînés ait pu atténuer grandement le phénomène.

<sup>341</sup> Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit., p. 25. Je note à mon tour qu'en dépit des précautions d'usage, l'accusation d'infantilisme ou d'infantilisation des adolescents au sein de la branche Éclaireurs n'est pas loin. De fait, le retour attesté des plus mordus comme A.C.T. puis C.T. valide une telle analyse.

<sup>342</sup> Ibid.

<sup>343</sup> Ibid.

J'ai dit déjà, même brièvement, que le système représentationnel ancien (l'Ordre comme anticipation pédagogique et symbolique de la Chrétienté à reconstruire) unifiait au moins les deux branches aînées des Scouts de France avant et pendant la guerre. Seule, la traduction concrète de ce « socle mental » opérait la discrimination entre Scouts-Éclaireurs et Routiers d'alors : tandis que le garçon assimilait la *Weltanschauung* à travers la discipline bihebdomadaire des réunions de local, le jeu des sorties et le Grand Jeu des camps, l'adolescent la cultivait au long des pérégrinations par les chemins de France, tout en la rendant explicite par les discussions, « chapitre » et conférences au sein du Clan quand il ne l'expérimentait pas grâce à « l'Entreprise », projet collectif d'action qui s'imposa progressivement. Mais de l'exaltation de l'imaginaire à l'exaltation de l'effort physique sacrificiel, il y avait à la fois une unité de nature assez puissante pour établir l'unité globale, et une différence formelle suffisante pour satisfaire le besoin de rejet de l'enfance propre aux Routiers : suprême raffinement, suprême habileté, le monde du rêve s'accomplissait en se sublimant dans le monde du pèlerinage et d'une action apostolique d'ailleurs bien circonscrite. L'âge Scout-Éclaireur forgeait la lame à l'acier porté au rouge, malléable. La Route la trempait.

L'éclatement puis la brutale obsolescence du système représentationnel mit fin à l'unité et au caractère progressif des deux branches<sup>344</sup>, en même temps que se posait implicitement la question de la vocation du Mouvement : Scout, pour quoi faire? Pour former un caractère chrétien, l'hoplite du Christ déjà évoqué à propos de Doncoeur, répondit bientôt Michel Menu et la branche Éclaireurs en prenant le relais du jésuite flamboyant, ce qui eut au moins le mérite de la clarté. La Route, quant à elle ne répondit pas aussi clairement. Elle conserva certains traits pédagogiques de son passé, qui se trouvèrent, du fait de l'exténuation du système représentationnel, privés d'orientation : la marche à pied (le Raid de Michel Menu est une des continuations, chez les plus jeunes, d'une conception « doncoeurienne »), le pèlerinage mieux encore sont des démarches polysémiques dès lors qu'elles s'intègrent à un univers **organique** : marcher par, marcher vers, c'est quitter la ville, ses innombrables démarcations, pour réunifier l'être ; c'est aussi réunifier l'Homme et la Terre, par la communion qu'impose la soumission diligente et paisible du marcheur aux rythmes de la Nature ; c'est encore purifier l'Homme de sa dimension matérielle, par la sueur de l'effort, c'est l'élever hors de sa condition vers l'essence de la Nature à laquelle la fatigue, cette griserie de la fatigue, rend sensible ; c'est l'acheminer vers la basilique ou la chapelle, l'amener à Dieu, enfin, aux pieds duquel le Routier déposera son effort sacrificiel. Un tel cheminement se déploie donc bien dans la dimension représentationnelle de l'organique : Dieu ; Terre et Homme (supérieur) « ne font qu'un, c'est le secret du Graal »<sup>345</sup> qu'il faut redécouvrir sans cesse et pour chacun, afin de le révéler aux autres hommes et de le rendre à leur vitalité essentielle et primordiale.

Mais dès lors qu'on ne peut plus croire à un tel secret, la marche risque de n'être plus que l'exploit physique ou la simple préparation au dialogue intérieur de l'adolescent avec son Dieu. La substance de la démarche s'est diluée.

On pourrait tout aussi bien mener une analyse comparable à propos de la dilution du symbolisme du « Départ »<sup>346</sup> Routier, et de sa perte de force.

<sup>344</sup> « Toute description trop flatteuse de la Route d'autrefois (et de la branche Scoute d'alors) risquerait de rejoindre le fameux mythe de l'âge d'or. », note Rendu (ibid.). Il sait de quoi il parle. Le tableau brossé plus haut généralise par commodité.

<sup>345</sup> Clin d'œil à la formule, païenne quant à elle, de John Boorman dans son film *Excalibur*.

<sup>346</sup> Pour rappel, cérémonie marquant la fin des trois étapes de la formation scoute : branche Louvetaux, branche Éclaireurs, branche Route, censée ouvrir sur les différents types d'apostolat possible à l'âge adulte.

Parallèlement à cette conservation de traits coutumiers sans orientation supérieure, on admit plus ou moins que l'objectif de la branche Éclaireurs : former le caractère chrétien, pouvait être partiellement retenu, sans qu'il fût question de s'inspirer de la méthode. Aussi récupéra-t-on la pédagogie Routière de manière à atteindre cet objectif quelle poursuivait naguère aussi, mais incidemment dans la mesure où il était subsumé sous le système représentationnel en son tout.

Cependant, l'Occupation, les camps (de prisonniers, de travail), la Résistance avaient provoqué une prise de conscience assez comparable dans ses origines sinon dans ses effets à celle qu'avaient produites les tranchées chez les chrétiens de la génération du P. Donceur : l'Église avait perdu le contact avec les masses. Pis, obsédée par la poursuite de son projet essentiel, reconstruire une Chrétienté, elle s'était faite l'alliée plus ou moins objective de forces politiques réactionnaires assises sur des catégories sociales qui n'avaient rien de prolétariennes. L'Église, donc, n'était-elle pas en train de trahir sa vocation ?

L'abbé Joly, Michel Rigal, tant d'autres Routiers ou Chefs de Clan revinrent au Scoutisme avec cette hantise : l'action apostolique traditionnelle, les expéditions paternalisantes chez les déshérités, les Noël's Routiers ne suffisaient plus. Il fallait d'une part mieux connaître la société pour ne plus se laisser piéger par les chausse-trappes de la politique ; d'autre part, il fallait revoir l'action catholique de la Route. Bref, il fallait s'ouvrir.

Cette réorientation, cependant, se faisait trop lentement et pas toujours de façon explicite. Elle se juxtaposait aussi avec des options « par défaut » signalées plus haut<sup>347</sup>.

Pour en revenir à l'analyse de Paul Rendu, on conviendra aisément du désarroi du jeune arrivant au Clan : face à un organisme indécis, ayant encore trop de traits du monde Éclaireurs (sans en avoir l'attrait) pour qu'il s'y sentît à l'aise dans le refus du passé dû à ses dix-sept ans, manquant de cohésion pour qu'il pût prendre son parti, choisir, s'engager, il ne pouvait qu'hésiter lui-même, et préférer les séductions capiteuses stigmatisées par le C.N.E. Menu des « Tantes Eugénie », des bistrot's « Rive gauche », des films délicieusement sulfureux et des vains débats de rebâtisseurs de mondes en cette époque troublée !

---

<sup>347</sup> Écrivant une petite *Histoire du Mouvement* en forme de bilan, Michel Rigal remarque lui-même en 1954 à propos de la situation de la Route à la Libération :

« Trois facteurs de désagrégation étaient à l'œuvre :

« -Accroissement des effectifs.

« -Perte des cadres les plus solides repris par la vie courante de la nation enfin normalisée, pertes dues aux morts de la Libération (que ce soit dans les rangs de la Résistance ou dans l'armée de Leclerc).

« -Enfin, mentalité flottant dans l'euphorie. » in *Le Chef*, février 1954, n° 301. Et il poursuit :

« La nouvelle Équipe Route arrive avec des idées bien précises dans la tête, idées expérimentées dans la vie des Clans de captivité.

« 1) On ne saurait jamais trop insister sur la nécessité d'une formation personnelle solide. Il s'agit moins de communier à des élans collectifs que de former des êtres capables d'autonomie spirituelle, d'où insistance sur la vie de l'esprit, conçue comme vie intérieure. On ne sait ce que nous réserve demain, mais on sait ce que nous a réservé hier. On sait qu'en toute occasion, il faudra des hommes de santé, de caractère, des hommes fraternels et des hommes intérieurs, des hommes ayant une intelligence concrète. [Notons ici la proximité très grande entre cette définition de l'homme d'avenir, sans doute élaborée dès 1945, voire avant, et celle émanant du responsable d'Uriage, Dunoyer de Segonzac, telle qu'elle se détaille dans l'ouvrage collectif publié en 1945 sous la direction de Gilbert Gadoffre : *Vers le Style du XX<sup>e</sup> siècle*].

« 2) Les Routiers restent malgré tout dans un univers sympathique mais alors ; ils ignorent trop le reste des hommes. Il faut les ouvrir au monde, les mettre au contact d'autres jeunes, et c'est le développement des entreprises, mais d'entreprises plus étroitement engagées dans le réel, correspondant à des besoins vrais.

« (...)

« À ces deux grandes orientations, il convient d'ajouter l'accent mis sur une religion très ressourcée à l'Évangile, de grandes manifestations mettant en valeur la grandeur et la signification d'une liturgie communautaire, enfin la préoccupation constante de s'insérer dans le mouvement missionnaire de l'Église. Ce faisant, les aspects typiques du mouvement ont peut-être un peu disparu sous les exigences de personnalisation et d'ouverture. » *ibid.*

Moins pénétrant que l'analyse de Paul Rendu, ce texte témoigne bien, même à posteriori, d'un effort d'ouverture qui au demeurant correspondait à la disqualification de l'ancien projet sociopolitique exigeant surtout des conquérants (dont la souplesse vis-à-vis du siècle aurait presque été considérée comme une faiblesse). Cet effort ne pouvait manquer de coexister avec les débris de l'héritage donceurien.



À l'origine d'un tel flottement, il y a donc la combinaison d'une dynamique psychologique de l'âge adolescent, telle que la décrit Paul Rendu, et une certaine « perte d'âme » du Mouvement<sup>348</sup>. Mais on ne peut manquer de se poser la question, que se pose du reste l'A-C.N.R., de l'éventuelle carence des dirigeants eux-mêmes :

« *La première explication qui viendrait à l'esprit, écrit-il en effet, est une mauvaise politique de l'Équipe nationale qui aurait été plus soucieuse de laisser les Routiers suivre le courant de la jeunesse actuelle que de les maintenir dans un réseau d'exigences dont beaucoup paraissent aujourd'hui démodées*<sup>349</sup>. *Sans vouloir faire l'apologie de l'équipe qui a présidé depuis la guerre aux destinées de la Route, je suis obligé de reconnaître que cette explication ne rend pas compte de l'évolution des autres Mouvements de jeunesse français. Or il est tout à fait remarquable de constater que tous les autres mouvements traversent aujourd'hui des difficultés du même ordre que les nôtres.* »<sup>350</sup>

Singulière façon de dédouaner le tandem Joly-Rigal ! Au fond, l'E.N.R. précédente n'est pas responsable puisqu'elle a fait ni plus mal ni mieux que les autres... Ou Rendu, qui n'est pas encore Commissaire national en titre, cherche à ménager son ancien patron (qui lui, n'est pas encore Commissaire général en titre), ou il dissimule déjà un trait perfide sous des lauriers d'ailleurs bien malingres. Mais n'importe : bien que ne soit avancée aucune justification possible de leur action, les responsables précédents ne sont pas à la source de la crise de 1952. Au moins quitus leur est donné<sup>351</sup>.

À des raisons structurelles de difficulté, dont Rendu ne livre qu'une partie, s'ajoutent des raisons conjoncturelles : la fameuse « *psychologie de la jeunesse française* » de l'époque. Qu'en est-il ?

Rendu ne répond pas immédiatement. Il préfère d'abord remarquer que l'une des causes de la désaffection des Routiers pour le « cérémonial » scout, autrement dit l'apparence<sup>352</sup>, pourrait bien être d'ordre social. En effet, note-t-il, « *c'est dans les classes laborieuses que la Route trouve aujourd'hui sa plus grande vitalité* ». <sup>353</sup> Et il ajoute, avec beaucoup de perspicacité :

« *Avec la démission de la classe bourgeoise, certaines valeurs qui peuvent apparaître comme les plus spécifiques de ses traditions*<sup>354</sup> : *patriotisme, fidélité à l'Église, sens de l'honneur, de l'ordre et de la hiérarchie, tenue, raffinement des manières, etc... ont automatiquement subi un fléchissement.* »<sup>355</sup>

<sup>348</sup> La formule, purement descriptive, n'implique, de la part de l'auteur, aucun jugement sur la valeur de cette âme que constitua le système représentationnel traditionnel.

<sup>349</sup> Au-delà du coup de griffe à l'égard de Michel Menu, que le terme d'exigence désigne, il est remarquable qu'une nouvelle fois Rendu positionne sa réflexion par rapport à la branche Éclaireur, l'E.N.R. étant accusée de laxisme et de compromission.

<sup>350</sup> Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit. ibid.

<sup>351</sup> Si c'est bien Michel Rigal qui a favorisé l'arrivée au pouvoir du tandem Rendu-Liégré, directement ou non, ne s'est-il pas partiellement mépris, quelques profonds qu'aient été les liens d'amitié entre lui, P.-A. Liégré et Paul Rendu, sur la nature de leur éventuelle allégeance à son égard ?

<sup>352</sup> Curieusement, l'A-C.N.R.. évoque les « *débris du peaurougisme* », les « *vestiges de la mythologie médiévale* », le fond emprunté aux « *milices anglaises de la guerre des Boers* », les « *uniformes, scalps, rassemblements qui exercent encore leur attrait sur les garçons de l'âge Éclaireur* », mais **ne dit mot** de la proposition Raider. Souci diplomatique, subtile manière de marginaliser l'œuvre de Michel Menu ?

<sup>353</sup> Effet de l'effort d'ouverture de l'Équipe précédente.

<sup>354</sup> Et qui font partie intégrante de l'ancien système représentationnel... comme de la proposition Raider !

<sup>355</sup> Paul Rendu, *Où va la Route ?*, op. cit., p. 26.

De sorte que des Clans plus « populaires » accrocheront moins à tout un décorum de nature à séduire encore des Éclaireurs de recrutement... plus bourgeois ou moins homogène.

À cela s'ajouteraient deux autres phénomènes : 1) l'évolution accélérée du monde qui pousserait les jeunes à vouloir « *que leur pensée puisse suivre librement ce rythme du progrès et se mette sans cesse en accord avec la vérité qu'ils ressentent au moment qu'ils vivent.* »<sup>356</sup> Cette aspiration rentrerait donc en contradiction avec « *le Mouvement, avec ses propositions définies, ses impératifs, le nombre de ceux qui le composent, sa structure hiérarchisée* », le tout apparaissant comme une « *'force d'inertie', 'une source de contraintes' opposées à 'l'appel de la libre évolution individuelle'* »<sup>357</sup>. Voici cette fois le Raiderisme, encensé indirectement au début de l'article, dans la ligne de mire.

2) Second phénomène fort bien cerné : « *Ce qui a porté le plus grave tort au Scoutisme, c'est le plagiat qu'en ont fait tous les gouvernements totalitaires.* »<sup>358</sup> Cette fois, c'était porter le fer au cœur de la plaie ! Car si les régimes totalitaires ont « plagié » formellement le Scoutisme, celui-ci, en accentuant l'allure paramilitaire, ne risque-t-il pas d'apparaître aux yeux d'une jeunesse qui a mûri vite, comme un succédané du fascisme ? Or justement, Menu, fort d'une réussite quantitative indiscutable, n'a-t-il pas à se défendre contre ceux qui l'accusent, derrière leur dénonciation de l'esprit « para », d'être un crypto-fasciste ? Même infondée, une telle accusation assise sur des amalgames un peu sommaires est redoutable, d'autant que le peu de goût du C.N.E. pour la diplomatie et son style « coup de poing » ne plaident guère en sa faveur...

Il est tout à fait remarquable qu'indirectement Paul Rendu ait posé le problème en terme d'image, c'est-à-dire de représentation: il dévoile du coup le fond du conflit souterrain qui derrière l'« affaire Müller », va profondément bouleverser le Mouvement. Et il le fait de manière particulièrement brillante, bien que sans effets de manche :

« *Adhérer à un Mouvement, c'est aliéner une partie de sa liberté et faire confiance à des hommes et à des institutions. Le Scoutisme a réhabilité la notion du Chef, la valeur de l'obéissance, celle du dévouement instinctif à toute cause généreuse. Les événements malheureux dont notre pays a été le théâtre à partir de 1940 ont contribué à rendre les jeunes beaucoup plus sceptiques à l'égard de ces valeurs. Dans le sang que beaucoup des leurs ont versé pour avoir simplement obéi à des mots d'ordre exaltants, ils ont appris la prudence et à réfléchir longuement avant de choisir un parti. (...)*

« *Repliés sur eux-mêmes ou sur un petit groupe d'amis, ils cherchent modestement leur propre raison de vivre, respectant d'autant plus la vérité des autres qu'ils sont moins sûrs d'avoir trouvé la leur. Rien de ce qui est gonflé, clinquant, cocardier, chauvin, pompier ne trouve grâce devant leur esprit critique. Pour les atteindre, le Scoutisme saura-t-il trouver dans le plus authentique de lui-même le message et les méthodes qui les aideront à trouver leur voie ?* »<sup>359</sup>

---

<sup>356</sup> Ibid.

<sup>357</sup> Ibid. Paul Rendu manie ici de la dynamite. Que serait en effet un Mouvement d'éducation sans structure ? C'est toute la question qui se posera au cours de la décennie suivante jusqu'en 1975 : directivité ou non directivité. S'il lut ce texte, Michel Menu dut s'émouvoir !

<sup>358</sup> Ibid.

<sup>359</sup> Ibid., p. 27.

Beau texte vraiment aux antipodes du constat imprécatoire dressé par Menu en 1948 ! Ce que ce dernier interprétait comme lâcheté, démission (et parfois avec quel insolent mépris), Paul Rendu le comprend comme lucidité aiguë, prudence attentive. Visiblement, les deux hommes ne voyaient pas en l'exigence la même chose.

Le public auquel ils avaient affaire y était aussi pour beaucoup. Paul Rendu dit en effet qu'à la Route entrent de plus en plus nombreux des jeunes qui ne sont pas passés par la branche Éclaireurs, et qui sont souvent au travail : « À ceux-là qui n'ont pu s'y accoutumer progressivement, le Scoutisme fait l'effet d'un vêtement de confection alourdi par les apports de plusieurs modes. »<sup>360</sup> Ceux-là étaient en outre beaucoup moins malléables, disposaient d'un sens critique en éveil, déjà partiellement conscients de leurs attentes. Bref, ils n'avaient guère besoin, **s'engageant** en entrant à la Route, que l'on fût exigeant pour eux. La formation du caractère selon des méthodes empruntées aux camarades anglo-birmans et une mystique nettement hyperbolique ne pouvaient, enfin, que susciter leur méfiance, à tout le moins...

Finalement, ce texte, dont l'importance n'a, jusqu'ici, pas été relevée, révèle une habileté de Jésuite : partant des positions de la branche Éclaireurs, et semblant déplorer lui-même la dérive de trop de Clans en saluant les qualités des Cadets, Paul Rendu en vient très vite à montrer comment les critères de la branche moyenne ne s'appliquent guère à la branche aînée, et bien plus, comment celle-ci, pour répondre à des exigences nouvelles, se doit de les critiquer au contraire. Or Rigal affirmera en 1954 :

« Depuis deux ans, nous ressentons à l'Équipe nationale le besoin d'accentuer à nouveau le caractère typique du Routier; c'est à ce souci qu'a correspondu dans Le Chef la publication d'articles très importants sur la continuité de la branche Éclaireurs et de la branche Route<sup>361</sup>, la publication des nouveaux critères du Départ, et un nouveau texte du Départ routier... »<sup>362</sup>

Ce qui signifie en clair que dès 1952, dès le moment où Paul Rendu rédige son article, s'est affirmée la volonté de faire de la Route la branche pilote du Mouvement<sup>363</sup>. En effet, en suggérant d'une part que la Route dût prendre ses distances avec les Éclaireurs (1952) (ce qui est implicite tout au long de l'analyse), qu'elle dût en définitive être plus autonome (recrutement, objectifs, pédagogie, etc...) ; en posant d'autre part la nécessité d'une filiation Éclaireurs/Route : 1) on condamnait sans le dire tout à fait la branche médiane telle qu'elle était alors ; 2) on appelait de ses vœux discrets mais fermes la réforme à terme de la dite branche, selon des objectifs définis à la Route ; en somme, les prodromes du conflit (latent depuis 1947) se sont manifestés plus tôt qu'on ne l'a dit souvent : il n'est donc pas inintéressant pour la suite de noter que dès la mise en place de la nouvelle équipe Route (Michel Rigal prenant une option importante sur la succession de Géo Gauthier) l'offensive contre l'E.N.E et le Raiderisme (car c'est de lui qu'au fond il s'agit) ait été lancée.

Cela, mis en relief, ne doit pourtant pas masquer la réalité du malaise Routier souligné par l'A-C.N.R. Il avance du reste, après son « *immense préambule* » (sic) (six pages... sur huit) une orientation de la direction du Clan visant à faire de celui-ci une communauté véritable, du conseil de Clan une assemblée délibérante (apte à arrêter les

<sup>360</sup> Ibid., p. 26.

<sup>361</sup> Ce que l'Association a redécouvert en 1979 sous la forme du Programme Continu de Développement...

<sup>362</sup> Michel Rigal : *Histoire du Mouvement*, *Le Chef*, février 1954, n° 301.

<sup>363</sup> Ce qui était logique d'un point de vue pédagogique, si l'on considérait que les trois branches faisaient partie d'un continuum, mais rompait avec la démarche historique qui avait commencé par l'âge médian et l'avait placé au centre de ses attentions.

choix d'activité), et du Chef un simple exécutif assujéti aux décisions du conseil dans la mesure où celles-ci s'inscrivent dans le cadre de la « doctrine de la Route », comme les lois dans celui d'une constitution. Le Chef de Clan demeure néanmoins le garant de l'unité du Mouvement veillant au respect de l'orthodoxie.

Bien mince développement, pourtant, et directives bien générales... Au point qu'on peut se demander si tout le texte ne se justifia pas plus par son préambule critique que par les solutions qu'il avançait à une crise aux contours bien indécis... Pour autant, il ne faudrait pas les négliger : elles constituent l'amorce d'une réflexion qui aboutira au congrès national de la Route, tenu à Versailles en janvier 1954, et aux propositions d'octobre 1956.

### 3.1.3. Deuxième étape : Versailles 1954

*L'Histoire du Mouvement*, (entendre ici « la Route »), rédigée par celui qui, depuis janvier 1953, préside désormais aux destinées de l'Association, replace dans la durée ce congrès « qui inaugurera sans doute, souhaite Michel Rigal, pour les historiens du futur du Mouvement<sup>364</sup> la cinquième étape [de son développement] »<sup>365</sup>.



*Un nouveau*  
COMMISSAIRE GÉNÉRAL



Bien que publié en février 1954, ce texte précède en fait de quelques semaines la réunion de ce qui, avec le recul, fut de véritables assises. Il lui assignait quatre objectifs qui éclairèrent des débats dont Philippe Laneyrie dit qu'ils furent vifs. On comprendra pourquoi.

<sup>364</sup> Présents au rendez-vous.

<sup>365</sup> Pour ma part, je préfère voir la césure en 1952.

1) Partant du faible poids social d'une jeunesse que révolutionne ce phénomène sans précédent dans l'histoire contemporaine de la France qu'est le « baby boom », Rigal, Commissaire général depuis un an, plaide pour « *un syndicalisme de la jeunesse qui fera entendre les exigences, les aspirations, peut-être les revendications parfois, des jeunes*<sup>366</sup> avec un rare à-propos. Mais qu'entendre par « syndicalisme » ? « *On entendrait davantage la voix des jeunes en France, précise-t-il s'ils étaient plus organisés.* »<sup>367</sup> Sans doute ne faut-il donc pas comprendre autrement que dans le sens « d'organisation » le terme de syndicalisme. Ici, la pensée est claire : dans un pays qui, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout depuis la première guerre mondiale n'a pas vu s'opérer la relève massive des élites vieillissantes, voici que se lève enfin une force nouvelle dont on risque de ne pas percevoir l'ampleur et l'importance, aveuglé par l'habitude que l'on a d'une jeunesse quantitativement faible et par conséquent quelque peu marginalisée. C'est un des soucis directeurs de Michel Rigal, dont la proximité avec la réflexion du Président Mendès France n'est pas à souligner. Prophétique en la circonstance, le Commissaire général siègera au sein des comités qui, sous l'égide de la Direction de la Jeunesse et des Sports, préparera l'action de la V<sup>e</sup> République<sup>368</sup> à laquelle il prendra jusqu'au début des années soixante-dix une part éminente. Dans ce cadre, le Commissaire général affirme pour la première fois de façon aussi claire que la Route doit tenir toute sa place. C'est une véritable bombe, dans une institution dont la réflexion sociologique, malgré de timides tentatives<sup>369</sup>, a toujours été notoirement inexistante. C'est aussi un renversement complet d'une représentation de la société à laquelle l'E.N.E restait en partie fidèle, ainsi qu'une partie des plus anciens parmi les Aumôniers d'unité, qui conduisait à n'y voir qu'un terrain propice au développement de tous les vices libéraux, et non une réalité observable.

2) Le second objectif de réflexion assigné au congrès est encore plus bouleversant : c'est rien moins qu'un programme « politique », au sens le plus large du terme, duquel il s'agit de débattre. « *Nous voulons, écrit Rigal, une France travailleuse et féconde, une France qui rompe avec toute une tendance malthusienne qui brime son épanouissement au profit de quelques privilégiés.* »<sup>370</sup>.

En somme, pari sur la croissance (par une modernité keynesienne fondée sur la synergie libéralisme-intervention d'État?) légitimée par l'égalité : véritable contrat social qui s'esquisse ! Bien plus :

« *Cette France, nous voulons qu'elle travaille en collaboration étroite avec les autres peuples, que sa vigueur la stabilise, qu'elle n'oscille plus entre un orgueilleux isolationnisme, les requêtes dépassées d'une souveraineté sans limites et le découragement qui risque de faire un pays diminué, n'ayant plus sa voix dans les affaires du monde.* »<sup>371</sup>

Formidable affirmation à l'heure où la C.E.C.A. s'organise, où l'Europe est donc au cœur des débats, avec la décolonisation ! Volonté affirmée, et avec quelle clarté, là où, vingt ans auparavant, elle eut été impensable. On comprendra qu'elle ait provoqué de virulentes réactions de la part des plus conservateurs, qui virent bientôt dans leur Commissaire

<sup>366</sup> Michel Rigal : *Histoire du Mouvement*, op. cit. ibid.

<sup>367</sup> Ibid.

<sup>368</sup> Nous verrons qu'un des procureurs qui instruirait le procès de l'évolution des S.d.F pendant cette période lui en fera grief.

<sup>369</sup> Cf. les Journées nationales de Toulouse, décembre 1934, consacrées à *Scoutisme et milieux*.

<sup>370</sup> Michel Rigal : *Histoire du Mouvement*, op. cit. ibid. Une fois encore, la parenté avec une nébuleuse où les préoccupations des anciens d'Uriage rencontrent celle des radicaux mendésistes et des plus avancés des Républicains populaires est troublant.

<sup>371</sup> Ibid.

général un homme stipendié par le M.R.P. voire par la gauche non communiste (qui n'en a d'ailleurs pas fini avec un tel programme).

3) Le troisième point prolonge le second, quoique de façon plus ambiguë. Il réclame la justice, mais au nom de la nécessaire unité de la communauté nationale déchirée « *par des distinctions subtiles où les adultes tentent de nous engager pour nous faire prendre les partis qu'ils soutiennent.* »<sup>372</sup> Refus des clivages partisans, dépassement de **la** politique par **le** politique, voici un thème fort actuel trente cinq ans après, qui, vingt ans auparavant, fondait déjà toute la réflexion des dirigeants S.d.F.

Ces trois premiers points soulèvent une vaste question : celle de « l'engagement politique » que la Route aurait prôné de plus en plus à la suite de l'ouverture pratiquée par Rigal. Engagement que les jeunes chercheurs ayant travaillé sur le sujet qualifient volontiers d'ambiguïté, à la suite de Philippe Laneyrie qui écrit :

*« Refus de la politisation, source de divisions, chez Rigal ; nécessité d'un engagement politique pour plus de justice, sous réserve que le Mouvement, lui, ne soit pas engagé en tant que tel et que les engagements de ses membres soient diversifiés, pour Forestier ; et pour Rendu, logique de l'engagement politique du Chef scout, mais à des conditions telles (...) qu'elles sont concrètement irréalistes et irréalisables... Bref, le moins qu'on puisse dire est que si la Route prend conscience du problème de l'engagement politique, elle est encore loin de se donner les moyens de le réaliser concrètement, et sa réflexion dans ce champ reste balbutiante. »*<sup>373</sup>

Il faut, à l'occasion, s'arrêter un instant.

Une fois de plus, qu'entendre par « engagement politique » ? Engagement sur des grands sujets de **société** (ce que propose Rigal dans le programme du congrès routier) ou partisan ? Et de l'engagement de qui parle t-on : de celui du Mouvement, ou de celui ses membres ?

Même si les options des dirigeants du Mouvement manquent parfois de précision (Laneyrie les a d'ailleurs fortement condensées), elles ne manquent pas de logique. Ce qui les fonde est que le Mouvement est apolitique, c'est-à-dire dépendant ni de près ni de loin d'aucun parti, mais qu'il ne peut ni ne doit, organisme éducatif, ignorer **le** politique. Le P. Sevin, en son temps, allait bien jusqu'à souhaiter l'engagement syndical (chrétien) et l'action locale (en particulier municipale) des aînés et des Chefs...

Au titre de son intérêt pour **le** politique (le système représentationnel postule un projet pour la Cité), le Mouvement **en tant que tel** s'est réservé la possibilité de prendre position, et il le fit : ostensiblement, en février 1934 ; discrètement en 1936 ; à propos des totalitarismes allemands, italiens, et du stalinisme, clairement mais trop peu ; avec une jubilation mal contenue dans les premières années de Vichy ; sans parler des jugements portés à l'encontre des mœurs de l'époque, domaine qui doit être inclus dans **le** politique. Quant à l'engagement individuel des Scouts, il est notable dans les années trente, et le sera

<sup>372</sup> Ibid.

<sup>373</sup> Philippe Laneyrie : *Les Scouts de France ; l'évolution du Mouvement des origines aux années 80*, Le Cerf, 1983 pp. 253-254. Il poursuit : « *L'un des tabous internes du Mouvement est en train de tomber, et, par là-même, c'est toute une conception éducative du Mouvement jusque là en vigueur qui se fissure.* » cf p. 254. C'est aller vraiment trop loin. 1) Le débat, je l'ai montré, a été très vif, à cet échelon des responsables nationaux dans les années trente, même s'il s'élargit désormais et gagne en clarté. Le système représentationnel d'alors impliquait une position politique objective, traduite par des engagements subjectifs non-dissimulés. 2) La question de l'engagement **partisan** n'étant pas à l'ordre du jour (le fut-elle depuis lors ?), elle ne pouvait pas atteindre la vocation éducative du Mouvement. Ni Rigal, ni Rendu, ni Liégé à fortiori ne se prévalurent jamais d'une idéologie politique. Quant à la vocation éducative, elle fut hautement réaffirmée par l'E.N.R., ses modalités seules étant remises en cause.

à la fin des années quarante (plus particulièrement chez les Routiers au travail). En somme, le principe de base, exprimé ici et là avec des nuances qui n'en dénaturent pas l'esprit, est le suivant : dès lors qu'ils respectent la représentation du bien collectif élaborée par l'Association, les membres du Mouvement peuvent s'engager plus précisément, non point ès-qualités, mais comme citoyens (formés selon une certaine orientation, ce qui doit bien sûr déterminer l'action mais n'a pas, en même temps, à apparaître au sein de la société civile). D'où une subtile mais indéniable dialectique Mouvement-membres-engagements.

Il est clair que les S.d.F se sont forgés peu à peu et des principes de relation avec le politique, et une identité « partisane » au sens large émanant directement du système représentationnel. Et c'est précisément l'articulation originale qu'ils opèrent entre projet pédagogique, projet politique et idéal religieux qui en fait, non seulement formellement mais structurellement encore, quelque chose de tout différent des Faucons rouges ou des Vaillants par exemple. D'ambiguïté, parlons-en à la veille de la seconde guerre mondiale, mais dans la **seule** mesure où l'on ne sut pas voir, chez les S.d.F, que la volonté de transcender le débat politicien amenait à épouser des thèses qui, pour n'être pas soutenues par les formations partisans et parlementaires, faisaient le jeu des forces socio-économiques réactionnaires au nom de l'unité nationale et menaçaient à terme la Weltanschauung scoute. En somme, on ne sut pas voir alors le lien existant entre les principes d'identité politique (au sens général) qui en était induit d'une part, et les forces politiciennes même extra parlementaires en présence, d'autre part. D'où l'ambiguïté, mais une ambiguïté fondée sur l'illusion volontaire ou la naïveté, et partagée hélas par beaucoup.

Il en allait tout différemment en 1954 où les principes sont demeurés sensiblement les mêmes, mais où l'identité politique est en train de se redéfinir sur des thèmes nouveaux, et non sur des couleurs partisans ou factieuses. On pourrait certes avancer que les S.d.F, dans leur espoir intact de transcender la politique dissolvante pour atteindre le politique unifiant, participaient d'une tentation d'époque : Charles De Gaulle avec son **Rassemblement**, Georges Bidault et son **Mouvement**, Pierre Mendès-France lui-même cherchèrent plus ou moins confusément à dépasser, sans y parvenir peut-être parce qu'ils étaient politiciens aussi, les clivages partisans. Ce que fit l'Association dans les années Trente, s'aligner objectivement sur certaines ligues (en toute indépendance), elle ne le renouvela pas cependant dans les années cinquante ; malgré les étiquettes que des forces très opposées s'essayèrent à coller sur son Commissaire général<sup>374</sup>, il ne se produisit pas comme en juin 1940 de ralliement objectif, et le Mouvement, comme la plupart de ses dirigeants, demeura indépendant en ne cessant pas de militer pour telle ou telle cause concrète.

Dire de la sorte que la réflexion de la Route dans ce domaine était balbutiante ne tient pas compte de tout cet héritage. Tout au plus **certaines** parties du domaine politique demandaient-elles à être mieux connues, et l'attitude à adopter en l'occurrence mieux cernée.

Cela établi, il ne paraît pas possible d'échapper à la question de savoir pourquoi, sur un principe maintenu, la redéfinition progressive de l'identité « politique » de la Route rencontra progressivement tant de résistances alors que, loin de se prévaloir d'une idéologie

---

<sup>374</sup> Selon Christiane Rigal, entretien du 28 septembre 1985. La veuve de l'ex-Commissaire général fut catégorique sur ce point : sollicité en particulier par le M.R.P. du temps du tandem avec Pierre Roux, Michel Rigal n'avait pas donné suite. Il se voulait fédérateur, rassembleur, nettement au-dessus de tous les partis, entretenant des relations cordiales tant avec Pierre Mauroy, rencontré au sein du C.N.À.J.E.P. (dont Rigal fut le premier président) que Maurice Herzog ou Joseph Comiti, futur ministre de la Jeunesse et des Sports.



partisane<sup>375</sup>, elle cherchait au contraire à traduire dans le champ **du** politique la lente révolution copernicienne qui amenait l'Église de France aussi à abandonner son ancestral statut surplombant pour se réconcilier enfin non pas seulement avec des institutions, ou une société, mais avec son époque<sup>376</sup>. Question délicate s'il en est, qui exige un examen minutieux. Question qui introduit en tout cas la dimension proprement symbolique de l'ensemble représentationnel en ce qu'elle a de plus ténu et, à la fois, de plus fondamental.

Philippe Laneyrie constate qu'au congrès routier de 1954, M<sup>gr</sup> Marc Lallier, évêque protecteur, et l'Aumônier général étaient présents. Plus encore, il note très justement que ces deux notables de l'Église et du Mouvement ne semblent pas avoir été conscients sur le champ de la logique des orientations prises, peut-être trompés par des mots qui n'étaient pas tous nouveaux mais qui prirent un sens nouveau en raison du contexte. Le conflit (en grande partie souterrain, malheureusement) cristallisa très vite dès lors qu'il fallut les préciser et les traduire en options pédagogiques, organisationnelles d'action. Mais quel fut **l'opérateur du clivage** ? Des convictions partisanses ? Non, à l'évidence, celles-ci étant, **de part et d'autre**, refoulées presque compulsivement comme dissolvant l'unité. L'opérateur fut bel et bien l'adhésion partielle ou totale à l'ancien système représentationnel (même dégradé), ou la non-adhésion, et il n'est alors pas surprenant que le clivage, plus qu'entre des « opinions », se soit produit globalement entre deux générations aux formations, **aux expériences** (rapport fort conscience-réel) profondément différentes.

L'ancien système représentationnel était **structurellement** antidémocratique et aristocratique, parce qu'il voyait en la démocratie, fondée en dernière instance sur la liberté radicale d'un sujet individualisé légitimant la souveraineté collective, la négation **absolue** de l'ordonnancement divin d'un monde organique et hiérarchisé. Au sein d'un tel cosmos, la liberté, loin d'être plénière (attribut divin) ne peut qu'être limitée à l'acceptation, d'un tel ordre, son degré déterminant le degré d'excellence de chacun, tandis que le refus signifie la mise au ban du corps social, l'abdication de sa sacralité, et pis encore : l'adhésion à la volonté corruptrice, à la désintégration, au désordre, à la révolte luciférienne. Le débat ici ne concerne pas le seul Scoutisme, mais l'Église elle-même et la part de la société dans sa mouvance, et connaît son acmé dans les années Trente et Quarante.

Se raccrocher à la hiérarchie, à l'autorité, à l'obéissance, à la discipline en un mot, ainsi qu'à leurs manifestations tangibles (rites, insignes, uniformes, épreuves, signes qui manifestent la topographie de l'ordre), et ce alors même que la faillite des élites sous Vichy a ruiné la crédibilité sociale de ce système représentationnel, c'est encore choisir compulsivement d'assumer l'héritage même si la cohésion s'en est perdue, même si l'on en abandonne des pans entiers.

Une telle fidélité, entraînant avec elle beaucoup d'autres (depuis la représentation de l'homme et de la femme, des rapports sociaux, des valeurs qui les commandent jusqu'à celle de la vocation nationale face au monde et en lui) ne pouvait accepter à la longue une nébuleuse représentationnelle, n'ayant plus structurellement besoin de se « systématiser »

<sup>375</sup> Une **certaine** sympathie pour les *Cahiers du Témoignage Chrétien* suffit-elle, à elle seule, à placer sur l'échiquier partisan ?

<sup>376</sup> Que fit la Fédération catholique nationale des Scouts de France en 1920 sous la houlette du P. Sevin ? Pas autre chose. Un Mouvement ou un organisme d'éducation suppose **nécessairement** une représentation du champ politique, un projet « politique » (fut-il religieux). Il en alla de même dans les années trente sous la houlette des Pères Doncœur et Forestier, de Guyot de Salins, et des Chefs Delsuc, Lansaye, Blanchon, Cruziat, Goutet, etc. Vouloir faire de l'Association une sorte d'organisme absolument candide politiquement, hors de ce champ si compréhensif, revient à faire sien l'angélisme dont on l'accuse. À moins qu'on ne tombât dans l'illusion que certains voulurent entretenir pour se disculper de la faute politicienne qu'ils commirent par une erreur d'appréciation (et non par ignorance), quand d'autres l'entretenaient par souci de disqualification.

ou se systématisant autrement, qui niait les manifestations extérieures de l'ordre ancien en même temps que sa cohésion propre ; qui instituait le corps social non plus comme hiérarchie multiverticale, mais comme multipolarités horizontales ; qui admettait donc (au moins pour autrui) la liberté individuelle radicale et la souveraineté, la responsabilité collective, cessant (non sans hésitation parfois) de voir dans la démocratie l'œuvre luciférienne de destruction du plan divin<sup>377</sup> ; dévoilant enfin ce dernier pour ce qu'il était : représentation contingente et non Vérité révélée ! Dissipé le savoir humain et social par localisation ; venait le règne de la connaissance (comme la fausse étymologie : ce qui naît avec, est belle !) par relation<sup>378</sup>.

La mutation en cours à la Route<sup>379</sup> n'atteignait donc pas premièrement de simples opinions (que l'on pouvait ponctuellement réviser en admettant, comme était par exemple en train de le faire le P. Forestier avec d'autres, que le Chef Scout changeât de nature) ; elle mettait en cause, de manière beaucoup plus profonde la topographie intime, symbolique de l'identité structurée par l'ancien système représentationnel.

Chose à la fois si diffuse parce que si assimilée, et si primordiale (viscérale et vitale) qu'il devenait impossible de l'exprimer. Plus ou moins acceptables prises séparément, les conceptions nouvelles, cristallisées en programme au-delà des vagues déclarations d'intention, dévoilant leur logique, devenaient au sens fort objet de scandale, d'un scandale cependant indicible. Aussi choisit-on le terrain le plus apparent, le plus sensible, le plus polémique, pour dire métaphoriquement, l'impossibilité (pour certains) de remettre sur le métier toute une structure mentale. Ce terrain fut d'abord la politique ; furent alors taxés de dangereux activistes (« politiques », *i.e.* étroitement partisans) ceux qui osaient toucher... à l'ordonnancement d'une interface conscience-réel mise en forme au sein de l'ancien système représentationnel. Bientôt, le débat s'amplifiera ; au crime « politique » s'ajoutera, se superposera le crime « pédagogique », et l'on verra bien que les accusations accréditant l'idée que des « innovations » pédagogiques ruinaient le Scoutisme ne tenaient pas, ces innovations n'en étant pas toujours, ou pas radicalement on le verra.

Dans ces deux cas, les « conservateurs » choisirent des arguments qui ne valent que pour ce qu'ils dévoilent : l'impossibilité de prendre le deuil de ce qui structurerait un moi (ou un surmoi, dirait peut-être le docteur Freud, et peut-être un inconscient abyssal), ce qui, autrefois, dans l'émotion de l'Aventure multidimensionnelle du jeu scout, les avait faits.

À l'articulation de l'Histoire humaine et des histoires des hommes, ce conflit, osons le mot : ce drame intime et collectif, même discret, a valeur de paradigme. C'est en tout cas se tromper toujours que de prendre ses effets pour ses causes.

Cette longue digression, décisive cependant pour comprendre l'instant, nous a éloignés du programme d'identification nouvelle que Rigal propose au congrès national de la Route en cette fin 1953. Le quatrième point, il est vrai, de par son imprécision verbeuse,

---

<sup>377</sup> À trop insister sur le fait que la Route se serait vendue à un courant politique, par exemple, ne tombe-t-on pas dans le travers des conservateurs qui l'accusèrent de crypto-marxisme lorsqu'elle tirait simplement les conséquences d'une représentation sociale renouvelée ?

<sup>378</sup> On passerait alors d'un système : ensemble d'éléments interactifs hiérarchisés opérant sur l'extérieur en tant qu'ensemble, à un système : ensemble d'éléments interactifs multipolarisés opérant eux-mêmes sur l'extérieur qui opère sur eux.

<sup>379</sup> M'étant attaché à l'histoire représentationnelle de la branche Éclaireurs, je ne détaillerai pas davantage ici le renversement représentationnel opéré peu à peu au sein de la Route. Je ne pouvais pour autant négliger les grandes lignes de ce qui s'y produisit entre 1950 et 1956 : si la branche alors Scoute (Éclaireurs) fut la matrice de tout le Scoutisme catholique jusqu'en 1945, les autres branches se diversifiant par rapport à elle, la branche Route, en revanche, fut la matrice du Scoutisme catholique renouvelé à partir des années soixante. Poursuivant néanmoins l'exploration du destin représentationnel Éclaireur, j'en étudierai en détail la métamorphose lorsqu'elle se produira sous l'effet de l'onde de choc produit par le séisme Routier des années en cause.

fait figure de rhétorique obligée<sup>380</sup>, et rapportée à celle des trois premiers, son importance est nulle.

À travers cette déclaration d'intention comme à travers les débats du congrès, il ne faudrait cependant pas chercher à voir surgir soudain toute armée la silhouette d'un Routier révolutionnaire. Depuis 1952, les choses se sont précisées, mais très progressivement, alors que tous les ponts sont loin d'être coupés avec le passé<sup>381</sup>. Ainsi avance-t-on à petits pas : dans le numéro de janvier 1954 de la Route, introduit par le texte flamboyant de Paul Doncœur (cf note 58), on trouve par exemple dans « la chronique sociale » une fiche d'informations d'Yves Chaigneau sur les pays sous-développés, bien documentée, et le témoignage sans concession d'un jeune nord-africain immigré. Le numéro de juillet-août, fait lui de la socio-géographie régionale, tandis que celui de juin lança une vaste enquête politique. Dans ce même numéro de l'été, un Routier marseillais du Clan Arc-en-Ciel, laissait percer une certaine impatience (parallèle à celle de l'E.N.R., qui lui ouvrait les colonnes de la revue ?) :

« *La Route, publiant en février le compte-rendu du congrès de Versailles, mettait l'accent sur la nécessité pour le Clan de participer activement à la **formation du jugement et de la connaissance politique des Routiers***<sup>382</sup>. Cette décision du congrès est-elle destinée comme tant d'autres à tomber dans l'oubli ? Heureusement, encore, qu'elle fut le fruit d'un 'accord général'.

« (...)

« *Lorsqu'il y a quelques années on me fit faire ma Promesse, on me posa comme obligation de respecter certains principes parmi lesquels figurait celui-ci : 'le Scout est fils de France et bon citoyen.' Malheureusement, ces principes et en particulier celui que je viens de citer, ne sont guère respectés.* »<sup>383</sup>

Comment, d'ailleurs, ne pas évoquer non plus la vaste enquête, extrêmement fouillée, consacrée à l'Afrique du Nord, et qui s'étendait sur avril-mai, juin, juillet-août et septembre-octobre, due à la plume de C. Gallice, et dont l'une des dernières phrases, à propos des musulmans : « *Nous n'avons pas aimé ces hommes* », sonne comme un glas quelques jours avant le déclenchement de l'insurrection...

Il semble du reste qu'à l'exemple de Paris et de sa région, l'idée de la création de « Cercles politiques, économiques et sociaux » en province ait fait son chemin, appuyée par ces articles de fond qui se multiplient et tendent à faire de *La Route* une revue d'une très honorable tenue<sup>384</sup>. À l'occasion, tel ou tel article donne lieu à des réactions et à un

<sup>380</sup> Il s'agit d'affirmer la volonté routière de bâtir une Église pure, sainte, et rayonnante, véritable épouse de Jésus-Christ, livrant aux hommes son message de vérité, de paix, de charité. Nous sommes ici très en deçà de l'importance des trois points précédents.

<sup>381</sup> À preuve ce texte de Paul Doncœur qui fait la couverture de *La Route* de ce mois de janvier 1954, et dont la tonalité sonne bien autrement que l'appel à la mobilisation pour l'Europe, la coopération internationale, une union de la jeunesse et la justice sociale gage de croissance lancé par Rigal :

« *Le jeune Christ Routier du Latran, tête et genoux nus, à la tunique retroussée, au visage imberbe, aux épaules vigoureuses, tel que l'Église primitive de Rome l'a adoré avant qu'apparut le Christ barbu de Byzance, comme s'il est bien défini à ses compagnons galiléens, la Route, la Vie, la Vérité ! Au christianisme de marche, de plein air, aux vertus magnanimes, rude et pauvre, riche de joie, voilà ce dont ils rêvent légitimement. Cette morale maussade, cette lassitude qui geint, qui gronde, ce régime de pharmacie et d'eau minérale, ce défaitisme, cette aigreur mis au compte des vertus cardinales du Saint-Esprit, non vraiment, ils attendaient autre chose. Amoureux de la vie et insouciant de la mort, ils espèrent sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre.*

« *Pas moins !* » Quelle épiphanie glorieuse et lyrique de la jeunesse christique...

<sup>382</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>383</sup> Jacques Morlain : *La Politique et le Routier* in *La Route*, juillet-août 1954, p. 21. Une photo illustrant le propos, montre un Routier à quatre pattes faisant face à un paisible bœuf. Qui était visé ?

<sup>384</sup> La chronique cinéma, en particulier, quoique orientée, s'est dépouillée heureusement du ton édifiant de l'admiration convenue ou de l'indignation effarouchée.

débat d'un bon niveau, comme c'est le cas dans le numéro de décembre 1954, à propos d'un « carnet de camp » assez provocateur sur la Yougoslavie, publié en novembre. Bref, on assiste au cours de l'année à un élargissement de l'ouverture tous azimuts, supporté par un réel désir de **comprendre** les données de tel ou tel problème (surtout extérieur) sans préjugé partisan, et l'on peut dire que le phénomène s'amplifiera dans les années suivantes.

#### 3.1.4. Troisième étape : premières purges et manifestes (1955)

L'annonce très brutale de la proposition par l'évêque protecteur, Marc Lallier, à l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, du remplacement du P. Forestier, qui fut faite par voie de presse en avril 1955, doit être replacée dans le contexte incandescent de l'époque. On a présenté ce limogeage<sup>385</sup> comme dû à Michel Rigal qui aurait fait pression sur M<sup>gr</sup> Lallier pour obtenir le remplacement d'un homme dont la stature historique, l'autorité, l'expérience, en faisaient le maître véritable du Mouvement.

Certes, le P. Forestier avait montré, dans ses deux derniers ouvrages et dans ses multiples éditoriaux, un réel souci de conciliation avec certaines thèses nouvelles : sur la représentation du jeune, du Chef, sur la question même de l'engagement, l'Aumônier général avait bougé. Mais était-ce suffisant, et suffisamment clair ? En outre, son passé d'Aumônier général des Chantiers de la Jeunesse en faisait un personnage encombrant. Enfin, et de manière plus décisive, le Père restait réticent à suivre l'E.N.R. sur deux points particuliers, encore que l'on ait pu lire (avec une énorme surprise) sous sa signature, dans *La Route* de février 1955, la citation suivante :

*« C'est tout le sens de l'orientation actuelle de la Route, comme ce fut depuis le début celle de la J.O.C, non seulement connaître le milieu, pour comprendre l'individu à éduquer mais travailler à modifier les cadres de sa vie courante, les structures sociales pour qu'elles ne soient pas déshumanisantes, et permettent au contraire l'exercice d'une vie digne de l'Homme. »<sup>386</sup>*

1) Dans sa lettre aux Aumôniers de province et de districts du 16 juillet 1955, sorte de testament spirituel, Marcel Forestier affirme, comme il l'a fait le mois précédent aux Journées nationales : « *La Foi étant enracinée à l'intime du chrétien, il reste à pénétrer le monde de la pensée chrétienne et de l'amour du Christ* », et il conclut : « *Je dirai qu'il y a dans la christianisation du monde une priorité de la foi personnelle, de l'amour qui lui est lié et donc de l'éducation.* »<sup>387</sup>. Non seulement il reste ici fidèle à la défense d'une position tenue depuis toujours : l'Église, sous peine de perdre son identité doctrinale essentielle, doit privilégier la formation **pour** l'action à la formation **par** l'action dans la mesure où c'est la Parole qui doit enseigner le monde et non le monde qui doit informer la Parole. Mais il va plus loin encore, et relie cette indéfectible certitude que l'Action catholique de la jeunesse doit être éducative **et dans le sein de l'Église**<sup>388</sup> à une action fermement personnaliste, ce qui le conduit 2) à prendre le contre-pied total de sa déclaration citée par la Route (si elle est bien de lui) pour soutenir une conception beaucoup plus proche de celle qu'il a élaborée depuis la guerre :

<sup>385</sup> Philippe Laneyrie, J.-Y. Riou, Frédéric Lefebvre entre autres.

<sup>386</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, in *La Route*, février 1955, p. 3.

<sup>387</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, lettre du 16 septembre 1955 aux Aumôniers de Province et diocésains, citée par J.-Y. Riou, *Les Scouts de France, 1945-1957*, op. cit. pp. 242-243.

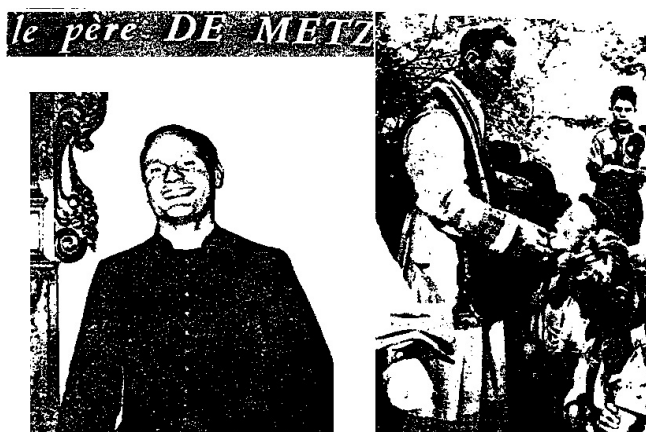
<sup>388</sup> Cette idée force, on l'a vu dans le chapitre 2.2.2, lui a permis d'admettre un Chef moins hiérarchique et plus éducateur-protecteur : il s'agit de préserver l'émergence de la nature immanente de fils de Dieu chez le jeune, tout en l'accouchant en quelque sorte.

*« Le changement de milieu humain, il n'est plus question d'y travailler par le recours au Prince<sup>389</sup>, ne peut dépendre que de l'homme chrétien, et c'est alors que l'on retrouve, à mon avis, l'action IMMANENTE DE TRANSFORMATION DU MILIEU. »<sup>390</sup>*

Ainsi cet homme qui, bien qu'avec prudence il est vrai, a plaidé, surtout pendant les premières années de Vichy, pour l'action de chrétiens devant travailler à soutenir le pouvoir lorsqu'il « va dans le bon sens », devant même « agir sur les structures » pour « refaire chrétienne la France », cet homme, donc, profondément atteint par le naufrage du régime pétainiste, s'est depuis lors replié sur un refus viscéral de la compromission avec le temporel d'autant plus aisément que l'éducatif d'abord était son vieux cheval de bataille.

Personnaliste<sup>391</sup> contre les communautaristes, éducation « in vitro »<sup>392</sup> contre éducation « in utero », en quelque sorte, c'est-à-dire non plus dans le délicat refuge de l'Église mais dans la riche matrice du réel, voici le P. Forestier contre Rigal et l'E.N.R., même... fraternellement<sup>393</sup>.

Et voici le P. Forestier sur la touche<sup>394</sup>... Il faudra attendre néanmoins octobre pour que son successeur soit connu : Michel de Metz-Noblat. Délai bien long... A-t-il fallu saisir au vol l'opportunité d'un changement de direction du Saulchoir ?



Issu d'une vieille famille lorraine, l'abbé de Metz-Noblat est une vocation scoute tardive : il a fait sa promesse à seize ans (le 3 mars 1933) à la XII<sup>e</sup> Nancy, mais il a comblé son « retard » de fulgurante manière : l'année de sa promesse, il participe au Jamboree hongrois de Gödöllő. L'année d'après, il fait partie d'une délégation chargée de représenter les S.d.F. au quatrième centenaire de la découverte du Canada par Cartier. La même année,

<sup>389</sup> C'est-à-dire par l'action dans et sur la politique, ce qui est radical, on le constate !

<sup>390</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier, *ibid.*

<sup>391</sup> Ne niant pas la communauté, n'y voyant néanmoins que le champ de rayonnement et non l'organisation supérieure d'action.

<sup>392</sup> Je l'ai dit, c'est se tromper gravement que de décrire la Route à cette époque, voire le Scoutisme après 56, comme un organisme sur le point de se muer en syndicat chrétien de jeunes ou en néoparti chrétien-démocrate en culottes courtes. Pour Rigal, pour l'E.N.R., l'éducation demeure la vocation scoute, mais elle redevient missionnaire, c'est-à-dire qu'elle réclame l'immersion dans la société. C'est donc les **modalités** de l'éducation scoute qu'il faut réviser, non le principe lui-même.

<sup>393</sup> La question de savoir qui a provoqué ce départ restera sans réponse tant que des archives ou des témoignages (improbables) ne viendront en révéler la clé. L'hypothèse la plus répandue consiste à en attribuer la responsabilité à Michel Rigal, à qui il profitait, mais Christiane Rigal affirme que le Commissaire général a été très influencé par Marcel Forestier avec qui il entretenait selon elle de bons rapports. Sans être catégorique, elle ne croit pas à la responsabilité de son mari. Alors ? Qui pouvait avoir assez de poids et d'entregent pour convaincre l'évêque de Nancy de hâter le départ du Père ? Une de ces personnalités discrètes, qui jusqu'à aujourd'hui agissent activement pour l'ouverture maximale du Mouvement ? Au fond, qu'importe !

<sup>394</sup> Triste sort pour l'ancien rugbyman qu'il était.

il entre au séminaire, mais poursuit sa carrière scout et fera son C.E.P.<sup>395</sup> sous la direction d'André Sonrier. Michel de Metz-Noblat n'en est pas moins un homme nouveau, un homme jeune (trente sept ans. Il est ainsi de trois ans le cadet de Rigal), face à une équipe et un Commissaire général qui ont à présent dix ans de pratique intensive des arcanes du Mouvement derrière eux. Désormais, et jusqu'à la fin de la période en tout cas, l'Aumônerie générale, dessaisie de son pouvoir de fait, ne sera plus un obstacle potentiel sur le chemin des responsables laïcs.

Mais l'année 1955, par ce « coup institutionnel », ne se contente pas sur ce point d'être seulement comme une répétition générale de l'année suivante : indiscutablement, le débat d'idées se tend, d'autant plus que s'il peut encore compter (pour peu de temps) sur des membres du Conseil national (les « anciens », dont Delsuc, Blanchon, Lafont, de ce véritable Sénat), le Commissaire national Éclaireurs vient de perdre son allié le plus puissant. En éprouvant envers le Commissaire général une admiration avouée pour son « habileté », ce qui peut-être à double tranchant, mais des sentiments... tièdes, Michel Menu, fort de la puissance numérique de sa branche, se trouve pourtant en cours de marginalisation par la Route dont les effectifs... continuent par ailleurs à fondre paisiblement ! Et cette marginalisation n'est pas seulement institutionnelle : Menu est également en train de perdre la bataille des idées, phosphorescent condottiere –aveuglé par sa propre brillance ?– confronté à la finesse manœuvrière d'un prince florentin. Le long article qu'il rédige pour *Le Chef* en janvier 1955 ne laisse pas, à cet égard, de donner à songer. Le C.N.E. essaie d'y défendre noblement sa conception, articulant son argumentation autour du contraste entre l'apparente frivolité historique du Scoutisme et le poids réel de la méthode de formation pour laquelle lui-même tient :

« *'Affilié' à l'École personaliste, mais avec la réputation d'œuvrer pour la communauté, il [le scoutisme] n'a pas mérité de mention spéciale, ironise-t-il lourdement, au tableau des grands mythes grégaires qu'étaient le racisme, le marxisme ou même à côté des mouvements centaures de tout poils.*

« *Bien que fort étrange, selon les apparences, le type scout n'était pas neuf. Chevalier ou chasseur, colonial douteux ou missionnaire, il ressuscitait dans une certaine mesure une petite chanson de Roland, déjà apprise à l'école et un peu oubliée. S'il ne se définissait aux aînés comme préparation active à la vie de la Cité, il n'apportait pas un type original de civilisation.*

« (...)

« *Or voici qu'apparaissait : 'l'homme marxiste, nourri au sein de la misère' qui 'devenait brusquement le géant qui, ne supportant plus sa condition, transformait les structures et les formait à son destin.'*

« (...)

« *Pendant ce temps, le Mickey scout juxtaposait ses jeux à côté des jeux du monde. Faiblesse ou discrétion ? Il aurait dû jouer à la guerre. Au lieu de tricoter avec Pénélope, il aurait dû forger le fer avec Ulysse. »<sup>396</sup>*

Déchiffrons. Premier acte, selon Menu : face à la menace « marxiste »<sup>397</sup>, le Scoutisme a effectivement péché par infantilisme et trop faible insertion dans le réel<sup>398</sup>. Du

<sup>395</sup> Pour rappel, camp-école préparatoire.

<sup>396</sup> Michel Menu in *Le Chef*, janvier 1955, n° 309 pp. 7-8.

<sup>397</sup> Ici, ce mot n'est même plus une valise, c'est une malle, un conteneur...

<sup>398</sup> Le texte est très imprécis : Menu parle-t-il de l'avant-guerre ? Mais alors la principale menace n'était pas l'homme marxiste (à moins d'étendre alors le sens du terme jusqu'à comprendre tout ce qui n'était pas Scout, du démocrate libéral au soviétique stalinien en

moins en apparence. Car le Scoutisme a quand même été un « *fait social retentissant* », permettant aux uns de transformer « *leurs façons de penser, de croire, d'agir* », aux autres d'abandonner les « *traditions ancestrales* », à d'autres encore de se placer « *sous le sceau d'une certaine vocation, d'une certaine droiture, d'un sens des responsabilités.* »<sup>399</sup> Bref, tout cela n'était pas une question d'organisation collective monumentale<sup>400</sup>, mais de discret (et efficace) cheminement personnel : on voit ici Menu, qui a naguère cherché, je l'ai dit, à concilier la communauté (même secondaire) avec l'individu (évidemment prioritaire), opter sans retour.

Or l'heure est à « *des hommes droits et debout dans cette dépression* » face à une Europe qui, selon Bernanos, serait « *moins ébranlée par des forces antagonistes qu'aspirée par le vide.* »

Preuve de son succès aux yeux du C.N.E. ? Le Scoutisme a préparé aux « *soldats* », aux « *marxistes* »<sup>401</sup>, aux « *révoltés en tous genres* », aux « *instituteurs des temps nouveaux* » des recrues fraîches, des militants. En ces jeunes hommes, il a su développer l'essentielle vitalité personnelle du don de soi, du désintéressement, du sens des autres. « *On nous reprochait même récemment d'avoir fabriqué des Chefs viêt-minhs !* »<sup>402</sup>

« *Le Scoutisme a fabriqué des légions de citoyens vigoureux, rayonnants, actifs. Peut-être ont-ils trop souvent signé illisible. C'est ce que certains oseraient nous reprocher. Peut-être aussi sa mission n'est-elle pas d'afficher des formes de révolution, mais seulement d'informer les cœurs et les volontés pour les révolutions variables qu'impose sous des formes constamment changeantes la soif de justice.* »<sup>403</sup>

Voici donc le second acte. Un acte bien étrange, celui-là, en un sens : de quoi s'agit-il ? Respectueux jusqu'à l'extrême du choix libre du futur adulte, le Scoutisme a pour tâche de former un « combattant polyvalent », à ceci près qu'il a fait un jour une Promesse particulière. Rien néanmoins ne paraît s'opposer selon le C.N.E. à ce que notre Scout, devenu citoyen de choc, devînt « marxiste » ou mercenaire...

Bien sûr, l'honnêteté est foncière, ici, du moins peut-on la supposer, et c'est du reste ce qui rendrait encore plus tragique<sup>404</sup> l'étonnante faiblesse de ce plaidoyer qui devait exaspérer Pierre-André Liégé. Car toute la question est évidemment de savoir, une fois de plus, en fonction de quoi le jeune adulte va faire son choix ! Dressé à acquérir un véritable « habitus » de « fonceur », de « battant », ou de « winner » comme on dirait aujourd'hui, va-t-il vraiment **réfléchir** aux raisons profondes de son choix, ou va-t-il au contraire se porter compulsivement là où « ça chauffe le plus »<sup>405</sup>, fût-ce même... dans l'Église !

L'Église est la grande absente de la plaidoirie du C.N.E., chose qui ne pouvait que faire sursauter Rigal et l'E.N.R., fort sourcilleux sur le point de l'engagement chrétien, plus,

---

passant par le nazi et le fasciste). Ou Menu parle de l'après-guerre, mais il reconnaît alors qu'au moins en apparence lui non plus n'a pas contribué à forger le fer d'Ulysse.

<sup>399</sup> Michel Menu, *ibid.*, pp. 8-9.

<sup>400</sup> Trait décoché à l'encontre du C.G. et de la Route dont les positions sont implicitement caricaturées.

<sup>401</sup> Quelle horreur ! Horreur probablement très... circonscrite, cependant ! Dans l'enquête politique lancée par la Route (qui lui valut... 78 réponses !), 7,57% des soixante-six réponses exprimées sur ce point reconnaissent lire *L'Humanité* (quoique beaucoup avouent subir les journaux parentaux), mais 36,36% *Le Figaro* et 33,33% *Le Monde* (contre 4,54% *La Croix* !).

<sup>402</sup> Cette accusation a dû traumatiser le C.N.E. qui la reprendra. À le suivre ici, les S.d.F ont été une vraie école de subversion. Pour quelqu'un qui défend rigueur et discipline... On peut faire la révolution, il est vrai, en formation serrée !

<sup>403</sup> Michel Menu, *op. cit.* cf. pp. 8-9.

<sup>404</sup> Pour un éducateur.

<sup>405</sup> Il existe de nombreux exemples, tel ce colonel Jean-Pierre, héros d'Algérie, ancien Scout de choc et ancienne tête brûlée.



probablement qu'on ne l'aura jamais été au sein du Mouvement. Précisément, loin de rechercher à transformer les S.d.F en formation politique, des responsables autour du C.G. veulent en faire une pépinière de militants chrétiens, mais non des chevaliers-croisés, des apôtres<sup>406</sup>.

Admirable ironie des choses ! Voici que le mot d'ordre des années Trente, derrière : « *Soyez tous des chevaliers, Scoutisme missionnaire* » est revitalisé ! Oui, mais... cette fois, le projet de mission est différent. Il ne s'agit plus d'envoyer des super-conquérants à l'assaut d'une citadelle de vices qui ne doivent pas les atteindre, dont rien ne subsistera après leur victoire et qui sera remplacée par une cité glorieuse. Il s'agit au contraire de former des hommes « qui en veulent », sans doute, mais aussi des hommes lucides, croyants, résolus, humains jusque dans leurs doutes. Ici, Rigal répond à Menu :

*« La grande aventure chez ce pantin disloqué par le péché qu'est l'homme, c'est la conquête de la durée, la fidélité de son amour, la constance de son amitié, la persévérance de son entreprise. Il est beau d'être l'homme d'un instant héroïque; quoi qu'on en ait dit, cet instant n'est le plus généralement que la fleur éclatante d'un courage lentement mûri, mais il est beaucoup plus remarquable encore - et les deux ne s'opposent pas toujours - d'être l'homme du quotidien. (...) Voilà la vraie grandeur de l'homme et sa réelle aventure. »*<sup>407</sup>

Et mieux encore :

*« C'est cette patience, cette humilité, cette compréhension pratique d'autrui, qu'est la véritable charité, la vraie grandeur, aussi, moins fracassante, moins brillante, moins flambante peut-être que ces grandes attitudes et ces coups de mentons spirituels que nous taxons de noble intransigeance. »*<sup>408</sup>

Cependant, la vraie réponse à Menu, c'est Pierre-André Liégé qui l'apporte lors des Journées nationales de juin 1955, dans une implacable allocution, toute d'autorité et de rigueur, qui fait soudain apparaître le P. Forestier, quoique présent encore, comme une ombre sur le départ, et le C.N.E. comme un gamin turbulent et peu sérieux.

D'emblée, les choses seront claires : « *Je voudrais (...) vous proposer de réfléchir SUR LA SITUATION DE NOTRE MOUVEMENT SCOUT COMME MOUVEMENT D'ÉGLISE* » invite l'A.N.R, sûr de lui. Et il poursuit :

*« Vous pourrez me dire : À QUOI BON RÉFLÉCHIR DESSUS ? Nous vivons, nous faisons ce que nous pouvons, l'essentiel c'est de vivre, et la vie ça se prouve en se vivant (...). Bien sûr, il faut vivre, et la vie se trouve en vivant, mais il vous faut réfléchir très exactement sur ce que vous faites. Il vous faut SITUER LE TRAVAIL QUE VOUS FAITES DANS LE MOUVEMENT DANS UN PLUS GRAND ENSEMBLE QUI EST LA VIE DU MONDE ET DAVANTAGE ENCORE LA VIE DE L'ÉGLISE*<sup>409</sup>. *Peut-être trouverez-vous cela fatiguant, mais il faut réfléchir. Il faut savoir où nous en sommes, il faut savoir si nous faisons du généreux bricolage qui réussit (...) ou si nous faisons une œuvre. »*<sup>410</sup>

<sup>406</sup> Ainsi la référence au modèle-type engage-t-il tout un projet de société, toute une vision du monde.

<sup>407</sup> Michel Rigal in *Le Chef*, janvier 1953, n°291, p. 11.

<sup>408</sup> Michel Rigal in *Le Chef*, juillet-août 1955, n°314, p. 4. Ici, on a le sentiment que c'est plus encore Doncoeur (que Rigal n'aimait guère) que Menu qui est visé. N'importe. Deux ans et demi se sont écoulés entre les deux textes dont le fond est très proche. Mais le ton s'est combien affermi !

<sup>409</sup> Voici le grand renversement opéré : situer le travail que vous faites... dans la vie du monde.

<sup>410</sup> R.P. Pierre-André Liégé : *Le Scoutisme dans l'Église* in *Le Chef*, septembre-octobre 1955, p. 37.

Frédéric Lefebvre a remarqué que le P. Liégé, dans ce texte, a eu trente deux fois recours au mot « militant » et à ses dérivés. C'est en effet une indication précieuse.

*L'argument se développe en cinq points :*

1. « *Situation militante de l'Église actuelle* ». L'Église connaît, selon le P. Liégé, une situation unique liée à l'émergence d'un problème brusquement central : le problème de la Foi<sup>411</sup>, face à une tentation sans précédent « *d'athéisme pratique* » consistant à « *marginaliser Dieu* », à l'évacuer de la recherche du bonheur et de l'épanouissement humain. Or : « *Tout porte à croire que ce sera de plus en plus ainsi que la foi chrétienne sera mise en question.* »<sup>412</sup>. La priorité n'est plus, de la sorte, à une rechristianisation de la structure sociale ! Le danger étant beaucoup plus profond, l'Église doit d'abord se mobiliser pour se défendre elle-même avant de contre-attaquer. C'est ainsi qu'il faut une Église militante, « *non pas une Église assise, mais une Église debout pour combattre. (...) Et combattre comment ? Non pas par des manœuvres de pression extérieure, non pas par l'intolérance ou le sectarisme, ni par quoi que ce soit qui ressemblerait à une gendarmerie spirituelle.* »<sup>413</sup>

« *Puisque nous sommes une Église de combat, (Père Liégé), formons d'abord des athlètes. (...) Dans le but de former des chrétiens militants, il s'agit pour nous, aujourd'hui, de développer les facteurs personnalisants issus de la famille, complétés, divisés ou annulés par la société.* »<sup>414</sup> professe Michel Menu. « **COMBATTRE PAR LE TÉMOIGNAGE. C'est l'heure du témoignage.** »<sup>415</sup> rétorque Pierre-André Liégé, et il ajoute, ce qui est essentiel, que le combat par le témoignage exige a) « **UNE ÉGLISE DE QUALITE** », et non pas « *un rassemblement de chrétiens qui demandent à l'Église des sécurités uniquement temporelles, une sauvegarde de l'ordre, une culture humaine, un tourisme spirituel, un folklore du dimanche avec la consolation sentimentale d'une certaine musique ou de certaines peurs en moins.* »<sup>416</sup> b) L'organisation de « **SON TÉMOIGNAGE COLLECTIF** »<sup>417</sup>

2. « *Vocation missionnaire du chrétien d'aujourd'hui* ». Elle se déduit de ce qui précède. Pour faire face au combat, il faut être « *mobilisé* », « *armé pour le combat* », il faut d'autre part un chrétien qui a compris que le baptême l'engageait « *dans la voie exigeante, sur la route interminable de la sainteté* ». <sup>418</sup> Mais plus encore, « *il est quasi impossible d'être dans l'Église véritablement militant adulte, si ON N'APPARTIENT PAS À UN MOUVEMENT DE MILITANCE CHRÉTIENNE. UN CHRÉTIEN ADULTE QUI À COMPRIS QU'IL DOIT ÊTRE MISSIONNAIRE, NE PEUT, EN EFFET, RÉALISER SA MILITANCE QU'EN ENTRANT DANS UNE CERTAINE ORGANISATION DU TÉMOIGNAGE, EN VUE D'UN TÉMOIGNAGE COLLECTIF DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI ET DANS LES DIVERSES*

<sup>411</sup> Voir en annexe les notes de réflexion que prenait à la même époque un grand Routier en cette même année 1955.

<sup>412</sup> R.P. Pierre-André Liégé, o.p. p. 39.

<sup>413</sup> Ibid. Nous sommes ici au cœur de la question posée à la veille de ces Journées :

« *Comment remplir dans nos unités notre rôle apostolique par rapport aux garçons ; comment faire de nos unités un témoignage missionnaire dans leur rayonnement COLLECTIF (souligné par l'auteur) ; comment envisager notre rôle de Chef par rapport aux grands courants missionnaires de l'Église. Comment former en nous le militant authentique.* » En dépit des références aux archives de Pie XI et Pie XII, jamais encore le problème n'a été ainsi envisagé chez les S.d.F (l'étant dans l'Église en général par une poignée de fidèles avancés dont Mounier qui, dans L'affrontement chrétien paru en 1945, fustige d'un bout à l'autre de l'ouvrage les malingres et les suaves, des vertus couronnées de pavots, le chrétien sans système nerveux, appelant à une remobilisation individuelle puis collective).

<sup>414</sup> Michel Menu in *Le Chef*, juillet-août 1955, n°314 pp. 21-22.

<sup>415</sup> R.P. Pierre-André Liégé, op. cit. p. 40.

<sup>416</sup> Ibid. Exit la Chrétienté, ses fastes et ses pompes.

<sup>417</sup> Ibid.

<sup>418</sup> Ibid., p. 41.

COMMUNAUTÉS HUMAINES. »<sup>419</sup> parce que le rayonnement personnel du chrétien, pour être efficace, ne suffit plus.

3. « *Vocation missionnaire*<sup>420</sup> *des Mouvements de jeunesse.* » Dès lors que les chrétiens doivent militer, que devient la vocation des mouvements de jeunes ? « *UN MOUVEMENT DE JEUNESSE CHRÉTIENNE EST UNE PÉPINIÈRE DE MILITANTS CHRÉTIENS ADULTES DE L'ÉGLISE.* »<sup>421</sup>. Cela dit, pas de confusion des genres. Les mouvements de jeunes ne constituent pas « *L'AXE DE LA VIE MILITANTE ET DU COMBAT MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE.* » ni les jeunes « *l'armée aujourd'hui militante de l'Église, mais les jeunes chrétiens appartenant à tous les mouvements, constituent en revanche la promesse d'une Église militante de demain... Ces jeunes doivent avoir perçu qu'ils étaient appelés à vivre collectivement leur vocation de jeunes déjà responsables et de futurs adultes totalement responsables dans l'Église, dans son temps exceptionnellement sérieux.* »

4. « *Vocation missionnaire du Scoutisme catholique.* » Suite de l'enchaînement logique : Mouvement de jeunesse catholique, le Scoutisme participe de la définition et de la vocation générale. Mais sa spécificité est reconnue : tandis que certains s'engageront sur la voie de la formation par la « prémilitance », le Scoutisme visera plutôt la formation de l'homme complet. Pierre-André Liégé retient dans le slogan :

« *Ne pas exiger du Scoutisme plus qu'il ne peut donner immédiatement, mais lui faire rendre tout ce dont il est capable à long terme.* »<sup>422</sup>

Bref, l'orientation immédiate des garçons vers l'action n'est pas à l'ordre du jour. Pour autant, Liégé se démarque nettement de la position traditionnelle de Forestier :

« *L'intention que nous portons en nous suffirait-elle à rendre efficace notre conviction selon laquelle le Mouvement doit être une pépinière d'adultes militants ? Ici, faisons attention au simplisme qui nous ferait dire : dans le mouvement, on se forme et ensuite on agira*<sup>423</sup>. *Si nous mettons d'abord l'accent sur la formation totale, sur l'expansion totale du jeune à tous les âges, nous devons FAIRE ATTENTION À PROFITER DE TOUTES LES OCCASIONS DE LA VIE SCOUTE POUR DONNER UNE OUVERTURE SUR L'ACTION MILITANTE, ET DES ANTICIPATIONS D'ACTION MILITANTE, ET DE PLUS EN PLUS, à mesure qu'on passe de la branche inférieure à la branche supérieure du Mouvement* »<sup>424</sup>.

Deux conséquences en sont tirées : a) la Route est le terme de la formation scout, non un « luxe »<sup>425</sup>, et dans ces conditions la branche Éclaireurs doit s'orienter déjà dans une perspective d'ouverture au monde et à l'Église qui se précisera au Clan. L'évangélisation du monde n'est pas uniquement affaire de rayonnement personnel. Elle s'accompagne nécessairement d'une action sur les structures sociales et les cadres de vie suivant l'esprit de l'Évangile<sup>426</sup>. b) Le mouvement devra faire attention, dans la mesure surtout où le nombre des garçons au travail membres du mouvement progresse, « *à ne pas les couper d'un*

<sup>419</sup> Ibid., p. 42.

<sup>420</sup> On a compris que missionnaire est devenu pour le P. Liégé synonyme de militant.

<sup>421</sup> R.P. Pierre-André Liégé, o.p., ibid.

<sup>422</sup> Ibid., p. 44.

<sup>423</sup> Menu est également visé.

<sup>424</sup> R.P. Pierre-André Liégé, op., op. cit. ibid. p. 45

<sup>425</sup> Or une rivalité de plus en plus marquée entre Éclaireurs et Route conduisait les Chefs de la première branche à dissuader des jeunes à passer à la seconde (notamment dans le Sud-Ouest où les sensibilités paraissent avoir été exacerbées (cf J.-Y. Riou).

<sup>426</sup> R.P. Pierre-André Liégé, o.p., op. cit. p. 46.

*milieu de vie où ils ont des responsabilités humaines et missionnaires à prendre avec les adultes. (...) Cela nous conduira à cet effet à accentuer une certaine unité d'action avec la J.O.C. »*<sup>427</sup>

À cette nouvelle représentation de la finalité fonctionnelle du Scoutisme, où l'étonnante proximité théologique de l'avant-guerre<sup>428</sup> conduit à un basculement de la sensibilité des options pratiques, Menu riposte :

*« Le Scoutisme a sa définition, son rôle, ses limites, hors desquels il peut prendre toutes les allures qu'il veut, sauf celle du Scoutisme. Messieurs les théoriciens, ne lui enlevez pas sa modestie. »*<sup>429</sup>

Et il conclut :

*« Tous les garçons du monde ne sont pas à quatorze ans hantés par le spectre du capitalisme. (...) Et s'ils n'y sont pas, ne vous vengez pas de votre obsession en essayant de la leur inculquer avant l'heure. »*<sup>430</sup>

Mais il a auparavant décoché un trait empoisonné à l'égard du P. Liégé, n'en doutons pas :

*« Si l'on remplaçait Eddie Constantine par le Prédicateur de Notre-Dame, on s'amuserait une fois, après on reprendrait la pétanque. »*<sup>431</sup>

Dialogue de sourd ! L'un parle de forger une avant-garde solidement organisée de futurs guérilleros de la Foi, quand l'autre pense organisme de loisirs hautement formateur et moralisés par la Promesse...

5) *« Exigences de la vocation missionnaire de notre Mouvement. »* Après les jeunes, les adultes, les responsables... Trois sont ces exigences imposées aux Chefs : a) *« Vous prendrez acte de l'orientation du Mouvement (...) dominée par une perspective de militance adulte. »*<sup>432</sup> –souveraineté du ton de celui qui, s'adressant à l'ensemble du Mouvement en présence de l'Aumônier général (en partance il est vrai), n'est après tout qu'A.N.R., souveraineté d'autant plus grande qu'il précise : *« Il y a la doctrine du Mouvement. »*<sup>433</sup> ; b) deuxième exigence : *« C'est que vous-mêmes, Chefs et Cheftaines, vous sortiez de l'infantilisme et de l'adolescentisme dans la mesure où vous continueriez à y stagner. »*<sup>434</sup>, c'est à dire : cessez de vous complaire en vous-même, cessez de faire du... *« scoutisme »* ; c) vous entretenez pour se faire *« des relations vivantes et personnelles avec un Mouvement adulte animé d'esprit missionnaire. »*<sup>435</sup>. Ainsi, avec beaucoup plus de hauteur que Michel Rigal (dont les thèmes de l'allocution étaient très proches de ceux retenus ici), Pierre-André Liégé mettait sans détour les membres du Mouvement en présence d'une véritable charte du nouveau Scoutisme.

---

<sup>427</sup> Ibid.

<sup>428</sup> Jusques et y compris la relative unité d'action avec la J.O.C. prônée à plusieurs reprises, je l'ai montré.

<sup>429</sup> De fait, le P. Liégé, avec sa convocation à la sainteté et son ordre de mobilisation, son exigence de croyants responsables et sérieux en armes au nom de leur foi manque d'une certaine rondeur heureuse... qui faisait tout autant défaut à Menu, mais pas à Rigal...

<sup>430</sup> Michel Menu in *Le Chef*, mars 1955, n° 311 p. 21.

<sup>431</sup> Ibid. Trait d'autant plus empoisonné que Menu aura quantitativement raison contre l'E.N.R. qui sera incapable de redresser son déclin, tandis que lui est pour beaucoup dans le redressement des Éclaireurs.

<sup>432</sup> R.P. Pierre-André Liégé, op., op. cit. cf. p. 47.

<sup>433</sup> Ibid.

<sup>434</sup> Ibid.

<sup>435</sup> Ibid., p. 48.

Il ne pouvait par conséquent être surprenant que cinq motions fussent proposées, et adoptées à l'unanimité de l'Équipe nationale<sup>436</sup>, le 29 juin 1955 : 1) l'Église tout entière est conviée à témoigner de l'Évangile par l'action missionnaire ; les Scouts de France prennent part à cette action ; l'évangélisation des garçons est confiée aux Chefs en raison de leur « mandat » ; 2) le Mouvement doit se mettre au service des déchristianisés et des non-baptisés; 3) le scout doit poursuivre sa formation sous les trois branches pour devenir militant; 4) le Chef doit atteindre sa stature de croyant adulte et entretenir des relations « personnelles et vivantes » avec un Mouvement d'action missionnaire adulte; 5) le rayonnement personnel est insuffisant pour mener effectivement à bien l'évangélisation. L'action sur les structures sociales et les cadres de vie doit être entreprise selon l'esprit de l'Évangile...

Mais il ne s'agissait alors que d'un choix d'orientation de l'E.N., lequel, pour devenir celui du Mouvement, devra être ratifié par l'Assemblée générale et obtenir l'appui du Conseil national.

Si 1956 doit être l'année charnière proprement dite, 1955 ne se termina pas sans qu'un conflit n'éclatât à Paris. Pour faire pièce en effet au cercle d'information politique, économique et social d'Ile de France<sup>437</sup>, pièce maîtresse de la formation du Routier comme militant chrétien (réflexion sur les problèmes d'actualités à la lumière de l'Évangile), et dont les orientations sont jugées trop favorables à la décolonisation, trois Routiers : Faurebert, Ferrari et Dufour ont voulu créer un Cercle Saint Thomas d'Aquin (il est surprenant que personne n'ait relevé le choix tellement significatif du Docteur Angélique comme patron de ce cercle, qui montre avec beaucoup d'à-propos où va la fidélité des uns et contre quoi ils entendent combattre). Lâché en raison de ses excès par le général Lafont lui-même, ce cercle Saint Thomas sera balayé d'un revers par une cour d'honneur au plus haut niveau qui se tiendra en décembre. Incident sans portée réelle, incident ô combien symbolique.

En tout état de cause, le Mouvement possède désormais une doctrine en attente d'officialisation. Le Commissariat général peut à présent se sentir assez fort pour écarter les derniers anciens susceptibles de freiner l'évolution en cours. À cette date, il est clair que, comme Michel Rigal le reconnaîtra dans une lettre adressée à l'E.N.R. :

*« Je suis entièrement d'accord avec vous sur le fond. Mon but, depuis que je suis au Q.G, est d'amener progressivement l'ensemble du Mouvement aux positions de la Route. »*<sup>438</sup>

Notons que c'est patent depuis les journées de juin 1955.

#### **Quatrième étape : coup de force (1956)**

La première attaque porta, semble-t-il, avant même l'Assemblée générale des 3 et 4 novembre, en direction du Conseil national. Selon Frédéric Lefebvre, le Commissaire général demanda au « *Conseil National de démissionner afin que sa composition reflète mieux l'activité du Mouvement.* » Cette manœuvre préparait en fait la réforme des statuts portant sur le « filtrage des candidatures ». Le résultat fut, à terme ou immédiatement, le

<sup>436</sup> Que signifie-t-elle ? Vu les divergences exprimées avant (et après) les Journées nationales, il faut la considérer comme de pure forme.

<sup>437</sup> Fondé par André Cruiziat en 1950.

<sup>438</sup> In Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, op. cit. cf. p. 260.

départ de Michel Blanchon, du général Lafont, du P. Forestier (qui perdait cela aussi<sup>439</sup>), de Pierre Goutet et de Pierre Delsuc. Charles Célier, discret mais très actif Commissaire international, ou André Cruiziat demeurèrent en revanche. Indubitablement, Michel Rigal se donna ici les moyens de gouverner l'Association sans partage.



Avec Michel Menu, le Commissaire général ne rechercha visiblement pas l'affrontement. Si le C.N.E. ne comptait pas, chez les Chefs de Troupe, les Chefs de groupe et autres Commissaires régionaux que des partisans, il pouvait aussi se prévaloir de soutiens ardents et d'une véritable réussite : en 1956, sur environ 50.000 Éclaireurs, 10% sont Raiders (249 Troupes). Depuis 1950, le camp de la Fraternité (500 Raiders), les camps de la Flamme (1953 à Roldensko), du Soleil (1953 à Chaumeçon), du Grand large (1953 à Landevennec) ont ponctué l'extension de l'adhésion à la proposition Raider. Menu a de plus à son actif la réalisation de l'idée d'Eugène Dary<sup>440</sup>, la création de Patrouilles libres, les Foulards noirs, ces isolés, insuffisamment nombreux pour former une Troupe, qui sont le plus souvent placés sous l'autorité d'un C.P. Raider, qui ont leur pédagogie, leurs activités propres, et qui ont connu, eux aussi, les grandes célébrations estivales : camp de l'Étincelle à Combrit (1954 : 1.000 Foulards noirs), camps des Douze Apôtres (1955, divers centres de rassemblement regroupant 2.500 garçons).



En 1954 Menu, en outre, a lancé les patrouilles Kim, sorte de propédeutique au Raiderisme, moins exigeante par conséquent, qui avait pour but de donner aux Troupes

<sup>439</sup> Les S.d.F se sont toujours montrés impitoyables lors des changements de cap. 1933 et 1956 en sont des exemples frappants.

<sup>440</sup> Consignes d'Eugène Dary in *Le Chef*, juillet 1944, n° 212.

traditionnelles un nouvel élan. Enfin, j'ai déjà évoqué la campagne du Cadre vert, ayant pour but de recruter des Scoutmestres entre 18 et 23 ans et plus, hautement qualifiés, et dirigés par un « état-major » composé de Chefs de plus de 25 ans, brevetés de Gilwell Park.

**LA VIE DU SCOUT D'AUJOURD'HUI**

**LOUVETEÀU**  
8-12 ans.  
Débrouillardise.  
Esprit de service.  
Jeûs dans sa vie.

**ÉCLAIREUR**  
12-17 ans.  
Caractère.  
Le Christ Vivant.  
Sens de l'Équipe.  
Se rendre utile.

**ROUTIER**  
17-20 ans.  
Des entreprises  
villes ou pays.  
Le départ des  
autres jeunes.  
À la veille du mariage  
du métier, des responsabi-  
lités d'homme.

**CADRE VERT**  
18-23 ans.  
Citoyen actif. Militant de l'Église.  
Le grand service civique  
de l'éducation de la  
jeunesse.

**2 ÉTOILES  
DES BREVETS**

**ASPIRANT  
2e CLASSE  
1re CLASSE  
RAIDER-SCOUT**

**JEUNE ROUTIER  
COMPAGNON  
DÉPART ROUTIER**

**ENSEIGNE  
SCOUTMESTRE  
SCOUTMESTRE  
BREVETÉ**

**APRÈS...  
RESPONSABLE !**

Action catholique  
adulte;  
Action sociale ou po-  
litique;  
Commissaires scouts!  
En tout cas jamais les mains dans les poches  
ou les pieds en pantoufles.

Et c'est compter sans les multiples « opérations » de recrutement, de propagande, etc. Bien sûr, il y a eu à arbitrer souvent entre ses « super-scouts » et ceux qui prirent ombrage de la superbe des « Bérêts verts ». Mais dans l'ensemble, l'objectif assigné en 47-48, pallier le déclin, a été atteint. Menu est fort de son œuvre. Et puis Menu ne s'en laisse pas conter.

Cependant, depuis trois ans, le Commissaire national Éclaireur, considérant comme malsain le fait d'être permanent à plein temps, conciliait ses fonctions avec un emploi salarié. Aussi, après avoir assisté au grand camp de la Banne d'Ordanche, dans le Puy de Dôme, qui avait rassemblé près de 5.000 Raiders (son « Capitole »), Menu partit à l'étranger à la fin de l'été pour des raisons professionnelles, sûr des assurances que Michel Rigal lui aurait fait tenir par écrit.

En juin, en effet, Menu, qui a fini par se rallier au mot d'ordre de « *Scoutisme missionnaire* », a néanmoins exprimé au Commissaire général son refus d'accepter deux points précis : 1) « *L'injection d'idées politiques chez les gosses* », même au titre d'une formation à l'esprit critique; 2) l'envoi aux jeunes soldats en Algérie d'un « *appel au jugement* » émanant de la Route, qui aurait eu selon lui le tort considérable de jeter le trouble dans les consciences en plein cœur des combats, de menacer ainsi la cohésion de l'armée et la vie des recrues. En fait, Menu refusait surtout l'alignement du mouvement sur les thèses de la Route. Ce à quoi Rigal lui aurait répondu qu'il n'était pas question d'envisager une telle transformation tant que l'ensemble des dirigeants ne seraient pas d'accord.

Néanmoins, quelques jours avant la tenue de l'Assemblée générale, *La Route* publiait un texte, « *Propositions de la Route* », qu'elle entendait soumettre à l'Assemblée générale,



et qui fut repris dans sa revue, numéro de novembre. La démarche était habile: elle prenait tout le monde de court.

L'importance d'un tel texte tenait principalement au fait que la Route, ayant réussi à faire admettre aux Journées nationales de l'année précédente que le passage par elle demeurerait obligé pour l'Éclaireur, Scout digne de ce nom, toute reconnaissance par l'Assemblée générale d'orientation la concernant engagerait du coup le Mouvement tout entier.

Quant à l'analyse de ces orientations, je ne partage pas celles de Philippe Laneyrie qui déclare que la Route se serait « transformée », en la circonstance, en Mouvement de jeunesse, se fondant sur le second paragraphe du premier chapitre :

*« Qu'est-ce que la Route ? : Partie intégrante du Scoutisme qui lui donne son style et son caractère éducatif, la Route est aussi Mouvement de jeunesse : comme telle, elle travaille avec les autres Mouvements de jeunesse à unir les jeunes, à exprimer leurs besoins et à favoriser leur épanouissement. »<sup>441</sup>*

Ici, il faut s'entendre :

1) L'emploi de ce terme est-il une nouveauté ? La réponse est clairement : non. Déjà l'usage en est attesté dans les années Trente, et tout le monde parle du « Mouvement » pour désigner (avec assez peu de netteté du reste) l'Association ou sa propre branche. Mais sans remonter si haut, le P. Forestier, engageant en 1950 une réflexion sur ce thème, a fait la preuve que l'on revendiquait toujours ce titre chez les S.d.F :

*« Pour constituer un Mouvement de jeunesse, écrit-il, il faut être en marche ensemble vers de lointains objectifs de génération. »<sup>442</sup>*

Il montre par ailleurs comment, selon lui, la pédagogie active est la pédagogie d'un Mouvement de jeunesse (pourquoi les S.d.F en sont un !) et comment le Scoutisme, comme Mouvement de jeunesse, a bien correspondu à un « sursaut vital » (dans le cas qu'il envisage: sursaut contre la ville). Il ne faisait du reste que reprendre des arguments déjà développés en 1948, et qu'il évoqua curieusement en 1951 lorsqu'il chercha à dénigrer quelque peu l'œuvre du P. Sevin<sup>443</sup> en remarquant que ce dernier avait peut-être aspiré à « *La création d'un Ordre au sens strict qui se serait opposé à la notion, plus expansive, de Mouvement* »<sup>444</sup>, laissant à entendre que les S.d.F seraient devenus un vrai Mouvement après le départ du Père en 1933 !

Bref, comment une branche pourrait-elle se « transformer » en ce qu'elle est déjà de par son appartenance au Scoutisme qu'elle rappelle, même si elle dissocie alors les deux termes ?

2) Pourrait-on envisager une acception différente, renvoyant par exemple à un type d'institution bien spécifié, qui justifiât la métamorphose ? La réponse est non, à moins que sans le dire, la Route ait eu en vue soit les Mouvements d'action catholique spécialisé, soit (et sa définition : « *union des jeunes* » ; « *expression de leurs besoins* » ; « *réalisation*

---

<sup>441</sup> *Propositions de la Route, La Route*, novembre 1956, p. 24.

<sup>442</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, janvier 1950, n° 263 p. 6.

<sup>443</sup> Qui venait de mourir.

<sup>444</sup> R.P. Marcel-Denys Forestier in *Le Chef*, novembre 1951, n° 281, p. 13. Je soutiendrai pour ma part tout le contraire : la première inspiration du P. Sevin est certainement beaucoup plus proche de celle de la Route, modèle 1956, la poésie naïve en plus, et le lyrisme romantique, que de celle de l'Équipe Forestier-Lafont en 1939 !

*de leur épanouissement* » pourrait le faire croire), le Mouvement des Y.M.C.A., des Auberges de jeunesse. Et encore : si c'était le cas, cette démarche n'aurait guère de sens.

Partant d'une acception validée par Marcel Forestier, selon laquelle on peut considérer que le Scoutisme catholique, institution d'Église, **est aussi un Mouvement de Jeunesse**<sup>445</sup>, je préfère voir, pour ma part dans ces quelques lignes, un simple rappel des positions prises jusque là par la Route, avec cependant une volonté d'autonomie certaine par rapport aux deux autres branches (plus bas, l'E.N.R. rappellera que la Route est également ouverte aux non-scouts et qu'elle est « *à proprement parler* » un Mouvement de jeunesse chrétien). Or dans le même temps, on s'affirme sans ambages : branche aînée de l'Association des S.d.F, et on rappelle que le passage à la Route est nécessaire pour atteindre la plénitude de sa formation de militant (objectif de toute une génération de jeunes chrétiens, du coup !). Ainsi, par ce rappel qu'elle biaise, la Route cherche à concilier deux positions sensiblement différentes : 1) elle est la « tête » des S.d.F comme organisme d'éducation parallèle; 2) elle est plus que cela, cherchant à porter tous les jeunes volontaires qui la rejoindraient à leur plus haut degré de militants chrétiens en vue de l'édification d'une société conçue selon l'esprit de l'Évangile (et non selon la tradition institutionnelle). Voilà bien de l'ambiguïté cependant. Ce n'est du reste pas sur ce point que le texte est le plus intéressant.

Dans le chapitre 6, « *Orientations* », l'E.N.R. reprend et développe sa présentation en sept points : 1) défense d'un humanisme, et plus précisément d'un « païdéisme », si l'on peut appeler ainsi un « *humanisme de la jeunesse* » fondé sur une politique de la jeunesse ; 2) mise des jeunes au service (individuellement et collectivement) des communautés et des personnes déshéritées ; 3) refus d'une société matérialiste (capitaliste ou communiste) et recherche d'une troisième voie par la communauté évangélique fraternelle ; 4) recherche d'un régime politique réellement démocratique ; 5) choix d'un « *patriotisme ouvert et accueillant* » contre le nationalisme ; 6) refus d'un christianisme individualiste, recherche de vraies communautés chrétiennes adultes ; 7) volonté d'engagement par l'Action catholique.

Mais l'Assemblée générale eut à se prononcer sur un point beaucoup plus important : la ratification de la transformation des statuts officialisant le filtrage des candidatures au Conseil national, ce qu'elle fit, comment elle vota la proposition de la Route suivant la procédure du vote bloqué qui interdisait toute discussion et ce, suivant les dires de Michel Menu lui-même, en son absence.

Le fait que Rigal ait accepté de soumettre ce texte à l'Assemblée fut vécu par le C.N.E. comme une vraie déloyauté. Du coup, peut-être se rendit-il compte que rien n'avait été fait pour empêcher qu'il se sente obligé de partir (ce fut sa « Roche tarpéienne »)... mais ce qui se dessinait, derrière le coup de chapeau amer que, beau joueur, il adressera au C.G., c'est encore et toujours le refus de la prééminence de la Route qui signifiait pour lui, de façon sans doute un peu névrotique, une politisation partisane (à gauche) qu'il récusait de toutes ses forces, peut-être à cause d'une sensibilité personnelle différente, mais plus probablement par un attachement aussi authentique que monolithique à ce qu'il considérait devant être les « cinq colonnes » du Scoutisme.

Le 11 novembre, une semaine après la tenue de cette Assemblée générale historique, le Commissaire national Éclaireurs écrivit au Commissaire général pour lui signifier sa démission :

---

<sup>445</sup> Terme auquel Michel Menu préférera celui de Mouvement de jeunes pour la connotation moins « collectiviste ».

« Mon cher Michel,  
 « Je viens de lire votre <sup>446</sup> admirable invitation à l'A.G.  
 « Je tiens à t'exprimer mes fraternelles félicitations pour l'édification de ce monument, car c'est un monument ! et je dois te dire combien j'apprécie ton intelligence d'en demander l'approbation globale. (...)  
 « Je n'ai plus assez de temps ni de courage pour reprendre une argumentation cent fois vainement écrite ou déclamée ; chaque fois qu'une thèse opposée à celle de la Route a voulu se manifester, on l'aura réduite au silence au nom de la loyauté, de l'unité, du manque de temps ou de n'importe quoi. »<sup>447</sup>

Ainsi, c'est indiscutable. Au-delà de l'habileté de Rigal, Menu salue le triomphe de la Route, qui a su imposer ses idées, alors qu'en réalité, c'est le Commissaire général qui vient de marquer un point décisif : écarté le P. Forestier, partis les anciens conseillers nationaux, des vétérans tous sûrs d'eux-même et de leur passé scout, gardiens du Temple ; démissionnaire le maître des Raiders (dont la mythophilie paramilitaire a pris, depuis 1954, une **signification politique**<sup>448</sup> **manifeste** qui est en opposition totale avec la lecture « évangélique » des événements algériens que fait l'Équipe du Centre national, lui et ses quelques fidèles exceptés)<sup>449</sup>.



À l'aumônerie générale, un homme prudent et sans expérience. À la branche Éclaireurs, un Aumônier peu voyant (l'abbé Jacques Vénard entre en fonction en 1954, la

<sup>446</sup> Il est clair que pour lui, dans ce pronom possessif pluriel, Rigal, Rendu, Liégé et toute l'Équipe nationale Route sont unis.

<sup>447</sup> Cité par J-Y Riou, pp. 240 et 247.

<sup>448</sup> Étymologiquement parlant.

<sup>449</sup> Plus brillant que profond, plus tacticien que stratège, Menu, obsédé par sa haine de **la** politique, ne verra pas que c'est LE politique qui le condamnait lui et son expérience, en changeant la signification des leurs virilisants qu'il avait jeté en pâture à ceux qu'il voulait voir devenir des mâles. Avec lui, c'était le dernier héritier direct du Scoutisme comme Ordre qui disparaissait de la scène scoute.

quittera quatre ans plus tard), et un proche de Menu, Jean Lagarde, pour opérer la transition. Michel Rigal est désormais face à l'E.N.R.

### 3.1.5. Épilogue

Je ne me suis attaché aux péripéties qui jalonnent l'ascension de l'équipe dirigeante de la Route jusqu'en novembre 1956 que dans la mesure où elle inventa le nouvel ensemble représentationnel qui mettait fin à l'agonie de l'ancien système, et du même coup au Scoutisme catholique comme Ordre.

À cet égard, une page se tournait. À preuve la brutale rupture avec la collection *Signe de Piste*, officiellement opérée, d'une manière douce tout d'abord, et ô combien révélatrice ! au mois de **novembre** 1956... là où quelques mois encore, on pouvait lire dans *Le Chef* des publicités élogieuses, c'est à présent une « commission de censure » (Delsuc et Lebouteux pour les S.d.F, et l'abbé Charrière pour le S.d.P.) qui ne se réunira même pas ! Bientôt, ce sera le rejet. Rien autant que cette rupture brutale et unilatérale ne symbolise le passage d'un univers représentationnel à un Ordre.

Mon souci en tout cas, un souci manifeste, n'a pas été de faire de la Route, même sur une courte période, une étude particulière. Aussi ne souhaitais-je pas entrer dans le détail des événements qui suivront, que l'on rassemble sous le générique d'« affaire Jean Müller », et qui n'eut pas d'incidence majeure sur la branche qui m'occupe principalement.

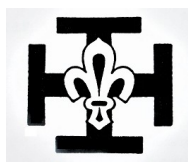
Tout au plus peut-on remarquer qu'au cours de l'année 1956, le ton monta peu à peu entre l'E.N.R., sûre d'avoir le vent en poupe, grisée sans doute à constater qu'elle devenait l'inspiratrice d'une mutation majeure, et le Commissaire général, peu enclin à voir son pouvoir contesté. Pour n'être pas vraiment homme de terrain, Michel Rigal sait malgré tout qu'au-delà des murs du Centre national, de ses luttes passionnées et des quelques hommes qui s'y jettent à fond dans la moiteur du sérail, il y a tout l'appareil d'encadrement Éclaireurs. Même les « non-menuistes », eux surtout, parfois, ne sont pas prêts à une brutale révolution sinon « politique », du moins communautariste qui ramènerait la question religieuse sur le devant d'une scène d'où l'avait partiellement écartée le triomphe de la Pédagogie de l'Aventure fictionnelle et de la technique Raider. Bref, Rigal sait qu'il doit composer.

Tandis qu'ayant affaire à un effectif de plus en plus léger (et de plus en plus pur ?), la Route veut aller plus vite, plus loin, et amener le Mouvement à s'engager cette fois **ès-qualités** sur le terrain **du** Politique le plus brûlant : celui de la guerre d'Algérie. Jusqu'en novembre, Rigal, stratège, temporise : il a encore besoin de la Route pour se forger un Conseil national à sa guise, et c'est sans doute pourquoi il concède à l'E.N.R. la proposition d'un texte d'ailleurs moins rigoureux que celui de 1955, et qui n'apporte rien d'essentiel. Heureuse initiative qui le débarrassera du C.N.E. par contrecoup et plus vite qu'il ne l'avait sans doute espéré. Dès lors, il saisira le premier prétexte venu (une invitation que la Route faisait à ses lecteurs d'aller lire dans *Témoignage chrétien*... les lettres critiques de la guerre rédigées par feu le membre de l'E.N.R., Jean Müller<sup>450</sup>). Un gros prétexte, du reste, puisqu'on peut se demander si l'E.N.R. ne chercha pas de son côté à le destabiliser en l'occurrence, pour le remettre au pas. Celle-ci n'ayant pas plié, remit sa démission (9 mai 1957). Après quelques soubresauts, la crise fut résorbée à l'automne avec la nomination

<sup>450</sup> Ce qui était un moyen détourné de dénoncer la censure opérée par le Commissariat général.

d'un proche de Jean Lagarde, le docteur Jacques Basso. Malgré la qualité de la nouvelle E.N.R., qui n'a cependant pas un homme de l'envergure de Pierre-André Liégé à sa tête, la Route va poursuivre sa stagnation quantitative pendant quelques années avant de sombrer tout à fait.

Superbe paradoxe croisé, pour conclure ici : au fond, Pierre-André Liégé a eu raison sur Michel Menu quant à l'œuvre de réforme représentationnelle, puisque, nous le verrons, ce seront sensiblement ses idées qui, polies, adaptées, s'imposeront à la branche Éclaireurs grâce à François Leboutoux. Et pourtant... Pourtant Pierre-André Liégé a eu tort pédagogiquement, et c'est Menu qui aura eu raison, permettant à la branche Éclaireurs, courant sur son aire, de poursuivre sa croissance jusqu'en 1962. Menu le « baroudeur », le « fort en gueule », « l'intransigeant », Menu le « fascho », comme certains l'appelaient au Centre national... Menu le séducteur des jeunes. Sans doute y aurait-il bien des choses à dire sur l'implicite compréhension de la psychologie adolescente que cet ancien militaire de fortune, comme tout soldat un tant soit peu débourré, sut acquérir au contact des jeunes recrues, et peut-être parmi les clés qu'il put trouver en son temps, en est-il certaines qui seraient encore utiles aux pédagogues d'aujourd'hui. Trop possédés au contraire par l'ardente obligation de la Foi, l'urgence de l'*aggiornamento*, trop convaincus peut-être encore de la justesse de leur réorientation représentationnelle (et à juste titre sur ce point), les dirigeants de la Route purent oublier, concernant leur branche, que les séductions des salles obscures, des caves et des jardins publics déployaient d'autres grâces, en des temps de scepticisme, que la quête de la Sainteté. Du coup, ils oublièrent aussi, avec cette propension (qui venait) à un certain « saint justisme » intellectuel, que, comme l'avait noté un général britannique « réac » et vieillissant jadis : « *on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre* »<sup>451</sup>, en d'autres termes qu'il faut, en matière d'éducation surtout, prendre les moyens de ses fins ou s'abstenir vertueusement.

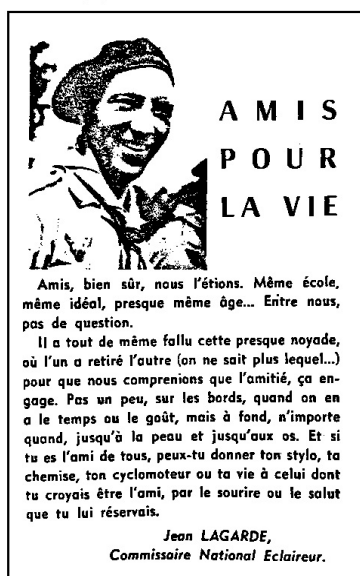


---

<sup>451</sup> Il manquait à l'E.N.R., accusée pourtant de crypto-marxisme par les « Jehan Toucon de Lavandernière » (délicieux patronyme forgé par Menu) du Mouvement, d'avoir lu Mao-Zedong qui, reprenant un vieil adage chinois, rappelait notamment que pour bien connaître le Tigre, il fallait pénétrer dans sa tanière (et non l'exciter sur un terrain extérieur où il est redoutable). En bref, il manqua au P. Liégé, plus pénétrant que lui, d'être cependant l'égal du P. Sevin. Liégé comme Donceur, commit cette faute de vouloir faire du Scoutisme un instrument docile, fut-ce pour une bonne raison. En fin de compte, il fournit surtout des munitions à Michel Rigal qui sut, lui, en faire usage.

### 3.2. La fin des Éclaireurs

Menu parti, rien n'a apparemment changé : Le Raiderisme demeure à l'ordre du jour chez les Éclaireurs, et puis Jean Lagarde, l'ami fidèle du C.N.E. démissionnaire, assume la succession de ce dernier en héritier légitime. Mais, plus souple gardien que le fondateur du « temple » Raider, le nouveau C.N.E. doit faire face à un Michel Rigal que son coup de force de 1956 a installé seul maître du jeu.



#### 3.2.1. Le poids des oubliés

Il n'est pas vain de le souligner : 1949-1956 ? Depuis le lancement des « Bérêts verts » jusqu'au départ de Menu : huit ans. Et 1957-1963 ? Sept ans. Ainsi les Raiders, même si les puristes les reconnurent de moins en moins, auront **existé** presque aussi longtemps privé de leur « père » que sous son autorité comme l'horizon d'une pédagogie **quotidienne** de la branche Éclaireurs, pédagogie qui, à l'usage des Troupes « du commun » et pour l'essentiel datait quant à elle... **des années Trente** mais n'en continuait pas moins à attirer plusieurs milliers de garçons. Sans même se référer aux travaux des psychologues, force serait de conclure au goût des pré-adolescents pour la régression archaïsante<sup>452</sup>.

L'intérêt d'un tel constat déborde cependant le cadre de cette remarque : au-delà de la longévité de deux pédagogies dont<sup>453</sup> on peut faire remonter fort loin les inspirations secrètes, c'est la vie même des « Troupes de l'ombre » qui se rappelle à notre attention.

Le « défaut » de la présente étude qui privilégie le cheminement des représentations à travers les événements et les écrits est d'avoir mis l'accent sur le Raiderisme alors que le fait majoritaire, sinon majeur, et malheureusement obscur est la survivance de telles Troupes « ordinaires » dans leur quotidien relativement immuable.

Ce « défaut » était inévitable : Michel Menu a bel et bien **voulu** travailler les mythes, les symboles, les rituels, les techniques en en comprenant l'urgence. Dans le Raiderisme fut

<sup>452</sup> Faut-il ne voir ici qu'une boutade ? Le primitivisme peau-rouge, le passéisme moyen-âgeux et sa prolongation paracommando n'avaient-ils pas en effet, de 1920 à 1960, contribué pour leur part à séduire la part « abyssale » de l'imaginaire des 12-16 ans ?

<sup>453</sup> La pédagogie des Scouts-Éclaireurs d'avant-guerre ; la pédagogie Raider.

situé, et pas ailleurs, le foyer de la forge représentationnelle de l'E.N.E. et de la branche tout entière. Cela du reste fit l'objet d'un choix officiellement ratifié par l'Association qui accepta en somme de faire des « Bérêts verts » l'avant-garde des Éclaireurs. De ce fait, le travail sur les représentations qu'initièrent Michel Menu et son équipe ne put qu'occuper le devant d'une scène qu'abandonnèrent très vite des acteurs « conservateurs »<sup>454</sup> discrédités à tort ou à raison (Dary), décédés (Gérin, Alouis), ou n'ayant peut-être rien à dire de nouveau (Delsuc, Blanchon, Sonrier, etc).

Il est même loisible de contester le terme même de « défaut », pour y préférer celui de limite. Au risque de me répéter, je dois rappeler qu'une organisation nationale, et à fortiori une organisation qui associe adultes, adolescents et enfants en une démarche éducative, ne peut pas être un tout homogène. Faire l'histoire d'un tel organisme, car on peut parler d'organisme même lorsqu'il cesse de se penser selon une représentation organiciste, **impose** d'écarter délibérément la fallacieuse tentation de l'exhaustivité, **amène** l'observateur lucide à faire des choix. Ces choix eux-mêmes dessinent les limites de l'étude, qu'il faut pleinement et sereinement assumer<sup>455</sup>.

Quitte cependant à faire exception à mes choix (pour mieux les asseoir encore), évoquons ces Troupes qui poursuivent vaille que vaille leur existence en deçà des aventureux itinéraires frayés par le Q.G. Nous verrons en effet qu'à terme, ce léger détour trouve sa place dans l'économie du domaine exploré. Ces Troupes, une illustration de Joubert, parfois, les a tirées de l'ombre : tout, du chapeau à la charrette (que l'on y néglige pourtant de plus en plus<sup>456</sup> y est encore de l'avant-guerre.



<sup>454</sup> Pédagogiquement parlant.

<sup>455</sup> Le problème se pose de façon semblable sinon identique à l'historien des partis, des syndicats, voire des clubs sportifs et des associations : que va-t-on étudier ? Les hommes (et alors : les dirigeants, et à quel niveau ? les militants ?) ; les structures ; l'idéologie ?

<sup>456</sup> Un dessin humoristique du même Joubert incline à le penser.



Menu lui-même, très rarement il est vrai, fut contraint à les prendre en compte. Ainsi :

*« Vous pédalez sur un vieux clou rafistolé, vous êtes doublé par un scooter flambant neuf. Vous vient-il à l'idée de traiter le conducteur de goujat s'il observe le Code de la route ? Si oui, votre santé m'inquiète. Si vous rêvez de vitesse... c'est que vous êtes un type sain, et personne ne peut vous le reprocher.*

*« Vous êtes une Troupe nouvelle, vous manquez de possibilité de conquête. Personne ne vous accuse. Si vous critiquez la montée des Patrouilles Libres et des Raiders... c'est que vous manquez un peu de logique, mon garçon. 150 Troupes en France comptent 15 garçons de 15 ans et 12 premières classes. Elles ont tout de même le droit qu'on parle d'elles. 'Maintenant, il n'y en a plus que pour les Raiders et les Patrouilles Libres' nous écrit un Scout. Certes, nous nous efforçons d'aider ces Troupes de notre mieux, et c'est même notre devoir.*

*« Personne ne critique une Troupe de collège, recrutée parmi des fils de fonctionnaires qui se déplacent fréquemment, de ne pouvoir décrocher deux premières classes par Patrouilles. Mais ne trouvez-vous pas normal que la Troupe de Loos-en-Gohelle, recrutée chez les mineurs, prenne les Bérêts verts lorsqu'elle arrive à 10 premières classes ?'*

*« Les Raiders ont été lancés pour vous aider. En parler souvent ne signifie nullement que, seuls, comptent les Raiders. Cela signifie qu'il est sain de rêver aux Raiders.'*

*« (...)*

*« Il y a plusieurs degrés dans la valeur scoute. (...) On peut se flatter d'être une bonne Troupe, sans porter le béret vert, à condition de ne pas suivre le régime du sanatorium, et cela signifie un certain nombre de premières classes par patrouille. »<sup>457</sup>*

Si je ne m'étais déjà et longuement étendu sur le puissant caractère du style et du contenu des écrits du C.N.E., ce texte-ci vaudrait qu'on le détaillât. Survolons-le simplement.

Ce qui le motive ? Des récriminations, à coup sûr, et suffisamment insistantes, ou nombreuses, pour justifier son intervention. Ce qu'il cherche donc à faire ? À présenter la situation à son avantage. Il y parvient ici avec l'aisance désinvolte et un rien casuiste de l'ancien élève des jésuites, habile qu'il est à dévaloriser l'amertume (que l'on peut estimer légitime) de la « plèbe » à l'égard des « aristos » Raiders.

Tout concourt subtilement dans ce texte à marginaliser une telle amertume en la réduisant à des cas particuliers, assez peu glorieux pour que l'on se vante d'y correspondre. Le ressort de ce tour d'illusionniste est un jeu savant sur une réalité sociologique du Mouvement bien connue des instances dirigeantes : le recrutement en milieu « bourgeois » demeure plus important qu'en milieu populaire ; mais, en même temps, aucune Troupe, fût-elle composée de la sorte, ne s'identifierait à une unité de fils de fonctionnaires ! Ainsi Menu oppose-t-il exemplairement l'une d'elles, impuissante « par nature »<sup>458</sup> à une Troupe de fils de mineurs.

L'hostilité d'une unité non-Raider, comptant statistiquement plus de fils d'employés ou de petits commerçants que de fils de prolétaires, ne saurait longtemps tenir face à la

<sup>457</sup> Michel Menu in *Scout*, juin 1954, n° 293 p. 3.

<sup>458</sup> Autre jeu sur une représentation sociale péjorative.

mauvaise conscience que le C.N.E. distille sous couvert d'une onctueuse compréhension : comment des garçons privilégiés (symbolisés par la douteuse catégorie de « fils de fonctionnaires »), encore scolarisés de surcroît et pas encore Raiders, oseraient-ils se plaindre « qu'il n'y en eût » que pour les « Bérêts verts » et les Patrouilles libres (P.L.) ces « Scouts d'élite » censés être exclusivement issus des milieux productifs et modestes (raccourci tout à fait abusif<sup>459</sup>) souvent déchristianisés et d'un faible niveau scolaire ?



Première étape donc : imposer le silence aux rancoeurs en culpabilisant au moyen d'assimilations caricaturales.

Mais Menu n'en reste pas là : il va également jouer avec un solide « bon sens » normatif : qu'un garçon n'ait pas métaphoriquement que le moyen de rouler sur un vieux vélo rafistolé ? Soit ! Mais s'il en vient, parce qu'il aspire au scooter, à envier le garçon qui s'est donné le moyen (suppose-t-on) du scooter ? Voilà qui n'est pas très « sain ». Au demeurant, s'il n'est pas « sain » que le pauvre envie le riche, a fortiori est-il très « malsain » que le riche au vélo de pauvre envie le pauvre au scooter de riche !

Insidieuse est alors la perfide logique de la démarche ramassée en son tout : 1) le « Raider » est le « scootériste », au bénéfice de qui est versé, en définitif, tout l'effort qu'il a accompli pour parvenir à cet enviable état, effort néanmoins symbolisé par une représentation sociale qui fonctionne à front renversé ; 2) l'Éclaireur ordinaire n'est que le vélocipédiste peu enviable, et de son état, il devrait se satisfaire, puisqu'il le doit à son

<sup>459</sup> Pour plusieurs raisons, entre autres : 1) le Raiderisme nécessitait un matériel que maintes troupes populaires avaient du mal à se procurer en dépit de leur dynamisme ; 2) culturellement, l'homme du raid pouvait éveiller une certaine méfiance dans les quartiers populaires assez marqués ou imprégnés une Weltanschauung de gauche, même hors d'un contexte fortement militant.

manque d'effort, à moins que ce ne soit à son statut social qui symbolise en fait son impérialité ; 3) cet Éclaireur ne peut donc s'en prendre qu'à lui-même (à moins que ce ne soit au statut social de ses parents ?) s'il n'est pas satisfait. Et s'il persiste dans son insatisfaction face aux Raiders, c'est qu'alors il relève de l'anormalité malsaine !

Procédé brillant, certes. Et puis ? Si le Raiderisme fut un succès, il concerna, on l'a dit, une minorité de Troupes. Et si la branche Éclaireurs reprit sa progression vers 1948-49, faut-il en attribuer toute la gloire aux seuls « Bérêts verts » ? N'y eut-il pas en outre quelque mauvaise foi à associer en une même démonstration Raiders et Patrouilles libres qui elles, quoique issues en partie de la volonté du C.N.E. Menu, fonctionnèrent sur des principes représentationnels et pédagogiques beaucoup plus souples ? Les Troupes « ordinaires » déméritèrent-elles à ce point ?

Faudrait-il même parler, au-delà des doléances qui motivèrent la riposte du Commissaire national, d'une détresse de Troupes « ordinaires » valeureuses qui refusaient son Césarisme ostentatoire ? À une telle question, difficile de répondre en raison de l'absence d'indices suffisants. Au moins fallait-il la poser pour celles qu'elle entraîne et qui pourraient ouvrir la voie à d'autres recherches : quelles représentations, quels projet les unités non-Raiders purent-elles bien véhiculer ? Quelle formation dispensèrent-elles ? Autant de Troupes, autant de cas particuliers ? Ce ne sera que par la multiplication des monographies que l'on parviendra à répondre.



Ce que l'on peut simplement supposer, c'est que de telles Troupes durent osciller entre un projet « archaïsant », bien délavé, et un projet plus moderne, inspiré par des Chefs honnêtement passés par la Route, à moins que ce ne soit par un Raiderisme trivial ou vulgarisé, non estampillé, pour aboutir à ce que le langage familial nomme une « soupe », où le dur pain de l'exigence, sportive, technique ou missionnaire, se détrempe au bouillon de l'inévitable routine hebdomadaire.



La nouvelle doctrine voulait cependant que le vent soufflât vers le... grand large des **chantiers** qui sortaient de terre aux périphéries urbaines : 1957, 58, 59... qui se souvient encore de la 'crise du logement', laquelle survivra à ces années mutantes ? On s'orientait aussi vers la grande ouverture des milieux de vie<sup>460</sup>, bruisant de l'engagement militant déjà sanctionné ici ou là par de jeunes et ardents Robespierre...

Qu'il est singulier, alors, de trouver ces quelques lignes sous la plume de l'abbé de Metz, Aumônier général :

*« Qu'on habille notre Scoutisme de mythes plus au goût du jour, il est probable<sup>461</sup> que pédagogiquement ce soit avantageux. Mais nous ne pourrons pas*

<sup>460</sup> Quelques exemples de cette ouverture (encore timide) dès... 1953 : *Scout* de novembre de cette année là publie une enquête de 1<sup>ère</sup> classe réalisée auprès de lycéens de Lille à propos des rapports de ces derniers avec le Scoutisme. En janvier 1955, *Les étapes de ta vie scout* sont illustrées sur fond d'une cité de la reconstruction (type de photographie fort rare). Dans le même numéro, *Services publics pour les Raiders* montre des garçons oeuvrant à la réhabilitation d'un taudis (point commun avec certains clans). 1958 : Joubert (qui dessine de moins en moins dans la revue), inscrit dans l'hexagone les images du gigantesque chantier qu'est la France). Mais c'est surtout *Le Chef* qui se fait l'écho de l'évolution particulièrement illustrée par les Journées nationales de 1958 (*Scoutisme et Cité*), avec un numéro explosif d'été où le P. Daniélou, René Pucheux, François Lebouteux, Michel Rigal, Marius Claudius-Petit Yves le Portz font un inventaire des grands problèmes d'une France en pleine ébullition. Par la suite, l'évolution s'accéléra.

<sup>461</sup> Retenons la réserve... : jamais Marcel-Denys Forestier se fût exprimé ainsi.



*conserver des points aussi intégrés à ce que nous sommes, tels que l'essor personnel, la veillée, la Promesse, la Loi, les insignes riches de symboles, notre idéal<sup>462</sup>, notre communauté internationale (si relative qu'elle soit) et renier leur origine<sup>463</sup>.*



« (...) »

« Vous comprendrez<sup>464</sup> mal pourquoi des anciens tiennent tant à la chevalerie et à son halo folklorique<sup>465</sup> : ils en ont tiré le meilleur de leur jeunesse<sup>466</sup>. Mais sachez que la filiation est authentique, et qu'elle est le gage d'une exceptionnelle qualité qui a fait ses preuves<sup>467</sup>.

« (...) »

« Mais l'usage que nous avons à en<sup>468</sup> faire dans le Mouvement doit s'écarter autant de cet état voisin du mépris qu'est l'abandon de ces notions dans le tiroir des postiches que de l'abus du point d'honneur tel qu'on peut le voir décrit dans

<sup>462</sup> Souligné par l'auteur : quelle protestation contre une volonté contraire. Voilà donc une voix, considérée comme négligeable, qui s'élève... Il faudra, pour la faire taire, une cure de franciscanisme (1959 : Frère Reginald Hégo, Aumônier des Louveteaux, humble parmi les humbles dira en substance le nouveau Commissaire général-adjoint, l'agréé Emile-Xavier Visseaux, en 1963) pour qu'enfin la nostalgie aristocratique s'oublie tout à fait.

<sup>463</sup> Analyse sur le vif, combien pertinente, du malaise d'une génération transitoire, moins par l'âge que par une position en délicatesse avec les options en flèche.

<sup>464</sup> L'article, paru dans *Le Chef*, s'adresse donc à l'encadrement, surtout à ceux des dirigeants parmi les plus radicaux.

<sup>465</sup> Voilà donc ce qu'est devenu l'idéal chevaleresque pour les plus actifs, et les plus jeunes Chefs (du Cadre vert ?) : un folklore...

<sup>466</sup> Aveu lourd de signification.

<sup>467</sup> Hommage funèbre.

<sup>468</sup> L'abbé de Metz-Noblat parle ici de l'honneur. Cela vaut pour la représentation chevaleresque dans son ensemble.

*certain romans pseudo-scouts<sup>469</sup>. L'honneur<sup>470</sup> peut tirer beaucoup de l'adolescent, mais l'épuiser.' »<sup>471</sup>*

« Adieu aux armes », indiscutablement, proféré par un Aumônier décidément moins neutre que prévu, qui préfère se référer à Daniel-Rops, à l'Église de la cCathédrale et de la croisade, même avec mesure, qu'à Mounier.

De cette altière nostalgie du reste, les Troupes « ordinaires » durent participer peu ou prou. Comme elles durent tenir compte, une fois de plus, de ce que le Mouvement, à travers ses revues (même peu lues, elles étaient le seul trait d'union permanent entre elles et les intentions des dirigeants qui disaient l'orthodoxie) leur proposait/imposait.

La force théorique principale du Raiderisme fut qu'il demeura, jusqu'à son terme, une proposition. En ce sens, l'innovation respectait la liberté de chaque unité. Encore ne faut-il pas oublier le biais qui instilla rancœur (et culpabilité) et suscita opposition chez celles des Troupes qui ne purent ou ne voulurent pas entrer dans le jeu. De ce fait, ces dernières n'eurent d'autres choix, par dépit ou défaut, de se maintenir dans le cadre d'une pédagogie exténuée.

Force théorique du Raiderisme, donc ; faiblesse pratique : il exista, ainsi, une **attente de renouveau**, probablement diffuse au sein de nombreuses Troupes qui se sentaient laissées pour compte. Cette aspiration cristallisa hors du Raiderisme, parfois contre lui.

C'est qu'en effet le conflit algérien continuait à travailler la société française tout entière. Une évolution s'était amorcée à l'épreuve de la réalité, sous l'effet des prises de conscience que celle-ci suscitait. Ainsi, dès décembre 1955, Henri-Irénée Marrou, René Rémond, Pierre-Henri Simon, Georges Suffert avaient lancé un courageux appel :

*« Il faut que les catholiques sachent qu'ils peuvent voter à gauche parce que de leurs votes, demain, dépendent la paix internationale, la paix dans l'Union française, la paix en Algérie, le calme et le progrès à l'intérieur. C'est de cela qu'il s'agit, et non du sort de l'école libre, prétexte adroitement utilisé pour masquer les problèmes vitaux. »<sup>472</sup>*

Gageons qu'une telle lucidité ne devait pas être si fréquente, d'une façon générale. Chez les catholiques, alors... et ne parlons pas des Raiders...

Indéniablement, les anciens Scouts que j'ai pu rencontrer, en âge d'y être envoyés, ont tous reconnu avoir considéré leur départ pour l'Algérie comme le service suprême de la Patrie auquel on les préparait, service répondant ainsi à leur « vocation »<sup>473</sup>. Cela « allait de soi. »

Or, quelques semaines à peine après que Michel Menu eût quitté l'Équipe nationale Éclaireurs, le général Massu, avec l'aval du ministre résidant Robert Lacoste, lançait ses paras sur Alger.

On sait quels furent les moyens qui permirent à la « bataille d'Alger », qui dura de janvier à septembre 1957, d'être gagnée. La connaissance qu'en eurent les jeunes du

<sup>469</sup> Concession (nécessaire) au présent. Ici, c'est le Signe de Piste qui est visé. Songeons pourtant à ce que Georges Gauthier lui-même, moins de dix ans auparavant, réservait en louanges à cette même collection : mesure d'un écart !

<sup>470</sup> Mais aussi la chevalerie tout entière ? L'Ordre ?

<sup>471</sup> Dans son rapport à son époque... Abbé Michel de Metz-Noblat, in *Le Chef*, janvier 1957, n° 326 pp. 10-11.

<sup>472</sup> In Gérard Vincent : *Les Français 1945-75 ; chronologie et structure d'une société*, Masson, 1977, p. 81.

<sup>473</sup> Tel cet ex-Raider de Reims ayant tenu à garder l'anonymat. Une telle affirmation concernait le sentiment éprouvé **avant** le départ. Elle n'hypothéquait en rien une possible évolution.

contingent (et parmi eux des Scoutmestres, ex-Raiders, ex-Routiers) puis l'opinion publique provoqua un électro-choc.

L'usage de la torture, en effet, déplaça l'affaire algérienne dans la représentation qu'on s'en fit chez de nombreux catholiques. Jusqu'alors considérée comme relevant principalement du domaine de la politique et de l'armée, elle prit une dimension éthique de première grandeur. Et pour beaucoup qui, jusqu'alors, ne s'étaient guère interrogés sur le point de savoir s'il était « naturel » que la France défendît par la force sa présence au Maghreb, la question se posa de déterminer pour quelles **valeurs** le pays combattait, si ces dernières étaient compatibles avec le fait même de combattre, si l'usage de la torture (n'y eut-on recours « qu'à l'occasion ») était légitime. De la sorte, réflexion éthique et réflexe agonal purent se trouver confrontés là où ils avaient été complémentaires auparavant.

Qualifiant un certain état d'esprit, Frédéric Lefebvre remarque dans son mémoire :

*« Beaucoup de jeunes Chefs raiders, en fait, ont vécu leur 14 ou leur 16 ans dans le 'système', et tendent à s'y 'installer', et à y développer la mentalité 'commando', 'on est les meilleurs' et 'c'est nous les durs'. (...) Si le Chef se comporte en membre de la Troupe plus qu'en éducateur, s'il ne prend pas soin en temps utile, de 'refroidir' ou de calmer un peu ses garçons, la légitime fierté collective du jour de l'investiture se dégrade bien souvent en vanité de mauvais aloi, voire en xénophobie anti non-raider : les minables, les trouillards, les 'louveteaux' ? »<sup>474</sup>*

Paraphrasant le titre original d'un des plus célèbres films de Nicholas Ray, on pourrait dire que le Raider eut tout du jeune *soldier without a cause*. Qu'une telle cause se présentât ne pouvait que les satisfaire, fût-ce fantasmatiquement.

Les grands Éclaireurs des Troupes « ordinaires » n'étaient pas soumis aux mêmes influences ni aussi puissamment. On a dit qu'ils avaient de bonnes raisons, d'autre part, pour les rejeter : cela leur laissait une marge de réflexion plus ample. Qu'un jeune Aumônier lucide, qu'un jeune Chef de Troupe proche de la sensibilité du groupe Marrou-Rémond-Simon-Suffert, qu'un Routier profondément marqué par son expérience, retour d'Algérie, fût là pour la stimuler, et l'on peut imaginer comment les « super-Scouts » commencèrent à être, objets de soupçons sinon de scandale, marginalisés.

Née du souci de former toute une jeunesse à l'école des combattants pour la liberté de la seconde guerre mondiale, la méthode Raider trouvait inéluctablement une autre finalité historique sous l'effet des événements. Comment ne pas comprendre, au demeurant, qu'un adolescent grisé par ses propres qualités toutes neuves, physiques et morales, et la puissante cohésion de son unité sanctifiée par les rites religieux, n'ait pas jugé primordial de faire la différence entre le « para » de Birmanie (le Wingate revu par Michel Menu) et celui de la Casba d'Alger ?

Cependant le Mouvement, qui entendait mériter son appellation depuis 1956, avançait. On présenta aux Troupes d'élite elles-mêmes les moyens d'une mise à jour qui, notons-le, procédant des idées de la Route filtrées par différentes 'couches' de surface, s'insinuèrent jusqu'à la roche-mère de l'Association. L'effet fut une modification progressive de la pratique courante de la branche Éclaireurs.

---

<sup>474</sup> Frédéric Lefebvre, *Une proposition...* op. cit. p. 223.



À cet égard, le numéro du *Chef* consacré au thème *Scoutisme et Cité* des Journées nationales de 1958 fit date.

1958, c'est un lieu commun qu'il faut néanmoins rappeler, constitue un tournant décisif pour le catholicisme et pour la France : le décès de Pie XII, l'élection du cardinal Angelo Roncalli au trône de Saint Pierre, la décision prise par le nouveau pontife de convoquer un Concile œcuménique pour mettre l'Église en accord avec son temps annoncèrent un renouveau de grande ampleur. En France, les partisans d'un tel renouveau, très actifs mais sensiblement marginalisés par le conservatisme du pape précédent, virent enfin venir leur heure. Michel Rigal était de ceux-là. Désormais, ce dernier peut se sentir les coudées plus franches pour infléchir l'orientation du Mouvement. Dans le même temps, le 13 mai algérien sonnait le glas de la IV<sup>e</sup> République.

Le retour de Charles De Gaulle au pouvoir et la naissance de la nouvelle République, s'ils dégageaient pour la collectivité nationale des perspectives nouvelles, éveillèrent peu d'échos chez les S.d.F. Néanmoins, un tel changement eut des conséquences directes et indirectes sur la vie du Mouvement.

Nommé au ministère de l'Éducation nationale, le radical Jean Berthoin mit aussitôt à l'étude un plan de réforme du second degré qui devait ouvrir la voie à son unification moins de vingt ans plus tard. En envisageant la disparition des C.E.G., le ministre, dont l'œuvre sera poursuivie par Christian Fouchet à partir de 1963, mettait officiellement fin à la survivance de l'ancien ordre d'enseignement primaire et jetait les bases du futur collège unique. Cette réforme entérinait la tendance à l'allongement de la scolarité généraliste, déjà manifeste au milieu des années Cinquante et officialisée en janvier 1959 par la décision de porter l'obligation de la scolarité à seize ans.

Une telle décision ne changeait directement rien pour le Mouvement. Mais elle tenait compte de l'élévation du niveau d'études et de la mutation intellectuelle de toute une jeunesse qui participait de plus en plus massivement d'une culture autrefois réservée à un *happy few*. Face à cela, le Mouvement ne pouvait rester indifférent. Le risque devenait, en effet, de plus en plus grand qu'une pédagogie jadis élaborée en fonction de garçons intellectuellement moins mûrs ne fût définitivement discréditée.

Le danger, du reste, était d'autant plus réel que la jeunesse, en marge de l'école, connaissait une mue sans exemple : l'urbanisation accélérée, la hausse du pouvoir d'achat et l'aube de la société de consommation poussaient des jeunes, de plus en plus nombreux par la grâce du *baby-boom*, à revendiquer avec toujours plus de force une identité spécifique, formée au son des guitares rock, à l'image du cinéma américain et par la dureté du conflit algérien. Ainsi les traditionnels points de repère volaient-ils en éclats ou s'émiettaient-ils. L'obéissance à l'autorité établie était l'objet d'une contestation déjà vive et les jeunes se préparaient à épouser avec ivresse les thèses de la libération sexuelle.

C'est d'ailleurs ce qui donnait raison à l'initiative de Pierre Mendès France qui avait jeté les fondations d'une véritable politique de la jeunesse. De Gaulle en personne, puis les premiers gouvernements de la V<sup>e</sup> République, reprirent habilement cette idée à leur compte<sup>475</sup>. L'aboutissement en sera les dispositions du V<sup>e</sup> plan en ce domaine et la naissance du ministère de la Jeunesse et des Sports.

---

<sup>475</sup> En créant un Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports, réorganisation de l'ancienne direction générale créée sous Mendès France. Placé sous la conduite de Maurice Herzog, le Haut Commissariat prépara le futur ministère, quoiqu'il eût manqué de moyens.

Or Michel Rigal était depuis longtemps partie prenante d'une telle démarche. Il le rappellera dans un article très détaillé, pour regretter au demeurant un certain manque d'ambition des instances officielles<sup>476</sup> (*Chef*, janvier 1960).

L'enracinement profond des options modernistes, sinon progressistes du Commissaire général des S.d.F. en matière d'*aggiornamento* religieux et d'évolution sociale, très en accord avec les événements en cours, sa vive sensibilité à ce que l'on nomme alors les « *problèmes de son temps* » ne peuvent en tout cas pas ne pas intéresser l'observateur des mutations représentationnelles du Mouvement. Certes, en 1958, tout n'est-il encore qu'en germe. Mais à la lumière de ce qui va immédiatement suivre, il faut voir dans la tenue des Journées nationales de cette année-là, et dans le thème retenu, plus qu'un signe.

Le numéro 339 de *Chef* (été 1958) devait « marquer le coup ». Brusquement la revue, assez confidentielle avant et après ce numéro exceptionnel, ouvrit ses colonnes à des intervenants extérieurs. Si la signature du P. Daniélou n'étonne pas dans la mesure où, ici ou là, des ecclésiastiques V.P.<sup>477</sup> s'était déjà exprimés, le titre de son article : *Prophétie et histoire*, détonne entre des pages peu habituées à des développements intellectuels très théoriques. Mais que dire de ceux en compagnie de qui il se trouve : Yves le Portz (haut fonctionnaire) pour : *Vie économique de la France* ; René Pucheu de la F.N.S.P. pour : *Valeurs françaises* ; et, *last but not least*, Marius Claudius-Petit, ancien Ministre et Député pour : *Le grand jeu politique, ou : comment faire échec aux communistes*.

Associés à celles de personnalités qui symbolisent la réconciliation de l'Association avec le pays réel aussi bien qu'avec le pays légal, deux signatures maisons : François Lebouteux, dont on reparlera, pour *Citoyen français 58*, et bien sûr celle de Rigal, pour : *Ce que le Scout peut faire pour former ce citoyen français 58 et par quel moyen*. Dans la complémentarité de ces deux articles, il faut voir la complémentarité de deux hommes qui s'entendirent étroitement pour mener à bien la réforme de la branche Éclaireurs.

Entre les lignes, c'est donc la consécration de ce que l'on pourrait appeler un militantisme social, à un moment où De Gaulle réalise une éphémère union nationale à l'exclusion de ceux qu'il désignait, depuis 1947, comme « 'séparatistes » : les communistes. Or l'article de Marius Claudius-Petit, résistant et admirateur de Marc Sangnier, est vigoureusement anticommuniste. Rencontre fortuite mais sans surprise de l'hostilité foncière d'un Mouvement catholique vis-à-vis des « sans dieu » et du projet politique de l'homme du dix-huit juin, rencontre qui conduit néanmoins à aborder une dernière fois la question de la position du Mouvement, au moment où il se prépare, avec la réforme de sa branche Éclaireurs, à changer de cap.

« Entre les lignes », ai-je écrit plus haut, c'est bien entre elles qu'il faut en effet chercher à lire pour comprendre l'évolution des esprits, car plus que jamais, le silence s'est fait sur ce point. Tout au plus un article : *De l'empire à la communauté*, signale-t-il l'adhésion de l'Équipe nationale à l'évolution institutionnelle qui conduira les territoires africains à l'indépendance, et annonce l'option tiers-mondiste à venir. En fait, la vraie question est de savoir si, depuis l'avènement de Philippe Pétain pendant l'été de 1940, à celui de De Gaulle au cours du printemps 1958, le Mouvement a vraiment changé.

---

<sup>476</sup> Elles furent cependant suffisantes pour que les opposants de droite au gaullisme dénonçassent une tentative de l'État de main-mise sur la jeunesse. Rigal, quant à lui, fut un membre actif du Groupement d'Étude et de Rencontre des Organismes de Jeunesse et d'Éducation populaire (G.E.R.O.J.E.P.) au sein duquel il côtoiera, entre autres personnalités, le futur Premier ministre socialiste Pierre Mauroy.

<sup>477</sup> Pour rappel : « Visages pâles », non-Scouts.

Au-delà des représentations que cristallisa en sa personne le vieux maréchal de France, le ralliement des Scouts de France s'expliquait, on s'en souvient, par un système représentationnel qui honnissait entre autres les clivages partisans. En somme, Pétain avait réalisé pour quelques mois le fol espoir que les dirigeants S.d.F. d'alors nourrissaient d'une Cité « métapolitique ». La ruine du régime vichyste, qui devait entraîner à terme celle du système représentationnel S.d.F., épargna pourtant et contre toute attente cet espoir. J'ai montré comment, à travers la crise de la Route, ce n'est pas la question d'un engagement partisan qui se pose, mais toujours celle de la défense d'une certaine idée **du** politique.

Certes, ceux qui composent alors l'E.N.R., et particulièrement le P. Liégé, le conçoivent aux antipodes de ceux qui composaient sous Pétain le Q.G. lyonnais. On voit bien, à travers les prises de position, que l'organisme hiérarchisé et vertical n'est plus de mise, que le régime de l'obéissance, de l'autorité, de la liberté elle-même est en train de changer radicalement de nature. N'importe : si Mouvement de jeunesse il doit y avoir, ce doit être sur de larges bases et sur des principes « consensuels ». N'était-on pas en train de se concilier, après une ignorance de deux siècles<sup>478</sup>, avec la notion de contrat social, et n'était-on pas en train de s'apercevoir qu'une telle notion était acceptable pour un chrétien, dès lors que ce dernier cesse de se considérer comme le seul détenteur accompli de la Vérité révélée, comme le défenseur d'un ordre socio-politique « naturellement » induit, et qu'il se représente au contraire comme un homme en marche dans la Foi aux côtés d'autres hommes en marche dans la leur, devant lesquels il doit témoigner pour convaincre et non pour vaincre ?

Philippe Laneyrie affirme :

*« En 1959, la V<sup>e</sup> République commence et avec elle l'État fort que les Scouts de France ont toujours appelé de leurs vœux, sous réserve toutefois qu'il ne cherche pas à étendre son emprise sur le Mouvement. »<sup>479</sup>*

Je ne verrais pas pour ma part la sympathie qui sourd à l'égard de la V<sup>e</sup> République s'expliquer par la séduction qu'exercerait sur le Mouvement les États forts. Du moins serais-je tenté de nuancer fortement le propos : la chose serait plus complexe. Ce qui a pu séduire le Mouvement et certains de ses cadres<sup>480</sup>, grands et petits, est bien davantage le projet dont est porteur De Gaulle depuis son entrée en politique<sup>481</sup>. De Gaulle n'aimait pas les partis, c'est un lieu commun. Toute sa vie, avec des bonheurs divers, il a cherché à s'en abstraire pour réaliser autour de sa personne mais surtout autour de principes généraux le rassemblement de la Nation<sup>482</sup>.

Ce projet, le dernier gouvernement de la IV<sup>e</sup> République et ceux de la V<sup>e</sup> à ses débuts tentent de le mettre en pratique sur le plan de **la** politique. Pour autant que cela ait été possible, cette dernière et **le** politique s'en trouvèrent du coup confondus aux yeux de beaucoup. S'excluaient d'eux-mêmes ceux qui n'acceptaient pas la « civilisation » qui, au fond, gageait cette éphémère (et illusoire?) fusion. Une telle mise en oeuvre représentationnelle de la Cité France, le Mouvement en cours d'*aggiornamento* pouvait

<sup>478</sup> Et après tout une frange de chrétiens « éclairés » pour qui c'était progressivement devenu une évidence, surtout depuis *Rerum Novarum* de Léon XIII et le Ralliement qu'il avait demandé.

<sup>479</sup> Philippe Laneyrie, *Les Scouts de France*, op. cit. p. 305, et note 39.

<sup>480</sup> Encore que sur ce point les textes manquent et que le doute soit permis.

<sup>481</sup> Comme le montre bien la biographie de Jean Lacouture. De ce qui va suivre on ne pourra induire que nombre des dirigeants Scouts de France furent gaullistes. Tout au plus pourra-t-on supposer qu'ils furent passagèrement gaulliens.

<sup>482</sup> Postulant l'acceptation d'un capitalisme tempéré, de la démocratie parlementaire encadrée et des valeurs humanistes sur lesquelles elle repose, à condition toutefois que l'intérêt général primât l'intérêt particulier

l'accepter parce qu'en son principe fondamental, elle correspondait à la continuité que l'on a dite en ce qu'elle prétendait **dépasser la politique**. Ainsi, et dès lors que n'existaient plus les raisons d'un ostracisme volontaire, la société ouvrait l'ensemble de son espace à l'action pédagogique (éducative et apostolique) des Scouts de France. La réconciliation de l'Association avec la société est perceptible : finis les temps des rigoureuses philippiques. Si l'on critique encore, ce n'est plus pour abattre le « mal » : c'est pour construire mieux.



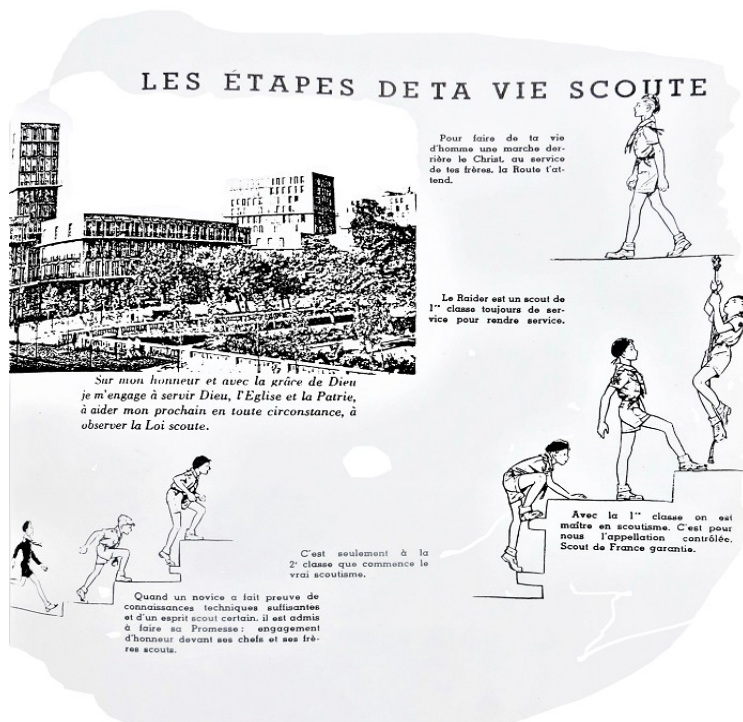
Autre signe : le recours à l'enquête (I.F.O.P. sur les jeunes et la France, février et mars 1958<sup>483</sup> ; enquête « maison » sur les Chefs et le civisme, janvier 1959...). Tout est comme si l'on voulait « mettre les bouchées doubles » pour combler le retard pris dans la connaissance d'une réalité jusque là négligée. Ce changement d'état d'esprit, qui a déjà trouvé un début de traduction sur le terrain, concerne la branche Éclaireurs au premier chef, surtout après l'échec du *pronunciamento* de la Route. Mais dès 1956, alors que Menu est encore, officiellement, Commissaire national, *Scout*, dans son numéro de septembre-

<sup>483</sup> Sondage publié d'abord par... *L'Express* puis publié dans *Le Chef* de mars, alors que le mois précédent c'était un sondage de l'I.F.O.P., en préparation aux Journées de la Pentecôte. Cette enquête, entre autres, consacrait Sartre comme maître à penser (20% des personnes interrogées), suivi par Gide (9%) et Mauriac (idem).

octobre, lance *L'opération Soleil Levant*, préparée dès l'été et ouverte par un rallye du même nom auquel quatre mille Bérêts verts ont participé. De quoi s'agissait-il ?

« *C'est pour tous les Scouts de France et pour les garçons qui les attendent que s'ouvre l'Opération Soleil Levant. Dans les cités neuves, dans les blocs d'immeubles, dans les cités jardins, des milliers de garçons attendent 'leur Troupe'. Il faut des Raiders pour combler leur attente.* »<sup>484</sup>

Première constatation : les Éclaireurs ne doivent pas manquer la bataille de l'urbanisation ; ils doivent donc chercher à s'implanter dans les cités neuves<sup>485</sup>.



Seconde constatation : les Raiders sont encore le pivot de l'affaire, qui doit se dérouler en deux temps, au cours de l'année 1957 : 1) « *Point zéro et promotion* » : mobilisation des **Troupes Raiders** (les autres sont donc une fois de plus laissées pour compte), premier trimestre puis obtention du Bêret vert par les Patrouilles postulantes : second trimestre ; 2) « *Lancement des Troupes de cités neuves* », troisième trimestre. Parallèlement est organisé un « *concours national des postes de patrouilles* », qui concerne uniquement les P.L. et les Troupes « ordinaires ». L'absence de relation entre ces deux démarches est évidente : aux Raiders l'action de pointe, aux autres les actions plus classiques, ici : amélioration du local.

À partir de janvier 1957, c'est donc Jean Lagarde qui prend l'opération en charge. Mais il est d'abord tributaire de l'esprit dans lequel elle a été conçue. À bien observer en effet le texte de *Scout* de 1956, et le rapport : « *Le point zéro s'achève, Soleil Levant commence* », paru dans la revue de février 1957, on éprouve le sentiment que le but véritable résidait plus dans le resserrement des rangs Raiders, percée effective sur les

<sup>484</sup> In *Scout*, septembre-octobre 1956, n° 315 p. 3.

<sup>485</sup> Si le prosélytisme n'est pas chose nouvelle, si l'un des buts patentés des Raiders naissants était précisément d'étendre le Scoutisme aux quartiers populaires (ce en quoi ils n'ont réussi que par le biais des P.L.), c'est en revanche l'ampleur de L'opération, et le contexte dans lequel elle s'inscrit, qui sont nouveaux.

« Sarcelles » en cours d'édification. Ainsi les actes ne suivirent-ils pas l'intention : l'écart entre l'univers Raider et celui des grands ensembles était déjà trop grand. François Lebouteux, qui va entrer en scène en tant que C.N.E., se souvient à cet égard des récriminations de Scoutmestres qui portaient sur le « style » : uniformes, exigences, mentalités... Tout cela ne cadrerait plus avec les attentes des bandes de jeunes dont l'apparition, dans le vacarme des motocyclettes, à l'ombre des blousons de cuir noirs, fit frissonner les familles bourgeoises de cette fin des années Cinquante<sup>486</sup>.

Finalement, si Joubert fait de son mieux pour illustrer, comme en mai 1958, la nouvelle orientation qui se cherche, celle-ci, jusqu'à l'arrivée de François Lebouteux au Commissariat national Éclaireurs, s'est bien traduite sur le terrain, mais avec une indéniable timidité, et dans un cadre qui ne lui est guère favorable.

### 3.2.2. Nouvelle équipe... ultime transition

Nous verrons dans le troisième et dernier chapitre de cette partie que François Lebouteux est devenu la « bête noire » des conservateurs intégristes<sup>487</sup>. De ce fait, il apparaît comme l'anti-Menu. Rien n'est plus faux. Il faut voir en effet en la personne de Lebouteux l'un des rares « produits purs » du Raiderisme, puis un homme du sérail, bien qu'il serait inexact de le réduire à ces deux qualités.

François Lebouteux est né en 1929<sup>488</sup>. Son père est ingénieur, à une époque qui assure au bénéficiaire d'un tel diplôme un statut social de beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Quant à sa mère, elle a fait des études de Droit, ce qui n'est alors pas si fréquent. Milieu aisé, milieu catholique aussi. Lebouteux fera toute sa scolarité en établissement confessionnel ; scolarité au demeurant fracturée, comme pour beaucoup de jeunes de son âge, par le déclenchement de la seconde guerre mondiale, la débâcle, l'Occupation. 1940 : il a onze ans.

D'abord réfugiée à Aix-en-Provence, sa famille lui permet d'entrer chez les Scouts qu'il avait déjà côtoyés dans les institutions précédemment fréquentées. L'expérience le séduit. Il fait d'ailleurs preuve d'une grande indépendance et d'une grande force de caractère qu'il met à l'épreuve en organisant, quelque temps plus tard, une Patrouille « autonome », sorte d'anticipation spontanée des Patrouilles libres, favorisée par la désorganisation de l'époque.

De retour à Paris, François Lebouteux poursuit et achève sa scolarité secondaire par un baccalauréat scientifique. Ce qui ne l'empêche pas de s'orienter vers une khâgne littéraire. À Normale sup., il choisira définitivement les Lettres.

Parallèlement, il a poursuivi sa carrière scout dans le cadre de l'institution Franklin, un collège jésuite situé dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, où il côtoie la « crème » des fils d'une

---

<sup>486</sup> À ce propos : dès la fondation, on a vu l'Association réfléchir plus ou moins nettement, sur le phénomène des bandes de garçons. L'idée qui s'imposa alors (de manière tout-à-fait théorique d'ailleurs) et qui s'inspirait des plus radicaux d'entre les proches de Baden-Powell fut que l'on devait récupérer un tel phénomène dans le cadre du Scoutisme. L'origine sociologique des promoteurs de l'idée et le recrutement majoritaire du Mouvement firent cette intention tourner court.

À la fin des années cinquante, les S.d.F. étaient déjà très **en deça** du phénomène des bandes, même si Menu avait pu parler du C.P. et de son « gang ». Le seul point de contact aurait pu être les Foulards noirs, mais la réforme de 1963-64 les supprima, alors que les Patrouilles libres qui avaient connu leur heure de gloire étaient en pleine décomposition.

En manquant de les soutenir, le Q.G. de l'époque commit probablement une lourde erreur, car l'on se demandera si, en dépit du changement de style, les S.d.F. parvinrent à toucher vraiment les garçons des banlieues déshéritées après 1964.

<sup>487</sup> Ce qui ne devait pas être pour lui déplaire.

<sup>488</sup> Tous les éléments qui suivent proviennent de l'entretien que François Lebouteux m'accorda le 7 décembre 1985, alors qu'il travaillait à la création des T.U.C. au Ministère du Travail.

bourgeoisie qui peut se penser comme la nouvelle aristocratie du pays, aristocratie de l'argent et des talents.

C'est donc dans ce milieu, hautement stimulant, que François Lebouteux, après avoir été Routier, devient Assistant puis Chef de la Troupe du collège, ce qui lui permet d'établir d'excellentes relations avec l'administration et les familles. Nous sommes à la charnière de l'après-guerre, dans ces années de 1947-48 qui voient, chez les Scouts de France, se déployer le malaise que disséquait déjà le nouveau Commissaire national Éclaireurs, Michel Menu.

J'ai écrit plus haut que Lebouteux peut être considéré, entre autres, comme un « produit pur » du Raiderisme. Or s'il a été Raider, et l'un des premiers (il obtient l'insigne 135 en 1950), c'est à vingt et un ans et déjà normalien (il est entré rue d'Ulm en 1949), ce qui n'est pas banal. De ce fait, on contestera la formule : comment un jeune et brillant intellectuel, entré en Raiderisme l'année de sa majorité, peut-il être en effet comparé à ces garçons qui font tout leur scoutisme dans un groupe dominé par une Troupe Raider ? Aussi bien la comparaison n'est-elle pas possible : aussi bien ai-je parlé de « produit pur » et non de « pur produit ».

La connaissance que François Lebouteux va acquérir du Raiderisme, il va la puiser directement à la source ; elle participe de la « pureté » des intentions d'un Michel Menu encore très proche de son passé de combattant de l'ombre, encore tout imprégné de l'exaltation du combat, de sa noblesse et de l'ivresse que l'on peut ressentir à se réaliser, jeune adulte, dans un tel contexte. Bref, la proposition Raider, telle qu'elle se cherche entre 1947 et 1949, dans son effort pour pallier une crise, ne s'est pas encore alourdie de ses multiples interprétations, de la pratique très césarienne du C.N.E. d'alors, de ses confrontations avec une réalité nationale et internationale particulièrement dense.

On ne peut pas dire en outre que cette connaissance que François Lebouteux acquiert soit une connaissance abstraite. Jeune Chef, et bientôt jeune Chef Raider, il participe à plusieurs « Cham », les camps-écoles nationaux. Là, il se lie d'amitié avec Jean Lagarde, l'un des membres de l'entourage de Menu. Il est bientôt associé à l'équipe des formateurs de Chefs, et à ce titre il est amené à subir son influence. Enfin, il ne faut pas oublier qu'en 1949, Michel Menu a trente-deux ans, et Lebouteux vingt six. Les deux hommes sont donc proches par l'âge. Tous deux sont d'anciens brillants sujets des jésuites. Enfin, pour autant que l'on puisse en juger d'après de mauvaises photos des années cinquante, il existe une certaine ressemblance entre eux, qui subsiste encore trente ans plus tard, notable surtout dans le comportement, et alors que les positions des deux hommes ont divergé depuis longtemps. Aussi faut-il insister, pour conclure, sur le fait que Lebouteux a été **étroitement** associé à la naissance du Raiderisme, et qu'aujourd'hui encore, il ne renie rien de cette période.

Cela dit, c'est **aussi** en intellectuel que Lebouteux adhère à la proposition Raider, et en intellectuel qui se voue à l'enseignement, puisqu'il passe avec succès l'agrégation de Lettres à la session de 1952. Pour toutes ces raisons, il faut à la fois reconnaître à Lebouteux et sa participation active à la dynamique Raider et une certaine distance, qui n'est peut-être pas encore critique, mais qui gage sa liberté d'appréciation lorsqu'il se retrouve, sur le terrain, face aux garçons.

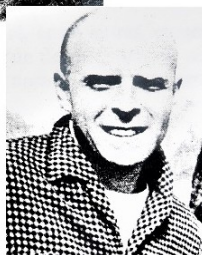
Passées les vacances de 1952, en effet, François Lebouteux entame sa première année d'enseignement au Lycée Jean Jaurès de Reims. Il prend aussitôt contact avec le Scoutisme



champenois, mais ce ne sera qu'au retour du service militaire, à la rentrée 1954, qu'il prend en charge le district de Reims (qui couvre tout le nord du département) et engage une active politique, orientée tous azimuts : recrutement de Cadres, lancement d'une Patrouille libre sur le quartier populaire de la Verrerie, organisation d'une unité Raider. Il ne néglige pas pour autant Vie nouvelle, et porte une attention toute particulière à la jeune expérience des Cadres verts, qui tend à former des Chefs entre vingt-cinq et trente ans, chose qu'il considère essentielle pour sortir la pratique d'une certaine puérité et donner aux Éclaireurs des Scoutmestres mûrs et compétents.



François Leboutoux



C'est en septembre 1956 que François Leboutoux, détaché sans solde de l'Éducation nationale, arrive au Q.G. à la demande de Menu. Il y retrouve Jean Lagarde, qu'il assiste. C'est ce dernier qui, en février 1957, l'envoie en mission d'information aux États-Unis. Il y restera quatre mois et demi, en marge des « heures chaudes » de la « crise » des Scouts de France polarisée par la Route. Cette tournée américaine laissera en lui une empreinte profonde. De retour à Paris en juin, il est nommé Commissaire (salariné) de la lourde Province d'Île-de-France à plein temps, ce qui établit d'emblée une différence sensible avec les autres Commissaires, bénévoles. Il assumera cette fonction jusqu'en 1959. Il souligne aujourd'hui que ces deux années ne furent pas de tout repos, que la Province était travaillée par de multiples conflits, que s'opposaient déjà « classiques » et « modernes ». C'est donc riche d'une expérience très diversifiée, qu'à trente-six ans, François Leboutoux prend la succession de son ami Jean Lagarde au Commissariat national Éclaireurs<sup>489</sup>.

Succession particulièrement délicate. Car si l'orientation globale du Mouvement est chose désormais acquise au sommet, reste que la base n'en a visiblement pas complètement pris la mesure. De plus, tout le reste, la « structure pédagogique » en particulier, demeure commandé par des « représentations flottantes », mélange de l'héritage (indianisme mais surtout chevalerie) et des fruits de la mise à jour (commando). Il est donc évident que de nombreux éclaircissements, voire qu'une nouvelle fondation sont nécessaires à terme, et l'on comprend bien que la branche Éclaireurs sera la clé de l'affaire. Cela place le nouveau C.N.E. en première ligne.

---

<sup>489</sup> Jean Lagarde demeurera deux ans encore au Q.G. en qualité d'assistant de Michel Rigal.

Le Mouvement a abordé une zone de périlleux récifs. Ainsi, pour bien mener la barque, une équipe cohérente, après la période tumultueuse correspondant à la « crise » des années 56 et 57 (première ligne de brisants) est nécessaire. Le renouvellement des Aumôniers n'est donc pas pour surprendre. Aumônerie Éclaireurs, tout d'abord : le P. Jacques Vénard s'en va rejoindre le séminaire des Pères de Saint Jean Eudes à Bain-sur-Oust en Ille-et-Vilaine, comme maître des novices. Le P. Chevalyère le remplace. Aumônerie générale ensuite : l'abbé de Metz quitte ses fonctions au profit du F. Gérard Hégo, qui quitte l'aumônerie Louveteau. Seule, l'E.N.R. dont le pivot est Jacky Bassot<sup>490</sup> demeure en place.



R. P. HEGO.

Michel Rigal a donc resserré les rangs autour de lui. Mais dans quelle mesure sa démarche répond-elle à des objectifs strictement définis ?

Au-delà du portrait nuancé qu'a brossé pour moi Michel Menu du Commissaire général, le désaccord de personnalités a été, avant toute autre chose, perceptible. Pour Menu, l'aptitude de Rigal, qualifiée de brillant par ailleurs, à écouter, à temporiser ici, à trancher brusquement là est relevable d'une certaine versatilité. Ce serait au fond le « groupe de pression » entourant le Commissaire général qui l'aurait peu à peu orienté vers l'*aggiornamento*.

L'observation n'est pas forcément inexacte : ce serait plutôt sur l'interprétation qui en est faite que l'on pourrait interroger. Il est en effet loin d'être sûr que la rondeur de Rigal n'a pas subtilement circonvenu la nervosité de Menu. En d'autres termes, l'aptitude à l'écoute, l'art de gérer son temps peut aussi bien révéler le stratège habile à naviguer entre les écueils des susceptibilités et des convictions antagonistes qui, hier comme alors, faisaient de l'Équipe nationale une petite cour byzantine.

Aussi l'adresse avec laquelle Rigal parvint à renvoyer dos à dos « classiques » (Menu-Forestier) et « modernes » (Liégé-Rendu) et la fermeté avec laquelle il parvint à désamorcer la crise de la Route (le tout lui permettant d'assurer son contrôle sans partage sur le Mouvement) plaident plutôt en sa faveur.

---

<sup>490</sup> En charge depuis 1957. Son effort de désenclavement de la branche Route est manifeste. Dans *Scout* de janvier 58, il salue les Éclaireurs sur un ton particulièrement chaleureux, et annonce son intention de participer plus étroitement à la vie de la branche cadette. Symbolique est la photo qui le montre alors aux côtés de Jean Lagarde.

Évoquant le C.G., François Lebouteux parlera de son « *âme de réformateur* ». Avec le recul, tout porte à croire que la formule est particulièrement bien venue, notamment l'opinion de Christiane Rigal sur ce plan. Relisant peut-être le lointain passé à la lumière d'événements plus récents, la veuve du Commissaire général m'a affirmé, lors du premier entretien qu'elle m'accorda, que dès son entrée à la Troupe, le jeune Michel fut animé d'un désir de réforme. Mythe pieux ? Peu importe : au cours de sa captivité, Michel Rigal a fait la preuve de son dynamisme, de son ouverture d'esprit, de sa sensibilité démocrate-chrétienne. Ainsi, même si les souvenirs de ce que lui confia son époux portent Madame Rigal à embellir un peu la réalité, ils ne la déforment probablement pas sur l'essentiel. Tel qu'on peut donc le cerner, l'état d'esprit réformateur de Michel Rigal n'implique pas pour autant l'existence d'un plan de réforme bien défini. C'est ici une autre facette de la personnalité du Commissaire général qui se découvre, complémentaire de la première.

François Lebouteux, poursuivant le portrait du C.G., se souviendra de l'excellence de leurs rapports. Il ajouta qu'à son avis « *Rigal se concevait plus comme un garant de l'action entreprise vis-à-vis des institutions extérieures* » (Église de France ; Scoutisme mondial ; Haut Commissariat à la Jeunesse ; G.E.R.O.J.E.P. ; etc) « *que comme son initiateur.* » De ce fait, Lebouteux se sentira pleinement responsable et toujours soutenu, particulièrement dans les heures délicates de la réforme. C'est donc une conception du Chef très proche de celle d'Henri Fayol louée par le P. Forestier que Michel Rigal semble avoir mis en pratique : d'un chef qui trace les grandes orientations et se porte garant de l'action de ses collaborateurs à qui il délègue une large part de ses pouvoirs ; d'un chef qui crée les conditions de leurs actions.

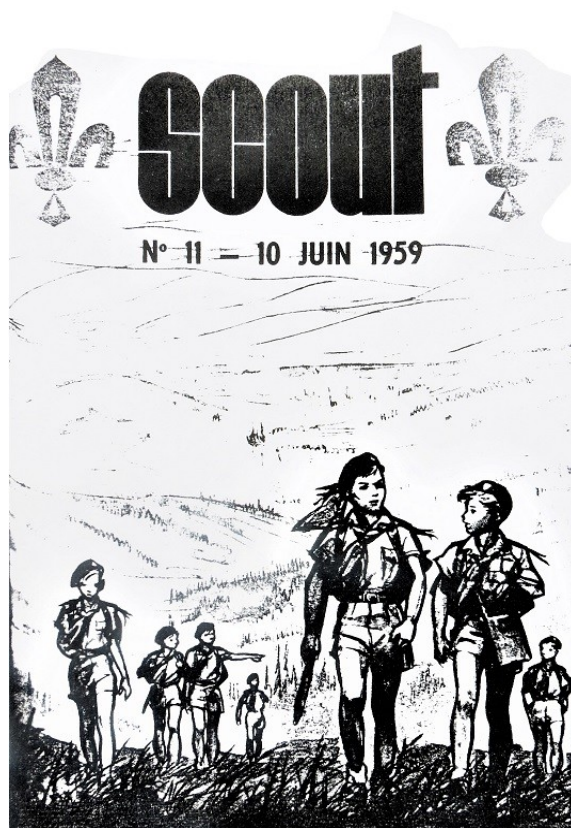
La synergie Rigal-Lebouteux permet du coup de mieux comprendre la période 1955-57 : conscient des tensions internes au Mouvements lesquelles, si on ne les supprime pas, risque de le paralyser, le Commissaire général aurait ainsi choisi, au gré des opportunités (quitte à les susciter) de « faire le ménage », n'hésitant pas, comme lors de lors de l'Assemblée Générale de novembre 1956, à user de méthodes cavalières pour éliminer les « anciens ». Suit une période d'apaisement, qui lui permet alors de mettre en place les hommes les plus à même d'élaborer, eux, un plan de réformes de l'accompagner sans état d'âme. Le choix de François Lebouteux (qui combine une connaissance du terrain, un sens pratique, une capacité théorique certaine et unit en sa personne la tradition Raider et l'intelligence d'une attente de rénovation de la base) peut être considérée, du point de vue du Commissaire général, comme des plus judicieux. En fut-il de même de celui d'Emile-Xavier Visseaux ?

Cet agrégé de géographie<sup>491</sup>, dont Philippe Laneyrie évoque avec chaleur les éminentes qualités, arrive au Q.G. en cette année charnière de 1959. C'est un proche de Jean Lagarde et de Jacky Bassot. C'est aussi un homme d'appareil, qui n'a été Éclaireurs qu'un an, en 1944, et dans des circonstances, la clandestinité, qui ne lui ont pas vraiment permis de bien éprouver la méthode. En fait, Emile Visseaux incarne cette génération des années Cinquante qui n'a découvert véritablement le Scoutisme qu'à la Route, à un moment où celle-ci met principalement l'accent sur la dimension sociale de son christianisme. Commissaire de District puis de Province, c'est un bon connaisseur des rouages administratifs du Mouvement, de ses lourdeurs, de ses archaïsmes. Mais sa compréhension des ressorts de la pédagogie scoute apparaît assez limitée et de surcroît moins « intérieure » que celle d'un Lebouteux par exemple. Enfin, certains membres de l'Équipe

<sup>491</sup> Entretien du 7 décembre 1985.

nationale ont insisté sur le fait que, concepteur brillant, Visseaux fut peu un homme de terrain. Ceci devait être signalé dans la mesure où, Commissaire général-adjoint à partir de 1961, son influence ne fera que croître. Or, par son modernisme résolu, Émile Visseaux heurtera de front bien des traditionalistes, même modérés, là où la subtilité et l'intime connaissance du Mouvement d'un Rigal de plus en plus requis par des tâches de représentation, auraient pu ménager une transition moins brutale. Il est vrai que l'époque ne fut guère favorable aux conciliations, et que Leboutoux, pour ce qui le concernait, s'il ne souhaitait pas des « excommunications », n'était pas favorable à la coexistence « de l'huile et du vinaigre ».

Pour les Éclaireurs, quoi qu'il en soit, l'ère qui s'ouvre est cruciale. Moment d'interrogations et de recherches, elle présente, sur les quatre années qui conduisent à la réforme, un aspect particulièrement touffu, et plus particulièrement pour ce qui est des représentations en gestation. Aussi est-il particulièrement intéressant, en feuilletant les pages de *Scout*, de suivre la progression de la volonté réformatrice.



1959 n'est pas marqué par de spectaculaires bouleversements. Joubert continue à donner quelques dessins, le Raiderisme est toujours à l'ordre du jour<sup>492</sup>. Les « techniques » tiennent toujours une place prépondérante, et notamment le judo. Et même si la photo remplace de plus en plus le dessin (priorité accordée au principe de réalité, combinée aux nouvelles possibilités technologiques ?), les clichés de Manson, comme celui du numéro de

<sup>492</sup> D'ailleurs le nouveau C.N.E., dont le style est immédiatement moins césarien (il préfère par exemple les clairières à la cour des Invalides pour les investitures Raiders), n'en commence pas moins par se faire le défenseur sur le terrain de l'exigence notamment en ce qui concerne la tenue. Point, cependant, de rappels fulminants dans *Scout*. Leboutoux réserve plutôt ses articles à *Chef*.



juillet représentant une promesse, accolés au texte de la Loi, sont d'une orthodoxie représentationnelle parfaite.



Tout au plus peut-on noter deux modifications dont le sens n'est pas encore net : la première concerne l'apparition d'un nouveau « style scout » en matière d'« architecture » de camp : le style « parabolique ».

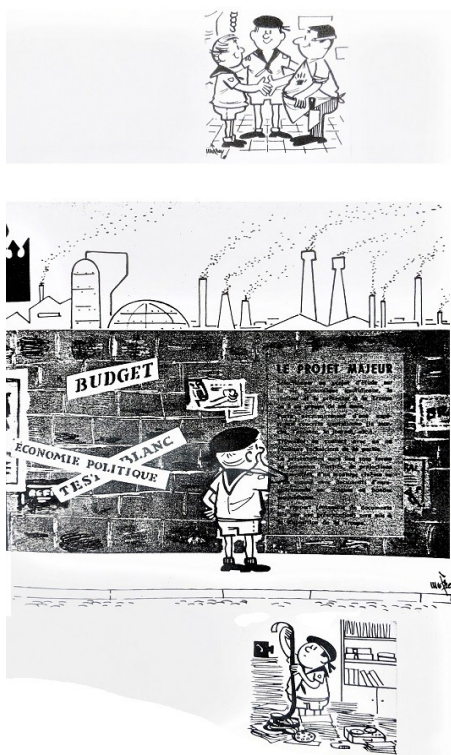
La dernière tentative en ce domaine remontait à Pierre Gérin, c'est-à-dire à la guerre. On en était alors resté à un singulier syncrétisme entre le « moyen-âgeux », le « rustique folklorique », le « design art déco » et les possibilités d'une technique fondée sur le bois et le brélage. Tant mal que bien, les années Cinquante avait hérité de ces legs, et l'on continuait à concevoir un mobilier scout, un mât des couleurs, des ponts (généralement

jetés inutilement sur de vagues fossés pour la beauté du geste) à la manière, plutôt dégradée du reste, de Gérin assisté par Joubert.

Michel Kieffer, un des rares membres du Q.G. à être issu de la classe ouvrière, et qui vient d'entrer dans l'Équipe nationale Éclaireurs, va tenter de mettre fin à la médiocrité dominante en avançant une proposition esthétique hardie, tant sur le plan formel que pratique.

Pratiquement, Kieffer met en œuvre sa bonne connaissance du travail du bois<sup>493</sup> et du brélage, qu'il repense. Formellement, c'est son talent qui parle. Le tout propose un style d'abord purement décoratif qui, pour la première fois, ne cherche pas à être néo-quelque chose, mais se veut résolument contemporain. Touche peut-être marginale<sup>494</sup>, mais combien significative apportée à ce qui est en définitive de moins en moins une représentation spécifique et de plus en plus un acceptation sans trouble de la contemporanéité. Mais après tout, une telle acceptation, qui participe de celle par la société française d'une modernité (notamment architecturale) qui avait déjà une cinquantaine d'années d'âge, pouvait fort bien se marier à un projet éducatif classique.

Seconde modification relevant elle aussi du graphique : l'intervention d'un nouvel illustrateur, Moffrey, qui brise le monopole de fait d'un Joubert de plus en plus en retrait<sup>495</sup>.



<sup>493</sup> De son père charron, Michel Kieffer a aussi hérité d'une bonne connaissance du travail du fer. Il sera ainsi à l'origine d'un essor sans précédent des activités manuelles dérivées de ce que l'on peut considérer comme un artisanat d'art. Il mettra du reste ses diverses qualités et connaissances, hors du Mouvement, au service de l'éducation spécialisée, secteur qui interpelle soudain les Scouts de France à l'orée des années soixante, quoique le Mouvement ne l'ait pas jusque là méconnu (contacts par le biais de la branche extension, des Patrouilles libres en zones défavorisées).

<sup>494</sup> Il n'est en effet pas sûr que beaucoup d'unités soient parvenues à maîtriser cette technique assez délicate.

<sup>495</sup> Le dessin de Joubert est alors en pleine évolution. Moins léché, plus nerveux, il tente de concilier l'idéalisation qui lui est propre et l'air du temps. Le résultat n'est pas malheureux.

L'art de Moffrey<sup>496</sup> tient de la caricature bon enfant. Son Scout, rondouillard et souriant, démystifie tout à fait le Raider dont il porte d'ailleurs le béret. On est soudain à des années-lumières des « héros » joubertiens. En somme, et pour reprendre une formule qui va bientôt être consacrée par la mode, l'esthétique scoute prend un côté « new-look » qui ne va pas tarder à tirer un trait sur le romantisme graphique qui avait accompagné l'expérience Raider. Signe, là encore, d'un changement d'état d'esprit.

Paradoxalement, l'année 59, avec la mise en pratique de l'opération *Feu vert* qui avait pour but de relever les exigences du passage des épreuves et de l'obtention du Béret vert, n'avait pas vu, du moins dans les intentions exprimées dans *Scout*, un désengagement vis-à-vis du Raiderisme. Tout est comme si, en faisant porter l'accent sur le présent tel qu'en lui-même, on avait tout au contraire essayé de voir si la méthode inventée par Menu était capable d'adaptation. Après tout, le Raiderisme reposait, méthodologiquement parlant, sur le mariage d'un apprentissage par épreuves progressives avec un mythe directeur rendu visible par l'existence d'insignes spécifiques, le tout fondu à l'organisation traditionnelle de l'unité en Patrouilles animées par la loi et mise en mouvement par des activités faisant écho au mythe directeur. On pouvait donc espérer qu'en estompant ce mythe<sup>497</sup>, en modifiant les activités pour les infléchir vers le quotidien, l'édifice changeant de couleur, sa charpente demeurerait solide. À moins que l'on ait cherché, et « on », ici, renvoie à Leboutoux et à son équipe, à mettre discrètement en place les repères nécessaires à de nouvelles fondations.

*Scout* ouvre en tout cas l'année Soixante sur une initiative qui renforce l'une et l'autre des deux hypothèses : le « *Projet majeur* ». Sur fond d'usines, se détache un mur couvert d'affiches. Au pied de l'une d'elle, le petit Scout-Raider de Moffrey semble perplexe :

- « *Le projet majeur*
- « *Sélectionner un projet d'étude sur la vie économique quotidienne, le réaliser et le présenter à la Troupe ou à un groupe de ses amis.*
- « *Partir nécessairement d'une expérience concrète quotidienne (le marché, l'essence, le journal, et...)*
- « *Travailler en contact avec un ou plusieurs techniciens de la partie.*
- « *La présentation aura lieu sous forme de panneaux illustrés, de projections commentées, d'un montage cinéma ou d'un exposé avec documents d'enregistrements sur disques ou bandes magnétiques.*
- « *Un rapport (ensemble de documents liés par une présentation) sera mis à la disposition de la Troupe. »*<sup>498</sup>

Plus bas, l'introduction au projet majeur détaille les intentions de l'E.N.E. :

« *Voici une pomme. Voici une baguette et un journal du soir. 365 jours par an et pendant quelques dizaines d'années, tu sortiras deux pièces et un billet de ta poche pour t'assurer ces produits de consommation quotidienne. Manger, te tenir propre, t'habiller, te distraire, te déplacer : chaque jour, pour combien crois-tu en avoir ? QUESTION DE BUDGET.*

« *Un épicier très puissant*<sup>499</sup> *vient de lancer en France une opération très spectaculaire. Ses multiples magasins (il va y en avoir, annonce-t-il 60 sur Paris,*

<sup>496</sup> Illustrateur d'ailleurs d'occasion, dont la carrière à *Scout* sera éphémère.

<sup>497</sup> Wingate, les commandos, Raiders Go ! etc. Ici l'effacement progressif des dessins de Joubert prend sens.

<sup>498</sup> In *Scout* janvier 1960 n° 21 p. 5.

<sup>499</sup> Il s'agissait déjà d'Édouard Leclerc.



*d'ici un an) vendent au client à des prix si bas que tout autour de ses boutiques, les autres commerçants se trouvent obligés de baisser leur prix de 10 à 20%.*

*« Or, ces commerçants équilibraient leurs affaires parfois avec peine. Vont-ils fermer boutique ? Le grand épicier va-t-il racheter ces boutiques ? Une fois seul sur la place, qui l'empêchera de monter les prix à sa guise ? GRANDES QUESTIONS DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE.*

*« Mais il y a un rapport étroit entre ces deux types de question. Le budget de ta maman dépend de quelques problèmes économiques comme celui-là. Ca vaut donc la peine de s'interroger.*

*« Sous cette forme, essaie d'en parler à table. Tu verras que 'ce n'est pas de ton âge'... Vrai ou pas vrai ? Et il faut avouer que seuls quelques spécialistes y voient clair. Laisse donc de côté la théorie.*

*« Revenons plutôt à tes oignons, je veux dire à ton pain, ton lait, ton jambon, ton journal, tes gitanes. Un Scout de 1ère classe n'est pas un imbécile, nous sommes d'accord. Ce qui veut dire qu'il est curieux et qu'il a de la suite dans les idées. Alors, à partir de sa baguette et de son tube dentifrice, il va les retrouver, ces fameux problèmes économiques, non plus en théorie, mais concrètement.*

*« C'est ça, le Projet majeur ou Test blanc de 1<sup>ère</sup> classe.*

*« Fin de l'introduction. Au travail ! »<sup>500</sup>*

Projet ambitieux, tout d'abord. Qui, avec le recul, peut paraître bien scolaire. Il est vrai que des enquêtes de ce genre, avec les moyens préconisés, sont devenues depuis monnaie courante. Malgré tout, le projet paraît un peu « sec », avec sa référence à des 'directeurs de recherche', son petit côté technique. Quant à la « sanction », la « soirée publique », il faut dire que le talent des jeunes enquêteurs (et de l'encadrement) doit être grand pour éviter, sur de tels sujets, un mortel ennui.

On peut ensuite se demander si beaucoup d'Éclaireurs, encore très imprégnés d'une mystique de l'Aventure (très souvent déçue ou vécue de manière schizophrénique<sup>501</sup>), éprouvèrent l'ivresse de l'exploration au milieu des cageots de légumes, des colonnes de chiffres ou des rébus de la pellicule du film à monter. Le projet, il est vrai, avait pour lui le charme de la nouveauté et de l'exigence... Mais une remarque d'un autre type s'impose.

On a vu comment *Scout* mais surtout *Le Chef* n'étaient pas absolument muets, dans les années trente, au sujet de l'« économie politique ». S'exprimait alors sans ambiguïtés une méfiance certaine à l'égard du capitalisme libéral. Mais cette méfiance participait du système représentationnel et son expression était didactique. Si, dans le texte qui vient d'être cité, la méfiance vis-à-vis du capitalisme libéral perce toujours, il n'est plus question de didactisme impératif, et l'on peut même se demander, dans le droit fil d'une précédente remarque, s'il est encore question d'une représentation propre au Mouvement **sur ce point**. On peut se le demander pour des raisons de logique. Si on laisse en effet les Patrouilles appréhender la réalité socio-économique à leur guise, il ne saurait plus y avoir de conceptions globales.

On peut se le demander également pour des raisons plus « ontologiques ». La représentation et le système représentationnel tout entier ont été définis comme un interface individu+groupe/monde extérieur. Interface donc, mais interface dynamique,

<sup>500</sup> In *Scout*, ibid. pp. 5 et 6.

<sup>501</sup> Un maître de conférence à la F.N.S.P., Scout dans une Troupe assez traditionaliste au début des années 60, m'a confié comment, après une journée au camp, on lisait encore les romans du *Signe de Piste*, et l'on rêvait...

véritable médiation qui suppose un rapport médiat individu+groupe/monde extérieur. L'existence de l'Ordre scout, ou plus exactement la représentation de l'Association des Scouts de France comme Ordre, c'est-à-dire comme microcosme, **impliquait nécessairement** d'autres représentations complexes des diverses composantes du monde extérieur, du macrocosme où l'on se situait sans s'y confondre ; la constitution de telles représentations en système était dans ces conditions un effet représentationnel de ce que l'on répudiait.

Dès lors que ce désir de disjonction disparaît, la définition de l'identité propre ne réclame plus un système, du moins un système clos de représentations, et celles-ci perdent leur caractère spécifique. Le rapport au monde extérieur réputé immédiat par la nature même de la démarche que l'on prône à son endroit, la médiation perd son caractère de nécessité, elle n'est plus un enjeu identitaire, ni collectif, elle en devient flottante, sans « charge » affective et/ou émotionnelle.

Le modèle du chevalier, je l'ai amplement souligné, ne fut pas innocent, culturellement parlant. Symboliquement, il ne l'était pas non plus, et de bien des manières. Vouloir former un futur chevalier (croisé de préférence), c'était vouloir lui forger un corps et un caractère à la mesure de sa tâche. C'était aussi vouloir lui forger une armure, fut-elle morale. Tout concourait à ce que l'Éclaireur, le Routier, le Chef abordât la « vie » armé de pied en cap, qu'il la lût à travers l'impalpable grille d'un « heaume représentationnel » aussi invisible que trempé.

Fini le chevalier, finie l'armure : désormais, on apprend le monde extérieur directement, on ne craint même plus d'y lancer les jeunes, pris encore, il est vrai dans les rets de la Patrouille et de ses us, dans ceux de la Loi. Mais qu'importe : on aborde le monde extérieur de plain pied, avec peut-être, une véritable « fringale » de compréhension, du moins du côté des vecteurs de cette attitude nouvelle, et en tout cas, un irrépressible désir de le faire partager au Mouvement tout entier : mettre le Mouvement en mouvement hors de lui-même et de sa sphère de rêves, tel pourrait-être le trait qui se dégage de cette période.

De ce fait, des tabous sautent (ou commencent à sauter) : celui des relations garçons-filles par exemple, plus prudemment évoquées sous l'angle Scouts-Guides. Mais sous un médaillon très « presse du cœur » qu'équilibre avec humour des ombres chinoises dues à Moffrey.

Ainsi, sous le titre : « *Elles nous écrivent* » :

*« Et ça nous a fait plaisir ! Nous nous étions donné du mal pour faire éclater dans Scout du 25 juin une belle lumière sur l'éveil de l'amour, sur la pureté, sur les rapports entre garçons et filles. Et nous avons reçu beaucoup de lettres, les unes signées (celles que nous préférons), les autres plus timides<sup>502</sup> ! Lettres de Scouts, de C.P, de Chefs ; mais aussi lettres de Guides qui ont lu Scout par dessus l'épaule de leur frère. Courtoisement, laissons leur la parole ; nous saurons mieux ce que les filles attendent des garçons. »<sup>503</sup>*

Qu'on se rassure (?) cependant : on en reste à l'évocation de la chaste et fraternelle amitié. Le pas, néanmoins, est franchi.

<sup>502</sup> Qu'en des termes galants... Aurait-on été si indulgent, même sur un sujet aussi délicat envers des lettres anonymes, cinq ans auparavant ?

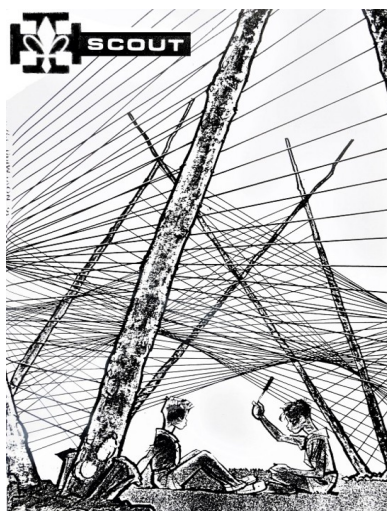
<sup>503</sup> In *Scout*, janvier 1960 n° 22 p. 20.

Tout aussi significative, quoique dans un domaine bien différent, est la part faite au décès du P. Henri Godin, l'auteur de « *France, pays de mission* », ouvrage courageux écrit en collaboration avec le P. Daniel et publié en pleine Occupation. Dans le tome 3 de *L'Histoire du Catholicisme en France*, A. Latreille et R. Rémond écrivent à son propos :

« *L'ouvrage pose, sous une forme saisissante, un problème qui n'a cessé de tourmenter les meilleurs et qui va devenir le souci majeur du catholicisme français. Réfléchissant sur leur expérience d'Aumôniers jocistes, les auteurs constatent que toute une couche de la population des villes, essentiellement le prolétariat industriel, est réfractaire à l'évangélisation, sa propre déchristianisation et l'embourgeoisement du catholicisme l'y rendant imperméable. Jamais encore, on n'avait souligné, avec cette rigueur et cette fermeté, combien le catholicisme s'est, dans notre société identifié, pour le meilleur comme pour le pire, avec une classe.* »<sup>504</sup>

Que l'on retrace les grands moments de l'apostolat du P. Godin en des termes particulièrement chaleureux participe donc bien d'une volonté commune à Rigal et à Leboutoux (qui, en tant que Commissaire d'Île de France a été amené à rencontrer des prêtres de la Mission de France et qui est très proche à l'époque d'une équipe de Dominicains de L'Hay les Roses) de « *désenclaver les consciences* ». <sup>505</sup>

En dépit de ces quelques signes, 1960, du point de vue de la revue *Scout*, demeurera dans l'expectative. Si en effet à tous les signes déjà rappelés d'ouverture s'ajoute un écho en bande dessinée<sup>506</sup> de la poursuite des campagnes Cadres verts<sup>507</sup>, on assiste par ailleurs à une nouvelle relance pour 1961 des Raiders<sup>508</sup>. Cette dernière est bien la dernière et vaut donc qu'on s'y arrête un instant.



<sup>504</sup> Latreille, Delaruelle, Palanque, Rémond : *Histoire du catholicisme français*, Spes 1962, T3 p. 622.

<sup>505</sup> François Leboutoux s'est défendu, lors de l'entretien de décembre 1985, d'avoir voulu faire du social pour autant. Accusation que porteront contre lui les traditionnalistes intégristes.

<sup>506</sup> Par un mystérieux M.M.D. non identifié, mais caractérisé par un dessin nerveux et efficace (*Scout*, octobre 1960, n° 35 p. 37).

<sup>507</sup> Qui feront au moins autant pour sortir le Mouvement de l'ornière que représente pour la branche Éclaireurs une pédagogie médiocre (due ici à des C.T. trop jeunes, insuffisamment formés, éphémères) que la réforme de 63-64.

<sup>508</sup> Toutes les opérations, tous les projets, tous les concours, toutes ces relances qui se sont succédées depuis 1949 pourraient amener à penser que la pédagogie Raider ne fut pas aussi attrayante (au moins pour certains) qu'on l'a dit. En fait, un mouvement d'éducation comme les S.d.F., même dans le cadre d'une pédagogie stable, doit sans cesse relancer sa dynamique sous peine de s'enliser.



« Vous connaissez maintenant les nouvelles conditions d'accès aux Raiders. Moins nombreuses que précédemment, elles n'en sont pas moins exigeantes. Plus que jamais, elles permettent de servir.

« RAIDERS, GO ! »<sup>511</sup>

Alors ? Au cours des deux premières années du commissariat de François Leboutoux, il est clair, à suivre la revue destinée aux Éclaireurs, que deux tendances, pas forcément contradictoires, se dégagent : 1) le Raiderisme demeure la proposition pilote de la branche Éclaireurs, sans qu'aucune partie de l'édifice élevé par Menu ne soit retranchée ouvertement ; tout au plus le côté « petit-doigt-sur-la-couture-du-pantalon » s'est-il estompé, de même que la fièvre lyrique propre à l'ancien C.N.E. retombe lentement, avec une petite poussée à l'automne 1960 ; en outre, un effort pour étendre le Raiderisme (peut-être à l'ensemble de la branche ?) est perceptible ; 2) dans le même temps, ce qui modifie l'orbite traditionnelle de la planète Raider, les signes d'une réconciliation avec le monde extérieur, d'une volonté de le mieux connaître pour mieux y intervenir **en s'y insérant** se multiplient. Ce n'est pas un « programme pédagogique » qui manifeste une telle réconciliation. Après tout, aux origines de la démarche de Menu, on trouve bien les premiers brevets « service civil ». C'est plutôt un **état d'esprit** qui change, et qui se manifeste par petites touches.

La thèse des traditionalistes-intégristes, qu'exprime Claude Courtois en 1966, j'y réviendrais, est que dès le « coup de force » de novembre 1956, lorsque Rigal prend le contrôle de l'Association, tout est joué et que la réforme « Pionniers-Rangers » de 1964 est déjà en germe. Je reviendrai plus longuement sur ces arguments : ils éclairent de façon intéressante le clivage représentationnel qui s'est opéré.

Je ne sonde, pour ma part, ni les reins, ni les cœurs : uniquement les écrits, en ce qu'ils permettent de broser un tableau des représentations, qui sont un critère essentiel pour déterminer l'exacte position historique d'un groupe ou des plus représentatifs de ses membres. À ne s'en tenir qu'à cela, rien ne permet de dire que la branche Éclaireurs allait connaître une refonte complète et que les Raiders allaient disparaître, en cette fin d'année 1960.

On peut cependant accepter l'hypothèse que la relance Raider de novembre eut pour but d'être un écran de fumée pour masquer les intentions véritables de l'E.N.E. et prendre ainsi à contre-pied les opposants à toute mutation radicale. Mais la tenir pour vraie, n'est-ce pas opter pour une dramatisation manichéenne de mauvais aloi<sup>512</sup> ? Pour ma part, en tout cas, si je constate l'existence d'interrogations de plus en plus vives (manifestées ailleurs, on le verra), je réfute l'idée du « complot » anti-Raider, anti-Éclaireurs, anti-scout (anti-France, pourquoi pas ?). Au demeurant, lorsque François Leboutoux fait paraître *Premières épreuves pour devenir Scout de France* en 1962, il s'y montre d'une rigoureuse orthodoxie. Maintenir l'illusion aussi longtemps serait bien machiavélique pour un homme dont on déplore, chez les opposants, le caractère tranché, et dont on voit mal l'intérêt qu'il aurait à jouer les éminences florentines.

<sup>511</sup> Ibid. p. 16.

<sup>512</sup> À partir de ces années de mutation, les traditionalistes intégristes développeront une polémique dont les fondements irrationnels auront toujours quelque chose de malsain. La dramatisation, cependant s'explique. Car pour ceux qui résistèrent à la réforme, ce n'était pas seulement le sort d'une Association d'éducation catholique qui se jouait sans que le sort de la Nation en dépendît : c'était bien plutôt l'assise de leur identité même qui se trouvait en cause, prise qu'elle était dans les rets d'un système représentationnel réifié et surdéterminant. D'où la charge émotionnelle du débat, et son caractère malsain, signe d'une stase identitaire toujours déplorable, individuellement et collectivement.

Du reste, et pour en finir temporairement sur ce point, écoutons ce qu'a à dire un observateur qui intègre l'E.N.E. le 1<sup>er</sup> janvier 1961 : Philippe Missotte<sup>513</sup>. Il y arrive avec le double souci de défendre les Raiders tout en participant à leur renouveau. Sa cooptation est une preuve qu'il est sur ce point dans « la ligne ». Mais, remarque-t-il, la réforme des épreuves opérées à l'instigation de François Leboutoux et cristallisée en novembre les a rendues plus ardues, notamment celle de première classe avec le « *Projet majeur* », proche des enquêtes souhaitées par « *Économie et Humanisme* », plus « *intello* », plus « *clean* »<sup>514</sup>. Or la réforme ne prend pas, et, malgré la Division Kim qui se trouve là *pour souffler dans les braises*<sup>515</sup>, le nombre des 2<sup>es</sup> et surtout des 1<sup>ères</sup> classes réussies diminue assez brusquement. Ainsi pourrait-on admettre seulement que des opposants à l'E.N.E. d'alors aient ironisé sur l'enfer pavé de bonnes intentions...

Quoi qu'il en soit, *Scout* se fait d'abord le vecteur fidèle du souci de relance des Raiders, alliant l'évocation d'actions concrètes (« *Opération Copainville* » : transformation d'une usine désaffectée en foyer, réalisée en douze jours pendant l'année 1957 à Troyes, ville dont le maire, Maurice Herzog, est Haut-Commissaire à la Jeunesse un an plus tard<sup>516</sup>) à la mise en image d'une Patrouille Raider exemplaire, les Aigles, qui prennent en main un sauvetage routier<sup>517</sup>.

Même tonalité dans *Scout* de mars, avec cette fois une nouveauté, cependant : l'arrivée d'un nouvel illustrateur, Philippe Van Doren, « déniché » par le petit nouveau de la rédaction de la revue, Missotte, qui va bientôt mettre son expérience d'imprimeur au service d'une refonte de sa maquette.



<sup>513</sup> Philippe Missotte a bien voulu m'accorder plusieurs entretiens au cours desquels il s'est livré à une véritable introspection.

<sup>514</sup> Philippe Missotte, *ibid.*

<sup>515</sup> *Ibid.*

<sup>516</sup> *Scout*, janvier 1961.

<sup>517</sup> La bande dessinée est due à un talent non identifiable. En gros, le thème est absolument comparable à celui de la bande dessinée due à Joubert quelques années auparavant. Mais, indépendamment d'un style nettement différent, ce qui frappe ici est l'intention du dessinateur qui met en scène de jeunes adultes. *Scout*, février 1961.

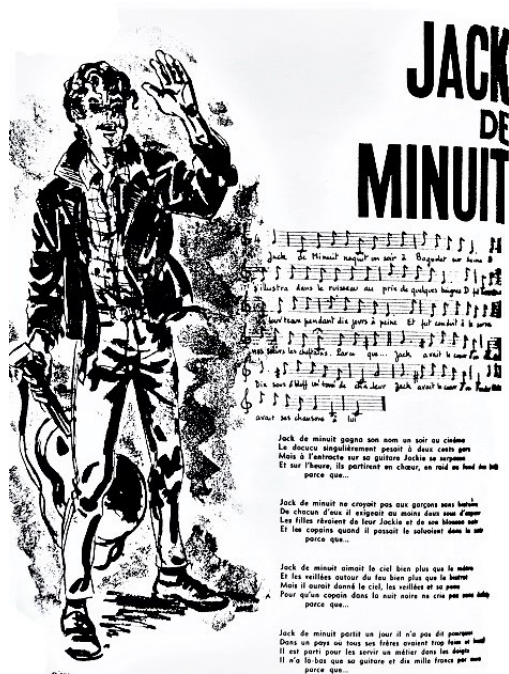


### 3.2.3. Esquisse

L'amorce de la césure, c'est en mai qu'on la découvre. Sur une double page, un article sans signature : « *Esprit de Pionnier* ». Ce n'est pas encore un manifeste. Tout juste un ballon d'essai. À gauche de la double page ? 1931-61 : trente ans de la vie d'Eric et Lillian Collier, trente ans passés à transformer en un petit paradis les terres ingrates de Meldrum Creek. À droite ?

- « *Non, l'ère des pionniers n'est pas révolue !*
- « *Grâce à eux, le Monde continue à se construire.*
- « *Le Royaume de Dieu s'implante sur la terre des hommes.*
- « *Le Pionnier est celui qui va de l'avant.*
- « *AVEC LE GOÛT DE L'AVENTURE*
- « (...)
- « *CE SONT DES CONCRETS*
- « (...)
- « *OUTILLÉS*
- « (...)
- « *AVEC UN ESPRIT DE PAUVRETÉ... »*<sup>518</sup>

Au centre, une photo : un tronc, et des haches plantées en auréole. Photo symbole, photo trait d'union, photo employée six mois plus tôt lors de la relance des Raiders... Au rendez-vous de l'ouverture de cet horizon nouveau, de nouveaux modèles : le philanthrope Raoul Follereau, l'alpiniste Toni Hiebeler, le pilote d'essai André Allemand, l'architecte Le Corbusier, « *les prêtres qui se font bâtisseurs de Centres de Charité* ». Mais il ne s'agit encore que du frémissement du rideau.



<sup>518</sup> *Scout*, mai 1961 n° 40 p. 5.



Les trois coups retentirent dans le numéro de septembre-octobre, et de façon spectaculaire, avec le débarquement d'un « blouson noir », chevelure bouclée à la longueur suspecte<sup>519</sup>, chemise à carreaux, « jean », guitare et « gueule d'ange », tâches de rousseur et fossette. Très discret – car seul – indice de l'origine de ce joyeux énergumène campé par un illustrateur non identifié, « M.M.D. », le ceinturon type scout : tel est « Jack de minuit ». L'accompagnait une chanson-programme, due au talent de Lebouteux. « *Jack de minuit naquit à Bagnolet sur Seine/il s'illustra dans le ruisseau au prix de quelques beignes... Jack avait le cœur d'un Raider/ dix sous d'bluff, un'tonn d'chaleur.* »



<sup>519</sup> Alors que dans *Premières épreuves...*, Lebouteux, l'année suivante, donnera encore Bertrand Dauvin, champion du monde de planeur biplace, comme modèle : « *Démarche aisée, tête droite, cheveux courts et jamais sales, ongles nets, col ouvert, des poumons qui respirent à fond.* » *Premières épreuves pour devenir Scouts de France*, presse d'île de France, 1962, p. 70. On se cherche... Ce qui ne veut pas dire que démarche mal assurée, tête penchée, cheveux longs et sales, ongles noirs, col fermé et poumons ne fonctionnant plus deviendront par la suite des modèles.

L'accompagnait aussi une B.D. : Jack, collégien du « technique », « dans le vent », à la veille des vacances, est prêt à rejoindre un « copain » au large de Terre-Neuve : départ pour l'Aventure. Embarquement à bord d'un chalutier après substitution de papiers avec la complicité d'un mousse. Vie à bord, et soirées où la guitare de Jack lui concilie l'équipage. Arrivée à Port aux Basques. Recherche du copain Bernard à la conserverie de poisson où ce dernier a travaillé. Rencontre des jeunes qui « vont traîner leur soirée à l'Éden ». Opération séduction, guitare de nouveau à l'appui, baignade qui s'ensuit, et montage d'une expédition pour aller retrouver Bernard l'oublié à l'occasion du vingtième anniversaire d'une entreprise locale. Enthousiasme. Départ : le « Go ! » de Jack sonne une seconde fois : c'est la fête dans la caravane. Enfin retrouvailles : Bernard le malade, loin de sa terre natale... en sana très probablement... Dévouement de Jack qui distrait les pensionnaires au son des chansons du P. Duval. Et retour discret.

Peut-être Jack est-il Raider –peut-être pas–, mais il n'usurpe pas le qualificatif de « new look » : qu'ils sont loin les Scouts titrés, Saint-Moritz, demi-queue Erard et téléphone blanc, si chers à certains auteurs du Signe de Piste des années quarante ! L'Éclaireur de l'époque, habitué à la « ligne Joubert », a dû se sentir dépaycé devant le graphisme brouillon des planches consacrées à l'histoire...

Jack, c'est donc le côté « rêve » quelque peu « décoiffant », complet contre-pied de l'univers Raider. Côté réalisation, c'est l'« *Entreprise*<sup>520</sup> 1962 » dont on jette les fondations. Sous ce vocable, c'est tout un programme d'année qui se profile sous le signe des paraboloïdes, du marteau et de la clé à molette. Six impératifs pour « *entrer dans l'entreprise* » :

- « 1. *L'entreprise 62 est une affaire de Troupe.*
- « 2. *Il n'y a pas de conditions pour en être, sinon de vouloir vivre pour de vrai la LOI SCOUTE.*
- « 3. *Les volontaires dessinent dans leur base l'INSIGNE DE L'ENTREPRISE.*
- « 4. *Une fois la décision prise, en tout cas AVANT LE 20 DECEMBRE 1961, la Troupe prévient le Q.G. (...)*
- « . *Si la Troupe le juge bon, elle peut ASSOCIER DES NON-SCOUTS ou S'ASSOCIER À D'AUTRES TROUPES SCOUTES pour tout ou partie de l'Entreprise.*
- « 6. *De toute façon, le COUP D'ENVOI sera donné au cours d'une soirée (en janvier ou février) où sont invités le plus grand nombre d'amis intéressés : camarades d'école ou d'atelier, Guides, Éclaireurs et Eclaireuses, Jocistes, Coeurs Vaillants, etc. »<sup>521</sup>*

Un an après la relance des Raiders, et alors que l'idée de leur substituer un autre « type » de Scout commence à faire son chemin, voici que s'affirme la démarche (d'ailleurs « œcuménique » avant la lettre) en direction du monde extérieur.

Mais l'« *Entreprise* », qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas, sous un autre terme, la résurrection du vieil « exploite collectif ? Sans doute, mais... sous un autre terme. La nouveauté majeure, une fois encore, passe par le changement d'état d'esprit. Finis les exploits « gratuits ». Du moins c'est ce que l'on espère, à l'E.N.E., en proposant « *quatre aventures entre 1.000* » : 1) aménagement d'un terrain vague en terrain de jeux

<sup>520</sup> Le choix du terme est là aussi très significatif.

<sup>521</sup> *Scout*, septembre-octobre 1961, n° 44 p. 17.

(terrassment ; autorisations officielles et subventions Jeunesse et Sports à la clé) ; 2) aménagement d'un chalet de montagne en petit centre de rencontre ; 3) équipement d'un site touristique ; 4) construction d'un théâtre de marottes, pour la distraction des gosses de « *l'immeuble, de l'hôpital ou de l'orphelinat* ». Cette fois, l'action est concrète, comme celle que proposait le Raiderisme, mais son utilité déborde le cadre d'intervention de sauvetage ponctuelle pour prendre la dimension d'une entreprise d'aménagement du territoire et des loisirs, et implique la Troupe entière toute l'année. L'heure du « chantier » s'apprête à sonner à l'horloge des « Trente glorieuses ».

L'année ne se terminera pas sans que les Éclaireurs eussent été requis pour le lancement d'un nouveau journal, *Record*<sup>522</sup> qui fera la renommée du dessinateur d'Iznogour, le méchant vizir qui voulait être calife à la place du Calife. Il faut se souvenir de cette époque où une nouvelle vague de magazines, avec le fameux *Pilote* (1959) en avant-garde<sup>523</sup>, partit à la conquête d'une jeunesse en laquelle on commençait à découvrir un marché, pour disputer la première place aux grands anciens, *Le journal de Mickey* (1934), *Spirou* (1938) et *Tintin* (1948 pour la France), mais surtout proposer une alternative à *Salut les copains* : la presse de sensibilité catholique ne voulait pas « manquer le coche » et mobilisa non sans succès les Scouts de France. Anecdotique, peut-être, mais significatif.

Significative aussi est l'esquisse d'une nouvelle silhouette scoute. Cette fois, Joubert, qui avait perdu sous Rigal sa fonction de Commissaire à disposition qu'il occupait depuis la Libération, et qui n'était plus considéré par le Commissaire général, au même titre que Manson le photographe, que comme des collaborateurs occasionnels dès 1960, Joubert, donc, a pris définitivement ses distances. Entré dans son quinquagennat, le maître du représentationnel graphique du Mouvement depuis trente ans est alors considéré par François Lebouteux, avec une distance polie, comme quelqu'un « *de l'ancien temps* », de conserve avec les gens de la rue Cassette. Départ sans bruit, par étapes, d'un illustrateur parfois trop talentueux ; départ qui scelle l'entrée dans un âge nouveau : les Scouts de Philippe Van Doren, qui font la couverture du *Scout* de novembre-décembre 61, n'ont certes pas l'élégance plastique des garçons joubertiens, mais avec leur « lourdeur » de « malabars » qui adhèrent à la glèbe, ils rassurent... Où la relative gaucherie (qui s'estompera très vite) devient vertu...

À force de rechercher les signes dans l'intrication de ce qui meurt et de ce qui naît, peut-être serait-on heureux de voir enfin en 1962, l'année du Grand Tournant. Il n'en sera rien encore. Mais *Scout* témoignera, comme les années précédentes, des multiples inflexions qui se produisent depuis maintenant près de deux ans dans les propos, dans les initiatives, dans le style.

1962, c'est l'année où François Lebouteux commence à intervenir très fréquemment et ès-qualités au fil des pages, pour aiguiller par exemple les « Entreprises » en cours vers les « *Prix à l'initiative des Jeunes du Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports* », aussi bien que pour vanter l'œuvre entreprise par les quinze mille « pionniers » (entendre le mot littéralement pour quelques temps encore) qui ont rejoint l'« *Entreprise 62* », et qui le fait sur un ton très « bâtisseur », héritage « menuéen » :

---

<sup>522</sup> Bayard Presse, janvier 1962.

<sup>523</sup> Revue de B.D. pour les jeunes qui, dans ses premières années, mettait en scène Jacques Le Gall, une sorte de Scout solitaire (chemise et short typiques, mais sans insignes ; création et scénarios Jean-Michel Charlier, illustration MiTacq) à qui arrivait toutes sortes d'aventures rocambolesques.

« Ceux-là, nous le savons, liront et comprendront le message qui leur a été adressé ici.

« Car ils ont vaincu le seul obstacle qui empêche jamais l'homme de grandir : la double peur d'ouvrir les yeux et d'oser.

« (...)

« Maintenez votre défi . »<sup>524</sup>

C'est encore l'année où le même C.N.E., dans le numéro d'avril, lance un appel avec une ferveur sans précédent, en faveur du Développement. C'est « *Scouts contre la Faim* ».

« AS-TU COMPRIS ?

« TU AS COMPRIS, en lisant ce Scout, en regardant ses chiffres et ses cartes, que la faim est une immense maladie qui ravage le monde, réduisant 2 hommes sur 3 à la misère, faisant plus de morts que toutes les guerres ensemble.

« TU AS COMPRIS également que les pays riches ne sont pas coupables d'avoir de l'argent, mais de ne pas penser à ceux qui n'en n'ont pas.

« TU AS COMPRIS enfin ceci, qui est capital : à savoir que pour la première fois dans l'histoire, la science et les techniques modernes nous donnent enfin la chance de nous battre à égalité avec la FAIM.

« MAIS AS-TU COMPRIS...

« AS-TU COMPRIS que, si la charité est pour le chrétien la chose la plus importante de sa vie (on peut le croire sur la parole du Christ), il ne s'agit pas seulement de s'en débarrasser au hasard des quêtes et de ton bon coeur. As-tu compris que la charité, dans notre siècle technique, doit mobiliser l'intelligence, toute ta volonté, et le temps qu'il faut !

« AS-TU COMPRIS que l'aumône n'est plus jamais capable de faire face à la FAIM ?

« AS-TU COMPRIS... »<sup>525</sup>

Quelques pages auparavant, prenant la plume du nouvelliste et du pédagogue, le C.N.E. a cherché par la fiction à illustrer son appel en brossant la prise de conscience de Bahli, le fils d'un capitaliste indien, illustrée (médiocrement) par Philippon... Vibrant appel, en tout cas, qui vaut pour un engagement lequel, pour le Mouvement tout entier, ne se démentira plus. Ici le tournant est pris, déjà, et sans ambages.

1962, c'est aussi l'année où Scouts et Guides publient un numéro de leur revue respective en commun ; c'est encore l'année où Moffrey illustre, sous le titre choc : « *En France, 6.876 Républiques* », la vie des unités des deux Mouvements, amorçant une démarche de rapprochement qui tournera court dans les années 70.

1962, c'est encore l'année où *Scout* passe à la couleur et ouvre ainsi une nouvelle série. Et puis 1962, c'est l'année où Philippe Van Doren, croquant en mai une Patrouille de « Pionniers » scouts<sup>526</sup>, pelle et pioche sur l'épaule, chapeau de brousse, short et T-shirt à l'emblème de l'« Entreprise », introduit en décembre la « Patrouille de la Flamme », casquette, chemise sombre, pull clair et pantalon de velours côtelé, arborant sur la poitrine un insigne rond, encore indistinct... quelque chose comme une anticipation.

<sup>524</sup> François Leboutoux in *Scout*, mars 1962 n° 48, p. 3.

<sup>525</sup> François Leboutoux in *Scout*, avril 1962 n° 49, p. 24.

<sup>526</sup> Le terme commence alors à prendre une signification particulière.



Cette Patrouille, de l'aveu de François Lebouteux, c'est l'E.N.E. elle-même qui tâtonne encore et teste, à travers la représentation graphique, les réactions du monde Éclaireurs à ses initiatives :

« Pierre, 17 ans, il est blond et élancé, c'est notre grand homme. Il a mille idées nouvelles par jour et plane au-dessus des contingences terrestres, juste à bonne hauteur pour éviter à la patrouille de s'enliser. Il semblerait certains jours être le Chef. »<sup>527</sup> Celui-ci c'est le C.N.E. en personne.

« Jean, 16 ans, possède tout l'or du monde dans les deux mains ; de la guitare à la forge, ses dons sont si variés que personne, même lui, ne les connaît pas tous. » Ce Jean-là évoque furieusement Michel Kieffer.'

« Eric, 15 ans, est fort comme un Turc ; judoka à la ceinture déjà très foncée, aime la mécanique et prétend qu'elle le lui rend, mais ceci est faux. »<sup>528</sup> Eric, ce serait un bout de Philippe Missotte.



Eric... et justement cette Patrouille se présente sur une carte de Norvège ! Malice de l'intention qui chercherait à détourner au profit de la nouveauté le capital-rêve accumulé sur la blonde tête de S.A.S. Eric Jansen, prince de Swendenborg, principauté norvégienne créée jadis par Yves de Verdilhac (Serge Dalens) dans le cadre tout de châteaux, de mystères, de réceptions d'ambassades et de camps scouts de sa trilogie du *Prince Eric* ? La « Patrouille de la Flamme », en tout cas, avec ses cinq gaillards que le trait moins gourde de

<sup>527</sup> Intéressant conditionnel.

<sup>528</sup> In *Scout*, décembre 1962 n° 2 p. 20.

Van Doren ne cherche pas à rendre léger, se donne pour but officiel : « *de trouver chaque mois de nouvelles astuces techniques pour aider toutes les patrouilles de France à mieux vivre le scoutisme.* »<sup>529</sup>



Quelque chose de nouveau se prépare donc, attente sollicitée par les petits Raiders de Moffrey, perplexes devant ce qui n'est pas encore dévoilé de l'année 1963.



---

<sup>529</sup> Ibid.

### 3.3. La réforme et son « procès »

Il s'agit nullement ici de faire le procès de la réforme mais, après l'avoir analysée, de donner la parole à ceux qui, conservateurs d'un côté, traditionalistes intégristes de l'autre la mettront en accusation avec plus ou moins de virulence. La confrontation des deux parties permettra en somme de mesurer l'ampleur du glissement représentationnel qui sera à l'origine d'un véritable schisme, grande première dans l'histoire du Mouvement<sup>530</sup>.

Il était essentiel de suivre pas à pas la lente évolution qui conduisit à la métamorphose de 1964, d'en saisir les inflexions, les hésitations, les contradictions même qui ne peuvent manquer d'apparaître au sein d'un organisme social entre ce qui meurt en se transformant et ce qui naît de cette transformation. La lecture de *Scout* nous y a aidés. Mais, organe pédagogique destiné aux membres du Mouvement<sup>531</sup>, la revue ne pouvait aborder les questions en suspens dans toute leur complexité. Principalement revendicatrice en ce qu'elle livre les intentions de l'équipe dirigeante, elle laisse dans l'ombre des pans entiers de la redéfinition en cours.

Aussi faut-il en revenir à l'organe « officiel » par excellence, pour donner à la réforme Pionniers-Rangers (P.-R.) sa vraie dimension et surtout une perspective la plus correcte possible avant d'entrer dans le vif du sujet.

Ici une remarque préliminaire s'impose : déjà dense, la revue destinée aux cadres de l'Association va acquérir dans les années cinquante et soixante une richesse telle que son dépouillement devrait donner lieu à une étude en soi, qu'il est impossible de mener ici compte-tenu des dimensions prises par le présent travail. Force sera donc, plutôt que de prétendre à une fallacieuse exhaustivité et quoique le dépouillement numéro par numéro ait été effectué, de s'en tenir à quelques interventions-clés.

#### 3.3.1. Redéfinition représentationnelle

En vérité, tout au long de l'année 1963, les cinq patrouillards de la Flamme joueront le rôle officieux de hérauts d'une réforme qui prend corps.

Car désormais, il en est explicitement question, du moins au niveau des instances dirigeantes, ce qui provoque un allègement de l'E.N.E. : à l'initiative d'Emile Visseaux, Jean Le Galleo, jugé trop « menuiste », est remercié<sup>532</sup>. Claude Richard, Claude Vérien et Pierre Lainé partent, quant à eux, d'eux-mêmes. Le P. Chevaleyre, enfin, que François Lebouteux trouve un peu trop effacé, est remplacé, et c'est significatif, par le P. Jean-Pierre Marchand, de la Mission de France. Autour du C.N.E. demeurent Michel Kieffer, François Bodson et Philippe Missotte.

À travers les étapes qui viennent d'être franchies, on s'est bien rendu compte qu'il ne s'agissait pas, dans l'esprit de l'E.N.E., de transformer la branche Éclaireurs en succédané de J.O.C. ou de J.E.C. Le camp, la nature, l'aventure conservent leur place. Simplement, ces

<sup>530</sup> L'actualité religieuse de l'année 1988, avec le schisme du 30 juin, ne peut manquer d'éclairer celui qui se produit à l'instigation de Périg ou Pierig Géraud-Kéraod entre les Scouts de France et les Scouts d'Europe, petite association dont il venait de s'emparer au début des années Soixante et sur laquelle je reviendrai. Sans doute ne rompt-on pas avec l'Église catholique comme on rompt avec un Mouvement de jeunes. Pourtant, je soutiendrai que, **fondamentalement**, les deux ruptures ont une cause commune.

<sup>531</sup> Sujets de formation plus que maîtres de celle-ci, même si le principe de coéducation, voire d'auto-éducation est remis au premier plan.

<sup>532</sup> Notons que le bénévolat des Commissaires nationaux des années Trente a progressivement laissé la place au salariat, sinon à la professionnalisation.



champs d'activité pour la formation ne sont-ils plus aussi exclusifs, le **chantier** les intègre et en redéfinit le sens, les articulations, etc. La fiction elle-même n'est pas dénigrée ni le dessin abandonné. Simplement ces moyens de capter l'imaginaire et de susciter une large gamme d'émotions intimes liées, à l'âge Éclaireurs, au processus d'identification, cherchent-ils beaucoup moins à subjuguier qu'à plaire.

Jeu sur les mots ? Non, décidément : la nuance existe, elle mesure la différence entre une jeunesse en cours de constitution, encore dépendante du mode de pensée adulte, et une jeunesse en cours d'émancipation, moins sensible voire méfiante à l'égard des artifices propres à l'adulte-éducateur qu'elle peut à présent, intellectuellement plus mûre, mieux démasquer (ou croire qu'elle le démasquera).

La nuance mesure également la différence entre des adultes qui considèrent de leur devoir l'enrôlement de toute une jeunesse sous la bannière de **la** vérité et des adultes qui considèrent de leur devoir l'établissement des conditions permettant à une jeunesse d'inventer, c'est-à-dire de découvrir **sa** vérité.

C'est au fond l'ancienne dialectique mise au jour par le P. Forestier qui ressurgit à l'occasion d'un choix différent du sien : formation **pour** l'action dans le monde ? Formation **par** l'action dans le monde ?

Jusqu'au démantèlement du système représentationnel, la branche Éclaireurs en particulier répondra **formation pour**, parce que ce à quoi on veut former les jeunes, c'est à la **résistance** à la France qui est en train de naître du premier âge industriel. C'est à partir de la fin des années Cinquante que la réforme est moins tranchée et qu'à une dose de **formation pour**, on cherche à associer une dose de **formation par**.

Si l'« imagerie » scoute subsiste, graphique ou fictionnelle, c'est en relation directe avec le monde extérieur proche dans le temps sinon dans l'espace. On peut même aller plus loin : « Jack de Minuit », la « Patrouille de la Flamme » jouent sur la figure identificatoire, sur la représentation, mais plus du tout sur le fabuleux. Or le fabuleux n'est-il pas partie prenante du mythe ? Ne fonde-t-il pas son caractère exemplaire en instituant une non-réalité où s'épanouissent rêves et fantasmes, et s'établit la symbolique qui revient vers les hommes sous les traits de la Loi, gagée par l'éclosion des émotions primitives de l'infra-tabou, armée de son irrationnel lequel, par essence, est indiscutable ?

Le premier âge du Scoutisme catholique Éclaireurs a abondamment joué avec le mythe : mythe de l'indien, qu'il hérita du monde anglo-saxon et de la jeunesse elle-même. Mythe dont les responsables, surtout les prêtres, se méfièrent d'autant plus qu'ils n'étaient pas sans connaître le danger que représenta un moment outre-Manche les déviations primitivistes et naturistes de l'indianisme du Kibbo-Kift. Le tour de force du Scoutisme catholique français avait été, en puisant dans le fond historique et culturel de l'Église de France, d'élaborer son propre mythe (la Chevalerie, Saint Louis, Jehanne d'Arc), qui devint le gage de l'ancienneté, de l'enracinement de l'Ordre scout (et du système représentationnel) et qui, de surcroît, par ses complexités symboliques, avait été de nature à subjuguier maints garçons, entre les deux eaux de l'enfance et de l'âge adulte.

Avec le Raiderisme, l'aspect mythique, présent, a vu néanmoins s'affaiblir la part du fabuleux exalté par le rapprochement temporel des modèles. Disons alors que l'on passe du mythe à l'épopée, et disons-le d'autant plus qu'on a pu reconnaître à Menu le style nécessaire au grandissement épique. Or dans l'épopée, le mythe est certes là, mais en

second lieu, en arrière-plan, escompte lointaine du destin de héros qui, via le britannique Wingate, se rattache encore à une forme de service royal, déraciné toutefois du sol français. Pétain, Vichy, paradoxalement, en étaient l'une des causes.

L'approche de la réforme « Pionnier-Ranger » relègue dans l'oubli le mythe et nourrit son histoire naissante d'une nostalgie distante de l'épopée et d'une envie d'Amérique. Peu à peu le Raiderisme initial, sa morgue, sa fièvre, sa rigueur, son aristocratism ascétique, son exaltation du combat pâlit, et bientôt cette origine sera aux réformateurs de 1963 ce qu'est le songe de l'homme qui dort son état de veille : un humus mental, secret, presque tabou, vite censuré mais nécessaire.

**RED RIVER VALLEY**

Les pionniers sont passés a-avant le jour — Dans les  
rues du village ac-ca-ble et mon cœur a frémi à leur  
pas lourd — sur les bords de la Red River Val - ley  
O Sei-gneur la roue tourne entre tes mains — Où je  
vais aujour-d'hui je ne sais O Sei-gneur la roue tourne entre  
tes mains — mais je veux retrouver les pionniers —

1. Les pionniers sont passés avant le jour  
Dans les rues du village accablé  
Et mon cœur a frémi à leur pas lourd  
Sur les bords de la Red River Valley.

Refrain  
O Seigneur, la roue tourne entre tes  
mains  
Où je vais aujourd'hui je ne sais.  
O Seigneur, la roue tourne entre tes  
mains  
Mais je veux retrouver les pionniers.

2. Les pionniers ont peiné pour le village  
À leurs mains la vallée s'est pliée  
Et mes yeux ont vu naître un barrage  
Sur les bords de la Red River Valley.

3. Les pionniers ont marqué dans la  
clairière  
Que le pain se partage entre tous.  
Et ma main s'est ouverte à mes frères  
Sur les bords de la Red River Valley.

4. Les pionniers ont chanté dans la nuit  
claire  
Que la terre est à qui la voulait  
Et ma voix s'est unie à leur chant fier  
Sur les bords de la Red River Valley.

5. Les pionniers ont promis de revenir.  
L'herbe pousse aujourd'hui à nos pieds  
Et mon cœur s'est trouvé fait pour  
servir  
Sur les bords de la Red River Valley.

Cet opus est tiré du disque de Paul Dumas « Sauvages qui passent »

« *Red River Valley* », chant dû à Paul Dumas et qui va devenir le chant identitaire des Pionniers, rassemble bien tous ces éléments lorsqu'il ouvre dans *Scout* l'année 1963.

- « 1. Les Pionniers sont passés avant le jour
- « Dans les rues du village accablé
- « Et mon cœur a frémi à leur pas lourd
- « Sur les bords de la Red River Valley.
- « REFRAIN :
- « O Seigneur, la roue tourne entre tes mains,
- « Où je vais aujourd'hui je ne sais.
- « O Seigneur, la roue tourne entre tes mains
- « Mais je veux retrouver les Pionniers.
- « 2. Les Pionniers ont peiné pour le village,
- « À leur main la vallée s'est pliée
- « Et mes yeux on vu naître un barrage

« *Sur les bords de la Red River Valley.*

« *3. Les Pionniers ont marqué dans la clairière*  
 « *Que le pain se partage entre tous*  
 « *Et ma main s'est ouverte à mes frères*  
 « *Sur les bords de la Red River Valley.*

« *4. Les Pionniers ont chanté dans la nuit claire*  
 « *que la Terre est à qui la voulait*  
 « *Et ma voix s'est unie à leur chant fier*  
 « *Sur les bords de la Red River Valley.*

« *5. Les Pionniers ont promis de revenir*  
 « *L'herbe pousse aujourd'hui à nos pieds*  
 « *Et mon coeur s'est trouvé fait pour servir*  
 « *Sur les bords de la Red River Valley. »*<sup>533</sup>

Les Pionniers ainsi mis en scène sont d'abord des bâtisseurs d'espoir, mais des bâtisseurs d'espoir **concret** sous l'égide du Nouveau Monde. Fils d'Eric et Lillian Collier que l'on a vu dans *Scout* de mai 62 rendre vie, après trente ans de labeur, aux terres deshéritées de Meldrum Creek, petit-fils des *Frontier's men* du *Wild West*, ils n'explorent ni ne cultivent, mais érigent des barrages qui rendent fertiles des vallées « accablées ». Hommes du chantier, cela se confirme, hommes du combat contre la faim (c'est implicite), hommes de la fraternité du présent qui plient sous eux une Nature hostile. Hommes modèles pour le jeune qui chante –éveillé avant l'aube, ému par le bruit des pas manifestant le courage quotidien– ; jeune qui grâce à eux apprend le partage, découvre le sens du service et, s'il reconnaît à Dieu la suprême maîtrise des destins, s'en remet à Sa volonté pour rejoindre ces ouvriers du monde.

Chant-programme que la « *Red River Valley* », en ce début d'année 63<sup>534</sup>... qui voit naître une nouvelle publication *Scout en marche*. Ce n'est pas encore une revue, mais les deux dossiers, « *Pionnier 1 et 2* », rendent quasi officielle la métamorphose que *Scout* de mars-avril 1964 annoncera enfin. Désormais trois « axes » structurent les activités de la branche Éclaireurs qui va bientôt se scinder en deux (« Rangers » 12-14 ans et « Pionniers » 15-17 ans) : 1) le *woodcraft*, qui rénovent les épisodes consacrés à la « Patrouille de la Flamme » qui achèvera sa brève mais symbolique carrière en 1964 ; 2) l'engagement sur le terrain du développement, le tout se concrétisant 3) dans des opérations en direction du monde extérieur (découverte ; interventions) comme l'atteste « *Mille reflets, mille témoins* », campagne de l'année 1964 :

« *Nous sommes scouts pour partager, scouts pour rayonner, les mains tendues.*

« *L'année des mille reflets s'ouvre, c'est l'année des mille témoins. »*<sup>535</sup>

Un détail nous arrêtera d'abord, celui du titre. *Le Chef* depuis sa création, la revue s'intitule *Chef* à partir du premier janvier 1959, et *Chefs* à partir du premier janvier 1961. Glissement représentationnel disè-je plus haut, redéfinition... symptomatique, en l'occurrence.

<sup>533</sup> In *Scout*, janvier 1963, n° 3.

<sup>534</sup> Exit la « France éternelle », catholique et chevaleresque. L'empreinte est désormais clairement « américaine », bien dans l'air du temps.

<sup>535</sup> François Leboutoux in *Scout*, septembre-octobre 1963, n° 8 p. 3.

L'article défini posait la dignité, la désignait aussi : pas question, pour le Scoutmestre abonné à la revue, d'être un chef... parmi d'autres. Chef par essence au sein de l'Ordre ancien, il est avant tout le Chef de ses garçons, la tête qui pense, décide et commande. Privé de son article, le mot voit ses limites s'étendre ; perdant son préposant, il semble se délier de l'ordre établi par celui-là qui, le précédant, l'annonce, circonscrit son aire, conforte en l'orientant le sens qu'on va lui reconnaître : essentiellement, le mot s'abstrait, mais en même temps il sonne comme un appel<sup>536</sup>, comme une convocation à la mobilisation<sup>537</sup> et, du coup, la fonction perd de sa dignité hiérarchique, elle se mue en vocation. Mis au pluriel, le mot entre dans la dimension communautaire, il renvoie à l'équipe et dilue la représentation traditionnelle de l'exercice d'un pouvoir solitaire : il place au premier rang, au milieu même de ceux qu'il évoque, la fraternité, la solidarité, l'égalité aussi, demeurées implicites jusque là ou plutôt jusque là prescrites hors de ce mot par d'autres, et désormais directement impliquées par lui. Ce n'est pas mince.

Au-delà de cette redéfinition symbolique, quelques articles parmi tant d'autres peuvent retenir l'attention soit par leur ampleur, soit par l'envergure de leur signataire (et pour leur portée). Le premier date du numéro de mars-avril 1960. Il concerne les rapports du Scoutisme catholique et du « monde ouvrier », et paraît presque au moment où *Scout* fait l'éloge du P. Henri Godin, l'un de premiers prêtres-ouvriers. Non seulement son objet est de « faire le point », mais encore, allant plus loin, il livre un véritable examen de conscience.

De manière significative, l'auteur de cet article qui l'ouvre par une rapide et instructive chronologie, rappelle qu'avant 1957 il n'existait aucun rapport coordonné entre le « monde ouvrier » et le Mouvement<sup>538</sup>. C'est à la Noël 1957 donc, que l'Aumônerie générale organise une réunion de réflexion à l'instigation de l'abbé de Metz-Noblat. Thème : conscience sacerdotale et « monde ouvrier »<sup>539</sup>. Cette première étape ouvre la voie, l'année 58, à la multiplication des contacts entre le Q.G. et des responsables scouts en milieu ouvrier, que complètent d'autres contacts avec des militants ouvriers (probablement des syndicalistes C.F.T.C.) et un gros effort de documentation qui atteste d'une ferme volonté de pallier une certaine ignorance. Cela aboutit à l'organisation en janvier 1959 de la seconde rencontre nationale Scoutisme-milieu ouvrier, bientôt suivie en novembre de la troisième. Entre temps, les contacts se sont poursuivis et un ouvrier-ajusteur, Routier et syndicaliste, est entré à l'Équipe nationale Route alors que Michel Kieffer, lui même ancien ouvrier d'industrie, est devenu le pivot technique de l'Équipe nationale Éclaireur.

Ces rencontres conduisent à la mise en évidence du « malaise » qui régit les relations entre le Mouvement et cette partie du corps social, malaise déjà illustré par un article paru aux lendemains de la Libération et analysé précédemment.

Ce malaise cristallise visiblement autour de quelques points déterminants des facteurs de blocage pour les jeunes issus de ce milieu : 1) le Scoutisme présente le risque d'une formation individuelle peu compatible avec une tradition ouvrière plus collective ; 2) plus

<sup>536</sup> L'appel du « gosse »...

<sup>537</sup> A un moment où la Campagne du Cadre vert bat son plein.

<sup>538</sup> Une étude institutionnelle approfondie permettrait peut-être de mettre au jour des efforts en vue de l'établissement de relations structurées sinon avec le « monde ouvrier », du moins avec la J.O.C. avant la guerre. A cette date, je l'ai montré, les deux Mouvements participent encore globalement de la même *Weltanschauung*, et de surcroît des dirigeants (surtout religieux) des Scouts de France comme le P. Forestier, très imbus du titre de Chevaliers de l'Action catholique conféré aux Scouts par M<sup>gr</sup> Verdier en 1930, approuve le réel souci de la « reconquête » du milieu ouvrier par l'élite scoute.

<sup>539</sup> Notons que l'appellation « classe ouvrière » est bannie. Celle du « monde » rend cependant bien compte de la conscience que l'on prend peu à peu de l'existence d'un univers... différent du sien : la formule « monde bourgeois » n'apparaît, sauf erreur, jamais.

grave est l'incompatibilité existant entre la mentalité ouvrière et la mentalité bourgeoise<sup>540</sup> régnant au sein du Mouvement ; 3) ce qui se caractérise par la priorité scoute accordée au service sur la présence au milieu ; 4) ce qui conduit à l'orientation scoute vers des engagements utiles mais secondaires au regard des besoins collectifs dudit monde ouvrier.

En novembre 1959, un certain nombre de conclusions plus précises sont tirées de la réflexion engagée sur ce thème. Apparaît en premier lieu le problème de l'uniforme, peu aigu à l'âge louveteau, plus marqué à l'âge Éclaireur<sup>541</sup>, source d'une véritable gêne, surtout culturelle, à l'âge routier ; si des exceptions sont considérées comme envisageables, on cherche à allier, sur ce point de principe, fermeté et compréhension<sup>542</sup>.

Deuxièmement, une discipline « *sans utilité* » est mal vécue par les jeunes issus des classes laborieuses ; par « sans utilité », il faut évidemment entendre sans finalité culturellement perceptible, et il est vrai que la discipline connue par les ouvriers d'industrie, discipline de travail, est essentiellement une contrainte **subie**, marque d'une sujétion sociale, tandis que le jeune bourgeois dont la famille ne vit pas sous cette « *fatale nécessité* » pourra plus aisément accepter « librement » de se soumettre à des règles (part du jeu) ; le palliatif d'un tel rejet du jeune fils d'ouvrier, souvent apprenti lui-même, est le renforcement de la dimension communautaire et l'importance prise alors par le « savoir-faire », la compétence du Scoutmestre (cette dernière partie de la réponse, traditionnelle, paraissant un peu faible).

En troisième lieu est évoqué le « *respect du bien d'autrui* » : l'auteur souligne sans s'appesantir autrement que le fils d'ouvrier aura du mal à respecter des biens qui ne sont pas acquis par l'effort.

Quatrième point, la question du « standing » se pose corollairement. Se pose la question des cotisations et du coût des camps, lié au fait que les familles ne saisissent pas toujours l'intérêt pédagogique des revues et des camps plutôt considérés comme un « luxe » superflu. La sensibilisation des familles, l'accent mis sur la plus grande autonomie financière des unités (fêtes de groupe, travaux des garçons rémunérés<sup>543</sup>) et la création d'aides spécifiques des Provinces et du Q.G. sont avancés comme solutions envisageables.

Cinquièmement, est abordé le point du niveau intellectuel des jeunes recrues : effort devra être fait pour mettre les revues à la portée de tous –gagueure.

Même type de difficulté (et de solution), sixièmement, avec les camps-écoles.

Ne devra pas être également négligé, septièmement, le très délicat équilibre entre vie dans le milieu et vie scoute hors milieu : comment faire en sorte que ceux des jeunes « qui ne font pas comme les autres » ne se trouvent pas *ipso facto* coupés de leur milieu ? Le risque ici paraît devoir être pris, sous condition que les qualités acquises soient orientées vers le service du milieu d'origine, « *humblement* ». Dialectique fort délicate... même si le but ultime du Scoutisme est l'engagement sur trois plans : celui de la politique, du civique et du syndical (que l'on dissocie du premier, ce qui est nouveau<sup>544</sup>), du service de la jeunesse enfin.

<sup>540</sup> Fortement teintée d'aristocratie. Le Scout « fils à papa » n'est pas une représentation très populaire chez les Scouts de France.

<sup>541</sup> On souligne alors la question du coût. L'argument étonne : l'uniforme Louveteaux n'est guère moins cher, proportionnellement. Mais il est vrai que l'allongement de la scolarité, au moins technique, entraîne des frais nouveaux non négligeables.

<sup>542</sup> Les Patrouilles libres, plus souples sur le point de l'uniforme, ouvrait à l'âge Éclaireur une opportunité que l'on semble avoir mal saisie.

<sup>543</sup> Notons que dans la réforme Pionniers-Rangers, l'« extra-job » cherche à répondre à cette sollicitation.

<sup>544</sup> Ira-t-on à terme vers une reconnaissance pleine et entière de la validité de la politique ?

Huitièmement, enfin : le risque de l'évasion hors milieu par une promotion personnelle devient faible par principe dès lors qu'on affirme « *pas de chrétiens adultes non engagés* », l'engagement étant rigoureusement défini à l'intersection des exigences de Foi, de santé physique et mentale, de foyer, de profession et... des « autres ».

L'importance d'un tel article tient médiocrement à la qualité du constat et des intentions arrêtées. Par rapport à la lettre de ce que pouvait déclarer le P. Sevin voire le P. Forestier au moment de l'éphémère et illusoire lune de miel avec l'Action catholique, rien de vraiment révolutionnaire. Elle tient en revanche principalement à un contexte radicalement différent, tant sur le plan social que religieux, à un déplacement véritablement topique de l'articulation des composantes du corps social entre elles et de la relation de l'Église avec ce dernier, déplacement déjà ponctuellement esquissé<sup>545</sup>.

La place que prend désormais le souci du « monde ouvrier » dans le Scoutisme est tout d'abord redevable de celle qu'il a pris dans l'Église pré-conciliaire. C'est une chose qui atteste d'un réel désir de rééquilibrage de l'ancrage social de l'un et de l'autre à un moment où s'estompent les anciens clivages sous l'effet « égalisateur » de la croissance du capitalisme industriel de consommation<sup>546</sup>. Mais on ne saurait en aucun cas aller jusqu'à dire avec les intégristes que l'un et l'autre voulurent se « prolétarianiser » et même... se « marxiser ». L'autre tient à la nature même du processus de déplacement topique de la *Weltanschauung* non seulement scout et catholique, mais d'une façon plus diffuse, « française ».

C'est un fait que la conception pyramidale, verticale de la société s'effrite au cours des années Cinquante, et qu'elle s'effondre une dizaine d'années plus tard. À cet égard, le processus de morcellement, d'individuation que craignaient tant Georges Goyau, Jacques Sevin, le chanoine Cornette et tous ces nostalgiques des temps aristocratiques s'est avéré inéluctable. Dans un monde qui s'achemine vers l'échange généralisé des personnes, des idées, des services et des biens, une structure nécessairement pérenne, serrée par des liens voulus immuables de personnes à personnes et de supérieurs à inférieurs ne pouvait guère, fut-elle purement représentationnelle, subsister autrement que radicalement marginalisée. Or une institution à vocation universelle comme l'Église (et partant un Mouvement qui en dépendait) ne pouvait accepter une telle marginalisation, au nom d'une vérité sociologique (et non essentiellement dogmatique), celle de l'ordre ancien et d'une prééminence révolue.

La notion même d'engagement est indissociable de celle de personnalisme communautaire, si chères l'une et l'autre à Mounier qui les a, sinon inventées, du moins popularisées. Mais qu'est-ce à dire ? Peut-on concevoir un « engagement » sans un engagement **dans-** ? Il ne s'agissait plus d'être à l'avant-garde **hors de-**, a fortiori **au-dessus de-**. Tout au contraire allait-on viser à être le sel de la terre, le levain de la pâte. Élite ? Pourquoi pas ? Mais élite de la conscience au coude à coude. Élite dans l'effort et le témoignage, élite en vertu d'une reconnaissance collective espérée, et non pas élite autoproclamée, aussi impériale que forclosée et stérile. Eh bien, rien en effet n'est changé **sur ce point** et à la lettre, quoique tout soit différent, le sens en premier lieu.

Qu'une telle révolution copernicienne de la représentation du monde et de soi relève de l'utopie, qui le nierait ? Toute représentation ne relève-t-elle pas, au fond, de l'utopie ? Il

<sup>545</sup> Nous verrons comment tout cela se construit à l'intérieur de la réforme P.-R.

<sup>546</sup> La « démocratisation » (ou plutôt la massification) s'opérant par la nécessité économique d'élargir les limites traditionnelles du marché.

y a cependant utopie et utopie. L'utopie scout (et l'utopie catholique de la Chrétienté retrouvée ?) des années Vingt et Trente était rétroactive en cherchant à tirer un trait sur cent cinquante ans d'histoire nationale et mondiale. Celle qui se cherche dans les années Soixante sera davantage prospective<sup>547</sup>. Et si l'on est troublé par une certaine impression de dilution d'identité de l'Église et du Scoutisme dans ces années-là, n'est-ce pas parce que l'on participe, aujourd'hui encore, d'une conception périmée de ces institutions, peu ou prou ? De leur point de vue, leur moindre « visibilité » sociale ne sera-t-elle pas le signe qu'elles auront partiellement gagné leur pari ? Ne sera-ce pas, aussi, la condition (le prix à payer) pour subsister et voir se diffuser lentement au sein du corps social les valeurs essentielles qu'elles se donnent à défendre ? La vraie fonction, enfin, de l'utopie positive n'est-elle pas, non de réaliser (il y aurait alors contradiction dans les termes) mais d'inspirer de la sorte, même insensiblement, le monde réel ?

Dans le cadre de cette *Weltanschauung* induite, implicite parce qu'elle n'a plus guère à se poser dans son opposition, la conception même du Chef suivit la même tendance. L'analyse de l'évolution du titre de la revue en fait foi.

Mais l'article du numéro de mars-avril 1960 précise mieux les caractéristiques des qualités requises des chefs d'unités populaires, qualités qui deviendront bientôt celles que l'on attend de tout Chef.

1) Vivre sa Foi dans, par et pour son engagement. Confirmation, s'il en était besoin, de ce que j'avançai plus haut : la présence active au monde extérieur devient une dimension sine qua non d'une adhésion vivante au message christique qui n'est plus la seule affaire de la méditation sur les Écritures, du dialogue intime avec le Créateur. Cela du reste n'indiquait-il pas aussi le déplacement de l'accent que l'on fait porter sur la dimension divine que l'on révère ? La « grande affaire », si l'on peut dire, des années Vingt et Trente en la matière est Dieu-le-Père et le Christ-Roi ; la divinité est souveraine et régnante. Tandis qu'il semble qu'à l'orée des années Soixante ce soit le dieu incarné, militant et souffrant qui recueille les ferveurs. En somme le Fils immolé l'emporterait au plan de la dévotion sur la Trinité Glorieuse... D'où peut-être les déviations, le confusionnisme ultérieurs de quelques gauchistes illuminés qui, au sein d'une société enivrée autant qu'ennuyée par sa prospérité, se plairont à assimiler le Nazaréen à Che Guevara.

2) Être présent à sa génération. Cela se décline précisément ici : être chef, ce sera répondre aux questions de son présent en chrétien accompli c'est-à-dire en homme accompli : au sein d'un « *vrai foyer* », « *équilibré* », « *harmonieux* », « *rayonnant* » auquel on se doit de consacrer un minimum irréductible de temps. Indiscutablement, les campagnes du Cadre vert ont pesé d'un poids considérable dans cette redéfinition normative : on ne veut plus d'étudiants jugés immatures, scoutmestres nécessairement éphémères, de solitaires fragiles, sublimants et timorés, de vieux officiers dans l'ennui, homme accompli, encore, sur le plan professionnel, indiscutablement ; homme accompli comme militant chrétien : « *engagé dans des responsabilités apostoliques et temporelles choisies d'après les besoins du milieu en fonction de sa vocation, de ses talents et de ses possibilités.* »<sup>548</sup>

3) Connaître son milieu à fond, ainsi que les solutions que l'Action catholique et le syndicalisme apportent à ses difficultés spécifiques.

<sup>547</sup> Que l'on évoque la relance des prêtres-ouvriers, par exemple.

<sup>548</sup> *Chef*, mars-avril 1960, n° 349, p. 111.



4) Dernière exigence, enfin, mais pas la moindre : connaître la pédagogie scout.

En vérité, c'est d'un saint que l'on brosse le portrait, et d'ailleurs l'auteur ne s'y trompe pas, qui parle avec une lucidité certaine d'une « *liste impressionnante et rebutante* »<sup>549</sup>. N'épiloguons pas sur ces prérequis, et insistons surtout sur le fait que le chef ne se définit plus, tant s'en faut, par sa seule qualité scout. Là où naguère le Mouvement affirmait préparer des responsables pour la société par le Scoutisme, il réclame à présent des responsables formés par la vie paroissiale, familiale et professionnelle pour le Scoutisme. Tout particulièrement pour le Scoutisme en milieu ouvrier.

Ainsi la petite Cité scout abat-elle au son de rutilantes trompettes ses murailles après avoir vainement tenté, et à plusieurs reprises, d'entrebâiller ses portes.

Mais le souci du monde ouvrier, pour important qu'il soit, n'est cependant pas exclusif : à partir de 1959 on verra en effet se multiplier, lors des Journées nationales et en dehors, les appels en faveur de l'enfance « inadaptée », terrain sur lequel les Éclaireurs de France étaient actifs depuis longtemps déjà. Le trait n'est pas de première grandeur, il est néanmoins significatif.

Le second « article », qui est en fait un discours, sur lequel je voudrais m'arrêter, est celui rédigé à l'occasion des Journées nationales de la Pentecôte 1961 par un « revenant » : le P. Liégé. « Revenant » ô combien important, dont on connaît le rôle dans les travaux conciliaires ; contribution tout aussi éminente qui contribua, tout comme l'exposé sociologique très complet d'Émile Visseaux sur le « fait jeunesse », tout comme la conclusion de Michel Rigal aux Journées sur laquelle je reviendrai, à faire de cette rencontre nationale pourtant régulière un événement.

L'exposé du P. Liégé prit pour thème *Jeunesse de l'Église*, thème intéressant le Mouvement au premier chef pour la double raison qu'il était composé par des jeunes et qu'il était en train de s'inscrire dans le courant « rénovateur ». En phrases nettes, pleine d'un enthousiasme mystique, Pierre-André Liégé esquissa ce qu'il voyait devoir être l'essence du renouveau du corps ecclésial. Du même élan, il convoquait les Scouts de France à une véritable renaissance spirituelle, cherchant à leur insuffler son ardeur.

Pour lui, l'Église, confrontée à d'indéniables difficultés, doit nettement choisir : « *Que l'Église obéisse en ce temps de crise au Saint Esprit, qui est souvent un Esprit d'improvisateur, un Esprit perturbateur, et pas seulement un Esprit qui fait des enfants sages. Que l'Église ne s'abandonne pas au désespoir, qu'elle renonce au durcissement, qu'elle prenne la voie du dépassement.* » Qu'elle cède au contraire à la vieillesse : « *Ce serait le cas d'une Église intégriste, qui aurait peur du monde d'aujourd'hui et se replierait sur le passé.* »<sup>550</sup>

Dans le ton de ces lignes, on sent vibrer la voix d'un prophète, d'abord trop ardent<sup>551</sup> mais qui, à une centaine d'années de l'intuition moderniste, appelle de ces vœux les épousailles de son Église et de son époque, en ayant, avec quelques autres précurseurs, compris l'enjeu, mesuré l'ampleur, reconnu les fondements et contribué à les faire admettre.

Car pour le P. Liégé, la question, en vérité, est bien là : l'Église dans son ensemble doit mesurer la régénérescence qui la travaille. Les signes existent du mouvement en cours, sur

<sup>549</sup> Ibid.

<sup>550</sup> R.P. Pierre-André Liégé, in *Chefs*, juillet-août-septembre 1961, n° 360, p. 55.

<sup>551</sup> Référence est ici faite à l'épisode de 1957.

le plan biblique catéchétique, liturgique, du laïcat. Église en mouvement, donc Église en mission comme l'atteste la reprise d'un dialogue, interrompu depuis des lustres avec le « siècle ». À terme, l'espoir du concile concrétise ce grand remue-ménage.

Et d'autant que « *la jeunesse prend place dans l'Église* » comme elle est en train de se la tailler dans la société. Ainsi les Scouts ne peuvent ni ne doivent rester sur la touche :

« *Il faut que vous entriez dans le coup avec beaucoup de sérieux en vous sachant concernés et ne vous contentant pas seulement de faire du bruit.* »<sup>552</sup>

C'est que les Scouts ont à se faire connaître dans l'Église, quitte à bousculer les habitudes, comme le fit Emmanuel Mounier, à qui, alors qu'il était sur le point de fonder *Esprit*, le cardinal Verdier faisait remarquer :

« *Quand bien même, monsieur, vous tromperiez parfois, quand bien même vous nous tarabusteriez un peu, il faut être jeune, et vous nous ferez du bien.* »<sup>553</sup>

Se faire connaître dans l'Église, oui, y dénoncer « *l'entreprise réactionnaire et cléricale* »<sup>554</sup> pour faire connaître et reconnaître l'Église rénovée :

« *Voilà, conclut-il, l'Église dans laquelle nous sommes : un mouvement, une mission (...) la vraie jeunesse de l'Église c'est bien celle aux sources de laquelle nous sommes revenus ce soir, celle dans laquelle le meilleur de vous-mêmes se retrouve, celle d'une Église en recherche de vitalité évangélique, une Église ferment dans le monde, partout présente comme une question, comme une inquiétude.* »<sup>555</sup>

Désormais, pour le P. Liégé, l'Église est appelée à devenir la conscience omniprésente, par chacun de ses fidèles, d'un « siècle » engagé sur la voie de la révolution permanente. Si elle ne renonce pas à son magistère religieux et moral, il lui faut en revanche renoncer au confort (fatal) de son institutionnalisation pour rester fidèle à son ultime vocation (annoncer la Bonne Nouvelle) et... mieux faire face à la « concurrence ».

Le discours de clôture que propose Michel Rigal est porté par l'élan prophétique de Pierre-André Liégé : « *Nous sommes, s'exclame-t-il, dans une mécanique qui va s'accélérer à un rythme prodigieux.* »<sup>556</sup> Pour faire face, le Mouvement doit entretenir une synergie dialectique entre une nécessaire croissance quantitative et une amélioration qualitative constante : expansion du Mouvement ; qualité du message.

Expansion du Mouvement : les Scouts de France ont eux aussi à relever le défi de la concurrence que représentent les « institutions de jeunesse », face auxquelles l'Association devra regrouper « *cette poignée de militants*<sup>557</sup> *qu'il faut grossir mais qui est nécessairement limitée* »<sup>558</sup>. En terme d'effectifs, que peut-elle espérer au mieux ? Attirer dix à quinze pour cent des sept-dix-dix-neuf ans... Il lui faudra donc apprendre à dialoguer avec les institutions<sup>559</sup>. Cependant : « *L'institution distribue de la culture populaire (...)*

<sup>552</sup> R.P. Pierre-André Liégé, *ibid.*, p. 59.

<sup>553</sup> Cardinal Verdier, cité par R.P. Pierre-André Liégé, *ibid.*, p. 59.

<sup>554</sup> Voilà qui, pour un prêtre, est dire les choses !

<sup>555</sup> R.P. Pierre-André Liégé, *ibid.* p. 60.

<sup>556</sup> Michel Rigal in *Chefs*, *ibid.* p. 67.

<sup>557</sup> Le mot est notable.

<sup>558</sup> Michel Rigal, *ibid.*

<sup>559</sup> Présent auprès du Commissariat de la Jeunesse et au sein du G.E.R.O.J.E.P. depuis leur création, Michel Rigal très tôt, a vu loin.

*mais elle ne distribue pas une vue de l'homme.* »<sup>560</sup> Le Mouvement doit être à la fois à la base et au cœur des institutions de jeunesse, il a une « *influence à exercer* ». Part de l'Église, part de la jeunesse, part de la société, il doit à sa place et à chaque instant être une conscience en œuvre.

Ce qui ne peut manquer de poser des problèmes d'abord matériels : 1) il faut se donner les moyens de faire progresser le recrutement pour maintenir son influence ; or 2) la structure de l'Association est, comme le souligne le Commissaire général, adaptée à soixante dix mille garçons, pas à deux cent mille<sup>561</sup>. C'est pourquoi il faut réformer les structures, ce à quoi s'est attelé Émile Visseaux en réduisant la taille des Districts de manière à susciter une véritable équipe locale, en créant un échelon départemental avec à sa tête un Commissaire (Codep), en supprimant la Province au profit de la Région (vingt et une seront créées, la réforme est ainsi calquée sur la réorganisation de 1955-1960) ; à sa tête est placé un Commissaire (Coreg) bénévole, qui propose les Codep à la nomination par le Commissaire général ; flanqué par ailleurs d'un animateur permanent et d'assistants de branche, il dirige en outre le Conseil de Région et voit ses compétences étendues : les Scouts de France se mettent en somme à l'heure de la décentralisation<sup>562</sup>.

Mais réformer les structures ne suffit pas si la qualité du message ne suit pas. Pour Rigal, le Scoutisme conserve sa dimension « totale », pédagogiquement parlant : « *Le Scoutisme est une des seules rencontres où l'homme soit envisagé dans sa totalité, corps, caractère, intelligence, âme.* »<sup>563</sup> La fidélité à l'héritage est ici manifeste. Ce qui, dans le cadre de la redéfinition en cours, ne va pas sans ambiguïté. Si l'objectif de la pédagogie S.d.F demeure en effet la formation de l'homme intégral, comment parviendra-t-on à concilier le monisme qui la caractérise avec le « multilatéralisme » d'une époque et d'un état d'esprit maison qui reconnaît son aspect ouvert et concurrentiel ? En outre, si l'on a bien vu comment le « totalitarisme pédagogique » se conçoit au sein d'un microcosme pensé comme Ordre, on voit mal comment il peut se concevoir au sein d'un Mouvement en mouvement dans son temps. Il y a là une difficulté méthodologique indéniable ; elle est centrale si elle peut ne pas apparaître immédiatement en pratique. Or à cette question la réforme P.-R. ne répondra pas explicitement, et l'on peut dire qu'elle demeurera toujours implicite au sein du Mouvement.

À ce premier point, qui fonde en théorie la « tactique » pédagogique des S.d.F en maintenant la tradition, doit s'ajouter inévitablement un second, définissant la 'stratégie' : après la question « comment ? », la question « pour quoi ? ».

La réponse est ici sans ambage : le Scoutisme doit être « *une cellule d'Église* »<sup>564</sup>. Il participe alors d'un effort général pour : « *adapter des théologies, trouver une philosophie et un humanisme nouveaux à ce qui constitue le cœur et le centre même de la Révélation, de manière à ce que cet ensemble colle avec le monde dans lequel nous vivons.* »<sup>565</sup>

---

<sup>560</sup> Michel Rigal, *ibid.*, p. 68.

<sup>561</sup> L'ambition, qui sera cruellement déçue, est alors de doubler les effectifs.

<sup>562</sup> Cette régionalisation ne correspond pas seulement à une mesure de rationalisation administrative : elle a aussi une dimension symbolique certaine. Le découpage administratif en Province, en effet, répondait à un enracinement du catholicisme social dans le passé monarchique du pays. Prôné en effet par Montalembert et La Tour du Pin, il l'était, en termes voisins, par Maurras et l'Action française.

<sup>563</sup> Michel Rigal, *ibid.*, p. 70.

<sup>564</sup> Si l'on reste dans le domaine de l'organique, l'évolution des sciences biologiques marque l'élaboration représentationnelle (autant que la diffusion de certains modèles politiques) : les S.d.F sont désormais moins « membres », ce qui suppose un schéma corporel hiérarchisé, que « cellule », ce qui rend bien compte du glissement topique vers le multilatéralisme relationnel.

<sup>565</sup> Michel Rigal, *ibid.*, p. 71.

Notons-le tout d'abord : il ne s'agit plus de conformer le monde à la lettre (comme à l'esprit ?) du message. On doit désormais conformer la lettre du message au monde (pour mieux faire passer l'esprit ?).

À un second niveau, les interventions de Pierre-André Liégé en cette Pentecôte 1961 (moment éminemment symbolique) constitue à presque quarante ans d'intervalle, une **refondation** du Mouvement. Après que ce soit remodelée la représentation du monde extérieur, on reformule une représentation de soi en fonction de ce que l'on veut atteindre par rapport au dit monde extérieur, et des moyens que l'on entend prendre.

Cela ne pouvait qu'avoir d'importantes répercussions sur les représentations induites et l'articulation catholicisme-badenpowellisme. Ce sera par le biais d'un entretien à-bâtons-rompus entre le P. Chevaleyre, pour quelques mois encore Aumônier Éclaireurs, et le P. Liégé (qui s'y taille la part du lion), que seront abordés, sans esprit de système, quelques unes de ces représentations induites.

La première par l'importance concerne le « type d'homme » que l'on veut promouvoir, ce qui conduisait à aborder le thème de la virilité, récurrent chez les S.d.F depuis leur fondation. Pour Pierre-André Liégé la virilité souhaitable est consubstantielle à la spiritualité. Ce que tout chef doit comprendre :

*« Je pense que ce chef (...), ayant fait pour lui-même l'expérience du lien qu'il y a entre ascétisme et Foi, sera un chef convaincant et contagieux et qu'il fera pratiquer l'ascèse, la virilité, la pauvreté dans une perspective qui débouchera sur la Foi. »<sup>566</sup>*

En d'autres termes (assez vagues) il s'agit de favoriser chez les jeunes la « rencontre entre la virilité dans le Scoutisme et la Foi »<sup>567</sup>. Ce qui signifie que la méthode badenpowellienne a pour fonction de forger le caractère de l'homme (« c'est l'image paulinienne du bel athlète qui s'avance dans le stade sachant que ses sacrifices et ses abstinences lui assurent la maîtrise et la victoire », écrira le P. Le Bourgeois en 1964<sup>568</sup>), tandis que la Foi relève de l'éducation du chrétien. Dangereuse dichotomie, dans la mesure où elle est en grande partie responsable d'une certaine dérive du Raiderisme, la formation virile prenant le pas sur la formation chrétienne là où les aumôniers d'unité n'équilibraient pas assez puissamment les Scoutmestres « fana-techniques ».

Or, pour Pierre-André Liégé : « Il ne s'agit pas d'être viril pour être viril, mais d'être viril pour rencontrer Dieu. »<sup>569</sup> Et de préciser sa pensée : « Je crois qu'il y aurait une impasse aussi dans la virilité du type para, au moins de certains paras, la virilité vue comme une espèce de mythe : je suis viril et ça suffit, la virilité-beau gosse, la virilité-dure (ce n'est pas la même chose que la virilité-forte). Je pense qu'être 'fort', cela conduit à la Foi puisque le Seigneur a dit : 'le Royaume de Dieu souffre violence'. Ce sont les forts qui s'en empareront, mais pas les durs. »<sup>570</sup>

Jacques Sevin, le chanoine Cornette en 1930, Marcel Forestier, Henri Gasnier, Michel Blanchon en 1936, Michel Menu lui-même en 1947 ne dirent pas autre chose. Or il est clair

<sup>566</sup> R.P. Pierre-André Liégé in *Chefs*, avril-mai 1962, n° 365, p. 31.

<sup>567</sup> Ibid.

<sup>568</sup> R.P. André le Bourgeois, *Le Scoutisme catholique et les grands courants dans l'Église*, in *Cahiers du Scoutisme catholique : le Scoutisme catholique, présence à l'Église et au monde ; aspects communautaires*, juillet 1964, n° 2, publié dans *Chefs*, juin-juillet 1964, n° 380, p. 27.

<sup>569</sup> R.P. Pierre-André Liégé, *ibid.*

<sup>570</sup> Ibid.

qu'en évoquant la « virilité de type para », Liégé vise au moins le Raiderisme déviant de sa vocation initiale. La question n'est donc pas entièrement contenue dans la représentation intentionnelle : les « mythes » d'accompagnement jouent un rôle décisif. À cet égard, l'homme du chantier que propose François Lebouteux pour le substituer à l'homme du raid est-il moins dangereux ? À première vue, sans aucun doute. La symbolique qui s'attache au commando, ou plus exactement les attributs guerriers du commando à commencer par le poignard, sa fonction même qui est d'être constamment au plus haut degré de sa force physique et de son instinct agonal, en dehors même de périodes opérationnelles, ne peuvent qu'entretenir un narcissisme de mauvais aloi, il n'est guère besoin de recourir à la psychanalyse de bazar pour s'en apercevoir. Tandis que le symbolisme latent de la pelle et de la pioche est à tout le moins plus discret, et s'il existe, ses connotations sont moins denses. Cela dit, si une étude couvre un jour l'évolution des représentations et des pratiques Pionniers-Rangers après 1964, elle devra probablement inclure l'« époque » dans l'équation de son analyse, époque qui, surtout après 1970, remettra vigoureusement en cause le culte de la virilité sous l'influence des mouvements d'émancipation féminine.

Passant au problème de l'obéissance et de l'autorité, le P. Liégé remarque non sans bon sens que les options scouts en ce domaine (« *le Scout doit obéir sans réplique et ne fait rien à moitié* ») sont ambiguës : « *Tout dépend de l'utilisation qu'on en fait.* »<sup>571</sup>

Sur ce point, Pierre-André Liégé s'interroge : n'a-t-on pas « *un peu militarisé le Scoutisme en présentant les choses comme cela* »<sup>572</sup>. La réponse à cette angélique question est évidemment affirmative : qu'on se souvienne du contexte des années Vingt ! À cet égard, du reste, le Raiderisme n'a rien arrangé.

Cela dit, au détour d'une phrase banale, le P. Liégé touche sans en avoir l'air au dogme même de la Loi S.d.F qui jusque là n'avait pas été remise en cause. Pourtant la Loi est la clé de voûte de l'édifice. Or, si l'on prolonge la question du Père, qu'obtient-on, sinon : « *n'y aurait-il pas lieu de revoir cette formulation ?* ». La remarque, insignifiante en apparence, va donc loin, mais elle est logique : lorsqu'on rebâtit un édifice, laisser intacte la clé de voûte paraît délicat, dans la mesure où toute reconstruction nécessite une déconstruction...

Quoiqu'il en soit, et comme pour la virilité, le P. Liégé oppose deux formes d'autorité. La négative d'abord :

*« Je pense que cette autorité qui ne respecte pas tellement la personne, qui ne veut pas tellement faire des hommes libres mais qui veut des hommes conformes, des hommes en rang d'oignons, des hommes qui claquent les talons, des hommes-étalons, des hommes en série, cette autorité là est peu au service de la Foi. »*<sup>573</sup>

Au contraire :

*« Tout dépend de savoir si le chef et l'autorité qu'aura le chef seront au service de la recherche chez le garçon, un service de la découverte personnelle, un service de la volonté personnelle, et non un remplacement, une dispense à chercher (...).*

---

<sup>571</sup> Ibid, p. 32.

<sup>572</sup> Ibid, p. 31.

<sup>573</sup> Ibid, p. 32.

« Je crois que l'autorité qui conduira à la Foi sera celle qui se présentera comme une autorité d'amour, une autorité qui suscite, une autorité qui met en état de recherche, une autorité qui encourage, plus qu'une autorité qui commande ; une autorité donc qui suscite de l'intérieur le garçon dans une certaine direction, en vue d'une certaine cohérence, qui l'épaule et le soutient. Je remarque que c'est comme cela que Jésus-Christ a été chef. »<sup>574</sup>

Passionnant développement : on ne peut pas ne pas évoquer ici la part de la réflexion consacrée à ce sujet par le P. Forestier dans *Scoutisme, Route de la liberté*.

J'ai montré comment, quoique de manière ambiguë, l'Aumônier général dégageait de sa culture religieuse<sup>575</sup> une sphère d'autonomie du garçon que l'éducateur devait s'efforcer de révéler à lui même, étant entendu que, participant de la dimension matérielle et de la dimension spirituelle de la Création, celui-ci devait pouvoir faire éclore en lui l'essence divine avec l'aide de l'adulte. Le P. Liégé, parlant de « susciter de l'intérieur le garçon dans une certaine direction », ne dit pas autre chose. Il postule sans le dire et la direction en cause, et l'immanence d'une essence supérieure à « susciter de l'intérieur ».

C'est là où se produit la fracture avec le thomisme explicite des années Trente. Le thomisme relu par la fin du XIX<sup>e</sup>, se fondant sur le postulat de la double essence, articulait la réalisation supérieure de l'homme et un ordre terrestre qui la rendait manifeste, lequel, par reflet, attestait de l'existence d'un ordre transcendant. C'est justement le plan de la manifestation temporelle que le P. Forestier abandonne partiellement dans sa méditation : reposant sur un constat pessimiste dans lequel l'expérience du régime vichyste n'est sans doute pas pour rien, en vertu duquel le « siècle » est irrémédiablement corrompu, elle cherche à mettre au premier plan la réalisation personnelle du garçon, ultime et intangible objectif.

Le P. Liégé est plus net. La conformité à un ordre pré-établi (fut-il chrétien par tradition) est « peu au service de la Foi », dit-il. Seule compte l'émergence de l'essence spirituelle par le truchement de la formation du corps et du caractère virils qui réalisent alors tout à fait leur consubstantialité à la Foi, cette adhésion complète, cette fusion de l'être et sa vocation divine.

Dès lors le statut de la liberté n'est plus un obstacle, et du reste, c'est significatif, le P. Liégé passa sans s'y arrêter.

La difficulté en effet que le système représentationnel soulevait était multiple : 1) le jeune devait travailler à épanouir son essence spirituelle mais 2) dans un univers radicalement hostile parce que 3) l'Ordre temporel qui était censé favoriser cet épanouissement avait été détruit. Il fallait donc tout à la fois favoriser la **libre** adhésion au plan divin (actualisation de la nature divine de l'homme) tout en la soumettant à la conformité exigée par l'ordre temporel que l'on souhaite rétablir (ordre hiérarchisé, organique, etc...). D'où cette dialectique dangereuse : la vraie liberté est celle qui abdique librement. Dialectique d'autant plus dangereuse, et c'est là la principale faiblesse de l'édifice, que jamais cet ordre, monarchique et terrien, ne fut l'objet de la Révélation!

À partir du moment où l'abdication, même libre, de la liberté au nom d'un ordre temporel n'est plus requise, la liberté est restaurée dans son intégralité : il s'agit alors de

---

<sup>574</sup> Ibid.

<sup>575</sup> Tout imprégné du thomisme diffus de ses années de formation.

susciter chez le garçon, immergé par ailleurs dans un monde temporel qui représente l'une des composantes de l'alternative, la conscience qu'il existe une autre dimension que la dimension matérielle ; que cette dimension différente il la détient en partage, et qu'il ne tient qu'à lui, sans aucune contrainte, d'opter pour elle.

Dès lors, la dialectique de l'être et du paraître devient fallacieuse : ayant intimement répondu à l'appel divin, le futur adulte **sera** l'homme de la Foi en acte, sans nécessité de surdéterminer sa vérité ontologique par un lourd appareil comportemental (l'armure du chevalier-croisé...) tissé comme un écran entre lui et le monde réel. En conséquence, sa discipline sera bien une auto-discipline, et non une discipline pré-requise envers laquelle il n'aurait pas d'autre choix que la soumission à moins qu'il la renie.

De ce fait, le Scoutisme inspiré, via Michel Rigal et son équipe, par Pierre-André Liégé (et d'autres, dont les Bénédictins desquels Lebouteux sera proche) peut réellement se présenter, sans tricher, comme un humanisme chrétien. Corollaire : une touche nouvelle apportée à la représentation du Chef ! En effet, comme le déclare le P. Liégé au P. Chevaleyre :

*« Si le Chef scout est très réellement au service de ses garçons et tire à chaque fois au but de leur psychologie, dans leur sens de l'aventure, dans leur goût du risque ou tout ce qu'on veut, il n'y a plus de problème d'autorité et d'obéissance à l'intérieur du scoutisme. Il n'y a guère qu'un problème de paternité et de mise en service des garçons. »<sup>576</sup>*

Et sans doute, car si l'adulte est à l'unisson de ce qu'il cherche à susciter chez le garçon en tenant compte de sa personnalité, comment n'y aurait-il pas, compte tenu de tout ce qui précède, mutuelle reconnaissance ? Il est donc fondamentale que la Troupe soit une communauté authentique, et non une collection d'antagonisme.

Cette dernière remarque va loin. Car indirectement le P. Liégé voit dans la Patrouille cette micro-unité, un facteur de clivage de nature à perturber le climat propice à la bonne éclosion de la conscience religieuse, temporelle, humaine en un mot du garçon, par l'apprentissage de soi par autrui sous la paternelle attention du Chef et de l'Aumônier, sous la maternelle et discrète fêrûle de la Loi (inspirée par l'évangile). Mais alors qu'en sera-t-il de la Patrouille ? Voici un autre dogme, beaucoup plus fondamental que celui de la lettre de la Loi, qui est remis en cause. Ici, c'est l'un des éléments de base de la méthode de lord Robert qui est touché, au nom, et c'est la première fois, de l'Église.

Dernier point abordé, mineur pour la place qu'il tient : celui du rôle tenu par la Nature. Pour Liégé : *« L'assimilation du contact de Dieu avec les grands soirs poétiques des feux de camps se retrouve même chez certains chefs de plus de vingt ans, et c'est très dur à extraire. »<sup>577</sup>* La Nature, à ses yeux, n'est qu'un lieu de rééquilibrage, d'épuration, voilà tout. L'amour humain, la fraternité, les luttes pour la justice, la solidarité lui semblent être autant que la Nature des *« signes de Dieu »*. Ici, le P. pousse sa logique jusqu'au bout : tandis que naguère la Nature demeure le dernier tabernacle intact où s'exprimait l'ordre divin et où l'on pouvait maintenir sans gêne l'illusion d'un retour à un ordre temporel « sacré », ce détour n'est plus nécessaire dès lors que le « siècle » n'est plus l'obstacle insurmontable à l'épanouissement du jeune chrétien, défi stimulant, tout au contraire, qu'il faut sans cesse relever au quotidien.

<sup>576</sup> R.P. Pierre-André Liégé, *ibid.*, p. 33.

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 35.



Sans doute cette prise de position fut-elle la moins heureuse. Henri Van Effenterre, cité par Émile Visseaux, exprima là une conception tout à fait à sa place dans le cadre de la redéfinition en cours, mais plus respectueuse du Scoutisme :

« *Il est urgent (...) non pas d'abandonner le sens de la nature, dont vivait Baden-Powell, mais de le repenser de manière à ce que, au lieu d'éloigner du monde technique, et de préparer à la longue d'aimables mais stériles désadaptés, il ouvre l'homme à ses vraies tâches futures.* »<sup>578</sup>

Du reste, le P. Chevaleyre marquera sur ce sujet un désaccord assez net, refusant une conception hygiénique de la Nature. La réforme P.-R. sera du reste plus proche de lui et de Van Effenterre que de Liégé dans ce domaine.

Voici donc sériees les grands représentations en cours de redéfinition. Leur cohérence théorique est indiscutable. Encore fallait-il les traduire pratiquement.

### 3.3.2. La réforme en elle-même

En 1964, deux ouvrages paraîtront simultanément aux Presses d'Île de France ; deux ouvrages d'un C.N.E., François Lebouteux, dont la fonction est supprimée et qui, éphémère Commissaire général-adjoint, va se consacrer à une réflexion sur le Scoutisme européen avant d'être détaché auprès du jeune gouvernement algérien pour participer à l'édification du système éducatif (1965).

Le premier de ces ouvrages : *Tâche d'homme, le métier de Chef Éclaireur*, date déjà un peu, rapporté à l'actualité du Mouvement, puisqu'il se situe dans une perspective pédagogique traditionnelle (le Raiderisme) ; son esprit cependant est déjà celui dont on a signalé l'émergence. L'homme que nous voulons former, écrit Lebouteux, « *Un homme à la fois personnel et communautaire* »<sup>579</sup>, de santé, de caractère, de débrouillardise, « *engagé dans les bagarres d'aujourd'hui* », « *prompt aux remises en question* », mais « *fidèle à quelques grandes certitudes* », « *militant formé en plein vent* » qui aimerait le contact humain et ne serait pas l'homme d'un clan. Où l'ancien et le nouveau se mêlent étroitement !

Mais c'est le second, surtout, qui est important dans la mesure où il constitue les prolégomènes de la réforme. Le procédé à la base de l'ouvrage, le rassemblement d'articles publiés dans la revue destinée à l'encadrement, n'est pas nouveau. Cependant, mieux que jamais, il illustre le lent mûrissement d'une réflexion (dont le montage gomme cependant les incertitudes en sélectionnant soigneusement des prises de position consonantes)<sup>580</sup> et permet d'en mieux saisir les racines, tout en offrant un éclairage, parfois singulier, sur l'état

<sup>578</sup> Henri Van Effenterre, cité par Émile Visseaux, in *Chefs*, mars-avril 1960, n° 349, p. 2.

<sup>579</sup> François Lebouteux, *Tâche d'homme ; le métier de Chef Éclaireur*, Presses d'Île de France, collection Scouts de France, 1964, p. 10.

<sup>580</sup> C'est peut-être ce caractère « consonant » qui donna aux traditionalistes-intégristes l'impression qu'il exista un complot à l'encontre du Raiderisme et de l'unité de la branche Éclaireurs, complot élaboré de longue date. Or c'est vraiment en 1962 (avec le lancement de l'« Entreprise » et le grand rassemblement autour de la piscine de Concoul dans les Cévennes, dont le maître d'œuvre au niveau scout avait été Jean le Galléo) que l'idée d'une réforme radicale prend corps. Elle fera sa croissance au cours de l'année 63. Notons à cette occasion qu'il faut **infirmier** le jugement prémonitoire de Frédéric Lefebvre selon lequel Lebouteux n'aurait été qu'un homme d'appareil loin des réalités du terrain, et que la réforme serait née d'une pure projection intellectuelle. Or Lebouteux, comme Menu avant lui, a repris, parallèlement à ses activités nationales, une Troupe à Anthony où il expérimentera les grandes lignes de sa réforme. Soulignons aussi, pour clore cette question, que le premier camp mettant en pratique les intuitions qui conduiront à la réforme un an plus tard sera un camp « art et technique », de septembre 1962. L'entraînement porta surtout sur l'autonomie. La pédagogie par objectif y fut expérimentée. L'ancêtre de l'« extra-job » permit aux jeunes de financer l'affaire.

d'esprit des responsables d'unité auxquels Lebouteux donne (parfois implicitement) la parole :

*« Ce petit livre de François Lebouteux, déclare solennellement Michel Rigal, est précieux : François est celui parmi nous sur lequel pèse le plus constamment la tâche d'être à l'écoute de la génération qui monte et d'y adapter le Scoutisme, sa méthode et ses buts sans le trahir.*

*« J'affirme qu'il y a particulièrement réussi ; les pistes qu'il ouvre dans ces pages et qui ne sont au fond que la reprise d'articles élaborés au fur et à mesure du cheminement de sa pensée en témoignent. »<sup>581</sup>*

L'hommage est pour le moins appuyé. C'est assez dire combien le Commissaire général est en communion d'idée avec le C.N.E. Celui-ci pose d'abord le problème. Partant précisément du rassemblement de Concoul<sup>582</sup>, il affirme : *« On ne reviendra pas (avec les garçons qui y ont participé) aux jeux de la technique inutile. Encore une fois notre Scoutisme est en cause. »<sup>583</sup>* Le programme qu'il se fixe alors ramasse des idées éparses : *« Aujourd'hui la démocratie et la responsabilité vécues à l'école, demain la compétence d'un métier au service du Tiers-Monde. »<sup>584</sup>*

Pour le réaliser ? Réconcilier l'adolescent<sup>585</sup> avec lui-même. Ce sera difficile à double titre : l'adolescence de l'époque est certes fascinée par l'aventure moderne, mais celle-ci est réservée à quelques spécialistes ; de surcroît, un conformisme « nouvelle vague » se marque, fondé sur le consumérisme, l'attachement à un certain confort de vie (sinon strictement matériel), sur l'absence d'une culture vivante et la passivité jusque dans l'adhésion au grand mouvement de génération que dénote par exemple le lancement foudroyant de *Salut les copains* qui, en trois numéros, passe de cent cinquante mille à quatre cent mille exemplaires vendus.

De cette « aliénation » il est des responsables. Et Lebouteux de commencer à battre sa coulpe :

*« Je suis –j'étais– quant à moi, prof de Français, et j'ai essayé de leur<sup>586</sup> apprendre à rédiger des dissertations dans la langue de Vauvenargues. Mais je ne leur ai pas appris à s'exprimer, parce que ce monde moderne ne s'exprime plus sous la forme de dissertations<sup>587</sup>. Ou bien ils seront condamnés au silence, ou bien ils s'exprimeront sous forme de tracts, d'affiches, sous forme d'une vitrine, d'un court-métrage, d'un dessin animé ; ils s'exprimeront en empoignant un auditoire, comme ils auront à le faire demain dans leurs ateliers, leurs syndicats, leurs ensembles résidentiels, leurs amphithéâtres. »<sup>588</sup>*

<sup>581</sup> Michel Rigal in François Lebouteux : *L'école...*, op. cit. p. 7.

<sup>582</sup> Cf. supra.

<sup>583</sup> François Lebouteux : *L'école...*, op. cit., p. 12.

<sup>584</sup> Ibid.

<sup>585</sup> François Lebouteux est l'un des premiers à employer le terme dans la revue.

<sup>586</sup> Il s'agit des adolescents.

<sup>587</sup> Fâcheuse illusion d'optique : les cadres de la Nation, à la fin des années 80 encore, passent par une formation de la mise en forme de la réflexion. Aucune structuration de la pensée ne peut du reste se dispenser d'un apprentissage formel, notamment au plan logique. L'Éducation Nationale souffre toujours de tels mirages, issus de la mauvaise conscience d'une génération mal à l'aise, aujourd'hui au pouvoir. Cela dit, Lebouteux était en effet dispensateur d'un enseignement qui avait fort mal supporté la fusion des ordres primaires et secondaires au lendemain de la Libération, comme le montre la vivacité des débats entre *Revue de la Franco-Ancienne* et le *Bulletin de l'enseignement moderne*. L'enseignement du Français (associé aux langues mortes dans l'Agrégation des Lettres Classiques) dans les établissements qui héritaient de l'ancien secondaire (grosso modo les lycées) demeurait l'un des principaux « critères de distinction » dénoncés à partir de cette époque par Pierre Bourdieu...

<sup>588</sup> François Lebouteux, *L'école...*, op. cit. p. 19.

Formulation ambiguë, ô combien, dont on ne saisit pas clairement la logique, car enfin en quoi l'apprentissage de la dissertation empêche-t-il les étudiants de 68 de s'exprimer, et avec quelle verve, quelle inventivité, en tracts, en affiches, en harangues échevelées<sup>589</sup> ? Au contraire, ne chauffe-t-il pas au rouge le brio des maîtres éphémères de Nanterre, de la Sorbonne, de l'Odéon ?

Réconcilier en tout cas l'« ado » avec lui-même, c'est (et là qui ne serait pas d'accord ?) lui assurer la maîtrise de sa propre expression. Encore cela ne suffit-il pas : il faut, par la « responsabilisation », la participation, réconcilier les jeunes et les adultes, les jeunes et le monde qui se fait, réconcilier les jeunes avec leur vocation dans le plan de Dieu. Or l'École est à la dérive<sup>590</sup>, dérive que doit du reste stopper le Mouvement : il faut, affirme Lebouteux, lancer l'institution scoute à l'assaut de la réforme de l'École<sup>591</sup>. En outre, les adultes eux-mêmes ne savent plus très bien où ils en sont ; y compris au sein du Mouvement<sup>592</sup>. Ainsi le Scoutisme, à condition qu'il sache faire face aux attentes d'une génération elle-même confrontée à un monde nouveau, conserve toute sa valeur. Bien plus, il retrouve l'importance que ses fondateurs catholiques lui reconnurent : il s'agissait alors de conjurer le désarroi d'une génération sans père, il s'agit désormais d'exorciser l'angoisse d'« une génération sans parents »<sup>593</sup> :

*« Un monde violent et méprisant livré à la puissance technique récupère ses déchets sous forme d'inadaptés, de blousons noirs, d'asociaux de tout poil. Ces pauvres ont des yeux mauvais. N'épiloguons pas, ils sont privés de pères . »<sup>594</sup>*

L'ampleur de la tâche exige que l'on soit vis-à-vis de soi-même sans concession. Le temps de l'autocritique est venu. Lebouteux en profite pour livrer quelques remarques venues de Chefs en stage à Jambville<sup>595</sup>, remarques qui durent, à l'époque, en faire sursauter plus d'un :

*« On forge de beaux types d'hommes comme on dit. À mon sens inutiles et réactionnaires.*

*« Au total, les gars se trouvent parés pour la prochaine expédition polaire et totalement niais devant les problèmes quotidiens de chez eux.*

*« À la différence d'un marxiste (orthodoxe)<sup>596</sup>, nous ne comptons pas sur le simple jeu de la lutte des classes pour sortir des militants. Nous croyons à l'éducation. »<sup>597</sup>*

Bref, on ne veut plus de la « communauté ghetto », du « bluff à l'entraînement dit utile » et l'on trouve suspecte, avec l'air du temps (très échauffé par la fin de la guerre d'Algérie et l'aveuglement criminel des soldats perdus de l'O.A.S., il est vrai), l'appréciation

<sup>589</sup> A-t-on suffisamment pesé le paradoxe ?

<sup>590</sup> C'est largement inexact au niveau des structures que les ministres Berthoin et Fouchet ont profondément bouleversées. Mais pourquoi faut-il à, l'époque comme aujourd'hui, que l'on traite la question de l'évolution des comportements et des mentalités à coup d'ukases ? C'est la meilleure façon de les figer. Quant à l'effet des « révolutions »...

<sup>591</sup> Position fort peu orthodoxe. Périlleuse confusion des genres : on ne fait pas avec un enseignement de masse ce que l'on fait avec l'éducation d'un *happy few*.

<sup>592</sup> Lebouteux s'appuie sur des témoignages de chefs issus du Cadre Vert.

<sup>593</sup> Le mot est de Georges Hourin, cité par François Lebouteux, *Tâche d'hommes...*, op. cit. p. 7.

<sup>594</sup> Ibid. En dépit d'une réconciliation franche avec le monde extérieur, on est parfois atteint, chez les Scouts de France, de... « menuite récurrente ».

<sup>595</sup> Pour rappel : le camp-école, qui a quitté le château de Chamarande.

<sup>596</sup> Singulière précision, qui apportait de l'eau au moulin de ceux qui n'attendaient que le frémissement d'un bout de chiffon rouge pour hurler au loup.

<sup>597</sup> François Lebouteux, *L'école...*, op. cit. pp 46 à 48. Force est de reconnaître que la dernière intervention était un rien provocante...

positive des anciens Scouts « *par les officiers, les patrons et les belles-mères* »<sup>598</sup>. Dans tout cela, l'enjeu est le changement de statut de la fiction (qui doit être inséré dans le vrai, mais on ne nie pas son utilité pédagogique, cf. la Patrouille de la Flamme ou Jack de Minuit), et celui du jeu (tout cela même si l'on n'oublie pas qu'« *à quinze ans on a le cœur d'un évadé, mais aussi le cœur d'un apôtre et d'un conquérant* »<sup>599</sup>). En tout cas, plus question d'entendre parler des totémisations<sup>600</sup>. Quant à la collection Signe de Piste (qui entamait la fin de sa première carrière), on l'assassina avec une férocité telle<sup>601</sup> que la maison d'édition Alsatia elle-même fit une mise au point dans laquelle elle s'en désolidarisa subtilement.

Changement de statut de la fiction et du jeu, mais fidélité inébranlable au camp et à son impact formateur ; remise en cause, aussi, des « épreuves de classe » à l'occasion de l'« Entreprise 62 » dont on retrouve le rôle dans le tournant pris par l'E.N.E.. à cette époque ; témoignage à l'appui : « *Écoute, mes gars sont lancés à corps perdu dans l'Entreprise. Je ne vais pas leur casser les pieds avec les épreuves.* »<sup>602</sup> Si l'on ne les supprima pas encore, du point pensa-t-on les faire passer à la faveur de l'Entreprise (ou du projet d'année). Quoiqu'il en soit : « *l'Entreprise 62 a été une secousse* »<sup>603</sup>, et les chantiers ouverts ont montré leur valeur formatrice. Lebouteux put ainsi conclure :

« *Nous n'avons jamais bien choisi entre un Scoutisme de 'divertissement' (le jeu, la technique pour la technique, la compétition, l'horreur des temps de pause) et un Scoutisme de 'retraite' (l'élite de la Chrétienté, les messes à part, la Cour d'Honneur<sup>604</sup> pour trois absences et le mot du Chef à la lueur des braises). Nous vivons de tout cela un peu. C'est maigre, en face d'une génération affamée de croire à quelque chose.* »<sup>605</sup>

Mais justement : comment se représente-t-on cette génération de façon plus précise ?<sup>606</sup>

C'est toujours une génération prisonnière des villes (et Lebouteux de citer... Péguy), de l'artificial, à laquelle un Scoutisme de grands jeux dans les bois parle peu. Les jeunes qui la composent apparaissent assoiffés « *d'une autre forme de contact, brutal, avec une certaine nature (...) sauvage, colorée, dépaysante, une nature qui, si l'on ose dire 'tient le coup devant le cinémascope.* »<sup>607</sup>

C'est encore, par référence à Camus : « *tous ces corps dorés d'une jeunesse* », laquelle « *s'offre elle-même en holocauste au soleil. Car il s'agit bien de cela. Ces sens émoussés, ces corps fatigués avant d'avoir été créés, ne cherchent dans la nature qu'une*

<sup>598</sup> Ibid. p. 47. *Horresco referens...* Mais l'inverse n'était-il pas vrai aussi ?

<sup>599</sup> Ibid. p. 49.

<sup>600</sup> « *Avec la saison du muguet revient pour les obsédés du tomahawk la saison des cérémonies nocturnes.*

« (...) »

« *Apanage de troupes médiocres et de chefs sans imagination, la totémisation et ses cousins germains (ordres de chevalerie secrets, comités divers et clandestins, etc...) n'en continuent pas moins leur petit bonhomme de chemin.* » François Lebouteux, in *Chefs*, janvier 1961, n° 354, p. 17. Ces « *cérémonies stupides* », « *pratiques d'un autre âge* » sont frappées d'interdiction formelle.

<sup>601</sup> Justifiée par la parution on ne peut plus discutable d'un roman : *Aventure au Katanga*, préfacé par le très fâcheux colonel Roger Trinquier, en 1962. Les remous furent tels que l'archevêché de Paris s'en émut. D'autres « *cadavres dans le placard* », dont je reparlerai, empoisonnaient la réputation d'une collection vantée par Georges Gauthier du temps de son Commissariat général, et sans tache, aux yeux du Mouvement, jusqu'en 1956.

<sup>602</sup> François Lebouteux, *L'école...*, op. cit. p. 60.

<sup>603</sup> Ibid p. 100.

<sup>604</sup> Dans sa fonction répressive : « *haute cour de justice* ».

<sup>605</sup> François Lebouteux : *L'école...*, op. cit. p. 102.

<sup>606</sup> L'article repris ici fut écrit pour *Les cahiers de vie franciscaine* et publié en octobre 1963.

<sup>607</sup> François Lebouteux : *L'école...*, op. cit. p. 106.

*morsure plus vive, une brûlure ou un sentiment plus ardent (...) Ces jeunes sont des primitifs.* »<sup>608</sup> L'évocation de James Dean d'*East of Eden* ne pouvait manquer. En bref, la « nouvelle » génération est en quête de points de repère inébranlables et de défoulement. À preuve le vandalisme envers la nature : « *Ils*<sup>609</sup> *veulent la marquer, et en la marquant, se prouver quelque chose à eux-mêmes.* »<sup>610</sup> C'est-à-dire se prouver qu'ils existent.

Pour Leboutoux, le chantier répond à cette attente de confrontation identitaire, mais il y répond de façon positive. Et de citer les pionniers soviétiques qui, avec Makarenko<sup>611</sup> trouvent leur voie de débroussaillers, *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne en illustration.



Cette demande renouvelée face à la nature amène Leboutoux à s'interroger sur le fameux article sixième de la Loi qui avait quelques mois plus tôt arrêté le P. Liégé dans *Chefs*. Aussi propose-t-il une autre formulation<sup>612</sup>, plus compréhensive : « *Le Scout protège la vie car elle vient de Dieu* », qui montre bien que la nature n'est pas la seule voie d'accès à lui. Cependant cela suffit-il ? Le Scoutisme en pratique répond-il à cette attente neuve ? qui déborde d'ailleurs le cadre naturel et réclame des activités créatrices et d'identité et d'œuvre utiles (comme le montre un article inséré de Michel Kieffer) ?

La réponse est, pour Leboutoux, négative. La ressource ? Se tourner vers l'Inspirateur, revenir à Baden-Powell :

*« B-P, c'est simple mais ce n'est pas bête, ce n'est pas compliqué, mais c'est intelligent (...).*

<sup>608</sup> Ibid. p. 107.

<sup>609</sup> Les adolescents.

<sup>610</sup> François Leboutoux : *L'école...*, op. cit. p. 102.

<sup>611</sup> Référence importante chez Leboutoux.

<sup>612</sup> Rappelons cet article : « *Le Scout voit dans la Nature l'œuvre de Dieu. Il aime les plantes et les animaux.* »

*« Pour nous, le Scoutisme ne se définit pas à partir d'un répertoire d'activités, d'un folklore, d'une gamme de signes de reconnaissance, d'un fond commun de héros. »<sup>613</sup>*

Il faut donc en revenir à une méthode épurée, et cette méthode, c'est l'Entreprise qui la fournit, définie en six temps: 1) choix des garçons ; 2) travail préparatoire de la maîtrise ; 3) programme d'activité, publié en panneaux ; 4) entraînement et équipement en patrouille ; 5) réalisation par la Troupe ; 6) critique, évaluation. La nouvelle représentation du Chef s'affine de ce fait :

*« Le chef est celui qui aide à s'exprimer, qui fait éclore les rêves en forme de projet, qui garantit ceux-ci réalisables, et qui dans l'action menée ne valorise pas la troupe en soi mais chacun des participants qui cherchent avec inquiétude la mesure de leurs moyens. »<sup>614</sup>*

Le Chef devient un metteur en scène, un caméraman-opérateur, mais plus encore, maîtrisant la subtile dialectique entre la personne en devenir et la communauté, un éducateur d'hommes complets et aptes au travail collectif.

Maître d'œuvre, le Chef n'est pas le seul acteur de cet apprentissage personnaliste-communautaire : la Cour d'Honneur, ce parlement de Troupe qui va s'élargir jusqu'à devenir l'assemblée souveraine des citoyens de la micro-république scout, y doit jouer aussi un rôle central. La formation civique du Scout en dépend ; mais aussi l'épanouissement de l'essence spirituelle du jeune chrétien, dans l'affirmation de la dignité de chacun et dans la participation de chacun à cette micro-société qui est aussi cellule d'Église dont le noyau et le manteau invisibles sont la parole de Dieu.

Sans conteste, le montage de ces divers articles, qui correspond bien à l'évolution de la réflexion de l'E.N.E. et que pourra faire sien chaque lecteur, répond à un souci didactique. Tout converge vers la nécessité de la naissance des Pionniers et des Rangers<sup>615</sup>.

La réforme est ainsi officiellement adoptée lors de l'Assemblée Générale du 22 mars 1964.

Quoique le mot soit employé par le C.N.E., ce n'est pas une proposition : différence, et de taille, avec le Raiderisme. Mais si les unités Raiders avaient montré des signes de résistance à toute adaptation (ce qui, plus qu'un essoufflement en soi, détermina l'E.N.E. à la substitution par une réforme plutôt qu'à une rénovation vers la fin de 1961 et surtout dans le courant de l'année 1962), que dire des Troupes « ordinaires » au sein desquelles rien, sauf les épreuves de classe, n'avait changé depuis la réduction de la longueur du short dans les années trente... Ainsi l'approche que Michel Menu avait effectuée du problème ne pouvait être reproduite : tout était à reprendre.

Premier point de la réforme (et de taille) : l'éclatement de la branche. François Lebouteux s'en explique devant l'Assemblée :

*« L'hypothèse de départ est particulièrement simple. Les garçons quittant les troupes à quinze ans, sauf brillantes exceptions (encore une fois, j'exclus du tableau des 'gradés', C.P ou seconds dont le commandement et l'esprit de service*

<sup>613</sup> François Lebouteux : *L'école...*, op. cit. p. 133.

<sup>614</sup> Ibid. p. 152.

<sup>615</sup> Tout sauf l'évocation de l'utilité d'une scissiparité de la branche, singulièrement absente. Or tout aussi curieusement, ce sera ce point que choisiront les opposants pour cristalliser un refus plus global.

peuvent partout remplacer l'intérêt pour le scoutisme lui-même<sup>616</sup>, la conclusion de X observateurs, autant dans le scoutisme qu'à l'extérieur, et de tous les pays, était, en gros que le scoutisme Baden-Powell n'était pas adapté, au-delà de 14 ans.

« D'où les Explorers américains, les Senior Scouts en Grande-Bretagne et ailleurs : à ceux-là on propose non le scoutisme B.P, mais un prolongement, une 'autre chose' qui, selon les latitudes et les tempéraments, tiendra tantôt du club, tantôt de la prémilitance adulte.

« Notre option se situe **radicalement à l'opposé**<sup>617</sup> de celle-ci. Plus on relit 'Éclaireurs' et plus on se persuade que ce livre, écrit pour des garçons qui entraient dans le Mouvement, l'était pour des plus de 14 ans<sup>618</sup>. Et nous en tirons la conclusion que s'il faut entamer un 'autre chose', c'est pour les 12-13 ans. Et ce sont les Rangers. C'est pourquoi les Pionniers sont, à tout prendre, et malgré les différences de style et de l'époque, si apparentés au Raiders qui, eux aussi, traduisaient la même conviction que le génie de B.P éclate dans le scoutisme des garçons de quinze ans. »<sup>619</sup>

Il est clair que, traité de « révolutionnaire marxiste » par les « traditionalistes intégristes », celui qui s'exprime ainsi manifeste le souci le plus haut de la tradition scout. Car enfin comment oser se réclamer de celle-ci quand au nom de son intangibilité, on loue sa sclérose, on entretient sa décomposition, on prépare sa marginalisation radicale, parfois sa fin<sup>620</sup> ? Bien plus, ce respect ne s'arrête pas aux seules intentions.

Une telle séparation, en effet, n'était pas chose nouvelle au sein du Mouvement : j'ai rappelé l'abbé d'Andréis ; d'autres exemples existent, certes très locaux : Roland Pierre à Remiremont vers 1922, André Sonrier à Nancy dans les années trente... Et encore ne sont-ce là que des exemples évoqués dans les revues alors que la « doctrine » officielle était la formation du cadet par l'aîné, fondée sur un « effet d'entraînement » du premier par le second<sup>621</sup>. Plus commune était la pratique des Hautes-Patrouilles, qui réunissait tous les « gradés », précisément (Seconds et Chefs de Patrouilles, Assistants) pour des activités spécifiques (sorties le plus souvent) qui les coupaient des benjamins que l'on avait pas, du coup, « à traîner » derrière soi<sup>622</sup>. Enfin n'oublions pas les Raiders ! Certes, la Troupe entière portait le béret vert dès que les conditions requises étaient remplies. **Mais** l'insigne attestant de la qualité personnelle n'était remis qu'aux brevetés, c'est-à-dire aux Scouts d'élite, déjà titulaires de leur première classe. Or ces grands scouts ne pouvaient pas ne pas former un groupe à part au sein de l'unité, se confondant avec une H.P élargie. Ainsi, au moins dans l'esprit de ses promoteurs, la scissiparité évitait l'écueil d'une ambiguïté pouvant être source de tension à l'intérieur de la Troupe, voire à l'intérieur même de la patrouille

<sup>616</sup> Mais pas les Raiders...

<sup>617</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>618</sup> Tout comme l'un des précurseurs du Scoutisme catholique, l'abbé d'Andréis de Bonson (fondateur des Éclaireurs des Alpes).

<sup>619</sup> François Leboutoux : *Pionniers*, in *Chefs*, février-mars 1964, n° 377 pp 57-58.

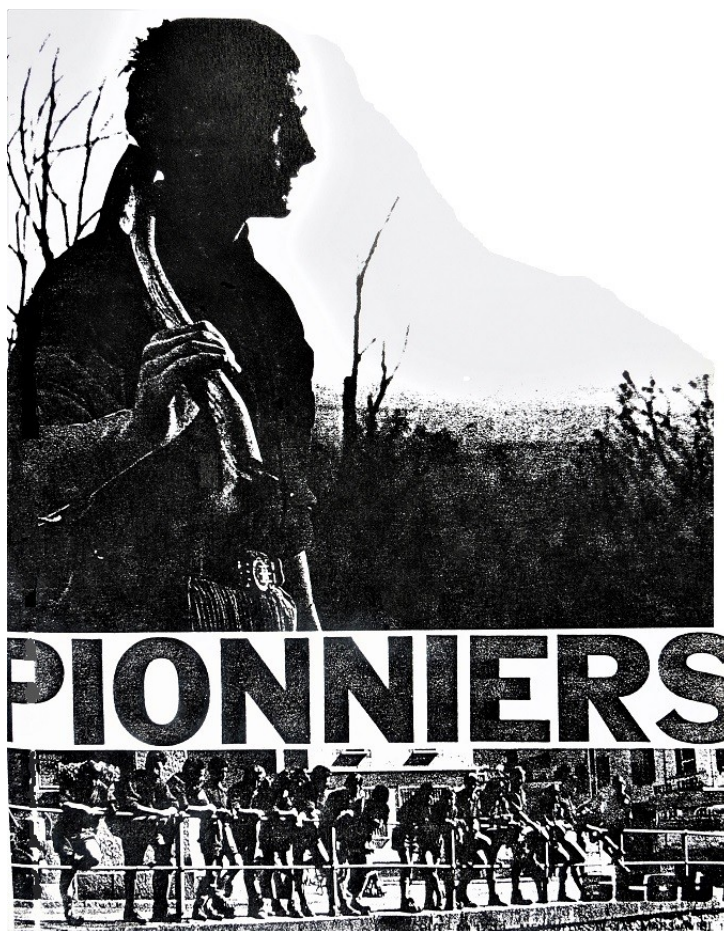
<sup>620</sup> Si, à la base de tout intégrisme, se noue un délicat problème identitaire, s'y noue en même temps un manque de... clairvoyance, à tout le moins.

<sup>621</sup> Ce qui était négliger l'« effet de frein » du second par le premier.

<sup>622</sup> Dans *Les champions de la 443*, roman du Signe de Piste n° 92, 1956, Jean d'Izieu a bien illustré les tensions entre grands scouts et benjamins, même si, fidélité orthodoxe oblige, tout se résout au mieux à la fin. Ajoutons que l'hémorragie des garçons vers 15 ans n'ayant été que très partiellement endiguée dans les troupes ordinaires, on obtenait cette situation : un fort contingent d'aspirants et de secondes classes (12-14), puis les premières classes, peu nombreux, souvent C.P., ou second, et donc s'intégrant à la H.P. La scission existait sinon en droit, du moins en fait.



partagée entre deux partis inégaux, les « bleusailles » inexpérimentées, encore gamins, et les « vieux durs de durs »<sup>623</sup>.



La scissiparité de la branche Éclaireurs fut donc l'un des aspects les plus spectaculaires de la réforme. Le second fut le changement d'uniforme : chemise rouge et pantalon de velours côtelé pour les Pionniers, chemise bleue pour les Rangers. À propos de la chemise des Pionniers, Lebouteux met les points sur les « i » :

*« Que 300 chemises rouges en été 63 aient fait autant de bruit que 300 culottes courtes en 1911, il n'y a certes pas là de quoi se désoler. Mais l'objection devait venir : chemises rouges et 'Pionniers' réunis, cela fait par trop soviétique ! Il faut répondre que les tabous n'existent que par la grâce de ceux qui les créent,*

<sup>623</sup> Les relations au sein d'un microcosme de garçons structuré de cette façon ne sont pas forcément épanouissantes, ni nécessairement émancipatrice la coéducation ainsi conçue. Le « cul de Pat », le petit nouveau, n'a en effet d'autre choix que celui d'adhérer au modèle qu'incarnent le Chef et son second. Or comme ces derniers, de même que tous les autres membres de sa patrouille, ont dû comme lui accepter un tel conformisme, à moins de quitter la Troupe, de tirer un trait sur le Scoutisme, de se déjuger ou de devenir (en lieu clos type collège catholique) objet de sarcasme, le novice se trouve confronté à une « majorité tyrannique », et d'autant plus que sera plus jeune la Scoutmaîtrise. Comme l'écrit Hannah Arendt : « *L'autorité d'un groupe, fût-ce un groupe d'enfants, est toujours plus tyrannique que celle d'un individu [adulte], si sévère soit-il. Si l'on se place du point de vue de l'enfant pris individuellement, on voit qu'il n'a pratiquement aucune chance de se révolter ou de faire quelque chose de sa propre initiative.* » in *La crise de la culture*, Gallimard, collection Idées, 1972, p. 233.

La philosophie américaine n'envisageait alors que le groupe abstrait, sans songer, ce qui n'était pas son propos, que sa structure d'âge pouvait alors conforter le phénomène. C'est évidemment un postulat théorique. En pratique, comme je l'ai noté plus haut, l'âge et la compétence de la maîtrise, l'alchimie des tempéraments, le jeu des origines sociales, le contexte familial, paroissial, le modulait considérablement. Cependant on peut supposer que le désir d'estomper le caractère 'École de conformisme' que la Troupe revêtait parfois présida aussi à la volonté de réforme.

*et qu'il faudra chercher bien loin dans l'histoire pour trouver cinquante 'jeunesses communistes' en chemises rouges en France... Quant à prétendre que les jeunes n'en veulent pas eux-mêmes : j'ai vu les mêmes garçons disant en mars : 'de quoi aurons-nous l'air avec ça ?'. En juin coucher avec ! :*

*« Car il y a une correspondance entre l'uniforme et le style intérieur, et c'est la grâce des mouvements de jeunesse de la retrouver avec chaque génération. »<sup>624</sup>*

Lors de l'entretien qu'il m'accorda, François Leboutoux précisa sa pensée sur ce point. Le choix de la chemise rouge des Pionniers, bleue des Rangers répondait à un double souci : faire écho à la mode des couleurs vives qui s'accusait alors ; créer un uniforme qui « *aurait de la gueule* », susceptible d'être attractif. Or :

*« Un référendum en forme sur l'uniforme (que de fois nous l'avait-on demandé !) n'aurait pas manqué de créer chez les garçons une psychose d'insécurité, source de fantaisies que nul n'aurait pu prétendre rattraper par la suite. 'La Patrouille de la Flamme' dans le Scout de 62-63 a montré, par le courrier de garçons qu'elle a valu à la rédaction, qu'une proposition nette, quand elle naît de l'observation et ne cède ni à la facilité ni au mauvais goût, vaut bien mieux qu'un étalage d'imprécisions, c'est-à-dire d'hésitations. »<sup>625</sup>*

Il est certain que les cinq patrouillards campés par Van Dooren firent bel et bien beaucoup pour à la fois acclimater et tester le style nouveau de l'uniforme.

À cela s'ajoutait deux autres considérations. François Leboutoux m'avoua qu'il avait éprouvé de la jubilation à « emprunter » aux mouvements de gauche leur emblème<sup>626</sup>. À un moment où la politisation d'une assez large fraction de la jeunesse l'enracinait à gauche et même à l'extrême gauche, une telle récupération était de bonne guerre. La chemise rouge, d'autre part, risquait de moins choquer dans les grands ensembles récents des banlieues en expansion (que les S.d.F. espéraient conquérir) que l'uniforme kaki et le béret vert susceptible de réveiller chez les jeunes adultes passés par l'Algérie de fâcheuses réminiscences. On peut également se demander aussi si l'E.N.E. n'éprouva pas une autre jubilation, plus discrète, à choquer sciemment la « vieille garde » dans le secret espoir de la voir rompre avec le Mouvement, le libérant ainsi d'un facteur de troubles potentiels...

Dernier des trois aspects les plus spectaculaires de la réforme : la reformulation de la Loi. Comme l'indique François Leboutoux :

*« Il y a aussi une correspondance entre le vocabulaire et l'époque. Et nous avons changé la Loi. Expliquons-nous.*

*« Nous n'avons pas changé la Loi.*

*« Je laisserai à des gars beaucoup plus audacieux et plus sûrs d'eux-mêmes une telle entreprise. La Loi, je vois ce qu'elle a produit historiquement, et j'estime que ce n'est pas mal. Qu'elle ait des lacunes, qu'elle ne recouvre pas toutes les valeurs de l'homme chrétien, c'est possible, mais il me suffit qu'elle donne envie de vivre, et de vivre pour les autres.*

<sup>624</sup> François Leboutoux : *Pionniers*, op. cit. p. 59.

<sup>625</sup> Ibid. p. 57.

<sup>626</sup> C'était, non sans malice, faire un double pied-de-nez : aux traditionalistes-intégristes (s'ils avaient été moins emportés par leur vertige pamphlétaire, ils se seraient bien aperçu que l'influence dominante, voire exclusive, chez Leboutoux était anglo-saxonne et même états-unienne, pas soviétique), et aux « révolutionnaires ».

« Mais ce que nous n'admettions pas, c'est qu'elle fût incompréhensible et, dans sa formulation, source de contre-sens.

« Contre-sens par omission : l'école est oublié dans l'inventaire de l'article 2.

« Contre-sens par gaucherie : la nature, seulement explicitée par les références aux plantes et aux animaux de l'article 6.

« Contre-sens par usure des termes : 'courtois' et 'économe' ont des résonances différentes avant la guerre de 1914 et à l'âge atomique.

« C'est tout. Les mots employés aujourd'hui passent comme les autres, mais la Tradition, contre les traditions, saura encore s'en sortir. Comme les Pionniers d'aujourd'hui, les garçons de demain voudront une Loi qui les provoque concrètement. Et ils la reformuleront. »<sup>627</sup>

Regardons-y de plus près :

| <i>Loi 'SEVIN' 1920</i>  | <i>Loi 'Lebouteux' 1964</i>                             |
|--|---|
| 1) Le Scout met son honneur à mériter confiance                                      | 1) Le Scout met son honneur à mériter confiance.        |
| 2) Le Scout est loyal à son Pays, ses Chefs, ses subordonnés                         | 2) Le Scout est loyal dans toute sa vie.                |
| 3) Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain                              | 3) Le Scout est fait pour servir et sauver son prochain |
| 4) Le Scout est l'ami de tous et le frère de tous les autres Scouts                  | 4) Le Scout partage avec tous.                          |
| 5) Le Scout est courtois et chevaleresque  | 5) Le Scout est accueillant et combat l'injustice.      |
| 6) Le Scout voit dans la nature l'oeuvre de Dieu, il aime les plantes et les animaux | 6) Le Scout protège la vie parce qu'elle vient de Dieu. |
| 7) Le Scout obéit sans réplique et ne fait rien à moitié                             | 7) Le Scout sait obéir et ne fait rien à moitié.        |
| 8) Le Scout est maître de soi, il sourit et chante dans les difficultés              | 8) Le Scout a du cran, il sourit dans les difficultés   |
| 9) Le Scout est économe  | 9) Le Scout respecte le travail et le bien d'autrui.    |
| 10) Le Scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes                      | 10) Le Scout est pur et rayonne de pureté.              |

Tout au plus peut-on parler de dépoussiérage. Ni le sens, ni l'esprit, ni la fonction de la Loi ne sont atteints, même si on la voulut plus compréhensive, ce qui abat du coup certaines barrières qui pouvaient s'opposer à ce qu'elle s'appliquât dans toutes les dimensions de la vie quotidienne. De ce fait, la nature « intégraliste » de la pédagogie scout catholique s'en trouva même renforcée.

Mais, comme le note Lebouteux :

<sup>627</sup> Ibid. p. 59.

*« Qu'on ne se fasse pas d'illusion. Les Pionniers ne se caractérisent pas par la chemise rouge<sup>628</sup>. Il ne se caractérisent pas par la gamme des techniques modernes qu'ils abordent allègrement : voile, plongée, construction de kayaks, spéléo... Ni par le chantier, ni par la recherche scientifique<sup>629</sup>. Ni par le fait qu'ils télescopent les temps morts appelés noviciats, noviciat avant la Promesse ou période de Jeune Route. Ni par leur activité internationale, ni par le pôle de rencontre que devient leur Base. Ni par leur système d'auto-financement dans le travail manuel...*

*« Les Pionniers se caractérisent par la manière dont ils vivent la Cour d'Honneur, et par les claires exigences qui s'y formulent concernant chacun et tous. Avec eux le Scoutisme ne marche plus tout seul, ni par la grâce des plus jeunes qui en définitive forcent toujours plus ou moins les grands à la tenue. »<sup>630</sup>*

Concrètement, qu'est-ce à dire ?

*« Les Pionniers sont des garçons de 14-17 ans décidés à vivre le Scoutisme de leur âge et de leur époque, compromis librement par la Promesse, la Loi et l'uniforme, associés par le jeu sans entraves du Système des Patrouilles à la gestion réelle du Poste. »<sup>631</sup>*

L'entrée se fait généralement après deux ans passés chez les Rangers ; à l'issue de la formation Pionnier : passage à la Route.

Le Poste est composé d'Équipes (ex-Patrouilles) de quatre à six garçons. Chaque équipe doit avoir une vie autonome, tant sur le plan de ses activités (y compris dans le cadre d'entreprise de Poste) que sur le plan spirituel. Les décisions sont prise en Conseil d'Équipe. L'existence d'un « Chef d'Équipe » n'est pas explicitement envisagée.

La Loi est la référence centrale du Pionnier... Qu'un Pionnier, qu'une Équipe, qu'un Poste violent la Loi, et donc la Promesse, ils se coupent du Mouvement.

*« Le Brevet de Service marque le vrai Pionnier »<sup>632</sup>. Ce brevet est défini par un certain nombre d'exigences techniques, sportives, spirituelles qui ne sont pas sans prolonger celles du Raiderisme quoique étant plus axées sur des réalisations concrètes.*

*« Des comités inter-équipes (des finances, des relations extérieures, de la liturgie, des fêtes, etc..) constitués à la demande et pour des temps variables, permettent de faire participer le maximum de garçons à l'animation et à la gestion de l'ensemble. Ils facilitent le travail du Conseil d'Entreprise. »<sup>633</sup> Ils sont l'une des clés de l'apprentissage de la démocratie et de la responsabilité.*

La Cour d'Honneur est l'organisme décisionnel qui réunit solennellement, tous les mois, l'ensemble des Pionniers ayant prononcé leur Promesse. C'est aussi une assemblée de réflexion sur la vie du Poste en fonction de la Loi et de l'évangile. C'est la clé de voûte de l'apprentissage de la vie en communauté. Elle valide par ailleurs les Brevets, rappelle à la

<sup>628</sup> Si la Loi est leur caractéristique majeure.

<sup>629</sup> Quid ?

<sup>630</sup> Douteux : les totémisations prouvaient par exemple souvent le contraire. François Lebouteux : *Pionniers*, op. cit. pp. 59-60.

<sup>631</sup> Ibid.

<sup>632</sup> Ibid. p. 61.

<sup>633</sup> Ibid.

Loi, au besoin, tel ou tel, elle « *investit de responsabilité* » et mandate pour les missions au-dehors, elle entend les rapports, etc.

La Base des Pionniers est spécifique (pas de Base commune aux Pionniers et aux Rangers).

Les Pionniers assurent leur auto-financement par l'« *extra-job individuel* » en cherchant des « petits boulots » ou en travaillant à l'occasion des vacances d'été. « *Le premier gain sert à payer la chemise d'uniforme* ». Les extra-jobs doivent être prospectés par la maîtrise.

*« Les Pionniers, ici encore, sont à la pointe d'une réforme des mœurs qui permettra bientôt aux groupes d'adolescents d'assurer dans la dignité leur autonomie financière et donner du même coup à toute une génération engagée dans une prolongation jusqu'à 16 ans de la scolarité obligatoire le rééquilibrant indispensable du travail manuel. »<sup>634</sup>*

Au-delà de cette pétition de principe, perce nettement le désir d'ouvrir les Pionniers à tous les milieux en établissant « structurellement » une égalité réelle.

Laissons, pour conclure, la parole au C.N.E. :

*« Le colonial, l'indien, le chevalier, le raider de Wingate, chacun en son temps, a aidé des milliers de garçons à grandir. Une fois de plus, il faut tourner la page et suivre des yeux les silhouettes nouvelles qui sollicitent l'adolescent. Parmi celles-ci, l'homme des chantiers. Celui qui trace les routes nouvelles, force la terre à livrer ses richesses, transforme en lacs et en forêts le désert. Derrière notre uniforme même il y a une mystique : l'homme n'est plus l'hôte de la nature, il en devient de plus en plus le conquérant et le maître. Et ce type de pionnier, par rapport à tous les autres héros proposés à des générations de scouts, n'aurait à la limite que cette différence, d'être non pas du passé, mais d'aujourd'hui et de demain, qu'il faudrait y lire encore un signe des temps. (...)*

*« Devenir Pionniers est pour chaque Troupe un passage difficile, à l'épreuve de sa vérité. Car l'autorité des chefs et à plus forte raison des C.P n'est pas donnée, et la démagogie sera toujours si facile ! Là est toute l'éducation de la liberté, et ce chef Pionnier a bien noté: AU MAXIMUM DE DÉCONTRACTION ALLIER LE MAXIMUM D'EXIGENCE. Mais celle-ci ne naîtra que de l'intérieur<sup>635</sup>.*

*« Et c'est pourquoi la Troupe se liquéfiera ou bien sortira transformée de l'épreuve, avec la joie d'avoir réconcilié vingt adolescents avec l'image que poursuit d'eux le Seigneur<sup>636</sup>. Le service, le témoignage, l'entreprise permanente et ambitieuse seront sans doute des auxiliaires précieux : ce ne seront que des auxiliaires. Et le Brevet de Service le souligne bien, qui fait appel aux mœurs du groupe par trois fois (partage de l'Évangile, révision communautaire, liturgie) pour délivrer le 'label-qualité' personnel. C'est tous ensemble qu'ils vivront leur scoutisme, ou personne.*

*« Telle est l'épreuve que nous avons choisie. »<sup>637</sup>*

---

<sup>634</sup> Ibid. p. 63.

<sup>635</sup> Phrase à rapprocher de l'analyse qui précède les thèses de Pierre-André Liégé.

<sup>636</sup> Même remarque.

<sup>637</sup> François Leboutoux, *Pionniers*, op. cit. p. 60.

Restent les Rangers. Ce sera Georges Dobbelaere, lui aussi membre de l'ancienne E.N.E., qui étayera par une étude approfondie de la psychologie des 11-14 ans la constitution de cette branche nouvelle, en dégagant la notion de pré-adolescence.

Les Rangers sont donc ouverts à : « *des garçons de 12 ans (11 ans) à 14 ans (13 ans) qui vivent une forme de scoutisme adaptée à leur âge. Il préparent la Promesse qui les introduira dans le monde des 'Pionniers'* »<sup>638</sup>.

Comment s'organiser donc cette transition entre le Louvetisme et le Pionnierisme ?

Les garçons composent une Unité de dix-huit membres au plus. Cette Unité est divisée en trois patrouilles chacune, ayant à sa tête un « pilote », responsable et meneur susceptible d'être changé en fonction des activités. La réunion de la patrouille « *n'est ni une obligation ni une formalité. Elle est imposée par la vie.* »<sup>639</sup> ; « *La patrouille ne doit pas ensermer le garçon qui noue et dénoue ses relations.* »<sup>640</sup>

La maîtrise est composée et formée de façon classique.

Le support, le ressort pédagogique des Rangers est « *le Grand Projet* ». Le Conseil d'Unité le détermine, comme la Cour d'Honneur, l'Entreprise chez les Pionniers. « *Son thème doit correspondre à la vie des garçons, à leurs préoccupations, à leur besoins.* »<sup>641</sup>

Le Grand Projet doit s'échelonner sur un trimestre. Toutes les activités sont organisées par lui. Lors de chaque Grand Projet, les Rangers se lient par contrat à sa réalisation. Le Grand Projet implique la constitution d'ateliers, entre lesquels les membres des patrouilles se ventilent.

Le jeu conserve sa place, évaluée à 60% des activités Rangers.

Le camp est un temps fort irremplaçable.

La formation religieuse insiste sur une représentation du Christ « ami » et constitue une initiation liturgique.

Volontaire, le Ranger doit reconnaître trois principes de base : 1) « *Le Seigneur est notre ami* » ; 2) « *Les autres sont nos frères* » ; 3) « *Nous méritons confiance* », vis à vis desquels il **s'engage** solennellement après 6 mois, en vue de la Promesse Pionnier.

Des brevets, passés dans le cadre du Grand Projet, sanctionnent la progression personnelle. Pour être admis à la Promesse, le Ranger devra compter quatre brevets au moins.

La vie de l'Unité, orientée par le Grand Projet, est ponctuée par des temps forts : 1) le « *point fixe* », regroupement à la demande, circonstanciel, qui juge, réfléchit, médite selon le cas ; 2) le « *Grand Conseil* », assemblée solennelle, qui décide du Grand Projet, définit le Contrat, est trimestriel ; 3) le Conseil d'Expédition, sorte d'aréopage qui réunit la maîtrise, le pilote et les « *techniciens* », anciens pilotes pour la plupart.

À la différence de la constitution des Pionniers, celle des Rangers, comme l'annonçait François Lebouteux, constituait une innovation complète et le texte d'avril 1964 fut présenté comme une base de réflexion plus qu'autre chose. Il était cependant plus de nature

<sup>638</sup> In *Chefs*, avril 1964 n° 378, p. 60. Notons que la prestation de la Promesse est donc retardée.

<sup>639</sup> Ibid. p. 60.

<sup>640</sup> Ibid.

<sup>641</sup> Ibid.

à susciter l'ire des traditionalistes et des intégristes que la création des Pionniers. Étrangement il n'en fut rien.

### 3.3.3. Le « procès » de la réforme

Distinguons tout d'abord les traditionalistes des traditionalistes intégristes.

Les premiers, dans leur opposition résolue, demeurent aussi longtemps que possible fidèles au Mouvement. Ils peuvent admettre d'autre part et même souhaitent une évolution, mais dans des limites bien définies. Ils regroupent surtout des « grands anciens » du Scoutisme clandestin (Pierre Delsuc) ou de la Résistance (Pierre de Montjamont). L'âme de leur groupe informel est Michel Menu. La plupart ont été écartés, je l'ai évoqué, à partir de 1956, efficacement mais de façon fort peu élégante, voire fort peu « scoute ».

Les seconds, qui font passer leur fidélité à leurs représentations du Mouvement avant celle au Mouvement lui-même, considèrent que le seul Scoutisme valide est celui des années Trente et du début des années Quarante. Le Raiderisme est à la limite tolérable. Ils se posent comme les gardiens sourcilleux de la lettre du Temple scout catholique, et se sont arrêtés, religieusement parlant, au pontificat de Pie XII. Ils ne tarderont donc pas à refuser les conclusions du Concile, avec plus ou moins de vigueur. Vis à vis du Mouvement, ce sont des schismatiques, imbus de leur conception de l'orthodoxie.

Dans les deux cas, les procès qu'ils intentent à la réforme, maintenant officielle, permettent de mesurer le chemin parcouru au-dessus de l'abîme qui les sépare du Mouvement.

Contraint à se replier sur sa Troupe de Saint-Cloud autant par son code de conduite que par la conscience que le nouveau rapport de force établi en novembre 56 par Michel Rigal n'était pas en sa faveur, Michel Menu ne s'est pourtant pas résigné à se taire, et sans doute n'avait-il pas immédiatement perdu l'espoir de réintégrer un jour l'Équipe nationale, d'influencer ses décisions, de convaincre<sup>642</sup>. La publication de *Scoutisme et engagement : une Route scoute* par les Nouvelles éditions latines en 1960 en témoignait.

L'ouvrage pose d'abord une question simple : pourquoi un ancien C.N.E.. juge-t-il nécessaire de publier ses idées concernant une branche ayant depuis fort longtemps affiché sa différence ? D'abord, que dit Menu, avec une modestie qui l'honore ?

« *Goutte d'eau tiède dans l'océan de baratin qui submerge le Mouvement, ces propos sont une participation, sans vanité, aux investigations des hommes de 25-30 ans qu'intéresse la contribution de la Route à la réussite des jeunes.*

« *Elles n'engagent, bien entendu, ni les Galeries Barbès ni le Scoutisme, ni le lecteur. Simple point de vue, sans imprimatur ni encouragement.* »<sup>643</sup>

Il s'agirait donc d'une contribution aussi gratuite que sans illusion ? Dont acte. Mais, au fil des pages, une autre explication vient à l'esprit : il s'agirait plutôt d'un solide règlement de compte, ce à quoi le chapitre 1 : « *Une certaine anxiété gagne le Scoutisme* », se consacre en tout cas sans délicatesse excessive. Menu s'y attache en

<sup>642</sup> Après tout, jusque vers 62 il compte encore au Q.G.. des proches de ses idées. Dans la hiérarchie des Commissaires provinciaux et de l'encadrement local aussi.

<sup>643</sup> Michel Menu : *Scoutisme et engagement : une Route scoute*, les Nouvelles Éditions Latines, 1960, p. 12.



premier lieu à se faire centre d'une lice dans l'enceinte de laquelle les extrémistes sont renvoyés dos à dos :

« *NOUVEAU JEU SCOUT*

« *Pour le jour, profitez d'une météo sinistre, dressez le bivouac dans un climat de catastrophe imminente, sur un terrain de république en danger, affolez un peu votre monde et répartissez les joueurs en deux camps. Toujours en deux camps.*

« *Les 'tra, ultra et compagnie'. Ils sont indispensables à l'existence des autres. Organisés en escouades serrées, ils obéiront au poing et à l'œil et feront le salut militaire. Barricadés dans une tour carrée à vues étroites ils auront pour mission de défendre le capitalisme, les colonies, les écoles libres et en général toute position douteuse ou déclarée telle. Leur chef : Jehan Toucon de Lavandernière. Ils auront un étendard blanc. En peau de prolétaire assassiné, bien entendu.*

« *Les progressistes seront intelligents de leur état. Non seulement partisans du progrès, ils définiront le Progrès lui-même. Leur drapeau sera bleu, frappé aux armes du courant d'air sur fond d'azur. Déguisés en lendemain qui chantent, ils se feront photographier devant un champ prêt à moissonner. Un camp de jeunes autant que possible, leur rôle sera de sauver le monde à la première occasion, qui est toujours la dernière, de libérer les peuples opprimés – à l'exclusion du nôtre– de forger le définitif, etc...*

« (...)

« *Il était temps, en tout cas, que le Scoutisme s'imprégnât des drames de notre ère. Toute garuche cessante, les Boy-Scouts ont voulu jouer, à leur tour, à la corrida. S'ils n'ont pas précisément libéré leur imagination en transposant chez eux ces divertissements de grandes personnes, au moins ont-ils fourni une preuve, sans équivoque, de bonne volonté. C'était à faire, paraît-il. »<sup>644</sup>*

Refusant un Scoutisme « *rompant avec ses rêves* », devant « *regagner en vitesse le continent, devenir une pépinière de militants sociaux, politiques... et il va sans dire, religieux* »<sup>645</sup>, au nom de la « naïveté » lucide de la méthode<sup>646</sup>, Menu, de son centre gravitationnel absolu, va pouvoir en venir aux années de « la crise » :

« *Le petit drame familial qui secouait le Q.G. n'était, somme toute, qu'un vulgaire incident aux frontières vaporeuses qui séparent l'éducation de la vie. En temps normal il n'eût pas suffi à dissiper l'humour légendaire des grands chefs mais l'ambiance extérieure était à l'orage.*

« *L'U.N.E.F., la J.E.C., la J.O.C. étaient en effervescence. Pour faire tomber la fièvre et régler la crise, sans délai, on liquida les opposants, qui étaient les chercheurs. Ce fut la solution la plus rapide et la plus rassurante, comme la plus superficielle et la moins efficace. Restèrent en place les juges de paix. »<sup>647</sup>*

En d'autres termes, l'éviction des « opposants », causée par des éclats sans conséquence dramatisés par des « petits chefs » sans humour auraient privé le Mouvement des seuls hommes susceptibles de répondre autrement que de « *manière cavalière* »<sup>648</sup> aux

<sup>644</sup> Ibid. pp 16-17.

<sup>645</sup> Ibid. pp 18-19.

<sup>646</sup> « *Il est naïf et ne l'ignore pas.* », ibid. p. 17.

<sup>647</sup> Ibid. p. 21.

<sup>648</sup> Ibid.

inquiétudes des jeunes. Ce n'était qu'une entrée en matière. Les pages qui suivent transforment l'essai en un pamphlet qui, visant aussi bien un de les « *grands chefs* » qui prit la parole le 9 janvier 1949 pour poser « *les prémices de la réforme* » (Michel Rigal à n'en pas douter) que le tandem Liégé-Rendu, frappèrent fort :

*« Le 8 janvier 1956, l'Équipe dirigeante de la Route publiait devant les Commissaires Régionaux un Manifeste qui, cette fois, était assez précis et indiquait comment la Route entendait s'y prendre pour déboucher. Elle devenait 'Mouvement de jeunesse'<sup>649</sup> et chercherait par les Cercles politiques et sociaux à développer les exigences de cette éducation nouvelle.*

*« Ce fut la mise en place de ces orientations qui devait déclencher une tension entre deux courants d'opinion et les transformer en 'systèmes', le Traditionaliste et le Libéral, aussi mal nommés l'un que l'autre.*

*« L'un prétendait maintenir le caractère d'organisation de loisirs à effets éducatifs simples<sup>650</sup>, l'autre désirait 'engager' le mouvement ; l'un pour l'évasion, l'autre pour le réel. »<sup>651</sup>*

Cela dit, l'analyse qui suit celle-ci, lucide au demeurant, est ambiguë : d'une part Menu reconnaît, en dépit de multiples restrictions, le bien fondé du désir d'une tentative d'actualisation qui 'colle' à un événement social de grande envergure :

*« Le Pays rajeunit. La jeunesse attire enfin l'attention et ce n'est pas trop tôt.*

*« Mais de toute façon, les mâles de 18 à 22 ans ne constituent pour l'instant que le 1/30<sup>e</sup> du peuple, matière première idéale, c'est entendu, mais sans masse critique. »<sup>652</sup>*

D'autre part il redoute que ce qu'il interprète comme la naissance d'une institution de jeunesse soit prématurée et, qu'en outre, elle soit, de par son caractère d'institution, un carcan susceptible de brider l'élan de la jeunesse ; qu'enfin l'inscription dans le champ du politique n'accuse ce trait stérilisant par la formation d'un corpus doctrinaire (par ailleurs étranger au catholicisme)<sup>653</sup>. Beaucoup plus nuancé qu'on aurait pu s'y attendre, le jugement de Menu sur l'évolution de la Route, qui repose à mon avis sur un malentendu au moins partiel, n'en est pas moins une occasion de vider une querelle, en s'offrant même le luxe de rendre hommage à l'adversaire dont on sent bien qu'il n'est plus la cible principale :

*« Le Groupe du Père Liégé et de Paul Rendu s'attaquait à un Scoutisme nettement amorti. Il eût fallu, pour mettre au point les méthodes de réveil, du temps et du travail. Ses inquiétudes, bien qu'un peu nerveuses, étaient salutaires, mais les orientations et les essais ont plus procédé de l'inquiétude que des réelles réquisitions du salut. Ceux, stériles, qui ont anéanti cette valeureuse équipe, ont eu peur des responsabilités, et, ce faisant, ils en ont pris une grande. »<sup>654</sup>*

<sup>649</sup> J'ai montré comment cette interprétation me semblait relever du contresens.

<sup>650</sup> Ce qui constituait une singulière réduction de l'ambition originelle du Scoutisme catholique.

<sup>651</sup> Michel Menu, *Scoutisme...*, op. cit. p. 29.

<sup>652</sup> Ibid. p. 39.

<sup>653</sup> « Si, organisés en mouvement de jeunesse, nous optons pour l'action politique et peut-être pour l'action d'une certaine politique, nous recruterions, sans doute, quelques fervents ou même un noyau de fanatiques, mais à quel prix ? » ibid. p. 46.

<sup>654</sup> Ibid. p. 47. Singulière déclaration : ainsi, Michel Menu, Commissaire général, n'aurait pas, en 1947, acculé l'Équipe Route à la démission ? On reste songeur... Cela dit, pour être excessif, Menu n'en perd pas son étonnante intuition en certains domaines. Il est en effet notable que le programme de la Route qu'il propose coïncidera avec certains traits de la période transitoire chez les Éclaireurs.

Menu cependant, ne s'en tient pas à cette perfide flèche du Parthe à l'encontre de Rigal : il a des propositions à faire. Mais sont-elles nouvelles ?

Sa vision du Scoutisme demeure intacte : cette méthode doit forger des aptitudes pures. C'est une « *physique de la santé morale* » au service de la santé du corps, du caractère, du savoir-faire, du sens de Dieu et de l'esprit de service. Bref, simplicité des moyens, solidité de résultats généraux qui n'hypothéqueraient en rien, tout au contraire, la capacité de choisir. De la sorte, le Scoutisme « *produit des Chefs Viet-Minh aussi bien que des engagés français en Indochine. Ses principes sont vieux, c'est sûr, comme ceux de Lycurgue ou des Jésuites. Ils sont antiques comme l'hésitation de l'homme entre deux choix. Ils sont durables comme le combat de l'homme pour choisir.* »<sup>655</sup>

Sa vision des grands phénomènes de société, quant à elle, conserve toute son âpreté, c'est un euphémisme. Vision de la génération qui s'avance, tout d'abord :

*« Immensément vrais dans leur détresse, immensément fous dans leur orgueil, ces jeunes n'attirent ni la pitié ni l'admiration. La vraie vacherie des parents, c'est de procréer sans éduquer ou d'éduquer comme on engendre, à la sauvette. Épuisés par la mise au monde de leurs sous-produits, ils ont renoncé, entre autres morales, à celle du devoir, qu'il plaise ou non. Elle eût été l'un des remèdes essentiels à la maladie ; en fabriquant l'espèce, ils n'ont pas cru au progrès de l'espèce. »*<sup>656</sup>

Heureusement, que de vitalité latente...

Vision de l'Église ensuite, de l'Église combattante :

*« L'appel de Dieu est retentissant. Il s'adresse aux mâles, aux hommes humains les plus vigoureux : 'allez-y, organisez, peuplez, croissez et multipliez-vous. En même temps : allez-y, évangélisez partout. Portez le message à toutes les nations.' Les deux propositions de vivre sa terre et de l'évangéliser n'en font qu'une.*

*« Il n'y a pas d'Église en extase, sinon celle du Ciel. L'appel de l'Église n'étouffe pas la frénésie de vie. Au contraire, c'est l'enrôlement du baptême, à l'aurore de la vie, qui nous presse de militer en plein chantier terrestre. La vie chrétienne ne sera pas seulement un État, mais un Acte de grâce et plus que jamais la grande migration de l'individualisme au commun appel des entrepreneurs fervents.*

*« (...)*

*« Pour clair que soit cet appel de l'Église : donner un sens à la terre, à la Foi, à pleins muscles, à pleins cœurs, à pleins cerveaux, il n'en est pas moins stupéfiant. »*<sup>657</sup>

Ainsi :

*« Aux appels de l'Église, le Scoutisme répond par deux maîtres mots : Missionnaire de la Foi et Constructeur du monde total.*

*« Pour que l'un soit sans folie, il faut que l'autre soit fou. »*<sup>658</sup>

---

<sup>655</sup> Ibid. p. 52.

<sup>656</sup> Ibid. p. 72.

<sup>657</sup> Ibid. p. 89.

<sup>658</sup> Ibid. pp. 96-97.

C'est donc toujours d'un projet « total » et en tout cas global et surplombant sous égide d'Église qu'il s'agit.

Vision du « patriotisme français », qui atteint, elle, un degré dans la violence stylistique jamais atteint. Qu'on en juge :

« *Le petit nerveux du XX<sup>e</sup> siècle bouffe du géant matin, midi et soir... saignant.*

« *Les notions vulgaires ne coupent nullement son appétit. C'est un pygmée, gros mangeur. Il ne se sent vivre qu'au milieu d'un maelstrom rocambolique d'informations journalistiques. Le sensationnel électrise ou électrocute. Peu importe, d'ailleurs, pourvu que ça secoue.*

« *Le patriotisme a le tort de n'être pas plus original que l'honnêteté.*

« *Borgnes à ce que le passé a construit d'éternel, nous préférons le progrès de choc, d'électro-choc.*

« (...)

« *Les frustrés de toutes les guerres, les sans-métiers, les moines parachutés, se sentent des vocations de prophètes. Et sans qu'ils nous laissent le temps de distinguer les intelligents des intellectuels, on les voit sauter sur l'estrade et manier la grammaire. Faute de sciences, ils se disent philosophes et, faute de capacités, ils s'adjugent la valeur.*

« *Pondez, poètes du vrai, et crachez avec art. Parlez, universitaires méprisés et relevez le prestige de la chaire, vous avez assez de vocabulaire pour justifier n'importe quoi. Attaquez, romanciers gâteaux. C'est votre dernière chance. Des milliers de clients vous attendent qui ne sont pas satisfaits d'avoir eu quinze ou vingt ans aux armistices, qui en ont assez de vivre la Paix, qui veulent être crus pour leur sincérité, et guerroyer contre la guerre.*

« *Quelle aubaine, pour certains d'entre vous, que les tanks soviétiques aient laminé la Hongrie. Cela donne, quand on a l'héroïque courage de dire que ce n'est pas beau, un singulier sentiment d'objectivité, et pour assez bon compte, un solide alibi.*

« *Jolis maîtres à penser, au cul sec dans un fauteuil de plumes, apprenez-nous ce que sont les engagements chrétiens. Nous aimerions nous aussi passer d'un maquis dans l'autre pour soulager notre conscience.*

« *Ne trouvez-vous pas que les aventures des lieutenants qui font la guerre, contre leur conscience, se vendent mieux que celles des officiers en prison, avec leur conscience ?*

« *Nous aimerions lire un article 'engagé' sur l'assassinat au porte-plume. »<sup>659</sup>*

Etc., etc., etc.

Après cela, Menu pouvait bien parler de l'« Entreprise », de la Route, de ses « pionniers », de la nécessité de l'Équipe et d'activité étroitement en relation avec la réalité, comment cette réelle intelligence méthodologique (d'ailleurs peu novatrice) aurait-elle pu emporter l'adhésion de responsables que l'on conspue, compte tenu de leur état d'esprit qui rendait inacceptables les tombereaux de méprisantes imprécations qui emplissent le livre ? Non que l'on ait été d'un seul coup d'un libéralisme débridé envers l'époque, dans l'entourage de Michel Rigal : ainsi, la sortie française de la *Dolce vita* de

<sup>659</sup> Ibid. pp. 102 à 104.

Fellini valut à *Chef* un article vigoureusement critique ; mais le temps n'est plus aux philippiques ni aux phalangistes, fussent-ils les phalangistes du Christ.

Aussi les efforts louables que Menu fera dans *Le C.P et son gang* publié en 1962 pour exalter le Pionniérisme et les « *bâtisseurs de pont* »<sup>660</sup>, pour vanter l'« *esprit d'entreprise* » et définir en ce sens des voies nouvelles, lui vaudront, après un accueil assez chaleureux (*Chefs*, octobre-novembre-décembre 1961, n° 361, p. 28), et les courtoisies d'usage, un commentaire assez sec du Commissaire général en guise de fin de non-recdevoir :

*« Pour ma part, j'aurais aimé (...) moins de considérations qui alourdissent l'ouvrage et le rendent un peu bavard. Peut-être aussi aurais-je souhaité y voir la présentation d'un esprit scout plus ouvert. N'y aurait-il pas un peu trop d'aristocratie, un certain goût de la séparation, de la mise à part, sans une indication suffisante d'une volonté d'action missionnaire dans la vie de chaque jour ? Les types de héros présentés aux garçons ne sont-ils pas trop uniquement tendus vers la réussite personnelle, trop dégagés des contraintes de la vie quotidienne ? C'est sur ce point sans doute qui définit un climat, une ambiance, qu'une certaine réserve s'impose. »*<sup>661</sup>

Et d'ajouter qu'« *Entreprise* » 62 n'a pas pour but de supprimer les Raiders...

Dès lors l'ancien C.N.E.. glissera vers une franche hostilité, ouvertement exprimée, notamment en 1966 dans le cadre d'une enquête réalisée par le groupe « *Réflexion de Scoutmestres* » qu'il anime en marge du Mouvement. Détaillée, tout comme *Bases fondamentales du Scoutisme*, brochure éditée l'année suivante sous les signatures de Pierre Delsuc, Pierre de Montjamont, Henry Dhavernas et Michel Menu, cette étude n'est pas qu'une critique de la réforme de 1964 au nom de l'« *orthodoxie* ». Elle se veut prospective dans la mesure où :

*« Évoluer est une nécessité et il faut toujours du courage pour l'entreprendre. Bien plus, le principe même de l'évolution, parfaitement saisie par François<sup>662</sup>, se situe dans l'axe de la dynamique la plus fondamentale du Scoutisme de Baden-Powell. »*<sup>663</sup>

Sortant cependant du cadre chronologique du présent travail, ces propositions ne peuvent être prises en compte, et l'on comprendra que ne soient retenus que les jugements portés à l'encontre de l'œuvre de Leboutoux et de son équipe.

Si Menu se donne l'élégance d'un hommage rendu au travail du successeur de Jean Lagarde<sup>664</sup> et s'il semble en comprendre le ressort<sup>665</sup>, c'est, dirait-on, pour frapper plus fort : « *Malheureusement, arrête-t-il, cette tentative se solde par un ratage géant.* »<sup>666</sup>

<sup>660</sup> Tout à fait intéressant alors que l'idée de la « proposition Pionnier » venant remplacer la proposition Raider n'est encore que balbutiante. L'expression elle-même est parfois proche de celle de Leboutoux en 63-64 : « *Le Pionnier est un homme concret (...) et s'il admire Le Corbusier, Schweitzer ou Lénine, c'est parce qu'ils sont ou ont été des réalisateurs* ». *Le C.P. et son gang*, op. cit., p. 17. Ultime tentative pour se mettre au goût du jour ?

<sup>661</sup> Michel Rigal in *Chefs*, janvier 1962, n° 362, p. 67.

<sup>662</sup> Leboutoux.

<sup>663</sup> Michel Menu, *Principes de recherche*, étude ronéotypée, 1966, p. 14.

<sup>664</sup> « *En tant que recherche, cet effort nous paraît-il non seulement louable, mais digne de la plus sincère admiration* », ibid.

<sup>665</sup> « *L'effort de François Leboutoux et de certains membres de son équipe peut se définir comme une tentative de reprise de contact avec la masse des jeunes, comme une ambition d'en toucher le plus grand nombre, comme un désir d'adapter le Scoutisme en fonction d'une réévaluation du contexte moderne, et des besoins de l'Église ou du monde.* » ibid.

<sup>666</sup> Ibid. p. 15.

Première cause de l'« échec » de la réforme selon Michel Menu : la hâte avec laquelle « *quand on eut trouvé une idée, on la lança cash, bien avant élaboration sérieuse, et on a voulu l'imposer à tous.* »<sup>667</sup> Faux procès : on a vu que si Lebouteux n'entendit pas laisser champ libre aux opposants, l'idée de la réforme en revanche fut le fruit d'un long mûrissement. Apparue, encore confusément, au cours de l'année 61, elle mettra deux années et demi avant de s'épanouir et donnera lieu à bien des tâtonnements autant qu'à des expérimentations suivies. La naissance du Raiderisme entre 1947 et 1949 n'avait pas procédé d'une période de gestation plus longue.

Autre argument douteux : le fait que la formule retenue se serait servi d'une évolution vers un « Mouvement de jeunesse ». Une fois encore, soulignons que Michel Menu est l'innovateur, dans le Mouvement, de la distinction Mouvement de jeunes-Mouvement de jeunesse. Cette distinction correspond bien à celle qui opère entre une organisation agissant sur le terrain politique (du politique ? de la politique ?) en fixant un « objectif de génération », c'est alors le Mouvement de jeunesse, et dans l'organisation de loisirs de jeunes à but éducatif à laquelle il tend à réduire (bien modestement) son Scoutisme, et c'est alors un mouvement de jeunes. Mais une telle distinction paraît fort peu opératoire, d'abord parce que, si on la prend à la lettre, les S.d.F. auraient été Mouvement de jeunesse de 1920 à la Libération en fixant aux jeunes la reconquête de la Chrétienté comme horizon collectif<sup>668</sup>, puis Mouvement de jeunes par l'éclatement de la synergie des deux branches aînées de la Libération à 1964, puis de nouveau... En outre, l'intérêt même d'une telle distinction paraît mince hors du débat d'opinion. Ce n'est pas un qualificatif différent qui change la nature d'un organisme comme celui des Scouts de France.

De peu de poids objectif, la distinction en revanche est révélatrice d'une représentation du Scoutisme dont Menu ne veut pas. Or ce Scoutisme nouveau, déplaçant son centre de gravité de la culture de l'individuel vers la culture du personnel par le collectif sous l'effet de la révolution copernicienne des représentations du social, conserve encore de nombreux traits du Scoutisme « menuéen ». Des traits suffisamment nombreux en tout cas pour ne pas justifier une dichotomie brutale entre passé et présent.

Cette remarque conduit à constater que le refus de Menu, mal justifié par une fidélité méthodologique sans cesse réaffirmé dans le moment même où l'on reconnaît la nécessité d'une évolution<sup>669</sup>, repose principalement sur une fixation identitaire, relevant du subjectif le plus pur, et non d'un processus critique objectivable, comme ce sera le cas chez les traditionalistes-intégristes.

On lit en effet sous la plume de l'ancien C.N.E. :

*« L'erreur du Q.G. a été de croire que le 'vent de l'histoire', les courants, les modes, avaient une valeur absolue et d'oublier que malgré leur puissance, l'adolescent reste un mâle avec son individualité entière, sa sociabilité assurément, sa personnalité. Cette erreur a faussé toute la pédagogie et d'autant plus aisément que l'on avait introduit au Q.G..deux ou trois fanatiques –du genre de Monsieur l'abbé Marchand de la Mission de France, introduit au Q.G.. sans l'avis même de Rigal, par Monsieur l'abbé Perrot de la Mission de France– qui transformèrent ce désir d'adaptation en passion activiste.On imagina donc très*

<sup>667</sup> Ibid.

<sup>668</sup> Encore qu'il manquerait alors, comme il manquera toujours, la préoccupation de la « masse ».

<sup>669</sup> Les propositions de l'ex-C.N.E. se caractériseront par une reprise, quoique sous d'autres mots, de la proposition Raider, comme si son inventeur y demeurait compulsivement attaché alors qu'intellectuellement il admettrait la nécessité de son déplacement

*vite que les adolescents ne rêvaient plus que de filles, de guitares, de yé-yé. Le désir de parler au peuple devient une démagogie en même temps que la revue scoute s'enlisait dans une vulgarité affligeante. »<sup>670</sup>*

Décomposons l'argument : assimilation fantasmatique Q.G.=primauté de la culture d'époque=négatif, et « moi »=primat d'un vitalisme primitiviste (obsession du « mâle »<sup>671</sup>) ou naturel positif ; construction d'une dialectique artificielle entre ces deux termes inconciliables constituant l'« erreur » ; insinuations calomnieuses et amalgame ; jugement de valeur sans justification : en bref le sabotage pédagogique du Mouvement procède de l'*hubris* et de la dégénérescence.

La suite va dans le même sens : le Q.G. a torpillé le système des Patrouilles au nom d'un fallacieux souci de la collectivité, a développé l'« avidité » par l'extra-job, a exténué le sens du jeu par la recherche d'une sur-efficacité du chantier, s'est comporté comme « *le plus vulgaire Parti communiste* » en évinçant les opposants, etc.

Collection d'imprécations qui disent assez l'aigreur d'un homme d'action moins dépité peut-être d'avoir perdu un « pouvoir » qu'un champ d'intervention jugé « à sa mesure », cette dénonciation en règle ne prend pas la peine de disputer point par point, textes et exemples à l'appui, des objets du débat. Mais elle dit le conflit identitaire de celui qui, trop investi dans une institution, en est réduit aux basses attaques personnelles, aux approximations, à de lourds procédés pour exprimer et l'impossibilité où il semble se trouver de rompre le « cordon ombilical » et celle où il est d'accepter une refonte qui pourtant lui doit tant.

Homme de la charnière représentationnelle, Michel Menu a participé du passé et du futur sans prendre véritablement la mesure de l'ambiguïté qui en résultait dès l'époque de son commissariat. Est-il par conséquent surprenant qu'il y ait succombé par la suite en ne parvenant pas à prendre de la hauteur, à opter soit pour l'irréremédiable rupture soit pour l'acceptation même lointaine et critique au lieu de laisser libre cours à une subjectivité blessée ?

Avec les traditionalistes-intégristes c'est autre chose qu'une fidélité écartelée entre plusieurs hantises qui s'exprime. Le refus sera radical, sans nuance. Menu parlait depuis les lèvres de la fracture, là où le paysage représentationnel scout est confus, incertain, tout comme la société et les années auxquelles il correspond. Les intégristes, eux, fulminèrent d'en-deçà de celle-ci. Mais s'il est vrai que l'on ne connaît bien que ce que l'on refuse, leur analyse perdra une réelle densité.

L'année même où le groupe *Réflexions de Scoutmestre* permettait à Menu de coucher noir sur blanc le fruit de ses rancœurs et de ses frustrations, Claude Courtois faisait paraître au Nœud de Carrick, maison d'édition proche des Scouts d'Europe<sup>672</sup> et de la Cité

<sup>670</sup> Ibid. p. 15

<sup>671</sup> Le « mâle », chez Menu, n'a jamais été pas un vain mot :

« *Bouc Résolu...*

« *C'est le totem que je souhaiterais à un grand nombre de petits êtres humains qui ne conservent de leur puissance que sa faculté la plus édulcorée.*

« *Sans doute, sont-ils capables de déclarer devant le maire qu'ils prennent bien Catherine pour épouse. Pas toujours d'ailleurs. Beaucoup ne savent pas qu'une femme se choisit et s'enlève. Encore faut-il qu'après avoir entendu qu'elle devra les suivre, partout, en tout, et toujours, ils s'empressent de se mettre à ses ordres.* » Michel Menu : *Directives 56-57, brochure émanant du Quartier général, branche Éclaireur, destinée aux Assistants des Commissaires de Provinces Éclaireur*. Difficile d'imaginer plus misogyne. A moins que ce ne soit de « l'humour » ?

<sup>672</sup> Quelques mots avant toute chose sur cette association dont l'histoire relève d'un romanescque certain. Tout commence au cours de l'été 1947, lorsque Jean-Claude Alain, jeune homme de situation modeste, moniteur chef d'une colonie de vacances, organise celle-ci



Catholique : *Scouts ou pionniers, les raisons d'un choix*, procès en hérésie intenté à la réforme de Lebouteux.

L'intérêt de l'ouvrage est que, s'adressant à des convaincus, Courtois utilise pourtant une bonne documentation pour suivre ce qui, à ses yeux, est le « mal » en œuvre. De manière plus prudente on se contentera de reconnaître qu'il a le mérite de mettre en évidence un certain nombre d'intéressantes filiations et les raisons pour lesquelles l'évolution du Scoutisme S.d.F lui parut intolérable.

Partant du même constat que Menu : la méthode scout use de 5 moyens : 1) éducation de l'honneur et de la confiance ; 2) système de Patrouille ; 3) techniques scoutées ; 4) vie dans la Nature ; 5) jeu, et ce pour atteindre 5 objectifs : 1) formation du caractère ; 2) de la santé ; 3) de la carrière ; 4) du sens du service ; 5) du sens de Dieu, Courtois attaque : 1) la réforme Pionniers-Rangers créerait une contradiction préadolescent (méthode jugée « instable »<sup>673</sup>)/adolescent (un « *quasi-scoutisme* »), nuisible à terme ; 2) la réforme P.-R. créerait une contradiction autorité/responsabilité en diluant la première au nom de la seconde. Or, et notons soigneusement les termes :

---

sur le modèle scout à titre d'expérience. L'expérience réussit si bien que l'équipe de garçons qu'il a soudé autour de lui le convainc de quitter Berck pour venir s'installer à Paris avec sa mère. Dans le courant de l'automne, c'est chose faite. De confession chrétienne orthodoxe, d'obéissance russe, le jeune homme prend contact avec un petit monastère du XV<sup>e</sup> arrondissement dont le supérieur accepte la création d'une Troupe, le Groupe du Saint-Sang, dont les bases seront les dix garçons à l'origine de l'affaire.

Nous sommes en 1948. La nouvelle Troupe s'affilie alors à l'association des Éclaireurs Unionistes, mais en réalité elle conserve toute son autonomie, notamment spirituelle, sous la direction d'un bénédictin orthodoxe de rite latin, le P. Jean. Active, la Troupe prospère. Tout aurait été au mieux dans le meilleur des mondes si, dans le courant des années 50, les E.U. n'avaient rencontré de sérieuses difficultés. Irrités par le dynamisme d'une Troupe qui faisait entre autre parler d'elle en présentant les offices orthodoxes à Paris Inter et en participant à l'émission *La voix du Scoutisme* sur Radio Luxembourg, certains responsables parisiens des E.U. cherchèrent à la faire rentrer dans le rang. Aussi, sur le conseil du P. Jean, le fondateur du Saint-Sang demanda à ce que sa Troupe fût adoptée par les Scouts russes. En 1954, le Saint-Sang devint la II<sup>e</sup> Paris des Scouts russes.

En dépit d'un recrutement assez confidentiel (une cinquantaine de garçons) et du mysticisme (très oriental) de son appellation, le Saint-Sang n'avait rien d'une société secrète cherchant, au contraire à pratiquer un Scoutisme authentique, à en juger par les bulletins qu'il publiait à l'époque et que son fondateur me fit feuilleter. L'aspect communautaire y est en particulier très développé sous l'influence du monachisme russe. Mais la Troupe a aussi des activités très concrètes dans le domaine audiovisuel : disques, film, radio.

Au cours de l'été 1954, la II<sup>e</sup> Paris, alors qu'elle découvre la Styrie en train, fit la connaissance d'autres « marginaux », les Europa Scouts, membres d'une petite association d'origine autrichienne. Des contacts s'étant noués avec la petite branche allemande des Europa Scouts, le tout aboutit à la constitution de la Fédération des Scouts d'Europe (F.S.E.) lors d'un congrès tenu Macabeus Strasse à Cologne le 1<sup>er</sup> octobre 1956. Jean-Claude Alain en devint le premier *Bundesfeldmeister*.

Bien que d'une taille plus que modeste, la F.S.E. ne manquait ni d'ambition ni d'originalité. Attachée jalousement à la préservation de son autonomie vis-à-vis de la toute puissante Organisation internationale du Scoutisme (O.I.S.), elle se définissait comme association chrétienne interconfessionnelle, et n'entendait marcher sur les brisées de quiconque. Alain en particulier entretenait à l'époque des relations courtoises avec les S.d.F., aux yeux desquels la nouvelle association, qui naquit en France en 1958 après qu'eut été rédigée avec soin la Charte religieuse (1957), ne constituait guère une menace. Disposant de moyens dérisoires (les bulletins ronéotypés de l'époque en font foi), recrutant en des milieux spécifiques, la F.S.E. française avait toute sa place, très réduite.

Déjà pourtant l'essaimage s'était produit (en quantité il est vrai négligeable) en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Belgique. Pour souder le mouvement en cours de constitution, le principe d'un camp international fut retenu en 1958. Il se tint à Wasserfall pendant l'été 1959 et réunit sept cents garçons sous les couleurs européennes. A cette époque, le souhait de J.-C. Alain est d'étendre la pédagogie du Saint-Sang (désigné Troupe-Mère), qu'il veut rigoureusement baden-powellienne et rigoureusement chrétienne, à l'ensemble de la Fédération. Cependant des tensions se font jour : tensions internationales entre la France et l'Allemagne après le départ du pionnier allemand des Europa Scouts ; tensions intérieures dues à l'activisme d'un responsable qu'Alain, ayant à faire face au grossissement des effectifs a eu l'imprudence de recruter, un certain Claude Pinet, réputé militant de l'Algérie Française.

Or, dans le même temps, un chef S.d.F. bretonnant, Pierre Géraud dit Piérig ou Périg Géraud-Kéraod, faisait savoir à la F.S.E.F. que, de plus en plus mal à l'aise au sein du Mouvement, il était prêt à désertir avec armes et bagages. Absorbé par une campagne de dénigrement qui aurait été orchestrée par le Scoutisme Français à l'instigation d'un ancien chef E.d.F. (Paul Cailleau, qui retira la note fallacieuse après que J.-C. Alain eût obtenu le soutien de M<sup>e</sup> Mirisch, ancien scout israélite et alors avocat de la Fédération du Scoutisme Français), le Commissaire national-fondateur de la F.S.E.F. ne prêta pas à l'affaire toute l'attention qui eut été nécessaire et laissa à Pinet le soin d'intégrer Kéraod et son entourage : on ne passe pas impunément chef d'une petite Troupe *Bundesfeldmeister*... Il semble de surcroît que les petites organisations comme celle de J.-C. Alain attirent particulièrement les ambitions avortées d'hommes en mal de réalisation et que la candeur du fondateur ait été surprise...

En décembre 1962, J.-C. Alain est démis de ses fonctions au terme d'obscur manœuvres ; Claude Pinet devint Commissaire national de la F.S.E.F. pour être démis à son tour, quelques mois plus tard et remplacé par Pierig Géraud-Kéraod qui, changeant les statuts de la Fédération, s'attribua sa fondation et en fit, au cours des années, un des bastions de l'intégrisme scout et catholique.

<sup>673</sup> Justifiable.

*« La Patrouille véritable offre une image de la société : car dans cette société humaine, l'autorité de la famille et de tous les corps intermédiaires jusqu'à celle de l'État ne s'exerce pas autrement qu'en stimulant les responsabilités à tous les étages. »<sup>674</sup>*

Alors, opposant « Scoutisme » et réforme Pionniers-Rangers, Courtois affirme :

*« Ils enseignent, pour l'un l'apprentissage de la vie en société hiérarchisée, harmonieusement différenciée, en ses communautés naturelles, pour l'autre celui de la vie en société collectivisée, animée par ses comités planificateurs, responsables et anonymes. »<sup>675</sup>*

Que l'on remplace tous les termes d'un jugement de valeur trop polémique, et l'on obtiendra une analyse de la réalité des oppositions entre les uns et les autres d'une rare lucidité : le modèle social qui sert de référence à l'auteur, qui a en effet servi de socle à vingt-cinq ans de Scoutisme catholique, est forclos depuis la Libération.

Mais ce n'est pas tout. Pour Courtois, la réforme P.-R. dresse l'autorité du Chef contre la technique du spécialiste qui, par elle, devient officiellement animateur. Or de son point de vue un tel glissement perd l'autorité<sup>676</sup>. Plus perverse à ses yeux est la contradiction que la réforme P.-R. par l'extra-job installe entre les Scouts et leurs familles : c'est qu'en effet l'extra-job a pour effet (souhaité) de dégager le garçon d'une dépendance familiale parfois paralysante (dans le cas de revenus modestes). Or : « *Il paraît inconcevable (...) d'attiser leurs goûts d'indépendance* »<sup>677</sup>, et certes, comment l'indépendance de l'enfant serait-elle conciliable avec une représentation organiciste du monde ?

Cinquième contradiction révélée par la réforme P.-R. : avec la substitution du modèle du chantier aux modèles précédents, on oppose le gratuit à l'utile. Le développement des chantiers sonne le glas des grands jeux, débouche sur le culte de l'utilitarisme, du productivisme :

*« Ce transfert d'un type d'héroïsme, souvent gratuit (Bayard, Du Guesclin, Dupleix, Lyautey, Gallieni, le Père de Foucauld) à un type d'héroïsme utilitaire a pour cause essentielle de sacrifier à l'idole de la 'décolonisation' et du 'passé faisons table rase'. Mais il provient aussi d'une autre raison, tout aussi grave, que sera la sixième contradiction que nous relèverons. »<sup>678</sup>*

Ici, la raison du refus trouve son origine dans le champ politique. Du coup (mais qui en aurait douté), la « charge » politique des « modèles » est clairement établie, et, indirectement, Courtois donne quitus à ses adversaires du fait que Bayard, Du Guesclin, et mieux encore Dupleix, Lyautey, Gallieni, Foucauld, appartenant à la sphère coloniale, participent d'un ordre du passé-érigé-en-monument.

La sixième contradiction est en effet liée à la précédente: c'est celle qui dresse l'homme contre la Nature (songeons à la « *Red River Valley* »).

*« La nature ne jouera plus le rôle éducatif de maîtresse d'humanité et de vérité, elle ne conduira plus à Dieu celui qui la découvre de ses yeux neufs et*

<sup>674</sup> Claude Courtois : *Scouts ou Pionniers, les raisons d'un choix*, Le nœud de Carrik, 1966 p. 18.

<sup>675</sup> Ibid. p. 19.

<sup>676</sup> Ce en quoi, restant attaché à sa définition de l'autorité, il a tout à fait réussi.

<sup>677</sup> Claude Courtois : *Scouts...*, op. cit. p. 20.

<sup>678</sup> Ibid. p. 22.

*enthousiastes, mais elle sera désormais l'adversaire que le jeune domptera par les vastes chantiers de plein air.* »<sup>679</sup>

C'est indiscutablement le propos de la réforme P.-R., qui entérine ce fait que nature et culture se sont disjoints dans nos sociétés, que la culture crée la nouvelle nature humaine et qu'en tout cas celle-là ne procède plus de celle-ci, qu'on le regrette ou qu'on s'en loue. De ce fait, elle ne peut plus être la voie réaliste d'accès à Dieu. Car si le chevalier du XII<sup>e</sup> siècle pouvait aisément voir Dieu en œuvre au sein des vallons, au rythme des moissons à cette époque encore proche du panthéisme primitif, où Dieu œuvrerait-il au XX<sup>e</sup> siècle, sinon dans les grandes concentrations humaines : tel est le raisonnement des promoteurs de la réforme P.-R.

Septième contradiction : le groupe contre la société. Cherchant à trouver des moyens d'expression adaptés aux temps nouveaux, l'E.N.E., par la faveur accordée au panneau d'affichage, à l'uniforme qui ne doit pas couper des copains, à la base ouverte, fond le groupe dans la société au détriment de la défense de la spécificité :

*« Le seul critère du choix des livres, disques, journaux, sera le goût et les désirs de chacun. Outre le danger que représente pour les jeunes, généralement peu avertis, de lire ou d'entendre n'importe quoi, s'ajoute celui de contraindre les 'minoritaires' à subir les envies des 'majoritaires'.* »<sup>680</sup>

Reste l'opposition que la réforme P.-R. suscite, entre le groupe et l'individu. Ce qui ici n'est pas accepté c'est le renversement des tendances personnalisantes du Scoutisme au profit de l'éducation de la démocratie voire de la cogestion, ce qui est tout à fait inadmissible pour le critique.

Bref, le problème naît de l'introduction par la réforme de la pensée dialectique dans le Mouvement. Rigal et Lebouteux ne peuvent être que des crypto-communistes, dans ces conditions. Ou d'autres encore, comme l'abbé Perrot, ancien supérieur du séminaire de la Mission de France, curé de N.-D. des Champs avant que d'être nommé aumônier des Guides de France, puis **des deux Mouvements**<sup>681</sup>. De la sorte c'est clair : un complot intérieur a fait basculer le Mouvement. Il ne s'agit plus que d'identifier ses auteurs.

Selon Courtois, « *le poisson pourrit par la tête* »<sup>682</sup>. La tête, en l'occurrence, est double : c'est Pierre Goutet et André Cruiziat, les animateurs de la Route des années trente, qui réunissent au début de la guerre des foyers issus du Scoutisme dans les Amitiés Scoutes, fortement influencées par Jeunesse de l'Église et Économie et humanisme. En juillet 1947, les Amitiés Scoutes deviennent Vie nouvelle dont l'orientation se confirme.

1950 : André Cruiziat ouvre le Cercle d'information politique, économique et sociale d'Île de France destiné aux Routiers. Très vite ce cercle prendra des positions avancées, notamment en matière de décolonisation, sous l'influence de son fondateur.

La thèse de Courtois est alors la suivante : avec l'aide initiale de Pierre Goutet, André Cruiziat, s'inspirant à la fois d'idées novatrices issues de l'Église mais aussi des travaux d'hommes formés par Uriage (Joffre Dumazedier, Bénigno Caceres, Emmanuel Mounier...), met en place des moyens de pression et s'allie à ceux dont les options recouperaient les

<sup>679</sup> Ibid. p. 23.

<sup>680</sup> Ce dernier argument se tient pédagogiquement (cf. la citation d'Hannah Arendt supra). Cela dit, pour le garçon lui-même, la patrouille était certainement une contrainte encore plus grande que la « dictature » du groupe-société !

<sup>681</sup> Notons que l'abbé Perret est chargé de tous les maux de la terre par les opposants. Or il n'arrive qu'en 1963.

<sup>682</sup> Claude Courtois : *Scouts...*, op. cit. p. 35. Vieille formule idéologiquement bien située.

siennes, entre autres Charles Célier. Obtenant la nomination de Rigal, puis de l'équipe Liégé-Rendu, opérant à travers la Route, il serait ainsi à l'origine 1) du coup de force réussi par le Commissaire général en 1956 ; 2) de la nomination de Lebouteux en 59 ; 3) de la réforme de 64. Conclusion :

« *Des AMITIÉS SCOUTES à LA VIE NOUVELLE, de LA VIE NOUVELLE à LA ROUTE, de LA ROUTE aux PIONNIERS-RANGERS : 20 ans de travail, le temps de former une génération.* »<sup>683</sup>

Bref, de la Libération à 1964, la Route et le courant de pensée qui la sous-entend auraient « renversé » le Mouvement en une génération.

Il ne manque plus que de préciser l'objectif. Étayant sa démonstration sur une lecture attentive, quoique très orientée, des revues, Claude Courtois croit pouvoir affirmer<sup>684</sup> que le Mouvement s'était inféodé au « *socialisme communautaire* » ; que de surcroît, sous l'égide de Rigal et en collaboration avec les instances officielles, il nourrissait l'espoir de mettre sur pied une « jeunesse d'État »<sup>685</sup> : il y a collusion, conclut-il, entre la méthode P.-R., la transformation de la Route en mouvement d'animation et d'encadrement des jeunes, et la prospective du V<sup>e</sup> plan :

« *Un troisième [Mouvement de jeunesse] naît, semble-t-il, en ce milieu de siècle : il n'est pas au service de l'État, mais il véhicule, par sa 'culture engagée' l'idéologie dont vit cet État. Il ne professe pas de laïcisme virulent, anticlérical, d'un autre âge ou d'autres cieux, mais il vit de la volonté d'en faire coexister les formes occidentales et atténuées avec une sorte de spiritualité chrétienne 'engagée', elle aussi. Cette savante opération nous donne le Mouvement, tantôt de jeunesse, tantôt d'éducation, suivant les influences nécessitées par la diplomatie du moment.*

« *De fait, nous obtenons ainsi le mouvement éducatif en route vers une forme nouvelle de mouvement de jeunesse : le mouvement de jeunesse confessionnel au service de l'État neutre.* »<sup>686</sup>

Pour Claude Courtois, cette évolution amène le Scout et le Chef à se confronter non plus à la Vérité révélée, extérieure et objective, exprimée par le dogme et la Loi mais aux mots d'ordre étatique, ainsi qu'à la fallacieuse et éphémère « vérité » arrêtée par une majorité d'occasion :

« *Voilà pourquoi le catholique, n'ayant pas encore totalement acquis la mentalité marxiste (...) se sent enfermé dans le ghetto de ses propres décisions et livré au dilemme groupe-société. Il sombre alors dans toutes les incohérences du 'groupe ouvert sur la société' etc..., ce qui ne serait qu'un demi-mal s'il savait que la société est constituée de 'corps' diversifiés de fonctions. Or, comme il ne*

<sup>683</sup> Ibid. p. 43.

<sup>684</sup> En dénonçant les sympathies de l'« animation » nationale pour le mendésisme et le Front républicain de 1955 (p. 47) ; en rapportant les propos d'un militant A.C.J.F. tiré de *Paris Presse* accusant Cruiziat en particulier d'avoir converti le Scoutisme à l'idéologie « de gauche » (p. 47) ; en affirmant que des Scouts auraient combattu aux côtés de l'A.L.N. en Algérie ; en citant l'article de Michel Rigal (*Chefs*, novembre-décembre 1965, n° 388 p. 31) qui annonçait le détachement de François Lebouteux auprès du Ministère de la Jeunesse d'Algérie (p. 48) ; en citant un autre article, tiré de *La Route* de juillet-août 1964, qui cherchait à sensibiliser ses lecteurs au problème de la jeunesse algérienne. « Florilège » non exhaustif, du reste.

<sup>685</sup> Référence : à la politique de l'U.F.C.V. soutenue par le Ministère de l'Intérieur (revue de l'U.F.C.V. septembre-octobre 1965 n° 26) p. 49 ; aux projets du Directeur de la Jeunesse et des Sports pour 1966, p. 49 ; de la concordance avec l'action d'Animation Jeunesse dirigée par G. Dobbelaere, un responsable S.d.F., p. 49 ; de la correspondance avec les propos de Michel Rigal (*Chefs* n° 347) p. 50. Sous-entendre que le jeune État gaullien avait le « socialisme communautaire » comme projet de société ne manquait pas de sel...

<sup>686</sup> Claude Courtois : *Scouts...*, op. cit. p. 52.

*conçoit qu'une société individualiste ou étatiste, il ne dispose que du choix entre l'anarchie et les diverses formes, sans cesse renouvelées de socialisme.* »<sup>687</sup>

Ultime conclusion :

*« La méthode infaillible employée en Occident pour achever la Chrétienté moribonde, consiste à la fourvoyer dans les dilemmes agonisants. Tout 'fait problème'. Horreur des certitudes ! Horreur du bonheur, promis à tous, sauf au chrétien ! Y eut-il jamais plus savante persécution ?*

*« (...)*

*« La dialectisation ne se discute pas. Elle se refuse net. »*<sup>688</sup>

1924 : préfaçant l'ouvrage décisif du P. Sevin : *Le Scoutisme, étude documentaire et application*, Georges Goyau écrivait : *« Le laïcisme, au fond des âmes, multiplie les démarcations. Libre à Dieu d'y trouver quelque refuge égaré. »*<sup>689</sup> Le Scoutisme catholique allait d'abord s'édifier sur ce constat, en plein accord, finalement avec une Église qui, au nom de Constantin, Grégoire le Grand, Thomas d'Aquin, Paul III, croyait toujours pouvoir confondre, pour la plus grande gloire de Dieu –et de ses serviteurs–, Cité céleste et Cité terrestre.

Quarante deux ans plus tard, un catholique et un Scout en voie de marginalisation dresse le même constat, rêvant à ce que le recul pare de grandeur, s'identifiant par une vision du monde qui n'a plus aucune prise sur le monde. Aux yeux de l'observateur, sa révolte, servie par l'intelligence et l'habileté du refus, a quelque chose de pathétique.

Laissons au polémiste les procédés du polémiste : l'amalgame et la confusion, la quête de boucs-émissaires... Dépouillée de son enrobage, l'analyse n'en a pas moins quelques mérites : non seulement elle permet de mesurer un **écart** (abyssal) entre deux modes représentationnels qui puisent à la même source, mais encore, pour ce qui nous occupe, elle met en évidence avec une clarté au second degré, les étapes qui jalonnent le creusement de cet écart.

Peu importe donc que Cruiziat soit le responsable de la réélaboration représentationnelle que j'ai tenté d'analyser pas à pas : il reste vrai en revanche que Cruiziat et Goutet, Rigal, Liégé, Rendu, Célier, Lebouteux pour ne citer qu'eux –sans oublier tous ceux qui accompagnèrent, portèrent, ou provoquèrent leurs réflexions (à commencer par Forestier, Menu, Rimaud...), amenèrent le Mouvement des Scouts de France, pour le meilleur ou pour le pire, ce n'est plus le propos, à renouer avec une société dont on refusait jusque là les principes politiques, économiques et culturels constitutifs.

Délaissons les accusations autant commodes que convenues de marxisme, de socialisme, d'étatisme... Cette réconciliation passait cependant par le rejet de représentations anciennes qui avaient reçu leur traduction politique et qui s'étaient alors trouvées en contradiction profonde avec la « charte » initiale du Scoutisme catholique et de l'Église : le Nouveau Testament. Comme le proclama discrètement mais fortement et brillamment Lebouteux : le respect de la Tradition imposait le dépassement des traditions. Leçon d'Histoire... laquelle, inévitablement, laisse au creux de ses bras morts ceux qui ne veulent ou ne peuvent vivre dans le courant du fleuve<sup>690</sup>.

<sup>687</sup> Ibid. p. 54.

<sup>688</sup> Ibid. p. 56.

<sup>689</sup> Georges Goyau in Jacques Sevin : *Le Scoutisme...*, op. cit. p. 8.

<sup>690</sup> On accordera à l'auteur qu'il ne porte ici aucun jugement de valeur.

De la Chrétienté idéalement régnante à l'Église en œuvre au cœur de son temps ; de la monarchie de droit divin à la république des libertés –dont celle de convaincre ; de l'Ordre à la communauté ; du Chef à l'éducateur-responsable ; du Chevalier-croisé au citoyen-chrétien ; mais aussi du garçon à l'adolescent, de l'aventure à la réalisation, de l'évidence impérative au choix lucide : mesure d'un écart en effet, écart qui ne vaut pas seulement pour le Scoutisme et pour l'Église de France (de la célébration à l'action), mais pour une très large part de la société elle-même.

Écart, certes, changement. Fidélité aussi, et avant tout à une Parole, sans cesse à interpréter, toujours intangible : l'Évangile, la Loi. Premier et ultime point de repère, pivot dans l'éducation des générations qui se recouvrent l'une après l'autre. Est-il nécessaire d'être scout ou chrétien pour comprendre la nécessité du texte fondateur, l'inévitable fidélité qui jusque dans les remises en cause se perpétue ?

L'étude cependant ne s'achèvera pas là. Car si l'analyse du processus d'adaptation représentationnelle en a constitué une part prépondérante, reste à faire celle du mode de composition de la représentation elle-même qui permettra, à la croisée du subjectif et du collectif, de mettre en évidence quelques-unes des causes de ses métamorphoses et de ses réifications.



## REPÈRES CHRONOLOGIQUES<sup>691</sup>

1907

*Camp fondateur de Brownsea Island.*

1908

*Publication de Scouting for boys, de Baden Powell.*

1911

Lancement en France de la cabale intégriste contre le Scoutisme, et des Éclaireurs des Alpes de l'abbé Augustin d'Andréis.

**Octobre** : *fondation des Éclaireurs français de la Ligue d'Education nationale (Pierre de Coubertin, Louis Liard...)*

**Décembre** : *fondation des Éclaireurs de France (André Chéradame, Paul Charpentier, Georges Gallienne, Georges Bertier, Nicolas Benoit...)*

1912

Louis Faure et l'abbé Ferret créent la Milice Saint Michel du Creusot ; Henri Gasnier et l'abbé Caillet fondent les Intrépides du Rosaire de Notre-Dame de Plaisance (XIV<sup>e</sup> arrondissement).

**Mai** : *fondation des Éclaireurs unionistes de France.*

1913

Publication dans *Études* de deux articles du P. Caye sous le titre générique : *Les boy-scouts et le scouting.*

Création d'une Troupe à Mâcon et des Éclaireurs de l'Espérance à Bourg.

Les Éclaireurs des Alpes deviennent l'Association des Éclaireurs catholiques de France.

1915

Lucien Goualle crée les Diables blancs avec l'appui de l'abbé de Grangeneuve, au patronage de l'Immaculée Conception de Bel-Air (XII<sup>e</sup> arrondissement de Paris) ; l'abbé Castamagne à Nîmes introduit le Scoutisme dans son patronage.

1916

L'abbé d'Andréis publie son *Manuel de l'Éclaireur catholique*. L'abbé Pages transforme son patronage en Troupe scoute à Montélimar. À Paris, paroisse S<sup>t</sup> Honoré d'Eylau, Paul et Marcel Coze convertissent le chanoine Antoine Cornette au Scoutisme.

**Février** : à Mouscron le P. Jacques Sevin, s.j., fonde la Compagnie des Guides Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus (composée de garçons).

1919

Fondation de la première troupe flamande par Xavier Sarazin et l'abbé Warin à Lille (écoliers et apprentis), puis à Fives avec Max Boucher, Yves Brebant et le P. Verley. Le chanoine Cosson crée une Troupe scoute à Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle (XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris).

Fondation de l'association lilloise des Scouts de France par le P. Sevin.

<sup>691</sup> Indépendamment des titres d'ouvrage, est mis en italique tout ce qui ne concerne pas les Scouts de France.



## 1920

**25 juillet** : publication du règlement de la Fédération nationale catholique des Scouts de France (S.d.F.), date retenue comme date de fondation. Le chanoine Cornette Aumônier général (A.G.), le général Louis de Maud'huy Chef scout, Sevin Secrétaire général.

Fondation de la province d'Île de France. Edouard de Macédo premier Commissaire. 300 garçons.

**29 juillet** : le P. Sevin et 12 scouts au jamboree de Londres.

## 1921

Remaniement de l'organigramme : le P. Sevin Commissaire général (C.G.), de Macédo, Commissaire de la Province (C.Pr.) d'Île de France, Secrétaire général et Commissaire général-adjoint.

*Fondation de la Fédération française des Éclaireuses regroupant les Éclaireuses neutres et protestantes.*

**17 janvier** : le cardinal L.-E. Dubois, archevêque de Paris, approuve officiellement la création des Scouts de France

**Pentecôte** : présentation des Scouts de France au cardinal Dubois, au rallye de Vauresson.

**Juillet** : mort du général de Maud'huy.

**Août** : les S.d.F. reçoivent agrément de l'État (S.A.G. 9502).

## 1922

Premières Meutes de Louveteaux à S<sup>t</sup> Honoré d'Eylau sous la conduite d'Édouard de Macédo, Jean Duriez-Maury et Jacques Demaldent, les Cheftaines Chabrol et Bineau. Parution du *Scoutisme, étude documentaire et applications*. du P. Sevin. Macédo et Maurice Barrier fondent La Hutte, fournisseur des équipements, uniformes, insignes etc. destinés aux S.d.F.

**Mars** : le Comité directeur désigne le général Arthur Guyot d'Asnières de Salins Chef-Scout à l'unanimité. Première parution de la revue *Le Chef*, dirigé par le P. Sevin. Lettre du cardinal Gasparri au chanoine Cornette (secrétairerie d'État n° 1613) annonçant l'agrément des Scouts de France par le pape Pie XI, et définition de leur mission. L'apprenti Paul Dubus, Assistant-Scoutmestre (A.-S.M.) de la Troupe III<sup>e</sup> Paris, premier « Chevalier de France ».

**Avril** : charte du Scoutisme catholique : discours de Pie XI à l'occasion de la S<sup>t</sup> Georges.

**Juillet** : départ du P. Sevin et Michel Blanchon pour le cycle de formation du camp-école de Gilwell Park, dirigé par le *captain* Gidney. Le P. Sevin breveté *Deputy chief camp*. Six Clans Routiers (sans doute en formation) sont répertoriés.

**Août** : Ouverture du camp-école de Chamarande et premier camp national organisé par Maurice Barrier. Le P. Sevin « Mestre de camp » (responsable de la formation des Chefs).

## 1923

*Fondation des Guides de France.*

**Février** : première parution de la revue *Scout de France*

**Mai** : Cinq cents Scouts de France défilent à Paris lors de la fête de Jeanne d'Arc

**Juillet** : décès de Maurice Barrier. Hubert Verley le remplace.

**Décembre** : affiliation officielle du premier Clan routier (III<sup>e</sup> Paris, Chef Paul Dubus, premier chevalier de France). De Macédo, « Commissaire spécial » des Scouts-Routiers.

## 1924

Vingt-sept Districts, huit Chevaliers de France sur 4.000 adhérents.

Naissance du premier Clan routier du Creusot (Louis Faure).

Naissance de la Province du Languedoc ; le cofondateur de la première Troupe locale, le P. Lalande, deviendra Aumônier de l'A.C.J.F.

*Fondation de la Troupe David par Robert Gamson.*

**Mars** : Suppression du Commissariat général, remplacé par un « Commissaire délégué du Chef-Scout » E. de Macédo ; diminution du rôle du P. Sevin. Lucien Goualle Secrétaire général.

**Mai** : le général de Salins reçu en audience par Pie XI avec le P. Sevin, à l'occasion d'une nouvelle cabale vaticane dirigée contre les S.d.F.

**Juin** : la XX<sup>e</sup> Paris est fusionnée avec la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois par l'abbé Fernand Maillet, Aumônier scout, qui relève cette ancienne institution. Grand raout S.d.F. avenue Montaigne sous la présidence de la comtesse André de Montalembert, auquel assiste M<sup>gr</sup> Dubois et le général Gouraud, gouverneur de Paris.

## 1925

Interdiction du port simultanément d'un insigne politique et de l'insigne scout.

**Janvier** : division du District de Paris-Centre. Pierre Delsuc, Commissaire de District de Paris-ouest, le général Joseph de la Porte du Theil Commissaire de District de Paris-est.

**Janvier-février** : conférence prononcée par Marcel Forestier, Scoutmestre de la I<sup>ère</sup> Villemomble devant le cercle E. Psichari composé d'étudiants futurs Chefs S.d.F. au 104 rue de Vaugirard (foyer dirigé par le P. Plazenet) ; au 104, existe la Troupe Montalembert, Troupe d'étudiants.

**Mars** : création du Centre Routier, organisation administrative provisoire qui regroupe les Clans d'Île de France, Aumônier : Paul Doncœur, s.j., qui fait sa promesse à cette occasion ; Chef Forestier, alors adjoint de Macédo à la Province d'Île de France.

**Août** : environ cinq cents S.d.F. en pèlerinage à Rome. Marcel Forestier est du nombre.

**Décembre (Noël)** : premier Congrès national des Chefs à Dijon. Important rapport de l'abbé Richaud, Aumônier à Versailles, sur la nécessaire coopération des S.d.F. avec les autres œuvres.

## 1926

8.000 adhérents, huit Provinces structurées, trente-trois Commissaires de District, 225 Chefs passés par Chamarande et 44 Cheftaines.

Parution de *La reconstruction spirituelle du pays : les Scouts de France*, du P. Doncœur.

Premier Congrès national des Aumôniers.

*Apparition de Troupes d'Éclaireuses israélites.*

**Avril** : électrification du Quartier général (Q.G.) de la rue S<sup>t</sup>-Didier. Interdiction est faite aux Chefs et aux grands Scouts de participer au congrès pacifiste de Bierville organisé par Marc Sangnier. Remous.

**Août** : premier rassemblement national Louveteau à Chamarande

**Septembre** : retraite des Aumôniers scouts chez le P. Plazenet (au « 104 »)

## 1927

Le maréchal Hubert Lyautey président d'honneur des S.d.F., des autres associations scoutistes et du Bureau interfédéral du Scoutisme de France (B.I.F.)

*Les Éclaireuses israélites adhèrent à la F.F.E. ; fondation officielle des Éclaireurs israélites de France (E.I.F.).*

**27 avril** : les Scouts de France reconnus d'utilité publique par le gouvernement du Président du Conseil Albert Sarraut.

**Août** : 2.000 S.d.F. à Lourdes ; déclaration solennelle du chanoine Cornette.

**20 décembre** : première réunion des Cercles S<sup>t</sup> Paul destinés à la formation des Chefs Routiers, par le P. Doncœur.

## 1928

Publication du premier roman scout catholique, *La rude nuit de Kervizel*, de P. Delsuc, chez Spes.

**Juin** : le parfumeur François Coty met un million de fr. à la disposition des différentes associations scoutées. Remerciements des Scouts de France.

**Été** : Camp national de Lourdes.

**12 décembre** : premier gala S.d.F. au Trocadéro en présence des maréchaux Foch et Lyautey, et du général Weygand.

## 1929

A l'instigation du P. Sevin, création de la branche extension à Berck (jeunes déficients physiquement et moralement). Commissaire : André Noël

**Mai** : participation de près de 4.000 S.d.F. aux fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc à Orléans, en présence du général de Salins et du chanoine Cornette.

Léon Chancerel amorce les Comédiens Routiers.

Création du Commissariat Fédéral : Macédo premier Commissaire fédéral. René-Michel Lhopital, adjoint du Commissaire de la Province d'Île de France, devient adjoint du Commissaire fédéral.

**Septembre** : le chanoine Cornette reçoit la Légion d'Honneur.

**Décembre** : encyclique *Rappresentanti in terra* sur l'éducation, considérée comme essentielle par le Mouvement.

## 1930

La Fédération nationale catholique des S.d.F. compte 27 provinces, 121 Commissaires de district, 1400 Chefs en activité, 300 meutes, 551 troupes, 50 clans, 25000 adhérents. Les S.d.F. ont suscité 400 vocations religieuses depuis 1920.

Création des Comédiens-Routiers.

**Juin** : Henri Gasnier Commissaire spécial Louveteaux

**Noël** : M<sup>gr</sup> Dubois sacre les S.d.F. *chevaliers de l'action catholique* au nom du pape.

## 1931

Premier camp national d'Aumôniers scouts, dirigé par le P. Sevin (Marc Lallier assistant)

**Décembre** : premières Journées fédérales Route (sorte de premier congrès national des responsables).

## 1932

**Janvier** : Principes d'action du mouvement.

**Mai** : les S.d.F participent à un voyage à Rome de l'Action catholique de France (67 œuvres représentées)

**Avril** : René-Michel Lhopital remplace Macédo au Commissariat fédéral. Pierre Goutet, ex Commissaire de District, devient son adjoint à la Route. Abbé Pierre Ramondot Aumônier de la Route (A.N.R.) en titre.

**Juin** : Les Commissaires spéciaux de branche deviennent Commissaires nationaux de branche (C.N.). P. Coze Commissaire national Scouts (C.N.S.), M. Blanchon A.-C.N.S., avec P. Delsuc, Pierre de Montajamont, Henri Daversin... ; l'abbé Paul Bourdieu Aumônier national Scouts (A.N.S.), Macédo Commissaire national Routiers (A.N.R.), P. Goutet A.-C.N.R., avec Louis Faure, André Cruiziat, Jacques Charvet... Henri Gasnier Commissaire national Louvetaux (C.N.L.), Duriez-Maury A.-C.N.L. avec les Cheftaines Chabrol, De Villelles, Pistre, Duriez-Maury... ; l'abbé Bourdieu Aumônier national Louveteaux (A.N.L.). Lhopital C.G. après modification de la fonction de Commissaire fédéral.

**Juillet** : modification des statuts : la Fédération nationale catholique des Scouts de France devient l'Association des Scouts de France. Création des Groupes.

**Octobre** : Maurice de Lansaye devient rédacteur en Chef de *Scout* en remplacement d'André Noël qui assurait l'intérim de Jacques Astruc.

**novembre** : mort du baron Jacques de Noirmont, C.Pr. d'Aquitaine. Premières journées nationales, à Lyon. Thème : *Le Groupe scout*.

### 1933

Joseph de la Porte du Theil, adjoint au Commissaire de la province (A.-C.Pr.) d'Île de France.

**Février** : texte d'orientation par branche (Scouts et Routiers)

**Avril** : principes catholiques d'action des Scouts de France : le Scoutisme catholique est à la fois éducation et apostolat.

**Mai** : lettre de démission du P. Sevin. E. de Macédo devient directeur du *Chef*, P. Delsuc responsable de Chamarande.

**Août** : pèlerinage du P. Donœur et de Routiers en Terre sainte pour le 1900<sup>e</sup> anniversaire de la mort du Christ. Jamboree international de Gödöllö.

**Octobre** : réglementation de l'Aumônerie scout, conforme aux directives de l'Action catholique française, présentée à l'assemblée des cardinaux et archevêques de France par le chanoine Cornette

**Novembre** : Journées Nationales à Strasbourg. Thème : *Le Scoutisme et les éducateurs de l'enfant : famille, Église, école*

### 1934

Second pèlerinage national à Rome.

**Janvier** : détail de la composition du Q.G., subdivisé en commissions ou équipes. Commission des questions religieuses : les RRPP et abbés Cornette, Bourdieu, Cosson, Plazenet, Héret, Forestier, Ramondot.

**Avril-mai** : prises de position exceptionnelles à la suite des événements 6 février.

**Juillet** : M. Blanchon assure l'intérim de P. Coze, puis le remplace comme C.N.S.

**Novembre** : Journées nationale de Toulouse. Thème : *Groupes, milieu et Action catholique*.

### 1935

L'abbé Eugène Joly A.N.R.

**Avril** : Départ brutal d'E. de Macédo, sans doute à cause de ses sympathies trop publiques pour l'Action française. Pierre Goutet nouveau C.N.R.

**Novembre** : Journées nationales de Paris. Thème : *Scoutisme et santé*.

### 1936

*Le Chef* tiré à 7.000 exemplaires ; *Scout* à 10.000

**Février** : démission brutale de R-M. Lhopital, Henri Gasnier C.G. Mort du comte Bernard de Kergorlay, Commissaire-adjoint du Chef-Scout.

**Juillet** : prise de position face aux événements politiques calquée sur la position du cardinal Verdier, archevêque de Paris, et publication dans *Le Chef* d'un article de François Mauriac déjà paru dans *Gringoire*.

**Août** : mort du général de Salins.

**Septembre** : mort du chanoine Cornette.

**Octobre** : 1.827 Aumôniers en activité pour la France et l'empire, dont 1.693 en métropole. La Commission permanente des Cardinaux et Archevêque nomme Marcel-Denys Forestier, o.p., Aumônier général.

**Novembre** : Journées nationales de Marseille sur le thème : *L'action dans la cité* (Conférence du chanoine Terrier). Le général Joseph Lafont nouveau Chef scout.

### 1937

Création de l'Alauda au niveau national.

Raid Paris-Saigon des Routiers Pierre Drapier et Guy de Larigaudie.

**1<sup>er</sup> janvier** : Jean Duriez-Maury officiellement C.N.L.

**Août** : 62.000 membres, 6.300 Chefs et Cheftaines, 1.177 meutes, 1.379 troupes, 135 clans. Jamboree de Vogelenzang.

**Octobre** : le P. Michel de Paillerets, o.p., A.-A.G.

**Novembre** : journées nationales de Paris sur le thème : *La vie de plein air, le camp, l'école de la nature*.

**Décembre** : Delsuc devient Commissaire international par intérim.

### 1938

Prise de position du P. Forestier, A.G., après Munich.

### 1939

**Janvier** : Charles Célier A.-C.N.S

**Septembre** : mobilisation de H. Gasnier (Henry Dhavernas assure l'intérim) ; du P. Forestier (M. de Paillerets assure l'intérim) ; de M. Blanchon (Pol Daversin assure l'intérim) ; de l'abbé Joly (P. Doncoeur assure l'intérim) ; de P. Goutet (Jacques Chaveyriat assure l'intérim). Mobilisation par le ministère de l'agriculture de toutes les fédérations scouts afin de pallier l'absence des hommes pour rentrer la moisson au nord d'une ligne Nantes-Belfort, assurer la récolte des pommes-de-terre et faire les vendanges. Préfiguration des Chantiers de la Jeunesse.

### 1940

**Janvier** : Françoise Pistre C.N.L. ; P. M. Sirot A.N.L.. Eugène Dary C.G., Jacques Astruc A.-C.G

**Février** : Jean-Pierre Alouis A.-C.N.S.

**Juillet** : 3.000 Chefs et Routiers tués, 7.000 prisonniers.

**Juillet-décembre** : P. Goutet est nommé Directeur de la Jeunesse puis collaborateur de Georges Lamirand au Secrétariat général à la Jeunesse.

**Août** : le Scoutisme est interdit dans les zone occupée et zone interdite.

**Septembre** : Charte interfédérale de l'Oradou. Pierre-Louis Gérin C.N.S.

**Décembre** : déclaration de l'Association du Scoutisme français, qui remplace le B.I.F. Chef : le général Lafont. Disparition de la fonction de Chef-Scout chez les Scouts de France : ses attributions reviennent désormais au C.G.

### 1941

**Janvier** : le Q.G. s'installe à Lyon. Le Lys remplace le trèfle sur le drapeau des S.d.F., chargé à présent de la croix blanche des anciens étendards royaux.

**Avril** : la branche Scouts est rebaptisée branche Éclaireurs.

**Juillet** : agrément de l'Association du Scoutisme français par l'État.

**Octobre** : Jacques Chaveyriat C.N.R.

### 1942

Fondation des Amitiés des Scoutes et Guides (A.D.S.G.) par A. Cruiziat.

**Janvier** : naufrage du Lamoricière et mort de P.-L. Gérin

**Février** : Jean-Pierre Alouis nouveau Commissaire national Éclaireurs (C.N.E.)

### 1944

**Janvier** : mort du P. Plazenet, animateur du « 104 », créateur des Cercles Psichari, et Aumônier de la XXV<sup>e</sup> PARIS.

**Mars** : arrestation de P. Delsuc par la Gestapo. Il est relâché.

**Août** : arrestation et déportation de P. Goutet à Buchenwald. Mort accidentelle de Jean-Pierre Alouis. André Sonrier nouveau C.N.E.

**Octobre** : Pèlerinage de Chartres. Effacement d'Eugène Dary. Pierre Delsuc C.G.

### 1945

**Janvier** : le P. Morel A.N.E.

**22 avril** : participation au défilé de 35.000 scouts et guides de l'Arc de Triomphe à la Concorde.

**Mai** : pèlerinage routier au Puy-en-Velay, mené par Cruiziat. Thème : renouer l'Alliance.

**Octobre** : Michel Rigal C.N.R. ; l'abbé Joly A.N.R.

### 1947

Fondation de Vie nouvelle, Mouvement issu des A.D.S.G., par A. Cruiziat, P. Goutet président.

**Janvier** : George Gauthier C.G., Michel Menu C.N.E. et le P. Jean Rimaud s.j., A.N.E.

**9-21 août** : VI<sup>e</sup> jamboree mondial, « Jamboree de la paix » à Moisson.

### 1949

Sacré évêque, Marc Lallier devient le premier « Évêque protecteur » des S.d.F.

Lancement de la proposition Raider à destination de la branche moyenne.

## 1950

A. Cruiziat fonde le Cercle d'Information politique, économique et sociale d'Île de France, pour la formation des Chefs de Clan.

**Novembre** : le P. Armand Le Bourgeois A.N.R.

## 1951

**20 juillet** : mort du P. Jacques Sevin

**Automne** : grandes manœuvres autour du renouvellement de l'équipe Route.

## 1952

Mise en place des Foulards noirs des Patrouilles libres, destinés aux jeunes en difficultés à l'âge Éclaireur.

**Janvier** : Michel Rigal A.-C.G., mais C.G. de fait ; il conserve la direction de la Route. Paul RENDU A.-C.N.R., avec Claude Lefebvre, Pierre Chesnais et plus tard Jean Müller. Le P. Pierre-André Lliégé, o.p., A.N.R., le P. Le Bourgeois A.N.E.

Parution de *Une Route de La liberté : le Scoutisme* (R.P. Forestier) et de *Larguez-tout* (M. Menu)

## 1953

**Janvier** : Michel Rigal officiellement C.G. Il conserve la direction de la Route.

## 1954

Mise en place de la division Kim, sorte de sous-raiderisme à destination des Troupes « ordinaires », par M. Menu

**Janvier** : Tenue du deuxième Congrès national de la Route à Versailles : affirmation de la ligne nouvelle de la branche, qui cherche à se transformer en mouvement de jeunesse à part entière. P. Rendu C.N.R. à part entière. Le P. Jacques Vénard A.N.E.

## 1955

Publication de *Raiders scouts* (M. Menu), et de *Scoutisme missionnaire* (R.P. Forestier)  
Départ du P. Forestier.

Mise en place à l'initiative de M. Menu de la campagne Cadres verts, en vue de recruter et de former des responsables adultes.

**Juillet** : grand rassemblement national des Raiders à la Banne d'Ordanche.

**Décembre** : exclusion des Routiers protestataires du Cercle saint-Thomas d'Aquin.

## 1956

**Janvier** : abbé de Metz-Noblat A.G.

**Novembre** : l'Assemblée générale donne à M. Rigal les moyens de sa politique et semble consacrer la ligne de la Route. Cruiziat est chargé de la rédaction de la doctrine du mouvement.

M. Rigal désavoue les liens existant entre le Signe de Piste, collection d'Alsatia dirigée par des scouts, et le mouvement.

Démission de Michel Menu sur un différend avec Rigal concernant l'orientation du mouvement dans un sens trop favorable aux options de la Route. Jean Lagarde C.N.E.



## 1957

**Mai** : démission en bloc de l'équipe nationale Route sur un différend avec Rigal concernant la publicité faite aux lettres du cadre Routier J. Müller dénonçant entre autres la torture en Algérie. Rigal assure l'intérim.

**Septembre** : Jacques Bassot C.N.R., abbé Edmond Barbotin A.N.R. en titre, P. Paul Beschet, s.j., A.N.R. de facto.

## 1958

Le P. Chevaleyre, A.N.E.

**Juin** : départ de l'abbé de Metz-Noblat sur les instance de M<sup>gr</sup> Lallier, à la demande de Michel Rigal.

*Dépôt des statuts de l'Association des Scouts d'Europe que vient de fonder Jean-Claude Alin.*

## 1959

Troisième Congrès national Route.

**Janvier** : Frère Gérard Hégo, franciscain, A.G.

**Novembre** : Rigal annonce une le lancement d'une expérience pédagogique qui concernerait la branche moyenne.

Emile-Xavier Visseaux A.-C.G., François Lebouteux C.N.E., Jean Lagarde, A.-C.N.E.

## 1960

Parution de *Scoutisme et engagement : une Route scoute* (M. Menu)

M<sup>gr</sup> Louis Veillot remplace M. Lallier, devenu président de la C.E.E.J. comme Évêque protecteur des S.d.F.

## 1961

E. Visseaux met la dernière main à la réforme administrative. Les Régions et les Départements remplacent les Provinces. A l'Assemblée générale, seuls les Commissaires de Région (CoReg) siègeront.

Premières troupes expérimentales Pionniers.

## 1962

Parution de *Le C.P. et son gang* (M. Menu)

Scandale provoqué par la publication d'*Aventures au Katanga* au Signe de Piste.

Fin de la campagne Cadres verts de recrutement de Chefs adultes et formés.

**Mars-juin** : réaffirmation très ferme par les S.d.F. qu'il n'existe aucun lien entre le mouvement et le Signe de Piste.

**Juin** : Charlis de Cornulier C.N.R., P. Jean-Luc Dehes, franciscain, A.N.R.

**Août-octobre** : le groupe *Bleimor* de la mission bretonne de l'Île de France (P.-G. Keraod quittent les S.d.F. et passent aux Scouts d'Europe.

**Décembre** : exclusion de J.-C. Alin par la nouvelle Assemblée générale des Scouts d'Europe contrôlée par P.-G. Kéraod. Changement d'orientation de l'association qui se veut désormais catholique.

## 1963

Le chanoine Perrot, de la Mission de France, A.G. des Scouts et des Guides de France.

**Mars** : rédaction du contrat fédéral de la nouvelle Fédération des Scouts (puis Scouts et Guides) d'Europe (F.G.S.E.) qui ne parvient pas à obtenir l'approbation de l'épiscopat.

**Été** : premières « Chemises rouges » au Jamboree de Marathon

### 1964

Parution de *L'école du chantier* et de *Tâche d'homme : le métier de Chef Éclaireur* (F. Leboutoux)

**Mars-mai** : officialisation de la réforme Pionniers-Rangers (P.-R.) et adoption par le Conseil national puis l'Assemblée générale. François Bodson premier Commissaire national Pionnier (C.N.P.) et P. Marchand, de la Mission de France, premier Aumônier national Pionniers (A.N.P.).

**Été** : une vingtaine de Chefs en activité (troupes-clans-districts) dans la mouvance de Menu ou opposés à la réforme se constituent en groupes de réflexion : Reflexions de Scoutmestres (R.S.M.). Le Groupe S<sup>t</sup> Louis de Paris centre de résistance à la réforme.

**Juillet** : Camp de la Flamme, première grande manifestation Pionnier.

**Octobre** : naissance de la revue *R.S.M.*. Jean Veillon (R.S.M.) reçu par Rigal. Jean Vigier C.N.R.

### 1965

Parution de *Des garçons et des hommes* de l'Équipe nationale Pionniers (E.N.P.). Jacques Beauchard Commissaire national Rangers (C.N.R.) et abbé Bagot Aumônier national Rangers.,

**Février** : Rigal reçoit une délégation R.S.M. et Menu.

**Avril** : Dahvernas, Menu, Montajamont, Delsuc fondent l'Association de soutien au Scoutisme (A.S.S.)

**Juin** : nouvelle rencontre Rigal-Menu ; naissance du bureau de liaison A.S.S.-R.S.M.

### 1966

Effacement de la Route. Parution de *La grande équipée* (J. Beauchard).

**Avril** : création d'un comité de parents A.S.S.

**Mai** : note de M<sup>gr</sup> Guilhem, nouvel évêque protecteur du Scoutisme, officialisant les raisons de ne pas reconnaître la F.G.S.E.

**Décembre** : rencontre E.N./une centaine de Chefs unitaires. Création d'un groupe de travail Bodson (S.d.F.)-Le Gallot (R.S.M.). Jean Vigier, Odile Bonte et le P. Debruyne, premiers animateurs de Jeunes en Marche (J.E.M.) structure ouverte aux aînés et aux responsables des Scouts et des Guides de France. Philippe Warnier C.N.R.

### 1967

Parution de *Bases fondamentales du Scoutisme*, par M. Menu et les principaux fondateurs d'A.S.S. et R.S.M.

**Janvier** : M. Rigal rend publiques les concessions faites aux unitaires

**Mars** : Journées nationales et Assemblée générale à Rome sur le thème : Terre fraternelle. Lancement de la proposition Jeunes en Marche proposés aux aînés et aux Chefs des mouvements Scouts et Guides de France par Claude Chicot et Odile Bonte.

**Juin** : seconde rencontre E.N./unitaires. Nouvelles concessions de l'E.N. RSM lance *Raid*.

## 1968

Naissance des Scouts S<sup>t</sup> Georges (H. Verley).

Tensions croissantes entre responsables Rangers-responsables J.E.M./responsables Pionniers-Compagnons/Commissariat général.

**Avril** : rassemblement de 20.000 Pionniers de la paix au Bourget pour Pâques.

---

Université Paris X - Nanterre

**ECLAIREURS  
SCOUTS DE FRANCE  
ET  
SIGNE DE PISTE**

*Histoire d'un système de représentations*  
(1920-1964)

TOME 3

THESE PRESENTEE  
POUR LE DOCTORAT D'ETAT  
(HISTOIRE)

par Christian GUERIN  
sous la direction de René REMOND

**Paris 1993**

# TABLE DES MATIÈRES

Tome 3

## Le miroir

### 1. Une collection singulière (p. 8)

#### 1.1. *Aux origines* (p. 8)

#### 1.2. *Le magasin (catholique ?) d'imaginaires* (p. 23)

1.2.1. Vieux greniers, jeune aventure (p. 23)

1.2.2. Et la religion ? (p. 35)

#### 1.3. *Du compagnonnage à l'isolement : une collection...* (p. 42)

1.3.1. Ordre et jeunesse (p. 42)

1.3.2. Du succès à l'isolement et au déclin (p. 52)

### 2. Quels signes pour quelles pistes ? (p. 60)

#### 2.1. *Spectre d'une collection* (p. 61)

2.1.1. Revue d'auteurs (p. 61)

2.1.2. Les « noyaux durs » (p. 69)

#### 2.2. *Les maîtres du Signe* (p. 91)

2.2.1. Le « Prince » et ses valeurs (p. 91)

2.2.2. De *La guerre des boutons* aux commandos adolescents (p. 120)

#### 2.3. *Cohors amicorum* (p. 142)

2.3.1. L'aventure aristocratique (p. 142)

2.3.2. L'aventure élitiste (p. 169)

### 3. Un boulet pas si lourd ? (p. 195)

#### 3.1. *Une sphère parfaite* (p. 195)

3.1.1. Les imagiers (p. 195)

3.1.2. Les antipodes (p. 202)

#### 3.2. *Scier la chaîne* (p. 237)

3.2.1. Point de rupture (p. 237)

3.2.2. *Aventures au Katanga* (p. 243)

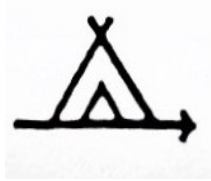
#### 3.3. *La mémoire de l'eau* (p. 255)

3.3.1. Derniers feux (p. 255)

3.3.2. Polémiques (p. 260)

**Conclusion** (p. 276)

**Bibliographie** (p. 281)



# Le miroir



*Le Bracelet de Vermeil, Joubert 1937*



Alors que s'ouvre la dernière partie de ce travail, voici que je dois affronter la gageure qu'elle peut constituer de par ses sources mêmes ; sources romanesques, en premier lieu, au bord desquelles les historiens proprement dits se sont rarement penchés ; sources qui, en second lieu, ne jaillissent pas institutionnellement de l'institution qui nous intéresse<sup>1</sup>, au contraire de celles qui alimentent les deux premières parties : en effet, si les liens qui unissent la collection Signe de Piste de la maison d'édition Alsatia à l'Association des Scouts de France sont patents jusqu'à une certaine époque au point de relever, pour beaucoup, de la simple évidence (redoutable simplicité de l'évidence, et combien... ambiguë), ils ne furent jamais officiellement institués. Les raisons qui justifient l'existence de ce qui va suivre dans le cadre de ma recherche revêtent donc une apparence de fragilité, qui m'amène à m'expliquer d'abord brièvement de façon générale, avant de laisser à l'étude plus précise le soin de légitimer tout à fait son propos.

Remarquons tout d'abord que pendant une vingtaine d'années, l'évidence de liens étroits unissant la branche Éclaireur des Scouts de France et le Signe de Piste ne fut pas interrogée pour la raison... qu'il n'y en eut aucune à poser la question. Fondée par des Scouts, dont l'un au moins, Joubert, était fort connu et reconnu et qui eurent des fonctions officielles au sein du Mouvement ; illustrant fréquemment, on le verra, le genre du roman scout ; se référant par ailleurs très souvent à la religion, explicitement ou implicitement catholique, et proposant toujours des œuvres dont l'orthodoxie pédagogique semblait ne pas devoir être mise en cause ; ouvertement encouragée enfin par les revues de l'association destinées aux Éclaireurs, parfois aux Chefs, comment la collection aurait-elle pu passer pour autre chose qu'une émanation de la branche médiane (pouvant mordre d'ailleurs sur le public des grands Louveteaux) ? Cela allait de soi, ce qui fit indiscutablement (puisqu'il y avait adéquation) la fortune de la formule.

Dès lors que l'on admet ce qui vient d'être écrit, la question de la nature hétérotopique des sources ne se pose plus. J'ai montré combien, au cours des années trente, le fictionnel est devenu, chez les Éclaireurs S.d.F., une dimension dynamique de la pédagogie. C'est donc ici qu'il convient d'en prolonger l'étude proprement historique en observant l'une de ses traces toujours existante<sup>2</sup>. Et c'est moins un **effet** de la pédagogie S.d.F. qu'une **mise en œuvre complice**<sup>3</sup> que l'on observera. Mise en œuvre dans l'espace scintillant et profus de l'imaginaire, certes; mise en œuvre néanmoins (à l'ombre d'un accord tacite, gage d'efficacité) qui, au-delà de la pédagogie, se mit au service du complexe représentationnel qu'elle joua en l'intégrant, posant pour le jeune lecteur des miroirs magiques, des miroirs en abîme (réel/rêve), des miroirs qui anticipent et magnifient, et qui fixent, dans le secret de la lecture, des horizons aventureux (des comportements, des valeurs, des croyances) dessinés par des adultes attentifs.

---

<sup>1</sup> J'ai ainsi voulu montrer en quoi il pouvait être aussi intéressant de faire l'histoire d'une association de jeunes sous l'angle des représentations (en particulier projectives ou intentionnelles) de ses fondateurs et dirigeants, que sous l'angle de ses EFFETS sociaux. À cause de l'influence des sciences sociologiques, cette histoire des effets sociaux tend aujourd'hui à s'arroger un monopole, tendance au sujet de laquelle beaucoup serait à dire au regard de l'idéologie de notre époque. Il n'est pas sûr, en tout cas, que l'Histoire s'y retrouve tout à fait. En outre, qui voudrait mener en profondeur l'histoire des effets sociaux d'une institution du type mouvement de jeunes devrait affronter en pratique deux difficultés redoutables : en premier lieu, le caractère proliférant du champ, sauf à la restreindre arbitrairement, ce qui ne peut manquer de soulever de délicates questions ; en second lieu, une instrumentation intellectuelle qui me paraît en ces domaines singulièrement fragile, même sous couvert de l'autorité des modèles mathématiques, et tant que l'objet effets sociaux d'une institution, et particulièrement d'un mouvement de jeunes, ne sera pas clairement défini. Ne peut-on craindre qu'en l'occurrence, le non-dit qui préside aux démarches analytiques-descriptivistes fasse l'économie de LA question sur leur sens ?

<sup>2</sup> Il ne faut pas oublier que le camp (scène de la pédagogie fictionnelle de l'Aventure) et le Grand jeu (moment de la fixation du fictionnel dans sa **réalisation**) relèvent de l'insaisissable éphémère du vivre, *hic et nunc*. Que tel Scout d'alors ne se souvint pas de ces instants, faudrait-il pour autant en induire l'inexistence d'une telle pédagogie ? Que dire au contraire des souvenirs de tel autre ?

<sup>3</sup> Sur la nature de cette complicité, je reviendrai plus longuement, car elle est au cœur d'une question que l'on verra peu à peu émerger : pourquoi, à partir de 1956, les Scouts de France prendront-ils brutalement leurs distances avec le Signe de Piste ?

Risquons la formule : le Signe de Piste fait partie de l'aura de la branche médiane des Scouts de France, et c'est à ce titre que sa prise en compte est justifiée. Mais j'aimerais oser une justification plus théorique.

Se fondant sur son expérience du roman populaire, mais élargissant son propos, le critique belge Charles Grivel a écrit : « *Le texte est Histoire, le texte est dans l'Histoire* »<sup>4</sup>. C'est donc bien en historien que l'on abordera les textes offerts par la collection Signe de Piste, avec pour objet de cerner leur fonction représentationnelle qui est part d'une historicité et qui est donc passible d'une histoire, conception que Charles Grivel ramasse si efficacement. Il n'est bien sûr pas question ici de s'aventurer sur les terres des historiens de la littérature et encore moins sur celles des sémioticiens, même si je me permets bien modestement de leur emprunter.

Face à ces spécialistes, je revendiquerais d'ailleurs une certaine ingénuité, ne serait-ce qu'à des fins didactiques. Même si, pour eux, l'argument est bien court, le jeune lecteur du *Signe de Piste* que je fus n'eut guère besoin d'une théorie du texte pour y nourrir son imaginaire, comme tant d'autres, et dès lors que des liens sont établis, il ne me paraît pas improprie d'interroger **au nom** de telles lectures leur insertion et les multiples trames qu'on souhaite leur faire retisser.

Ce dernier trait de la remarque postule évidemment une (des) intention(s). L'étonnante congruence des ouvrages du Signe de Piste, que je devrai mettre en lumière, plaide empiriquement en faveur de ce postulat. Cela ne signifie pas que les romans furent écrits à la manière, technique, de certains romans policiers à la chaîne connus dès les années soixante. Cela signale plutôt la cohérence représentationnelle des auteurs de la collection, qui purent par ailleurs très bien suivre quelques lignes directrices.

Au demeurant, la démarche de l'essayiste et sémioticien Charles Peirce, fondateur de l'école pragmatique, et de son disciple John Dewey, démarche qui tente de prendre en compte l'intention et la condition d'énonciation dans l'exploration du sens d'un énoncé, conforte mon propos.

Enfin, ces textes existent : l'analyse n'est-elle pas, dès lors, licite pourvu que, s'ouvrant à la critique, elle s'expose en se défendant ? Je reconnâtrai, pour ma part (se sera là ma véritable ingénuité) le caractère empirique (mais rigoureux) de ma démarche, herméneutique plus qu'analyse, qui se donna<sup>5</sup> peu à peu ses propres règles.

Aussi bien, c'est Umberto Eco, évoquant récemment l'univers infini de la **sémiosis**<sup>6</sup> des signes, qui m'amène à penser par extension que l'acte d'interprétation est légitime : je le propose ici, j'en accepte la sanction par avance. J'assume, en conséquence, la liberté et la responsabilité de l'homme qui cherche. Voici, me semble-t-il, qui ne peut faire tort à quelque spécialiste que ce soit, ma lecture (d'historien) étant à juger par ce qu'elle se veut être<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Charles Grivel : *Production de l'intérêt romanesque*, éditions Mouton, 1973, p. 18. Et il poursuit : *Réalisation, effet, il [le texte] ne se sépare pas de sa situation historique, n'échappe pas à l'insertion sociale quand bien même il se trouve constamment exporté d'un circuit (ou d'un temps) de lecture à un autre par rapport à son origine : le social dispose de sa vérité, de sa valeur, en définit l'usage. Soumis sans fin à un régime (à une succession de régimes), inmanquablement placé sous la dépendance de l'événement (qu'il entende ou non s'y soustraire), le texte ne peut pas ne pas rentrer dans le contexte intégrateur obligé que lui-même inclut. Tout est Histoire ; l'Histoire (...) représente le champ d'intervention de l'objet (culturel, non culturel), le lieu déterminant/déterminé où celui-ci vient s'inscrire, la scène que lui impose son mode d'appréhension (dont il retire son sens). L'objet (culturel) est situé : en tant qu'il s'offre nécessairement à un emploi, comprend nécessairement son effet, il apparaît continûment sur fond d'Histoire.*

<sup>5</sup> J'en parlerai le moment venu.

<sup>6</sup> Cf. Umberto Eco : *Sémiotique et philosophie du langage*, Presses Universitaires de France, 1988. Par *semiosis* on peut entendre chez Eco, me semble-t-il : production de signes à partir de signes dans l'acte d'interprétation, qui serait comme la force motrice de la formation du sens.

<sup>7</sup> J'aimerais pousser l'impertinence un peu plus loin, cependant, en reprenant le mot énoncé par Grivel : *Tout est Histoire*.

Cela dit, il faut à présent entrer dans le vif du sujet : les maîtres d'œuvre de la collection sont en eux-mêmes la clé qui ouvre au système représentationnel l'espace imaginaire devant accueillir les noces, pour finir par précipiter le divorce d'une collection romanesque singulière avec une association non moins étonnante.



# 1. Une collection singulière

Comme on n'a pu éviter de donner à propos des principaux responsables S.d.F. quelques indications biographiques<sup>8</sup>, on ne le pourra pas moins à propos des maîtres du Signe de Piste, et d'autant moins que de telles indications sont absolument nécessaires pour comprendre l'articulation du système représentationnel S.d.F. avec une aventure littéraire<sup>9</sup> à bien des égards spécifique, et avec une époque.

## 1.1. Aux origines<sup>10</sup>

Automne 1925 : dépendant de la paroisse Sainte-Clotilde, prise entre le boulevard Saint-Germain, l'Assemblée nationale et les Invalides, un local scout, c'est-à-dire quelque chose qui s'apparente encore à un lieu de réunion confidentiel...

*« Nous arrivons au local<sup>11</sup>, quelque part rue de Grenelle. Nous pénétrons par une porte-cochère dans une cour lugubre sur laquelle s'ouvrent, comme autant d'yeux crevés, soixante ou quatre-vingts fenêtres d'arrière-cuisines. Au fond de ce puits, une construction basse, assortie de deux soupiraux opaques, constitue le Saint des Saints. Nous sommes dans une ancienne cour à charbon prêtée aux Scouts par un courageux locataire, courageux en ce sens qu'il s'est mis à dos concierge et voisins pour avoir attiré cette bande de perturbateurs dans cette calme demeure. Cinq marches à descendre. J'entends parler (...). Je ne vois que des chapeaux et des capes mouillées (...). Mes yeux s'habituent à la pénombre, voient que les murs sont entièrement recouverts d'un foisonnement de tableaux, de morse, de sémaphores, de nœuds en petite ficelle, de feuilles, de silhouettes d'arbres, de traces d'animaux, de squelettes humains, cartes du ciel, cartes de France, cartes d'état-major, chromos, tableaux de photos, listes de scouts en lettres ornées, portraits des grands chefs encadrés de décors style Peau-Rouge ou moyenâgeux, et au surplus truffés de devises, de banderoles, d'animaux découpés en papier, en bois ou en zinc. Il y a aussi, accrochés un peu partout, des haches, des fanions, des cordes, des lanternes, des écussons, des bâtons ferrés, des coffres, des étagères pleines de petits livres. Enfin, sur le sol, on bute dans des bûches servant de sièges. Tout cela sent l'aventure, la bagarre, le grand air. »<sup>12</sup>*

C'est donc cette étrange caverne d'Ali-Baba qui sert de refuge à deux Troupes. L'une, la XIII<sup>e</sup>, placée sous le patronage du général Lapérine, aristocratique et bourgeoise, et

<sup>8</sup> Le marxisme et le structuralisme, entre autres et pour ne parler que de l'Histoire sociologisante, ont fait de la biographie un genre quelque peu rétro, et, dans le contexte qui donna vigueur à de telles influences, d'une manière sans doute expéditive. Aujourd'hui, où l'approche systématique confère au Pragmatisme d'un Peirce ou d'un Dewey une coloration et une légitimité plus contemporaines, l'heure n'est plus aux exclusives. La monumentale biographie de Gustav Malher par Henry-Louis de la Grange, par exemple, apporte la preuve que l'étude d'un contexte historique quel qu'il soit ne saurait négliger aucune des entrées possibles.

<sup>9</sup> J'aurai l'occasion de redire que le Signe de Piste n'a pas été la seule collection romanesque à jouer cette articulation. Il y en eut avant elle, et elle aura, à travers Jamboree dont Jean-Claude Alain sera le fondateur et principal écrivain, sa concurrence. Cependant, par le nombre et la qualité de ses romans, par sa notoriété (parfois sulfureuse), le Signe de Piste conserve une importance inégalée, quoi qu'on en pense par ailleurs.

<sup>10</sup> Je m'appuierai essentiellement, dans ce chapitre, sur les entretiens de mars 1980, novembre 1985 et février 1986 que m'accorda Jean-Louis Foncine ; de février 1980 que m'accorda Pierre Joubert ; de février 1979 que m'accorda Serge Dalens ; sur *Entracte*, mémoires de Jean-Louis Foncine, publiés en 1981 par Alsatia ; sur *Souvenirs en vrac*, recueil de Pierre Joubert, publié en 1986 aux Editions Universitaires, ainsi que sur les entretiens réalisés par Alain Gout dans *La fusée 75-76*, Epi 1975, avec Joubert et Dalens.

<sup>11</sup> Cette description est à situer plus exactement au cours de l'année 1924, mais, considérant que le local avait dû connaître fort peu de bouleversement en un an, je m'en suis servi pour dresser le décor de la rencontre qui va bientôt se produire.

<sup>12</sup> Pierre Joubert : *Mes débuts dans le Scoutisme*, in : *La fusée 75-76*, Le nouveau Signe de Piste, Epi, 1975, pp. 305-306.

l'autre, la XIV<sup>e</sup>, placée sous le patronage de Charles de Foucauld, qui est plus populaire<sup>13</sup>. Les deux Troupes cohabitent ainsi, jouent, sortent et se bagarrent parfois, sans une véritable séparation physique, juste différenciées par l'impalpable sens de l'appartenance.

C'est à la faveur de cette cohabitation, que se noua une amitié qui dure encore entre Pierre Lamoureux (Jean-Louis Foncine en littérature) et Pierre Joubert.

Lamoureux est à cette époque âgé de 13 ans. Issu d'une famille lorraine, il a connu à Homécourt, où son père, ingénieur, occupe d'importantes fonctions aux Usines de la Marine, une enfance très libre sous la férule de sa mère qui gouverne ses études jusqu'en 1923. Lamoureux évoque à cet égard de façon assez savoureuse ses errances aventureuses aux côtés des fils des ouvriers de l'usine, ainsi que ses lectures passionnées des romans et des publications pour l'enfance qui fleurissaient depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

De la sorte, entre ses folles équipées et les sages stations auprès de sa mère, le garçon solitaire, que la camaraderie de gosses d'un autre monde faisait rêver à une fraternité inconnue, revenait à ses lectures où bienséances bourgeoises, esthétique rococo, valeurs pseudo-aristocratiques et nature régressive captaient au nom d'un passé aussi fabuleusement héroïque et grisant que frauduleux les souterraines aspirations de l'enfance.

En 1923, la famille Lamoureux revint à Paris, et s'installa rue de Tournon. Le jeune Pierre entre alors en 5<sup>e</sup> au lycée Stanislas, il a onze ans. C'est un de ses condisciples qui lui fait découvrir les Scouts. L'association, qui vient d'être fondée, et alors même que ses démêlés avec la hiérarchie ecclésiastique et le Vatican ne sont pas terminés, rencontre l'engouement des jeunes. Mais n'entre pas chez les Scouts qui veut, et la liste d'attente est longue : en 1925, Lamoureux n'est encore que novice ; il lui faudra attendre 1926 pour prononcer sa Promesse devant le Chanoine Cornette en personne.

Ainsi, le garçon connut les Scouts de France à ce moment très particulier où l'association naissante transcendait, comme le prouve le témoignage de Joubert, la gaucherie juvénile, mais le plus souvent militarisante ou cléricale de ses premiers Chefs, par son côté société secrète, avec l'aide de la Nature (plus généralement montagnaise et boisée que sans relief et campagnarde), et surtout en recourant à des symboles magiques qui allaient embraser toute une époque : le Corps glorieux, le Sang versé, le Groupe, la Flamme, la Nuit, la Terre, l'Espace ouvert... Symboles qu'il fallut oindre vite du Saint-Chrême du dogme catholique, mais qui enflammaient, et non l'onction des prêtres, l'ardeur de ces jeunes bourgeois en culottes courtes, fuyant la ville tout auréolés du scandale qu'entretenaient comme à plaisir quelques cercles bientôt discrédités, même auprès de la bonne société, par la rage froide de leur extrémisme poussiéreux. Le déclin de l'indianisme, à cet égard, comme source d'inspiration pédagogique, s'explique aussi bien par une xénophobie proche de Gobineau (pensons à ce que le P. Sevin écrivait à ce propos) que par la difficile catholicisation du modèle, n'en déplaise à Chateaubriand. Au contraire, la figure du chevalier permettant de mettre en jeu les symboles qui cristallisaient la haine de la ville et de l'époque, était non seulement catholique et française mais elle donnait accès à un champ représentationnel et culturel considérable pouvant aller jusqu'au romantisme gothique d'un Daumier par exemple que Joubert admirait beaucoup et pasticha parfois.

<sup>13</sup> Par populaire, il faut entendre très petite bourgeoisie, comme souvent chez les Scouts de France à l'époque. On y retrouve des fils de concierges, de petits artisans, de petits commerçants, mais peu de fils d'ouvriers. Les préjugés de classe n'en sont pas moins vifs. Ainsi Pierre Lamoureux (Jean-Louis Foncine) raconte comment Joubert, C.T de la XIV<sup>e</sup>, alors que se produisait un certain brassage social, eut maille à partir avec la Comtesse de la Baume, chagrinée de voir son fils commandé par un fils de charpentier ; *Si je comprends bien, madame, vous ne voudriez pas de N.S.J.C comme C.P pour votre fils*, aurait rétorqué Joubert (entretien du 7 février 1986)... Remarquons que ces Troupes jumelées, mais ne confondant pas les classes tout à fait, furent fréquentes. Certaines subsistaient encore, à Paris en tout cas, en 1964, au moins dans l'opposition Troupe élitiste/Troupe tout venant.

<sup>14</sup> Je reviendrai sur ce point dans la partie consacrée aux influences littéraires du Signe de Piste.

Joubert, justement. J'ai déjà donné les grandes lignes de sa biographie. On se souviendra donc que ce Pierre-là, de deux ans l'aîné de Lamoureux, était né d'une mère herboriste, d'un père préparateur en pharmacie, et de la... rue Saint-André des Arts. Si Lamoureux appartient, de par la situation de son père, à la bonne bourgeoisie, Joubert tient plus du gamin des rues, du galapiat que son compère se plaira tant à mettre en scène. L'oncle dieppois, ex fils-prodiges, ex compagnon-cordonnier du Tour de France, artisan fort en gueule, très anticlérical, anarchiste aux tendances radicalisantes et grand chasseur, avait été une figure de son enfance, d'autant plus qu'elle était associée à cette période toujours marquante qu'est la guerre pour la jeunesse, comme elle était associée au monde magique d'un port où devaient mouiller encore les derniers représentants d'une marine à voile moribonde, si propres à susciter le rêve.

Aux sources de l'inspiration proliférante du styliste-imagier que sera Joubert adulte, il y a, à n'en pas douter, tout cet univers de garçons beaucoup plus livrés à eux-mêmes qu'aujourd'hui où la télévision, l'école, la mixité et le consumérisme, l'individualisation de la vie sociale et la hausse globale du niveau de vie ont profondément bouleversé les données qui présidaient à cet âge. Hasardons qu'un univers moins ouvert en terme d'images, plus rude sinon plus brutal (ne fut-ce qu'au niveau des clivages sociaux et moraux), univers rendant enfin les expériences marquantes plus difficiles à intégrer mais aussi plus précieuses, put susciter chez certains une floraison de l'imaginaire moins exposée aux regards adultes qu'à présent, et moins soumise à la sollicitude des analyses, gloses et commentaires autorisés qu'elles ne l'est aujourd'hui lorsqu'elle parvient à se dégager de la subtile hégémonie médiatique.

Comme Lamoureux, ou comme Yves de Verdilhac, et comme tant de jeunes qu'écrasait directement ou non le poids des convenances bourgeoises et des contraintes de la vie adulte, Joubert enracina sa passion du jeu de la représentation (qui fut d'abord un jeu d'apprentissage au secret de la subversion latente d'une petite enfance) dans le dédale des docks ou des masures ruineuses à l'emplacement desquelles devaient s'élever le lycée Fénelon.

Sa rencontre avec le Scoutisme, en 1924, si elle fut provoquée par une blague d'étudiants<sup>15</sup> (secrètement envieux?), prit vite l'allure d'une véritable conversion :

*« J'avais la passion du jeu à thème d'aventure, et un réel mépris pour les jeux conventionnels aux règles absolues, tels que football, tennis, épervier, barres, etc, peut-être parce qu'il leur faut un terrain délimité. Depuis longtemps déjà, à Dieppe, où je passais mes vacances, j'organisais dans les fossés du Vieux-Château de terribles guerres de Cent-ans, ou des luttes de gangsters dans les entrepôts du port, entre les sacs de lin, de colza... ou les caisses de bananes des Antilles. À Paris, c'étaient les attaques de diligences ou les pillages de banques, dans les entrées du métro et les ruelles obscures du Sixième (arrondissement), entre la rue Danton et les quais. Mais à Dieppe comme à Paris, l'hostilité du gardien du Vieux-Château, l'incompréhension des gabelous, la mauvaise humeur des flics et la fureur des concierges, compromettaient terriblement le déroulement des opérations. Le grand ennemi, c'était l'Homme adulte. Or ici, l'Homme adulte était d'accord. C'est lui qui organisait le jeu et mettait même des culottes courtes*

---

<sup>15</sup> Le tableau qu'il brosse dans *Mes débuts dans le Scoutisme* découvre la vie d'une Troupe de 1924 sous un intéressant clair-obscur... Compromis de raideur militaro-cléricale et de jeux puérils, elle n'a rien d'immédiatement captivant, si ce n'est son caractère encore semi-clandestin et... sa nouveauté.

*pour tenter de faire oublier sa condition d'ennemi traditionnel du clan des jambes nues. »<sup>16</sup>*

Ce qui importe, on le voit bien, c'est la reconnaissance sociale du monde de l'enfance. Reconnaissance non sans arrière-pensées, je l'ai dit, mais qu'y pouvaient voir les garçons de l'époque, sinon une miraculeuse opportunité ?

Lorsque les jeunes des années cinquante railleront la puériorité de leurs aînés dans l'association (et on ne saurait leur en faire grief), ils oublièrent tout simplement la métamorphose que le Scoutisme pour sa part avait contribué à opérer en France. Dans l'attachement parfois viscéral des anciens au jeu représentationnel (d'aventure) survivait alors, entre autres choses, l'émerveillement que put constituer l'entrée en scène de leur génération et de sa nébuleuse onirique jusque là confinée aux coulisses ou, pis encore, aux dessous.

En tout cas, c'est bien dans les jeux secrets d'une enfance qui se prolongeait plus qu'aujourd'hui jusqu'aux marches de l'adolescence (ce jeu du risque sans risque), bref dans l'émotion de l'imaginaire et du corps que plongea le plaisir de Joubert, de Lamoureux et de beaucoup d'autres sans doute d'être Scouts, même si la satisfaction d'être considérés par des adultes les rendit totalement réceptifs au système représentationnel en cours d'élaboration, qu'ils contribuèrent pour leur part à parfaire.

Du reste, il faudrait une dose certaine de franche naïveté pour croire que les garçons venaient au Scoutisme catholique par simple sens du religieux ou pur goût de la discipline. Cependant, du côté des responsables, depuis les dirigeants nationaux jusqu'aux simples C.T. les choses n'étaient pas aussi nettes. Il fallut du temps pour que le Scoutisme initié par Jacques Sevin s'assouplît et que le jeu S.d.F., cessant de n'être qu'un attrape-mouches à des fins lourdement didactiques, prît toute son ampleur. Certes, Coze, avec son indianisme et ses grands voyages, avait été un précurseur, mais malchanceux<sup>17</sup> et peu à peu marginalisé ; ce que ne sera pas Pierre Delsuc dans les années trente. Grâce à de dernier, d'ailleurs, la **fonction** pédagogique de l'aventure dans la stratégie de formation S.d.F. commença à se clarifier, de même que se précisa le contenu d'une telle pédagogie. Disons que les éléments coalescents du système représentationnel furent reconnus compatibles avec la pédagogie d'ouverture qui devint l'un de leur vecteurs les plus dynamiques. En somme, il y eut rencontre entre l'attente diffuse des garçons et le souci du Q.G., plus ou moins explicite, de relever le défi du monde extérieur en étayant, en fixant plus précisément l'initiation scout.

Les deux Pierre furent portés par la synergie née d'une telle rencontre.

De 1925 à 1927/29, Lamoureux et Joubert firent leurs classes. Tandis que Joubert, formation achevée, entrait à *L'Illustration* où il restera jusqu'en 1933, Foncine, poursuivant sa scolarité, passait la première partie de son bac-philo en 1928 et la seconde, avec le même succès en 1929. Parallèlement, Joubert, répondant au manque de cadres d'une association en plein essor, est Chef de Patrouille un an après sa Promesse et Assistant Chef de Troupe en 1928. Même cursus pour Lamoureux que son jeune âge ne disqualifiait pas : C.P. en 1927, il est A.C.T la même année que son ami. Il n'a que seize ans.

<sup>16</sup> Pierre Joubert, *ibid.*, p. 313.

<sup>17</sup> Compte-tenu de l'époque, vu aussi l'aspect quasi ethnologique que prit par exemple sa tournée aux États-Unis, Paul Coze (jeune homme encore, formé par le Scoutisme britannique, et donc ni un militaire, ni un clerc, mais encore proche des garçons) trace beaucoup de pistes, que ne renieraient pas les Rangers-Scouts ou les Pionniers du début des années soixante. Malheureusement pour lui l'indianisme, fort en vogue auprès des garçons, était trop hétérogène au catholicisme national du début des années vingt.



Dans les deux cas, la prise de responsabilité précoce a été clairement vécue comme une expérience extrêmement valorisante et positive<sup>18</sup>. Ce ne furent pas, au demeurant, des exceptions. Or, enthousiasmés par la reconnaissance adulte de l'univers des jeunes, prolongée par la prise précoce de telles responsabilités de Chefs (d'autant plus gratifiantes que ce rôle était prestigieux), ces jeunes cadres de base amplifièrent très probablement (à la mesure de leur talent) l'attente des garçons, autant qu'ils y répondirent. Sans doute l'ancrage profond de la pédagogie d'aventure dans l'imaginaire, au sein d'une jeunesse qui faisait face à un monde d'adultes affaiblis par la guerre, peut-il trouver là une explication valide.

Quoi qu'il en soit, Joubert en 1928, Lamoureux en 1932<sup>19</sup> passent à la Route, passage obligé dans un programme continu de formation avant la lettre qui était en train de se mettre en place non sans difficultés, difficultés qui, indirectement, furent fatales au P. Sevin.

Passage d'une grande importance, car en cette partie de Paris, le clan de district qui accueillit les deux Pierre fut le clan Péguy, clan d'art dramatique partiellement supervisé par Léon Chancerel que Joubert rencontra en 1928, dès son arrivée. Cette rencontre allait d'ailleurs profondément influencer l'art du dessinateur, comme les options esthétiques des Comédiens-Routiers influenceront l'art du romancier Foncine.

En 1932, Joubert part effectuer son service militaire. Et c'est à Strasbourg, dans le cadre imposant de la caserne Stirn, ensemble de briques de style willhemien un peu en marge du cœur historique de la ville, que Pierre Joubert se liera d'amitié avec Yves de Verdilhac, le futur Serge Dalens.

Fils du comte Raoul de Verdilhac, militaire de carrière alors en poste à Strasbourg<sup>20</sup>, Yves, né en Savoie, a connu une enfance errante au gré des divers postes occupés par son père. En 1924, à Mayence, il connaît sa première expérience scout, curieusement chez les Éclaireurs Unionistes. C'est à l'automne 1925, alors que la famille Verdilhac est à Montpellier, qu'Yves entre chez les Scouts de France ; il a quinze ans. L'année suivante, il devient C.P, et quelques temps plus tard, à Landau, il fait office de C.T. En 1928, il est collé au baccalauréat de Philosophie à Nancy. Son père est déjà en poste à Strasbourg. Par la suite, Yves restera à Nancy et s'orientera vers ses études de droit, tout en continuant à pratiquer le Scoutisme. Mais il fait de fréquents séjours à Strasbourg. C'est au cours de l'un d'entre eux qu'il rencontre Joubert que son service militaire n'empêche pas d'être Scoutmestre. Les deux jeunes gens ont le même âge. Leur commune appartenance aux S.d.F.. où ils sont tous deux Chefs, mais aussi leur goût pour l'aventure romanesque les rapprochent, et leur amitié est bientôt étroite. Ainsi, ce serait sur le coin d'une table de brasserie que serait né, un soir, l'idée du roman qui allait rendre Verdilhac-Dalens célèbre : *Le bracelet de vermeil*, roman qui sera achevé en 1935.

Joubert, cependant, ayant rempli ses obligations militaires, retrouve Paris et l'illustration pendant un bref moment : en effet, lors de son séjour au camp-école de Chamarande en 1927, il avait rencontré Paul Coze qui, intéressé par son habileté au dessin,

<sup>18</sup> Au point que Lamoureux milite toujours contre le vieillissement des cadres. Point qui n'est pas marginal, pédagogiquement parlant : des cadres jeunes sont évidemment beaucoup plus proches des jeunes de la Troupe, mais de ce fait, ils manquent aussi de la distance nécessaire à tout acte d'éducation maîtrisé. Sûrement ces jeunes cadres furent des agents très actifs de la pédagogie d'aventure, mais pouvaient-ils avoir une claire conscience de l'enjeu du système représentationnel qu'elle implantait dans l'univers chatoyant des jeunes imaginaires, en le structurant ?

<sup>19</sup> Il a alors vingt ans : pendant près de trois ans, il fait office de Chef de Troupe.

<sup>20</sup> Raoul de Verdilhac est colonel en 1932. Joubert se trouve sous ses ordres. Pendant la seconde guerre mondiale, devenu général, Raoul de Verdilhac sera l'adjoint du général Dentz et signera pour Vichy l'armistice avec le général Catroux, représentant de la France Libre en Syrie.

lui avait commandé, en tant que rédacteur en chef du *Scout de France*, quelques illustrations: en 1934, de collaborateur occasionnel, Joubert passa illustrateur à plein temps puis Commissaire délégué à la branche scoute. En fait, l'essentiel de son travail concerne la revue rebaptisée *Scout* après la rupture avec Alexis Redier, revue que dirige alors Jacques Astruc.

Pour autant, Joubert ne néglige pas ses activités de Scoutmestre, ni son complice Lamoureux.

Celui-ci, après avoir passé son baccalauréat avec succès, et s'être inscrit en khâgne (que des problèmes de santé ne lui permirent pas de suivre), était entré à Sciences Po et s'était orienté lui aussi vers le droit, tout en poursuivant ses activités de C.T. confirmé par des stages de formation du soir. Passé à la Route, il ne s'en tenait pas seulement à ces deux domaines, mais s'intéressait aussi à la politique. Tout, depuis les opinions conservatrices de sa famille jusqu'au climat qui régnait au sein du Scoutisme parisien, en passant par l'ambiance du Quartier Latin de l'époque si précisément dépeinte par Robert Brasillach, le conduisait vers l'extrême-droite :

*« L'une des manifestations les plus curieuses de l'année était la fête de Jeanne d'Arc qui se déroulait au début du mois de mai. Le point culminant fut atteint en 1929 lorsque le Père Doncœur, jésuite de choc, s'adressant à tous les scouts, écrivit : 'Jeanne appartient aux jeunes. Soyez couverts de honte si, ayant vos dix-sept ans comme elle, vous vous contentez des inerties et des calculs des cœurs vieillies. Vous êtes, vous les jeunes, les seuls, qui, dans l'universelle félonie, n'avez pas trahi Jeanne. Ses frères et sœurs de six-sept ans n'apparaissent pas dans le cortège des bourreaux... l'œuvre de Jeanne, c'est qu'elle releva le monde du péché de veulerie.*

*« 'Cela vous donnera peut-être une idée pour 1929.'*

*« (...)*

*« Le culte de Jeanne, en ce temps-là, était l'une des sept colonnes de l'héroïsme scout. C'est la transposition dans l'actualité du civisme pointilleux de Baden-Powell.*

*« Le défilé à travers Paris qui marquait la fête de la Pucelle d'Orléans atteignait des proportions dont on n'a plus la notion aujourd'hui. Dès huit heures du matin, Scouts, Guides, Louveteaux, Routiers se massaient dans les rues qui avoisinaient l'église Saint Augustin, tandis que les catholiques de la F.N.C, les partis politiques nationalistes, les ligues se regroupaient un peu partout dans le quartier Monceau.*

*« Les deux statues de la place Saint Augustin et de la rue de Rivoli disparaissaient sous un amoncellement de gerbes et de bouquets. Le défilé durait trois bonnes heures, parfois quatre. Le Ministère de l'Intérieur et le Préfet de Police avaient tenté d'interdire, puis de canaliser, une manifestation qui prenait de plus en plus l'allure d'un Risorgimento national. Mais la masse imposante et croissante des manifestants avait eu raison de ces velléités. À moins de disposer d'une armée, il valait mieux accepter le fait accompli. L'État d'alors était loin d'être l'État policier d'aujourd'hui. Deux mille personnes décidées le mettaient sous les boulets et semaient la panique place Bauveau.*

*« Les scouts, eux, qui suivaient le F.N.C du Général de Castelnau, n'avaient aucune arrière-pensée d'aucun ordre<sup>21</sup>. Le culte de Jeanne venait*

---

<sup>21</sup> On se permettra un certain scepticisme, surtout à la lumière des lignes suivantes.

*immédiatement pour eux derrière celui de Saint Louis, de Saint Michel et de Saint Georges.*

*« Le bâton tendu à bout de bras, défilant au pas cadencé, les yeux fixés sur la silhouette équestre qui étincelait dans le soleil, nous nous sentions vraiment les fils de cette race nouvelle que, le regard illuminé, frappant du talon sur le sol, agitant sa marche vide de mutilé<sup>22</sup>, le Chanoine Cornette évoquait dans chacune de ses harangues.*

*« Le défilé terminé, nous devions nous rassembler dans le jardin des Tuileries, puis nous disloquer par unité en direction du pont Solférino. Mais, avec la plupart de mes patrouillards de Sainte Clotilde, nous retournions subrepticement, en nous faufilant entre les jambes des flics, à l'époque assez débonnaires, pour assister à la fin du spectacle.*

*« De grave et recueilli, le défilé devenait chaotique et passionné : des cris, des slogans scandés, un grondement sourd de bête en rut annonçait l'arrivée des ligues.*

*« Nous admirions les états-majors figés au pied de la statue Maurras avec son veston noir et son col dur à la Deroulède, le gros Daudet semblable au Danton de la statue du boulevard Saint Germain, le savant Georges Claude, l'écrivain Georges Bernanos.*

*« Les mineurs, les forts des halles défilant avec les camelots du roi... tout nous comblait de stupeur. Nos regards effarés et envieux contemplaient ensuite la Solidarité Française, précédée des drapeaux et d'un solide contingent de parlementaires. Tout cela nous paraissait l'annonce d'un renouvellement irrésistible dans lequel nous aurions, un jour, notre rôle à jouer... »<sup>23</sup>*

Il faut, certes, prendre ce témoignage pour ce qu'il est : un témoignage. Pour l'essentiel cependant, il recoupe l'analyse proposée dans la première partie de ce travail concernant l'état d'esprit du Q.G. parisien de l'époque.

Au demeurant, la très relative prudence du jeune Lamoureux face aux ligues tombera en 1932, lorsqu'il soutiendra la campagne électorale de Xavier de Magallon, maurrassien convaincu. Et lorsqu'arrive février 1934, Pierre Lamoureux est présent, flanqué de Joubert, comme il l'a été lors de toutes les manifestations d'extrême-droite depuis 1933 :

Stériles et faisandés, les jeux politiques de la III<sup>e</sup> République commençaient à répandre une odeur tellement nauséabonde que la colère montait de tout un peuple.

*« Je me souviens, comme si j'y étais encore, de la journée du 4 février [sic]. Les Roquistes, en béret basque, les gens de la Solidarité Française, plus âgés que nous, avaient enfin fait leur apparition. Quelques charges sauvages de gardes à cheval et de flics, qui venaient de toucher des casques bleu foncé, avaient durci le combat.*

*« Pour la première fois, de pleins sacs de billes d'acier furent déversés sur la chaussée et des cannes apparurent, qui portaient à leur extrémité des lames de rasoir propres à couper les tendons des chevaux. Invention d'éléments incontrôlés ? Ou des plus durs de l'A.F. ? Bien malin qui pouvait le dire. En tout cas, ce n'était pas le fait des jeunes extrémistes de la Sorbonne, que, pour la première fois, nous apercevions à nos côtés. Notre révolte n'était pas exactement*

<sup>22</sup> Il faut faire la part du lyrisme et de l'imprécision du souvenir. Rappelons que le Chanoine était paralysé des avant-bras.

<sup>23</sup> Jean-Louis Foncine : *Entracte, chronique d'une jeunesse*, 1918-1940, Alsatia, collection Rubans noirs, 1981, pp. 92-94.

*la leur, mais ils devaient en avoir assez d'être tenus à l'écart de l'Histoire. Et puis, les ennemis de nos ennemis ne sont pas forcément nos amis.*

*« L'avenir allait nous duper avec une égale impartialité, les uns et les autres. Leur Front Populaire déboucherait sur le plus effroyable déficit militaire de toute l'Histoire de France. Notre réveil national sur le sinistre ratage de Vichy. »<sup>24</sup>*

Lamoureux ne dut qu'à une scarlatine de n'être pas présent au soir du 6. Quoi qu'il en soit, il faut relire l'article que *Scout* consacra à l'affaire pour se convaincre que le jeune homme partageait là aussi l'opinion d'une part non négligeable du Q.G. des S.d.F..

Cela dit, le temps est venu pour le jeune agitateur, féru de théâtre et de littérature, amoureux des Grands Jeux dans les bois, des feux de camp et des rêveries romanesques, de partir à son tour pour l'armée. Il n'en reviendra qu'en octobre 1935<sup>25</sup>.

Pendant ce temps, Joubert n'a pas perdu de vue Yves de Verdilhac, et facilite la publication, en cette année 34 durant laquelle l'aristocratique Scoutmestre est avocat stagiaire (à Nancy puis à Strasbourg), de deux courtes pièces de théâtre : *Le génie de la forêt : un acte pour feu de camp et fête de troupe*, et *Prologue pour une fête de troupe*. Si l'argument est mince, l'écriture est allègre et l'impertinence humoristique de bon ton. On est loin, en tout cas, des lourdes œuvres niaisement édifiantes des Aumôniers de la décennie précédente.

Les trois ans et demi qui précédèrent la déclaration de guerre seront, pour le trio, extrêmement riches. En fait, tout se noue en 1936.

Revenu à Paris, alors que Joubert va devenir C.T de la 51<sup>e</sup> Paris (dite la 1<sup>ère</sup> les Halles), Lamoureux fonde la CXXXI<sup>e</sup> Paris (Troupe Saint Louis), dépendant de la paroisse Saint François-Xavier, sous la tutelle du Chef de Groupe Albert de Lansaye, frère de Maurice, que Lamoureux et Joubert ont connu du temps de leur passage à la XIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup><sup>26</sup>. Albert de Lansaye est également Chef de Groupe de Pierre-Louis Gérin (futur Commissaire National Scouts) que Joubert pratique depuis 1930. Aussi les trois Troupes campent-elles de conserve à Montmajour, chez le marquis de Sambucy, député royaliste ; les trois Chefs ont alors tout le loisir d'exploiter leur verve romanesque, leurs inspirations médiévales et leur sens de la mise en scène au service de grands jeux spectaculaires.

Ce nœud de relation ne cesse par ailleurs de se resserrer. C'est au cours d'un de ses séjours à Paris qu'Yves de Verdilhac, qui se destine à présent à la magistrature, est présenté par Joubert à Lamoureux. Les deux hommes, que rapprochent le désir d'écrire autant que leur communion au système scout de représentation entretiennent dès lors de cordiales relations... Nommé juge suppléant à Dieppe en 37, Verdilhac invitera Joubert, Lamoureux et leur Troupe à camper avec ses propres patrouilles cette année-là.

Or, toujours en cette année 1936, Maurice de Lansaye, alias Jacques Michel, recherche une nouvelle voie d'expression. Secrétaire du Commissaire Fédéral, le Commandant Lhopital, jusqu'en 1933, puis Commissaire au Q.G. à cette date, Jacques Michel est aussi codirecteur de la collection *Feu de camp* créée par l'éditeur de Gigord. Mais à ce poste, il ne se sent pas les coudées franches. Aussi souhaite-t-il diriger sa propre collection de romans scouts. Auteur de nombreux contes et de feuilletons qu'il a publié ensuite chez de Gigord, il

<sup>24</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid.*, pp. 109-113.

<sup>25</sup> Lamoureux, qui lui aussi demeure Scoutmestre pendant son service, fera la P.M.S, puis le peloton E.O.R de Saint-Cyr. Il obtiendra le grade de sous-lieutenant en avril 1935. Affecté au 170<sup>ème</sup> régiment d'infanterie cantonné à... Sélestat (comme l'Alsace joue un rôle chez les trois princes du Signe de Piste!), il mène ses hommes à l'assaut des ruines médiévales : J'étais revenu au temps des grands jeux Scouts remarque-t-il. Ce fut à cette époque que lui vint l'idée d'écrire La bande des Ayacks.

<sup>26</sup> Ces numéros correspondent à des Troupes scoutées.

sait que la demande de bonnes fictions, qui étayaient la pédagogie d'aventure et contribuaient à investir l'imaginaire des garçons, est grande. Aussi des contacts sont-ils pris, par l'intermédiaire de Madeleine Gilleron, ancienne compagne de lutte de Louise de Bettignies et représentante d'Alsatia à Paris, avec la maison d'édition de Colmar. C'est au cours d'une réunion avec le directeur alsacien de l'entreprise que Pierre Joubert, associé à l'aventure, proposera le label. *Signe de Piste* est né. Yves de Verdilhac, dont *Le bracelet...* dort depuis 1935, et qui connaît Lansaye de son côté, offre à ce dernier, incité par Joubert, son roman. Le désormais Serge Dalens a déjà rencontré quelques refus affligés. Mais Lansaye croit à la singulière équation que réalise le livre<sup>27</sup>. Il le publie en 1937. Ce sera un incontestable succès. Suivront un ouvrage indianiste (quasi ethnologique) de Georges Cerbelaud-Salagnac, Chef scout de Paris Nord, bien introduit au Q.G. et cousin germain de madame Gaston Cerbelaud, Présidente de la Croix Rouge et de l'Union des Femmes de France, et un, d'une totale médiocrité, de Guy de Larigaudie, Routier fort lancé depuis ses raids avant la lettre et ses voyages. Pierre Lamoureux, qui s'était vu refuser *La bande des Ayacks* par Spes et De Gigord, finira par le publier sous le nom de Jean-Louis Foncine en 1938. C'est le *Signe de Piste* n° 4. Là encore, c'est le succès.

L'histoire de la naissance des *Ayacks* est assez révélatrice du climat (et des enjeux) de l'époque. Foncine n'en était pas à son coup d'essai. Dans le cadre du clan Péguy, avec la complicité de Joubert, il avait déjà commis quelques jeux scéniques : *Le jeu d'Escarmador* ; *Le royaume de la jeunesse* qui avait été joué plusieurs fois à la salle de la Chimie à la demande de Léon Chancerel ; *Le jeu des Corsaires*, écrit en collaboration avec Pierre-Louis Gérin. Ainsi *Le jeu des Ayacks* avait-il été publié, comme les précédents, à l'Amicale des Fêtes, et versé au répertoire des Comédiens-Routiers. Le succès de l'ouvrage avait été tel que Foncine fut contacté par une entreprise de production cinématographique, Fiat-Film, qui l'incita à rédiger un script. Les choses furent assez avancées pour que le jeune acteur, Robert Lynen, que Verdilhac, du reste, connaissait et qui aurait inspiré son Prince Éric, fût pressenti. Mais le financement manqua. Le sujet fut abandonné, mais Foncine avait eu le temps de tirer de son script un roman-film qui aurait dû être vendu à l'issue de la projection et auquel Jacques Michel avait collaboré.

À travers cette série de publications, il faut bien voir non seulement le système scout de représentations, mais aussi les nouvelles orientations pédagogiques (et l'association elle-même) en œuvre. Joubert, Foncine, Dalens, Jacques Michel, qui sont des responsables (parfois éminents) de l'association, se réclament alors explicitement des conceptions de Pierre Delsuc qui, pour sa part, avec *Giovanni* et *L'Étrille* par exemple, poursuit son œuvre romanesque qu'il fait publier en feuilletons dans *Scout*.

Redisons-le : romans, jeux scéniques, pièces théâtrales, films, dialogues radiophoniques (à l'origine desquels ont retrouvé Jacques Michel), grands jeux à thèmes, veillées, fêtes de Troupes et de groupes, rallies, tout cela participe de la même démarche, du même souci de conviction, d'imprégnation, d'exaltation contre la société en l'état. Aussi revoit-on comment le grief fait au Scoutisme catholique tout entier d'avoir coupé les garçons de leur temps, fut au moins mal formulé. Tout d'abord, les S.d.F. rencontrèrent une attente ; qu'ils l'eussent mis en forme, voire exportée, sans doute : cependant sans elle le succès de l'association n'eût pas été si rapide. Ensuite, il n'y eut pas d'effet pervers de la pédagogie d'aventure : le Scoutisme catholique, au nom d'une conception de la société idéale, mena sa guerre contre l'époque; tout devait contribuer à éblouir, à séduire, à envoûter les garçons afin qu'ils partissent en guerre contre « *Les jeux politiques stériles et*

---

<sup>27</sup> J'y reviendrai.

*faisandés* » de la République. Comme l'écrit Foncine de manière si révélatrice : « *Tout cela nous paraissait l'annonce d'un renouvellement irrésistible dans lequel nous aurions, un jour, notre rôle à jouer, nous, les fils de cette race nouvelle* » que le Chanoine Cornette évoquait dans ses harangues. Que l'on excuse le montage : il ne me paraît pas trahir le sens du propos (cf plus haut) ; il me semble, au contraire, en relever la cohérence. Ainsi, tout conspira à ce que la plupart des garçons pensassent de façon similaire, le plus subtil de l'affaire étant sa non-lisibilité politique<sup>28</sup> (c'est du reste l'un des traits qui distingue le mieux système représentationnel d'idéologie, quelle que soit la trivialité de cette dernière).

En fin de compte, c'est à présent que l'on aborde vraiment, du point de vue de l'historien, me semble-t-il, le versant le plus obscur (ou tenu obscur ?), mais aussi le plus dense, le plus résistant à l'analyse et paradoxalement le plus efficace de la pédagogie scoutée des années trente. Alors, et jusqu'aux années cinquante, il n'y aura aucune distance significative entre S.d.P. et S.d.F.. J'évoquais en ouvrant cette partie, une mise en œuvre complice : c'est bien de cela qu'il s'agit, et il ne faudra pas l'oublier lorsqu'on cherchera à comprendre la rupture que l'association, par le truchement de son Commissaire général, opérera avec la collection d'Alsatia en 1956.

À entendre et à lire, en tout cas, les pères fondateurs du Signe de Piste, l'immédiat avant-guerre fut une période éblouissante pour eux. Laissons la parole une nouvelle fois à Foncine :

Au moment de mettre en scène ces trois années qui précèdent la ridicule aventure de 39-40 (ridicule et odieusement tragique quand on évoque les morts) je me sens presque sans force. Comment vous faire partager en si peu de lignes ce qui fut un long tissu de dégoûts incoercibles et de bonheurs inoubliables ?

*« Les camps, qui étaient un résumé interne des activités de toute une année, étaient alors un temps d'aventures plus merveilleuses les unes que les autres. Cette révolution que nous ne parvenions pas à faire dans la rue, nous la faisons déjà tous les jours dans les cœurs. Des cœurs ardents qui se seraient jetés dans la fournaise pour nous donner raison, donner raison aux espoirs de revanche de toute une génération sur la bêtise et la médiocrité<sup>29</sup>. Ces espoirs, nous les*

---

<sup>28</sup> « Conspirer », « subtil » sont des termes qui pourraient donner à penser qu'il y eut manipulation lucide des jeunes. Or ce n'est pas si simple. Les dirigeants des S.d.F. adhéraient au système de représentations qu'ils élaboraient et qu'ils voulaient voir triompher auprès des jeunes, c'est certain. Pour ces hommes, ce système cependant n'en était pas un : ils s'y identifiaient, ils le vivaient sans distance, sans doute apparent, sans question. Pour eux, c'était bien, et leur auto-justification résidait en ceci qu'ils prenaient leur conception de la révélation évangélique pour la révélation elle-même. C'est un premier point. D'autre part, ils mesuraient parfaitement l'incompatibilité de leurs représentations (qu'ils portaient en eux comme vérité, évidence) avec la démocratie parlementaire et la société bourgeoise, et n'entendaient pas abdiquer devant elles. D'où leur souci de la jeunesse, à une fraction de laquelle (la meilleure part) ils entendaient faire épouser leur cause. C'est le second point. En troisième lieu, ils éprouvèrent l'attente d'une pédagogie non seulement du comportement mais encore de l'imaginaire. Assumèrent-ils cependant lucidement l'articulation de ces trois points ? Rien ne le prouve, au contraire : méfiants vis-à-vis de la rationalisation qui faisait partie de l'héritage des Lumières, ils ne saisirent pas facilement la congruence forte, l'organicité de ces trois points qui n'étaient que l'effet de leurs représentations elles-mêmes. C'est là le propos de l'historien que de saisir la logique d'une cohérence et son sens dans une époque. D'où la difficulté de l'établissement sémantique d'une telle cohérence, d'un tel sens : car rien que cette démarche peut conduire à l'impression que l'historien juge, ce qui n'est pas son intention (mais lui aussi est inscrit par les mots dont il use). Il évalue, au contraire, les dynamiques qu'il établit de manière étroitement référencée ; il évalue aussi, au sein de l'ensemble social, les écarts, les tensions entre la dynamique de tel groupe, ce qui est le cas ici, et la marche du temps. C'est du reste en cela que, modestement, le travail de l'historien participe de l'éthique : en effet, ce travail, qui est d'élucider, en somme, conduit moins à une vérité qu'à une mise en lumière de son objet, précisément, ce qui, en dernière instance, serait une contribution à la responsabilité d'une époque. Ambition démesurée pour la modestie dont on se réclame ? Non : si la discipline historique a un sens social, c'est que nous sommes toujours les sourds de nos propres paroles, les aveugles de nos propres actes. Être responsable, dès lors, revient moins à prétendre voir clair *hic et nunc* qu'à tendre à le faire, en assumant sa surdité, son aveuglement, au risque de l'erreur. Ainsi, lorsque des termes comme conspirer ou subtil, termes, sont utilisés, il faut comprendre, ici comme dans le reste de l'ouvrage qu'ils visent, dans l'esprit de l'auteur, non pas quelques montreurs de marionnettes, mais une dynamique historique, certes entretenue et initiée parfois par les acteurs en cause, mais dépassant les limites de leur volonté individuelle.

<sup>29</sup> Les dégoûts incoercibles furent, on s'en doutera, provoqués par les incohérences de la femme sans tête...

*entretentions avec une force, une tension presque insoutenable que les événements justifiaient tous les jours davantage.*

*« Nous retournâmes à Montmajour où le même accueil chaleureux du Marquis de Sambucy nous attendait. Au Signal des Opies, nous vécûmes, en compagnie des gavroches de Pierre Joubert pareillement fanatisés, des heures moyenâgeuses: batailles épiques dans des nuages de poussière au château de la Reine Jeanne, méchouis pantagruéliques dans les villages nichés au creux des Alpilles comme des agnelets dans la paille, découverte des corridas, de la poésie des félibres, retrouvailles de la Camargue et de ses enchantements...*

*« Par la suite, que d'épopées, au fil des années, entre les vacances de Pâques et celles des jours chauds de l'été !*

*« Il y eut celles du cap Ferret, près [sic] d'Arcachon, où nous nous transformâmes en équipages de corsaires enterrés dans des fortins bardés de défenses extérieures infranchissables, tentant de s'arracher mille trésors conquis sur la Haute Mer.*

*« Au château de la Fougeraye, en Touraine, une extravagante guerre des dieux, dont les enjeux étaient de précieuses statuettes sculptées, chargées de conjurer tous les maléfices, nous jeta de halliers en marécages dans un climat d'île océanienne, la véritable école de la brousse, chère à Baden-Powell.*

*« À la veille de la guerre, sans que nous l'ayons cherché, nous acceptons entre les deux Hohnacks, à quelques centaines de mètres du Linge et du Børenkopf, des terrains encore semés de boyaux, d'abris à demi effondrés, d'où les barbelés et les fils téléphoniques jaillissaient comme des fleurs sauvages.*

*« Joie des Cerfs<sup>30</sup> d'avoir découvert sous des arbres morts, une caisse de bandes de cartouches de mitrailleuse presque intactes ! Nous continuions de célébrer, de haut lieu en haut lieu, de ruine majestueuse en repaire clandestin, la liturgie baroque du Foulard de Sang. »<sup>31</sup>*

Avant de revenir sur ce que fut le Foulard de Sang, quelques mots à propos de ces lignes. Même si les jeunes années peuvent revêtir une tunique de plus en plus miroitante et dorée à mesure que l'on s'en éloigne, même si la nostalgie de l'homme de soixante-neuf ans peut donc enjoliver le vécu du jeune homme de vingt-cinq, les premiers écrits de Foncine aussi bien que les derniers disent l'ivresse dont il est ici question. C'est une constante que l'on rencontre chez maints auteurs du Signe de Piste mais aussi chez les Scouts qui eurent entre quinze et vingt ans à la veille de la guerre ; qui connurent ces grands jeux, ces veillées, ces mystères au porches des cathédrales ou des petites églises de villages ; et qui, au hasard d'enquêtes informelles, acceptèrent de parler (non sans esprit critique, parfois) de leur passé : la chose la plus troublante, du reste, est que même chez les plus sévères, subsistaient encore l'écho d'une émotion intense ressentie alors, d'une fièvre. L'empreinte fut souvent profonde, facteur de fixation, source d'un culte exalté, immobile et amer tout à la fois, ou origine d'un rejet ultérieur, souvent violent, endroit et envers d'une même monnaie.

Ce qui, par ailleurs, dépasse Foncine et sa personnalité dans son témoignage, c'est la liaison qu'il opère avec la politique : à défaut de faire une révolution collective, nous travaillions à opérer une révolution du cœur, et pour cela nous jouions, voilà en substance le fond du message. Peut-être le jeu, mené de la sorte, fut-il un dérivatif mais il serait inexact de ne voir là qu'une fuite d'une réalité détestée. Une fois encore, le jeu, c'est-à-dire

<sup>30</sup> Totem de Patrouille.

<sup>31</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid.*, pp. 149-150.



toutes les activités ludiques étayées par des éléments fictionnels précis, poursuivaient bien un objectif qui allait au-delà d'une formation personnelle et civique : la moindre des choses à dire à ce propos est qu'en tout état de cause l'acceptation du bon citoyen qu'on voulait produire ne répondait guère à celle communément admise au sein de la République. L'objectif était en outre totalitaire, il cherchait à étreindre le garçon dans **toutes** ses dimensions, et ce n'est pas là, nous y reviendrons encore, le plus simple.

Cette constatation m'amène à une remarque d'ordre plus général, que les nombreux essais publiés sur la question depuis la guerre n'ont pas encore tout à fait élucidé. Il est troublant qu'à la même époque des sociétés, de formation et de cultures sensiblement différentes, aient connu, majoritaire ou non, la tentation totalitaire, et que cette tentation ait été, aboutie ou non, réactionnaire dans son essence, URSS mise à part<sup>32</sup>. Il est tout aussi troublant de constater, comme l'a fait par exemple de façon partisane mais documentée Lionel Richard dans *Le nazisme et la culture*<sup>33</sup>, ou, de manière moins circonstanciée Hannah Arendt dans *Le système totalitaire*<sup>34</sup>, à quel point fut décisive la formation représentationnelle, et l'investissement le plus total possible, notamment par le fictionnel, de l'imaginaire d'un groupe puis d'une collectivité nationale tout entière.

J'ai dit comment l'humanisme scout catholique, dans le développement qui est le sien en France, ne pouvait s'apparenter au fascisme, et surtout au nazisme, que sous un regard myope. Cela ne veut pas dire qu'il ne participe pas, à sa manière, de la tentation totalitaire. Et l'on aurait tort de sourire en prétextant la puériorité du Scoutisme parce qu'il fut, sur un système représentationnel précis, l'éclosion du Jeu sous toutes ses formes. Il faut d'ailleurs être particulièrement obtus pour qualifier l'enfance et l'adolescence de ce que l'on enferme dans l'acceptation péjorative de puérior.

Ce développement n'a rien d'une coquetterie : lorsque Foncine parle des *gavroches fanatisés*, on sent bien qu'il n'entend pas parler des jeunes SS. Pour autant, le choix du qualificatif n'est pas indifférent. À travers l'histoire du Foulard de Sang, on percevra mieux ce qui est en cause.

Dans l'entretien accordé à Alain Gout, le chantre officiel du Signe de Piste, Pierre Joubert raconte :

*« C'était lors d'un camp à Saint Bauzille du Putois (...) dans l'Hérault, près de Vignan. Il y a eu un grand jeu entre nos deux troupes du même groupe Sainte-Clotilde : la XIII<sup>e</sup> et la XIV<sup>e</sup><sup>35</sup>. La bataille était acharnée. Et dans le cours de la bataille, il y a dû avoir un gars qui s'est abîmé le genou. Il a épongé le sang avec un foulard. Or, à la fin du jeu, on rendit le foulard à chacun<sup>36</sup>, puisqu'on se battait en s'arrachant les foulards de la ceinture. On a trouvé un foulard qui était complètement couvert de sang. Alors, à qui celui-là ? On ne savait pas puisqu'il était tout sanguinolent. On était plein d'admiration les uns envers les autres : chemises déchirées, nez sanglants, oreilles... enfin, bref, c'était affreux à voir. On a dit : 'Vraiment, c'était une belle bagarre !' Il y en avait qui s'étaient particulièrement distingués. J'ai déchiré des morceaux de foulard et je les ai*

<sup>32</sup> Encore que des spécialistes non doctrinaires de l'URSS pourraient, je pense, débattre de certains éléments réactionnaires (au moins symboliques) du stalinisme.

<sup>33</sup> Lionel Richard : *Le nazisme et la culture*, Petite collection Maspero n°186, Editions Maspero, 1978, réédité aux éditions Complexe, 1988.

<sup>34</sup> Hannah Arendt : *The origins of totalitarianism*, 1951, traduit en trois volumes chez trois éditeurs différents : *Sur l'antisémitisme*, Calmann-Lévy 1973 ; *L'impérialisme*, Fayard 1982 ; *Le système totalitaire*, Seuil 1972.

<sup>35</sup> C'est le dernier été que lui et Foncine passeront à la tête de leur Troupe d'origine.

<sup>36</sup> La bagarre était à la garuche, c'est-à-dire au foulard (d'uniforme) dont une des extrémités était nouée serrée... C'est du moins la version de Foncine, qui diffère un peu de celle de Joubert.

*remis solennellement à la ceinture de ceux qui s'étaient le mieux battus, en les appelant Chevaliers du Foulard de Sang. Peu de temps après, on a fondé l'Ordre du Foulard de sang, qu'on a ouvert à tous les scouts qui, dans les différentes circonstances de la vie, se montraient les plus vaillants (...). Sur cet album, il y avait les noms de tous les chevaliers avec leurs titres. Par exemple, si Jean Dupont s'était illustré dans la forêt de Chaville au lieu dit le Hêtre rouge, il devenait Jean Dupont, chevalier du Hêtre rouge. Il y a eu ainsi des noms prestigieux : Jean Lavoix de Holandsbourg, Michel Popart de Frankenbourg, Jean Delamare de la Croix des Dunes, etc. Le chevalier recevait des armes du lieu-dit, combinées avec son totem. Je suis grand amateur d'héraldique (...) et j'ai poussé à fond l'utilisation de l'art héraldique dans le Scoutisme de l'époque. »<sup>37</sup>*

L'idée que Foncine développait en accord avec Joubert conduisait à souhaiter voir ainsi remplacée la totémisation, survivance de l'indianisme que l'Aumônier Général, en particulier, tolérait mal et que l'association ne parviendra jamais à éradiquer jusqu'à l'orée des années soixante. Revenus à Paris, Joubert et Foncine proposèrent l'idée à Pierre-Louis Gérin qui la reprit à son compte. Ceci explique que le Foulard de sang ait bénéficié, dans les premières années de l'Occupation et sous son commissariat, de la bienveillante neutralité des autorités de la branche, à défaut d'encouragements officiels. L'apparition d'un tel Ordre, en vérité société secrète solennisée mais ne se prenant pas tout à fait au sérieux (du côté des promoteurs adultes en tout cas), correspondait à la manifestation d'un Ordre dans l'Ordre scout qui ne revêtait pas toutefois le caractère officiel de la dignité de Chevalier (puis d'Écuyer) de France, laquelle s'obtenait à l'issue de sévères (trop sévères) épreuves de sélection. L'introduction au Foulard de sang au contraire, semi-clandestine, s'obtenait par acte de courage principalement dans le domaine du jeu, et répondait à une cooptation formelle, simple écho du bon vouloir des Grands Maîtres.

Déjà l'idée, et son succès même confidentiel auprès des garçons, me paraissent être particulièrement significatifs et d'un état d'esprit, et d'une situation globale encourageante, portant son éclosion. Mais cette dérive vers l'arcane (qui ne fut du reste pas un cas isolé ; le Scoutisme britannique l'ayant connu avec l'apparition de l'étrange mouvement indianiste et paganiste du Kibbo Kift), ne s'en tint pas là : en 1946, Foncine publia au Signe de Piste un recueil de contes intitulé précisément : *Le foulard de sang*. Le premier récit du recueil narrait, sur le mode épique (en fait quelque peu grandiloquent) un épisode de la vie de l'Ordre, voué comme on pouvait s'y attendre à la restauration de la Chrétienté en terre d'Europe.

Au « *pavillon de chasse de Montlhéry* », à la « *chapelle carolingienne de Montmajour* », au « *Signal des Opies* », et surtout dans les Vosges en 1939, l'Ordre, qui ne se contentait plus d'exhiber les signes symboliques d'une chevalerie adolescente mais cherchait une restauration intégrale (même distancée par les responsables), connut son heure de gloire :

Nous avons déjà les Chevaliers des Opies, du Languedoc, de la Croix des dunes, du hêtre rouge... Nous eûmes Mur d'airain et Hohlandsburg. Joubert dessinait sans répit armoiries, paysages, scènes de vaillance, cérémonies...<sup>38</sup>

<sup>37</sup> Alain Gout : *Qui êtes-vous Pierre Joubert*, in : *La fusée* 75-76, édition Epi, 75, pp. 204-205. Notons, à titre de curiosité, la survivance jusqu'à nos jours de nombreuses branches du Foulard de sang (avec lesquelles Foncine dit n'avoir que des rapports lointains), qui lèveraient, chaque année, des boucliers composés d'une poignée de jeunes exaltés... par l'aventure, et l'amitié, à ce qu'il paraît. J'avoue n'avoir pas poussé plus loin l'investigation en ces caverneux domaines.

<sup>38</sup> Jean-Louis Foncine, *op. cit.*, p. 151.

Ce qui m'intéresse ici est la confusion accomplie entre la réalité et la fiction, confusion digne du Borgès de *Tlön Uqbar Orbis Tertius*<sup>39</sup>. La vie de Troupe, et particulièrement le camp, grands jeux et veillées, bâtissaient la scène et y plaçaient les jeunes acteurs qui y investissaient du haut de leur douze-dix sept ans leur fantasmes et leur désir de reconnaissance. Mais aussi **institutionnalisait** la chose que le livre, par la suite, prolongeait, magnifiait et réfléchissait à l'infini avec l'aide de l'image idéalisante.

À terme, l'univers fictionnel acquiert plus de sens, plus de densité, plus de réalité que la réalité elle-même qui, vidée de sa substance, obstacle, réclame en somme, comme chez Borgès, sa propre mise à mort. Et lorsque Foncine, à qui l'on ne prête pas plus (ni moins) qu'il n'a, m'affirma que Vichy emprunta au Scoutisme aussi, et non seulement ses hommes mais encore (pour une part) son système représentationnel et sa mise en œuvre<sup>40</sup>, on ne peut qu'être tenté de le suivre, si l'on se rappelle par exemple que le Chef des Chantiers de Jeunesse fut le Général de la Porte du Theil (ce même général qui observa avec bienveillance, de par ses fonctions, les entreprises des jeunes Chefs de la LI<sup>e</sup>, CXXXI<sup>e</sup> et CLI<sup>e</sup> Paris qu'il connaissait) ; que l'Aumônier Général des Chantiers fut Marcel Forestier (peu enclin à l'indulgence vis-à-vis d'un Foncine qu'il amènera, il est vrai, à quitter la rédaction de *Scout*) ; que Maurice de Lansay-Jacques Michel sera chargé de la propagande au cabinet personnel du Maréchal Pétain ou qu'Yves de Verdilhac, à un poste certes plus modeste, sera chargé de mission auprès du Secrétaire Général à la Jeunesse (Georges Lamirand, un proche de Lyautey), pour l'enfance irrégulière et délinquante dès 1940.

L'étroite synergie réalité de grand jeu/œuvres romanesques ne sera du reste pas un cas isolé avec le *Foulard de sang*. Avec *Le Relais de la Chance au Roy*, Foncine métamorphosa ce qui, au départ, était destiné à être un grand jeu. L'habileté de l'écriture confère à une bien mince intrigue une atmosphère véritablement magique. Publié en feuilleton dans *Scout* en 1939, superbement illustré par un Joubert néo-romantique, le roman paraîtra au Signe de Piste, illustré cette fois par le dessin plus terne de Cyril, précédé d'un hommage trompeusement naïf au Maréchal. Par la suite, on pourra noter au Signe de Piste d'autres exemples de cet ordre.

La déclaration de guerre et la période d'Occupation bouleverseront mais ne modifieront pas sensiblement l'équation de base régissant la vie des Pères fondateurs du Signe de Piste. Yves de Verdilhac, le moins engagé (ou le plus discret) en ce qui concerne la pédagogie fictionnelle, ira donc rejoindre Jacques Michel à Vichy pour entrer au secrétariat de Lamirand. Joubert, mobilisé, est fait prisonnier le 2 juin 1940. Il s'évade le 15 août, rallie Paris ; il est à Vichy en novembre, ayant pu passer la ligne de démarcation grâce à un commissaire de district de Tours. Puis il gagne le Q.G. à Lyon, réfugié chez madame Gérin. Là, il reprendra ses activités d'illustrateur, mais aussi de concepteur esthétique puisque c'est lui qui révisera l'uniforme, l'insigne et le cérémonial. En 1943, il rentre dans la région parisienne, à Belleville, où il attendra la fin de la guerre, récent père de famille.

Quant à Foncine, prisonnier lui-aussi, il connaît l'Oflag jusqu'à ce qu'il soit remarqué par un émissaire de Vichy. Il sera alors attaché à une mission du type de la mission Scapini,

---

<sup>39</sup> *Le contact et la fréquentation de Tlön ont désintégré ce monde (...). Déjà dans les mémoires, un passé fictif occupe la place d'un autre, dont nous ne savons rien avec certitude – pas même qu'il est faux.* José-Luis Borgès, *Tlön Uqbar...*, in *Fictions*, collection Folio, éditions Gallimard, p. 54. Il n'est pas inintéressant de noter que l'écrivain attribue, dans l'ordre fictionnel de sa nouvelle, l'invention de ce monde imaginaire de Tlön, qui se substitue en trois siècles au monde réel à une... société secrète, dont chaque membre recruterait, à chaque génération, un disciple... On ne peut, sans quelque frisson, et tout en gardant le sens de la mesure, rapprocher ce que tentèrent quelques Chefs scouts, qui relève peu ou prou de la magistrale nouvelle de Borgès, de ce fatras de pseudo-mythes et de fantasmes dont le nazisme, qui y fonda sa sombre puissance de séduction, est issu. Ce rapprochement touche moins aux représentations formelles qu'au processus.

<sup>40</sup> J'assume l'élargissement aux hommes, au système représentationnel et à sa mise en œuvre le propos de Foncine.

et restera en Allemagne jusqu'à l'effondrement du Reich. Sur cette période, il se montra, lors des entrevues qu'il m'accorda, d'une certaine discrétion.

Pour lui, mis à part son passage à la rédaction de *Scout*, l'après-guerre se confondra avec l'histoire du Signe de Piste, dont il finira par assumer la codirection avec Dalens, qui poursuivra parallèlement sa carrière de magistrat. Quant à Joubert, toujours illustrateur de l'association, il donnera régulièrement des dessins au Signe de Piste dont il sera le principal imagier, mais non le seul. Tous trois poursuivront longtemps leurs activités de Chefs de Troupe. Jacques Michel, pour sa part, le premier directeur de la collection, se repliera sur l'activité politique, tentant de sauver ce qui subsistait de l'extrême-droite monarchiste.

Ainsi, la période qui va de la fin des années vingt au milieu des années quarante peut être considérée pour ce trio étroitement associé au devenir de l'association, une période de formation. Il n'est pas facile de résumer très brièvement les grandes lignes de force. Disons qu'avec leur adhésion ardente au système représentationnel S.d.F. et leur contribution à son épanouissement, ils furent parmi ceux qui, derrière Delsuc, promurent une pédagogie du fictionnel étroitement associée à une griserie du corps, une ivresse du plein vent et de la nature, une évidente fascination de la beauté adolescente mais aussi, à l'autre bout de la chaîne, une implication fervente dans le débat idéologique de l'époque. Aristocrates ou jeunes bourgeois, ils avaient en commun le rêve de la renaissance d'une France de mollets fermes et bruns et d'épiques chevauchées médiévalisantes loin d'une conception républicaine. Rien, à cet égard, n'est plus explicite que la préface de Louis Heller au *Relais de la Chance au Roy* déjà cité.

*« Dès que tu seras là, mon cher Foncine, on formera une grande bande d'Ayacks et on ira voir le Maréchal, on lui montrera un grand plan, très simple, bien propre, bien colorié, les Ayacks diront : Voilà, grand-père, nous voulons jouer tous ensemble, car nous sommes tous des petits Français. Les grandes personnes ont tout gâté. Tous ensemble, nous referons un beau pays où tout sera clair et joyeux. »*

Au-delà du pathos niais, le projet...



## 1.2. *Le magasin (catholique ?) d'imaginaires*

Le trio fondateur de la collection Signe de Piste fut à la croisée d'au moins trois influences dominantes. La première, nous venons de le voir, serait celle du Scoutisme catholique des années vingt et trente. La seconde serait une influence plus généralement culturelle. Réserveons pour l'instant la troisième.

Le projet de broser le panorama de tout ce qu'auraient pu lire, entendre ou voir Dalens, Foncine et Joubert est tout à fait irréaliste, d'autant plus que des trois, seul Foncine s'est abondamment exprimé à cet endroit. Dalens et Joubert, quant à eux, ne m'ont proposé que quelques pistes, assez précises néanmoins pour que l'on puisse dire que ce qu'avance Foncine vaut, globalement en tout cas, pour les deux autres, les quelques différences étant notées au passage.

La question de l'influence culturelle ne peut pas, par ailleurs, ne pas soulever une question annexe, celle du genre dans lequel on peut inscrire leurs ouvrages, et au-delà la collection dont ils furent des animateurs reconnus avant d'en prendre, pour deux d'entre eux seulement, la direction. C'est du reste à travers cette codirection que se prolongea après-guerre l'option culturelle qui était la leur, et que peut largement s'expliquer la congruence des livres qu'Alsatia publia grâce à eux sous le label inventé par Joubert.

### 1.2.1. *Vieux greniers, jeune aventure*

Dalens et Foncine furent, jeunes gens, des êtres de lecture ; Joubert parle beaucoup des jeux de sa jeunesse, peu des livres que le médiocre élève qu'il dit avoir été eut entre les mains. Foncine et Joubert avouent très volontiers leur engouement pour le théâtre, tandis que Dalens, qui écrit des saynètes, reste discret sur ce point alors que l'influence du cinéma est chez lui plus discernable que chez son collègue Foncine, qui, pourtant, usa du Pathé-baby pour exalter la grâce d'un jeune Scout métamorphosé en Yug<sup>41</sup>, et qui fut présent pour rédiger un scénario... Ces nuances, au fond, fruits de la différence d'acuité des souvenirs et des aléas des entretiens accordés, n'ont que peu d'importance. Bien qu'issus de trois milieux beaucoup plus démarqués qu'ils ne le seraient aujourd'hui : aristocratie militaire, bourgeoisie industrielle et petite bourgeoisie artisanale et commerçante, les trois jeunes gens, communiant dans le Scoutisme, abreuvent leur imaginaire à des sources sensiblement identiques.

La première de ses sources fut la littérature pour la jeunesse, genre qui s'épanouit pleinement dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Tout n'a pas encore été dit à propos du mouvement de constitution de la « jeunesse » comme identité sociale spécifique, mouvement duquel participe l'apparition d'une littérature particulière. Sur ce point on se contentera ici de relever les traits les plus marquants, de ceux pouvant permettre de mieux comprendre en perspective le succès de l'aventure du Signe de Piste.

<sup>41</sup> « Quelques jours plus tard, nous revînmes aux grottes de Lamanon, en bordure des Alpilles, pour réaliser un projet qui nous tenait à cœur : tourner un film ayant pour héros Yug, l'enfant de la Préhistoire. Il y avait parmi nous un garçon de seize ans, petit-fils d'un amiral, doté d'un regard de feu et qui portait, chose étonnante pour l'époque, de magnifiques cheveux noirs balayant la nuque et les yeux. Christian, peu orgueilleux, mais à qui on avait fait comprendre aisément qu'il était un Yug envoyé par la Providence, ne fit aucune difficulté pour se dévêtir, puis se ceindre d'un pagne de branchages feuillus. Nous ajoutâmes à certaines séquences une couronne de fleurettes qui faisait un peu 'Art Déco'. Mais Joubert, qui a réalisé quelques aquarelles de cet instant unique, tenait que la beauté n'est pas la convention et que, d'ailleurs, le vrai Yug, doux enfant poète tel que l'avait imaginé Larigaudie, avait fort bien pu se couronner de fleurs les jours de fête. Plus les temps sont durs, plus il faut se relâcher », disait-il avec l'accent inimitable de sa concierge. Le film Yug, enfant de la Préhistoire, 150 mètres de Pathé-Baby 9,5 mm –c'était le seul matériel dont nous disposions à l'époque– n'a pas laissé de traces notables dans l'histoire du cinéma mondial. » Jean-Louis Foncine, *ibid.*, pp. 133-134.

Nombreux sont les auteurs à avoir insisté sur le caractère « bourgeois » que revêtit, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des ouvrages qui se destinaient explicitement aux jeunes lecteurs. Mais ce caractère « bourgeois » ne fut pas, comme le remarque Denise Escarpit, le trait de tous les ouvrages de ce type :

*« En France, 1833 d'abord avec la loi Guizot, mais surtout 1881 avec la loi Jules Ferry marquent des étapes dans le développement de la littérature d'enfance et de jeunesse. Désormais, le peuple a le droit et le devoir de s'instruire. Aussi, la littérature de jeunesse de la Troisième République va-t-elle reproduire à l'échelle du grand nombre le schéma de la littérature bourgeoise du siècle précédent. Après une certaine libéralisation et une certaine diversification de la production dues aux initiatives éditoriales de Hetzel, il se produit un retour marqué à une littérature fortement didactique : didactisme pédagogique, didactisme moral et didactisme civique (...). Face à cela, la littérature bourgeoise subsistera, mais ne prendra en charge que la formation morale de l'enfant. Pour s'affirmer face à la nouvelle 'littérature populaire', elle accentuera sa mignardise moralisante : hors du contexte social et politique où elle était née dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle ira s'abâtardissant jusqu'à la Première Guerre Mondiale. »<sup>42</sup>*

Ainsi, Denise Escarpit oppose, d'une façon peut-être trop tranchée (à quelle catégorie sociale appartiennent auteurs ou lecteurs de l'une et de l'autre par exemple ?) littérature « populaire », didactique, et littérature « bourgeoise », édifiante, dont on voit, dans la suite de son étude, qu'elle ne s'inscrit pas davantage que l'autre dans un domaine fictionnel en fait omniprésent. C'est surtout la mise en évidence du lien entre des valeurs bourgeoises (que véhiculent aussi le « didactisme populaire »<sup>43</sup>) et mode fictionnel comme médium éducatif que je retiendrai ici.

Henri Semiontek, en 1932, mena une analyse assez voisine de celle de Denise Escarpit, mais dont les différences d'accent me paraissent à souligner en l'occurrence. Remarquant à propos de Latzarus qu'une « *sensibilité un peu mièvre, une morale un peu utilitaire, un ton quelque peu sermoneux* »<sup>44</sup> marquent les premiers livres destinés à la jeunesse, Semiontek note que « *le trait essentiel de cette nouvelle littérature sera son caractère bourgeois* »<sup>45</sup>, du fait, en particulier, « *que toutes les joies et toutes les tristesses se passent dans le cadre familial* »<sup>46</sup>. De fait, si l'action ne se centre pas **toujours** dans le cadre familial stricto sensu, au moins prend-elle généralement la famille comme horizon ou comme enjeu.

Pour Semiontek, cette affirmation d'une littérature bourgeoise pour la jeunesse correspond à une mutation sociale qui est bien celle du XIX<sup>e</sup> siècle où la bourgeoisie « s'installe ». Ainsi, d'une littérature de combat où l'enfant est à façonner pour faire face à un monde en mutation, on passe à un monde où l'enfance peut mettre son habileté en œuvre alors que le talent prend (idéologiquement en tout cas) le pas sur la naissance :

<sup>42</sup> Denise Escarpit : *La littérature d'enfance et de jeunesse*, Que sais-je ?, Presses Universitaires de France, 1981, pp. 5-6.

<sup>43</sup> Une littérature édifiante est, à mon sens, éminemment didactique. Simplement elle ne l'est pas de façon explicite, comme l'autre. Peut-être aurait-il fallu souligner aussi que la distinction entre littérature « populaire » et littérature « bourgeoise » pour la jeunesse s'établit plus en fonction du public SUPPOSE (de l'Ordre Primaire dans un cas, de l'Ordre Secondaire de l'autre) que selon la situation sociale des auteurs ou les valeurs véhiculées.

<sup>44</sup> Henri Semiontek : *L'enfant et la littérature enfantine*, Thèse de doctorat d'Université, Imprimerie régionale, Toulouse, 1932, p. 29.

<sup>45</sup> Ibid.

<sup>46</sup> Ibid., p. 30.

*« Dès lors, la littérature enfantine [bourgeoise] a pris sa vraie place. C'est qu'ils [les jeunes] peuvent se reconnaître dans les personnages, dont les joies et les tristesses, les malchances et les réussites seront vivement ressenties par les jeunes lecteurs. »<sup>47</sup>*

Ce que pointe ici Semiontek, c'est l'institution, par le mode fictionnel, de véritables canevas comportementaux légitimés par le cadre dans lequel ils s'inscrivent au sein du livre, cadre entretenant avec la réalité une relation consonante. Il ne dit, du reste, pas autre chose lorsque précisant son propos, il évoque, quelques lignes plus loin, cette « *littérature de mise en scène : la justesse des aperçus dévoile un coin confus de leur âme et leur procure [aux jeunes] une profonde satisfaction. Dès lors, la littérature enfantine devient leur conseiller intime, et elle saura parler à tous comme dans ce petit monde, malgré les différences individuelles.* »<sup>48</sup>

On ne peut pas ne pas être frappé par la concordance (factuellement fortuite) de ces quelques mots avec la stratégie visant l'imaginaire élaborée par Delsuc pratiquement à la même époque (1929-30). Il est notamment fort intéressant que Semiontek et Delsuc usent également du terme de « satisfaction ». Ainsi Semiontek, détaillant la dynamique que met en œuvre la lecture par la jeunesse d'ouvrages qui lui sont destinés, et Delsuc qui entend mettre cette dynamique au service des représentations scout, partagent, pour des raisons bien sûr différentes, la même conception du fonctionnement intime du jeune. Là néanmoins s'arrête la congruence. Semiontek envisage en effet un phénomène global qui trouve son efficacité dans la redondance réel-fiction. Dans le cas de Delsuc analyste-stratège-romancier (comme dans le cas de tous ceux qui, de Jacques Michel à Webe ou Foncine éditent leurs romans dans *Scout* d'avant-guerre) on peut distinguer un net décalage : Il s'agit moins d'exalter par la fiction l'ordre social et donc de mieux inscrire les jeunes dans leur « rang » et leur temps que de forger ces derniers **contre** leur temps en établissant la redondance, source de plaisir, entre le microcosme scout et la fiction. Pour mieux dire, Semiontek décrit une captation sans dérivation. Au contraire, Delsuc formalise la captation de l'imaginaire par le fictionnel pour une dérivation de l'attention (ou de la conscience ?) du jeune : c'est en fin de compte la dé-réalisation du réel au profit de la réalisation de l'irréel qui est en jeu. De cela, les auteurs du Signe de Piste, fondateurs en tête, seront les continuateurs.

Il ne faudrait pourtant pas supposer que la littérature « bourgeoise » pour la jeunesse ait été tout entière tournée vers l'édification positive du « nouveau monde social ». Albert Soboul mit en évidence l'existence de deux types principaux de bourgeoisie à la veille de la Révolution : une bourgeoisie « moderne », généralement gagnée à l'essentiel de la philosophie des Lumières, et une bourgeoisie « d'ancien régime », attachée aux valeurs religieuses et politique de la monarchie de Droit divin. On pourrait rappeler qu'un tel clivage ne disparut pas avec la prise de la Bastille.

Plusieurs éléments confortent ce rappel : à la lecture de l'ouvrage de René Rémond, *Les Droites en France*, on doit constater par exemple qu'avec l'Action française ou les Ligues, cette bourgeoisie d'ancien régime, perpétuée entre autres choses par la fidélité à une certaine sensibilité religieuse, connaîtra en somme un prolongement. Il serait bien sûr fâcheux de vouloir sans discernement mêler trop de plans, mais enfin ne peut-on valablement reconnaître dans certains accents du premier catholicisme social la trace de positions que l'on pourrait attribuer aussi à une bourgeoisie d'ancien régime, en réaction avec l'ordre social issu de la Révolution ? Enfin, que Georges Duby évoque la survivance

---

<sup>47</sup> Ibid.

<sup>48</sup> Ibid.



jusque dans les années cinquante d'une pensée de la tripartition sociale la plus ancienne ; et que l'on ait retrouvé, à un niveau certes plus modeste, la persistance d'une représentation catholique d'un monde hiérarchisé, organique, substantiellement anti-libéral, anti-industriel, anti-urbain, déployant une esthétique romantique de la nature campagnarde et une vraie nostalgie de l'univers féodal-chevaleresque : tout cela ne concourt-il pas illustrer l'existence longuement maintenue de la bourgeoisie d'ancien régime comme groupe social au sein de la société française ?

Tout cela pour en venir en tout cas au point suivant : la littérature « bourgeoise » pour la jeunesse est très loin d'être sans contradiction au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus précisément, lorsque Semiontek affirme que le développement de la littérature « bourgeoise » pour enfant s'accompagna d'un déclin de la littérature aristocratique destinée au même public, on serait tenter de chercher à approfondir le propos. Car enfin, qu'est-ce à dire ? Qu'il y eut marginalisation puis disparition d'un public aristocratique de jeunes, stricto sensu ? Ici, sans nul doute. Que les écrivains aristocratiques disparurent ? Que les valeurs aristocratiques s'évanouirent ? Là, on ne saurait être d'accord. Cessant d'être un obstacle socio-politique, l'aristocratie devint, pour une partie de la bourgeoisie, un véritable réservoir de « signes » de respectabilité. Un exemple ? Lorsque Marcel Proust met en scène l'amour de Charles Swann, une demi-mondaine, comment la nomme-t-il ? Écho d'un phénomène littéraire déjà manifesté chez... Honoré de Balzac, reflet d'un phénomène social que Liane de Pougy ou Cléo de Mérode illustrèrent à leur manière fort joliment. De la comtesse de Ségur à Paul d'Ivoi ou à Paul de Pitray, la littérature pour les jeunes que l'on peut pourtant qualifier encore de « bourgeoise » ne fut-ce que par son public, compta de nombreuses nobles signatures plus ou moins authentiques, et elle ne manqua pas, très souvent, de mettre en scène la figure du « gentilhomme », archétype, par exemple, dans *Le Pampold*, roman-jeu dont le canevas fut proposé aux Scouts de France en 1930. En définitive, il serait difficile de faire le départ entre littérature pour la jeunesse « bourgeoise-moderniste » et « bourgeoise-réactionnaire ». La sensibilité « ancien régime » put coexister auprès de l'une ou l'autre, voire mêlée à elles dans certains ouvrages (chez Danrit par exemple) ; plus souvent, les livres imprégnés par l'une ou l'autre coexistaient chez le même éditeur. Foncine ou Dalens purent se nourrir de l'une et de l'autre, leur situation ultérieure opérant peu à peu la discrimination des souvenirs opportuns, plaisants ou réactualisés en situation.

Semiontek cependant souleva un autre problème en critiquant le « manque de réalisme » des auteurs de la littérature « bourgeoise » pour la jeunesse au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans la progressive maturation du « genre », il décèle le passage de la présentation du jeune héros (car le jeune est donné à voir au jeune pour identification) comme pseudo-enfant agissant en adulte dans un monde d'adultes, à celle d'un enfant précisément inscrit dans un monde d'adultes, et enfin, au terme de l'évolution, à celle d'un enfant dans un monde d'enfants où rôdent des valeurs adultes régressives.

Il est regrettable que Semiontek ne se soit pas expliqué davantage sur le sens qu'il accordait à l'adjectif « régressif ». Je le reprendrai à mon compte en admettant l'acception très générale de retour à un « état » antérieur, soit dans le champ de la psychologie soit dans le champ de la philogénèse. Le fait est que l'on constate, chez les Scouts de France d'avant 1940, cette tentation d'enraciner l'avenir dans le passé, qui semble avoir si fort fasciné les garçons des années trente. Cette rencontre, trait d'époque, serait peut-être à mettre aussi au compte de l'évolution psychologique du garçon, ce qui le rendrait peut-être particulièrement réceptif à des aventures où les références aux éléments primitifs, aux rites

initiatives, aux pompes pseudo-médiévales déploieraient tous leurs attraits. Mais que dire en outre de cette propension qu'eurent de jeunes adultes (par la suite de moins en moins jeunes) à déployer précisément, et avec d'évidentes délices, de tels attraits ? On pourrait presque parler d'une stase de l'imaginaire, chez de tels auteurs que tout, semble-t-il, encouragea à demeurer comme en suspens ; tout, depuis leurs premières émotions de jeunes lecteurs jusqu'au projet représentationnel de l'Association auquel ils adhéraient si fort. Trame infiniment complexe des temps extérieurs et des temps intimes...

Si Semiontek ne parle pas, comme Denise Escarpit, de littérature « populaire » à destination de la jeunesse, il parle en revanche, en la distinguant quand même de la littérature « bourgeoise », de romans « populistes », citant Zénaïde Fleuriot, Madame Colomb ou Gyp. Enfants maltraités, abandonnés, malades, constituent le lot de véritables mélodrames de l'enfance, mobilisant à l'aide de procédés d'une finesse douteuse toutes les ressources de sensibilités à vif, bientôt placées au service d'un *roman de la société* visant à *rendre la vie sociale plus facile*<sup>49</sup> (ou plus « lisse » ?) ; « roman » représentationnel dans lequel, presque invariablement, le héros fait triompher la simplicité, la bonté, la charité même, où l'orgueil des puissants est toujours confondu et leur modestie toujours récompensée, où la « convoitise » des humbles est toujours stigmatisée (l'envie sociale, germe des convulsions révolutionnaires honnies ?), quand est louée leur résignation. Ici, la chose est simple : c'est l'ordre que l'on prêche, simplement adouci par le respect des devoirs que les droits, éminents ou assujettis, imposent. Point n'est de lutte de classe. Tout est rapporté à des catégories psychologiques, et ainsi tout, affaire de maîtrise individuelle, dépend de l'harmonieuse concordance des ordres sociaux et des êtres, entre eux et en eux. Or on a vu comment, sous les auspices d'un moyen-âge retrouvé, les Scouts de France participaient de cette conception globale de la Cité. Venue du même fonds, cette influence se trouva donc doublement étayée chez les fondateurs du Signe de Piste : adultes, ils enluminaient les parchemins scouts de leur jeunesse avec les encres colorées des fictions nées dans l'enfance. Quant à distinguer, comme le fait Semiontek de manière d'ailleurs implicite, littérature « bourgeoise » et littérature « populiste »... La frontière entre les deux champs me paraît bien ténue... Ce qui conduirait à penser, comme y conduit du reste l'essai de Denise Escarpit, que sérier un genre aux si complexes inflexions si complexement tissées est une entreprise courageuse et somme toute hasardée... du moins lorsqu'il s'agit, hors d'une analyse représentationnelle systématique, de chercher à cerner la position socio-idéologique des œuvres que l'on étudie.

Cela dit, le mérite de Denise Escarpit, outre la brève histoire qu'elle brosse du genre, est d'avoir tenté une typologie par thèmes des ouvrages de littérature pour la jeunesse. En ce qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle, elle retient quatre types dominants non sans avoir rappelé que nombreuses furent les œuvres destinées à un autre public et qui furent « récupérées » par les jeunes eux-mêmes : en premier lieu, elle isole le roman historique, qui donna particulièrement lieu à la récupération (Scott, Dumas) ; puis le roman inspiré par l'esprit de modernité, la science et les voyages de découverte (Verne, Laurie, Bousсенard) ; les romans d'aventure et d'évasion, type incluant maintes robinsonnades et contant « *des aventures fictives qui se déroulent sur un arrière-plan historique et géographique* »<sup>50</sup> ; le roman didactique enfin, d'abord considéré, on l'a vu, comme roman populaire, et qui, par la référence qu'elle fait à Sophie de Ségur, Paul et Victor Margueritte ou Hector Malot, recoupe en fait ce que Semiontek appelle plus judicieusement, me semble-t-il, le roman « populiste », type qui poursuit de façon plus explicite des visées édifiantes. En fait, voilà

<sup>49</sup> Ibid, p. 28.

<sup>50</sup> Denise Escarpit, *op. cit.*, p. 90.

qui revient à mettre de l'ordre dans une véritable jungle, où diverses essences finissent par se confondre sous le lacs des lianes qui les unissent. Nul doute en effet que les romans de Verne relèvent aussi des « nouveaux didactismes », de même que les romans d'aventure et d'évasion tiennent ou du roman historique ou de l'esprit de modernité, de science et de voyage, et cherchent à codifier aussi... Mais enfin, il fallait élaguer un peu pour tenter d'y voir clair.

Cela n'étonnera pas, je pense, si j'avance dès à présent que les romans du Signe de Piste, comme leurs immédiats prédécesseurs feuilletonnés dans *Scout*, furent fort peu à la veine « moderniste » et beaucoup aux autres types romanesques, en particulier au type « édifiant », « populiste », doté d'un contre-champ historique dans bien des cas, mais renouvelé, notamment pour ce qui est du style. Nul n'est besoin, en outre, de préciser que l'Aventure servit à la plupart d'entre eux de brillante papillote...

Il est intéressant de voir Jean-Louis Foncine, soucieux sans doute de placer la collection dont il assurait alors la codirection dans la continuation d'une tradition à laquelle on commençait à accorder ses lettres de noblesse, commettre un essai intitulé : *La littérature pour adolescents : période 1875-1935*<sup>51</sup>. Curieux essai parce que paradoxal, comme on va pouvoir en juger.

Des auteurs de la littérature pour la jeunesse, Foncine retient des noms : Jules Lermina, Paul d'Ivoi, Louis Bousenard, Georges de Faure, Henri Leturque, Edmond Salgari, Paul de Semant, Jean d'Agraives, Jean de la Hire, Danrit, André Laurie, Jack London, Gaston Leroux, Henri de Graffigny, le Comte de Vaulx, Arnoul Galopin, Royet... On pourrait croire qu'il est d'abord sévère pour leurs œuvres :

*« La caractéristique essentielle de cette littérature fut d'être d'emblée liée très étroitement à l'aventure scientifique et colonialiste.*

*« (...)*

*« Par la force des choses, cette littérature était en majeure partie d'inspiration patriotique et même militariste, respectueuse dans son ensemble de toutes les valeurs de l'époque : valeurs religieuses (dans un sens toutefois plus large que le sens chrétien), comme valeurs morales du laïcisme scientifique. Comment en aurait-il été autrement, puisque c'étaient l'armée, l'université, l'industrie et L'Église qui accomplissait cette étonnante pénétration de l'univers qui n'allait pas sans lourds sacrifices, et qu'en toute bonne conscience, l'on jugeait une œuvre méritoire, et même héroïque ? »<sup>52</sup>*

Conventionnelle et sans états d'âme, telle apparaît donc cette littérature, dont Foncine n'ignore ni l'impact auprès d'un public essentiellement bourgeois, ni le caractère politique nettement à droite (Graffigny, Galopin, Vaulx, Royet, Danrit, La Hire) mais tout cela se comprend :

*« Il ne faut pas oublier que la défaite de 1870 était encore proche et que la perte de l'Alsace-Lorraine servait de tremplin à une remilitarisation que la menace anglaise et allemande conjuguée (Fachoda-Agadir)<sup>53</sup> paraissait rendre chaque jour plus urgente. Et puis ne fallait-il pas soutenir nos héros qui, avec des*

<sup>51</sup> Révélateur à cet égard est le choix de la date butoir, 1935 précédant de quelques dizaines de mois la fondation du Signe de Piste.

<sup>52</sup> Jean-Louis Foncine : *La littérature pour adolescents, période 1875-1935*, essai dactylographié non daté, pp. 2-3.

<sup>53</sup> Singulier amalgame de deux événements situés à treize ans d'écart dans des contextes entièrement différents. Il n'y eut jamais de « conjugaison » des menaces anglaise et allemande, puisque le « coup d'Agadir » survint en pleine Entente Cordiale et suscita une réaction très vive du Premier Ministre britannique David Lloyd George. Or Foncine n'est pas un ignorant. Quelle fut donc son intention ? Question secondaire, mais que l'on voulait au moins poser...

*moyens dérisoires (et parfois de sourdes réticences du pouvoir) étaient en train de vous tailler un empire gigantesque dont l'existence nous permettrait un jour de résister aux pressions des grandes puissances? »<sup>54</sup>*

De la sorte, quelles que fussent leurs limites, d'ailleurs celles de leur temps, les auteurs cités par Foncine n'en contribuaient pas moins à l'édification d'une certaine grandeur nationale, en disposant bien les jeunes esprits envers le patriotisme xénophobe et l'impérialisme. Pourtant...

*« Dans cette double perspective, les recettes utilisées étaient infaillibles. On retrouve avec un talent moins sûr et de notables outrances, tout ce qui devait assurer pour longtemps la gloire d'un Jules Verne<sup>55</sup> (...)*

*« Sur le plan du style, cette littérature était quelque peu prisonnière de son siècle. Elle n'avait pas bénéficié des efforts du cinéma. Si André Laurie, Danrit, Gaston Leroux, Jack London et un ou eux autres avaient l'étoffe de véritables écrivains, la plupart des autres n'étaient que des feuilletonistes qui tiraient à la plume et calquaient leurs proses sur celles des écrivains populistes du temps : Dumas, Eugène Sue, Ponson du Terrail, Raoul de Navery etc.<sup>56</sup>*

Là s'arrêtera cependant la critique pour laisser la place alors au véritable propos de Foncine :

*« Ce qui est le plus important, des millions d'adolescents de plusieurs générations ont puisé dans ces récits une espèce de vision optimiste de l'existence, un sens du courage individuel, de l'esprit d'initiative, de l'abnégation et une confiance inébranlable (excessive peut-être mais digne malgré tout), en la civilisation occidentale et le progrès. La part de racisme inconscient<sup>57</sup> que véhiculaient ces écrits trouvait, ne l'oublions pas, sa justification dans une conscience aiguë du bien à promouvoir à travers toute la planète. »<sup>58</sup>*

Et même :

*« Il n'est pas interdit de penser que cette littérature a joué un rôle moral important quant à la formation d'un esprit chez les futurs combattants de la guerre 14-18. Sans elle, le glas des armées françaises aurait peut-être sonné en 1917 comme il sonna en 1940 »<sup>59</sup>.*

Mais le plus surprenant, dans cette analyse, est le morceau de bravoure de la conclusion :

*« Cette littérature eut enfin le mérite considérable de préfigurer ce que devait être un peu à partir de 1935 et ce que sera sans doute beaucoup plus demain la*

---

<sup>54</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid*, p. 4.

<sup>55</sup> Suit une description passablement sarcastique du « sensationnalisme » géographique, scientifique ou de fait-divers, dont usaient en effet avec grande licence les auteurs évoqués plus haut, « qui ajoutaient le piment de l'amour à ce brouet fortement relevé par les descriptions sans cesse renouvelées et sans complexe d'un amoncellement d'atrocités. » Jean-Louis Foncine, p. 5.

<sup>56</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid*, pp. 5-6.

<sup>57</sup> Aux temps de la xénophobie et de l'antisémitisme militants ?

<sup>58</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid*, p. 7. Là n'est pas la justification du racisme, mais du paternalisme de l'époque. Le racisme reposait sur la certitude d'une supériorité totale de l'homme blanc. Cela dit, le racisme ethnoculturel, tout comme le « racisme » social de la même époque (fondé sur la certitude d'une supériorité de l'homme d'entreprise sur les « classes dangereuses », les « bras »), pouvaient, en se réclamant alors d'une démarche « sociale », « humaniste », engendrer le paternalisme. L'Homme (mâle, blanc, adulte, cultivé et capitaine d'industrie prospère) pouvait, après tout, être un père aussi envers les innombrables « créatures inférieures » dont son univers proche et lointain était peuplé...

<sup>59</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid* p. 8. Et pourtant cette littérature, relayée (par exemple) par Hachette (Bibliothèque Verte à couverture cartonnée), était encore lue par les jeunes des années 20, adultes en 1940. Alors ?

*véritable littérature d'adolescents, car elle était naturellement vierge de tous préjugés moralisateurs et pédagogiques*<sup>60</sup>.

« *Usant d'une incroyable liberté de description, d'imagination, de langage*<sup>61</sup>, *rapportant sans aucun complexe la vie telle qu'elle se présentait à ceux qui vivaient vraiment l'aventure dans sa réalité, même dans ses pires ou ses plus dangereux aspects*<sup>62</sup>, *elle était, avant la lettre, une littérature-vérité de première grandeur*<sup>63</sup>.

« *Ne reculant devant aucun réalisme elle n'a pas le moins du monde, semble-t-il, traumatisé les millions d'adolescents qui en ont fait leur breuvage hebdomadaire, ce qui prouve que l'adolescent est finalement beaucoup moins vulnérable que ne le supposent nos timorés pédagogues et qu'il est fort capable de tirer son bien de la vision du monde tel qu'il est (sic), même si l'acceptation des réalités de ce monde suppose un certain 'estomac' et une certaine force d'âme.* »<sup>64</sup>

Je dois avouer ici qu'à la première lecture, j'ai cru que le feuillet d'un autre écrit s'était substitué à la conclusion initiale. Il est en effet rare d'observer un auteur prendre l'exact contre-pied de l'essentiel de ses propos au moment de clore son ouvrage, mais le fait est. Faut-il alors supposer qu'à l'instar de certains politiciens contemporains, la pondération d'un discours aux sages apparences a fini chez Foncine par céder à la fougue des convictions profondes ? Je verrais, quant à moi, une autre hypothèse dans laquelle Foncine, faisant démonstration de sa lucidité au sujet des faiblesses d'un genre qu'il affectionne, allant même jusqu'à le critiquer, n'en demeure pas moins fidèle à un attachement viscéral qui le conduira à de surprenantes affirmations, fort instructives de notre point de vue.

Il en est une, tout particulièrement, qui retient l'attention : la littérature de jeunesse serait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une « littérature-vérité ». Qui en a été le lecteur, même superficiel, ne peut que refuser une telle opinion, et Foncine lui-même ne reconnaît-il pas combien maints livres qui s'y inscrivent étaient au contraire parfaitement convenus et bouclés de grosses ficelles ? La taxer par ailleurs de « réaliste » paraît extravagant : ce n'est pas la mise en scène de « merveilles » techniques, au cours d'une aventure aussi échevelée qu'archétypique, au milieu d'un décor à l'exotisme de bazar qui fonde le réalisme littéraire.

Le point de vue de Foncine est même incompréhensible, sauf à considérer alors que s'est opéré, dans son système de représentation, un renversement des plans, la fiction modelant **une réalité plus réelle que la réalité même...** Or nous avons vu ce renversement s'opérer dans le cadre du système représentationnel scout par la mise en œuvre de la pédagogie fictionnelle...

Jamais, bien entendu, *Les cinq sous de Lavarède*, *Le fantôme de l'Opéra*, ou *Les aventures de Rouletabille* n'ont eu la prétention de présenter aux jeunes « le monde tel qu'il est », et l'on ne peut que demeurer perplexe devant « l'estomac » et une *certaine force d'âme* que réclamerait *l'acceptation des réalités de ce monde*. À moins qu'il ne faille entendre ces curieuses professions à un second niveau : la « réalité » du monde que la littérature de jeunesse révélerait tiendrait moins à la « vérité » des personnages et des

<sup>60</sup> Inutile, je pense, d'insister trop sur la contradiction radicale entre cette conclusion et le début de l'essai.

<sup>61</sup> Quand elle est décrite d'abord comme « brouet », effet de « recettes », de conventions feuilletonesques très datées.

<sup>62</sup> Et c'est vrai, en un sens : ce qui fonde l'Aventure européenne, depuis 1492, ce qui la justifie a été, au cours des années cinquante, démystifié et par le séisme moral et culturel de la deuxième guerre mondiale, et par les luttes de décolonisation : le tenant de l'Aventure à l'occidentale, aventure de l'exaltation de soi dans la lutte contre les autres, le monde et les éléments (aventure pas même prométhéenne), ne pouvait qu'observer avec nostalgie l'absence de complexe de ses prédécesseurs. *Lost Paradises...*

<sup>63</sup> Le... lecteur appréciera.

<sup>64</sup> Jean-Louis Foncine, *ibid*, p. 10.

situations exposées qu'à l'**authenticité** de ce qui deviendrait alors une allégorie, un enseignement « codé ». Or, quel est le « cœur » idéologique du genre, pour Foncine, sinon le national-patriotisme et l'impérialisme, colonnes du temple ? Sans doute fallait-il de « l'estomac », de la « force d'âme » pour se vouer à la « boucherie célinienne » que ces deux valeurs-systèmes impliquaient ? On peut donc supposer que c'est à cette double « réalité » là que Foncine pense, et qu'il y adhère mais qu'il est obligé, de par l'évolution idéologique générale, de brouiller les pistes jusqu'à un certain point.

En définitive, ce texte est d'une grande importance, malgré son extrême ambiguïté. Il nous livre d'abord le désir de l'un des auteurs les plus vendus, codirecteur de la collection Signe de Piste, de relier celle-ci à une tradition parfaitement identifiée. Il nous livre en outre ce que la figure emblématique qu'est Foncine retenait de cette tradition: 1) le national-patriotisme, dont le déclin serait, à travers celui (fantasmé) de la littérature qui le chantait si bien, responsable de la défaite de 1940, et qu'il faut entretenir moins comme mouvement **formel** qu'en tant qu'**élan comportemental** ; 2) l'impérialisme : qui permit à la France de « s'en tirer » entre 40 et 45 (justification à la limite de la décence) ; qui certes avait des aspects déplaisants (racisme, violence) ; mais qui, tout de même, œuvrait pour le « bien » de ces *peuplades attardées dans un obscurantisme qui paraissait celui des premiers âges*<sup>65</sup>, que l'on allait enfin délivrer sans leur consentement des *famines, des épidémies et même des guerres*<sup>66</sup>, et alors que *les politiciens qui exploitaient les sacrifices des soldats et des explorateurs, les industriels après au gain étaient également vilipendés dans de nombreux récits*<sup>67</sup>... Bref l'impérialisme, qu'heureusement le *développement d'une vraie science anthropologique* vint remettre en question, semble, au terme d'une exposition on ne peut plus ambivalente, réalité à retenir également (peut-être en d'autres avatars), comme leçon de force, de courage et... de réalisme, les omelettes ne se faisant pas, c'est bien connu, sans casser des œufs. Il sera intéressant, donc, d'observer le devenir d'une telle influence ainsi comprise à travers les livres du Signe de Piste.

Foncine s'exprima encore, mais de façon plus personnalisée, sur les influences romanesques qui le marquèrent, à l'en croire, très profondément, et qui, cette fois, étaient véhiculées par des revues : *L'Écho du Noël*, *Le Saint Nicolas*, *Le journal de Pierrot* :

*« Tel que j'étais, je vivais en deux univers romanesques : LA CHEVALERIE et LA GUERRE.*

*« La chevalerie m'avait été révélée de la manière la plus simple du monde par un gros volume du 'Saint Nicolas' –année 1898, un bon cru– trouvé dans la bibliothèque de ma mère. Ce copieux recueil, relié en cuir rouge, contenait un tas de petites histoires : la correspondance de 'Myosotis bleu' à 'Étoile des neiges', et de 'Perceval franc' à 'Nabuchodonosor', la chronique régulière des collectionneurs de cartes postales, d'assignats et d'oiseaux empaillés, les règles du bon ton dans les châteaux et les chaumières, mais surtout ce chef d'œuvre qui s'intitulait 'Futurs chevaliers' par Noémie Belleyguiers. (...) JE VIVAIS REELLEMENT DANS UN AUTRE MONDE<sup>68</sup> (...). Je vibraïis aux colères tapageuses du jeune Roland qui, jetant son encier à la tête du moine obtus qu'on lui avait donné comme précepteur, s'enfuyait par une lucarne de la haute tour où il avait été enfermé, arrivait juste à temps pour sauver ses frères d'armes tombés dans une embuscade. Maniant des épées d'un poids invraisemblable, ces*

<sup>65</sup> Ibid, p. 3.

<sup>66</sup> Ibid p. 7.

<sup>67</sup> Ibid p. 8.

<sup>68</sup> Souligné par moi.

*jeunes preux faisaient voler d'un seul mouvement circulaire une dizaine de têtes de 'moricauds' et, quand ils les abaissaient verticalement, fendaient leur homme de la tête aux testicules (...).*

*« Parfois ces jeunes garçons se battaient entre eux pour les faveurs d'une belle (...) mais les saintes Marie et Madeleine veillaient, qui faisaient se briser les épées. Les deux antagonistes retombaient alors, épuisés, réconciliés, décidés finalement à faire l'amour et pas la guerre. »<sup>69</sup>*

Par la suite, vinrent *Le miroir des sports*, les « romans cinématographiques », en bande dessinée, de Myriam Catany et d'André Pujo, qui paraissaient dans *L'Écho du Noël* (*La Tour des Aigles, Le Roi de l'or, Les mystères de Golconde, Le secret de Pallahore*, etc). *Je pourrais encore en réciter tous les titres par cœur*, ajoute Foncine.<sup>70</sup>

Enfin, une troisième strate vint recouvrir les deux autres : la strate « Far-West », découverte avec la lecture des aventures de Buffalo Bill dans la *seule édition autorisée par « le Colonel W.F. Cody, dit Buffalo Bill en coédition à Paris, 41 rue Dauphine ; à New-York, 33 First Street ; à Londres, 290 Old Street et à Dresde, 107 Resenstasse »*<sup>71</sup>, lecture bientôt suivie de celle des aventures de Nick Carter, de Nat Pinkerton et des chefs indiens célèbres.

Foncine détaille longuement les souvenirs qu'il conserve, étonnement précis, des émotions que firent naître de telles lectures, bientôt vécues « grandeur nature » sur la scène scoute. Il serait bien trop long et oiseux d'insister davantage. Il me paraît simplement important de reprendre, pour conclure ce développement particulier, une remarque de Semiontek : ces hommes furent imprégnés, peu ou prou, par l'ambiance historiquement, socialement et peut-être psychologiquement régressive que distilla toute cette littérature de jeunesse à la charnière des dix-neuvième et vingtième siècles. Cela ne peut que « précipiter », dans le bain lui-même foncièrement réactionnaire du système de représentations Scouts de France des années vingt et trente.

À côté de l'incomparable influence de la littérature de jeunesse, celle du théâtre peut faire pâle figure. Il ne faudrait pas la négliger pour autant. Foncine trouva, pour l'évoquer, et ce ne saurait être un hasard, des accents et des termes qui ne sont pas sans rappeler ceux que Brasillach sut trouver dans *Notre avant-guerre*, « *cette façon un peu trouble de fixer une jeunesse en proie au temps qui passe.* »<sup>72</sup>

Les théâtres, écrit Foncine, étaient nombreux et pas chers du tout si l'on se contentait des « perchoirs » qui subsistaient un peu partout mais ont disparu aujourd'hui. À part l'Odéon ou le Français, les salles étaient généralement exigües. Je m'habituais à voir les acteurs par le crâne et les actrices par les abîmes aisément sondables de leur décolleté. J'additionnais pêle-mêle et sans souci de classement de valeur : pièces classiques, opérettes musicales, comédies boulevardières. J'étais bon public et tout me ravissait. Mes parents, se couchant de bonne heure, ne contrôlaient pas mes rentrées. Au reste, ils étaient très tolérants. Ils me laissèrent jouir dès ma rhétorique, c'est-à-dire dès l'âge de quinze ans, d'une liberté totale.<sup>73</sup>

<sup>69</sup> Jean-Louis Foncine, *Entracte...*, op. cit pp. 34-35.

<sup>70</sup> Ibid p. 51.

<sup>71</sup> Ibid p. 71.

<sup>72</sup> La formule, un peu facile et néanmoins assez juste, me semble-t-il, est tirée du *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse* en quinze volumes, 1982. Le parallèle entre Foncine et Brasillach n'est pas fortuit : à trois ans près, les deux hommes ont le même âge ; ils mènent tous deux des études de Droit et affichent à l'époque les mêmes opinions politiques ; enfin, tous deux connurent, dans les années trente, la même boulimie du théâtre.

<sup>73</sup> Jean-Louis Foncine, *Entracte*, ibid, p. 121.



Que resta-t-il de cette liberté avide de spectacle ? Un souvenir ironique de *Rose-Marie* ; un, plus ému, de *Napoléon IV* de Maurice Rostand et Rosemonde Gérard, et celui d'une pièce un peu leste, exhibant en un moment qui émoustilla le jeune homme, une somptueuse vahiné. Rien de bien bouleversant. Au moins Brasillach, dont le parcours put en quelques lieux croiser celui de Foncine, eut, quoi qu'on pense du personnage, un goût moins petit-bourgeois. La question de la qualité du goût de Foncine n'est d'ailleurs pas oiseuse dans la mesure où elle situe l'homme aux franges d'un certain kitsch que ni Joubert ni Dalens ni Michel ne renient dans leurs œuvres. Faut-il s'étonner que ce jeune homme déjà séduit par le jeu des apparences et des miroirs soit passé aux... représentations théâtrales ? Un certain toc des images et des émotions dont l'authenticité vécue n'est pas contestée (n'étant pas ici en cause), mais dont la surabondance est un signe, caractérise un singulier capharnaüm que se sont plu à bien composer maints auteurs S.d.P acceptés par Foncine.

Foncine, cependant, tout comme ses pairs, fut à un moment ou à un autre partie prenante des spectacles « *pour le peuple fidèle* », popularisés par Henri Ghéon et Henri Brochet, qui permirent, à la suite de Joubert et sans doute avec Gérin, le futur Commissaire Scouts, de rencontrer Léon Chancerel. J'ai dit l'importance que leur passage au clan inter-groupe de Paris-Centre, ce clan Péguy d'art dramatique, revêtit en leur permettant qui de manifester son talent de plume, qui d'expérimenter son don de décorateur, qui de tester son imagination. Dalens, sporadiquement à Paris mais Chef actif en de grandes villes, avait quant à lui fait la preuve de son intérêt pour le domaine à travers quelques saynetes dont j'ai déjà parlé et les fêtes de groupe auxquelles aucun Chef n'échappait en effet.

Dans le trésor d'images, de sons, de situations, d'histoires qu'au fond tous les enfants et tous les jeunes constituent avec soin parfois, avec patience, avec défiance ou passion dans l'ambivalence admise du poudroïement des sentiments de leur âge, entra aussi, pour Joubert d'abord, issu d'un milieu plus ouvert sur la rue et sa vie que les deux autres, le souvenir marquant des séances du cinématographe :

Hormis les fêtes nationales ou les défilés commémoratifs qui étaient alors assez nombreux, la seule distraction hebdomadaire était le cinéma.<sup>74</sup>

« *Le cinéma de quartier que l'on avait appelé pour faire plus riche 'cinéma des familles', fonctionnait soit au bas du boulevard Saint Michel, soit à l'emplacement de l'actuelle salle Danton. C'est peu dire que c'était une somptueuse entreprise, car, pour attirer les spectateurs, les firmes eurent l'idée géniale d'inventer les films à épisodes avec changement de programme chaque semaine ; les séances commençaient par les actualités, ponctuées par les applaudissements ou les sifflets de la salle selon la popularité du bonhomme politique<sup>75</sup> apparaissant sur l'écran, puis c'était un court documentaire qui passait généralement dans une certaine indifférence. Enfin un HA !!! de contentement éclatait : c'était le film à épisodes. Il y en avait de douze à quatorze épisodes, et personne, pour un empire, n'eut manqué la suite du Bossu, des Deux orphelines ou des Trois mousquetaires<sup>76</sup>.*

« *Les Trois mousquetaires, en particulier, ont hanté tous nos rêves, et je me souviens encore du nom de l'acteur qui incarnait d'Artagnan : Aimé-Simon*

<sup>74</sup> Joubert aurait pu ajouter : dans les milieux populaires.

<sup>75</sup> Expression révélatrice.

<sup>76</sup> On notera que, bien qu'au cinéma, on n'échappa pas au champ thématique de la littérature de jeunesse du tout début de ce siècle : deux romans historiques récupérés par les jeunes (et combien Dumas et Paul Feval furent populaires) ; ou mélodrame à fond historique et à portée édifiante, non moins célèbre.

*Gérard<sup>77</sup>, et de la maison qui faisait les costumes : Muelle-Rossignol. Après le feuilleton, entracte ; la salle sortait prendre l'air et boire un pot à la brasserie voisine où les garçons, avec une vélocité inconcevable, devaient servir en quelques minutes des dizaines de consommateurs assoiffés. Ceux qui étaient restés à l'intérieur se contentaient 'de bonbons acidulés-pastilles de menthe-caramels', servis par les petites vendeuses à panier que l'on connaît encore de nos jours. La salle, petit à petit, se remplissait pour la seconde partie. L'orchestre, tout d'abord, exécutait (le terme n'est pas impropre !) l'ouverture de Carmen ou des Noces ou de Rigoletto, car au temps du 'muet', il y avait dans chaque salle un orchestre, derrière un rideau, composé la plupart du temps d'un piano, d'un violon, d'un violoncelle, voire d'une flûte. Pendant tout le spectacle, les musiciens jouaient au-dessus d'eux. Après le morceau vigoureusement applaudi, on avait droit à un très court-métrage comique –c'était l'âge d'or des fameux 'Charlots'– puis venait le grand film de la semaine. En fin de spectacle, l'orchestre jouait à nouveau un grand air, ou tentait de le jouer, dans le claquement des fauteuils et le brouhaha de la foule qui s'écoulait à la manière d'un torrent en crue. Il n'était pas loin de minuit, on en avait 'eu pour son argent'. »<sup>78</sup>*

Si Dalens et Foncine durent découvrir le cinéma dans les années trente et en tout cas l'aimer sans les troubles de conscience que cherchaient déjà à susciter les articles acides et bientôt fulgurants de *Scout* et du *Chef*, ils n'en furent pas moins nettement influencés. Les descriptions panoramiques, le montage nerveux du *Bracelet de vermeil*, et les personnages de Dalens peut-être, s'inspirent, comme le remarquera justement Alain Gout dans sa thèse, du spectacle cinématographique. Quant à Foncine, plus discret à ce propos, il eut, on le sait, des contacts avec cette industrie et pratiqua lui-même...

Tout compte fait, en dépit de la culture classique avec laquelle Dalens et Foncine se frottèrent au cours de leur scolarité secondaire, ce qui nourrit l'imaginaire des Pères Fondateurs du Signe de Piste ressemble plus au bric-à-brac dix-neuf-cent des greniers où aiment à jouer les gamins qu'au riche « humus mental » littéraire cher à Proust, lequel, il est vrai, n'écrivait pas précisément pour la jeunesse. Grenier, ai-je dit... Grenier d'une demeure de bourg provincial, dont les lucarnes, par-delà le clocher et les nobles toitures vétustes du château, embrasseraient le panorama vallonné de prés bien gras et de forêts songeuses... N'est-il pas curieux que ces jeunes gens pourtant accoutumés aux sortilèges des grandes villes (Paris, Nancy, Strasbourg, voie royale d'une séduction trouble qu'exercera aussi sur eux une Germanie irrationnelle, émotionnelle, hiérarchique et romantique), ouvrent, de leurs acquisitions d'imaginaire, l'espace d'une nostalgie tumultueuse qui ne doit pas seulement à celle que l'âge confère au souvenir? Il n'est pas vrai que le seul fait d'être jeune permette de voir l'avenir comme un futur : Joubert, Foncine, Dalens et nombre de leurs pairs regardaient déjà l'horizon de leur vie à travers Paul Feval ou Jean de la Hire, sans que rien, au sein de l'Ordre scout qu'ils s'attachaient à bâtir eux aussi, vînt compenser la force de la rétroaction.

Au fil de ces lignes, on l'aura compris je le pense, ce ne sont pas des reins et des cœurs que l'on sonde, mais bien plutôt une sorte d'archétype aux diverses facettes que l'on explore : archétype, modèle primitif, modèle à la fois initial et rétroagissant ; et modèle : il serait excessif d'évoquer l'Universel, mais enfin, entre Dalens, Foncine, Joubert, se rencontre

<sup>77</sup> Inconnu du dictionnaire des acteurs, pourtant fort complet, de Jean Tulard.

<sup>78</sup> Pierre Joubert, *Souvenirs en vrac*, Editions universitaires, 1986, p. 15.

quelque chose, un trait d'époque, faisant de ces trois hommes cela qui n'est pas tout à fait réductible à de simples identités perdues dans le flux des temps, cela qui les pousse vers l'**expression** représentationnelle, cela que sanctionne le succès qu'ils rencontrèrent dans leur aire. Du coup leur importance tient moins à une quelconque envergure humaine qu'à leur sensibilité au temps et au milieu. Ils ne furent pas des Créateurs, ils furent de bons metteurs en scène, empruntant juste à la création ce qu'il fallait pour séduire.

Car, archétypes des auteurs de leur domaine (et peut-être aussi représentants des Scouts de leur temps au point de plaire en proposant d'eux mêmes un portrait idéal) ils furent des séducteurs. Narcisse séduit aussi... Et s'ils le furent autant, ne fut-ce pas parce qu'ils surent si bien puiser aux sources communes, et satisfaire aux communes attentes ? En art comme ailleurs, les prophètes séduisent rarement... C'est du reste pourquoi les auteurs S.d.P me semblent si intéressants : j'ignorerai toujours ce que furent les hommes mais le discours de leurs mots et de leurs images forme un « livre » à dos rouge et tranche dorée, qui dit le plaisir d'un groupe social particulier, en trace la morphologie, et pose la question de son origine, aussi bien et peut-être mieux que les sources critiques du moment : car, connotatif, ce « livre » offre au regard qui se retourne sur lui le miroitement immense d'une époque qu'en cela il reflète, tandis que la critique d'alors, dénotative, opérait déjà un départ sans avoir, sauf à être prophétique, le recul nécessaire du temps qui discrimine.

### 1.2.2. Et la religion ?

On aura peut-être été surpris par le complet silence à propos d'une influence religieuse, ou d'un souci de religieux, ou d'une inscription dans l'ordre du religieux. Or c'est un fait, dans les entretiens qu'il accorda, le trio en forme d'archétype (que les hommes me pardonnent) demeura sur ce point d'une extrême discrétion. Il n'y a guère que Foncine pour s'exprimer ici ou là sur les marges du sujet : encore est-ce pour égratigner le clergé de l'époque. Quant à Joubert, encore plus elliptique, il évoque bien le P. Forestier, Aumônier Général, dans son livre-souvenir, mais c'est surtout pour narrer une mésaventure qu'il connut, aux côtés du Père et du Chef-scout le général Laffont dans les dunes, au Jamboree de Vogelenzang...

De la sorte, s'il ne fait aucun doute que les initiateurs du Signe de Piste, parmi lesquels il ne faut surtout pas omettre de compter Jacques Michel, même si sa direction fut de courte durée, s'inscrivent dans le courant d'une littérature de jeunesse à la fois bourgeoise et populiste (car ces deux déterminants ne me semblent pas antinomiques)<sup>79</sup>, en revanche il convient de se demander si le caractère « scout » qui y fut lié (au moins au départ), suffit à introduire la jeune collection Signe de Piste dans le genre des romans catholiques, à condition qu'il y en eut un.

Cette question-là suscita des ouvrages assez abondants pour donner lieu à une étude spécifique. Aussi ai-je cherché à m'appuyer sur quelques auteurs à la fois autorisés et représentatifs. Le jésuite Alphonse de Parvillez, Secrétaire du Comité d'Action Catholique du livre à la charnière de ce siècle me permet, autant par les fonctions qu'il exerça que par la diversité des ouvrages qu'il consacra à ce sujet, de répondre à ce souci.

Le P. de Parvillez exposa en 1951, dans un ouvrage sobrement intitulé *Le livre*, ses conceptions globales en la matière, de façon fort pédagogique. Pas question de se montrer d'emblée méfiant à l'égard du livre, tout au contraire. À la question qui somme sa première partie : *Qu'est-ce qu'un livre ?*, il répond en substance : ouverture de la muraille entre

<sup>79</sup> Proposition qu'il appartiendra à l'analyse détaillée des romans de valider tout à fait.

visible et invisible, contact de la matière et de l'esprit, instrument chargé de pensée, âme immense, sphère parfaite, esprit condensé, médium, dirait-on en somme aujourd'hui, médiation entre les hommes eux-mêmes, mais surtout entre le naturel et le surnaturel... Bref, le livre qui accompagne le lecteur sur l'échelle du Beau (de la parole à la pensée, de la pensée à l'âme et de l'âme à Dieu), apogée du meilleur de l'homme, moyen de contact, voix, vainqueur du temps et de l'espace profondément **animé**, au sens étymologique, ce livre est noble. Il est puissant aussi : puissant en quantité<sup>80</sup>, d'où un problème de choix ; puissant en qualité : spirituellement puissant. Car le livre, diffuseur d'ombre ou de lumière, agit, dans son immatérielle réalité, sur toutes les facultés de l'âme (intelligence, imagination, sensibilité, volonté). Or, la jeunesse, l'absence de contrôle, une trop grande spontanéité peuvent abaisser la garde du lecteur bientôt séduit, et plus tard induit au mal agir (d'où vient, selon le Père, que le lecteur immature ou ignorant sera plus fragile que d'autres)... *Qualis lectio, talis vita*, tel est le danger, et bien sûr, l'empire irrésistible du livre conduit à la dénonciation immédiate des lectures malsaines. Cependant, le livre n'est pas seulement puissant sur l'être seul : il informe des civilisations tout entières par son impact sur les esprits aussi. C'est une puissance sociale, capable de former autant que de déformer. À ce titre, les « esprits livresques » présentent sous plusieurs facettes un même tare, selon que le livre les aura coupé du monde, aura déformé la réalité, se sera substitué à l'expérience ou à l'action... Ce livre là est un poids mort, il faut l'éliminer puisqu'il a fait des victimes du plaisir livresque des déserteurs, rattrapés et condamnés par la vie...

Ainsi la parole de saint Paul : *Tout est pur aux purs* est ici tout à fait impropre et dûment réfutée. Vient alors au lecteur attentif du P. de Parvillez le soupçon que peut-être celui-ci a voulu l'amener au point où, tout soudain, il est clair que le livre n'est pas chose noble, mais que certains livres seulement... Eh oui, il est de « bons livres », de ceux qui prônent le développement moral des facultés, de ceux qui stimulent l'imagination dans son rôle d'éclairage de l'intelligence, de ceux qui suscitent l'éclosion de sentiments et de décisions raisonnables, c'est-à-dire conformes à la nature des choses et à la volonté de Dieu. Ainsi est-il de mauvais livres, de ceux qui s'en prennent à la famille, au mariage, de ceux qui mènent le lecteur si démuné à l'impureté et, sitôt, à bien pis ; de ceux qui, abominables à n'en pas douter, dressent honnêteté, devoir, maîtrise de soi ou héroïsme contre Dieu ; de ceux qui, à coup de sirupeux murmures, de langoureuses et faussement chastes confidences, font rêver la jeune fille à l'amour de bazar.

Mais alors, que fait-on du livre ? Un moyen de propagande, avant tout. *Fas est ab hoste doceri...* Alphonse de Parvillez, dans un beau mouvement œcuménique mêlant le *Coran* au *Capital* et à *Mein Kampf*, réclame pour les Catholiques aussi le droit de mettre le livre au service de ce qui n'est pas alors vénération aveugle mais juste cause. Manuel, son ouvrage en vient ainsi à évoquer très précisément toutes les organisations catholiques s'intéressant au livre. Il ne lui reste plus, au terme de cette magistrale démonstration, qu'à développer son souci d'une pastorale du livre.

Grâce à cet ouvrage, notre domaine s'est donc précisé et restreint : il est de bons et de mauvais livres selon l'Église, et il appartient au fidèle de choisir avec discernement. Cependant, une question surgit à cet endroit, et une autre demeure pendante.

En premier lieu, qui va décider dans un pays voué à la liberté civile, de la qualité du livre, et, corollairement, pourquoi –la réponse : *pour être un bon chrétien* étant... un peu courte en un temps où il faut bien convaincre ?

---

<sup>80</sup> Et le Père de dénombrer 784 ouvrages de plus en 1949 qu'en 1938, notant un recul des « livres généraux » par rapport aux spécialisés qui le compensent.

Alphonse de Parvillez, en connaisseur avisé de ce terrain miné, avait répondu à cette question dès 1943 avec la même habileté pédagogique qu'il déploiera dans tous ses écrits, en plaçant face à face la légèreté d'une jeune fille de seize ans et l'expérience paternelle d'un subtil directeur de conscience<sup>81</sup> dans un opuscule au titre éclairant : *L'Index, un éteignoir ou un phare ?*<sup>82</sup>. En fait, ce court dialogue fonde la nécessité d'une *Auctoritas*, seule capable, disant le bien, disant le mal. *L'Index librorum prohibitum* balise en somme le chemin du fidèle. Quant aux livres condamnés, *le plus simple est de les détruire* (sic).

*Pourquoi je ne lis pas n'importe quoi ?*, publié en 1945, prolongeait le propos de l'opuscule, en cherchant à fonder une sorte d'« ontologie » du lecteur chrétien. Le préambule apporte déjà une réponse programmatique à la question du titre :

Pourquoi je ne lis pas n'importe quoi ?

« *Parce que :*  
« *je ne veux pas vivre n'importe comment,*  
« *je ne me laisse pas mener n'importe où,*  
« *on publie aujourd'hui n'importe quoi*  
« *je ne suis pas n'importe qui.* »<sup>83</sup>

Ainsi tout se résume, à la base, à cette citation d'Henri Ghéon : « *Depuis que je dépends de Dieu, et seulement depuis, je dépends de moi-même. Dans ma soumission, je me sens libre et dégagé* »<sup>84</sup>. Encore une fois, on retrouve au cœur du débat la question du statut de la liberté (déjà rencontrée chez les Scouts de France des années Vingt et Trente) et la dialectique paradoxale de l'aliénation libératrice. Parvillez a beau retourner en un jeu subtil la valeur d'humilité que la soumission suppose en orgueil fort aristocratique<sup>85</sup> : « *je ne suis plus un animal, je suis un homme* » toute la difficulté est de convaincre un monde (révolutionné à nouveau par la faillite de la nostalgie compulsive et l'après-guerre) que la facilité, la jouissance, l'instinct, la lâcheté devant l'effort sont source de dérégulation. Chez les Éclaireurs Scouts de France, chez les Raiders après la Libération, on ne tentera pas autre chose. Aussi bien le Q.G. d'avant-guerre ne le tentait pas autrement.

À partir de cette prémisse, le raisonnement s'ordonne à nouveau : prenons garde à la lecture, elle commande à l'âme qui peut du même coup être entraînée n'importe où... « *N'ayons pas la puérile sottise, la grotesque illusion de nous imaginer que nous allons nous élever en prenant l'escalier qui descend.* »<sup>86</sup>

Se dégage ainsi en second lieu une représentation étonnamment contrastée, manichéenne même, du temporel (d'ailleurs élaborée par les Scouts de France). Pour s'en remettre à une métaphore contemporaine, on pourrait ramener la vision de la société par le P. de Parvillez à celle d'un univers empoisonné de multiples virus, les chrétiens devant s'en préserver en demeurant à l'abri du havre (chambre stérile) ménagé par les autorités ecclésiastiques. Malheur à qui transgresserait la fine pellicule, la bulle protectrice, pour aller jouir des plaisirs mortifères, comme malheur fut sur celui qui cueillit la pomme. Le

<sup>81</sup> On peut reprocher au P. de Parvillez de s'être donné le beau rôle, face à un interlocuteur aussi jeune, et... du sexe faible, de surcroît...

<sup>82</sup> L'exemplaire que j'ai consulté était non paginé et ne portait pas mention d'éditeur.

<sup>83</sup> R.P Alphonse de Parvillez : *Pourquoi je ne lis pas n'importe quoi ?*, Bonne Presse, 1945, préambule.

<sup>84</sup> Henri Ghéon : *L'homme né de la guerre*, in Alphonse de Parvillez, *ibid*, p. 7.

<sup>85</sup> « *Lire n'importe quoi ? Agir au hasard ; sans but, ni plan, ni règle ? Obéir en girouette docile, à la moindre brise qui souffle ? Aller au plaisir qui s'offre, sans pouvoir m'en empêcher comme le chien affamé se jette sur la pâtée ? Merci. C'est la vie animale. Laissons cela aux bêtes. Ou aux tout petits encore incapables de penser et de vouloir. Ou aux sots qui n'en deviendront jamais capables !* » A. de Parvillez, *ibid*, p. 5. Bienheureux les humbles ! Faut-il que grandes soient les délices du siècle, pour en arriver à fustiger aussi patement le pauvre pêcheur ?

<sup>86</sup> Alphonse de Parvillez, *ibid*, p. 14.

livre est peut-être l'un des sas possible : attention ! Autant il peut conforter, autant il peut induire le doute fatal.

Comment ne pas voir l'étroite communion représentationnelle entre le porte-parole de l'Action catholique du livre et l'association scoute ? L'Ordre scout : voilà la bulle. Et quel moyen va-t-on déployer pour la déployer elle, sinon la « bonne » fiction, parée du plaisir du jeu ? Le rôle que Parvillez attribue au livre, et donc à l'écrivain, les premiers maîtres du Signes de Piste l'ont déjà endossé, et non par obéissance, mais par effet de « communion substantielle », ce qui, du reste, montre combien un système représentationnel est aussi un indicateur comportemental : entre celui-là et ceux-ci, il n'existe, au regard des représentations, aucune différence significative, même si le jésuite condamne les fauteurs d'irréalité (mais ceux extérieurs à la communauté chrétienne).

Cette communion représentationnelle est-elle cependant de nature à nous fournir des repères précis pour déterminer par la suite si les ouvrages du Signe de Piste appartiennent ou non au domaine du livre (ou mieux : du roman) catholique ? Ne pas salir Dieu, ni les institutions religieuses, morales et sociales, ne pas porter atteinte aux valeurs reconnues, participer à l'ordre **normal** des choses, se faire au fond le chantre de « *l'aurea mediocritas* », voici quelques-uns des critères retenus. Mais est-ce suffisant ? Car enfin tout ceci est bien négatif, et depuis qu'en 51 le P. de Parvillez s'est prononcé pour une pastorale du livre, la question de la définition d'une littérature catholique est demeurée pendante, du moins si l'on s'en tient à ses seuls ouvrages.

*La plume au service de Dieu* se propose de combler cette lacune : Alphonse de Parvillez entendait en effet y définir une véritable stratégie militante pour l'éclairage de la foi par la lecture et l'écriture.

Selon Jeanne d'Arc :

« Notre Sire Dieu, premier service' : c'est l'horizon ultime de toute vie humaine, qui s'emploiera à cheminer vers celui-ci en s'éduquant par l'usage éclairé de la liberté, qui est, comme précédemment, justement mise au service de l'obéissance : ainsi, selon son choix, l'être humain se prononce sur la valeur de l'univers en choisissant l'ordre ou le désordre<sup>87</sup>. Ce sont des chefs complets, généraux, administrateurs, pacificateurs, juges, civilisateurs, capables d'élever un peuple comme de tracer les plans d'une ville. Des hommes au plein sens du mot.

« (...)

« Le soldat, l'homme d'État, l'industriel, le financier, le médecin, le père de famille, le prêtre, connaissent aussi ces points culminants, ces instants qui engagent l'avenir. »<sup>88</sup>

L'homme de lettres est bien entendu à intégrer dans cette élite, *caput civitatis corporis*. Seulement cet artiste doit entendre son art comme acte de foi à la manière de Saint Eloi l'orfèvre, du bâtisseur de cathédrale ou de Péguy, rhapsode du sacré<sup>89</sup>. Alors, ce

<sup>87</sup> Alphonse de Parvillez, *La plume au service de Dieu*, Arthème Fayard, 1957, p. 14.

<sup>88</sup> Ibid, p. 18.

<sup>89</sup> Parvillez, cherchant à définir le profil d'un ouvrage catholique pour adolescent, c'est-à-dire ce qu'un tel livre doit embrasser, le cite ainsi : « *La prière du matin et la prière du soir, l'Angélus du matin et l'Angélus du soir, les trois repas par jour et le goûter de quatre heures, et l'appétit au repas et la Bénédicité avant le repas, le travail avant le repas et le jeu quand il faut, et l'amusement quand on peut, prier en se levant parce qu'une journée commence, demander avant, remercier après, et toujours de bonne humeur, c'est pour ça tout ensemble et pour ça l'un après l'autre que nous avons été mis sur terre, c'est tout ça ensemble, tout ça l'un après l'autre, qui fait la journée du bon Dieu.* » Charles Péguy, *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, in Alphonse de Parvillez, *ibid* p. 25. Comme le Scoutisme catholique de l'époque est proche de cela...

sera le Décalogue qui guidera la plume de l'écrivain, et son inspiration ne s'abreuvera ni aux sources de l'orgueil, ni à celles du mensonge, et s'il faut laisser son espace à la critique, qu'au moins celle-ci soit catholique, c'est-à-dire loyale et fort instruite de la morale catholique, impartiale et large de vue, respectueuse des hiérarchies morales, ferme... Si au contraire l'écrivain « *réclamait au nom de son art le droit de mentir et corrompre... tout professionnel des lettres deviendrait un ennemi public, un gangster de l'esprit plus ou moins justiciable des tribunaux selon les cas, mais certainement voué au mépris des honnêtes gens* »<sup>90</sup> D'où vient l'expression légitime des invectives lancées par celui qui eut pendant de nombreuses années la haute main sur les publications catholiques à l'encontre de Zola (bons sentiments, mauvaise littérature, imposture) mais aussi, évidemment, de Sartre ou Gide, un art sans foi (religieuse) étant un art instinctuel, sans grandeur, presque bestial, porte ouverte aux turpitudes, au désespoir, dégradation de l'homme...

En fin de compte, Alphonse de Parvillez notant que « *l'état normal du chrétien n'est pas la victoire mais le combat* »<sup>91</sup>, c'est à la consolidation d'une littérature de donjon (aéré, certes, de quelques saintes ogives) qu'invite le Révérend Père jésuite, maître s'il en est, comme il le montre, en fières architectures militaires sommant les marais populaires et leurs putrides émanations.

Quoique dans une optique beaucoup plus littéraire, le professeur Muller, enseignant à l'Institut Catholique de Paris, exprimera, la même année, dans un essai intitulé *La question du roman catholique* par exemple<sup>92</sup> une conception on ne peut plus voisine. Rappelant d'abord que le débat était ouvert depuis les années vingt avec les articles de Jean Deltheil et de François Mauriac sur la liberté de l'auteur chrétien, le professeur affirme qu'il ne saurait être question de se rallier ni à l'immonde matérialisme (Russel, Breton) ni à « *l'immoralisme circonstancié* » (Montherlant) ; et qu'aussi bien, entre la morale subordonnée à l'esthétique (« *l'amour des personnes est supérieur à l'amour des choses belles* » selon le P. de Montcheuil<sup>93</sup>) et l'inverse (soutenu par les Jansénistes), il est essentiel de choisir la voie moyenne, capable d'échapper à l'étalage du mal (même à des fins édifiantes ; il faut donc cultiver l'art de l'ellipse), et à la mièvrerie bien pensante. Quadrature du cercle. En somme, Parvillez comme Muller sont en tous points d'accord avec la position du Saint Office telle qu'elle s'exprime en 1927.

Le roman chrétien (ainsi), c'est un récit dont l'aventure est chrétienne, c'est-à-dire celle de l'homme aux prises avec la grâce<sup>94</sup> et de la sorte : le romancier catholique manifesterà la vision catholique du réel... vision catholique, c'est-à-dire universelle<sup>95</sup>.

L'intérêt de l'ouvrage de Jean-Louis Prévost : *Le roman catholique a cent ans*<sup>96</sup>, par rapport à notre propos comme en soi, est d'avoir cherché, au cours d'une enquête convoquant Aurevilly, Bloy, Huysmans, Bazin, Bourget, Bernanos, Mauriac, Green, Daniel-Rops, Van der Meersch ou Cesbron, à mettre en lumière la difficulté et la diversité du roman « catholique ».

Érudit, nuancé, cet ouvrage rend aussi un son nouveau : si, en conclusion, il énonce lui aussi que la seule vraie condition du roman catholique est la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire de la notion du péché, il va beaucoup plus loin en explicitant ce qui ne

---

<sup>90</sup> Ibid p. 69.

<sup>91</sup> 51. Ibid p. 38.

<sup>92</sup> Procure de l'Assomption, 1957.

<sup>93</sup> In A. Muller : *La question du roman catholique*, Procure de l'Assomption, 1957, p. 10.

<sup>94</sup> Ibid p. 8.

<sup>95</sup> Henri Massis in A. Muller, ibid p. 15.

<sup>96</sup> Arthème Fayard, Bibliothèque Ecclésiastique, 1958.



pouvait manquer d'être implicite chez ces prédécesseurs : que l'évocation, même révérencieuse, du sacerdotal « *ne suffit pas à baptiser un roman* » ; que sans attente eschatologique, le roman « catholique » ou prétendu tel ne saurait porter la marque du Christ ; que le romancier catholique doit s'affronter aux cas de conscience, aux crises morales et religieuses, qu'il doit mettre en œuvre un sens profond des responsabilités et qu'enfin sa grandeur se trouve dans l'apologie de la charité contre la solitude humaine, le désert de l'Amour et les difficultés sociales.

C'est l'explicitation d'un aussi considérable implicite qui me paraît ici essentiel : peut-on hasarder l'hypothèse que ce pas est l'un des multiples signes du grand remuement de l'Église qui s'annonce en cette fin des années cinquante ? Qu'affirmer ce que Jean-Louis Prévost professe revient à dire que le seul respect de l'institution ecclésiale, de ses lois, de son ordre est insuffisant pour faire un roman catholique, et que le plus important n'est peut-être pas même là ? Mais alors, cela signifierait encore que la définition et la fonction du roman catholique glisserait d'une défense et édification de la Chrétienté à usage en somme interne, vers un témoignage pour le siècle aussi.

Dès lors, à quelle définition devra-t-on référer les romans du Signe de Piste, sinon à celle du P. de Parvillez qui, du reste, dans *Que liront nos jeunes ?*<sup>97</sup>, place Alsatia et le Signe de Piste dans la liste des éditeurs et des collections à recommander aux jeunes en particulier...

On ne peut donc s'étonner que la question religieuse soit si peu évoquée par les initiateurs du Signe de Piste. En cette veille du second conflit mondial, ils sont, ne l'oublions pas, viscéralement scouts, membres d'un Ordre qu'ils entendent servir toujours mieux par le plaisir du jeu fictionnel, qui démultiplie à l'infini les correspondances harmonieuses d'une totalité. Pour eux, donc, la question religieuse est une non-question, même si le cléricalisme outrancier heurte parfois l'agnosticisme latent de l'un d'eux. Au fond, et pour paraphraser à nouveau le mot célèbre, le seul mystère de l'Église, à leurs yeux est le mystère de l'Ordre social. Tout s'y joue. Et s'ils se veulent catholiques c'est dans leur combat (qui répond si bien au mot du P. de Parvillez) pour la défense d'un ordre dont la vocation universelle, battu temporairement en brèche, devra **nécessairement** triompher à nouveau.

J'aimerais, pour clore ce chapitre, laisser la parole à un jésuite –encore un– le P. Ravier, lequel, dans une thèse passionnante : *Étude critique de L'Émile*, écrivait dès 1941 :

« *Parmi les tentations d'Éducation nouvelle, le Scoutisme est sans doute celle qui se rapproche le plus, en apparence, des conseils de L'Émile. Certaines formules de Baden-Powell résonnent en plein accord avec certaines formules de Rousseau ; mais en réalité les orientations profondes des deux pédagogues divergent totalement. Outre que –ce qu'oublie trop souvent certains chefs du Scoutisme Français–, Baden-Powell n'a jamais conçu le Scoutisme comme une éducation 'totale' de l'enfant, mais seulement 'comme un complément propre à combler certaines lacunes du programme scolaire ordinaire', il nous le présente encore comme une 'école de civisme par le moyen de la nature'. Le but de l'éducation scoutie c'est de remplacer les préoccupations du moi par celles du service, de rendre les jeunes gens vraiment forts au moral comme au physique, et de leur donner l'ambition de mettre leurs forces au service de la communauté'. Et depuis le Louvetisme jusqu'à la Route, le Scout recevra toute son éducation à*

---

<sup>97</sup> *Le Temps présent*, 1943.

*l'intérieur de ce groupe social élémentaire qu'est la Patrouille. Avec Baden-Powell, nous sommes aux antipodes de Jean-Jacques, malgré la coïncidence de leur pédagogie dans une même atmosphère de Nature. L'amour de soi, chez le scout, s'est soumis à un idéal qui le dépasse. Et cette brisure intime se retrouve dans l'évolution de l'Éducation nouvelle. Évoquant cette histoire à propos d'un livre récent, monsieur Adolphe Ferrière en fait aveu sans ombre : 'la discipline, la consécration de soi', l'engagement' répondent à une aspiration légitime. Ils constituent la contrepartie du culte mal compris de la spontanéité individuelle. Qu'on élève l'idéal de l'éducation au niveau de la personne humaine, et l'on pourra conserver cette notion de chef, responsables, ayant fait la preuve de leurs capacités morales'. Nous sommes loin des premières 'folies' de l'Éducation nouvelle ; plus près aussi du Contrat social que de L'Émile.*

« (...)

« *Émile adore, mais il ne prie pas.*

« *Il lui manque en somme d'avoir compris cette loi qui est de nature avant d'être une loi évangélique : Si le grain ne meurt... Il ignore l'art de 'perdre son âme'.* »<sup>98</sup>

Ne voit-on pas cette pensée, encore mal dégagée des contradictions qu'entretiennent la vie polysémique des mots, marquer, pour les « Émile »<sup>99</sup> du Signe de Piste aussi, le sens d'une évolution qu'eux et quelques uns de leurs pairs ne pourront (ou ne voudront) pas comprendre ?



---

<sup>98</sup> R.P. A. Ravier, *Thèse principale, Étude critique de l'Émile*, SOSC frères, M. et L. Riou, Lyon, 1941, pp. 506-508.

<sup>99</sup> À la manière du P. Ravier...

### ***1.3. Du compagnonnage à l'isolement : une collection...***

Quoique s'adressant à des garçons, quoique faisant officiellement profession d'apolitisme, la branche Scouts des S.d.F. d'avant-guerre, tout comme l'association elle-même, ne fut jamais retranchée de son temps... tout en s'en retranchant, et c'est là le paradoxe. D'un côté, elle se défendit de « la » politique, parce qu'elle refusait... « cette politique-là ». Refus éminemment politique puisqu'il ménageait l'espoir militant d'une régénération –disons : d'une transformation radicale– de la Cité.

Ainsi, et jusqu'en 1940, l'Association s'inscrit dans une nébuleuse antiparlementaire, voire antidémocratique, sans qu'à aucun moment du reste, des liens fussent institués. Ainsi l'Ordre scout, se fortifiant par sa dynamique interne contre le « virus » apparu avec la Révolution, se trouva, de par le travail d'élaboration représentationnelle de ses membres dirigeants et probablement sans l'avoir « stratégiquement » calculé, du côté de l'effervescence intellectuelle d'une certaine France des années trente.

Ce disant, je ne perds pas de vue ceux qui, depuis le début de cette partie, nous servent de fil conducteur pour comprendre la genèse de la collection S.d.P., la relation très étroite entre ses auteurs et les Scouts de France et l'essor d'une collection dont les traits les plus caractéristiques seront d'être issue du Scoutisme catholique des années trente, de la littérature de jeunesse (de la fin du XIX<sup>e</sup> à la guerre de 14-18), et des conceptions souvent contradictoires d'une nébuleuse antirépublicaine, anticapitaliste, antibolchévique, antimoderniste...

#### **1.3.1. Ordre et jeunesse**

Deux représentations-clés illustrent la communauté d'idées qui unit les Scouts de France de l'avant-guerre à une telle nébuleuse: celle d'« Ordre » et celle de « Chef », déjà largement détaillées *in situ* :

*« Dans les années trente, note Jean Touchard dans un article fort éclairant, de jeunes intellectuels se retrouvent autour des mêmes revues, parlent le même langage, utilisent le même vocabulaire ; tous rêvent de dépasser les oppositions traditionnelles, de rajeunir, de renouveler la politique française ; tous se déclarent animés par une même volonté révolutionnaire. Les années 1930 apparaissent donc comme une de ces époques de syncrétisme où les oppositions politiques et idéologiques s'effacent, où l'esprit de l'époque est plus important que les distinctions traditionnelles entre les courants de pensée. »<sup>100</sup>*

Somme toute, ces « jeunes gens », parmi lesquels Thierry Maulnier, Arnaud Dandieu, Jean de Fabrègues, Daniel-Rops, Robert Aron, Robert Garric<sup>101</sup>, Paul Nizan, Emmanuel Mounier, Denis de Rougemont, etc, partagent, dans les premières années d'une décennie décisive, des conceptions, un souci desquels participent la plupart des dirigeants de l'association<sup>102</sup> bien que d'une façon moins intellectuelle et presque spontanée.

Les revues où ces jeunes penseurs s'exprimaient, dont beaucoup étaient leur création, se firent abondamment l'écho des débats entourant la définition d'un ordre nouveau, servi

<sup>100</sup> Jean Touchard : *L'esprit des années trente : une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, in : *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789, Colloques, Cahiers de la civilisation*, 1960, p. 89.

<sup>101</sup> Que le Commissaire Général Lhopital cite à propos des événements du 6 février 1934.

<sup>102</sup> J'insiste sur la plupart. Il faudrait du reste ajouter: des dirigeants parisiens. En province, il est possible de rencontrer l'expression de sensibilités moins marquées, sans qu'elles aillent jusqu'à se démarquer tout à fait.

ou non par un Ordre militant. Ainsi, par exemple, en est-il de *Réaction*<sup>103</sup>, dont le *Manifeste* (n°1, avril 1930) est sans ambiguïté :

« *L'ordre, ce n'est pas la protection des coffres-forts, ni l'union des intérêts économiques, ce n'est pas la défense des hommes en place.*

« *L'ordre, c'est la loi de l'être. Reconnaître l'ordre, c'est reconnaître notre double mystère: chair et esprit*<sup>104</sup>. *Chair, solidarité de la nature et des autres hommes ; esprit qui est plus que l'intelligence, qui est l'âme éternelle, fille de Dieu. C'est reconnaître que nous sommes orientés à des fins plus hautes que nous-mêmes.*

« *Il s'agit d'écouter les leçons du passé, de revenir aux sources de la vie, de réagir.* »<sup>105</sup>

De cette définition, les auteurs du manifeste inféreront la critique de la décadence démocratique fille « *du nombre et de la quantité* », de l'individualisme, de l'étatisme, de la lutte des classes. Ils attendent une renaissance politique (retour à la monarchie) et sociale (retour à l'ordre chrétien)<sup>106</sup>. C'est, à la prudence près, le discours que tient l'Association des Scouts de France à l'époque.

Même parenté entre les résultats d'une enquête de Bertrand Varages sur « Sciences-Po », publiée dans *Plans* en février 1934, et les vues de l'Association à propos du rôle des modèles et de l'élite, tête de l'ordre.

Chez les étudiants, en effet, se retrouve communément l'aspiration au « *retour à une conception féodale et chrétienne (même si celle-ci est athée). Autrement dit, maintien du régime capitaliste, corrigé par l'action sociale' volontaire des possédants* »<sup>107</sup>. Dans la foulée, on aspire aussi au remplacement du régime parlementaire par un régime inspiré du fascisme, mais adapté (quadrature du cercle) à la mentalité française, c'est-à-dire sans dictature, de même qu'à un socialisme à la Henri de Man.

Même parenté encore, bien qu'un peu plus lointaine en raison de la vigueur du ton, illustrée par cette déclaration de la revue *Ordre nouveau* :

« *L'ordre nouveau*  
« *prépare*  
« *la révolution de l'ordre*  
« *contre le désordre capitaliste*  
« *et l'oppression bolchévik (sic),*  
« *contre l'internationalisme impuissant et l'impérialisme homicide,*  
« *contre le parlementarisme et la dictature.*  
« *L'Ordre nouveau*  
« *met les institutions au service de la personnalité,*  
« *subordonne l'État à l'homme.* »<sup>108</sup>

Ce sera également dans *Ordre nouveau* qu'Aron et Dandieu proclameront :

<sup>103</sup> Fabrègues, Maulnier, Aron, Dandrieu, Buron...

<sup>104</sup> Je rapporterais volontiers cette dualité au passage consacré à l'hypothèse de l'influence thomiste sur l'Association S.d.F.. La suite de l'article me paraît d'ailleurs une référence explicite à un néo-thomisme vulgarisé.

<sup>105</sup> In : Jean Touchard, Ibid. p. 90.

<sup>106</sup> Dans la lignée de la Tour du Pin.

<sup>107</sup> In : Jean Touchard, Ibid. p. 114, note 1.

<sup>108</sup> Ibid. p. 100.

« *Quand l'ordre n'est plus dans l'ordre, il faut qu'il soit dans la révolution ; et la seule révolution que nous envisageons est la révolution de l'ordre.* »<sup>109</sup>

C'était poser, de façon singulièrement prophétique, les principes de la Révolution Nationale à venir.

Enfin, la même parenté entre l'esprit des années trente et les Scouts de France apparaît, et combien étroite celle-là, à travers Daniel-Rops :

« *L'Ordre nouveau n'est pas un parti. C'est un Ordre. Un Ordre de chevalerie, si l'on veut, un Ordre actif. Y adhérer, c'est s'engager tout entier dans un combat dont l'enjeu est notre civilisation même.* »<sup>110</sup>

Et lorsque Aron et Dandieu appellent de leurs vœux la restauration du pouvoir intermédiaire des communes, un corporatisme élitare et pédagogique, une aristocratie dirigeante (et même un fédéralisme européen « abri de la France »), comment ne pas voir la proximité avec un Scoutisme régionaliste, élitare et « fraternaliste » ?

Mais au-delà d'une ébullition qui ne serait que le strict fait des années trente, ne faut-il pas apercevoir la perpétuation d'une représentation plus ancienne, soudain rappelée au premier plan pour répondre au défi d'une mutation qui effrie ceux qui s'y opposent ? Au seuil de son remarquable ouvrage sur *Les trois ordres ou l'imaginaire de féodalisme*, Georges Duby, que l'on a déjà cité sur ce point, évoque le *Traité des Ordres et Simples Dignités* que Charles Loyseau publia en 1610, et il observe :

« *Trois 'États' (le mot y est), trois fonctions (les mêmes : servir Dieu, conserver l'État par les armes, tirer de la terre sa nourriture) et qui sont de la même façon hiérarchisés –la formulation n'est cependant pas exactement unique. Une précision –ceux que Loyseau appelle les uns et les autres sont ici définis comme étant des 'hommes', entendons bien : des adultes mâles, le féminin n'étant pas concerné par de tels classements– et deux différences. Pas d'ordres' ici, des 'routes', des voies, et qui sont choisies, des vocations –encore que celles-ci constituent bien des degrés, puisque le même individu pourrait, devrait successivement s'engager dans la troisième voie, puis dans l'autre, enfin dans la première et, assumant tour à tour au cours de sa vie les trois missions, s'élever' de la sorte progressivement de la terre vers le ciel, de la 'nature' vers son 'créateur', les degrés donc d'une perfection, d'une 'purification' progressives. Une échelle de vertus : ce discours est moins politique que moral ; ce qu'il propose, en réalité, c'est une ascèse. D'autre part ces trois 'routes' ne sont pas les seules. Ce sont simplement les bonnes. Des autres, ce discours manichéen ne dit mot. Parce qu'il les condamne. Toute une part de social est par lui maudite, rejetée, néantisée. Il proclame que seuls ne dévient pas, seuls répondent à l'appel de Dieu le prêtre, le guerrier, le paysan. Et c'est par là que l'accord s'établit étroitement entre la proposition de Loyseau et celle-ci, beaucoup moins ancienne : on peut la lire dans un ouvrage édité à Paris en 1951 : Notre beau métier de soldat, suivi d'un Essai de portrait moral du chef par M. de Torquat.*<sup>111</sup>

« (...) »

« *La figure triangulaire sur quoi, dans l'esprit des évêques de l'an mil, s'érigea le rêve d'une société une et trine comme la divinité qui l'a créée et qui la jugera,*

<sup>109</sup> Ibid. p. 104.

<sup>110</sup> Daniel-Rops, *Vers un Ordre nouveau, l'Avant-Poste*, p. 9, in : Jean Touchard, Ibid. p. 104.

<sup>111</sup> Le Lieutenant-Colonel de Torquat de la Coulerie, Commandant aux dragons, a élaboré ses conceptions à la fin des années trente et les a exposées dans d'autres essais, dont *Soyez des chefs* publié en 1945.

*au sein de quoi l'échange de mutuels services ramène à l'unanimité, la diversité des actions humaines, ne diffère pas en effet de la figure triangulaire qui, sous le règne d'Henri IV, servit à fonder une symbolique que les premiers progrès des sciences humaines n'allaient pas tarder à mettre en cause la théorie de assujettissement du peuple encaserné au joug de la monarchie absolue, et c'est à cette même figure triangulaire que, de notre temps, en des lieux qui certes achèvent de se rétracter mais dont toute vie ne s'est pas encore retirée, s'agrippe la nostalgie d'une humanité régénérée, enfin purgée de la double purulence blanche et rouge<sup>112</sup>, que secrète la grande ville, et qui serait débarassée à la fois du capitalisme et de la classe ouvrière. »<sup>113</sup>*

On ne saurait mieux dire : à travers l'effervescence d'intellectuels sentant confusément que les temps sont venus, comme le montre Jean Touchard, c'est une France immémoriale qui connaît le sursaut, éphémère rémission d'une lente agonie. Les Scouts de France sont partie prenante de cela aussi ; et le Signe de Piste, qui rend publique la séduction qu'exercera sur de jeunes et ardents protestataires, un système représentationnel moribond mais tellement enraciné en sol mental qu'incroyablement opiniâtre : la poignée d'intégristes authentiques des années quatre-vingt-dix de ce siècle en vivent encore.

La représentation du Chef est elle-même organiquement associée à celle de l'Ordre, et de ce fait il n'est pas étonnant de la voir surgir sous la plume des penseurs de l'Ordre dans l'avant-guerre, sous celle d'auteurs dont le propos est tout autre (comme chez le P. de Parvillez), et de lui voir également consacrée une abondante littérature. Des dialogues d'André Maurois sur le commandement aux ouvrages du capitaine Jean Taboureau (lequel, sous le pseudonyme de Jean des Vignes-Rouges, publia par exemple : *Pour la formation des élites, deviens un Chef ; Deviens un Chef ; savoir commander*, entre 1921 et 1941) ; du P. Bessières (*Je suis formateur des Chefs*, 1936) ; du P. Rigaux (*La tâche des Sages : préparer des Chefs*) au P. Gaston Courtois ; de Georges Hebert (qui inspira aussi le Scoutisme) à Georges Bertier, combien furent ceux qui, catholiques déclarés ou non, exaltèrent les vertus requises et l'œuvre de formation nécessaire pour obtenir de bons Chefs ? Le souci, manifeste, culmina à Uriage, la fameuse école des chefs de Vichy, que devaient traverser toutes les contradictions d'une pensée organiciste se heurtant à une époque en cours de métamorphose. Ce souci se manifesta même jusque dans l'après-guerre, alors que le débat sur l'ordre, qui en était pourtant le berceau et la légitimité, n'y survécut qu'à peine.

La congruence des représentations S.d.F. et des représentations extérieures amenèrent du reste quelques hommes de plume, sans parler des partisans patentés de l'Association tels Georges Goyau ou Henri Bordeaux, à la prendre en considération, fut-ce de façon détournée. À preuve ce qu'écrit l'un des écrivains les plus brillants de cette période à s'être fait le chantre de la splendeur juvénile de l'Antiquité et du Moyen-Age chevaleresque, le contempteur féroce du XVIII<sup>e</sup> siècle rationaliste et du XIX<sup>e</sup> siècle matérialiste, Pierre Drieux la Rochelle.

Tout est déjà presque dit lorsque celui-ci s'exclame :

*« N'étaient pas matérialistes, Messieurs de la Bourse ou du Parlement, ces Scouts, ces Wandervögels qui retrouvaient la marche dans le soleil ou la pluie, la veille à la belle étoile, les arbres, les ruisseaux, le jeu, le couteau.*

<sup>112</sup> Ou plutôt « bleue » et « rouge ».

<sup>113</sup> Georges Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Bibliothèque des Historiens, NRF Gallimard, 1978, pp. 14-15-16.

« Ils transcendaient la grande ville, l'usine, le laboratoire, ils préparaient dans leur corps le vase spirituel de la colère contre les servitudes d'une science et d'une industrie attardée dans leurs premiers modes d'aspiration sociale. »<sup>114</sup>

Et encore :

« La France des scouts, des routiers, des skieurs n'était pas assez forte pour s'imposer à la France des assis, des pêcheurs à la ligne, des buveurs de Pernod, des bavards de comités, de syndicats ou de salons. La France des militants déterminés d'extrême-gauche ou d'extrême-droite n'était pas assez forte pour s'opposer aux bavards conservateurs qui se nommaient encore sans honte modérés, radicaux ou socialistes. La France du Maroc, de l'Indochine, des aviateurs et des missionnaires ne pouvaient s'imposer à la France des casaniers, des joueurs de belote et de boules, des ignorants de la géographie. »<sup>115</sup>

Une fois rappelée l'ambiguïté tragique propre à Drieu, ambiguïté qui l'amène ici à amalgamer en un étrange bloc de résistance à la dégénérescence qui l'obsède scouts et sportifs, communistes et fascistes, missionnaire et as du manche à balai debouts face à une France de café du commerce, c'est bien d'une reconnaissance des Routiers des Scouts de France comme champions de l'ordre nouveau qu'il s'agit. Qu'une telle reconnaissance ait été jugée encombrante par la suite n'empêche pas qu'elle fut faite pour un homme que le radicalisme de sa malheureuse exigence rendit vigilant quant au soin de ses références.

C'est pourtant hors de celles-ci, explicites, que l'on découvre le fonds commun à la nébuleuse au sein de laquelle s'inscrit l'Association à travers ses prises de position officielles. Drieu fut un spadassin de la plume, un homme dont la générosité se voua jusqu'à l'impardonnable aux règlements de compte. Et ainsi, l'acuité même de ses traits révèle en tranchant et pointant ce que d'autres expriment de façon moins tendue. Bastion assiégé et hanté, ses écrits et particulièrement ces *Notes* rendent le pathétique témoignage d'un homme blessé par son époque et de ce fait, affaibli alors qu'il bande ses énergies de prophète à rebours du temps, aveuglé par la splendeur totalement artificielle d'âges révolus. Chez Foncine beaucoup plus que chez Dalens, chez Labat par la suite (on le verra en étudiant ses romans), chez d'autres encore comme chez Michel Menu, on trouve, peu ou prou, quelque chose de Drieux.

« Il n'y a plus de 'peuple', écrivait-il en 1922. Il n'y a plus cette réserve vierge de l'élite, qu'en France on n'a pas invoquée en vain jusqu'à 1848, jusqu'à 1871, cet élément primitif, jeune, resté en arrière et à l'abri de la corruption moderne, cet élément profondément conservateur sur lequel pourrait s'appuyer pour réagir contre les mœurs stérilement novatrices de cette bourgeoisie qui s'est lancée à corps perdu dans la spéculation et la fabrication en série. »<sup>116</sup>

Fallait-il donc que la France fut viscéralement perçue comme exsangue pour que cet appel à une jeunesse pure se répercutât d'écho en écho à travers tant d'écrits de la période? Il y avait, bien sûr, le si douloureux souvenir des sacrifices de la Grande Guerre, que le Manifeste de la revue *Ordre nouveau* intègre à la double essence de l'humain, doublement dépendant en cela *de nos morts et du Créateur*. Or, par les morts, le formidable héritage des innombrables générations issues des Francs et des Croisés se perpétuait. Mais fallait-il aussi que fût douloureusement perçue la « nouvelle » exploitation de l'homme par

<sup>114</sup> Pierre Drieu la Rochelle : *Notes pour comprendre le siècle*, Gallimard, 1941, p. 155.

<sup>115</sup> Ibid. p. 173.

<sup>116</sup> Pierre Drieu la Rochelle : *Mesure de la France*, Grasset, 1922, p. 108.



l'homme que le capitalisme industriel et urbain imposait avec suffisance à l'histoire depuis plus de cent ans ? Bien sûr, combien biaisée était l'exaltation en contre-plan d'un moyen-âge dont les brumes du lointain anoblissaient les atrocités : après tout, les massacres cyniques perpétrés sur l'ordre d'Arnaud Amalric, Abbé de Cîteaux, contre les « hérétiques » de Béziers (*Tuez-les tous...*) n'eurent rien à envier aux guerres coloniales où le Dieu d'Occident put justifier aux côtés de la morale nationaliste les exactions perpétrées selon d'obscurs calculs stratégiques ou de juteux calculs d'intérêts. Mais il serait injuste de nier à cet homme en particulier, Pierre Drieu la Rochelle, et à d'autres encore qui se déshonorèrent assez en faisant retomber sur des innocents collectifs une « faute » à l'insaisissable fauteur, il serait donc injuste de leur nier cette sensibilité au drame propre à notre époque.

Drieu est une sorte de Don Giovanni à la Da Ponte. Aucun des membres de l'Association, aucun des auteurs du Signe de Piste ne peut être revêtu de sa grandeur phosphorescente, mais au moins peut-on en retrouver certains dans son ombre portée, et pas seulement ceux-là, du reste...

Lorsque Drieu écrit, parlant des chevaliers : « *Les héros vont au devant de la mort avec un élan sans réserve ; mais ensuite ils lamentent la souffrance de la blessure et de l'agonie dans des explosions d'extrême sensibilité. Ils savent que l'héroïsme est une atmosphère mystique qui presse à l'infini la faculté de jouir et de pâtir par le corps, tout comme la sainteté* »<sup>117</sup> ; lorsque, mieux encore, il s'émerveille : « *Éprouvés par les combats, les chevaliers pouvaient le soir aller frapper à la porte des monastères et abîmer la magnificence de leurs jours devant une mort qui était aussi abondante, nourrie par l'opulence de ce qu'ils renonçaient* »<sup>118</sup> ; lorsqu'il proclame : « *Ce n'est pas en dépit du Christianisme, mais à travers le Christianisme que se manifeste ouvertement et pleinement cette joie de vivre, cette joie d'avoir un corps, d'avoir une âme dans un corps, de nourrir l'un par l'autre, cette joie d'être* »<sup>119</sup>, et qu'il affirme que c'est le Christ « *qui exprime le sentiment médiéval de la jeunesse, la splendeur de l'incarnation de Dieu dans l'homme, l'épanouissement du spirituel dans le corporel* »<sup>120</sup>, le Christ : « *bel homme fier, athlétique, au geste magnanime, avec à côté de lui une femme, sa mère* »<sup>121</sup> ; alors qu'il s'emporte : « *Mais où prenez-vous, joueurs de belote et pêcheurs à la ligne, buveurs d'apéritifs à bedaine, et vous, intellectuels émaciés, larves de bibliothèques, le droit de représenter l'Homme ?* »<sup>122</sup>, peut-on être sûr que le P. Doncœur par exemple ne s'est pas exprimé à ses Cadets, à ses Routiers, en ces termes mêmes, Cadets, Routiers au rang desquels Menu, Foncine...

En Drieu on trouve l'adorateur éperdu quoique sanglé de la gloire quasi solaire des corps juvéniles, et non graciles, du corps des *kouroï*, du corps des jeunes écuyers déjà forts et durs : « *Le Moyen-Age a été une magnifique époque de jeunesse (...). C'est une époque de force physique. Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, le corps jaillit spontanément. Époque de splendeur corporelle, splendeur qui n'a peut-être pas tant à envier à l'Antiquité de la bonne époque* »<sup>123</sup> ; ou encore : « *Voyez ces corps élancés, sveltes et souples, ces membrures fortes et élégantes, ces visages secrètement expressifs ; ils valent les visages grecs de*

---

<sup>117</sup> Pierre Drieu la Rochelle : *Notes...*, Ibid. p. 19.

<sup>118</sup> Ibid. p. 25.

<sup>119</sup> Ibid. p. 23.

<sup>120</sup> Ibid. p. 24.

<sup>121</sup> Ibid. p. 25.

<sup>122</sup> Ibid. p. 26.

<sup>123</sup> Ibid. p. 9.

*l'époque archaïque* »<sup>124</sup>. Tout ceci, qui se cristallise chez Vivien : « *Vivien s'avance devant son oncle sur le riche tapis. Il est de grande beauté, la tête blonde et bouclée, le cou droit, les épaules larges et la taille libre* »<sup>125</sup>. Vivien, qui fit serment de ne point céder d'une longueur de lance aux Sarrasins, quelque nombreux qu'ils fussent : « *C'est le Commandant Marchand, le P. de Foucauld, de Bournazel ou Mermoz...* »<sup>126</sup>. *Le trouvère ne parle pas autrement de Vivien (...) que nos journalistes de tel aviateur ou de tel officier d'Afrique.* »<sup>127</sup>

Comment alors ne pas rapporter cet hommage vibrant et sans cesse référé à des signes contemporains de régénération, à l'hymne au corps juvénile déjà mâle que constitue la majeure partie de l'œuvre de Joubert ? Joubert, qui, se souvenant par exemple de son ancien état de Camelot du Roi et de son passage à la Ligue d'Action Française, finit par avouer avec la malice bonasse du grand-père qu'il est devenu, que ses « convictions monarchistes » s'enracinaient plus dans l'intérêt esthétique d'un couple de jeunes monarques de vingt ans (« *avec nos malheureux régimes présidentiels, nous voilà condamnés à n'avoir jamais que des vieillards comme chefs d'États* »<sup>128</sup>) que dans la profondeur d'une opinion politique... De toute façon, chez lui, les images valent tous les discours...

Chez Foncine aussi, on la retrouve, cette fascination. Qu'il avoue à mots couverts<sup>129</sup> son parti pris phalangiste pendant la Guerre d'Espagne, il le fait à travers le rappel ému du sacrifice de Luis Moscardo (fils du colonel franquiste du même nom) ou de *Manolo* (petit livre publié en 1937 par Francisco de Coscio à la mémoire de son fils, tombé lui aussi au combat du côté des phalanges). En fait, l'opinion ici se fonde sur une tautologie fort douteuse : la jeunesse est admirable parce qu'elle est pure, et elle est pure parce qu'elle est jeune. L'argument est du reste tellement faible qu'on ne peut manquer de se demander si, à cette « épiphanie » radieuse, on ne chercha pas des légitimités ou des justifications qui n'étaient pas siennes, mais là n'est pas l'essentiel.

« *Au Pays perdu*<sup>130</sup> écrit Foncine dans *Entracte*, *m'attendait maintenant chaque été un petit groupe de garçons auquel je consacrais tout le temps dérobé à la littérature, trois jeunes cousins qui venaient de grandir à la bonne taille pour former une patrouille de vacances.*

« *Leur père, officier, venait de mourir subitement. Ils n'étaient plus tirillés qu'entre un grand-père, général en retraite, qui les menait à coup de canne ferrée pour les faire ramer sur ses barques, et une mère, presque toujours alitée, qui ne vivait plus que pour la poésie, art pour lequel elle avait un talent indéniable, proche de celui de Marceline Desbordes-Valmore. J'étais donc devenu leur providence. Enfoncés dans nos domaines secrets, nous faisons de plus en plus la nique au vieux général, organisateur de la chiourme, pour monter des aventures qui les ravissaient ET ME FAISAIENT INDÉFINIMENT*

<sup>124</sup> Ibid. p. 14.

<sup>125</sup> Ibid. p. 18.

<sup>126</sup> Ibid. p. 21.

<sup>127</sup> Ibid. p. 20.

<sup>128</sup> Pierre Joubert : *Souvenirs*, Ibid. p. 96.

<sup>129</sup> Sans doute par souci d'« objectivité », Foncine dénonce l'assassinat de Garcia Lorca par les Phalangistes au milieu d'autres drames vécus par ces mêmes Phalangistes. Moralité que l'on voudrait créditer : chaque camp souffrit ses bourreaux. Mais en réalité, les sympathies profondes de l'adolescent d'alors sont patentes, et se prolongent dans les aigres coups de griffes à l'encontre de l'ordre républicain détesté. L'exemple récent d'un cinéaste déchu montre hélas que ces bâtisseurs complaisants d'illusions, versés dans l'art de se mentir à soi-même, voient leurs enthousiasmes aveugles tourner en fiel après que l'histoire les ait dessillés.

<sup>130</sup> La campagne d'élection de Foncine.

*PROLONGER MES DIX-HUIT ANS*<sup>131</sup>. *L'âge des dieux combattants et rayonnants de l'Olympe !*

*« Le plus jeune des garçons était Furet. Il avait un adorable minois à la Joubert –en plus enfantin celui de la grenouille des Halles<sup>132</sup>, vedette de nos camps– un regard de feu, un nez à peine retroussé, quelques taches de rousseur, des lèvres bien ourlées. »*<sup>133</sup>

Foncine va se muer en metteur en scène-photographe des trois frères, et de Furet en particulier dont, fils unique lui-même, il devient le grand frère trop aimant. Il est aussi le maître du jeu, et décrit de façon convaincante les longues virées en pays d'imaginaire où le travestissement de l'enfant semble fort procéder d'un effort exalté pour fuir un réel profondément détesté :

*« Après avoir portraituré –j'emploie le mot à dessein ; pour moi les compositions devaient rejoindre l'art pictural<sup>134</sup>– les mousses de l'Île au trésor, les jeunes gladiateurs des arènes de Rome, les collégiens fautifs, les petits mendiants de Venise, j'habillais mon Furet successivement en jeune REQUETE à bérèt rouge de la guerre d'Espagne, puis en anarchiste du POUM dans les tranchées d'Oviedo –le même pistolet à barillet de la guerre du Tonkin, le même mousqueton français 1925 servaient d'accessoires– mais, après tout, les armes de la guerre d'Espagne n'étaient-elles pas de toutes provenances ?*<sup>135</sup>

Et Foncine d'en venir au fait :

*« En ce lieu retiré de toute civilisation, nous commençons d'accumuler nos trésors, nos livres préférés et, tel Robinson, nos provisions d'armes et de poudre<sup>136</sup>, lorsque la cloche des lugubres collègues sonna.*

*« Je hais les collègues de province*

*« Tout sent la poussière et les pleurs...*

*« avais-je écrit sur un cahier, au coin du piano Érard.*

*« Furet m'embrassait et rentrait au bercail, les larmes aux paupières, la tête basse, un mauvais cartable battant ses hanches minces.*

*« Je les aimais tous les trois, mais ses frères aînés étaient des gars solides, sans problèmes. Lui était un tendre déguisé en petit corsaire qui serrait parfois les dents pour ne pas pleurer de nostalgie, d'amour rentré, d'amour manqué. Il était le petit frère que j'aurais tant voulu avoir et que je n'avais jamais connu. Je le dis franchement. Oui, je l'ai aimé autant que faire se pouvait, et cet amour très pur fut pendant l'année de guerre 39-40 l'une de mes raisons de vivre.*

*« Je l'aidai à son tour à survivre dans la période la plus difficile de sa pauvre jeunesse, si j'en crois les lettres poignantes qu'il m'adressa du fond de son collège.*

<sup>131</sup> Souligné par moi. À l'époque, Foncine vient de passer le cap des 25 ans. On voit ici s'exprimer sans fards cette fixation sur l'adolescence soulignée ailleurs.

<sup>132</sup> Un des patrouillards de Joubert que Foncine mit en scène dans l'un de ses *Contes*.

<sup>133</sup> Jean-Louis Foncine : *Entracte*, Ibid. p. 167.

<sup>134</sup> De Joubert, sans doute.

<sup>135</sup> Jean-Louis Foncine, Ibid. p. 169. C'est bien le reflet épique qui a séduit Foncine. Retiré dans les forêts de Haute-Saône, il est évidemment plus commode de s'enivrer d'aventures en modelant l'apparence de garçons sans doute séduits eux-aussi, que de se confronter à l'horreur de la guerre elle-même en y risquant VRAIMENT sa vie. La remarque a ici un but : souligner par avance un des traits des romans S.d.P. qui se feront une spécialité d'exalter le sacrifice, l'héroïsme, etc... en les déréalisant tout à fait. On verra en outre que ce goût de la fraîcheur juvénile sera le mauvais génie de quelques autres auteurs du Signe de Piste, ce qui contribuera entre autres choses à conférer à la collection une fort trouble aura.

<sup>136</sup> Toute symbolique.

« Car ILS l'ont tué. Vous le savez, vous qui avez lu Le Foulard de sang. ILS l'ont tué. »<sup>137</sup>

Le garçon, monté au maquis, sera en effet tué lors d'un assaut des forces allemandes, à la fin de l'Occupation.

Pourquoi s'être si longuement attardé sur cet épisode qui, s'il a été rendu public par Foncine, appartient en apparence à la stricte sphère du privé ? C'est qu'il ne me semble précisément pas relever uniquement de la sphère privée. Au delà, en effet, de la dimension psychologique de l'affection de Foncine pour ce garçon, se profile tout d'abord l'un des accomplissements possibles de l'exaspération imaginaire, émotionnelle, suscitée par la pédagogie du fictionnel que l'homme en question ici a contribué pour sa part à faire fleurir. Remarquons simplement qu'elle déboucha dans ce cas, et en d'autres<sup>138</sup>, sur une impasse.

Plus encore, je vois dans cet épisode vécu la réalisation de ce qui sous-entend chez Drieu par exemple<sup>139</sup> l'amour de la jeunesse virile (sublimé ou non, là n'étant pas la question). J'ai dit par ailleurs comment la représentation m'est apparue à travers l'exploration du champ scout, comme une sorte de médiation, d'interface individu (ou groupe) en « mal-être »/situation d'époque. La représentation de cette jeunesse virile idéale (un « soi » idéal) relève bien de cette définition. Il s'agit d'une image du miroir magique : on s'y mire et l'on s'y rêve parfait, et l'on tend aussitôt ce miroir magique aux jeunes que l'image accomplit, parfaite, pourrait en somme tirer vers elle. Or l'image, qui est d'abord une image de beauté physique, ne l'est pas seulement. Pour ceux qui, à l'époque, vivent encore dans une conception de l'organique, l'apparaître et l'être entretiennent un rapport d'étroite correspondance, et l'être, c'est évidemment l'être en soi, mais encore l'être au monde : le comportement. En cela, la beauté juvénile est aussi une beauté « politique » au sens grec, comparable à celle des *kouroi* chers à Drieu : s'ils sont beaux, c'est qu'il existe précisément une exacte correspondance entre leur perfection « fonctionnelle » de jeunes guerriers-citoyens, et leur être interne qualifié par la perfection de leur « vertu » au sens latin, de leur courage, de leur abnégation dans le dévouement au corps poliade, etc.

*Mutatis mutandis*, il en va de même ici : la jeunesse virile est **promesse**, et tous les éducateurs S.d.F. un peu éveillés ont dû y être sensibles, comme ont pu y être sensibles les fondateurs du Scoutisme catholique eux-mêmes, comme Montherlant, Drieu ou Bernanos, à des titres et dans des formes très diverses, mais pour une commune raison, ont pu y être sensibles<sup>140</sup>.

Il est vrai que dire de la jeunesse (virile ou non) qu'elle est promesse est d'une grande platitude. Au sein de la nébuleuse que nous explorons cependant, cette platitude trouve son relief, car la jeunesse virile est promesse de régénération, comme le proclame Nietzsche dans *Zarathoustra* :

« Par mes enfants me veux racheter d'être l'enfant de mes pères,  
« Et par tout l'avenir veux racheter ce présent. »

C'est que cette jeunesse, encore intouchée –ou supposée telle– par la corruption de l'époque (du fait même de sa jeunesse qui est grâce), doit être préservée du siècle, et

<sup>137</sup> Jean-Louis Foncine, *Entracte*, Ibid. p. 170.

<sup>138</sup> Comme le montre un ouvrage de Leïla Sebbar sur lequel je reviendrai.

<sup>139</sup> J'aurais pu citer Montherlant. Inutile de nier, dans ce cas, le problème psychologique qui noue l'amour à la jeunesse corporelle, à sa force et à sa beauté, et que l'on qualifie de pédophilie homosexuelle, latente ou patente. Il me semble pourtant que ce problème possède une dimension proprement historique, que les fantasmes qui rôdent sont bâtis sur des images, en des situations d'époque, et que du coup cela devient également signe d'histoire. D'histoire personnelle, bien sûr, partie prenante de l'histoire collective.

<sup>140</sup> Est-ce du reste un hasard si Bernanos, Bloy, Barrès, Péguy, Nietzsche, Montherlant, Malraux, qui exprimèrent ce souci de la jeunesse virile, furent tant lus par les jeunes de cette époque ?

rendue à sa vocation glorieuse, telle que le passé auquel elle est si réceptive la forge dans l'esprit des années vingt et trente. Déjà toute une jeunesse s'est abîmée dans l'hécatombe de la Grande Guerre, en vain puisque le désordre pervers règne encore, puisque les appétits se repaissent chez ceux que l'on désigne comme les vrais héritiers des « planqués », gros buveurs, gros mangeurs, « gros » en somme et nourris à la « fange » des villes. Il ne faut donc pas que le scandale se renouvelle. Oui, elle sera belle et elle sera aimée cette jeunesse, parce qu'être et paraître, elle sera l'instrument parfait de la régénération de la Cité. Et que cela ait pu se résoudre, parfois, en de sordides histoires de mœurs<sup>141</sup>, ne peut surprendre. Pourquoi ne pas dire également que cela put fonder de grandes vocations d'éducateurs ?

« *Le mot jeunesse, écrit Michel Menu en introduisant sa thèse, véhicule des masses énormes qui sont supposées posséder une cohérence sociale du fait de l'âge de leurs composants ou de leur mentalité nouvelle, il ne signifie plus seulement une situation, il crée une appartenance, un rôle collectif, une vocation historique. Lorsqu'en 1934, au congrès nazi de Nuremberg, Baldur von Schirach déclarait : La jeunesse est un État dans l'État, qui choisit elle-même ses chefs, ses tâches et son mode de vie, il ne faisait que traduire l'un des axiomes sous-entendu ou formulé d'un certain nombre de mouvements de jeunesse qui, depuis près d'un siècle, tentent de capter les forces neuves qui, chaque année, semblent monter par vagues, à l'assaut de nos écoles, de nos villes et de nos quiétudes.* »<sup>142</sup>

Nous ne sortons pas de la représentation d'une jeunesse idéale lancée à l'assaut d'un monde décrié parce qu'adulte et donc perversi : « *Le mythe de la jeunesse est une quête de surnaturel et, dans son balbutiement, la relance impétueuse d'une Foi en l'Homme comme ayant un sens et un avenir par delà la fatalité* »<sup>143</sup> conclura, trente ans après Drieu, l'ancien Commissaire National Éclaireurs. Et il ajoute un peu plus loin :

« *Même si [le mythe] apparaît, pour l'instant, comme une révolte sans cesse ou un chiliarisme délirant, nous passerions à côté de sa réalité si nous n'en sondions le besoin contemplatif flagrant, la quête de surnaturel cosmique, de sens total au long cours.*

« (...) »

« *Le mythe total de la jeunesse est la seule logique existentielle qui mérite d'être tentée parce que seule elle a un sens.* »<sup>144</sup>

Mythe total comme logique existentielle, comme projet pédagogique, donc seul à devoir être tenté... Jeunesse (virile pour un Menu sous la plume de qui le mot « mâle » revient comme une clé), jeunesse belle et forte, jeunesse certes pas intellectuelle<sup>145</sup>, mais toute de pulsions et de sensibilité (maîtrisée en service...), jeunesse qu'il faudra fondre, et forger, et tremper, et étreindre donc dans sa matière même : tel est le but, toujours.

« *L'homme totalitaire cherche cette seule liberté qui est puissance et plénitude, écrivait Drieu, dans la discipline de ses passions et le renoncement gradué de l'un à l'autre jusqu'à un sommet évanescent. Il n'y a de liberté que là.*

<sup>141</sup> Sordides parce que le plus souvent dégradantes, du fait d'un insupportable écart entre un idéal qui se mue en prétexte, et l'état d'une société telle qu'elle est.

<sup>142</sup> Michel Menu : *Le mythe de la jeunesse*, thèse présentée devant la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice le 20 avril 1970, p. 9.

<sup>143</sup> Ibid. p. 501.

<sup>144</sup> Ibid. p. 503.

<sup>145</sup> Raison et Culture sont les germes de la gangrène... Revenons à Drieu... Le dialectique émotions sensibles/force s'articule du reste autour de la maîtrise, de la difficulté ascèse éducative.

« (...) »

« Nous revenons à un totalitarisme comme au Moyen-Age, c'est-à-dire à une convergence puissante de toutes les passions, de toutes les idées dans tous les plans dans une même direction. »<sup>146</sup>

C'est ce à quoi l'éducation de la jeunesse aboutira. Bien sûr, Drieu songe au Moyen-Age, Menu quant à lui a perdu ses références mais en préserve la logique. Et d'elle participe sans nuance les initiateurs du Signe de Piste, lesquels, de par leur qualité même d'initiateurs, seront bientôt en mesure de choisir ceux des écrivains qui, plus ou moins nettement, la partageront avec eux. D'ailleurs, entre la collection romanesque, le C.N.E et l'Association, les relations demeureront étroites et de bonne qualité jusqu'à la charnière de 1956.

### 1.3.2. Du succès à l'isolement et au déclin

La « grande époque » du Signe de Piste, c'est précisément l'après-guerre, prolongée jusqu'à cette date inévitable de 1956. Alors brusquement mise en accusation, la collection courra un temps sur son aire, désormais isolée d'une Association qui la rejette. Frappée par un scandale de mœurs, paralysée par une politique éditoriale plus incertaine, comme apauvrie parce qu'arrachée à son terreau nourricier, elle verra sa capacité créatrice décliner au début des années soixante. Par la suite, rééditant sans cesse ses succès fondateurs, elle se résignera, ballotée d'éditeurs en éditeurs, à ne plus répondre qu'aux attentes d'un public marginal de nostalgiques et de jeunes pré-déterminés. D'ailleurs, comment s'adapter à une société au sein de laquelle les principes, les valeurs contre lesquels les auteurs s'étaient faits ont triomphé ?

Mais à la Libération, la situation est tout autre : la collection affiche en effet une belle santé, en dépit de son pétainisme avoué<sup>147</sup>. Il est vrai que, parmi les sept titres publiés de 1940 à 1944, ce qui n'est pas rien compte tenu des conditions d'édition du moment, seuls les romans de Dalens : *Le Prince Éric* et *La mort d'Éric*, respectivement publiés en 1940 et en 1943 ont des implications politiques. Encore n'a-t-on pas affaire en l'occurrence à des romans explicitement militants : la rencontre des héros du *Prince* avec un petit groupe de la *Hitlerjugend* (épisode sur lequel je reviendrai en faisant l'analyse des ouvrages) ne suffit pas à faire de Dalens une sorte de néo-nazi, accusation que l'on portera à son encontre de manière polémique<sup>148</sup>. *La mort d'Éric* est en revanche un roman plus « engagé », mais le sens de sa critique est partiellement atténué par le discrédit qui touche, dès cette époque et de façon générale, la gestion de la « drôle de guerre », période mise en scène par Dalens, par la troisième République agonisante. Rien en tout cas n'apparente les publications S.d.P. de ces années noires aux productions notoirement collaborationnistes.

Pendant l'Occupation, Jacques Michel, requis par ses fonctions auprès de Philippe Pétain, a pris ses distances, et à la Libération, il se consacrera entièrement à ce qui subsiste de l'Action française. La collection n'a donc plus de directeur attitré, et cette situation subsistera jusqu'au début des années cinquante. C'est que Madeleine Gilleron, toujours directrice de l'antenne d'Alsacia à Paris, a pris elle-même les choses en main. Personnalité fort autoritaire, c'est donc elle qui choisit alors les auteurs et navigue entre les écueils de cette période troublée. Pas si mal du reste, puisque les tirages moyens par livre, entre huit

<sup>146</sup> Pierre Drieu la Rochelle : *Notes...*, Ibid. pp. 169-170.

<sup>147</sup> J'ai cité la préface du *Relais de la Chance au Roy* de Foncine.

<sup>148</sup> La polémique a souvent la faiblesse de manquer son objectif en forçant le trait. Il est vrai qu'elle prêche souvent à des convaincus, ou qu'elle ne convainc que des débutants.

et dix mille avant guerre<sup>149</sup> dépassent les quinze mille dès 1946, ce qui atteste d'un beau succès. Succès d'autant plus méritoire qu'exception faite des deux romans de Dalens et celui de Foncine, les titres n'ont pas brillé, pendant ces cinq années, par leur qualité.

La collection s'affirmait encore nettement scout, comme le montre ce prospectus publicitaire trouvé entre les pages d'un ouvrage sorti en 1940 :

« *SI VOUS AIMEZ*  
« *Les récits d'aventure,*  
« *Les découvertes mystérieuses,*  
« *Les luttes héroïques et chevaleresques,*  
« *LISEZ LES*  
« *ROMANS SCOUTS DE LA COLLECTION*  
« *SIGNE DE PISTE*  
« *Publié sous la direction de*  
« *Jacques Michel*  
« *Et faites les lire autour de vous, vous ferez ainsi connaître*  
« *Et aimer le SCOUTISME. »*

En 1945, l'équipe d'avant-guerre se réorganisa. Verdilhac-Dalens avait été nommé Substitut délégué à Paris dès 1944. Foncine rentra d'Allemagne. Quant à Joubert, installé en Région parisienne avec sa femme et leur nouveau-né dès avant la Libération, poursuivait son travail d'imagier de *Scout*, entre autres activités. Présent à la messe solennelle célébrée pour le Scoutisme par le R.P. Riquet, à son retour de déportation sur l'esplanade du Palais de Chaillot, il est évidemment de la cérémonie de réconciliation qui se déroula à Chartres à l'automne 1944, témoin goguenard de la rencontre entre Pierre Delsuc (zone Nord) et Eugène Dary (zone Sud) :

« *Qui l'emporterait du Commissaire de la zone libre ou de celui de la zone occupée ? Ce débat protocolaire se traduisit par une scène burlesque en plein milieu du pèlerinage de Chartres : les deux grands chefs, l'un avec le grand chapeau dont les clandestins, qui en étaient restés à 1939, s'étaient empressés de couronner leur chef, l'autre avec le béret devenu réglementaire en zone libre étaient côte à côte devant le portail de la Cathédrale pour présider au défilé des troupes ; soucieux chacun de ne pas voir l'autre prendre l'avantage, de temps à autre, l'un faisait un pas en avant aussitôt rattrapé par l'autre qui en faisait deux ; derrière moi, un Routier du service d'ordre, un peu titi sur les bords, s'esclaffa : 'Tu vas voir que s'ils continuent comme ça d'avancer, le défilé va passer derrière eux'. »<sup>150</sup>*

Finalement, on sait que le chapeau s'inclina devant le béret.

Le Signe de Piste ne connut pas plus que l'Association les affres de l'épuration. On ne pouvait lui reprocher grand-chose, sauf d'avoir poursuivi ses publications avec l'accord tacite des autorités nazies (alors que la collection se référait à un Scoutisme officiellement proscrit de la zone occupée), et d'avoir été lié de par ses auteurs au régime de Vichy : certaines parutions furent poursuivies pour moins que cela. Mais l'entrée à Paris des chars de Philippe Leclerc parut à Madeleine Gilleron fort opportune. Son passé de résistante de la Grande Guerre et ses relations bien diversifiées lui permirent d'obtenir la protection du

<sup>149</sup> Selon Jean-Louis Foncine. Malgré tous mes efforts, il m'a été impossible d'obtenir des renseignements d'Alsacia, avant que le naufrage de cette maison d'édition très secrète me rendit toute tentative impossible.

<sup>150</sup> Pierre Joubert : *Souvenirs...*, Ibid. p. 120.



Général. Du reste, elle était également très liée à Mgr Rodin, au Général de Lattre, appuis précieux, et elle recevait dans le « salon » qu'elle tenait à Boulogne un cercle d'amis influents, au nombre desquels Jean Bouchon, Arnaud de Corbie, collaborateur du *Figaro*, ou le P. Jean Rimaud, futur Aumônier National de la branche Éclaireur.

Foncine, que la guerre avait contraint à abandonner le Droit, filière suivie sans enthousiasme, se posait alors la question de son avenir professionnel. En 1946, il est embauché par Alsatia comme directeur d'une collection qui se veut complémentaire du Signe de Piste : Joyeuse, destinée aux Guides. Mais celle-ci, qui permettra quand même à son directeur de publier en 1949 : *La forêt qui n'en finit pas*, vivotera jusqu'en 1953 avant de disparaître, ne comptant à son actif que onze titres. Les jeunes filles, paraît-il, préféraient les romans destinés aux garçons.

C'est à cette époque que Foncine, qui s'occupe aussi de la librairie Alsatia à Paris – vitrine de la maison colmarienne – est contacté par Michel Blanchon, qui assure la direction de *Scout*, pour prendre en charge la rédaction de la revue, à la grande satisfaction de son ami Joubert. Les deux compères entendent bien appliquer leurs conceptions « pédagogiques » dont l'aventure et la fantaisie sont des clés. Méfiants – voire hostiles – vis-à-vis du didactisme (en particulier religieux), ils n'en sont pas moins partie prenante de l'action du nouveau Commissaire Éclaireur, Michel Menu, et adhèrent totalement à la proposition Raider. Cependant, tout le monde n'apprécie pas les initiatives du duo :

« *Foncine était à la fois, raconte Joubert, trop fantaisiste et trop personnel pour se plier longtemps à un Scoutisme neuf qui entendait récupérer sa respectabilité vis-à-vis d'un pouvoir finalement très proche de celui de l'avant-guerre*<sup>151</sup>. *Le Père Forestier, préservé par sa robe blanche de Dominicain des retombées de son engagement total au service des Chantiers de Jeunesse*<sup>152</sup>, *entendait absolument faire du journal scout un organe de sa dévotion*<sup>153</sup>.

« *Foncine comprit vite qu'il était devenu indésirable et remit sa démission. Je fus alors à deux doigts de le suivre. Seule l'amitié de Michel Menu, de nos chefs de Bellevue qui investissaient totalement dans la nouvelle expérience 'raider', me fit renoncer à ce départ.* »<sup>154</sup>

Passons sur le coup de griffe à l'égard du P. Forestier qu'explique la complicité entre Joubert, illustrateur, du reste, de la collection Joyeuse dirigée par Foncine, et ce dernier. Resté quelques temps critique cinématographique au *Scout*, Foncine, qui demeurait Chef de Troupe comme Joubert, prit néanmoins, en 1947, ses distances, bien que demeurant très attentif aux développements des Raiders dont son roman *Les Forts et les Purs* fera, en 1951 et après *Deux rubans noirs*, l'apologie.

S'il est, au lendemain de son départ, Secrétaire général de la rédaction de *France Magazine*, Foncine ne se désintéresse pas pour autant du Signe de Piste, tout au contraire : un comité de lecture a été en effet constitué, dans lequel il entre tout naturellement aux côtés de Dalens qui s'affirme comme l'écrivain-phare de la collection. Se joint à eux un troisième homme, Emmanuel Bonfilon, qui signe ses œuvres sous le pseudonyme de Georges Ferney.

<sup>151</sup> Cela en dit long sur les arrière-pensées politiques du rédacteur en chef.

<sup>152</sup> On a vu que le Père avait aussi su prendre à temps ses distances.

<sup>153</sup> Il est plus probable que cet homme à poigne avait su percevoir le danger potentiel que les options de Foncine tant en matière politiques que religieuses faisaient courir à l'Association.

<sup>154</sup> Pierre Joubert : *Souvenirs...*, Ibid. p. 121.

Singulier personnage que ce Georges Ferney, au sujet duquel il est parfois difficile de voir clair. Disposant d'une fortune personnelle, peut-être due à sa participation à des trafics de devises (le scandale des piastres ?), peut-être repris de justice, Ferney, qui taquine l'appareil photo et la caméra, a fourni quelques clichés à *Scout* dans l'avant-guerre. Par ailleurs bien introduit, omniprésent, cet affairiste trouble qui publie entre 1945 et 48 trois romans d'une assez bonne tenue, et qui participe de plain pied à l'univers représentationnel S.d.P., exerce sur Madeleine Gilleron une certaine influence. Déjà ce microcosme apparaît troublé de sourdes rivalités qui semblent avec le recul singulièrement dérisoires ; on peut observer, au Quartier Général d'Alsatia-Signe de Piste, rue Garancière, qu'à cela s'ajoute une agitation de mauvais aloi autour de Ferney en particulier, agitation au centre de laquelle se meuvent une poignée de garçons exaltés par l'appel à l'aventure épique, par le souffle héroïque, l'exigence du dépassement de soi qu'illustrent les romans d'alors, et la griserie d'approcher les « maîtres ».

Le politique éditoriale en souffrira peut-être. Madeleine Gilleron qui est une gestionnaire efficace, mais, paradoxalement, fantaisiste semble-t-il<sup>155</sup>, tire avantage de son absence de méthode pour défendre la centralisation de son pouvoir. Prêtant une oreille plus ou moins attentive à l'un ou l'autre des trois membres du comité de lecture, elle affirme avoir sa propre conception de la collection à la fondation de laquelle elle a participé, et dont elle partage l'« esprit » sans pouvoir le nourrir, comme Dalens et Foncine, d'une expérience intime du champ représentationnel, ni mesurer tout à fait le lien organique unissant pour quelques temps encore Scoutisme des Eclaireurs et fiction romanesque. Ainsi publie-t-elle certaines de ses connaissances (Cerbelaud-Salagnac déjà mentionné ; Monique Moreau-Bellecroix ; Claude Valette, l'un des responsables de *Marie-France* et rédacteur du journal du Jamboree de Moisson...) sans être toujours assez regardante sur la qualité des œuvres produites. Parfois même, elle n'hésite pas à « orienter » l'inspiration de ses auteurs en fonction de soucis « diplomatiques », comme elle le tente avec Ferney à qui elle désirait imposer comme personnage du *Prince des Sables* le Général Leclerc en personne (en manière de remerciement ?). Les deux piliers des premières années, Dalens et Foncine, regrettaient en tout cas cette direction incohérente, souhaitant pour leur part prendre en main les destinées d'une collection à laquelle ils s'identifiaient peu à peu, et qu'en attendant ils regrettaient de n'inspirer pas davantage.

Cependant les livres se vendaient bien, et le directeur commercial d'Alsatia semble y avoir été pour quelque chose. Mais au début des années cinquante, Xavier Mappus, l'abrupt patron colmarien d'Alsatia, contestant autant la religion –protestante– que la vie privée de son subordonné, obtint son départ. Madeleine Gilleron, laissée à elle-même, se montra incapable de faire face.

C'était l'opportunité qu'attendaient Dalens et surtout Foncine, que la carrière de l'auteur du *Bracelet* (Procureur de la République à Orange en 1947, à Wassy en 1948) avait laissé un temps libre de ses mouvements. Mais Dalens avait été nommé à Compiègne en 1950. Les deux hommes se mirent donc d'accord pour entreprendre au cours de l'année 53 une démarche commune auprès de Xavier Mappus, cet *intégriste intransigeant*<sup>156</sup> de qui ils obtinrent finalement la codirection du Signe de Piste tant souhaitée. Mappus, méfiant, se réserva bien un droit de veto sur toute publication, mais avec cette réserve, Dalens et Foncine avaient carte blanche.

---

<sup>155</sup> Jean-Claude Alain, qui fut employé à la librairie, et qui publia au Signe de Piste avant de fonder sa propre collection, Jamboree (collection scout en un sens, mais plus œcuménique que S.d.P.), complète de ses observations aiguës, et parfois caustiques celles de Foncine et les remarques de Dalens.

<sup>156</sup> Le mot est de Foncine.

On peut dire que c'est alors l'apogée de la collection. Le nombre de titres publiés est, après 1954, d'un par mois, voire un peu plus, et ce jusqu'au déclin du début des années soixante. Les tirages moyens auraient frisé, par ailleurs, les vingt mille, ce qui, au regard des critères contemporains, apparaît considérable. Ce n'est qu'au cours des années soixante que leur importance se rapprochera des normes actuelles, cinq à six mille. Signe de déclin là encore.

Mais qu'en était-il des relations S.d.F./S.d.P. ? Lorsque Foncine et Dalens accèdent à la co-direction, elles sont, depuis la Libération, on ne peut meilleures. Quelques exemples suffisent à s'en convaincre : en 1946, alors que Foncine, il est vrai, est rédacteur en chef, *Scout* fait de la publicité pour *La tache de vin* de Dalens et *Le foulard de sang*. Mais en 1947, c'est la revue *Le Chef* elle-même qui conseille, parmi les livres de Noël : *Le paladin des essarts* et *Jeu sans frontières*. En mai 1949, c'est toujours *Le Chef* qui consacre une pleine page au Signe de Piste ou plutôt à la librairie, 1 rue Garancière, *le premier magasin de l'aventure et du vrai jeu, conseillé par Jean-Louis Foncine et toute l'équipe Signe de Piste*<sup>157</sup>. Bien sûr, cette page est une publicité, mais les revues scouts publièrent très peu de publicités « non ciblées ». Ainsi était-il implicite que les produits proposés étaient de nature à « être utiles » aux Scouts. En revanche, en 1952, c'est le Commissaire Général, Géo Gauthier qui s'exprime, et non sans chaleur :

« Trois nouveaux titres sont parus dans la collection Signe de Piste : Les Forts et les Purs de J.-L. Foncine, L'équipier de Jean-Claude Alain, Les mystères du croiseur Toulouse de Georges Cerbelaud-Salagnac.

« Si nous les signalons, c'est que beaucoup de garçons sont avides de lectures, et que leur faim inapaisée les pousse à lire n'importe quoi<sup>158</sup>. Les chefs doivent avoir le souci d'orienter intelligemment les lectures de leurs garçons et sous l'affabulation différente et multiple de tous les volumes du Signe de Piste, il y a un signe, une piste qui peuvent conduire et ouvrir à plus loin, réveiller ou stimuler le sens moral et le caractère.

« On m'a quelquefois formulé des critiques contre tel ou tel livre de cette collection, elles émanaient d'adultes n'ayant pas le sens de la pédagogie des garçons ou qui s'arrêtaient à des détails sans importance. Nous ne croyons pas qu'il en faille retenir quelque chose. Par contre, nous connaissons des chefs qui se servent de ces livres, et nous avons été témoins de l'apport qu'ils avaient su en dégager pour la conduite de leurs troupes. »<sup>159</sup>

Certes, le Commissaire général fait état de critiques, et pour qu'il se soit ainsi exprimé, c'est qu'il faut leur supposer quelque vigueur. Mais ces critiques ne sont pas nouvelles : dès l'avant-guerre, Foncine et ses Ayacks ont été dénoncés, non sans raison d'ailleurs. De même que tous les Scouts de France n'adhéraient pas absolument à l'ensemble du système représentationnel, de même certains contestaient la pédagogie de l'âge scout, pédagogie d'aventure, et de même certains attaquèrent sa « réalisation » romanesque.

À ce propos, il est indiscutable qu'une association vaut aussi par ses minorités, d'autant plus qu'elles peuvent un jour devenir majorité. Cela dit assez la complexité d'organismes de cet ordre qui assurent leur pérennité par leur aptitude à trouver en leur sein les éléments d'adaptation et de réforme (parfois profonde) que l'évolution socio-historique réclame. Je voudrais du reste profiter ici de l'occasion pour réaffirmer non un

<sup>157</sup> *Le Chef*, mai 1949, p. 50.

<sup>158</sup> Ne croirait-on pas lire du Parvillez ?

<sup>159</sup> Georges Gauthier in : *Le Chef*, mai 1952, n°286 p. 60.

point de vue mais une position de travail : devant la nécessité de cerner un objet particulièrement fluide, il a été choisi de privilégier l'expression officielle de l'organisme en question. Une telle position ne permet en aucun cas de prétendre « restituer » sa « vérité » globale. Tout au plus offre-t-elle une analyse-repère appelant d'autres analyses qui la contesteront sans doute, la compléteront espérons-le, et contribueront à constituer avec elle un corpus analytique tendant à brosser un tableau contrasté, toujours plus riche et **valide**.

Réserve faite cela dit, la déclaration officielle de Georges Gauthier me semble constituer un brevet d'orthodoxie attribué au Signe de Piste.

Brevet d'ailleurs annoncé, même si l'on note une infime nuance, dans la revue *Scout* de la même année, à propos du roman *Les forts et les purs* de Foncine :

*« Voici un roman qui plaira aux 'Patrouilles Libres' ! C'est un roman avec toutes les merveilles et les exagérations que cela comporte, mais c'est un excellent roman pour vous<sup>160</sup>.*

*« Amis ou ennemis, les forts et les purs se retrouvent toujours dans une même fraternité. Les Raiders vont-ils renouer entre les Scouts, entre les jeunes de tous les pays ces liens sacrés ? C'est ce que nous permet de croire J-L. Foncine dans un conte plein de dynamisme, d'ardeur, de mystère. L'auteur du 'Relais de la chance au Roy' a retrouvé des thèmes et une forme pleine de promesses. En publiant ce livre, la collection 'Signe de Piste' fait un nouveau bond en avant, et c'est tout à son honneur. »<sup>161</sup>*

Peut-on être plus élogieux ? Mais continuons : en décembre 1952, *Le Chef* ouvre ses pages à une nouvelle publicité de la librairie Signe de Piste qui, vantant les mérites du film : *Antoine, chef de bande*, annonce la sortie des *Cent camarades*, tiré d'un (fort médiocre) roman S.d.P., et tourné... par Georges Ferney. Cela paraît tout naturel.

La même revue, en août 1954, publiera une critique également très positive du *Héros sans visage* de Jean d'Izieu:

*« Un très bon récit à mettre dans les mains des garçons de plus de quinze ans. Plusieurs y trouvent, comme le héros sans visage, mauvaise conscience d'eux-mêmes et le chemin du don de soi. Il suffit souvent de peu de chose, d'un mot, d'un regard pour découvrir que l'essentiel est de savoir ce qu'il faut faire passer avant soi-même. Des centaines de Patrouilles Libres sont à naître à condition qu'un grand scout puisse assurer un bon départ. C'est un des thèmes du livre, il y en a d'autres encore. Il est fait pour les grands adolescents qui à certaines heures sont dégoûtés d'eux-mêmes. Cette insatisfaction est souvent le prélude à un appel à la grâce. Nous désespérons trop vite de ceux qui ont lâché ou de ceux qui ne veulent pas 'se laisser avoir'. Dans ce sens, ce livre est aussi à lire pour les chefs. Nous lui souhaitons un très large auditoire. »<sup>162</sup>*

De même, en janvier 1955 :

*« On peut recommander sans réserve la Fusée n°2<sup>163</sup> que l'équipe de 'Signe de Piste' vient de faire paraître chez Alsatia.*

<sup>160</sup> On s'adresse ici aux Éclaireurs.

<sup>161</sup> *Scout*, février 1952, n°269 p. 23.

<sup>162</sup> *Le Chef*, juillet-août 1954, n°305 p. 46.

<sup>163</sup> Recueil de textes divers.

« *La variété et la qualité des différents récits sont excellentes, la formule est au point.*

« *À Pâques et pour les grandes vacances, elle serait aussi bien accueillie... et rendrait service. Les garçons ne savent pas quoi lire et, à côté des romans, il semble que cette formule neuve doive trouver sa place.* »<sup>164</sup>

L'avis ferme mais nuancé de Michel Rigal qui prend avec la collection ses distances en novembre 1956 constitue donc une solution de continuité. J'y reviendrai plus longuement. Par la suite, les propos seront plus aigres, pour aboutir à une dénonciation sans ambages. Désormais, le cordon ombilical reliant S.d.F. et S.d.P. est officiellement rompu. Mais on peut gager que les bibliothèques de Troupe ne se départirent pas du jour au lendemain des ouvrages au label *Scout* qu'elles contenaient.<sup>165</sup>

Cette rupture progressive n'affecta pas immédiatement la collection, que son dynamisme amène à se diversifier : en 1957 paraissent les premiers volumes de deux collections sœurs : Prince Éric pour les cadets et Rubans noirs pour les aînés. Dans ce dernier cas, le clin d'œil aux Raiders est appuyé. En 1960, date à laquelle le label Prince Éric disparaîtra, trente-quatre romans auront été édités. Quant à la collection Rubans noirs qui ne s'éteint qu'à la fin des années 60<sup>166</sup>, il estampillera cinquante-neuf romans.

Dans le même temps, Signe de Piste s'est également implanté à l'étranger, en Allemagne de l'Ouest notamment, où, sous l'appellation *Spurbücher Jugendbücher*, J.-C.. Alain, C. Appel, H. Bourgenay, Chamberlhac, Dachs, de Baer, Ferney, Izieu, Larigaudie, Saint-Hill, Vauthier... paraissent aux côtés d'auteurs autochtones dont certains (Léger, Perkins...) sont traduits et publiés en retour par la collection française. Au total, une centaine d'ouvrages pour cette filiale d'Alsatia à Fribourg, qui s'intitule : *Erste Europäische Jugendbücherreihe, Première série européenne de livres pour la jeunesse*.

Cependant, la face sombre du « mythe » Signe de Piste, révélée entre autre par Leïla Sebbar dans son ouvrage : *Le Pédophile et la maman* où elle rassemble plusieurs témoignages disant en quoi la collection, grâce aux dessins de Joubert en particulier, a pu nourrir certains fantasmes ; face malicieusement révélée par un article d'un sulfureux numéro de *Recherches*, qui s'intitule... *Collection Pines de Sylves*<sup>167</sup>, devait trouver son origine, à la fin des années cinquante, dans la mise au jour d'une triste affaire de mœurs qui compromettait Ferney et Jean Busson, qui signait ses ouvrages du pseudonyme de Dachs, entre autres acteurs du drame. Prenant prétexte de la réalisation de divers films, Ferney, qui avait fait la connaissance du singulier Pierre Labat, avait déjà recruté quelques garçons devant figurer. Un premier tournage eut lieu près de Royan. Quelques autres suivirent... Finalement le scandale éclata après que l'équipe se fût installée dans un petit bourg du Nivernais. Une enquête sévère fut menée. Des condamnations furent prononcées. La réputation du Signe de Piste en fut altérée en cette fin des années cinquante, au moment même où Foncine, nommé directeur littéraire d'Alsatia, était le témoin d'une crise touchant la tête même de la maison d'édition alsacienne, indirectement secouée par l'affaire et les dénonciations du Signe de Piste dans *Chef*. Les publications se raréfièrent, et beaucoup de

<sup>164</sup> *Le Chef*, janvier 1955, °309 p. 65.

<sup>165</sup> En glanant ici et là quelques S.d.P. remisés dans des greniers paroissiaux et en récupérant du même coup des fiches de bibliothèque qui les concernaient, j'ai pu constater que certains volumes, acquis en 1960, sortirent jusqu'en 63 (les fiches s'arrêtaient là) à la cadence d'une fois tous les mois environ. Bien sûr, il s'agissait d'une bibliothèque « Coeurs-Vaillants/J2 Jeunes », et bien sûr cela ne concerne que les six volumes.

<sup>166</sup> Bien que Foncine ait publié par la suite sous ce label. Mais Alsatia n'est alors plus l'éditeur.

<sup>167</sup> *Recherches* : *Trois milliards de pervers*, mars 1973.

titres n'étaient plus que des traductions d'ouvrages étrangers. Les tirages moyens s'affaïssèrent.

Une histoire de mœurs, pour grave qu'elle fût, n'expliquerait pas à elle seule, pas plus que le désarroi administratif d'Alsatia, ce déclin. L'époque changeait très vite, et ce qui semblait être une lecture tout à fait « naturelle » lorsqu'on était Scout de France en 1950 apparut de plus en plus, dans l'air du temps, pour ce qu'elle était : foncièrement réactionnaire. Cette fois, la collection, de par ses maladresses mêmes<sup>168</sup>, entra dans le maelstrom de la polémique publique.

Sur tout cela, je reviendrai : le cadre est désormais dessiné, il convient à présent d'en préciser le contenu. La « crise » qui s'ouvre, pour le Signe de Piste aussi à la fin des années cinquante, ne peut s'expliquer sans cela.

J'aimerais simplement conclure provisoirement sur un point : cette littérature de jeunesse paraît aujourd'hui bien marginale, et c'est à peine si son souvenir se perpétue à travers le « mythe » trouble que j'évoquais plus haut<sup>169</sup>. Or, dans la rubrique Littérature-best sellers-ouvrages pour la jeunesse du *Quid* 1988, Dalens est crédité pour *Le bracelet de vermeil*, de 1.075.000 (probablement France et étranger) ; pour *Le Prince Éric* de 1.099.000 ; pour *La mort d'Éric* de 679.000 ; pour *La tache de vin* de 869.000. Quant à Foncine, il est crédité : pour *La bande des Ayacks* de 473.000 exemplaires, et pour *Le relais de la chance au Roy* de 527.000 exemplaires...

Faisons maintenant une rapide estimation, et attribuons aux cent-soixante-trois ouvrages S.d.P. que j'ai recensés (décompte fait des six livres cités plus haut) un tirage moyen de huit mille exemplaires, compte tenu des rééditions possibles (nombreuses en certains cas). On aboutit alors au total (minimum je le pense) de 1.300.000 livres estampillés Signe de Piste. Il est inutile d'en dire plus. D'autant que s'il faut supposer un lecteur pour plusieurs ouvrages, il faut également supposer plus d'un lecteur par exemplaire...



<sup>168</sup> Au nombre desquelles il faut compter la publication d'*Aventures au Katanga*, préfacé à la baïonnette par le colonel Trinquier, et dont le contenu alla jusqu'à émouvoir l'épiscopat, on le verra.

<sup>169</sup> Réactualisé de loin en loin pour quelques articles de la presse régionale. Soyons cependant plus précis : Foncine surtout, Dalens et Joubert se sont battus pour sauver la collection du naufrage d'Alsatia, et des nouveaux titres sont parus, soutenus par une équipe plus jeune animée par A. Gout. Mais le rayonnement du Nouveau Signe de Piste n'est plus ce qu'il était, comme si l'époque n'était plus porteuse, encore que la collection ait un rayon à la FNAC.

## 2. Quels signes pour quelles pistes ?

Au moment d'aborder l'étude de la collection en elle-même, je ne suis pas sans éprouver une certaine appréhension. Ici plus encore qu'en ce qui concerne l'Association des Scouts de France, ce n'est pas de la carence de la matière dont on souffre, mais de son excès. De même, il est vrai, que pour cerner au mieux l'univers des revues Scoutes je m'étais délibérément imposé le dépouillement numéro par numéro, j'ai tout aussi délibérément refusé pour le Signe de Piste la méthode du « sondage » : les variations autour d'un « pôle thématique » (la représentation du garçon par exemple) **pouvaient** en effet être par exemple plus décisives que la comptabilisation de ces pôles eux-mêmes (au demeurant vite déterminés puisque l'hypothèse de départ était que le système représentationnel S.d.P. serait coexistensif au système représentationnel des S.d.F. des années trente à cinquante). Ainsi, cent-soixante-neuf romans lus, soit plus de trente-mille pages ; des centaines de pages de notes, des centaines de fiches et de photocopies... Maîtriser une telle masse, quel défi...

Mais quand bien même le nombre des romans eût été moindre, n'en subsistait pas moins la difficulté que représente le caractère organiquement proliférant de l'univers fictionnel. Chaque roman de quelque qualité est un monde ; tout s'y tient. Trancher dans la chair de ce monde, quelle que soit la pertinence –ou l'impertinence– de l'analyse, c'est un peu trahir... Poussé jusqu'à l'absurde, le souci d'exhaustivité, qui est un souci d'exactitude et d'honnêteté, voudrait qu'on laissât la place à l'intégralité des romans eux-mêmes, ou plus exactement à leur « littéralité » retrouvée (intention que Borges prêta à son *Pierre Menard, auteur du Quichotte* dans *Fictions*). Il est vrai qu'un tel souci procéderait, pour qui se veut analyste, d'une regrettable confusion de l'esprit. Peut-on pourtant l'ignorer tout-à-fait, quand l'analyse opère un peu ce que la « critique exégétique » opère et que Michel Serres dénonce dans son singulier et éblouissant essai sur le *Sarrasine* de Balzac :

*« Juger, décider, voilà le sens premier de l'acte critique. L'exercice d'exégèse sur les livres saints amenait jadis à discerner entre les lectures hérétiques et la leçon orthodoxe. La critique ne quittera plus les tribunaux, ou religieux ou civils, celui de la Raison ou celui du Goût, les médias et l'Université se changeant volontiers en prétoires, où l'on débat de choses et causes –jugement dernier, dernière instance. Le critique, prêtre ou philosophe, juge en tout cas, connaît les « codes, la théorie et la méthode, les applique et décide suivant un droit.*

*« Mais pourquoi nos langues disent-elles droit ? Les codes écrits permettent de trancher alors que leur appellation a déjà versé d'un côté de l'espace, des corps et des temps : la balance qui symbolise ou représente la justice penche. Le droit dissimulerait-il sous ce mot tout un passé anthropologique et mystérieux qui préférera pour des mobiles obscures la main droite ou la main gauche ? »<sup>170</sup>*

Surprenants scrupules qui semblent surgir brusquement après tant et tant de pages... Mais l'entre-jeu de compilation et de discrimination qui a porté jusque là le travail d'établissement et de situation du sens historique s'effectuait sur des « propos », point des romans. Faut-il que changeant de terrain, la démarche changeât de nature ? C'est la question qui se pose.

Il ne s'agira pas de *juger* selon le goût ou tout autre prérequis, parce que celui qui écrit ne prétend pas « *connaître les codes, la théorie et la méthode* », mais cherche plutôt à faire surgir les codes, la théorie et la méthode de ce qui s'est ordonné en roman et en

<sup>170</sup> Michel Serres : *L'hermaphrodite ; Sarrasine sculpteur*, Flammarion, 1987, p. 61.



collection selon des intentions dont on veut ici rendre également compte. Alors, bien sûr, il faudra sérier, et donc discriminer et trancher, mais **dans toute la mesure du possible** selon des critères tirés du champ à l'intérieur duquel les œuvres se meuvent, qu'elles entretiennent et qu'elles étendent<sup>171</sup>.

On ne pourra pourtant pas, malgré l'attention scrupuleuse, échapper à l'accusation de partialité que pourront porter tous ceux qui ne voudront pas se reconnaître dans une certaine mise au jour de ce à quoi ils adhèrent. C'est du reste là que se saisit toute la force d'un système représentationnel, surtout lorsque, découplant sa logique interne, il se représente sur la scène fictionnelle. Une idéologie, qui procède dans sa forme la plus achevée des règles de la rhétorique, relève de la rhétorique et de ses règles, et, à travers elle, est ouverte à l'œuvre de la raison critique pour peu qu'on veuille échapper au « simple » débat d'opinion. Mais en l'occurrence « représentation » et « symbole » sont deux analogues. Que peut la « conversation » raisonnable parce que raisonnée, contre la conversion dé-raisonnable parce qu'irrationnelle ? On peut dénoter l'image, en établir les connotations, avancer les raisons de la séduction qu'elle exerce ; c'est déjà trop pour qui est subjugué par elle. Là s'arrête le pouvoir du discours. C'est ce qui borne notre propos. Qui y verrait autre chose ne devra pas oublier que seule l'image combat l'image, et que c'est le lot de la foi de combattre la foi. Nous tendons à nous situer ailleurs.

## 2.1. Spectre d'une collection

J'ai beaucoup parlé de J-L. Foncine, de S. Dalens, de P.. Joubert. Leur rôle dans la genèse et le succès premier de la collection d'Alsatia, puis dans son extension ; leur importance circonscrite mais réelle d'auteur ou d'imagier ont amplement justifié la place qu'on leur a accordé. Mais il ne serait par pour autant acceptable d'oublier les autres écrivains que Foncine et Dalens proposèrent au choix de Madeleine Gilleron avant de les sélectionner eux-mêmes, et d'autant moins que certains marquèrent le S.d.P. d'un roman ou d'une série de romans. Pour plus de clarté, j'ai préféré les présenter dans l'ordre de leur venue, dans la mesure où il a été possible de rassembler assez d'éléments pour en broser une silhouette<sup>172</sup>, du moins les situer. Ici ou là, un personnage un peu plus connu que les autres se cache derrière le pseudonyme, et d'autres, obscurs, demeureront obscurs.

### 2.1.1. Revue d'auteurs

Après Dalens, qui ouvre la série avec brio, Georges Cerbelaud-Salagnac. J'ai déjà dit quelques mots de ce Scout des temps héroïques, Chef du District de Paris-Nord, animateur du centre de documentation S.d.F. qui opéra un temps la liaison entre Scouts et Routiers avant-guerre. Participant au pèlerinage de l'Association à Rome en 1934, il en rapporta dans *Scout* les moments éminents, notamment l'audience accordée par Pie XI. Il donna d'ailleurs à la revue, et sauf erreur, deux articles et une nouvelle au cours de la même année 1934. Apparenté à une femme fort bien introduite, appartenant à la bonne société parisienne, il avait suivi une formation d'historien et épousé une chartiste. Monarchiste, il publia chez France-Empire une histoire des *Quatre règnes en exil*, de « Henri V » à « Jean

<sup>171</sup> Je me suis ici inspiré de la formule de Vladimir Propp selon laquelle il faut aller des œuvres aux conclusions par élimination des fonctions non permanentes. J'ai préféré quant à moi à « fonction » le terme plus neutre d'« élément ». Mon travail a ainsi suivi la logique du sien, qui passa par une première étape avec un grand nombre de tableaux, de schémas, d'analyses. Comme Propp, j'en vins à la constatation qu'il était impossible d'en livrer la complexité, et d'autant moins que mon propos n'était pas d'analyse littéraire. C'est donc un « exposé abrégé » que je livre ici. Cf. Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Seuil, coll. Points, 1965 et 70, p. 7.

<sup>172</sup> Je dois à Jean-Louis Foncine la plupart des renseignements obtenus. J'ai cherché, chaque fois que faire se pouvait, à recouper ses informations par d'autres témoignages (Dalens/Joubert/J.-C. Alain) soit par la lecture de brochures souvent ronéotypées émanant du S.d.P., ou par celle des *Fusées*.

III ». Il s'intéressait par ailleurs beaucoup au Canada, ce qui le conduisit à s'occuper un moment de la diffusion du livre canadien en France, et à prendre un temps la direction de la librairie de la rue de Babylone, avant de s'établir outre-atlantique. Auteur d'un *Jeu de Théophile*, adaptation d'un « miracle » de Rutebeuf, et d'un ouvrage d'aventure : *Aux mains des Iroquois*, il publia aussi, à la fin des années cinquante, une vie de *Saint Patrick, héros et apôtre de l'Irlande*. Il avait donné son premier « roman-scout » à Spès, en 1937. *Sous le signe de la tortue*, publié la même année au Signe de Piste, fut suivi de trois autres qui illustrent la diversité de ses intérêts. L'un deux, *Coueurs de Brousse* (1946), un roman colonial, met en scène le drame du colonel comte de Manzat confronté à la déchéance de l'un de ses fils, François. Un autre, *Le sceau du Prince Henri* (1948), dédié par le comte de Paris, est un roman historique.

Guy de Larigaudie, le Routier « emblématique » qui eut l'élégance de mourir au combat au cours d'une charge héroïque en mai 1940 –et put entrer tout armé dans la légende– est surtout connu pour le raid Paris-Saïgon qu'il réalisa en 1937. En fait, son entreprise trouvait son point de départ au Jamboree de Vogelenzang (au cours duquel Forestier, Lafont et Joubert s'égarèrent dans les dunes, un soir malencontreux). Larigaudie, qui approchait alors de trente ans, fils de famille fortuné, brillant dilettante, n'en était pas à son coup d'essai. Appartenant à cette race de gentilshommes marginalisés par le siècle ; attiré par le vaste monde de l'exotisme ; prolongeant, en moins « immoral », la lignée des Monfreid, il suivait la piste que Haardt et Audoin-Dubreuil avaient tracé lors des croisières noire et jaune, annonçant les raids monétisés (et médiatisés) de notre temps. Il n'avait du reste pas négligé la relation de ses exploits, donnée à Desclée en 1935 (*Vingt scouts autour du monde*), en 1937 (*Par trois routes américaines*) et en 1938 (*Résonances du Sud*). Sa veine de romancier puisait plus au primitivisme qu'à l'indianisme proprement dit. La saga de Yug, publiée chez de Gigord (col. Feux de camp) en 1934 et 38, en témoigne. *Le beau jeu de ma vie*, recueil posthume de sa correspondance, au titre évocateur, brosse le tableau parfois émouvant de l'accomplissement exemplaire d'une vie modelée en grande partie par le système représentationnel S.d.F.. Ce n'est du reste pas un hasard si sa figure fut très vite érigée en modèle... Signe de Piste n'édita de lui qu'un « roman-scout », *Le Tigre et sa Panthère*, qui ne contribue que fort médiocrement à l'édification de son talent. Mais sa signature, retenue par Jacques Michel qui venait de quitter Feu de Camp, est révélatrice de ce que la collection cherchait alors à être.

Peu de chose, en revanche, sur celui qui succède à Foncine, comme auteur de l'année 1939 : Roland Denis, alias De Kniff, journaliste. La collection produira quatre romans sous sa signature entre 1939 et 1952, qui tranchent par leur réalisme sociologique ou ethnologique et leur sobriété sur les autres titres de la collection. *Via Trälleborg* surtout est l'évocation serrée, sévère même d'un épisode de la Résistance et de la trempe brutale d'un caractère.

De Michel Bouts, qui signa un article dans *Scout*, on sait également peu de choses, sinon qu'il fut directeur d'une institution catholique bretonne. À travers ses cinq romans, publiés de 1940 à 1957, transparait cependant l'attachement à sa région et au monde des manoirs. D'abord membre des Scouts de France, il tenta de lancer depuis son établissement un mouvement scissionniste, sans grand succès. Il illustra aussi bien l'univers scout, qu'il le transposa au sein de « bandes » de garçons dont la pente « naturelle » paraît être, dans *L'as de pique* (son dernier roman S.d.P.), la société secrète, laquelle, placée dans le cadre du collège, n'est pas sans évoquer, au lieu et à certains thèmes seulement, le merveilleux *Disparus de Saint-Agil* de Christian-Jacque (1938).

Le Chanoine François le Douarec ne donna, au Signe de Piste que les *Robinsons scouts*, démarcation baroque et édifiante de *Deux ans de vacances* de J. Verne, qui met aux prises un prêtre catholique néo-zélandais, le P. Brown ; une poignée de garçons dont Edouard Paterson, forte tête anglicane qui, bien sûr, sera converti ; un officier de marine breton, l'athlétique lieutenant de vaisseau comte de Pernascol ; et... le capitaine marquis Izumo –plus quelques « rustres » qui font utilités en mettant leur force au service des maîtres et administrent aux « jeunes messieurs » les dures leçons de la vie du peuple. Mais son activité littéraire était plus vaste : à côté d'un ouvrage sur la Résistance (1944) et un ouvrage de spiritualité, il fit éditer plusieurs études sur les Chouans.

De Georges Ferney, alias Emmanuel Bonfilon, j'ai déjà parlé. Écrivain « maison », il publia au S.d.P. cinq romans entre 1945 et 1957. D'une bonne tenue littéraire, ce sont tous des livres représentatifs de l'archétype Signe de Piste, mettant en scène de jeunes aristocrates qui, mêlés aux roturiers (Scouts quatre fois sur cinq), affrontent des situations le plus souvent marquées par une évidente dialectique entre le *fatum* antique et la Providence (qui... triomphe).

La doctoresse Marion Henderson-Cahour, qui soutint en 1938 une thèse de médecine sur *Le niveau intellectuel des prostituées*, n'était apparemment pas destinée à s'intéresser aux romans pour la jeunesse. Appartenant très probablement à l'entourage de « Tante Mad » (Madeleine Gilleron) elle proposa pourtant au Signe de Piste : *Les chevaliers de l'île aux Pies* (1947), brumeuse histoire dénonçant les ravages de l'alcoolisme (aristocratique pour l'occasion, comme quoi les milieux les plus distingués...). Un an plus tard sortit au Presses d'Île de France, fort proches on le sait du Scoutisme, *Le mystère du Fort aux corbeaux*, qui, si l'on en croit le fichier de la Bibliothèque Nationale, mit un terme à la carrière littéraire de la doctoresse.

Passons sur le roman d'une précision quasi-ethnologique du P. Aimé Roche, *Le chef à l'œil d'ivoire* (unique livre au S.d.P. de ce prêtre, oblat de l'Immaculée Conception, qui s'intéressa par ailleurs de près, en deux ouvrages, à la vie du missionnaire de son ordre Joseph Gérard), et sur *Le club des culottés* de S. Lauriot-Prévost (Scout de France) première et dernière œuvre, heureusement pour l'avenir de la collection (faut-il voir dans la publication de cette histoire poussive l'une des incohérences éditoriales de l'époque ?). En 1938, le docteur Pierre Fuval, dont le monarchisme n'avait d'égal que l'anticommunisme, produisit une lourde charge : *Le mystère du lac de Laffrey* que son ami Jacques Michel publia. En 1946, il récidiva sur un ton nettement plus feutré, inaugurant la série des livres qui devaient, parfois à contre-cœur, sacrifier à l'air du temps en intégrant les souvenirs de la guerre ou de la Résistance. Le docteur Fuval, ancien Scout, avait, jadis, connu son heure de gloire en étant de ceux qui avaient eu, en 1930, l'honneur de veiller la dépouille mortelle du maréchal Foch. Sans doute profondément marqué par cet événement, il avait écrit un « poème panégyrique » salué dans les colonnes du *Scout*. Là encore, personnalité fort orthodoxe.

De Raymond Baux (*Les fantômes de la Chapelle Pol* 1946) on ne peut rien dire. De Monique Moreau-Bellecroix, on a déjà dit ce que l'on pouvait en dire. Madeleine Gilleron fit publier d'elle deux romans historiques dont le premier, *Les Trois Pastoureaux*, dénonce fort habilement le diabolisme du « Maître de Hongrie » qui, en l'an 1251, suscita un soulèvement socio-religieux qui prit vite allure de croisade intérieure contre l'ordre établi.

1947 fut à cet égard l'année de l'amitié pour « Tante Mad » : le journaliste Arnaud de Corbie, qui avait publié *Monsieur le chevalier Jean Bart* chez Alsatia dans la collection Les

grands modèles que dirigeait alors... Serge Dalens (et que... Joubert avait illustré), fera éditer par la suite une vie de Vincent de Paul et une vie de Laennec. Sa seule incursion dans le roman de jeunesse fut donc : *La corrida de Pampelune*. Cette même année, un autre ami... de la collection, Claude Valette, de *Marie-France*, publiera *Le Paladin des Essarts*, autre roman historique.

L'année ne se terminera pas sans qu'une certaine Joëlle Danterne ne signât : *La Patrouille des Saints Innocents*. Derrière ce pseudonyme se cache Anne, l'épouse de Serge de Goloubinov, lequel, sous le nom de plume de Serge Golon, devait publier en 1953 : *Les Géants du Lac* et être par la suite à l'origine, avec sa femme, de la leste saga historique des *Angélique*. Joëlle Danterne quant à elle apportera au Signe de Piste un second récit, une de ces (rares) œuvres atypiques de la collection : *Alerte au Tchad* (1952), qui narre les exploits fort peu exemplaires d'un jeune dévoyé cynique n'ayant pour lui, au bout du compte, que son « cran ». Roman frisant l'amoralisme dans une série tout de même soucieuse de la défense et illustration d'une certaine morale. Il est vrai que le mépris et les exactions du jeune colonial sans scrupules, qui se forge une virilité « sur le pays », s'exercent à l'encontre d'indigènes ahuris ou perfides, et d'ailleurs, pour ceux-là, musulmans... Faut-il s'en étonner ?

De Jean-Claude Alain j'ai également déjà parlé : ce chrétien orthodoxe, fondateur du Saint Sang, groupe scout nettement plus spiritualiste que le Scoutisme catholique ; fondateur et premier commissaire international des Scouts d'Europe (avant qu'ils ne fussent pris d'assaut par le transfuge S.d.F., l'ultra-conservateur Pierig Geraud-Keraod) ; fondateur, animateur et sous divers noms d'emprunt principal auteur de la collection Jamboree (chez Spes), il passa quelques temps au Signe de Piste en qualité de salarié et y laissa quatre romans de 1948 à 55 (dont le dernier sous le nom de Michel Jansen). Ses relations avec les dirigeants de la collection (et les options de celle-ci) sont aujourd'hui encore, comme elles l'étaient hier, marquées du sceau de l'ambivalence : distance critique d'un côté, prudence et collaboration parfois étroite de l'autre (avec Dalens, récemment). D'une certaine façon, cette ambivalence se retrouve également au cœur de ses œuvres S.d.P. : *L'Étranger dans la Patrouille*, *La maison du bord des sables*, *L'Équipier*, ou *Port des Brumes*. Philippe Laneyrie a pu souligner l'esprit de ces livres, plus proche de sa conception du Scoutisme que les autres volumes du « Signe ». En effet, ces ouvrages procèdent d'une indiscutable finesse psychologique et se dégagent (partiellement) de personnages et de situations archétypées (surtout socialement). Mais ils jouent plus encore que les romans S.d.P. plus extrémistes en ce domaine dans le registre du lyrisme émotionnel, et frisent parfois la sensiblerie exacerbée. Au fond le ressort est le même : il s'agit de se gagner le garçon. Et à la fin la distance entre J.-C.. Alain et d'autres auteurs n'est pas si grande.

Mais poursuivons l'exploration : après la parution de *L'étrange assemblée* (1948), insipide conte scout préfacé mièvrément par la comtesse de Pange pour un certain Victor-Pierre, apparaît le premier livre de Claude Appel, *Les cents camarades*, qui donnera lieu à un fort médiocre film tourné en collaboration avec les Scouts de France, et auquel Georges Ferney participa. Aussi bien dans ce roman que dans le suivant se fait jour une indéniable arrogance de la charité (scoute) et du bon droit, sorte de pharisaïsme dur qui s'épanouira tout à fait dans son dernier ouvrage, *Chambard à Pontodru*, sorte de *Guerre des boutons* adolescente sur fond économique-politique, réglée à coups de canon par l'aristocratie foncière locale, et à coups de poing et d'astuce par un commando de jeunes redresseurs de torts. Finalement, le calme « pré-capitaliste » reviendra (avec le sommeil...) sur le bourg de Pontodru, pur concentré de Province.

Avec Pierre Labat, on aborde l'une des figures les plus singulières du Signe de Piste. D'un côté un jeune avocat tarbais, fils d'officier supérieur ; Chef scout marin doté d'un grand charisme (les hommages rendus à sa mort tragique en témoignent) ; l'un des pionniers de la plongée sous-marine<sup>173</sup> en France, estimé de Jacques-Yves Cousteau qui préfacera son *Merveilleux royaume* publié en 1953. De l'autre, le fanatique d'immenses Grands Jeux dont l'un, situé en Allemagne occupée et dont on peut penser qu'il sert d'argument à son premier roman *Conrad* (1949), réédité en 55 et 61, lui vaudra des ennuis avec la sécurité militaire ; le défenseur fiévreux d'une Chrétienté européenne aux inquiétants relents, en plein cœur de cet après-guerre ; le « grand maître » d'un « ordre secret » au sein du Scoutisme, qui inspire, à travers un fait d'actualité, *Le manteau blanc* (1950) ; celui, enfin, qui accueille à plusieurs reprises Ferney et ses projets « cinématographiques » dévoyés. L'homme fascina ses garçons, pour avoir peut-être été fasciné –trop fasciné ?– par eux.

Tout cela compose le trouble et paradoxal portrait d'une personnalité indubitablement exaltée qui transparait dans ses livres. Doué, comme la plupart des principaux auteurs S.d.P., d'une plume élégante, classique et lyrique tout à la fois, il est le chantre radical de la virilité juvénile, l'homme de la tension intérieure, le rhapsode de l'Exigence, proche en cela de Menu dont il mettra l'action en scène dans *Deux rubans noirs* (1951). Mais en cela il est aussi l'homme d'une époque inquiétée par l'effondrement des valeurs européennes traditionnelles –des luttes de décolonisation à l'américanisation accélérée de la société–, qui doute de son identité jusqu'au tréfonds de l'être intime, et qui précisément se tétanise en croyant se durcir pour résister à un changement incompris. Les romans de Labat, comme certains romans de Foncine et d'autres sont à ce titre des romans « intégraux », qui se meuvent à l'intérieur d'un système représentationnel clos (déjà forclos), et qui convoquent toutes les dimensions de l'ordre qui les structure pour échapper à la prétendue dégénérescence qui les guette (et les mine ?). Labat, écrivain, est un fils posthume de Drieu, pathétique plus que lui.

Négligeons le pénible roman d'anticipation (bouche-trou ?) d'Henri Suquet et la première traduction d'un ouvrage étranger *La barque de la fortune* de Giuseppe Fanciulli (1949), pour en venir à l'un des romanciers les plus prolixes du Signe, Guy Joseph, dit Bruno Saint-Hill ou Philippe de Baër<sup>174</sup>. Inquiété un moment à la Libération pour ses opinions, Guy Joseph, proche du Scoutisme sans y appartenir vraiment, travailla dans l'édition. Il donna quelques ouvrages à Jamboree, mais c'est surtout le Signe de Piste qui édita la plupart de ses œuvres : dix, de 1950 à 64, treize compte tenu de celles signées de Baër. Si la personnalité manque un peu de relief et la silhouette de précision, les livres en revanche ne manquent ni de l'un ni de l'autre. La plupart du temps ils exaltent un anarchisme aristocratique et juvénile, une marginalité vis-à-vis de l'ordre établi qui croisent l'élitisme social de la Naissance et l'élitisme personnaliste réalisé au feu de l'adversité. C'est tout ce qui compose le mythe de la Noblesse chez Saint-Hill. Mythe qui n'exclut du reste pas les roturiers, les intégrant cependant suivant une stricte hiérarchie. Au fond, le peuple paysan des jeunes **peut** atteindre à la Noblesse, mais à **sa** noblesse, assujettie à la prééminence du maître, lequel cependant n'est reconnu tel qu'après avoir manifesté sa

<sup>173</sup> Le roman sort dix ans seulement après la mise au point par E. Gagnan et J.-Y. Cousteau du scaphandre autonome dans sa forme quasi définitive ; la plongée en scaphandre autonome reste alors une pratique encore rare et non sans risques.

<sup>174</sup> Que Ph. de Baër soit un pseudonyme de Guy Joseph n'est pas une certitude absolue. Mais une petite revue ronéotypée, *Le nouveau Signe de Piste* n°7, évoquant Bruno Saint-Hill, remarque : *L'apparition de son pseudo-jumeau, Philippe de Baër, a été fracassante là, douze titres, dont le plus illustre est sans doute Le chant du loup, demandé par M<sup>re</sup> Maillot pour les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. La meilleure confidence : on ne peut pas écrire sans amour... »* (p. 5). Intégrée dans un article consacré à Saint-Hill, cette incisive me paraît assez explicite.

valeur ; le jeune bourgeois de bonne famille pourra être son commensal, mais il ne le sera, épreuve surmontée, que dans la subtile déférence de l'anobli de fraîche date pour le noble « de sang ». L'anarchisme, dans ces conditions ? Anarchisme « blanc » bien sûr, rejet des institutions (républicaines) établies ; mépris des convenances bourgeoises, mais respect de règles de bienséance auto-optées (sinon déterminées), et individualisme foncier (ne compter d'abord que sur soi), fondement du groupe des pairs ; le tout sur fond de Sologne ou de bourgs provinciaux. L'univers de Saint-Hill est l'une des facettes qui composent l'identité organique du Signe de Piste, et l'une des plus riches.

Passons ensuite deux auteurs étrangers : Denis Clark et Herbert Léger (ce dernier intéressant du reste), et deux auteurs « sans visage » : Jean-Louis Dubreuil (deux romans très S.d.P. de 1951 à 55) et Boris Simon, pour nous arrêter à Jean Valbert (encore un pseudonyme).

L'abbé Jacques Charrière, car c'est de lui qu'il s'agit, est une figure marquante de la mise en abîme de la réalité que le Signe contribua à opérer, et ce malgré le petit nombre de ses romans (trois de 1953 à 58). D'abord journaliste, notamment à *Cité fraternelle*, Jean Valbert devenu prêtre se lancera, en sa région de Franche-Comté si chère par ailleurs à Foncine, dans l'aventure du Scoutisme, étant Aumônier de Province de 1947 à 67 (avant de passer chez les Scouts d'Europe). Si ses trois œuvres retiennent particulièrement l'attention, c'est qu'elles romancent des aspects très concrets de la vie des unités, notamment le lancement des Patrouilles libres (*Foulards noirs*), à travers les activités ludiques et particulièrement les grands jeux. Ce « sertissage » réel-fiction dont j'ai déjà parlé trouve en Jean Valbert son orfèvre. Mais chez ce résistant du maquis de la Loue (1943-44), ce soutien convaincu des propositions de Michel Menu, c'est tout le système de représentation S.d.F. qui se déploie aussi, permettant à l'occasion de constater comment les transformations proposées par le C.N.E pouvaient ne pas toucher aux fondements même du Système, du moins dans sa dimension imaginaire. Tandis que les discours officiels de Menu laissaient entrevoir les ferments de la décomposition, rien de tel dans les romans de Valbert, et c'est significatif : l'Ordre, moins médiéval en son aspect, n'en poursuit pas moins sa carrière, faisant des bois jurassiens et des petites villes (tabernacles d'un passé évoluant sans rupture) les repères de son déploiement.

Les trois ouvrages de Paul Henrys, qui chantent les colonies ou le Scoutisme des grands jeux (ou les deux ensemble), et les cinq romans de Jean d'Izieu (l'abbé Paul Rey, Aumônier d'unité) prolongent la veine de Jean Valbert au cours de ces années cruciales de 53 à 58, de même que les romans scouts-coloniaux de A. de Champberlhac ou ceux de Philippe Avron, même s'il faut noter quelques « intermèdes » ménagés par le livre de Golon, celui de Marcel Artigues ou ceux de De Baër-Saint Hill, lesquels, quoique d'un ton très voisin, ne sont pas « scouts » quant à eux.

Comme ne le sont pas les romans de Monique Dechaud-Pérouze (une enseignante), trois entre 1956 et 61 ; ni ceux de François Doris, deux entre 55 et 57 ; de Boris Lalande ou de Serge Sir, lesquels « sonnent » Saint-Hill par leur aristocratie, ou Appel par leur arrogance charitable, étant d'ailleurs entendu qu'établir des distinctions trop tranchées n'a guère de pertinence vue l'étroite communion d'esprit des œuvres en question.

À mesure cependant que l'on s'achemine vers les années soixante, le nombre des auteurs à ne signer qu'un ouvrage augmente : Michèle Savary, qui met en scène des femmes « para », Dachs (Jean Busson, le commensal de Ferney) et son roman colonial ; Jean Vergriete ; Marc Michon ; Bertrand Mézière (qui n'est autre que Bertrand Poirot-

Delpech), auteur d'un roman scout ; Claude Preryme, Loïc Ervoan et son très « foncinien » : *Crozaguil* (1960) qui met aux prises Cœurs Vaillants (sorte de Scouts catholiques mais populaires) et Raiders en une intrigue fiévreusement échevelée ; Patrick Robin, Gille (sic) Phabray ; Antoine de Briclau et son très « fondalien »<sup>175</sup> : *L'enfant des solitudes* (Allemagne, forêts, vieux châteaux, drame de famille aristocratique, souterrains et bien sûr jeunes « sauveurs », des campeurs qui lèvent une sorte de malédiction historique pesant sur un jeune garçon solitaire) ; Jacqueline Dumesnil ; Jean-Paul Jacques (un pseudonyme que je n'ai pas percé) et son scandaleux *Aventure au Katanga* (1962)<sup>176</sup> ; Jean-François Bazin, jeune lauréat d'un concours S.d.P. et qui sort presque un pastiche du genre avec : *L'abbaye des Effrayes* (1962) ; Jacques Da Cunha et *Le seigneur d'Arangua*, exaltant le féodalisme colonial d'un aristocrate et jeune métis franco-brésilien.

De même se multiplient les traductions ou adaptations d'auteurs étrangers : W. Hornemann, médiocrement arrangé par Ferney et d'Izieu ; David Severn, Geoffrey Treas, Adolf Hechelmann, Frank Crisp, Karl Lugen ; Willelm Speyer (avec deux romans sortant du lot en narrant les péripéties de la vie d'une république d'enfants d'institution scolaire) ; E. Gray, Alfred Hageny, Peter Perkins (quatre romans de 1961 à 63), Carl Bertsch ou Lothar Sauer. De 1964 à la fin de la décennie, sur vingt-cinq romans encore publiés, neuf seront des traductions.

Indiscutablement, la multiplication de ces romans d'origine étrangère eut comme effet de diluer partiellement le caractère spécifique du Signe par l'apparition de noms, de localités, de comportements ne se référant plus au contexte français ni au système représentationnel S.d.F. C'est là surtout que se manifestent l'ouverture et la diversification voulues par Foncine et Dalens à l'époque. Mais ne surestimons pas le phénomène : les livres en question n'étaient pas choisis au hasard. Ou bien ils ne sont que des aventures, selon un schéma du type bande de garçons, jeune chef adulte, péripéties liées à l'espionnage, à l'armée ou aux sports de pointe, schéma que l'on trouve chez Perkins ; ou bien ils sont historiques, souvent initiatiques (Severn, Trease, Heckelmann, Crisp, Gray etc...) ; ou bien ils illustrent la vie de groupes scouts ou parascouts (F. Trentinaglia, Speyer, Sauer). Bref, ils brodent aux marges du champ représentationnel S.d.P., y ajoutant une dimension quasi « universelle », européenne en tout cas pour la plupart, puisque, particularismes reconnus, ils manifestent ainsi une « communion » d'esprit avec les auteurs paradigmatiques de la collection. En fait, il faut faire la part de la traduction, toujours effectuée à partir de l'Allemand, même pour les patronymes d'écrivains à consonance anglo-saxonne ou italienne : la Spurbucher, la filiale d'Outre-Rhin, alimente Paris en œuvres « cousines ». Foncine supervise la traduction « maison » de ces ouvrages, ce qui renforce davantage l'effet de congruence.

Enfin, ces textes étrangers, pour assez nombreux qu'ils soient, sont bien loin de pouvoir éclipser les auteurs, qui à travers deux ouvrages ou plus, marquent la fin des années cinquante et le début des années soixante.

Parmi ceux-ci, au premier rang même, Mick Fondal, avec huit livres qui constituent la série des *Chat-Tigre*. Derrière cette signature aux accents d'Outre-Atlantique, promesse de frissons, se cachaient... Foncine et Dalens, nouveaux Erchmann-Chatrian d'une série... « grise » (point trop n'en fallait en effet), qui s'attachaient aux exploits d'un détective en culotte courte, mis en jeans sous le crayon de Joubert à l'orée des années soixante : Michel Mercadier dit précisément le Chat-Tigre.

<sup>175</sup> Je renvoie, pour l'explication du néologisme, aux lignes qui vont suivre et qui concernent Fondal.

<sup>176</sup> On en reparlera.

Si les romans où celui-ci exerce ses talents aux détriments d'adultes, certes bien braves (ou bien niais pour des vrais méchants), mais un peu « empotés » ne brillent guère par la subtilité de l'intrigue souvent bien mince, ils sont en revanche fort intéressants de par la récurrence des personnages archétypes : ainsi le Chat-Tigre, orphelin d'un père officier, héros mort en « Indo » ; la mère, d'une douceur absente ; l'oncle, Juge d'instruction à Versailles, par trop assis, doté d'une kyrielle de filles (« les cousines ») extravagantes et chacune caricaturale ; la tante, sévère mais juste ; Mitou, le marmiton –ami d'abord injustement accusé. Chaque situation, occasion d'un tableau socio-politique discret mais très présent, et d'une galerie de portraits typés (le « flic », un tendre, au fond, mais bourru ; l'affairiste métèque ; le dévoyé, etc...) n'est pas non plus sans intérêt, on y reviendra à l'occasion pour montrer en quoi c'est précisément par le décor, les personnages et les situations que ces livres valent pour nous, et que, sans en avoir l'air, et apparemment fort éloignés d'un système représentationnel vieux de vingt ans, ils prolongent ce dernier tout à fait.

Aux côtés de... Fondal qui opère symboliquement la fusion de l'univers des deux auteurs-phares en un véritable archétype représentation-fiction, d'autres écrivains revêtent encore une certaine importance : X.-B. Leprince et Éric Muraise, deux pseudonymes du colonel Maurice Suire, par exemple. Saint Syrien, prisonnier de guerre à l'Oflag XB, il acheva sa carrière comme conférencier à l'École de guerre et adjoint au général commandant l'Institut des Hautes Études de la Défense Nationale, après être passé au Service historique des Armées. À travers cinq romans, dont deux mettant en scène des Scouts de France, livres publiés entre 1956 et 58, il illustrera son goût pour l'affabulation ésotérique et les énigmes « historiques » avec beaucoup de liberté. En un sens ses écrits rejoignent le goût des arcanes illustré par Foncine et Labat, qui s'exprime aussi en partie chez Pierre-André Bernard, un Chef scout-marin très lié à ce dernier, qui publia trois ouvrages à la charnière des années cinquante et soixante, ouvrages qui explorent les dimensions psychologiques de l'amitié entre garçons.

Il faut citer la trilogie des *Seigneurs d'Anjou* (1961-63) d'Anne Beauchamp, chronique nostalgique, joliment écrite, de la décadence d'une famille d'artisans-paysans, nobles sans titre qui ne survivent qu'avec difficulté à l'avènement d'un monde moderne avec lequel ils entrent en réaction. Certains traits des romans d'Anne Beauchamp ne sont pas sans évoquer le premier Giono, à la différence près que la douceur angevine n'est pas la sécheresse du Sud-Est et bien que le dernier livre, qui débouche sur le monde contemporain, ne soit pas au niveau littéraire des deux premiers.

Remarquons encore quelques écrivains qui laissèrent au cours de la période considérée deux titres au Signe de Piste : Henri Bourgenay, par exemple, le romancier monarchiste de *Sang et Or* qui, avec *Ephélie*, conte la robinsonnade contemporaine d'une république de garçons apatrides en méditerranée ; Gine Victor, qui en deux volumes (1957 et 59) évoque le drame de l'enfance confrontée au communisme chinois et au racisme (l'un des rares livres traitant de ce problème de façon assez authentique). Comme le fait, quoique de façon plus discutable, au moins sur le plan littéraire, Paul Azy dans *Bendoguai, perle noire* (1958), suivi d'un second roman d'une thématique toute différente *J.J.R. à l'affiche* (1959), empreint d'une certaine coloration sociale qui ne masque pas tout à fait cependant, l'adhésion de l'auteur aux « valeurs » S.d.P.

En outre, citons pour mémoire: *Le Bal d'hiver* et *Les Rendez-vous de Casablanca* (1958 et 61) de Jean-François Pays ; *Les mouchards* et *La fuite du commandeur* de Michel Sicard (1959 et 60), ce dernier texte sans grand intérêt ; pour finir par Maurice Vauthier,



puisqu'il reçut avec *Faon l'héroïque* le prix du Salon de l'enfance en 1963 pour cette (trop) émouvante histoire d'un enfant malade où apparaît la figure de la brute « païdophile », Gaure, que l'on retrouve en quelque manière dans *Le roi des Aulnes* de Tournier. Ce grand malade (Vauthier souffrait de sclérose en plaque), solitaire, sut faire vibrer parfaitement la corde sensible dans cet ouvrage fort bien écrit. Mais la « griffe » S.d.P. était là, peut-être moins nette que dans *Rue de la poste aux chevaux*, chronique familiale très romancée, pas si éloignée que cela de l'atmosphère créée par Anne Beauchamp, même si l'« anarchisme blanc » s'y affirme plus vigoureusement. Ce trait du reste s'épanouira tout à fait dans *La terrible bombe X*, pochade et pamphlet tout à la fois lancés contre les institutions nationales et internationales, roman dans lequel le monde adulte en général est, comme parfois chez Foncine par exemple, tourné en dérision.

Ce trop bref panorama présente donc un espace complexe, mais jalonné cependant de quelques repères qui constitueront peu à peu l'« archétype » S.d.P., le paradigme à partir duquel, il est vrai, maintes déclinaisons sont possibles.

### 2.1.2. Les « noyaux durs »

Ces points de repère, ce ne sont pas seulement les romanciers qui les constituent. Des traits plus ou moins permanents en sont aussi. Mais il convient avant tout de faire une remarque de méthode.

J'ai déjà souligné combien le positivisme, c'est-à-dire la rationalisation allant jusqu'à exclure par la rigidité de ses critères toute finesse, toute souplesse à l'analyse était inadéquat en l'occurrence. Cela tient, ai-je encore remarqué, à la différence que l'on peut relever entre le didactisme et la fiction. Celle-ci exprime un enseignement, mais de manière médiate, masquée (peut-être même à l'auteur lui-même<sup>177</sup>) et qui vise non point la conscience réfléchie mais l'imaginaire qu'il s'agit de marquer, d'amener par imprégnation à épouser une structure représentationnelle. L'usage de la fiction romanesque convoque donc l'association, la cristallisation imaginaire, procède en deçà, par delà, autour de la conscience réfléchie. On pourrait même dire qu'elle désire éviter la conscience réfléchie et le raisonnement, surtout, comme c'est le cas ici, lorsqu'ils sont perçus comme le danger qu'elle cherche à conjurer<sup>178</sup>.

<sup>177</sup> Il faudrait pouvoir connaître de façon indubitable les intentions de chaque auteur pour trancher résolument. Notons quand même que : 1) tout auteur, visant notamment un public précis, et plus encore un public de jeunes, peut être crédité d'une intention d'« enseignement » : « je vais les initier à ce qui m'est cher (pour qu'ils le prolongent, par exemple) » serait le « non-dit » de l'acte d'écriture dans ce cas ; 2) que le roman, toujours dans ce cas, est l'expression d'un tel acte. D'ailleurs, les prospectus diffusés par le Signe de Piste affirment à l'époque que la collection veut aborder face aux jeunes les *problèmes de leur temps* : ce n'est pas sans raison. 3) Enfin, la lecture détaillée des romans dégagant des traits se rapportant au système représentationnel S.d.F. permet par induction de qualifier et l'expression de l'« enseignement » et la nature historique de l'intention qui y préside, ou du moins d'en censurer le caractère. Mais attention : intention ne peut être, dans ce cas, volonté comme choix délibéré en toute conscience. L'intention se saisit dans le phénomène que constitue l'expression de l'enseignement. On peut ainsi avancer qu'elle ne relève pas d'une claire conception du sujet qui écrit, et que, pour revenir au point de départ de cette note, il n'est pas sûr que l'on puisse la connaître de façon indubitable, à travers un entretien par exemple.

Ceci me paraît important pour le travail de l'historien. Si seule une démarche inductive permet de cerner l'intentionnalité à travers des productions trop souvent délaissées par l'historien, cela signifie à la fois que la pratique historique devrait s'intéresser d'avantage aux questions qu'une telle démarche soulève, et tout à la fois que le champ qu'elle permet d'établir est ouvert à l'exploration historique, ce que l'on néglige trop souvent de souligner.

<sup>178</sup> N'oublions pas que la nébuleuse représentationnelle à laquelle le Système scout participe jusqu'aux années cinquante et qui se manifeste et à travers lui et à travers le Signe de Piste (dans un complexe d'intersections, d'emboîtements partiels, de références, de miroirs...) se construit (ou perdure) en réaction au nationalisme individualisant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. N'oublions pas en outre qu'entre cette nébuleuse et sa « mise en œuvre », il n'existe aucune différence : la mise en œuvre est l'ensemble des représentations qui se jouent en elle. Ainsi il serait absurde de voir des hommes refusant l'univers de la Raison y avoir recours pour transmettre leur refus, puisqu'ils mineraient ainsi la transmission elle-même « de l'intérieur ». Rien ne doit en principe éveiller l'hydre « raisonneuse ». Ce qui peut permettre de comprendre que ces hommes ne se prévalent pas d'un discours idéologique ordonné et ouvertement didactique (dans la mesure où l'enseignement comme didactique se fonde en raison ; pour quoi ils préfèrent l'imprégnation initiatique, le recours à la fiction) ; bien plus, ils s'en défient et le dénoncent : les romans du Signe, on le verra,

En somme, aussi bien à cause de ce qu'est le roman qu'à cause de l'intention profonde de nos romanciers qui est leur univers de représentation en acte, on ne peut s'attendre à pouvoir « décortiquer » les textes S.d.P. comme on pourrait le faire d'autres textes plus didactiques<sup>179</sup>. Ainsi, l'établissement de traits constitutifs de l'archétype S.d.P., archétype symbolique, n'est-il que très difficilement quantifiable, et, lorsqu'il l'est, il ne peut prétendre à une rigueur hors de propos. Tout au plus les évaluations, les quelques diagrammes qui vont être proposés tendent-ils à « donner une idée » de ces traits. Ils ne les épuisent pas, puisque par nature l'« objet » qu'ils réifient, ouvert pour l'interprétation et le déploiement des associations analogiques, des **correspondances** et des images oniriques, déborde leur cercle. Sans doute peut-on parler à propos des textes S.d.P. d'une structure, mais d'une structure mouvante comme celle des sables : qu'on les saisisse, à pleine main, « roche » pourtant, il en filera toujours.

Attachons-nous d'abord à cerner la silhouette du garçon S.d.P.. C'est un adolescent entre douze et vingt ans, mais plus particulièrement entre quatorze et dix-huit. Ce trait est tellement patent qu'il rend absurde tout essai de comptabilisation qui n'aurait de sens que pour mettre en relief une progressive stabilisation de l'âge moyen des personnages centraux autour de quinze ans, ce qui justifiera l'apparition d'une collection « cadette » (Prince Éric), d'une collection aînée (Rubans noirs) et d'« âges conseillés » (douze-quinze ; douze-seize ; quatorze-dix-huit, etc) ce qui ne manque pas de sel dans la mesure où, reconnaissant la nécessité d'établir des tranches d'âge, les directeurs de la collection, Foncine en particulier, critiqueront la séparation de la branche Éclaireur en deux autour de l'âge pivot de quatorze ans<sup>180</sup>.

Cet adolescent est le plus souvent un « adolescent Joubert », ce qui, sans négliger la contribution de Gourlier dont l'art s'affirme au fil des années cinquante, est de la première importance, au point d'informer la lecture elle-même. Sans doute les écrivains spécifient-ils

---

n'évoquent presque jamais le monde de l'école, évitent l'univers de la famille institutionnelle bourgeoise, aiment à tourner le monde adulte en dérision ; et lorsque la famille ou l'adulte sont valorisés, c'est souvent sous les auspices de l'aristocratie, de la paysannerie, de la marginalité réactionnaire qui symbolisent le vrai monde, le cosmos, face à l'« anti-monde » perverti par l'orgueilleuse raison, par le discours didactique, par l'idéologie.

<sup>179</sup> Ce que l'on a fait plus aisément dans les deux premières parties. Il faut ici mettre en relief un paradoxe qu'Umberto Eco a éclairé dans *Le nom de la rose* comme en certains de ses travaux théoriques : la foi qui participe essentiellement d'un cosmos transcendant (où l'adhésion dans la révélation est la seule attitude ontologique conforme à son ordre précisément transcendant, l'Être, s'étant reconnu, devant s'y confondre), la foi donc ne peut se mouvoir, dans le discours, qu'à travers la dimension symbolique.

« Ces symboles, écrit Eco, ne peuvent être interprétés de manière exhaustive ni comme sémia (signes) ni comme allégories. Ce sont d'authentiques symboles parce que, précisément ils sont plurivoques, pleins de pressentiments, inépuisables. 'Ces principes fondamentaux, les arkei de l'inconscient sont, en raison de la richesse de leurs rapports, indescriptibles bien que faciles à reconnaître. Aucune formulation univoque n'est possible : ils sont contradictoires et paradoxaux, comme l'esprit est, pour les alchimistes, *simul senex et juvenes*.' »

« Le symbole vit et prospère quand il demeure ni déchiffrable (...), il doit y avoir analogie mais surtout nébulosité de contenu. » Et pourquoi ? Parce que : « L'expérience mystique est fondamentalement amorphe [sens littéral : sans forme], indéterminée, inarticulée. » Umberto Eco, *Sémotique et Philosophie du langage*, Presse Universitaire de France, p. 214. La citation est tirée de Carl Jung, *Über die Archetypen des Kollektiven Unbewussten*.

En somme, le symbole est l'acmé expressive de l'expérience mystique de l'adhésion dans la Révélation. Mais comment transmettre l'expérience mystique par le symbole seul dont le sens ne se trouve que dans l'expérience mystique ? Là est le paradoxe : la transmission n'est possible que par le discours didactique qui fige et épuise le symbole en le codifiant. D'où la tension qui mine le didactisme religieux dès le Moyen-Age, tension qui est contradiction, puisqu'il faut dire l'indicible...

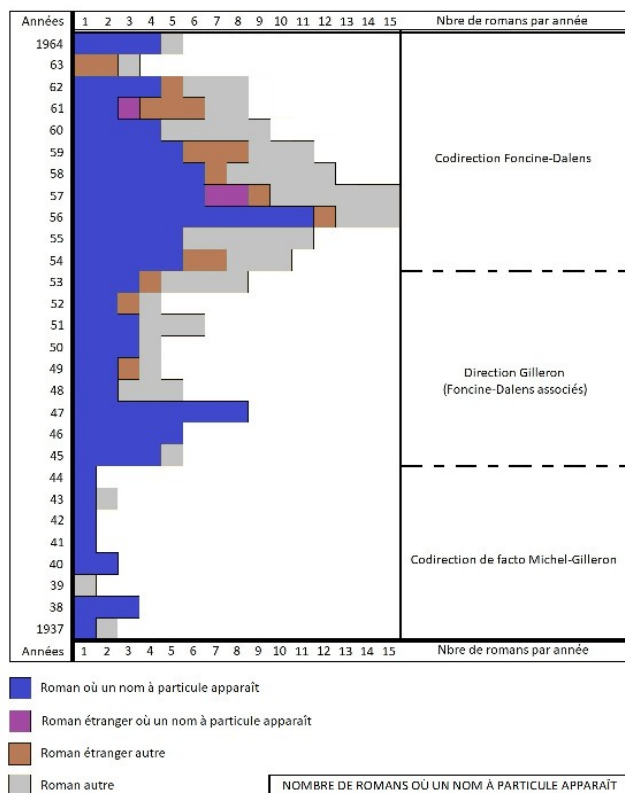
Ainsi, les Aumôniers scouts et même les Chefs eurent-ils recours au discours didactique pour dire leur foi en un système de représentations identificatoire éminemment transcendant quoique se jouant *hic et nunc*. Mais on a compris que là où ils se sentaient le plus à l'aise, c'était dans le discours symbolique, libre dans la fiction théâtrale, le poétique, le romanesque.

La floraison de la pédagogie fictionnelle, si spécifique au Scoutisme catholique, trouve là sa raison profonde. La pédagogie fictionnelle où se déploie le symbole est espace de pureté. Mais il est dangereux aussi, puisque chacun peut y trouver ce qu'il désire, souhaite, cherche, attend. D'où les risques de dérive, sans cesse dénoncé, la quête d'une fiction symbolique chrétienne (la chevalerie), hélas bientôt privée de son efficacité sociale. D'où la quête d'une nouvelle fiction symbolique qui, malheureusement, perdra en christianité ce qu'elle concédera, pour son efficacité, à la marche du siècle (les Raiders).

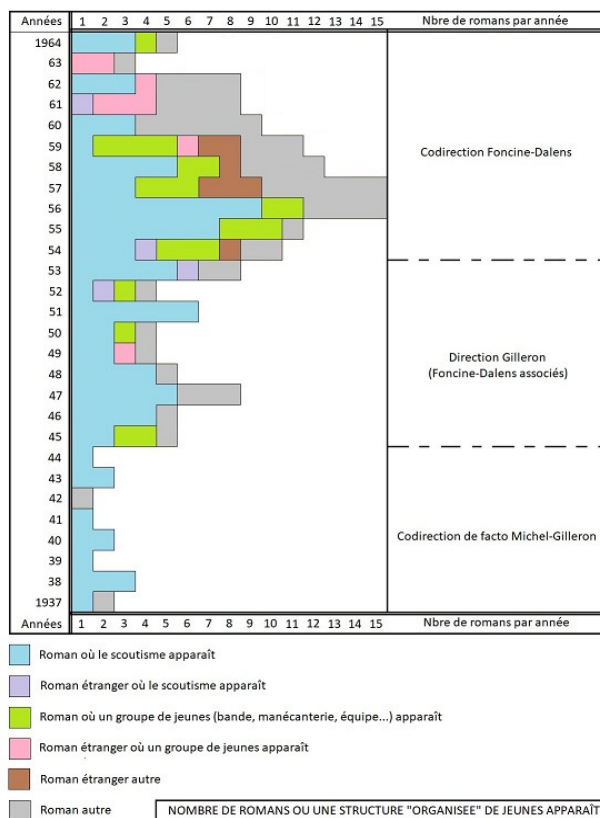
Il faudra un changement d'ordre pour que la contradiction semble se résoudre. Les écrivains du Signe de Piste, du moins ceux qui sont ou s'affichent catholiques, sont à la croisée de cette considérable remise en cause.

<sup>180</sup> Précisons cela dit que d'une part ce qui était particulièrement critiqué était la coupure radicale et non la distinction que Menu avait déjà opérée avec les Raiders ; et que d'autre part cette question, pierre d'achoppement, n'était qu'un prétexte.

souvent (pas toujours cependant) la « beauté », la vigueur, etc... de leurs personnages, mais Joubert la **donne à voir**.



Malgré les restrictions qui précèdent cette approche initiale, le diagramme n° 1, outre le fait qu'il permet de mesurer la montée en puissance spectaculaire de la collection au début des années cinquante, a le mérite de mettre en relief l'environnement aristocratique dans lequel se meuvent les jeunes héros S.d.P. lorsqu'ils ne sont pas titrés eux-mêmes. Dans plus de cinq livres sur dix apparaît un patronyme nobiliaire, même à titre de référence discrète ou, comme parfois, d'ironique marque de déférence. L'impertinence sied bien à la jeunesse des « seigneurs », surtout lorsqu'elle sait demeurer dans d'élégantes limites. Et lorsque, chez Saint-Hill ou chez Izieu, se profile l'ombre du noble déchu, fils de famille corrompu (par le monde) ou légionnaire paria, c'est toujours pour rehausser en contrepoint la situation socio-morale d'où ils ont chu, figures lucifériennes (mais rarement) ou opportunité pour la manifestation de la Grâce. Et encore n'ai-je retenu que les patronymes : beaucoup de romans, comme *Les Forts et les Purs* ou *Le merveilleux royaume* militent pour une nouvelle aristocratie. L'élitisme foncier, saillant de tels textes, ont cela pour horizon, et cet élitisme subsistera jusqu'en 1964 : si le déclin de la fréquence des patronymes nobiliaires est manifeste, il est proportionnel au déclin du nombre des titres.



Deux autres traits marquants composent, presque à égalité, la silhouette du personnage S.d.P. L'un concerne précisément le Scoutisme. Jusqu'en 1956, il ne fait aucun doute que le Signe est une collection de « romans scouts » ou du moins une collection de romans pour les Scouts où ceux-ci sont très souvent (cinq fois sur dix) mis en scène. Le diagramme n° 2 montre à cet égard une évolution certaine : jusqu'en 1956, assez rares sont les années où le Scoutisme n'apparaît pas dans au moins la moitié des livres publiés (six ans sur vingt). À partir de 1957 et jusqu'en 64, on constate une régression très sensible. Le système S.d.F./S.d.P., l'évolution très rapide de l'époque, une volonté éditoriale de démarcation peuvent éclairer cette régression.

Cela dit, deux remarques : du temps où la collection est presque « militante » dans le domaine du Scoutisme, où le lien est le plus manifeste sinon le plus étroit, tous les romans ne revêtent pas un caractère scout immédiatement identifiable (environ trois livres sur dix). Pour autant, l'intervention de « bandes » de garçons organisées peu ou prou selon la technique scoute (petit groupe hiérarchisé ; usage d'emblèmes ; quête de l'aventure ; recours à des « valeurs » en vigueur chez les Scouts comme la loyauté, l'honneur, l'obéissance, la dévotion religieuse que l'on observe dans *Les chevaliers de l'île aux pies* ou *Le club des culottés*) ne laisse pas d'établir une étroite parenté. Parenté du reste non sans effet possible puisqu'elle peut faire la « preuve » aux yeux du lecteur scout qu'en dehors du Scoutisme aussi les valeurs ou l'organisation scout ont cours : la fiction véhiculée par le S.d.P. devient ainsi vecteur d'une représentation du monde n'ayant besoin d'aucune validation particulière<sup>181</sup>. Du coup, entre les romans scouts et ceux qui ne le sont pas

<sup>181</sup> La chose est subtile mais au fond assez simple : pour le jeune Scout, Signe de Piste parle, par les romans scouts, de ce qu'il connaît, même si les textes exaltent quelque peu des émotions, des situations moins intenses ou rencontrées en Grand Jeu ou possibles et donc probables : pourquoi mettre alors en doute ce que des livres non-scouts mais dont l'atmosphère est fort proche de ce que le garçon peut connaître illustrent aussi bien ? Il y a clôture de la « bulle » représentationnelle à l'intérieur de laquelle ce que l'on donne à « voir » de l'extérieur supposé est crédité d'un capital de confiance entier. D'où : le Scoutisme est un état naturel et universel chez le garçon...

explicitement se noue une relation d'inter-validation. On peut même avancer, du fait que la clientèle catholique était la cible privilégiée de la collection d'Alsatia, maison d'édition d'ouvrages religieux ou situés dans la sphère d'influence de l'Église, que ce jeu d'inter-validation put subsister après que le nombre des romans scouts ait diminué et que distance ait été prise avec le Scoutisme, même si l'impact des déclarations de Rigal dut ne pas être négligeable<sup>182</sup>.

Allons plus loin : alors que de jeunes héros non scouts naissaient plus nombreux sous la plume des écrivains S.d.P., ce jeu d'inter-validation avec les héros proprement scouts put s'élargir : car, mise en scène des drames psycho-familiaux ou des actions de bienfaisance non référencées à l'Église ou au Scoutisme, les romans établissent le rapport entre la sphère représentationnelle S.d.F. et la nébuleuse « séculière ». Le « message implicite » devient alors le suivant : ce que le Scoutisme professe et que d'autres jeunes pratiquent au dehors constitue le juste et honorable comportement.

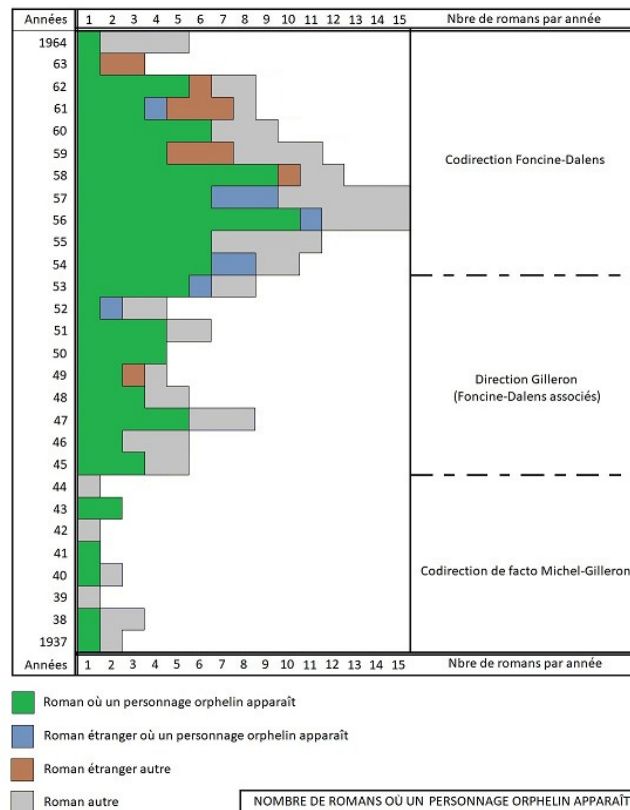
Il serait bien sûr fallacieux de prétendre que cette relation fonctionna de façon mécanique, automatique. Disons plutôt que la coexistence de romans scouts et non scouts participant à un même univers mental rendait cette relation possible, ouvrait la voie à un phénomène de cet ordre. Or, une fois la rupture S.d.P./S.d.F. consommée, ce phénomène là put être de nature à encourager la dérive de certains Scouts de France vers les Scouts d'Europe qui, après le coup de force de 1962, devinrent les gardiens d'une prétendue orthodoxie, à moins qu'il contribuât à préserver la fidélité d'anciens lecteurs, les « mordus », à la collection. C'est en effet toute la question de la cohérence identitaire d'un système représentationnel qui se pose ici. Imprégné tout entier, sans pouvoir distancier cette imprégnation, par un tel ensemble qui fait du jeune un être valorisé (héroïque dans son extrême définition), ce dernier, dans la mesure où il y adhère indubitablement, conservera-t-il sa confiance à une institution qu'il voit soudain dénoncer tout ce qu'il aime, tout ce qu'il est ? Et encore l'adolescent est-il peut-être plus adaptable dans une situation de cet ordre ; mais le jeune adulte ? Et l'adulte qui l'est un peu moins, dont l'adhésion, si elle a été profonde, pour distanciee en surface, peut demeurer plus viscérale en profondeur ?

En outre, et ce sera ma seconde remarque, si le nombre des romans proprement scouts diminue après 1956, la qualité de ceux qui sont publiés après cette date les place parmi les plus flamboyants, les plus complexes : si ce n'est pas franchement le cas de *Portés disparus* de Poirot-Delpech ; si le Scoutisme n'est qu'une toile de fond, mais présente, dans *Les loups sortent en hiver* de François Doris (1957), il est très présent dans la suite du *Héros sans visage* ; *Opération 'préludes'* de Jean d'Izieu (1958) ; dans *Les pistes de l'ombre* de Serge Sir où les qualités de l'Éclaireur sont sollicitées pour le renseignement, et *Matricule 512* de Jean Valbert ; dans *Le Bachi* de Pierre-André Bernard (1959) ; dans le fiévreux *Crozaguil* de Loïc Ervoan (1960) et dans *Les ombres* (très militant) de Simone Commandeur ; dans *Aventure au Katanga* de J.-P. Jacques (1962)<sup>183</sup> ; et dans le second roman de P.-A. Bernard, *Marco*<sup>184</sup>. De ce point de vue, en tout cas, où l'on voit le Scout athlétique forgé au dépassement de soi, fixant l'horizon d'une lointaine société d'ordre chrétien du haut de remparts en ruine ou du pavé luisant de la détresse urbaine, il y a continuité, et jusqu'au terme de la période.

<sup>182</sup> La baisse des tirages moyens à la fin des années cinquante en serait un indice.

<sup>183</sup> Le Scoutisme en tant que tel n'y tient pas cependant la première place.

<sup>184</sup> Le Scoutisme apparaît encore dans *Faon l'héroïque* et *La terrible bombe X*.



Le dernier trait composant le personnage type du Signe de Piste concerne sa situation familiale. Dans pratiquement six romans sur dix, le héros principal, ou l'un des personnages secondaires –faire-valoir ou objet d'action– est orphelin (diagramme n° 3). C'est l'un des poncifs des romans de jeunesse du XIX<sup>e</sup> siècle. L'intérêt « structurel » d'une telle situation est aussi évident que multiple. Elle confère d'emblée au personnage un capital de sympathie considérable : d'abord parce qu'on le plaint ; et puis parce quels sont les jeunes qui, à un moment ou à un autre, n'ont pas rêvé d'être libérés d'une tutelle dont ils ne conçoivent pas toujours la nécessité (même lorsqu'ils sont très aimés) tout en étant nimbés de l'aura du martyr ? Il faudrait du reste préciser ici le rêve en fantasme, celui-ci réalisant idéalement des désirs la plupart du temps tabous. Cette remarque nous amène au second intérêt d'une telle situation, qui noue réalité psychologique du lecteur et contraintes narratives : un personnage orphelin est évidemment beaucoup plus libre de ses mouvements qu'un autre. D'autre part il risque d'être plus tôt et plus complètement confronté à des problèmes difficiles qui le grandissent, lui donnent une stature exemplaire et offrent au narrateur une opportunité d'exposer à sa guise la résolution de ceux-ci. En d'autres termes, cela permet, tout en ne quittant pas la société adolescente, tout en tendant au jeune lecteur un miroir à sa taille, de projeter vers lui par anticipation des comportements, des valeurs que l'on souhaiterait lui voir, adulte, endosser. Ressort dramatique et situation d'exposition, tel est en deux formules l'avantage romanesque du statut d'orphelin. On ne peut donc pas s'étonner de la fréquence de son apparition.

En résumé, le garçon Signe de Piste, héros positif, est un beau garçon physiquement mûr, souple et fort ; il est orphelin ou est dans la proximité d'un orphelin ; il est titré ou se meut dans un univers aristocratique ; il est Scout ou dans la mouvance du Scoutisme, à moins que ce ne soit d'un groupe de pairs organisés comme des Scouts.

L'amitié joue un rôle omniprésent dans les romans du Signe, à un point tel que l'apparition de couples ou de trinomes d'amis est pratiquement une figure imposée. Et lorsqu'il est solitaire, tout tend à faire découvrir au garçon l'amitié à laquelle il aspire évidemment en secret. L'« amitié » est ici une forme sans trait unique pertinent ; il est donc difficile de la cerner quantitativement. D'une façon générale, elle est l'enjeu des sociétés adolescentes dépeintes et l'élément déterminant de valorisation. À cet égard, le Signe personnalise fortement ces sociétés qui se démarquent vivement des sociétés adultes dont elles sont l'antithèse. C'est que l'amitié est, cela va de soi, pure : ni argent (ou alors corollairement, comme donnée non valorisée en soi, comme moyen et non fin), ni sexe. Il faut le tendre talent de Pierre Joubert, et le regard corrompu d'adultes sans doute... libidineux se penchant pour scruter les ombres d'un trait, d'une posture où la flamme d'une description, pour que le soupçon qu'existe un immense non-dit vienne à l'esprit de quelques critiques mal intentionnés, puisqu'à l'époque les Aumôniers et les Chefs ne trouvaient que rarement... à redire.

C'est que l'amour borné par une sévère censure morale, qui laisse peser ici ou là quelques regards ardents (peu portés vers les jeunes filles qui sont plutôt, comme chez Menu, oiselles écervelées ou timides Cendrillon, forces corruptrices de la pure fraternité mâle), cet amour là est en effet un autre ressort, et puissant. Les romanciers, scouts ou non, comme maints pédagogues de l'Association le savaient sans avoir probablement lu un Freud qui ne pouvait être en odeur de sainteté. Le premier moteur artificiel ne fut-il obtenu en portant de l'eau à ébullition en un espace confiné ?... Belle suprêmement sinon désirable, chauffée à blanc par l'exaltation d'elle-même (à travers les autres et soi-même), moralement corsetée dans une fine résille d'archétypes comportementaux et d'idéaux survalorisés, en somme admirable, pure, fière et forte, la jeunesse mâle est bien en incarnation la promesse d'un ordre nouveau purifié des turpitudes du siècle et de l'âge.

On mesure assez ce qui est profondément régressif, et ce qui est séduisant dans un tel archétype, renforcé du fait qu'orpheline, une telle jeunesse est comme physiquement séparée de ses impurs géniteurs. De la sorte, et si l'on se réfère aux critères définissant les romans de jeunesse du début du siècle, le S.d.P. travaille une sorte d'optimum représentationnel de l'acteur (d'où sa séduction) au service d'une représentation du monde qui la détermine et l'englobe. Aucune collection, à ma connaissance, n'aboutira avec autant d'efficacité. De fait, les tirages sont là pour l'attester.

L'amitié, en tout cas, est la « résine » qui fait tenir ensemble les personnages archétypés, et qui sert en même temps d'assise au déploiement des structures narratives, comme l'orphelinat ou l'appartenance au Scoutisme, mais à un niveau plus fondamental. Restent à observer les éléments récurrents qui décorent ou colorent la scène où les personnages, ainsi dépeints et animés, vont se mouvoir.

La scène est d'abord une scène « contemporaine », dans plus de huit romans sur dix. Après tout ce que l'on a dit de l'univers mental des auteurs, on peut être surpris de constater qu'à peine plus d'un roman sur dix est historique. Mais à la vérité le roman historique éloigne le lecteur du cœur du projet représentationnel : autrefois, pas de Scoutisme, par exemple, et puis l'ordre social était réalisé, alors. On ne saurait se satisfaire d'en exalter à posteriori la grandeur. Le danger serait grand de se détourner du présent, de se complaire dans la contemplation du passé. C'est au présent que tout se noue, c'est ici et maintenant qu'il faut œuvrer. Ainsi, pris dans la trame contemporaine de la collection, les romans historiques S.d.P. jouent-ils le rôle de références : les garçons (orphelins, nobles de sang et nobles de cœur tous amis, allant en petits groupes hiérarchisés, se vouant au service

de l'ordre social et priant Dieu), anticipent la geste glorieuse de leurs lointains descendants. La chose est même manifeste chez Bruno Saint-Hill qui donne à connaître dans *La plaine rouge* les héros dont le jeune Villecheron, le pivot aristocratique de la saga de *Nampilly*, est issu. Cela dit, le passé, dans un tiers des romans, est en acte au présent : sous forme d'une malédiction familiale ou autre (*Le Bracelet de Vermeil*, 1937 ; *Harald le Viking*, 1960 par exemple) ; sous forme de référence directe (*Les signes de l'empire* ou *Le manteau blanc*) ; sous forme de décor proprement dit : ainsi le château, le manoir ou la vieille maison familiale sont-ils mis en relief dans au moins une quarantaine de romans, environ deux sur dix, et cela de façon souvent lyrique<sup>185</sup>. Le passé, lointain ou présent, imprègne les récits S.d.P.. Or, dans ce cas comme en d'autres, il ne faut pas oublier que, si on ne trouve ce passé « en acte » « que » dans deux romans sur dix, cela ne signifie en rien que les autres romans vont à l'encontre de ce trait : ils peuvent fort bien, pour des raisons structurelles, ne pas y avoir recours sans le nier pour autant. En outre, la question du critère retenu se pose : on peut en effet considérer qu'un patronyme nobiliaire est aussi une inscription du passé au présent, auquel cas c'est plus de six récits sur dix qui sont concernés.

La nature est évidemment un autre trait du décor qui apparaît privilégié. Mais, nouvelle difficulté qui vaut pour le précédent : l'unité de lieu est rare dans un roman ; les personnages se déplacent. Cependant la description lyrique d'une forêt, d'un château peut être, en une page sur deux cents (volume moyen des livres S.d.P.) le temps fort de la narration, par son rôle symbolique. Elle peut aussi, en un espace similaire, ne pas constituer un temps fort de la narration mais en colorer l'atmosphère d'autant plus puissamment que l'illustrateur retiendra ce passage. La nature, et particulièrement bois et forêt, n'en demeure pas moins une localisation sujette à lyrisme. Très présente, passagère ou lointaine, cette nature sylvestre est un horizon, un espace de liberté ou d'aventure. On ne peut pas dire à contrario que la ville en tant que telle soit nécessairement un pôle négatif. Très souvent, c'est un décor passif, peu qualifié. C'est aussi le lieu d'où l'on part.

Le décor, en tout cas, servi par des plumes assez volontiers romantiques, est dressé. L'observation de quelques romans permettra, à chaque fois, d'en préciser la conception. Reste encore à développer deux derniers traits, qui eux composeraient plutôt un « état d'esprit ».

J'ai déjà évoqué la question religieuse, au moins de manière allusive. Toutes les intrigues n'imposaient pas qu'elle fût soulevée, ou que surgît une référence de cette nature. Aucune cependant ne tourne la religion catholique en dérision. Dans cinq romans sur dix, au contraire, elle intervient, de façon centrale ou marginale, toujours comme clé de voûte de l'édifice. Certains romans, tel *L'équipe des quatre nations*, sont même ouvertement militants, prêchant pour les vocations.

À ce propos, et renvoyant à la définition que donne du roman catholique le P. de Parvillez, j'aimerais développer brièvement une remarque : même lorsqu'elle n'est pas identifiée explicitement comme telle, la Providence, par le truchement de l'écrivain et de son projet qui, au Signe de Piste, fait neuf fois sur dix aboutir son texte sur une conversion (religieuse ou non), ou sur un accomplissement, ce qui revient un peu au même, la Providence, donc, apparaît en œuvre. Et lorsqu'elle demeure masquée, elle est comme un non-dit. Au fond, le Signe de Piste s'impose en l'occurrence comme un vaste édifice représentationnel déjà bâti, que chaque récit explorerait, mettant en lumière une ou plusieurs salles, un souterrain, un donjon, des douves ou le *burg* tout entier... puisque l'image de la forteresse médiévale sied fort à notre propos. L'architecture de l'ensemble se

<sup>185</sup> Précisément : pour les illustrations de ce qui précède et ce qu'elles surlignent, voir le chapitre 331.



révélerait progressivement de la sorte, les éléments souvent mis en lumière signalant les clés de la structure portante. Ce n'est pas, en revanche, parce qu'un coup de projecteur privilégierait tel ou tel motif, telle ou telle partie de la construction qu'il nierait celle-ci dans sa totalité.

Quelques personnes, par le choix des romans de la collection, ont tracé un parcours balisé Signe de Piste, à travers un édifice représentationnel dont l'homogénéité globale tient au très petit nombre de ses responsables, à leurs étroites relations, à leur permanence, à une formation, à un projet, et qui se révèle précisément par la redécouverte périodique de traits consécutifs diversement travaillés mais essentiellement stables.

Si l'amitié apparaît donc comme force de liaison entre les personnages, source de leur dynamique et, en fin de compte, de l'action, la Providence en est le guide, parfois latent, parfois manifeste. Elle en est aussi le gage, et gage de l'espace extra-diégétique, de l'alentour et l'au-delà de la narration (le prolongement imaginaire et dans l'imaginaire de la « vie » du livre). Si certains récits sont neutres à son égard, aucun ne la remet en cause.

Il est enfin un trait fort ambigu, qui apparaît assez pour qu'on le note dans le décor, bien qu'il n'en soit pas la charpente. C'est celui qui tourne autour de la xénophobie. Certains récits, au détour d'une page, font preuve d'un anti-sémitisme plus ou moins virulent, parfois simple coup de griffe venimeux (allusion patronymique par exemple) comme dans *Coueurs de brousse* (1945) ; *Pension Cranach* ou *La frontière* (1956) ; *Le Tesbi de nacre* ou *Les rendez-vous de Casablanca* (1960). D'autres s'attaquent à l'Islam, à travers la religion ou les personnes, parfois très subtilement ou de manière ambiguë : *José Mohammed* (1956) ; ou de manière plus nette, quoique plus ou moins longuement : *Courreurs de Brousse*, encore, ou *Les trois pasteurs*, *La patrouille des innocents* (1947) ; *Le Prince des sables* (1948)... En revanche, à la fin de la période, quelques textes prennent le contre-pied du racisme, par un retournement narratif de dernière minute laissant une impression de malaise : *Le triptyque d'ivoire* (1957) ; *L'équipe des quatre nations* (1959) ; *Carlo mon ami* (1960) ; *Marco* (1962)... Si l'attitude antiraciste s'affirme à la fin des années cinquante, elle cohabitera avec l'autre. Au total, ce que l'on pourrait qualifier globalement d'hétérophobie se manifestera à travers une trentaine de romans, associée soit au nationalisme, soit à un « européocentrisme » chrétien.

Les personnages ayant été silhouettés, les décors ayant été brossés, cieux et enfers de scène compris, il faudrait, pour ramasser le propos, chercher à dégager les thèmes narratifs. C'est là que le bât blesse : la pertinence de séries rigoureuses ne m'est pas apparue. Certes, j'ai déjà signalé l'existence de dix-sept romans historiques. Il faudrait y ajouter celle de deux romans « primitivistes », d'un conte onirique, et d'un ouvrage d'anticipation eux aussi très brièvement évoqués. Subsiste la masse des romans « réalistes ». J'aurais aimé parvenir à les qualifier de manière précise. Mais lorsque l'analyse a voulu s'affirmer, elle s'est diluée dans la diversité et la complexité. J'ai donc été amené à ne retenir que des catégories assez plates dont une seule rend compte de la dimension « psycho-affective » : celle de « drame familial », qui recouvre les récits centrés sur les problèmes familiaux abordés d'une façon très mouvante, romanesque ou plus réaliste, « tendue » ou plus distanciée, et dans laquelle entrent une large quinzaine de romans<sup>186</sup>. Cela exclut le contexte familial des autres textes.

<sup>186</sup> Prenons un exemple de la difficulté de sérier les textes sur ce point : *Le bracelet de vermeil*. Il est certain que le fond de l'argument est une vendetta familiale. Je le range donc dans la catégorie « drame familial ». Mais 1) l'action se déroule la plupart du temps hors de la famille, sauf à considérer M<sup>me</sup> de Lienville comme une mère de substitution pour Éric. Au contraire, l'action se déroule principalement au cours d'un camp scout, et la fraternité scoute est très présente : c'est donc un roman scout ? 2) En outre, le drame, qui confine au tragique, met aux prises deux amis séparés par des haines familiales (version « amicale » de *Roméo et Juliette* au petit pied). L'amour triomphera de la haine : c'est donc un « drame psycho-affectif », un roman de l'Amitié ? 3) Enfin, le roman met en scène une Altesse Sérénissime et un aristocrate : c'est donc un roman socio-politique ? Disons que s'il faut comptabiliser l'ouvrage

Vient ensuite, avec une quinzaine de titres, le « roman colonial et exotique », type dans lequel l'action se déploie la plupart du temps à travers l'empire colonial français, qui aborde la question coloniale par la bande (mode de vie, jugement de valeurs, etc) ou de front. On peut aussi isoler le roman « transeuropéen », qui illustre les relations entre la France et un (souvent l'Allemagne) ou plusieurs pays, à moins qu'il se situe à l'étranger (*Port des brumes* se situe en Belgique), et dont le développement est orienté par cet espace. J'y associe les romans traitant directement ou secondairement mais autrement que de manière allusive de la guerre et de ses séquelles, pour des raisons évidentes. Cela concerne alors deux romans sur dix. C'est d'ailleurs surprenant: on pourrait s'attendre à un nationalisme marqué. S'il n'en est rien, c'est peut-être que les auteurs cherchent à prendre de vitesse le mouvement de l'histoire, à implanter sur la scène européenne, avant que celle-ci ne soit investie par le discours politique et régie par la démocratie parlementaire, leur idéal d'ordre socio-chrétien (sans rapport avec la démocratie chrétienne).

C'est tout à fait flagrant dans *Conrad* (1949) ou *Le glaive de Cologne* (1954), et encore dans les deux livres de *La quête fantastique* (1956) ou *Les signes de l'empire* (1958). Une dizaine de texte enfin relèvent de ce que j'appellerais une optique « provincialiste », exaltant la permanence, l'ordre équilibré facteur de douceur de vivre, la non-modernité (système économique compris) et le charme indéfinissable (déjà si nostalgique) de la province des bourgs et des campagnes : à travers ce provincialisme-là c'est tout un souci politique qui se manifeste, mais de façon voilée, tandis qu'il s'affiche à travers une autre dizaine de textes dans son refus de la démocratie ou son penchant pour une monarchie maurrassienne régénérée, évidemment, par la jeunesse (cf. les surprenants *Chemins de la liberté*, annonçant, un an avant, la fin de la IV<sup>e</sup> République<sup>187</sup>). Dans la plupart des autres récits, perce une préoccupation « sociale », ou psychopédagogique, mais à travers tant d'aspects qu'il est hasardeux de risquer, même avec des réserves, une catégorisation.

Quoi qu'il en soit, et c'est ici le trait majeur, tous ces romans sauf exceptions (presque toujours étrangères) sont des romans d'éducation, et mieux encore d'initiation : à travers la diversité des situation et des lieux, des garçons se cherchent et se découvrent têtes et cœurs de l'Élite. Politiquement ou religieusement (en tant que prêtres), socialement ou culturellement, s'appuyant sur l'amitié conquise, retrouvée, et parfois dépassée (pour le sacerdoce et, de temps à autre à la fin des années cinquante pour le mariage, car enfin il faut ce qu'il faut), ils sont prêts à partir en croisade, le menton volontaire et les yeux clairs.

Je me souviendrai toujours avoir été intrigué, il y a de cela dix ans, par un avis singulier : le 7 octobre devait être célébrée la messe commémorative (une fondation perpétuelle) de la victoire de Lépante (1571) à Notre Dame des Victoires. Curieux, je m'y rendis. Composant l'assemblée des fidèles émus, une poignée de jeunes gens athlétiques en costume bleu marine, cravate noire et lunettes teintées, quelques vieilles gens très distinguées, deux ou trois prêtres en soutane, ceinturon de cuir et godillots et, je crois, un ou deux uniformes. Monté en chaire, l'officiant, aube de dentelle et chasuble brodée d'or, après une brillante évocation de la Chrétienté unie contre l'Infidèle, et l'éloge adressé à un groupe d'adolescents qui s'était retiré dans un « *haut lieu de notre histoire pour renouer le*

---

dans chaque catégorie, il serait plus pertinent de créer une catégorie « roman intégral », c'est-à-dire qui intègre plusieurs dimensions de développement. Ce sera le propre des romanciers paradigmatiques du Signe (Dalens, Fonceine, Labat, D'Izieu, Saint-Hill) que d'écrire des romans de ce type.

<sup>187</sup> Il faut dire que le don de prophétie n'était plus, à ce moment, nécessaire pour prévoir l'événement. D'autre part, l'utopie monarcho-juvénile ruisselante de bons sentiments de Ferney est vraiment d'une naïveté (et d'une maladresse de construction) qui confond...

*fil des temps* », se mit à tonner contre la Grande Menace qui, aujourd'hui comme hier montait de l'Est, et le mal qui gangrenait la France.

La jeunesse, au sein de cette assemblée, était rare. Je me suis souvent demandé, depuis lors, combien parmi ces jeunes (et ces moins jeunes) poursuivaient en ce lieu le rêve éveillé si bien illustré et suscité par le Signe de Piste. Si le Pierre Labat du *Manteau blanc* avait été en vie, nul doute qu'il se fût associé à cette cérémonie des « catacombes », titre, précisément, de la feuille que brandissait pour la vendre un fanatique émacié, à la sortie.

Tout cela pour en venir à ce constat que les récits de pur divertissement d'une faible charge représentationnelle sont extrêmement rares au Signe de Piste, et que la collection participe bel et bien du système représentationnel initial des Scouts de France, tout en faisant le lien avec une nébuleuse représentationnelle plus large qu'elle met ainsi en lumière. Mais on ne peut s'en tenir à ces généralités. Il faut à présent charger de chairs le squelette.

Un point encore, pourtant. J'ai déjà soulevé l'objection selon laquelle prendre une collection romanesque comme un tout serait peu pertinent, puisqu'elle ne pouvait tabler sur une lecture exhaustive de la part de son public. Je crois avoir assez montré, et illustré dans ce chapitre, son unité de conception : si l'on peut à juste titre tenir pour hypothèse acceptable que chaque roman répond à une intention –consciente ou latente– de son auteur, le choix et le montage des titres englobent chaque intention et répondent à une intention autre, par son expression même, intention qui juge acceptable celle du romancier. Il faut alors parler de projet éditorial.

De plus, partant d'un objet historique (complexe), j'en cerne peu à peu l'historicité. Ici la collection, portée par une parole, témoigne.





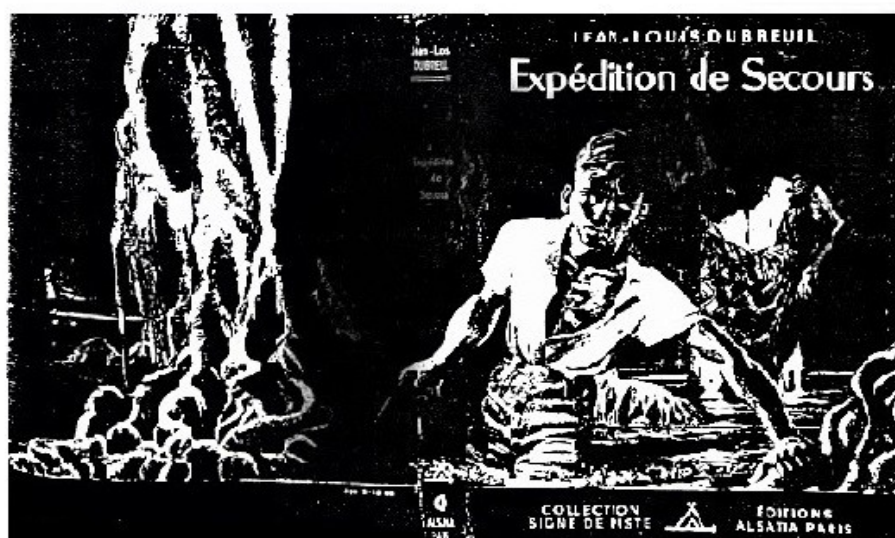




SdP n° 64-1954

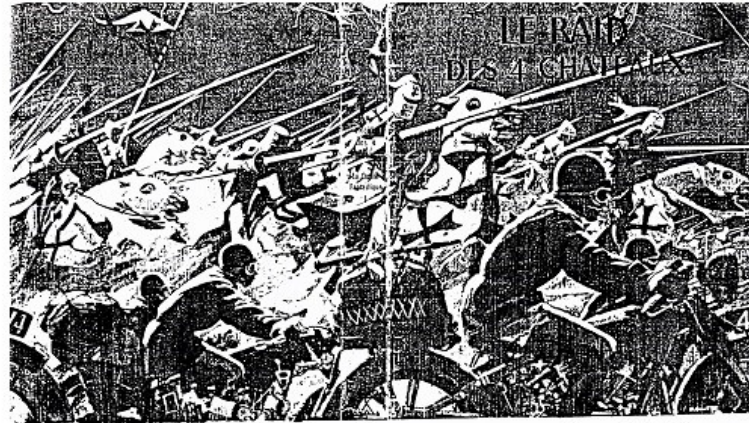


SdP n° 73-1955



SdP n° 80-1955





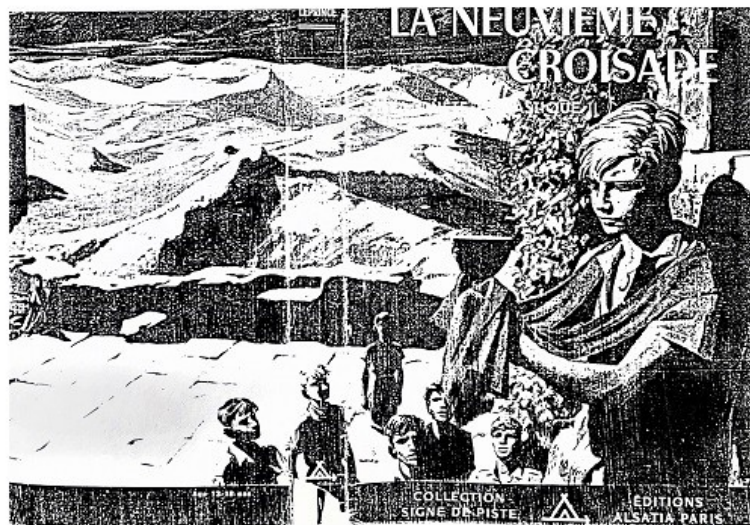
Albatros  
Paris

COLLECTION  
SIGNE DE PISTE



EDITIONS  
ALSATIA PARIS

SdP n° 83 1956



Albatros  
Paris

COLLECTION  
SIGNE DE PISTE



EDITIONS  
ALSATIA PARIS

SdP n° 84-1956



Albatros  
Paris

COLLECTION  
SIGNE DE PISTE



EDITIONS  
ALSATIA PARIS

SdP n° 85-1956

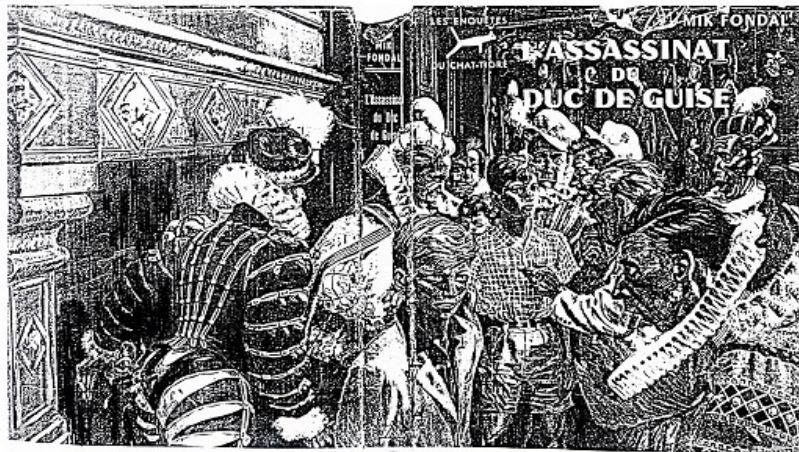




SdP n° 91-1956



SdP n° 99-1957

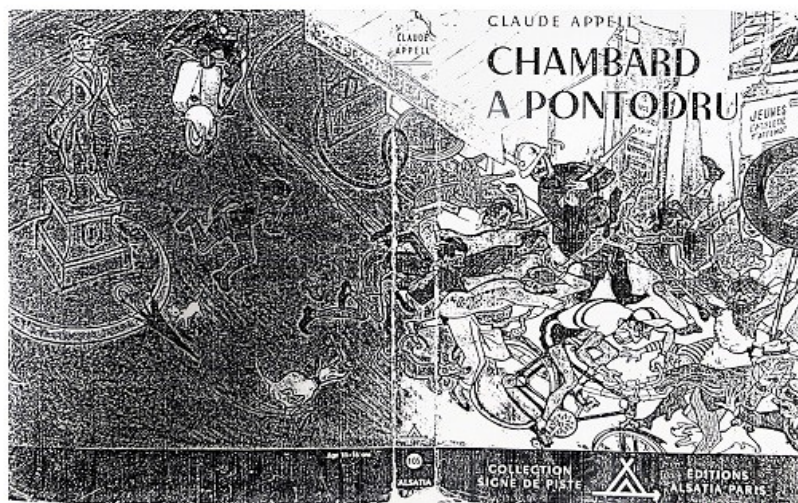


SdP n° 101-1957

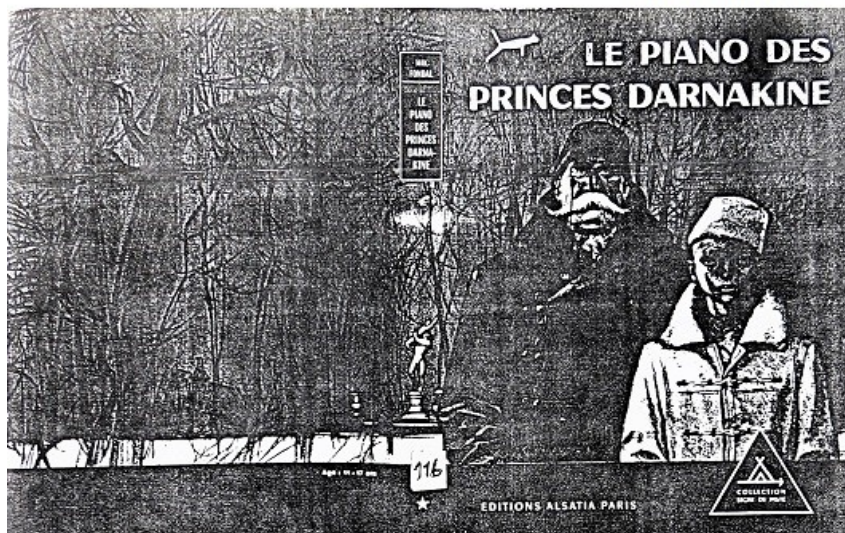




SdP n° 104-1957

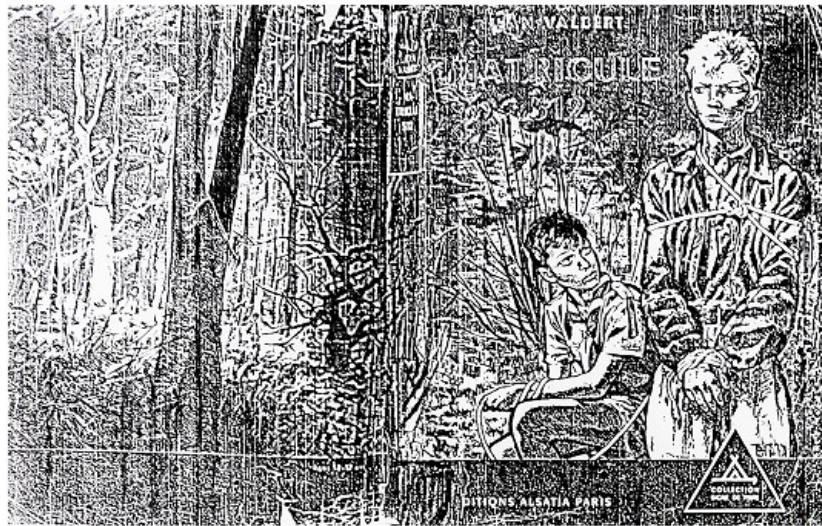


SdP n° 105-1957

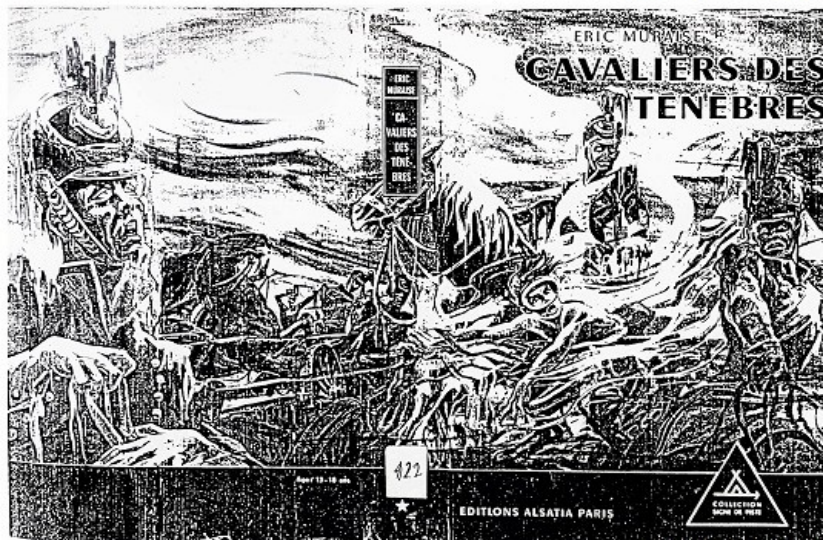


SdP n° 116-1958

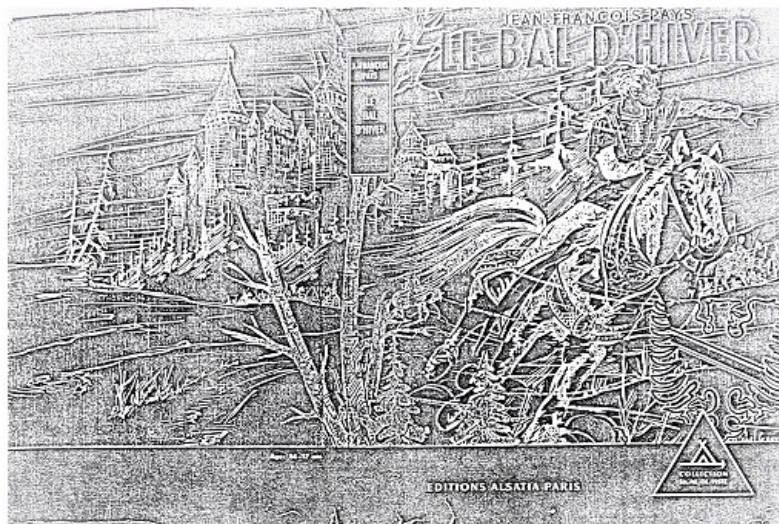




SdP n° 121-1958

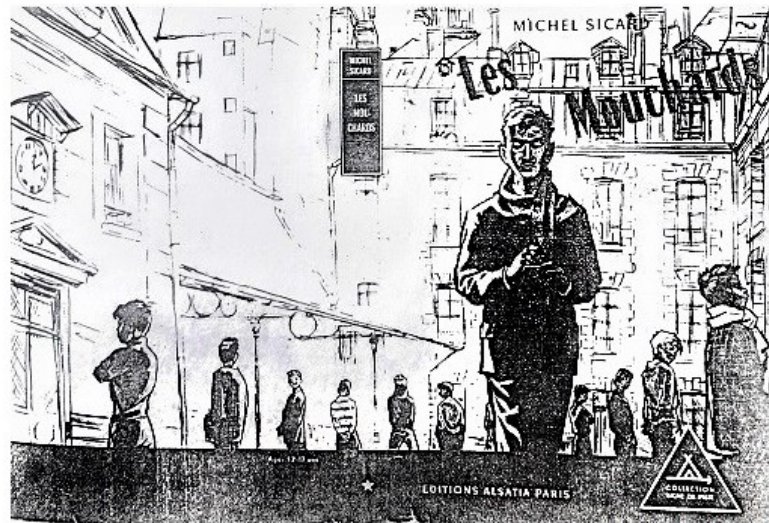


SdP n° 122-1958

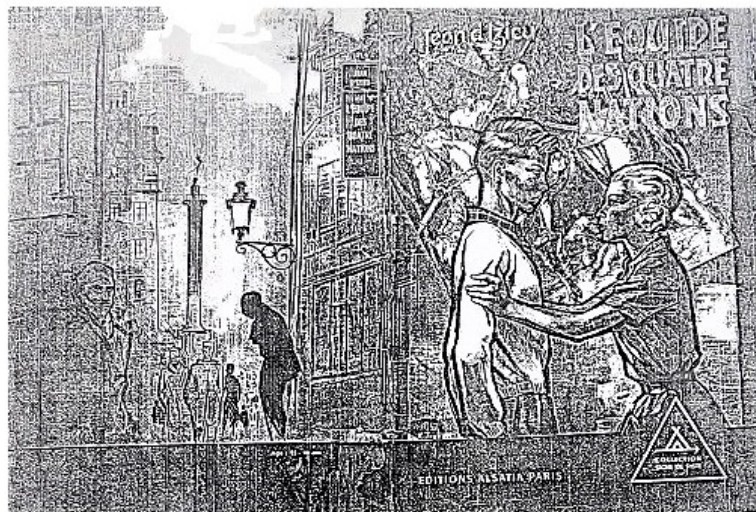


SdP n° 123-1958





SdP n° 126-1959

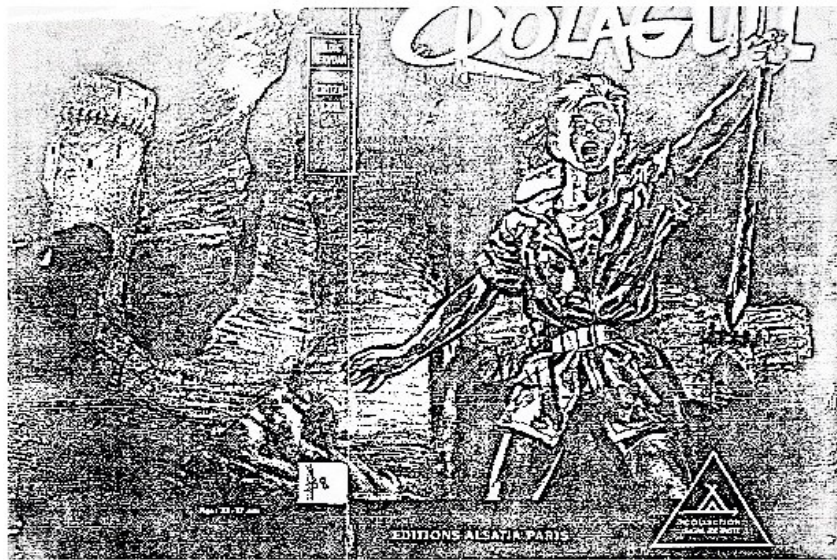


SdP n° 129-1959

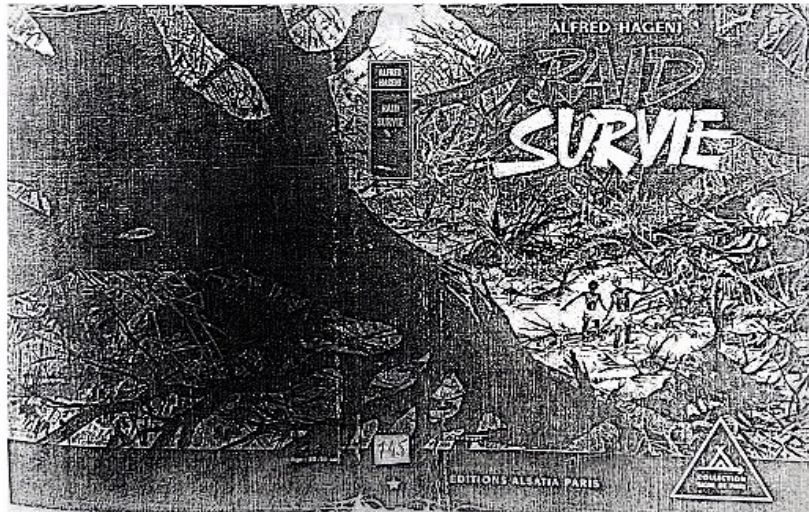


SdP n° 133-1959





SdP n° 138-1960

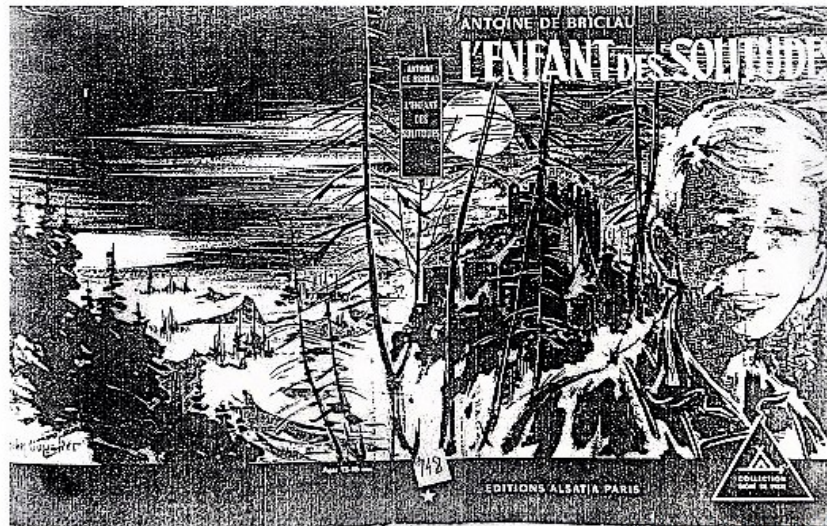


SdP n° 145-1961



SdP n° 146-1961

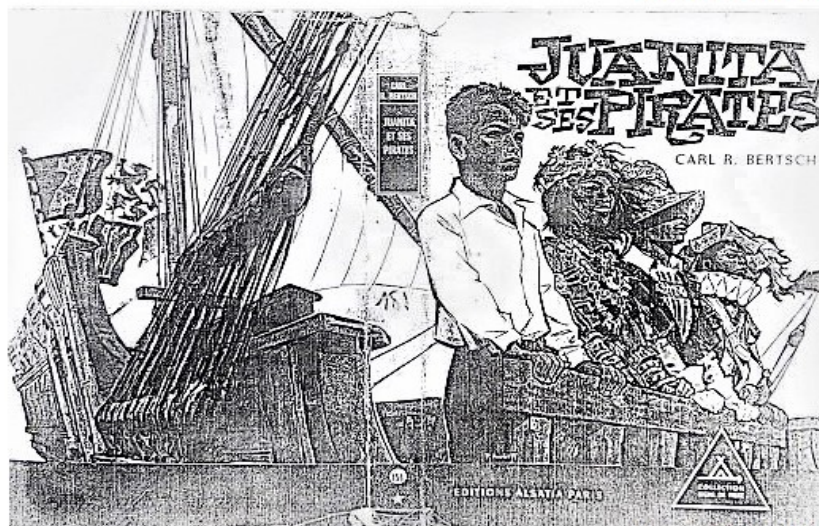




SdP n° 148-1961

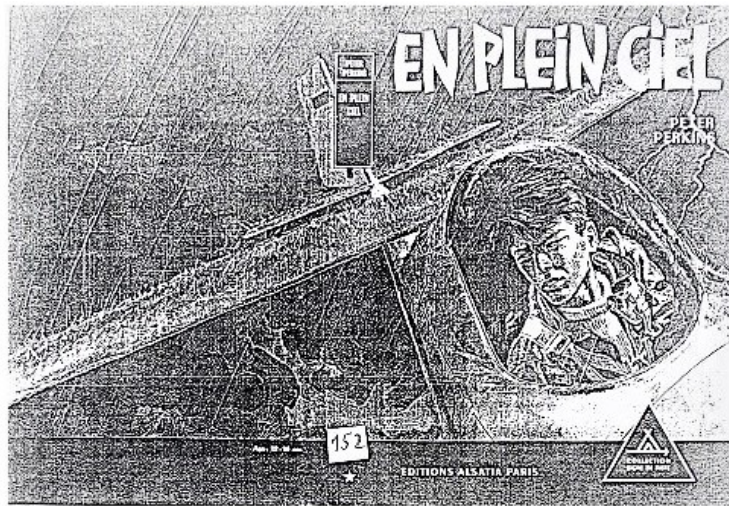


SdP n° 149-1961



SdP n° 151-1961

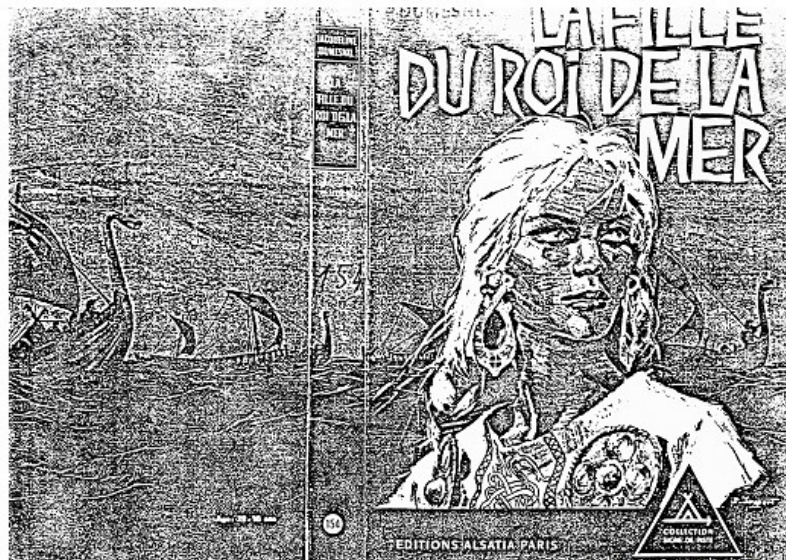




SdP n° 152-1961



SdP n° 153-1961

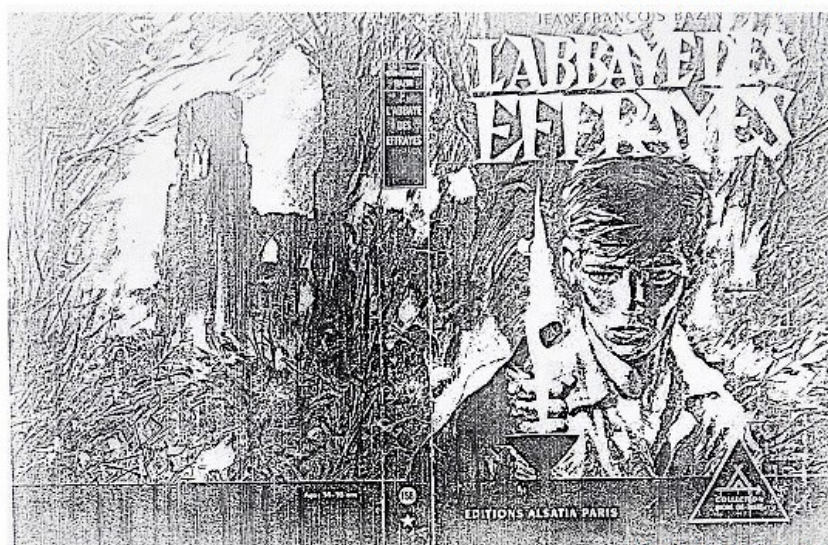


SdP n° 154-1962

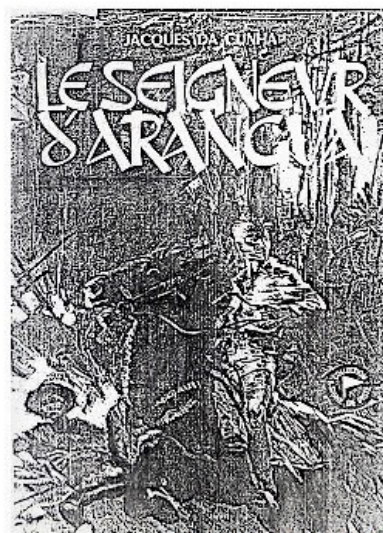




SdP n° 156-1962



SdP n° 158-1962



SdP n° 168-1964

## 2.2. Les maîtres du Signe

Structure de l'existence de laquelle un certain nombre de significations peuvent être dégagées, la collection Signe de Piste n'en est pas moins ce qu'elle est : une collection de romans. Romans que l'on ne pouvait manquer d'aborder en eux-mêmes. Un regroupement thématique était envisageable. Mais j'ai montré qu'en matière de littérature de jeunesse, les thèmes ont des frontières mouvantes, et la taxinomie thématique n'est guère satisfaisante lorsque l'on cherche à y faire correspondre les ouvrages ; au contraire les thèmes sont plutôt trans-romanesques, d'où le précédent chapitre. Il m'apparut d'autre part important de préciser auteur par auteur la qualité de l'adhésion au système représentationnel dans lequel communient les fondateurs de la collection : j'ai donc choisi d'analyser l'œuvre de chaque romancier.

Mais alors se présenta un nouvel écueil : il m'était d'un côté impossible d'aborder tous les écrivains Signe de Piste de la période (soixante-dix-neuf) ; d'un autre côté, je désirais éviter de privilégier tel ou tel, défaut dont ne sont pas exempts, me semble-t-il, les travaux déjà réalisés sur le Signe de Piste<sup>188</sup>. C'est pourquoi l'éventail des auteurs présentés sera ouvert. Dans la mesure du possible, une trop grande subjectivité du choix est aussi écartée. Ce point me paraît important. L'ombre de Dalens et de Foncine, en effet, s'étend sur l'ensemble de la collection, tant à cause de leur rôle institutionnel (et ici on est fondé à leur accorder la place que je leur ai consacrée) qu'à cause d'une notoriété que leurs qualités d'écrivains n'est pas tout à fait seule à expliquer: « âmes » de la maison si l'on veut, ils surent faire rejaillir sur leurs œuvres l'effet de leur dynamisme. Ainsi peut-être incarnent-ils la collection ; celle-ci cependant ne peut être réduite aux vingt et un romans qu'ils signèrent et cosignèrent. La richesse du Signe de Piste, la séduction aussi qu'exerça le label tiennent, il ne faut pas l'oublier, au « miroitement » que provoquent, dans l'unité globale d'un système de représentations, les variations de ton, de style, de thème, et jusqu'aux notes un peu discordantes que les autres auteurs apportèrent pour leur part. Sans contrastes, point de tableau : ensemble, cependant.

Cela dit, force est d'accorder la première place au prince Éric.

### 2.2.1. Le « *Prince* » et ses valeurs

Tout comme Conan Doyle, c'est Holmes ou Leblanc c'est Lupin, Dalens, c'est Éric. Sans doute avec Les voleurs, le comte de Verdilhac essaiera-t-il d'échapper à la confortable tyrannie de son héros, que les hasards de l'édition et la volonté de l'auteur feront « ressusciter » deux fois<sup>189</sup>. Il n'en reste pas moins que la personnalité de Dalens s'estompa très vite dans l'ombre de l'éclatante blondeur juvénile du prince régnant de Swedenborg.

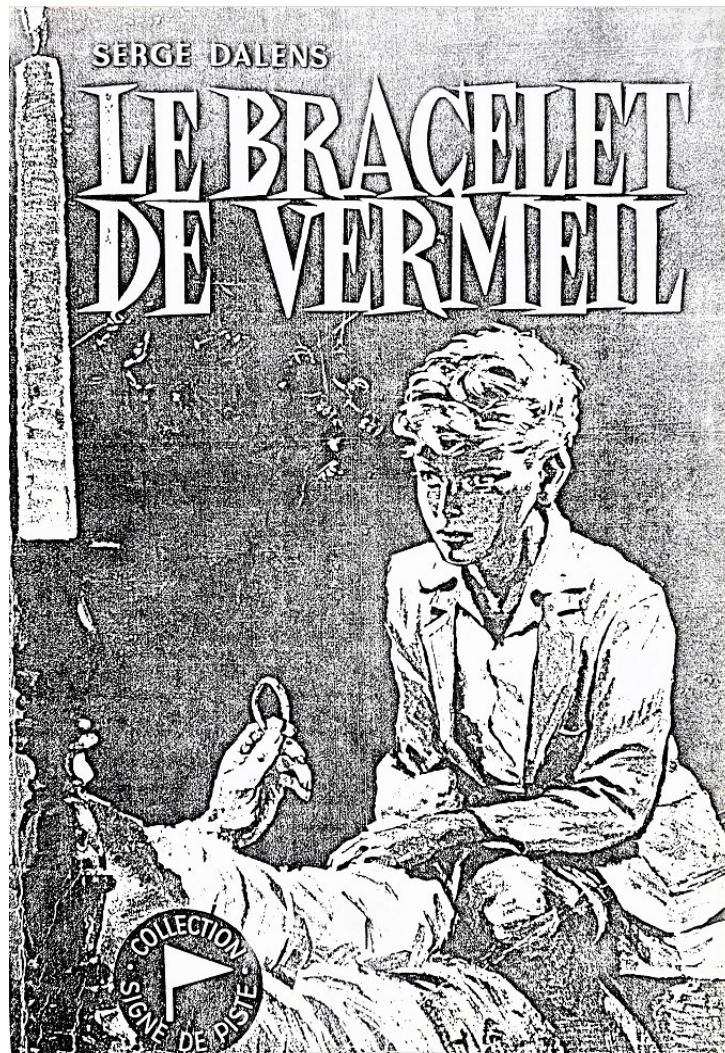
En cinquante ans, le projet de mettre en scène un prince-enfant a vieilli au point de sembler aujourd'hui hors d'âge<sup>190</sup>. À l'époque même, on doutait déjà de l'avenir d'une telle tentative : rappelons que l'éditeur de Gigord avait refusé *Le Bracelet de Vermeil*, avant que Jacques Michel, passé chez Alsatia, ne l'acceptât. Selon Dalens, le livre avait été jugé puéril, le récit rocambolesque.

<sup>188</sup> Thèse d'Alain Gout ; mémoire de Jacques Sheer...

<sup>189</sup> *La tache de vin*, 1947, et plus récemment *Éric le magnifique*.

<sup>190</sup> Le juvénisme monarchique n'est plus qu'une recette publicitaire pour républiques blasées. La nostalgie sans risque est un marché ouvert. Frédéric Mitterrand (*Étoiles et toiles -1981-86, Destins -1987-88...*) a su l'exploiter à la télévision, comme, avec moins de talent mais non moins de succès, une certaine presse M.D.C (« Médecins-Dentistes-Coiffeurs », tout respect dû à ces honorables corporations) ; l'ironie est d'ailleurs facile. Au-delà, pourtant, il conviendrait d'admettre que c'est toute une vision du monde qui s'est irrémédiablement éteinte avec la disparition de son port d'attache.

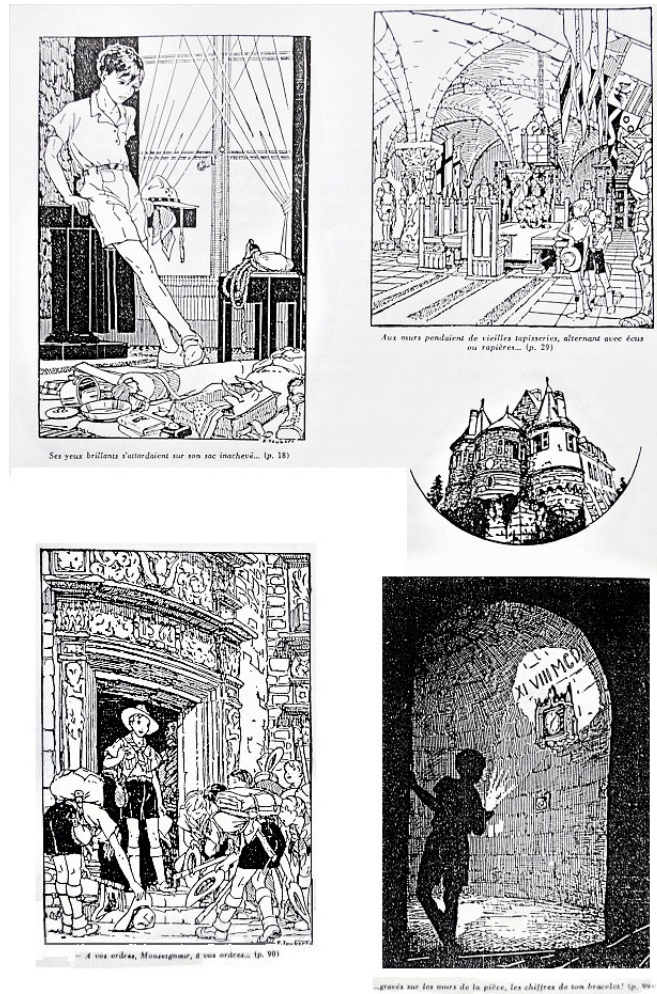




Couverture du début des années Soixante

Peut-être cette histoire de prince « masqué » faisant ses classes chez les Scouts sembla-t-elle aussi un peu forcée. Pourtant, au même moment, un autre aristocrate, le comte Antoine de Saint-Exupéry, rêvait lui aussi d'un prince-enfant aux prises avec le monde. Mais chez lui l'onirisme poétique épurait la silhouette de façon à la fois visionnaire et universelle. Il est vrai que dans *Le bracelet* au moins, les dorures et les pompons superfétatoires d'une principauté d'opérette sont absents : l'arrière plan monarchiste y demeure encore discret. Bref, avec ce premier livre, Dalens joua au poker, mais avec une belle main : le roman était d'abord un roman-scout, et les autres ingrédients (garçons titrés : *burg* vosgien, souterrain et ancienne vendetta familiale) faisaient belle la part réservée au fantasque romantique que l'on pouvait après tout attendre d'une publication destinée à de jeunes Scouts.

Jeunes Scouts qu'au demeurant Dalens connaissait bien : renvoyons à l'évocation de la naissance du *Bracelet*, avec Joubert sur le coin de table d'une brasserie strasbourgeoise ; en fait, Dalens est le « fils » de Delsuc : il sait comme beaucoup de très jeunes Chefs ce qu'il faut faire pour capter l'univers intime du garçon, appréhendé de l'intérieur sans études socio-ethnologiques.



Au sein d'une association certes en plein essor mais aux effectifs encore limités en ce début des années trente, il connaît en effet les milieux assez privilégiés dans lesquels le Scoutisme catholique recrute principalement, il connaît les idées qui les imprègnent, il connaît ce qui anime les conversations des garçons entre eux, il connaît ce que cherchent à en faire les S.d.F., il connaît les thèmes des premiers Grands Jeux et l'extraordinaire engouement qu'ils suscitent ; lui-même vibre à tout cela, et participe du romantisme quelque peu caverneux qui imprègne tout un pan de cette époque. Disons-le, bien après coup : le succès du *Bracelet* n'est ni un hasard ni le seul fait d'une plume allègre; Dalens révélait à toute une génération de Scouts l'horizon de leurs rêves secrets.

Du reste, l'attitude de l'époque vis à vis de la fiction monarchiste est tout-à-fait ambiguë. Je l'ai déjà souligné, si une partie des couches dirigeantes demeure fidèle à la République, une autre part de l'élite (magistrature, armée,...) peut conserver, parfois fidèle à un « esprit ancien régime », beaucoup de nostalgie à l'égard de l'ordre ancien. Le cinéma d'ailleurs se fait, avec succès, l'écho d'une telle nostalgie qui s'entretient de charges antiparlementaires. Pierre Colombier, par exemple, presque oublié aujourd'hui, sut admirablement diriger les meilleurs acteurs (Fernandel, Raimu, Victor Francen) dans des farces-vaudevilles sans ambiguïté : ainsi dans *Ces messieurs de la santé*, où Raimu est superbe, ou mieux encore *Le Roi* (1936)<sup>191</sup>, scénario de Flers et Caillavet adaptant pour

<sup>191</sup> La date est significative... Il paraîtrait qu'Hitler aimait à se faire projeter ce film dans lequel il voyait la manifestation de la décadence française.

l'écran une de leurs pièces : Victor Francen y est un roi d'un style « père noble », coureur de jupons portant beau à l'irrésistible accent ; Raimu incarne le député radical trompé qui finit par tout accepter contre la signature d'un traité de commerce et un portefeuille ministériel ; Gaby Morlaix est d'une extrême drôlerie en épouse de celui-ci, née de la rue ; Elvire Popesco impériale en demi-mondaine de très haut vol. Bref, les morceaux de bravoure se succèdent avec vivacité, le spectacle est très réussi, on sourit volontiers. Il n'en reste pas moins que le « roi », un tantinet cabot, gai, naïf et jouisseur mais, au fond, ne se prenant pas au sérieux, ridiculise férocement le représentant de la France « officielle », ploutocrate hypocrite et sans honneur.

En 1938, un an après la parution du *Bracelet* et deux ans avant *Le Prince Éric*, Alexandre Esway faisait sortir sur les écrans : *Éducation de Prince*, où triomphaient une nouvelle fois Elvire Popesco, et Robert Lynen à ses côtés dont le charme adolescent fascina aussi bien Dalens que Foncine, et avec eux une bonne part de leur génération. Dalens reconnaît que Lynen l'inspira dans la composition de la silhouette d'Éric. On peut supposer qu'*Éducation de Prince* fut pour beaucoup dans son deuxième roman. Le film, en tout cas, rencontra un indéniable succès et demeure aujourd'hui un classique de la période.

*Le Bracelet de vermeil* parut donc en 1937. Il faut faire effort pour tenter de ressaisir le climat étrange de cette avant-guerre où la crise, la montée des tensions internationales, les attaques portées contre la République font planer sur la France une ombre d'inquiétude. La magie du *Bracelet* que j'ai ressentie, je l'avoue, lorsque je découvris l'ouvrage dans la bibliothèque de ma classe de 7<sup>e</sup> d'une école confessionnelle, tient aussi, sans nul doute, à cette atmosphère assez sombre.

Le livre, subtilement introduit par Jacques Michel (lequel, accréditant la véracité des pages suivantes, aiguise la curiosité du *cher petit lecteur* sur l'aveu de son propre plaisir d'adulte) s'ouvre sur un prologue qui projette immédiatement dans l'univers esthétique et représentationnel que Dalens s'apprête à bâtir ; à l'évidence dans cet univers parallèle, la Révolution n'aura pas eu lieu... :

« *Le onzième jour du huitième mois de l'an mil quatre cent trente six, fut un jeudi. C'est justement ce jour-là que Robert-Jean-Marie d'Ancourt fut pris d'un grand tremblement, tout aussitôt qu'il eut goûté quelques prunes d'Italie, par hasard trouvées dans son drageoir.*

« *Robert-Jean-Marie était au Dauphin Louis. Ce prince, qui ne voulait point de mal à son page, lui dépêcha son médecin.*

« *Ce nonobstant, le jouvenceau trépassa dans la nuit.*

« *Le Roi, qui se trouvait à Loches, daigna s'en déclarer marri.*

« *Et un autre page, venu de Cléry, fut admis à présenter son hommage au Dauphin Louis.* »<sup>192</sup>

Et :

« *La mort frappa de même Charles-Marie-Claude, sire de Creil et marquis d'Ancourt, le onze août 1536 ; Pierre-Louis-Marie d'Ancourt, le onze août 1636 ; René-Marie-Xavier d'Ancourt, le onze août 1736 ; Marie-Georges d'Ancourt, le onze août 1836...*

---

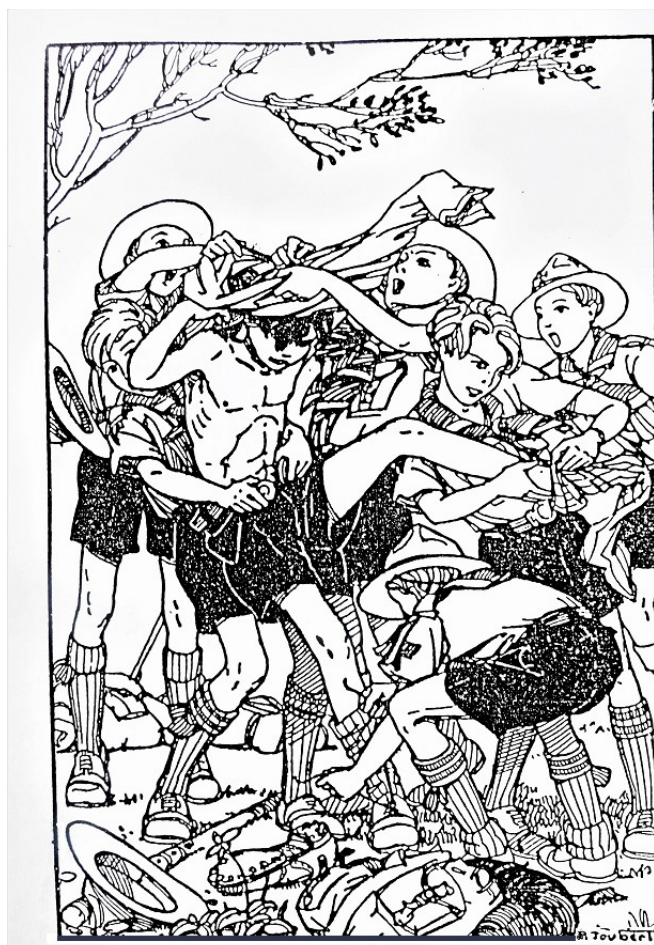
<sup>192</sup> Serge Dalens : *Le Bracelet de Vermeil*, édition de 1965, p. 11.



*« En l'an de grâce 1936, le dernier d'Ancourt s'appelait Christian, exactement Christian-Marie-François Liévin de Creil d'Ancourt. Il n'avait pas tout à fait quatorze ans. »<sup>193</sup>*

Ainsi nous est présentée la malédiction pesant sur la famille du docteur marquis d'Ancourt, père du héros lycéen, et Scout de son état.

Or, on est à la veille du départ au grand camp d'été, et le docteur répugne à laisser son fils partir. Mais la Scoutmaîtrise est persuasive, et le troisième de la Patrouille des Loups rejoint sa Troupe gare de l'Est. Là, dans le tohu-bohu du départ pour les Vosges, un Scout d'Auteuil, Éric Jansen, lui est présenté. Le blondissime garçon aux yeux verts, et le bracelet de vermeil qu'il porte au poignet gauche, troublent immédiatement le jeune Christian. Sur le bracelet, l'inscription B.K.11.8.36 est gravée.



Le camp a dressé ses tentes dans le parc du château de Birkenwald, propriété de M<sup>me</sup> de Lienville, leur hôtesse, apparentée au P. Charles de Foucauld. Forteresse du XVI<sup>e</sup> siècle fondée sur un établissement du IX<sup>e</sup>, Birkenwald, sa salle d'armes, son mobilier ancien, ses bannières et sa légende de la Dame Blanche enfièvrèrent aussitôt l'imagination des garçons. Madame de Lienville leur raconte aussi que des « sorcières » y furent murées vives, mais d'autres histoires peuplent encore les murs de l'auguste demeure...

La vie du camp, établi au milieu des roses, s'organise.

<sup>193</sup> Ibid., p. 13.

Progressivement, Christian et Éric, mystérieusement attirés l'un vers l'autre, font plus ample connaissance. Le château et ses légendes constituent le fonds de leur conversation favorite, précieuse au jeune Jansen qu'isole son tempérament réservé. L'amitié s'est déjà nouée, mais une amitié orageuse. Christian n'est pas non plus d'un caractère facile. Cependant Éric peu à peu se confie : père et mère décédés peu auparavant, et puis une obscure mission attachée au bracelet, que son père mourant n'a pas eu le temps de lui révéler...



Christian, de son côté, poursuit secrètement un objectif : voir l'apparition de la Dame Blanche, fantôme d'une châtelaine assassinée jadis. Un soir, il monte au château. Madame de Lienville, qui l'y trouve, dessille sa naïve candeur. Dépité, Christian va retourner au camp lorsqu'il découvre, fortuitement, un passage secret. Il met aussitôt Éric dans la confidence, et les voici partis en exploration, occasion d'une brouille entre eux. Ce qui décidera Christian à aller plus avant, mais en solitaire. Le lendemain, 11 août 1936, Christian ne réapparaît pas. Chefs et Aumônier se mobilisent aussitôt, et la Troupe organise une gigantesque battue (à laquelle seuls les grands Scouts participeront), opportunité d'éprouver la technique des garçons dans le domaine de la transmission des signaux optiques notamment. En vain. Mais au retour, Éric trouve un mot laissé par Christian avant son départ, expliquant sa volonté de poursuivre l'exploration des souterrains. Éric se lance

immédiatement sur la piste de son ami, après en avoir arraché l'autorisation à son Scoutmestre.

Lors de leur première exploration commune, Éric et Christian avaient abouti à une rotonde souterraine, une impasse. Persuadé que l'on pouvait aller plus loin, Christian est parvenu à décrypter le secret du passage. Il a erré ensuite à travers les galeries, a dépassé une salle de tortures où il n'a pas prêté attention à de vieux manuscrits à peine feuilletés, et, continuant, il est tombé dans une oubliette. La chute a été amortie par un lit de sangles. Mais dans cette ultime salle l'attendent des dagues aux armes de sa famille... Ce fait, et l'inscription de la rotonde : BK (pour Birkenwald) XI.VIII.MCDXXXVI, l'amène à présent à redouter un lien tragique mais insaisissable entre lui, ce lieu, le bracelet d'Éric et son ami lui-même.

Éric, de son côté, a trouvé le passage, mais au lieu de poursuivre, il s'est attardé sur les manuscrits, qui lui révèlent la vérité de sa mission : pour avoir perpétré meurtres et pillages, les ancêtres de Christian ont été condamnés par les ancêtres d'Éric à une punition perpétuelle : tous les cent ans, un Liévin devra mourir. C'est là le nœud d'une tragédie « cornélienne » : Éric n'est-il pas soudain déchiré entre le serment, fait à son père mourant d'accomplir une mission dont il ne savait rien et l'amitié qu'il éprouve pour Christian ? C'est la fidélité à la parole donnée qui l'emporte d'abord.

Tandis qu'au fond de son oubliette, assoiffé et désespéré, Christian d'Ancourt sombre dans le délire, au camp, Éric, après avoir assisté à la messe, est tout aussi désespéré. Il décide de mourir à cheval. Au moment même où il prend cette décision, son cheval s'emballe et il vide les étriers.

La chute pourtant n'a pas été fatale. Retrouvé, ranimé, Éric se confesse à ses Chefs. On se précipite vers les souterrains et, usant une nouvelle fois des techniques scouts, on hisse Christian hors du trou où il approchait de l'agonie. Il est sauvé. L'amitié, au présent, a triomphé de la malédiction du passé :

*« Le train a dépassé Lutzelbourg. Plus hâlés, plus beaux, plus joyeux qu'au départ, ils savent qu'ils ont vécu des heures merveilleuses, à tout jamais enfuies. Ils ont laissé dans ce château quelque chose d'eux-mêmes, comme on abandonne un lambeau de son cœur, à tous les camps qu'on lève.*

*« Songent-ils à la demeure souterraine dont ils découvrirent le secret, au Magnificat entonné le matin du 15 août, aux jours de fête qui suivirent le retour de Christian, ou rêvent-ils à ces soirs d'été où rien ne vous sépare de Dieu que la lueur d'une étoile et le cri d'un grillon ? On ne sait... Il pensent, et voilà tout. »<sup>194</sup>*

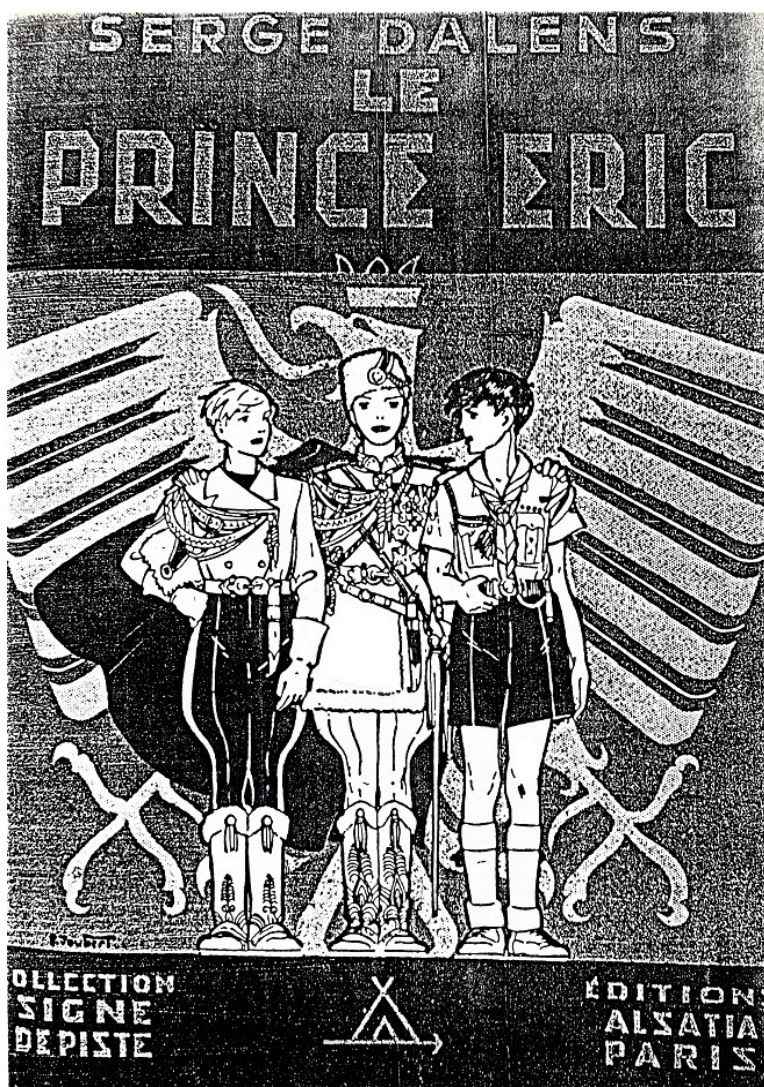
Mais voici qu'à l'arrivée, Éric dont la qualité a été révélée au cours du camp, est rappelé en Norvège par l'état de santé inquiétant de son oncle, Prince régnant de Swedenborg dont il est l'héritier. En guise de souvenir –ou de promesse de retrouvailles ?– Éric a laissé à Christian son bracelet brisé.

Ainsi se clôt le livre. Force est de constater que l'amitié, et l'action de la divine Providence (opportunément relayée par l'imagination de l'auteur), en sont les deux axes principaux. En somme, c'est la vertu de l'éducation scout et chrétienne guidée par la Grâce, ménageant la respiration de l'Épreuve, qui permet au jeune franco-norvégien de faire triompher l'amour sur la haine au terme d'une crise certes exceptionnelle, mais néanmoins révélatrice de la sensibilité humaine du garçon.

<sup>194</sup> Ibid., p. 185.



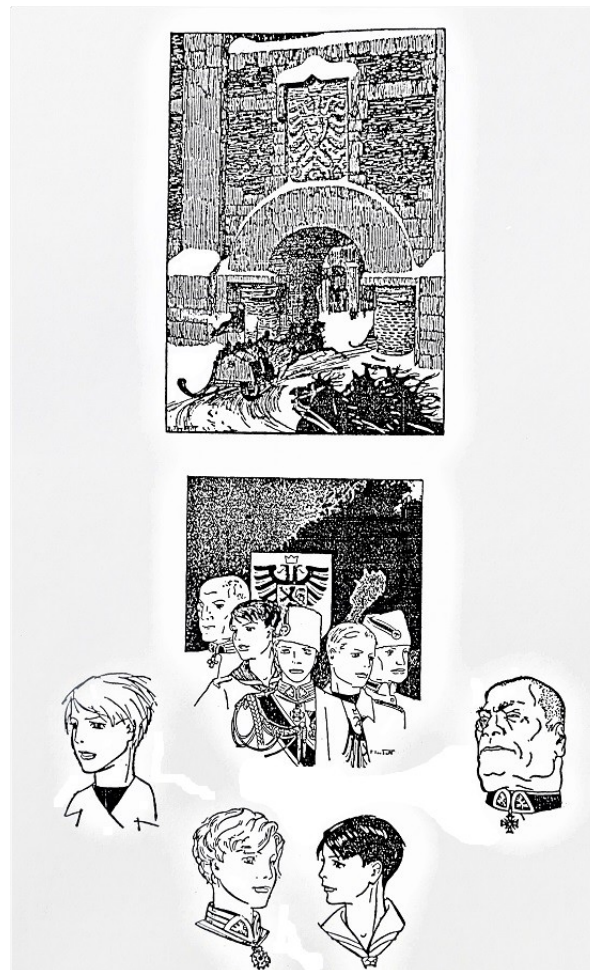
On est cependant en droit de se demander ce qui est le plus important de cette trame ou de la riche toile de fond du roman : le Scoutisme, bien sûr, habilement présenté en de nombreuses notations qui exaltent la vie du camp, loin de la ville, au creux de la forêt des Vosges, à l'ombre du château et de ses roses ; les comportements socio-culturels, aussi, de cette jeune aristocratie de l'être et de l'apparaître, qui joue du Grieg sur l'Érard du grand salon des Lienville, chante des berceuses scandinaves à la veillée, et sait être si simple parmi les autres scouts issus de milieux plus populaires, figurant l'idéale *concordia ordinum*. C'est tout un univers qui passe, pédagogiquement efficace parce que sans didactisme, à travers tel ou tel trait, le drapeau qui flotte sur le camp et l'exquise politesse de la noble hôtesse des Scouts, l'homélie de l'Aumônier, les blasons des étendards de la salle d'armes, ou l'enracinement du passé dans le présent. La bulle représentationnelle a ici des parois de cristal, et l'atmosphère qu'elle enclot est chargée de l'effluve des roses, de la senteur des sapins et de l'odeur du feu de bois. Tout y est séduction pour qui n'est pas en mesure d'en saisir l'artifice. Tout y est scène pour d'autres développements.



L'aventure en effet s'est ici frayée son chemin par l'intime. À travers l'agencement des phénomènes dans le monde, deux garçons se sont trouvés et se sont rencontrés.



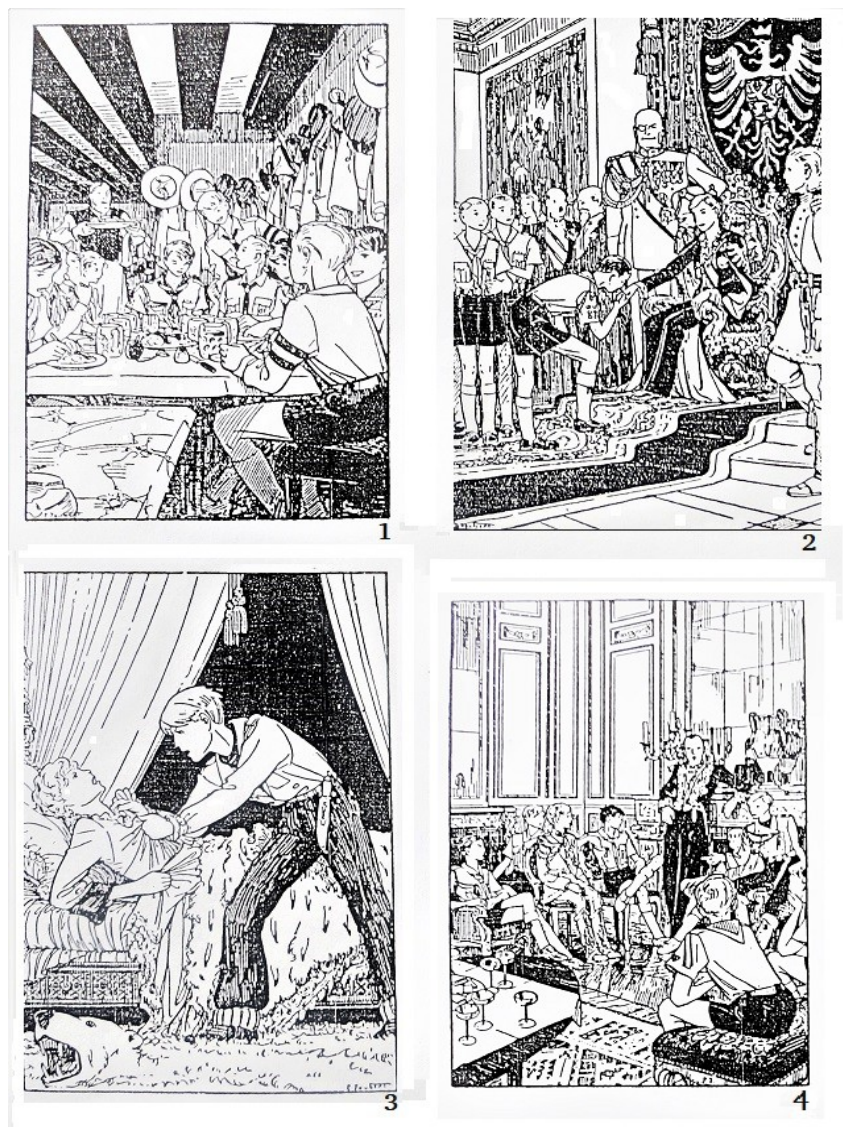
La mise à l'épreuve du pacte tacite qui les lie passera au second plan dans le second roman, *Le Prince Éric*, déjà beaucoup plus « politique » et dans lequel Éric prend toute sa stature de *princeps juventutis*.



C'est que le pouvoir est au cœur de ce texte, publié en 1940. La trame est là plus simple que dans *Le Bracelet*. Partie assister au sacre de leur ami, la Patrouille de Christian : les Loups, détournée subitement sur Berlin, fraternise en cours de route avec de la *Hitlerjugend* qui les invitent à passer un moment dans le cadre rustique d'une Auberge de jeunesse (1). Parvenue à Swedenborg, point d'Éric, mais un accueil très officiel (2) : le sympathique Robert de Kertad, ministre de France auprès de la Principauté, le sinistre conseiller, comte Tadek, l'officier de la garde princière... Le prince, apprend-on, est très malade. Aussitôt des soupçons naissent, d'autant plus qu'au cours d'une fête scout à laquelle Éric participe, Christian d'Ancourt a l'occasion de s'apercevoir qu'une cicatrice que celui-là portait à la jambe, a disparu. Éric n'est pas Éric : soupçon confirmé par Jef, page et ami du Prince, qui perce l'identité de l'imposteur (3) : Yngve, parent de Tadek et sosie d'Éric, et qui se meurt de tuberculose. Jef contacte les Loups, et obtient d'Yngve de savoir où le vrai Prince est détenu.

La Patrouille des Loups, avec la complicité de Kertad et le soutien de Jef, joue cependant double jeu.

Le soir de Noël, réception est organisée pour le faux Prince, malheureux enfant qui avoue tout à la faveur d'un aparté, et auquel Kertad raconte l'histoire du *Prince et du Pauvre* de Mark Twain (4).



L'amitié et la complicité affligée lieront vite les Scouts du Loup et le garçon, sans famille comme il se doit et prêt à donner sa vie pour que la vérité triomphe, mais si faible, trop faible. Cependant, les Loups vont délivrer Éric (A), enfermé dans une sombre citadelle au milieu d'un fjord. Après bien des péripéties, l'évasion réussit, mais la tempête se lève sur le fjord (B)...

Pendant ce temps, narré d'une façon dramatique qui oppose violemment l'épuisement de l'enfant Yngve et le faste du cérémonial, le sacre se déroule. Mais Yngve n'y survivra qu'à peine.

Éric et les Loups, cependant, se sont tirés de la tempête et se remettent, chaleureusement accueillis par Katrin Sternerholm –qui incarne ici le bon peuple–, lorsque la nouvelle de l'installation imminente de Tadek comme régent parvient jusqu'à eux.

Ce sera au cours du troisième morceau de bravoure du texte qu'apparaissant au milieu de la foule, Éric démasquera la félonie du Conseiller. Tadek et Ralfsen bannis, l'ordre et l'équité reviendra sur Swedenborg.

Bien sûr, la « tragédie » –un peu trop appuyée pour ne pas verser dans le mélodrame– de l'enfance martyr, et le sacrifice dont les Scouts du Loup sont prêts à payer l'amitié sont deux des points forts du livre. Je voudrais cependant insister sur d'autres aspects, tout aussi importants et qui sont plus en rapport avec mon propos.

En premier lieu, le prologue : les deux très courts chapitres qui le composent s'avèrent des plus intéressants. Dalens en effet s'adresse personnellement au lecteur, lui proposant de lui résumer *Le Bracelet de Vermeil*, lui présentant les personnages sur un ton d'étroite complicité et de simplicité, de parité qui déjà semble dire : eh bien, puisque nous sommes entre nous... :

« Vous ne vous figurez certainement pas combien je peux me sentir gêné à la pensée de vous poser cette simple question : Avez-vous lu *Le Bracelet de Vermeil* ?

« Jamais, en effet, la Comtesse de Ségur, née Rostopchine, n'a commencé une histoire en disant : -Avez-vous lu *Les mémoires d'un âne, mes chers enfants, avez-vous lu* *Après la pluie le beau temps* ?

« Jamais non plus M. Malet (Hector)<sup>195</sup> ne s'est permis de vous dire : -Ah, vous voulez apprendre l'histoire du Kamtchatka, la géométrie non euclidienne, la plastique hawaïenne ! Mais vous êtes-vous déjà penchés sur le Moyen-Age, les temps préhistoriques et le mystère des Pharaons ? J'ai justement rédigé un très remarquable ouvrage sur la question, en vente dans toutes les bonnes maisons. Il n'en coûtera que vingt francs à vos parents.

« Loin de moi, remarquez, l'idée de me comparer à Madame de Ségur ou à M. Malet (Hector). Seulement je tiens à vous faire remarquer que je sens toute l'inconvenance de ma question, et j'ai dû prendre mon courage à deux mains pour vous la poser. »<sup>196</sup>

Par ces quelques mots, et selon un procédé que l'on retrouve en d'autres ouvrages chez d'autres auteurs, l'écrivain cesse d'être anonyme, le lecteur est explicitement pris en considération, ainsi sait-il d'emblée que ce qui va être conté participe de son monde puisqu'on s'adresse comme personnellement à chacun.

La présentation des acteurs du drame procède de la même démarche. Christian d'Ancourt, décrit dans le *Bracelet* comme turbulent, « pas trop grand et bien carré d'épaule », arborant « un air de douceur qui détonnait étrangement sur tout ce qu'il y avait de viril en lui », très racé, ayant des façons de prince, acceptant de se battre mais détestant peiner, devient ici « quelque hardi seigneur florentin ». Quant à Éric, dépeint d'abord comme *très blond, presque cendré, et tout bouclé* », yeux verts immenses tirant sur le gris, voix « ravissante, délicieusement pure, d'une limpidité de cristal », il faut à présent « songer à Joyeuse adolescent, ce Grand Amiral de France qui mourut comme un prince à vingt ans ». C'est entre ce dernier et le comte Tadek que tout va se nouer. Tadek ? « Fourbe, avare et cruel, tenu en respect par l'ancien souverain, il veut profiter de la jeunesse d'Éric pour lui imposer sa volonté. Ne reculant devant aucun moyen susceptible de lui assurer le pouvoir, Monsieur le Conseiller est bien capable de porter la main sur le Prince auquel il a juré fidélité. On ne lui donne pas d'âge. Sanglé dans une tunique couleur

<sup>195</sup> L'historien Albert Malet ? Le littérateur Hector Malot ?

<sup>196</sup> Serge Dalens : *Le Prince Éric*, édition de 1967, pp. 9-10.

*d'acier, crâne rasé, monocle à l'œil, le comte Tadek est une jolie fripouille. Inutile d'ajouter que la moitié du Palais est à sa dévotion : à mon avis, l'oncle d'Éric n'aurait jamais dû se fier à son médecin. Pas plus d'ailleurs qu'à bon nombre de ses officiers. »<sup>197</sup>*

Après une description très cinématographique (en travelling, précise Dalens) de la principauté swedenborgienne, le rideau se lève enfin. C'est peu dire que le lecteur est bien préparé à être l'hôte privilégié du palais<sup>198</sup>. Ainsi est-il mis en position (psychologique) d'acteur...

Premier temps fort : Éric affronte Tadek ; l'ange affronte la bête ; l'enfant affronte l'adulte ; mais aussi le prince affronte le sujet. Tout l'intérêt vient de ce chiasme qui renverse les rôles : l'enfant seigneur, l'adulte vassal.

C'est d'abord l'accrochage :

Le Comte Tadek entrait. Il marcha droit sur Éric.

« -Votre Altesse déjeune avec un page ?

« -Aurai-je le plaisir de faire ajouter un couvert pour votre Excellence ?

« -N'avez-vous pas eu connaissance de mes instructions ?

« -Vos instructions, Excellence ?

« -Comment ce garçon ose-t-il s'asseoir à votre table ? Qu'il regagne immédiatement le logement des pages où il prendra les arrêts jusqu'à nouvel ordre.

« Jef, profondément incliné, se tourna vers Éric pour prendre congé. Le Prince, impassible, grignotait une olive. À peine Jef eut-il fait un pas en arrière :

« -Vous ai-je prié de vous retirer, Monsieur d'Ilsen ? Votre service n'est pas terminé. Monsieur le Conseiller, ajouta-t-il, nous reparlerons de tout ceci dans mon cabinet. Voulez-vous aviser Per qu'il peut reprendre sa liberté ? Je vous recevrai à cinq heures.

« -Altesse !

« -Au revoir, Monsieur Tadek. Jef, reprendras-tu de cet excellent pâté ? »<sup>199</sup>

Fin du premier jeu : la brute adulte est battue par l'insolence... princière de l'enfant. Deuxième temps fort, l'épreuve de force (C) :

« -À mon tour, Monsieur le Conseiller, j'ai à vous dire ceci : Jeff d'Ilsen ne me quittera pas, mes amis logeront où bon me semblera, et vous vous abstenrez désormais de faire espionner mes invités. Restez assis, je vous prie ! J'ai étudié vos papiers. Pourquoi ces impôts nouveaux, ces charges inutiles ? Je ne les approuverai que vous n'ayez justifié leur nécessité. J'entends faire mon métier et chasser les mauvais serviteur le jour de ma majorité. Me suis-je suffisamment expliqué ?

« Le comte Tadek s'était levé. Il fit deux pas en avant.

---

<sup>197</sup> Ibid., p. 15.

<sup>198</sup> Nous voici au Palais.

*On s'incline, on vous conduit à votre appartement, bain parfumé, thé brûlant, serviteurs silencieux. On vous accorde quelques heures de repos. Le matin du jour suivant vous surprend dans les longs couloirs tendus de tapisseries écarlates, trottant derrière un page impertinent qui vous laisse en plan devant la salle d'armes. Le cœur battant, vous entrouvrez la porte. Deux garçons, vêtus de blanc, jouent du fleuret : Éric et Jef. Ils vous aperçoivent, s'interrompent pour vous souhaiter la bienvenue, remettent leur masque. L'action est engagée, l'heure du premier chapitre sonne. Vous voilà dans la place, rouvrez les yeux et écoutez.* Ibid., p. 19.

<sup>199</sup> Ibid., p. 27.

« -Votre Altesse a tort de le prendre sur ce ton. J'oublierai ces paroles en souvenir du Prince votre oncle, mais j'exige votre signature au bas de ces décrets. J'exige, vous entendez, j'exige !

« -J'attends vos explications.

« -Je n'ai pas de comptes à vous rendre !

« -Alors, c'est non.

« -Une dernière fois, Monseigneur ?

« -Non.

« -Mais ne savez-vous pas que je vous tiens à merci, que je peux vous faire détronner, disparaître, que le maître ici, c'est moi ?

« Dans sa fureur, le Conseiller avait saisi Éric aux épaules et le secouait comme une cloche de baptême. Il se reprit pourtant, le lâcha.

« -Monsieur Tadek, articulait péniblement le Prince, vous avez vingt-quatre heures pour quitter Swedenborg.

« Le monocle sauta. Le Conseiller marchait de nouveau sur Éric. Celui-ci bondit derrière une table et sonna. Un officier parut.

« -Lieutenant, prenez six hommes et arrêtez le Comte. Eh bien, qu'attendez-vous ? Je vous dis d'arrêter...

« Un énorme rire l'interrompit : l'officier claquait les talons devant le Conseiller, qui rugit :

« -C'est à moi qu'il obéit, mon jeune ami, à moi seul. Ne comptez sur personne ici pour exécuter vos fantaisies. Vous réglez, mais je gouverne. Signez !

« -Non.

« -Pour la dernière fois ?

« -Jamais.

« Le Comte Tadek changea de physionomie. Ses mains se crispèrent.

« -À votre aise. Mais je vous préviens : que cela soit fait lorsque je reviendrai cette nuit. Sinon, tant pis. Ralfsen ! Vous m'en répondez sur la vie ! »<sup>200</sup>

Ainsi se font les révolutions de Palais. La première manche en tout cas, est gagnée par la brute adulte, et c'est l'univers adulte dans son entier qui, en la personne du félon Ralfsen et de tout le personnel du Palais, est entraîné symboliquement dans la trahison, tandis que la jeunesse, gardienne de la justice, est persécutée. Mais c'est aussi d'elle que viendra le salut : mis à part Robert de Kertad, qui puise sans doute son sens de l'honneur dans la véritable aristocratie de sa lignée, et Katrin Stenerholm, éminemment mère et digne veuve de marin (elle représente le « vrai » Peuple), ce seront des garçons : Jef d'Ilsen, Christian d'Ancourt et la Patrouille des Loups, que viendra en effet la délivrance.

L'enfance bafouée, Yngve, le sosie agonisant, le malheureux orphelin l'incarne, et la seconde manche, celle où triomphe l'infâme ordre adulte en coulisse, c'est le couronnement, martyr en un même moment :

« Toute la nuit il s'est battu, l'enfant triste, l'enfant condamné. Toute la nuit, contre la fièvre qui l'abattait. Et quand le matin est arrivé, il n'y avait plus au fond du lit immense qu'un pauvre corps recroquevillé. » -Altesse, a dit le chambellan, il est l'heure de vous lever.

« -Je suis si fatigué, monsieur, si fatigué...

« -Ce soir, vous vous reposerez...

---

<sup>200</sup> Ibid., p. 32.



« Il a fallu l'habiller comme une poupée. Vraiment, il ne tient plus sur ses jambes. Le médecin est accouru. Encore une piqûre, une bonne petite piqûre de rien du tout : il aura tellement besoin d'être fort tout à l'heure. »<sup>201</sup>

Tandis que le vrai Prince se bat pour sa liberté (et bien sûr le bonheur de son peuple), Yugue attend le miracle annoncé par le conte de Mark Twain raconté par Kertad : il attend son Prince, qui surviendra au moment crucial pour le délivrer du poids de l'ignoble mascarade à laquelle, contraint, il se prête.

Mais « *Le Prince [Yngve] est habillé. Son grand uniforme constellé de plaques et de diamants. Si pâle qu'on lui met du rouge sur les joues. Lorsqu'on agrafe son lourd manteau, il défaille et manque de tomber.* »<sup>202</sup> Tout est là, dans le contraste entre le frêle enfant mourant et toute la pompe cérémonielle du pouvoir immémorial.

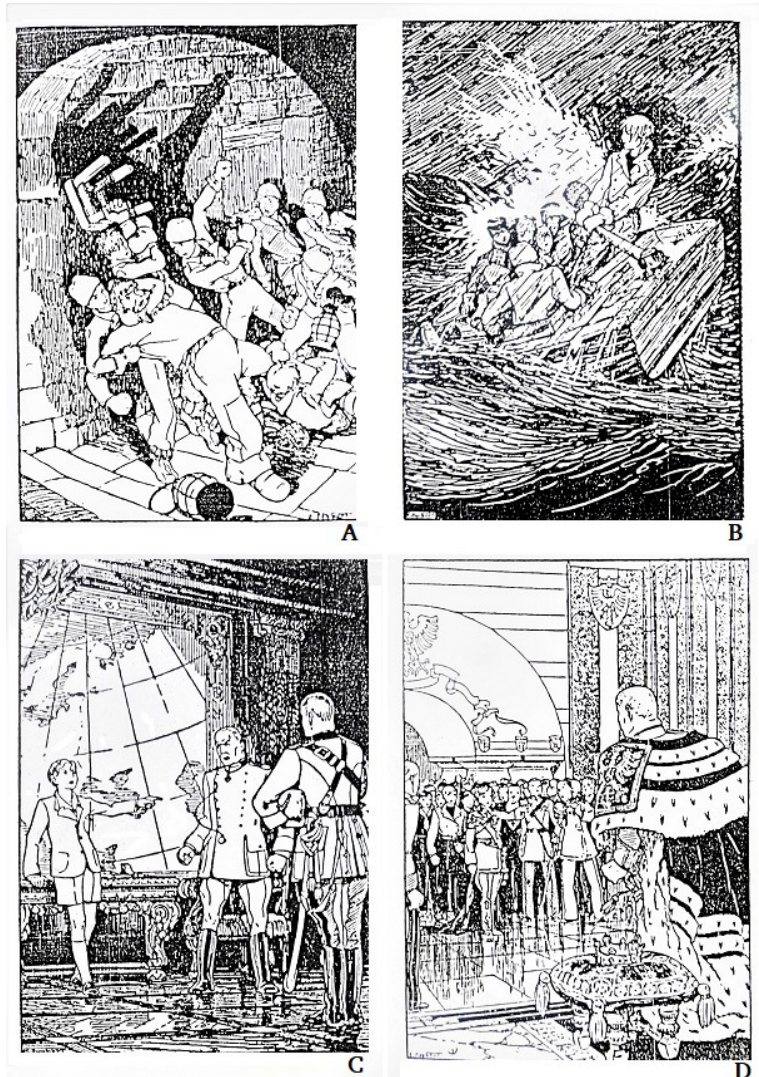


Cathédrale, trône, orgues et chœurs, les insignes du pouvoir sont remis : cierge, glaive. Et puis le serment sur l'évangile, l'onction, l'imposition des mains, et enfin, l'évêque et la couronne. « *Trop tard, tout est fini, le Conseiller est roi, Yngve son complice* » : fin de la seconde manche. Il faut que l'abaissement soit total, pour que totale soit la résurrection. La dernière manche se jouera donc avec éclat.

---

<sup>201</sup> Ibid., p. 143.

<sup>202</sup> Ibid., p. 144.



Jusqu'au bout, des péripéties, des obstacles entravent le retour du vrai Prince. En chemin, pourtant, Ralfsen le félon refera allégeance. Tout est clairement joué avant la dernière scène –tout l'étant bien entendu dès le début ; l'ultime confrontation n'en est que plus jubilatoire (D) :

« Dans la salle du Trône, c'est un étrange défilé. Debout sur l'estrade, le Conseiller contemple la foule bigarrée, le manteau du sacre couvre ses épaules. Il n'a pas osé ceindre la couronne. Elle est là, près de lui, sur un coussin doré. Kertad manie nerveusement la poignée de son épée. M. Tadek s'essaie à tapoter les joues d'un bébé. L'enfant pleure<sup>203</sup>. Il faut se décider. Une rumeur se propage. Devant l'homme couvert d'hermine, une femme s'est prosternée.

« -Monseigneur, pitié pour mes enfants, pitié !

« -Qu'avez-vous ?

« -Depuis deux ans, mon mari est emprisonné. Pour avoir fraudé. Un peu de sucre, un peu de thé. Vingt fois j'ai demandé sa grâce. Aujourd'hui, vous seul pouvez m'exaucer.

« -Ce que le Prince a refusé, je ne puis l'accorder.

« La femme se tord les mains. La foule gronde. Et tout s'apaise. Une voix claire s'est élevée :

<sup>203</sup> Nécessairement...



« -Ce qu'un ministre défend, moi je puis le permettre !  
 « Un silence terrible. Des milliers d'yeux braqués vers celui qui vient de prononcer ces paroles. Les gens s'écartent. Il est seul au milieu d'un grand cercle. Son manteau glisse : l'Ange de la Résurrection.  
 « Le Conseiller frémit.  
 « Éric marche sur lui.  
 « -Je suis peut-être au tombeau, Monsieur Tadek, mais pas encore défunt. Ce deuil vous honore : défiez-vous des cérémonies trop rapides.  
 « Si le Régent ne réagit pas sur le coup, tout est perdu.  
 « -Qu'on arrête cet imposteur ! Le Prince dort de son dernier sommeil.  
 « Personne ne bouge. La foule ne sait que croire.  
 « -Monsieur de Kertad, reprend Éric, venez ici. Monsieur Ralfsen, approchez, je vous prie, et dites qui je suis.  
 « -Vous êtes le Prince de Swedenborg, notre Prince légitime. On vous a jeté au cachot, on a enterré un fantôme. Je le jure sur l'Évangile.  
 « -Et moi aussi, je le jure ! fait Jef. Le Prince n'est pas mort. »<sup>204</sup>

Le Régent écume, mais la foule a compris. Tadek sera banni : clémence du prince... « Éric le Magnifique » triomphe, et avec lui toute une jeunesse qui se dresse victorieuse face à la déchéance des Pères. Ici Dalens rejoint le sentiment que Drieu la Rochelle exalte, la jeunesse est princière : par elle, pureté, justice, paix et beauté. Le roman simplement rend explicite en mettant en scène. Parole à usage de la jeunesse, ne l'oublions pas.

La chose, cependant, va aussi plus loin : à travers cette « païdophanie », c'est la manifestation –la résurrection– glorieuse d'une monarchie ancestrale, de droit divin, qui éclate. Il y a la jeunesse et les adultes, il y a le pouvoir, il y a la forme du pouvoir encore. Et à cet égard il n'est pas indifférent que ce soit des Scouts, et Jef, un page donc une sorte de Scout, qui se fassent les agents de la restauration...

Habilement construit, efficacement écrit (souvent avec élégance), superbement illustré le roman est un livre de propagande. D'autant plus fort que séduisant, il bâtit une subtile chambre de résonance où chaque élément est l'écho démultiplié d'aspirations diffuses de garçons en position de s'identifier –ou désireux de s'identifier– à tel ou tel des jeunes héros : d'un lieu ou d'un autre, d'une manière ou d'une autre, le jeune lecteur est pris dans la trame. C'est là que se joue tout particulièrement la responsabilité de l'écrivain pour la jeunesse, qui est éducateur aussi. Compte-tenu des moyens dont il dispose pour peu qu'il ait quelque talent, il a, moins que tout autre, le droit à l'erreur.

Ici se situe l'importance de l'épisode de fraternisation entre Scouts et Jeunes hitlériennes ; épisode, du reste, que Joubert a illustré.

La séquence est brève : quelques pages, et le dessin. Et rien n'est dit qui pourrait glorifier l'idéologie nazie. Seule notation remarquable, la vexation des Scouts à constater que les jeunes allemands parlent français, eux ne parlant pas allemand, sauf Christian d'Ancourt et Philippe, le Chef. La fraternisation se construit sur la base de la communauté joyeuse, de la salade de gruyère, des saucisses et de la bière: hasard des rencontres au gré des voyages... Peu de choses, en somme ?

Seulement voilà : l'épisode connaît un rebondissement. À Berlin, où on les fait lanterner à la légation de Swedenborg<sup>205</sup>, les Loups sont contactés par le chef des Jeunes

<sup>204</sup> Ibid., p. 178.

hitlériennes qui les invite à passer le week-end dans un chalet de montagne. On s'empresse d'accepter.

L'endroit est splendide, rustique et chaleureux : « *C'est un grand chalet perdu au cœur de la forêt, avec d'immenses cuisines, des dortoirs confortables, une salle de douches en céramique. Au rez-de-chaussée, la pièce où l'on se tient d'habitude, avec ses tables de bois clair, ses larges sièges, sa cheminée monumentale.* »<sup>206</sup> On chante, on échange des objets familiers, au matin on se roule dans le neige, torse nu comme il se doit : saine et virile jeunesse, ébahie du côté français d'apprendre que du côté allemand, non seulement on nage toutes les semaines, mais que l'on pratique aussi le vol à voile. On est bien loin de la France des joueurs de belote, des boulistes et des buveurs d'absinthe...

Patrick, l'un des Scouts, s'est lié avec un jeune hitlérien : Franz v. Waldenheim, fils d'officier et... catholique, bien entendu. Au moment du départ, Franz remet à Patrick son poignard ; « *sur la lame, on a gravé trois mots : Blut und Ehre, Sang et Honneur.* »<sup>207</sup>

Qu'Yves de Verdilhac, jeune Chef scout imprégné de l'univers représentationnel que l'on dit, ait été mal informé (nous sommes en 1938-39), et qu'il n'ait retenu du nazisme que l'apparence d'ordre, de discipline auquel il aspirait, comme beaucoup à l'époque, cela peut se concevoir. Après tout il pourrait aussi bien se référer à d'éminents modèles, le P. Doncœur par exemple.

Il est vrai d'autre part que le fait qui prime tout à ses yeux, la fraternisation entre ennemis d'hier, s'effectue entre jeunes, ceux que ne compromet pas la trahison des adultes. Tadek, lui, figure une Allemagne (ou une Prusse ?) brutale et perversie, il tire à lui –mais de façon beaucoup plus discrète– l'obscur, le criminel.

« *On ne lui donne pas d'âge. Sanglé dans une tunique couleur d'acier, monocle à l'œil* »<sup>208</sup>. Le comte est une jolie fripouille, peut-être, mais il l'est en tenue d'officier... prussien, ou peu s'en faut.

Ainsi, quelques souvenirs recomposés du barbare tudesque hérités de la Grande guerre, plus quelques scènes inspirées d'images de propagande : le tour serait joué ? Et le message d'un Baden-Powell assagi, gagné sur le tard au pacifisme de la S.d.N. ainsi que l'idéal d'entente internationale et juvénile passent en force à travers une mise en scène sans conséquence, à laquelle participent de jeunes allemands bien propres ?

On pourrait encore le concevoir... à la veille de la guerre. Pendant l'Occupation, et compte-tenu des fonctions exercées à Vichy par le jeune magistrat, c'est plus difficile. Mais qu'Yves de Verdilhac, à la Libération, devant la révélation de Nüremberg et du scandale absolu que constitue le nazisme ait cru bon de maintenir ces quelques pages, voilà qui laisse perplexe. Or, il s'en explique dans la postface :

« *L'ouvrage parut en pleine guerre –et plusieurs éditions successives virent le jour durant l'Occupation– certaines d'entre elles se virent enrichies de postfaces couleur du temps, c'est-à-dire étroitement en rapport avec les événements du jour.*

<sup>205</sup> Tadek, qui vient de faire interner Éric en secret à la forteresse de Halsenøey (quelque chose comme Elseneur...), met la dernière main à l'imposture dont Yngve est le centre.

<sup>206</sup> Serge Dalens : *Le Prince Éric*, p. 44.

<sup>207</sup> Ibid., p. 44.

<sup>208</sup> Ibid., p. 15.

*« J'y prenais parti, je le reconnais volontiers, et aujourd'hui encore, je ne renie rien de ce que j'écrivais à cette époque. Mais je crois préférable de ne laisser subsister que ce qui unit, construit, et donne des raisons d'espérer. »*

Suit alors la préface de 1939. Il convient d'en citer quelques larges extraits :

*« La suite du Bracelet de Vermeil n'aurait eu besoin d'aucune préface si l'un des chapitres ne se passait en Allemagne. Ces pages, ni Joubert ni moi, n'entendons les modifier. Aucune force au monde ne peut supprimer le passé, aucun bouleversement ne peut changer ce qui a été. De jeunes français voyageant sur les routes d'Allemagne, furent réellement reçus comme je le décris, des conversations semblables à celles rapportées y furent réellement tenues.*

*« Si nous avons décidé, Pierre et moi, de conserver à ceux qui sont désormais les fils de l'ennemi, l'allure fraternelle qu'ils avaient alors, c'est pour que vous ne confondiez pas les enfants avec leurs pères. Pas plus que vous, vous êtes responsables de cette seconde guerre, ils ne le sont pas eux-mêmes. Et vous, dont la mission sera de créer un monde moins faible, apprenez dès maintenant à vous défier des condamnations sans appel, englobant dans la même colère ceux qui ordonnent et ceux qui obéissent. S'il vous faut aider, panser, secourir, ne laissez pas ces garçons au devoir aujourd'hui si pareil au vôtre. Ne tournez pas en dérision un peuple qui a perdu son âme. Il n'y a pas de races élues –pas de races marquées par le mal ou le bien– il y a des hommes qui possèdent Dieu, et d'autres qui ont le malheur de l'avoir perdu.*

*« (...)*

*« Nous relèverons les ruines de Varsovie. La Pologne crucifiée renaîtra de ses cendres. L'Allemand rendra champ pour champ, mur pour mur. Mais il ne rendra pas les morts. À l'instar de Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus, les bords de la Vistule célébreront chaque soir le nouvel Office des Saints Innocents. Une nuit, le pardon jaillira sur le fleuve. Le pardon, non l'oubli.*

*« (...)*

*« Ce ne sera pas l'œuvre d'une génération, mais de plusieurs... Ne désespérons jamais. Nous étions le sel de la terre. Et le sel s'est affadi. Quand il retrouvera sa saveur, Dieu ne refusera plus la Paix, promise aux hommes de bonne volonté. Il faut travailler, lutter, prier, souffrir. Croire à l'honneur, fuir le mensonge et les lâchetés. Rendre coup pour coup, abattre et désarmer l'ennemi. Après, reconstruire. Sous les balances rénovées de l'équité, sous le signe rédempteur de la charité.*

*« Des maîtres sans grandeur –ceux-là même qui nous menèrent où nous sommes– vous diront peut-être que nous ne comprenons rien à rien, que la sagesse des nations est inaccessible aux enfants<sup>209</sup>. Répondez-leur que nous avons bien le droit de dire ce que nous avons sur le cœur, bien le droit surtout de ne pas haïr des garçons de quinze ans, nous qui avons tout sacrifié à la vérité, qui craignons chaque jour pour les plus chers de nos frères, et dormirons s'il le faut, du sommeil de nos aînés.*

*« En Lorraine,*

*« Dans l'attente de Noël,*

---

<sup>209</sup> L'homme qui écrit frise la trentaine.

On pourrait bien sûr s'incliner devant la noblesse des sentiments manifestés, et le caractère visionnaire de certains espoirs. Il faut malheureusement pour moi, endosser l'habit d'un de ces « maîtres » sans grandeur. Verdilhac en effet maintient ici une préface de décembre 39, qui prouve qu'il n'a toujours rien compris à la nature particulière du nazisme qui, si elle ne relève pas en effet d'une « nature maléfique » du peuple allemand, ne peut être justifiable de la seule « abdication » des pères. D'autre part sa fervente résolution de rendre « *coup pour coup* », d'abattre et désarmer l'ennemi avant que de reconstruire, céda bien vite devant les charmes désuets de l'Hôtel du parc, même si celui qui en fut l'hôte prétendra « *travailler, lutter, prier, souffrir* » en allant à son Canossa serrer la main du chancelier Hitler...

« *Croire en l'honneur, fuir le mensonge et les lâchetés* ». Beau programme. Et beau programme scout. Comme Verdilhac dut souffrir à rédiger ses préfaces « *couleur du temps* » au moment où, lentement, la botte nazie écrasait la France... Et comme aujourd'hui encore le vieil homme doit souffrir de n'avoir toujours pas révélé ce qui se cachait derrière les « *douches en céramiques* », si terrible et duplice symbole d'« *hygiène* » et de ce que recelait de monstruosité la possiblement oxymorique devise : « *Sang et Honneur* ».

L'auteur, qui écrit pour des jeunes, a d'abord posé la question de la lâcheté, du mensonge et de l'honneur. Et puis il s'est tu, laissant l'œuvre en l'état au fil des rééditions nombreuses. Ainsi, en dépit d'une mise au point inachevée, l'œuvre continue-t-elle, aujourd'hui, de présenter une fraternisation entre Scouts catholiques et Jeunesses Hitlériennes, dans le cadre champêtre d'une Allemagne épanouie et heureuse. Le problème n'étant pas de condamner des jeunes de quinze ans, en effet fanatisés pour la plupart sous la responsabilité d'éducateurs pervers ou criminellement inconscients<sup>211</sup>, la décence eut voulu à tout le moins que l'on oblitérât l'épisode, par respect pour les martyrs qui payèrent le prix de cette imagerie lénifiante, et pour les jeunes génération ignorantes de la duplicité des adultes, desquelles Yves de Verdilhac a tant le souci.

Sans doute comprend-on mieux, à travers cet ouvrage qui fut encensé par tant de Chefs scouts, vilipendé par d'autres mais qui fit les délices de tant et tant d'Eclaireurs, à quel point la bulle représentationnelle, si cristalline d'apparence, si insaisissable, si insoupçonnée, put modeler une réalité selon les désirs qui n'avaient rien à voir avec la réalité telle qu'en elle-même. Rêver ? Sans doute est-ce nécessaire et même formateur. Sauf à rêver les yeux fermés. Le système représentationnel, c'est cela : un rêve aveugle, qui induit une démarche quasi somnambulique.

Le rêve pourtant n'était pas toujours une tare d'aveugle : on savait également trouver la réalité où elle était pour la subvertir à sa guise. C'est ce que prouve *La mort d'Éric*, le plus pathétique, le plus polémique des romans de Dalens, un vrai réquisitoire sans nuance contre la III<sup>e</sup> République agonisante.

Le roman, dédié à Lamoureux-Foncine, se veut un récit. De la fiction du *Prince Éric*, Dalens retient pourtant nombre d'éléments : le jeune souverain, lié à la France par un vieil accord, et qui, l'honorant, s'engage volontairement à la déclaration de guerre et se trouve versé au dixième régiment des Spahis algériens où il est accueilli (et initié aux rites spahis) par un capitaine de Saint-André. Le jeune souverain est également tour à tour l'aspirant

<sup>210</sup> Serge Dalens : *Le Prince Éric*, pp. 186-188.

<sup>211</sup> La bonne foi n'étant pas l'excuse de l'irresponsabilité d'hommes qui se voulurent responsables.

Jansen, qui se démultiplie pour se battre, étant ainsi cité à l'ordre de la division, et l'hôte des grands de ce monde : le président Lebrun, Churchill, Daladier, Dort, Gamelin et George VI qui lui remet la Jarretièrre, la Grande Duchesse du Luxembourg, Reynaud, Maxime Weigand... On retrouve ici la singulière oscillation entre le souci de l'humilité, de la simplicité au moins, et l'enivrement des fastes sombres d'un pouvoir menacé, le goût des signes éminents de distinction. Sur sa route chaotique, entre le front et les missions diplomatiques ou militaires, Éric croisera Ralfsen, l'ex-officier félon, qui mourra dans ses bras, pardonné une seconde fois.

En contrepoint : le destin de Christian d'Ancourt, le frangin qui sort quatrième de l'école de Saumur lors d'une cérémonie que préside le Prince, Grand-Croix de la Légion d'Honneur au côté. Christian d'Ancourt, fait prisonnier par Franz v. Waldenheim, l'ancien Hitlerjugend de Berlin, avec qui il fait assaut d'esprit chevaleresque ; Dalens en est resté à la conception de la guerre que décrit si finement Renoir dans la Grande illusion, lorsqu'il met en scène Pierre Fresnay, l'aristocrate français, et Erich v. Stroheim, l'aristocrate prussien, unis, au-delà du conflit, par leur communion en des valeurs aussi communes qu'obsolètes. Comme dans le Prince, il n'a toujours pas compris ce qu'a d'inconciliable avec tout autre idéologie l'idéologie nazie : à l'occasion de la mort de deux jeunes soldats, l'un français, l'autre allemand, Éric dans son journal, note :

On les a porté côte à côte dans le chœur, Gilbert recouvert du drapeau tricolore, Rudi d'une étoffe rouge sur laquelle un infirmier a peint une croix gammée.<sup>212</sup>

Fallait-il oublier que ce « drapeau » qui n'était pas l'emblème de la nation allemande symbolisait au contraire la main-mise d'un parti sur tout un peuple ? Et que dire de l'évocation de l'office catholique des morts en présence de ce qui représentait la barbarie et le paganisme explicitement revendiqués ?

En fait, tout se noue lors d'une discussion entre Christian et Éric, un soir d'éphémères retrouvailles :

- « -... À quoi penses-tu ?
- « -... À rien. Si, aux Allemands rencontrés une fois à Dusseldorf, avant ton couronnement<sup>213</sup>. Ils sont sûrement au front.
- « -Tu y penses souvent ?
- « -Oui, souvent. Je ne voudrais pas les retrouver.
- « -On ne sait jamais sur qui on tire...
- « -Heureusement ! Mais c'est quand même dommage!
- « -De se battre contre eux ?
- « -Oui !
- « -Il le fallait bien !
- « -Tu es sûr ?
- « -Et toi ?
- « -Je ne sais pas. Des jours oui, des jours non. Tantôt je pense que ce sont des voleurs, des bandits qu'il faut arrêter avant qu'ils n'aient mis l'Europe à feu et à sang, tantôt qu'ils ont raison, qu'à leur place j'agis comme eux. Et pourtant, l'Autriche, les Tchèques, la Pologne... les autres peuples ont tout de même le droit de vivre !

<sup>212</sup> Serge Dalens : *La mort d'Éric*, édition 1966, p. 70.

<sup>213</sup> Il s'agit bien des *Jeunesses hitlériennes*.

« -Eux aussi... Parfois je regarde la carte. Tu admettrais, toi, de voir la France coupée en deux, des Français éparpillés hors des frontières (...) ? Tu crois qu'un traité, ça ne peut pas s'arranger, se refaire ?

« -Oui, tout cela je me le suis répété à moi-même. Ils sont plus forts, plus travailleurs, plus courageux que nous. Ils ne vivent que pour la grandeur de leur Patrie, tandis que nous nous moquons de la nôtre. Quand je dit nous, tu me comprends... Nous avons juré à la Pologne qu'on ne toucherait pas un cheveu de sa tête, nous l'avons poussé à l'intransigeance, et le moment venu, nous n'avons même pas été fichus de la défendre ! Or, de deux choses l'une : ou bien nous les encourageons à la résistance, et dans ce cas il faut être capable de leur venir en aide, ou bien on sait que si la bagarre se déclenche, on ne pourra rien pour eux, et dans cette seconde hypothèse, il faut les inviter à se montrer conciliants.

« -Ça paraît évident. Vois-tu, moi qui ne suis ni Président de la République, ni Président du Conseil d'un grand pays comme la France, moi qui ne suis qu'un petit Prince de rien du tout, les histoires de Guerre du Droit, de Défense de la civilisation, etc... ça me laisse absolument froid. À la place de Monsieur Lebrun, je me serais dit : Mon pays est-il assez fort pour se jeter dans cette aventure ? – puisqu'aventure il y a – quel avantage en retirera-t-il ? Et si je n'avais pas pu me faire une réponse satisfaisante, je n'aurais certes pas insisté. Quand on veut jouer au gendarme, il faut d'abord apprendre à boxer, sinon on se fait rosser. Et pour mon compte, je ne suis pas absolument sûr que tous les torts soient de leur côté... Seulement des choses comme ça, il est trop tard pour les crier sur tous les toits.<sup>214</sup>

« -Alors ?

« -Alors le vin est tiré, il faut le boire. Et souhaiter que toute la sale pâtisserie démocratique ne nous flanque pas la colique. »<sup>215</sup>

Passons sur ce que peut avoir de justifié, en certains points, l'argument de ce passage qui ne se démarque guère des positions de l'Action française, partagées à l'époque par maintes personnalités des Scouts de France. Ce qui est ici tout-à-fait significatif, et qui conforte l'analyse précédente de la fraternisation avec les Jeunesses hitlériennes, c'est la volonté avérée d'ignorer le phénomène nazi, qui ne peut en aucune façon être résumé au pangermanisme traditionnel. Il est à cet égard étonnant –pour l'analyste– de constater combien le système représentationnel<sup>216</sup>, ici en œuvre, peut faire trouver dans la réalité comme tissu phénoménal ce que l'on veut y trouver, et quelle dynamique il peut imprimer aux actes<sup>217</sup>. Dans ce passage, le refus (haineux) de la démocratie associé à la fascination de l'ordre, de la force, de la discipline, du sentiment national<sup>218</sup>, conduisent à occulter non

<sup>214</sup> Délicat jésuitisme de la part d'un romancier jouissant déjà, et auprès des jeunes, d'une certaine audience...

<sup>215</sup> Pour paraphraser la formule célèbre : *Vive la République... quand même !* Serge Dalens : *La mort d'Éric*, pp. 94-96.

<sup>216</sup> Comme tout le système représentationnel ? C'est en tout cas l'hypothèse que je serais tenté de formuler.

<sup>217</sup> Écrire étant considéré comme acte éminent. La remarque, qui peut sembler naïve, en appelle une autre. Ma génération a été influencée, au cours des années soixante, par l'école de pensée marxisante selon laquelle les productions idéologiques, et a fortiori représentationnelles, sont le reflet inversé, conformément au modèle de la *camera obscura*, d'une réalité « phénoménologique » qui les déterminaient (en dernière instance chez Althusser) à travers l'origine et la situation sociale (« de classe ») pour aboutir à une « position ».

Je ne suis pas porté à contester cette vision sous le vain prétexte qu'elle serait « dépassée ». Elle me paraît toujours constituer, pour l'historien contemporain au moins, une base de départ, à discuter.

La remarque en cause m'amène précisément à cette critique. Sans considérer que la sphère des représentations –l'un des foyers des « idées »– possède une autonomie complète, puisqu'elle est sans cesse en relation avec les phénomènes qui font la réalité, force est de constater que les représentations acquises constituent une détermination identifiable de l'adhésion ou du rejet du sujet, et de sa mise en mouvement dans, vers (ou contre) le monde qui l'entoure.

<sup>218</sup> Toutes choses qui, à l'extrême, conduisent à l'abdication (dans sa négation) de la liberté subjective, tout en structurant, par l'aliénation (au sens étymologique du terme) une identité. Il y a là un « désir » partagé par une fraction significative de la société française de l'avant-guerre, à laquelle appartiennent d'éminentes personnalités, ceux que l'on désigne aujourd'hui comme les

seulement le totalitarisme nazi, mais pis encore son anti-humanisme. Tout le reste en découle.

Or l'intérêt de cet ouvrage est de mettre au jour les implications (extrêmes) du système représentationnel des Scouts de France de l'époque, Dalens n'étant pas lié par les contraintes institutionnelles pesant sur l'Association<sup>219</sup>. C'est une clé supplémentaire pour comprendre l'attitude des Scouts de France vis-à-vis du « premier Vichy ».

Force est, d'ailleurs, de s'interroger sur le silence de l'Association à ce propos jusqu'en 1956. Ce qui éloignera l'Association des Scouts de France d'un régime qui, sous Darlan puis surtout sous Laval, évoluait vers le fascisme, fut le fait que, quelque réactionnaire que l'on y fût, le syncrétisme Scoutisme-catholicisme ménageait un réel patriotisme et un véritable humanisme, assez fort pour résister aux dérives de sa logique « totalitaire ». Mais alors pourquoi ce long silence, sinon parce que, comme je l'ai avancé précédemment, le système représentationnel dans lequel les Scouts de France se mouvaient encore, fut long, dans son démembrement, à ouvrir l'accès à la distance critique. En s'attachant trop, surtout chez les Éclaireurs, aux « oripeaux symboliques », on prit la partie pour le tout, sans doute pour ne pas avoir à mettre en cause le tout, l'identité profonde. Ainsi put-on juger certains passages de Dalens « malheureux » voire « regrettables » (comme on le fit pour d'autres romans) : le bilan demeurera pendant les dix ans qui suivirent la Libération « globalement positif ».

Ajoutons autre chose : l'humanisme scout fut, pendant les années vingt et surtout les années trente, un humanisme pensé, on l'a dit, par et pour l'Ordre. Tout comme la spiritualité catholique du Scoutisme. Chez Dalens, la chose est claire. Elle se manifeste à travers les références discrètes mais assez fréquentes à l'Aumônier, à la messe de camp, comme à travers le rôle de l'acteur invisible : la Providence, dans *Le Bracelet*. Dans le Prince, elle culmine avec le sacre d'Yngve-Éric. Cette spiritualité revient à se penser comme acteur perfectible mais situé de cet ordre/Ordre qu'il faut précisément accomplir, la situation de chacun en étant un élément essentiel. La religion est alors la clé de voûte de l'édifice, tout ce qu'elle maintient et élucide, mais aussi rien que cela.

C'est pourquoi il fut si difficile pour certains catholiques de contester l'ordre pendant la guerre : l'édifice entier risquait de s'effondrer. De cela témoignent par exemple les troubles de conscience du R.P. Bruckberger, qui ne s'en remit pas.

Après la guerre, la personnalité même de Pie XII et les prises de positions du Pape maintinrent pour un temps encore la cohérence d'un édifice représentationnel lézardé. Il fallut longtemps à la spiritualité scout (comme à celle de l'Église) pour se dégager d'une pensée (jugée jusque là consubstantielle) d'un ordre temporel.

La conversation entre Éric et Christian d'Ancourt n'est pas en tout cas, un passage isolé. D'un côté, l'accent mis sur le désarroi du pouvoir républicain ou son ridicule<sup>220</sup>, la

---

« décideurs ». Force est de constater du reste que ceux qui tenaient d'une position contraire ne surent pas, face à l'offensive, sortir du dilemme dans lequel cette dernière les enfermait, à savoir contester aux adversaires de la liberté le droit de contester la liberté - et porter ainsi, en apparence, atteinte au principe fondamental -, ou respecter le principe fondamental, d'une manière apparemment irréprochable, et risquer d'être balayés. C'était oublier l'article IV de la charte fondatrice de la démocratie en France, la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* : « La liberté consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits ; ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi. » Contester la liberté en usant de la liberté de la faire revenait à menacer l'exercice collectif de la liberté. L'état de droit ne sut pas, sous la III<sup>e</sup> République, identifier la menace et y parer. La question, au cours des années Quatre-vingts et Quatre-vingt-dix est toujours d'actualité.

<sup>219</sup> L'argument selon lequel Dalens ne serait qu'une personne isolée n'étant pas recevable, de par tout ce qui a été montré jusqu'ici. Si Dalens ne représente en rien l'institution en tant que telle, si donc il ne l'engage pas, en revanche il révèle tout-à-fait les arrière-pensées de ses principaux dirigeants, telles qu'elles s'esquissent à travers leurs prises de position, et trace une perspective générale.

<sup>220</sup> Désarroi de Daladier, p. 31 ; ridicule de Lebrun, p. 71 ; « mauvaise foi » de Reynaud p. 149.



décomposition d'une certaine armée et l'incompétence de certains chefs<sup>221</sup>, l'impréparation, le désordre, le pourrissement. De l'autre, la chronique des Altesses en guerre, le courage (et la colère) des jeunes et d'une poignée d'officiers aristocrates, les actes chevaleresques, bref, quelque chose comme une noble bravoure navrée d'un vain combat, qui se clôt par la mort lamentable d'Éric et le départ d'Ancourt pour l'Oflag... Écrit en 39-40, en pleine « drôle de guerre », ce texte, témoin de multiples démoralisations, est une œuvre de démoralisation, revue et éditée en 42-43. C'est une justification a posteriori de la Révolution nationale « régénératrice ». Bilan : puisque la France a été vaincue, la démocratie a failli (« on vous l'avait bien dit ! »).

L'avant-propos, daté de 1943, rend il est vrai un son plus ambigu :

« *Fais-toi des amis. Réunis une équipe. Dès maintenant sache à quel poste tu serviras demain.*

« *Quelle est la vérité ?*

« *Dans le noir, il est difficile de saisir son visage.*

« *En ces jours de deuil, la vérité pour toi, c'est d'abord d'être Français.*

« *Les jours vont vite, les années roulent. Avant d'être un homme, apprends à regarder les grandes personnes en face.* »<sup>222</sup>

Mais ce qui le domine, c'est encore une fois l'exaltation de la jeunesse :

Les « grandes personnes » seront probablement mécontentes, car ces pages sont tristes, tristes comme la guerre qu'elles perdirent. Sans doute prétendront-elles que ce livre « n'est pas pour les enfants.<sup>223</sup>

Et encore, en parlant des garçons :

« *Il est l'heure de fermer les poings, l'heure d'interroger leurs pères –ou d'autres hommes si ceux-ci ne répondent rien.* »<sup>224</sup>

C'est ainsi qu'intouchée par la corruption de l'ordre dominant, la jeunesse est une promesse de Renaissance. Le Scoutisme des années vingt et trente n'a pas rêvé d'autre chose.

En somme, du *Bracelet* à *La mort d'Éric*, Dalens explore sur trois terrains fictionnels différents (et d'une manière en quelque sorte progressive) les représentations fondamentales de l'Association à laquelle il appartient, apportant la preuve, par le truchement de la structure romanesque, qu'elles s'agencent bien en système.

Le quatrième roman de la tétralogie : *La tache de vin*, n'apporte à cet égard rien de bien neuf : c'est plutôt le repli sur une petite société privilégiée, le rêve d'un retour à l'âge d'or de l'avant-guerre que constitue en 1947 la publication de ce « prequel » qui fait comme ressusciter le Prince de la boue du champ de bataille : l'épisode se situe entre la chute de l'infâme Tadek et la seconde guerre mondiale. Les familles de Breteville et de Terny s'ajoutent au bottin mondain du Signe de Piste (déjà bien rempli) ; on joue du Mozart sur l'Érard d'un chalet alpestre, et du Chostakovitch en bord de mer ; on vante le charme radieux du jeune Prince sous les fastes de la République et la simplicité d'Éric Jansen, simple Scout ; on brocarde au passage les nationalisations du comte Tadek et on chante les louanges de leur privatisation par Éric<sup>225</sup> ; on conspue (le mot n'est pas trop fort)

<sup>221</sup> Longue dénonciation du chapitre III. Épisode de la sentinelle irrespectueuse p. 71.

<sup>222</sup> Serge Dalens : *La mort d'Éric*, p. 11.

<sup>223</sup> Ibid., p. 34. Je n'ai pu vérifier si cet avant-propos figurait bien dans l'édition de 1943.

<sup>224</sup> Ibid., p. 35.

<sup>225</sup> Hasard de l'occurrence de ces années 45-47.

la vieille cousine, tutrice du pauvre orphelin au cœur de l'intrigue... Bref, on savoure les délices du temps retrouvé. À part cela, Dalens mêle fort habilement une intrigue politico-policrière (Tadek de son exil a manigancé l'assassinat du Prince), un drame familial et un drame psychologique (celui d'un enfant complexé par une tache de vin qui dépare son merveilleux visage, que le docteur d'Ancourt opérera heureusement). Tout cela traversé bien sûr par les vertus du Scoutisme. C'est joliment écrit.

Avec *Les enfants de l'espérance*, publié en 1956<sup>226</sup>, nous entrons en revanche dans un tout autre univers. Finis les dorures et les crachats d'argent, les velours, les grands cordons, les limousines, les uniformes et les glands dorés, les Érard et les nobles demeures, vivifiés par l'air pur et la simplicité des camps d'été : place au monde de la délinquance que Verdilhac, magistrat dédié, connaît bien.

Acoquiné à une bande de minables, Jacques Loubier, lycéen adolescent, est arrêté avec les autres à la suite d'un accident de la route, après un cambriolage qui a mal tourné. Jacques comparait alors devant un substitut du procureur fort humain. Finalement, il est confié à une maison d'éducation surveillée qui tient plus du club de réhabilitation que des anciens centres de correction. Là, il est pris en main par Claude Martin, éducateur, François, frère de celui-ci et sous-directeur de l'institution, et bientôt par toute la famille Martin.

Jacques, qui après quelques résistances, avoue son désir de s'amender, fait alors la connaissance de Vania, quatorze ans, jeune adolescent versatile, un « paumé ». Entre les deux garçons naît une amitié orageuse, lorsque survient Jimmy Thevenot, vrai dévoyé qui entraîne Vania dans une fugue. Bien qu'il soit frappé d'une crise d'appendicite, Jacques se lance sur leurs traces. Après bien des péripéties, Jacques parvient à sauver Vania lequel, ayant d'abord refusé la Grâce providentielle, prend enfin conscience que Jimmy est son mauvais ange.

Le roman, placé sous le signe de Foncine et de Delsuc, et qui doit probablement une part de son inspiration à Jean-Claude Alain<sup>227</sup>, pourrait donner à penser qu'une révolution profonde a bouleversé l'univers de Serge Dalens, et qu'abandonnant le romanesque réactionnaire, il s'est tourné vers des questions de société devant moins à ses représentations qu'au réel de son expérience professionnelle et humaine.

C'est vrai, mais superficiellement. Comme chez les raiders, la forme a mué, mais le fond demeure, peu altéré, même si l'auteur a déplacé l'accent de son attention sur de nouveaux thèmes, mettant ici en scène un mélodrame contemporain psycho-social procédant d'une conception manichéenne du monde, entre les deux extrêmes duquel oscille une jeunesse perdue.

D'un côté les bas-fonds, marqué du sceau de la vulgarité :

*« La mère Caramel versa une seconde rasade de « Negrita » dans son café, fit claquer ses lèvres, et avala le tout sans broncher. Son œil unique se ferma d'un coup, tandis qu'elle rotait de plaisir.*

*« -Ah, mes agneaux, le Jojo peut toujours s'aligner ! Il cochonne pas le manger, c'est vrai, mais pour l'haricot de mouton, j'crains personne ! Et puis, ici, on est tout de même mieux qu'au bistrot pour causer. Pas vrai, Claudia ?*

*« -Oui, ma chérie. T'as toujours raison. Dédé, passe les cigares.*

<sup>226</sup> Premier tome de la trilogie : *Les voleurs*.

<sup>227</sup> Comme le montre l'intervention du P. Jean, et la place tenue par le monastère orthodoxe de la rue d'Alleray qui appartiennent au monde de Jean-Claude Alain.

« -Voilà, poupée. Servez-vous, mesdames... Toi, le môme, tu vas pas dégueuler, si on t'offre un dirigeable ?

« -Dégueuler ? Pour qui tu me prends ? File-m'en deux : ça t'apprendra à respecter la jeunesse !

« -Y a plus d'enfants ! –fit la Mère Caramel, en effleurant le menton de Jacques de son énorme patte–. Seulement le chérubin va me faire le plaisir de planquer ça dans sa profonde. S'agit plus de rigoler. Le turbin n'attendra pas que t'aies fini de digérer.<sup>228</sup>

Argot –d'une précision se voulant « ethnologique » mais précisément, lourdement employé–, absence de savoir-vivre (on éructe ; on fume, même les femmes ; on boit abondamment, et du... « *Negrita* »), sous-culture (radio brailant un peu plus loin une valse musette ; surnom dérisoire –*Le Vicomte*– ou grotesque –*Jaune d'œuf*), tout est fait pour donner de ce monde interlope une image de grasse familiarité populacière, signe extérieur de veulerie dont fera preuve la *Mère Caramel* qui, devant le Juge, « chargera » Jacques Loubier par exemple.

De la même façon, les codétenus temporaires du jeune Jacques sont « épinglés » : ils sont laids, vulgaires, violents, plus ou moins sales quand ils mangent...

À l'autre extrémité du champ social : la famille Martin, exemplaire :

« *Il existe encore dans la proche banlieue de Paris –et même au cœur de la capitale– des familles dont le chef exerce une autorité quasi patriarcale. À Bellevue, la famille Martin était de celles-là. Ancien Professeur au Collège de France, l'aïeul gardait, en dépit de ses quatre-vingt trois ans, une surprenante jeunesse. Il avait eu dix enfants, qui, à leur tour, lui donnaient la joie de dénombrer plus de trente petits-enfants aux repas d'anniversaire. Il occupait, dans ce quartier privilégié du Haut-Meudon, le rez-de-chaussée d'une grande villa dont il avait abandonné les étages à son fils aîné, chef de service dans la plus révolutionnaire des grandes usines françaises de construction automobile. Ce fils avait lui-même six enfants : Bernard le chirurgien, Thierry le moine, François le professeur, Claude l'étudiant, Micheline la lycéenne, et Yves l'écolier. Vingt-trois ans séparaient le chirurgien de son dernier petit frère. Les trois premiers disposaient d'un pavillon dans l'immense parc où s'élevait la somptueuse résidence de l'aïeul et du fils aîné. Ancien parachutiste devenu agrégé de mathématiques, François bénissait le jour où, sans rompre pour autant avec l'Alma Mater, il été devenu le sous-directeur du Centre Lisbonne. »<sup>229</sup>*

Nous voici donc confrontés à l'élite : bourgeoise, certes, mais aristocratique de par son respect des traditions patriarcales, sa générosité sociale (famille nombreuse), son sens du devoir, du service (professions exercées) voire du sacrifice (la qualité de parachutiste de l'un des petits-enfants de l'aïeul), le tout sanctionné par des signes sociaux de distinction (la somptueuse demeure, l'immense parc), tempérés par la simplicité et la chaleur humaine que la famille déploiera à l'égard du jeune Jacques, dans son accueil.

Tout naturellement, les rejetons de cette famille sont des « chefs », dont les vertus sont physiquement inscrites. Ainsi pour Claude, étudiant, Scout et éducateur au centre Lisbonne »:

<sup>228</sup> Serge Dalens : *Les enfants de l'espérance*, p. 11.

<sup>229</sup> Ibid., p. 93.

*« Grand, musclé, sain, bien proportionné, solide, avec un air d'enfance illuminant le visage, des yeux striés comme une agate, un nez vaguement retroussé, une épaisse toison châtain, courte et bouclée, une fossette au menton et surtout un sourire que ne l'abandonnait jamais.*

*« Très doux, simple et réfléchi, il n'ouvrait presque jamais la bouche, donnait peu de conseils, encore moins d'ordres, se contentant d'être là, de vivre avec ceux qui lui étaient confiés, et devant eux. Scout depuis des années, il ne faisait guère de différence entre les garçons de la Troupe qu'il commandait et ceux du Centre. »<sup>230</sup>*

Beau, fort, pur, généreux, Claude, qui incarne tous les articles de la loi scout, exerce grâce à sa nature d'élite une autorité innée qui n'a guère besoin des « signes de l'autorité » pour se faire reconnaître. Le substitut du procureur, humain, pénétrant, ne s'embarrassant pas de convenances –mais possédant l'élégance de ses éminentes qualités– appartient au même monde.

Ce sera donc entre ces deux pôles qu'oscilleront les jeunes en difficulté mis en scène par Dalens : Loubier est tombé dans la délinquance par désir de se trouver, en se prouvant à lui-même qu'il existe, sur un terrain jugé plus exigeant que le sien ; l'autre, Ivan (Vania), par faiblesse, sans doute à cause de son « âme slave » ; le dernier, Jimmy, parce que mauvais par essence. La description initiale du garçon est, à ce propos, sans ambage :

Il est grand, mince, avec des yeux couleur de terre, incroyablement pâles et un peu glauques –Plus on le regarde, moins on le voit– dira de lui François.<sup>231</sup>

Tout différent est Jacques, et le substitut du procureur, régi par cette logique selon laquelle apparence et être sont consubstantiels, ne « s'y trompe pas » :

*« Un garçon bien découplé, pas très grand, aux traits fins et réguliers. Des cheveux châtains, avec des boucles qui retombent un peu sur le front. Golf, col ouvert, blouson. Et des yeux très bleus, qui ne baissent pas devant le regard de l'homme qui le détaille. Un garçon volontaire, que le vice n'a pas encore marqué. Un garçon dur, mais dont le geste et la voix fleurent toujours l'enfance. Un inexplicable mélange de crainte et d'impassibilité, de maturité et d'innocence. »<sup>232</sup>*

Du reste :

*« Loubier, Jacques, 15 ans, lycéen<sup>233</sup>, inconnu aux Services... le père en Indochine<sup>234</sup>, la mère morte depuis des années, un frère de neuf ans, la tante qui s'occupe d'eux, excellents renseignements... et cette pauvre femme morte hier, elle aussi... »<sup>235</sup>*

Ici, dramatisation. Le service de l'armée du père mort (ce qui vaut et vaudra dans tous les Signe de Piste brevet d'honorabilité ou de volonté d'amendement) ; mère morte ; pauvre vieille tutrice dévouée, décédée à son tour : l'auteur n'a pas « lésiné » sur les ingrédients, et il saura, aux moments-clés, avoir recours à cette recette très... épiciée.

<sup>230</sup> Ibid., pp. 68-69.

<sup>231</sup> Ibid., p. 100.

<sup>232</sup> Ibid., p. 28.

<sup>233</sup> À l'époque, être lycéen « classe » encore...

<sup>234</sup> Où il est mort.

<sup>235</sup> Serge Dalens : *Les enfants...*, p. 28.

Quoiqu'il en soit, ces trois garçons vont être les acteurs-sujets d'un développement narratif qui est le fond de l'intention démonstrative de Dalens. Vania est l'enjeu. Pour Jimmy il faut corrompre, et toute sa corruption (séductrice pour le jeune petit-fils déchu d'un officier russe blanc) s'étale à travers les pages cent-quatre-vingt. Pour Jacques il faut sauver (et se sauver), au prix de sa vie : il faudra du reste que Jimmy soit sur le point d'achever celui-ci, déjà sous le coup d'une péritonite, pour que Vania se convertisse.

Il est certain, en résumé, que le plan politique est absent de ce texte dont on voit qu'il peut se démonter avec précision à cause de ses milieux et de ses personnages caricaturaux. Dans ce cas le stéréotype joue, au demeurant, un rôle ; ce n'est pas une maladresse d'écriture ; c'est au contraire le signe que le système représentationnel est à l'œuvre, quasi « systématiquement ». Mais il est d'autre part inutile, je pense, d'insister trop lourdement sur la correspondance de la vision sociale qui se déploie au cours de ce récit et le projet politique de l'auteur tel qu'il flamboyait dix ans auparavant : seules les personnalités de l'élite (certes faillibles) sont susceptibles de rachat, avec la grâce de Dieu<sup>236</sup> opérant à travers certains hommes : les Martin, le substitut du procureur de la République, voire le juge pour enfants lui-même sont des opérateurs de cette grâce. Les Martin surtout dont l'ordre patriarcal désigne l'horizon de l'ordre politique souhaité. En somme, Dalens nous fait visiter les nouvelles pièces d'un édifice qu'elles ne déparent pas.

À travers ses cinq ouvrages publiés pendant la période, Serge Dalens s'affirme donc comme l'un des maîtres des archétypes et des symboles qui mettent en œuvre le système représentationnel S.d.F. Projet socio-politique organique et hiérarchisé, gagé par la dimension religieuse et l'institution ecclésiastique, réalisé par l'Ordre scout sur des scènes politico ou socio-psychologiques et dont l'intrigue affective, la charge sentimentale, le ressort mélodramatique constituent l'hameçon le plus au goût du poisson : telle est la trame que tissent de tels signes ; et l'on peut bien constater qu'il n'existe entre cet hameçon-là et celui du Scoutisme catholique aucune différence structurelle significative, du moins jusqu'au changement de cap voulu par les dirigeants de l'Association, ou plus exactement par Michel Rigal et ses proches, en 1956<sup>237</sup>.

Une large partie de ces thèmes, plus ou moins développés selon les propos, et la plupart des archétypes que nous venons de voir à l'œuvre, se retrouvent peu ou prou dans les romans écrits en collaboration avec Foncine, les huit « Chat-Tigre » de la période, et *Le jeu sans frontière...* Deux univers intriqués...

Ce qui frappe dans la série des « Chat-Tigre », en effet, c'est l'existence, tout comme dans *Les enfants de l'espérance*, de deux pôles structurant de pâles intrigues, dont le souci est apparemment de divertir<sup>238</sup>. D'un côté, la famille Mercadier, qui, avec un peu plus de fantaisie (apport de Foncine), doit beaucoup à la famille Martin : Michel, le « Chat-Tigre », est orphelin d'un père capitaine en Indochine. Son oncle, Léon Mercadier, est juge d'instruction à Versailles. Il est à la tête d'une tribu de filles insupportables –mais au cœur d'or– toutes stéréotypées (la « romantique », le « garçon-manqué », l'« intellectuelle », l'« actrice »...), faire-valoir complaisantes de leur cousin. D'opinion très conservatrice (comme l'indique une foule de notations), c'est un bonhomme d'oncle, un peu lourdaud

<sup>236</sup> Notons que la dimension religieuse est très présente dans ce texte, œcuménique, même au Centre « Lisbonne ». Il n'est cependant pas certain que cette notation vienne de Dalens. Tout comme le monastère orthodoxe de la rue d'Alleray et le Père Jean, elle appartient à n'en pas douter à l'univers de J.-C.. Alain.

<sup>237</sup> Je reviendrai sur la dimension visionnaire de Rigal que ce changement de cap, par rapport à une orientation passée dont le Signe de Piste est un témoin manifeste, révèle.

<sup>238</sup> De notre point de vue, les récits du *Chat-Tigre* n'auraient qu'un intérêt limité si, en dépit de la platitude des intrigues ou de leur minceur, des archétypes (personnages et situations) n'étaient pas utilisés, que l'on a mis au jour chez Dalens ou que l'on retrouvera chez Foncine comme chez d'autres.

(c'est un adulte) tout comme le policier bourru mais généreux, musclé mais un peu court de vue, Fortier, qui tient également sa place.

À la famille où s'illustrent et se lustrent une certaine rudesse simple des comportements (tenant au sens de la droiture) et l'élégante patine des traditions bienséantes, s'oppose le monde de la populace marginale voire délinquante (qualifié par la vulgarité de tous ses traits caractéristiques) aussi bien que celui de l'affairisme louche (et parfois « métèque »)<sup>239</sup>. Entre les deux oscillent des déclassés la plupart du temps protégés par la Providence dont Michel est l'opérateur : Arnaud de Val, propriétaire malheureux de *L'Auberge des Trois Guépards* ; Robert le Braz, l'apprenti honnête ; Rémi, le jeune acteur..., ou d'honorables immigrés (les Princes Alexandre et Boris Darnakine) qui connaissent tous des mésaventures dont les sortira l'astuce du jeune Michel autour duquel gravitent quelques discrètes figures aristocratiques, selon l'occurrence : De Val et Darnakine, donc, mais aussi le comte du Castel de Rissac (*Les Galapias de la rue haute*) ou madame de Gasco, Générale des « *Dames zélatrices de Sainte Zoé, ordre civil et militaire réformé au XX<sup>e</sup> siècle par Madame de Canthus* » (*Le Piano des Princes Darnakine*)<sup>240</sup>, le colonel comte de Champemart (*La bible de Chambertin*) ou Orso de Luccio d'Ancherini, l'inspecteur corse de *La déesse de Creil*.

L'impertinence facétieuse (mais de bon ton) qui vient de Foncine allège un peu l'ensemble, mais ce n'est pas ce qui, sur le point qui nous intéresse, est de nature à masquer l'essentiel : si la référence au Scoutisme est absente, l'univers représentationnel demeure fondamentalement inchangé, même si Michel-le-Chat-Tigre porte des jeans à l'orée des années Soixante, que les auteurs humanisent la représentation des femmes qui ne sont plus forcément de jeunes harpies ou de bénignes mères, et que s'esquisse –quelle audace– un petit flirt bien timide, ici ou là : l'amitié entre garçons reste néanmoins centrale.

En fait, une bonne partie des éléments dilués dans les romans de la série se trouvent condensés dans : *Le jeu sans frontière*, texte également écrit en collaboration et publié en 1947. Qu'on en juge.

Marc Lorand, fils de ministre abandonné à lui-même et jeune acteur à succès, est enlevé sur l'ordre de Koltzec-Rabusse, le directeur d'*European Eagle*, firme cinématographique avec laquelle il est lié par contrat, dans le but de réaliser un coup publicitaire. La Patrouille des Panthères, dirigée par Bernard Gérard, fils d'ingénieur, intrigué et attiré par Marc (dit Marco) et son second, Thierry Dessart, fils de diplomate en poste dans l'Allemagne occupée, cette Patrouille, donc, est témoin du rapt et se lance à la poursuite des ravisseurs. Cette poursuite va entraîner les Scouts vers l'Allemagne ; aussi feront-ils appel à la solidarité scoute européenne. C'est ainsi qu'un belge, éclaireur confirmé, et un autrichien, Franz v. Falkenberg, se joindront par exemple à leur quête.

Cependant l'enlèvement, simulé au départ, se révèle être un enlèvement véritable répondant à d'obscures manigances financières du louche et adipeux Koltzec-Rabusse. Marco est surveillé de près par un jeune dévoyé, Robert, que l'acteur, rendu à ses qualités intrinsèques par l'épreuve, va « convertir » peu à peu. Après que les Panthères, soutenues par une vaste chaîne d'entraide (à laquelle participe M. Dessart, lui-même Chef scout) ont réussi à libérer Marco de ses ravisseurs, Bernard, le CP valeureux, est adoubé Écuyer de France dans le cadre du Jamboree de Moisson avec Baudoin Dewulf, Scout de Belgique,

<sup>239</sup> Capoulade dans *Télemik* ; Port-Saint dans *L'assassinat du duc de Guise* ; Baboukian dans *L'Auberge des trois Guépards*. Dans tous les cas ces affairistes sont gras, veules, arrogants et pleutres. À travers eux s'exprime le mépris pour les parvenus de fraîche date et l'argent que seule l'ancienneté de sa possession anoblit.

<sup>240</sup> Quand le Signe de Piste se moque gentiment de ses propres archétypes... Il faut voir ici la patte de Foncine.

comme parrain. Pour Marco et Robert, devenu amis, se profile la promesse d'un devenir Scout.

Il faudrait pouvoir consacrer tout un chapitre à ce roman particulièrement riche en notations illustrant la représentation scoute du Scoutisme lui-même, de son élitisme, de son internationalisme, de ses valeurs, et des non-Scouts, jeunes ou adultes corrompus, pervertis ou perdus ; de la jeunesse idéale ; de la société rêvée... L'agencement de telles notations est étroitement réglée, la « mécanique » du jeu représentationnel fonctionne à plein régime, bref le texte est à tous égards exemplaire. Mais outre que l'on ne peut s'étendre indéfiniment<sup>241</sup>, le risque est grand de répétitions infinies, qui apparaîtront suffisamment dans ce qui suivra pour étayer largement la thèse de l'unité organique de la collection, déjà fondée par les analyses chiffrées. Aussi choisirai-je de privilégier ici deux thèmes particulièrement mis en relief, celui de la jeunesse et celui de l'Europe.

La figure de Marco est la figure centrale du roman, car elle est l'enjeu du combat salvateur que mènent Bernard Gérard et ses compagnons Scouts de l'extérieur, et Marc lui-même, de l'intérieur. Au départ, le garçon blasé, délaissé par ses parents<sup>242</sup>, exploité, est montré comme totalement aliéné, pris en quelque sorte dans les rets d'adultes sans scrupules, corrupteurs ou consommateurs de chair fraîche par le biais d'un cinéma que l'on honnit :

*« Dans le tohu-bohu des sirènes de police, l'enfant grimpait le long de l'échelle de fer, pourchassé comme un papillon de nuit.*

*« Un court instant, son visage encadré de cheveux très blonds que collaient la sueur et le sang, apparaissait, éperdu, et ses yeux reflétaient alors vraiment un tel mépris du monde, qu'ils fouillaient l'âme à en crier... Un rire déchirant le secouait tout entier comme un pantin disloqué. Il se retournait, haletant, et offrant tout son corps à la foule, se jetait dans le vide avec un cri de délivrance. »<sup>243</sup>*

L'obscénité morbide de cette scène du film que Bernard Gérard découvre au début du roman est encore soulignée par l'attitude prêtée à la foule des spectateurs :

*« Déjà le public s'écoulait, indifférent, libéré de son vice, dans un bruit exaspérant d'égout en crue »<sup>244</sup>*

Mais il fallait qu'à cette ignominie correspondît un maître d'œuvre : le metteur en scène. Gros, portant lunettes d'écaillés, « *bras broussailleux, rougeaud, sourire patelin et dépourvu d'aménité* », il incarne l'immonde libidineux, suceur du sang de sa « *victime* » (sic)<sup>245</sup>.

Son œuvre de dévitalisation est déjà bien avancée : buvant whisky et fumant cigarette, capricieux, arrogant et ennuyé, Marc Lorand, blond et frêle, figure fantasmagique d'un Robert Lynen qui inspirera aussi le portrait de Rémi, l'acteur adolescent de *L'assassinat du Duc de Guise*, est évidemment l'antithèse de la saine virilité de Bernard Gérard et de ses

<sup>241</sup> On retrouvera constamment le problème.

<sup>242</sup> Trait général, je l'ai déjà dit, la déficience de la famille, soit que les parents soient morts ou faibles, soit qu'ils se montrent lointains ou indifférents. Quelques adultes cependant, préservés et clairvoyants, sont là pour guider des jeunes auxquels une latitude assez grande –ne parlons pas d'autonomie– est laissée. Il est certain que, répondant à des nécessités d'écriture, ce trait conforte fantasmagiquement la position du Chef, même si dans la réalité du Scoutisme, celui-ci, après-guerre, peut rechercher la coopération éducative de familles qui n'étaient pas toutes évanescences.

<sup>243</sup> Serge Dalens et Jean-Louis Foncine : *Le jeu sans frontière*, 1947, p. 11.

<sup>244</sup> Ibid., p. 11.

<sup>245</sup> Ibid., pp. 21 et 24.



Scouts : « *Ils avaient fière allure ces garçons aux jambes nues, aux chandails simples et propres*<sup>246</sup> dont on a déjà noté *les genoux bronzés.* »<sup>247</sup>

Lors d'une entrevue accordée par l'acteur, l'affrontement entre Marc et les Scouts explicite la différence :

« *Bernard avait approché son mollet nu de la jambe de Marc. Il releva brusquement l'étoffe du pantalon de celui-ci et un mince et diaphane épiderme apparut sillonné de veines bleues. Les jambes robustes de l'éclaireur, couleur de pain cuit, labourées de profondes cicatrices, faisaient un contraste saisissant à cette chair sans force.* »<sup>248</sup>

Qui ne verrait qu'au caractère mâle d'une jambe s'oppose la gracile féminité d'une autre ? Il s'agit bien pour les Scouts de remédier à ce détournement diabolique que l'argent et d'obscurs appétits opèrent sur le cours des choses...

L'affrontement n'en restera du reste pas à ce niveau, et Marc opposera à la fiction cinématographique dénoncée par Bernard la fiction scout que ne vaudrait guère mieux. À cela Bernard rétorquera que plus pâle peut-être que celle du cinéma parce que moins manifeste, la fiction scout n'en est peut-être que plus vraie *dans nos cœurs*<sup>249</sup>. Et puis ne faut-il pas être prêt, si l'Aventure vous empoigne ?<sup>250</sup>

En somme le rapt qui arrache brutalement Marco aux griffes du vampire permet une ascèse symbolique et aguerrit le garçon tout en montrant que le propos du Scoutisme se vérifie dans les faits.

Je ne m'étendrai pas ici sur le thème de l'Europe, cher à Foncine. Précisons-le simplement : il est d'abord évident qu'il ne nie en rien les spécificités nationales ; il illustre plutôt la communion d'une jeunesse, par delà les déférences, en de communes valeurs élitistes. Il se construit d'autre part autour de l'admiration portée aux fils de Germanie, quand bien même celle-ci serait discréditée et abattue, et quand bien même son représentant, ici Falkenberg, serait autrichien : naturellement bronzé, très musclé, cheveux châains clair bouclés et yeux très bleus, dans n'importe quelle circonstance *il a l'allure d'un seigneur*.<sup>251</sup>

Cela dit, de par son caractère scout très tendu, son côté grand raid, les relations étroites qu'il entretient avec l'actualité (Jamboree de Moisson), ce texte annonce le raiderisme dont Foncine se fera l'illustrateur ardent.

### 2.2.2. De *La guerre des boutons* aux commandos adolescents

Deux des premiers romans de Foncine, *La bande des Ayacks* (1938) et *Le relais de la chance au Roy* (1941), on retire l'impression qu'ils tracent leur voie entre Louis Pergaud, Alain Fournier, Marcel Pagnol et Jean Giono. Passionnément provinciaux, romantiques, un brin impertinents, ils opposent un monde adulte, moins odieux que ridicule, à un monde de la jeunesse secret, volcanique et rieur. Survient le Chef scout et ses appâts. Sans avoir misé, celui-ci empoche les bénéfices du jeu.

<sup>246</sup> Ibid., p. 14.

<sup>247</sup> Ibid., p. 11.

<sup>248</sup> Ibid., p. 17.

<sup>249</sup> Ibid., p. 16.

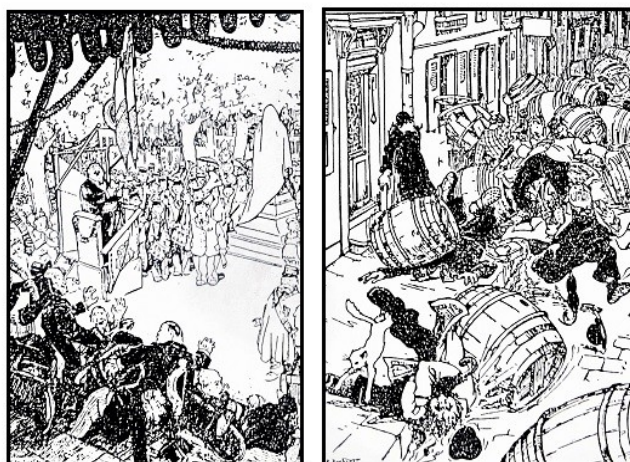
<sup>250</sup> Force de l'argument difficile à contrer dans ce registre, puisque le romanesque, cadre dans lequel il est avancé, dispose précisément de la liberté de le « prouver » par son développement, se donnant « pour vrai » en toute impunité.

<sup>251</sup> En l'occurrence dans une soute à charbon, où « *il a le souci de garder propre sa chemise blanche* » (*Le jeu...*, op. cit. p. 142).

Ce pourrait être la trame, très résumée, de *La bande des Ayacks*. Tandis que la société des « grandes personnes » s'empêtre dans l'ennui de ses satisfactions dérisoires, de sa médiocrité, la jeune classe de Malaïac, petit bourg du « Pays perdu », est déchirée par une guerre fratricide entre les fils des notabilités et les gosses de la communale, groupés autour de Gali, blondinet robuste, orphelin et apprenti, en une société secrète : les Ayacks. En fait, ces gamins eux-mêmes s'ennuient :

- « -Ça c'est vrai qu'on se fiche de nous ici !
- « -Les vieux sont tout le temps au café, avec leur manille et leurs dominos.
- « -Ils savent que nous crier après...
- « -Pour rigoler on a les lampions du quatorze juillet.
- « -Ou les loisirs du maître d'école.
- « -On ne peut même pas jouer à la marelle. »<sup>252</sup>

Tout l'intérêt de l'ouvrage réside dans la description de multiples péripéties cocasses, qui ponctuent la guerre des garçons et jettent le trouble au sein d'une société alourdie par ses digestions difficiles.



<sup>252</sup> Jean-Louis Foncine : *La bande des Ayacks*, 1938, p. 82.

Le tout culmine lors de la fête du 15 juillet en l'honneur d'Onésime Tabarin, célébrité locale, qu'emporte, avec le maire pompeux, l'ode niais de la comtesse de la Pécorière et les flonflons d'une minable célébration républicaine, toute une série d'incidents bouffons.



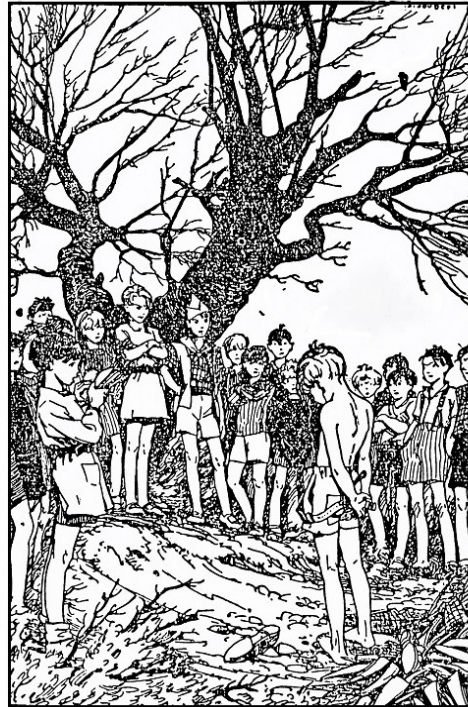


Finalement, les Ayacks seront séduits par une Troupe de Scouts installés au loin : alliance sera passée contre le bourg ; au cours d'une chasse au trésor (organisée par des notables qui ont mordu à la rumeur opportunément lancée qu'un trésor serait caché dans les ruines du château de Guy-Michel de Broye de Malaïac, jadis sire du lieu), ceux-ci, pris au piège de leur naïve rapacité, sont mis en déroute par le fantôme dudit seigneur, « maréchal de Randams » (le Chef scout).

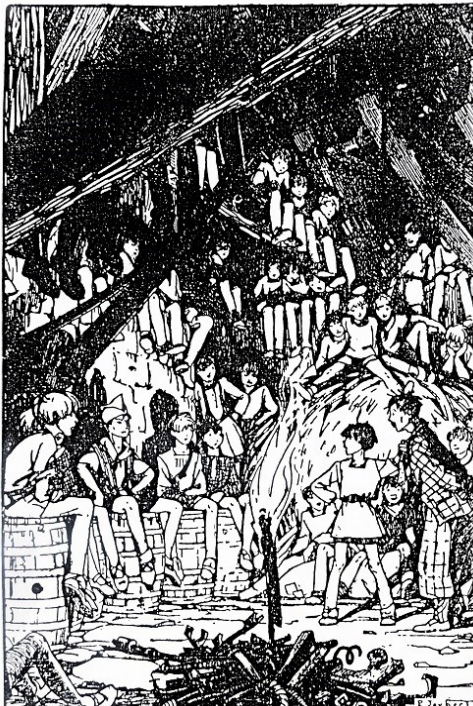
UNE PETITE MAISON AU BORD DE L'EAU



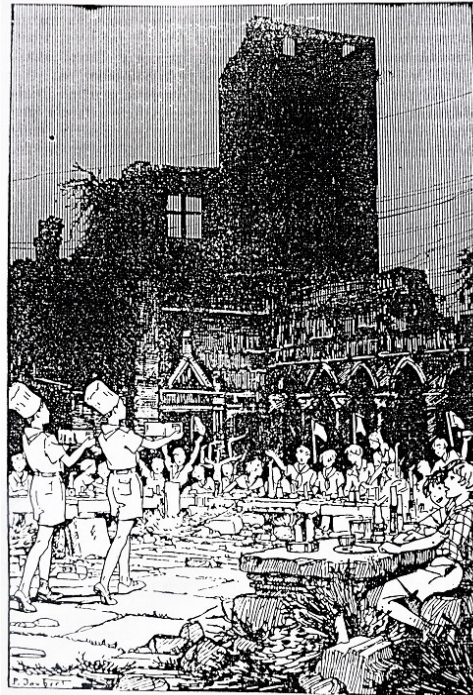
LA FIN D'UN TRAITRE



LES TERRORISTES DE MALAIAC



LA BANDE DES AYACKS



Celui-ci va imposer la loi des mômes à des adultes veules :

« Or ça, messieurs de la lourde bedaine, on vient donc faire une petite visite à son bon seigneur ? (...) J'ai ouï dire qu'au nom de votre 'intérêt scientifique', vous faisiez de notre bonne ville une caverne de voleurs ; ainsi on se dispute, on organise des kermesses de carton-pâte où des freluquets viennent pétarader du bec.

« (...)

« Désormais, mes instructions seront plantées périodiquement sur la porte de la mairie. Ordre de s'y conformer. »<sup>253</sup>

Si le tout se termine entre garçons par un grand banquet dans la cour d'honneur du château, et un grand éclat de rire, en somme, le propos de cette fable est explicite : c'est l'alliance du Scoutisme et du passé féodal qui viendra libérer les enfants de la pesante tutelle républicaine du monde adulte et des notables : que l'on rende donc la jeunesse aux saines vertus de la nature, de la libre errance et de la joie (soigneusement récupérées par l'Ordre scout). Le ton est allègre, primesautier, mais il ne faut pas s'y fier...

*Le Relais de la Chance au Roy*, également situé dans le « Pays perdu », va plus loin. Fort habilement écrit, c'est le récit d'un grand jeu, ponctué de coups de théâtre dramatiques et mystérieux, et que l'on ne comprend comme tel qu'à la fin du livre.

Partie en voyage d'exploration, une Patrouille est livrée à elle-même par suite d'ennuis de boussole. Réfugiée dans une auberge, ancien relais de poste sur l'antique voie Dijon-Rome, elle est frappée par l'apparition d'un jeune cavalier désarçonné, vêtu comme un pâtre et portant poignard armorié : « Dans le regard et l'attitude, il y avait une espèce de noblesse qui faisait de ce jeune chasseur un seigneur. »<sup>254</sup>

Le lendemain, le garçon a disparu. La Patrouille repart, et atteint un bourg où les notes secrètes de Philippe-Emmanuel de Ryes, jeune collégien orphelin séquestré par son oncle au château familial sont découvertes entre les pages d'un Tacite dont un des Scouts, après maintes péripéties, s'est rendu acquéreur. Comme un château de la région correspond à la description des notes, les Scouts s'y rendent. Ils y rencontrent bien un jeune garçon, les armoiries des Ryes, un comte inquiétant, et une atmosphère étrange. À partir de là, l'aventure se noue, ponctuée de leçons d'histoires, d'évocation de la vie d'antan, de visites merveilleuses (abbaye d'Acey) qui sont autant de pistes conduisant toujours aux Ryes et à leur mystère, ponctuée aussi d'incidents troublants, d'attaques de jeunes bergers sauvages, d'explorations souterraines, bref, de multiples rebondissements.

Ce sera en fin de compte que l'on comprendra : toute l'affaire a été montée par le C.T., neveu du comte de Ryes, bien authentique, et ses cousins, Gérard et Jacques, responsables de la I<sup>ère</sup> Vernes-Rambermont, surtout composée... de jeunes bergers :

« Ceux d'entre vous qui ont vécu à la ville et qui n'ont connu que des vacances de hasard, ne peuvent aimer la douceur de ces simples mots : NOTRE DOMAINE. Ceux qui retournent chaque année dans une terre lointaine de famille, si petite et si sauvage soit-elle, me comprendront. »<sup>255</sup>

---

<sup>253</sup> Ibid., pp. 206-207.

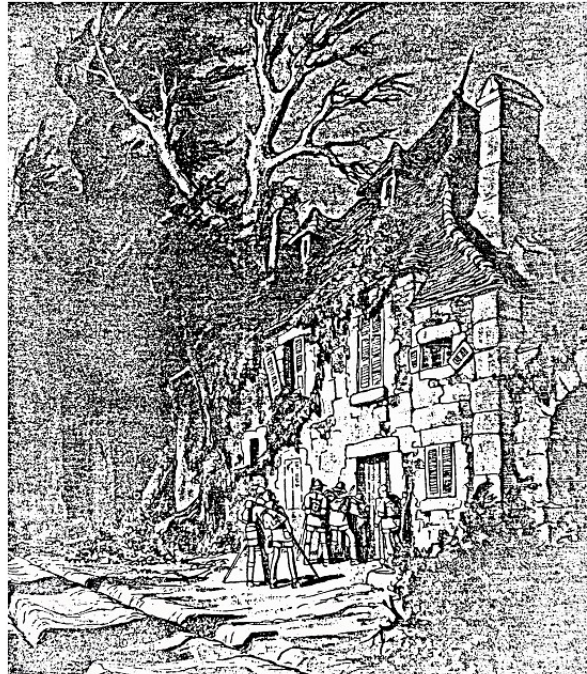
<sup>254</sup> Jean-Louis Foncine : *Le relais de la Chance au Roy*, p. 46.

<sup>255</sup> Ibid., p. 206.



# SCOUT

6<sup>me</sup> ANNÉE N° 127 UN FRANC 20 AVRIL 1939



C'est presque la conclusion du roman : après l'arrivée de l'Aumônier, l'aîné des De Ryes et un ami rêveront de reconstruire vraiment le domaine quasiment abandonné.

Ce cycle de Franche-Comté, car c'est de ce pays qu'il s'agit, culminera avec les *Contes du Pays perdu*, plus tard amalgamé à un court roman : *Le foulard de Sang*.

Publié pour la première fois en 1946, cet ensemble de textes sera donc profondément remanié. En 1957, date d'une des rééditions que je possède, certains contes ont disparu, remplacés par d'autres, mais subsistent *Grenouille*, *de la Première les Halles*, qui met en scène un Gavroche de la Troupe de Joubert combinant ses activités scoutes et celles de chef d'une bande de gamins des rues. Compilation d'anecdotes probablement inspirées de la réalité, *Grenouille...* est un texte plaisamment édifiant.

*Le foulard de sang*, lui aussi inspiré de la réalité, illustre le goût de Foncine, qui s'affirme, pour les « chevaleries adolescentes ». Le texte illustre aussi le triomphe de la confusion entre le réel et l'imaginaire. On se souvient que l'Ordre du Foulard de sang est né d'un geste spontané de Joubert qui, à l'issue d'un grand jeu conclu par *une belle bagarre*, s'est servi d'un foulard pour panser un genou égratigné puis en remit un morceau à chaque combattant en l'adoubant « chevalier du Foulard de Sang ». Par la suite l'Ordre, émergence au grand jour – cristallisation – de tout le système représentationnel S.d.F. de l'époque, servira de prétexte à d'autres Grands jeux dans l'immédiat avant-guerre. Déjà, l'imaginaire représentationnel inscrivait hors du rêve ce désir de chevalerie que le Scoutisme cultivait chez ses membres. Comme le réel socio-politique n'en admettait pas

l'éclosion, il fallait qu'un tel désir, sceau d'une identité rendue malheureuse par son époque et ne pouvant vraiment s'y vivre, se réalisât sur les marges. On comprend du reste comment le romantisme germanique, volontiers sombre et archaïsant, de même qu'une nature forestière et des ruines purent être les terrains culturels d'une telle réalisation.

La fiction romanesque achève ici de brouiller tout à fait les cartes : inspirée de faits survenus, elle réinscrit ceux-ci dans l'imaginaire, les grandissant, les épurant, les idéalisant à sa guise, les donnant d'autant plus pour réels qu'ils avaient été pour partie vécus :

« *Il est bien vrai que des jeunes de douze, de treize et quinze ans se soient rassemblés un jour en une merveilleuse et secrète Confrérie, qui a essaimé en de nombreuses provinces françaises, et qui n'a pas plus de rapport avec une reconstitution historique qu'un cœur et des muscles de jeunes Français n'ont de rapport avec un atome d'uranium.* »<sup>256</sup>

Cette « absence de rapport » avec le passé, c'est à voir : la cape de drap écarlate du grand maître, sa chemise blanche, le lys d'or sur sa poitrine ; le cri de ralliement : *Saint Michel Montjoie* ; l'Ordre réuni en Concile général ; la collation d'un patronyme nobiliaire (évocation d'un haut fait) au patronyme des garçons ; l'exaltation et l'héroïsme des anciens, etc..., tout cela fait bien médiéval... Sans parler de l'évocation de Vivien, et de l'usage de vocables archaïsants, comme « *enfançons* ». Mais honnis soient les « raisonneurs » :

« *Les cœurs purs comprendront cette histoire ; les autres oseront-ils railler jusqu'au bord des tombes ? À l'heure présente, je sais des hommes faits qui ont gardé sur leurs reins la ceinture de leurs quinze ans et, à cette ceinture, le ruban rouge gagné un soir d'aventure où ils avaient fait preuve de courage et d'intelligence exceptionnels et où dans l'émerveillement de leur âme, ils avaient vu véritablement s'abattre sur leur épaule l'épée flamboyante de l'archange.* »<sup>257</sup>.

Foncine a ici beau jeu de se préserver d'un questionnement sur leur sens profond ses mirages au nom du sacrifice d'eux-mêmes que des adolescents purent faire à une Résistance<sup>258</sup> que pourtant ni lui ni Dalens ni Joubert n'avaient soutenue, ne fût-ce que de leur sympathie.

Mais le texte illustre aussi l'abandon de la fantaisie qui, dans *La bande des Ayacks* ou chez Grenouille réservait la part d'une certaine distance. Le jeu, même dans *Le relais de la Chance au Roy*, se donnait encore comme ludique. C'est que : « *La guerre a passé sur notre jeu. Elle a scellé de son sceau redoutable notre fraternité. Le sang de l'Aventure ne repassera pas sur le sang de l'Histoire* »<sup>259</sup>. Noble formule, qui aurait pu signifier à la fois un dégagement de l'auteur de la sphère représentationnelle, et un changement d'orientation d'écrits qui, pour fictionnels qu'ils soient, ne revêtent l'apparence du « distrayant » (et encore) que pour mieux être propédeutiques, dans toute l'acception du terme. Or, si cette partie des *Contes* marque un tournant, c'est précisément par l'impression qu'on en retire que l'auteur s'est vraiment « pris au jeu ». Le sérieux, la tension dramatique qui parcourent les personnages et les situations quelque peu extravagantes en cela du *Foulard*, vont en effet pleinement s'épanouir dans les deux derniers romans de Foncine.

<sup>256</sup> Jean-Louis Foncine : *Contes du Pays perdu ; le Foulard de sang*, 1957, p. 121.

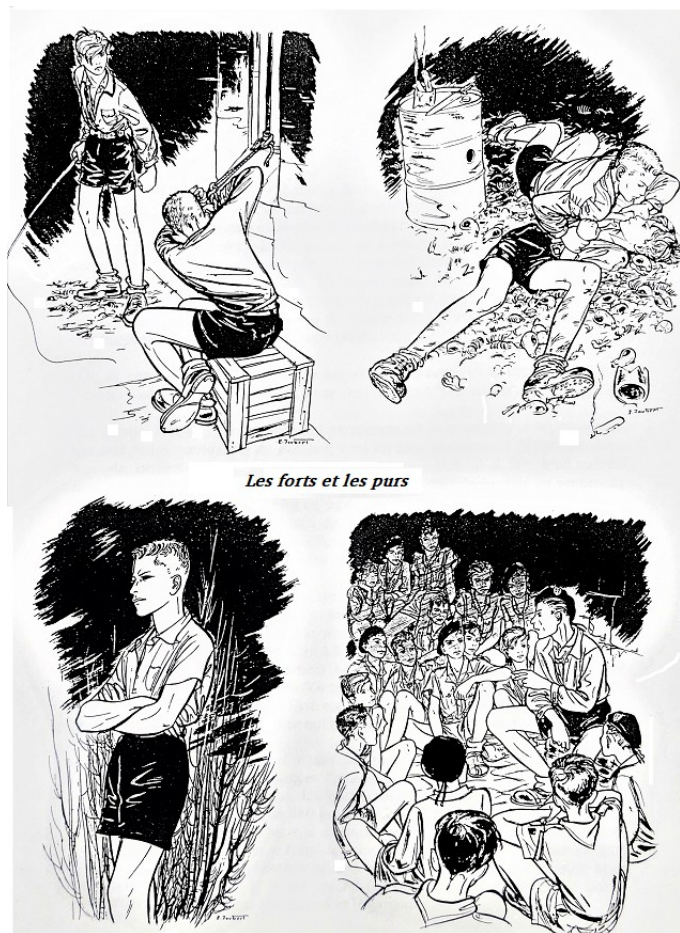
<sup>257</sup> Ibid., p. 122.

<sup>258</sup> Foncine, en effet, dans la quatrième partie de son récit, *Le sacrifice* (1944), raconte comment de jeunes « chevaliers » donnèrent, au nom de l'idéal d'honneur et de fidélité au grand maître, leur vie après avoir organisé un maquis. Il en profite, le mêlant à une fiction dont il dut être partie prenante de son vivant, pour rendre hommage à son ami Furet. On peut du reste se demander à ce propos si, au chagrin d'avoir perdu son jeune compagnon, ne se mêla pas chez Foncine, et compte-tenu de toutes ses prises de position, une tristesse particulière à la pensée que le très jeune homme s'était sacrifié pour une « telle » cause.

<sup>259</sup> Jean-Louis Foncine : *Contes...*, p. 187.



Tout est comme si celui-ci, face à un monde dans lequel s'est joué son espoir d'autre chose, éprouvait désormais un sentiment d'urgence extrême, qui révèle plus qu'un dépit et annonce l'inaptitude de l'homme fait, effectivement fidèle aux idéaux de ses jeunes années, à se réconcilier enfin avec son temps<sup>260</sup>. Tenace, en effet, et obstinée est l'adhésion aux rêves de jeunesse. Mais vieillir n'est-ce pas sans cesse mourir pour vivre ?



À cet égard, *Les Forts et les Purs* est un manifeste truqué : saisissant l'espoir qu'en habillant de neuf le corps si vieux des juvéniles illusions on rallumerait la flamme, Foncine, à travers ce texte, se fait le vibrant missionnaire d'un Michel Menu dont on a vu qu'il n'était pas loin de boire à la même coupe. Est-ce un hasard si le livre est dédié au C.N.E, à ses premiers bérets verts avançant « *tranquillement vers l'avenir* » (à reculons ?), à « *ceux du Grand Jeu des Romains* », des aventures d'Alsace et de Franche-Comté ? Mais le livre est biaisé à un autre niveau, car à l'aventure raider est liée une autre aventure qui livre le véritable propos de l'ouvrage.

<sup>260</sup> Ce sentiment, Jean Larteguy l'exprime en citant, en guise d'avant-propos aux *Centurions*, Marcus Flaminius qui dit le dépit des soldats de Rome à voir la Ville abandonner l'idéal auquel ils ont cru, et pour lequel ils se sont battus. Lorsque des hommes se sont identifiés à une représentation du monde, et que le monde révèle comme illusion ce dont on l'a paré, révélant du même coup la « vérité » de ce au service de quoi ils se sont mis, alors vient le temps du dépit, de l'amertume et du désespoir. Parce que les années cinquante furent pour la France le moment où il fallut bien faire le compte de ce que le temps laissait irréversiblement derrière lui, elles furent, pour certains Français, celui du dépit, de l'amertume, et des mobilisations désespérées. Combien furent ceux qui, ne sachant se résigner, préférèrent gagner les « catacombes » ? Laissés sur le bord de la route par un Scoutisme en mouvement, les auteurs du Signe de Piste rejoignirent cette cohorte pour les membres de laquelle ils poursuivirent leur travail, enfermés dans leur attente d'une « régénération » dont l'horizon s'éloignait, prêts à ressurgir tout armés à la moindre faille de l'histoire.

Michel Harlant, chevalier du Foulard de Sang, est un jeune « dur » qui a décidé de prendre en main quelques garçons « paumés », et de les amener à l'investiture raider. Pour cela, on s'entraîne. Un poste émetteur-récepteur est construit à cet effet. Au cours d'une sortie, un défi lancé au chef est capté. Michel relève le défi. Il se rend sur les lieux fixés pour la mystérieuse rencontre. Là, un inconnu, après s'être assuré qu'il était bien le frère de Jean-Pierre Harlant, le provoque en duel au couteau, sans autre explication. Michel défait son adversaire qui s'enfuit. Mais l'inconnu est stoppé par le fidèle second (et narrateur). Une voiture de police survenant, Michel entraîne son second et le garçon.

Celui-ci, Guy Morlowsky, 17 ans, assiste à la réunion du groupe convoqué par Michel pour le soir même. Comme si de rien n'était, celui-ci expose ses projets d'avenir : un *Grand Jeu des Romains*, encadré par 4 ou 5 Routiers « *qui sont fatigués des petites parlottes autour d'un tapis vert* »<sup>261</sup>, et un projet « *Ligne bleue* ». À l'issue de la réunion, Michel offre son amitié à Guy qui la refuse et s'en va sans avoir expliqué les raisons de son étrange comportement.

Cependant, au retour d'une sortie au cours de laquelle l'équipe a mesuré le degré d'abdication du curé du village de Bruneval face à la déchristianisation et décidé d'y remédier, Guy Morlowky réapparaît soudain et offre sa participation pour le jeu des Romains. Elle est acceptée. Au cours du jeu, Michel, tombé entre les mains de Guy, réclame à ce dernier des explications. Guy, en retour, le fouette. Le second de Michel intervenant, celui-ci lui ordonne d'oublier ce qu'il a vu. Il devra au contraire –et à contrecœur– recueillir Guy en délicatesse avec la police, on ne sait toujours pas pourquoi.

Cependant, l'opération *Ligne bleue*, un raid dans les Vosges, se monte. Les garçons partiront, rêvant « aristocratie neuve » et héroïsme chevaleresque de la dernière guerre sur les fortins de la ligne Maginot. On skie, Michel excellemment (« *Pourquoi Michel, qui nous était supérieur en tout, n'aurait pas été là aussi notre maître ?* »<sup>262</sup>). On cherche aussi à baptiser l'équipe. Michel propose le nom de son frère, dont la tombe a été visitée au cours d'un raid à skis, et choisit l'emblème de l'abbaye de Cerfroid (ancien quartier général de Chevaliers-soldats dont l'Ordre a été fondé par Hugues de Valois, 16 ans, neveu d'un roi de France) pour emblème du groupe. Guy Morlowsky, présent jusque là, s'enfuit, avant d'être rattrapé.

Au retour, l'équipe monte l'*Opération Bruneval* : réanimation de paroisse. À cette occasion, Michel repère une bande de jeunes inconnus qui rôde dans la région. Guy, de son côté, paraît s'être attaché au groupe, résultat de l'exigeante patience de Michel. Un soir, Jean-Claude, le second, reçoit enfin la confession de Guy, De Laverdheim de son vrai nom, émigré finlandais dont le frère, enrôlé de force dans la Milice en 1944, aurait été sommairement exécuté par le frère de Michel, d'où son désir de vengeance. Cependant, connaissant mieux la noblesse de Michel, il a décidé de disparaître.

Toute l'équipe se lance alors à sa poursuite : Michel, en fait, est très vite parvenu à établir le lien entre Guy et les gosses maraudeurs de la région de Bruneval qui se sont réfugiés dans une ferme abandonnée. Les gosses, dont Guy est le chef, sont soustraits à la police et recueillis. Vient à présent l'heure des explications : Michel fournit à Guy le journal de Jean-Pierre Harlant, membre d'un maquis sordide qu'il quittera écoeuré, et sur le dos duquel on fera porter la faute de l'exécution hâtive de Laverdheim aîné.

---

<sup>261</sup> Jean-Louis Foncine : *Les Forts et les Purs*, 1951, p. 43.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 117.

Finalement, l'équipe de Michel sera investie raider, et bientôt celle de Guy : une nouvelle élite se lève, qui sauvera le monde :

*« Les roulements du tonnerre, au loin, devant nous, faisaient penser aux bruits d'un combat lointain, et nous marchions vers le combat. »<sup>263</sup>*

Ce n'est pas chose aisée que de démêler les arborescences touffues de cette complexe intrigue, chacune développant le système représentationnel né de la fécondation de l'univers foncinien par le raiderisme.

Le constat initial ne surprendra pas : « tout fout l'camp », le Scoutisme même, poisson pourrissant à son tour... par la tête, pour paraphraser la formule d'Action française, la Route :

*« La 'route' somnole, disait Michel. C'est tout bavardage sonore et combinaison d'intellectuels, statistiques et finasseries, étudiants et fonctionnaires qui se prennent pour des réformateurs sociaux parce qu'ils ont lu ensemble Claudel et Prévert ; mais demain nos raiders seront à l'âge de la route. Nos rires et nos poings feront souffler un courant d'air. »<sup>264</sup>*

L'abdication des hommes assis se retrouve même dans l'Église :

*« Dans une église glaciale, délabrée à l'extrême, couverte de taches de moisissure, derrière un harmonium défunt, dont on apercevait les intestins béants, nous dûmes essuyer le sermon larmoyant, et presque hargneux dans sa désespérance, d'un prêtre qui manifestement avait perdu la rampe depuis dix ou quinze ans, et qui s'en prenait aux trois paroissiens présents : une vieille femme, un homme en veste de chasse à boutons de cuivre et une fillette - de l'absence des deux cents autres... »*

*« -Vous avez pourtant promis, mes frères, lors de la grande Mission de 1916 et en reconnaissance des grâces insignes reçues par la paroisses, d'assister une fois par mois à la messe du dimanche.*

*« -Cet 'au moins une fois par mois' vaut son pesant de coups de goupillon, dit Michel outré. C'est tout ou c'est rien ! D'ailleurs comment leur faire suivre la messe à ces gens, dans une bâtisse dont ils ne voudraient pas pour garer leurs machines agricoles. Ça sent la mort là-dedans et pis que la mort, la putréfaction.*

*« En remontant les bas-côtés de l'église, nous découvrîmes quelques trésors : des statues de bois peintes enfouies sous la poussière, quelques plaques de marbre fixées au mur rappelant les mérites étonnants d'une grand famille, qui avait œuvre au service de la France et accessoirement de la paroisse. »<sup>265</sup>*

Ici, c'est le père Doncœur que l'on croit entendre. En tout cas, si l'Église (pardon, l'église) se décompose et si le Scoutisme dépérit, que penser alors du reste de la société ? Il faut donc qu'une nouvelle élite régénératrice se lève :

*« Michel, ce jour-là, nous donna peu d'éclaircissements sur le dessin prestigieux<sup>266</sup>. Il prononça devant nous les deux mots 'scouts' et 'raidiers' dont le deuxième suffit à nous électriser. Nous étions un peu défiants à l'égard des Scouts. Notre bonne ville de Meaux n'avait vu qu'un embryon de Troupe vite*

<sup>263</sup> Ibid., p. 187.

<sup>264</sup> Ibid., pp. 50-51.

<sup>265</sup> Idem.

<sup>266</sup> Un croquis représentant deux raiders, esquissé sur une page du dictionnaire de latin que Michel avait astucieusement prêté à son futur second.

*noyé dans un patronage criard à bannières et à fanfares. Mais le mot 'raider' avait une odeur de grand vent, d'air et de poudre qui était autrement exaltante. Les coupures de journaux qui décoraient nos pupitres ne représentaient pas des danseurs mondains, mais des petits gars du Texas montant des chevaux sans selle, cabrés vers les étoiles, des pilotins de 16 ans, cheveux dans le soleil, à la barre d'un voilier fendant les flots, la hisse du ras bord de l'écume. Nous jette la pierre qui voudra... La vraie vie qui demain fleurira sur la terre, reconnaîtra les siens. »<sup>267</sup>*

Élite, donc, élite au service de la religion plus que de la foi (il n'est que de voir l'*Opération Bruneval*), structurée comme un commando (il n'est que de voir le ratissage du terrain à la poursuite du jeune Laverdheim et de ses enfants sauvages), soudée autour d'un chef charismatique et comme tel vénéré : « *Tu sais bien que nous irions le chercher dans la gueule même du diable.* »<sup>268</sup>, dira le second à Michel... Réflexe de centurion... Mais élite ouverte à la jeunesse, à la vraie jeunesse, s'entend, pas aux petits gros binoclarde, poseurs, causeurs et déjà vieux avant l'âge... Cependant la jeunesse n'est-elle pas déchirée, la vraie jeunesse, par des querelles héritées ?

Le propos du livre est là, qui lie indûment son sort à celui du raiderisme, même s'il s'est développé sur le sol qui a nourri le raiderisme aussi. Ce qui sépare Guy et Michel que tout rapprocherait autrement, c'est le passé. Le roman –et Foncine revendiqua cela devant moi– désirait prononcer l'absolution des fautes du passé, ouvrir la voie à la réconciliation.

Seulement voilà : la démonstration est biaisée. Entre l'aîné des Laverdheim et l'aîné des Harlant, il n'y a que le trompe-l'œil d'une dialectique. Laverdheim a été enrôlé dans la Milice. Quant à Jean-Pierre Harlant, son regard sévère sur la composition de son maquis, d'autres combattants que lui, moins fantomatiques que cette création d'imaginaire, avaient dû sans doute le porter ; son écoëurement face à l'exécution des prisonniers allemands –des jeunes en particulier, certains ont pu même l'éprouver. Mais au-delà de la Résistance de ce personnage que Foncine emblématise, il y a –et c'est nécessité structurelle qu'on le retrouve– autre chose, le projet :

« *Jean [fait écrire Foncine à Jean-Pierre Harlant dans son 'testament'], en bon patriote, considérait l'Allemand comme le seul ennemi irréductible et éternel de notre pays. J'en étais moins sûr que lui et nos discussions nous amenaient quelque fois à ces perspectives dégagées des passions, où l'on réalise par le cœur et l'imagination des rêves fascinants. Le combat que nous menions nous paraissait nécessaire, mais il n'approchait que de très loin celui que dans le fond de notre cœur nous savions inévitable : celui qui par-delà les classes et par-delà les patries, ferait naître cette nouvelle génération d'hommes droits et forts qui sauraient (sic) façonner le monde nouveau.*

« *-La grande synthèse : les moines-chevaliers de demain ! disait notre bachelier, tandis que Max, le positif, fronçait les sourcils.*

« *-Des gars fidèles à d'autres gars, disait-il seulement.* »<sup>269</sup>

Nul doute qu'à travers son jeune frère en tout cas Laverdheim l'aîné, jouet des circonstances, ait communiqué à cet idéal que Jean-Pierre précise :

<sup>267</sup> Jean-Louis Foncine : *Les Forts...*, p. 11.

<sup>268</sup> Ibid., p. 156.

<sup>269</sup> Jean-Louis Foncine : *Les Forts...*, p. 173.

« *J'avais inscrit sur le tableau de bord de notre cabane, ces paroles que Saint-Exupéry avait écrites sur l'un de ses petits carnets personnels et qui m'avaient été rapportées par quelqu'un qui le touche de très près :*

« *L'homme ne peut vivre de ce qui peut le faire mourir.*'

« *et*

« *N'espère rien de l'homme s'il travaille pour sa propre vie et non pour son éternité.*'

« *Je garderai pour moi au fond de mon cœur cette autre petite phrase :*

« *L'image créatrice que le chef porte en lui, lui vient de Dieu seul et hors des voies de la logique.*' »<sup>270</sup>

Ainsi, un Ordre social sans classe et sans patrie, juste régi par des hiérarchies naturelles voulues par Dieu et l'abolition de la subjectivité humaine dans le temporel, tel est toujours l'horizon et de la « lutte » socio-politique, et de l'acte même d'écrire pour l'écrivain-éducateur, en somme le militant. Foncine comble ici le vide ouvert par l'absence de cause assignée à la mobilisation de la jeunesse que Menu, pour sa part, appelle de ses vœux. Là est la clé : la haine de Guy Morlowsky de Laverdheim n'est en fait qu'un artifice, ce qui va permettre de mettre en scène le processus d'une pseudo-réconciliation qui révèle l'intime communion des deux jeunes chefs, Guy et Michel, dans ce même but : réaliser enfin ce que les aînés, trop vieux, trop enracinés dans le respect formel des traditions ont raté, pendant la guerre... l'établissement d'un Ordre nouveau... Combien furent ceux qui, devenus adultes et mués en centurions, allèrent défendre en Indochine puis en Algérie, une vision d'un tel monde dont on ne pouvait accepter de voir saper les assises, comme ce colonel Jean-Pierre, ce Scout exemplaire de Nevers, ce Chef charismatique, qui alla mourir au Djebel ? Combien parmi les héros de Jean Hougron ou surtout de Larteguy auraient pu, dans leur jeunesse d'« imaginaire », être Scouts-Raiders ? Combien furent ainsi entraînés dans des combats perdus, combien se jetèrent désespérément dans l'activisme et le terrorisme, combien aujourd'hui encore entretiennent leur haine envers les Droits de l'Homme et la dignité des humbles au nom de représentations auxquelles, se croyant investis par l'autoproclamation d'une divine mission, ils attribuent la valeur essentielle de la vérité ?

Cet idéal-là, clé de *Les Forts et les purs* finit par envahir le dernier roman du Foncine de cette époque, *Le glaive de Cologne*, suite fiévreuse du précédent, accomplissement d'une évolution que l'on a noté depuis le persiflage léger des Ayacks à l'égard de la République.

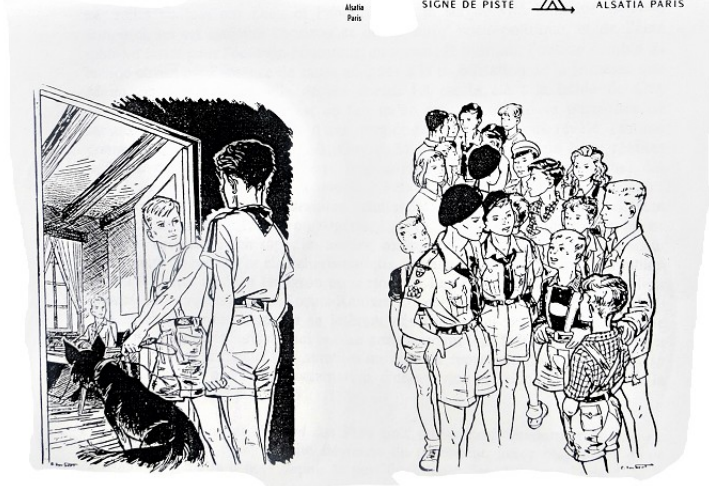
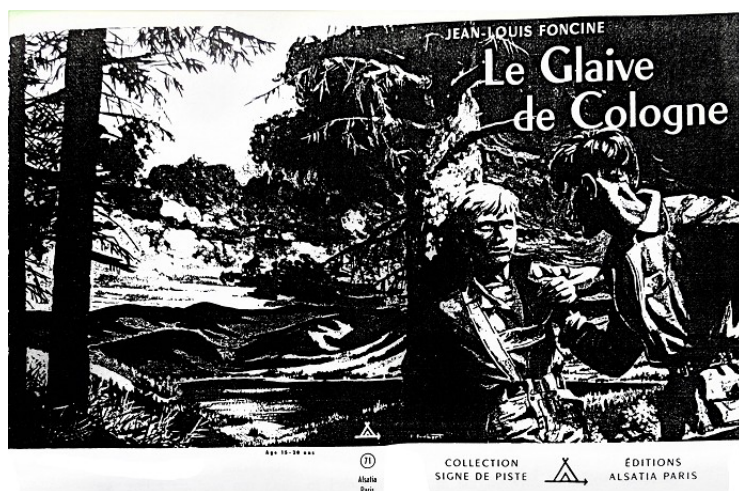
Jean-Claude, le fidèle second de Michel Harlant, a grandi; à presque dix-huit ans, il est le digne successeur de ce dernier à la tête de la Troupe raider qu'Harlant avait fondée. Au moment où commence le livre. Jean-Claude et un des Scouts sont intrigués par une lettre venue d'Allemagne, qui s'enquiert d'Olivier Morelet, raider de la Troupe lui aussi, qu'un des amis de l'auteur de la lettre aurait rencontré au Jamboree de Bad Ischl, en 1951. La lettre comporte aussi une invitation. Les Français y répondent favorablement.

Olivier a une raison particulière d'être ému par ce voyage : son père, arrêté par la Gestapo, évadé, a été repris sur dénonciation et n'est pas revenu. Il ne conserve de lui qu'une carte postale envoyée peu de temps avant son arrestation, représentant une maison forestière. Mais il a aussi une autre raison d'être troublé : il n'était pas à Bad Ischl.

---

<sup>270</sup> Ibid., p. 174.

À Glottertal, en Forêt noire, invités et hôtes se reconnaissent de la même trempe : d'un côté des raiders, de l'autre des *Sankt Georg Pfadfinder*. Accueil chaleureux. Vient le temps des explications.



Les amis de Willy Forster, l'auteur de la lettre, n'ont pas rencontré Olivier à Bad Ischl, en effet, mais ont été frappés et séduits par ce que révélait de lui une photo nominative qu'un raider du groupe de Michel Harlant, présent quant à lui, avait fait circuler. Depuis, Wolfgang Wolf et son frère Karl, jeune mutilé de guerre, désiraient rencontrer Olivier. À ces explications confuses, ce dernier ne croit guère. Mais qu'importe: il y a le cadre, il y a la fraternisation, et puis Olivier malgré ses questions se sent attiré par Wolfgang, un adolescent comme lui.

Jean-Claude, Willy Forster et Karl Wolf décident alors, évidemment, de monter ensemble un grand jeu : il s'agira, pour les raiders et les Scouts allemands du rang (ignorant la supercherie) de partir à la recherche de douze jeunes délinquants en fuite qu'on rattrapera avant que la police ne s'en mêle.

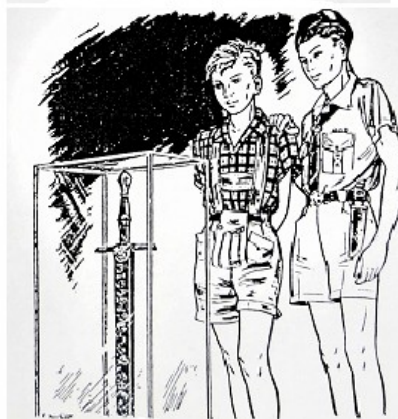
Au cours de ce grand jeu, Olivier ira de découvertes en épreuves. Une nuit, il assistera aux abords d'une maison forestière identifiée à celle de la carte postale envoyée par son père, à une étrange réunion de jeunes ceints de poignards, bras pris d'un brassard rouge et noir à cercle blanc, animée par Karl Wolf. Interrogé, celui-ci reconnaîtra vouloir constituer la cohorte des futurs bâtisseurs d'une Europe unissant germanité et latinité chrétienne.



Olivier apprendra aussi que les Wolf ont connu son père au cours de l'évasion de celui-ci. Peu à peu, il acquiert la certitude que Wolfgang est l'auteur de la dénonciation.



*Le glaive de Cologne*



Pourtant, celui-ci est innocent. Se sentant soupçonné, il interroge Karl, qui avoue être le coupable. Mais il ne l'est pas plus que Wolfgang : il a pris sur lui la faute de leur père. Conscient par ailleurs de l'ambiguïté de ses rêves, il établit la vérité pour Olivier au cours d'une dramatique entrevue, et lui annonce qu'il va s'effacer, pour laisser la place aux jeunes.

Wolfgang, sauvé de ce qui peut apparaître comme une tentative de suicide par Olivier, se retrouvera avec ce dernier devant le glaive de Cologne<sup>271</sup> (qui donne son titre au roman), pour rêver avec son ami de l'union de la foi et de la puissance, de la charité et de la force en vue de la construction d'un monde plus grand : le bonheur d'Olivier est alors complet puisqu'avant de disparaître, Karl lui a remis une lettre de son père, découverte par hasard

<sup>271</sup> Glaive des Princes-évêques exposé dans la cathédrale.



après son arrestation, dans laquelle, entendant le voix de ce dernier, le garçon retrouve la voie qu'il s'est tracée.

*Le glaive de Cologne* est donc l'expression de l'univers foncinien et de tout ce qui le structure, le traverse, sous sa forme la plus achevée, et d'une certaine manière la plus ambiguë.

D'un côté, on retrouve le rejet violent, empreint de mépris, du monde tel qu'il est, plus directement attaqué que dans *Les Forts et les Purs*, à travers les enseignants et les politiciens.

Ici, Jean-Claude, bien qu'« ex », comme on le verra, joue encore un rôle de second. Le pôle du livre, c'est Olivier, le porte-parole aussi, qui, confronté au représentant ridicule et pathétique du corps enseignant de l'institution privée dans laquelle il vient d'achever brillamment son année scolaire, manifeste, en un long monologue intérieur, sa révolte :

« -Curieux pensait Olivier : une odeur, une ambiance de manège. Oui, un vrai manège. Tous ces vieux claquent de la langue pour que nous galopions toujours parce qu'eux sont fourbus. Mais le But, le But de la course... ils seraient bien en peine de l'indiquer. Ils nous font tourner, parce qu'eux-mêmes ont tourné toute leur vie dans ce désir ridicule, sur cette sciure qui sent mauvais.

« Des principes, oui... ils ont encore des principes, mais plus de programme. Aussitôt qu'une action audacieuse se révélerait nécessaire, les journaux hurlent à la mort ! Avant tout conserver les situations acquises, respecter les règles du jeu, éviter de se compromettre. Ils sont toujours en retard d'une tranche d'histoire aussi bien pour la préparer que pour la commémorer.

« Il entendit comme dans un rêve : Redressement moral... mirages de la vie... pierre d'angle inébranlable... carrière de probité, exigences de nos grands aînés... échelons sociaux (toujours cette comparaison avec une échelle : les échelons sociaux, l'échelle de la vie, l'échelle des prix, l'échelle des valeurs, l'échelle des salaires... paiements échelonnés... un monde d'entrepreneurs, de peintres en bâtiments !). Dans la nature, il n'y a pas tant d'échelons. Dans mes montagnes par exemple...

« Brusquement il eut envie de sortir, de courir vers les grands platanes du parc qu'on apercevait par les portes entrouvertes, d'une envie folle, irrésistible. »<sup>272</sup>

Il est vrai que tout, dans cette cérémonie de fin d'année au cours de laquelle l'auteur présente Olivier, est empreint de médiocrité, et c'est elle, non leur âge, qu'Olivier ne pardonne pas aux « vieux » qui n'ont su garder de leurs élans d'adolescents que des formules désormais exsangues. C'est cette même révolte qui explose devant « *l'horrible statue sulpicienne dans sa fausse grotte en ciment* » : « *Pauvre Sainte Vierge, si c'est permis ! Un vrai costume de judo ceinture bleue et yeux chavirés à la façon d'une bonniche en extase sur une couverture de Confidence !... Un tel chef-d'œuvre mérite vingt ans de baigne, et encore je suis indulgent ! pensa-t-il. Au temps des cathédrales on aurait arquebuse l'imposteur !* »<sup>273</sup>

Aussi bien dans l'ordre du social que dans l'ordre du religieux, la médiocrité a tout corrompu, et la médiocrité est fille de la démocratie, des événements qui commandent à un peuple moutonnier, comme le pense Karl Wolff, et des « *aboiements de roquet* » des

<sup>272</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive de Cologne*, 1954, pp. 10-11.

<sup>273</sup> Ibid., p. 11.

politiciens<sup>274</sup>. La dialectique liant le renoncement des pères et la médiocrité démocratique est limpide, puisque ce sont des hommes en somme déçus qui sont en même temps souverains...

La constitution d'une élite forte et pure est la seule planche de salut. Les chefs de demain sont déjà des princes-athlètes de la jeunesse :

*« Jean-Claude, le Chef de Patrouille, était un magnifique adolescent de 17 ans et demi. Ses membres s'étaient dégagés, déliés sans s'épaissir. Un port de tête altier renforçait cette impression de statue grecque. Le gringalet aux grands yeux sombres, aux abatis de sauterelle du grand jeu des Romains était loin. Un digne successeur de Michel Harlant. »<sup>275</sup>*

Cette représentation de l'adolescent magnifique, mais d'autant plus que sa beauté physique est une harmonique de sa beauté intérieure, préfigure ce qui doit advenir d'Olivier Morelet, au cheminement, à la quête duquel le livre est consacré. Quête de lui-même, de son but et de son programme, mais quête du père, aussi, du père préservé de la corruption par la mort.

Face à Olivier, Karl Wolff et l'Allemagne ; une Allemagne de forêts, de maisons forestières et d'orages<sup>276</sup>...

Qui est-il, ce jeune mutilé de guerre, auquel Jean-Claude trouve un air de « *vraie brute germanique style 1940* »<sup>277</sup>, une tête d'assassin, mais en qui Olivier voit plutôt un « *Siegfried des Niebelungen* »<sup>278</sup> ?

C'est un ancien de la *Hitlerjugend*, d'abord, mais :

*« Surtout ne me prenez pas pour un nazi mal repent, un de ceux qui rêvent que tout recommence... Ce serait tout à fait faux. Je cherche autre chose, une autre formule plus vivante, plus humaine, plus vraie... et puis je suis d'abord catholique convaincu. La différence est de taille ! »<sup>279</sup>*

Pourtant, n'anime-t-il pas une société secrète aux rites qui ne sont pas sans réveiller d'inquiétants souvenirs :

*« Devant une bicoque, qu'il [Olivier] identifia exactement comme celle qui figurait sur sa carte postale, un feu de branchages brûlait sur une petite esplanade de terre. Autour de ce feu quelques garçons de 15 à 18 ans étaient rassemblés, les uns assis, les autres debout. Ils étaient uniformément revêtus de culottes noires et de chemises claires, plusieurs portaient à la ceinture un poignard dans une gaine d'acier. Olivier tressaillit : de loin ils ressemblaient à ces jeunes hitlériens dont l'imagerie et la propagande avaient popularisé la silhouette avant et après la guerre. À regarder plus attentivement, on découvrait pourtant certaines différences. Les garçons ne portaient pas de bas blancs mais leurs jambes étaient nues ; les manches de leurs chemises étaient retroussées au-dessus du coude à la manière scout, et, sur le bras droit, était fixé un brassard qui n'était pas blanc et rouge mais noir et rouge avec un cercle blanc. Ils n'avaient aucun foulard au cou.*

<sup>274</sup> Ibid., pp. 77-78.

<sup>275</sup> Ibid., p. 22.

<sup>276</sup> Tout le grand jeu des délinquants en fuite se déroule sous un ciel d'orage.

<sup>277</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive...*, p. 28.

<sup>278</sup> Ibid., p. 41.

<sup>279</sup> Ibid., p. 44.

« (...) »

« *Malgré tous ses efforts, Olivier ne put saisir un seul des mots qui furent prononcés, à l'exception des trois derniers : Wir vergessen nie<sup>280</sup>. Vérification faite, les poignards sont bien semblables aux Fahr-Messer des Hitlerjugend, mais au lieu d'un svastika, s'y trouve 'un losange rouge barré d'une simple croix noire, et 'sur le brassard au milieu d'un cercle blanc trois lettres jaunes B.D.J. »<sup>281</sup>*

Malgré la sympathie qu'il éprouve pour lui, Olivier (Foncine ?) ne va cette fois pas éluder les questions posées à Karl, qui s'explique :

« *-Il ne se passe rien qui pourrait motiver une intervention de quelque autorité que ce fût. Votre curiosité ne vous expose à aucune sanction, vous ne serez ni battu ni pendu. Nous ne sommes pas la Sainte Vehme, le tilleul et la corde sont absents de notre cérémonial.*

« *-Le tilleul et la corde, mais pas le glaive.*

« *Olivier avait glissé le mot dans un sourire. L'allemand tressaillit.*

« *-C'est exact, dit-il avec le plus grand calme. Mais les mots Sang et Honneur ne figurent plus sur la lame. Quand vous regarderez celui que vous avez dérobé au pied du gros chêne, vous y trouverez Glaube und Treue, c'est-à-dire Foi et Fidélité.*

« *-C'est une très noble devise. Si le Bund Deutscher Jugend ne la détourne pas de son sens et accepte de donner une portée européenne, l'Avenir lui fera une place d'honneur. »<sup>282</sup>*

Si le Raider se sent solidaire de la volonté de réunification de Karl, ce n'est cependant pas sans méfiance :

« *Vous êtes peut-être vous aussi très intelligent, mais ceux qui vous suivent le sont probablement moins. Feront-ils les transpositions que vous souhaitez faire ? Ne retomberont-ils pas dans le moule étroit d'un nationalisme à la prussienne ? Hitler aussi a vu grand à certaines heures jadis, et on sait où cela a fini. Que ferez-vous si demain certains remplacent le Glaube und Treue par le Blut und Ehre de solide tradition ?*

« (...) »

« *-Je connais tous les dangers qui menacent l'Allemagne, celui-là plus que les autres. À cet égard nous avons chacun notre devoir à accomplir. Seuls ceux qui demeureront les yeux obstinément fixés sur un objectif qui déborde largement les Patries verront le jour se lever. Mais qui dit que ceux-là ne seront pas moins nombreux en France qu'en Allemagne ? Ces aboiements de roquet de vos politiciens, en face d'une véritable organisation européenne, ne sont pas de bonne augure.*

« *Olivier baissa la tête.*

« *-Un proverbe dit : ce n'est pas le chien qui aboie qui fait lever la lune. La France a d'ailleurs par tradition le goût de l'universel.*

« *-De l'universel improvisé, pas du vaste et du concret. Elle a aussi par faiblesse et par lâcheté la manie du repliement.*

<sup>280</sup> Nous n'oublierons jamais, Ibid., p. 43.

<sup>281</sup> Bund Deutscher Jugend : Ligue des Jeunes Allemands, fondée en 1945, dont le but était la réunification des Allemagnes et la lutte anti-communiste. Elle aurait reçu le soutien des Américains.

<sup>282</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive...*, p. 77.

« -Elle n'a heureusement pas d'unité à refaire. C'est de l'ivresse de l'action que naîtra chez vous le nouveau danger. »<sup>283</sup>

Dans les pages qui suivront, Karl Wolf sera bien montré comme dégageant cette perspective d'une Allemagne réunifiée dans une Europe transnationale, mais lui-même héritier d'un passé trop lourd que Foncine, cette fois, accepte d'affronter en partie. Cependant à la Ligue des jeunes allemands, ce dernier oppose l'ordre du Foulard de sang, qui réapparaît au détour d'une page, ne parvenant pas à dépasser la problématique d'une élite groupusculaire, ne voyant pas que son rejet viscéral de la démocratie, né avec son adhésion au système représentationnel des Scouts de France et de l'extrême droite d'avant guerre, voue son projet d'Europe unie par la fraternité d'une jeunesse (dont on ne peut douter qu'elle soit pure par essence<sup>284</sup>) à l'odieuse aventure qu'il dénonce avec réticence dans le projet allemand.

Cette dénonciation est d'autant plus ambiguë qu'elle demeure elle-même fidèle à une mystique de la violence : dans *Les Forts et les Purs*, certaines scènes, notamment celle du combat entre Harlant et Laverdheim, semblent céder à un sadisme sublimé, peut-être, mais néanmoins identifiable : le sang, les coups, les instruments de la violence (fouet, poignards) y sont omniprésents, comme dans *Le Glaive de Cologne*, et il n'est guère besoin de faire appel à la psychanalyse pour comprendre combien sont symboliques de tels éléments qui expriment un désir, trouble de tous les demi-silences :

« -Vois-tu [dit Olivier à Wolfgang Wolff, le cadet de Karl], il y a tant de distance entre la camaraderie du combat et les rapports humains de cette société de cloportes ! Nous-mêmes, quand nous luttions tout à l'heure dans le combat, ce n'était qu'un jeu... et pourtant...

« Wolfgang releva la tête, son regard était enflammé.

« -Nous étions frères, Olivier, c'est vrai, plus frères que nous n'aurions jamais pu l'être par le sang. Cela m'aurait réellement été égal de mourir pour toi... pour que tu puisses te libérer. »<sup>285</sup>

Comment ne pas penser que l'amour et le désir, faute de pouvoir se vivre autrement, se cristallisent au combat ? Il y a du reste trop de torsos nus sous la pluie ou dans le soleil, trop de regards ardents et trop d'entraves, de liens et de lanières de cuir pour qu'à la fin la chose n'apparaisse pas au regard le plus myope. Or tous ces éléments appartiennent aussi à la mythologie nazie : le feu, le sang, la nuit, les forces primitives, les rites initiatiques des « mâles » entre eux qui exacerbent leur virilité en un culte proprement idolâtre, voilà qui fait de la dénonciation foncinienne une dénonciation également ambiguë, et force à s'interroger sur la responsabilité de l'écrivain-éducateur qui, pour être aux franges fictionnelles de l'univers raider, n'y appartient pas moins<sup>286</sup>...

Cependant, l'écrivain fera s'effacer le personnage de Karl Wolf qui, ayant pris sur lui la faute de son père, semble du coup assumer tout son horrible passé. Mais avant de l'effacer, Foncine lui donne la parole, comme s'il fallait qu'une fois encore fussent repris des arguments désormais bien connus, que fût prononcé un dernier plaidoyer.

<sup>283</sup> Ibid., p. 81. Il est troublant de constater combien au moment où sont écrites ces lignes (décembre 1989), certains traits de ce roman retrouvent une brûlante actualité.

<sup>284</sup> Tous les exemples de révolution soit-disant juvénile, comme la révolution culturelle chinoise, montrent combien est grand le danger qu'elles constituent.

<sup>285</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive...*, p. 99.

<sup>286</sup> Lors de l'entretien qu'il m'accorda, Michel Menu me dit, en dépit de quelques réserves, le bien qu'il pensait du Signe de Piste. En outre, il ne fut jamais question de dénoncer les romans de Foncine.

*« Je suis un homme d'hier. Peut-être cette guerre m'a-t-elle mutilé plus durement que les apparences le laisseraient à penser. Peut-être avais-je perdu ma jambe. J'ai tout tenté pour rajeunir, pour retrouver cette naïveté, ce goût de la vie, cette douceur qui sont si naturels à Wolfgang.*

*« (...)*

*« Je n'y suis pas parvenu. Je suis à l'image de cette forêt, de cette grande forêt allemande : immuable. Je ne suis capable de frémir qu'au souffle de l'orage. Un poignard dressé sur les flammes d'un feu de camp me donne le vertige. Wolfgang est tout différent. Il est proche de vous. Il est le visage d'une autre Allemagne, de cette Allemagne un tantinet romantique, plus fraternelle, plus insouciante, moins accablée de hantises que vous souhaitez peut-être imprudemment, vous autres latins, retrouver après chaque tourmente. Mon heure reviendra trop vite ! Le Monde est engagé dans une immense guerre civile. Depuis trente-six ans, cette guerre n'a connu que des trêves, jamais de paix. Elle cessera avec l'anéantissement d'un des adversaires ou l'anéantissement de la planète. L'heure où nous devons tendre toutes nos forces, toutes nos forces communes pour échapper à la dernière étreinte, sonnera bientôt. Ce sera l'heure de notre automne, de notre hiver »<sup>287</sup>*

Et après avoir prié Olivier de prendre Wolfgang en charge, Karl poursuit :

*« Voyez-vous, Olivier, je pense qu'il est très difficile de les [nos pères] juger. Je me suis souvent demandé comment mon père avait pu commettre cette... saleté, lui qui était plutôt doux de nature. Je crois qu'il n'y a pas d'explication. L'effet de la propagande ? Une erreur d'optique ? Les lois impitoyables de la guerre ?... même pas !... Une manière de hasard, tout simplement ; une démarche de facilité, comme de remplir un bulletin de vote, de camoufler ses lumières la nuit ! Triste génération ! Avant d'avoir compris de quoi il retournait, en était enfermée dans une société de robots, où l'obéissance passive et les préjugés tenaient lieu d'Évangile. On a dit qu'Hitler avait conquis les masses, quelle erreur ! Il n'avait rien à conquérir, elles étaient là d'avance, livrées, prêtes à tout subir, comme elles subissent aujourd'hui les stupidités démocratiques... Comme demain elles subiront les tyranneaux marxistes, si, par malheur, ils viennent à triompher. »<sup>288</sup>*

Olivier, ici, aura le mot de la fin :

*« Oui, vous avez raison, cent fois raison, nous n'avons pas à juger nos pères, mais à des rares exceptions près –le mien était l'une de ces exceptions– nous avons peu de leçons à recevoir d'eux. Ce n'est pas un bienfait, c'est une malédiction pour notre génération, et Dieu veuille que nous soyons assez forts pour la surmonter, ils ont entouré notre enfance, nous ont fait apprendre la grammaire et l'arithmétique, mais généralement ils nous ont jetés sur la route, sans force, sans fierté, sans appui... et nous ont laissé soigneusement la mission de parcourir tout le chemin qui nous sépare du monde nouveau. »<sup>289</sup>*

Ayant contribué à rendre Karl à la lucidité de son désespoir, Olivier est donc parvenu au terme de sa double quête. En recevant du mutilé le soin de parachever fraternellement l'éducation de son jeune frère, Olivier a trouvé l'une des voies d'une réalisation qui répond à

<sup>287</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive...*, p. 163.

<sup>288</sup> Ibid., p. 163.

<sup>289</sup> Ibid., p. 166.

un profond désir. Ensemble ils travaillent à bâtir une Europe nouvelle : *En route, futur Raider d'Europe, Raider d'un seul pays qui comptera demain en Occident : le pays des forts et des purs*<sup>290</sup> dira Olivier à Wolfgang. Mais il a aussi trouvé, à travers la lettre-testament que Karl lui remet au dernier moment –comme ci celui-ci avait attendu d'être sûr qu'Olivier en fût dign– le père absent.

La lettre-testament du père, la voix d'outre-tombe, est du reste, symboliquement la dernière parole fondamentale que Foncine sous son nom adressera à ses jeunes lecteurs. Ultime message, non sans élégance, qui en tout cas me semble valoir mieux que certaines ombres peuplant les textes de l'auteur :

*« Tu entendras constamment parler autour de toi d'échelle de valeurs, mais celle que l'on te présentera comme la plus universellement répandue, ne sera pas toujours celle que tu devras adopter. Ne t'y méprends pas. Je ne voudrais pas te donner une leçon d'insubordination, mais de hauteur. En face d'une situation déterminée, demande-toi toujours quelle serait l'attitude adoptée par le plus grand nombre des hommes, ceux que tu connais autour de toi et auxquels tu ne portes aucune admiration spéciale ; recherche ensuite comment se présenterait l'attitude diamétralement opposée : ne farde pas la vérité, envisage le résultat à attendre de l'action, avec tous ses risques, ses bons et ses mauvais côtés, et prends alors tranquillement la décision, loyalement, virilement ; sache ensuite la poursuivre jusqu'à l'usure de tes forces. Ne te place pas par principe à contre-courant, mais mesure si, en certaines circonstances, cette position n'est pas la seule qui soit conforme à la plus élémentaire hygiène de l'âme. Les hommes, vois-tu, se sont enfermés dans un réseau de conventions, de commodités, de justifications qui servent à masquer leur héroïsme ou leur lâcheté. Ils craignent par dessus tout ceux qui refusent de jouer le jeu... Ils acceptent que tu sois veule, lâche, voire malhonnête, si tu agis dans le cadre des lois, des coutumes et des habitudes reçues.*

*« C'est pourquoi le mot honneur –et les sentiments que ce mot recouvre– leur fait peur, car il n'est pas ambigu et ne permet que peu d'échappatoire. Ils l'ont peu à peu éliminé des mœurs. Ils l'ont accroché à la panoplie du passé, comme un outil démodé et encombrant. Toi, mon fils, sois un homme d'Honneur au sens le plus plein de ce terme, et puis garde-toi une âme fraîche, dilatée, réceptive... reste disponible... C'est le vieux Goethe qui disait: 'Il faut toujours voir le monde comme si l'on venait de l'avenir. »*

*« En fait, par dessus tout, aime... aime beaucoup... aime toujours. Ce mot d'amour, les hommes n'ont pu l'éliminer comme ils l'ont fait du mot honneur, mais ils l'ont soigneusement vidé de son sens. Cet amour qui montait jadis du cœur à la tête, dans leur ignoble chirurgie, ils l'ont fait descendre du cœur au ventre. L'Amour, l'Amour que nous avait apporté le Christ, c'était bien autre chose mon petit, et c'est de cet amour qu'il nous sera demandé compte au jugement, non de celui des gazettes du cœur. »<sup>291</sup>*

Singulière leçon de choses aristocratiques, non sans noblesse en effet, qui gagne en hauteur de vue par ce qu'elle réserve de lectures possibles, et qui surplombe le reste du roman, participant ici de plain-pieds avec l'esprit raider qu'elle ne dédouane pourtant pas, pas plus que l'ensemble du livre, de ses ambiguïtés.

---

<sup>290</sup> Ibid., p. 181.

<sup>291</sup> Ibid., pp. 170-171.

Au demeurant, ce dernier fut sans doute jugé assez explosif, compte-tenu sans doute de l'évolution de l'Association des Scouts de France vis-à-vis de laquelle l'auteur se sentait manifestement comptable de ses écrits, pour qu'il jugeât nécessaire une postface. Postface sans doute quelque peu ironique, que l'on peut du moins juger telle à la lumière de ce que l'on a dit de Foncine :

« *Notes à l'usage des grandes personnes.*

« *1. L'auteur, ayant été pris à partie par quelques critiques pointilleux à propos d'un jeu trop brièvement raconté dans La Fusée (Alsatia, éditeur), jeu au cours duquel un des camps avait emprunté la personnalité des jeunes délinquants évadés d'une maison d'Éducation Surveillée, tient à préciser ceci :*

« *Les passages de ce roman qui concernent le grand jeu, quoique écrits antérieurement à ceux de La Fusée ne prétendent se référer en rien aux méthodes modernes de rééducation juvénile, auxquels le Scoutisme a apporté un éminent appui.*

« (...)

« *Une chose est un thème de jeu, autre chose est un article de pédagogie<sup>292</sup>. L'expérience prouve que les garçons de l'âge Éclaireur à qui l'on donne toujours à un moment quelconque de l'action les explications nécessaires, ne commettent aucune erreur psychologique à cet égard.*

« *D'ailleurs en matière de délinquance authentique, l'œuvre de S. Dalens : Les Voleurs (Les enfants de l'espérance), donne le point de vue des Dirigeants de la Collection Signe de Piste.*

« *Ce point de vue peut être discuté amicalement, il ne peut sans mauvaise foi, faire l'objet de critiques malveillantes.*

« *2. L'auteur tient à préciser également que l'opinion émise par les héros du livre sur une certaine forme de réunion internationale de jeunes<sup>293</sup>, ne vise heureusement que certains cas particuliers. Il s'est tenu et il se tient parfois en Allemagne des réunions de jeunes un peu plus réconfortantes. Le très récent congrès d'Altenberg notamment semble apporter de réelles espérances. On peut en trouver un compte-rendu précis et sympathique effectué par Michel Rigal, dans la revue Le Chef de juillet-août 1954. »<sup>294</sup>*

Cette mise au point est assez significative : elle pare des critiques dont le plus remarquable est qu'elles ne portèrent pas sur l'essentiel. La référence à Michel Rigal, dont les positions et les fonctions de responsable de la Route jusque là n'étaient pas de celles qui rencontraient l'enthousiasme de Foncine, est, à l'évidence, destinée à couvrir le roman. En tout cas, le fait que les attaques aient visé des points de détail, montre assez que l'Association n'était pas encore prête à se démarquer d'un système représentationnel sans doute illustré ici de manière extrême, mais dans lequel s'identifiaient encore maints responsables Éclaireurs.

Cette longue –et pourtant sommaire– exploration des œuvres de Dalens et de Foncine conduit, en conclusion, à saisir en quoi ces deux auteurs, dont les œuvres condensent les thèmes principaux de la collection jusqu'à en être les archétypes, sont bien les maîtres des signes jalonnant une piste bien tracée. Il est inutile, je pense, d'en redessiner la géographie.

<sup>292</sup> Compte-tenu de la synergie maintes fois soulignée entre les deux, cette distinction est plus que douteuse.

<sup>293</sup> À un moment du récit, Foncine épingle en effet les participants d'une réunion internationale de jeunes et d'étudiants assez méchamment dépeinte.

<sup>294</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive...*, pp. 183-184.



Il sera intéressant en revanche de montrer en quoi les autres auteurs purent suivre ou débroussailler le chemin, en accuser les accidents ou, parfois, prendre la tangente.



## 2.3. Cohors amicorum<sup>295</sup>

Sous la Rome républicaine, le terme de *cohors amicorum* désignait l'entourage d'un magistrat qui accompagnait ce dernier lorsqu'il partait accomplir sa promagistrature hors d'Italie. Composée de membres de second rang de la Noblesse sénatoriale ou de Chevaliers, elle était souvent pour beaucoup dans la carrière du « patron ». Rédigeant parfois ses discours, l'inspirant, intervenant pour lui, tissant ses intrigues, répandant ses idées, elle pouvait compter des obligés, des ambitieux, ou tout simplement des amis.

Autour de Dalens et de Foncine gravitèrent pendant les vingt-cinq ans qui font l'objet de cette étude un certain nombre d'écrivains plus ou moins proches des diarques, qui tous eurent en commun de partager l'essentiel de leurs représentations et de leur projet. J'ai essayé de ne retenir que ceux qui, dans leur contribution à l'édification du Signe de Piste, apportèrent quelque chose : un thème, un ton, aux archétypes développés par les animateurs de la collection, et qui la marquèrent par la richesse de leur œuvre.

### 2.3.1. L'aventure aristocratique

Entre Serge Dalens et Jean-Louis Foncine, il y eut beaucoup de points communs. Le refus de la société démocratique, l'attente d'une société d'ordre régénérée par une jeunesse impériale, pure des fautes des pères et menée par une avant-garde scoute catholique constituent leur fonds. Cependant, tandis que Foncine, sans laisser de côté les élites sociales, met l'accent sur les traits individuels de caractère qui fondent l'élite, Dalens, lui, insiste dans ses quatre premiers romans sur les aspects héréditaires, culturels et sociaux, qui la font. Nuances entre deux points de vue... D'un côté l'aristocratie sert de centre de gravité à l'élite régénératrice, chez Dalens. De l'autre, chez Foncine, c'est la qualité personnelle qui rassemble jeunes bourgeois et aristocrates, soutenus par quelques honnêtes exécutants « populaires », pour une aristocratie nouvelle. Ce ne sera que dans les années cinquante que Dalens, avec réticence d'ailleurs (on songe au « patriarcat » des Martin), se ralliera à un tel schéma qui signifie qu'est privilégié un processus de réalisation au détriment d'un état à actualiser. C'est ce qui conduit (avec prudence dans la mesure où il s'agit non d'une démarcation stricte mais bien d'une différence de point de vue dans un même champ) à tenter une distinction entre l'aventure aristocratique et l'aventure élitiste plus compréhensive. Une telle distinction entre élite instituée à fortifier et élite « naturelle » à révéler se retrouve à travers les œuvres des plus importants écrivains de la collection, le Scoutisme étant, dans la plupart des cas, l'instrument privilégié d'éducation ou d'initiation.

Georges Ferney, par exemple, illustre tout-à-fait l'aventure aristocratique, même si, comme on va le voir, certains de ses héros, garçons titrés, paraissent d'abord légèrement décentrés.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, pourquoi avoir retenu Ferney ? Après tout Georges Cerbelaud-Salagnac ou Michel Bouts ont écrit à peu près autant que lui et sont ses contemporains dans la collection. Mais ni l'un ni l'autre, à travers les neuf romans qu'ils feront paraître entre 1937 et 1957, ne déploieront une habileté ou un talent particulier dans la mise en œuvre des archétypes représentationnels. Il y a, chez Ferney au contraire, une manière de lier événements historiques –le passé inscrit dans le présent romanesque– et la fiction qui lui est propre. Et puis, on a dit combien son rôle auprès de Madeleine

---

<sup>295</sup> Le débat est moins formel qu'il n'y paraît. Les Scouts de France l'ont aussi connu avant-guerre, toute la question étant de savoir si l'objectif est de revitaliser une élite déjà existante, ou de tirer une élite de la masse.

Gilleron, dans l'ombre de Dalens et Foncine, avait été grand jusqu'à l'orée des années cinquante : Ferney liera sa destinée à celle de la collection, jusqu'à faire rejaillir sur elle sa sulfureuse réputation –le terrain ayant été du reste préparé par l'idolâtrie affichée par presque tous les auteurs à l'égard de la beauté de l'adolescence mâle, fut-ce pour la « bonne cause ».



*Fort Carillon* est son premier roman chez Alsatia. Il sortira en 1945. L'auteur y développe l'histoire d'un « couple » social.

Pierre Amiot, en premier lieu : quinze ans, très doux, le cheveu très blond, l'œil très bleu : un Reynolds ou un Gainsborough<sup>296</sup>. Il est fils d'un riche homme d'affaires dans le prêt-à-porter : Hispano Suiza torpédo, conduite intérieure Packard, landaulet Bugatti cinq litres, somptueux appartement boulevard Suchet, château en Périgord, villa à Sainte-Maxime, yacht mixte de soixante-quinze tonneaux ; l'homme est par ailleurs gros, d'aspect vulgaire, il a des relations « politiques » –le ministre de la marine Brutus Napoléon Pincancci<sup>297</sup> ; lorsque son fils disparaît avec son yacht, il ne pense qu'au yacht<sup>298</sup> ; mais enfin il est... *sympathique*<sup>299</sup>.

En second lieu, Renaud, un peu plus âgé : Chef de Patrouille, descendant de Conrad de Tyr et du roi Boniface de Thessalonique, plus immédiatement fils (orphelin de sa mère) du marquis Henri de Montferrat. De ce côté là, on est ruiné : le krach boursier de 1929, joint à l'épuisement des mines de Monferrat, a eu raison de la *Société des bauxites* que le

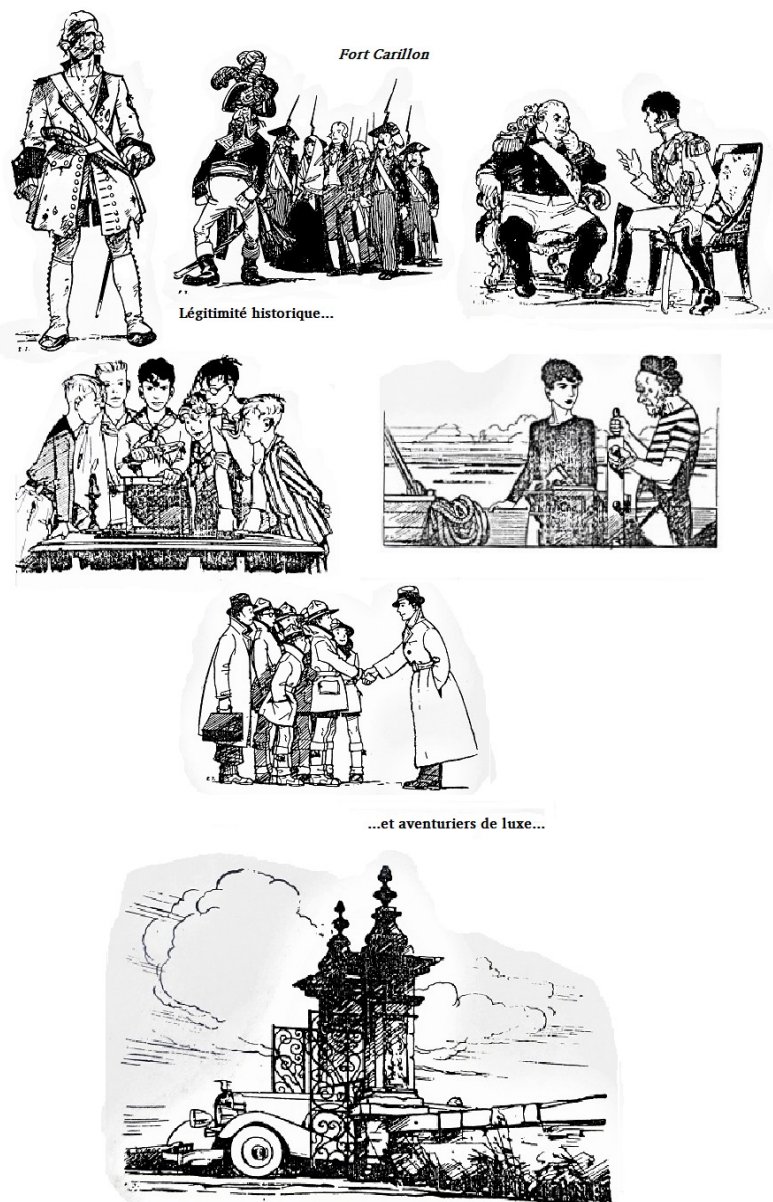
<sup>296</sup> Georges Ferney : *Fort Carillon*, 1945, p. 15.

<sup>297</sup> Qu'attendre d'une République dont les ministres se nomment Pincancci ?

<sup>298</sup> Georges Ferney, *Fort Carillon*, p. 193.

<sup>299</sup> Ibid., p. 193.

marquis avait créé en 1920 pour relever les activités minières, traditionnelles dans sa famille depuis la première révolution industrielle (capitalisme industriel, mais... patiné).



Légitimité historique...

...et aventuriers de luxe...

Le récit est l'histoire (fiction) d'une noble famille mêlée à l'Histoire (la « grande »), fil conducteur aux péripéties que Renaud, Pierre<sup>300</sup> et leur Patrouille vont connaître. Grisés par les vantardises d'un vieux marin qui se fait passer pour un fin loup de mer, ces grands adolescents un peu niais vont s'embarquer sur le yacht d'Amiot-père, partir avec leurs compagnons de Patrouille (le costaud dynamique mais un peu limité ; le grand-malingre-binoclard-rêveur, savant du groupe ; le « cul-de-pat », enfin, une « adorable petite

<sup>300</sup> Ce dernier est fasciné : 1) par la noblesse du marquis : « Ses cheveux blancs encadraient un front d'ivoire. Des yeux d'un bleu lavé, couleur de myosotis, mettaient sur son visage une note de rêve. Les souffrances et la maladie avaient sculpté... etc. (p. 70) ; 2) par la noblesse des objets : Une lourde chevalière d'or armoriée ornait l'une de ses mains, et Pierre, bientôt, ne vit plus que cette bague. À travers les signes héraldiques qu'il distinguait mal, le métal pâli avait commencé de lui conter l'Histoire... etc.. (p. 71); et puis, « sur une nappe très blanche ; de vieilles faïences de Moustier » qui ne contenaient « qu'une vulgaire soupe de paysan », tandis qu'Amiot-père, gourmand et gourmet, « se flattait de posséder l'un des meilleurs chefs de Paris » (p. 71). Mais ici, comme être fine gueule eut paru vulgaire !

chose », garçon délicat et sensible, un peu nunuche et immensément gaffeur<sup>301</sup>) à la recherche d'un « trésor » familial lequel, *in fine*, s'avérera être de la cryolithe, minéral entrant dans la fabrication de... l'aluminium... Et tout cela parce que Crowfoot, le fils de Sitting Bull en personne, a su tenir son serment et conserver pour le descendant de Jean-Jacques de Montferrat –aristocrate libéral émigré au Canada pendant la Révolution qui lui avait sauvé la vie quand il enfant– une île, l'Île aux Ours, gagnée en récompense.

Quoi que l'on puisse dire de l'intrigue, la pirouette finale qui fait du « trésor » une montagne minérale permettant à une vieille famille de retrouver le premier rang dans son temps est plaisante. Pour le reste, la structure générale est explicite : un jeune aristocrate va s'appuyer sur les techniques et les vertus que lui a révélées le Scoutisme, pour gagner par ses qualités la place qui lui revient de droit et redorer son blason, aidé en cela par la Providence, un jeune bourgeois richissime auquel il manque la légitimité et la « classe », et quelques faire-valoir pittoresques...

Le second roman de Ferney, *La ménagerie*, publié en 1946 mais situé dans l'immédiat avant-guerre, est un roman scout à proprement parler qui se démarque légèrement de l'aventure aristocratique stricto-sensu<sup>302</sup>, et se double d'une peinture sociale dont les tonalités ne surprendront pas. La première partie du roman est consacrée à l'exposition de la situation initiale : La ménagerie est une bande de garçons qu'ennuie profondément leur villégiature à Chamonix et qui, affublés de noms d'animaux<sup>303</sup>, se livrent à divers sabotages assez sérieux. À leur tête : Marc Géraud, fils de militaire dans le besoin, allure de prince florentin, aigri à côtoyer de riches touristes ; Alain, fils du commandant Sorbe, placé sous la surveillance de sa tante, Madame de Raucourt, une vieille dame pleine de gentillesse mais quelque peu envahissante ; Guy de Neuville, logeant à l'Impérial Palace (*un immense caravansérail au luxe tapageur*<sup>304</sup>) avec sa mère, une aimable mondaine ; et puis Jacques et Charles Ricart, héritiers d'un Monsieur Jules Ricard, grossiste parisien, excellent homme *pas plus bête qu'un autre*<sup>305</sup> mais épais et vulgaire et de Madame, elle aussi épaissie derrière *différents tiroirs-caisses*<sup>306</sup>. Tout ce petit monde est entouré de personnages veules et falots : Ferdinand Touzat, fonctionnaire à la retraite du ministère de l'intérieur qui se fait passer pour un membre bien renseigné de la Haute Police ; Dominique Moniconi, conseiller municipal, ancien bonnetier-mercier qui se donne une allure martiale et se fait appeler capitaine ; Anthelme Bonalot, honorable charcutier trop ami de la bonne chère ; le vieux docteur Charpoua, *sceptique et désabusé* ; Séraphin Poulot, minable détective qui cache derrière son pseudonyme de Pic Ralphster *un ancien directeur des renseignements généraux qui a lâché l'administration*<sup>307</sup>...

Or voici qu'intervient Pierre Mareuil, splendide jeune homme, sain, athlétique, doux et ferme, etc...<sup>308</sup> et ses Scouts. Entre la Troupe qui campe non loin et la « ménagerie », c'est d'abord la guerre. Mais les Scouts chez lesquels cohabitent des « grands noms » (Christian de Gercourt, Bernard de Valespir) et quelques garçons ordinaires (dont Max Boucarel, de « *Boucarel, produits alimentaires* »<sup>309</sup>, l'inévitable « gros ») en une parfaite concorde des ordres, déploient leur séduction : discipline, amitié, et passionnantes activités... Le départ

<sup>301</sup> Renaud est bien sûr le C.p., et Pierre le second.

<sup>302</sup> Preuve s'il en était besoin qu'en ce domaine il est difficile d'établir des catégories rigoureuses.

<sup>303</sup> D'où le titre.

<sup>304</sup> Georges Ferney : *La ménagerie*, 1946, p. 45.

<sup>305</sup> Ibid., p. 51.

<sup>306</sup> Ibid..

<sup>307</sup> Ibid., p. 56.

<sup>308</sup> Longue description habituelle p. 89.

<sup>309</sup> Ibid., p. 132.

inopiné de Marc fera éclater la « ménagerie », dont les garçons iront rejoindre la fraternité scoute.

La seconde partie peut en fait se résumer en une lutte entre le bien (Pierre Mareuil et ses Scouts) et le mal (Marc Géraud), dont l'enjeu est Alain Sorbe, le neveu de Madame de Raucourt. Déchiré entre l'un et l'autre, Alain ira jusqu'à risquer sa vie, par désespoir, sous le coup d'injustes soupçons à l'issue d'un feu de forêt qui ravage une maison du Lavandou et que Marc Géraud, aperçu peu avant, n'a peut-être pas déclenché lui non plus. Alain sera sauvé par l'amitié, tandis que Marc, engagé volontaire dans les combats de la Drôle de Guerre, ira jouer ses qualités dévoyées et sauter sur une mine.

Si fable sociale il y a dans *La ménagerie*, c'est une fable d'une pure orthodoxie représentationnelle : bande de garçons sur la mauvaise voie par désœuvrement, société d'adultes ou médiocres ou absorbés par les mondanités, et amertume sociale d'un garçon de valeur corrompu par l'indifférence d'une telle société ; et puis le Scoutisme salvateur, pacificateur, creuset de la fraternisation des classes (supérieures). Le roman met ici en scène la pensée qui triomphe au sein des Scouts de France dans les années trente : « *un Scoutisme pour tirer de la masse une élite, ou pour régénérer l'élite ?* » a été la grande question qui a agité les premières années de l'Association, et la sur-représentation des milieux aisés en son sein l'a finalement tranchée, bien que le débat, jamais clos, ait retrouvé toute son actualité à l'issue de la guerre. Ferney, ne l'oublions pas, a été lui aussi un Chef scout.

Avec *Le Château perdu*, en tout cas, publié en 1947, c'est le retour à l'aventure aristocratique pure, retour d'autant plus éclatant qu'extrême est l'histoire, qui raconte la restauration d'une sorte d'enfant sauvage, Roland Flageac, dans sa dignité et richesse d'héritier des comtes de Flageac, sires de Tournol, d'Usson, de Randan, de Carlat et d'autres lieux. Histoire d'ailleurs pour le moins complexe, qui mêle le destin fictif de la famille de Flageac (et sa déchéance) aux grandes pages du passé et à l'aventure industrielle puisqu'intervient aussi un chef des services techniques des usines Michelin et la découverte d'une mine de sel. Les Scouts seront ici les agents du rétablissement de l'ordre naturel des choses.

Ces quelques lignes ne donnent qu'une pâle image de ce roman touffu, brassant la guerre des Gaules, les grandes heures de la Révolution française, l'effort désespéré d'abord d'une noble famille pour s'adapter à l'âge industriel ; brassant aussi les notations d'un romantisme noir, la description plus simple de la vie d'une Troupe, reprenant maints éléments de *Fort Carillon* mais en changeant la trame... La découverte du *Château perdu*, site troglodyte connu de quelques initiés depuis César, et de la mine de sel qui fera du jeune Roland un homme riche après que ses droits aient été reconnus (au fil d'ultimes péripéties) n'est pas la moindre des extravagances du texte. Curieusement, cependant, comme dans *Fort Carillon*, Ferney donne à son aristocratique personnage les moyens contemporains de reprendre sa place. On renoue bien sûr le fil des temps, mais sans en nier l'évolution. Robert ne sera pas chirurgien ou avocat, diplomate ou gentleman-farmer comme le sont la plupart des personnages aristocratiques du Signe de Piste : il sera l'usufruitier d'une mine industriellement exploitée.



Pour le Pape Jean des Ayacks  
 Christian, l'ami de Fernand,  
 en espérant qu'il vou-  
 dra bien prêter ce livre  
 à son sympathique Papa  
 et à sa gentille Maman,  
 en attendant de pouvoir  
 le lire lui-même  
 avec la sœur  
 affectueux de l'auteur.

G. Ferney

Paris 1948.



Flageac des villes



Flageac des champs



Cette fusion de deux univers antagonistes rarement utilisée sous cette forme, est particulièrement nette à la fin du livre, lorsque Michel Arbois, le fils du technicien de chez Michelin qui a compris l'intérêt du gisement salin, devenu l'ami très proche de Roland, lui fait la leçon lorsque celui-ci commence à refuser la fortune inespérée :

« -Roland, sache bien que celui qui possède et n'en fait pas usage est indigne de posséder. C'est une chose que Dieu défend...

« Roland paraissait réfléchir profondément et un combat cruel se livrait en lui. Il releva enfin la tête, chassa ses boucles d'un geste redevenu machinal, et dit :



« -Dieu, je ne voudrais pas l'offenser, alors que je viens à peine de le connaître... C'est bien Michel... On exploitera donc la mine et ton père, s'il le veut, pourra s'en charger... Plus tard, tu viendras ici près de moi (...)

« Au fond, ce sera une manière comme une autre de réaliser mon grand rêve... Je t'avais promis, l'an dernier, de faire de toi un Connétable. Tu administreras mes biens, nos biens. »<sup>310</sup>

Avec *Le prince des sables*, publié en 1948, Ferney nous fait quitter le centre de la France pour l'Algérie : cette fois, l'aventure aristocratique se double de l'aventure coloniale, l'aristocrate n'est pas de souche européenne (ou plutôt pas complètement), il n'est pas catholique (du moins pas tout à fait). Quant au roman, il ajoute à l'univers représentationnel une touche nouvelle, puisqu'il se fait le défenseur de l'idée d'intégration (option que semble avoir retenue l'Association dans ses revues<sup>311</sup>), mais à travers une intrigue cousue de fil blanc.

Gérard Bréal et André Ferrier sont deux amis, Scouts, mais l'un est le fils d'un colonel, commandant la base d'Alger Maison-Blanche, l'autre un orphelin, placé jusque là sous la sévère férule de M. de la Vautubière, son tuteur. L'un est de taille moyenne, mèche blonde et regard bleu ; l'autre, plus grand, musclé et nerveux, le teint mat et hâlé, est très brun. Tous deux ont une quinzaine d'années.

Au cours d'un voyage vers le sud saharien, l'avion transportant les deux garçons s'est écrasé. Indemnes, ils se réveillent dans une chambre luxueuse, l'une des nombreuses pièces de ce qui se révèle être un véritable palais. Oh ! surprise, ils sont chez Slimane Abdallah Ibn Abdallah, un Scout d'Alger, fils d'un riche avocat Mzabite (qui roule en Packard, est un peu empâté, est d'allure levantine, « *porte chronographe* » (sic) en or massif, gourmette, et chevalière en platine avec brillant...) et d'une parisienne décédée depuis la naissance du garçon.

Plus exactement, les deux Scouts se trouvent chez le grand-père de Slimane, émir des Mzabites kharedjites, qui les accueille plutôt froidement. Très vite, l'atmosphère du palais, étrange trouble Gérard et André, de même que l'attitude de Slimane qui les a rejoint. C'est qu'en réalité, le grand-père, influencé par un mystérieux vieillard à la réputation d'ascète, ne rêve que de recouvrer pour son peuple persécuté par les chi'hites, l'indépendance de jadis : il essaie, avec l'aide de Mohand Hadj (le « saint homme », magnétiseur habile) de gagner à sa cause un petit-fils déchiré entre les deux cultures et les deux religions dans lesquelles il a été élevé. Finalement, au moment où le grand-père va déclencher l'insurrection, Mohand Hadj se révèle être... un déserteur espagnol avisé qui, profitant des troubles, comptait s'emparer du trésor de guerre du vieil émir.<sup>312</sup> Ce dernier, blessé à mort par l'ignoble usurpateur, sait alors se souvenir qu'il a été sauvé jadis par le grand-père d'André Ferrier, médecin de son état, « *qui le ramène à l'amour de la France et convertit Slimane à la cause de l'intégration : ce sera aux garçons de leur génération (et non aux pères pour lesquels il est déjà trop tard) qu'il appartiendra de faire tomber les barrières* »<sup>313</sup>. Lors de la cérémonie à l'Arc-de-Triomphe occasionnée par le Jamboree de

<sup>310</sup> Ibid., p. 207.

<sup>311</sup> Dans la mesure où, tout naturellement et tout aussi discrètement, elle évoque la vie des Troupes d'Algérie au même titre que celles de France. La Route elle-même semble avoir vraiment pris conscience de l'identité nationale spécifique de l'Algérie qu'à l'occasion de la guerre d'indépendance.

<sup>312</sup> Qu'un vieil homme de foi, chef religieux, puisse être abusé par un déserteur espagnol, même habile, acoquiné à un vendeur de cacahuète d'Algésiras laisse rêveur.

<sup>313</sup> Georges Ferney : *Le prince des sables*, 1948, p. 185.

Moisson, à Slimane qui déchiffre l'inscription dédiée au Soldat inconnu, André dira : « *Ce soldat français (...), qui sait ?... C'était peut-être un arabe.* »<sup>314</sup>

Il n'est cependant pas sûr que la cause de l'intégration soit sortie grandie d'un tel roman, fort bien documenté, mais dans lequel le nationalisme kharedjite, jamais décrit de façon franchement négative (bien que toujours opposé à la grandeur du catholicisme et de la France), est sournoisement sapé : n'apparaît-il pas en effet clairement que la noblesse et la foi du vieux Cheikh ont été tournées contre la puissance métropolitaine par l'habileté et la sordide rapacité d'un déclassé, et que sa volonté d'*indépendance*<sup>315</sup> ne repose donc sur rien de solide ? Tout cela du reste donne à supposer que sans la présence paternelle de la France, les pauvres Ulemas et cheikhs locaux se laisseraient facilement tromper par n'importe quel aventurier... Aux lendemains des émeutes sanglantes de Sétif et Guelma dans le Constantinois, alors même que se déroulait la triste farce consécutive au statut de 1947, la cause de l'intégration eut pu être défendue par des moyens moins... biaisés.

Mais ce roman, dans lequel, comme à son habitude, Ferney administre une leçon d'Histoire (de l'Islam) à ses lecteurs, n'est pas le plus surprenant.

*Le chemin de la liberté*, roman qui parut en 1957, est le seul roman du Signe de Piste à prendre la politique intérieure comme scène. Ferney, dans l'avant-propos, prétendit ne pas y défendre une cause, et ne pas adhérer aux thèses de son héros...

Sans rejeter cet avertissement, on peut néanmoins émettre de sérieuses réserves, car, comme on va le voir, l'auteur fait ici culminer l'aventure aristocratique qui traverse presque tous ses romans. Se mettant en scène, il raconte comment l'un des jeunes protagonistes, Louis de Caradec, lui ayant présenté le second acteur de l'histoire, lui a remis un manuscrit qui est la relation de cette dernière<sup>316</sup>...

Au cours de vacances en Bretagne, un certain Louis Leroy dont les parents sont morts en déportation, jeune apprenti fou de vélo, est renversé par un cavalier blond, adolescent comme lui et comme lui orphelin, Louis de Caradec. Ils sympathisent vite et se promettent de se revoir à Paris. À la faveur de l'absence de ses tantes, Caradec tient promesse et reçoit chez lui (dans un superbe hôtel du XVII<sup>e</sup> siècle) son apprenti d'ami. Là, il lui révèle qu'il est un descendant de Louis XVII (suite à une longue démonstration « historique »), et qu'un comité, constitué de « vieilles barbes » monarchistes, conspire en faveur de sa « restauration ». Cependant, le précepteur du « prince » survient, et le comité, scandalisé par ses fréquentations, fait interdiction formelle au garçon de revoir le jeune Leroy.

Mais Duverger, le précepteur prudent, commande une enquête sur le jeune Leroy. Et voici qu'oh ! stupeur, ce n'est pas Caradec mais le jeune apprenti qui est le vrai prétendant... Duverger en est ravi, lui qui rêve de monarchie populaire : « *Le ciel nous envoie un prince-ouvrier (...). Quelles acclamations quand le prince paraîtra en public à Gennevilliers, à Billancourt, au Creusot !...* »<sup>317</sup> Or le moment est bien choisi, *car la France, messieurs, est lasse de ses gouvernants, bien qu'elle ne veuille pas encore l'admettre...* »<sup>318</sup>

---

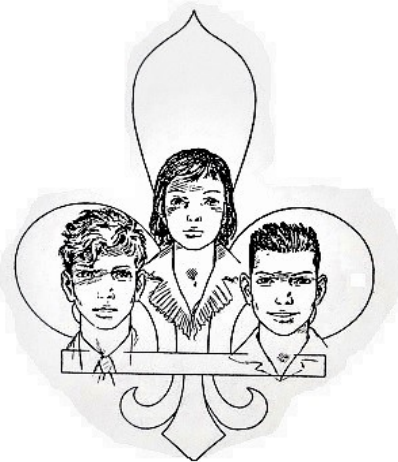
<sup>314</sup> Ibid., p. 188.

<sup>315</sup> Métonymie du nationalisme algérien.

<sup>316</sup> Si Caradec agit ainsi, c'est qu'ayant d'abord été impressionné par la puissante Hotchkiss de l'écrivain (une treize chevaux), il a reconnu dans le propriétaire de l'automobile l'auteur du *Château perdu*.

<sup>317</sup> Georges Ferney, *Le chemin de la liberté*, 1957, p. 97.

<sup>318</sup> Ibid., p. 98.



La réaction du « prétendant » n'est guère enthousiaste : « *Quelle histoire !... Dire que j'étais si tranquille !... Quand ils vont savoir ça, à l'atelier. Vaut mieux que je leur dise pas... ils se paieraient ma fiole...* »<sup>319</sup>. Le comité, lui, exulte ; il est vrai que le petit-fils de Saint Louis sur une fraiseuse, ce n'est pas courant comme image... Duverger organise une énorme campagne de presse, les lettres de soutien affluent, et le brave Louis (Leroy) se retrouve propulsé salle Wagram, pour un meeting monstre où il exposera son « programme » qui est de n'en avoir aucun, sinon celui de doter la France « *d'un chef qui ne veuille commander que pour servir, et qui commande pour le bien de tous ; d'un chef qu'on respecte, qu'on aime... et qui ne change pas tous les huit jours* »<sup>320</sup> ; d'un chef patriote qui mette fin à la vieille politique, qui instaure le règne de la confiance, de la jeunesse, de la concorde des ordres (le « prince » s'oppose déjà à un affrontement avec les opposants sous l'Arc de Triomphe) : bref : Justice, Paix, etc... Certes, il y a bien Alexandre, ce richissime français... naturalisé (né en Pologne de mère arménienne et de père croate...) que Louis n'apprécie guère (c'est un « capitaliste », en plus) mais par les subsides duquel il faut bien passer. Cependant le « prince » rêve déjà d'*états généraux de la jeunesse* :

<sup>319</sup> Ibid., p. 99.

<sup>320</sup> Ibid., p. 116.

« *Souverain de l'avenir, ce n'est pas aux adultes que la politique a corrompus, que j'aurais voulu m'adresser, mais aux jeunes de demain* »<sup>321</sup>.

Tandis que Louis rêve, Duverger et Alexandre organisent en coulisse le futur pouvoir. En fait, au financier « oriental » qui compte utiliser son argent pour faire un roi –et qui monte un plan de quadrillage très précis de la France par ses partisans– s'opposent les projets du « prétendant » qui se pique au jeu et affirme ses vues : point de renonciation aux Droits de l'Homme, ni même à la « vraie » démocratie, droit pour chacun de se faire entendre en dépit de *l'ambition* et de « *la malhonnêteté de quelques-uns auxquels le libéralisme laisse trop de facilité* »<sup>322</sup> : au contraire, il faut un chef, un arbitre pour que « *tous les membres de la famille nationale forment un bloc sans fissure, pour qu'au mépris des intérêts individuels, la Patrie avance sans s'arrêter vers un progrès social toujours plus poussé* »<sup>323</sup>. La clé de la réalisation d'un tel idéal ? L'Amitié et la Confiance.

Seulement voilà : le *banquier apatride*<sup>324</sup> ne rêve, lui, que d'une chose : la présidence du Conseil, qui le remboursera de tous ses frais. Que fera Duverger, devant la résolution d'Alexandre d'utiliser tous les moyens, même le « Milieu », pour parvenir à ses fins ? Persuadé que la monarchie restaurée servira l'« *intérêt supérieur du pays* », il fermera les yeux.

Cependant, les événements se précipitent : la République est sous le coup d'une crise gouvernementale ; il est clair qu'en quelques mois le « prétendant » a déstabilisé le Régime. Le complot s'ourdit. Le 6 février (sic) se déroulera une manifestation « d'extrême-gauche »<sup>325</sup> assortie d'une grève générale (toutes deux manipulées par Alexandre et son argent). Les forces de l'ordre, corrompues par Alexandre, se rallieront à Louis.

Le plan est mis à exécution. Mais voilà : des C.R.S. qui défendent l'Assemblée nationale tirent. Un adolescent est touché. Louis comprend alors, et s'oppose à l'affrontement. Alexandre, très « Tadek », se dresse, mais Louis, très « Éric », résiste. Le financier s'enfuit ; Louis et son comité s'effacent. La France aura une nouvelle constitution, votée sur l'heure... la République, régénérée, est sauvée...

Finalement, le financier se suicidera, Duverger sera gagné par le doute à propos du jeune Leroy (un peu tardivement, peut-être?). Substituera l'amitié entre les deux Louis, Caradec et son apprenti d'ami, qui se réfugieront en Suisse... où Caradec remettra son manuscrit à Ferney...

On peut difficilement imaginer roman plus ambigu, en cette année 1957. La naïveté de la rocambolesque intrigue concernant l'identification du jeune Leroy avec un éventuel prétendant (légitimiste) au trône mise à part, subsiste néanmoins un texte susceptible de plusieurs lectures. Il y a tout d'abord les notations concernant l'état de la France à un moment charnière de son histoire : elles sont souvent loin d'être sottes, et l'on demeure surpris de leur côté prémonitoire. Il y a aussi l'anti-capitalisme et l'anti-libéralisme xénophobe, thèmes traditionnels de l'extrême-droite. Il y a encore ce monarchisme populiste, qui reprend les notions-clés du système que nous explorons (chef, hiérarchie, Ordre, jeunesse), mais qui les mêle à des représentations sociales nouvelles, celle de l'ouvrier, de la liberté et des Droits de l'Homme, même par opportunisme. Et puis il y a ce jeune garçon qui rêve et qui s'avère capable, confronté à la réalité sanglante, de s'effacer

<sup>321</sup> Ibid., p. 124.

<sup>322</sup> Ibid., p. 140.

<sup>323</sup> Ibid., p. 141. Le fascisme sut séduire par de tels arguments.

<sup>324</sup> Ibid., p. 151

<sup>325</sup> Où l'on prend l'Histoire à contre-pied.

devant une république à laquelle Duverger fait crédit<sup>326</sup> ; il y a aussi cette aptitude à reconnaître que l'on s'est trompé, qu'une cause même jugée excellente ne pèse pas lourd devant le bain de sang que sa défense implique...

Étrange roman que laisse au Signe de Piste Georges Ferney avant de disparaître lui-même, écarté pour une affaire de mœurs. L'aventure aristocratique (dans ce cas où les références à un Scoutisme S.d.F., qui est en train de se remettre radicalement en cause par le haut, ont disparu) aboutit à un univers où le système se lézarde, où les références se brouillent, où un auteur, pourtant très représentatif de cet univers même, semble sur le point, du sein même des images qui le font, de s'incliner devant la réalité phénoménale, au sens étymologique, des choses. Bien sûr, la belle pureté d'une jeunesse (que, par un ironique et finalement tragique concours des complexités de l'esprit, cet homme a pu pervertir dans sa vie par un désir funeste de préserver sa propre « pureté » d'adolescence lointaine en se l'appropriant), cette « pure beauté » de la jeunesse, ce leurre cruel pour les jeunes eux-mêmes demeure donc, dans l'« amitié » retrouvée au-delà des turbulences d'un quotidien onirique, l'ultime référence... Mais au-delà ? Ou en-deçà ?

Certes, on sort ici des cadres de l'étude. Mais est-ce si sûr, après tout ? L'absence du Scoutisme révèle soudain que la « bulle » représentationnelle scoute n'est elle-même qu'un leurre, comme on l'a montré à plusieurs reprises, que le Scoutisme catholique et son ensemble de représentations du monde participent d'un ensemble bien plus large, et que ceux qui ont vécu les images de leur enfance en Scouts, que ceux qui s'y sont identifiés parce que tout concourrait à les y pousser, ont pu, adultes, se retrouver face à un dilemme aux ramifications multiples. Du reste, ne fut-ce pas, n'est-ce pas encore le sort réservé à tous ceux qui, passé par une institution éducative structurée par une vision et une pédagogie rigides du monde, doivent affronter un jour le monde moiré qui est celui de la vie réelle ? Ferney, à sa manière, comme les autres auteurs du Signe de Piste d'ailleurs, n'administrent-ils pas là *a contrario* une singulière leçon à tous les éducateurs ?<sup>327</sup>

L'aventure aristocratique a conduit Ferney à ses confins. Les ambiguïtés guidant sa plume ont fini par se confondre avec celles de l'homme. Il en va autrement de Bruno Saint-Hill, l'un des pseudonymes de Guy Joseph, qui expose l'aventure aristocratique à nu, délaissant la référence au Scoutisme S.d.F. sauf en un roman (charge d'une rare férocité), sans que pour autant ses écrits s'écartassent en quelque façon de la... piste représentationnelle. En cela, Saint-Hill révèle, lui aussi, que les représentations scoutes, une fois privées de leur label, appartiennent à un champ de représentations socialement plus large.<sup>328</sup>

Par l'unité de sa conception, mais aussi par des thèmes partiellement repris dans d'autres ouvrages (*Le triptyque d'ivoire*, 1947 ; *Petit Paillon*, 1960 ; et sous le nom de De Baër, autre pseudonyme : *Loulou des brousses*, 1959), la tétralogie de *Nampilly* domine l'œuvre de Saint-Hill.

*La Plaine rouge*, second des romans signés Saint-Hill et publié en 1952, fait en quelque sorte l'« archéologie » du milieu dans lequel évoluera l'intrigue des trois autres. Roman historique, *La Plaine rouge* relate un épisode des guerres de religion placé sous le règne de Charles IX et qui met au prise un parti catholique (le comte de Gillard et son fils

<sup>326</sup> Cf. p. 179.

<sup>327</sup> C'est une question qu'enseignant, ayant un rôle éducatif, je crois pouvoir poser, même dans le cadre de cette étude.

<sup>328</sup> Un groupe de garçons, régi par un code de l'honneur explicite; un chef doté des plus hautes vertus ; une discipline rigoureuse ; un environnement de châteaux et de forêts ; le poids de l'histoire; l'ombre bienveillante d'un Révérend Père ; quelques adultes de bon conseil ; le refus d'une société libérale et d'argent... À part l'absence de la pédagogie, de l'uniforme et des rites (d'ailleurs partiellement intégrés sans être identifiés), où est la différence ?

Philippe ; Yves de Plœrnec, neveu du duc de la Marche ; les trois fils du chevalier de Villecherron : Christian, Xavier et Hubert ; et François-Noël, un pâtre, en étant les figures marquantes) et un parti réformé (le duc de Dompierre et son fils Raoul, jeune comte de Chedreilles et baron de Sallac ; le baron de Meneau et sa fille Christine d'Erignac étant mis en relief). Après maints combats et de nombreuses péripéties, le traité de Longjumeau obtenu par Charles IX ramènera la paix dans cette région d'Orléans tout particulièrement qui sert de cadre à l'ouvrage. Bien sûr, la pureté, la fougue, le désintéressement des adolescents mis en scène sont loués. Et bien sûr, sous les auspices de la religion catholique (qui triomphe modestement de Huguenots en fin de compte fort honorables) l'amitié entre les « frères » ennemis, Gillard et Sallac, et Christine d'Erignac sera scellée... pour l'avenir : plus tard (épisode relaté dans *Forêt sauvage*) Michel de Villecherron, descendant de Xavier (dont le frère Christian est mort au combat sous la bannière de Gillard, et qui recevra du roi la terre de Nampilly) ce Michel donc viendra en aide au descendant dévoyé des Sallac...

C'est précisément le cheminement de ce Michel de Villecherron, baron de Nampilly (une quinzaine d'années) que l'on va suivre à travers *Tempête sur Nampilly* (1950), *Le Grand Duel* (1955) et *Forêt sauvage* (1964).<sup>329</sup>

Orphelin, Michel a été placé par son tuteur, le comte Mary, dans une institution parisienne dirigée par le R.P. comte de Gillard, dont le bureau (cheminée à feu de chêne et non chauffage central, massacres de cerf et bergères Régence au petit point...) résume à lui seul les goûts et séduit le tempérament féodal d'un jeune Villecherron qui ne cache pas son caractère frondeur : « *Faites-vous de la politique, monsieur l'abbé ? Si oui, vive le Roi !* »<sup>330</sup>. Apparemment sans fortune, attifé comme un garde-chasse, ce garçon dur et volontaire serait vite la risée de ses condisciples sans un andouiller taillé en poignard qui lui vaut d'être courtisé par les deux « bandes » du collège, les Émigrés dont il méprise le pseudo-royalisme, et les Natchez, composés de cavaliers (dont Hubert Ferret de Heux) pour lesquels il a plus de considération. Bien qu'il éprouve de l'amitié pour un de ses fragiles condisciples, Gérard. Michel ne rêve en fait que de regagner « son » domaine, projet qu'il met bientôt à exécution.

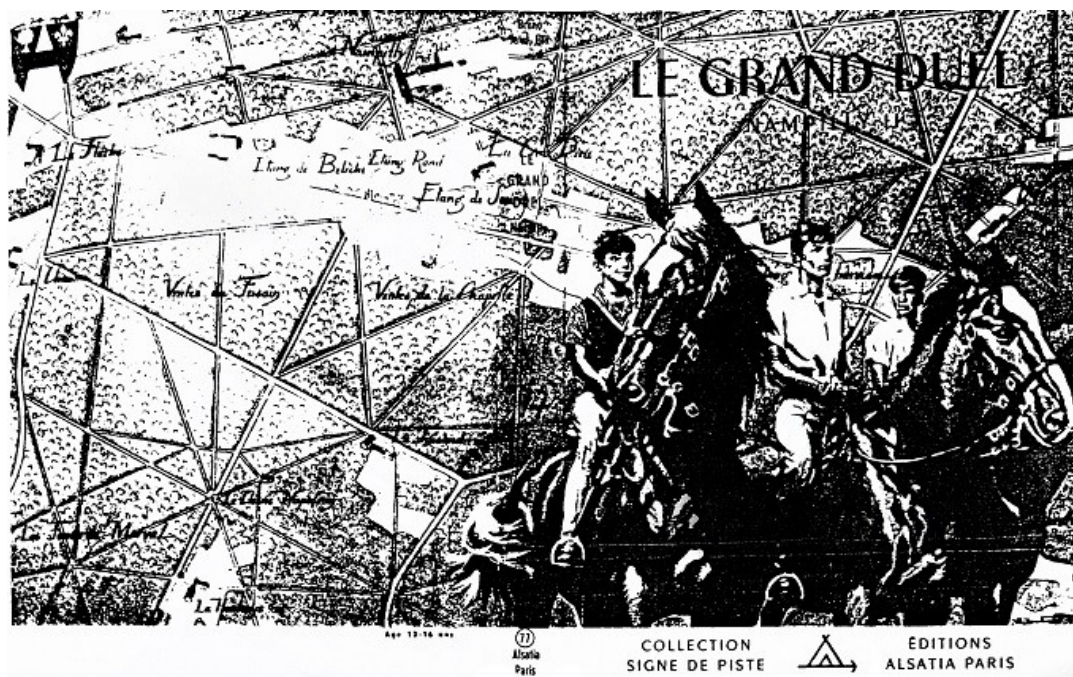
La mauvaise fortune du garçon vient de la générosité de son père, qui, avant de mourir, s'est lui-même endetté pour honorer les dettes du cadet de la famille, l'oncle Wilfried, mort bravement en Indochine... Aussi les terres de Nampilly et de Chareisse, ainsi que le château, sont-elles placées en réméré (ce que Michel ignore d'abord) entre les mains d'un richissime marchand de bestiaux, Danvers, lequel entend bien exploiter le domaine. Or cet intrus dans le petit monde de la Sologne, ses gardes étrangers au pays, ses méthodes à la fois rudes et novatrices rencontrent l'hostilité farouche des huit « grands » fermiers de Nampilly, de leur famille et de l'équipage, car à Nampilly la chasse est plus qu'un sport traditionnel, bien plus : c'est une religion.

---

<sup>329</sup> *Tempête sur Nampilly* est dédié à Philippe de Verdilhac, l'un des fils de Dalens ; à Christian Lamoureux, l'un des fils de Foncine ; à Jean-Loup Brelet ; à ceux de l'Ordre, aux marches de Sologne (Le Foulard de Sang ?) ; et à Pierre Sellier, notre chef. Il fait clairement partie de la « famille ».

<sup>330</sup> Bruno Saint-Hill : *Tempête sur Nampilly*, 1950, p. 22.





Aussi Michel (*not'mâître*, sic) est-il accueilli par *ses* paysans, *ses* gens comme l'héritier légitime, le sauveur, et le chef naturel de l'abondante progéniture des fermiers qui peuple les bois et considère le braconnage comme un droit immémorial, reconnu par les anciens seigneurs du lieu.

Mais Michel ne se contente pas de prendre la tête de la révolte des fermiers. Il se cherche des alliés auprès de ses voisins : les Ferret de Heux, qui viennent de reprendre le domaine des Vallaux (légitimement, eux, car outre leur naissance, ils aiment la terre et la chasse, ne sont préoccupés ni par les affaires ni par l'exploitation de leur nouvelle



propriété) et l'excentrique Marquise de Pontchevrain, veuve qui fume des « troupes »<sup>331</sup>, boit sec et ne trouve son plaisir que dans la chasse nocturne et solitaire au renard... L'accueil réservé au jeune fugueur, surtout par cette dernière, est plutôt frais. Mais la cause du jeune Villecherron se trouve peu à peu confortée par l'enquête que mène tambour-battant la marquise : auprès d'Arnauld de Gillard ; auprès des fermiers qui lui révèlent les agissements de Danvers auprès du notaire des châteaux, le brave Maître Bohain ; lesquels convainquent la vieille dame qu'il faut agir. Michel va aussi trouver un allié inattendu (pour le lecteur) en la personne de Gérard, son ami de pension, qui n'est autre que le fils de Danvers. Confronté à la révolte des fermiers, aux sollicitations du fils, aux propositions de la Marquise, Danvers rendra les armes, et acceptera une transaction. Les fermiers et la Marquise règleront la dette au profit de Michel...

Ainsi dépouillée de ses multiples notations qui lui donnent tout son caractère, l'aventure aristocratique perd beaucoup de ses couleurs vieil-or, terre, et vent forestier. Michel n'en apparaît pas moins comme ce qu'a bien pressenti le R.P. De Gillard, aussi fin connaisseur en garçons et en élite qu'il l'est en vénerie :

*« Un être exceptionnel se détache du troupeau, quand on s'y attend le moins, et l'on ne sait pas que dire parce que l'on oublie de s'émerveiller, ou parce que l'on n'ose pas. Il est dans l'ordre que des êtres exceptionnels heurtent l'ordre établi : le danger n'existe que lorsque des êtres insignifiants se croient exceptionnels. »*<sup>332</sup>

La logique d'exposition situationnelle se noue en fait entre deux pôles, d'une part Danvers :

*« Danvers, lui, n'est digne de rien. Il a voulu un château, comme n'importe quel gueux peut rêver d'un palais. Je pourrais lui pardonner de m'avoir volé Nampilly<sup>333</sup>, car il l'a eu pour trois fois rien, mais pas de le dépecer ainsi. »*<sup>334</sup>

fait remarquer (fi, en effet) Michel à Hubert Ferret de Heux qui justifiait le rachat de Vallaux par son parrain... chasseur. Remarque que reprend, peiné, Maître Bohain :

*« Il ne connaît rien à la Terre, en dépit de ses experts, rien aux mœurs de la campagne, rien à son rôle de châtelain... Comme si on s'improvisait châtelain ! Il prétend empêcher ses Fermiers de chasser, et tout mener à la baguette. Je me suis risqué à le conseiller. J'aurais pu le guider. Ce n'est pas un méchant homme, mais il ne veut rien entendre. »*<sup>335</sup>

Remarque que reprend aussi Gérard, en réponse à son père :

*« -Ce dont tu parles, je l'ai acheté.  
« -Nous n'en étions pas dignes ! répliqua Gérard. Et si c'est là ce que vous appelez l'argent, j'aimerais mieux être pauvre, ne rien avoir, comme Michel, qu'un bois de chevreuil dans ma poche et rien d'autre ! »*<sup>336</sup>

Il y a d'autre part la fidélité aveugle des Fermes. Dans le train qui le ramène à Nampilly, Michel croise le fils d'un des fermiers :

<sup>331</sup> Cigarettes longtemps distribuées gratuitement aux soldats de l'armée, d'un tabac brun, au goût âcre et sans arôme, signe de rusticité, voire de « virilité ».

<sup>332</sup> Ibid., p. 153.

<sup>333</sup> Rappelons quand même que c'est Danvers qui a avancé l'argent nécessaire à l'extinction des dettes de Wilfrid de Villecherron.

<sup>334</sup> Bruno Saint-Hill : *Tempête...*, p. 146.

<sup>335</sup> Ibid., p. 153.

<sup>336</sup> Ibid., p. 190.

« M'sieur l'baron (...) à la Hucherie, à la Faisanderie, à la Chaume, aux Barbauds, et chez nous, à Fadras, on dit qu'vot'père était un bon homme, juste et sans manières, et qu'c'est un malheur c'qu'est arrivé là !

« (...)

« Du temps de m'sieur l'baron, c'était pas pareil. Vot'père était pas méchant. Et puis c'était not'maît'. Tandis que l'nouveau ! »<sup>337</sup>

Mais c'est surtout au moment de justifier leur dévouement que les fermiers explicitent l'antique pacte qui lie les hommes au « sire » :

« On s'appelle vot'père, et c'qu'y nous a donné, et vous, M'sieur l'Baron, c'que vous avez fait pour nous, d'puis vot'retour ! R'prenez vot'place, 'vec nous, et oubliez ! »<sup>338</sup>

Moralité ? « L'amitié a été plus fort que l'argent »<sup>339</sup>. L'amitié, et l'ordre séculaire...

Mais voici que, dans le deuxième volet de la partie contemporaine de cette saga, les calamités naturelles, aidées par un rebouteux, traître à la communauté, s'abattent sur Nampilly dont la façade s'écroule. Dans le même temps, Michel apprend que Danvers a fait faillite. Comment faire pour affronter l'adversité sur deux fronts (car il n'est pas question de « laisser tomber » le père de l'ami), alors que l'on ne possède qu'un domaine par procuration ? Heureusement, la mort fort opportune de la marquise de Pontchevrain, qui fait de Michel son légataire, permettra de sauver Danvers de la banqueroute, de restaurer le château et de venir en aide aux fermiers. La Providence, n'est-ce pas...

Le personnage autour duquel tout gravite ici, en dépit du premier rang toujours tenu par Michel, est la marquise. Sa luxueuse excentricité est dépeinte avec une généreuse complaisance : elle a fait par exemple l'acquisition d'une Mercury hors-série ; se déplace avec sa chauffeuse et une pendule de carrosse Louis XIV, lorsqu'elle se rend à Paris... Frappée par une série de désastres qui se sont abattus sur Nampilly, frappée également par la mort de la Chenaye, le Grand Piqueux, l'âme des chasseurs de l'équipage de Michel auquel elle accordait une estime toute particulière, la marquise se sent brusquement décliner. Elle prend ses dispositions, va communier une dernière fois, remet son testament à Maître Bohain, et reçoit Michel pour lui faire ses adieux, debout, en vêtement de chasse :

« Je ne serai pas loin. J'ai relancé jusqu'à la nuit, nous pouvons sonner les Honneurs (...). Ne craignez point. Vous vous devez à votre nom, au Domaine. Mais vous n'êtes pas seul. Vos 15 ans et vos amis vous attendent. Quant à moi, allez, Michel, je vous promets, je serai avec vous à chaque Débucher, et si vos chiens balancent, si le Rapprocheur est en défaut, je prendrai les Grands Devants pour vous montrer la voie. »<sup>340</sup>

Alors :

« Une dernière fois, elle inspecta ses trophées et ses armes. Puis se coucha, vêtue, bottée, très droite, sur son lit, prit un petit chapelet d'acier, et, doucement, vieux solitaire de forlonge, ferma les yeux pour son dernier sommeil. »<sup>341</sup>

---

<sup>337</sup> Ibid., p. 65.

<sup>338</sup> Ibid., p. 201.

<sup>339</sup> Ibid., p. 202.

<sup>340</sup> Ibid., p. 157.

<sup>341</sup> Ibid., p. 158..

Ainsi « *Madame de Pontchevrain a rendu l'étrier.* »<sup>342</sup>

Cette description de la mort d'un tel personnage –qui à elle toute seule permet de saisir l'atmosphère des écrits de Saint-Hill– nous amène à nous arrêter sur un point. Opératrice de la grâce puisqu'elle aide Michel à se sortir de ses difficultés de son vivant comme à travers ce décès, la marquise, qui réalise l'archétype de la vieille aristocratie au caractère impossible et au cœur d'or, n'en a pas moins été pendant sa vie, un modèle d'incivisme, pestant contre toute forme de pouvoir institué...

Cependant, au sein du huit-clos socio-familial cher à Bruno Saint-Hill<sup>343</sup>, tout n'est pas pure perfection : il faut au contraire quelques dérives pour que la valeur intrinsèque se gagne ou se perde, et que la Grâce divine puisse manifester sa puissance.

*La forêt sauvage*, publié en 1961, met en scène, au cours d'un troisième été –Michel de Villecheron approche donc de seize ans– Denis de Sallac, fils du rigide vicomte de Sallac de Dompierre, comte de Chedreille (homme d'affaires toujours absent, amis de Danvers père) et d'une mère frivole. En fait le garçon s'ennuie entre le golf, le club hippique, les bars huppés et les garden-parties. C'est l'absence de ses parents et la superficialité de ses colatéraux qui vont l'amener à risquer ses éminentes qualités sur le terrain de la délinquance mondaine. Cette fois, l'aristocratie est sévèrement égratignée:

« *Ces beaux seigneurs, mes cousins n'ont vraiment pas d'esprit. Même pas d'esprit de famille. Comme dit ma sainte mère*<sup>344</sup> *la race baisse, ça dégénère... Elle le dit d'ailleurs en parlant de moi, mais se prosterne devant nos ducs*<sup>345</sup>, *à croire ceux-ci princes du sang. Et, au fond, tout ça, du vent (...). Que de petits morveux et de ténébreuses andouilles me prêchent l'honneur de nos familles jusqu'en forêt de Saint-Gatien*<sup>346</sup> *alors qu'eux-mêmes... enfin, bon...* »<sup>347</sup>

Voilà donc le regard que Denis porte sur son entourage, et, dans la logique de son désespoir, son comportement vise clairement à dévoiler une hypocrisie et une médiocrité collective :

« *On va les voir, les fureurs Truffe*<sup>348</sup>, *le suprême dégoût, l'écoeurement des ducs... Le Prince Héritaire, c'est différent. Il est gâteux, Dieu merci ! (...). La honte des peuplades enfin démasquée, les Licornes bêlantes, les Griffons brament d'horreur*<sup>349</sup> : *j'ai raté tout le reste, je ne veux pas rater ça !* »<sup>350</sup>

Un tel comportement finira par attirer l'attention du vicomte de Sallac, lequel s'avise qu'il serait grand temps de se consacrer à l'éducation de son fils.

<sup>342</sup> Ibid., p. 168.

<sup>343</sup> Huis clos dont les sources sont d'ailleurs historiques. À part la pension du Père de Gillard (devenu évêque dans *Forêt sauvage*), situé à Paris, tout se passe en Sologne (sauf dans *Forêt sauvage* où une partie des événements est localisé à Villers-sur-Mer) et surtout entre quelques clans : Gillard, Villecheron, Pontchevrain, Ferret de Heux et enfin les Sallac-Domprières, anciennement réformés, au secours du plus fragile desquels Villecheron va voler.

<sup>344</sup> Qui passe ses journées au Casino.

<sup>345</sup> De la branche aînée des Domprières.

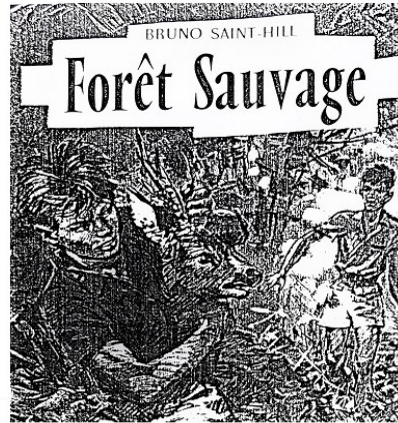
<sup>346</sup> Où les cousins ont frotté le jeune Sallac d'orties pour le punir de son inconduite.

<sup>347</sup> Bruno Saint-Hill : *La forêt sauvage*, 1964, p. 59.

<sup>348</sup> Patronyme originaire du clan Domprières.

<sup>349</sup> Figures héraldiques entrant dans les armoiries Domprières.

<sup>350</sup> Bruno Saint-Hill : *La forêt sauvage*, p. 152.



Le cadre de vie



Denis face aux tentations



Les voyous



Denis et Nic

Fils qui, du coup, découvre, à travers son père et pour la première fois, l'inscription historique des valeurs qu'on lui a inculquées sans les vivre vraiment :

« *Il [le vicomte de Sallac] se leva dressant devant Denis sa haute stature de capitaine, de ferrailleur de guerre. Il avait un regard gris à inspecter les champs de bataille<sup>351</sup>. Denis pensa que son père était beaucoup plus 'Dompierres' que le cousin duc. En même temps, pour la première fois, il entrevoyait au delà de son nom tout un fulgurant passé de panache et de gloire, lui qui était, pour son inconduite, la honte des siens, des tribus Truffe, et du Périgord tout entier, bien qu'il n'y fût jamais allé.* »<sup>352</sup>

La leçon de morale administrée par M. de Sallac à son fils n'est du reste pas sans intérêt :

<sup>351</sup> Ses responsabilités dans un cartel européen de l'acier qui lui évite de déroger, ne l'en écartent pas complètement...

<sup>352</sup> Bruno Saint-Hill : *La forêt sauvage*, p. 93.

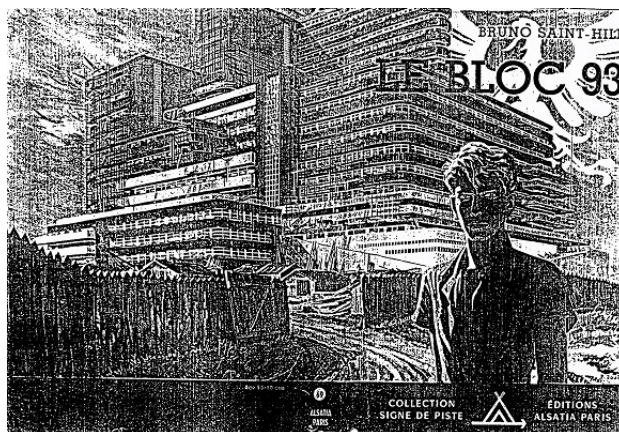
« -Je n'aime pas les choses ordinaires [dit Denis].

« -Et je t'en félicite. Encore faut-il pouvoir. Combien de gens sont dans ce cas ! Ils ont du goût, l'amour des arts, et cependant toute leur vie s'écroule dans le toc, le bois blanc, la médiocrité. Quel que soit leur désir et même leur volonté de remonter la pente, d'en sortir. Ils échouent ? Je les admire, certain qu'ils ont tout essayé. »<sup>353</sup>

Admiration certes à peu de frais, mais parole de commisération pour la « médiocrité » des humbles qui n'est pas si fréquente dans le Signe de Piste.

Cela dit, Denis tentera de lutter, connaîtra les rechutes et le désespoir, enchaîné par une « bande » de vrais malfaiteurs qui se servent de ses écarts (d'ailleurs bénins) pour le tenir en otage, et sur la tête desquels les erreurs de Denis retomberont *in fine* : car on ne « corrompt » par impunément un fils de noble sidérurgiste, même si celui-ci s'est en somme laissé faire. Ce sera l'amitié de Gérard et Michel son lointain parent, celle de Rémy, un proche, jeune homme malheureusement traumatisé par la mort d'un frère cadet, mais surtout celle de Nic, un jeune garçon modeste rencontré sur la plage, qui conjuguées à l'action des pères, ramènera Denis dans le droit chemin, celui de l'éducation des qualités... de son « sang ».

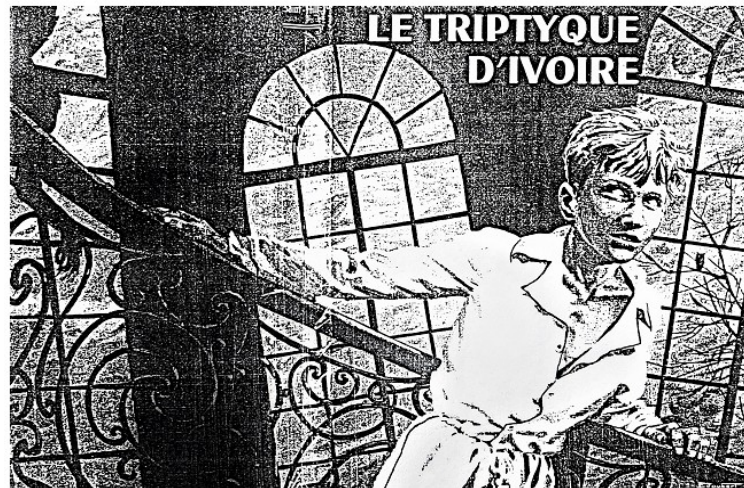
Parallèlement, l'idylle entre le jeune maître de Nampilly et l'héritière des Vallaux, Joelle Ferret de Heux (dont un frère, comme il sied, est chez les cuirassiers et l'autre vient d'entrer au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux...), idylle amorcée dans l'opus précédent, se précisera.



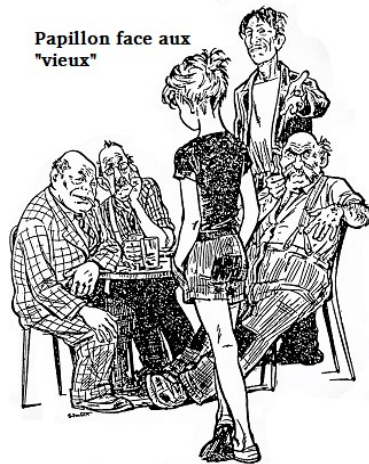
À côté de cette illustration de l'aventure aristocratique, Saint-Hill en a élaboré, dans *Le Bloc 93*, publié en 1954, une autre qui en ramasse tous les thèmes, puisqu'il s'agit pour le fils d'un émigré polonais, Jean-Pierre Wenceslas Tchounowski, richissime entrepreneur des Travaux publics, de recouvrer son identité au cours d'une intrigue qui mêle les agissements misérables d'un ignoble jardinier vaguement albanais (!), la noblesse d'âme (et de sang) d'un conseiller, d' v. Reues, une bande de garçons, et des Tchounowski déchus, dont... un nain, qui subsistent grâce au cirque.

<sup>353</sup> Ibid., p. 90.

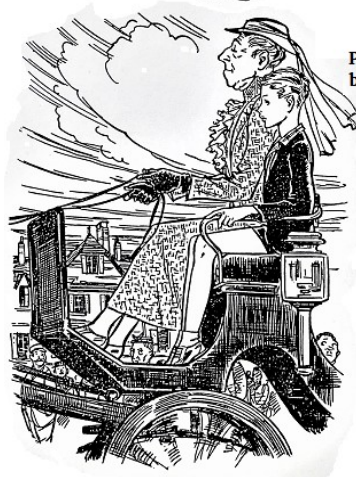




Papillon face aux "vieux"



L'innocence malménée



Papillon, la baronne, le prêtre



Intrigue aux éléments mélodramatiques, moins cependant que ceux du *Carrefour de Pâques* (1953) qui met en scène Claude, un jeune orphelin de mère dont le père, ancien régisseur de l'égoïste Madame de Guena, a conçu une escroquerie à son encontre, dans une demi-folie consécutive à une blessure reçue à la tête. Ce sera au terme d'une longue dérive, ponctuée de multiples coups de théâtre, que l'amitié du jeune Bernard Drans, de son père détective privé de haute volée, et d'un marquis de Preyz (sans oublier le sacrifice d'un domestique chinois), parviendra à sauver Claude du désespoir, après une plongée dans la misère d'adolescents marginaux. Ici, l'aventure aristocratique s'efface mais subsiste en

arrière-plan par la présence de personnages tutélaires. De même que dans *Le Triptyque d'Ivoire* (1957).

Le roman relate sur un mode très « foncinien » non dénué de persiflage, la mésaventure d'un gosse pur comme l'or, Papillon, orphelin placé dans la manécanterie du P. Duplessis (réplique du R.P. Arnaud de Gillard), et injustement soupçonné du vol d'un triptyque qui donne son nom au roman. Saint-Hill emprunte d'ailleurs au Ferney de *La ménagerie* sa collection de personnages médiocres ou plutôt dérisoires : un bedeau, le père Baccantes, aimant s'afficher dans un uniforme « *digne du Négus, constellé de l'Ordre des Sabres du Koutchouk-Kaïnardji, de l'Étoile Bleue de Maldavie, des Palmes Coquelicot de Szaszvaros et de la médaille commémorative de la guerre 14-18...* ; un vieux facteur dit Feu-Follet, doté d'une jambe orthopédique faisant clic-clic »<sup>354</sup> et d'un nez « *proposcidien* » (sic) ; M. Z. M. Zeglewetschzv surnommé... Zézette, le brocanteur « *chauve-souris à face de crapaud* »<sup>355</sup>, apatride sur la culpabilité duquel Saint-Hill orientera le lecteur pendant les 9/10<sup>e</sup> du roman ; et, *last but not least*, le père nourricier de Papillon, « *philanthrope à la main leste, quoique incapable du moindre travail, génie intellectuel et fatigué* »<sup>356</sup>. Heureusement, là aussi, deux puissances tutélaires veillent sur le garçon : l'ombre du chevalier Gontran de Saint-Pyeu, fils d'un vidame archéologue, et la baronne de Mortbois (genre de Marquise de Pontchevrain en plus modeste) :

« *Je vis de peu, chacun le sait. J'ai réduit à six le nombre de mes gens, à quatre celui de mes chevaux, à deux celui de mes jardiniers, à cinq celui de mes gardes. J'estime que c'est assez, pour une femme seule.* »<sup>357</sup>

Comment ne pas se ranger à cet avis ?

Passons enfin sur *Billy de West Hill* (1958), tentative assez surprenante (concession à l'époque ?) de transposer chez les cow-boys du Far-West un univers bien difficilement exportable, et sur *Petit Paillon* (1961) sorte de *Nampilly* vu du côté de Trotte-au-bois (l'un des fils d'un des fermiers de Villecheron), qui présente la vie du domaine de la famille marquisale de Brunelles, de Serge de Brunelles et de Petit-Paillon, un fils de ferme, lui aussi.

Le thème sera repris, avec des variantes dans *Loulou des Brousses* (1959), signé Ph. de Baër, singulière histoire du meurtre commis par François Montgerfaut dans un contexte de domaine usurpé, meurtre qui demeurera impuni, avec la complicité du commissaire enquêteur, du curé de l'endroit et de Loulou, parce qu'au fond la cause de Montgerfaut (dont la particule absente semble avoir sauté pour complaire à l'époque) est jugée... juste.

Sous la signature de Philippe de Baër était déjà sortis deux romans : *Le Chant du Loup* (1955) et *La Frontière* l'année suivante.

*Le Chant du Loup*, tout d'abord.

---

<sup>354</sup> Emprunt au Kleinzack des *Contes d'Hoffman* d'Offenbach ?

<sup>355</sup> Bruno Saint-Hill : *Le Triptyque d'Ivoire*, 1957, p. 128.

<sup>356</sup> Ibid., p. 13.

<sup>357</sup> Ibid., p. 20

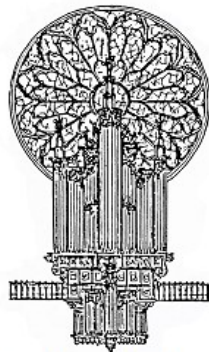




Environnement...



Chant dévoyé



*Le chant du loup*



Secours de l'amitié



Chant noble

Comme il ne m'est pas possible de détailler la trame de tous les textes, disons pour simplifier que celui-ci, introduit par M<sup>gr</sup> Maillat, le directeur des Petits Chanteurs à la Croix de Bois de l'époque, met en scène de façon symbolique la lutte entre la Cathédrale et sa manécanterie d'une part, et le bistrot et ses sortilèges misérables de l'autre. La scène-clé se joue au chapitre quatre, où un « crochet » est organisé qui voit d'abord triompher la basse chanson populacière sur le noble chant traditionnel. L'enjeu est un petit pauvre, Loup,



qu'un orphelin sans le sou mais de bonne naissance à la voix d'or, Dominique, sauvera des perversités de son milieu et amènera à Dieu, à l'Église et au chant choral.



L'ignoble prétendant



Le digne prétendant

### *La frontière*



Mauvaises fréquentations



La mère

Quant à *La Frontière* (1956), c'est un drame socio-familial, aux marges du Scoutisme puisque le héros, Jackie, 16 ans et demi, est un ancien Scout, qui vient de perdre son père et de ce fait est devenu apprenti photographe. La mère de Jackie, noble femme qui est aussi contrainte de travailler, doit subir les pressantes avances de son employeur, Lipstein (sic), ignoble prétendant au physique comme au moral, lequel, vigoureusement éconduit, la licenciera. Elle retrouvera cependant du travail chez un homme d'affaires d'origine tchèque, personnage de probité et de talent, pour lequel elle éprouvera peu à peu un sentiment heureusement partagé.

Curieux roman de la déception que *La Frontière*, de la dépossession et du choix. Mis à part l'antisémitisme qui l'entache, c'est le moins faux des romans de Guy Joseph. Confronté à un monde qui lui échappe, Jackie devra en effet surmonter la déception de son attente

d'un guide, face à son ancien C.P., Michel, face à son ancien C.T., l'aristocratique comte Henri, face à son ancien Aumônier, André, qui se dérobent moins que la vie ne les dérobe à la quête du garçon. Parallèlement, Jackie devra accepter la dépossession de son ami Jean-Paul, gagné par un orphelin fortuné, et surtout celle de sa mère : devant le remariage de cette dernière, il sera face à la « frontière » du choix ; choix entre la vulgarité complaisamment décrite de l'atelier et des fréquentations, de la boutique, des garçons, des filles et de leurs comportements qu'il y côtoie, mais des filles surtout (Puce), et une voie autonome qu'il lui reste à trouver. *La Frontière* est le roman de l'apprentissage de la solitude, et s'il fallait trouver une clé à la recherche obsessionnelle de l'amitié conçue comme salut dans l'œuvre de Saint-Hill-De Baër, c'est sûrement ici qu'il le faudrait. À ceci près que, dans *La Frontière*, l'amitié n'est plus au rendez-vous. Dès lors, on peut penser qu'elle est comme l'horizon « inatteignable » mais ardemment fixé d'un Jackie devenu écrivain...

Reste *La Hache et le Roc*, roman signé Saint-Hill, que j'ai gardé pour la fin car il concerne directement le Scoutisme, publié au cours de l'année charnière 1956. En outre, il lie étroitement Scoutisme et aventure aristocratique en un réquisitoire d'une violence rare, dont on ne peut douter qu'il vise sans jamais le nommer Michel Rigal à ce qu'il défend.

Aucun roman du Signe de Piste consacré au Scoutisme n'aura en effet été construit de telle sorte que la thèse soutenue fasse apparaître à ce point minables ceux que l'on veut abattre, et admirables ceux que l'on veut valoriser.

L'histoire est simple : le Chef de Troupe d'une petite ville de Province est tellement incapable qu'il suscite chez les garçons une sécession. Le groupe scissionniste, *La Hache et le Roc*, ira se placer sous le haut patronage de la châtelaine du lieu ci-devant comtesse d'Arnault de Chaizes (reprise de madame de Pontchevrain sous un autre nom, et contrepoint d'une odieuse vieille fille égoïste que l'auteur ridiculise à coups de descriptions assassines). Tandis que le calamiteux C.T., Abel, décourage ses derniers partisans, Rémi, le jeune C.P., qui a pris la tête de la révolte, fait preuve d'un grand sens de l'organisation, à la pleine satisfaction de la comtesse dont les mœurs patriarcales, le splendide château et le domaine attenants sont abondamment décrits, et qui s'est trouvée assez en confiance pour permettre à son petit-fils Jehan de rejoindre les Scouts dissidents. Finalement, après d'ultimes bêtises et un ultime affront infligé par la comtesse, Abel se retirera non sans avoir fait son autocritique. Un jeune ingénieur Commissaire de District, André de Merville, viendra remettre de l'ordre et rétablira la légitimité. Même la vieille demoiselle égoïste sera de la réconciliation... Mais pas Abel, le traître bien mal nommé.

Somme toute, l'orthodoxie « scoute » triomphe, qui veut que la Patrouille soit une micro-société auto-gérée... De surcroît, la scission-sécession n'a été que temporaire : dès qu'un Chef compétent (et un Aumônier disponible) apparaît, le trouble s'apaise.

Enfin, il est bien vrai que des Chefs sans prestige ou sans qualité existèrent, dont certains furent même priés de se démettre : en cela le roman put se faire fort de s'appuyer sur des exemples réels.

Il faut pourtant y regarder de plus près.



Ridicules des "vieux"

*La hache et le roc*



Un Chef nul



La noble comtesse



L'horrible "vieille fille"

Déjà, placer l'ensemble du roman sous l'égide d'une aristocratie dont la plus centrale des figures, madame d'Arnault, déclare tout de go au jeune Rémy, le Chef de Patrouille en rupture de ban : « *Nous avons été Armagnacs, Albigeois, Templiers, Huguenots, Chouans, Royalistes sous l'Empire, et pour l'Empereur sous la Restauration. Exilés, bannis, égorgés, pendus, brûlés, guillotins, fusillés. Nous n'en sommes pas morts. Toujours en bataille et presque toujours contre le pouvoir.* »<sup>358</sup>, cela ne laisse pas d'étonner ; moins par le fait, conforme et au filon de l'aventure aristocratique et au système représentationnel initial, que par l'absence de nuances dont la vie est généralement coutumière, et qui ridiculise le propos, qui le « décroche » de son époque pour le renvoyer à un type d'environnement socio-culturel immémorial.

Pourtant l'intention, elle, est bien contemporaine de son temps. On le comprend à travers le réquisitoire du jeune Rémy contre Abel-le-calamiteux :

« *Nous, on en a soupé, des sorties moches, des trucs pas préparés, des réunions idiotes, des discours, de ta flemme, de ta pipe et de ton j'm'enfoutisme.*  
« (...) »

<sup>358</sup> Bruno Saint-Hill : *La Hache et le Roc*, 1956, p. 35.



« *Je ne suis pas comme toi, fourré jour et nuit dans les bouquins, la poussière et les pipes. J'essaye d'y voir clair, moi, de garder mes patrouillards, de les intéresser.*

« (...) »

« *Pour nous, il n'y a ni District, ni Province : il y a les garçons qui attendent tout de moi, et de moi seul, puisque tu ne peux même pas leur apprendre leur sémaphore ! Libre à toi de couler la Troupe. Mais il reste les patrouilles. Nous (...). Si tu avais été petit scout, pour de bon, à douze ans comme moi, tu comprendrais. Mais tu n'as jamais été scout, tu es entré à la Route, et voilà le résultat : les garçons, c'est du chinois pour toi.* »<sup>359</sup>

Foncine, dans *Les Forts et les Purs*, avait déjà ouvert le feu contre la Route, mais l'attaque était restée limitée. Ici en revanche elle est claire et s'étend sur les trois-quarts du roman. Car la suite ne fera que « confirmer », on s'en doute, le réquisitoire de Rémy qui est la thèse de l'auteur : cette « pauvre cloche » d'Abel l'intello n'est pas un Chef, sa nomination est une erreur. Or qui l'a commise ? André de Merville a beau rattraper symboliquement la situation, à la fin, c'est bien l'Association qui est visée, et Rigal qui depuis 1951 officieusement, 1952 officiellement, est Commissaire Général-adjoint tout en restant Commissaire national Route ; Rigal qui a encouragé les Routiers à reprendre les Troupes ; Rigal qui cherche à encourager le débat, la réflexion sur les problèmes d'époque, Rigal si nettement démarqué de l'ancien univers représentationnel...

Saint-Hill au contraire continue à vivre dans la bulle et nous administre une véritable démonstration : comment se lient chez lui aventure aristocratique et aventure scout « S.d.P. » ? Très simplement : les schémas structuraux qui constituent les deux domaines sont les mêmes. Ils se superposent parfaitement en cas de besoin, et révèlent alors leur objectif. L'Ordre scout a bien pour but de contester les représentants de l'ordre établi, y compris dans ses propres rangs. Les fumeurs, les buveurs d'absinthe, les beaux parleurs qui ne savent faire que cela sans doute, tout ce peuple de « rats », comme a dit Menu (au moins de rats de bibliothèque...) qui, en dépit du temps, rongent fantasmatiquement la sublime ardeur de la jeunesse pour les inconsolés de leur jeunesse perdue ; tous les êtres médiocres, dérisoires, déchus, vulgaires, toute cette populace qui hantent les auteurs du Signe de Piste effrayés sans doute de trop s'y reconnaître, c'est la République, quel que soit son numéro, c'est l'inaccessible pouvoir et c'est l'impossible fortune capitaliste, c'est l'insupportable liberté pour des impotents sociaux (cas largement majoritaire) qui se doublent d'impotents de l'esprit : car c'est bien une impuissance qui se révèle, une impuissance historique à modifier une Histoire qui broie et transforme ; alors, faute de pouvoir agir, on rêve, et l'on enferme avec soi dans sa bulle une poignée d'adolescents séduits par les irisations oniriques de l'individualisme aristocratique de l'Ordre scout. C'est du moins vers quoi convergent, en tout cas, les œuvres de Saint-Hill-de Baër.

Paul Henrys, pour sa part, avec *Le Signe dans la Pierre* (1952) et *Le vent sauvage* (1953), retrace, à travers la vie de patrouilles-Raiders, l'évolution d'un certain nombre de jeunes : Jean-François, fils du capitaine de Montgranit, qui rêve de chevalerie, beau garçon aux qualités attendues qui va gagner un Scout (et un ami) en la personne de Loys, fils du capitaine de vaisseau Marc de Foncroy, et en perd un (qui meurt héroïquement dans ses bras) à la suite d'un accident ; Loys de Foncroy devenu lui-même C.P. à Sidi-Bou-Saïd, qui va gagner Gilles-Christian Andecy, un étrange garçon marqué par la fatalité pesant sur sa

---

<sup>359</sup> Ibid., pp. 35 à 37.

famille dont il est orphelin, fatalité qui se dénouera au cours d'un tragique raid dans le désert où les Raiders sont agressés et poursuivis par une tribu de nomades révoltés...

Quant au troisième roman, *Le portail des sabres* (1956), c'est un drame psycho-affectif qui se joue à travers le Scoutisme, hors de l'aventure aristocratique stricto sensu. Patrice est un garçon de quatorze ans ayant développé une exceptionnelle aptitude à la souffrance psychologique, un solitaire fragile et maladif qui tombe littéralement sous le charme (viril) du nouveau C.T, un jeune officier de marine. Entre eux va se nouer une très intense affection. Si Patrice trouve en Jacques la force qui lui manquait, Jacques pour sa part trouve en Patrice la lumière qui va peu à peu éclairer sa peur secrète du « portail des sabres », image inspirée d'une légende indienne qui symbolise le choix douloureux du renoncement à soi. Patrice aide ainsi Jacques à reconnaître qu'il est appelé à la vocation monacale. Avant de franchir le portail, Jacques a cependant pris soin de faire accepter à Patrice l'amitié d'un autre Scout : Christian. L'avant-dernière scène n'en est pas pour autant moins chargée d'une douleur et d'une dimension symbolique susceptibles de révéler le véritable propos de l'ouvrage :

*« Patrice eut un brusque sursaut de refus, se retourna. Avidé de quelque chose... Ses lèvres tremblaient ... Toute sa vue se concentra au fond de ses yeux immenses... Son regard allait aux mains de celui qui avait été –et demeurerait– le Prince de son rêve.*

*« Jacques le reçut contre lui, l'étreignit un instant. Il ne put le retenir de s'agenouiller.*

*« Comprenant alors, il posa sa main droite sur le front de l'enfant et le bénit. »<sup>360</sup>*

L'intérêt du livre est donc bien de montrer comment le Scoutisme pouvait alors ne pas ignorer sentiments et désirs, mais les lier aux valeurs mêmes, au système représentationnel, les dériver de la sorte, les sublimer comme on l'a vu nettement chez Pierre Delsuc ; et de montrer comment, plus de vingt ans après ce dernier<sup>361</sup>, cette technique pédagogique (du reste aussi ancienne que la pédagogie antique neutralisée par le moyen-âge) avait toujours cours.

Jean d'Izieu, comme Paul Henrys, intègrent étroitement Ordre scout, aventure aristocratique et développement des qualités intrinsèques du garçon à travers la mise à l'épreuve d'une éducation.

Ses cinq romans, publiés entre 1952 et 1959, forment saga. Le premier n'est qu'un « galop d'essai ». *SOS Châtillon* reprend tous les archétypes de l'aventure scoute aristocratique : un jeune C.P. beau, pur et fort, Daniel le Sec ; un pauvre malade disparu ; des éclaireurs débrouillards ; un médecin louche (*une espèce de Levantin*<sup>362</sup>), le docteur Sérafian ; de dangereux voleurs ; une invention révolutionnaire ; un Aumônier ; un SS malgré lui (sic) ; une enquête en forme de raid et une course-poursuite en Delahaye...

*Le Héros sans visage* (1953) a plus de consistance. Il emprunte aussi nombre de ses traits à Dalens et à Foncine. *Le Héros sans visage*, c'est Patrice Bourdin, mort au combat, dans l'ombre duquel vit Xavier son frère, sans cesse soumis aux comparaisons que fait son

<sup>360</sup> Paul Henrys : *Le Portail des Sabres*, 1956, p. 166.

<sup>361</sup> Delsuc envisage les techniques de captation de l'imaginaire, mais aussi des désirs qui ne sont pas seulement de l'ordre de l'onirique. Or Delsuc, comme la plupart des éducateurs de l'époque, ne peut manquer de savoir que, dans cette société qui exclut la mixité, la maturation de l'affectif qui passe par celle de l'imaginaire se réalise contre, mais aussi par et avec le monde clos des garçons. Bien que peu abordée à l'époque, sauf par le Père Rimaud, cette question fondamentale dans la détermination et l'application d'une pédagogie, trace aussi l'horizon d'une époque qui défendait encore, au moins partiellement à l'école, la séparation des sexes.

<sup>362</sup> Jean d'Izieu : *SOS Châtillon*, 1952, p. 20.

père, le rude et amer commandant Bourdin, entre lui et le disparu. Retrouver, accepter et aimer le vrai visage du héros, Xavier y parviendra, aidé par son discret et efficace ami, Jean, ci-devant marquis de la Garaudie, à travers la veulerie d'un légionnaire, aristocrate déchu (La Villegarin), la vulgarité populacière de ceux qui veulent ternir l'image du héros, mais aussi à travers René, le petit pauvre qui offre à Xavier l'occasion de se prouver que lui aussi a la trempe d'un héros. Ce fait même sera une clé de réconciliation et d'engagement, puisqu'à la fin du livre, Xavier prendra la tête d'une « Patrouille libre » composée des copains de René, et convertira La Garaudie à la dimension sociale du problème de la jeunesse.

Avec *Les champions de la 443*, (1956) on retrouve le petit malade enlevé de *SOS Châtillon* sur lequel l'infâme Sérafian expérimentait un « rayon » miracle. Jean-Claude Vandamme va à présent sur ses seize ans, il est le second de Germain Bouchard de Chalançay, très imprégné des qualités de sa « race » (fort, généreux, net, menton carré, geste bref et énergique... un chef), mais du genre « appelez-moi Germain Bouchard ». Le reste de la Patrouille est composé de garçons très typés : le méridional coléreux ; le petit malin ; le gros bras aveuglément dévoué ; un novice naïvement angélique ; et un autre dans le genre « nouille », gros, geignard, veule, etc...<sup>363</sup>. C'est de cet ensemble disparate qu'au cours d'un « exploit », Germain Bouchard (de C.) va faire une vraie Patrouille unie de « vrais » Scouts<sup>364</sup>... avec l'aide fort opportune de Françoise de Chaillant, jeune aristocrate fermière témoignant, comme sa demeure, « *de trois ou quatre siècles de noblesse terrienne* ». La description, du reste, de la forteresse rurale des Chaillant est un long et savoureux morceau de bravoure. L'« exploit », deux cent kilomètres en patins à roulettes, ayant été ponctués d'incidents louches, l'auteur en dévoile le responsable à la fin du livre : Jean de la Garaudie, venu du *Héros sans visage*, à présent Routier du « clan de la flamme » en passe d'être investi A.C.T de la XVIII<sup>e</sup> Versailles à laquelle appartient la Patrouille de Germain.

*Opération 'Prélude'* (1958) ramène le projecteur sur Xavier Bourdin et ses « foulards noirs » de la Patrouille libre qu'il anime, en association avec Germain Bouchard de Chalançay et ses co-équipiers. Cette fois, Xavier va se trouver pris entre son amour naissant pour Christine Tavernay, aimable Guide de France de bonne famille, sa mauvaise conscience de jeune bourgeois aisé, et les exigences des jeunes déshérités de sa Patrouille qu'il essaie d'amener au Scoutisme. À travers l'organisation d'une fête de Troupe (l'Opération 'Prélude' à laquelle doivent participer les Foulards noirs) puis une sortie dans l'Yonne chez Françoise de Chaillant, Xavier fera l'apprentissage du doute, du découragement, de l'abandon mais aussi de l'amour qui, pour lui comme pour Christine, sera une expérience de don et de maîtrise de soi, puisque les deux adolescents choisiront d'attendre qu'ils soient humainement et socialement prêts pour le mariage...

Un peu en retrait de l'Opération 'Prélude', Germain Bouchard de Chalançay, mieux inscrit dans son contexte familial de « *gentilhommes-laboureurs, empereurs sur leurs terres* », réapparaît pour la dernière fois dans *L'équipe des quatre nations*. Ayant déménagé, se retrouvant dans le quartier de la Bastille, Germain, heurté par la détresse morale et sociale de garçons rencontrés au hasard, va constituer un groupe cosmopolite : un orphelin irlandais ; un orphelin russe dont le père a fui le bolchevisme ; un jeune polonais qui se laisse séduire par le communisme ; Renzo, un italien mal à l'aise ; Saïd, le nord-africain dont les compagnons seront alphabétisés par le groupe et qui se désolidarisera

---

<sup>363</sup> Délicatement surnommé *La Grosse*...

<sup>364</sup> Il est évident que la transformation la plus miraculeuse est celle de Lucien, le « cul de pat » (ou 7<sup>e</sup> de Patrouille) ledit *la Grosse*...



de la guerre d'Algérie (Saïd sera d'ailleurs blessé pour n'avoir pas payé sa « cotisation » au F.L.N). Malgré l'aide de Françoise de Chaillant, Germain, confronté à l'hostilité d'un milieu qui lui est étranger (toujours cette vulgarité populacière) connaîtra le découragement et sera tenté de se replier sur le désir qu'il éprouve pour Maria Kowalska, la sœur de Jàn, l'apprenti polonais si « dur à cuire ». Mais Maria fera sacrifice de son propre amour pour permettre l'épanouissement de ce qu'avait fait germer chez Germain le message de foi d'un prêtre-ouvrier (d'abord révolté puis soumis à l'interdiction de Pie XII) rencontré sur les routes de Chartres. C'est du reste vers Chartres que Germain retournera pour accepter l'appel de la vocation.

De l'aventure quelque peu puérile de SOS Châtillon à la réflexion non dénuée d'ambiguïté sociale mais porteuse d'une indéniable spiritualité, les romans de Jean d'Izieu, qui se jouent entre des clés représentationnelles fort identifiables, n'en ont pas moins connu une évolution parallèle à la lente maturation de ses personnages. C'est sans doute l'un des écrivains du Signe de Piste chez qui la grille représentationnelle de mise en ordre de la réalité fait, *in fine*, « le moins » écran à cette réalité. Izieu est en effet l'un des rares auteurs du S.d.P. à avoir par exemple abordé de front les relations amoureuses entre garçons et filles ; et s'il demeure prisonnier des réflexes xénophobes, ou du recul que provoque chez eux l'évocation du « peuple » ouvrier et des déshérités, il n'est pas moins pénétré de la nécessité de passer outre, quitte à risquer sur des terrains peu appréciés les valeurs auxquelles il adhère.

À travers les auteurs choisis pour illustrer l'aventure aristocratique, on constate donc que si les clés, les archétypes, les structures situationnelles et comportementales de base sont quasiment immuables, la qualité d'« écran » de la bulle représentationnelle due aux choix fictionnels est très variable. Je ne retiendrai cependant que ce constat comme trait significatif: car l'impression de diversité relative que l'on pourrait en éprouver, effet de la différence inhérente aux sensibilités de chacun, peut voiler une démarche éditoriale et pédagogique destinée, comme l'indique les petits prospectus de la collection, à faire accroire que cette dernière aborde bien tous les problèmes de la jeunesse du temps. Mensonge ? Par omission, certes : car on omet de préciser l'unicité interne du projet, le fait qu'au-delà des querelles de personnes ou d'intérêts mineurs, on se reconnaît du Signe de Piste et l'on s'y accorde.

Ainsi est constituée l'une des facettes du miroir que l'on tend aux Éclaireurs, avec l'accord parfois militant des dirigeants (jusqu'en 56) et de maints Chefs locaux. L'autre facette serait constituée par l'aventure élitiste.

### **2.3.2. L'aventure élitiste**

Encore une fois il ne s'agit pas d'établir une ligne de démarcation infranchissable entre aristocratie et élite : c'est plutôt un ton, l'importance relative accordée aux personnages, aux situations, qui conduisent à établir cette nuance. Jusqu'au début des années soixante, les deux types d'« aventure » coexisteront jusque dans l'œuvre d'un même auteur, on l'a vu. Simplement, l'une avoue plus sa position que l'autre.

Moins historiquement et socialement marquée, l'aventure élitiste fait néanmoins appel à l'aristocratie, comme pour signaler sa filiation. En somme, ne se légitimant pas sans l'autre, l'aventure élitiste déborde en l'intégrant l'aventure aristocratique.

Claude Appell, dont le premier roman au Signe de Piste sort en 1948, est un illustrateur particulièrement efficace de ce que manifeste cette nuance thématique du système représentationnel. *Les cent camarades*, titre de ce premier roman, ne brille pas par l'intérêt remarquable de l'intrigue. La description de l'organisation des cent camarades est, en revanche, fort intéressante. Elle est bien résumée par l'un des protagonistes :

« *Imagine que six garçons, six scouts, groupent autour d'eux une centaine de garçons de tous les métiers et de tous les milieux. Imagine que ces cent garçons obéissent aveuglément aux ordres de ce chef qu'ils ne connaissent même pas, et cela dans le seul but de rendre service. Imagine encore qu'ils ont monté une organisation que pourrait envier n'importe quelle entreprise industrielle, et tu auras une idée de cette bande.* »<sup>365</sup>

Détaillons : à la tête de la « bande », le chef, Alain Darfeuil : « *démarche souple, membres brunis et musclés, gestes précis et vifs* » indiquant le Scout émérite, deux bandes blanches indiquant le C.P. Il est entouré de ses patrouillards qui constituent la tête organisationnelle du groupe surnommé les « A », pour les « Amis », constitué de gamins, souvent des apprentis recrutés pour leur spécialisation, et dont le but est de dépanner, d'encadrer des garçons ne voulant pas devenir Scouts, afin de leur éviter de traîner dans les rues ou au « ciné ». Tout ceci est « scientifiquement » géré :

« *Si nous avons monté des liaisons ultra-rapides, un laboratoire de recherche, un service d'études, des fichiers, ce n'est pas pour nous contenter de B.A. classiques faites par des isolés.* »<sup>366</sup>

Bref, la taylorisation gagne la bonne action. Mais pas seulement. La structure du groupe elle-même est extrêmement cloisonnée. Chaque Scout, en effet, est à la tête de groupes plus petits, dirigés par un chef, chaque chef ne connaissant pas ses homologues et n'ayant de contact qu'avec son « supérieur » scout. Un tel éclatement en « cellules » de base doit à l'évidence beaucoup à la clandestinité. Ici, il s'agit clairement de diviser pour régner<sup>367</sup> et de construire une machine redoutablement efficace.

Il est de surcroît significatif que l'auteur ne désigne les « A » jamais nommément mais par une adresse : « *le 'A' de la rue Claude Bernard* », ou par une fonction immédiate : « *le 'A' de permanence Gare du Nord* ». Cette dépersonnalisation des garçons renforce l'image du réseau clandestin en temps de paix, suscite aussi des images plus inquiétantes. D'autant plus qu'à l'évidence le chef suprême et ses acolytes ne rendent de comptes à personne, s'arrogent le droit de former de véritables commandos de correction pour peu que quelqu'un (un ignoble, bien entendu) ait le malheur de leur déplaire, et interviennent pour soutenir une « noble » cause : telle celle du metteur en scène de théâtre Barel, « *encolure vigoureuse, épaules musclées, mains allongées toujours en mouvement, animal de combat racé et actif aux traits un peu empâtés* (c'est un adulte) mais *réguliers et fermes* » (etc...), qui lutte contre l'adversité pour monter, avec la ravissante et énergique Irène Destal en vedette, une « *œuvre saine, virile, qui fera honneur au théâtre français* »<sup>368</sup>. Barel, d'une honorable lignée dont la fortune est assise sur la terre, est, de par son apparence physique et de par son combat, un de ces « élus » que l'élite des « A » va pouvoir soutenir en déployant toutes ses techniques (y compris policières) : prise discrète d'empreintes, sommier...) et toutes ses ressources...

<sup>365</sup> Claude Appell : *Les cents camarades*, 1948, p. 115.

<sup>366</sup> Ibid., p. 21.

<sup>367</sup> Ibid., p. 23.

<sup>368</sup> Ibid., p. 139.

En fait, l'« ennemi » est cerné dès les premières pages :

*« Entre la Seine et le Boulevard Saint Germain, s'étend un véritable labyrinthe de ruelles étriquées d'où la laideur et la malpropreté ont chassé tout pittoresque. De ces puits grisâtres où le soleil ne pénètre jamais, la pire pègre parisienne a élu domicile. C'est le refuge des mendiants professionnels, des faux-chômeurs, des voyous en rupture de prison, de tous ceux qui, fuyant le travail, tirent leur substance de la charité publique, des combinaisons louches ou du crime. (...) Ici, tout respire la crasse, l'oisiveté, la déchéance. »<sup>369</sup>*

C'est de cette *purulence parasite* que le chef des « A » et ses acolytes veulent « nettoyer » Paris. Voilà l'objectif véritable, sous couvert d'amitié et d'entraide désintéressée : faire place nette, établir sur ce bas Quartier Latin l'ordre d'une cohorte clandestine et omniprésente placée sous l'autorité absolue d'une étroite élite éclairée décidant, et elle seule (puisqu'elle seule commande la quête des informations, concentre ces dernières, a le tableau d'ensemble), des actions à entreprendre. Alain Darfeuil, le chef, fait du reste preuve tout au long du livre d'une arrogante confiance en soi, d'une totale absence de doutes, d'une volonté de juger de tout.

Notons au passage que cette « élite », à laquelle il suffit d'être scout, est purement et simplement autoproclamée. Sa valeur n'est même pas, comme chez Foncine par exemple, légitimée au terme d'un processus d'épreuves imposées par la « divine Providence » ou par des êtres d'élite déjà confirmés. L'aide apportée à Barel n'est qu'une démonstration.

*Haut le Champ* (1950), second roman d'Appell, est consacré à l'affrontement de deux garçons également impérieux, Marc Truger et Pierre Buscard qui, ne voulant pas passer de plates vacances<sup>370</sup>, se sont mis en tête de recruter quelques gars et de partir relever les ruines d'un hameau dont le nom sert de titre au livre.

Le recrutement de l'équipe de Truger est l'occasion d'une nouvelle manifestation d'arrogance de la part d'un adolescent qui, comme Darfeuil, est un « dur » : à Henri (serviable, dévoué, fin, d'humeur égale mais auquel manque l'esprit de décision pour faire un chef), ami qui lui propose quelques noms, Marc Truger oppose des jugements sans appel :

« -Arheim ?  
« -Un plein de soupe. Pas question !  
« -Burnet ?  
« -Pourquoi pas le bébé cadum ?  
« -Bost ?  
« -Celui qui se promène avec Cinémonde et n'a que des noms de stars à la bouche ? Merci bien!  
« -Si tu refuses tout le monde...  
« -Je refuse les froussards, les gommeux et les rachitiques. C'est tout ce que tu m'offres. »<sup>371</sup>

Seront également écartés un spécimen parfumé à bon marché, voix traînante, visage mou et gestes maniérés, et un grand gaillard sec et nerveux, mais anti-scout... etc. Des médiocres ou des garçons peu virils...

<sup>369</sup> Ibid., p. 13..

<sup>370</sup> Truger, par exemple, qui est scout : *Se laisser vivre au jour le jour en cueillant les distraction au hasard, lui semblait un non-sens. Il avait besoin d'une activité suivie, d'un but et d'un plan pour l'atteindre.* Claude Appell : *Haut le Champ*, 1950, p. 172.

<sup>371</sup> Ibid., p. 30.

À *Haut le Champ*, l'affrontement se muera en petite guerre arbitrée par Vregas, un jeune gaillard de 25 ans, portant « *chandail montant qui moulait un torse musclé et une culotte de golf qui trahissait un habitué des longues randonnées à bicyclette* »<sup>372</sup>, venu là faire son retour à la terre. Finalement, Marc Truger devra admettre que son animosité à l'égard de Pierre Buscard, née d'une ancienne querelle de lycéens, est infondée. Il y aura réconciliation. Ainsi, bien que l'autoritarisme de Marc soit pris en défaut à cette occasion comme en d'autres secondaires, il n'est pas essentiellement remis en cause. Et dix ans plus tard, lorsque les amis viennent rendre visite à Vregas qui a fait souche, c'est Truger, « *tout naturellement* », qui reprend la tête « *comme autrefois* ».

*Le nœud de Carrick* (1951), reprend cette idée de la formation d'une équipe : un Scout orphelin, héritier d'un château du XV<sup>e</sup> et d'une coquette fortune léguée par un oncle affairiste, décide de rassembler des amis et des amis d'amis venus de toute l'Europe. L'équipe, confrontée à un certain nombre de difficultés, aura du mal à se souder, mais, on s'en doute, la concorde aura raison de la discorde.

Avec *Chambord à Pontodru* (1957), on revient, mais cette fois hors d'un contexte scout, à l'atmosphère des *Cent camarades* et de *Haut le Champ* puisque Bruno Dirdal, 15 ans, appuyé par quelques copains et une sorte de garçon sauvage, réfractaire au monde du bourg, va décider de son propre chef de ramener l'« ordre » à Pontodru, archétype de bourgade provinciale.

Qu'est-il donc arrivé ? La découverte d'une source que l'on qualifie vite de thermale a décidé les commerçants et notables du lieu (à l'exception de Le Rouvillois, châtelain) de se lancer dans l'aventure de l'expansion par le tourisme et l'animation. Entre autres initiatives (toutes ridiculisées), la création d'un, puis de deux « clubs de jeunes » a divisé la ville selon des clivages sociaux qui renvoient (à travers la description des styles de chaque club dont l'un –le moins sympathique– a un bistrot comme lieu de ralliement...) à des clivages implicitement politiques. L'action de Bruno Dirdal, soutenu par le châtelain, aboutira, à la suite de multiples péripéties qui empruntent beaucoup aux Ayacks de Foncine, au rétablissement du *statu quo ante*, à ceci près que les deux clubs rivaux, ayant fusionnés, entraîneront les jeunes du bourg à la spéléologie. L'« authenticité » aura balayé la vulgarité ridicule d'un commerce injustifié, et le bourg renouera avec les vertus ancestrales de son petit vin de pays.

La signification de cette « giono-pagnolade » est transparente. C'est parce qu'on a voulu toucher à « son » Pontodru que Dirdal a déterré la hache de guerre. Les habitants, trahissant indûment (aux yeux de Dirdal) un ordre immuable, il était inévitable que le garçon trouvât en la personne d'un châtelain traitant l'affairisme de ses concitoyens de haut, un allié naturel. Au demeurant, il est aussi clair que cet affairisme est la source de la discorde dont fait les frais une jeunesse manipulée par quelques personnalités perverses. Et en cela, *Chambord à Pontodru* est une fable, qui tend à prouver une fois de plus l'illégitimité de l'argent, l'éminence de quelques uns et l'assujettissement nécessaire de tous les autres –les adultes surtout, sauf l'exception de Rouvillois– qui, laissés à eux-mêmes, ne produisent que l'anarchie. L'Autorité, l'Ordre et la Vraie Jeunesse doivent, par essence, avoir le pas sur la Démocratie bourgeoise et libérale, et le Peuple.

C'est bien ce qui fonde l'arrogance des garçons d'élite qu'Appell met en scène. L'aventure aristocratique est ici jumelle de l'aventure élitiste, à ceci près toutefois que la Qualité n'est plus l'apanage d'une caste, qu'elle est l'affaire d'individus avant tout, qu'elle est

---

<sup>372</sup> Ibid., p. 136.

distribuée, mais avec parcimonie, dans tout le corps social. De la sorte, et pour peu que les êtres de qualité se réalisent, la concorde sociale imposée aux impotents (par essence médiocres) est l'affaire de ceux-là qui sont naturellement des chefs. Aussi bien le pari à l'égard du Scoutisme est-il que celui-ci, loin de devoir éduquer des qualités réparties en masse, a pour fonction d'aider ceux qui les possèdent par nature à les réaliser. On retrouve donc bien à travers l'œuvre d'Appell ce vieux débat entre un Scoutisme tirant l'élite de la masse, et un Scoutisme réalisant l'élite naturelle –ou sociale– selon que l'on opte pour l'une (aventure élitiste) ou l'autre (l'aventure aristocratique) : et si le Scoutisme est défaillant dans son œuvre de réalisation d'une élite naturelle –ou sociale– eh bien ! délaissant l'institution (sans doute tombée aux mains des « médiocres ») mais conservant une méthode toujours excellente, on continuera ailleurs. Telle est la leçon qu'administre l'abandon de la référence au Scoutisme chez certains auteurs S.d.P..

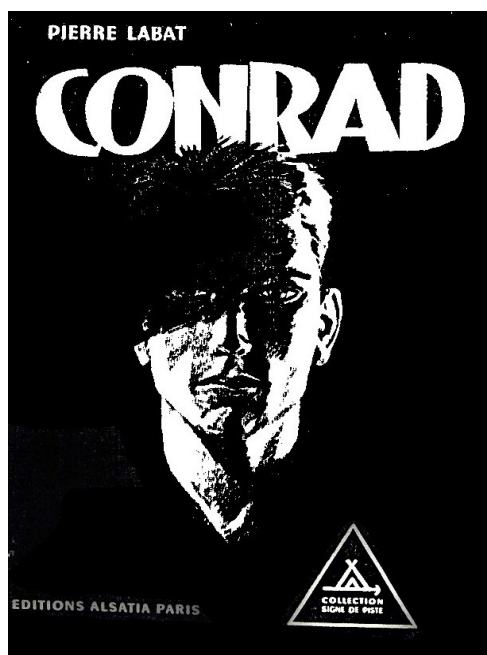
Certains, mais pas Pierre Labat, dont l'énigmatique personnalité qui transparaît à travers ses écrits plonge profondément ses racines dans le Scoutisme des années quarante et cinquante. Au point que Labat apparaît comme un pur produit de ce Scoutisme des Éclaireurs, duquel il se fait le chantre passionné.

Labat est, de tous les écrivains du Signe de Piste, celui qui est le plus proche de J-L. Foncine, au point de sembler parfois lui ouvrir la route, du moins littérairement parlant.

Il était commode, mais seulement commode, de montrer en quoi Dalens et Foncine, représentant chacun une des sensibilités de la collection, y inscrivent un « courant ». Il était commode de cerner dans leur œuvre les archétypes que l'enquête globale silhouettait à grands traits. Cela ne souffre guère de nuance avec Dalens. Il faut être plus nuancé avec Foncine, dont on a par ailleurs noté l'évolution cohérente.

Le roman qui, chez Foncine, marque une étape de cette évolution c'est, on s'en souvient, *Les Forts et les Purs*, publié en 1951. Et cette évolution s'accomplit dans *Le Glaive de Cologne* (1954).

Or l'univers de *Les Forts et des Purs* et du *Glaive de Cologne* est déjà celui de *Conrad*, publié en 1949 par Labat. Qu'on en juge.



François Bayeul, un jeune homme beau et dur, est installé Chef de Groupe de la I<sup>ère</sup> Baden-Baden, Groupe composé d'une Meute et d'une Troupe Éclaireur – mention n'étant pas faite d'un Clan Routier. Les garçons se recrutent principalement parmi les fils de militaires des Troupes d'occupation, dans cette partie d'Allemagne qui n'est pas encore la R.F.A, où rôdent les souvenirs douloureux et terribles de la guerre et du nazisme. Nous sommes en 1947.

La croix de guerre de François Bayeul, son passé militaire et son jeune âge attirent les garçons. Mais sa réserve, quelque chose de mystérieux et de brutal en lui affûte aussi leur suspicion. Pourtant, François Bayeul se lie peu à peu avec Pierre Prince, le très jeune A.C.T (16 ans) de la Troupe Éclaireur.

Mais un certain nombre d'incidents viennent conforter les soupçons d'ailleurs diffus qui pèsent sur le Chef de Groupe : celui-ci n'est-il pas un traître ? Mais comment, pourquoi, au profit de qui ? Gagné par le doute, qui se transforme très vite en intime conviction, Pierre Prince, avec douleur, dénonce son amitié avec François Bayeul. À la suite de l'assassinat d'un policier qui enquêtait, alerté par le Chef de Troupe Christian Girard (fils de colonel), Bayeul est même arrêté. Mais on ne parvient à retenir contre lui rien de concret. Pierre Prince est soulagé : n'avait-il pas proposé explicitement à Bayeul d'être son Christian d'Ancourt, François étant l'Éric du *Bracelet de Vermeil* ? Mais Bayeul refuse ses excuses et rejette une amitié que les soupçons avaient bien trop vite ébranlée, malgré sa force. François en tout cas reprend sa place, plus que jamais environné par la méfiance.

La Troupe, cependant, part pour son camp d'été à Saint-Goar. Une nuit, Bayeul est surpris par l'un de ses Scouts (ceux-ci se relayant pour l'épier) alors qu'il monte vers les ruines d'un vieux burg. Le Scout en question, Michou, découvrira peu après un passage secret, et, sur un autel sous un tilleul, une corde et un glaive. Surpris à son tour le soir suivant, Michou est traduit devant un « tribunal » de la société secrète dont le tilleul, le glaive et la corde sont les emblèmes, la Sainte Vehme, groupe ultra-nationaliste pro-nazi<sup>373</sup>. Bayeul en fait partie. Malgré le plaidoyer de ce dernier, Michou est condamné à la pendaison.

Cependant Pierre Prince a mené sa propre enquête : il a découvert le secret de Bayeul, en réalité Conrad v. Cahusac-Dennesturm, lequel a emprunté son identité à un soldat mort. Prince parviendra à confondre ce dernier (sa famille étant l'otage d'anciens SS) dont la tâche était de noyauter les troupes d'occupation, au moment où il se préparait à abandonner l'organisation secrète dont il était membre... à son corps défendant (?) :

*« Il s'était produit quelque chose que nul ne pouvait prévoir (...). Ses nouveaux amis, avant de le démasquer, l'avaient sinon converti, du moins ébranlé. Ce que n'avaient pu ni les services de la police, ni le contre-espionnage, de simples garçons l'avaient réussi (...). Sans même se servir du glaive et par son seul rayonnement, Saint Georges avait vaincu le démon, la croix potencée avait fait douter Conrad de la croix gammée. »<sup>374</sup>*

Indéniablement, *Le Glaive de Cologne* doit beaucoup à *Conrad*. Au contraire, *Le Manteau blanc* (1950) se place dans le sillage du *Foulard de sang*, mais plus encore que *Le Foulard de sang*, il s'inscrit dans l'actualité de l'époque.

Pour une fois, laissons au résumé de la jaquette le soin de nous donner les grandes lignes du livre :

<sup>373</sup> Qui aurait été initialement fondé par Frédéric de Hohenstaufen.

<sup>374</sup> Pierre Labat : *Conrad*, 1949, p. 172.

« *Étrange roman (sic) chargé d'histoire et pourtant plein d'une brûlante actualité !*

« *Comme au temps des croisades, la Palestine est à notre époque le théâtre des luttes sans merci et des destructions irréparables. L'ombre du mystérieux et puissant Ordre du Temple, jadis chargé de la garde du Saint Sépulcre en Palestine, ne cesse de planer sur l'aventure périlleuse que vivent les héros de ce livre recrutés parmi les Scouts Marins et parmi les Raiders.*<sup>375</sup>

« *Réussiront-ils dans leur entreprise ? Ils ont relevé le glaive du temple, fait flotter à nouveau le grand manteau blanc timbré de la rouge croix. Mais une fatalité semble s'acharner sur l'Ordre dont les membres furent jadis emprisonnés et torturés par Philippe le Bel.*

« *La grande et noble figure du comte Folke Bernadotte, chef scout et médiateur de l'O.N.U en Palestine, disparaît tragiquement le 17 septembre 1948.*

*Parti de l'histoire, le roman retourne à l'histoire. Peut-être un jour, malgré tout, le rêve des Templiers se réalisera-t-il, si comme les héros du romans, raiders ou marins, tous les Scouts de France reprennent pour eux-mêmes la devise éternelle : Gesta Dei per Francos.*

« *Les personnages du livre, raiders, ou scouts marins, modernes frères du Temple, connaissent eux aussi de cruelles et funèbres aventures. Le pur manteau blanc timbré de la croix sanglante, n'est pas un vain symbole. Par dessus les siècles, Amaury, jeune Templier, et Jean-Marie, scout marin, se tendent une main fraternelle.*

« *Le vendredi 17 septembre, le comte Bernadotte, chef scout et médiateur de l'O.N.U en Palestine, ainsi que son compagnon le colonel Serot, tombent assassinés par un groupe de fanatiques.*

« *Comme le dit un garçon de ce récit, en apprenant le crime :*

« *-Depuis les pieux chevaliers tombés sur le sable fauve, une flèche au milieu des deux épaules et ensevelis tout armés, entre deux boucliers oblongs, jusqu'à ces deux cadavres vêtus de kaki, étendus au bord d'un chemin poussiéreux à l'ombre d'une jeep criblée de balles, aux coussins sanglants, tous ceux qui portaient un nom français n'avaient jamais cessé de mourir sur cette terre où était mort leur Dieu.*

« *Sur le cercueil du comte, on a posé un chapeau scout et son badge de bois.*

« *Après Wingate, paladin des sionistes, après T.E Lawrence des Arabes, le comte Bernadotte des Chrétiens, vient à son tour d'entrer dans la légende du Proche-Orient.*

« *Sans doute, un jour, grâce à son sacrifice, grâce à des sacrifices comme le sien, sera-t-il donné à toute la Chrétienté d'apercevoir, comme le jeune Sénéchal de se récit, du haut d'une tour crénelée au bord de la mer, le soleil se lever dans la direction de la Palestine.* »<sup>376</sup>

Tel est bien le fatras d'histoire, d'actualité et de fantasmes qui constitue le livre avec aussi peu d'exigence dans la rigueur que ce résumé-ci, bien représentatif en effet.

Le livre, préfacé par M<sup>gr</sup> Robert Picard de la Vaquerie, aumônier-inspecteur des troupes d'occupation en Allemagne et en Autriche, a été achevé entre 1948 et 49 : il prend donc l'indépendance d'Israël et la première guerre israélo-arabe comme lointain arrière-plan, dont un événement, l'assassinat du neveu de Gustave V de Suède par des irréguliers

<sup>375</sup> *Le manteau blanc* est le premier roman S.d.P. à mettre les Raiders en scène.

<sup>376</sup> Pierre Labat : *Le manteau blanc*, 1950, jaquette.



juifs du groupe Stern (groupe terroriste rejetant tout compromis avec les britanniques puis avec les Palestiniens et qui n'en n'était pas à son premier meurtre) est opportunément exploité.

Dans la première partie, Jean-Marie Francis, élève de troisième, arrive au collège Saint-Césaire, une sorte de forteresse médiévale où il doit être interne. Il est accueilli chaleureusement par le Père Supérieur, un ami de son père, et surtout par le Père économe qui fait miroiter aux yeux du garçon tous les prestiges de cette ancienne commanderie des Templiers, « *et qui l'envoûte et le fascine* » (sic).

Jean-Marie est autant séduit par le collège et le Père économe (qui rêve Ordre et nouvelle Croisade en Palestine) que par Baudoin, Chef des Scouts marins :

*« Ce grand garçon à la mèche blonde sur le front hâlé, bien droit dans son aube blanche tandis qu'à gauche puis à droite il encensait la foule (...) lui donnait un parfum d'aventure actuelle et juvénile, la hardiesse de son regard rassurait (...). S'il suivait les conseils du Père économe, peut-être son âme était-elle un tabernacle intérieur, une forteresse extérieure.*

*« En ce cas sa limpidité prouvait qu'une forteresse peut être avenante et un tabernacle accessible. »<sup>377</sup>*

Et encore :

*« Soudain il fut devant eux, souple et précis comme un jeune fauve, la mèche blonde en triangle sur le front hâlé. Et dans ses yeux bleus fendus jusqu'aux tempes, dansait la flamme un peu trouble qui les fascinait tous.<sup>378</sup>*

*« Jean-Marie, qui se contentait d'admirer son chef de Patrouille, aux allures de corsaire et de grand aventurier à l'extérieur (...), son chef de Patrouille aux manières de grand seigneur (...) agenouillé sur un des prie-dieu de la chapelle hexagonale, tandis que, nimbés dans l'éclat des cièrges, les petits manécantes du collège, tous revêtus de l'aube blanche, semblaient chanter exprès pour lui :*

*« Nous te rendons hommage*

*« Tu es notre prince, Alleluia ! »<sup>379</sup>*

Jean-Marie donc reçoit de Baudoin la copie des mémoires d'un chevalier du Temple, Amaury de Lascy. En huit soirées et quelques péripéties, Jean-Marie ayant compris que le manuscrit est un défi et une invitation, est peu à peu convaincu puis exalté et se soumet à l'initiation d'un « Ordre du Temple » renaissant dont le Père économe, ci-devant Bruno von Hagen, est membre du Conseil Suprême et Baudoin Thomas, Sénéchal.

Au cours de la seconde partie, se dévoile le projet de l'« Ordre » : s'embarquer pour la Terre Sainte, entrer en contact avec Folke Bernadotte, obtenir de lui l'internationalisation de Jérusalem et la garde du Saint-Sépulcre. Cette deuxième partie surtout brûle d'un romantisme fébrile : la prestation de serment des nouveaux « francs-chevaliers » (desquels Jean-Marie fait partie) est par exemple l'occasion d'un long morceau de bravoure situé dans les souterrains de l'Ehrenburg, forteresse prêtée par le général de Baumont, commandeur de l'Ordre des Chevaliers de Jérusalem. Étienne, un Raider, maréchal du nouvel Ordre du Temple, officie :

*« -En pleine connaissance, en sachant bien à quoi vous vous engagez, renouvez le serment de votre initiation. Jurez-vous, comme jadis Amaury, de*

<sup>377</sup> Ibid., p. 23.

<sup>378</sup> Ibid., p. 26.

<sup>379</sup> Ibid., p. 24.

*vous consacrer à la défense des lieux Saints et au maintien de la paix dans le monde ?<sup>380</sup>*

« -Nous le jurons.

« *Le Glaive quitte l'autel, se lève et s'abat sur les épaules.*

« -Rappelez-vous notre signe secret qui nous sert à nous reconnaître parmi la foule, et méditez sur son symbolisme. Nous étendons toujours les trois doigts de la main droite, puisque nous sommes scouts mais de notre petit doigt nous recouvrons le pouce afin de montrer que le petit nombre que nous sommes doit protéger la multitude et agir sur elle.

« (...)

« -Garçons, l'heure est venue.

« (...)

« -Garçons, la neuvième croisade est ouverte.

« (...)

« -Cessez de vous arracher la Terre Sainte comme jadis la robe sans couture, car ce n'est là Terre ni de Talmud ni de Coran, mais d'Évangile, et ces pierres que vous détruisez<sup>381</sup> n'appartiennent ni aux uns ni aux autres, mais à toute la Chrétienté. »<sup>382</sup>

Passons sur ce que l'on peut considérer comme l'arrogance d'une revendication douteuse parce qu'exclusive. Ce passage, comme le livre entier, conduirait bien des lecteurs adultes d'aujourd'hui, comme certains ont pu y être conduit à l'époque, à un agacement proche de la colère devant tant de naïveté tragique, et un tel enfantillage revêtu de tous les faux-semblants de l'honneur et de la grandeur. Il me conduit plutôt à la remarque suivante : comme l'Ordre du Foulard de Sang, auquel ce nouveau Temple emprunte l'insigne (un passant de drap rouge au ceinturon, mais surchargé d'une croix du Temple brodée d'or) l'Ordre de Labat est une déviation du système représentationnel inscrit dans les rites, le symbolisme et la pédagogie du Scoutisme catholique des années trente. Mais déviation, exaspération même, ces deux Ordres dans l'Ordre (scout), cette mise en abîme sans fond (élite de l'élite de l'élite etc..) ne sont pas trahison... Ils signalent simplement l'obstination d'une structure imaginaire formelle à ne pas mourir, toujours offerte à ceux qui refusent leur temps, eux à qui on a appris que l'imaginaire était ô combien moyen de « fuite », de combat et de distinction...

Un tel effort –sans avenir– de ceux que l'on voit ainsi vouloir à toute force se démarquer d'un monde que travaille déjà les forces uniformisantes d'un système socio-économique en voie de médiatisation massive, est pathétique mais significatif: il fournit une clé d'analyse de toutes les structures (sectes, mouvements culturels ou politiques marginaux) qui depuis la guerre –au moins– sont partis à l'assaut d'un état du monde en voie d'universalisation matérielle.

La seconde partie du *Manteau blanc* s'achève étrangement sur une conclusion dégrisante et pourtant non sans complaisance: des menaces anonymes parviennent au Sénéchal Baudoin, que le Maréchal Étienne refuse de prendre au sérieux parce que Baudoin y voit la réédition des événements de 1307 qui annoncèrent la fin du premier Temple. Bizarrement, Étienne invoque le siècle dans lequel il vit et sa raison, lui qui incarne une hiérarchie archaïque. Mais les craintes de Baudoin étaient justifiées. Jean-Marie est

---

<sup>380</sup> *Si vis pacem...*

<sup>381</sup> L'orateur ne s'adresse plus aux garçons mais aux belligérants de Palestine.

<sup>382</sup> Pierre Labat : *Le manteau...*, p. 155.

retrouvé assassiné (au moment même où meurt Bernadotte) après une ultime réunion magnifique :

« *Devant une longue table à tréteaux, les frères festoyaient sans se douter de rien. Maigres et hâlés, les yeux brillants, sous l'éclat des bougies, beaux comme des portraits du Greco, le cou mince jailli hors des draperies du manteau blanc magnifique et monacal, ils riaient, insouciants et joyeux, fiers de leur mission, confiants dans la force et les alliances de l'ordre.* »<sup>383</sup>

La puissance parentale ressurgit alors : en la circonstance, interdiction est faite aux jeunes « chevaliers » de partir vers la Terre Sainte comme il était prévu. Le Grand Maître, solitaire, salué par Baudoin, partira malgré tout, « *le glaive cruciforme du concile des francs-chevaliers de la première heure* » planté au pied du grand mât... Comme est frêle le rempart de l'imaginaire, en certaines circonstances, face aux démons intérieurs et sans le poids du réel.



L'Allemagne, qui hante les pages du *Manteau* en la personne du moine botté qu'est Frère v. Hagen, et dont les sombres souvenirs peuplent Conrad, intervient encore dans *Deux rubans noirs*, qui poursuit l'aventure épique et fiévreuse chère à Labat à travers une apologie du Raiderisme qui précède celle de Foncine. Aventure fiévreuse, où perce continuellement un violent mal-être, mais qui doit beaucoup moins au rocambolesque néo-romantisme que *Le manteau blanc* ou *Conrad* et beaucoup plus à l'auteur lui-même, que l'alchimie représentationnelle travaille.

Dans Berlin-Ouest ravagé (nous sommes en 1949), Étienne Bertrand erre, en proie au mal de vivre. C'est un lycéen de Première classique, et c'est le fils d'un colonel de l'armée

<sup>383</sup> Ibid.. p. 178.

française d'occupation. Toute la première partie du livre est occupée par la méditation de l'adolescent qui oscille entre plusieurs pôles. Sa sensibilité à la misère de ses pairs allemands, exprimée de façon émue, d'abord :

*« Dans les couloirs du métro du secteur anglais il y avait toujours les mêmes adolescents blêmes, aux cheveux pâles, avec un grand cerne autour des yeux, plaqués contre la muraille tels des personnes de fresque, tous semblables entre eux comme doivent être semblables les acteurs d'une danse macabre.*

*« Le froid les avait figés. Ils ne m'ont même pas abordé pour me proposer quelque troc. Ils restaient là, collés à la paroi, le regard désespérément tendu sur la lueur des ampoules en veilleuse. »<sup>384</sup>*

Et plus loin :

*« Je reste stupide devant ces destins trop indifférents. Il y a plusieurs castes parmi les hommes. L'Europe comme les Indes compte ses brahmanes et ses parias. Ceux parmi les parias qui ont mon âge ressemblent à des adolescents martyrisés. Certains même, parmi les tous jeunes, sont comme par une mutation sortis de l'espèce humaine, larves que l'on voit parfois émerger des ruines comme des limaces après la pluie, jambes grêles et ventre bombé, regard chassieux dans le visage triangulaire sous le crâne trop volumineux, elles rampent parmi les pierres et l'on ne peut croire que ce soient là les enfants des hommes. »<sup>385</sup>*

En contrepoint, il y a Lucien, l'ami : *« beau mais d'une beauté incomplète, troublante, irritante, décevante »<sup>386</sup>*, fils d'un officier d'état-major blafard. Lucien est un garçon lucide, tolérant, sardonique et désabusé, même à l'égard du feu qui consume Étienne sans rien produire d'autre qu'une cendre morte.

Étienne a bien essayé le Scoutisme, mais son constat est sans ambage et rejoint un autre constat sur lequel on a déjà beaucoup glosé : locaux poussiéreux, petits jeux, rites et totems ridicules, dont celui du Chef de Troupe qui se fait appeler « Belette rageuse ». Il en vient même à retrouver Lucien lorsque, déçu, il se déclare à lui-même :

*« Moi je préfère mon inactive lucidité à l'inutile agitation de ceux chez qui j'ai cru un jour que je pourrais servir, et les petits innocents aux chapeaux à larges bords qui s'imaginent sauver le monde avec leurs boucliers armoriés et leurs casques en carton, recouvert de papier d'argent. »<sup>387</sup>*

Au misérable feu de camp, aux « chansons braillées », aux « idioties », Étienne oppose les « chants qui montaient le soir du camp DP<sup>388</sup>, des chants sauvages ou nostalgiques, des chants qui pleurent et qui appellent au combat. »<sup>389</sup>

Enfin, à Belette Rageuse, Étienne oppose son exigence :

*« Il eut l'audace de me dire que je n'avais pas l'âme claire. Si les amusements de la Troupe ne me plaisaient pas, c'est sans doute que j'avais perdu mon âme d'enfant.*

<sup>384</sup> Pierre Labat : *Deux rubans noirs*, 1951, p. 13.

<sup>385</sup> Ibid., p. 21.

<sup>386</sup> Ibid., p. 33.

<sup>387</sup> Ibid., p. 37.

<sup>388</sup> Personnes Déplacées.

<sup>389</sup> Ibid., p. 26.

*« Je lui répondis du tac au tac qu'il fallait bien que certains enfants aient des âmes d'homme, puisque certains hommes ont des âmes de puérité. »<sup>390</sup>*

Est-ce le procès du Manteau blanc que Labat instruit ainsi pour lui-même ?

La clé du désarroi d'Étienne se révèle en une phrase :

*« Moi, je voudrais choisir et m'engager de toute mon âme, boire pour ce choix nécessaire, ma liberté jusqu'à sa dernière goutte, et que m'importe après de n'en avoir plus. »<sup>391</sup>*

Et il poursuit :

*« Je n'aime pas les sceptiques, les disponibles, j'aime tous les aventuriers du monde, tous les réprouvés, tous ceux qui, une fois, regardèrent leur idéal en face, qui en ont eu le regard brûlé, et qui maintenant foncent dans leur éblouissement, incapables de [ne] plus rien voir d'autre. »<sup>392</sup>*

Faute cependant de n'avoir pu trouver à employer son énergie, Étienne est sur le point de basculer du côté de Lucien lorsque son père qui participe au pont aérien alimentant Berlin-Est est porté disparu avec l'appareil qui le transportait, et que le fils découvre ceux qui vont partir à sa recherche : les Raiders.

Après deux très courtes parties, dont l'une met en scène le colonel Bertrand avant qu'il ne disparaisse avec son rêve de régénération par la jeunesse<sup>393</sup>, et dont l'autre fait assez inutilement l'éloge funèbre du héros de la quatrième partie qui est ainsi un long flash-back, vient la narration de la campagne de sauvetage et la présentation des Raiders en œuvre, présentation qui, rapportée aux écrits de Menu, est d'une orthodoxie parfaite.

Étienne voulait se joindre à l'équipe de secours. Le C.T des Raiders s'y opposait : c'est alors que Jacques, un C.P., convainc son Chef de lui confier le garçon. Ainsi, Jacques, malade sans qu'on le sache, va faire d'Étienne le confident de ses derniers moments, et du même coup le convertir au Raiderisme, conversion du reste sans surprise.

Des souvenirs de Jacques ou du Chef de Troupe, livrés sur la route difficile qui mène à l'avion perdu, ou au bivouac, remontent immédiatement le moment de l'investiture. Son évocation est, je crois, tout à fait révélatrice dans la mesure où elle insiste beaucoup – comme le fit Michel Menu – sur l'esthétique de la cérémonie :

*« De chaque côté de la Scoutmaîtrise, au fond de deux énormes casseroles d'hélice d'avion, formant coupes, seule source lumineuse dans la base obscure, l'essence brûle en langues de flammes dansantes et bleues qui font parfois courir les reflets froids sur les lettres d'or de l'étendard incliné.*

*« Neuvième Raider de France.*

---

<sup>390</sup> Ibid., p. 27.

<sup>391</sup> Ibid.

<sup>392</sup> Ibid.

<sup>393</sup> *Croyez-moi, commandant, la vie et la mort de notre vieille civilisation ne dépend pas seulement de la politique ou de la guerre, mais aussi et surtout d'autre chose.*

(...)

*Une élite, un redressement, une jeunesse...* Pierre Labat : Deux rubans..., pp. 52-53. Il est intéressant de noter comment, à travers ces quelques lignes, se réaniment l'inquiétude qui a poussé à la création du Scoutisme en 1920. Mais la deuxième guerre mondiale n'est pas la première, et la structure représentationnelle, partiellement réactualisée en 1949 avec les Raiders, était beaucoup plus difficilement conciliable avec le monde et son état qu'en 1920.

Il faut du reste répondre ici à une question laissée dans la seconde partie du travail, sans réponse, parce que Menu, le C.N.E, n'y répondit pas ou imparfaitement : Pour quel objectif former les jeunes du Raiderisme ? Le constat est effectué : la civilisation chrétienne est menacée, il faut pour la défendre lever de jeunes prétoriens. Cependant, la chose n'est vraiment explicite que chez ceux des écrivains du Signe de Piste qui, moins entravés par la responsabilité institutionnelle d'un C.N.E, ont traité du sujet.

« *Ils ont le droit d'être fiers, ces deux garçons.*

« *D'abord passer les épreuves de la première classe, puis un an d'entraînement sévère, ceinture jaune de judo, manœuvre hebdomadaire avec les pompiers, raids de nuit en ligne droite à la boussole, tout cela pour être enfin dignes de recevoir ce béret et cet insigne montrant désormais à tous que ces garçons sont raiders, c'est-à-dire l'élite d'une troupe d'élite, prêts pour les combats exaltants et pour les pires corvées.* »<sup>394</sup>

La suite de la cérémonie : l'inspection, l'interrogation des novices sur les modèles de la Troupe (Roland Moillot, officier sous-marinier ; René Mouchotte, commandant du groupe F.F.L. Alsace), est d'une vérité quasiment photographique. Mais on y retrouve, à travers la description sévère d'une *ambiance dure et dépouillée*, d'un *culte étrange, très moderne, et pourtant vieux, vieux comme le monde*, la griserie pure du symbolisme qui, par delà les discours qui l'explicitent, renvoie aux multiples non-dits primitifs (le feu...) qui ne sont pas oubliés par Labat. Au delà encore, c'est la griserie d'une mise en abîme de l'exaltation de soi, au milieu du petit nombre des pairs, qui flamboie ; c'est la certitude du novice d'accéder, s'il en est digne, à la reconnaissance de ceux qu'il admire qui s'enracine. Cette fierté d'appartenir à l'élite d'une élite, exacerbée dans *Le manteau blanc* est ici presque triomphale.

Il est encore une longue page, expression de la méditation du Chef de Troupe raider sur ce qu'il est, ce qu'il fait et surtout ce à quoi il appartient qui, placée sous l'égide de Montherlant<sup>395</sup>, rend un son tellement exact qu'elle en devient troublante, et que l'on serait tenté de la prendre pour un témoignage vécu :

« *Les Raiders se rattachent à la grande tradition de ce que Montherlant appelle 'les chevaleries', réactions apparues ça et là au cours des âges quand un siècle de fer (Faustrecht médiéval ou machinisme moderne) en fait sentir la nécessité. En effet, chaque fois qu'un siècle est dur, matériel, féodal, écrasant, apparaît une 'chevalerie' également dure comme l'acier, mais idéaliste, protectrice, secourable.*

« *Il est réconfortant de retrouver aujourd'hui chez les Raiders les caractéristiques de toute chevalerie : vie dépouillée, discipline rigoureuse, hiérarchie d'après la connaissance progressivement enseignée comme dans les initiations successives chères aux Ordres militaires médiévaux.*

« (...)

« *Il est donc hors de doute qu'une telle formation s'appliquant à des garçons de 12 à 18 ans, basée tout entière sur des activités et des services à l'échelle des hommes, donnera demain l'élite nécessaire non seulement à la progression de toute société, mais à sa simple sauvegarde.* »<sup>396</sup>

Je serais tenté de dire qu'outre la fiction, c'est la charte (d'ailleurs explicitement didactique dans le livre) de l'adhésion de l'auteur au Raiderisme qui se propose. Celle-ci offre une exégèse du projet que Menu lui-même aurait pu rédiger. Mais elle s'accompagne d'autre chose, et ce n'est pas un hasard si Labat, cessant de citer un texte rédigé par le C.T, passe à la narration intra-subjective :

<sup>394</sup> Pierre Labat : *Deux rubans...*, p. 63. Interroger sur la portée métaphorique du livre tout entier. Je crois néanmoins que cela n'aurait guère d'intérêt.

<sup>395</sup> Comme la seconde partie du *Manteau blanc* ouverte par un extrait du *Maître de Santiago*.

<sup>396</sup> Pierre Labat : *Deux rubans...*, p. 76.

« *Jamais il n'arrivera à rendre l'atmosphère curieuse et subtile qui règne dans une Troupe Raider, les levers avant l'aube pour aller tous ensemble à la Messe avant l'entraînement pompier du dimanche matin, les ascétiques raids de tous les exercices de judo, randori, combats, pieds nus et corps maîtrisés, danse agressive et chevaleresque en judogui neigeux sous l'étrange lumière de la lanterne violette.*

« *Toute cette ambiance à la fois virile, dure, tendue, mais aussi confiante, fraternelle, abandonnée. Tous ces efforts ou collectifs ou individuels, au grand jour ou bien humblement, précieusement cachés, tous les efforts de chaque garçon pour progresser dans la voie tracée, accroître son efficacité personnelle, devenir un Seigneur de la nouvelle race, se forger une âme d'apôtre dans un corps de lansquenet.* »<sup>397</sup>

Labat outrepassa ici le projet de Menu, mais il ne le trahit pas, livrant, probablement à la façon d'un Montherlant qu'il admire, les données de son combat particulier.

On peut parler d'une certaine ascèse littéraire en cours, de laquelle est en train de se dégager un écrivain véritable laissant derrière lui les scories d'une fumeuse imagination adolescente. Le système représentationnel mûrit aussi, ses formes se brouillent, sa structure seule se fondant en une personnalité qui s'affirme. Peu de romanciers Signe de Piste sont parvenus à passer à travers le kitsch de représentations convenues. Labat en est un. Même le personnage de Jacques, le héros de la dernière partie, le modèle d'Étienne, est inscrit dans une définition répondant certes aux critères Raiders, mais qui sonne juste et dût toucher maints Scouts, authentiquement :

« *Raider-type, non pas seulement parce que très bien entraîné physiquement (...). Je songe à un Jacques athlétique, bon skieur, excellent nageur et ceinture verte de judo. Raider-type avant tout par son esprit, avec une conscience aiguë de la misère du monde.*

« (...)

« *Vous êtes ainsi quelques milliers en France, de la génération grandie au bruit du canon. Parce que vous avez connu l'effondrement d'un monde, vous ne pouvez plus vous distraire comme vos aînés, qui ont cru ce monde immuable et éternel. Les vieilles formules vous paraissent vides, les rites surannés et les petits jeux puérils vous invitent dans une civilisation à l'agonie où tous les gestes devraient servir* »<sup>398</sup>

Alors ? Volonté de puissance ? Oui, et jusqu'à friser l'inacceptable (la race des Seigneurs... on sait ce qu'il en advint) ; mais volonté de puissance, désir ardent de puissance jugulé moins par les valeurs de l'Évangile que par celles de la Chrétienté... d'un monde déjà mort.

Bien sûr, *Deux Rubans noirs* est un livre mal construit, et la fiction y tient encore toute sa place, rebrodant une fois de plus des représentations désormais plus que familières. Mais, d'une part, la structure narrative qui fait mourir Jacques en vain<sup>399</sup>, épouse celle de Conrad, ou la mort du jeune Cahusac permet à l'amitié de Pierre Prince, impossible dans le monde des vivants, de revivre, et celle du *Manteau*, où la mort de Jacques pousse Étienne à

<sup>397</sup> Ibid.

<sup>398</sup> Ibid., p. 59.

<sup>399</sup> Dans l'avion que ce jeune malade épuisé retrouve disloqué, il n'y a que des cadavres. Quant au colonel Bertrand, c'est indûment qu'on l'a cru passager de ce vol. De coup, la mort de Jacques prend tout son sens non par le « bénéfice » de sa mort, mais par les raisons qui le poussent à sacrifier sa vie. Il est mort, au fond, pour se prouver quelque chose, comme l'Alain du *Feu follet* de Drieu que sa mort vaine réconcilie avec la vie.



la conversion du sceptique Lucien. Ces morts, en apparence, ne sont pas vaines, puisque d'elles sort un bien. À chaque fois pourtant elles apparaissent comme un échec (Conrad ou Jacques) ou la fin d'un élan (Jean-Michel)... Cette structure identique sur trois livres ouvre peut-être la voie à la saisie d'une obsession personnelle de l'auteur. Et puis ces longues plages méditatives, qui rompent le rythme de l'action, annoncent autre chose, et dévoilent sous le fard de la fiction, l'homme.

Dans *Le merveilleux royaume*, cette dimension humaine quoi qu'on en pense, s'épanouit tout à fait, et la chose est assez rare pour être soulignée longuement.

*Le merveilleux royaume*, préface de Jacques-Yves Cousteau, photos de Cousteau, Ferney et Paul Pergola, publication en 1953, n'est pas un vrai roman. C'est plutôt un récit<sup>400</sup>, et plus qu'un récit peut-être puisqu'écrit à la première personne ; on pourrait croire à une chronique autobiographique.

Chef scout marin après avoir été Scoutmestre en Allemagne, Labat est l'un des pionniers anonymes de la plongée sous-marine en France, à une époque où cette activité était encore, en scaphandre autonome, une discipline dangereuse. On peut à cet égard penser que la tension de l'exigence, si perceptible à travers ses romans et plus encore ici, Labat la joua dans l'élément liquide.

Cette chronique qui se dit roman quand même, sans doute par pudeur, est essentiellement la chronique d'un déchirement. Aucun des auteurs du Signe de Piste n'ira jamais aussi loin, jusqu'aux limites de la bulle représentationnelle qui a ici la fragilité transparente d'un masque de plongée. Et c'est pourquoi il me paraît à présent nécessaire de clore sur ce texte la revue de détail des quelques auteurs de la collection. J'avais envisagé d'évoquer la loufoquerie ésotérique de Leprince-Muraise, et l'assez grande justesse psychologique des romans de J.-C. Alain, qui chacun illustre l'aventure élitiste, mais outre le fait que cette partie a pris des proportions inattendues, et que je ne ferais à travers ces auteurs que de tracer les variations d'une structure représentationnelle largement explicitée, il me semble, alors que je dois proposer l'analyse du *Merveilleux Royaume*, que ce livre est un point d'orgue ; et que sans le secours commode de la fiction « lourde », l'humain s'y manifeste bien tel qu'en eux-mêmes, mais sans doute avec moins de rigueur et de lucidité que Labat, les romans qui firent le Signe de Piste purent s'épuiser à le façonner à leur image née d'images.

Déchirement, oui : entre le monde de la terre, le Scoutisme traditionnel, les conventions sociales, d'un côté (le tout rassemblé plus par association que par réflexion) et le monde sous-marin, un Scoutisme extrême ultra-élitiste, une marginalité comportementale et religieuse de l'autre.

La position du narrateur est rude, brutale parfois, orgueilleuse mais non caricaturale comme celle de Saint-Hill ou d'Appell vis à vis d'un « Scoutisme de tout-venant », si l'on veut.

Pour mieux comprendre ce qui est en cause, il convient de préciser que le fil conducteur des longues méditations qui font le livre est assuré par la narration des démêlés entre quelques garçons fanatiques de plongée en scaphandre autonome, et une Troupe de Scouts marins trop bien « assise » :

*« Les autres scouts de la patrouille méritent tout juste d'être cités pour mémoire : de petites nouilles ne sachant pas nager, refusant d'apprendre, ayant*

---

<sup>400</sup> Sauf erreur, le seul de ce type au Signe de Piste.

la frousse dans un mètre d'eau et se débrouillant pour ne pas flotter malgré leur graisse, mais en revanche béant d'admiration devant le chef Maurice en train d'imiter à la veillée le cri de l'Esprit de la Forêt, et tous capables de suivre tout un jour le sentier de la guerre, rampant avec des astuces de jeunes Sioux candides, leur large derrière tendu de drap bleu émergeant seuls des fougères hautes. »<sup>401</sup>

Jugement non seulement violent, mais cruel. Pourtant, le narrateur n'en reste pas là :

« C'était un type très bien, le chef Maurice, mais c'était un terrien ; derrière lui, il y avait des générations d'ancêtres qui avaient manié la charrue, ensemencé, planté, vécu de la terre, forer la terre, leurs pensées uniquement tournées vers la terre. Il fallait le voir les deux pieds bien sur la terre, le Chef Maurice, il fallait le voir au cours des sorties se baisser dans les labours et laisser filtrer la terre entre ses doigts, tout doucement. »<sup>402</sup>

Peut-être le ton est-il un peu narquois, un peu condescendant.



## LE MERVEILLEUX ROYAUME

Ne lis pas ce livre...

Tu veux un roman bien classique : châteaux mystérieux, héros romantiques (de tout repos), grand jeu bien monté...

C'est ton droit. Mais il n'y a rien de cela ici...

Tu veux un roman rempli de péripéties hurlantes, voire de coups de mitraillettes...

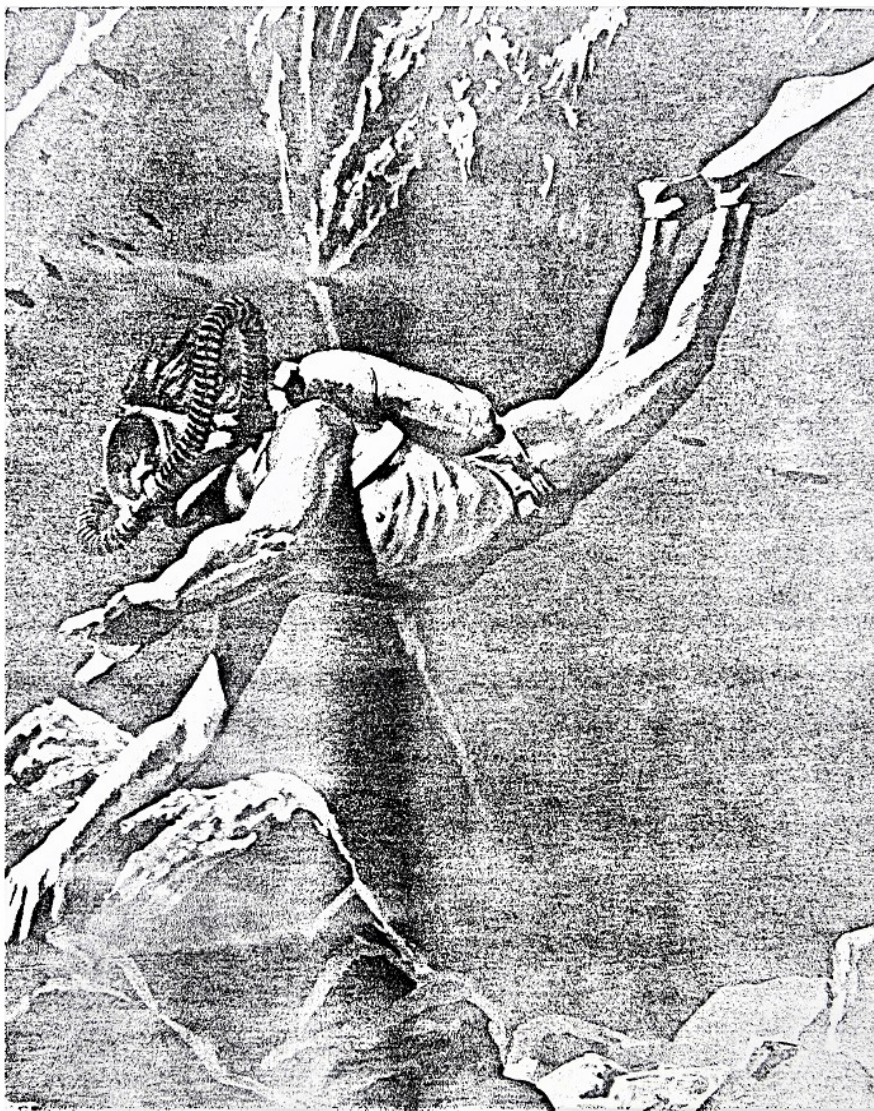
Tu pénétrerais dans le monde du silence...

Enfin, tu veux un roman qui « finit bien »...

Celui-ci ne finit pas. Au contraire, il risquerait d'être, pour toi, un commencement...

Car ce livre contient un philtre...

Mais, par contre, si tu rêves d'aventures vraiment inédites...



<sup>401</sup> Pierre Labat : *Le Merveilleux Royaume*, 1953, p. 40.

<sup>402</sup> *Ibid.*, p. 59.

Peut-être. Mais méprisant ? C'est plutôt un constat désolé qui se dresse ; comme lorsque les complexités de la vie contraignent à reconnaître que l'on s'est éloigné de quelqu'un que l'on a beaucoup aimé, et que la séparation n'est pas loin. Du reste, ce constat rejoint celui d'un compagnon de dérive du narrateur à propos du Scoutisme en général :

*« La fin du siècle<sup>403</sup>, le développement du machinisme, l'étreinte de la Ville et par voie de réaction les échappées de toute une jeunesse vers la nature, le silence et la solitude : les Wandervögel, leurs guitares et leurs culottes de cuir, les pionniers, les premiers scouts... Le Scoutisme représentait alors pour le garçon un élément original : le peau-rougisme, la brousse, le camp ou la mystique de la Route selon les âges. Mais ces éléments d'originalité ont à peu près totalement disparu. Tout le monde campe, tout le monde prétend reprendre contact avec la nature qui cesse dès lors d'être la nature. Parmi le flot des jeunes en short et les cheveux au vent, les scouts ne sont plus des pionniers, même plus des guides, tout juste des compagnons. Tant mieux, au fond, il n'est de plus beau succès que d'être plagié. Mais cela n'est pas allé sans un certain avilissement.*

« (...)

*« Autant dire que le Scoutisme traditionnel a bien évidemment vécu. Il lui faut disparaître ou bien retrouver le chemin de la Découverte ou de l'Aventure, en pointe, en éclaireur. Retrouver, hors du troupeau, la Route du Risque, de la Solitude et du Silence, seuls gages de richesse intérieur, la retrouver comme nous la retrouvons-nous, autour du socle de l'île sauvage, sous la mer, au pied du tombant. »<sup>404</sup>*

Constat dressé pour une génération également travaillée par un mal et une frénésie de vivre que les films mythiques de l'époque (des anglo-saxons autour de James Dean ou d'Elvis Presley à la nouvelle vague française) exprimaient ou allaient exprimer. Constat en tout cas que maints états d'âme hyper-romantiques de maints personnages adolescents –trop stéréotypés– du Signe de Piste monnaient. Constat, et puis écho d'une crise non point globale mais ponctuelle, qui sait intégrer au moins un malaise pédagogique d'ensemble à la vie d'une unité scoute de base perçue par des personnages consistants qui ne répondent pas aux prescriptions artificielles et idéalisantes du groupe. Bref : les personnages existent ici par eux-mêmes, ils ne sont pas didactiquement construits en fonction du ou par le système représentationnel qui va les « animer » : même si le narrateur exprime des positions qui relèvent encore des fondements d'un tel système.

Les critiques vives mais troublées vis à vis du Scoutisme, le lecteur les retrouve, cela dit, portées à l'encontre de l'Église. Ainsi, face à de jeunes séminaristes de Saint Pé de Bigorre, le narrateur s'interroge :

*« Comme ils ont l'air simplement paisibles, ces petits séminaristes. Ils tournent avec calme les pages de leur missel et quand ils sont assis, après l'Évangile, ils ont rectifié le pli de leurs pantalons longs. Sont-ils vraiment de la même race que nous ? »<sup>405</sup>*

Mais là aussi, au terme d'une maturation bien saisie (à laquelle constitue l'arrivée au sein du groupe des Scouts-plongeurs de nouvelles personnalités ) le point de vue s'élargit :

---

<sup>403</sup> Dans le contexte, il ne peut s'agir que du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>404</sup> Ibid., pp. 176-177.

<sup>405</sup> Ibid., p. 187.

« De cet instant, m'est aussi venue la certitude que le christianisme est le seul refuge des Aventuriers comme nous, pour qui le but ne saurait se légitimer que s'il faut marcher pour l'atteindre.

« Car pour ceux dont l'Idéal consiste à bâtir une humaine Cité d'une certaine forme, il s'agit de voir la Cité complètement bâtie avec ses remparts solides, ses marchés couverts, ses écoles bien aérées. Et rien de plus. Si la Cité pouvait être bâtie d'un coup de baguette magique, elle n'en serait pas moins belle. Tout au contraire serait traître et digne de la corde, celui qui se délecterait à une lente juxtaposition des pierres et trouverait sa joie dans l'acte seul de la construction. Et ce traître au demeurant serait aussi un fou, car il est bien vrai que les pierres n'ont de sens qu'une fois la maison terminée.

« Mais le Christianisme, lui, ne veut pas bâtir une cité, si belle soit-elle. Il veut bâtir le Chrétien, c'est-à-dire l'Homme. Et l'Homme ne pouvant se bâtir que par la marche et la conquête, seules comptent donc pour lui la marche et la conquête. »<sup>406</sup>

Texte d'une certaine profondeur, bien déroutante au Signe de Piste, et qui trace une nouvelle perspective. Parce que pour la première fois il apparaît clairement que l'aventure élitiste, qui est le fruit du système représentationnel et son moyen, peut le dépasser brusquement et s'y substituer. Ce qui compte clairement ici, ce n'est plus le terme du voyage, c'est le cheminement et son combat ; voilà qui ne va pas, en cela seulement à l'encontre du Mounier de *L'affrontement chrétien* par exemple, ni par le ton, ni par le sens.

Il n'est donc plus question de refaire chrétienne la France, du moins de la refaire comme ordre socio-religieux. La réflexion du narrateur recentre complètement la problématique représentationnelle sur la Personne, et l'on peut comprendre dans une telle perspective que plus rayonnant sera le Chrétien, témoin actif, témoin engagé, témoin en lutte, plus rayonnante sera l'Eglise... On est loin des extravagances embrumées des romans précédents.

Certes, le Scoutisme des années trente et quarante postule la formation de la Personne. Moins pour elle-même cependant, que pour un ordre du monde et par sa représentation anticipée. Nous avons vu que cela, qui est au cœur de la conception du P. de Parvillez, l'est aussi, ô combien, dans les autres romans du Signe de Piste qui traitent, directement ou non, de la question.

Je ne dirai pas que Labat se démarque d'une telle conception. En poussant une logique qui en est issue à son terme, il en annonce la sortie. C'est important. Car son cheminement peut éclairer celui d'hommes qui sont précisément sortis du même moule que lui pour évoluer, ce que sa mort tragique interdira à Labat, vers une conception plus apostolique que le paulinisme exacerbé qu'il défend. Malgré cette dernière réserve, Labat même dira qu'il en est au centre, en certaines pages.

Par le narrateur, Labat témoigne de ses doutes, qui sont le contrepoint de ses certitudes, elles-mêmes moteur de sa dérive progressive depuis *Conrad*.

Ses certitudes, comme ses doutes, procèdent ici d'un garçon, d'un ami qui, commençant à expérimenter un scaphandre autonome dans son lavabo, va faire cristalliser autour de sa passion de la plongée les membres de l'équipe. Georges, puisqu'il est ainsi symboliquement nommé, réincarnation du saint patron des Scouts, est une sorte d'archange des grands fonds :

---

<sup>406</sup> Ibid., p. 214.



*« Georges s'élève, tout droit, comme un dieu, son panache de bulles soudain coiffé, rabattu, ascension miraculeuse qu'à notre tour nous accomplissons.*

*« C'est vrai [note le narrateur] tout n'est pas que la trame d'un rêve. Ou tout au moins, je fais partie du rêve de Georges comme lui de mon rêve. »<sup>407</sup>*

Rarement sans doute aura-t-on jamais été aussi près, au Signe de Piste, de percer la « bulle » représentationnelle en la manifestant. Georges, en effet, n'est pas effet nécessaire de l'Aventure, il est l'Aventure, celui qui initie le narrateur et ses compagnons à la dérive vers les profondeurs de la mer et du soi :

*« Pourtant ce soir près du feu de notre bivouac, quand nous fermons les yeux, les images de rêve qui se présentent à notre esprit ne se rapporteront plus à la terre aride et monotone. Et nous comprendrons que même revenus au milieu d'eux, nous ne pouvons plus être tout à fait comme les autres hommes. »<sup>408</sup>*

Déjà le glissement s'est produit : images de rêve et non plus du rêve, quand bien même ces images séparent toujours, et d'autant plus complètement.

Georges est le champ magnétique du livre, dont le monde sous-marin est le conducteur. Le narrateur le mesure, bouleversé :

*« Quand mon regard croise celui de Georges, dans nos yeux s'allume la même flamme au souvenir des risques de mort courus l'un par l'autre. Nous sommes victimes et complices l'un de l'autre. Et cela crée entre nous des liens autrement plus puissants que ceux d'une pourtant fort vive amitié. »<sup>409</sup>*

Voilà qui met à nu l'imposture littéraire du thème de l'amitié (exclusivement masculine ou presque) développée par le Signe de Piste. Qu'il est en effet facile de sceller par le « sacrifice » risqué... au cours d'un grand jeu sur papier l'indéfectible amitié attendue depuis toujours. Mais au fait, par qui ?

La singulière relation que Labat construit –révèle peut-être– a ceci pour elle qu'elle se noue à travers une passion et un risque véritable. Et lorsque le narrateur écrit : *« Je me souviendrai toujours du visage de Georges ; car il est pour moi l'image même de l'Aventure, ce visage de Georges, avec le filet d'eau salée qui s'échappait de ses lèvres, et sa blessure à la joue, un petit morceau de chair arraché par l'agrafe du masque, proprement, comme avec soin, un petit trou rose d'où le sang perlait, et les deux grands yeux avides, élargis, extasiés. »<sup>410</sup>*, il ne décrit pas seulement un incident de plongée dû à la narcose, il parle vraiment du risque extrême, et l'on n'est pas loin de croire que l'Aventure est celle du jeu avec la mort véritable, partagée avec autrui dans une communion au-delà des sens et de la pensée...

Pourtant Georges s'interroge, il se confie au narrateur et le narrateur joue le jeu, au risque de contradictions qu'il assume du reste au détour d'une page :

*« Il y a des jours où je me demande... Vois-tu, François<sup>411</sup>... Nous nous prenons pour des seigneurs parce qu'il nous arrive de faire bon marché de notre vie. À notre âge, c'est bien le moins. Mais est-ce suffisant ? Il faudrait vivre, il*

---

<sup>407</sup> Ibid., p. 22.

<sup>408</sup> Ibid., p. 23.

<sup>409</sup> Ibid., p. 25.

<sup>410</sup> Ibid., p. 34.

<sup>411</sup> Prénom du narrateur.

*faudrait construire (...). Nous quittons le port, et pour nous la vie est toujours belle. C'est facile. »<sup>412</sup>*

Seule la beauté des fonds et la griserie d'aller au bout de ses possibles justifieront l'acte. Autre signe d'une dérive, qui, non dans son expression mais dans son sens, paraît l'anticipation de notre contemporain : la réalisation de l'acte comme sens (au double sens) de l'acte. Georges, comme ses compagnons, planent vraiment au dessus des abîmes. L'Aventure s'est décrochée de ce qui l'a peu à peu façonnée en fausse mystique. Elle se développe déjà pour elle-même, dans l'enivrement de son maître et de son *équipage indissoluble pour la Vie*.<sup>413</sup>

Georges, certes, rêve :

*« Plus tard (...) quand Dieu nous aura donné la réussite matérielle, dans un très vieux château au bord de la mer, nous fonderons un Ordre. Nous vivrons de la mer, pour Dieu qui a créé la mer. La Chapelle sera dédiée à Saint François et sur les chapiteaux du cloître, nous sculpterons des poissons, comme les premiers chrétiens. Tout en bas, au pied de la falaise, à vingt mètres sous la mer, dormira notre Oratoire, Temple inviolable, et chaque jour nous irons le fleurir de fleurs vivantes. »<sup>414</sup>*

Mais cela sonne déjà comme sonnent les réminiscences des mirages adolescents. La vérité du moment est ailleurs, dans cet aveu du narrateur :

*« Peut-être le besoin d'écrire, le besoin de transmettre n'est-il qu'un dérivatif dont la nécessité disparaît dès que nous est offert cet assouvissement autrement pur, brutal : risquer, accomplir.*

*« Et penser qu'il est des gens qui se contentent d'écrire ! Répugnant ! Vice honteux. »<sup>415</sup>*

Mais pourquoi est-il donc plus honteux, cet assouvissement de l'écriture ? Sinon parce qu'il est moins pur, moins brutal ?

Ce culte rendu à la violence de l'épanchement brut d'une énergie si tendue, culte aussi nécessaire que l'épanchement car sinon la question des causes de cette tension intérieure surgirait, conduit aussi à travers une culture pourtant fort humaniste (Homère et la poésie, Saint-Exupéry, Lawrence...) autant qu'héroïque, à se situer brutalement face au monde :

*« D'ailleurs est-il besoin de le dire, quand la prochaine guerre éclatera, nous espérons bien, nous aussi, servir dans les nageurs de combat, les groupes de destruction ou les unités de déminage sous-marin. Je me demande pourtant si nous aurons suffisamment de courage pour imiter nos prédécesseurs. Il est bien difficile d'être sûr par avance.*

*« (...)*

*« Mais du moins ne sommes-nous pas, nous, de ces scouts ou routiers, malheureusement trop nombreux, qui s'abritent déjà derrière des scrupules humanitaires et font de l'objection de conscience un onzième article de la loi. »<sup>416</sup>*

---

<sup>412</sup> Ibid., p. 100.

<sup>413</sup> Ibid., p. 73.

<sup>414</sup> Ibid., p. 63.

<sup>415</sup> Ibid., p. 108.

<sup>416</sup> Ibid., p. 118.

C'était oublier un peu vite, avec l'arrogance de ceux qui risquent tout sans nécessité autre qu'intérieure, qu'il faut parfois plus – infiniment plus – de courage pour ne pas tuer que pour tuer, pour préserver que pour détruire. Trop de Routiers et de Chefs scouts, trop de jeunes allaient deux ou trois ans après la parution de ce texte en faire la dramatique expérience. D'un autre côté, c'est aussi vrai, comment ne pas percevoir l'inquiétude sur eux-mêmes de jeunes hommes témoins d'une guerre qui s'est faite sans eux : elle est ici clairement manifeste, et d'autant plus forte que tout, dans le discours d'adultes entretenant pour eux la conscience qu'ils ont été trop jeunes à un moment crucial, est fait pour entretenir une telle inquiétude. Jouer avec l'héroïsme, surtout lorsque l'on sait d'expérience combien nombreux sont les visages parfois hideux de l'héroïsme, n'est-ce pas, pour un éducateur, jouer avec le feu ?

Menu, le C.N.E. de l'époque, s'était battu, et bravement. Certaines de ses déclarations montrent qu'il dut « reprocher » à Rigal, le C.N.R. à venir, et à d'autres, de n'avoir été que des « prisonniers bavards ». Chacun joue son courage où il peut, et puis il est si facile de confondre réflexion et bavardage. Mais Michel Menu s'interrogea-t-il jamais sur le point de savoir s'il n'était pas grave d'entretenir une part de jeunesse dans le culte de l'héroïsme, de vouloir la forger au « combat », en omettant de rappeler avec autant de force que les Chefs sont faillibles et qu'il est du devoir de chacun – le Résistant qu'il avait pourtant été aurait pu s'en souvenir – de questionner la validité prétendue du combat ou du non combat. Dangereuse est une position rigide en situation mouvante...

Les « Georges », les « François » de Pierre Labat et même tous les héros du Signe de Piste mais avec moins de force de conviction parce que trop convenus, renvoyèrent en somme aux dirigeants du Scoutisme cette question : quelle est la finalité profonde de notre pédagogie ? Ces « héros » proposés aux Scouts auraient pu susciter chez les responsables un examen de conscience.

Ainsi, l'émotion mais aussi le dégoût « *comme au contact d'une infirmité physique* » que ressent le narrateur du *Merveilleux royaume* devant la *frousse réprimée* d'un de ses compagnons n'auraient-elle pas dû attirer l'attention à cause de la manière, peu conforme à la Loi scout, dont ils s'expriment ? Et face à une affirmation comme celle-ci : « *Nous ne nous sclérosions pas dans de vieilles pseudo-techniques, petites habitudes à l'usage de notre corps et de notre âme. Ne plus attendre que d'autres ouvrent la voie à notre place. Avec l'aide de Dieu, réoccuper enfin notre poste, en 'éclairer', sur le chemin de l'Aventure et de l'Inconnu, la Mer et notre âme. Au grand large, au plus profond.* »<sup>417</sup>, n'aurait-on pu rétorquer : qu'au moins le choix de votre champ de bataille ne soit pas commandé par le vain souci de surclasser seulement l'image du courage de vos aînés. Soyez d'abord sûrs que l'affirmation de votre courage et de votre honneur n'est pas une fuite...

Au demeurant, et ce n'est pas là le moindre des paradoxes de ce texte déconcertant, rien n'est univoque, le texte décrit une évolution. Plus loin, plus tard, le narrateur avouera :

« *Si nous étions si durs pour Alain c'est, je crois, qu'il nous rappelait notre propre peur.* »<sup>418</sup>

C'est que les garçons mis en scène se questionnent sans trop de concessions :

« *-Le Chef Maurice a peut-être raison quand il affirme que nous recherchons seulement 'une satisfaction personnelle'. Dans ses bons jours, il lui arrive même d'ajouter 'orgueilleux et morbide'.* »

---

<sup>417</sup> Ibid.

<sup>418</sup> Ibid., p. 120.



« (...) »  
 « -Nous ne sommes ni des Saints ni des héros. Nous sommes des Aventuriers. »  
 « (...) »  
 « -Nous sommes des aventuriers, tu en prends ton fait bien facilement, François. Je voudrais être un saint ou un héros, et non point seulement un aventurier. »<sup>419</sup>

En fait, l'action du livre se déroule sur cinq ans. Le texte met de la sorte en perspective une lente plongée vers le doute, ou plutôt l'acceptation du doute, cette chose qu'un système représentationnel clos et figé ne comprend pas et que le Signe de Piste ignore la plupart du temps (mais pas toujours. Il est présent chez J.-C.. Alain, par exemple, ou chez Jean d'Izieu, surmonté pourtant). *Le merveilleux royaume* est donc d'autant plus intéressant qu'il met en cause des certitudes abruptes :

« -C'est cela ! Égoïsme ! Exaltation de notre propre personnalité.  
 « Des mots ! Auxquels nous pouvions riposter par d'autres mots :  
 « -Ce n'est pas nous que nous exaltons, mais l'Homme à travers nous.  
 « Et le Chef Maurice d'objecter :  
 « -Humanisme païen !  
 « Et nous de rétorquer :  
 « -Pas d'humanisme païen ! Le meilleur moyen d'honorer Dieu qui a créé l'Homme, n'est-il pas d'exalter la part divine de l'Homme ? »<sup>420</sup>

Pourtant, le doute, l'incertitude et la certitude alternées :

« Le Chef Maurice et ses semblables ne descendront jamais d'un long vol plané d'âme désincarnée jusqu'aux unités de la Grande Flotte fantôme. Sous quarante mètres d'eau, ils ne forceront jamais la porte d'une chambre des cartes où s'est peut-être lentement désagrégé un officier noir galonné d'or, tout semblable au papa d'Alain. Leurs doigts blêmes de froid ne se crispent jamais, après ceux d'un timonier mort, sur les rayons d'une vieille roue de barre immobile (...). Ils se cramponneront toujours à leur Monde, au Monde des Vivants, au soleil, à l'air libre. »<sup>421</sup>

Quelle étrange fascination des catacombes liquides... Mais encore :

« Devons-nous plaindre ou envier le Chef Maurice et ses semblables, ou bien les envier d'être protégés de ces angoisses et de ces plaisirs, de ces angoisses aiguës jusqu'au plaisir ? »<sup>422</sup>

Ces hésitations, plus véritables encore dans l'intégralité de leur expression, sont elles-mêmes les échos du doute religieux qui traverse la passion de l'action :

« Faire le point, Seigneur, je voudrais être tout à fait lucide, et j'ai peur de l'être trop. Nous te possédons, Seigneur, du moins je l'espère, mais ne prenons-nous point pour te posséder le chemin des écoliers ? Peut-être ce chemin hasardeux est-il pour nous le seul praticable ? »<sup>423</sup>

Le doute, Georges le vit :

<sup>419</sup> Ibid., p. 166.

<sup>420</sup> Ibid., p. 164.

<sup>421</sup> Ibid., p. 212.

<sup>422</sup> Ibid., p. 209.

<sup>423</sup> Ibid., p. 210.

*« Le regard de Georges est au contraire avide et tendu, limpide et curieux. Ses ailes du nez frémissent imperceptiblement et un petit pli de déception marque le coin des lèvres, peut-être parce que l'hostie puis le calice sont redescendus sans qu'un miracle se soit produit.*

*« Il est des jours où je me demande si Georges a vraiment la Foi ou bien s'il cherche. Je me dis parfois que Georges a reçu trop de dons des dieux pour aussi prétendre bénéficier du seul don de Dieu. Après tout, je ne l'aimerais que davantage. À ceux qui, rentrés dans le Temple portèrent sur ses splendeurs révélées des regards habitués, comment ne pas préférer ceux qui attendent longtemps, toujours peut-être, se reposant sans cesse les mêmes questions, sans les résoudre jamais, sans être sûrs de rien... »<sup>424</sup>*

Ce doute, le narrateur le partage, qui reconnaît :

*« À parler franc, j'ai peur que nous n'ayons un trop vif penchant pour les samourais, les templiers, les torpilles humaines ou les jeunes garçons de Lacédémone essayant de gagner le prix du courage devant l'autel de la gracieuse Artémis. »<sup>425</sup>*

Somme toute, le temps du choix viendra, et ce sera Alain, l'homme de la peur surmontée, de la pureté et de la Foi qui tranchera, parce que :

*« C'était une réalité lentement façonnée par ses propres actes, pétrie de ses propres actes accomplis librement, une réalité qui dépassait de très haut les calculs utilitaires du Chef Maurice, une réalité qui défiait toute arithmétique car elle participait de l'Homme et par conséquent de Dieu. »<sup>426</sup>*

Or ce choix, cette rupture d'avec l'intégrité un peu lourde mais authentique du Chef Maurice se feront non sans tristesse, et non sans tendresse, non sans trouble, et non sans qu'advienne une sérénité singulière dans l'acceptation difficile de l'autre et de sa différence (de soi et de sa différence) dans la séparation :

*« De nouveau m'envahissait l'étrange tentation. Les manèges du Chef Maurice m'inclinaient à railler et cependant m'attiraient inexplicablement. L'envie me reprenait soudain de tout abdiquer, de danser à mon tour la danse ridicule autour du rond tracé dans la poussière, rien que pour sentir mes mains se lier à d'autres mains, pour autre chose que pour le risque. L'envie me reprenait (...) de coller définitivement à la terre, au monde des hommes, à la foule.*

*« Sécurité totale dans l'humilité parfaite. Ce serait aussi servir car il faut beaucoup d'humbles travaux, beaucoup d'obscurs dévouements pour envoyer un seul représentant de l'homme à dix mille mètres dans les airs ou à soixante-dix mètres sous la mer. Je me demandai quelle figure je ferais DANS LES ŒUVRES aux côtés du Chef Maurice. À moi aussi, il ordonnerait de remonter mes bas ou de rectifier la pointe de mon foulard, (...) et sans doute obéirais-je comme j'obéissais à Georges (...) quand il m'expédiait bon gré, mal gré, sur l'épave.*

*« J'aurais du moins sur le Chef Maurice l'avantage d'avoir connu d'autres victoires et de savoir ce que je sacrifiais.*

*« (...) »*

---

<sup>424</sup> Ibid., p. 187.

<sup>425</sup> Ibid., p. 188.

<sup>426</sup> Ibid., p. 187.

« J'allais trouver le Chef Maurice et je lui fis part de notre décision. Il haussa les épaules et se détourna. J'aurais voulu lui dire que nous avions eu tort de le condamner, car nous livrions, au fond, la même bataille. Mais je ne trouvais pas les mots.

« Avant de quitter la maison des œuvres, je jetai un regard amoureux sur le petit préau tout résonnant de cris enfantins, sur la bonne grosse sœur tourière tanguant et roulant vers le presbytère dans un grand cliquetis de médailles, sur le vieux sacristain noir et luisant, trotinant derrière elle, l'âme tout occupé de cierges, de chasubles et d'ostensoirs, et même sur le Chef Maurice s'évertuant, sifflant aux dents, pour organiser sa partie de basket-ball.

« C'est au nom de tout cela désormais que nous descendrions sous la mer. Le Chef Maurice, le vieux sacristain, la grosse sœur tourière et nous-mêmes, et tous les hommes, nous étions tous embarqués à bord du même bateau, un bateau presque aussi vieux que le monde, et cinglant vers Dieu sait quoi. Nos postes différaient, voilà tout. Pourquoi vouloir opposer ce qui n'est que différent ? »<sup>427</sup>

Sans doute pourrait-on n'être pas tout à fait convaincu : confrontez le hongre et l'étalon sauvage, le hongre ne risque pas de l'emporter en beauté ni en prestige... Facilité, complaisance, le soupçon peut venir. Mais on pourrait aussi se placer sur un autre plan. Lorsque le narrateur, au moment de son entrevue avec le Chef Maurice, songe : « *Les scaphandriers avaient dû sagement ranger leurs aquaplanes au fond d'un hangar, et redevenir des hommes comme les autres, mission accomplie, joyeux d'une joie peut-être pas très différente de celle du Chef Maurice après un petit jeu bien réussi* »<sup>428</sup>, il ne fait que distribuer deux rôles sur un même vecteur, de part et d'autre d'un axe de symétrie. La similitude de la joie ressentie est ce vecteur, elle signale une homologie d'essence, diversement manifestée.

Mais cette diversité semble exclusive : tout se joue à huis clos. Entre Chef Maurice et ses Scouts, et l'exigence de la mer. Rien d'autre, sinon un bref aperçu des conceptions du narrateur sur le mariage et l'amour, le refus d'y sacrifier l'Aventure étant considéré par lui comme le plus bel hommage à l'autre, l'aimé(e) ; et puis l'évocation lointaine de la foule. La sphère des représentations demeure quand même close lorsqu'il s'agit de concevoir le monde, et c'est sans doute cette clôture là qui amène l'Exigence à en resserrer le cercle, et à trouver dans le danger l'échappée sans reniement. Sphère translucide mais close, univers que l'on porte en soi et qui est soi, univers si profondément, si lucidement vécu qu'il se briserait peut-être s'il fallait le jouer ailleurs que sur le terrain du jeu, la chapelle, le littoral et les grands fonds...

La mort n'apparaît, à la fin du livre de Labat, qu'en post-face. Mais peut-être ce livre était-il à ce point part de lui-même qu'il lui fallait une fin autre qu'une mort de papier :

« *Pierre Labat, qui dans le Scout de mars 1955, écrivait un article sur l'entraînement à la nage sous-marine, vient d'effectuer son dernier raid sous l'eau. Le 17 août dernier, il a succombé accidentellement après une plongée. Il ne semble pas d'ailleurs que celle-ci soit la cause de sa mort.*

« *Pierre avait suivi, avec les meilleures unités de la marine, l'entraînement spécial. Loin des sentiers battus était une des devises de ce chef raider. Il a servi dix ans dans le mouvement. Des dizaines de garçons lui doivent leur Promesse.*

---

<sup>427</sup> Ibid., p. 213.

<sup>428</sup> Ibid., p. 217.

« *Des centaines d'autres ont trouvé dans ses romans Deux rubans noirs, Le merveilleux royaume, etc..., rêve et courage. Merci, Pierre, de cette route que tu nous as tracée. Que le zèle, que ses gestes et ses paroles ont allumé en nous survive !* »<sup>429</sup>

Griserie de la gratuité de l'acte risqué pour lui-même ou comme glorification de la Création dans l'exploration de ses frontières intérieures et extérieures ; conjuration enivrante de l'Inquiétude; peur muée (parce que refusée) en orgueil troublé, générosité impuissante ; passion de l'espace et confinement de prisonnier ; tout cela traverse le « roman » de Labat qui, parti d'entre les stéréotypes du genre S.d.P., en a fait éclater les limites et les surplombe sans parvenir pour autant à s'en affranchir.

Ce livre interdit, en tout cas, l'analyse systématique de laquelle les autres sont passibles. C'est pourquoi je m'y suis arrêté si longtemps ; c'est un cas, sinon le cas,.. qui va au bout du domaine qui nous intéresse, et nous y entraîne, nous obligeant à nous rappeler que ces structures romanesques (tout un complexe pédagogique) furent lues, vécues et qu'elles s'inscrivirent grâce aux vies qu'elles imprégnèrent, dans l'histoire d'une époque qu'elles révèlent.

En fin de compte, Labat est l'Écrivain de l'aventure élitiste poussée à son comble. Il y a urgence à tirer de la masse une élite, et de cette élite une élite (et de...). Mais chez lui seulement (ou presque) cette urgence est un trait de génération : fait de société, elle ne répond plus seulement aux prescriptions du système représentationnel classique, décentre l'Ordre pour l'exaltation de la Personne, bien qu'elle ne parvienne pas à s'en libérer.

Dans la plupart des cas, les auteurs du Signe de Piste réécrivent sans cesse, avec plus ou moins de talent, plus ou moins de profondeur ou de richesse, la même histoire, et c'est du reste ce qui donne son caractère unique à la collection. Entendons nous bien : les situations, les arguments, les époques changent. Mais tout est comme si les mêmes acteurs, maquillés, vêtus autrement, reprenaient toujours le harnais.

C'est ce qui fonde d'ailleurs l'effet de redondance, d'écho, de cohérence et par conséquent de « vérité »<sup>430</sup>, et de plaisir, facteurs essentiels d'une portée pédagogique.

La coexistence de l'Aventure aristocratique et de l'Aventure élitiste ne brouille aucune carte : l'une au contraire légitime l'autre et vice versa, introduisant juste assez de différence formelle pour donner accroire que le Signe de Piste est diversité, ouverture, et à ses responsables peut-être même, qui sont aussi les premiers promoteurs de cette idée, comme l'atteste ce prospectus non daté mais probablement rédigé au cours des années 70 :

« *Signe de Piste se veut une littérature de vérité, de mouvement, de cœur, de sensibilité, d'espoir. Héritier du prodigieux succès qu'a connu la collection depuis ses origines, succès dû à son audace (il osait traiter, dès ses débuts, des jeunes en bandes, de la délinquance juvénile, des conflits sociaux et raciaux...<sup>431</sup> et a son goût prononcé pour le grand air et le grand vent, il a connu des tirages de Prix Goncourt.*

<sup>429</sup> *Scout*, septembre-octobre 1955, pp. 285/25.

<sup>430</sup> Parce qu'un jeune lecteur ne peut percevoir, ni peut-être les auteurs eux-mêmes, l'unicité de conception, son origine et son effet social : comment cette cohérence n'apparaîtrait pas comme « naturelle », trait d'une « loi naturelle » qu'expliciteraient les histoires lues ? Et donc comme Vérité ?

<sup>431</sup> Interprétation vraiment tendancieuse des thèses abordées dans les « débuts » de la collection.

*« C'est pourquoi il peut s'adresser, aujourd'hui comme hier, aux jeunes de notre époque : il offre des récits et des romans vrais, empoignants, sincères, écrits par des jeunes eux-mêmes, ou qui ont gardé le cœur jeune. »<sup>432</sup>*

Société présente refusée, Société idéale rêvée... Jeunesse salvatrice mise en situation de manifester sa puissance... Le tout soigneusement situé dans une problématique de la qualité surplombante, socio-culturelle ou « naturelle », et diversement joué sur la scène miroitante des fantasmes et des rêves : voici donc ce qui me paraît être les signes constitutifs d'une collection née du désir de mettre en œuvre un système de représentations identitaires mûri au sein du Scoutisme catholique, mais germé avant son apparition et fédérant des ensembles sensés s'ignorer : piste suivie avec constance...

Pourtant, à travers les quelques auteurs détaillés comme à travers la perception quantitative des textes, j'ai laissé de côté quelques éléments qui appartiennent à une autre dimension strictement romanesque, et qu'il convient d'évoquer avant d'en venir à l'ultime synthèse.



---

<sup>432</sup> Prospectus publicitaire.

### 3. Un boulet pas si lourd ?

Il fallait que les romans, les textes romanesques, fussent explorés le plus complètement possible, et je m'y suis efforcé. Après tout, dans une collection de romans, l'important, n'est-ce pas le roman ?

Cependant, il ne faut pas oublier que le Signe de Piste n'est pas tout à fait une collection comme les autres. Sa conception initiale, ses auteurs, ses directeurs sont issus du Scoutisme catholique. Son univers représentationnel aussi, et même lorsque le thème abordé, y compris après le divorce de la fin des années cinquante, n'est pas spécifiquement S.d.F., un Eclaireur du Mouvement devait s'y retrouver. On peut affirmer par ailleurs que son premier public fut Scout de France, et s'il s'élargit –aux Guides, aux élèves des Ecoles chrétiennes, peut-être aux Scouts d'autres mouvements...– il n'est pas extravagant de supposer que ce fut d'une manière « sélective », compte-tenu de l'orientation très confessionnelle et conservatrice d'Alsatia, la maison-mère ; compte-tenu de ses réseaux de distribution, de sa clientèle ; et compte-tenu de la réputation du Signe de Piste propre à attirer certains, à laisser d'autres indifférents ou à susciter l'hostilité.

Mais là n'est pas le plus important. L'extraordinaire cohérence idéologique et représentationnelle notée de roman en roman<sup>433</sup>, et la tout aussi extraordinaire clôture de chaque roman en une sphère représentationnelle, pouvant avoir pour effet d'amplifier l'impact de la pédagogie du fictionnel (de l'« Aventure ») déployée par la branche Éclaireurs, et de marginaliser chez le jeune lecteur (Scout vivant dans un environnement favorable) la réalité phénoménologique de la société française, tout cela concourt à faire du Signe de Piste une collection en effet « pas comme les autres ».

Or deux éléments : l'un non textuel et d'une importance de première grandeur, l'autre inter-textuel et apparemment anodin, contribuent à renforcer cohérence, clôture, et à « retrancher » plus encore le jeune lecteur du réel tout en l'incitant à se satisfaire de l'univers qui lui est propre.



---

<sup>433</sup> J'ai dit l'impossibilité matérielle –et l'ennui– d'une démonstration exhaustive, mais je pourrais la produire.

### ***3.1. Une sphère parfaite***

Le premier élément en question, c'est l'illustration. Et, au Signe de Piste, l'illustration c'est Pierre Joubert.

Avant toute chose, disons quelques mots de la manière dont on peut concevoir la fonction de l'illustration dans une collection pour les jeunes entre 1940 et 1960.

#### **3.1.1. Les imagiers**

Relevons d'abord quelques banalités. À cette époque, l'image, statique ou dynamique, n'a pas atteint le degré de diffusion qu'elle atteindra par la suite, bien qu'elle soit en plein essor. La bande dessinée, cantonnée à un certain nombre de revues hebdomadaires (*Le journal de Mickey*, *Spirou*, *Tintin* ; *Pilote* et *Record* n'apparaissent qu'en toute fin de période) attire certes un jeune public. Mais, en dépit des gages de « bienséance » que ces revues savent donner, elles suscitent la méfiance des milieux conservateurs et tombent sous le coup d'une condamnation souvent sans appel des enseignants du secondaire : le livre demeure le vecteur culturel « noble » par excellence, et l'existence de ce qui peut passer pour la « série B » de la bande dessinée (les *Mandrake*, *Blerk*, *Zembla*, etc.) conforte une telle attitude. Quoi qu'il en soit, l'image de la bande dessinée, qui informe beaucoup plus l'imagination que le texte dans la mesure où elle donne immédiatement à voir et ne suscite pas un effort autonome d'imagination, une telle image n'est pas encore banalisée ni, surtout, consacrée.

Quant à la télévision, elle ne prend vraiment son essor (rapide) qu'à la fin de la période. Il est d'ailleurs singulier de constater que ni le Scoutisme ni le Signe de Piste, pourtant si féroces à l'égard du cinéma, ne manifestèrent de méfiance à l'égard de ce média autrement plus redoutable (à l'aune des critiques développées contre les salles obscures).

L'image conserve donc, durant la période, un caractère de semi-rareté qui en fait toute la valeur.

Ce qui est vérifiable d'une façon générale l'est plus encore dans le domaine du roman. Relativement rare face au texte, l'illustration est, pour le jeune lecteur, une respiration pour l'imagination mais aussi un support. Non seulement elle renforce le texte, et parfois donne un relief inattendu à un passage apparemment marginal, mais encore elle l'informe au-delà même de ce qu'elle illustre : qu'elle représente en effet le visage du ou des héros, qu'elle en esquisse la silhouette, qu'elle brosse un paysage, un intérieur, et chaque nouveau détail textuel amènera l'imagination à extrapoler **à partir** de l'univers graphique de l'image. De ce fait l'imprégnation du lecteur, surtout du lecteur ayant une imagination « visuelle », sera totale parce que le texte se déploiera **à travers** le cadre graphique animé par l'imagination, mais aussi complété et affiné autant que de besoin et selon les capacités de chacun.

L'illustration de ce fait n'est donc pas un simple **ajout** au texte. Elle en déploie au contraire les potentialités de manière déterminée, elle contribue à sa « mise en forme », à sa « mise en scène », à sa représentation, et d'autant plus que l'illustrateur sera « de qualité ».

La qualité d'un illustrateur est évidemment subjective dès lors qu'il s'agit de l'apprécier. J'aimerais cependant risquer une remarque. Ayant enseigné en collège, puis en lycée, j'ai toujours été frappé par la résistance des élèves à l'art contemporain. Plus encore, à ma grande surprise, j'ai pu constater qu'ils appréciaient majoritairement le réalisme soviétique voire l'« art » d'Arno Brecker... Plus la représentation était « belle » meilleure



était l'appréciation. C'est singulier à une époque où les formes graphiques et les volumes de l'art contemporain sont entrés dans la vie quotidienne, où la figuration a perdu sa souveraineté canonique, où le Beau est une catégorie obsolète.

Je ne voudrais pas en tirer une théorie de l'esthétique juvénile, et d'autant moins que les forces médiatiques et économiques en œuvre aujourd'hui n'ont plus rien à voir avec celles de l'époque, que la scolarité a changé, bref, qu'on ne peut, historiquement, établir une filiation ou un parallèle.

Et pourtant, je serais porté à croire que c'est la pureté idéalisante de son trait –outre les thèmes qu'il choisit et leur construction graphique– qui fait toute la séduction des dessins de Joubert. Ses illustrations sont « faciles ». Je ne parle pas de leur qualité technique qui révèlent un métier, un talent certains. Je parle de leur accessibilité : il est facile, au point qu'il en devient évident. Le dessin caresse l'œil dans le sens du plaisir, et d'autant plus si le garçon, Scout, est abonné à la revue du même nom. « *On ne la lisait pas* », m'a-t-on dit ici et là. Affirmation aussi brutale et probablement sans plus de fondement que son contraire.

À supposer en tout cas qu'on ne la lisait pas, on devait au moins la feuilleter.

Comment dès lors n'être pas imprégné –ne fut-ce que par habitude– par l'esthétique des dessins de Joubert, omniprésents ?

Les thèmes et leur agencement romanesques attestent de la continuité entre l'univers représentationnel Éclaireur et le Signe de Piste. Mais que dire alors des dessins de Joubert ! Signe de Piste aurait pu être Bibliothèque verte ; si Joubert avait illustré le *Club des Cinq*, le *Clan des Sept* ou la série des *Michel*, le lien, quelque illégitime qu'il y fût, n'aurait-il pas été établi par les jeunes ? Joubert a beau se défendre d'ailleurs de n'avoir dessiné que « scout »<sup>434</sup>, il ne peut effacer trente ans de collaboration continue avec les Louveteaux et les Éclaireurs surtout, trente ans de conception esthétique au service du mouvement !

Pour le Signe de Piste, sur les 168 romans dépouillés, Joubert illustrera (il en parut 169 pendant la période) plus de quatre vingt dix, c'est-à-dire... 55%. Ce chiffre est d'autant plus important que les illustrations effectuées s'étalent sur toute la période (1937-1964), et que Joubert n'a aucun concurrent sérieux.

Michel Gourlier en effet, qui est celui des autres illustrateurs de la « maison » à venir en seconde position avec 21 romans illustrés entre 1955 et 1964, assure que 21,6% des illustrations de cette période et, si l'on rapporte son travail à l'ensemble des romans publiés, 12,5% ! Suit Cyril avec seize romans illustrés jusqu'en 1957 (14% des cent quatorze romans de l'intervalle, 9,5% du total) ; Igor Arstam avec treize romans de 1947 à 1954 (21,9 des soixante treize romans de l'intervalle, 7,8% du total) ; ensuite viennent Walter Rieck (l'illustrateur allemand dont les dessins furent repris du *Spurbücher*) et Pierre Forget avec cinq romans illustrés, ce dernier couvrant la période 1957-1960 et assurant l'illustration de 10,5% des livres publiés alors. Reste à citer les illustrateurs d'occasion : André Paul, Camille Alby, E.A. Scheffer, Robert Gaulier pendant la guerre, l'Occupation et la Libération assurant chacun l'illustration d'un roman ; Alain d'Orange et Ref, illustrateurs de l'année 1957 totalisent quatre romans à eux deux (le gonflement soudain du nombre des publications au cours de l'année 1956 –quinze– et la même performance l'année suivante ont-ils débordé la capacité de travail des illustrateurs maison ?). Signalons enfin un roman illustré par des clichés photographiques (*Le Merveilleux royaume*) et six romans dont les illustrateurs sont non-identifiés.

<sup>434</sup> Suivant, en cela la stratégie du Signe de Piste qui depuis des années cherchent à se débarrasser de cette étiquette.

On le voit, la suprématie de Pierre Joubert est incontestable. Comme il faut compter un peu plus de dix illustrations par roman, soit une toutes les vingt pages environ, c'est à peu près un millier de dessins qu'il aura produit pour le Signe de Piste pendant vingt-sept ans<sup>435</sup>. On comprend dès lors que le « style Joubert », que la « silhouette Joubert » et le Signe de Piste soient indissociables dans le souvenir de maints anciens lecteurs...

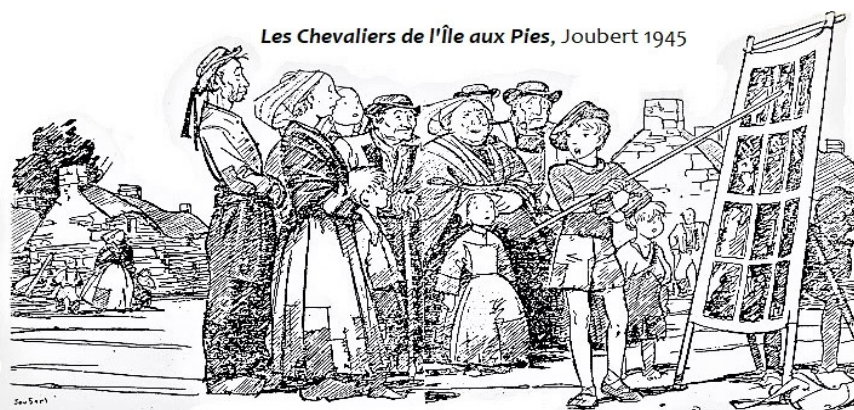
En presque trente ans le style a bien évidemment évolué, comme je l'ai déjà suggéré à propos des illustrations de *Scout*.

1937 : Le « trait Joubert » est linéaire. Les contrastes sont nets : noir et blanc. Peu de hachures, peu d'ombres. Les sujets sont encore empreints d'une mignardise très « art-déco », et l'influence des publicitaires de l'*Illustration* se fait encore sentir.



Le Bracelet de Vermeil, Joubert 1937

1945 : Le trait est un peu moins léché, plus nerveux. Le hachurage introduit plus de nuances, anime la scène. Les sujets, surtout les jeunes sujets, s'ils conservent une certaine mignardise, commencent à être un peu plus typés.



Les Chevaliers de l'île aux Pies, Joubert 1945

<sup>435</sup> Et sa collaboration avec la collection ne s'arrêtera pas là.

1959 : L'évolution s'est poursuivie dans le sens d'un « réalisme idéalisant »; Le trait est devenu moins sage, vigoureux. La maîtrise des ombres s'est achevée. Le dessinateur cherche moins le « joli dessin » que l'expression d'une émotion. Moins statique, l'illustration s'intègre mieux dans l'action. On est passé du monde du garçon à celui du pré-adolescent et de l'adolescent.



1964 : En fin de période, l'introduction de la bi-chromie sert à accentuer les reliefs.



Les formes se sont encore accusées quoique les visages jeunes conservent (ovales du menton, sensualité des lèvres, régularité du nez court et légèrement retroussé, grands yeux expressifs) cette beauté stéréotypée d'une virilité ambiguë. Surtout, le trait, qui sait se faire violent comme le hachurage des ombres, moins discipliné, sert la brutalité du contraste entre le jeune et l'adulte, sans desservir une grande élégance d'ensemble. En somme la tendance à une certaine mièvrerie s'estompe sans que le goût de l'imagier pour un réalisme non dénué de grâce s'en ressente.

Michel Gourlier, surtout dans ses premiers dessins, montre par rapport à Joubert et une plus grande liberté et une certaine gaucherie vite dépassée.



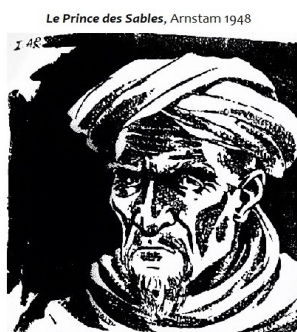
Chez lui, les adolescents ont un regard qui généralement leur mange le visage, au milieu d'un univers un peu brouillon d'abord, qui s'ordonne ensuite pour susciter une atmosphère mouvante et mystérieuse, à la différence de Joubert qui semble rechercher une harmonie d'ensemble, même si c'est une harmonie sombre. Chez Gourlier l'image est plus heurtée, chaotique, mais les taches et les hachures gravitent peu à peu autour des visages, et parfois des corps eux-mêmes.



Le dessin d'Arnstam, et l'asiatisme qui peut paraître maladroit des personnages de Cyril manqueront sinon de personnalité, du moins de séduction.

Quant à l'art de Forget, à l'étrange maniérisme qui affecte ses personnages et leur donne des postures contournées, les place sans cesse en déséquilibre, ils ne manquent ni d'intérêt ni d'originalité et sont riches d'une poésie frisant le fantastique, qui fait regretter qu'il ait signé si peu d'illustrations.





Cependant, il est téméraire de se lancer dans une appréciation esthétique des illustrations du Signe de Piste –ce qui n'aurait d'ailleurs aucun intérêt– comme il est téméraire d'évoquer l'art de chacun à partir de quelques exemples. Mon but est de présenter rapidement la manière des principaux imagiers afin d'en mieux cerner le rôle.

Séduire : tel semble être le souci. On peut à cet égard avancer l'hypothèse que Joubert n'aurait pas fait la carrière qu'il a faite chez les Scouts de France –ni chez Alsatia en dépit des liens d'amitié qui l'unissaient à Foncine– s'il n'avait su au plus haut degré produire, en bon Chef scout, *l'hameçon au goût du poisson* que prônait Baden-Powell. Un éditeur surtout est attentif à sa clientèle. Quant à l'organe d'éducation que se voulaient être les Scouts de France, qui, ne l'oublions pas, faisaient reposer leur pédagogie sur l'adhésion des garçons, il ne pouvait pas être indifférent à l'image. Dans les deux cas, la démarche est la même. Séduire, donc, mais former et initier aussi. L'illustration, surtout celle qui met le garçon ou l'adolescent en scène, est un « miroir informant », dans la mesure où il donne à voir le ou les héros auxquels le lecteur, spectateur et acteur, est convié à s'identifier. L'image tire à elle. Les garçons captés par elle (et sans doute en fut-il de réfractaires) voudront tendre à la réalisation du modèle. Mais, émus par une aventure mise en scène à travers elle, ne verront-ils pas, au moins temporairement, le monde à travers elle ? Et pour que ce temporaire se prolonge, s'il est source de plaisir, le lecteur ne recherchera-t-il pas à la renouveler à travers une nouvelle aventure pareillement illustrée<sup>436</sup> ?

L'étonnante cohérence de l'univers S.d.P. trouve ici aussi sa justification. Cette cohérence, fruit d'une communion de la majorité des auteurs aux mêmes sources représentationnelles, a pour effet de proposer aux lecteurs le renouvellement de l'éventuel plaisir. Ainsi, « continuité dans la différence », variations sur un même thème... les lecteurs seront comme ce rêveur heureux cherchant à renouer compulsivement la trame de son fantasme ou de son rêve, de ce monde merveilleux où se réalise sans résistance la dimension de lui-même que bride sinon brime la société. Mais ici le rêve, ou le fantasme, n'est pas indifférent. Autour de la structure narrative gravitent des valeurs et des comportements induits par une représentation (négative) du monde réel et par une représentation (glorieuse) d'un monde idéal où tout ne serait que beauté plastique, noble amitié, sacrifices sans périls. La mort elle-même –qui frappe plutôt l'admirable faire-valoir du héros survivant– devient une épure.

<sup>436</sup> Il est troublant de constater quels prix peuvent atteindre aujourd'hui les livres du Signe de Piste, essentiellement ceux illustrés par Joubert. Leïla Sibar et Gabriel Matzneff livrent à ce propos des témoignages fort éclairants.

S'identifier, idéalement au héros conduit alors tout naturellement, dans l'aveuglante clarté de l'Évidence (insoupçonnable parce qu'ignorée, et ignorée parce que source d'un plaisir peut-être ambigu, puisque la société le réfrène), à assimiler les valeurs et les comportements du modèle. L'image mise en abîme redouble, amplifie, boucle à l'intérieur d'un système de captation pédagogique (initiatique) qui ne réclame même pas de « Grand Manipulateur » : dans son accomplissement théorique, totalitaire, il est parfait, fonctionne dans le non-dit et se reproduit lui-même... Qu'est-ce à dire ? Un garçon, exalté par les Grands Jeux<sup>437</sup> du camp, va tout faire pour prolonger son enthousiasme qui d'ailleurs le pousse à parfaire son initiation dans l'Ordre ; cela se joue à moyen terme. Mais à court terme voici qu'un roman lui propose de renouer plus purement encore avec l'exaltation (car l'aventure imaginaire sublime la ronce et le caillou, amortit le coup de garuche, transcende le dépit sentimental de l'amitié trahie, occulte la peur...). Et voici que l'image amplifie encore le plaisir... Alors, les motifs d'aller toujours plus loin dans les Grands Jeux et la vie de Troupe se multiplient. Peut-être même les aléas du quotidien s'effacent-ils dans le rayonnement d'une « vision intérieure ». Grandi, notre garçon ne va-t-il pas vouloir entretenir ou revivre l'enthousiasme? A.-C.T., Chef de Troupe, et pourquoi pas auteur de romans, ne va-t-il pas vouloir transmettre tout en poursuivant son rêve exalté ?

Telle peut être la trame logique du processus. Où est le « Grand Manipulateur » ? Pour que la force d'inertie n'aie pas raison du mouvement de la « machine », il suffit de la pulsion de chaque fervent... À la base de chaque ferveur ? Un mal-être socio-culturel, peut-être, ou surgi hic et nunc pour des raisons spécifiques ou tout simplement... suscité... Dans un tel processus, toutes les dimensions se compénètrent : pédagogie du fictionnel, fiction romanesque qui lui répond et l'amplifie, images<sup>438</sup>... On pourrait concevoir que l'image fût fonction du roman. Or, rassemblées, les illustrations (surtout « joubertiennes ») livrent leur secret, elles aussi constituent une dimension esthétique **et thématique** cohérente ! Dimension autonome ; mais consubstantielle aux autres...

N'est-ce pas là pourtant une vue toute théorique, procédant d'un geste qui rassemble ce qui est fonctionnellement et spatio-temporellement dispersé ? Geste illégitime, donc ? Voire ! Car : que fait la mémoire ? Freud a montré que la mémoire associe, cristallise tout en enregistrant, et les récentes investigations sur le fonctionnement du cerveau ne semblent pas infirmer les conclusions mnémo-linguistiques du savant viennois.

À supposer qu'un lecteur n'ait lu que trois ou quatre romans illustrés par Joubert, sa mémoire ne fondra-t-elle pas ou du moins n'associera-t-elle pas des images étonnement stéréotypées, redondantes elles aussi ? D'autant qu'un procédé, non graphique et infra-narratif, puisqu'il s'intègre à la narration sans en être partie prenante, vient étayer et, en comme, « boucler » l'univers graphique. Ce procédé, qualifions-le d'« auto-citation ».

Au détour d'une page du *Prince des Sables* de Ferney on trouve :

« -Tous les Signes de Piste ! Mais où sommes-nous ?  
 « Devant la bibliothèque, une table basse -glace et tube chromé- supportait quelques revues... Les derniers numéros de Scout : L'Evadé, Parachutiste...  
 « -Pas possible ! C'est un scout qui habite ici !... »<sup>439</sup>

<sup>437</sup> Etant entendu que ceux-ci sont exaltants, ce qui n'est pas toujours peut-être à la mesure de l'attente... Il peut d'ailleurs en aller de même si d'aventure un garçon pris dans la bulle représentationnelle se heurte brutalement à la réalité du monde. Déception à la mesure de l'investissement... Prise de distance, dépit... De là bien des dérives possibles. On ne joue pas impunément avec la séduction. Lorsqu'est démasqué le magicien d'Oz...

<sup>438</sup> Le tout gagé, « bouclé » par l'unité représentationnelle.

<sup>439</sup> Georges Ferney : *Le Prince des Sables*, 1948, p. 61.

Dans *Conrad* de Pierre Labat :

« -Tu as lu Le Bracelet de Vermeil ?  
« *Pour une fois, François n'était pas dans la lune.*  
« *Un instant détendu, il répondit sans hésiter.*  
« -*Bien sûr que oui ! Ça a même été traduit en allemand sous le titre Der goldene Armreif.* »<sup>440</sup>

Dans *L'Équipier*, Jean-Claude Alain écrit :

« *On l'imaginerait parfaitement dans le coin d'un dessin de Joubert, un foulard sur la tête, une ceinture de toile rouge autour des reins, sortant du grément d'un navire pirate sur le pont de la capitainerie.* »<sup>441</sup>

Et un peu plus loin dans l'ouvrage, l'un des protagonistes, Yann, malade, trouve à son chevet trois Signes de Piste : *Le Relais de la Chance au Roy* de Foncine, *L'Équipier* d'Alain lui-même et *Le Fugitif* (qui ne figure pas au catalogue).

Dans *SOS Châtillon* de Jean d'Izieu :

« -Tenez, j'ai tout un tas de Signes de Piste. Il y en a que je relis toujours... Celui-ci par exemple...  
« *Il fallait s'y attendre, Le Prince Éric.*  
« -*Yngve... c'est beau l'histoire d'Yngve.* »<sup>442</sup>

Et dans *Le Signe dans la Pierre* de Paul Henrys, l'un des héros, Robert, a fait lire à l'autre, Jean-François, *Les Forts et les Purs* de Foncine.

Dans *Grand jeu*, Jean Valbert fait dire à l'un de ses personnages :

« -Voici un roman de la collection *Signe de Piste*, dans lequel j'ai trouvé une citation de François Mauriac qui est d'une singulière portée. Une simple phrase, écoute : Nous méritons toutes nos rencontres ; elles sont accordées à notre destin et ont une signification qu'il nous appartient de déchiffrer'. »<sup>443</sup>

Dans *Le Glaive de Cologne*, Foncine met en scène la remise du *Foulard de Sang*, « *Insigne d'un ordre chevaleresque secret admis par certaines troupes d'Éclaireurs français* ». <sup>444</sup>

Dans *Stéphane où vas-tu ?*, Jean-Louis Foncine, cotraducteur de ce roman d'Herbert Leger, introduit, page 133 une référence à Mik Fondal et au *Chat-Tigre*.<sup>445</sup>

On trouve encore des références de ce genre : dans *La Frontière* de Philippe de Baër (la référence est à Joubert), *Les Galapiats de la Rue haute* de Mik Fondal, *Crinière au vent* de Marc Michon, *L'Assassinat du Duc de Guise*, de Mik Fondal, *Pas de chewing-gum pour Pataugas*, du même, une référence sous-entendue dans *Matricule 512* de Jean Valbert, et encore une référence explicite dans *L'Équipe des quatre Nations* de Jean d'Izieu, et dans *Crozaguil* de Loïc Ervoan.

Dans *Les Ombres*, Simone Commandeur pousse même le jeu à un rare degré de sophistication :

<sup>440</sup> Pierre Labat : *Conrad*, 1949, p. 30.

<sup>441</sup> Jean-Claude Alain : *L'Équipée*, 1951, p. 21.

<sup>442</sup> Jean d'Izieu : *S.O.S Châtillon*, 1952, p. 94.

<sup>443</sup> Jean Valbert : *Grand Jeu*, 1952, p. 46.

<sup>444</sup> Jean-Louis Foncine : *Le Glaive de Cologne*, 1954, p. 132.

<sup>445</sup> Charité bien ordonnée...



« Oui. Daniel se rend parfaitement compte. Il revoit les rayons de sa bibliothèque, là-bas, dans la belle villa cossue, et les SIGNE (sic) DE PISTE, bien rangés : LES VOLEURS, LE COUP D'ENVOI, LA NUIT DU 21... Et il se sent un peu coupable, sans trop savoir pourquoi. Cette brusque identification de la réalité à la fiction le désarçonne...

« (...)

« Il y a quelque chose à faire avec ces types-là : les tirer de cette boue où ils barbotent allègrement en attendant de s'y noyer... Mais comment s'y prendre sans les heurter de front ? LES VOLEURS, LE COUP D'ENVOI... de beaux bouquins, sûrement, mais des bouquins. Tout s'arrange dans les bouquins... »<sup>446</sup>

Dans *Aventure au Katanga*, livre par lequel le scandale est arrivé, José, l'un des « héros », est montré en train d'empaqueter ses romans Jamboree et Signe de Piste, et dans ce qui sert de postface, les codirecteurs, Dalens et Foncine, s'appuient sur des auteurs S.d.P. pour justifier ce qu'ils présentent comme une nouvelle croisade...

Signalons enfin une référence directe au Signe de Piste dans *Le Seigneur d'Arangua* de Jeanne Da Cunha.

Le procédé affecte ainsi un roman sur dix, sauf erreur toujours possible de relevé<sup>447</sup>. Ce n'est donc pas un trait dominant. Mais c'est trop pour être insignifiant, d'autant que les romans où le procédé s'inscrit ne sont pas forcément les moins populaires. Remarquons en outre qu'il se rencontre à partir de 1948 (ce qui se comprend dans la mesure où la collection devait avoir atteint une certaine notoriété et être assez largement diffusée pour qu'un tel procédé fût efficace). Il faudrait donc rapporter les occurrences aux 134 romans de la période, et non aux 169. Par ailleurs, ce sont des écrivains parmi les plus proches de Dalens et Foncine<sup>448</sup> qui y ont recours : Ferney, Labat, D'Izieu, Valbert, Alain, Saint-Hill, De Baër, etc., et parmi les plus marquants.

À un premier niveau, on pourrait avancer qu'il s'agit là d'une innocente et presque facétieuse coquetterie publicitaire, une sorte de clin d'œil adressé au jeune lecteur, et c'est probablement ce qu'eurent en tête deux des auteurs qui y eurent recours.

Pourtant, le rapide et subtil développement de Simone Commandeur nous met sur la voie d'une explication complémentaire plus approfondie. Citer en effet l'illustrateur, les auteurs, voire la collection à l'intérieur d'un roman de la collection revient à créer un système de réflexion en abîme qui donne accroire que les héros romanesques sont dans le même plan de réalité que le lecteur, qui peut en effet posséder le roman qu'il lit, le prêter à des amis et s'y référer comme modèle dans la vie courante. Le procédé **réalise** ainsi le romanesque. Les héros deviennent virtuellement aussi vivants que le lecteur lui-même. Les frontières réel-fiction se brouillent. La fiction, investie par ailleurs par l'imagination, elle-même informée dans le cas optimum par la pédagogie de l'Aventure Éclaireur et l'imagerie joubertienne, portée ainsi par une adhésion forte et fixée, **est** le réel souhaitable, ce qui va qualifier et déterminer l'être au monde du jeune lecteur.

Le développement (apparemment critique) de Simone Commandeur va encore plus loin, puisque le personnage est troublé par l'assimilation de **son** réel à la fiction, et qu'il est à deux doigts de dire que **son** réel, ce n'est pas la fiction dans laquelle tout se termine bien.

<sup>446</sup> Simone Commandeur : *Les Ombres*, 1960, pp. 30-31. Où une fiction romanesque relativise une autre fiction romanesque « parente » au nom du réel qu'elle prétend alors matérialiser...

<sup>447</sup> Mais si erreur il y a, elle ne peut que confirmer l'hypothèse, car ce sera alors une erreur augmentant le nombre d'occurrence de procédé.

<sup>448</sup> Quand ce ne sont pas Dalens et Foncine eux-mêmes.

Or, le réel du personnage qui tient ce discours est précisément un réel fictif ! Mais le caractère fictif d'un tel monde est alors tout à fait neutralisé par cette fausse distanciation qui donne le fictif pour d'autant plus réel que la fiction est dénoncée comme telle ! Du coup, sans autre « preuve », le récit devient chronique chargée d'authenticité. Et le « bon sens » juvénile (éventuel) du : « tant que c'est des histoires » devient inopérant !

Ainsi, le procédé est-il signe du fonctionnement du système représentationnel comme système totalitaire dans l'ordre de la fiction, et de sa visée : s'installer au cœur du complexe stimuli-réponses qui règle l'être au monde du jeune sujet concerné.

Tout cet dispositif, cela dit, s'ordonne selon deux grands thèmes dominants.

### 3.1.2. Les antipodes

D'un côté : la « gloire des *kouroi* ». La manifestation glorieuse du corps masculin adolescent est une des données premières et fondamentales de la cohérence représentationnelle de l'univers graphique du S.d.P. Que l'on reprenne le chapitre 1.3.1. qui explore la définition du garçon idéal par les Chefs et les Aumôniers, et l'on en retrouvera les caractéristiques : corps minces, élancés, épurés de toute graisse qu'accumule dans les tissus la vie sédentaire des villes enfumées et l'âge, corps encore graciles mais nerveux, où la musculature s'esquisse sans lourdeur, où la virilité s'annonce sans son « obscène » maturité ; corps encore frêles mais déjà trempés ; corps en équilibre entre deux âges, corps aériens parce qu'ambigus ; corps presque nus, livrés, mais parés aussi d'immatériels ornements, chaînettes, bracelets ou médaillons d'or, qui disent secrètement le mystère ou la coquetterie aimable (pas forcément suggérée par le texte) ; corps en communion avec la nature mais se jouant aussi de la nature ; corps ici en rapport avec l'eau, l'élément matriciel, mais ailleurs avec l'air ou la terre. La représentation de l'adolescent seul (ou presque) est une représentation de l'adolescent dressé, exalté par une sorte de triomphe intérieur ou de détresse dans le regard du garçon *païdophore*<sup>449</sup> (*La médaille d'or*, Joubert).

Le païdophore protecteur : *La Médaille d'Or*  
Joubert



À moins que, dressé encore, il se courbe vers le plaisir de l'eau à laquelle il va se donner, dans laquelle il va dépenser sa vitalité neuve (Gourlier).

<sup>449</sup> Selon l'expression de Michel Tournier.

Dans le Vent de Camargue, Gourlier



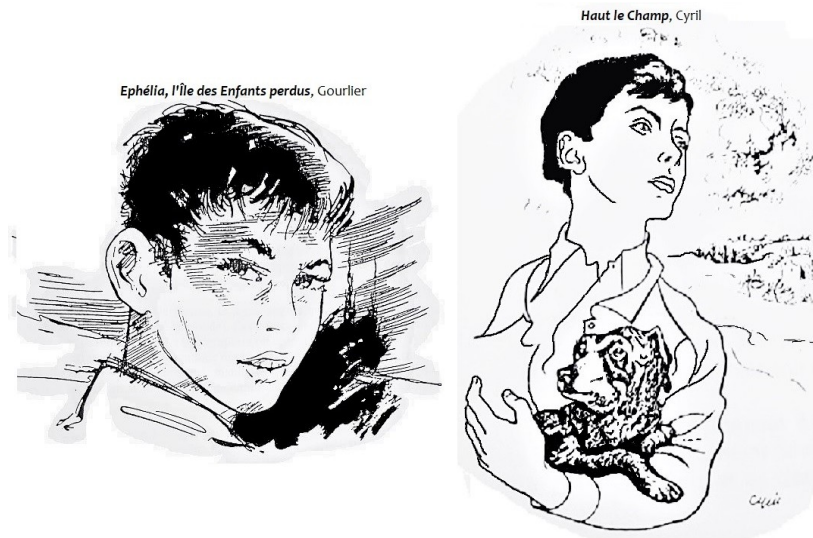
Mais, vêtu, le corps adolescent peut être auréolé du prestige du costume étranger ou d'uniformes qui créent alors une tension : tension entre l'état de la jeunesse et le costume du pouvoir de la force ou de la sacralité (cf. les illustrations de Joubert pour la série des *Éric* de Dalens) ; tension qui souligne l'exceptionnelle beauté et tout simplement le caractère d'exception de l'adolescent qui, court-circuitant l'ordre des choses, anticipant son devenir, fixe alors symboliquement l'attente supposée du jeune lecteur : l'émancipation. Cette attente peut d'ailleurs se jouer de façon dramatique, comme dans l'illustration du délire fiévreux de Xavier (du *Héros sans visage*) qui voit se pencher sur lui l'ombre de la reconnaissance « identificatoire », l'ombre du grand frère officier mort en Indochine, duquel on s'est enfin montré digne... Inutile je pense de décoder le message davantage.

Le héros sans visage, Joubert



L'adolescent est donc le *kouros*, le jeune athlète prêt physiquement au combat (intérieur mais aussi avec le monde). Cette force pure qui se livre ne peut être en effet que destinée à vaincre la corruption (et symboliquement la mort ?). Mais, de par la correspondance harmonique des plans, cette beauté intouchée, transitoire et fragile, et qui est celle du corps, manifeste celle de l'âme. En jouir, s'en enivrer peut-être, oui, mais dans la contemplation de sa sublimation. *Nous sommes des chevaliers !*

Les visages, lorsque l'imagier les isole en gros plan, concentrent davantage la dimension spirituelle ou sentimentale, ou les intentions... Rêve, souci (Cyril), ou quelque chose comme une pure essence de jeunesse qui se ferait quelque peu aguicheuse (Gourlier).



Mais rien qui ne contrecarre la glorification, l'idéalisation de l'individu juvénile : ce dernier –dont les traits deviennent translucides à force de perfection stéréotypée– trouve dans la meilleure définition de sa figure un peu plus de vie, peut-être, sans rien perdre cependant de sa sensuelle beauté.

La seconde des données fondamentales de la cohérence représentationnelle de l'univers graphique du Signe, c'est le « couple » qui permet de pénétrer dans l'intimité des jeunes kouroi. La représentation des couples de garçons s'appuie sur une analyse de l'évolution psycho-affective des jeunes, et du désir d'amitié attribué à cet âge, qui doit beaucoup au père Jean Rimaud, Aumônier National Éclaireurs à l'époque Menu, proche de Madeleine Gilleron et conseiller spirituel officieux du Signe de Piste. Selon cette analyse, qui voisine celle de la psychanalyse, un tel désir, ombrageux, exclusif, est une étape dans la maturation du garçon dont il faut tenir compte. Est-ce assez cependant pour justifier le ton souvent mysogyne de bien des romans ? Est-ce assez, surtout, pour consacrer une telle mise en avant du phénomène, dans ce qu'il faut bien appeler son exploitation ?

Les illustrations donnent à voir une large palette de situations. La rencontre (Joubert) est un moment décisif. Rencontre qui peut se jouer en une fois à travers la différence d'âge et de situation sociale. La rencontre suscitera de l'admiration d'un côté, une sorte de compassion sur fond de mauvaise conscience de l'autre. Ou alors, la rencontre est le moment où deux garçons –qui se connaissent– se découvrent avec ravissement. Mais tenons-nous en à la seule illustration, indépendamment du texte, et prenons celle du *Capitaine du Jamboree* (Joubert).

Que voit-on ? Un garçon torse nu est surpris, en train de s'essuyer, par un autre qui semble ici (forme moins régulière du visage) un peu plus âgé, mais de quelques années seulement. L'extrait du texte que le dessin est censé illustrer : « ...trouva Philippe dans sa cabine qui se séchait un peu... » étant parfaitement insignifiant, l'interprétation de ce dernier ne laisse pas d'être « flottante » : comment par exemple comprendre l'attitude du jeune homme qui entre : sourcil relevé, yeux écarquillés, signes de surprise ; bouche ouverte, poing fermé, autres signes d'une forte émotion que ne justifierait pas

nécessairement, ni dans le texte ni en situation « réelle » ordinaire, un garçon en train de se sécher ?

*Le capitaine de jamboree, Joubert*



Comment comprendre l'attitude du garçon (surprise ? désagrément ? léger mécontentement ? émoi ?). Et surtout comment comprendre le fait que l'illustrateur a précisément choisi de croquer une scène aussi banale, et de cette façon, en légère contre-plongée, le point de vue à hauteur de taille permettant de mettre en relief la silhouette élancée, le torse encore maigre mais déjà large, et l'impressionnante crinière blonde (comme un cimier de casque !) du jeune Philippe, ainsi que son ceinturon scout, identifiant d'appartenance ? N'y a-t-il pas souci manifeste de rehausser la beauté pré-virile du personnage de premier plan, et dès lors de souligner que la surprise du jeune homme en arrière-plan est une surprise émue **devant cela aussi** ?

Bien sûr, ce n'est pas seulement l'extrait-support qui informe le dessin, c'est tout le passage, toute la séquence narrative, et bien sûr cela oriente l'interprétation (s'il y a mise en distance, souci d'interprétation comme ici) ou la réception pure et simple (car la plus fréquente). Mais, surtout comme ici où le dessin en « dit plus long » que le texte, celui-ci peut être aussi informé par celui-là. Et dans le cas présent, le lecteur pourra imprégner sa lecture du sentiment que le garçon a, au moins instantanément, provoqué une émotion forte sur le jeune homme, émotion que le dessinateur a voulu rehausser.



La vie du « couple » mise en image, c'est aussi le plaisir de la nudité en plein air, du camp ; ou c'est le plaisir d'un moment partagé dans une activité commune, une promenade, un jeu... Ces instants où deux garçons, deux amis s'isolent, en annoncent d'autres. Celui de la confiance par exemple, parfois banale, parfois dramatique ou tragique. C'est l'instant où l'altérité s'estompe, où la solitude recule ; c'est l'instant qui précède celui de la tendresse. Car la tendresse s'exprime, à l'occasion de la confiance accordée, à l'issue de l'épreuve traversée, et même elle se fixe (l'appareil photo de l'illustration de *La maison de l'espoir* n'est-il pas la manifestation symbolique de la plume de l'imagier ?), et en toute candeur.



Mais après tout, dans cet univers d'où la « fille » est absente, le blond un peu féminin et le brun plus masculin ne recherchent-ils pas une forme d'équilibre en vase clos ? Seulement, chez l'adulte qui dessine, quelle est la part du regard qui constate, et la part du regard qui « préserve » ?



Et puis, parfois, le dessin va plus loin ; et comme l'on ne peut admettre une maladresse de la part de l'imagier ; comme la configuration du dessin laisse peu de place à une éventuelle mauvaise tournure de l'esprit tant il est explicite, on demeure pantois, se demandant, comme c'est le cas devant l'illustration de *José-Mohammed*, s'il est possible que celui qui a dessiné l'étreinte ait pu la représenter ainsi en toute candeur, c'est-à-dire sans mesurer ce qu'elle a (surtout appuyé sur un passage, où l'amour a eu raison de la violence et de la haine) de fort ambiguë.

Et ce n'est pas la gravure de Gourlier pour *Ephélie* qui viendra démentir ce constat. Certes, ce sont des « chevaliers »... Mais sous l'armure, la chair peut-être faible... Que peut-on donc rechercher à travers ces dessins, à travers l'ambiguïté de l'image qui n'est telle que par le contexte qui désamorce la réception-interprétation, que le fait de l'en sortir accuse ?



Érotisme, donc. Neutralisé, sublimé par l'uniforme, la loi, la discipline... Cela n'empêche pas la vie du « couple » d'être traversée d'orages.





Raid survie, Joubert



Crozaguil, Joubert

Le Jeu sans Frontière, Joubert



Ephéla, l'île des Enfants perdus, Gourlier



Matricule 512, Joubert

L'érotisme se trouble alors de nuances sado-masochistes : poignets liés, corps entravés, lutte au corps à corps, proximité du poignard (généralement engainé) ; ou se charge d'intensité dramatique : affrontement intense, spectacle du sang, ombre de la mort qui

frappe l'ami dans un enfer de traits, vecteurs d'émotion. Cependant, là encore, il arrive que le dessin aille loin.

Raid survie, Joubert



C'est le cas de *Raid survie*, que son extrait-support<sup>450</sup> ne neutralise pas (bien au contraire), et que seul désamorce le contexte narratif (d'ailleurs très plat et d'un « enjeu émotionnel » frisant la nullité). Ce corps offert sur lequel un autre se penche, et cet « *énorme bourdonnement* » emplissant un crâne... Joubert se « *disculpe* »<sup>451</sup> en avançant que l'interprétation (et la réception) de ses dessins ne sont pas de son ressort. Pourtant, pour qu'il y ait réception, il faut qu'il y ait émission, et ce que le récepteur reçoit, même s'il y apporte un peu ou beaucoup de lui-même, est informé par ce qui est émis...

Il est en tout cas intéressant de souligner que la représentation de couples de garçons, beaux selon des canons classiques de régularité et d'harmonie, et légèrement vêtus assez souvent pour que ce ne soit pas exceptionnel, met l'un et l'autre des protagonistes en situation, celle-ci n'étant ni indifférente ni radicalement déterminée par le texte dans la mesure où l'imagier dispose d'une large liberté quant au choix de ce qu'il va mettre en image. Bref, on ne peut exclure l'intention de l'acte d'illustrer pas plus que de l'acte d'écrire ; et il est de constater à quel point, dans les cas exposés, l'acte d'illustrer amplifie le texte sans en dénaturer fondamentalement l'intention (mise en scène ou en jeu de l'Amitié entre garçons), tout en y apportant les éléments d'un trouble éventuel.

Il peut même arriver que le dessin introduise, dans la représentation d'un « couple », l'expression d'une... perversion, mais alors « maligne ». Dans une des illustrations de *La nuit du 21*, le visage de l'adolescent qu'affronte le « bon » signale le mal : paupières lourdes, ovale trop accusé et creusé du menton aux pommettes, pli amer de la bouche, cheveux plaqués (gominés), oreille trop dégagée : on a bien affaire à un ange déchu ! Et déchu parce que socialement déterminé à l'être... Le texte, du reste, montre bien que, dans

<sup>450</sup> « *Un énorme bourdonnement emplissait son crâne.* » *Raid survie*, p. 68.

<sup>451</sup> Entretien.

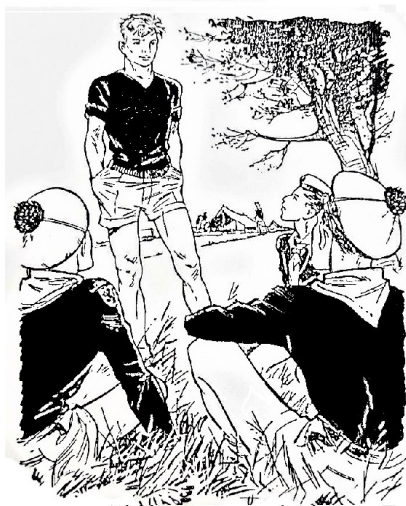


le milieu populaire, il y a des garçons **à sauver**. Cela dit assez qu'ils sont, sans intervention extérieure, perdus, et que pour certains il est déjà trop tard. Dans ces conditions, il faut les empêcher de nuire, et il appartient à l'un des *kouroi*, dont les « anges déchus » sont exclus, de frapper.

Cela dit, l'Amitié des Élus ne procède pas toujours par « coup de foudre ». Certaines fois, elle passe d'abord par un affrontement (Joubert, *Crozaguil, Le Jeu sans Frontière* ; Cyril, *Haut-le-Champ*). Dans ce cas, comme dans celui des « orages » qui traversent le « couple », l'illustration est « dynamique ». Elle réserve en effet l'espace entre la situation de crise et sa résolution que le texte remplit, ce qui favorise, plus encore que dans le cas d'une illustration « statique », la projection par le lecteur-spectateur (et son animation) à travers la lecture. La position « tactique » de l'illustration dans l'économie générale du livre a, en l'occurrence, beaucoup d'importance. Une étude exhaustive devrait s'y arrêter plus que je ne le puis.

Les données fondamentales qui viennent d'être établies se retrouvent évidemment inscrites dans la représentation du groupe des *kouroi* où l'adolescent solaire et le « couple » prennent place. Il y a ainsi comme un emboîtement des plans, les qualités que l'image de l'adolescent-individu manifeste se dédoublent, mises en relation dans le « couple », et se démultiplient dans le groupe où les relations sont la plupart du temps spécifiées et hiérarchisées à l'aide du texte.

Marco, Joubert



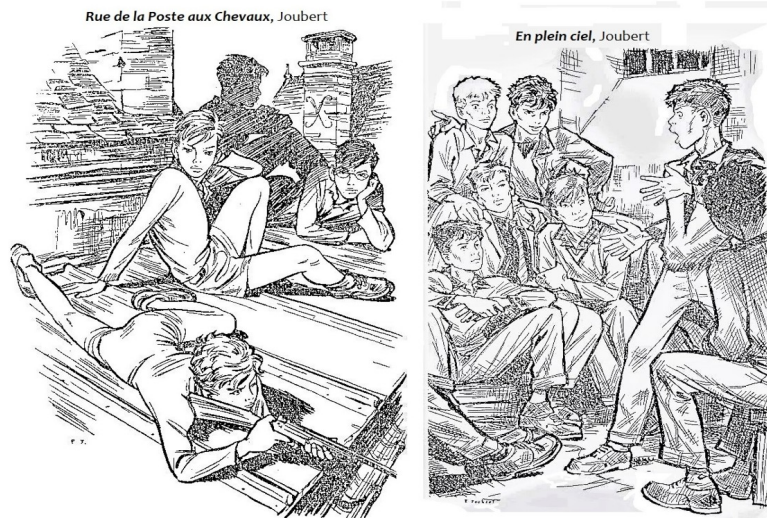
Les Chasseurs de Fantômes, Joubert



Hiérarchisées en effet, parce que le groupe, généralement, est polarisé ou peut l'être par la présence (ou l'apparition) de celui qui possède toutes les vertus des autres, mais à un plus haut degré de maîtrise : le chef virtuel (qui devient la plupart du temps chef formel). Au fond, la « rencontre » entre le meneur potentiel et le groupe fait écho à la rencontre entre les garçons du « couple » ; parfois elle l'annonce, parfois elle l'initie. L'illustration tirée de *Marco* en est un exemple frappant : un adolescent solide s'impose sans coup férir à un petit groupe dont on voit, à la réaction surprise et comme admirative de l'un des garçons en arrière plan, qu'il est subjugué<sup>452</sup>... Rares sont les groupes sans chef bien défini : même dans *Les chasseurs de fantômes*, roman d'ailleurs sans grand intérêt, la position des uns et des autres induit une hiérarchie « naturelle » (le grand blond costaud placé un peu plus

<sup>452</sup> Il est remarquable qu'à d'infime détail près, Marco et l'ange déchus de la *Nuit du 21* sont identiques.

haut que ses camarades ; le noir joufflu à la posture béate et le petit frisé de type méditerranéen, presque au bas du cercle) qui se dégagera d'ailleurs peu à peu du texte.



La vision du groupe, parfois graphiquement très forte, est donnée à travers un certain nombre de situations « relationnelles » ou collectives auxquelles on trouve aisément un classement induit par la logique des livres eux-mêmes. Par exemple ? Le désœuvrement, auquel il faut pallier sous peine de dangereuses dérives (Joubert, *Rue de la Poste aux Chevaux*), la captation de l'attention par le *primus inter pares* ou le chef adulte (Joubert, *Conrad*)<sup>453</sup> ou la proposition d'une activité de groupe (Joubert, *En plein ciel*).



Mais encore l'excitation de l'aventure ; le triomphe de la victoire collective (Joubert, *Crozaguil*); le repos (à la halte ; autour du feu de camp de la réconciliation : Joubert, *José-Mohammed*) ; la joie du chahut hygiénique (Joubert, *Chasseur de Fantômes*) ; mais aussi

<sup>453</sup> Remarquons, dans le cas d'*Opération Préludes* et de *Conrad* l'aspect très paramilitaire et du groupe, et du chef, et du lieu.



les retrouvailles ; la réprimande (Joubert, *Les Compagnons de la Loue*) ou l'algarade (Joubert, *Les Chasseurs de Fantômes*), etc., qui dépeignent la vie de groupes desquels une attitude de virilité (qui n'est pas encore le propre de leur apparence) est requise.

La bagarre est une situation fréquemment mise en scène, soit qu'il y ait antagonisme au sein du groupe (antagonisme qui se règlera la plupart du temps : Joubert : *En plein Ciel*), soit que le groupe veuille régler des comptes, avec des anges déchus ou des médiocres (Joubert, *Les Mouchards*), soit que la bagarre ait une vertu d'entraînement paramilitaire (Joubert, *Le signe dans la pierre*) ou de soumission d'autres hostiles qu'il va falloir gagner à soi (Joubert, *Matricule 512*)...

Les Chasseurs de fantômes, Joubert



Matricule 512, Joubert

José-Mohammed, Joubert



En plein Ciel, Joubert



Les Mouchards, Joubert



Crozaguil, Joubert



Le Signe dans la Pierre, Joubert



Matricule 512, Joubert



La blessure, l'évanouissement, voire la mort font également écho à des situations analogues<sup>454</sup> ...

<sup>454</sup> Situations déjà rencontrées par le « couple » (Joubert, *José-Mohammed* ; *Deux Rubans noirs* ; *Le Signe dans la Pierre* ; *Les Compagnons de la Loue* ; Cyril, *Haut le Champ*...).



Les Compagnons de la Loue, Joubert



Deux Rubans noirs, Joubert



Haut-le-Champ, Cyril



Le Signe dans la Pierre, Joubert



Rançon du courage, preuve d'héroïsme, ces occasions soudent le groupe contraint de se transcender. Individu glorifié, « couple » valorisé, groupe d'élite en action : tout se tient. La question est alors de savoir quel est le sens que l'on peut attribuer à l'érotisme de certains dessins.

À travers ces **quelques exemples** représentatifs, ce qui est montré c'est également un horizon. L'image donne alors à voir une certaine forme d'accomplissement qui passe par le plaisir : plaisir des corps jeunes et libres (Gourlier, *Dans le vent de Camargue*).

Dans le Vent de Camargue, Gourlier



Plaisir, donc, de la mise en jeu de forces jeunes (Joubert, *Le Raid des quatre Châteaux*).

### Le Raid des quatre Châteaux, Joubert



Plaisir également suggéré (par le trait de l'image) de la légèreté d'une âme pure (car l'érotisme est un érotisme de contemplation d'abord, et d'imagination) : les pulsions doivent être sublimées (là encore, fonction cathartique de la représentation qui fixe en même temps, après l'avoir capté, le désir protéiforme d'« autre chose », sur lequel table l'imagier) ; plaisir, en fin de compte, d'une libération d'un quotidien difficile, terne ou frustrant, rendu tel par le contraste entre le dessin et le réel du spectateur-lecteur.

Dès lors peu importe la position personnelle de l'imagier vis-à-vis des images qu'il crée : la beauté et le miroitement érotiques des dessins de Gourlier (plus émotionnel) ou de Joubert (plus formel) **doivent** séduire (l'adulte y compris, à l'occasion, comme on pourrait le croire : Gourlier, *Les Pistes de l'Ombre*).



### Les Pistes de l'Ombre, Gourlier



Renforcer l'adhésion du garçon à un univers représentationnel<sup>455</sup>, amplifier l'impact d'un quotidien scout<sup>456</sup> et/ou romanesque, pour parvenir à le convaincre, **sans discours explicite**, que c'est **dans l'univers proposé** qu'il va pouvoir réaliser ce qu'il porte en lui (et que le monde lui interdit ou le retient de vivre), tel est l'objectif. À terme, il s'agit de prendre le garçon dans un faisceau de redondances, faisceau, je l'ai dit, constitué intentionnellement mais sans l'exercice d'une volonté explicite : effet d'une cohérence représentationnelle totale. De ce fait, il s'agit aussi de contribuer à préserver le garçon du monde réel, à lui donner à **percevoir**, du milieu de ce faisceau auquel l'illustration apporte sa verge magique, que l'univers proposé, ses formes, ses symboles, ses valeurs, ses comportements, ses jugements, ses buts **sont plus réels que l'univers réel** parce que plus satisfaisants, plus larges et aventureux, plus beaux, plus tendres et plus violents, plus vivants que la réalité quotidienne. La démarche est en cela néo-platonicienne : le quotidien est l'état inférieur du monde ; les illustrations, le système représentationnel tout entier est l'ombre projetée sur les parvis de l'imaginaire, par sa splendeur, d'un univers transcendant ;

<sup>455</sup> Dans le cas de l'illustration il y a dédoublement et redondance entre le complexe représentationnel « idéal » et les représentations graphiques.

<sup>456</sup> On a vu les Scouts et les Raiders apparaître très souvent.



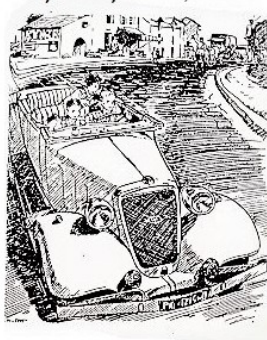
mais à la différence du néo-platonisme, cette intuition ne doit pas induire un repli sur l'ascèse et l'abandon des tristes illusions séculières ; elle doit au contraire induire une attitude de « combat » afin que ces tristes illusions séculières, qui manifestent la corruption (de l'argent libéral, de l'individualisme égoïste, de la désacralisation et du désordre de la liberté déliée, etc...), et la corruption **en œuvre**, soient balayées au profit de la restauration d'un ordre immuable<sup>457</sup> et heureux. Le système représentationnel dévoile ici, dans sa réaction (et le rejet du mal-être au monde) sa pathétique grandeur d'utopie.

Cependant, afin de mieux préserver le garçon du siècle, il faut lui proposer la maîtrise surplombante de ses séductions participant de la modernité, de certaines en tout cas, tout en n'étant pas en contradiction avec les valeurs du système représentationnel. En d'autres termes, les héros pratiqueront les sports, domineront les techniques compatibles avec leur goût de la performance, leur sens de l'honneur et du service, leur volonté de bâtir un autre monde en usant des bons moyens de celui-ci.

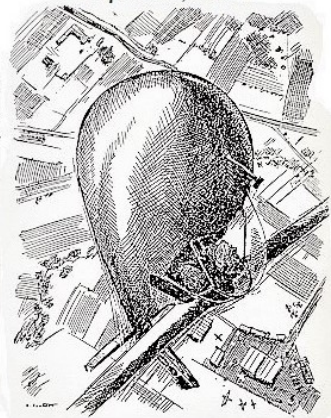
*En plein Ciel*, Joubert



*Le jeu sans frontière*, Joubert



*En plein Ciel*, Joubert



*Marco*, Joubert



*Le Capitaine de Jamboree*, Joubert



Ainsi l'automobile (Joubert, *Le Jeu sans Frontière*), l'avion (Joubert, *En plein Ciel*), la navigation et ses dangers (Joubert, *Le Capitaine de Jamboree*) sont-ils pratiqués concurremment à la « vie sauvage », à la descente des rivières, à la natation (Joubert, *Le Jeu sans Frontière*), à la plongée (Joubert, *Le Tesbi de Nacre*), au pionniérisme (Cyril, *Le Relais de la Chance au Roy*) et aux activités Raider d'extérieur : courses d'orientation (Joubert, *Conrad*), transmission (Joubert, *Le Signe dans la Pierre*), toutes activités qui

<sup>457</sup> L'analyse que Drieu fait de la glorieuse jeunesse de l'antiquité et du moyen-âge, de leur légèreté grave, de leur spontanéité parfaite est le versant intellectualisé de ce rêve en acte.



constituent une excellente préparation militaire. Mais est-ce une surprise ? Si les romans insistent parfois sur le service des âmes (bien peu spectaculaire), combien plus souvent textes et illustrations exaltent-ils le service des armes, ultime refuge pour des *kouroi*, des derniers chevaliers qui, loin de la politique et de l'argent, y retrouveront l'Ordre et la Fraternité viriles... Constituer l'ultime Phalange levée pour la défense de la grandeur de l'Europe chrétienne, telle semble être l'une des rares voies d'engagement dans le monde (et la seule voie qui, un jour peut-être, permettrait de s'en rendre maître ?). Mais l'animation des veillées (Joubert, *Matricule 512*), le chant choral (Joubert, *Le Signe dans la Pierre*), l'apostolat social (Joubert, *Marco*) composent le tableau des travaux de nos Hercule adolescents, qui s'attaquent aussi à la réfection de vieilles demeures (Joubert, *Les Galapiats de la Rue haute*), lorsqu'ils ne sont pas lancés dans une de ces opérations de sauvetage où ils excellent.

Le Signe dans la Pierre, Joubert



Matricule 512, Joubert



José-Mohammed, Joubert



Les Galapiats de la Rue haute, Joubert



Marco, Joubert



Ici, le lien direct entre Scouts de France et illustrations S.d.P. est particulièrement évident. En uniforme ou sans, garçons ou adolescents se battent et s'ébattent, le service comme finalité, vecteur de reconquête. Exaltation de soi et générosité... Labat l'avait compris : Nietzsche et Saint Paul ! Les illustrations vont bien dans le même sens que le texte...

Demeure un domaine qui fait face au « *clan des jeunes mâles* », pour citer Michel Menu : celui des jeunes filles que le Mouvement aussi bien que les romans ne placent pas très haut, sauf lorsqu'il s'agit d'évoquer leur future formation d'épouse et de mère, dans une optique très convenue qui rejoint sur ce point le conformisme de toute une époque.

Dans les illustrations (surtout celles de Joubert de la seconde moitié des années cinquante), les filles ne sont pas rares, et ne sont plus seulement des sœurs, ces sales chipies qui écoutent aux portes (Joubert, *Le Jeu sans Frontière*) et empêchent le petit monde des garçons de vivre paisiblement : des cousines « fofolles » que le Mik du *Chat-Tigre* supporte avec une affection légèrement condescendante jusqu'à ce qu'à l'orée des années soixante il se découvre un penchant moins affectueux pour l'une d'elles ; ou ces petites oies plus ou moins blanches qui semblent conspirer contre la virile pureté d'un héros exaspéré très vite par leurs fadaïses...



Si Joubert tout particulièrement n'hésite pas à dessiner des jeunes filles aussi belles que les garçons qu'elles approchent, et s'il se montre plus libre en cela que des romanciers beaucoup plus timorés, c'est peut-être pour plusieurs raisons : il ne faut pas tout d'abord oublier que la collection que Foncine avait tenté de lancer pour les jeunes filles n'avait eu aucun succès, et qu'enquête menée, il était apparu que celles-ci préféraient lire le *Signe de Piste* ; on peut du reste le comprendre : tous ces beaux garçons torsés nus, enlacés pour le combat, en action, livrés à d'épiques aventures, n'était-ce pas, à une époque encore très chaste, bien troublant ? Introduire, même si le texte parle de sœurs insupportables, de cousines illuminées, de petites sottises ou de flirts à peine suggérés au détour d'une page, introduire donc quelques adolescentes de fort bon aloi (Joubert, *La grande Jaille*), en choisissant au besoin d'illustrer un passage sans portée romanesque, était un moyen de tempérer la misogynie larvée de la plupart des textes tout en tenant compte –pourquoi pas– d'un public non négligeable.

Par ailleurs l'époque évoluait, la mixité au lycée entraînait dans les mœurs. Le cinéma –la nouvelle vague, le roman commençaient à remettre en cause les conventions. La jeunesse elle-même ne supportait plus l'existence de barrières devenues arbitraires au fil du temps.

Bref, on prit partiellement en considération certains bouleversements, en dessinant quelques jeunes filles, regard flatteur (ou sulfureux), source d'émoi discret pour les garçons (Joubert, *Le Héros sans visage*, *L'Assassinat du duc de Guise*, *La Grande Jaille* ; Forget, *Le cavalier des ténèbres*). Il fallait éduquer le goût !





Ainsi, les relations garçons-filles ne furent-elles plus physiquement tabou à la fin des années cinquante. Comme on peut le constater néanmoins, Joubert en restait à la représentation de demoiselles très bon chic-bon genre, fraîches et sages (sauf la Juanita de *Juanita et ses pirates*), se préparant au mariage avec grâce et discrétion (Joubert, *Opération Préludes*).

Épouses et mères, tel sera bien leur rôle, d'ailleurs peu évoqué et représenté du temps de leur jeunesse : les mères, comme celle de *La maison du bord des sables* ou de *La Frontière* ont la plupart du temps atteint l'âge mûr. Aussi, les gravures de *Pied de Biche* ou de *La Fille du Roi de la Mer* sont-elles rares.

Pendant, de temps à autres, des jeunes filles « fortes » apparaissent : courageuses (Joubert, *Juanita et ses pirates*, l'un des très rares romans voire cas unique où le personnage central est une héroïne), elles affrontent elles aussi, comme les garçons, le monde d'adultes iniques (Joubert, *La Fille du roi de la Mer*) ou la nature, et comme les garçons, elles savent alors prendre conscience des problèmes sociaux et se faire protectrices des humbles, version féminine des chevaliers.



Juanita et ses pirates, Joubert



Opération Préludes, Joubert



Pied de Biche, Joubert



La Fille du Roi de la Mer, Joubert



Cela étant, à l'antipode, si la beauté est l'apanage de l'adolescence, la laideur est celui des adultes. Détenteurs de l'autorité, les adultes, même ceux qui jouent un rôle positif, sont généralement gros ou empâtés, à moins que leur maigreur ne soit disgrâce, et stéréotypés ; ou ils paraissent bonasses, naïfs et ridicules, ou ils sont croqués en atrabilaires grincheux. Desséchés ou alourdis, les adultes, symboles d'un ordre qui oppresse la jeunesse, sont très généralement posés en repoussoirs et non en modèles (les cas des illustrations de *Rue de la Poste-aux-Chevaux* et de *La maison de l'Espoir* sont exemplaires).

La Maison de l'Espoir, Joubert



Rue de la Poste aux Chevaux, Joubert



Dans les cas extrêmes, la laideur dénote leur corruption : truands porcins, trop élégants pour être honnêtes (Joubert, *Sabotage à la base*) ; affairistes véreux et blets (Joubert, *L'Assassinat du Duc de Guise*) ; populace vulgaire, chafouine, veule (Joubert, *L'Auberge des Trois Guépards*, *Les Chasseurs de Fantômes*) ; « métèques » adipeux ou



avinés (Joubert, *Code secret 101*) ; tous composent l'altérité radicale de la jeunesse pure dans un univers manichéen.

Sabotage à la Base, Joubert



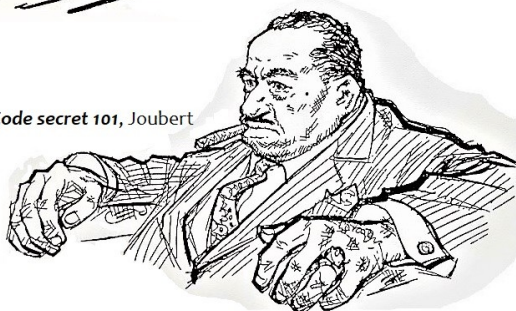
L'Assassinat du Duc de Guise, Joubert



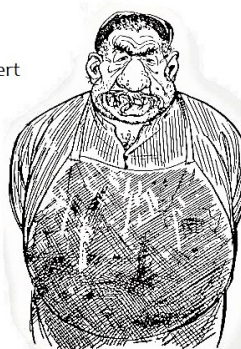
L'auberge des Trois Guépards, Joubert



Code secret 101, Joubert



Les Chasseurs de Fantômes, Joubert



Pyjama Grégoriadès

Mais la laideur est aussi la dénotation de la déchéance de l'âge et de la misère. Si le couple des vieux domestiques de *L'Abbaye des Effrayes* constitue un exemple extrême et sans nécessité romanesque (donc significatif d'une intention extérieure : les écuelles creusées à même la table, la vieille veste d'uniforme allemand...), la représentation de « vieilles filles » affublées de costumes grotesques et figées dans des poses ou situations ridicules est fréquente, soulignant à l'envi leur bêtise, leur égoïsme, leur laderie, leur



méchanceté et *tutti quanti*. N'héritait-on pas ici d'une représentation nourrie par la baisse de la natalité d'un début de siècle ? Cela dit, hommes ou femmes, les « vieux », même nobles, sont généralement stigmatisés (Joubert, *Le Piano des Princes Darnakine*).

L'abbaye des Effrayes, Joubert



Le Piano des Princes Darnakine, Joubert



Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la confrontation jeunes/adultes soit un thème omniprésent. Après tout, ces jeunes gens, s'ils ne sont pas dupes des convenances, sont bien élevés (Joubert, *L'Abbaye des Effrayes*), et la confrontation n'est du reste pas toujours agressive.

L'abbaye des Effrayes, Joubert



La vie de famille peut être l'occasion de scènes où les deux mondes coexistent paisiblement bien qu'un certain ennui et en fait comme un infranchissable fossé soient visibles : *Rue de la Poste-aux-Chevaux, La Grande Jaille*.

Rue de la Poste aux Chevaux, Joubert



La Grande Jaille, Joubert

L'amour filial porté à la mère, les relations difficiles père-fils (Joubert, *José-Mohammed*, *Le Héros sans Visage*) peuvent être illustrés sans caricature, de même que les relations élèves-surveillant, qui finiront par tourner au beau fixe (Joubert, *Les Mouchards*, rare exemple d'un enseignant qui ne soit tourné en ridicule ni dans un roman, ni par l'image). Parfois, l'adulte est aussi montré de façon sinon séduisante, du moins positive comme un initiateur, un protecteur ou un guide (Joubert, *Les chevaliers de l'Île aux Pies*, *Les Signes de l'Empire* ; Gourlier, *Le Portail des Sabres*), et il revêt alors souvent l'uniforme (ou la soutane comme le P. de Gillard dans la série des *Nampilly*).





Dans d'autres cas, comme dans *Faon l'Héroïque*, l'adulte, un peu ou tout à fait fruste, a été « domestiqué » par le garçon ou l'adolescent : c'est le *païdophore* du Roi des Aulnes de Tournier, en quelque sorte (cf. supra). Néanmoins, le contraste entre l'adulte bénéfique et le garçon demeure frappant. À tel point qu'il existe graphiquement une solution de continuité entre les deux âges, deux « bioclasses », comme si la jeunesse était un univers clos, appelé à conserver éternellement le juvénile trait souple et pur de sa beauté, tandis que l'adulte appartiendrait à une autre « espèce », minée de l'intérieur par la dégénérescence. Ce caractère est si marqué qu'on a le sentiment que la bestialité, l'animalité en tout cas, est le lot de l'homme adulte : hyène ou oiseau de proie, serpent ou hippopotame, renard ou échassier, l'adulte représenté (par Joubert majoritairement) renvoie plus ou moins immédiatement à ce règne de par l'accentuation sur-connotée de ses traits (ou de sa silhouette).

Cependant il peut entrer, dans les relations entre adultes « bénéfiques » ou « neutres » et jeunesse, une certaine forme de « perversité » du côté de ladite jeunesse : désir (très calculé) de se livrer en pâture à l'« appétit » de chair fraîche et de bonnes manières d'un parterre de « vieilles peaux » impitoyablement portraiturées comme telles par un crayon joubertien trempé alors dans le vitriol ; désir particulièrement manifeste de se livrer au voyeurisme de l'adulte avec une hauteur qui laisse perplexe<sup>458</sup> (cf. l'illustration de Gourlier pour *Les Pistes de l'Ombre* déjà évoquée).

La conscience de son pouvoir sur le monde adulte –pouvoir de séduction– suggéré par cette illustration de Gourlier ou d'autres (*Les signes de l'empire* ; *Le piano des princes Darnakine*, Joubert) assure à la jeunesse une liberté, une impunité merveilleuse qui paie davantage son tribut à une volonté plus ou moins lucide de capter un imaginaire ou une fantasmagorie à l'aide de l'image, qu'au système représentationnel proprement dit : montrer

<sup>458</sup> N'oublions pas la complexité du rapport imagier/personnages représentés/lecteur-spectateur...

l'adulte, ses travers, et l'adolescence solaire à la pointe de sa séduction met en scène l'inversion d'un rapport de dépendance réelle et il peut ainsi « plaire au jeune ».



Néanmoins la jeunesse n'est pas toujours dans cette flatteuse position de supériorité, notamment parce qu'il convient de ménager la voie du Triomphe : sans épreuve, pas de victoire...

Ainsi le garçon, l'adolescent peut être montré subissant les assauts de parents plus ou moins violents... suivant la classe sociale, d'éducateurs ou d'autorités bouffies qui semblent toujours vouloir faire payer sa grâce à la jeunesse (Joubert, *Matricule 512*, *Les Mouchards*, *Le Seigneur d'Arangua*, *Le Héros sans visage*...).





Il est vrai que l'algarade ne doit pas être toujours prise en mauvaise part, surtout lorsqu'un des rares adultes bénéfiques –qui pourtant, comme dans *Matricule 512* fait tout de même « vieille ganache »– rectifie, en quelque sorte, le tir...

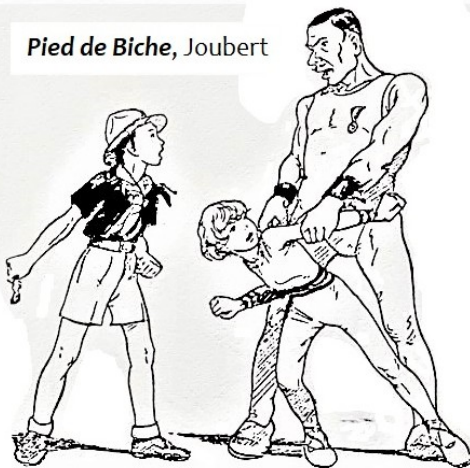
*José-Mohammed*, Joubert



*Le Tesbi de Nacre*, Joubert



*Pied de Biche*, Joubert



Il arrive que le garçon soit livré aux regards de répugnants personnages dont la seule vulgarité est une souillure ; que la jeunesse doive subir les entreprises séductrices de



dévoqués ; la brutalité d'adultes égoïstes (Joubert, *Pied de Biche*), la violence criminelle d'infâmes trafiquants « métèques » (Joubert, *Le Tesbi de Nacre*) ou l'injuste violence de jaloux –en l'occurrence le « mauvais » Arabe– n'ayant rien compris (Joubert, *José-Mohammed*).



Mais au bout du compte, parce qu'elle est ce qu'elle est, la jeunesse a toujours raison de la bestialité porcine (Joubert, *Le Jeu sans Frontière*, *Les chasseurs de fantômes*, *Le Tesbi de Nacre...*) ; de la malhonnêteté ou de l'emprise du crime ; de l'autorité stupide, même



légitime (Joubert, *Marco...*) ; de la déchéance alcoolisée, à la fois humaine et sociale (Joubert, *Le Héros sans visage...*) ; de la vieillese rassise et « donquichottesque » (Joubert, *Juanita et ses pirates...*) ; de la naïveté paysanne (Joubert, *Les Chevaliers de l'île aux Pies*)... Bien entendu, ces quelques cas de figure n'épuisent évidemment pas toutes les situations possibles.

Le processus ne serait cependant pas complet si l'on négligeait le rapport de la jeunesse au passé, rapport qu'aiment à mettre en scène les illustrateurs, Joubert surtout, passionné depuis toujours par l'héraldique, et d'une façon plus générale par le Moyen-Age.

Les Signes de l'Empire, Joubert



Le raid des quatre Châteaux, Joubert



Que ce soit des jeunes du XX<sup>e</sup> siècle renouant avec l'histoire par le biais d'une quête (*Les Signes de l'Empire*, *Le Raid des quatre Châteaux*), du théâtre ou du cinéma (*L'assassinat du Duc de Guise*), ou que l'on ait affaire à des romans historiques (Gourlier, *Le Bal d'Hiver* ; Joubert, *Sang et Or*), les scènes, occasion de démonstration de la maîtrise graphique de l'imagier, exaltent l'intimité fantasmagorique avec la royauté sacrée de l'adulte prestigieux et tragique, un cas rare (Joubert, *Le Raid des quatre Châteaux*), mais aussi la

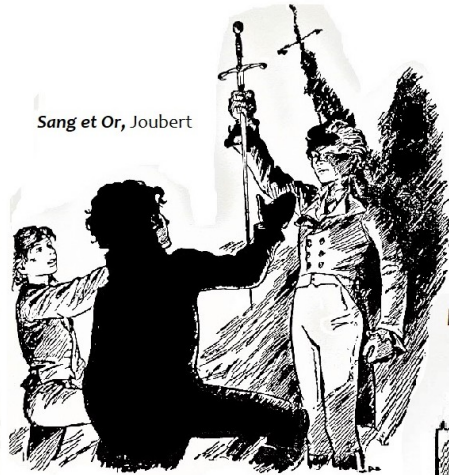


noblesse et la chevalerie dont les jeunes contemporains, candides, beaux et forts, ne peuvent être que les héritiers.

Le bal d'Hiver, Goulier



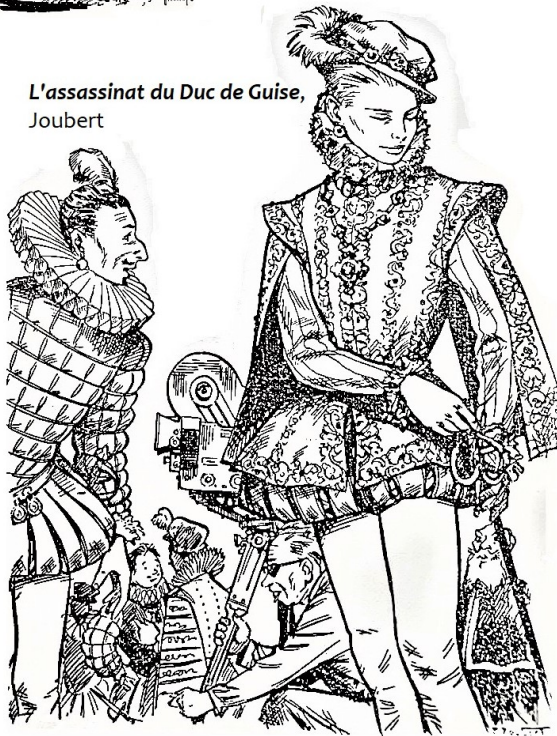
Sang et Or, Joubert



Le Raid des quatre Châteaux, Joubert

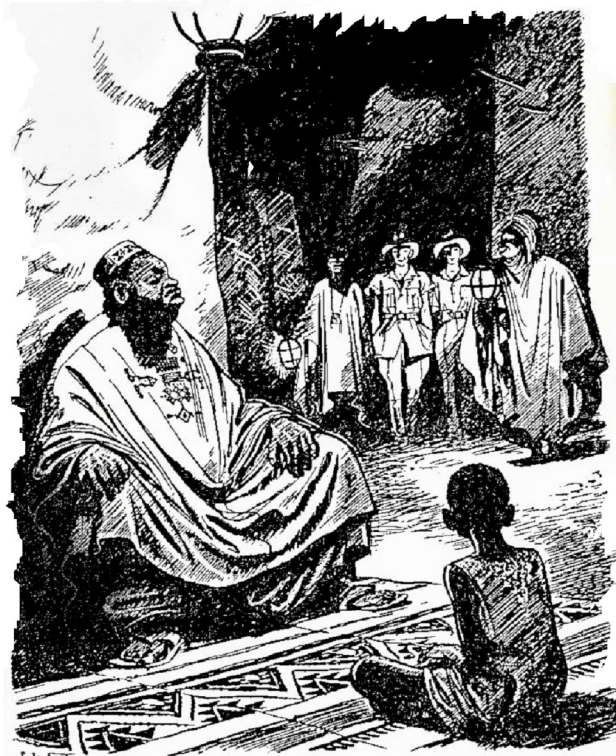


L'assassinat du Duc de Guise, Joubert



La référence visuelle au passé est aussi l'occasion de déployer le prestige des insignes et symboles, des bannières, armures, épées ou justaucorps constellés, etc. et de laisser le champ libre à l'exercice d'une imagination séduite que l'on entraîne par ce biais vers des rivages fantastiques (Joubert, *Les Cavaliers des Ténèbres*, Conrad, *Le Camée de l'empereur*) lorsqu'on ne profite pas des romans coloniaux pour dépeindre l'atmosphère mystérieuse et nocturne des aventures coloniales (*Alerte au Tchad*)...





D'ailleurs, la présence fréquente des vieilles demeures (entre autres Joubert, *La Tête haute*, *La Grande Jaille*, *Rue de la Poste aux Chevaux*, *Crozaguil* ; Forget, *Les Cavaliers des Ténèbres*), la multiplication des burgs médiévaux (Joubert, *Le Manteau blanc*, *La Tête haute*, *Le Piano des Princes Darnakine* ; Gourlier, *Le Bal d'Hiver* ; Cyril, *Le relais de la*



*Chance au Roy...*) inscrivent sans conteste la jeunesse dans un univers où le passé se conjugue au présent. Nul hiatus entre les temps. C'est ici que le « projet politique » se dévoile le mieux.

La Tête haute, Joubert



La Tête haute, Joubert



Les Cavaliers des Ténèbres, Forget



Rue de la Poste aux Chevaux, Joubert



Crozaguil, Joubert



Le Bal d'Hiver, Gourlier



Le Relais de la Chance au Roy, Cyril



Le Piano des Princes Darnakine, Joubert



Le Manteau blanc, Joubert

À terme, nous obtenons un aperçu représentatif de l'illustration S.d.P.. Il ne peut guère laisser de doute sur la contribution du domaine graphique à la sur-expression du système représentationnel, et si l'on a parfois éprouvé le sentiment que ce travail se répétait, c'est qu'il ne pouvait pas ne pas mettre fidèlement au jour les redondances,

puisque son objet est aussi de comprendre pourquoi ledit système s'organisa et se transmet de manière si unique (ou totale dans son déploiement et son « objectif » : étreindre tout le garçon) à travers des vecteurs différents.

Certes, chaque vecteur (du texte officiel publié dans *Scout* ou *Le Chef*, du manuel au Grand jeu sur le terrain, des épreuves de classes aux camps-école de Chamarande, des feuillets de *Scout* aux romans, du Joubert S.d.F. au Joubert S.d.P.) contribue à fixer, au sens d'un « dispositif » de type initiatique<sup>459</sup>, les clés de la représentation ordonnées en système. Mais il me semble que celui des vecteurs le plus à même de « boucler » en la scellant la « bulle représentationnelle », c'est bien l'image parce que la représentation, qui intègre l'imagination, passe d'abord par la construction imaginaire de ce que l'on perçoit du monde selon une logique qui l'apparente au fantasme et n'en ferait que le substitut **possible** d'une idéologie. C'est du reste pourquoi l'image, dans les revues S.d.F. comme dans les romans S.d.P., est si présente. Elle soutient, conforte et scelle la représentation plus « idéale », tout en répondant au besoin de sa manifestation. D'autre part, son esthétique expose elle-même la représentation du rapport organique harmonieux être-paraître qui traverse et travaille ainsi chaque clé de représentation... Emboîtement, compénétration, association, répétition, cristallisation, toujours !



La collection *Signe de Piste* est née du désir de ses fondateurs de prolonger et d'amplifier, par le recours à la fiction romanesque déjà expérimentée à travers les romans de Delsuc et les feuillets de *Scout* –et avec l'aide de l'imagerie joubertienne–, la pédagogie d'Aventure de la branche Scouts-Éclaireurs des Scouts de France qu'avaient inaugurés les Grands jeux, que supportait l'ensemble de la structure pédagogique de branche, et dont le Raiderisme sera le dernier avatar dans l'ordre d'un ensemble de représentations liées en système. Son développement ultérieur, comme l'étude le montre, s'écartera fort peu de ce désir initial. Seule la dénonciation de tout lien, même informel, entre l'Association et la collection d'Alsatia amènera ses directeurs à se démarquer à leur tour, et à revendiquer la Jeunesse tout entière comme public potentiel. Mais ce souci tardif ne peut faire illusion.

De facto, pendant presque trente ans, le *Signe de Piste* s'intégrera à la pédagogie de l'âge Scouts-Éclaireurs dont le système représentationnel sera l'ultime ratio. Livre après livre, la collection jouera le jeu spéculaire de la mise en abîme et du reflet, jeu circulaire potentiellement infini, spirale potentiellement sans fond dans l'intention de préserver génération après génération les garçons, futurs acteurs de la vie sociale<sup>460</sup>, de l'imprégnation par les valeurs et les conceptions la régissant, et d'en faire les agents de sa régénération, de la restauration d'un ordre ancien et rêvé.

<sup>459</sup> Effet d'une cohésion initiale qui s'auto-entretient grâce à chaque adhésion nouvelle et non grâce à une volonté lucide, un tel dispositif procède par superposition analogique, association de l'identique au similaire, cristallisation, répétition, etc.

<sup>460</sup> Dans la logique d'un système où la représentation « patriarcale » entre comme une des clés de cette logique.

Comme la pédagogie scout, bien qu'à sa manière, la collection du Signe de Piste est miroir d'une utopie (réactionnaire) autant qu'en elle-même utopie. Surtout lorsqu'il est miroir de miroirs, spectacle de spectacles par l'acte (*speculare*, regarder), le miroir est difficile à percevoir comme objet réfléchissant, lorsqu'on s'y mire et que, par désir bien légitime, on le prend pour le miroir magique qu'il se propose d'être. Et d'autant plus difficile est sa perception comme miroir déformant.

Mais que, dans ce jeu spéculaire et spectaculaire, l'un des miroirs, un seul, vienne non à disparaître –à la limite la redondance de ses semblables en « absorberait » l'absence– mais à se fêler, et la fêlure alors révélerait l'objet brusquement amplifié par l'infinie réflexion.

Et puis, dans la galerie foraine des glaces, chacun passe, chacun y joue son regard et son reflet, sa lumière intérieure et l'acuité de sa vue.

Pour certains, qui passèrent alors de l'autre côté des miroirs et commencèrent à en comprendre l'agencement, la collection du Signe de Piste se révélant pour ce qu'elle était, la distance décisive était prise.





## 3.2. Scier la chaîne

J'ai comparé auparavant le système représentationnel à un cosmos intérieur, un univers immatériel clos plus prégnant que l'univers tangible, une bulle imperméable et translucide, une sphère scellée, souvent insoupçonnée, interface courbée sur elle-même, mystérieuse frontière. Autant de métaphores tendues vers l'expression de ce que nous avons vu se développer à mesure que s'enracinait et se déployait le Scoutisme catholique en France<sup>461</sup>.

### 3.2.1. Point de rupture

Certains, après guerre, cherchèrent à aller au-delà du miroir, à passer derrière l'écran, à crever la bulle, comme on voudra, et, pourquoi pas, à scier la chaîne de ce qui, dans le contexte d'une époque (celle des années cinquante) put apparaître comme un boulet d'autant plus lourd ou entravant que malaisé à saisir comme tel.<sup>462</sup>

Michel Rigal fut, au premier chef, l'un de ceux-là. N'adhéra-t-il jamais aux représentations de l'Ordre, comme le suggère Christiane Rigal, lorsqu'elle évoque l'irritation de l'adolescent qu'il aurait été à l'égard de telles représentations qu'il aurait souhaité remettre en cause dès les premières années de son engagement dans le mouvement, en fonction d'une sensibilité pré-démocrate-chrétienne ? En vint-il au contraire progressivement, à partir de sa captivité dont le rôle a été souligné, à la conscience de la clôture sur elle-même d'une Association qu'il aurait alors travaillé à ouvrir, et à réconcilier avec la réalité sociale de son temps, d'abord par le truchement de la Route qu'il prit en main à la Libération, puis en devenant Commissaire Général ? Que le projet existât de longue date, ou qu'il mûrît au fil des expériences ou des rencontres, qu'importe après tout : ces questions, nous nous les sommes déjà posées sans pouvoir trancher, et le pourra-t-on ?

Ce qui importe, c'est ce que l'on peut effectivement constater : la Route, qui, sans cesser tout à fait de parcourir les chemins poudreux vers les hauts lieux d'une Chrétienté révolue, en quête d'une mystique passionnée, d'une ascèse difficile et d'un Ordre rêvé, qui va de moins en moins de la ville vers l'Ailleurs sinon l'Au-delà pour aller de plus en plus de la ville vers la ville, ses métiers, ses tensions, ses luttes, ses déchéances ; le Commissariat général, patiemment investi, et l'affirmation d'un ton nouveau avant l'émergence de nouvelles orientations ; le contrôle du le Conseil National des S.d.F.. (véritable organe législatif de l'Association) face à la mise à l'écart ou la neutralisation des gardiens ou des héritiers de la tradition (Lafont, Forestier, Goutet et bientôt Delsuc, Menu enfin qui, placé devant l'alternative se soumettre ou se démettre, préférera se démettre) : à travers tout cela c'est une bien volonté qui passe, et cette volonté, c'est celle de Michel Rigal.

La question est alors de savoir ce que projetait l'homme. Une réforme pédagogique ? Il ne fut, directement, à l'origine d'aucune, bien qu'il mît en place les hommes qui, à la branche Éclaireur et plus tard à la branche Louveteau (la branche Route dépérissant), allaient la faire. Alors ? Alors, ce qui apparaît avec le recul le plus nettement c'est justement

<sup>461</sup> Scoutisme en son propre lieu et, en même temps, à la croisée de plusieurs univers : la société en générale, et celle qui se retrouve dans l'Association ; l'Église des aumôniers, des laïcs, mais aussi l'Église hiérarchique et l'héritage culturel de l'Église ; la structure pédagogique d'une entreprise britannique ; une certaine jeunesse et ses mondes oniriques.

<sup>462</sup> C'est peu dire que de l'affirmer. Déterminer la nature de ce dont la conscience d'être soi est tissée est une entreprise infinie et peut-être impossible. Et pourtant, cela qui entre dans la composition de ce que l'on nomme couramment identité ou personnalité appartient éminemment au champ de l'Histoire qui se fait, et qu'un jour l'historien met au jour. L'Histoire aujourd'hui peut être perçue comme une systématique ; et la sociologie peut gommer les « accidents » individuels en qualifiant les comportements. Il n'en reste pas moins que ce sont des personnes qui, collectivement, qualifient leur société et interagissent en participant à leur Histoire.

la remise en cause radicale du système des représentations traditionnelles, par l'adoption d'un langage et d'options (religieuses, voire politiques et en tout cas sociales) nouvelles.

Là, précisément, le rapport entre Michel Rigal, sa volonté de promouvoir une révolution par le haut<sup>463</sup> et le Signe de Piste, thème principal de ce chapitre, apparaît.

En tant que collection « indépendante » du mouvement et bien que soutenue avec chaleur dans les revues, le Signe de Piste n'aurait pas dû constituer, pour un Commissaire Général jouant par ailleurs une partie délicate, un souci particulier. Or, dans la revue *Le Chef* de novembre 1956, Michel Rigal écrit :

*« Au cours de l'année 1955, la collection Signe de Piste (Éditions Alsatia) a vendu près de 200.000 romans. De fondation plus récente, la collection Jamboree (Éditions Spes) connaît de son côté un succès appréciable.*

*« C'est un fait que beaucoup de nos garçons lisent les productions de ces deux collections, dont le caractère scout risque parfois de créer quelque confusion, certains pouvant croire en effet qu'elles expriment la doctrine officielle du mouvement.*

*« Afin d'éviter les inconvénients que pourrait éventuellement entraîner cet état de fait, un accord est intervenu entre le Quartier Général et les directions littéraires de ces deux collections. »<sup>464</sup>*

De quoi s'agissait-il ? De soumettre les manuscrits à une commission de trois membres. Pierre Delsuc, ancien Commissaire Général qui conservait encore son siège au Conseil National, et qui était tout désigné pour entrer dans cette commission puisqu'il était à la fois le quasi-inventeur du roman scout catholique et le théoricien de la pédagogie de Jeu d'Aventure fictionnel ; l'abbé Jacques Charrière, autrement dit Jean Valbert, Aumônier Eclaireur S.d.F.. et écrivain S.d.P. ; François Lebouteux enfin, qui n'avait pas encore dans le mouvement de fonctions nationales, et dont le nom apparaît à l'occasion pour la première fois.

Mais Rigal poursuit :

*« Cette commission veillera à ce que les œuvres examinées ne comportent pas d'éléments pouvant paraître en contradiction avec l'esprit, les buts et les méthodes éducatives du Scoutisme catholique. (...)*

*« Un roman peut avoir sur un adolescent plus d'influence qu'on ne l'imagine. En ce sens, il y a lieu de se féliciter des garanties que nous donne désormais l'accord intervenu avec Signe de Piste et Jamboree. »<sup>465</sup>*

Cette brève annonce soulève de nombreuses questions et amène immédiatement plusieurs remarques.

Notons d'abord la date : novembre 1956, le mois même où Rigal obtient, par le contrôle des membres du Conseil National, les pleins pouvoirs de fait ; le mois même où les « Gardiens du Temple » sont écartés ou partent d'eux-mêmes. Une telle coïncidence ne peut être le fruit du hasard. Michel Rigal entend signifier que l'Association qu'il dirige prend ses distances avec le Signe de Piste ; Jamboree, dirigé par Jean-Claude Alain qui n'a jamais été Scout de France, collection qui n'a pas de représentant dans la commission et dont les

<sup>463</sup> L'Association se reproduisant à travers la plupart de ses cadres, il ne pouvait en être autrement. Au demeurant, cette révolution par le haut opérée par un cadre de l'institution en cause contre la volonté de ses pairs, au nom de l'esprit contre la lettre - ou de la Tradition contre la Tradition - n'est pas sans annoncer, sur une autre échelle et dans un tout autre contexte, un bouleversement considérable, assez analogue, qui marque à l'Est ce début des années quatre-vingt dix.

<sup>464</sup> Michel Rigal in : *Le Chef*, novembre 1956, n° 324, p. 43.

<sup>465</sup> Ibid.

thèmes scouts, rares au demeurant, ne renvoient pas à l'Association étant là pour faire accroire à une mesure d'ordre général, et pour masquer la vraie nature du propos.

Notons ensuite que l'annonce, comme les suivantes sur le même sujet, est publiée dans *Le Chef* et non dans *Scout*, ce qui aurait pu logiquement se faire. Comment comprendre ce choix ? En premier lieu, c'est donc à l'encadrement que Rigal s'adresse, et le message peut se comprendre ainsi : attention, Chefs (de Troupe, voire Commissaires), les romans que lisent vos garçons et qu'on louait jusque là ne sont pas sans danger, et l'Association change d'attitude à leur égard. Mais pourquoi ne pas tenir le même propos aux garçons eux-mêmes, sinon parce que Rigal soupçonne la force de séduction desdits romans, parce qu'il ne peut, de ce fait, heurter de front leur réel engagement, et qu'il risquait de n'être entendu ni suivi.

Ce qui est remarquable, c'est que ni Foncine ni Lebouteux ne se souviennent de l'accord ni de la réunion de la commission. Pourtant, sauf à être démenti, ce qui aurait eu un fort mauvais effet, Rigal ne pouvait tenir une telle position sans en avoir avisé les intéressés. Il faut alors supposer que l'affaire n'eut pas de suite, probablement parce qu'elle n'était pas destinée à en avoir. L'effet recherché dut être un pur effet d'annonce.

Du reste, comment cette commission aurait-elle pu fonctionner ? En expliquant sans en avoir l'air que le Signe de Piste n'exprime pas (ou plus ?) la « doctrine » du mouvement (quelle « doctrine », d'ailleurs ?), Michel Rigal insiste sur l'indépendance des deux parties l'une par rapport à l'autre, et désavoue en passant son prédécesseur Gauthier qui avait vanté, on s'en souvient, les mérites de la collection. Pourtant, l'existence annoncée d'une commission où devaient siéger un écrivain S.d.P. et un Aumônier S.d.F. entérinait malgré tout l'existence de liens implicites. En outre, il fallait supposer que les décisions de la commission seraient suivies par la collection. N'était-ce pas reconnaître une dépendance de celle-ci vis-à-vis de l'Association, fut-ce... dans l'indépendance ?

L'affaire, vraiment, a de quoi intriguer : à supposer que la commission ait condamné un ouvrage, qu'est-ce qui devait en résulter ? Une non-publication ? Le Signe de Piste aurait-il accepté la censure ? Y eut-il des engagements verbaux en ce sens, vite oubliés ? Et pourquoi, si oui, ce qui n'est pas impossible, ne fut-il pas donné suite à cette tentative de mise en tutelle, ce qui n'avait jusqu'alors pas été jugé nécessaire, sinon parce que l'on n'attendait pas un *modus vivendi* sur de nouvelles bases, mais bel et bien une rupture !

Michel Rigal avait l'initiative, et il la conserva jusqu'à ce que le Signe de Piste fût renvoyé aux limbes, à moins que ce ne soit aux enfers. En tout cas, ce ne fut pas le Signe de Piste qui s'éloigna de l'Association, ce fut l'Association qui, méritant du coup son appellation de mouvement, prononça sa séparation de biens et s'éloigna du Signe de Piste.

Michel Rigal avait sans doute préparé son offensive contre le système représentationnel et les « Gardiens du Temple » de longue date. On se souvient comment le P. de Metz avait brusquement remplacé le P. Forestier, tout aussi soudainement rappelé par son ordre à la Pentecôte 1955.

Quoi qu'il en fût, moins de deux mois après le « coup d'État légal » et l'annonce de novembre, l'abbé de Metz, dans un article tout en nuance, déjà partiellement cité, mit le doigt sur la plaie :

Qu'on habille notre Scoutisme de mythes plus au goût du jour, il est probable que pédagogiquement c'est avantageux. Mais nous ne pouvons pas conserver des points aussi intégrés à ce que nous sommes tels que l'essor personnel, la veillée, la Promesse, la Loi, les

insignes riches de symboles, notre idéal, notre communauté internationale (si relative qu'elle soit) et renier leur origine.

Après le coup porté aux « Gardiens du Temple », ce sont les partisans d'une mutation radicale (en l'occurrence l'Équipe Nationale Route et les Chefs Éclaireurs dans leur mouvance) qui sont d'abord visés. D'autant plus que s'adressant aux Chefs, l'abbé de Metz poursuit, on s'en souvient :

*« Vous comprenez mal pourquoi des anciens tiennent tant à la chevalerie et à son halo folklorique : ils en ont tiré le meilleur de leur jeunesse. Mais sachez que la filiation est authentique et qu'elle est le gage d'une exceptionnelle qualité qui a fait ses preuves. »*<sup>466</sup>

Bel hommage (nostalgique), en forme d'adieu qui ne s'avoue pas encore tout à fait. Coup à gauche, salut aux vaincus, et puis l'affirmation de la ligne nouvelle qui sera la ligne de transition :

*« Mais l'usage que nous avons à en<sup>467</sup> faire dans le Mouvement doit s'écarter autant de cet état voisin du mépris qu'est l'abandon de ces notions<sup>468</sup> dans le tiroir des postiches que de l'abus du point d'honneur tel qu'on peut le voir décrit dans certains romans pseudo-scouts. L'honneur peut tirer beaucoup de l'adolescent, mais l'épuiser. »*<sup>469</sup>

Inutile de préciser davantage qui est cette fois visé ! La phrase a beau être brève, elle est assassine. Elle annonce aussi ce qui va être l'évolution en douceur de la branche Eclaireur et du dernier avatar pédagogique du système représentationnel qu'est la proposition Raider : l'Exigence. Cette tension, cette recherche de l'application rigide de la Loi, dotée chez les Raiders d'une véritable règle élitiste, l'exigence donc sera peu à peu assouplie de telle sorte que l'éducation de « l'être à soi » et aux pairs laissera de la place à l'éducation de « l'être au monde », et au monde tel qu'il se donne à connaître. Cela paraît une mutation insignifiante ? En fait, même opérée en douceur, c'est plus qu'une mutation, car vole en éclat la clôture de l'Ordre sur lui-même... Comment alors s'arc-bouter (pour de mauvaises raisons voire sans raison) contre un monde, quand l'invisible mur disparaît, et qu'à la défiance compulsive on substitue ne serait-ce que la curiosité à l'égard de ce qui est ?

Cependant, il fallait enfoncer le clou, et c'est à Jacques Astruc, « Pélican Sagace », l'ex-administrateur du *Scout* des années trente, celui-là qui fit de Joubert l'illustrateur de la revue, que l'on confie cette tâche.

L'attaque, en fait, est biaisée, puisqu'Astruc monte à l'assaut du film qui vient d'être tiré du roman *Les cent camarades* dont on a dit qu'il était arrogant :

*« Comme il s'agissait d'un Signe de Piste, j'ai donc été voir avec une sympathie confiante le film qui vient d'en être tiré.*

*« (...)*

*« Il faudrait en finir une fois pour toutes avec ces compromissions et ces niaiseries qui ont peut-être un but commercial : plaire au public, mais qui n'ont rien à voir avec l'idéal et les buts profonds du mouvement. »*<sup>470</sup>

<sup>466</sup> Michel de Metz-Noblat, in : *Le Chef*, janvier 1957, n° 326, pp. 10-11.

<sup>467</sup> L'abbé de Metz parle ici de l'Homme.

<sup>468</sup> C'est-à-dire celles qu'il évoque dans les deux passages précédents.

<sup>469</sup> Michel de Metz-Noblat, *ibid.*

<sup>470</sup> Jacques Astruc, in *Le Chef*, mars 1957, n° 328, p. 16.

Comme le film ne pouvait être perçu (à juste titre) qu'en tant qu'émanation de la collection d'Alsatia, la sévérité de la critique du film ne pouvait que rejaillir sur le Signe de Piste, et d'autant plus qu'Astruc avait pris soin de rappeler la sympathie ancienne. C'était comme reconnaître, même de façon ambiguë, que le spectacle avait soudain dessillé les yeux... du lecteur ! Jamais en vingt ans le Signe de Piste n'avait été la cible d'attaques, indirectes ou non, aussi convergentes...

Suite à cela, cependant, le silence se fit pour un temps, sèchement rompu, dans *Chef* de décembre 1959, numéro dans lequel tout lien existant entre les Scouts de France, Signe de Piste et Jamboree est purement et simplement dénoncé. Ainsi, en mars 1962, il est clair, pour le rédacteur de l'avis tranchant qui est alors publié qu'il n'est plus question de *sympathie confiante*, même déçue et dénoncée :

Les Scouts et Guides de France réaffirment qu'ils n'ont aucun lien avec ces collections<sup>471</sup>, n'interviennent en rien dans le choix des sujets et des manuscrits et pas davantage dans la mise en œuvre. Ils dégagent donc entièrement leur responsabilité à l'égard des graves erreurs qu'on peut relever sur le plan éducatif dans tel ou tel ouvrage de ces collections. Les Scouts et Guides de France ne peuvent que regretter une présentation, sigles et vocabulaire, qui tendent à faire croire que ces collections ont la garantie du Scoutisme. Ils soulignent l'aspect déplaisant de l'exploitation commerciale par ces collections d'un capital moral qui n'est pas leur.<sup>472</sup>

Cette fois, on ne ménage plus les susceptibilités. Il est vrai que depuis ce qui apparaît avec le recul comme l'annonce du divorce de 1956-57, cinq années se sont écoulées. La guerre d'Algérie, l'entrée dans l'ère de la consommation de masse et de la croissance, l'allongement et la mutation de la scolarité (décret Berthion et loi Debré), la brusque constitution des jeunes en marché, et l'émergence d'habitus spécifiques à cette classe d'âge encouragée par les médias (phénomène « Salut les copains »), tout cela a fait mûrir une jeunesse entière. Et même issus d'un milieu catholique et traditionaliste, les adolescents sont de plus nombreux à être d'abord séduits par le romantisme de leur propre désir d'émancipation (qu'ils nomment révolutionnaire). Ainsi, se retrouvant au coude à coude, ils sont certainement moins nombreux à être sensibles au prestige de l'élitisme réactionnaire qui pouvaient plus aisément entrer dans la composition de l'humus mental de leurs aînés. Quant à ceux des Chefs qui, partiellement marginalisés par l'active campagne de recrutement et de formation du Cadre vert, demeuraient ardemment fidèles au style scout Signe de Piste, on est à présent déterminé au Q.G. à ne pas les retenir s'ils partent, comme l'attestent aussi bien Pierig Keroad qui se détache des Scouts de France sans difficulté et François Lebouteux qui, pour sa part, préfère la scission plutôt que le maintien d'une unité de compromis et compromettante.

Ce n'est pas, une fois encore, que le Signe de Piste ait revêtu une importance « événementielle » ou « structurelle » telle qu'il fallût considérer qu'en ces années-là tout tournait autour de la collection. C'est plutôt que l'enjeu réel du débat du temps est cristallisé par les publications de la collection, qui demeure la dernière partie de l'ordre ancien et du système représentationnel.

La salve tirée contre Signe de Piste et Rubans noirs est, cela dit, d'une violence certaine, et la qualité des arguments retenus n'est pas, quant à elle, sans défaut. Visiblement, on n'entend pas s'expliquer sur l'abandon de la démarche que proposait Rigal en 56 (ce qui confirme l'hypothèse de l'aspect formel d'une telle proposition). On souligne

<sup>471</sup> Signe de Piste et Rubans noirs.

<sup>472</sup> In *Chefs*, mars 1962, n° 364, p. 9.

l'indépendance complète des collections auxquelles on reproche même d'user d'un « *capital moral* » auquel elles ne pourraient prétendre. L'ambiguïté de la formule affaiblit la portée de l'accusation d'« *usage frauduleux de raison sociale* ». Ou l'on accusait Signe de Piste de faire mésusage du label Scout de France ; ou bien l'on développait par l'analyse les raisons qui conduisaient à dénoncer comme dangereuses les productions du Signe. Mais on pouvait difficilement reprocher aux trois Scouts (*Scout un jour...*) qui en assuraient la codirection et l'illustration de puiser dans un patrimoine qui était le leur et que l'Association était en train de répudier ! À preuve du reste, dans le numéro de mars où le communiqué fut publié, Lebouteux met en cause le système des épreuves de classe de la branche Éclaireur (un de ses piliers pédagogiques traditionnels), tandis qu'en janvier l'ouvrage de Menu, *Le C.P. et son gang* avait donné lieu à une franche bien que fraternelle mise au point, et qu'en avril-mai, allait être publié un remarquable entretien entre les PP. Liégé et Chevaleyre qui sonna le glas des anciennes conceptions sur les insignes, le Chef, la virilité, l'obéissance et l'autorité, la nature, la liberté... Il était donc hasardeux de revendiquer un *capital moral* qui d'une part ne pouvait être considéré comme la propriété d'une équipe dirigeante quelle qu'elle fût, et que l'on répudiait par ailleurs... Peut-être jugea-t-on nécessaire de maintenir la fiction d'une continuité entre l'ancien et le nouveau, et du coup il fallait que ceux qui précisément demeuraient fidèles au passé fussent dénoncés comme infidèles voire hérétiques ! Mais, ce faisant, on évitait de rendre clairement explicite pour les autres (les jeunes) et pour soi (les dirigeants) la mutation radicale qui s'opérait et que l'on espérait tout ensemble. Comme en 1945, l'occasion de jouer enfin cartes sur table et, dans le prolongement des propos des Pères Chevaleyre et Liégé, de dire ce dont on ne voulait plus, pour quelles raisons et en fonction de quels buts nouveaux, fut partiellement perdue. En 1960, au moment de la réforme Pionnier-Ranger, on se contenta de présenter l'affaire comme une nécessaire adaptation de la pédagogie... « *aux jeunes d'aujourd'hui* ».<sup>473</sup>

Le bruit que fit, en tout cas, les termes du communiqué de mars fut entendu jusqu'à Colmar, et la maison-mère de Signe de Piste, Alsatia, s'en émut. Aussi dans le numéro de juin-juillet 1962, procéda-t-on, en remerciant Alsatia pour l'*aide offerte*, à une seconde mise au point à propos des deux collections.

À la suite du communiqué d'avril (sic), Alsatia demande qu'on ne condamne pas l'ensemble de ses publications.

« *Nous répétons donc avec toute la netteté possible qu'ABSOLUMENT ÉTRANGERS à la rédaction, comme à la direction des collections Signe de Piste et Rubans noirs plus spécialement destinés à la jeunesse, nous dégageons toute responsabilité vis-à-vis des conceptions éducatives de la représentation du Scoutisme qui peuvent se faire jour à travers tel ou tel ouvrage de ces collections, ouvrages sur lesquels nous nous réservons d'ailleurs les droits de la critique.* »<sup>474</sup>

Cette fois, on est plus nuancé, plus précis et plus clair chez les Scouts de France, sans être pour autant moins ferme: l'Association affirme l'hétérotopie existant entre ses conceptions éducatives et les représentations du Scoutisme d'une part, et celles des

---

<sup>473</sup> Les choses devaient être plus explicites dans les discussions, tant entre les membres de l'équipe nationale qu'entre tels et tels Chefs locaux. Le fait cependant de ne pas communiquer par le biais des revues l'ensemble des données de la réflexion laisse supposer que l'on n'osait peut-être pas encore – devant les doutes, les incertitudes, les contradictions qui pouvaient traverser certains – en revendiquer le développement.

<sup>474</sup> In *Chefs*, juin-juillet 1962, n° 366, p. 67.



collections d'Alsatia de l'autre. Tous les ouvrages, du reste, ne sont pas condamnés en bloc. Mais l'on se réserve un droit de critique légitime, vis-à-vis de tel ou tel.

La question se pose à présent de savoir pourquoi le débat fut rouvert en cette année 1962 et porté sur la place publique avec autant d'éclat.

C'est qu'au début de l'année 1962, le *Signe de Piste* avait fait paraître, sous la signature d'un certain Jean-Paul Jacques lequel, selon un article de *Paris-jour* que je cite plus loin, aurait été en fait... une comtesse polonaise<sup>475</sup> réfugiée à Elisabethville (!), un roman : *Aventure au Katanga* qui avait déclenché un véritable scandale.

De quoi s'agit-il ? D'un roman et d'un ensemble de textes (avant-propos, préface, postface) dont l'indéniable mérite est de manifester, cette fois de la manière la plus explicite qui soit, la relation entre un système de représentations et une position politique précise, en cette année 1962.

### 3.2.2. *Aventures au Katanga*

L'indépendance du Congo belge, qui sert de toile de fond au roman, fut obtenue dans une telle confusion qu'il faut, avant d'aborder le texte, essayer de donner quelques points de repère, et montrer pourquoi l'événement fut un véritable révélateur idéologique.

Aux lendemains des émeutes indépendantistes qui s'étaient déroulées à Léopoldville en janvier 1959, fut retenu le principe d'une table ronde entre le gouvernement belge et les représentants congolais qui s'organisèrent en Front commun à la veille de la conférence. Celle-ci se tint à Bruxelles en janvier 1960. La date de l'indépendance fut arrêtée au 30 juin de l'année en cours : celle-ci allait donc s'opérer sans transition. C'était d'autant plus déplorable qu'aucun accord véritable n'était survenu entre les Congolais et les Belges concernant la nature de cette indépendance, et qu'entre les Congolais eux-mêmes existaient des divergences fondamentales à propos de la forme à donner à l'État futur. À ce propos, Libois et Verhægen remarquent, dans l'article *Zaire* de l'*Encyclopædia Universalis* :

« *Au-delà des idéologies ou du degré de radicalisation dans la lutte contre le régime colonial, les Congolais se divisaient en unitaristes et en fédéralistes. Ces derniers étaient formés de groupes les plus forts (ou se croyant tels) dans les provinces riches ; les unitaristes, eux, se recrutaient surtout dans les provinces pauvres dont le développement exigeait des mécanismes de péréquation assurés par un pouvoir central fort, ou encore dans les minorités ethniques des provinces riches, l'État centralisé apparaissant alors comme le protecteur de ces minorités.* »<sup>476</sup>

En somme, aux traditionnels clivages politiques entre idéologies, ou entre modes d'engagement plus ou moins exclusifs, s'ajoutaient les clivages ethniques avivés, pour des acteurs sans expérience mais avides de liberté, par l'enjeu : le contrôle de l'appareil d'Etat ou tout simplement le pouvoir, alors qu'aucune force socio-ethnique n'était, semble-t-il, capable d'imposer son hégémonie ou de construire autour d'un pacte national un consensus nécessaire.

<sup>475</sup> Lorsque je l'ai interrogé sur ce point, Jean-Louis Foncine m'a dit ne plus se souvenir de qui il s'agissait. Tout, dans cette affaire, baigne dans une atmosphère glauque.

<sup>476</sup> Gérard Libois et Verhaegen, *Zaire* in *Encyclopædia Universalis*, 1988, T 18, p. 1.195.

C'était laisser le champ libre aux frustrations d'intérêts coloniaux qui ne se résignaient pas, aux ambitions croisées des puissances occidentales et aux espoirs, calculés ou non, des pays en voie de décolonisation.

Après que les élections eurent permis à Joseph Kasavubu d'accéder à la Présidence de la République, l'unitariste Patrice Lumumba obtint du jeune parlement congolais une courte majorité et devint chef du gouvernement. Aussitôt, une partie de l'armée fit sécession. Invoquant le traité d'alliance conclu avec la Belgique, Lumumba fit appel, tandis que le chaos s'étendait au pays tout entier, aux forces royales. Les troupes belges ramenèrent moins l'ordre qu'elles profitèrent de l'opportunité pour s'installer au Katanga, la riche province cuprifère. Le 11 juillet 1960, Moïse Tschombé, issu de l'aristocratie Lunda et ancien membre du conseil provincial, proclama l'indépendance du Katanga, activement soutenu par les troupes belges, l'Union Minière du Haut-Katanga et la C.I.A, dont on connaît désormais le rôle grâce à la publication en français, aux Editions Stock, d'une large partie du *Rapport Church* rédigé à la suite du scandale du Watergate.

Dag Hammarskjöld<sup>477</sup>, Secrétaire Général de l'O.N.U, gagné aux thèses unitaristes, et les pays du Pacte de Bandœng obtinrent l'intervention pacifique des Casques bleus, tandis qu'en se retirant l'armée belge laissait au Katanga une gendarmerie bien armée, et encadrée par une centaine de mercenaires occidentaux (les « Affreux ») que devait commander le colonel Roger Trinquier. Une guerre civile d'une rare cruauté déchira le pays de 1960 à 1965, date à laquelle le général Mobutu, qui avait livré (avec l'aide de la C.I.A.) Patrice Lumumba aux Katangais aux lendemains de sa destitution de septembre 1960, s'empara du pouvoir et établit l'ordre que l'on sait.

Voilà, rapidement brossées, les grandes lignes des événements complexes à l'intérieur desquels s'inscrit le roman de Jean-Paul Jacques.



<sup>477</sup> Il devait périr, en septembre 1961, dans un accident d'avion dont les causes exactes n'ont jamais été éclairées, alors qu'il recherchait sur place un compromis. Dag Hammarskjöld avait reçu le prix Nobel de la paix en 1960.

Le livre a deux héros, José Lebrun, tout d'abord. Scout, fils d'un directeur de plantation, parlant le swahili aussi bien que le français, José se considère comme un blanc d'Afrique aimant autant le pays que ses habitants (certains du moins, les « bons »). Littérairement, le caractère de José est surtout défini par rapport à celui de Jean, un Scout comme lui et *bon copain, loyal et sûr*, mais qui tient le discours du racisme primaire : « *Y (sic) sont paresseux, les bougnoules. Tu ne les connais pas encore ?* »<sup>478</sup> C'est d'ailleurs à ce titre qu'on le voit se moquant du Président Kasavubu : « *Saliez, Saliez, messieurs le Public ! Moi Kasabouffe-tout, moi Elizar Kisenfout ! Saliez! Saliez ! Indépendance cha ! cha ! cha !* »<sup>479</sup> »

José déplore cet état de fait. Ainsi, tout est dit : il n'est pas raciste, et cherche à « comprendre ». Du reste, n'a-t-il pas pour ami un noir Tshokwé, Benoît-Kamwiania M'Byhu, brillant élève, respectueux des « *Monpères* » (sic) (les missionnaires catholiques), neveu d'un chef vacher d'une exploitation kisanga (possédée par un noir, collaborateur des Belges) et fils d'un chef de « *Magasin de Blanc* » ? En somme, Benoît-Kamwiania est d'autant plus acceptable qu'outre son tempérament agréable, il « pense bien » et reste « à sa place ». Tout comme sa famille, du reste, chez qui une statuette de Notre-Dame de Lourdes trône au milieu de délicates roses en papier...

Confronté aux heurts qui annoncent la rébellion du 9 juillet 1960 et la sécession du 11, José prend ardemment parti contre l'unitarisme, et pour Moïse Tschombé, présenté d'abord incognito contre le pacificateur d'une rixe d'enfants, au coin d'une rue. Tout un symbole : « *Il sentait [José] que cet homme, puissant et détendu, personnifiait à la fois la force et la patience de cette Afrique qu'il aimait.* »<sup>480</sup> La cause que Tschombé défend, et l'ordre qu'il incarne est d'ailleurs explicitement suggéré : dans son bureau, trône un « *grand portrait du roi Baudouin* »<sup>481</sup> et à Elisabethville la statue du roi des Belges (Léopold II) « *est toujours là, et il n'est pas question de l'ôter* »<sup>482</sup>.

L'intrigue, quant à elle, est assez mince : la famille de Benoît-Kamwiania cache d'abord José pour que celui-ci échappe aux forces congolaises régulières (mais qui de fait perpétrèrent quelques atrocités à l'encontre d'Européens, en guise de provocation, tandis que Lumumba, jamais cité ici, s'évertuait en vain à les ramener à l'obéissance). Puis la famille M'Byhu, avec José, décident de fuir dans la brousse. Cette fuite, ponctuée de diverses péripéties et permettant à José et à son ami de découvrir du Germanium, minerai qu'ils remettent en cadeau à Tschombé, les feront passer des geôles de « *mutins unitaristes* » à l'asile d'une mission. Tout le monde, finalement, se retrouvera sain et sauf à Elisabethville où Tschombé fait régner l'ordre, la justice et la paix.

C'est là que se situe le chapitre qui fit scandale. Car un an plus tard (donc au cours de l'été 61), des troubles éclatèrent de nouveau et les forces de l'O.N.U. s'interposèrent. Pour les Katangais, l'intervention même pacifique des Casques bleus était une menace. Chez les M'Byhu, le secrétaire du ministre katangais de la défense, Joseph Yav, prêche la « guerre sainte » :

« *Je vous le répète, mes frères, il se passe des choses graves. Les Casques bleus de l'O.N.U. (Dieu les punisse) ont par trahison attaqué notre Patrie commune (et il lança un regard à José, en prononçant ces derniers mots). Les*

<sup>478</sup> Jean-Paul Jacques : *Aventure au Katanga*, 1962, p. 43.

<sup>479</sup> Ibid., p. 43.

<sup>480</sup> Ibid., p. 41.

<sup>481</sup> Ibid., p. 146.

<sup>482</sup> Ibid., p. 157

*mercenaires suédois, irlandais et indiens ont attaqué la Poste et la Radio. Ils s'en sont emparés par surprise. Il ont jeté les blessés par les fenêtres de l'Hôpital Saint Charles.* »<sup>483</sup>

Dans son entreprise de falsification délibérée de l'histoire, l'auteur égrène alors un certain nombre d'atrocités supposées commises par la force d'interposition, évoquant mélodramatiquement la silhouette du Président (Tschombé), chemise couverte de sang, tel qu'en un rêve il est apparu à José.

Aussitôt, les deux garçons se portent volontaires pour la lutte « *pro Patria* » (sic). Ils prennent spontanément contact<sup>484</sup> avec un certain commandant Faulques, « *un parachutiste dont le papa de José disait qu'il avait fait de grandes choses en Indo et en Algérie* », qui les envoie à un « *major de la Bourdonnais* »<sup>485</sup> ; mais lui se rit d'eux. En désespoir de cause, les deux garçons se rendent chez le capitaine Souris, au « camp Massard » où se trouvent cantonnées les troupes fidèles à Tschombé et le « 2<sup>e</sup> bureau ».

Là, le capitaine les met sur la piste d'un *espion suédois*, lieutenant des services de sécurité de l'O.N.U., qui détiendrait des documents pouvant compromettre Tschombé.

Bravant la mitraille, dans la plus pure traditions des *scouts*<sup>486</sup> du Baden-Powell de la guerre des Boers<sup>487</sup>, José et Kamwiania repèrent l'officier suédois et l'abattent d'une balle, puis le dépouillent de ses documents... en espérant que la blessure n'a pas été mortelle, sans vérifier ! Pour cet « exploit », les deux garçons seront cités de l'ordre de l'armée katangaise...

L'avantage d'ouvrages comme celui-ci, extrémistes, militants, publiés à dessein en pleine négociation entre le F.L.N. et la France (nous sommes à quelques jours des accords d'Évian) est qu'ils se donnent pour ce qu'ils sont.

De quoi s'agit-il au juste ? D'un jeune garçon issu de la ploutocratie coloniale, qui fait alliance avec un fils de la bourgeoisie katangaise, et qui se range sous le drapeau d'un homme, Tschombé, qui mise sur la puissance coloniale pour asseoir un pouvoir qu'il paiera, n'en doutons pas, de lourdes concessions économiques. Le tout étant enrobé dans l'exaltation de l'assimilationisme au nom du respect de l'ordre des possédants, de la religion et de la « civilisation occidentale ».

On avouera que cette lecture n'est pas une caricature : chaque élément qui le fonde est explicitement mis en œuvre, et valorisé par le texte.

Cependant, la démarche qui recherche l'adhésion du jeune lecteur est frauduleuse. Admettons de « passer » sur la falsification de l'histoire en acceptant, pour la démonstration, que l'extrême confusion des événements et des idées pouvaient justifier que l'on prît les Casques bleus pour des « mercenaires », ce qui est pourtant un incroyable renversement des faits qui mirent les mercenaires du côté de la gendarmerie katangaise. Il est cependant impossible, sans même se placer d'un point de vue éthique, d'accepter une

<sup>483</sup> Ibid., p. 151.

<sup>484</sup> Ce qui souligne leur autonomie, leur sens de l'initiative.

<sup>485</sup> Homonymie probablement tout à fait fortuite et malencontreuse avec le « Jacobin blanc », François Régis de La Bourdonnaye, comte de La Bretèche, plusieurs fois ministre de l'Intérieur sous Charles X, qui, avant d'entamer sa carrière ministérielle, avait réclamé, de la tribune de la Chambre à l'automne 1815 : « *des fers, des bourreaux, des supplices* », ce afin d'« *arrêter les trames criminelles* » supposées de l'opposition bonapartiste et jacobine. « *La mort, la mort seule*, avait-il ajouté, *peut effrayer leurs complices et mettre fin à leurs complots. Défenseurs de l'humanité, sachez répandre quelques gouttes de sang pour en épargner des torrents* ». il préfigurait en somme le registre d'*Aventures au Katanga*...

<sup>486</sup> Dans ce cas, les garçons que Baden-Powell avait incorporés comme éclaireurs de l'armée, on l'a évoqué.

<sup>487</sup> Oui, mais entre l'époque de la guerre des Boers et celles des indépendances africaines, les temps, les principes et les mentalités ont changé...

propagande prétendant défendre les valeurs de l'Occident chrétien, et qui donne en modèle le dévoiement de deux garçons amenés à tenter d'assassiner le représentant d'un organisme international aux visées pacifiques. Il y a là, outre la volonté avérée de tromper une jeunesse et sur les événements en cours au Congo, et, par association, sur ce qui se déroule en Algérie, une insupportable contradiction.

Contradiction d'ailleurs vaillamment soutenue par l'auteur (ou l'autrice?) qui, en avant-propos, déclare :

*« Ceci est le récit d'aventures où l'imagination est restée constamment au service de la réalité. »<sup>488</sup>*

*« C'est aussi l'histoire d'un pays d'Afrique qui croit et qui proclame que l'accession à l'indépendance ne signifie pas un recul mais un progrès. L'histoire d'un peuple qui a choisi de ne renier ni le christianisme que lui ont apporté les européens, ni la civilisation particulière à laquelle il a participé grâce à ceux-ci. Le chef de ce pays et son gouvernement ont mis tout en œuvre pour ne pas diviser mais pour unir, pour ne pas haïr mais aimer. Désormais, pour beaucoup d'hommes de bonne volonté, ce pays est devenu une patrie très aimée. »<sup>489</sup>*

Sans doute la sécession katangaise avait-elle pour but d'unir ? Sans doute l'assassinat de Lumumba et de tant d'autres, inconnus, participait-il de l'amour, et non de la haine ? Sans doute l'appel au meurtre, lancé à de jeunes adolescents, relevait-il du christianisme, de la civilisation européenne et du progrès ? Sans doute les Affreux et les représentants de l'UMH étaient-ils des hommes de bonne volonté ? Vraiment, avec le recul, tout ça est odieux.

Mais on n'en resta pas là : on fit d'abord place à l'abbé Fulbert Youlou, chef de l'État de l'ex-Congo français, qui avait fort opportunément déclaré, lors d'une conférence de presse, à Paris, en novembre 1961 :

*« Le Katanga a fait la preuve de son existence en tant que nation, et il est faux de prétendre que la reconnaissance de ce pays précipiterait le reste du Congo dans les bras du communisme... Un gouvernement militaire au Congo ex-belge est une absurdité<sup>490</sup>. C'est la rage au cœur que nous voyons les pompiers de l'O.N.U. aider des irresponsables à allumer de nouveaux foyers d'incendie. »<sup>491</sup>*

Cette « rage » peut se comprendre de la part de quelqu'un qui n'avait pas dû être insensible au projet de reconstituer un vaste État bakongo, défendu par ses frères de l'ex-province voisine... Mais elle n'apporte qu'un soutien très fragile (et sujet à caution) à la thèse anti-unitariste.

Les codirecteurs du Signe de Piste donnèrent aussi la parole au colonel Trinquier en personne : à travers les tourbillons d'une pensée confuse, mêlant tout, c'est un véritable florilège des thèses du Signe de Piste et du système représentationnel, à présent porté par les fantasmes d'un soldat perdu, qui se propose :

*« J'ai connu en Indochine, en Algérie ou ailleurs, des jeunes gens capables de se conduire comme 'José' ou Kamwania, les deux héros du roman de J.-P. Jacques.*

<sup>488</sup> Qu'on en juge.

<sup>489</sup> Ibid., p. 11.

<sup>490</sup> Comme le montre le coup d'État du général Mobutu quatre ans plus tard.

<sup>491</sup> Abbé Fulbert Youlou, avant-propos, in : Jean-Paul Jacques, *Aventures...*, op. cit., pp. 13-14.

« J'ai toujours constaté que l'absence de racisme permet à des hommes de races différentes, particulièrement à des jeunes gens, de s'aimer et de lutter fraternellement contre un ennemi de la civilisation : le matérialisme communiste, ou le matérialisme capitaliste, qu'il vienne de l'Est ou de l'Ouest.

« Je sais que des adolescents ont accompli au Katanga, dans la lutte avec les rebelles à l'autorité de leur pays, et même aux 'Casques bleus' qui voulaient s'imposer à leur petite patrie, des actions dignes de celles des défenseurs de Budapest contre les troupes soviétiques.

« Depuis les croisés de quinze ans, au Moyen-Age, jusqu'aux jeunes compagnons vietnamiens, qui ont suivi nos soldats dans les rizières ou les montagnes du Tonkin, et les jeunes musulmans d'Algérie qui se sont battus pour la France, la jeunesse a toujours fourni des modèles pour les adultes et bien souvent c'est elle qui a donné l'exemple sur le chemin du sacrifice.

« Les Chouans n'attendaient pas d'avoir dix-huit ans pour se battre, pas plus d'ailleurs que les soldats de la République. Le petit Bara, jeune hussard de treize ans, mort pour ne pas trahir son idéal, est une des gloires les plus pures de la jeunesse française.

« D'instinct, notre jeunesse a compris que les combats qui se déroulaient au Katanga sont les mêmes que ceux que nous menons en Algérie, au Laos ou dans l'Angola. C'est notre liberté et notre civilisation que nous y défendons.

« J'aurais été fier d'avoir sous mes ordres José et Kamwania. Mais j'ai eu leurs frères aînés, en Indochine et en Algérie, des jeunes gens courageux, de toutes les races, mais qui s'aimaient et qui se battaient pour le même idéal.

« Je souhaite que leur aventure donne à ceux qui liront ce livre, le désir de se conduire comme eux.

« Ils auront bientôt leur place dans le combat que nous menons. Nous, les anciens, comptons sur eux. »<sup>492</sup>

J'ai cité ce texte *in extenso*. Il se passe, je crois, de commentaire.

Mais le dossier d'*Aventure au Katanga* n'est pas complet. Car les codirecteurs Dalens et Foncine prirent la peine d'adjoindre au roman une sorte de post-face : *Témoignages*, qui est un véritable manifeste où, pour la première fois de façon aussi claire, les deux hommes explicitent le lien entre l'univers fraternel (représentationnel) et une prise de position socio-politique face à l'époque :

« Cette histoire, vous l'avez bien compris, n'est pas à proprement parler un ROMAN. C'est plutôt un témoignage authentique, car presque tout ce qui est raconté dans ce livre a RÉELLEMENT eu lieu<sup>493</sup>.

« Avec José, Kamwania et beaucoup d'autres, vous avez assisté à la naissance d'une nation, patriote et courageuse.

« Depuis plus de vingt ans, la guerre déchire le monde, et il faut parfois tenter de la gagner pour ne pas faire supporter à ceux dont on a la charge, le poids de tant de trop lourdes injustices, pour ne pas laisser réduire en esclavage ceux qui acceptent de payer le prix de leur liberté.

« Oui, la guerre sous toutes ses formes pose l'un des plus graves problèmes de notre temps. Ce problème, Signe de Piste l'a toujours abordé avec honnêteté, avec sérieux, en écartant fausses conventions, mièvrerie et tricherie. »<sup>494</sup>

<sup>492</sup> Colonel Roger Trinquier, Préface, in : Jean-Paul Jacques, *Aventures...*, Ibid. pp.. 13-14.

<sup>493</sup> Là encore, qu'on en juge. Aux yeux du Q.G. S.d.F. cela put aggraver le cas.

<sup>494</sup> Serge Dalens et Jean-Louis Foncine : *Témoignages* in : Jean-Paul Jacques, *Aventures...*, pp.. 163 à 171.



Arrêtons-nous d'abord ici. Quelques remarques s'imposent. L'apparente « neutralité » de ce début de texte qui n'évoque que la guerre comme le problème général de ceux qui luttent pour la liberté, est évidemment une habileté, d'aucuns diraient une supercherie : après avoir donné la parole à MM. Youlou, « Jacques » et Trinquier, après le roman lui-même, le type de guerre dont on parle ici est parfaitement cerné. Dans ces conditions, faire de la sinistre affaire katangaise le symbole de la lutte pour la liberté et la justice se comprend tout à fait : la liberté et la justice défendues ici, et dont Trinquier reconnaît que c'est « *notre liberté et notre civilisation* », c'est-à-dire la sienne et celle des autres soutiens d'une telle cause, n'ont strictement rien à voir avec les conceptions définies entre autres par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948. Elles participent d'un système de représentations où l'homme blanc est libre et pense juste d'imposer (au nom d'un ordre du monde rêvé immémorial et d'un Dieu que l'on réduit en se l'appropriant) sa foi, sa culture et son mode de vie à des populations que l'on exploite à son profit et que l'on méprise assez pour croire (sous la pression de leur révolte) qu'elles accepteraient une pseudo-assimilation, pour leur prêter une telle attitude et supposer que cette révolte trouve dans le Mal (où qu'il soit, mais fondamentalement à l'extérieur, et surtout à l'Est) et non dans la domination elle-même, son origine et sa raison. Tout ce qui, de surcroît, va à l'encontre du système de représentations qui fonde cette certitude est passible de la guerre, car on sent bien que le refus de toute autre conception ou vision du monde est total.

On est ainsi amené à comprendre qu'en posant le problème de cette guerre depuis vingt ans, le Signe de Piste est... en guerre depuis vingt ans ! Or une telle guerre n'est-elle pas précisément une croisade (Trinquier le dit) à laquelle le Scoutisme catholique des années trente convoquait la jeunesse, et le combat pour lequel Menu, le C.N.E. des années d'après-guerre, forgeait les corps et les âmes (ou prétendait le faire, lui qui vomissait le matérialisme sous toutes ses formes, et appelait sans cesse à la lutte) ? On ne se perdra pas sur la palette des infinies nuances et de la diversité d'intensité des engagements : le fond des couleurs et des formes est la même, et le tableau, identique, qu'il soit admiré de biais ou de face, de loin ou de fort près.

Mais, dans l'anthologie « de guerre » qu'ils proposent, quels titres Dalens et Foncine vont-ils faire entrer ?

-*L'Étoile de pourpre* de Dalens, illustrant la vie de Baudouin, roi à treize ans et lépreux, en lutte contre les Infidèles (déjà le Mal, l'Extérieur, en œuvre), et publié par Rubans noirs, la collection aînée.

-*La Croisade des Enfants* d'Henri Treece, publié dans Signe de Piste junior.

Deux livres pour un univers de croisade. On aurait pu citer *Les Trois Pastouraux*.

-*La Plaine Rouge* de Bruno Saint-Hill : « *L'amitié des enfants y est heureusement plus forte que la haine des hommes* »

Voilà pour les guerres de religion.

-*La mort d'Éric* de Dalens.

-*Le Foulard de Sang, Les Forts et les Purs, Le Glaive de Cologne* de Foncine.

-*Deux Rubans noirs*, de Labat, roman qui, l'on s'en souvient, se déroule pendant le Blocus de Berlin, éponyme de la collection du même nom.

-*La Couronne de l'Aigle Blanc* du même J.-P. Jacques, publié dans Rubans noirs, qui décrit l'agonie de la Pologne entre 1938 et 45, ceci pour la seconde guerre mondiale et ses retombées en Europe.

Cependant :

« *Il arrive [ajoutent nos codirecteurs] qu'une guerre entraîne une autre, à la manière de certaines réactions en chaîne. Comme l'écrit l'officier qui préface Aventure au Katanga, la jeunesse a toujours fourni des modèles aux adultes, et bien souvent c'est elle qui leur a donné l'exemple sur le chemin du sacrifice. De l'Est à l'Ouest, de l'Europe à l'Asie, de l'Asie à l'Afrique, ce sont les valeurs essentielles de notre civilisation que nous défendons. C'est ce combat sous ses différentes formes que nous vous proposons, et parfois ses causes ou ses prolongements.* »<sup>495</sup>

Voilà qui, cette fois, n'est plus ambigu. Quant aux titres :

- Les jumeaux de Pékin*, de Gene Victor ;
- Minh de la Rivière Thai*, de J.-M. Dancourt, Rubans Noirs, à la gloire des soldats d'Indochine ;
- José-Mohammed* de A.-G. de Chamberlhac, S.d.P. prélude à la guerre d'Algérie.

Et sur le Maghreb :

- Au risque de tout gagner* de Jean Serza, Rubans noirs.
- La croix d'Agadès* de X.-B. Leprince, Rubans noirs.
- Le Rendez-vous de Casablanca* de J.-P. Pays
- La table de Tacfarinas* de X.-B. Leprince, Rubans noirs.
- Un insurgé de quinze ans* de Thomas Szabo, Rubans noirs, sur l'insurrection de Budapest : « *De tout temps, des jeunes gens, et parfois des enfants ont été mêlés aux révolutions, mais c'est la première fois qu'ils sont descendus au combat par bandes, par immeubles et rues entiers. Un document exceptionnel de l'Histoire de notre temps, que Signe de Piste est fier d'avoir mis sous les yeux de tous les jeunes d'Occident.* »<sup>496</sup>

Jeunesse pure, modèle pour les adultes, agents de la « régénération », à la pointe du combat pour l'ordre retrouvé... Nous sommes en 1962. Mais rien n'a changé. C'est que le « Temps véritable » est bien entendu immuable... Parfois le « désordre du Mal » gagne sur l'« ordre de Dieu », mais c'est une avancée passagère : voilà dans quel espace clos les maîtres du Signe de Piste évoluent toujours. C'est d'ailleurs pourquoi, à travers la lecture des romans strictement Signe de Piste cités ici, on en vient à se demander ce que les notions de *sérieux*, *d'honnêteté*, le fait d'écarter les « fausses conventions », la « *mièvrerie* » et la « *tricherie* » signifient pour les codirecteurs de la collection lorsqu'ils évoquent la manière dont eux-mêmes et leurs auteurs ont traité les problèmes concernés.

Cette question n'est pas polémique : elle va plus loin, chercher dans la nature polysémique même du langage la raison pour laquelle le masque de ceux qui s'avancent masqués dans le siècle et face aux jeunes est si difficile à lever. Ici en fait *sérieux*, *honnêteté* désignent non une attitude éthique selon une conception générale, mais la qualité de la loyauté envers le système représentationnel et celle de l'aptitude à le maintenir étanche, épargné par tout ce qui lui est extérieur, ce que désignent « fausses conventions »<sup>497</sup>, « *mièvrerie* » et « *tricherie* ». Ces mots n'ont, en vérité, pas d'autre sens que celui d'indiquer une polarité dans un espace bipolaire manichéen. Mais le lecteur, lui, peut se laisser prendre au piège. Et entendre « *sérieux* » et « *honnêteté* », selon le contexte

<sup>495</sup> Ibid..

<sup>496</sup> Ibid..

<sup>497</sup> Formule d'ailleurs surprenante : qu'est-ce qu'une « vraie » convention ?

rapproché, comme désir d'information et rigueur intellectuelle, face à ce qui serait, en dehors du Signe, mièvrerie, tricherie et faux consensus effectifs. Or, avec *Aventure au Katanga*, on a vu ce qu'on pouvait en penser.

Le roman, du reste, provoqua un scandale que rapporte *Paris-Jour* du jeudi 15 mars 1962, sous le titre : *Le Cardinal Feltin désavoue le chef des Affreux du Katanga* :

« *Le clergé veille avec soin à ce que la sérénité des masses laborieuses ne soit troublée en aucun cas. Ainsi, le livre de Jean-Paul Jacques(\*), Aventure au Katanga, destiné principalement à la jeunesse, devra être amputé de sa préface et de son dernier chapitre, avant d'être remis entre les mains des enfants du patronage.*

« *Il faut dire que cette préface était due au colonel Trinquier, successeur de Bigeard en Algérie à la tête des commandos parachutistes, et, ultérieurement chef rejeté des 'affreux du Katanga' ».*

« *Quant au chapitre censuré, il traitait d'un épisode particulièrement douloureux des événements se déroulant à Elisabethville : l'assassinat d'un lieutenant de l'O.N.U. par deux jeunes scouts, un Blanc et un Noir. L'auteur n'y était pour rien, le passage incriminé étant l'œuvre d'un autre 'affreux', Secrétaire d'État à la Guerre du gouvernement Tschombé.<sup>498</sup>*

« *Aventure au Katanga avait été pourtant publié le plus innocemment du monde (sic), il y a deux mois, dans la collection 'Signe de Piste'. Or l'éditeur de cette collection travaille beaucoup avec des organismes cléricaux.*

« *Lorsque le secrétaire de M<sup>gr</sup> Feltin eut connaissance du contenu de l'ouvrage (déjà mis en vente), il y eut une série de coups de téléphone impérieux :*

« *'-Il faut arrêter la diffusion de ce livre : sa lecture est dangereuse pour le public auquel il est destiné.*

« *'-Mais, Monseigneur, l'histoire est pourtant très morale, puisque c'est pour présenter (sic) et défendre leur foi catholique que les enfants sont amenés à tuer<sup>499</sup>... D'ailleurs, le livre a la bénédiction de l'un des nôtres, l'abbé Fulbert Youlou.*

« *'-Il conviendrait pourtant d'être prudent. Les voies du Seigneur sont impénétrables et l'O.N.U. est un organisme puissant.'*

« *L'éditeur, devant des arguments aussi péremptoires, s'exécuta.*

« *Résultat : le livre va nous revenir bien propre et bien net. Les enfants ne seront plus des meurtriers, et cette phrase du colonel Trinquier ne figurera plus à la préface :*

« *'-Je souhaite que l'aventure de ces enfants donne à ceux qui liront ce livre le goût de se conduire comme eux. Ils auront bientôt leur place dans le combat que nous menons. Au Katanga, en Algérie, au Laos, en Angola, c'est notre liberté et notre civilisation que nous défendons.'*

« *(\*)<sup>500</sup> Sous le pseudonyme de Jean-Paul JACQUES se cache une comtesse polonaise réfugiée à Elisabethville. On est sans nouvelles d'elle depuis trois mois. »*

<sup>498</sup> Que faut-il comprendre ? Que le chapitre 12 a été rajouté à l'insu de l'auteur et des codirecteurs du Signe de Piste ? Cela n'atténuerait en fait que fort peu la portée du livre. Il est vrai que le chapitre 12 introduit un certain décalage avec ce qui précède, puisqu'il est situé un an après, et qu'il donne une impression de « rajout », en effet. Mais qu'est-ce que cela change par rapport à l'édition d'un livre, accompagné de surcroît des préfaces et post-faces que l'on sait ?

<sup>499</sup> Ce qui est faux.

<sup>500</sup> La note est bien de l'auteur de l'article.

Montage de citations, dramatisation louche, affirmations douteuses, formules ambiguës, sous-entendus insidieux..., de cet article et de toute l'affaire se dégage une odeur assez nauséabonde.

On comprend que le Q.G. des Scouts de France ait saisi l'opportunité qui s'offrait de rompre définitivement tout lien avec la collection d'Alsatia... D'autant plus qu'en cette année 1962, l'abandon du système représentationnel par l'équipe dirigeante du Mouvement datait désormais de plusieurs années, et que le dégageant de la branche Éclaireurs, qui y était structurellement la plus enracinée, était en cours.

Cette révolution est attestée par de nombreux indices, notamment le changement de style de *Scout* et de nombreux articles, qu'on s'en souviennent. Il n'est que de rappeler l'entretien publié par *Chefs* entre le père Liégé, en pleine préparation du concile Vatican II, et le P. Chevalere, pour quelques mois encore Aumônier National Éclaireur, entretien qui porta sur la nouvelle définition du Chef, et qui déplaçait nettement l'inscription de notions comme celle de virilité par exemple, et qu'il faut rappeler :

*« Je crois, remarquait le père Liégé, qu'il y aurait une impasse aussi dans la virilité du type para, au moins de certains Paras, la virilité vue comme une espèce de mythe : je suis viril, et ça suffit, la virilité-beau gosse, la virilité-dure (ce n'est pas la même chose que la virilité-forte). Je pense qu'être un 'fort » cela conduit à la Foi puisque le Seigneur a dit : le royaume de Dieu souffre violence. Ce sont les forts qui s'en empareront, mais pas les durs. »<sup>501</sup>*

Il en va de même de l'autorité, qui doit être « *autorité d'amour* » et non autorité « *qui veut des hommes conformes, des hommes en rang d'oignons, des hommes qui claquent les talons, des hommes étalons, aussi.* »<sup>502</sup> Il en va de même de la nature :

*« L'assimilation du contact de Dieu avec les grands soins poétiques de feux de camp se retrouve, même chez certains chefs de plus de vingt ans, et c'est très dur à extraire. »<sup>503</sup>*

*« En somme, à propos de la Loi scout et de l'obéissance (Le Scout doit obéir sans réplique et ne fait rien à moitié), le P. Liégé se demande si l'on n'a pas un peu militarisé le Scoutisme en présentant les choses comme cela, et remarque que les valeurs éducatives du Scoutisme sont, finalement, ambiguës : Tout dépend de l'utilisation qu'on en fait. »<sup>504</sup>*

Le problème est sans aucun doute plus profond encore, je l'ai, je l'espère, amplement montré.

En tout cas, la réflexion est déjà bien entamée, six ans après la rupture de 56. Une génération d'Éclaireurs était passée ; les temps avaient mûri et la France achevait sa mue en finissant de se dépouiller de son empire pour se lancer dans la compétition internationale et aller jusqu'à mettre en jeu son identité profonde... Encore six années, et la jeunesse allait effectivement briser les façades des ministères, s'en prendre à la « ploutocratie », à l'ordre assis de la République gaullienne, et s'emparer du mot d'ordre de régénération... Mais là où les maîtres du Signe de Piste ne l'attendaient pas, à l'autre bout de l'échiquier politique, adversaire bien plus acharné à la ruine de leur forteresse immatérielle que ceux sur lesquels, de leurs créneaux de rêves, ils tiraient d'ordinaire à l'envi.

<sup>501</sup> P. Liégé in *Chefs*, avril-mai 1962, n° 365, p. 31.

<sup>502</sup> Ibid., p. 32.

<sup>503</sup> Ibid., p. 34.

<sup>504</sup> Ibid., p. 32.

Il conviendra de dresser un bilan de l'aggiornamento de l'Association au terme d'une évolution qui a bien failli la détruire. Une chose, en tout cas, paraît indiscutable : au tournant des années 1950 et 60, elle mit enfin en pratique le mot d'ordre de ralliement qu'avait lancé Léon XIII en 1892 et l'on peut se demander si ce ne fut pas le cas pour de nombreux catholiques français à cette même date. Il ne s'agissait plus seulement, cette fois, d'un ralliement formel à des institutions, mais d'un ralliement plus profond à un « régime » politique, économique, social et culturel, ralliement qui, du reste, n'était peut-être que l'effet de l'éclosion d'une nouvelle spiritualité, d'une nouvelle liturgie, d'une nouvelle dogmatique... et plus modestement d'une nouvelle pédagogie. Au fond, la question que semble se poser les dirigeants S.d.F. apparaît désormais, en contradiction complète avec celle qu'on se posait naguère encore : Comment susciter le jeune catholique et comment l'inscrire au mieux, en témoin, dans le monde de son temps ?

L'affirmation pourra surprendre, ou sembler mal proportionnée, et pourtant je serai tenté de dire que le Signe de Piste rendit un signalé service à ceux des Scouts de France qui considérèrent une rupture avec le passé, allant au-delà de l'adaptation, comme nécessaire.

Les ouvrages du Signe de Piste, miroirs, révélaient en effet en la grossissant la complexe mécanique du système représentationnel à tous ceux qui voulaient voir. Après tout, il y a toujours au moins deux façons de se servir d'un miroir : pour s'y mirer, ou pour éradiquer points noirs ou comédons, pour se maquiller, se démaquiller, se raser : bref modifier superficiellement ou non, ou en tout cas interroger son apparence... et peut-être plus que son apparence.

On voit mal pourquoi le Q.G., à au moins trois ou quatre reprises, aurait pris la peine de dénoncer le lien initialement organique entre l'Association et la collection, si l'on n'y avait pas reconnu l'importance de celle-ci. De là à dire que ladite collection fut effectivement un révélateur pour Michel Rigal et son équipe, il y a certainement un pas. La connaissance des livres S.d.P. par le Q.G. semble avoir été assez superficielle, et l'on voit mal un des responsables d'alors bâtir le projet... insensé de dépouiller quelques deux cents romans ! Ils avaient, certes, mieux à faire...

Il n'est cependant pas sûr que, s'en tenant à une impression générale ou ponctuelle, au demeurant suffisante de leur point de vue, ils n'aient pas manqué quelque chose... Mais peu importe : l'existence même du Signe de Piste et de sa réputation constitua une sorte de cristallisation de ce que l'on ne voulait plus être chez les Scouts de France.

Pour moi, cela a constitué le complément idéal à l'étude du système représentationnel S.d.F. et de sa transformation. Pour les dirigeants de l'époque, cela les aida peut-être à identifier l'entrave et à « scier la chaîne ».

Au début des années soixante, cependant, et alors même que ses codirecteurs osaient enfin dire ouvertement pour quelle cause il fallait lever une jeunesse combattante<sup>505</sup>, forgée par un Scoutisme que les Scouts d'Europe nouvelle manière allaient perpétuer, la collection était sur le déclin. Bientôt, elle connaîtrait les temps difficiles de l'errance d'une maison d'édition à une autre, la diffusion confidentielle, l'agonie peut-être. L'obstination à survivre fut, pour elle et ses auteurs, récompensée. La résurrection de l'extrême-droite et l'activisme intégriste des années quatre-vingt, années « roses » du plus petit commun dénominateur et des désillusions militantes assure au Nouveau Signe de Piste une présence discrète mais réelle au rayon littérature de jeunesse de la F.N.A.C.

<sup>505</sup> Auparavant il n'en avait probablement pas eu besoin ce qui tendrait à penser qu'auparavant ils pouvaient gagner un accord implicite. La jeunesse française se radicalisant, force était d'être plus clair pour éviter d'être noyé dans l'indifférence hostile ou l'oubli satisfait. Mettre bas le masque, provoquer, c'est exister encore...

L'affaire, cependant, est plus marginale que jamais. Et pourtant, à la manière de ces principes actifs qui semblent le demeurer après leur extrême dilution, la collection a continué d'agir au sein du corps social, loin de l'attention volatile de l'opinion publique.





### ***3.3. La mémoire de l'eau***

De la prise de distance de l'Association des Scouts de France au début des années soixante, la collection Signe de Piste connut son apogée, avant un déclin rapide, dû aussi bien à des problèmes de gestion commerciale qu'au discrédit qui la toucha pour toutes les raisons que l'on a dites, et à une désaffection du public.

#### **3.3.1. Derniers feux**

Les raisons du succès étaient au fond de même nature que celles qui allaient contribuer, au moins partiellement, au déclin. Là où, en effet, une institution éducative entraînant derrière elle une part non négligeable de l'enseignement catholique avait reconnu l'excellence d'un esprit et l'étroitesse d'une parenté, cette même institution, quelques temps plus tard, dénonçait la familiarité de bon aloi entre elle et la collection d'Alsatia, pour ne pas tarder à fulminer contre cette dernière. Et au delà de cet aggiornamento (qui accompagne du même coup celui de l'Église, sous la houlette du P. Liégé qui demeurait très proche de Michel Rigal, au point d'en être l'inspirateur spirituel même après son départ de l'aumônerie de la Route), au delà donc de cette métamorphose, c'est celle d'une société tout entière que l'on croit pouvoir discerner. Ce qui rendait en somme le Signe de Piste légitime en 1950, non seulement dans le champ du Scoutisme ou des jeunes, mais également au sein d'un « catholicisme sociologique », pour reprendre une formule de René Rémond, s'estompa assez rapidement : du coup, le Signe de Piste perdit au début des années soixante –parce qu'il demeurait fidèle à lui-même– le capital-confiance qu'avaient placé en lui maints éducateurs, avant même de voir s'effriter l'importance de son lectorat chez les jeunes. De la sorte, et même si des causes de désaffection sont à trouver au sein de la collection elle-même<sup>506</sup>, le fait majeur me paraît être le brusque saut que connaît la société française.

La collection reste donc fidèle à elle-même. Cela ne signifie pas qu'aucun mouvement ne l'a affectée. Elle s'est d'abord diversifiée : à la fin de l'année 1957, Prince Éric, la collection pour les cadets, compte déjà 9 titres ; quant à Rubans noirs, collection pour les aînés, elle n'en compte encore que deux, mais en annonce deux autres pour le début 1958. Cependant, elle cherche aussi à être autre chose qu'une simple collection romanesque.

Nous avons déjà observé cette propension singulière de plusieurs auteurs de la collection à mettre en situation romanesque le Signe de Piste lui-même, à brouiller la démarcation imaginaire/réel phénoménal, à prendre le jeune lecteur dans un réseau de « signes de complicité », et à présenter la collection de même que ceux qui y président comme un pôle d'amitié d'autant plus intime qu'à la discrétion apparente du jeune lecteur<sup>507</sup>. La prise de distance des Scouts de France faisant perdre à la collection un point d'appui, un vecteur, un marché « naturel », une légitimité, celle-ci cherchait en conséquence à entretenir avec son lectorat des liens directs qui étaient largement médiatisés jusque là par le mouvement scout.

Un bulletin de liaison fut ainsi créé, *Carrefour Signe de Piste*, dont le premier numéro parut en décembre 1957<sup>508</sup>, et qui devait être bisannuel. Ce bulletin tient du prospectus,

<sup>506</sup> Par exemple dans la cristallisation d'un système représentationnel en positions politiques prenant rang dans le débat idéologique (*Aventures au Katanga*).

<sup>507</sup> C'est en effet le jeune lecteur qui choisit d'ouvrir le livre.

<sup>508</sup> Ce bulletin de quelques pages parfois non paginées n'est pas non plus daté. On en est donc réduit à une datation hypothétique, validée néanmoins du fait que, le bulletin annonce les derniers livres des collections S.d.P., Prince Éric et Rubans noirs parus et ceux à paraître, il est aisé de se situer.

dans la mesure où il met à jour les catalogues, vante l'impact des publications<sup>509</sup>, propose la liste des librairies diffusant les ouvrages des collections, donne un résumé attrayant de l'intrigue des romans les plus récents. Mais il va un peu plus loin : non seulement, dans le numéro deux, il commémore les vingt ans et célèbre le cent vingtième roman du Signe, mais encore il publie les résultats du concours *Opération Chat-Tigre* lancé à l'aide d'imprimés insérés dans les romans.

De quoi s'agissait-il ? « *D'utiliser le personnage de Mik*<sup>510</sup> (Collection *SIGNE DE PISTE* N° 88, 96, 101) et tout autre personnage choisi dans ces trois ouvrages, ou sortis de l'imagination du lecteur, pour proposer le thème d'une nouvelle enquête de Mik le Chat-Tigre –c'est-à-dire de faire œuvre de romancier. »<sup>511</sup> Le lauréat devait toucher 50.000 francs de droits d'auteur (soit un peu moins de 5.000 francs 1990), et participer à l'élaboration du roman qui allait s'intituler *La Bible de Chambertin*. Le lauréat fut Jean-François Bazin, un dijonnais<sup>512</sup>, qui devait donner au Signe : *L'Abbaye des Effrayes*, pastiche syncrétique du *Bracelet*, et de l'univers de Foncine, de Saint-Hill, de Leprince... Le concours comportait par ailleurs une deuxième série, réservée aux illustrateurs. Le vainqueur, Alain Orthieb, un parisien, ainsi que le second de la première série, les second et troisième de la seconde série, et des participants tirés au sort, reçurent pour prix un voyage en Alsace, effectué en « *compagnie de MM. Dalens, Foncine et Fondal* »<sup>513</sup>, et auquel J-F. Bazin fut associé.

*Carrefour Signe de Piste* n°3 relata cette tournée alsacienne en publiant les notes de voyage de la sœur d'un des heureux sélectionnés, notes primesautières qui donnèrent à l'affaire un côté familial, décontracté, mais sans hardiesse excessive.

C'est là que se révèle l'intention de toute l'opération : donner corps à ce qui, dans la plupart des cas, n'est qu'une structure à visée commerciale, lointaine et désincarnée ; offrir au public –qui n'avait qu'à se manifester pour obtenir le bulletin de liaison– l'image d'une grande famille, dont les aînés sont proches des cadets et ne songent qu'à « leur faire plaisir ». Le Signe se voulait bien n'être qu'une simple collection.

On n'en resta pas là. Dans ce *Carrefour* n°3, agrémenté des petits clichés noir et blanc qui avaient été pris au cours du voyage alsacien, on trouve aussi un *référendum Noël 1958* qui cherche grâce à des questions<sup>514</sup> à propos des *Cavaliers des Ténèbres* d'Éric Muraise, à mieux cerner la personnalité des lecteurs.

Le numéro 4 de *Carrefour*, qui lançait pour la troisième année consécutive un grand concours sur le théâtre de « *l'année 1962* », ouvrit aussi un « *coin des ÉDUCATEURS* » :

---

<sup>509</sup> Plus de 3 millions d'exemplaires vendus à la date de ce jour, représentant selon les données les plus prudentes plus de 20 millions de lecteurs. Dernier semestre 1957.

<sup>510</sup> Michel Mercadier, Sherlock Holmes en culottes courtes, orphelin d'un officier d'« Indo » et neveu d'un juge d'instruction, surnommé par ses deux pères littéraires (Dalens et Foncine) : le *Chat-Tigre*.

<sup>511</sup> *Carrefour Signe de Piste*, premier semestre 1958, p. 5.

<sup>512</sup> La notice biographique de Jean-François Bazin indique qu'il a quinze ans, qu'il est lycéen (latin-anglais-italien), bourguignon, C.P. scout, collectionneur d'emballages de cigarettes, qu'il aime Wagner, la musique tzigane, les valses de Chopin, les romans historiques, les Gitanes Filtres –l'abus du tabac par les jeunes ne date pas d'aujourd'hui, *les châteaux en ruines et toutes les vieilles choses en général*. L'indication la plus troublante concerne *les cures d'air au Pays Perdu, à Malaïac*, qui, comme on l'a dit, est le fief de Foncine. Le lauréat était donc un poulain « maison » ?

<sup>513</sup> On notera l'humour de la formule...

<sup>514</sup> -Êtes-vous fille ou garçon ? Quel est votre âge ?

-Cette histoire vous plaît-elle ou non ? Dites pourquoi.

-L'irruption des filles comme Odile dans le Signe de Piste vous paraît-elle désirable ou non ?

-Aimez-vous les romans où interviennent les filles ? Quel rôle doivent-elles jouer ?

-Quel genre de récits préférez-vous : amitié, aventure, amour, bagarre, histoire, anticipation, techniques, questions sociales, etc... ?

-Quels sont les trois livres de toutes vos lectures (*Signe de Piste* ou autres) qui vous ont fait la plus forte impression ?

*« C'est par dizaines qu'affluent chaque mois aux Éditions Alsatia les lettres d'éducateurs qui nous écrivent pour les motifs les plus divers. L'immense majorité de ces lettres nous apportent –avec des compliments parfois excessifs et que nous rougirions de reproduire– des renseignements très précieux sur le travail que nous effectuons en profondeur sur l'influence spirituelle et morale que tel ou tel de nos ouvrages, récemment ou anciennement paru, a pu exercer sur les jeunes de tel ou tel milieu. Ces lettres sont pour nous un précieux encouragement et contiennent parfois des indications, voire des critiques dont nous tenons toujours le plus grand compte. »<sup>515</sup>*

Ces quelques lignes sont intéressantes : voici que s'expriment, de façon manifeste sur ce point les intentions des codirecteurs, et que se trouve en même temps validée l'hypothèse selon laquelle *Signe de Piste* répond à un projet au moins pédagogique.

Quatre lettres<sup>516</sup> furent partiellement publiées, accompagnées de réponses minutieuses : la première émane d'une éducatrice de « *« centre de rééducation de jeunes filles*, la seconde d'un Frère enseignant lillois, la troisième du « *Sergent M., quelque part en Afrique du Nord* »<sup>517</sup> : celle-ci vaut qu'on s'y arrête un instant, ne fût-ce qu'à cause du statut éducatif particulier d'un sergent d'une armée en guerre :

*« Dans les livres que vous avez publiés depuis les débuts de la collection –que je possède ou que j'ai lus, à l'exception de quelques titres, j'apprécie particulièrement la peinture de ces jeunes qui s'en tiennent ou veulent s'en tenir aux seules forces qui restent solides, c'est-à-dire celles qui procèdent des valeurs posées par le christianisme.*

*« (...)*

*« Je vous écris d'un poste du S.O. Oranais et je puis vous dire que très souvent, j'ai trouvé dans les ouvrages de vos collections mille raisons de 'tenir' envers et contre tout. Je ne parle pas seulement du style des intrigues et des illustrations, mais de cette phrase ou de ce paragraphe –un critique eût dit 'cette page'– qui, insérée dans la trame du récit, fait résonner en vous ces convictions que l'on croyait endormies, mais qui, envers et contre tout, se réveillent parce que votre volonté est de tenir contre l'abrutissement, la routine, la mesquinerie, la 'cravate' ou le 'coup de clarinette', si fréquents dans ces pistes où l'isolement du monde est vaste (sic), où l'ignorance du prochain est courante. »<sup>518</sup>*

Témoignage tragiquement émouvant, où perce une certaine détresse. Témoignage qui dénote aussi, de la part du sergent inconnu la subtilité réelle du lecteur qu'il est à l'égard de sa lecture. L'a-t-on remarqué : il identifie en effet parfaitement ce qui, au delà, ou pour mieux dire à travers l'intrigue, le style ou l'illustration, « *fait résonner en vous ces convictions que l'on croyait endormies* », et permet de « *tenir* » –verbe qui revient quatre fois dans ces quelques lignes de façon révélatrice, lien entre les personnages romanesques– ces « *jeunes qui s'en tiennent ou veulent s'en tenir aux seules forces qui restent solides* », et le soldat de chair et de sang qui veut « *tenir* » face à la réalité de la guerre. Dans les deux cas, si l'on « *tient* », c'est bien en s'enracinant dans le système représentationnel tissé

<sup>515</sup> *Carrefour Signe de Piste* n°4, second semestre 1959.

<sup>516</sup> Dont on peut supposer qu'elles ne furent pas apocryphes, en particulier celles citées si-dessous : la tonalité de l'une, peu en accord avec une vision idéalisée du combat, la qualité de l'auteur de l'autre rendent peu probable le fait qu'elles soient des faux. Mais quand bien même le seraient-elles, le fond de l'analyse resterait le même.

<sup>517</sup> Il n'y a bien sûr aucune raison de supposer une mystification. Quand bien même ces lettres seraient cependant apocryphes, cela ne changerait pour nous strictement rien, puisque, publiées, elles ne le sont pas par hasard.

<sup>518</sup> *Carrefour Signe de Piste* n°4, second semestre 1959.

des valeurs « chrétiennes » (il faut entendre : de Chrétienté), tissant une identité et ce envers et contre tout.

Intéressant témoignage, qui, cité parce qu'exemplaire, confirme à ce titre et par ce qu'il connote et dénote, l'analyse proposée jusqu'ici.

Quant à la quatrième lettre, elle émane du P. Rimaud lui-même, l'ancien Aumônier Éclaireurs, par ailleurs ancien rédacteur aux *Études* et ancien professeur de pédagogie à l'Institut catholique :

*« Lié de vieille et fidèle amitié aux animateurs de la collection Signe de Piste, je leur envoie volontiers l'expression de toute ma confiance. Sans doute, obligé professionnellement, pendant des années, de recenser les ouvrages qui ne cessaient de se succéder, il m'est arrivé de faire des réserves, estimant l'un trop irréel, l'autre trop sentimental<sup>519</sup>, un troisième peu adapté à l'âge indiqué. Il n'est aucune collection dont on puisse accepter, les yeux fermés, tout roman. Mais aucune collection, à ma connaissance, n'a mérité aussi peu de reproches depuis qu'a paru le premier Signe de Piste. Tels romans me paraissent de ceux que les adolescents peuvent lire avec le plus d'intérêt et de profit moral. Je cite parmi ceux que j'ai goûtés quand j'avais plus le loisir de lire : LE BRACELET DE VERMEIL, LE RELAIS DE LA CHANCE AU ROY, L'ETRANGER DANS LA PATROUILLE, TEMPETE SUR NAMPILLY, GRAND JEU, LE HEROS SANS VISAGE, LE COUP D'ENVOI, LE PORTAIL DES SABRES, PORTES DISPARUS. D'autres ont les mêmes qualités. Dans l'ensemble, la plupart unissent à l'art du récit et au sens de l'aventure un souci d'élever sans moraliser. Mais si quelques critiques ont fait grief à la collection de ne pas se limiter au roman scout, je me garderai de faire mien ce grief. D'autres lui ont reproché de vouloir atteindre en même temps que les garçons de 12 à 16 ans, ceux ayant quelques années de plus ou de moins. À ce reproche justifié, les directeurs de la Collection ont répondu en distinguant les ouvrages en trois collections (...). Cette initiative me semble fort heureuse. Tout en leur souhaitant une sévérité encore plus accrue dans le choix des manuscrits qui leur sont offerts, je leur redis ma confiance et mon amicale fidélité. Jean Rimaud. »<sup>520</sup>*

Critique sur (et pour ?) la forme, soutien au fond, cette lettre du P. Rimaud est un exact contrepoint – une réponse indirecte ? – aux coups de semonce de 1956-57. Elle vaut *imprimatur* et *nihil obstat*. Elle apporte également un éclairage tout particulier sur ce qui est en train de se produire au sein du Scoutisme catholique, et qui affecte l'Église de France : on se souvient qu'avant guerre, le P. Rimaud, alors rédacteur aux *Études*, avait pris, tant sur la question des jeunes, de la pédagogie, du rôle de la fiction que de la nécessité de ne pas clore le Scoutisme Éclaireurs sur lui-même, des positions qui, à l'époque, ne le rangeaient pas parmi les prêtres rétrogrades ; et par la suite, il avait maintenu ces positions dans les éminentes fonctions qu'il avait remplies. Le voir à présent soutenir le Signe de Piste ne veut pas dire que le P. Rimaud soit devenu conservateur ou traditionaliste ; cela signifie qu'il reste fidèle à lui-même dans un contexte en évolution

<sup>519</sup> Ce qui tendrait à prouver qu'entre Jean Rimaud (comme professeur de pédagogie, ou comme Aumônier National Éclaireurs?) et S.d.P., il y eut une étroite et confiante collaboration. Il n'est pas déraisonnable que ce fut l'A.N.E. qui s'intéressa particulièrement au « Signe ». Si ce fut le cas, cela renforcerait davantage la thèse de l'étroitesse des liens entre S.d.F. et S.d.P..

<sup>520</sup> *Carrefour...*, Ibid.

rapide qui donne à cette fidélité un sens nouveau<sup>521</sup>. À travers cet exemple aussi on peut mesurer ce qui sépare les gardiens du temples des précurseurs.

Les réponses au référendum de Noël 1959 seront publiées dans le numéro 5 de *Carrefour*. Réponses sans surprises, comme le remarque l'encadré de présentation :

*« Dans l'ensemble, personne ne voit d'inconvénient, au contraire, à ce que les filles 'fassent irruption' dans le SIGNE DE PISTE (notez qu'elles n'en avaient jamais été absentes, tant s'en faut !), mais à certaines conditions. Ces conditions, les quelques extraits de lettres que nous publions, les précisent. Elles se retrouveront d'ailleurs en termes voisins dans la majorité des lettres reçues. »*<sup>522</sup>

Les réponses des lectrices, telles qu'elles sont publiées, attestent d'opinions assez conventionnelles. Si la présence féminine, une présence féminine autre que de pure figuration comme c'était généralement le cas auparavant, et si les relations amoureuses entre garçons et filles doivent être évoquées, il ne saurait être question « *d'amour de bouquins à quatre sous* » ; et si les jeunes filles se « *doivent* » d'être féminines *juste ce qu'il faut* et savoir prendre leurs responsabilités, l'amour qu'elles connaîtront « *devra* » être « *pur* » (cela va de soi) : « *leur rôle doit être celui de futures femmes* » ; ce qui, dans une autre lettre, donne « *un rôle effacé, et fait de dévouement. Elles doivent être simples, droites, souriantes, pures, et ne pas chercher toujours à se faire remarquer. Le rôle des jeunes filles est d'être dévouées, maternelles, compréhensives envers ces garçons qui sont souvent plus timides et embarrassés que nous le croyons, et qui ont une vie plus dure que la nôtre* ». Bref, elles ne « *doivent pas jouer au bourreau des cœurs, mais plutôt être de grandes sœurs pour ces garçons qui ne sont pas tout à fait des hommes, et qui ne sont plus des enfants. Elles doivent mettre la paix, l'ordre. L'entrée d'une fille suffit à arrêter une conversation douteuse entre garçons* ». En somme, ni pincées ni dévergondées, fortes de l'acceptation de leur « rôle » de futures épouses et de futures mères qui portent un regard grave sur les choses du cœur (dont on peut supposer le sens compréhensif), telles apparaissent à leurs propres yeux les jeunes filles à travers le filtre S.d.P.; et telles apparaîtront-elles, corsetées dans le devoir, aux côtés de garçons corsetés, eux, dans l'honneur, même si l'espièglerie est au rendez-vous.

Mais laissons-là cette brève incursion dans *Carrefour*, incursion aux détours de laquelle quelques éléments inattendus sont venus compléter notre puzzle. Ce qui me semble important, à l'occasion, c'est de noter que ce n'est pas à l'analyse seulement que le Signe de Piste apparaît comme une collection « pas comme les autres ». Les codirecteurs, dans l'esprit desquels elle devait être une extension d'eux-mêmes et de leur jeunesse (sous l'égide de l'aventure dans l'Ordre scout), eurent bien la ferme intention d'en faire autre chose, peut-être la base d'une organisation qui leur serait propre. Mais, pris de vitesse par le mouvement conjoint des Scouts de France, de l'Église, des jeunes, des mentalités, et par leurs difficultés éditoriales, ils ne développèrent pas davantage la spécificité du Signe de Piste au début des années soixante.

D'aucuns pourraient dire que la collection y entra à reculons. Or, du strict point de vue de l'impact médiatique, rien n'est moins sûr. C'est –semble-t-il– au moment même où le

<sup>521</sup> Cette remarque ne dit que ce qu'elle dit : déterminer, au sein d'un champ historique dont la polarité se modifie vite, l'orientation de tel ou tel acteur est chose délicate, en particulier parce qu'il faut prendre en compte un grand nombre de paramètres, dont le temps de réaction de chacun. Ce n'est que la **persistance** dans l'orientation après que le changement de polarité se fût effectué, qui permet vraiment d'affirmer que la fidélité au statu quo ante manifeste un refus, partiel ou total, du changement. D'où vient que certains révolutionnaires se retrouvent conservateurs lorsqu'ils sont dépassés par l'histoire en marche, alors qu'en leur for intérieur ils demeurent convaincus d'être restés à l'avant-garde...

<sup>522</sup> *Carrefour Signe de Piste* n°5, premier semestre 1960.

nombre des titres publiés et des tirages baisse que le Signe de Piste, à la manière des médicaments homéopathiques d'autant plus efficaces qu'est dilué le principe actif, obtint son effet maximum, si l'on en juge d'après les campagnes de presse qui se développèrent alors.<sup>523</sup>

### 3.3.2. Polémiques

J'ai déjà évoqué l'article qu'*Aventures au Katanga* avait valu au Signe de Piste. Mais quelques temps auparavant, *L'Intransigeant*, dans son numéro du 17 janvier 1962, avait égratigné moins la collection qu'un de ses auteurs... sous le titre : *Ce grand dadais qu'il nous a caché*. Le journaliste, auteur inconnu de l'article, avait ce jour-là trempé sa plume dans un mélange peu plaisant, mi miel, mi vitriol :

« *Bertrand Poirot-Delpech va mettre fin à un long silence littéraire. Il travaille à un gros roman, La Courte Echelle qu'il aura fini cet été.*

« *Selon lui, ses deux premiers romans n'étaient que des jeux de grand dadais à côté de La Courte Echelle, ce titre étant d'ailleurs tout provisoire.*

« *Quand il parle de ses deux premiers romans, Poirot-Delpech pense au Grand Dadais qui lui valut le prix Interallié et à La Grasse Matinée. Il a oublié Portés disparus.*

« *C'est un secret que ne mentionnent pas ses biographes et qu'il dément même avec énergie. La chose est pourtant sûre. Six mois avant d'obtenir l'Interallié avec l'histoire d'un 'blouson doré' qui devient l'amant d'une strip-teaseuse, Bertrand Poirot-Delpech faisait de prudes débuts littéraires dans la littérature scout.*

« *Portés disparus parut au début de 1958 dans la collection Signe de Piste. Il était signé Bertrand Mézières. C'est l'histoire de trois jeunes garçons qui font naufrage dans les îles anglo-normandes, pas loin de Saint-Cast où Poirot-Delpech passe régulièrement ses vacances à faire de la voile.*

« *Pierre Joubert, le grand dessinateur scout, l'a même représenté dans le roman sous les traits d'un jeune reporter que fut d'ailleurs Poirot-Delpech avant de prendre la suite du feuilleton théâtral de Robert Kemp. »<sup>524</sup>*

Voici qui, conjugué au scandale à venir quelques mois plus tard, jetait sur le Signe de Piste, touché à travers l'un de ses auteurs, un coup de projecteur inattendu.

Le numéro 7 du *Magazine littéraire* de mai 1967, après un article paru dans *Libération*, allait porter un coup autrement dur. Sous le titre : *La mort d'un genre : le roman scout*, Jean-Didier Wolffromm s'appliquait à analyser le déclin de la collection, tout en faisant plus qu'égratigner ses codirecteurs :

« *'Toujours prêts, jamais là !' A-t-on assez ricané dans les milieux 'évolués' contre les scouts. La silhouette du jeune chef aux jambes velues, suivi d'une horde de garnements harassés, courbés sous un énorme sac à dos et promenant de petits fanions, a disparu de nos rues mais pas de nos mémoires. Et pourtant ce n'est pas le ridicule qui les a tués, mais l'agonie d'une vieille idée, chère aux*

<sup>523</sup> Je tiens à remercier ici tout particulièrement Jean-Louis Foncine, à qui je dois d'avoir pu rassembler l'essentiel du dossier de presse que je présente, et l'élégance de son geste, car il savait que je ne serais pas un thuriféraire.

<sup>524</sup> L'interprétation journalistique de l'illustration joubertienne n'engage que lui, le « grand dadais en culotte courte », Poirot-Delpech que mentionne la légende du dessin reproduit étant montré... de dos.



*pédagogues des années 20, à 'BiPi' comme ils disent (Baden-Powell) : l'initiation à l'âge d'homme par l'aventure organisée et l'esprit méritoire.*

*« La piste qu'ils balisaient de signes cabalistiques : 'message à 3 pas', ou 'direction du camp' s'est arrêtée faute d'explorateurs, et peut-être parce qu'ils n'avaient pas prévu de signe avertissant : 'attention yéyés !' ; en dix ans le mouvement a perdu au moins un tiers de ses adhérents. Cependant il se trouve encore des gens pour y croire et le maintenir, tel qu'il fut, par leurs livres, comme Serge Dalens. »*

C'est donc principalement à Dalens, et à la tétralogie du *Prince Éric*, que Wolfromm va d'abord s'intéresser, après avoir rappelé les sources auxquelles l'auteur a puisé, et précisé ce point :

*« Entre les deux guerres, la principale littérature pour les jeunes était la littérature scout, il n'y avait pas d'autre possibilité ; les deux best-sellers du genre était d'ailleurs l'œuvre de deux chefs scouts : LA RUDE NUIT DE KERVIZELL, par Pierre Delsuc, chez Spes, et L'AVENTURE DU ROI DE TORLA, par Jacques Michel, chez Gigord, parus vers 1925-27<sup>525</sup>. Mais c'est Guy de Larigaudie, le 'Saint Ex' scout, qui, avec son personnage de Yug (héritier des héros de LA GUERRE DU FEU) dans LE TIGRE ET SA PANTHERE<sup>526</sup>, donnera au genre ses lettres de noblesse. »*

Le résumé du *Bracelet de Vermeil* qui suit épingle, à l'aide de parenthèses incisives, les principaux traits du roman, que Wolfromm aura beau jeu de qualifier par la suite d'« *incontestable chef-d'œuvre* ». À propos de Christian Liévin de Creil d'Ancourt : « *aristocratie et noblesse morale* » ; à propos de sa Patrouille, les Loups : « *société à part, avec ses rites, sa hiérarchie, ses symboles qui encadrent et motivent la vie publique des personnages* » ; à propos du mystérieux Éric : « *les héros sont toujours marqués d'un signe, d'une sorte de sceau qui est probablement la Grâce, celle d'être scout* » ; à propos de la rencontre de Christian et d'Éric : « *l'amitié élective au-delà des mots entre deux êtres marqués, deux élus, sera le leitmotiv de toute la collection* » ; à propos du château « *parfumé* » par les roses de Madame de Lienville : « *romantisme échevelé, commun, lui, à tous les récits mystérieux !* » ; à propos du jeu scout : « *le Grand jeu n'est pas autre chose qu'une accélération du temps, de la vie, qui provoque l'Aventure* » ; à propos des sombres oubliettes où tombe Christian, et de la vendetta familiale dont il est la victime : « *la violence est elle aussi à l'honneur dans ces romans, car les Élus ont besoin d'épreuves pour se reconnaître, elles sont souvent sanglantes et cruelles* » ; à propos du happy-end : « *par l'effort, l'amitié, le risque, les héros transforment leur destin* ».

Malgré le dépit que le chercheur éprouve, force m'est de reconnaître une perspicacité fort en avance sur mes conclusions, et une acuité en bien peu de mots... Mon propos, il est vrai, était de fonder une analyse dont je savais ne pouvoir attendre qu'elle fût radicalement nouvelle, ni qu'elle pût tenir en quelques lignes...

Ironie mise à part, Wolfromm touchait juste, les analyses précédentes le montrent. Mais il n'en reste pas là :

*« Survient la guerre de 40 et c'est le déchirement pour Dalens ; comme pour beaucoup de gens, une page a été tournée. Le Scoutisme avait les mêmes*

<sup>525</sup> Aussi bien l'un que l'autre des deux romans parurent plus tard. Quant à affirmer qu'il n'existait, entre les deux guerres, aucune autre littérature pour les jeunes, cela paraît très excessif.

<sup>526</sup> Dont la réputation, je l'ai dit, est très surfaite.

*aspirations que Vichy : Travail, Famille, Patrie, et n'oublions pas qu'avant-guerre, les fils de famille bourgeoise catholique ou protestante, étaient automatiquement scouts ou éclaireurs. On pratiquait le Scoutisme comme on faisait du piano : par devoir sinon par plaisir ; d'ailleurs Vichy subventionnera le Mouvement. »*

Coup de griffe –justifié– à l'égard des Scouts de France, dont Wolffromm se plaît à souligner qu'après avoir été hostiles à l'homme du 18 juin, ils sont devenus gaullistes sous De Gaulle, ce qui est tout à fait discutable, quelle que soit la part prise par Rigal dans l'élaboration, dans le cadre du Plan, d'une politique de la jeunesse digne de ce nom.

Quoi qu'il en soit, l'appréciation de *La mort d'Éric*, replacée sur fond de France maréchaliste, n'est guère controuvée. Par ailleurs l'auteur ne mâche pas ses mots :

*« Serge Dalens est un auteur 'engagé'. Dans LE PRINCE Éric apparaissent des Jeunesses Hitlériennes, décrites avec sympathie. »*

L'appréciation de Foncine est encore plus tranchée :

*« C'est Jean-Louis Foncine, actuellement directeur littéraire des Éditions Alsatia, qui avec LES FORTS ET LES PURS poussera encore plus loin les thèmes du genre : ici il y a échange du sang, amitiés forcenées, haines, pardons, messes –beaucoup de messes–<sup>527</sup> et aussi un relent de fascisme. Ses romans célèbres sont : LA BANDE DES AYACKS (sic), LE FOULARD DE SANG, LE GLAIVE DE COLOGNE sur la réconciliation franco-allemande, paru peut-être un peu vite, mais il n'est jamais trop tôt pour oublier quand ont déplore d'avoir à oublier. »<sup>528</sup>*

Et Wolffromm de poursuivre, un peu plus loin :

*« Que le héros soit scout ou non, c'est toujours l'histoire d'Éric que l'on poursuit en 180 volume car Éric c'est bien plus qu'un personnage : un mythe, le visage idéalisé d'une certaine jeunesse qui n'a plus cours ou plutôt qui a déserté une France anesthésiée par le confort (le confort, pour Éric et ses pairs, c'est l'ennemi). Seul est de rigueur un certain bien-être intellectuel fondé sur de solides croyances : la force, les foi, le sang purificateur. Partout où le monde est inconfortable, les héros se portent au secours du Droit. Ce n'est plus à la lueur rassurante des feux de camps que se règlent les problèmes intérieurs des personnages, c'est à celle du monde en feu que les Élus se découvriront à eux-mêmes. (...)*

*« Éric devient nécessaire, car les héros s'adaptent mal à la paix et les jeunes lecteurs désertent petit à petit la collection qui ne leur ressemble plus. Le chiffre des ventes baisse de 250.000 exemplaires en 1954 à 20.000 en 1962. Car le Scoutisme n'est plus à la mode; ses dirigeants eux-mêmes s'en sont rendus compte, en 1962 ils remplacent la notion d'aventure individuelle par celle de service public, ils construisent des routes au lieu de se frayer des pistes. »*

Après avoir évoqué le « *net virage à gauche* » du mouvement scout, évocation acceptable si l'on admet que se rallier à la démocratie en ce début des années 60 est un virage « à gauche », Wolffromm pousse son avantage en rappelant la dénonciation du Signe par les Scouts de France :

<sup>527</sup> L'auteur se laisse emporter par sa plume. Foncine est **beaucoup** plus « *sabre* » que « *goupillon* ».

<sup>528</sup> Le problème, dans le roman visé, est sans doute moins dans la « *réconciliation* », qui rencontrait encore des résistances au cours des années soixante, la preuve, que dans la « *manière* » dont Foncine la conçoit.

« Deux ouvrages valurent cette 'disgrâce', l'un, AVENTURE (sic) AU KATANGA, où les casques bleus sont fort maltraités<sup>529</sup>, l'autre, AU RISQUE DE TOUT GAGNER-AMOUR ET SANG SUR L'ALGÉRIE, livre stupide de bout en bout mais dont la préface non signée émanant des dirigeants de la collection 'Rubans noirs' (...) est intéressante : Nous nous sommes souvent demandé ce que ferait le Prince Éric s'il n'avait pas été tué en Lorraine (...). Eh bien Éric serait para ! Para en Algérie comme le furent Claude Barrès et François de France. Para pour... l'insécurité et l'inquiétude, le tourment, le courage, et la force, et la foi. Cette référence au petit-fils de Maurice Barrès et au fils du prétendant au trône, impliquait une direction politique par trop précise. Le mouvement prit ce prétexte pour condamner la collection alors que lui-même se réformait de fond en comble. »

On ne saurait être plus clair. Restait, après avoir laissé la parole à Foncine qui explique que la perte de lecteurs vient du succès du Livre de Poche ; après avoir concédé qu'écrire pour la jeunesse est chose ingrate ; que les romanciers du Signe avaient su maintenir au fil des ans une « unité de style remarquable » ; et qu'à l'abri du « cadre étroit d'une société scoute ultra-hiérarchisée » ils avaient su atteindre à une « finesse rare qui laissait libre cours à leurs personnages pour exprimer leurs problèmes et ceux de leurs lecteurs » sans parvenir à s'adapter à des lecteurs devenus « insaisissables » ; après donc ces concessions à double tranchant, restait à porter l'estocade :

« En attendant, M. Dalens écrit des romans d'espionnage. Chez Albin-Michel va paraître L'AFFAIRE BALZAC, dont le personnage principal est un ancien officier passé dans les services secrets. Il a 44 ans, une mèche brune, beaucoup de souvenirs et quelques regrets. Il s'appelle Christian Liévin de Creil d'Ancourt. »<sup>530</sup>

Cruelle destinée, en effet, pour le pur ami de S.A.S. le prince de Swedenborg, que celle de « barbouze », si l'on se réfère à l'univers dépeint par Le Carré.

Avant de ramasser les idées qui peuvent venir à la lecture d'un tel réquisitoire, laissons la parole à Dalens, qui signa son projet de pneumatique en date du 24 mai 1967 de son prénom véritable : Yves.

« Cher Jean-Didier,  
 « J'ai beaucoup attendu hier ton coup de téléphone ou ta venue ce matin, j'ai reçu deux exemplaires du MAGAZINE LITTÉRAIRE.  
 « Ce n'est pas une exécution, c'est un assassinat. Le choix de l'illustration la plus discutable de toute la Collection assortie d'une légende aussi malveillante qu'inexacte<sup>531</sup> montre à quel point les directeurs du MAGAZINE se sont réjouis de crier -Tue ! quand l'auteur n'avait peut-être pas voulu dire -Assomme !.  
 « Et le brio du passage sur Joubert n'a d'égal que sa perfidie.<sup>532</sup>

<sup>529</sup> Aimable euphémisme.

<sup>530</sup> Jean-Didier Wolfromm : *La mort d'un genre : le roman-scout*, in *Magazine Littéraire*, n°7, 1967, pp. 46 à 48.

<sup>531</sup> L'illustration représente un garçon entravé à des barreaux assis sur un coussin, de dos et nuque basse, sur le point d'être fouetté par un autre, en tenue vaguement scoute (short sombre et vareuse paramilitaire), qui est représenté au fond de ce qui ressemble à un cachot de 3/4 face. La légende : *Ainsi finit un grand jeu scout*, rapportée à cette scène quasiment sado-masochiste, est en effet assassine, mais l'illustration n'est pas la plus discutable de toute la collection.

<sup>532</sup> *Un grand illustrateur*, Pierre Joubert.

« (...)

« Joubert a créé une image idéalisée du scout : bel adolescent, tendre par le regard mais solide par le muscle des jambes, effilé, superbe, cheveux souvent bouclés ou à raie, l'uniforme élégant mais réglementaire, c'est un dandy. À côté de lui, les demoiselles pâlisent, elles lui ressemblent tant qu'elles semblent plus masculines que lui..

« Tu nous avais promis ton aide, et nous ne t'avions rien caché de nos problèmes. Or, aucun article (...) ne pouvait nous faire autant de mal. Car en n'éclairant qu'une facette de la réalité, ton phare la détruit à force de la déformer, et pour le lecteur rapide, ton indiscutable habileté habille trop souvent tes affirmations d'une fallacieuse évidence. Certes des critiques étaient désirables, et nous en avons parlé. Mais elles devaient nous permettre d'aller de l'avant, et non de dresser un acte de décès...

« J'avais personnellement insisté sur la nécessité de montrer à quel point nous nous étions dégagés du Scoutisme, à quel point se trompaient ceux qui continuaient à nous confondre avec lui, à quel point nous avions voulu prendre conscience des problèmes de notre temps, et de les aborder hardiment. Nous avons également démontré –ce que tu n'ignorais pas– que l'agonie' de la Collection est bien davantage due à la carence de son éditeur qu'à la désaffection de ses lecteurs. Mais il semble que tu aies tout fait pour tenter d'établir le contraire.

« Mais je ne t'en dirai pas plus, car moi aussi, je veux me hâter d'oublier. Mais je n'ai pas le droit de me désolidariser des autres. Nous avons consacré une part importante de notre vie à une œuvre que l'on peut critiquer, moquer, désavouer, ridiculiser. Seulement, comme nous avons toujours été honnêtes, il faut l'être aussi avec nous. C'est pourquoi je te demande d'étudier avec Foncine qui demeure à Paris jusqu'à vendredi, la possibilité pour toi, de glisser dans le prochain numéro quelques lignes qui puissent témoigner d'une honnêteté égale à la nôtre.

« Je n'oublie pourtant rien. Ni ce que tu écrivais à Serge Dalens quand tu étais enfant, ni ce que tu a fait pour LE PRINCE Éric et L'AFFAIRE BALZAC, ces derniers mois.

« Au revoir, cher Jean-Didier. Tu as bien de l'esprit et bien du talent. »<sup>533</sup>

Ayant eu cette réponse entre les mains, il m'est apparu impossible de la passer sous silence, surtout parce qu'elle permet de mieux situer les codirecteurs par rapport à « l'œuvre de leur vie », ou peu s'en faut en effet.

À l'évidence, la nécessité de composer avec l'époque a bel et bien été prise en compte depuis une dizaine d'années, c'est à dire depuis 1957-58, comme le note Foncine dans le projet de lettre qu'il rédigea le 26 mai à l'adresse du directeur du *Magazine littéraire*, répondant pour sa part aux « épines qu'il [Wolfromm] n'a pas cru devoir arracher à la couronne de roses qu'il a posée sur nos fronts. »

J'ai pourtant montré que, sur champ de décrue du nombre de titres par année à la fin des années cinquante, cette prise en considération s'est traduite par peu de choses : une part plus grande concédée aux jeunes filles qui cessent de faire de la figuration ; l'évocation discrète du sentiment amoureux –de toute façon très en deçà des aspirations et des pratiques de la jeunesse qui faisait naguère le public S.d.P., lycéenne et estudiantine. Par ailleurs, il est vrai que les traductions des romans de langue allemande (mais situés pour la plupart en Grande-Bretagne) de P. Perkins apportait le ton nouveau d'une aventure dont les connotations représentationnelles étaient faibles et se rapportaient à un champ culturel

---

« Son graphisme est clair, il va droit au geste dans fioriture. Les adultes sont toujours caricaturaux, car pour lui comme chez tous les auteurs scouts, l'adolescence est l'âge divin, dégagé des rêves flous de l'enfance, pas encore atteinte par la dépravation des désirs adultes, c'est l'âge parfait, l'éphémère à qui tout est possible parce que rien au monde ne lui ressemble vraiment. Et c'est si vrai que, retrouvées 10 ans après, les images qu'on a aimées à 14 paraissent équivoques et hors de portée. Pierre Joubert est un dessinateur dont le plus grand mérite est peut-être de ne s'être jamais mis au goût du jour. » In *Magazine Littéraire*, ibid., p. 67.

<sup>533</sup> Lettre dactylographiée en date du 24 mai 1967.

beaucoup plus « neutre ». Mais ces traductions ne manifestaient-elles pas d'abord une perte de vitalité ?

De toute façon, il ne faut pas s'y tromper : l'adaptation formelle, pauvre, ne remettait pas en cause l'essentiel. Si le Signe cherchait à se démarquer par exemple du Scoutisme, était-ce parce que celui-ci n'était plus « à la mode », comme semble le penser Wolffromm, ou tout simplement parce que l'évolution du Mouvement était inacceptable pour ses dirigeants et que, rejeté, le Signe de Piste ne pouvait que rejeter à son tour ?

À dire vrai, le désir profond d'adaptation me paraît douteux. Après tout, en 1962, *Aventures au Katanga* n'avait aucune chance de plaire à une large part de la jeunesse qui, travaillée par le rejet de la guerre d'Algérie et des guerres de décolonisation, ne pouvait guère être séduite par une distorsion aussi scabreuse de la réalité. La politique menée par Foncine et Dalens dans le cadre de Rubans noirs manifestait ou la même incapacité, ou plus probablement le même refus<sup>534</sup> d'accepter qu'un système représentationnel du monde, marginal mais tolérable, voire accepté par une fraction de la société française, était devenu intolérable par une autre allant s'élargissant. Tout apparaît au contraire comme s'il y avait eu radicalisation, crispation sur des positions de moins en moins tenables (ce qui, pour un regard extérieur, produit un effet de dévoilement).

D'où la nécessité d'interroger l'« honnêteté » dont Dalens se réclame. Qu'entendre par là ? Honnêteté à l'égard de soi-même ? Sans doute : ni Foncine ni Dalens n'ont jamais adhéré de manière biaisée ou « honteuse » à l'univers représentationnel qui a fini par se confondre pour eux avec la vérité d'eux-mêmes et du monde. Honnêteté à l'égard d'autrui ? C'est déjà plus discutable : du moins l'est-ce pour un regard extérieur, et c'est bien là l'un des points cruciaux auquel aboutit la présente étude. Le degré d'assimilation des représentations articulées en système est tel, chez Foncine comme chez Dalens (ou d'autres de la collection) qu'elle interdit toute prise en compte d'éléments qui lui seraient extérieurs, le « voudrait »-on même. Au demeurant la personnalité des codirecteurs a ici fort peu d'importance : dès lors qu'un système représentationnel est intégré par le sujet, celui-ci ne cesse-t-il pas d'être sujet pour devenir l'objet même de ce qui l'identifie ? Ce qui serait vrai pour un individu le serait globalement pour un groupe qui ne pourrait alors que tendre à rejeter ou à détruire tout ce qui lui est insaisissable. Dès lors, on pourrait en toute honnêteté proposer à autrui, aux jeunes en particulier, d'intégrer un tel univers en leur donnant accroire que c'est la vérité du monde ? Rien, et pas le raisonnement en tout cas, ne parviendrait à mettre en défaut une telle « honnêteté », formellement « parfaite » ? À supposer que dans un tel domaine l'optimum pût être réalisé, la foi –dans le système représentationnel– est inattaquable et... « organiquement close », holistique...

Quant à savoir si Dalens était « honnête » envers Wolffromm, dans sa démarche consistant à réclamer des critiques pour (les acceptant et donnant des gages de bonne foi et d'ouverture) rebondir, ce serait un point sans importance (dans ce cadre) s'il n'était, au fond, exemplaire. Dalens est peut-être sincère. Mais il n'en reste pas moins, et sa lettre le dit, que cette démarche est éminemment tactique : peut-être pas pensée comme telle, rationnellement, méthodiquement, mais conçue, projetée en sorte que<sup>535</sup>... On aurait ainsi sous les yeux, concrètement, et à propos de ce point de détail, un aperçu de la façon dont, en « régime représentationnel », un individu peut se comporter à l'égard d'un autre, demandant et acceptant le débat, pouvant même en venir à des concessions sans toucher à

<sup>534</sup> Ce que prouverait l'édifiante préface d'*Au risque de tout gagner* citée par Wolffromm tout comme la postface d'*Aventures au Katanga*, citée au chapitre précédent.

<sup>535</sup> La subtile référence au passé de Wolffromm juste après la demande de rétractation partielle tendrait à le prouver.

l'essentiel, jouant le mouvement du débat pour préserver l'indispensable et peut-être même sans avoir recours à la restriction mentale.

Si Dalens et Wolfromm se sont rencontrés avant que l'article ne fût écrit, et si l'article est ce qu'il est, c'est probablement que Wolfromm, qui devait avoir des comptes à régler avec son propre passé sans souhaiter qu'on le rendît public, comme le dernier paragraphe de la lettre de Dalens le laisse également supposer, n'eut sans doute pas envie de se laisser piéger par cette dialectique sans dialecticien.

Quoi qu'il en soit, cet article, quelle que brillantes que fussent ses intuitions, en restait au stade de la dénonciation obviée, de la réaction étayée mais néanmoins superficielle, et ne mettait pas au jour –ce n'était pas son propos– ce qui avait été l'assise et plus que l'assise, l'âme du Scoutisme et qui le demeurait pour le Signe de Piste.

Le propre du système représentationnel, dans sa dynamique interne, est de n'être pas essentiellement rationnel, et d'être plus **cohérent** que **logique**. C'est pourquoi il est difficile à cerner, à analyser : il a recours à des associations d'images, de sens, d'émotions, il se meut dans un plan énantiomorphe<sup>536</sup>, symétrie et asymétrie à la fois de la réalité mouvante à laquelle il répond sans cesse, qu'il anticipe, sur laquelle il se projette, qu'il tend à subvertir et à forclure. C'est l'enfer de la raison, sans cesse en défaut face à lui parce qu'elle se risque sans arme sur un terrain où elle n'est opératoire que si elle obtient l'alliance de forces qui lui sont étrangères. Le système représentationnel plonge dans l'irrationnel, et s'il revêt parfois l'apparence de la raison logique, ce n'est que par emprunt au langage lorsqu'il l'exprime, l'articule, en rend compte. C'est pourquoi, lorsque dans l'urgence du temps social immédiat il appelle une prise de position, celle-ci ne peut que rejeter ou accepter dans un jeu réglé comme un *wargame* nucléaire, à travers des cibles ou des puissances d'impact, à coup de termes surconnotés qui ne visent qu'à neutraliser le potentiel adverse : on ne discute pas un système représentationnel, comme on pourrait discuter d'une proposition idéologique dans un contexte de liberté le permettant. Trop d'émotions le portent.<sup>537</sup>

D'où vient qu'en dépit de sa pertinence, pour un regard extérieur comme le mien –et du strict point de vue de l'analyse– l'article de Wolfromm demeure en deçà de l'analyse, et recourt à des termes comme « fascisme », surconnotés dans ce cas. C'est moins au contenu historique qu'à l'usage social du terme –surconnoté– que Wolfromm se réfère. Au fond, l'article prend position contre le Signe de Piste, tout comme *Minute*, un an plus tard, prendra position pour.

En mars 1968, en effet, *Minute*, sous le titre *Le 'Signe' est toujours bien en piste*, annonçait, avec un optimisme persifleur :

*« On voit quand même de drôles de choses à notre époque : s'il existe encore une collection de romans scouts et si celle-ci se porte gaillardement, ce n'est certes pas la faute des Scouts de France, pour la gloire desquels elle fut créée avant guerre. »*

Et le journaliste de développer :

*« Apprenez en effet qu'aux yeux des actuels dirigeants du mouvement scout français, la bonne vieille collection Signe de Piste de notre enfance est un*

<sup>536</sup> Cf. Michel Serres in *L'Hermaphrodite-Sarrasine sculpteur* à propos du *Sarrasine* de Balzac.

<sup>537</sup> Ce qui fait par exemple la force de la langue de bois, ce n'est pas son indiscutable rationalité : on peut discuter sa raison, ce qui fait sa force... c'est le rapport de force –à son avantage– qui interdit qu'on la discute. Dès lors que le rapport de force se modifie à son désavantage, sa force se perd. Elle devient passible de la critique, ou plutôt, la critique reprend tous ses droits sur elle. Rien de tel avec une représentation qui est ou n'est pas, mais ne se discute pas : la critique n'a sur elle aucun effet, et ce n'est pas elle en tout cas qui est en position de la modifier.



*dangereux rassemblement de 'réactionnaires' et de 'fascistes' se vouant tout entiers à l'exaltation de la violence.*

*« Ciel ! Qu'a-t-il bien pu se passer dans une maison aussi honorablement connue dans les foyers chrétiens depuis la bagatelle de 31 ans?*

*« Précisément rien<sup>538</sup>. Et c'est bien là ce que lui reprochent les très progressistes chefs du Scoutisme façon nouveaux prêtres. Forte de ses 225 titres et de ses 200.000 à 250.000 exemplaires toujours vendus chaque année, Signe de Piste s'est énergiquement refusé à s'ouvrir au vent de l'Histoire.*

*« Ses ouvrages continuent à exalter avec une totale placidité des vertus aussi périmées que le patriotisme de papa ou le sens de l'honneur de grand-maman. En continuant, qui plus est, à faire de florissantes affaires.*

*« C'en est à désespérer de l'esprit de progrès.*

*« Il faut vous dire que la collection, publiée par les éditions Alsatia, a été fondée en 1937 avec le concours d'auteurs qui pouvaient difficilement passer pour des intellectuels de gauche. À commencer par l'actuel directeur, Jean-Louis Foncine, Jacques Michel, qui ne cachait pas ses opinions maurrassiennes, et Serge Dalens, père du célèbre 'Prince Éric', beau jeune homme nordique dont l'effigie dessinée par Pierre Joubert fit rêver tant de sages guides et éclaireuses.*

*« (...)*

*« Son dernier volume, 'La mort d'Éric', est toujours en vente avec la préface rédigée par Dalens en 1943 :*

*« '-Que nos garçons serrent les dents et promettent de faire mieux que leurs parents... Rappelle-toi la devise des Saint-Cyriens : Ils s'instruisent pour vaincre... »*

*« Après cela, allez donc essayer de faire crier Paix au Vietnam aux louveteaux du IX<sup>e</sup> arrondissement. »*

Le journaliste termina son article en exaltant par antiphrase, comme il le fait –non sans... « humour »– plus haut, le courage d'une collection traitant... de la guerre d'Indochine, de l'intégration en Algérie, de la terreur communiste en Chine, du soulèvement hongrois, et bien entendu, du Katanga, terminant par l'inévitable coup de griffe aux S.d.F.

Il n'est pas sûr qu'un tel article –qui enjolivait quant à lui « gaillardement » la situation matérielle de la collection– n'ait pas constitué, dans le climat de 1968, une contre-publicité bien pire que celle due à Jean-Didier Wolffromm un an plus tôt. Paradoxalement d'ailleurs, *Minute* et *Le Magazine littéraire* se trouvent d'accord sur le constat de part et d'autre de l'axe de symétrie...

La double page, quant à elle, que *Combat* consacra en 1972 au Signe de Piste dans la rubrique *La Bibliothèque de l'enfance*, par Edwige Talibon-Lapomme, affichait des ambitions plus larges que celle de s'impliquer dans un débat polémique même si, finalement, elle y participait :

*« La littérature enfantine est faite par des adultes qui ont fait des choix et qui ont pris le livre pour enfants comme support à leur expression. Mettre à jour (sic) ces choix, les discuter et les porter à la connaissance du public est une des pistes d'approche.*

*« C'est celle qu'Isabelle Jan (professeur de littérature enfantine à l'École Supérieure de Bibliothécaire) et Paul Lidsky (agrégé de l'université) ont ici choisie et appliquée à une étude de la collection Signe de Piste. »*

<sup>538</sup> On ne saurait mieux dire.

Le titre de l'étude : *Faux roman scout ? Vrai roman de classe ?*<sup>539</sup> ne pouvait, en effet, ne pas manquer de remettre le feu aux poudres.

Remarquons d'entrée de jeu que l'analyse porte exclusivement sur la nouvelle collection, luxueusement présentée et intitulée *Safari-Signe de Piste*, qu'Alsatia venait de créer pour tenter de relancer l'ancienne. Ce n'est pas précisé, mais évidemment les coauteurs de l'article n'avaient aucune raison d'apporter une telle précision.

« S.-S.d.P. » avait considérablement épousseté le catalogue S.d.P. Bien des titres étaient passés à la trappe, de nouveaux auteurs étaient apparus. Joubert enfin avait entièrement repensé ses illustrations, tenant compte de l'évolution de la mode et du goût du jour. Avec une jaquette cartonnée, une présentation claire et sobre toujours aussi soucieuse d'esthétisme, cette nouvelle collection, avatar de l'ancienne, s'affirmait explicitement comme « *la collection des Jeunes de notre Temps* », celle qui « *unit sous le signe de l'Amitié tous les jeunes aux yeux ouverts sur les problèmes de notre époque, tous les jeunes épris de courage et de sincérité.* »<sup>540</sup>

C'est clairement contre cette pétition de principe qu'Isabelle Jan et Paul Lidsky partent en guerre, retenant quelques titres parmi les trente-trois publiés au moment où ils durent rédiger leur étude.

Celle-ci s'articule autour d'un certain nombre de jugements :

1) « *Cette littérature qui se prétend actuelle est passéiste* »<sup>541</sup>. À preuve, est-il noté, l'inscription dans le temps des romans : sept sont contemporains, sept se situent dans l'entre-deux guerres, huit entre le XIX<sup>e</sup> siècle et la préhistoire, et le reste étant inclassable. Ce n'est, en soi, pas une preuve suffisante de passéisme. Mais, remarquent Jan et Lidsky, même les romans contemporains valorisent le passé, et ils appuient cette affirmation de quelques citations.

2) « *Dans tous les livres, l'aristocratie, la monarchie sont exaltées, la république et la démocratie corrompue stigmatisées et ridiculisées* »<sup>542</sup>. Les deux auteurs se fondent ici sur leur lecture du *Passager de la Nuit* (un nouveau titre romançant une fuite de Louis XVII de la prison du Temple), de *La bande des Ayacks*, du *Prince Éric*, des *Voleurs*, de *La Mort d'Éric* et de *L'Auberge des Trois Guépards*. Dans tous les cas, ils avancent des conclusions nécessairement rapides, que recouperont mon étude exhaustive de la collection-mère, et qui tendent à prouver qu'entre S.d.P. et S.-S.d.P., l'homologie est grande : dénonciation du régime républicain, valorisation des chefs, de la hiérarchie, de la discipline, omniprésence des signes de la religion catholique (ce qui ne peut plus être, au début des années soixante-dix, une preuve d'hostilité à la démocratie), aristocratie de naissance ou de nature, tels sont les grands traits que dégagent Jan et Lidsky, et que j'ai retrouvé à l'issue de ma propre démarche.

3) « *Cette littérature pleine de bon sentiments... en suscite de mauvais* »<sup>543</sup>, en particulier le racisme qui puise, selon les auteurs, aux sources de l'hitlérisme. Ils citent en exemple *Le Prince Éric*, *La Mort d'Éric*, et « l'aryanisme » de la représentation graphique, *Rhoor et les Pillards* (nouveau titre) ainsi que *La Jungle est leur demeure* (id.). Ce racisme peut se traduire, pour les deux auteurs, par la « biologisation » de la délinquance (*Les*

<sup>539</sup> Isabelle Jan et Paul Lidsky : *Faux roman scout ? Vrai roman de classe ?*, in *Combat*, n°8.800, vendredi 3 novembre 1972.

<sup>540</sup> Jaquette S.-S.d.P..

<sup>541</sup> Isabelle Jan et Paul Lidsky : *Faux roman scout ? Vrai roman de classe ?*, op. cit.

<sup>542</sup> Ibid.

<sup>543</sup> Ibid.

voleurs), par l'anti-sémitisme et la xénophobie que l'on retrouve également dans *L'Auberge des Trois Guépards* et *Le Prince Éric*, ou l'antiféminisme sur fond d'homosexualité latente<sup>544</sup>.

4) « À l'échelle internationale aussi un combat s'avère nécessaire pour défendre la civilisation de l'Occident' »<sup>545</sup>. Les deux auteurs montrent qu'ici le danger, du point de vue S.-S.d.P., vient d'Asie (communiste), et que, tant dans l'affaire d'Indochine (*La jungle est leur demeure*) que dans l'affaire coréenne (*L'inconnu de Genève*) ou dans le cas de la Chine, la présentation des événements est tout à fait partisane, et donc malhonnête. Jan et Lidsky en profitent du reste pour rappeler la « sortie » contre les usines nationalisées contenue dans *La Tache de vin*, et la louage de l'initiative privée, dans laquelle les coauteurs confondent dimension économique et socio-humanitaire :

« Quels effets merveilleux de l'initiative privée ! À l'encontre des peuples asiatiques la race blanche, elle, n'est pas expansionniste. Elle apporte simplement une aide désintéressée aux autres races. Le docteur Jean (dans *LA JUNGLE EST LEUR DOMAINE*) fait partie de l'aide pacifique mondiale : Nous voulons seulement vous aider à vivre et faire en sorte que les pirates ne vous poursuivent plus. Nous voulons vous défendre. (p. 127)

« (Comme les Américains en Indochine !) les Blancs lancent de leur avion des caisses de 'Coca-Cola', des conserves, de la nourriture en poudre. Pourquoi veut-il nous aider ? Parce qu'il vous aime. (p. 127)

« Présence philanthropique nécessaire pour ces peuplades encore sauvages, crédules, superstitieuses. (L'enfant, à partir de ce livre, peut s'imaginer les Indochinois comme des peuplades préhistoriques !) »<sup>546</sup>

L'argumentaire est bien court, dans ce cas, la problématique pauvre et la méthode (l'amalgame) douteuse. Du point de vue de Jan et Lidsky, on aurait pu se montrer plus subtil, et dire simplement que l'aide humanitaire (nécessaire) ne devait pas servir de prétexte à la défense d'un ordre colonial, ou néocolonial en l'occurrence.

Finalement l'article de Jan et Lidsky conclut que la collection « rejoint l'idéologie qui avait cours dans l'entre-deux-guerres en Italie et en Allemagne, et que cette collection nous semble dangereuse pour les enfants parce qu'elle ne s'affirme même pas pour ce qu'elle est en réalité : une littérature d'extrême-droite ». Finement, les coauteurs notent que : « plaquant des schémas politiques adultes, des projections et des aspirations des adultes contre lesquelles l'enfant est démuné (car on ne lui fournit que des conclusions, non les pièces du dossier), elle espère peu à peu l'imprégner de ces schémas manichéens et simplistes, l'amenant progressivement à adopter ces idées comme allant de soi, tout en se servant pour ce faire des vrais problèmes des enfants et des adolescents (trop souvent négligés par la littérature enfantine) »<sup>547</sup>.

En fin de compte, pour Jan et Lidsky, S.-S.d.P. propose bien des romans « de classe », ou plutôt émanant de classes privilégiées. Lesquels, quittant les librairies qui leur servaient de support, et se « sécularisant » depuis que la rupture avec le Scoutisme a été consommée, tendent, distribués par les magasins à grande surface, à devenir « littérature de masse ». Jan et Lidsky y voient donc un danger.

<sup>544</sup> Du strict point de vue de la rigueur intellectuelle, il est curieux de dénoncer certains types de racisme et d'avoir recours à un autre en guise d'argument. La validité de l'analyse ne s'en trouve pas grandie, même si l'utilisation par les auteurs du Signe des relations entre garçons était à souligner comme je l'ai fait.

<sup>545</sup> Ibid.

<sup>546</sup> Ibid.

<sup>547</sup> Ibid.

Quant au caractère scout, il est pour eux bien faux : Jan et Lidsky, dans un encart, rappellent en effet que la collection a été désavouée par les Scouts de France, commettant, à cette occasion, quelques erreurs en rappelant le passé de la collection :

« *La collection Signe de Piste a été créée en 1933-34 et a connu ses plus fameux succès (en particulier la série du Prince Éric de Serge Dalens) entre 1935 et 1944. Après la guerre, et pour des raisons bien évidentes, la collection a quelque peu sombrée.* »<sup>548</sup>

La ficelle est ici un peu grosse, et se tend entre des erreurs de dates. Mais, en dépit d'une lourde phraséologie, du reste fort en vogue à l'époque, et de menues distractions, l'article n'en est pas moins d'une tenue certaine, même si, à l'évidence, des observations souvent judicieuses (il faut avoir criblé comme je l'ai fait l'essentiel des romans S.d.P. pour en être convaincu) sont mises au service d'une idéologie politique que l'on peut ne pas partager.

Le débat était en tout cas ouvert, et Gabriel Matzneff s'y engagea une semaine plus tard avec une mauvaise foi toute particulière, faisant fonds de cette idéologie politique qu'il ne partage précisément pas, pour orchestrer un procès d'intention peu digne de son phosphorescent brio :

« *Vendredi dernier, Combat a publié une double page consacrée à la célèbre collection Signe de Piste. Ce texte, dont les auteurs sont un professeur de littérature enfantine et un agrégé de l'université, relève moins de la critique littéraire que du règlement de compte. Le ton en est sectaire, stalinien. Il rappelle celui de M. Cholokhov parlant de Siniavski et Daniel et, d'une manière générale, celui des articles de la presse soviétique où les écrivains et les artistes non conformistes sont insultés selon une technique très au point qui consiste, à partir de citations tronquées, à faire dire aux auteurs le contraire de ce qu'ils ont dit en vérité.* »<sup>549</sup>

Bref, pour M. Matzneff, Jan et Lidsky sont des séides du K.G.B qui annoncent le temps des « douze balles de Nicolas Goumilev et le camp de concentration d'Ossip Mandelstam »<sup>550</sup>. Lorsqu'on écrit un billet d'humeur, il faut prendre garde que la disproportion de ses arguments ne se retourne pas contre soi.

Pour M. Matzneff, les griefs de Jan et Lidsky (lesquels n'ont, dans leur article, mis en cause que des romans et non des hommes, comme Wolfromm l'avait fait) « *sont tous faux, c'est à dire sans fondement* »<sup>551</sup>. L'ennui, c'est que les contre-arguments de Matzneff ne le sont pas moins. Pour lui, il n'y a pas racisme parce que « *dans d'innombrables romans de cette collection, les héros sympathiques sont des Hongrois, des Russes, des Italiens, des Arabes alors que les méchants portent des noms à consonance typiquement française* »<sup>552</sup>. Pareillement, il prétend que les héros S.d.P. ne sont pas tous catholiques, mais que l'on peut rencontrer des « *orthodoxes, des musulmans, des juifs voire des bouddhistes* »<sup>553</sup>. Voilà le fond de l'argumentaire sur ce point.

Matzneff terminera sur une longue tirade, affirmant en substance que se référer à Maurras (ou à Péguy, ou Bernanos) n'a rien de répréhensible, et qu'il faudra s'inquiéter de

<sup>548</sup> Isabelle Jan et Paul Lidsky : *Faux roman scout ? Vrai roman de classe ?*, in *Combat*, n°8.800, vendredi 3 novembre 1972.

<sup>549</sup> Gabriel Matzneff : *Signe de Piste* in *Combat*, n°8.806, vendredi 10 novembre 1972.

<sup>550</sup> Ibid.

<sup>551</sup> Ibid.

<sup>552</sup> Ibid.

<sup>553</sup> Ibid.

la santé morale des adolescents le jour où, contraint de « *lever les couleurs devant le mausolée de Lénine, la diversité et la liberté de la création littéraire seront bannis* »<sup>554</sup>.

Mais la malhonnêteté de l'argument principal de cette réaction épidermique est assez grave, compte tenu de ce qu'est ma propre étude, pour qu'il me paraisse important, ne fût-ce qu'à des fins méthodologiques, de réagir. « *Avec la technique de l'amalgame arbitraire et des citations tronquées, on peut aisément faire dire n'importe quoi à n'importe qui. Avec de la mauvaise foi, un pot de colle et des ciseaux, le premier commissaire du peuple venu peut transformer Flaubert en vipère lubrique ou Proust en hydre fasciste.* »<sup>555</sup> argue Matzneff. Certes, il a toujours danger, dès lors que l'on s'attaque au commentaire de textes que l'on ne peut guère citer *in extenso*, et ce sans parler de démarches délibérément falsificatrices. Mais user d'un tel argument condamne en fait toute analyse textuelle en faisant porter sur elle un soupçon d'illégitimité d'autant plus pernicieux qu'il n'apporte en rien la preuve d'une falsification. Au demeurant, dans leur riposte, Jan et Lidsky remarquèrent fort justement :

« *Il ne s'agit pas de détacher une phrase de son contexte (faute de place, nous avons limité nos citations, ou notre article aurait exigé une thèse, mais nous indiquons à chaque fois les références) mais de dégager certains thèmes importants qu'on retrouve dans de nombreux ouvrages de la collection et surtout dans les plus lus.* »<sup>556</sup>

Le dernier volet de ce débat sera publié par *Combat* le 13 décembre. Jean-Claude Alain et Alain Gout s'y exprimèrent au nom du Signe de Piste, directement ou non ; Jan et Lidsky répondirent.

La lettre de Jean-Claude Alain, sous couvert de solidarité envers le Signe, est une élégante façon de s'en démarquer, revendiquant en ce qui le concerne une inspiration et des thèmes décalés par rapport à ceux que Jan et Lidsky isolent. Ce à quoi les deux auteurs répondent qu'ayant su reconnaître les mérites d'au moins un des romans d'Alain, et considérant que ceux-ci sont en effet « moins marqués » que d'autres, « *ils participent néanmoins en profondeur de la même idéologie bien que de façon plus ambiguë* ».

Quant au long texte d'Alain Gout, *Défense et illustration du Signe de Piste*, toujours dans *Combat*, s'il fait preuve d'une excellente connaissance des catalogues S.d.P., et des collections induites, et s'il rectifie à juste titre les erreurs contenues dans le premier texte de Jan et Lidsky, il répond inégalement aux analyses des deux critiques, d'une façon néanmoins pondérée.

Sur le point du fascisme, Gout remarque non sans raison que « chef », « discipline », « hiérarchie » ne sont pas l'apanage du fascisme, et que ces éléments se retrouvent « naturellement » au sein des bandes de jeunes, ce qui déplace l'argument développé par Jan et Lidsky. Il en profite pour noter qu'en 1936, date de la rédaction du *Prince Éric* où se situe la fameuse rencontre entre Hitlerjugend et la Patrouille des Loups de Christian d'Ancourt, on ne parlait pas encore de Munich. Soit. Mais on parlait déjà des lois de Nüremberg, par exemple. Et puis l'ouvrage est publié tel quel... en 1940. Qu'aucune poursuite n'ait été engagée à la Libération comme le note justement Gout, ne prouve par ailleurs strictement rien. On a assez critiqué le caractère chaotique de l'épuration et ses limites<sup>557</sup>...

<sup>554</sup> Ibid.

<sup>555</sup> Ibid.

<sup>556</sup> Isabelle Jan et Paul Lidsky : *La réponse d'Isabelle Jan et de Paul Lidsky in Combat*, n°8.834, mercredi 13 décembre 1972.

<sup>557</sup> D'autant qu'en l'occurrence il aurait fallu s'attaquer au magistrat que Dalens/Yves de Verdilhac était à la ville.

Gout retient ensuite la question du racisme et renvoie à l'article de Matzneff dont on a vu qu'il ne pouvait constituer qu'une bien piètre référence. D'après Gout, par ailleurs, « *une étude approfondie des quatre collections (S.d.P., S.d.P.-Junior, Rubans noirs et S-S.d.P.) révèle au contraire un refus évident du racisme* »<sup>558</sup>. J'ai montré et soutiens pour ma part qu'en ce qui concerne S.d.P. jusqu'en 1964, chaque fois que la question se pose, ou elle renvoie à une xénophobie, voire à un antisémitisme rampant, ou elle est abordée de manière très subtilement biaisée, notamment dans les ouvrages que cite Gout : *Le Prince des Sables, Le coup d'envoi, José-Mohammed, Bendogueï, perle noire, L'Équipe des quatre nations, Le rendez-vous de Casablanca*. Quant à donner *Aventures au Katanga* en exemple... Certes, un blanc et un noir fraternisent sous la bannière de Tschombé ; et pour certains, c'est en effet déjà insupportable. N'oublions tout de même pas que c'est pour la plus grande gloire du système néo-colonial, sous couvert d'un pseudo-nationalisme katangais. Le racisme peut parfois prendre bien des visages...

Gout en vient ensuite à l'homosexualité latente exploitée par S.d.P. et oppose à la pointe assez perfide de Jan et Lidsky le fait que ce serait une tendance du garçon à l'âge de la puberté et que, abordant le problème pour le dépasser, S.d.P. fait œuvre utile. Mais la question est alors de savoir si prendre appui sur cette latence, l'activer pour, en la sublimant, fixer un système représentationnel –et un ensemble comportemental– est acceptable, pédagogiquement parlant.

En ce qui concerne l'antiféminisme, Gout remarque assez justement que des romans cités par Jan et Lidsky sur ce point renverraient à une situation *d'il y a 20 ou 25 ans*. C'est cependant inexact pour *L'Auberge des Trois Guépards* et plus encore pour *Rhoor, La Jungle est leur demeure, L'Inconnu de Genève...* Globalement il est vrai, les années Cinquante demeureraient marquées par une conception plus XIX<sup>e</sup> qu'Ancien Régime de la femme, et cela pouvait se retrouver dans des romans d'alors. Il faut pourtant ajouter qu'au Signe de Piste, cela s'intègre dans un système de représentations où chacun doit être « à sa place » en fonction d'une Tradition largement fictive. Dire en tout cas que « *la collection a voulu prendre de l'avance* » me paraît audacieux, même si de tous les romans que cite Gout, *L'escadrille blanche* met en effet en scène une Patrouille de jeunes femmes parachutistes qui ne répondent pas vraiment au cliché de la femme au foyer.

Sur le point de la religion, Gout reprend les arguments de Matzneff. C'est de toute façon un trait contestable de l'analyse de Jan et Lidsky, et aucun argument nouveau n'est apporté.

Pour finir, Gout remarque que :

« *À considérer l'ensemble de la collection, et non tel ou tel titre spécialement choisi pour étayer une démonstration difficile, on s'aperçoit qu'elle est ouverte à toutes les tendances idéologiques, à toutes les valeurs humaines universelles.* »<sup>559</sup>

En ce qui concerne le Signe de Piste et « toutes les tendances idéologiques », je crois avoir simplement montré que ce ne peut être que radicalement faux, et que c'est se tromper absolument sur ce qui fonde la collection que de le prétendre. Quant aux « valeurs humaines universelles », tout dépend de la façon dont on considère l'universalité. Dans la mesure où le régime interne d'adhésion à un système de représentations est **la Vérité**, il ne peut en effet y avoir qu'universalité des valeurs qui s'y défendent...

<sup>558</sup> Alain Gout : *Défense et illustration de 'Signe de Piste', in Combat, n°8.834.*

<sup>559</sup> Ibid.



Gout plaide par ailleurs pour la « *richesse affective et psychologique de la plupart des ouvrages* » et pour leur « *valeur littéraire indiscutable* ». Pour ce qui est du dernier aspect, c'est selon... Arrêtons-nous sur le premier. Gout écrit :

*« Par un jeu d'identification à des héros positifs et différents les uns des autres, le jeune lecteur fait en quelque sorte l'apprentissage de l'autonomie adulte et des qualités nécessaires à l'adulte responsable. On appelle son attention sur les vrais problèmes, on s'efforce de le 'responsabiliser' au lieu de l'infantiliser. Et c'est parce que le faire indépendamment de leur propre vision du monde, d'où la nécessité d'un pluralisme idéologique qui permette au lecteur de faire son choix entre les réponses possibles à ces problèmes. »<sup>560</sup>*

La logique de cette démonstration est parfaite. L'ennui c'est qu'elle ne peut absolument pas s'appliquer au S.d.P. Les héros répondent, je l'ai montré, à un véritable stéréotype. Et le pluralisme idéologique est inexistant. De ce fait, la « vision du monde », autrement dit la Weltanschauung que je traduis par Système de représentations du monde, partagée peu ou prou mais plutôt plus que moins par les principaux auteurs S.d.P., conduit, envahissant tout l'imaginaire, au résultat exactement inverse à celui que Gout préconise.

Ce dernier en tout cas termine en disant de l'analyse de Jan et Lidsky :

*« Critique intéressante, mais faussée à la base par une volonté de démonstration, par un parti-pris qui ne résistent pas à l'analyse approfondie des textes. »<sup>561</sup>*

Je serais pour ma part beaucoup plus nuancé, car défendre et illustrer d'un côté, dénoncer de l'autre participent même d'un égal, bien que symétrique parti-pris.

Toute la difficulté vient de ce que les critiques que l'on a citées se sont trouvées dans la nécessité de juger, et de le faire alors que l'espace d'expression laissé à leur dossier était restreint. Dès lors que l'on cherche à défendre une opinion, la polémique peut proliférer à l'infini, et c'est du reste pourquoi je serai pour ma part tenté de craindre que l'historien travaillant sur le trop contemporain, même s'il cherche à ne négliger aucune pièce du dossier, soit pris dans l'infini tourbillon de la polémique née entre autre de la défense rapide de jugements immédiats.

Pour ma part, douze années d'écoute patiente des textes, et d'abord des textes, ont peu à peu érodé tous les partis-pris –au demeurant favorables– que je pouvais avoir hérités de lectures d'enfance. Pour ce qui est de prendre position sur les dangers, ou le caractère bénéfique des ouvrages S.d.P. en général, j'estime n'avoir pas à le faire ici, espérant que, de la masse des documents traités et des analyses produites, chacun de ceux que le sujet intéresse particulièrement pourra tirer sa propre opinion.

Il me semble en revanche que je suis fondé à signaler une discordance entre les intentions avérées et la réalité telle qu'elle se laisse observer, dès lors qu'une telle discordance est manifeste. Or, à mon avis, des discordances se manifestent dans le cas du Signe de Piste.

Née du système représentationnel élaboré dans le cadre des Scouts de France d'avant-guerre, dans son exaltation et pour son service, la collection Signe de Piste (ses auteurs et ses directeurs ne le cachèrent pas) se situe comme l'Association d'abord au sein de la famille politique, au demeurant travaillée par les nombreux courants qui s'y brassaient, de

---

<sup>560</sup> Ibid.

<sup>561</sup> Ibid.

ceux qui perpétuaient le refus de la Révolution bourgeoise –et populaire– de 1789 ainsi que de ses conséquences sociales, culturelles et économiques. L'Association, en la personne de ses dirigeants d'abord, puis la branche Éclaireurs, noyau historique puis bastion du système de représentations secrété par un tel refus hérité, évoluèrent. Certains, au nombre desquels les auteurs et directeurs du Signe de Piste, n'acceptèrent pas cette évolution, en dépit des leçons de l'Histoire, et au nom de la fidélité à eux-mêmes. Le régime démocratique a ceci de remarquable qu'à la différence de tout autre il tolère qui et ce qui le nient. On peut donc en effet accepter ou non la démarche de ces personnes, y adhérer ou non. Ce n'est pas là, dans le cadre historique de ce travail, qu'il y a problème. L'intérêt d'étudier ce point crucial que fut le divorce S.d.F.-S.d.P., consiste d'abord en la mise au jour des raisons de ce divorce, dont on a dit qu'elles pouvaient permettre une approche symptomatique et d'un divorce plus large et de complexes raisons affectant à cette époque la société française. De même l'étude de la lune de miel entre le S.d.P. et les S.d.F. ouvre une approche symptomatique des groupes sociaux qui se reconnurent une attirance profonde ou une lointaine sympathie pour ces deux institutions lesquelles, par capillarité, influencèrent une large fraction de ceux qui furent les cadres du pays... jusqu'à aujourd'hui même<sup>562</sup>. C'est bien mon propos central.

Cependant, là où le problème se situe, en ce qui concerne le Signe de Piste, c'est lorsque, pour des raisons de survie commerciale ou selon d'autres préoccupations tactiques, les dirigeants de la collection commencent à se présenter pour ce qu'ils ne sont pas. Le Signe de Piste ne traite en effet pas de façon innocente des « problèmes » de la jeunesse. La collection est en effet par essence ou, pour parler autrement, structurellement anti-démocratique : elle s'adresse aux jeunes pour les séduire ; non pour forger des capacités de choix, mais pour obtenir l'adhésion par la séduction. Cela est, au moins jusqu'au milieu des années Soixante, son propos, son combat. Revendiquer cela est son affaire. Prétendre le contraire est une duperie.

Certes, cette duperie renseigne encore sur la perception par les dirigeants de la collection de l'état de la société et la manière de se ménager un public non averti. Mais l'historien peut ne pas s'en tenir à ce simple constat, ou plutôt il ne le doit pas, parce que pour y parvenir, il a fallu qu'il soit en mesure de mettre la duperie au jour.

Cependant je m'aventure ici sur des terrains encore peu explorés.

La difficile survie de la collection dans les années soixante-dix, sa lente résurrection dans les années quatre-vingt, de même que l'étonnante persistance de l'équation S.d.P./S.d.F. qui fait par exemple se côtoyer le Prince Éric chevauchant de Joubert et les chemises rouges des Pionniers dans une même page du *Courrier de l'Ouest* de février 1984 (N° 42), tout cela reste encore à écrire.

Je voulais ici achever mon étude sur la présentation de ce que l'on a pu écrire et penser dans la Presse à propos du Signe de Piste à un moment sensible. C'est à présent chose faite.

Aujourd'hui, la collection tout comme le Scoutisme suscitent un intérêt universitaire naissant, dont ce travail est une preuve. Concernant Signe de Piste, j'aurais pu multiplier les études romanesques, évoquer davantage la thèse littéraire d'Alain Gout ou le mémoire historique de Jacques Scheer. J'aurais sans doute pu également élargir le dossier de

---

<sup>562</sup> D'un train allant vers Florence à l'Institut d'Études Politiques de Paris, de chefs d'entreprises rencontrés au hasard à un petit laboratoire de prospective appliquée, de la faculté de Nanterre à mon lycée champenois, n'ai-je pas été stupéfait de constater qu'il se trouvait toujours des gens pour s'exclamer, lorsque j'évoquais mon sujet de travail, ah ! les Scouts de France ! Bien sûr, et de même pour Signe de Piste?

presse... Mais à présent que le travail s'achève, il me paraît bien vain, tant en ce qui concerne l'ancienne collection d'Alsatia que le Scoutisme des Scouts de France lui-même, de faire le compte de toutes les imperfections que ce travail comporte. D'autres, je l'espère, s'en chargeront, rendant ainsi justice à mon ambition de n'être qu'une opportunité à penser.



# Conclusion

Dans l'histoire de l'Église et de la société françaises, le Scoutisme catholique des premiers temps a tenu une place importante : de par le rôle novateur accordé aux laïcs, à une liturgie vivante, à une pédagogie active ; de par l'usage qui y fut fait de tout un héritage dogmatique, culturel, historique ; de par sa fidélité, sans cesse réaffirmée, au projet de restauration de la Chrétienté française. Ainsi se conçut-il, au nom de l'avenir, comme l'instrument le plus efficace de la mobilisation d'une jeunesse, de la levée et de la galvanisation d'une avant-garde, de la fonte et du trempage d'un certain type d'homme et de communauté pour la croisade anti-moderne. À l'évidence une telle identité, parée de toutes les grâces du jeu total, ouvrit immédiatement un fossé entre de larges pans de la société réelle et la micro-société scoutée pensée, perçue et vécue par les plus ardents de ses membres comme un Ordre. Sans qu'elle le mesurât, elle accomplissait une dernière fois la geste d'une civilisation millénaire.

Rejetant la politique partisane (désirant surtout la dépasser) mais se vouant au politique, cultivant la « pensée sensible » et l'émotion au détriment de la « pensée critique » et de la raison, viscéralement attaché à la Tradition et à ses propres mythes, le Scoutisme catholique (tout comme une large fraction de l'Église et une partie du pays à l'égard desquels il fut d'une totale fidélité) négligea ou refusa de mesurer les implications collectives de ses choix. Il se retrouva de ce fait, bien que pour des raisons fondées en théologie et d'essence spirituelles, sur le même terrain que des courants d'opinion qui avaient en commun avec lui le rejet des Lumières et de l'œuvre révolutionnaire. Faute de s'en démarquer sans ambages, cédant ici ou là à des sympathies superficielles, il se laissa aisément leurrer par de vains mirages. Ainsi le Mouvement prit-il indirectement sa part de responsabilité dans l'effondrement de 1940 en croyant travailler à la « régénération » du pays. C'est aussi pour les mêmes raisons que son Q.G., ses cadres et ses aînés se rallièrent, dans un premier temps, à la Révolution nationale, formellement voire sincèrement.

Mais quatre années d'Occupation, d'internement ou de résistance ébranlèrent l'édifice pourtant bien charpenté de son identité collective. Sous le choc, plusieurs tendances divergentes, bien qu'issues d'une même matrice, firent leur apparition. On peut les réduire à trois options fondamentales : l'une, enracinée dans l'héritage, désira le conserver intact ; la deuxième chercha à en sauver les éléments épars grâce à une mise au goût du jour ; la dernière choisit de le dépasser. Altérées par les épreuves et l'air du temps, la représentation de la France en Chrétienté et celles de l'Ordre, du Chef, de l'élite, de la discipline, etc., se décomposèrent en dépit du ravalement talentueux mais problématique qu'effectua le Raiderisme, tandis que s'amplifiait par ailleurs l'effort de l'équipe entourant Michel Rigal pour dégager les principes fondamentaux de leur gangue de traditions. Comme tout effort, ce dernier eut un côté enthousiasmant. Il prit aussi des aspects plutôt rébarbatifs qui découragèrent les moins convaincus ou les moins audacieux. Et comme tout effort rénovateur, il fut tenté d'en « faire trop ». Mais on ne peut nier qu'il ait été, à terme, nécessaire et qu'il ait manifesté la capacité d'adaptation des Scouts de France, pourvu qu'une volonté déterminée s'y appliquât.

Ainsi l'Association courut-elle sur son erre, sous houle de tribord et vent de bâbord (singulier phénomène physique), partagée, sans qu'on osât le reconnaître, entre

traditionalistes, conservateurs et réformateurs. Jusqu'à ce que la contradiction interne entre une approche somme toute réaliste et des conceptions ou obsolètes ou trop rigides atteignit un degré tel que des failles se firent fossés. La réforme amorcée en 1956 et aboutie en 64 consacra la fin de l'Ordre et de son avatar Raider. Elle permettait à terme de préserver, mieux dans l'Église qu'au sein de la société cependant, la place et le rôle que le Mouvement avait jusqu'alors tenus. Mais il fallut plus de dix ans avant qu'elle put s'épanouir dans un contexte apaisé après les bouleversements par ailleurs, et ce délai en brouilla le caractère.

Une telle réforme, qui accompagnait d'un même pas l'*aggiornamento* de l'Église et la métamorphose du pays, alla beaucoup plus loin qu'une modification des structures, de la pédagogie ou de l'uniforme. Part d'une ample « révolution culturelle » que connaissait, elle rompit avec un univers mental millénaire, et adopta les grandes lignes de la modernité en les intégrant à son projet d'éducation. Ce qu'il est ici capital de souligner, c'est que des « images », des représentations ou des « modèles », bref le contenu d'une représentation identitaire ne furent pas seuls à être concernés par le phénomène. En vérité, c'est tout un **régime de la pensée**, comme aurait dit Foucault, qui se trouva mis en question, c'est-à-dire une façon d'articuler ou mieux encore d'amalgamer (via la culture de la sensibilité par la pratique artistique ou ludique) représentations et émotions, sentiments et sensations en un ensemble que ne devaient pouvoir idéalement entamer aucune distance, aucun doute, aucun raisonnement critique.

Ce régime de la pensée, sans doute le plus ancien, par essence holistique, exclusif à l'égard de tout ce qui s'oppose à lui, ne connaît que l'éclatante certitude d'une Vérité sans preuve, puisqu'elle est circulairement révélée dans l'intime conviction, dans l'aveuglante « clarté » de l'Évidence. Parce que tout l'être y adhérant le fait, en principe, de toutes les fibres de son âme, dans toutes les vibrations de son énergie, il entraînera celui-ci à risquer la destruction plutôt que d'abjurer cette foi. Poussé à bout, ce régime de la pensée est terrible : centré de plus en plus sur lui-même sous la bannière de l'universalité, il réfute par avance tous les doutes, il refoule toutes les peurs et ne leur laisse d'autres voies que celles du « diable », du cauchemar et de la conjuration hostile, jusqu'à la « possession ». L'ombre de la Sorcière de Michelet plane sur lui. À moins d'une conversion véritable et complète, il est hermétiquement fermé à tout mode d'interrogation : il est dépourvu de « circuits de curiosité », ou plutôt les tient soigneusement en lisière, étroitement instrumentalisés.

Est-on loin des Scouts de France ? Au contraire. Ce qui oppose le baron de Noirmont au P. Rigaux dans les années Trente (pour ne prendre que cet exemple) est précisément la parfaite illustration de la distance qui sépare deux régimes distincts de la pensée (et ainsi deux projets éducatifs qui divergent déjà sans le savoir). Mais on pourrait aussi bien rappeler l'argumentation du P. Deschard ou les ressorts psychoaffectifs que Delsuc entendait faire jouer pour subjuguier le garçon et en faire un parfait croisé.

Pourtant, si ce mode de pensée était aussi total qu'on l'a dit, comment expliquer sa remise en cause ? La réponse est simple : d'abord, rien de ce qui est humain n'est absolument absolu, et si l'on peut parler de régime de pensée « totalitaire » dans son acception « totale », c'est plus dans sa tension et son intention que dans sa réalisation ; ensuite, il ne dominait plus l'époque, et la vie quotidienne aussi bien que les grands événements nationaux offrirent des occasions de distance à qui voulut les saisir ; enfin, le message évangélique et certains traits de la méthode scoutte travaillaient contre lui. Il est d'ailleurs remarquable que ceux qui firent le plus pour la métamorphose du Mouvement (et donc la relativisation de ce mode de pensée) par la réhabilitation de la réflexion, de

l'enquête raisonnée, de ces formes de processus intellectuel, étaient issus de la formation traditionnelle, peuvent être considérés comme des exemples de Scouts accomplis, et puisèrent dans le fonds de leur identité tout au long de leur... route.

C'est parce que Goutet, Cruiziat, Célier, Rigal et d'autres surent mesurer, à l'épreuve des faits, les limites voire les dangers de ce qui faisait en même temps le meilleur d'eux-mêmes, qu'ils commencèrent, en tâtonnant, à en opérer la... transmutation et à combler la distance les séparant de leur époque. Aussi arrive-t-on à la conclusion que le feu du conflit entre les « anciens » et les « modernes », et l'impossibilité d'un dialogue effectif, vinrent du fait que les uns et les autres ne parlaient plus la même langue, parce qu'ils ne pensaient, ne ressentaient et ne croyaient plus, *in fine*, **de la même façon**. En somme, il ne pouvait y avoir débat (dans l'arène dialectique des arguments qui s'affrontent) parce que l'une des parties prenantes, même si elle en admettait tactiquement la nécessité, en refusait la légitimité depuis toujours. Brocardant les « bavardages » du Q.G. quand celui-ci, faisant un gros effort sur lui-même au terme d'un laborieux cheminement, défrichait une voie jamais empruntée ; maniant avec maestria les mots en nappe pour leur faculté solvante ou corrosive, en grappe pour leur force d'impact, en pointe pour leur capacité de pénétration et de destruction ; s'inquiétant fort peu, pendant très longtemps, de bâtir une quelconque démonstration ou de tenir un propos raisonné (affichant même son mépris à cet égard) : le réfractaire de cette époque, Michel Menu, est l'un de ces hommes pour lesquels le terme alternatif à l'intime conviction n'existe pas.

Ce qui affecta les Scouts de France affectait sur une échelle plus large la société française et l'Église catholique. Il est frappant de constater la ressemblance qui existe entre les types d'homme qui furent par exemple d'Algérie française, les ennemis du Concile de Vatican II et ceux qui refusèrent la transformation du Scoutisme catholique. Évidemment entiers, assez souvent généreux, courageux (voire risque-tout), charismatiques, ces hommes ne reconnaissaient de valeur qu'à leur caractère indomptable, leurs fidélités obstinées et leur sens du sacrifice. Ils prenaient en somme la pose pour la dernière photo des derniers héros postromantiques de ce siècle. Je me souviens de la participation du capitaine Pierre Sergent à un lointain *Dossier de l'écran*, au terme duquel cet ancien responsable de l'O.A.S. conclut sans surprise, mais avec un feu intérieur qui n'avait dû rien perdre de son intensité, que « si c'était à refaire, il le referait », et qu'il demeurerait persuadé d'avoir eu raison. Il affichait en toute candeur une structure affective et mentale inoxydable, que n'altérerait probablement jamais le moindre constat de l'effroyable, sanglant gâchis auquel il avait pris grande part. Peu importait la pertinence d'une quelconque réflexion : seule comptait la puissante jouissance (une émotion élémentaire) procurée par la persistance d'une identité une et indivisible, d'un accord parfait avec soi-même. De tels êtres sont irréductibles. D'où vint que chez les Scouts de France, ils rompirent les rangs les premiers, et s'éteignit la collection romanesque qui avait profondément imprégné leur être, porté et nourri leurs rêves.

Réforme pourtant faite, si « *tout l'homme* » demeurait au cœur du Scoutisme catholique reconnu, « *tous les hommes* » vinrent en élargir l'horizon. À une conception verticale et clanique des relations humaines (fussent-elles fraternelles), ils substituèrent une conception plus horizontale, reléguant l'ancien « droit naturel » aux grandeurs d'un passé révolu. Ils tendirent aussi à former non des intellectuels ou des partisans, mais des jeunes qui ne seraient pas fermés à la recherche, à la réflexion raisonnée, au doute, au débat, et qui atteindraient la foi par ces nouveaux chemins qui étaient ceux de leur époque. Cela ne voulut pas dire pour autant qu'ils adoptèrent tous les principes de la modernité. Ils se



réclamaient toujours, en principe, d'une eschatologie impliquant une définition de la dignité humaine en rupture avec le matérialisme autant qu'avec l'athéisme ou le libéralisme manchesterien. De même que naguère l'Ordre scout se voulait la préfiguration de la Chrétienté retrouvée en y préparant ses jeunes croisés, de même le Mouvement commença-t-il à se penser comme une Fraternité préfigurant une société plus solidaire, au sein de laquelle ses membres seraient appelés à témoigner tout en contribuant à la bâtir.

Cependant la jeunesse des « sixties », dépouillant les dernières fibres de la chrysalide du passé d'où elle sortait, connaissait une mue qui, bien qu'elle eut, sur le fond, de nombreux points communs avec ce que connaissaient l'Église et le Mouvement, s'opéra sur une autre échelle et d'une façon plus brutale, les grandes masses une fois lancées ayant une force d'impact autrement plus puissante que les moyennes ou les petites. Des institutions aux personnes, rien n'y échappa, sauf quelques bastions en réaction solidement campés sur leurs positions. Beaucoup de jeunes Français, la plupart même, ne voyant pas ce qui se cachait derrière l'élan libertaire, crurent à l'espoir dont il semblait porteur. Pour les plus jeunes, les plus crédules ou les plus « purs » des responsables Scouts de France, sembla s'ouvrir l'ère de la Fraternité sur terre, rendant du même coup le vieil effort éducatif, avec ce qu'il comportait d'institution, de règles et de contraintes inévitables, tout à fait superflu. À peine régénérée, l'identité des Scouts de France était à deux doigts de se diluer dans l'illusion d'une Parousie. Sceptiques ou craintifs, ceux qu'avait cependant troublés ou aigris la réforme sans qu'ils osassent ou voulussent rejoindre les traditionalistes les plus recuits, entrèrent en résistance avant de provoquer la seconde scission au sein du Scoutisme catholique.

Le mérite de ceux qui restèrent à la barre fut sans nul doute d'accepter la navigation par gros temps, concédant à l'utopie florissante ce qu'il fallait pour ne pas être débordé, mais n'abdiquant pas et conservant la certitude qu'un organisme d'éducation catholique et scout doté d'une solide identité gardait toute sa place. L'évolution des événements leur donna raison. « Refroidies » par la fin brutale des Trente Glorieuses, la société et la jeunesse, ayant « digéré » leur mue, retrouvèrent en effet peu à peu leur assiette. Il fut bientôt temps de renouer les fils de l'identité et de reprendre le chantier d'une Fraternité laissée à elle-même. D'autant que des espoirs exacerbés de la fin des années Soixante en matière de société plus libre et plus fraternelle, il ne resta bientôt plus grand chose.

Tout comme l'Ordre en son temps, la Fraternité Scout de France a existé comme proposition éducative, dimension spirituelle, visée d'avenir et réalité de vie, une utopie sans aucun doute nécessaire à la fonction éducative de ce curieux organisme, Phénix contraint de faire constamment face aux flux et aux reflux de ses membres. Cependant, tant au niveau de tout un régime de pensée qu'à celui d'une manière de concevoir et de vivre le monde, l'essentiel de son adaptation a été réalisé. On voit mal en quoi elle pourrait, structurellement, entrer en conflit avec la société. Ne traçant pas un programme politique bien que circonscrivant ce que devrait souhaiter un citoyen chrétien d'aujourd'hui, elle est en effet proche, sur des points importants (citoyenneté, justice sociale, racisme, développement, environnement...), de l'état d'esprit de maints français<sup>563</sup> et surtout de nombreux jeunes, sans toutefois s'y confondre. Quant aux domaines qui pourrait risquer de la mettre en difficulté (la sexualité par exemple), elle aurait tendance à les éviter, peut-être moins par facilité que par prudence.

---

<sup>563</sup> On pourrait presque parler, en s'inspirant de la thèse du sociologue Jean Bauberot selon laquelle la France se serait « protestantisée », que s'est produite une christianisation *a minima* dans laquelle les mouvement d'éducation et de militantisme catholique ont également joué un rôle. Il ne serait par exemple que de voir (mais ce n'est là qu'une hypothèse) ceux qui, des dirigeants du Parti socialiste après le Congrès d'Épinay, ont un passé catholique militant, voire un passé scout.

Les quatre branches, localement unies dans le Groupe, ont donc les moyens, par le jeu et l'aventure modernes, d'initier et de faire grandir leurs membres au sein d'une vision cohérente et structurante des êtres humains et du monde. En somme se sera produit, entre 1920 et les années Soixante –voire ultérieurement–, ce phénomène singulier qu'est une mue d'identité collective : dépouillement de tout un régime de pensée et de nombreuses représentations afférentes, elle n'en a pas moins préservé un corps de valeurs et une structure de conception, secrétant une peau nouvelle pour un organisme qui se perpétue. Différents et semblables, les Scouts de France, à la manière de leur Mère-Église, se sont ainsi transformés sans perdre leur âme.

Touchant au religieux, au politique, au culturel à travers leur dimension pédagogique et leur libre proposition ; contraints du reste par ces deux derniers traits de tenir sans cesse compte de leur environnement global sous peine de disparaître, ils constitueront peut-être l'un des sismographes qui, à condition de se donner la peine d'en déchiffrer les données spécifiques, livreront des informations précieuses sur la l'évolution de la tectonique sociale de la France, à l'évolution de laquelle ils participeront tant qu'ils seront là, quantitativement discrets, qualitativement actifs.



# BIBLIOGRAPHIE

## SCOUTS DE FRANCE

### Sources

#### *Revue*<sup>564</sup>

#### **-Revue des 12-17 ans :**

Le Scouts de France, 1923-33

Scout, 1933-63

#### **-Revue des 12-15 ans :**

Rangers, 1969-71

Scouts-Rangers : 1974-82

Scout : depuis 1982

#### **-Revue des 15-17 ans :**

Scout-Pionnier, 1963-82

Pionnier, depuis 1982

#### **-Revue commune aux 7-17 ans (avec encarts spécifiques) :**

Scouts (Louveteau-Rangers-Pionnier) : 1971-74

#### **-Revue des 17 ans et plus :**

La Route des Scouts de France, 1926-66

Jeunes en Marche, 1967-71<sup>565</sup>

Avenir-bulletin de liaison des équipes Compagnons : 1974-75

#### **-Revue commune aux plus de 17 ans à l'encadrement :**

Jeunes en marche-ProGetS<sup>566</sup>-P.A.R.I. des Guides de France-Chefs animateurs des Scouts de France : 1971-74<sup>567</sup>

#### **-Revue de l'encadrement :**

Le Chef, 1922-1958

<sup>564</sup> Ne sont citées que les revues effectivement dépouillées, complètement ou partiellement. La périodicité de ces revues sont très variables et, entre la fin des années 60 et celle des années 70, les titres changent très souvent, et se chevauchent parfois.

<sup>565</sup> Commun aux Scouts et aux Guides

<sup>566</sup> Projet des Guides et Scouts

<sup>567</sup> Id.

Chef, 1959-1960  
Chefs, 1961-1968  
Chefs. Animateurs, 1968-70  
Chefs-animateurs, 1970-75  
Scouts-animation, 1975-78  
Demain, à partir de 1982<sup>568</sup>

**-Revue des Aumôniers :**

Bulletin de liaison des aumôniers scouts : 1929-48  
Pages de l'aumônier : Juin 1948  
L'aumônier scout : 1948-61  
Aumônier Scout de France : 1961-69  
Laïcs et aumôniers : 1969-73

**-Revue des parents et des amis.**

L'Ami des Scouts et des Guides, 1946-51  
Toujours, 1951-57  
Toujours vers la vie, 1957-62  
Demain, 1962-82<sup>569</sup>

*Archives*<sup>570</sup>

**-Archives Scouts de France :**

Dossier *Correspondance Rigal-épiscopat*, 1955-69  
Dossier *Guides et Scouts d'Europe*, 1959 à nos jours  
Dossier *Scouts Unitaires de France*, 1964 à nos jours  
Divers, 1944 à nos jours

**-Archives « Laboratoire scout de Riaumont » :**

Fonds Célier

**-Archives privées :**

**CHANZY, B.** : *Réflexion sur le fonctionnement de la direction des Scouts de France*, note de travail dactylographiée à l'adresse de Corèges, BCH/jl/94385, 19 décembre 1994.

**GAUTHÉ, J.-J.** : collection personnelle

**WETTSTEIN, R.** : correspondance (1987)

<sup>568</sup> Publication strictement Scouts de France, destinée aux responsables.

<sup>569</sup> Prolonge *Toujours vers la vie*, publication des Amitiés des Scouts et Guides, créé par René Schæffer. Commun aux aînés des deux mouvements.

<sup>570</sup> Laisées à elles-mêmes jusqu'en 1994, elles étaient inaccessibles. Nommé par Bertrand Chanzy et confirmé par Philippe Da Costa, Christian Hurisse, responsable du Service Documentation et Archives en a entrepris le classement. Avec l'autorisation de Philippe Da Costa, il a bien voulu me donner accès à certaines pièces non encore enregistrées.

## *Ouvrages techniques ou réglementaires*

- Agenda de poche des Scouts de France, Le Palba*, Paris, Fédération nationale catholique des Scouts de France, 1925  
*Carnet de Badges*, Paris, Association des Scouts de France, 1931.  
*Carnet de Badges*, Paris, La Hutte, 1938  
*Carnet de brevets*, Lyon, éd. Scouts de France, 1944  
*Cérémonial des Scouts de France*, Paris, Scouts de France, 1929.  
*Cérémonial des Scouts de France*, Lyon, Scouts de France, 1943.  
*Extrait du règlement des Scouts de France*, Paris, Association des Scouts de France, 1930.  
*La Formation des Chefs. Information. Préparation. Nomination. Les spécialités de la patrouille*, Lyon, éd. Scouts de France, 1945  
*Entraînement. Fonction*, Lyon, les Scouts de France, éd. La Hutte, 1945.  
*Nouvelles épreuves de classe pour la branche Éclaireur*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1950  
*Jamboree 1947*, Brochure de Préparation au Jamboree, 1947.  
*Principes. Statuts. Règlement intérieur.* Fédération nationale catholique des Scouts de France, Spes, 1923  
*Programme des badges. Édition officielle*, Paris, La Hutte, 1934  
*Province du Languedoc. Chants*, Toulouse, impr. du Sud-ouest, s.d.  
*Règlement général*, Paris, La Hutte, 1935  
*Règlement général*, Lyon, éd. Scouts de France, 1942  
*Règlement général, Réglementation religieuse*, Paris, éd. Scouts de France, 1945  
*Troupes Saint-Louis. Épreuves de première et de seconde classe*, Paris, La Hutte, 1924

## *Entretiens ; témoignages, souvenirs publiés*

### **-Entretiens<sup>571</sup>**

- CÉLIER**, Ch. : février 1986.  
**CHANZY**, B. : juillet 1994  
**CRUIZIAT**, A. : juillet 1994  
**DA COSTA**, P. : juin 1995  
**LAMOUREUX**, P. (ps. FONCINE, J.-L.) : mars 1980, novembre 1985, février 1986.  
**LEBOUTEUX**, F. : décembre 1985.  
**LÉOPOLD**, J. (ps. ALAIN, J.-C.) : mars 1986  
**JOUBERT**, P. : février 1980.  
**MENU**, M. : novembre 1985.  
**MISSOTTE**, P. : février et novembre 1986.  
**PIHAN**, R.P. J. : juillet 1994  
**RIGAL**, C. : septembre 1985.  
**VAN EFFENTERRE**, H. : juillet 1994  
**VERMOT-DESROCHE**, G. : juin 1995  
**VISSEAU**, E.-X. : mars et mai 1995  
**VERDILHAC**, comte Y. de- (ps. Dalens, S.) : février 1979.  
**WETTSTEIN**, R. : juillet et août 87 ; novembre 95

### **-Témoignages radiophoniques**

<sup>571</sup> Ne sont pas cités les témoignages, rassemblés au fil du temps, des scouts de base qui, dans leur grande majorité, n'nt pas souhaité que leur nom fût mentionné.

**GOSSELET**, abbé : mai 1990, *Libre journal de Scouts*, Lumière 101, « La radio du dimanche de Radio Courtoisie ».

**DHAVERNAS, FAUREBERT, PEIGNOT, MONTALBETTI** : décembre 1991, *ibid.*

**PAILLERETS**, R.P. M. de-, s.j. : juin 1990, *ibid.*

**JAEGER**, F. : , *ibid.*

**VENARD**, abbé J. : novembre 1990, *ibid.*

**-Témoignages, souvenirs, hommages publiés :**

**AMIS DU PÈRE DONCŒUR** : *Souvenirs*, Paris, 1988

**BÉNARD**, D. : *Témoignage*, mémoire dactylographié, août 1995.

**BLOCH-LAINÉ**, F. : *Profession fonctionnaire*, Paris, Le Seuil, 1976.

**CARRÉ**, R.P. A.-M. : *Le Père Forestier et le Père Doncœur* in *Cahiers Paul Doncœur* n° 27, mars 1984, pp 3 à 23.

**CHARON**, F. : *Vie et Actions des membres des mouvements de jeunesse en captivité en Allemagne 1939-1945*, mémoire dactylographié, 1979 et 1984.

**DELSUC**, P. : *Pierre Delsuc par lui-même* in : La Fusée 75-76, Paris, Épi Éditeur, col. « Le nouveau Signe de Piste », 1975.

**GARDET**, Cl. : *Autour du Père Doncœur. Souvenirs d'un Cadet*, mémoire dactylographié, 1977.

**JOUBERT**, P. : *Mes débuts dans le Scoutisme* in : La Fusée 75-76, Paris, Épi Éditeur, col. « Le nouveau Signe de Piste », 1975.

*Les grands jours du Puy. Pèlerinage de la jeunesse française, 15 août 1942, et son anniversaire, 15 août 1943.* Album commémoratif s.d.

*Mémorial de guerre des Scouts de France*, texte dactylographié, s.d.

*Paul Doncœur 1880-1961*, in *Cahiers Sainte Jehanne*, numéro spécial, novembre 1961.

**PIHAN**, R.P. J. : *Merci pour le passé*, Paris, Fleurus, 1985

**SCHAEFFER**, P. : *Les enfants de cœur*, Paris, Seuil, 1949

*Scoutisme au pays des malades*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1946

*Scoutisme et Action catholique*, Paris, Publication des Scouts de France, 1946

*Scoutisme et collège*, Paris, Publication des Scouts de France, 1946

*Scoutisme missionnaire en Alsace*, Colmar, Les éditions d'Alsace, 1956

*Les Scouts de France, acteurs dans l'Église*, Sainte-Maxime, C.I.F., 1987

*Scouts-Routiers d'Indochine. Carnet de Route*, Saïgon, imprimerie Xua-Nay, 1943

**WETTSTEIN**, R. : *Les Scouts de France*, 1981-88, document dactylographié, septembre 1995.

**WETTSTEIN**, R. : *Un soir sans crier gare... ou de la difficulté d'être catholique*, récit autobiographique dactylographié, 1994.

**Ouvrages généraux**

**AMIET R.** : *Liturgie de la promesse*, Lyon, imprimerie A. Rey, 1955

**ANDREIS DE BONSON R.P. A.** : *Manuel de l'Éclaireur catholique*, Association des Éclaireurs catholiques de France, 1916

**BARBOTIN**, abbé E. : *Scoutisme et pédagogie de la foi*, Chambray-les-Tours, C.L.D., 1986

**BARBOTIN**, abbé E. : *Scoutisme et vocation sacerdotale et religieuse*, Paris, Association sacerdotale *Lumen gentium*, 1987



**BEAUCHARD, J.:** *La grande équipée*, supplément à la revue *Rangers*, s.d.

**BESSIERES, R.P. A., s.j. :** *Ainsi parlait Bayard. Le code du chef*, Paris, Spes, 1946

**BODSON, F. e.a. :** *Des garçons et des hommes*, *Scout-Pionnier*, numéro spécial, supplément au n° 7, s.d. [1965]

*Camp du Buisson ardent. Province d'Alsace, pentecôte 1956*, Colmar, les éditions d'Alsace, 1956

**COLIN, abbé B. :** *L'aumônier scout. Situation canonique. Activité pastorale*. Lyon, La Hutte, col. « Éducation », 1945

**CORNETTE, chanoine A. :** *L'éducation morale par le scoutisme catholique*, Paris, Les Scouts de France, Fédération nationale catholique, 1921.

**CORNETTE, chanoine A. :** *Scout de France par deux Scouts*, Paris, Bloud & Gay, 1929

**COZE, P. :** *Cinq scouts chez les Peaux-Rouges*, Paris, 1932

**COZE, P. :** *Pour devenir scout de seconde classe*, Paris, Alexis Rédier, 1932

**DAUMAS, G. e.a. :** *Le Vieux Loup ; Chansonnier Scout de France*, Paris, La Hutte, 1941

**DAUMAS, G.,** *Pour former une élite*, Paris, éd. G. Beauchesne, 1926

**DELILE, P. :** *Envol*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1947

**DELSUC, P. :** *Agir et non subir*, Paris, éd. Scouts de France, 1945

**DELSUC, P. :** *Patrouilles en action*, Paris, librairie des Scouts de France, La Hutte, 1940

**DELSUC, P. :** *Plein jeu*, Paris, éd. de l'Association de Scouts de France-Alexis Rédier, 1935

**DELSUC, P. :** *Pour entrer dans le Jeu*, Paris, éd. de l'Association des Scouts de France, Alexis Rédier, 1935.

**DELSUC, P. :** *Techniques de classe des Scouts de France*, Lyon, Scouts de France, 1945

**DERVILLE, R.P. L., s.j. :** *Va, Scout de France, Éclaireur de Dieu*, Paris, Spes, 1928

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *Buts et programme de la Route des Scouts de France*, Lyon, Les éditions Scouts de France-La Hutte, 1945

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *Jalons de Route*, Paris, A l'Orante, 1942

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *La Reconstruction spirituelle du pays : les Scouts de France*, Paris, La Hutte, 1926

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *La Route des Scouts de France*, 1941

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *Propos de Route*, Lyon, À l'Orante, 1946

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *Routiers*, Paris, imprimerie de l'art catholique, 1926

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. :** *Scoutisme et éducation du sens religieux*, Chambray-les-Tours, C.L.D., 1986

**DONCŒUR, R.P. P., s.j. e.a. :** *Le Vieux Loup*, Paris, La Hutte, 1941

**DUPLOYÉ, R.P. P., o.p. :** *Le clan Routier à la messe*, Lyon, éd. de l'Abeille, 1945

*En Eglise avec les Scouts de France*, Paris, Scouts de France, 1990

**FOILLARD, J., e.a. :** *Entreprise de clan*, Lyon, éd. Scouts de France, La Hutte, 1943

**FONCINE, J.-L.,** *Scouts du monde entier*, Paris, éd. Bias, 1955

**FORESTIER, R.P. M.-D., o.p. :** *Le scoutisme à l'épreuve du feu*, Paris, éd. de la Revue des Jeunes, Desclées de Brouwer, 1941

**FORESTIER, R.P. M.-D., o.p. :** *Le scoutisme est-il fait pour tous ?*, in Extrait de la Revue des Jeunes, Paris, éd. de la Revue des Jeunes, Desclées de Brouwer, 15 décembre 1934

**FORESTIER, R.P. M.-D., o.p. :** *Le scoutisme, pédagogie active*, id.

**FORESTIER, R.P. M.-D., o.p. :** *Scoutisme missionnaire. Le chef témoin du Christ*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1955

**FORESTIER, R.P. M.-D., o.p. :** *Scoutisme, méthode et spiritualité*, Paris, Le Cerf, 1940

**FORESTIER, R.P. M.-D., o.p. :** *Une Route de la liberté : le scoutisme*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1952

**GÉRIN**, P.-L. : *Le jeu d'Escarmador*, Lyon, éd. Scouts de France, 1945

**GÉRIN**, P.-L., **JOUBERT**, P. : *Beaumanoir*, Paris, La Hutte, 1939

**GOUTET**, P. : *Agir et non subir (pourquoi les Amitiés scoutées vous proposent ce travail)*, Lyon, éd. Scouts de France, 1946

**GOUTET**, P. : *Humanisme scout*, Paris, Presses d'Île-de-France, col. « Scouts de France », 1946

**GROS**, abbé L. : *Manuel de piété des camps scouts*, Bruges, Desclées de Brouwer, Marseille, éd. Pu, 1929

**HÉRET**, R.P. R., o.p. : *La loi scoutée, commentaire d'après Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Spes 1929

**HÉRET**, R.P. R., o.p. : *La première retraite des aumôniers scouts*, Paris, Spes, 1927

**HÉRET**, R.P. R., o.p. : *Une expérience scoutée au patronage Saint Thomas d'Aquin du Havre*, Paris, brochure, 1926

**HUARD**, P. : *Patrouilles libres*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1953

**JOUDIQUO**, Ph. : *Mémorial du départ routier*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1946.

**LARIGAUDIE**, G. de- : *Le beau jeu de ma vie*, Paris, Le Seuil, 1947

**LARIGAUDIE**, G. de- : *Vingt scouts autour du monde*, Paris, Desclées de Brouwer, 1935

**LAVARENNE**, M<sup>gr</sup> : *La prière des chefs*, Paris, Bloud & Gay, 1937

*Le théâtre du Cygne d'étang*, Paris, Alexis Rédier, 1930

**LEBOUTEUX**, F. : *L'école du chantier*, Paris, Presses d'Île-de-France, col. « Scouts de France », 1964

**LEBOUTEUX**, F. : *Premières épreuves pour devenir Scout de France*, Paris, Presses d'Île-de-France, col. « Scouts de France », 1962

**LEBOUTEUX**, F. : *Tâche d'hommes : le métier de chef éclaireur*, Paris, Presses d'Île-de-France, col. « Scouts de France », 1964

*Les Scouts de France, Fédération nationale catholique*, Paris, Scouts de France, 1923

**LEVECOQ**, abbé E. : *Scoutisme et religion*, Tournai-Paris, Casterman, 1946

**LEWIS**, J., *Comment diriger une patrouille* (trad. Père J. Sevin), Paris Spes, 1927

**MARAEI**, **MISSOTTE**, Ph. : *Pionniers Scouts de France*, Presses d'Île-de-France, 1986

**MARÉCHAL**, R.P. H., o.p. : *Figure du scoutisme en France*, Paris, Spes, 1934

**MARÉCHAL**, R.P. H., o.p. : *Scouts de France et Ordre chrétien*, Paris, éd. de la Revue des Jeunes, Desclées de Brouwer, 1934

**MAROT**, abbé R. : *À toi, scout !*, Paris-Colmar, Alsatia, col. « La croix Potencée » 1938

**MARTINET**, A.-M., e.a. : *Le livre des cinq. Aux parents, aux chefs, aux aumôniers scouts*, Paris, Spes, 1933

**MENU**, M. : *L'éducation religieuse à la troupe*, Paris, Presses d'Île-de-France, col. « Scouts de France », 1945

**MENU**, M. : *Larguez tout ! Les articles du Chef réunis à l'intention des chefs éclaireurs*, Paris, Presses d'Île-de-France, col. « Scouts de France », 1952

**MENU**, M. : *Raiders scouts*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1955

**MICHEL**, J. : *La merveilleuse légende de Saint Georges, patron des scouts*, Paris, Spes, 1933

**NOIRMONT**, baron J. de- : *Le scoutisme catholique français*, in *Le Correspondant*, 10 juillet 1930, Paris, La Hutte, 1930

*Notre-Dame Augouard*, Epernay, 1934.

*Où va la Route ?* Paris, Le Cerf, 1953

**PAILLERETS**, R.P. M. de-, o.p. : *Les garçons et le scoutisme. Psychologie des garçons*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1962

*Pèlerinage de la jeunesse de France à Notre-Dame du Puy*, Lyon, Scouts de France, 1944

- PEYRADE**, J. : *Routiers de France. Témoignage*, Le Puy, X. Mappus, 1944
- PHILIPPE**, P.-L. : *Ma patrouille*, Lyon, La Hutte, 1945
- PIQUENARD**, d<sup>r</sup>, *Le scoutisme au bord de la mer*, Paris, Spes 1934
- RAVIER**, abbé A. : *La loi des Scouts de France*, Lyon, Scouts de France, 1943
- RICHAUD**, abbé P. : *Pierre Gridel, chef de patrouille de la II<sup>e</sup> Versailles, 1911-1926*, La Chapelle-Montligeon, impr. de Montligeon, 1927
- RIGAUX**, R.P. M., s.j. : *La tâche des sages : préparer des chefs*, Paris, Spes, 1939
- RIMAUD**, R.P. J., s.j. : *L'Éducation, direction de croissance*, Paris, Aulier, 1946
- RIMAUD**, R.P. J., s.j. : *Le scout ou l'adolescent*, in *Études*, t. 238 p.74, 1939
- RIQUET**, R.P. M., s.j. : *Un Noël à l'usine* [Une B.A. de Scouts-Routiers], *Études*, 5 mars 1929, p. 590
- ROMAN**, abbé P. ; **GIRAUDET**, abbé F. : *Le scoutisme au collège*, Paris, éd. de la Revue Montalembert, 1927
- ROSTU**, J. du- : *Les scouts moissonneurs*, in *Études*, 1939, t. 241, p. 40  
*Routiers polytechniciens : une expérience chez les Scouts de France*, Paris, Bloud & Gay, 1935
- SAINT-LAURENT**, chanoine de- : *Scouts de France, au travail pour la Patrie*, Avignon, Aubanel, 1941
- SEVIN**, abbé A. : *Réflexion sur le scoutisme. Vers une éducation nouvelle*, Paris, Librairie G. Hénault, col. scoute, 1930
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *Chamarande*, Paris, Spes, 1934
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *L'appel du gosse*, Scouts de France, district de la Bièvre, s.d.
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *Le scoutisme, étude documentaire et applications*, Paris, Spes, 1924
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *Les chants de la Route et du camp*, Paris, Scouts de France, 1921
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *Méditations scoutées sur les évangiles*, Paris, Spes, 1932
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *Pour penser scoutement*, Paris, Spes 1934
- SEVIN**, R.P. J., s.j. : *Ta patrouille au camp*, Paris, éd. de l'association des Scouts de France, Alexis Rédiér, 1931
- SEYRAT**, M. : *Routes et chemins des Scouts de France. Audit de l'association en 1988. Voir aujourd'hui, prévoir demain*. Scouts de France.
- SIROT**, abbé J., e.a. : *Premier camp national des aumôniers diocésains et des aumôniers de district*, Lyon, Scouts de France, 1945
- SOLAGES**, M<sup>gr</sup> B. de- : *Philosophie du scoutisme. Journées nationales 1934*, Paris, Association des Scouts de France, 1934
- TISSERAND**, G. : *En cours de Route*, Paris, Spes, 1934
- TISSERAND**, G. : *Équilibre, santé, maîtres mots du scoutisme*, Paris, Spes, 1947
- TISSERAND**, G. : *Silences et réflexions du scoutmestre*, Paris, Spes, 1932
- TISSERAND**, G. : *Une 'exploration' captivante. Le service du soldat. Conseils pour mieux 'servir'*, Paris, Spes, 1931
- VAN EFFENTERRE**, H., e.a. : *Culture de l'imagination*, Paris, Laboureur, 1942
- VAN EFFENTERRE**, H., e.a. : *Le jeu*, Paris Laboureur 1941

## Études

### *Biographies*

- ANDRÉE**, M. : *Un ami des scouts : Lyautey*, Paris-Colmar, éd. Alsatia, 1940
- MAYOUX**, P. : *Paul Donceœur, Aumônier militaire*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1966.
- TISSERAND**, G. : *Le Père Jacques Sevin, Fondateur*, Paris, Spes, 1965.

VAULON, J. : *Guy de Larigaudie, Routier de légende*, Paris, éd. La Hutte, col. « Amitié des héros », 1945.

**Congrégation de la Sainte Croix de Jérusalem** : *Aux sources du Scoutisme et de la Sainte Croix de Jérusalem : le Père Jacques Sevin*, Paris, la Fondation des Orphelins apprentis d'Auteuil, 1986.

### *Articles et livres*

COUTROT, A. : *Les Scouts de France et la guerre d'Algérie*, in *Les Cahiers de l'I.H.T.P.* n° 9, 1988.

EUDE, J. D. : *Les fondateurs du scoutisme catholique en France*, Chambray-les-Tours, C.L.D., 1992

GUÉRIN, C. : *Le chef scout de France : l'Ordre ou la société, 1920-1960*, in *Les cahiers de l'animation*, n° 52, 1985

GUÉRIN, C. : *Le chef Scout de France : du chevalier à l'éducateur, 1920-1960*, in *Revue historique*, P.U.F., n°274, 1986

GUÉRIN, C. : *La branche Éclaireur des Scouts de France : notes pour l'analyse d'une transition*, in *Les cahiers de l'animation* nn°57/58, 1986

GUÉRIN, C. : *Le Chef scout de France (II) : l'évolution de la pédagogie*, in *Les cahiers de l'animation* n°63, 1987

GUÉRIN, C. : *L'invention et le développement de techniques d'encadrement et de formation spécifiques chez les Scouts de France*, en collaboration avec Philippe Laneyrie, in Colloque « Techniques et figures du social d'une guerre à l'autre », La Villette, octobre 1989

GUÉRIN, C. : *Prise de conscience et acte éducatif*, in *Demain*, 1990, n° 64

GUÉRIN, C. : *Scoutisme et Thomisme*, in **CHÉROUTRE**, M.-Th., **CHOLVY**, G. e.a. : *Le Scoutisme, quel type d'hommes, quel type de femmes, quel type de chrétiens*, Le Cerf, Paris 1994.

LANEYRIE, P. : *Les Scouts de France. L'Évolution du mouvement des origines aux années quatre-vingts*, Paris, Le Cerf, 1985.

LANEYRIE, P. : *Les Scouts de France, un aperçu sur les relations extérieures et le positionnement du mouvement par rapport à la société française de l'immédiat après-guerre*, in *Les Cahiers de l'Animation*, n° 57-58, 1986

LANEYRIE, P. : *Les mouvements Scouts de France*, in *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. LXXIII n° 191, 1987.

LANEYRIE, P. : *L'inégal développement régional des Scouts de France*, in *La revue de l'économie sociale* n° 14, 1988

PEYRADE, J. : *Scouts et Guides de France*, Paris, Fayard, Bibliothèque Eclésia, 1962

RIGAUX, R.P. M., s.j., *Pour l'étude du mouvement scout*, Paris, Spes, 1931

RIOU, J.Y. : *Scoutisme en crise : 1945-1957*, Chambray-les-Tours, C.L.D., 1990

SAINT-AUBIN, G. : *Les modèles des Scouts de France en direction des adolescents*, in *Le Supplément*, Le Cerf, 1984

### *Travaux universitaires et de recherche*

BÉAL, C. : *Aspects du scoutisme dans le diocèse de Lille*, Mémoire de Maîtrise en Histoire contemporaine, Université Lille III, 1972

**BERNARD, Ph.** : *Les Scouts de France 1938-1945 : Thèmes et actions au travers des Revues : Le Chef et La Route*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Paris XIII, 1975.

**BOUCHARDY, C.** : *Motivations et représentations des responsables des Scouts de France*, Mémoire de Maîtrise de psychologie, Lyon II, 1980

**CARICHON, C.** : *Les Scouts de France dans le diocèse de Quimper et de Léon, des origines à la veille de la deuxième guerre mondiale, 1924-1939*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université de Brest, 1990

**COURTOIS, J.-F.** : *Contribution aux recherches sur la méthode et l'implantation du Scoutisme : le Chef de Troupe, les Scouts de France dans la Province Scoute du Bas-Languedoc, 1920-1955*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Montpellier III, 1983.

**COURTOIS, J.-F.** : *La jeunesse catholique en Lozère : les Scouts de France, 1900-1965*, Diplôme d'Études approfondies d'Histoire contemporaine, Université Montpellier III, 1989

**CORRÉ, R.** : *Le scoutisme catholique à Nantes des origines au Jamboree de la paix, 1925-1947*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université de Nantes, 1992.

**DA COSTA, Ph.** : *Un Scoutisme pour Adolescents : du Chevalier au Pionnier -Evolution et Représentations des modèles éducatifs des Scouts de France 1922-1964*, Mémoire de Maîtrise de Sciences de l'éducation, Université Lyon II, 1988.

**DA COSTA, Ph.** : *Le scoutisme : un programme pour notre temps ; fidélité et innovation pédagogique ; étude du projet éducatif des scouts de France*, Diplôme d'Études approfondies de Science de l'éducation, Université Lyon II, 1990

**DECARPENTRIE, S.** : *Les Scouts de France dans la région Nord-Pas-de-Calais, 1939-1945*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lille III, 1990

**DUPUTTS, G.** : *Étude sur la signature des Scouts de France*, Mémoire d'Économie sociale, I.S.T. de Montrouge, Université Paris XII, 1989

**ÉBEL, F.** : *Les Scouts de France de 1929 à 1989, évolution et histoire interne*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Centre de recherches d'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme, Université Paris I, 1985.

**ESTIENNE, B.** : *Aspects théologiques de la création d'un mouvement scout catholique en France : les perspectives théologiques des fondateurs et de quelques grandes figures*, Mémoire de Maîtrise de Théologie, Institut catholique de Paris, 1990

**FALALA, C.** : *La spiritualité scout (S.d.F.), 1920-1964*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Paris XII, 1990

**GIROUX, B.** : *Religion et politique : 'La Route-Scouts de France', 1945-1965*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Paris X-Nanterre, 1996.

**HARANG, Ch.-É.** : *Les Scouts de France dans le diocèse de Rouen, 1923-1963*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université de Rouen, 1995.

**HARANG, Ch.-É.** : *Les Scouts de France et les Guides de France en Afrique noire et à Madagascar, 1945-1960*, Diplôme d'Études approfondies, I.E.P. de Paris, 1996

**LANEYRIE, Ph.** : *L'évolution du mouvement des Scouts de France*, ERA, CNRS 992, t. 1 1983, t. 2 1984

**LANEYRIE, Ph.** : *Le Scoutisme catholique dans la région urbaine de Saint-Etienne, Éléments d'histoire sociale*, ERA, convention F.N.D.V.A. n° 87-449, juin 1989

**LANEYRIE, Ph.** : *Identité collective et rôle social des mouvements d'éducation populaire : le cas des Scouts de France*, Ministère de la Jeunesse et des Sports, Convention F.N.D.V.A. n° 9217, mars 1994

- LEFEBVRE, F.** : *Une proposition pour le jeune de quinze ans : les Raiders-Scouts 1947-1987*, Mémoire de troisième année de l'École polytechnique, département Humanités et Sciences sociales, 1987.
- MICHAUD, A.** : *Quelles théorie et pastorale sont impliquées par les pratiques des Scouts de France ?*, Mémoire de Maîtrise de Théologie, Institut catholique de Paris, 1978
- MORAEL, C.** : *Évaluation de la formation des cadres adultes dans un mouvement de jeunes : les Scouts de France*, Diplôme de Psychologue praticien, Institut catholique de Paris, 1983
- PERRODON, D.** : *Les aspects théologiques du scoutisme à partir des écrits du père SEVIN*, Mémoire de Maîtrise de Théologie, Institut catholique de Lyon, 1992
- RIOU, J.-Y.** : *Contribution aux recherches sur l'histoire et l'évolution du scoutisme catholique français, les Scouts de France 1945-1957*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Bordeaux III, 1985.
- ROULEAU, E.** : *Le marketing chez les Scouts de France*, Diplôme universitaire de technologie, I.U.T. Marketing-publicité, Bordeaux-Talence, 1987
- ROUYER, H.** : *Le mouvement Scout de France à Lyon*, Mémoire de Maîtrise en Histoire contemporaine, Université Lyon III, 1986
- SAINT-AUBIN, M.-N.** : *L'accueil des filles de huit à douze ans chez les Scouts de France*, Diplôme de Psychologue praticien, Institut catholique de Paris, 1984
- VITTE, D.-L.** : *Agence d'innovation ou de reproduction ? Étude d'un mouvement : les Scouts de France*, Mémoire de l'E.H.E.S.S., Paris, 1980
- VOLOZAN, E.** : *Les Scouts de France à Annonay de 1928 à 1947*
- WILLEMIN, A.** : *Les Scouts de France : un projet d'éducation, une pratique ; chez les Rangers, une tentative d'ouverture*, Diplôme d'Éducateur spécialisé, Strasbourg, 1978
-



# ENVIRONNEMENT RELIGIEUX, CULTUREL, POLITIQUE ET SOCIAL

## DIVERS ORGANISMES DE JEUNESSE

### REPÈRES THÉORIQUES

#### Sources

#### *Revues*<sup>572</sup>

##### **-Scouts d'Europe :**

*Sturier*, 1957-68

*Passat*, 1958-64

*Scout d'Europe*, 1965-75

*Maîtrise*, 1966-75

##### **-Scouts unitaires de France :**

*Réflexion et pédagogie*, 1971-85

*Info-route*, 1975-78

*Woodcraft*, 1971-85

#### *Entretiens ; témoignages, souvenirs publiés*

##### **-Entretiens**

COUTROT, A. : novembre 1980.

ALAIN, J.-Cl. : mars 1986

LAMOUREUX, P. (ps. FONCINE, J.-L.) : mars 1980, novembre 1985, février 1986

FRANÇOIS, P. : novembre 1980.

JOUBERT, P. : février 1980.

LAMOUREUX, P. (ps. FONCINE, J.-L.) : mars 1980, novembre 1985, février 1986.

LÉOPOLD, J. (ps. ALAIN, J.-C.) : mars 1986

PIHAN, R.P. J. : juillet 1994

VERDILHAC, Y. de- (ps. DALENS, S.) : février 1979.

##### **-Témoignages, souvenirs publiés**

GOÛT, A. : *Qui êtes-vous, Serge Dalens ?*, in *La Fusée 75-76*, Paris, Épi, col. « Le Nouveau Signe de Piste », 1975.

JOUBERT, P. : *Quarante années d'illustration Signe de Piste : Pierre Joubert*, in *La Fusée* n° 4, Paris, Épi, col. « Signe de Piste », 1977.

JOUBERT, P. : *Souvenirs en vrac*, Paris, éd. Universitaires Begebis, 1986.

---

<sup>572</sup> Les dates portées renvoient aux années qui ont été consultées.

LAMOUREUX, P. (ps. FONCINE, J.-L.) : *Souvenirs de jeunesse*, in *La Fusée* n° 4, Paris, Épi, col. « Signe de Piste », 1977.

LAMOUREUX, P. (ps. FONCINE, J.-L.) : *Entracte. Chronique d'une jeunesse, 1918-1940*, Paris, Épi, col. « Rubans noirs », 1981.

### Romans<sup>573</sup>

-Collection « Signe de Piste »

DALENS, S. : *Le Bracelet de Vermeil*, **1937**, n° 1.

CERBELAUD-SALAGNAC, G. : *Sous le Signe de la Tortue*, n° 1 bis.

LARIGAUDIE, G. de : *Le Tigre et la Panthère*, **1938**, n° 2.

FONCINE, J.-L. : *La Bande des Ayacks*, n° 2 bis.

FUVAL, P. : *Le mystère du Lac de Laffrey*, n° 3.

DENIS, R. : *Quatre de la Gazelle*, **1939**, n° 4.

DALENS, S. : *Le Prince Eric*, **1940**, n° 5.

BOUTS, M. : *La Chasse de Saint Agapit*, n° 6.

FONCINE, J.-L. : *Le Relais de la Chance au Roy*, 1941, n° 7.

BOUTS, M. : *Pacifique Nord*, **1942**, n° 8.

DENIS, R. : *La Longue Piste*, **1943**, n° 9.

DALENS, S. : *La mort d'Eric*, n° 10.

LE DOUAREC, F. : *Robinsons Scouts*, **1944**, n° 11.

FERNEY, G. : *Fort Carillon*, **1945**, n° 12.

BOUTS, M. : *Pied de Biche*, n° 13.

HENDERSON-CAHOUR, M. : *Les Chevaliers de l'Île aux Pies*, n° 14.

ROCHE, A. : *Le Chef à l'Œil d'Ivoire*, n° 15.

LORiot-PREVOST, S. : *Le Club des Culottés*, n° 16.

CERBELAUD-SALAGNAC, G. : *Les Coureurs de Brousse*, **1946**, n° 17.

FERNEY, G. : *La Ménagerie*, n° 18.

FONCINE, J.-L. : *Le Foulard de Sang*, id., n° 19.

FUVAL, P. : *L'Évadé de Coëtcarantec*, id., n° 20.

BAUX, R., : *Les Fantômes de la Chapelle Pol*, id., n° 21.

DALENS, S. : *La Tache de Vin*, **1947**, n° 22.

MOREAU-BELLECROIX, M. : *Les Trois Pastoureaux*, id., n° 23.

CORBIE, A. de : *La Corrida de Pampelune*, id., n° 24.

VALETTE, C. : *Le Paladin des Essarts*, id., n° 25.

FONCINE, J.-L. & DALENS, S. : *Le Jeu sans Frontière*, id., n° 26.

DANTERNE, J. : *La Patrouille des Innocents*, id., n° 27.

FERNEY, G. : *Le château Perdu*, id., n° 28.

DENIS, R. : *Via Trälleborg*, id., n° 29.

ALAIN, J.-C. : *L'Étranger dans la Patrouille*, **1948**, n° 30.

VICTOR-PIERRE : *L'Étrange Assemblée*, id., n° 31.

CERBELAUD-SALAGNAC, G. : *Le Sceau du Prince Henri*, id., n° 32.

APPEL, C. : *Les Cent Camarades*, id., n° 33.

FERNEY, G. : *Le Prince des Sables*, id., n° 34.

LABAT, P. : *Conrad*, **1949**, n° 35.

MOREAU-BELLECROIX, M. : *Le Camée de l'Empereur*, id., n° 36.

<sup>573</sup> Essai de reconstitution des catalogues des romans pour la jeunesse publiés par Alsatia ayant un rapport avec le thème de l'étude. L'ordre proposé ici est chronologique. Il diffère légèrement du catalogue « officiel » à cause des changements d'ordre survenus au cours des différentes refontes de la collection, et des rééditions.

SUGUET, H. : *Ciel de Cuivre*, id., n° 37.  
 FANCIULLI, G. : *La Barque de la Fortune*, id., n° 38.  
 ALAIN, J.-C. : *La Maison du Bord des Sables*, **1950**, n° 39.  
 LABAT, P. : *Le Manteau Blanc*, id., 4n° 0.  
 APPEL, C. : *Haut-le-Champ*, id., n° 41.  
 SAINT-HILL, B. : *Tempête sur Nampilly*, id., n° 42.  
 CLARK, D. : *Le Rire de Neptune*, **1951**, n° 43.  
 LABAT, P. : *Deux Rubans Noirs*, id., n° 44.  
 DUBREUIL, J.-L. : *Le Capitaine du Jamboree*, id., n° 45.  
 APPEL, C. : *Le Nœud de Carrick*, id., n° 46.  
 ALAIN, J.-C. : *L'Équipier*, id., n° 47.  
 FONCINE, J.-L. : *Les Forts et les Purs*, id., n° 48.  
 CERBELAND-SALAGNAC, G. : *Les Mystères du Croiseur Toulouse*, id., 4n° 9.  
 DANTERNE, J. : *Alerte au Tchad*, **1952**, n° 50.  
 SAINT-HILL, B. : *La Plaine Rouge*, id., n° 51.  
 SIMON, B. : *Le Passage de l'Homme-Chat*, id., n° 52.  
 DENIS, R. : *L'Invisible Biligris*, id., n° 53.  
 IZIEU, J. d' : *S.O.S. Châtillon*, **1953**, n° 54.  
 HENRYS, P. : *Le Signe dans la Pierre*, id., n° 55.  
 LEGER, H. : *Les Vagabonds du Sud*, id., n° 56.  
 VALBERT, J. : *Grand Jeu*, id., n° 57.  
 GOLON, S. : *Les Géants du Lac*, id., n° 58.  
 SAIN-HILL, B. : *Le Carrefour de Pâques*, id., n° 59.  
 LABAT, P. : *Le Merveilleux Royaume*, id., n° 60.  
 AVRON, P. : *La Patrouille Ardente*, id., n° 61.  
 SAVARY, M. : *L'Escadrille Blanche*, **1954**, n° 62.  
 HENRYS, P. : *Le Vent Sauvage*, id., n° 63.  
 IZIEU, J. d' : *Le Héros sans Visage*, id., n° 65.  
 ARTIGUES, M. : *Le Cavalier au Masque Vert*, id., n° 66.  
 LEGER, H. : *La Brigade Éclair*, id., n° 67.  
 TRENTINAGLIA, F. : *Le Cas du Chef Morsher*, id., n° 68.  
 BOURGENAY, H. : *Sang et Or*, id., n° 69.  
 SAINT-HILL, B. : *Le Bloc 93*, id., n° 70.  
 DALENS, S. : *Les Voleurs (1) : les Enfants de l'Espérance*, id., n° 71.  
 FONCINE, J.-L. : *Le Glaive de Cologne*, id., n° 72.  
 DORIS, F. : *Yvan-Pierre*, **1955**, 73.  
 VALBERT, J. : *Les Compagnons de la Loue*, id., n° 74.  
 JANSEN, M. : *Port des Brumes*, id., n° 75.  
 DACHS : *Le Puits d'El Hadjar*, id., n° 76.  
 CHAMBERLHAC, A.-G. de : *Malud*, id., n° 77.  
 SAINT-HILL, B. : *Le Grand Duel*, id., n° 78.  
 SIR, S. : *Le Garçon du Marais*, id., n° 79.  
 HORNEMAN, W. : *Les Chasseurs de Fantômes*, id., n° 80.  
 DUBREUIL, J.-L. : *Expédition de secours*, id., n° 81.  
 DE BAER, P. : *Le Chant du Loup*, id., n° 82.  
 AVRON, P. : *Le Coup d'Envoi*, id., n° 83.  
 LEPRINCE, X.-B. : *Le Raid des Quatre Châteaux*, **1956**, n° 84.  
 LEPRINCE, X.-B. : *La Neuvième Croisade*, id., n° 85.

CHAMBERLHAC, A.-G. : *José-Mohammed*, id., n° 86.  
 LEGER, H. : *Stéphane où vas-tu ?*, id., n° 87.  
 FONDAL, M. : *L'Auberge des Trois Guépards*, id., n° 88.  
 SAINT-HILL, B. : *La Hache et le Roc*, id., n° 89.  
 LALANDE, B. : *Pension Cranach*, id., n° 90.  
 BOUTS, M. : *Loups de Mer*, id., n° 91.  
 IZIEU, J. d' : *Les Champions de la 443*, id., n° 92.  
 DE BAER, P. : *La Frontière*, id., n° 93.  
 DECHAUD-PEROUZE, M. : *La Médaille d'Or*, id., n° 94.  
 LEPRINCE, X.-B. : *Le Tesbi de Nacre*, id., n° 5.  
 FONDAL, M. : *Les Galapiats de la Rue Haute*, id., n° 6.  
 VERGRIETE, J. : *Joël sous les Étoiles*, id., n° 7.  
 MICHON, L. : *Crinière au Vent*, **1957**, n° 8.  
 MEZIERES, B. : *Portés Disparus*, id., n° 9.  
 SEVERN, D. : *Le Navire du Rêve*, id., n° 100.  
 FONDAL, M. : *L'Assassinat du Duc de Guise*, id., n° 101.  
 FERNEY, G. : *Le Chemin de la Liberté*, id., n° 102.  
 BOUTS, M. : *L'As de Pique*, id., n° 103.  
 BOURGENAY, H. : *Éphélia, l'Ile des Enfants Perdus*, id., n° 104.  
 FONCINE, J.-L. : *Contes du Pays Perdu*, id., n° 104bis.  
 APPEL, C. : *Chambard à Pontodru*, id., n° 105.  
 DORIS, F. : *Les Loups sortent en hiver*, id., n° 106.  
 SAINT-HILL, B. : *Le Triptyque d'Ivoire*, id., n° 107.  
 TREASE, G. : *L'Homme aux Lacets de Soie*, id., n° 108.  
 VICTOR, G. : *Les Jumeaux de Pékin*, id., n° 109.  
 FONDAL, M. : *Pas de Chewing-gum pour Pataugas*, id., n° 110.  
 HECHELMANN, A. : *Le Voyage du Roi Sigurd*, id., n° 111.  
 PRERYME, C. : *La Nuit du 21*, **1958**, n° 112.  
 IZIEU, J. d' : *Opération Préludes*, id., n° 113.  
 AZY, P. : *Bendogueï, Perle Noire*, id., n° 114.  
 LEPRINCE, X.-B. : *Les Signes de l'Empire*, id., n° 115.  
 FONDAL, M. : *Le Piano des Princes Darnakine*, n° 116.  
 DECHAUD-PEROUZE, M. : *L'Impossible Accord*, n° 117.  
 SAINT-HILL, B. : *Billy de West-Hill*, id., n° 118.  
 CRISP, F. : *Les Pirates du Kestral*, id., n° 119.  
 SIR, S. : *Les Pistes de l'Ombre*, id., n° 120.  
 VALBERT, J. : *Matricule 512*, id., n° 121.  
 MURAISE, E. : *Les Cavaliers des Ténèbres*, id., n° 122.  
 PAYS, J.-F. : *Le Bal d'Hiver*, id., n° 123.  
 LUTGEN, K. : *L'Année des Éléphants*, **1959**, n° 124.  
 DE BAER, P. : *Loulou des Brousses*, id., n° 125.  
 SICARD, M. : *Les Mouchards*, id., n° 126.  
 AZY, P. : *J.J.R. à l'Affiche*, id., n° 127.  
 FONDAL, M. & BAZIN, J.-F. : *La Bible de Chambertin*, id., n° 128.  
 IZIEU, J. d' : *L'Équipe des Quatre Nations*, id., n° 129.  
 SPEYER, W. : *Le Combat de la Troisième*, id., n° 130.  
 VAUTHIER, M. : *Rue de la Poste aux Chevaux*, id., n° 131.  
 CRISP, F. : *La Boîte à Musique*, id., n° 132.

BERNARD, P.-A. : *Le Bachi*, id., n° 133.  
 VICTOR, G. : *Mon ami Carlo*, id., n° 134.  
 CRAY, E.-A. : *Trois de la Neuvième Légion*, **1960**, n° 135.  
 SAINT-HILL, B. : *Petit Paillon*, id., n° 136.  
 SICARD, M. : *La Fuite du Commandeur*, id., n° 137.  
 ERVOAN, L. : *Crozaguil*, id., n° 138.  
 ROBIN, P. : *La Maison de l'Espoir*, id., n° 139.  
 FONDAL, M. : *La D.S. de Creil*, id., n° 140.  
 PHABREY, G. : *Bernard au Pays des Loups*, id., n° 141.  
 BERNARD, P.-A. : *Harald le Viking*, id., n° 142.  
 COMMANDEUR, S. : *Les Ombres*, id., n° 143.  
 PAYS, J.-F. : *Le Rendez-vous de Casablanca*, **1961**, n° 144.  
 HAGENI, A. : *Raid Survie*, id., n° 145.  
 PERKINS, P. : *Sabotage à la Base*, id., n° 146.  
 DUBREUIL, J.-L. : *Le Capitaine du Jamboree* (réédition), id., n° 147.  
 BRICLAU, A. de : *L'Enfant des Solitudes*, id., n° 148.  
 BEAUCHAMPS, A. : *La Belle Jeunesse de Quinquembois*, id., n° 149.  
 LABAT, P. : *Conrad* (réédition), id., n° 150.  
 BERTSCH, C.-R. : *Juanita et ses Pirates*, id., n° 151.  
 PERKINS, P. : *En plein Ciel*, id., n° 152.  
 BEAUCHAMPS, A. : *La Grande Jaille*, id., n° 153.  
 DUMESNIL, J. : *La Fille du Roi de la Mer*, **1962**, n° 154.  
 JACQUES, J.-P. : *Aventures au Katanga*, id., n° 155.  
 BERNARD, P.-A. : *Marco*, id., n° 156.  
 PERKINS, P. : *Rafales sur le Cervin*, id., n° 157.  
 BAZIN, J.-F. : *L'Abbaye des Effrayes*, id., n° 158.  
 VAUTHIER, M. : *Faon l'Héroïque*, id., n° 159.  
 FONDAL, M. : *TélémiK*, id., n° 160.  
 DECHAUD-PEROUZE, M. : *Dans le Vent de Camargue*, id., n° 161.  
 SPEYER, W. : *La Horde*, **1963**, n° 162.  
 BEAUCHAMPS, A. : *La Tête Haute*, id., n° 163.  
 PERKINS, P. : *Code Secret 101*, id., 164.  
 VAUTHIER, M. : *La Terrible Bombe X*, **1964**, n° 165.  
 SAINT-HILL, B. : *Forêt Sauvage*, id., n° 166.  
 COMMANDEUR, S. : *Le Caïd*, id., n° 167.  
 DA CUNHA, J. : *Le Seigneur d'Arangua*, id., n° 168.  
 SAUER, L. : *Les Batailles de Néathli*, id., n° 169.  
 -----<sup>574</sup>  
 BRUANT, M. : *Les Loups de la Rivière Rouge*, **1965** et sq., n° 170.  
 LOZI, J. : *La Chasse de Jocelyn*, n° 171.  
 COMMANDEUR, S. : *Passeport pour Israël*, n° 172.  
 MAYOL, P.-A. : *Le Cahier noir*, n° 173.  
 COBBLER, J. : *Arizona Story*, n° 174.  
 COMMANDEUR, S. : *Les Masques*, n° 175.  
 HAWTHRONE, D. : *L'Homme de San Francisco*, n° 177.

<sup>574</sup> L'étude étant commandée par les relations à la fois représentationnelles et de personnes entre la branche Scouts-Éclaireurs des Scouts de France et la collection Signe de Piste, je n'ai pas poursuivi la lecture exhaustive des romans après la transformation de cette branche et sa division en deux entités nouvelles. Par ailleurs, les relations entre le Mouvement et la collection, déjà distendues depuis la fin des années Cinquante, n'existent plus à l'orée des années Soixante, même si elles subsistent avec des groupuscules scouts dissidents, ce qui serait l'objet d'une autre étude.

VAUDREMONT, C. : *Le Trésor de la Somora*, n° 178.  
 DENZ, J.-H. : *L'Épée de Zadolo*, n° 179.  
 DA CUNHA, J. : *Claudio*, n° 180.  
 DALENS, S. : *Les Voleurs (2) : Le Juge avait un Fils*, n° 181.  
 KLINGLER, H. : *Dans l'Enfer Espagnol*, n° 182.  
 BENZ, J.-H. : *Une Nuit à l'Antonia*, n° 183.  
 BOUCLANS, J. de : *Piquelise*, n° 184.  
 BENOIT, J.-P. : *Dany, Médecin des Nuages*, n° 185.  
 ROBB, J. : *Ray l'Intrépide*, n° 186.  
 ECKE, W. : *La Fuite*, n° 187.  
 ROBB, J. : *Colonne de Secours*, n° 188.  
 FELD, F. : *Le Mousse de la Santa Maria*, n° 189.  
 ROBB, J. : *Dix Fusils pour Shelby*, n° 190.  
 JUNKER, H. : *Pieds nus à travers l'Inde*, n° 191.  
 BENOIT, J.-P. : *Le Jour viendra-t-il, Dany ?*, n° 192.  
 SECARY, J. de : *Au Vent de la Guérilla*, n° 193.  
 BOND, G. : *Les Tigres de Chaïtang*, n° 194.  
 LOZI, J. : *Le Commandant*, n° 195.  
 FRANCOIS, D. : *Le Chevalier des Cévennes*, n° 196.  
 DALENS, S. : *2 et 2 font... 5*, n° 197.  
 BOND, G. : *La Garnison fantôme*, n° 198.  
 FONDAL, M. : *La Guêpe et les Frelons*, n° 199.  
 SCHONAUER : *L'Héritier des Mers du Sud*, n° 200.  
 ROBB, J. : *Au Douzième Coup de Minuit*, n° 201.

-Collection « Juniors », « Prince Éric » (1957 et sq.)

LARIGAUDIE, G. de : *Le Tigre et sa Panthère*, n° 1.  
 GOTTA, S. : *Le Fils du Cervin*, n° 2.  
 IZIEU, J. d' : *Baldur de la Forêt*, n° 3.  
 FONCINE, J.-L. : *La Caverne aux Épaves*, n° 4.  
 ROBITAILLIE, H. : *Norr le Mystérieux*, n° 5.  
 DALENS, S. : *La Plume verte et autres contes pour Roland*, n° 6.  
 RIVANE, J. : *Pour Féline*, n° 7.  
 WEIDENMANN, A. : *Bulletin de bagage 666*, n° 8.  
 IZIEU, J. d' : *Les Frères du Rhin*, n° 9.  
 CHANTOISEAU : *L'Hostellerie de Sans-Souci*, n° 10.  
 VERGRIETE, J. : *La Maison qui bouge*, n° 11.  
 SASLZU, G. : *Le Chevalier Ménéstrel*, n° 12.  
 VAUTHIER, M. : *Mont Sauvage*, n° 13.  
 LARIGAUDIE, G. de : *Yug*, n° 14.  
 ROBITAILLIE, H. : *Algue*, n° 15.  
 DENIS, R. : *Longue Piste*, n° 16.  
 CYRAN, E. : *Harro et sa Tribu*, n° 17.  
 ROBITAILLIE, H. : *Les Sept Portes d'Ébène*, n° 18.  
 DALENS, S. et SIMON, L. : *Les Aiglons de Montrevel*, n° 19.  
 LARIGAUDIE G. de : *L'Îlot du Grand Étang*, n° 20.  
 BEAUCHAMPS, A. E. : *Cadet Rousselot*, n° 21.



POURRAT, H. : *Contes de la Bûcheronne*, n° 22.  
VAUTHIER, M. : *Écoute, Petit Loup*, n° 23.  
SIR, S. : *Mon frère, cet Inconnu*, n° 24.  
HOULET, F. : *Calendal, contes de Noël*, n° 25.  
BOUTS, M. : *La Châsse de Saint Agapit*, n° 26.  
MEISNITZER, F. : *Le Loup Fantôme*, n° 27.  
TREECE, H. : *La Croisade des Enfants*, n° 28.  
CRISP, P. : *Le Dragon dans la Baie*, n° 29.  
KAUT, E. : *Ce Terrible Chat-Mouche*, n° 30.  
HOULET, F. : *Le Car Mystérieux et Autres Contes*, n° 31.  
ROBIN, P. : *L'Affaire Stani*, n° 32.  
ESVE, P. : *Le Saut dans l'Inconnu*, n° 33.  
MICHON, M. : *Le Poudrier d'Or*, n° 34.

-Collection « **Aînés** », « **Rubans noirs** » (1957 et sq.)

SAINT-HILL, B. : *L'Outsider*, n° 1.  
LEPRINCE, X.-B. : *La Table de Tacfarinas*, n° 2.  
KINDENGVE N'MDJOK : *Kel'Jam*, n° 3.  
DALENS, S. : *L'Étoile de Pourpre*, n° 4.  
DWIGHT, A. : *Tambours dans la Forêt*, n° 5.  
DANCOURT, J.-M. : *Minh, de la Rivière Thai*, n° 6.  
SZABO, T. : *Un insurgé de quinze ans*, n° 7.  
HELD, K. : *Zora la Rouquine*, n° 8.  
HUARD, P. : *Piste 23*, n° 9.  
FUVAL, P. : *L'Émigrant*, n° 10.  
MUHLENWEG, G. : *L'Heure du Dragon*, n° 11.  
ROCHE, A. : *La Clairière aux Wapitis*, n° 12.  
JACQUES, J.-P. : *La Couronne de l'Aigle Blanc*, n° 13.  
ROCHE, A. : *Coup de Harpon*, n° 14.  
AVRON, P. : *La Fringante*, n° 15.  
MURAISE, E. : *Karakoulé*, n° 16.  
IZIEU, J. d' : *Signé Catherine*, n° 17.  
ABER, P. : *Les Jeunes Fauves*, n° 18.  
VALAMU MUNA : *Enfant de la Brousse*, n° 19.  
LEPRINCE, X.-B. : *Le Chant des Abîmes*, n° 20.  
CYRAN, E. : *Nul ne revient sur ses pas*, n° 21.  
SERZA, J. : *Au Risque de tout gagner*, n° 22.  
KRANZ, H. : *Dans les Griffes du Ténébreux*, n° 23.  
CYRILLE : *La Cage aux Révoltés*, n° 24.  
KRANZ, H. : *Perdus dans la Jungle*, n° 25.  
VALAMU BUNA : *Reste avec les Tiens*, n° 26.  
LEPRINCE, X.-B. : *La Croix d'Agadès*, n° 27.  
LAMBERT, F. : *Balcon sur l'Inconnu*, n° 28.  
LENZEN, L. : *Pablo Pronto*, n° 29.  
LAMBERT, F. : *Drame aux Dolomites*, n° 30.  
IZIEU, J. d', & SABATHIER M. : *Manfred*, n° 31.  
IZIEU, J. : *Crazy Jack*, n° 32.

CYRAN, E. : *Marco et le Maître du Monde*, n° 33.  
 LAMBERT, F. : *La Rivière Enfouie*, n° 34.  
 LEPRINCE, X.-B. : *Le Crapaud d'Ambre jaune*, n° 35.  
 CYRILLE : *Les Évadés*, n° 36.  
 DESTIEU, J. : *J'ai combattu Samory*, n° 37.  
 KRANZ, H. : *L'Île des Proscrits*, n° 38.  
 LAMBERT, F. : *Le Piège*, n° 39.  
 KRANZ, H. : *Ordre du Rajah*, n° 40.  
 KRANZ, H. : *Chasse à l'Homme dans le Fjord*, n° 41.  
 CYRILLE : *Masque de Fer*, n° 42.  
 LEPRINCE, X.-B. : *Guillery de Saint Gril*, n° 43.  
 BURGBACHER, K. : *Frontière Ennemie*, n° 44.  
 ROMMEL, A. : *Orgueilleuse Antigone*, n° 45.  
 BERT, C.-A. : *Les Kibboutznicks*, n° 46.  
 LOZI, J. : *Les Cent Dieux*, n° 47.  
 HYLMAR, G. : *Les Chaînes sont brisées*, n° 48.  
 KRANZ, H. : *Trahison à Mellila*, n° 49.  
 DESTIEU, J. : *Nous étions des Pirates*, n° 50.  
 MICHALEWSKY, N. v. : *Le Cargo de la Dernière Chance*, n° 51.  
 DESTIEU, J. : *Mission en Bolivie*, n° 52.  
 WINGATE, J. : *Capitaine Nucléaire*, n° 53.  
 DESTIEU, J. : *Équateur*, n° 54.  
 BENET-STILES, M. : *La Rose Blanche de München*, n° 55.  
 DESTIEU, J. : *Guerre Secrète au Pérou*, n° 56.  
 FLADE, L. : *Les Conjurés d'Auerbach*, n° 57.  
 PRATT, T. : *Les Séminoles*, n° 58.  
 BERT, C.-A. : *La Grande Épreuve*, n° 59.

**-Collection pour les jeunes filles, « Joyeuse » (1946 et sq.)**

DANTERNE, J. : *Master Kou-Ki*, n° 1.  
 HENDERSON-CAHOUR, M. : *Les Compagnons de la Turlutaine*, n° 2.  
 MOREAU-BELLECROIX, M. : *Petite Lumière*, n° 3.  
 BONNEVILLE, E. de : *La Reine du Château de la Reine Blanche*, n° 4.  
 BROSSES, J. des : *La Malle-Poste de la Combe aux Loups*, n° 5.  
 ARTIGUES, M. : *La Sierra d'Émeraude*, n° 6.  
 FONCINE, J.-L. : *La Forêt qui n'en finit pas*, n° 7.  
 MOREAU-BELLECROIX, M. : *La Piste sans Empreinte*, n° 8.  
 ROJAC, C. de : *Hôtesse de l'Air*, n° 9.  
 ROYER, J. & LA SERVE, S. : *La Croix Verte*, n° 10.  
 ARTIGUES, M. : *Le Cavalier au Masque Vert*, n° 11.

## Études

### *Biographies*

JEAL, T. : *Baden Powell*, Hutchinson 1989 et Londres, Pimlico, 1991  
 JEAL, T. : *The boy-man : the life of Baden Powell*, New-York, W. Morrow, 1990

**ROSENTHAL, M.** : *The character factory : Baden Powell and the origin of the boy scout movement*, New-York, Pantheon Books, 1986.

## *Ouvrages généraux*

### Jeunesse

**ALGOUD, F.M.** : *Guide jeunesse : mille mouvements, associations, organismes, centres*, Paris, Fayard, 1989

**AUGUSTIN, J.-P. e.a.** : *Des loisirs et des jeunes : cent ans de groupements éducatifs et sportifs*, Paris, Éditions ouvrières, 1993

**BADEN POWELL of GILWELL, Lady Olave** : *Carnet de Route*, Neuchâtel, Paris, Delachaux & Niestlé, 1943

**BADEN POWELL of GILWELL, Lord R.** : *Franchis l'obstacle*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1946.

**BADEN POWELL of GILWELL, Lord R.** : *La route du succès*, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1946.

**BADEN POWELL of GILWELL, Lord R.** : *Le guide du chef éclaireur*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1965

**BADEN POWELL of GILWELL, Lord R.** : *Scouting for boys*, Published by Boys Scouts of America for and on behalf of the Boy Scouts international bureau, World Brotherhood Edition, 1946.

**BARON, JOUBERT, P.** : *Aux Cadets de la jeune France. L'un d'eux. Maurice Retour, 1889-1915*. Paris 1927

**BONNAMAUX, C.** : *Le garçon à l'âge ingrat et son éducation par le Scoutisme*, Neuchâtel, Paris, Delachaux & Niestlé, 1925

**BOUCHET, H.** : *Le scoutisme et l'individualité*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1933

**BOVET, P.** : *Le génie de Baden Powell*, Genève, éditions de la Maison des Scouts, 1922

**CHALINE, N.-J.** : *Jeunesse et mouvements de jeunesse en France au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ; la jeunesse et ses mouvements ; influence sur l'évolution des sociétés aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, C.N.R.S., 1992.

**CHÉROUTRE, M.-Th., CHOLVY, G., e.a.** : *Le Scoutisme, quel type d'hommes, quel type de femmes, quel type de chrétiens ?*, Paris, Le Cerf, 1994.

**CHOLVY, G., e.a.** : *Jeunesse chrétiennes au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions ouvrières, 1991.

**CHOLVY, G., e.a.** : *Le patronage, ghetto ou vivier*, Paris, Nouvelle Cité, 1988

**CHOLVY, G., e.a.** : *Mouvements de jeunesse : chrétiens et juifs. Sociabilité juvénile dans un cadre européen 1789-1968*, Paris, Le Cerf, 1985.

*Cœurs Vaillants et Croisade eucharistique. Rapport prononcé au 57<sup>e</sup> congrès de l'Union des Œuvres Catholiques de France (U.O.C.F.)*. Rouen, 6 juillet 1939, Paris, OGEO, col. « Vitalis », 1939.

*Collection Pines de Sylphes*, in *Recherches*, mars 1973.

**COURTOIS, abbé Cl.** : *Coéducation et mixité*, Paris, Le nœud de Carrick, 1967

**COURTOIS, abbé Cl.** : *Scouts ou pionniers : les raisons d'un choix*, Paris, Le nœud de Carrick, 1966

**COUTROT, A.** : *La naissance des Guides de France*, in *Paris-Documents* n° 45, décembre 1978-janvier 1979.

**COUTROT, A.** : *Les mouvements de jeunesse : approche générale*, in *Les Cahiers de l'Animation* n° 49-50, 1985

- COUTROT, A.** : *Les mouvements de jeunesse dans l'entre-deux guerres*, in *Les Cahiers de l'Animation* n° 32, 1981
- COUTROT, A.** : *Les mouvements de jeunesse*, intervention, colloque I.N.E.P, novembre 1979.
- COUTROT, A.** : *Youth movements in France in the 1930's*, in *Journal of Contemporary History*, janvier 1970.
- CRUBELLIER, M.** : *L'enfance et la jeunesse dans la société française, 1800-1950*, Librairie Armand Colin, 1979.
- DELSUC, P. e.a.** : *Bases fondamentales du scoutisme*, exemplaire dactylographié, 1967
- DELSUC, P.** : *Techniques de service et de plein air*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1979
- DESPONT, R.P.** : *Pionniers du Scoutisme*, Paris, France-Empire, 1964.
- DIAMANT, D.** : *Jeunesse juive dans la Résistance*, Paris, L'Harmattan, 1993
- Directives et Conseils pour former un Chef de la Branche Éclaireur*, Lyon, éd. M. Audin, 1943.
- DONCŒUR, R.P. P., s.j.** : *Cadets*, Paris, Imprimerie de l'Art catholique, 1924.
- DUPUIS, J.** : *Trente ans de vie, trente ans d'histoire : les mouvements Cœurs Vaillants, Âmes Vaillantes*, Paris, 1968.
- ÉCHASSERIAU, O.** : *Être scout*, Paris, Fayard, 1993.
- ESCARPIT, D.** : *La littérature d'enfance et de jeunesse*, Paris, P.U.F., col. « Que sais-je » ?, 1981.
- FABRE, R.** : *Les mouvements de jeunesse dans la France de l'entre-deux-guerres*, in *Le mouvement social* n° 168, Juillet-septembre 1994
- FARSY, D.** : *Le camp scout, cette aventure*, S<sup>t</sup> Vincent sur Oust, Elor, 1988
- FEROLDI, V.** : *La force des enfants* [histoire des Cœurs Vaillants-Âmes Vaillantes], Paris, Éditions ouvrières, 1987
- FERRIER, E.** : *Mouvements et organisations de jeunesse en France*, in *Notes & études documentaires* n° 3876-3877, 1972
- FONCINE, J.-L.** : *La littérature pour adolescents période 1875-1935*, essai dactylographié, s.d.
- GALLIENNE, pasteur G.** : *Les Éclaireurs de France*, Paris, L'Arc tendu, 1932
- GARDET, M., TÉTARD, F., e.a.** : *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre*, *Document de l'I.N.J.E.P.* n° 21, 1994.
- GIOLLITTO, P.** : *Histoire de la jeunesse sous Vichy*, Paris, Perrin, 1991
- GOÛT A.** : *L'Aventure Signe de Piste*, in *La Fusée* n° 4, Paris, Épi, 1977.
- GUÉRIN, C.** : *De l'élitisme au scoutisme 'paradoxal'*, texte d'ouverture du colloque « Scoutisme et rééducation », Vaucresson in **GARDET, M., TÉTARD, F., e.a.** : *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre*, *Document de l'I.N.J.E.P.* n° 21, 1994.
- GUÉRIN, C.** : *La collection Signe de Piste ; pour une histoire culturelle du scoutisme en France*, in *XX<sup>e</sup> siècle, revue d'Histoire*, Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques, octobre-décembre 1993.
- GUÉRIN, C.** : *Le scoutisme, une expérience pédagogique parallèle*, in *The making of Frenchmen*, Historical reflexions, Waterloo, Ontario, vol VIII, n°2&3,
- HALLS, W. D.** : *Les jeunes et la politiques de Vichy*, Paris, Syros alternative, 1988
- HERVET, R.** : *Les Compagnons de France*, Paris, France-Empire, 1965
- HIRSCH, M.** : *Manuel à l'usage des éducateurs volontaires de l'enfant à l'heure de ses loisirs*, Paris, Spes 1942
- HOFFKES, K.** : *Wandervögel : la jeunesse allemande contre l'esprit bourgeois, 1896-1933*, Puisseaux, Pardès, 1986

- HUMBERT**, G. e.a. : *Jeunesse et État (France-Allemagne depuis 1945)*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1991
- JAN**, I., **LIDSKI**, P. : *Faux roman scout ? Vrai roman de classe ?*, in *Combat*, 3 novembre 1972
- JOUBREL**, H. : *Le Scoutisme dans l'Éducation et la Rééducation des jeunes*, Paris, P.U.F., col. « Païdeïa », 1951.
- KERGOMARD**, P., **FRANÇOIS**, P. : *Histoire des Éclaireurs de France, de 1911 à 1951*, Paris, 1983
- L.A.C.J.F., une création originale*, colloque public organisé par les facultés de théologie et de philosophie du Centre Sèvres, 20-21 novembre 1987, Paris, Médiasèvres, 1988
- La vie fière et joyeuse des Scouts*, Album, vignettes à coller illustrées de Pierre Joubert, éd. Le Chocolat Suchard, 1951.
- La Vie Nouvelle et ses militants*, in *Esprit*, avril-mai 1977
- La Vie Nouvelle. Histoire d'un mouvement inclassable*, Paris, Le Cerf, 1994.
- LABATUT**, P. : *Être jeune en 40 : les Chantiers de Jeunesse*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1985
- LABOURIE**, A. e.a. : *La presse d'éducation populaire de 1830 à 1960 [laïque et catholique]*, I.N.E.P., 1982
- LAROCHE**, N. : *Ce que l'École primaire pourrait prendre au Scoutisme*, in *Revue médico-sociale & de protection de l'enfance* n° 4, 6<sup>e</sup> année, 1938.
- LATZARUS**, M.-Th. : *La littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires, 1924
- Le mouvement Cœur Vaillant : Schéma d'organisation*, Paris, OGEO, col. « Vitalis », 1938.
- Le Scoutisme Français*, Vichy, 1943.
- Le Scoutisme*, in *L'Animateur des Temps nouveaux*, numéro spécial, n°176, 2 août 1929.
- LELOUP**, A. : *Scoutisme en Loir et Cher*, Chambray-les-Tours, C.L.D., 1989
- LENOIR**, abbé Cl. : *Le Scoutisme Français*, Paris, Payot, 1937.
- Les jeunes veulent servir. Texte intégral des Rapports présentés au X<sup>e</sup> congrès national des Chefs Éclaireurs de France à Paris du 1<sup>er</sup> au 4 novembre 1929*, Paris, éd. Berger-Levrault, 1929.
- Les organisations d'enfants. Patronage. Scoutisme*, in *Cahiers de contre-enseignement prolétarien* n° 13, 3<sup>e</sup> année, juin 1933.
- Les Scouts captifs*, Vichy, Éclaireurs de France, 1942.
- LESTAVEL**, J. : *D'un mouvement de jeunes à un mouvement d'adultes. De la Route à la Vie Nouvelle*, in *Éléments pour l'Histoire de l'éducation populaire*, Actes des Journées d'études sur l'Histoire de l'éducation populaire (28-29-30 avril 1975) établis par G. Pujol, Marly-le-Roi, *Documents de l'I.N.E.P.* n° XXI, 1976.
- MASSALOUX**, L. e.a : *Bibliothèque de jeunes. Guide pour les éducateurs et les chefs de jeunesse*, Paris, Le Seuil, col. « Esprits, La vie neuve » 1945.
- MENU**, M. : *Art et technique du scoutmestre : psychopédagogie objective dans les groupes moyens d'adolescents*, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1966
- MENU**, M. : *Chefs de patrouille : comment entraîner sa patrouille vers les sommets*, Toulouse, éd. Interscouts, 1991
- MENU**, M. : *Le CP dans l'aventure scout*, Paris Presses d'Île-de-France, SEDIA, 1981
- MENU**, M. : *Le CP et son gang*, Paris, Presses d'Île-de-France, 1962
- MENU**, M. : *Le mythe de la jeunesse*, Lille Service de reproduction des thèses de l'université, 1973.
- MENU**, M. : *Nos fils de 18 ans*, Tournai-Paris, Casterman, 1965.

- MENU, M.** : *Scoutisme et engagement, une Route scout*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1960
- MENU, M.** : *Un scoutisme de plein vent*, Chambray-Les-Tours, C.L.D., 1990
- MERVILLE, M.** : *La duperie du Scoutisme*, Paris, Publications du Commissariat National de l'Union des Vaillants et Vaillantes, éd. Hier & Aujourd'hui, 1947.
- MOLLETTE, Ch.** : *L'association catholique de la jeunesse française, 1866-1967*, Paris, Armand Colin, 1968.
- MOREAU, R.** : *Chers patros : de Bayonne et du Pays Basque*, 1981
- MOUNIER, E.** : *La jeunesse comme mythe et la jeunesse comme réalité, Bilan, 1940-1944*, in : *Esprit*, nouvelle série n° 1, 1<sup>er</sup> décembre 1944.
- NAGY, L.** : *Deux cent cinquante millions de scouts*, Lausanne-Paris, FAVRE 1984
- NOTH, E.-E.** : *La tragédie de la jeunesse allemande*, Paris, Grasset, 1934.
- ORY, P.** : *Signe de piste : le pays perdu de la chevalerie*, in *Revue des livres pour enfants* n° 134-135, automne 1990
- PARVILLEZ, R.P. A. de -, s.j.** : *Que liront nos jeunes ?*, Paris, éd. Le Temps présent, 1943.
- PERRON, J.** : *Scoutisme et étude du milieu*, in : *L'Éducation Nationale* n° 29, 6 décembre 1947.
- PROST, A.** : *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, t. III & IV, Nouvelle Librairie France, 1981.
- PUJOL, G. e.a.** : *L'éducation populaire au tournant des années soixante*, Paris, I.N.J., 1993
- RÉMOND, R.** : *L'organisation de la jeunesse ; institutions et mouvements*, in *La montée des jeunes dans la communauté des générations, Chronique sociale de la France*, 1961.
- ROYET, capitaine** : *Les Éclaireurs de France et le rôle social du Scoutisme Français*, Paris, Larousse, 1913.
- SCHMIDT, B.** : *Scoutisme et enseignement*, in : *L'Éducation Nationale* n° 20, janvier 1947  
*Scout un jour... toujours*, in *Sexpol* n° 10, avril 1975.  
*Scoutisme et franc-maçonnerie*, in *Matines* n° 34, juillet-août-septembre 1983.
- STOOSZ, H.** : *Mission de chef*, Paris, J.O.C., 1945.
- SEBBAR, L.** : *Le pédophile et la maman. L'amour des enfants*. Paris, Stock, col. « Voix des femmes », 1980
- THOREL, B.** : *Le Scoutisme de Lord Baden-Powell : méthode et vie*, Paris, Spes, 1935.
- TRIGON, J. de-** : *Histoire de la littérature enfantine*, Paris, Hachette, 1949.
- VAN EFFENTERRE, H.** : *Histoire du scoutisme*, Paris, P.U.F., col. « Que sais-je ? » 1947
- VIAN DES RIVES, R.** : *Entretien sur le scoutisme*, Paris, Tequi, 1989
- VIAUX H.** : *Aux sources du scoutisme français*, Paris, Le Scorpion, 1961
- VIGNON, R.P. J.** : *Christian entraîneur*, id.
- VIGNON, R.P. J.** : *Christian prépare sa croix bleue*, Paris, Centre National des Cœurs Vaillants et des Âmes Vaillantes, éd. Rivoire, 1948

#### Politique et société

- AZEMA, J.-P.** : *De Munich à la Libération, 1938-1944*, Paris, Seuil col. 'Nouvelle histoire de la France contemporaine', 1979
- BERNANOS, G.** : *Les grands cimetières sous la lune ; Scandale de la vérité ; Nous autres Français ; A Maurras, et diverses lettres*, Paris, Gallimard N.R.F. col. 'La Pléiade', 1971
- BERNARD, Ph.** : *La fin d'un monde, 1914-1929*, Paris, Seuil col. 'Nouvelle histoire de la France contemporaine', 1975
- BERSTEIN, S.** : *La France de l'expansion. La République gaulienne 1958-1969*, Paris, Seuil col. 'Nouvelle histoire de la France contemporaine', 1989



- BERTIER, G** ; : *Former des chefs*, in *Revue d'éducation*, juin-Juillet 1942
- BITOUN, P.** : *Les hommes d'Uriage*, Paris, éd. La Découverte, 1988
- BORDEAUX, H.** : *Images du maréchal Pétain*, Clermont-Ferrand, Sequana, 1941
- BOURDACHE, C.** : *Les années cinquante*, Paris, Fayard, 1980
- CONDROYER, D.** : *Équipe. Journal d'un jeune des Chantiers*, Grenoble, Les éditions françaises nouvelles, 1944
- COURTOIS, abbé G.** : *L'école des chefs*, Paris, Fleurus, 1955.
- DELAGE, J.** : *Espoir de la France. Les Chantiers de la Jeunesse*, Paris, A. Quillet, 1942
- DELAGE, J.** : *Grandeur et servitude des chantiers de jeunesse*, Paris, 1950
- DRIEU LA ROCHELLE, p.** : *Notes pour comprendre le siècle*, Paris, Gallimard, 1941
- DUBIEF, H.** : *Le déclin de la III<sup>e</sup> République*, t. 1 & 2, Paris, Seuil col. 'Nouvelle histoire de la France contemporaine', 1976
- DUBY, G.** : *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard N.R.F. col. 'Bibliothèque des Idées' 1978
- DUNOYER de SEGONZAC, Chef-** : *Le chef et ses jeunes. Réflexion pour des jeunes chefs*, Série communauté nationale n° 5, Éditions de l'École des cadres d'Uriage, 1943
- DUPEUX, G.** : *La société française*, Paris, A. Colin col. 'U', 1972
- GADOFFRE, G. e.a.** : *Vers le style du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1945
- GARÇON, M.** : *Le procès de Charles Maurras*, Paris, Albin Michel, 1946
- GORRÉE, abbé G.** : *Le Chef*, Paris-Grenoble, Arthaud 1945.
- GUITTON, J.** : *Écrire comme on se souvient*, Paris, Fayard, 1974
- HÉBERT, G.** : *La culture virile pour l'Éducation physique. Étude des qualités maîtresses du caractère chez le conducteur d'hommes et l'éducateur de la jeunesse*, Paris, Vuibert, 1943
- HÉRITIER, J. e.a.** : *Histoire de la III<sup>e</sup> République*, t. 1 & 2, Paris, Librairie de France, 1933
- HERR, M.** : *Le chef de groupe dans les chantiers de jeunesse*, in *Esprit*, mai 1940
- LA PORTE DU THEIL, général de-** : *Un an de commandement des Chantiers de Jeunesse*, Paris, Sequana, 1941
- MARTIN, P.** : *La mission des Chantiers de jeunesse en Allemagne, 1943-1945*, Paris, Lavauzelle, 1992
- MICHEL, H.** : *Vichy, année quarante*, Paris, Robert Laffont, 1966
- MONTASSIER, V.-A.** : *Les années d'après-guerre 1944-1949*, Paris, Fayard, 1980
- ORY, P. et SIRINELLI, J.-F.** : *Les intellectuels en grace, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, A. Colin col. 'U', 1986
- PAXTON, R. O.** : *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Seuil col. 'Points-Histoire' 1972
- PETITFILS, J.-Ch.** : *La droite en France*, Paris, Presses universitaires de France col. 'Que-sais-je ?', 1973
- PETITFILS, J.-Ch.** : *L'extrême-droite en France*, Paris, Presses universitaires de France col. 'Que-sais-je ?', 1983
- REBERIOUX, M.** : *La République radicale 1898-1914*, Paris, Seuil col. 'Points-Histoire' 1975
- RÉMOND, R.** : *Les droites en France*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982
- RÉMOND, R.** : *Notre Siècle. De 1918 à 1991*, Paris, Fayard, 1990
- RÉMOND, R., e.a.** : *Forces religieuses et attitudes politiques dans la France contemporaine depuis 1945*, Paris, A. Armand Colin, 1965
- RÉMOND, R., e.a.** : *Le gouvernement de Vichy et la Révolution nationale*, Paris, A. Armand Colin 1972
- RIOUX, J.-P.** : *La France de la IV<sup>e</sup> République*, t. 1 & 2, Seuil col. 'Points-Histoire' 1980 et 1983

- SIRINELLI, J.-F. e.a.** : *Dictionnaire de la vie politique française au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., 1995
- SIRINELLI, J.-F. e.a.** : *Histoire des droites en France t. I, II et III*, Paris, Gallimard, 1992
- TORQUAT DE LA COULERIE**, lieutenant-colonel de- : *Soyez des chefs*, Paris-Limoges-Nancy, Charles Lavezelle et C<sup>ie</sup>, 1945
- TOUCHART, J.** : *L'esprit des années trente. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, in : *Tendances politiques dans la vie française depuis 1789 ; 'Colloques', Cahiers de civilisation*, Paris, Hachette, 1960
- VIGNES ROUGES, J. des-** : *Pour la formation d'une élite nouvelle, deviens un chef*, Paris, Flammarion 1921
- WEBSTER, P. et POWELL, N.** : *Saint-Germain des Prés, French post-war culture from Sartre to Bardot*, London, Constable and C<sup>o</sup> L<sup>ted</sup>, 1984

### Religion

- AGI, A.** : *Curés, instituteurs, pasteurs et autres éducateurs*, Limoges, Maison du Peuple, 1981
- BARTHELEMY-MADAULE, M.** : *Marc Sangnier*, Paris, Seuil, 1973.
- BAUBEROT, J.** : *Du catholicisme social au militantisme politique*, *Autrement* n° 8, 1977
- BESSIERES, abbé A.** : *L'Évangile du Chef*, Paris, Spes, 1927.
- BOSWORTH, W.** : *Catholicism and crisis in modern France : french groups at the threshold of the fifth Republic*, Princeton university press, 1962.
- CHOLVY, G.** : *Deux siècles d'histoire des mouvements de laïcs dans le catholicisme français*, in *Esprit & Vie* n° 20, 1992.
- CHOLVY, G., HILAIRE, Y.-M.** : *Histoire religieuse de la France*, Toulouse, Privat, t. I 1990, t. II 1986, t. III 1988
- COUSIN, B. e.a.** : *La pique et la croix. Histoire religieuse de la Révolution française*, Paris, Le Centurion, 1989.
- DANIEL-ROPS** : *Un combat pour Dieu. L'Église des révolution*, Paris, Fayard, 1963.
- DEBES, J.** : *Naissance de l'Action catholique ouvrière*, Paris, Éditions ouvrières, 1982.
- DESROCHE, H.** : *Sociologies religieuses*, Paris, P.U.F., 1969
- DUQUESNE, J.** : *Les catholiques sous l'Occupation*, Paris, Grasset, 1966.
- DUROSELLE, J.-B.** : *Les débuts du catholicisme social en France, 1822-1870*, Paris, P.U.F., 1951
- FABRÈGUES, J. de-** : *Le Sillon de Marc Sangnier*, Paris, Perrin, 1964.
- FAVRAIS, R.** : *Marcel Callot, jociste et martyr*, Coutances, 1987
- FISCHER, L.-F.** : *A Philosophy of social leadership according to the thomistic principles. A dissertation submitted to the Faculty of the School of Philosophy of the Catholic University of America in partial fulfilment of the Requirements for Degree of Doctor of Philosophy*, The Catholic University of America Press, Washington D.C., 1949.
- FONTAINE, abbé J.** : *Le modernisme social. Décadence ou régénération*, Paris, P. Lethielleux, s.d.
- GALLIOT, S. & H.** : *Marc Sangnier 1873-1950*, Le Mans, Imprimerie commerciale, 1963.
- GILSON, E.** : *Le thomisme. Introduction à la philosophie de Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Librairie philosophique, S. Vrain, 1986.
- KOTHEN, abbé R.** : *La pensée et l'action sociales des catholiques, 1789-1944*, Louvain, E. Warny, 1945

- Les transformations sous les derniers pontificats (1922-1958)*, in **LATREILLE**, A. e.a. : *Histoire du Catholicisme en France*, Paris, Spes, 1962
- MARITAIN**, J. : *Le docteur Angélique*, Paris, Paul Hartmann, 1929.
- MAYEUR**, J.-M. : *Catholicisme social et démocratie chrétienne. Principes romains, expériences françaises*, Paris, Le Cerf, 1986
- MULLER**, A. : *La question du roman catholique*, Paris, Procure de l'Assomption, 1957.
- PANICI**, R.P. P., s.j. : *Christianisme et valeurs vitales. Le Christ et l'ordre*, Paris, Spes, 1942.
- PARVILLEZ**, R.P. A. de-, s.j. : *La plume au service de Dieu*, Paris, Fayard, 1957.
- PARVILLEZ**, R.P. A. de-, s.j. : *Le livre*, Paris, L'Hirondelle, 1951.
- PARVILLEZ**, R.P. A. de-, s.j. : *Pourquoi je ne lis pas n'importe quoi ?*, Paris, Bonne Presse, 1945.
- PELLETIER**, D. : *Économie et humanisme. De l'utopie communautaire au combat pour le Tiers Monde, 1941-1966*, Paris, Le Cerf, 1996
- PIE XII** : *L'Éducation, la science et la culture*, Paris, Fleurus, 1956.
- PIE XII** : *Le Pape parle à la jeunesse*, Paris, Fayard, 1958.
- PLONGERON**, B., e.a. : *Catholiques entre monarchie et république. Monseigneur Freppel en son temps.*, Paris, Letouzey & Ane, 1995.
- POULAT**, É. : *Catholicisme, démocratie chrétienne et socialisation*, Tournai-Paris, Casterman, col. « Religions et sociétés », 1977
- POULAT**, É. : *Église contre bourgeoisie*, Tournai-Paris, Casterman, 1979
- POULAT**, É. : *Intégrisme et catholicisme intégral*, Tournai-Paris, Casterman, 1969.  
*Pour un ordre social chrétien. Programme d'étude pour les groupes d'Action catholique.* Secrétariat des œuvres. Diocèse d'Arras, 1937.
- PREVOST**, J.-L. : *Le roman catholique a cent ans*, Fayard, « Bibliothèque Ecclesia », 1958.
- RAFFARD DE BRIENNE**, D. : *L'Action catholique : la révolution dans l'Église*, Issy-Les-Moulineaux, Renaissance catholique, 1993.
- RAVIER**, R.P. A. s.j. : *Étude critique de l'Émile*, Lyon, Sosc frères, M. & L. Riou, 1941.
- RAVIER**, R.P. A. s.j. : *L'éducation de l'homme nouveau*, Paris, Spes, 1941.
- RÉMOND**, R. : *Droite et gauche dans le catholicisme français*, *Revue française de Sciences politiques*, vol. VIII n° 3 & 4, 1958.
- RÉMOND**, R. et **LE GOFF**, J. : *Histoire de la France religieuse*, t. III & IV, Paris, Le Seuil, col. « L'univers historique », 1992.
- RIQUET**, R.P. M. s.j. : *Le chrétien face au pouvoir. Conférence à Notre Dame de Paris. Carême 1949*, Paris, Spes, 1949.
- ROLLET**, H. : *Les étapes du catholicisme social*, Paris, La Colombe, éd. du Vieux Colombier, 1949
- TACKETT**, T. : *La Religion, la Révolution, la France*, Paris, Le Cerf, 1986

### Sémiotique et représentations

- ECO**, U. : *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Presses universitaires de France, col. 'Formes sémantiques', 1988
- FARR**, R. M. : *Les représentations sociales*, in **MOSCOVICI**, S. e.a. : *Psychologie sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 1984
- FRIEDLANDER**, S. : *Histoire et psychanalyse*, Paris, Seuil col. 'L'univers historique', 1975
- GRIEVEL**, Ch. : *Production de l'intérêt romanesque*, The Hague-Paris, Mouton, 1983
- JODELET**, D. : *Représentation sociale, phénomènes, concept et théorie*, in **MOSCOVICI**, S. e.a. : *Psychologie sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 1984

- MARCELLESI, J.-B. et GARDIN, B.** : *Introduction à la socio-linguistique*, Paris, Larousse col. 'Langue et langage', 1974
- PEIRCE, Ch. S.** : *Écrits sur le signe*, Paris, Seuil, 1978
- PROPP, V.** : *Morphologie du conte*, Paris, Seuil col. 'Poétique', 1965 et 1970
- PUTMAN, H.** : *Représentations et réalité*, Paris, Gallimard N.R.F. col. 'Essais' 1988

## *Travaux universitaires et de recherche*

### Jeunesse

- BAUBEROT, A.** : *Le scoutisme en France, de la Belle Époque aux Années folles. La naissance des associations de scoutisme, 1910-1920*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Paris I, juin 1994
- BOITEL, N.** : *Écrits et chuchotements autour d'une collection pour la jeunesse : Signe de Piste*, Mémoire de Maîtrise, 1991
- BOUCHET, H.** : *Les scoutismes, problèmes psychologiques, méthodes et rites*, Thèse complémentaire pour le Doctorat ès-Lettres, Paris 1933
- BOURRIN, M.** : *Contribution aux recherches sur le guidisme et sa pédagogie : le guidisme à Montpellier, 1927-1953*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Montpellier III, 1984
- CHAUDERON, J.** : *Le scoutisme devant le médecin*, Thèse de Doctorat en Médecine, Paris, 1936.
- COLLET-BRECHBÜHL, C.** : *Scoutisme et école*, Genève, Thèse, Bonneville, 1950.
- DELREUX, J.-M.** : *Contribution du scoutisme à l'assistance aux enfants débiles mentaux*, Thèse de Doctorat en Médecine, Université Lille II, 1975
- DJAVAHERI, N.** : *Le développement du scoutisme en Iran et en France*, Thèse de Doctorat, Paris 1960
- FOURQUIER, F.** : *Littérature enfantine et idéologie : Safari-Signe de Piste : 38 ans au service de l'encadrement politique de l'adolescence*, Mémoire de l'I.E.P. de Bordeaux, 1974
- GALTIER, S.** : *Contribution à l'étude de la fédération française des Éclaireuses : les Éclaireuse unionistes, 1917-1964*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Montpellier III, 1987
- GEORGES-PICOT, A.** : *Analyse historique de la collection Signe de Piste*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Paris X, 1988
- GRÉMAUX, J.-M.** : *Une pédagogie active non-scolaire : le scoutisme*, Licence de Sciences de l'éducation, Université d'Angers, 1976
- GOÛT, A.** : *Étude structurale et sociothématique d'une collection de romans pour adolescents : Signe de Piste, 1937-1973*, D.E.A. de Lettres modernes, Université de Vincennes, 1973
- LAISNEY, S.-M.** : *De l'influence du scoutisme sur la santé des étudiants*, Thèse de Doctorat en Médecine, Paris, 1941
- LAZEK, C.** : *Le scoutisme polonais en France*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lille III, 1989
- LE BRAS-POKOR, S.** : *Étude sur les Guides d'Europe de la fédération du scoutisme européen*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lille III, 1992
- MARCUS, S.** : *Le Scoutisme comme méthode de rééducation des troubles du caractère*, Thèse de Doctorat en Médecine, Paris, 1938.
- MAURER, B.-M.** : *Le Scoutisme et l'hygiène de l'adolescent*, Paris, Thèse de médecine, éd. Amédée Legrand, 1931.

- MESNILDOT**, A. du- : *Les Scouts Unitaires de France, de 1964 à 1991 : pourquoi pas ?*, Mémoire de 3<sup>e</sup> année, I.E.P. de Grenoble, 1989
- MICHEL**, A. : *Les Éclaireurs israélites de France pendant la seconde guerre mondiale : septembre 39-septembre 44, action et évolution*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Paris I, 1982
- MICHEL**, A. : *Éléments d'histoire des Éclaireurs Israélites de France*, D.E.A. d'Histoire contemporaine, Université Paris I, 1983
- MOREL**, P. : *Évangile et scoutisme*, Thèse de Doctorat, faculté libre de Théologie réformée, Université d'Aix en Provence, 1978
- SACRE**, J.-Y. : *Place du jeu dans l'éducation de l'enfant handicapé mental ; à propos d'expériences vécues dans le scoutisme*, Thèse de Doctorat en Médecine, Université Lille II, 1984
- SÉMIONTEK**, H. : *L'enfant et la littérature enfantine contemporaine en France*, Thèse de Doctorat d'université, Toulouse, Imprimerie régionale, 1932.
- SCHEER**, J. : *Signe de Piste et Scouts de France*, Mémoire de Maîtrise en Sciences de l'éducation, Université Paris VIII, 1983.
- SCHEER**, J. : *Approche de la pensée de Baden Powell*, D.E.A. en Sciences de l'éducation, Université Paris VIII
- VAN WAELFELGHEM**, C. : *Les Éclaireurs unionistes et le Nord de 1911 à 1980*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lille III, 1992
- VERHEYDE**, F. : *Étude des Scouts unitaires de France et de leur implantation dans le Nord-Pas-de-Calais, 1964-1992*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Lille III
- WARCOLLIER**, P.-R. : *Le rôle social du scoutisme par ses procédés physio-psychologiques d'éducation des jeunes*, Thèse pour le Doctorat en Médecine, Paris 1940
- WUILLARET**, d<sup>r</sup> P. : *Expérience personnelle sur le rôle du médecin dans un camp scout*, Thèse pour le Doctorat en Médecine, Lyon, Bosc frère, 1956

#### Politique et société

- COMTE**, B. : *L'École nationale des cadres d'Uriage. Une communauté éducative non conformiste à l'époque de la révolution nationale (1940-1942)*, Thèse de Doctorat, Université Lyon II, Lyon 1987
- ROLLET**, H. : *L'Action sociale des catholiques en France, 1871-1901*, Thèse de Doctorat, Paris, Boivin, 1947

-oOo-